TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40985

REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME III. — 1er JUILLET 1835.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

TUFTS COLLEGE LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME TROISIÈME.

1835
3

(QUATRIÈME SÉRIE.)

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1835.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
40985

MATTEA.

I.

. . . . . Le temps devenait de plus en plus menaçant, et l'eau, teinte d'une couleur de mauvais augure que les matelots connaissent bien, commençait à battre violemment les quais et à entrechoquer les gondoles amarrées aux degrés de marbre blanc de la Piazzetta. Le couchant, barbouillé de nuages, envoyait quelques lueurs d'un rouge vineux à la façade du palais ducal dont les découpures légères et les niches aiguës se dessinaient en aiguilles blanches sur un ciel couleur de plomb. Les mâts des navires à l'ancre projetaient sur les dalles de la rive des ombres grêles et gigantesques, qu'effaçait une à une le passage des nuées sur la face du soleil. Les pigeons de la république s'envolaient épouvantés, et se mettaient à l'abri sous le dais de marbre de leurs vieilles statues, sur l'épaule des saints et sur les genoux des madones. Le vent s'éleva, fit claquer les banderolles du port, et vint s'attaquer aux boucles roides et régulières de la perruque de ser Zacomo Spada, ni plus ni moins

que si c'eût été la crinière métallique du lion de Saint-Marc ou les écailles de bronze du crocodile de Saint-Théodore.

Ser Zacomo, insensible à ce tapage inconvenant, se promenait le long de la colonnade avec un air de préoccupation majestueuse. De temps en temps, il ouvrait sa large tabatière d'écaille blonde doublée d'or, et y plongeait ses doigts qu'il flairait ensuite avec recueillement, bien que le malicieux sirocco eût depuis long-temps mêlé les tourbillons de son tabac d'Espagne à ceux de la poudre enlevée à son chef vénérable. Enfin, quelques larges gouttes de pluie se faisant sentir à travers ses bas de soie, et un coup de vent ayant fait voler son chapeau et rabattu sur son visage la partie postérieure de son manteau, il commença à s'apercevoir de l'approche d'une de ces bourrasques qui arrivent à l'improviste sur Venise au milieu des plus sereines journées d'été, et qui font, en moins de cinq minutes, un si terrible dégât de vitres, de cheminées, de chapeaux et de perruques.

Ser Zacomo Spada s'étant débarrassé, non sans peine, des plis du camelot noir que le vent plaquait sur son visage, se mit à courir après son chapeau aussi vite que purent le lui permettre sa gravité sexagénaire et les nombreux embarras qu'il rencontrait sur son chemin. Ici, un brave bourgeois qui, ayant eu la malheureuse idée d'ouvrir son parapluie et s'apercevant bien vite qu'il n'y avait rien de moins à propos, faisait de furieux efforts pour le refermer, et s'en allait avec lui à reculons vers le canal; là, une vertueuse matrone occupée à contenir l'insolence de l'orage engouffré dans ses jupes; plus loin, un groupe de bateliers empressés de délier leurs barques, et d'aller les mettre à l'abri sous le pont le plus voisin; ailleurs un marchand de gâteaux de maïs courant après sa vile marchandise ni plus ni moins que ser Zacomo après son excellent couvrechef. Après bien des peines, le digne marchand de soieries parvint à l'angle de la colonnade du palais ducal où le fugitif s'était réfugié; mais au moment où il pliait un genou et alongeait un bras pour s'en emparer, le maudit chapeau repartit sur l'aile vagabonde du sirocco, et prit son vol le long de la rive des Esclavons, cotoyant le canal avec beaucoup de grace et d'adresse.

Le marchand de soieries fit un gros soupir, croisa un instant les bras sur sa poitrine d'un air consterné, puis s'apprêta courageu-

sement à poursuivre sa course en tenant d'une main sa perruque pour l'empêcher de suivre le mauvais exemple, de l'autre serrant les plis de son manteau qui s'entortillait obstinément autour de ses jambes. Il parvint ainsi au pied du pont de la Paille, et il mettait de nouveau la main sur son tricorne, lorsque l'ingrat, faisant une nouvelle gambade, traversa le petit canal des Prisons sans le secours d'aucun pont, ni d'aucun bateau, et s'abattit comme une mouette sur l'autre rive. Au diable le chapeau! s'écria ser Zacomo découragé; avant que j'aie monté et descendu un pont, il aura traversé tous les canaux de la ville. En profite qui voudra!...

Une tempête de rires et de huées répondit en glapissant à l'apostrophe de ser Zacomo. Il jeta autour de lui un regard courroucé, et se vit au milieu d'une troupe de polissons qui, sous leurs guenilles et avec leurs mines sales et effrontées, imitaient son attitude tragique et le froncement olympien de son sourcil.—Canaille! s'écria le brave homme en riant à demi de leurs singeries et de sa propre mésaventure, prenez garde que je ne saisisse l'un de vous par les oreilles et que je ne le lance avec mon chapeau au milieu des lagunes!

En proférant cette menace, ser Zacomo voulut faire le moulinet avec sa canne; mais comme il élevait les bras avec une noble fureur, ses jambes perdirent l'équilibre, et, comme il se trouvait malheureusement très près de la rive, il abandonna le pavé pour aller tomber.....

Heureusement la gondole de la princesse Veneranda se trouvait là, arrêtée par un embarras de barques chioggiotes et faisait de vains efforts de rames pour les dépasser. Ser Zacomo, se voyant lancé, ne songea plus qu'à tomber le plus décemment possible, tout en se recommandant à la Providence, laquelle, prenant sa dignité de père de famille et de marchand de soieries en considération, daigna lui permettre d'aller s'abattre aux pieds de la princesse Veneranda, et de ne point chiffonner le panier de cette illustre personne trop malhonnêtement.

Néanmoins la princesse, qui était fort nerveuse, jeta un grand cri d'effroi, et les polissons pressés sur la rive applaudirent et trépignèrent de joie. Ils restèrent là tant que leurs huées et leurs rires purent atteindre le malheureux Zacomo, que la gondole

emportait trop lentement à travers la mêlée d'embarcations qui encombraient le canal.

La princesse grecque Veneranda Gica était une personne sur l'âge de laquelle les commentateurs flottaient irrésolus, du chiffre quarante au chiffre soixante. Elle avait la taille fort droite, bien prise dans un corps baleiné, d'une rigidité majestueuse. Pour se dédommager de cette contrainte, où, par amour de la ténuité, elle condamnait une partie de ses charmes, et pour paraître encore jeune et folâtre, elle remuait à tout propos les bras et la tête, de sorte qu'on ne pouvait être assis près d'elle sans recevoir au visage à chaque instant son éventail ou ses plumes. Elle était d'ailleurs bonne, obligeante, généreuse jusqu'à la prodigalité, romanesque, superstitieuse, crédule et faible. Sa bourse avait été exploitée par plus d'un charlatan, et son cortége avait été grossi de plus d'un chevalier d'industrie. Mais sa vertu était sortie pure de ces dangers, grace à une froideur excessive d'organisation que les puérilités de la coquetterie avaient fait passer à l'état de maladie chronique.

Ser Zacomo Spada était sans contredit le plus riche et le plus estimable marchand de soieries qu'il y eût dans Venise. C'était un de ces véritables amphibies qui préfèrent leur île de pierre au reste du monde qu'ils n'ont jamais vu, et qui croiraient manquer à l'amour et au respect qu'ils lui doivent, s'ils cherchaient à acquérir la moindre connaissance de ce qui existe au-delà. Celui-ci se vantait de n'avoir jamais mis le pied en terre ferme, et de ne s'être jamais assis dans un carrosse. Il était fort entendu aux affaires de son commerce et savait au juste quel îlot de l'Archipel ou quel canton de la Calabre élevait les plus beaux mûriers et filait les meilleures soies. Mais là se bornaient absolument ses notions sur l'histoire naturelle terrestre. Il ne connaissait de quadrupèdes que les chiens et les chats, et n'avait vu de bœuf que coupé par morceaux dans le bateau du boucher. Il avait du cheval une idée fort incertaine pour en avoir vu deux fois dans sa vie à de certaines solennités, où, pour divertir et surprendre le peuple, le sénat avait permis à des troupes de bateleurs d'en amener quelques-uns sur la rive des Esclavons. Mais ils étaient si bizarrement et si pompeusement enharnachés, que ser Zacomo et beaucoup d'autres avaient pu

penser que leurs crins étaient naturellement tressés et mêlés de fils d'or et d'argent. Quant aux touffes de plumes rouges et blanches dont on les avait couronnés, il était hors de doute qu'elles faisaient physiquement partie de leurs têtes, et ser Zacomo, en faisant à sa famille la description du cheval, déclarait que cet ornement naturel était ce qu'il y avait de plus beau dans l'animal extraordinaire apporté de la terre ferme. Il le rangeait d'ailleurs dans l'espèce du bœuf, et encore aujourd'hui beaucoup de Vénitiens ne connaissent le cheval sous une autre dénomination que celle de bœuf sans cornes, *bue senza corni.*

Ser Zacomo était d'ailleurs méfiant à l'excès, quand il s'agissait de risquer un sequin de plus ou de moins dans une affaire, crédule comme un enfant, et capable de se ruiner quand on savait s'emparer de son imagination, que l'oisiveté avait rendue fort impressionnable. Actif pour acquérir, mais paresseux et insouciant dans toutes les jouissances que pouvaient lui procurer ses bénéfices; amoureux de l'or monnayé et *dilettante di musica*, bien qu'il eût la voix fausse et battît toujours la mesure à contre-temps; doux, souple, et assez adroit pour régner au moins sur son argent sans trop irriter une femme acariâtre; du reste, inerte et gras comme ces vrais types de sa patrie, qui participent, pour le moins, autant de la nature du polype que de celle de l'homme.

Il y avait bien une trentaine d'années que M. Spada fournissait d'étoffes et de rubans la toilette effrénée de la princesse Gica; mais il se gardait bien de savoir le compte des ans écoulés lorsqu'il avait l'honneur de causer avec elle, ce qui arrivait assez souvent, d'abord parce que la princesse, dans ses fréquentes conférences avec son fournisseur d'atours, se livrait volontiers avec lui au plaisir de babiller, le plus doux qu'une femme grecque connaisse; ensuite parce que Venise a été de tout temps une ville de mœurs faciles et de relations familières qui n'appartiennent guère en France qu'aux petites villes, et que notre grand monde, plus collet-monté, appellerait du commérage de mauvais ton.

Après s'être fait expliquer l'accident qui avait lancé M. Zacomo à ses pieds, la princesse Veneranda le fit donc asseoir sans façon auprès d'elle, et le força, malgré ses humbles excuses, d'accepter un abri sous le drap noir de sa gondole, contre la pluie et le vent,

qui faisaient rage, et qui autorisaient suffisamment un tête-à-tête entre un vieux marchand sexagénaire et une jeune princesse qui n'avait pas plus de cinquante-cinq ans.

— Vous viendrez avec moi jusqu'à mon palais, lui avait-elle dit, et puis mes gondoliers vous conduiront jusqu'à votre boutique. — Et, chemin faisant, elle l'accablait de questions sur sa santé, sur ses affaires, sur sa femme, sur sa fille, toutes questions pleines d'intérêt, de bonté, mais surtout de curiosité; car on sait que les dames de Venise, passant leurs jours dans l'oisiveté, n'auraient absolument rien à dire le soir à leurs amans ou à leurs amis, si elles ne s'étaient fait le matin un petit recueil d'anecdotes plus ou moins puériles.

Ser Spada, d'abord très honoré de ces questions, y répondit moins nettement, d'une façon amphigourique et troublée, lorsque la princesse attaqua le chapitre du prochain mariage de sa fille. — Mattea, lui disait-elle pour l'encourager à répondre, est la plus belle personne du monde; vous devez être bien heureux et bien fier d'avoir une aussi charmante enfant. Toute la ville en parle, et il n'est bruit que de son air noble et de ses manières distinguées. Voyons, Spada, pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle comme à l'ordinaire? Il me semble que vous avez quelque souci, et je gagerais que c'est à propos de Mattea, car, chaque fois que je prononce son nom, vous froncez le sourcil comme un homme qui souffre. Voyons, voyons, contez-moi cela. Je suis l'amie de votre petite famille; j'aime Mattea de tout mon cœur; c'est ma filleule; j'en suis fière. Je serais bien fâchée qu'elle fût pour vous un sujet de chagrin, et vous savez que j'ai droit de la morigéner. Aurait-elle une amourette? refuserait-elle d'épouser son cousin Checo?

M. Spada, dont toutes ces interrogations augmentaient visiblement la souffrance, essaya respectueusement de les éluder; mais Veneranda, ayant flairé là l'odeur d'un secret, s'acharnait à sa proie, et le bonhomme, quoique assez honteux de ce qu'il avait à dire, ayant une juste confiance en la bonté de la princesse, et d'ailleurs aimant à parler comme un Vénitien, c'est-à-dire presque autant qu'une Grecque, se résolut à confesser le sujet de sa préoccupation.

— Hélas! brillante excellence (*chiarissima*) dit-il en prenant une

prise de tabac imaginaire dans sa tabatière vide, c'est en effet ma fille qui cause le chagrin que je ne puis dissimuler. Votre seigneurie sait bien que Mattea est en âge de songer à autre chose qu'à des poupées. — Sans doute, sans doute, elle a tantôt cinq pieds de haut, répondit la princesse, la plus belle taille qu'une femme puisse avoir; c'est précisément ma taille. Cependant elle n'a pas plus de quatorze ans; c'est ce qui la rend un peu excusable, car après tout, c'est encore un enfant incapable d'un raisonnement sérieux. D'ailleurs ce précoce développement de sa beauté doit nécessairement lui donner quelque impatience d'être mariée. — Hélas! reprit ser Zacomo. Votre seigneurie sait combien ma fille est admirée, non-seulement par tous ceux qui la connaissent, mais encore par tous ceux qui passent devant notre boutique. Elle sait que les plus élégans et les plus riches seigneurs s'arrêtent des heures entières devant notre porte, feignant de causer entre eux ou d'attendre quelqu'un, le tout pour jeter de fréquens regards sur le comptoir où elle est assise auprès de sa mère. Plusieurs viennent marchander mes étoffes pour avoir le plaisir de lui adresser quelques mots, et ceux qui ne sont point provinciaux et mal appris achètent toujours quelque chose, ne fût-ce qu'une paire de bas de soie; c'est toujours cela. Dame Loredana, mon épouse, qui certes est une femme alerte et vigilante, avait élevé cette pauvre enfant dans de si bons principes, que jamais on n'a vu une fille si réservée, si discrète et si honnête jusqu'ici; toute la ville en rendrait témoignage. — Certes, reprit la princesse, il est impossible d'avoir un maintien plus convenable que le sien, et j'entendais dire l'autre jour dans une soirée, que la Mattea était une des plus belles personnes de Venise, et que sa beauté était rehaussée par un certain air de noblesse et de fierté, qui la distinguait de toutes ses égales, et la faisait paraître comme une princesse au milieu d'un troupeau de soubrettes. — Cela est vrai, par le Christ, vrai! répéta ser Zacomo d'un ton mélancolique. C'est une fille qui n'a jamais perdu son temps à s'attifer de colifichets, chose qui ne convient qu'aux dames de qualité; toujours propre et bien peignée dès le matin, et si tranquille, si raisonnable, qu'il n'y a pas un cheveu de dérangé à son chignon dans toute une journée; économe, laborieuse, et douce comme une colombe, ne répondant jamais pour se dispenser d'obéir,

silencieuse, que c'est un miracle, étant fille de ma femme; enfin un diamant, un vrai trésor. Ce n'est donc pas la coquetterie qui l'a perdue, car elle ne faisait nulle attention à ses admirateurs, pas plus aux honnêtes gens qui venaient acheter dans ma boutique, qu'aux godelureaux qui en encombraient le seuil pour la regarder. Ce n'est pas non plus l'impatience d'être mariée, car elle sait qu'elle a à Mantoue un mari tout prêt, qui n'attend qu'un mot pour venir lui faire sa cour. Eh bien! malgré tout cela, voilà que du jour au lendemain, et sans avertir personne, elle s'est monté la tête pour quelqu'un que je n'ose pas seulement nommer. — Pour qui? grand Dieu! s'écria Veneranda, est-ce le respect ou l'horreur qui glace ce nom sur vos lèvres? est-ce de votre vilain bossu garçon de boutique? est-ce du doge que votre fille est éprise? — C'est pis que tout ce que votre excellence peut imaginer, répondit ser Zacomo en s'essuyant le front, c'est d'un mécréant, c'est d'un idolâtre, c'est du Turc Abul!

—Qu'est-ce que cet Abul? demanda la princesse.— C'est, répondit Zacomo, un riche fabricant de ces belles étoffes de soie de Perse, brochées d'or et d'argent, que l'on façonne à l'île de Scio, et que votre excellence aime à trouver dans mon magasin. — Un Turc! s'écria Veneranda, sainte madone! c'est en effet bien déplorable, et je n'y conçois rien. Amoureuse d'un Turc, ô Spada! cela ne peut pas être; il y là-dessous quelque mystère. Quant à moi, j'ai été, dans mon pays, poursuivie par l'amour des plus beaux et des plus riches d'entre eux, et je n'ai jamais eu que de l'horreur pour ces gens-là. Oh! c'est que je me suis recommandée à Dieu dès l'âge où ma beauté m'a mise en danger, et qu'il m'a toujours préservée. Mais sachez que tous les musulmans sont voués au diable, et qu'ils possèdent tous des amulettes ou des philtres au moyen desquels beaucoup de chrétiennes renient le vrai Dieu pour se jeter dans leurs bras. Soyez sûr de ce que je vous dis. — N'est-ce pas une chose inouie, un de ces malheurs qui ne peuvent arriver qu'à moi? dit M. Spada. Une fille si belle et si honnête! — Sans doute, sans doute, reprit la princesse; il y a de quoi s'étonner et s'affliger. Mais, je vous le demande, comment a pu s'opérer un pareil sortilége? — Voilà ce qu'il m'est impossible de savoir. Seulement, s'il y a un charme jeté sur ma fille, je crois pouvoir en accuser un in-

fame serpent, appelé Timothée, Grec esclavon, qui est au service de ce Turc, et qui vient souvent avec lui dans ma maison pour servir d'interprète entre lui et moi, car ces mahométans ont une tête de fer, et depuis cinq ans qu'Abul vient à Venise, il ne parle pas plus chrétien que le premier jour. Ce n'est donc pas par les oreilles qu'il a séduit ma fille, car il s'assied dans un coin et ne dit mot non plus qu'une pierre. Ce n'est pas par les yeux, car il ne fait pas plus attention à elle que s'il ne l'eût pas encore aperçue. Il faut donc en effet, comme votre excellence le remarque et comme je l'avais déjà pensé, qu'il y ait une cause surnaturelle à cet amour-là ; car de tous les hommes dont Mattea est entourée, ce damné est le dernier auquel une fille sage et prudente, comme elle, eût dû songer. On dit que c'est un bel homme. Quant à moi, il me semble fort laid avec ses grands yeux de chouette et sa longue barbe noire. — Mon cher monsieur, interrompit la princesse, il y a du sortilège là-dedans. Avez-vous surpris quelque intelligence entre votre fille et ce Grec Timothée? — Certainement. Il est si bavard, qu'il parle même avec *Tisbé,* la chienne de ma femme, et il adresse très souvent la parole à ma fille, pour lui dire des riens, des âneries qui la feraient bâiller de la part de tout autre, mais qu'elle accueille fort bien de la sienne, tant elle s'intéresse à tout ce qui a rapport à ce Turc maudit; c'est au point que nous avons cru d'abord qu'elle était amoureuse du Grec, et comme c'est un homme de rien, nous en étions fort fâchés. Hélas! ce qui lui arrive est bien pis! — Et comment savez-vous que c'est du Turc et non pas du Grec que votre fille est amoureuse? — Parce qu'elle nous l'a dit elle-même ce matin. Ma femme la voyant maigrir, devenir triste, indolente et distraite, avait pensé que c'était le désir d'être mariée qui la tourmentait ainsi; et nous avions décidé que nous ferions venir son prétendu sans lui rien dire. Ce matin, elle vint m'embrasser d'un air si chagrin et avec un visage si pâle, que je crus lui faire plaisir en lui annonçant la prochaine arrivée de Checo. Mais, au lieu de se réjouir, elle hocha la tête d'une manière qui fâcha ma femme, laquelle, il faut l'avouer, est un peu emportée et traite quelquefois sa fille un peu trop sévèrement. — Qu'est-ce à dire! lui demanda-t-elle, est-ce ainsi que l'on répond à son papa? — Je n'ai rien répondu, dit la petite. — Vous avez fait

pis, dit la mère, vous avez témoigné du dédain et montré de la résistance aux volontés de vos parens. — Quelles volontés? demanda Mattea. — La volonté que vous receviez bien Checo, répondit ma femme; car vous savez qu'il doit être votre mari, et je n'entends pas que vous le tourmentiez de mille caprices, comme font les petites personnes d'aujourd'hui, qui meurent d'envie de se marier, et qui, pour faire les précieuses, font perdre la tête à un pauvre fiancé par des fantaisies et des simagrées de toute sorte. Depuis quelque temps, vous êtes devenue fort bizarre et fort insupportable, je vous en avertis, etc., etc. — Votre excellence peut imaginer tout ce que dit ma femme, elle a une si brave langue dans la bouche. Cela finit par impatienter la petite qui lui dit d'un air très hautain : — Apprenez que Checo ne sera jamais mon mari, parce que je le déteste, et parce que j'ai disposé de mon cœur. — Alors Loredana se mit dans une grande colère et lui fit mille menaces. Mais je la calmai en disant qu'il fallait savoir en faveur de qui notre fille avait, comme elle le disait, disposé de son cœur, et je la pressai de nous le dire. J'employai la douceur pour la faire parler, mais ce fut inutile. — C'est mon secret, disait-elle, je sais que je ne puis jamais épouser celui que j'aime, et j'y suis résignée; mais je l'aimerai en silence et je n'appartiendrai jamais à un autre. — Là-dessus, ma femme, s'emportant de plus en plus, lui reprocha de s'être enamourée de ce petit aventurier de Timothée, le laquais d'un Turc, et elle lui dit tant de sottises, que la colère fit plus que l'amitié, et que la malheureuse enfant s'écria en se levant et en parlant d'une voix ferme : — Toutes vos menaces sont inutiles, j'aimerai celui que mon cœur a choisi, et puisque vous voulez savoir son nom, sachez-le, c'est Abul. — Là-dessus elle cacha son visage enflammé dans ses deux mains, et fondit en larmes. Ma femme s'élança vers elle et lui donna un soufflet. — Elle eut tort, s'écria la princesse. — Sans doute, excellence, elle eut tort. Aussi quand je fus revenu de l'espèce de stupeur où cette déclaration m'avait jeté, j'allai prendre ma fille par la main, et pour la soustraire au ressentiment de sa mère, je courus l'enfermer dans sa chambre, et je revins essayer de calmer la Loredana. Ce ne fut pas facile; enfin, à force de la raisonner, j'obtins qu'elle laisserait l'enfant se dépiter et rougir de honte toute seule pendant quelques heures. Je me chargeai ensuite d'aller la répriman-

der, et de l'amener demander pardon à sa mère à l'heure du souper. En attendant que la petite eût le temps de faire ses réflexions, je suis sorti, emportant la clé de sa chambre dans ma poche, et songeant moi-même à ce que je pourrais lui dire de terrible et de convenable pour la frapper d'épouvante et la ramener à la raison. Malheureusement l'orage m'a surpris au milieu de ma méditation, et voici que je suis forcé de retourner au logis, sans avoir trouvé le premier mot de mon discours paternel. J'ai bien encore trois heures avant le souper, mais Dieu sait si les questions, les exclamations et les lamentations de la Loredana me laisseront le loisir d'un quart d'heure pour me préparer à la conférence. Ah! qu'on est malheureux, excellence, d'être père de famille, et d'avoir affaire à des Turcs!

— Rassurez-vous, mon digne monsieur, répondit la princesse d'un air grave. Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous l'imaginez. Peut-être quelques exhortations douces de votre part suffiront-elles pour chasser l'influence du démon. Je m'occuperai, quant à moi, de réciter des prières et de faire dire des messes. Et puis je parlerai; soyez sûr que j'ai de l'influence sur la Mattea. S'il le faut, je l'emmènerai à la campagne. Venez me voir demain, et amenez-la avec vous. Cependant faites bien attention à ce qu'elle ne porte aucun bijou, ni aucune étoffe que ce Turc ait touché. Veillez aussi à ce qu'il ne fasse pas devant elle de signes cabalistiques avec les doigts. Demandez-lui si elle n'a pas reçu de lui quelque don, et si cela est arrivé, exigez qu'elle le remette, et jetez-le au feu. A votre place, je ferais exorciser la chambre. On ne sait pas quel démon peut s'en être emparé. Allez, cher Spada, dépêchez-vous, et surtout tenez-moi au courant de cette affaire. Je m'y intéresse beaucoup.

En parlant ainsi, la princesse, qui était arrivée à son palais, fit un salut gracieux à son protégé et s'élança, soutenue de ses deux gondoliers, sur les marches du péristyle. Ser Zacomo, assez frappé de la profondeur de ces idées, et un peu soulagé de son chagrin, remercia les gondoliers, car le temps était déjà redevenu serein, et reprit à pied, par les rues étroites et anguleuses de l'intérieur, le chemin de sa boutique, située sous les vieilles Procuraties.

II.

Enfermée dans sa chambre, seule et pensive, la belle Mattea se promenait en silence, les bras croisés sur sa poitrine dans une attitude de mutine résolution, et la paupière humide d'une larme que la fierté ne voulait point laisser tomber. Elle n'était pourtant vue de personne; mais sans doute elle sentait, comme il arrive souvent aux enfans et aux femmes, que son courage tenait à un fil, et que la première larme qui s'ouvrirait un passage à travers ses longs cils noirs entraînerait un déluge difficile à réprimer. Elle se contenait donc et se donnait, en passant et en repassant devant sa glace, des airs dégagés, et affectait une démarche altière, en s'éventant d'un large éventail de la Chine, à la mode de ce temps-là.

Mattea, ainsi qu'on a pu le voir par la conversation de son père avec le gondolier, était une fort belle créature âgée de quatorze ans seulement, mais déjà très développée, et très convoitée par tous les galans de Venise. Ser Zacomo ne la vantait point au-delà de ses mérites en déclarant que c'était un véritable trésor, une fille sage, réservée, laborieuse, intelligente, etc., etc. Mattea possédait toutes ces qualités, et d'autres encore que son père était incapable d'apprécier, mais qui, dans la situation où le sort l'avait fait naître, devaient être pour elle une source de maux très grands. Elle était douée d'une imagination vive, facile à exalter, d'un cœur fier et généreux et d'une grande force de caractère. Si ces facultés eussent été bien dirigées dans leur essor, Mattea eût été la plus heureuse enfant du monde, et M. Spada, le plus heureux des pères. Mais Mme Loredana, avec son caractère violent, son humeur âcre et querelleuse, son opiniâtreté qui allait jusqu'à la tyrannie, avait sinon gâté, du moins affecté et irrité cette belle ame au point de la rendre orgueilleuse, volontaire, et même un peu farouche. Il y avait bien en elle un certain reflet du caractère absolu de sa mère, mais adouci par la bonté et l'amour de la justice, qui est la base de toute belle organisation. Une intelligence élevée qu'elle avait reçue de Dieu seul, et quelques furtives lectures romanesques récemment prises sur les heures du sommeil, la rendaient très supérieure

à ses parens, quoique après tout elle fût très ignorante et plus simple, peut-être, qu'une fille élevée dans notre civilisation moderne ne l'est à l'âge de huit ans.

Elevée rudement, quoique avec amour et sollicitude, réprimandée, et même frappée dans son enfance pour les plus légères inadvertances, Mattea avait conçu pour sa mère un sentiment de crainte qui touchait de près à l'aversion aux heures de leurs renaissans orages domestiques. Altière et dévorée de rage, en recevant ces corrections, elle s'était habituée à les subir dans un sombre silence, refusant héroïquement à son tyran femelle la satisfaction de l'implorer, ou même de paraître sensible à ses outrages. La fureur de sa mère en augmentait, et quoique au fond elle aimât sa fille, elle l'avait si cruellement maltraitée parfois, que ser Zacomo avait été obligé de l'arracher de ses mains. C'était le seul courage dont il fût capable, car il ne la redoutait pas moins que Mattea, et, de plus, la faiblesse de son caractère le plaçait sous la domination de cet esprit plus obstiné et plus impétueux que le sien. En grandissant, Mattea avait appelé la prudence au secours de son oppression, et par frayeur, par aversion peut-être, elle s'était habituée à une stricte obéissance et à une muette ponctualité dans sa conduite; mais la conviction, qui enchaîne et retient les cœurs, s'éloignait du sien chaque jour davantage. En elle-même elle détestait son joug, et dans toutes les sujétions qui en résultaient, sa volonté, son intention secrète démentait à chaque instant (non pas ses paroles, elle ne parlait jamais, pas même à son père, dont la faiblesse lui causait une sorte d'indignation), mais ses actions, et jusqu'à sa contenance. Ce qui la révoltait peut-être le plus, et à juste titre, c'était que sa mère, au milieu de son despotisme, de ses violences et de ses injustices, se piquait d'une austère dévotion, et la contraignait aux plus étroites pratiques du bigotisme. Cette piété, généralement si douce, si tolérante et si gaie de la nation vénitienne, était dans le cœur de la Piémontaise Loredana un fanatisme insupportable, et il avait produit chez sa fille une secrète haine et une profonde incrédulité pour tout le côté mesquin, injuste et cruel du vieux catholicisme. Tout en aimant la vertu, tout en adorant le Christ, et en dévorant à ses pieds chaque jour bien des larmes amères, la pauvre enfant

avait osé, chose inouie et tout exceptionnelle en ce temps et en ce pays, se séparer intérieurement du dogme à l'égard de beaucoup de points arbitraires. Elle s'était fait, sans beaucoup de réflexion et sans aucune controverse, une religion personnelle, pure, sincère, instinctive, sans ligne de démarcation, sans catéchisme systématique. Elle se l'apprenait chaque jour à elle-même cette religion de son choix, l'occasion amenant le précepte, l'absurdité des arrêts amenant les révoltes du bon sens; et quand elle entendait sa mère damner impitoyablement tous les hérétiques, quelque vertueux et sincères qu'ils fussent, sa raison et son bon cœur se révoltant contre cette opinion méchante et sotte, elle allait assez loin dans l'opinion contraire, pour absoudre même les infidèles et les regarder comme ses frères. Mais elle ne disait point ses pensées à cet égard, car quoique son extrême docilité apparente eût dû désarmer pour toujours la mégère, celle-ci, à la moindre marque d'inattention ou de lenteur dans l'accomplissement de ses volontés, lui infligeait des châtimens tout-à-fait réservés à l'enfance, et dont l'ame outrée de l'adolescente Mattea ressentait vivement les profondes atteintes.

Si bien que cent fois elle avait formé le projet de s'enfuir de la maison paternelle, et elle l'eût déjà exécuté si elle eût pu compter sur un lieu de refuge; mais dans son ignorance absolue du monde, elle se le peignait fort en noir, et sans en connaître les vrais écueils, craignait de n'y pouvoir trouver nulle part asile et protection.

Elle ne connaissait, en fait de femmes, que sa mère, et quelques volumineuses matrones de même acabit, plus ou moins exercées aux criailleries conjugales, mais toutes aussi bornées, aussi étroites dans leurs idées, aussi intolérantes dans ce qu'elles appelaient leurs principes moraux et religieux. Mattea s'imaginait toutes les femmes semblables à celles-là, tous les hommes aussi incertains, aussi opprimés, aussi peu éclairés que son père. Sa marraine, la princesse Gica, lui était douce et facile, mais l'absurdité de son caractère n'offrait pas plus de garantie que celui d'un enfant. Elle ne savait où placer son espérance, et songeait à se retirer dans quelque désert pour y vivre de racines et de pleurs. Si le monde est ainsi, se disait-elle dans ses vagues rêveries, si les malheureux

sont repoussés de partout, si celui que l'injustice révolte doit être maudit et chassé comme un impie, ou chargé de fers comme un fou dangereux, il faut que je meure, ou que je cherche la Thébaïde. Alors elle pleurait, et tombait dans de grandes réflexions sur cette Thébaïde qu'elle ne se figurait guère plus éloignée que Trieste ou Padoue, et qu'elle songeait à gagner à pied avec quelques sequins, fruit des épargnes de toute sa vie.

Toute autre qu'elle eût songé à se sauver dans un couvent, refuge ordinaire, en ce temps-là, des filles coupables ou désolées. Mais elle avait une invincible méfiance et une espèce de haine pour tout ce qui portait un habit religieux. Son confesseur l'avait trahie dans de soi-disant bonnes intentions, en discourant avec sa mère, et de la confession reçue, et de la pénitence fructueuse à imposer. Mattea le savait, et, forcée de retourner vers lui, elle avait eu la fermeté de refuser et la pénitence et l'absolution. Menacée par le confesseur, elle l'avait menacé à son tour d'aller se jeter aux pieds du patriarche et de lui tout déclarer. C'était une menace qu'elle n'aurait point exécutée, car la pauvre opprimée eût craint de trouver dans le patriarche lui-même un oppresseur plus puissant; mais elle avait réussi à effrayer le prêtre, et depuis ce temps le secret de sa confession avait été respecté.

Depuis ce temps aussi, Mattea s'imaginant que toute nonne ou prêtre à qui elle aurait recours, bien loin de prendre sa défense, la livrerait à sa mère et rendrait sa chaîne plus pesante, repoussait non-seulement l'idée d'implorer de telles gens, mais encore celle de fuir. Elle chassait vite ce projet, dans la singulière crainte de le faire échouer en étant forcée de s'en confesser, et par une sorte de jésuitisme instinctif aux ames féminines, elle se persuadait n'avoir eu que d'involontaires velléités de fuite, tandis qu'elle conservait solide et intacte, dans je ne sais quel repli caché de son cœur, la volonté de partir à la première occasion.

Toute autre qu'elle encore eût accueilli des idées et des espérances auxquelles la raison et la noblesse de Mattea opposaient une forte barrière; cette autre eût cherché dans les offres, ou seulement dans les désirs naissans de quelque adorateur, une garantie de protection et de salut. Mais Mattea, aussi chaste que son âge, n'y avait jamais pensé; il y avait, dans les regards avides

que sa beauté attirait sur elle, quelque chose d'insolent qui blessait son orgueil au lieu de le flatter, et qui l'augmentait dans un sens tout opposé à la puérile vanité des jeunes filles. Elle n'était occupée qu'à se créer un maintien froid et dédaigneux qui éloignait toute impertinente entreprise, et elle y réussissait si bien, que nulle parole d'amour n'avait osé arriver jusqu'à son oreille, aucun billet jusqu'à la poche de son tablier.

Mais comme elle agissait ainsi par disposition naturelle, et non par suite des leçons emphatiques de sa mère, elle ne repoussait pas absolument l'espoir de trouver un cœur noble, une amitié solide et désintéressée, qui consentît à la sauver sans rien exiger d'elle; car si elle ignorait bien des choses, elle en savait aussi beaucoup que les filles d'une condition médiocre apprennent de très bonne heure; et cette science précoce est un bien: sans elle, il leur serait difficile de se préserver des inconvéniens de leur ignorance à tous autres égards.

Le cousin Checo étant stupide et insoutenable comme tous les maris tenus en réserve par la prévoyance des parens, Mattea s'était juré de se précipiter dans le canalazzo, plutôt que d'épouser cet être ridicule, et c'était principalement pour se garantir de ses poursuites qu'elle avait déclaré le matin même à sa mère, dans un effort désespéré, que son cœur appartenait à un autre.

Mais cela n'était réellement pas vrai. Quelquefois peut-être, Mattea laissant errer ses yeux sur le calme et beau visage du marchand turc, dont le regard ne la recherchait jamais et ne l'offensait point comme celui des autres hommes, peut-être, dis-je, avait-elle laissé passer précipitamment dans sa tête l'idée que cet homme étranger aux lois et aux préjugés de son pays, et surtout renommé entre tous les négocians turcs pour sa noblesse et sa probité, pouvait la secourir. Mais à cette idée folle et rapide avait succédé un raisonnable avertissement de son orgueil; Abul ne semblait nullement éprouver pour elle amour, amitié ou compassion. Il ne paraissait pas seulement la voir la plupart du temps, et s'il lui adressait quelques regards fixes et étonnés, c'était de la singularité de son vêtement européen, ou du bruit que faisait à son oreille la langue presque inconnue qu'elle parlait, qu'il paraissait émerveillé. Mattea s'était rendu compte de tout cela. Elle se disait sans humeur, sans dépit,

sans chagrin, peut-être seulement avec un peu de surprise ingénue, qu'elle n'avait produit aucune impression sur Abul; et la seule qu'elle reçût de lui la portait à se dire: — Si quelque marchand turc d'une bonne et honnête figure, et d'une intacte réputation, comme voici Abul-Amet, venait à m'offrir de m'épouser et de m'emmener dans son pays, bien loin, bien loin, j'accepterais sans répugnance et sans scrupule de bigotte; et quelque médiocrement heureuse que je fusse, je ne pourrais manquer de l'être plus qu'ici. — C'était là tout, en vérité. Ni le Turc Abul, ni le Grec Timothée ne lui avait adressé une parole qui donnât suite à ces idées, et c'était dans un moment d'exaspération singulière, délirante, inexplicable, comme il en vient seulement aux jeunes filles, que Mattea, soit pour désespérer sa mère, soit pour se persuader à elle-même qu'elle avait une volonté bien arrêtée, s'était imaginé de nommer le Turc plutôt que le Grec, plutôt que le premier Vénitien venu.

Cependant, à peine cette parole fut-elle lâchée, étrange effet de la volonté ou de l'imagination dans les jeunes têtes! que Mattea chercha à se pénétrer de cet amour chimérique et à se persuader que depuis plusieurs jours elle en avait ressenti les sourdes et mystérieuses atteintes. — Non, se disait-elle, je n'ai point menti, je n'ai point avancé au hasard une assertion folle. J'aimais, sans le savoir; toutes mes pensées, toutes mes espérances se reportaient vers lui. Au moment du péril, dans la crise décisive du désespoir, mon amour s'est révélé aux autres et à moi-même; ce nom est sorti de mes lèvres par l'effet d'une volonté divine, et je le sais, je le sens maintenant, Abul est ma vie, mon salut, mon amour.

En parlant ainsi à haute voix dans sa chambre, exaltée, belle comme un ange dans sa vive rougeur, Mattea se promenait avec agitation, faisant voltiger son éventail autour d'elle.

III.

Timothée était un petit homme d'une figure agréable et fine, dont le regard un peu railleur était tempéré par l'habitude d'une prudente courtoisie. Il avait environ vingt-huit ans et sortait d'une

bonne famille de Grecs esclavons ruinée par les exactions du pouvoir ottoman. De bonne heure il avait couru le monde, cherchant un emploi, exerçant tous ceux qui se présentaient à lui, sans morgue, sans timidité, ne s'inquiétant pas, comme les hommes de nos jours, de savoir s'il avait une vocation, une *spécialité* quelconque, mais s'occupant avec constance à rattacher son existence isolée à celle de la foule. Nullement fanfaron, mais fort entreprenant, il abordait tous les moyens de faire fortune, même les plus étrangers aux moyens précédemment tentés par lui. En peu de temps il se rendait propre aux travaux que son nouvel état exigeait, et lorsque son entreprise avortait, il en embrassait aussitôt une autre. Pénétrant, actif, passionné comme un joueur pour toutes les chances de la spéculation, mais prudent, discret et tant soit peu fourbe, non pas jusqu'à la déloyauté, mais bien jusqu'à la malice, il était de ces hommes qui échappent à tous les désastres avec ce mot : *nous verrons bien!* Ceux-là, s'ils ne parviennent pas toujours à l'apogée de la destinée, se font du moins une place commode au milieu de l'encombrement des intrigues et des ambitions, et lorsqu'ils réussissent à monter jusqu'à un poste brillant, on s'étonne de leur subite élévation, on les appelle les privilégiés de la fortune. On ne sait pas par combien de revers patiemment supportés, par combien de fatigantes épreuves et d'audacieux efforts ils ont acheté ses faveurs.

Timothée avait donc exercé tour à tour les fonctions de garçon de café, de glacier, de colporteur, de trafiquant de fourrures, de commis, d'aubergiste, d'empirique et de régisseur, toujours à la suite ou dans les intérets de quelque musulman; car les Grecs de cette époque, en quelque lieu qu'ils fussent, ne pouvaient s'affranchir de la domination turque, sous peine d'être condamnés à mort en remettant le pied sur le sol de leur patrie, et Timothée ne voulait point se fermer l'accès d'une contrée dont il connaissait parfaitement tous les genres d'exploitation commerciale. Il avait été chargé d'affaires de plusieurs trafiquans qui l'avaient envoyé en Allemagne, en France, en Égypte, en Perse, en Sicile, en Moscovie, et en Italie surtout, Venise étant alors l'entrepôt le plus considérable du commerce avec l'Orient. Dans ces divers voyages, Timothée avait appris incroyablement vite à parler, sinon correctement, du moins

facilement, les diverses langues des peuples qu'il avait visités. Le dialecte vénitien était un de ceux qu'il possédait le mieux, et le teinturier Abul-Amet, négociant considérable, dont les ateliers étaient à Corfou, l'avait pris depuis peu pour inspecteur de ses ouvriers, teneur de livres, truchement, etc. Il avait en lui une extrême confiance, et prenait un grand plaisir à écouter silencieusement, et sans la moindre marque d'intelligence ou d'approbation, ses joyeuses saillies et son babil spirituel.

Il faut dire en passant que les Turcs étaient et sont encore les hommes les plus probes de la terre. De là une grande simplicité de jugement et une admirable imprudence dans les affaires. Ennemis des écritures, ils ignorent l'usage des contrats et des mille preuves de scélératesse qui ressortent des lois de l'Occident. Leur parole vaut mieux que signatures, timbres et témoins. Elle est reçue dans le commerce, même avec les nations étrangères, comme une garantie suffisante, et à l'époque à laquelle vivaient Abul-Amet, Timothée, et cet illustre M. Spada, il n'y avait point encore eu à la Bourse de Venise un seul exemple de faillite de la part d'un Turc. On en compte deux aujourd'hui. Les Turcs se sont vus obligés de marcher avec leur siècle et de rendre cet hommage au règne des lumières.

Quoique mille fois trompés par les Grecs et par les Vénitiens, populations également avides, retortes et rompues à l'escroquerie, avec cette différence que les riverains orientaux de l'Adriatique ont servi d'exemples et de maîtres à ceux de l'Occident, les Turcs sont exposés et comme forcés chaque jour à se laisser dépouiller par ces fourbes commettans. Peu pourvus d'intelligence et ne sachant dominer que par la force, ils ne peuvent se passer de l'entremise des nations civilisées. Aujourd'hui, ils les appellent franchement à leur secours. Dès-lors, ils commençaient à rechercher leur influence et leur aide. Ils s'abandonnaient à leurs Grecs, esclaves adroits qui savaient se rendre nécessaires, et qui se vengeaient, par la ruse et la supériorité d'esprit, de l'oppression sanguinaire et brutale. Il y avait pourtant encore quelques honnêtes gens parmi ces fins larrons, et Timothée était à tout prendre un honnête homme.

Timothée était un très joli garçon, quand on voulait se donner la peine de le regarder. Au premier abord, comme il était d'une

assez chétive complexion, les femmes de Venise le décrétaient insignifiant; mais un peintre tant soit peu intelligent ne l'eût pas trouvé tel. Son teint bilieux et uni faisait ressortir la blancheur de l'émail des dents et des yeux, contraste qui constitue une beauté chez les Orientaux, et que la statuaire grecque ne nous a pu faire soupçonner. Ses cheveux, fins comme la soie et toujours imprégnés d'essence de rose, étaient, par leur longueur et leur beau noir d'ébène, un nouvel avantage que les Italiennes, habituées à ne voir que des têtes poudrées, n'avaient pas le bon goût d'apprécier; enfin, la singulière mobilité de sa physionomie et le rayon pénétrant de son regard l'eussent fait remarquer, s'il eût eu affaire à des gens moins incapables de comprendre ce que son visage et sa personne trahissaient de supériorité sur eux.

Il était venu pour parler d'affaires à M. Spada, à peu près à l'heure où la tempête avait forcé celui-ci à tomber dans la gondole de la princesse Veneranda. Il avait trouvé dame Loredana seule au comptoir, et si refrognée, si revêche, qu'il avait renoncé à s'asseoir dans la boutique, et qu'il s'était décidé à attendre le marchand de soieries en prenant un sorbet et en fumant une pipe sous les arcades des Procuraties, à trois pas de la porte de M. Spada.

Les galeries des Procuraties sont disposées à peu près comme celles du Palais-Royal, à Paris. Le rez-de-chaussée est consacré aux boutiques et aux cafés, et l'entresol, dont les fenêtres sont abritées par le plafond des galeries, est occupé par les familles des boutiquiers ou par les cabinets des limonadiers; seulement, l'affluence des consommateurs est telle dans l'été, que les chaises et les petites tables obstruent le passage en dehors des cafés et couvrent la place Saint-Marc sous les tentes dressées à l'extérieur des galeries.

Timothée se trouvait donc à une de ces petites tables, précisément en face des petites fenêtres situées au-dessus de la boutique de Zacomo, et comme ses regards se portaient furtivement sur une d'elles, il aperçut dans une mitaine de soie noire un beau bras de femme qui semblait lui faire signe, mais qui se retira timidement avant qu'il eût pu s'en assurer. Ce manége ayant recommencé, Timothée, à qui rien ne semblait étranger au sujet de ses préoccupations et qui songeait à l'impertinence extraordinaire avec

laquelle dame Loredana l'avait accueilli, se leva, et sans affectation, rapprocha sa petite table et sa chaise de la fenêtre mystérieuse. Alors ce qu'il avait prévu arriva : une lettre tomba dans la corbeille où étaient ses macarons au girofle. Il la prit fort tranquillement et la cacha dans sa bourse, tout en remarquant l'anxiété de Loredana, qui à chaque instant s'approchait de la vitre du rez-de-chaussée pour l'observer ; mais elle n'avait rien vu. Timothée rentra dans la salle du café et lut le billet suivant ; il l'ouvrit sans façon, ayant reçu une fois pour toutes de son maître l'autorisation de lire les lettres qui lui seraient adressées et sachant bien d'ailleurs qu'Abul ne pourrait pas se passer de lui pour en comprendre le sens.

« Abul-Amet, je suis une pauvre fille opprimée et maltraitée ; je sais que votre vaisseau va mettre à la voile dans quelques jours, voulez-vous me donner un petit coin pour que je me réfugie en Grèce? Vous êtes bon et généreux, à ce qu'on dit ; vous me protégerez, vous me mettrez dans votre palais ; ma mère m'a dit que vous aviez plusieurs femmes et beaucoup d'enfans, j'éleverai vos enfans et je broderai pour vos femmes, ou je préparerai la soie dans vos ateliers, je serai une espèce d'esclave ; mais comme étrangère, vous aurez des égards et des bontés particulières pour moi, vous ne souffrirez pas qu'on me persécute pour me faire abandonner ma religion, ni qu'on me traite avec trop de dédain. J'espère en vous et en un Dieu qui est celui de tous les hommes.

« MATTEA. »

Cette lettre parut si étrange à Timothée, qu'il la relut plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il en eût pénétré le sens. Comme il n'était pas homme à comprendre à demi, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, il vit, au travers de cet appel à la protection d'un inconnu, quelque chose de romanesque qui ressemblait à de l'amour et qui n'en était pourtant pas. Il avait vu souvent les grands yeux noirs de Mattea s'attacher avec une singulière expression de doute, de crainte et d'espoir, sur le beau visage d'Abul ; il venait de voir la mauvaise humeur de la mère et son désir de l'éloigner ; il réfléchit à ce qu'il avait à faire, puis il alluma sa pipe avec la lettre, paya

son sorbet, et marcha à la rencontre de ser Zacomo, qu'il apercevait venir du bout de la place.

Le marchand de soieries, en quittant la princesse, s'était plongé aussi dans ses réflexions, et tout en songeant à sa fille, une idée dominante ayant éloigné ses inquiétudes paternelles, il était en proie à mille rêves de sollicitude commerciale. Au moment où Timothée l'aborda, il caressait l'acquisition prochaine d'une cargaison de soie arrivant de Smyrne pour recevoir la teinture à Venise, comme cela se pratiquait à cette époque. La soie retournait ensuite en Orient pour recevoir la fabrication, ou bien elle était fabriquée et débitée à Venise selon l'occurrence. Cette affaire lui offrait la perspective la plus brillante et la mieux assurée; mais un rocher tombant du haut des montagnes dans la surface unie d'un lac y cause moins de trouble que ces paroles de Timothée n'en produisirent dans son ame : « Mon cher seigneur Zacomo, je viens vous présenter les salutations de mon maître Abul-Amet, et vous prier de sa part de vouloir bien acquitter une petite note de 2,000 sequins, qui vous sera présentée à la fin du mois, c'est-à-dire dans dix jours. »

Cette somme était à peu près celle dont M. Spada avait besoin pour acheter sa chère cargaison de Smyrne, et il s'était promis d'en disposer à cet effet, se flattant d'un plus long crédit de la part d'Abul. — Ne vous étonnez point de cette demande, lui dit Timothée d'un ton léger et feignant de ne point voir sa pâleur, Abul vous aurait donné, s'il eût été possible, l'année tout entière pour vous acquitter, comme il l'a fait jusqu'ici, et c'est avec grand regret, je vous jure, qu'un homme aussi obligeant et aussi généreux s'expose à vous causer peut-être une petite contrariété; mais il se présente pour lui une magnifique affaire à conclure. Un petit bâtiment smyrniote, que nous connaissons, vient d'apporter une cargaison de soie vierge. — Oui, j'ai entendu parler de cela, balbutia Spada, de plus en plus effrayé. — L'armateur du smyrniote a appris en entrant dans le port un échec épouvantable arrivé à sa fortune; il faut qu'il réalise à tout prix quelques fonds et qu'il coure à Corfou, où sont ses entrepôts. Abul, voulant profiter de l'occasion sans abuser de la position du Smyrniote, lui offre 2,500 sequins de sa cargaison; c'est une belle affaire pour tous les deux, et qui fait honneur à la loyauté

d'Abul, car on m'a dit que le maximum des propositions faites ici au Smyrniote est de 2,000 sequins. Abul, ayant la somme excédante à sa disposition, compte sur le billet à ordre que vous lui avez signé; vous n'apporterez pas de retard à l'exécution de nos traites, nous le savons, et vous prions, cher seigneur Zacomo, d'être assuré que sans une occasion extraordinaire.... — Oh! faquin! délivre-moi au moins de tes phrases, s'écriait dans le secret de son ame le triste Spada; bourreaux, qui me faites manquer la plus belle affaire de ma vie et qui venez encore me dire en face de payer pour vous! traîtres, qui me ruinez en me faisant payer ce que je vous dois, et en achetant ce que je voulais acheter avec votre argent.... Mais ces exclamations intérieures se changeaient en souris forcés et en regards effarés sur le visage de M. Spada. — Eh quoi! dit-il enfin en étouffant un profond soupir, Abul doute-t-il de moi, et d'où vient qu'il veut être soldé avant l'échéance ordinaire? — Abul ne doutera jamais de vous, vous le savez depuis long-temps, et la raison qui l'oblige à vous réclamer sa somme, votre seigneurie vient de l'entendre. — Il ne l'avait que trop entendue, aussi joignait-il les mains d'un air consterné; enfin, reprenant courage: — Mais savez-vous, dit-il, que je ne suis nullement forcé de payer avant l'époque convenue! — Si je me rappelle bien l'état de nos affaires, cher M. Spada, répondit Timothée avec une tranquillité et une douceur inaltérables, vous devez payer à vue sur présentation de vos propres billets. — Hélas! hélas! Timothée! votre maître est-il un homme capable de me persécuter et d'exiger à la lettre l'exécution d'un traité avec moi? — Non, sans doute: aussi depuis cinq ans, vous a-t-il donné, pour vous acquitter, le temps de rentrer dans les fonds que vous aviez dehors, mais aujourd'hui.... — Mais, Timothée, la parole d'un musulman vaut un titre, à ce que dit tout le monde, et ton maître s'est engagé mainte fois, verbalement, à me laisser toujours la même latitude; je pourrais fournir des témoins au besoin, et.... — Et quoi? dit Timothée, qui devinait fort bien. — Et ma foi!.... répondit Zacomo, on ne peut forcer personne par des engagemens semblables, mais on peut les discréditer en faisant connaître leur conduite désobligeante. — C'est-à-dire, reprit tranquillement Timothée, profondément dégoûté de la saleté des ames sordides auxquelles il avait affaire, mais telle-

ment habitué à lutter contre elles qu'il ne s'étonnait plus de rien, c'est-à-dire que vous déshonoreriez un homme qui, ayant des billets à ordre signés de vous, dans sa poche, vous a laissé un crédit illimité pendant cinq ans! le jour où cet homme serait forcé de vous faire tenir vos engagemens à la lettre, vous lui alléguériez un engagement chimérique; vous le déshonoreriez, dis-je (si vous pouviez!), mais on ne déshonore pas Abul-Amet, et tous vos témoins attesteraient qu'Amet vous a fait verbalement cette concession avec une restriction dont voici la lettre exacte: M. Spada ne sera point requis de payer avant un an à moins d'un cas extraordinaire. — A moins d'une perte totale des marchandises d'Abul dans le port, interrompit M. Spada, et ce n'est pas ici le cas. — A moins d'un cas extraordinaire, répéta Timothée avec un sang-froid imperturbable. Je ne saurais m'y tromper. Ces paroles ont été traduites du grec moderne en vénitien, et c'est par ma bouche que cette traduction est arrivée à vos oreilles, mon cher seigneur; ainsi donc... — Il faut que j'en parle avec Abul, s'écria M. Spada dévoré d'angoisse, il faut que je le voie. — Quand vous voudrez, répondit le jeune Grec. — Ce soir, dit Spada. — Ce soir il sera chez vous, reprit Timothée, et il s'éloigna en accablant de révérences le malheureux Zacomo, qui, malgré sa politesse ordinaire, ne songea pas à lui rendre seulement un salut, et rentra dans sa boutique, dévoré d'anxiété.

Son premier soin fut de confier à sa femme le sujet de son désespoir. Loredana n'avait pas les mœurs douces et paisibles de son mari, mais elle avait l'ame plus désintéressée et le caractère plus fier. Elle le blâma sévèrement d'hésiter à remplir ses engagemens, surtout lorsque la passion funeste de leur fille pour ce Turc devait leur faire une loi d'en finir au plus vite avec lui et de l'éloigner pour jamais de leur maison. Mais elle ne put jamais ranger son mari à cet avis. Il était dans leurs querelles d'une souplesse de formes qui rachetait l'inflexibilité de ses opinions et de ses desseins. Il finit par la décider à envoyer sa fille pour quelques jours à la campagne avec la signora Veneranda, qui le lui avait offert, promettant, durant son absence, de terminer avantageusement l'affaire d'Abul. Le Turc, d'ailleurs, allait partir après cette opération; il ne s'agissait que de mettre la petite en sûreté jusque-là. — Il n'en sera

point ainsi, dit Loredana ; il restera ici jusqu'à ce que sa soie puisse être emportée, et s'il la met en couleur ici, ce ne sera pas fait de si tôt. Néanmoins elle consentit à envoyer sa fille chez sa protectrice. M. Spada, cachant bien à sa femme qu'il avait donné rendez-vous à Abul pour le soir même, et se promettant de le recevoir sur la place ou au café, loin de l'œil de son Honesta, monta, en attendant, à la chambrette de sa fille, se vantant tout haut de la gronder, et se promettant bien tout bas de la consoler.

— Voyons, lui dit-il en se jetant tout haletant de fatigue et d'émotion sur une chaise, qu'as-tu dans la tête? cette folie est-elle passée? — Non, mon père, dit Mattea d'un ton respectueux, mais ferme. — Oh! par le corps de la madone, s'écria Zacomo, est-il possible que tu penses vraiment à ce Turc? T'imagines-tu de l'épouser? Tu crois qu'on épouse un Turc comme ça, toi? Et le salut de ton ame? crois-tu qu'un prêtre t'admettrait à la communion catholique après un mariage turc? Et ta liberté? ne sais-tu pas que tu seras enfermée dans un harem? Et ta fierté? tu auras quinze ou vingt rivales. Et ta dot? tu n'en profiteras pas, tu seras esclave. Et tes pauvres parens? les quitteras-tu pour aller demeurer au fond de l'Archipel? Et ton pays, et tes amis, et Dieu, et ton vieux père? — Ici M. Spada s'attendrit, sa fille s'approcha de lui, lui baisa la main; mais faisant un grand effort pour ne pas s'attendrir elle-même : — Mon père, dit-elle, je suis ici captive, opprimée, esclave, autant qu'on peut l'être dans le pays le plus barbare. Je ne me plains pas de vous, vous m'avez toujours été doux et débonnaire; mais vous ne pouvez pas me défendre; j'irai en Turquie, je ne serai point la femme ni la maîtresse d'un homme qui aura vingt femmes, je serai sa servante ou son amie, comme il voudra. Si je suis son amie, il m'épousera et renverra ses vingt femmes; si je suis sa servante, il me nourrira et ne me battra pas. — Te battre, te battre! par le Christ! on ne te bat pas ici. — Mattea ne répondit rien, mais son silence eut une éloquence qui paralysa son père. Ils furent tous deux muets pendant quelques instans, l'un plaidant sans vouloir parler, l'autre lui donnant gain de cause sans oser l'avouer. — Je conviens que tu as eu quelques chagrins, dit-il enfin, mais écoute : ta marraine va t'emmener à la campagne, cela te distraira, personne ne te tourmentera plus, et tu oublieras ce Turc.

Voyons, promets-le-moi. — Mon père, dit Mattea, il ne dépend pas de moi de l'oublier, car croyez bien que mon amour pour lui n'est pas volontaire, et que je n'y céderai jamais si le sien n'y répond pas. — Ah! voilà ce qui me rassure, dit M. Zacomo en riant, c'est que le sien n'y répond pas du tout... — Qu'en savez-vous, mon père? dit Mattea, poussée par un petit mouvement d'orgueil blessé. Cette parole fit frémir Spada de crainte et de surprise. Peut-être se sont-ils entendus, pensa-t-il; peut-être l'aime-t-il et l'a-t-il séduite par l'entremise de son Grec, si bien que rien ne pourra l'empêcher de courir à sa perte. Mais en même temps qu'il s'effrayait de cette supposition, je ne sais comment les deux mille sequins, le bâtiment smyrniote et la soie blanche lui traversèrent le cerveau, et son cœur bondit d'espérance et de désir. Je ne veux pas savoir non plus par quel fil mystérieux l'amour du gain unit ces deux sentimens opposés, et fit que Zacomo se promit de ruser avec Abul et de triompher de lui par un artifice qu'il crut fort innocent et sans conséquence. Le fait est qu'il se promit de s'assurer des sentimens d'Abul pour sa fille, et de les exploiter en lui donnant une trompeuse espérance. Il y a tant d'honnêtes moyens de vendre la virginité d'une fille à la concupiscence secrète d'un homme! cela peut se faire au moyen d'un regard qu'on lui permet d'échanger en détournant soi-même la tête et en fredonnant d'un air distrait. Spada entendit l'horloge de la place sonner l'heure du rendez-vous avec Abul. Le temps pressait; tant de chalands pouvaient être déjà dans le port autour du bâtiment smyrniote! — Allons, prends ton voile, dit-il à sa fille, et viens faire un tour de promenade. La fraîcheur du soir te fera du bien, et nous causerons plus tranquillement. — Mattea obéit. — Où donc menez-vous cette fille égarée? s'écria Loredana en se mettant devant eux au moment où ils sortaient de la boutique. — Nous allons voir la princesse, répondit Zacomo, Mattea veut lui promettre de la suivre à la campagne. La mère les laissa passer. Ils n'eurent pas fait dix pas, qu'ils rencontrèrent Abul et son interprète qui venaient à leur rencontre. — Allons faire un tour sur la Zueca, leur dit Zacomo : ma femme est malade à la maison, et nous causerons mieux d'affaires dehors. Timothée sourit et comprit très bien qu'il avait greffé dans le cœur de l'arbre. Mattea, très surprise et un peu en méfiance, sans savoir

de quoi, s'assit toute seule au bord de la gondole, et s'enveloppa dans sa mantille de dentelle noire. Abul, ne sachant absolument rien de ce qui se passait autour de lui et à cause de lui, se mit à fumer à l'autre extrémité avec l'air de majesté qu'aurait un homme supérieur en faisant une grande chose. C'était un vrai Turc, solennel, emphatique et beau, soit qu'il se prosternât dans une mosquée, soit qu'il ôtât ses babouches pour se mettre au lit. M. Zacomo, se croyant plus fin qu'eux tous, et triomphant dans sa barbe diplomatique, se mit à lui faire beaucoup de prévenances; mais chaque fois qu'il jetait les yeux sur sa fille, un sentiment de remords s'emparait de lui. Regarde-le encore aujourd'hui, lui disait-il dans le secret de sa pensée en voyant les grands yeux humides de Mattea briller au travers de son voile et se fixer sur Abul; va, sois belle et fais-lui soupçonner que tu l'aimes. Quand j'aurai la soie blanche, tu rentreras dans ta cage, et j'aurai la clé dans ma poche.

IV.

La belle Mattea s'étonnait avec raison de se voir amenée en cette compagnie par son propre père, et dans le premier moment, elle avait craint quelque sortie maladroite, ou quelque inconvenante proposition de mariage de sa part; mais en l'entendant parler de ses affaires à Timothée avec beaucoup de chaleur et d'intérêt, elle crut comprendre qu'elle servait de leurre ou d'enjeu, et que son père mettait en quelque sorte sa main à prix. Elle en était humiliée et blessée, et l'involontaire mépris qu'elle ressentait pour cette conduite augmentait en elle l'envie de se soustraire à l'autorité d'une famille qui l'opprimait ou la dégradait.

Elle eût été moins sévère et moins injuste à l'égard de M. Spada, si elle se fût rendu bien compte de l'indifférence d'Abul, et de l'impossibilité d'un mariage légal entre elle et lui. Mais depuis qu'elle avait résolu à l'improviste de concevoir une grande passion pour lui, elle était en train de divaguer, et déjà elle se persuadait que l'amour d'Abul avait prévenu le sien, qu'il l'avait déclaré à ses parens, et que, pour cette raison, sa mère avait voulu la forcer d'épouser au plus vite son cousin Checo. Le redouble-

ment de politesses et de prévenances de M. Spada envers ces deux étrangers, que le matin même elle lui avait entendu maudire et traiter de chiens et d'idolâtres, semblait, au reste, une confirmation assez évidente de cette opinion. Mais si cette opinion flattait sa fantaisie, sa fierté naturelle et sa délicatesse se révoltaient contre l'espèce de marché dont elle se croyait l'objet; et, craignant d'être complice d'une embûche dressée au musulman, elle s'enveloppait dans sa mante, et restait morne, silencieuse et froide, comme une statue, le plus loin de lui qu'il lui était possible.

Cependant Timothée, résolu à s'amuser le plus long-temps possible de cette comédie inventée et mise en jeu par son génie facétieux, car Abul n'avait pas plus songé à réclamer ses deux mille sequins pour acheter de la soie blanche, qu'il n'avait songé à trouver Mattea jolie; Timothée, dis-je, semblable à un petit gnome ironique, prolongeait les émotions de M. Zacomo, en le jetant dans une perpétuelle alternative de crainte et d'espoir. Celui-ci le pressait de communiquer à Abul la proposition d'acheter la soie smyrniote de moitié avec lui, offrant de payer le tout comptant, et de ne rembourser à Abul les deux mille sequins qu'avec le bénéfice de l'affaire. Mais il n'osait pressentir le rôle que jouait Mattea dans cette négociation, car rien dans la contenance d'Abul ne trahissait une passion dont elle fût l'objet. Timothée retardait toujours cette proposition formelle d'association, en disant qu'Abul était sombre et intraitable, si on le dérangeait quand il était en train de fumer un certain tabac. Voulant voir jusqu'où irait la cupidité misérable du Vénitien, il le fit consentir à descendre sur la rive droite de la Zucca, et à s'asseoir avec sa fille et le Musulman sous la tente d'un café. Là, il commença un dialogue fort divertissant pour tout spectateur qui eût compris les deux langues qu'il parla tour à tour; car tandis qu'il s'adressait à Zacomo pour établir avec lui les conditions du traité, il se tournait vers son maître et lui disait : « M. Spada me parle de la bonté que vous avez eue jusqu'ici de ne jamais user de vos billets à ordre, et d'avoir bien voulu attendre sa commodité; il dit qu'on ne peut avoir affaire à un plus digne négociant que vous. — Dis-lui, répondait Abul, que je lui souhaite toutes sortes de prospérités, qu'il ne trouve jamais sur sa route une maison sans hospita-

lité, et que le mauvais œil ne s'arrête point sur lui dans son sommeil. — Que dit-il? demandait Spada avec empressement. — Il dit que cela présente d'énormes difficultés, répondait Timothée. Nos mûriers ont tant souffert des insectes l'année dernière, que nous avons un tiers de perte sur nos taffetas pour nous être associés à des négocians de Corfou qui ont eu part égale à nos bénéfices, sans avoir part égale aux frais. — Cette bizarre conversation se prolongeait; Abul n'accordait aucune attention à Mattea, et Spada commençait à désespérer de l'effet des charmes de sa fille. Timothée, pour compliquer l'imbroglio dont il était le poète et l'acteur, proposa de s'éloigner un instant avec Spada pour lui faire en secret une observation importante. Spada, se flattant à la fin d'être arrivé au fait, le suivit sur la rive hors de la portée de la voix, mais sans perdre Mattea de vue. Celle-ci resta donc avec son Turc dans une sorte de tête-à-tête.

Cette dernière démarche parut à Mattea une triste confirmation de tout ce qu'elle soupçonnait. Elle crut que son père flattait son penchant d'une manière perfide, et l'engageait à entrer dans ses vues de séduction, pour arriver plus sûrement à duper le musulman. Extrême dans ses jugemens, comme le sont les jeunes têtes, elle ne pensa pas seulement que son père voulait retarder ses paiemens, mais encore qu'il voulait manquer de parole et donner les œillades et la réputation de sa fille en échange des marchandises turques qu'il avait reçues. Cette manière d'agir des Vénitiens envers les Turcs était si peu rare, et ser Zacomo lui-même avait en sa présence usé de tant de mesquins subterfuges pour tirer d'eux quelques sequins de plus, que Mattea pouvait bien craindre, avec quelque apparence de raison, d'être engagée dans une intrigue semblable.

Ne consultant donc que sa fierté, et cédant à un irrésistible mouvement d'indignation généreuse, elle se flatta de faire comprendre la vérité au marchand turc. S'armant de toute la résolution de son caractère, dans un moment où elle était seule avec lui, elle entr'ouvrit son voile, se pencha sur la table qui les séparait, et lui dit, en articulant nettement chaque syllabe et en simplifiant sa phrase autant que possible pour être entendue de lui : — Mon père vous trompe, je ne veux pas vous épouser. —

Abul, surpris, un peu ébloui peut-être de l'éclat de ses yeux et de ses joues, ne sachant que penser, crut d'abord à une déclaration d'amour, et répondit en turc : — Moi aussi, je vous aime, si vous le désirez. — Mattea, ne sachant ce qu'il répondait, répéta sa première phrase plus lentement, en ajoutant : — Me comprenez-vous? — Abul, remarquant alors sur son visage une expression plus calme et une fierté plus assurée, changea d'avis et répondit à tout hasard : — Comme il vous plaira, *madamigella*. — Enfin, Mattea ayant répété une troisième fois son avertissement en essayant de changer et d'ajouter quelques mots, il crut comprendre, à la sévérité de son visage, qu'elle était en colère contre lui. Alors, cherchant en lui-même en quoi il avait pu l'offenser, il se souvint qu'il ne lui avait fait aucun présent, et s'imaginant qu'à Venise, comme dans plusieurs des contrées qu'il avait parcourues, c'était un devoir de politesse indispensable envers la fille de son associé, il réfléchit un instant au don qu'il pouvait lui faire sur-le-champ pour réparer son oubli. Il ne trouva rien de mieux qu'une boîte de cristal pleine de gomme de lentisque qu'il portait habituellement sur lui, et dont il mâchait une pastille de temps en temps, suivant l'usage de son pays. Il tira ce don de sa poche et le mit dans la main de Mattea. Mais comme elle le repoussait, il craignit d'avoir manqué de grace, et se souvenant d'avoir vu les Vénitiens baiser la main aux femmes qu'ils abordaient, il baisa celle de Mattea, et voulant ajouter quelque parole agréable, il mit sa propre main sur sa poitrine en disant en italien d'un air grave et solennel : *Votre ami*.

Cette parole simple, ce geste franc et affectueux, la figure noble et belle d'Abul, firent tant d'impression sur Mattea, qu'elle ne se fit aucun scrupule de garder un présent si honnêtement offert. Elle crut s'être fait comprendre, et interpréta l'action de son nouvel ami comme un témoignage d'estime et de confiance. Il ignore nos usages, se dit-elle, et je l'offenserais sans doute en refusant son présent. Mais ce mot d'ami qu'il a prononcé exprime tout ce qui se passe entre lui et moi; loyauté sainte, affection fraternelle; nos cœurs se sont entendus.

Elle mit la boîte dans son sein en disant : *Oui, amis, amis pour la vie*. Et tout émue, joyeuse, attendrie, rassurée, elle referma son voile et reprit sa sérénité. Abul, satisfait d'avoir rempli son

devoir, se rendit le témoignage d'avoir fait un présent de valeur convenable, la boîte étant de cristal du Caucase et la gomme de lentisque étant une denrée fort chère et fort rare que produit la seule île de Scio, et dont le grand-seigneur avait alors le monopole. Dans cette confiance, il reprit sa cuillère de vermeil et acheva tranquillement son sorbet à la rose.

Pendant ce temps, Timothée, jaloux de tourmenter M. Spada, lui communiquait d'un air important les observations les plus futiles, et chaque fois qu'il le voyait tourner la tête avec inquiétude pour regarder sa fille, il lui disait : — Qui peut vous tourmenter ainsi, mon cher seigneur? la signora Mattea n'est pas seule au café. N'est-elle pas sous la protection de mon maître, qui est l'homme le plus galant de l'Asie mineure? Soyez sûr que le temps ne semble pas trop long au noble Abul-Amet. Ces réflexions malignes enfonçaient mille serpens dans l'ame bourrelée de Zacomo; mais en même temps elles réveillaient la seule chance sur laquelle pût être fondé l'espoir d'acheter la soie blanche, et Zacomo se disait : Allons, puisque la faute est faite, tâchons d'en profiter. Pourvu que ma femme ne le sache pas, tout sera facile à arranger et à réparer. Il en revenait alors à la supputation de ses intérêts. — Mon cher Timothée, disait-il, sois sûr que ton maître a offert beaucoup trop de cette marchandise. Je connais bien celui qui en a offert deux mille sequins (c'était lui-même), et je te jure que c'était un prix honnête. — Eh quoi! répondait le jeune Grec, n'auriez-vous pas pris en considération la situation malheureuse d'un confrère, si c'était vous, je suppose, qui eussiez fait cette offre?...—Ce n'est pas moi, Timothée; je connais trop les bons procédés que je dois à l'estimable Amet, pour aller jamais sur ses brisées dans un genre d'affaire qui le concerne exclusivement. — Oh! je le sais, reprit Timothée d'un air grave, vous ne vous écartez jamais en secret de la branche d'industrie que vous exercez en public; vous n'êtes pas de ces débitans qui enlèvent aux fabricans qui les fournissent un gain légitime, non certes! En parlant ainsi, il le regarda fixement sans que son visage trahît la moindre ironie, et ser Zacomo, qui, à l'égard de ses affaires, possédait une assez bonne dose de ruse, affronta ce regard sans que son visage trahît la moindre perfidie.

—Allons donc décid er Amet, reprit Timothée, car entre gens de

bonne foi, comme nous le sommes, on doit s'entendre à demi-mot. — M. Spada vient de m'offrir pour vous, dit-il en turc à son maître le remboursement de votre créance de cette année; le jour où vous aurez besoin d'argent, il le tiendra à votre disposition. — C'est bien, répondit Abul, dis à cet honnête homme que je n'en ai pas besoin pour le moment, et que mon argent est plus en sûreté dans ses mains que sur mes navires. La foi d'un homme vertueux est un roc en terre ferme, les flots de la mer sont comme la parole d'un larron. — Mon maître m'accorde la permission de conclure cette affaire avec vous de la manière la plus loyale et la plus avantageuse aux deux parties, dit Timothée à M. Spada; nous en parlerons donc dans le plus grand détail demain, et si vous voulez que nous allions ensemble examiner la marchandise dans le port, j'irai vous prendre de bonne heure. — Dieu soit loué! s'écria M. Spada, et que dans sa justice il daigne convertir à la vraie foi l'ame de ce noble musulman! — Après cette exclamation ils se séparèrent, et M. Spada reconduisit sa fille jusque dans sa chambre, où il l'embrassa avec tendresse, lui demandant pardon dans son cœur de s'être servi de sa passion comme d'un enjeu; puis il se mit en devoir d'examiner ses comptes de la journée. Mais il ne fut pas long-temps tranquille, car Mme Loredana vint le trouver avec un coffre à la main. C'étaient quelques hardes qu'elle venait de préparer pour sa fille, et elle exigeait que son mari la conduisît chez la princesse le lendemain dès le point du jour. M. Spada n'était plus aussi pressé d'éloigner Mattea : il tâcha d'éluder ces sommations, mais voyant qu'elle était décidée à la conduire elle-même dans un couvent, s'il hésitait à l'emmener, il fut forcé de lui avouer que la réussite de son affaire dépendait seulement de quelques jours de plus de la présence de Mattea dans la boutique. Cette nouvelle irrita beaucoup la Loredana, mais ce fut bien pis lorsqu'ayant fait subir un interrogatoire implacable à son époux, elle lui fit confesser qu'au lieu d'aller chez la princesse dans la soirée, il avait parlé au musulman dans un café, en présence de Mattea. Elle devina les circonstances aggravantes que cèlait encore M. Spada, et les lui ayant arrachées par la ruse, elle entra dans une juste colère contre lui, et l'accabla d'injures violentes, mais trop méritées.

Au milieu de cette querelle, Mattea, à demi déshabillée, entra, et

se mettant à genoux entre eux deux : Ma mère, dit-elle, je vois que je suis un sujet de trouble et de scandale dans cette maison, accordez-moi la permission d'en sortir pour jamais. Je viens d'entendre le sujet de votre dispute. Mon père suppose qu'Abul-Amet a le desir de m'épouser, et vous, ma mère, vous supposez qu'il a celui de me séduire et de m'enfermer dans son harem avec ses concubines. Sachez que vous vous trompez tous deux. Abul est un honnête homme à qui sa religion défend sans doute de m'épouser, car il n'y songe pas, mais qui, ne m'ayant point achetée, ne songera jamais à me traiter comme une concubine ; je lui ai demandé sa protection, et une existence modeste en travaillant dans ses ateliers ; il me l'accorde; donnez-moi votre bénédiction, et permettez-moi d'aller vivre à l'île de Scio; j'ai lu un livre chez ma marraine, dans lequel j'ai vu que c'était un beau pays, paisible, industrieux, et celui de toute la Grèce où les Turcs exercent une domination plus douce. J'y serai pauvre, mais libre, et vous serez plus tranquilles quand vous n'aurez plus, vous, ma mère, un objet de haine, vous, mon père, un sujet d'alarmes. J'ai vu aujourd'hui combien le soin de vos richesses a d'empire sur votre ame; mon exil vous tiendra quitte de la dot sans laquelle Checo ne m'eût point épousée, et cette dot dépassera de beaucoup les deux mille sequins auxquels vous eussiez sacrifié le repos et l'honneur de votre fille, si Abul n'eût été un honnête homme, digne de respect encore plus que d'amour. — En achevant ce discours que ses parens écoutèrent jusqu'au bout, paralysés qu'ils étaient par la surprise, la romanesque enfant, levant ses beaux yeux au ciel, invoqua l'image d'Abul pour se donner de la force; mais en un instant, elle fut renversée sur une chaise et rudement frappée par sa mère, qui était réellement folle dans la colère. M. Spada, épouvanté, voulut se jeter entre elles deux, mais la Loredana le repoussa si rudement, qu'il alla tomber sur la table. — Ne vous mêlez pas d'elle, criait la mégère, ou je la tue. — En même temps elle poussa sa fille dans sa chambre, et comme celle-ci lui demandait avec un sang-froid forcé, inspiré par la haine, de lui laisser de la lumière, elle lui jeta le flambeau à la tête. Mattea reçut une blessure au front, et voyant son sang couler : Voilà, dit-elle à sa mère, de quoi m'envoyer en Grèce sans regret et sans remords. Loredana exaspérée eut envie

de la tuer, mais saisie d'épouvante, au milieu de sa frénésie, cette femme, plus malheureuse que sa victime, s'enfuit en fermant la porte à double tour, arracha violemment la clé qu'elle alla jeter à son mari, puis elle courut s'enfermer dans sa chambre où elle tomba sur le carreau en proie à d'affreuses convulsions.

Mattea essuya le sang qui coulait sur son visage, et regarda une minute cette porte par laquelle sa mère venait de sortir; puis elle fit un grand signe de croix, en disant : Pour jamais! — En un instant les draps de son lit furent attachés à sa fenêtre, qui, étant située immédiatement au-dessus de la boutique, n'était éloignée du sol que de dix à douze pieds. Quelques passans attardés virent glisser une ombre qui disparut sous les couloirs sombres des Procuraties; puis bientôt après, une gondole de place dont le fanal était caché, passa sous le pont de *San Mose*, et s'enfuit rapidement avec la marée descendante le long du grand canal.

Je prie le lecteur de ne point trop s'irriter contre Mattea : elle était un peu folle, elle venait d'être battue et menacée de la mort ; elle était couverte de sang, et de plus elle avait quatorze ans ; ce n'était pas sa faute si la nature lui avait donné trop tôt la beauté et les malheurs d'une femme, quand sa raison et sa prudence étaient encore dignes d'un enfant.

Pâle, tremblante et retenant sa respiration, comme si elle eût craint de s'apercevoir elle-même au fond de la gondole, elle se laissa emporter pendant environ un quart d'heure. Lorsqu'elle aperçut les dentelures triangulaires de la mosquée, se dessiner en noir sur le ciel éclairé par la lune, elle commanda au gondolier de s'arrêter à l'entrée du petit canal *dei Turchi*.

La mosquée de Venise est un bâtiment sans beauté, mais non sans caractère, flanqué et comme surchargé de petites constructions, qui, par leur entassement et leur irrégularité au milieu de la plus belle ville du monde, présentent le spectacle de la barbarie ottomane, inerte au milieu de l'art européen. Ce pâté de temple et de fabriques grossières est appelé à Venise *il fondaco dei Turchi*. Les maisonnettes étaient toutes habitées par des Turcs ; le comptoir de leur compagnie de commerce y était établi, et lorsque Phingari, — la lune, — brillait dans le ciel, ils passaient les

longues heures de la nuit prosternés dans la mosquée silencieuse.

A l'angle formé par le grand et le petit canal qui baignent ces constructions, une d'elles, qui n'est, pour ainsi dire, que la coque d'une chambre isolée, s'avance sur les eaux à la hauteur de quelques toises. Un petit prolongement y forme une jolie terrasse; je dis jolie à cause d'une tente de toile bleue, et de quelques beaux lauriers-roses qui la décorent. Dans une pareille situation, au sein de Venise, et par le clair de lune, il n'en faut pas davantage pour former une retraite délicieuse. C'est là qu'Abul-Amet demeurait. Mattea le savait pour l'avoir vu souvent fumer au déclin du jour, accroupi sur un tapis au milieu de ses lauriers-roses; d'ailleurs chaque fois que son père passait avec elle en gondole devant le fondaco, il lui avait montré cette barraque dont la position était assez remarquable, en lui disant : Voici la maison de notre ami Abul, le plus honnête de tous les négocians.

On abordait à cette prétendue maison par une marche au-dessus de laquelle une niche, pratiquée dans la muraille, protégeait une lampe, et derrière cette lampe, il y avait et il y a encore une madone de pierre qui est bien littéralement flanquée dans le ventre de la mosquée turque, puisque toutes les constructions adjacentes sont superposées sur la base massive du temple. Ces deux cultes vivaient là en bonne intelligence, et le lien de fraternité entre les mécréans et les giaours, ce n'était pas la tolérance, encore moins la charité; c'était l'amour du gain, le dieu d'or de toutes les nations.

Mattea suivit le degré humide qui entourait la maison jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un escalier étroit et sombre qu'elle monta au hasard. Une porte, fermée seulement au loquet, s'offrit à elle, et ensuite une pièce carrée, blanche et unie, sans aucun ornement, sans autre meuble qu'un lit très bas et d'un bois grossier, couvert d'un tapis de pourpre rayé d'or; une pile de carreaux de cachemire, une lampe de terre égyptienne, un coffre de bois de cèdre, incrusté de nacre de perle, des sabres, des pistolets, des poignards et des pipes du plus grand prix; une veste qui valait bien quatre ou cinq cents thalers, et à laquelle une corde tendue en travers de la chambre servait d'armoire. Une écuelle d'airain de Corinthe pleine de pièces d'or, était posée à terre à côté d'un yataghan; c'étaient la bourse et la serrure d'Amet. Sa carabine, couverte de rubis et

d'émeraudes, était sur son lit, et une devise en gros caractères arabes était écrite sur la muraille, au-dessus de son chevet.

Mattea souleva la portière de tapisserie qui servait de fenêtre, et vit sur la terrasse Abul déchaussé et prosterné devant la lune.

Cette profonde immobilité de sa prière, que la présence d'une femme seule avec lui, la nuit, dans sa chambre, ne troublait pas plus que le vol d'un moucheron, frappa la jeune fille de respect. Ce sont là, pensa-t-elle, les hommes que les mères qui battent leurs filles vouent à la damnation. Comment donc seront damnés les cruels et les injustes?

Elle s'agenouilla sur le seuil de la chambre, et attendit, en se recommandant à Dieu, qu'il eût fini sa prière. Quand il eut fini en effet, il vint à elle, la regarda, essaya d'échanger avec elle quelques paroles inintelligibles de part et d'autre; puis, comprenant tout bonnement que c'était une fille amoureuse de lui, il résolut de ne pas faire le cruel, et, souriant sans rien dire, il appela son esclave, qui dormait en plein air sur une terrasse supérieure, et lui ordonna d'apporter des sirops, des confitures sèches et des glaces. Puis il se mit à charger sa plus longue pipe de cerisier, afin de l'offrir à la belle compagne de sa nuit fortunée.

Heureusement pour Mattea, qui ne se doutait guère des pensées de son hôte, mais qui commençait à trouver fort embarrassant qu'il ne comprît pas un mot de sa langue, une autre gondole avait descendu le grand canal en même temps que la sienne. Cette gondole avait aussi éteint son fanal, preuve qu'elle allait en aventures. Mais c'était une gondole élégante, bien noire, bien fluette, bien propre, avec une grande scie bien brillante, et montée par les deux meilleurs rameurs de la place. Le signore que l'on menait en conquête était couché tout seul au fond de sa boîte de satin noir, et, tandis que ses jambes nonchalantes reposaient alongées sur les coussins, ses doigts agiles voltigeaient, avec une négligente rapidité, sur une guitare. La guitare est un instrument qui n'a son existence véritable qu'à Venise, la ville silencieuse et sonore. Quand une gondole rase ce fleuve d'encre phosphorescente, où chaque coup de rame enfonce un éclair, tandis qu'une grêle de petites notes légères, nettes et folâtres, bondit et rebondit sur les cordes que parcourt une main invisible, on voudrait arrêter et sai-

sir cette mélodie faible, mais distincte, qui agace l'oreille des passans et qui fuit le long des grandes ombres des palais, comme pour appeler les belles aux fenêtres, et passer en leur disant : Ce n'est pas pour vous la sérénade, et vous ne saurez ni d'où elle vient, ni où elle va.

Or, la gondole était celle que louait Abul durant les mois de son séjour à Venise, et le joueur de guitare était Timothée. Il allait souper chez une actrice, et sur son passage il s'amusait à lutiner par sa musique les jaloux ou les amantes qui veillaient sur les balcons. De temps en temps il s'arrêtait sous une fenêtre et attendait que la dame eût prononcé bien bas en se penchant sous sa *tendina*, le nom de son galant, pour lui répondre : *Ce n'est pas moi*, et reprendre sa course et son chant de fauvette moqueuse. C'est à cause de ces courtes, mais fréquentes stations, qu'il avait tantôt dépassé, tantôt laissé courir devant lui, la gondole qui renfermait Mattea. La fugitive s'était effrayée chaque fois à son approche, et dans sa crainte d'être poursuivie, elle avait presque cru reconnaître une voix dans le son de sa guitare.

Il y avait environ cinq minutes que Mattea était entrée dans la chambre d'Abul, lorsque Timothée, passant devant le fondaco, remarqua cette gondole sans fanal qu'il avait déjà rencontrée dans sa course, amarrée maintenant sous la niche de la madone des Turcs. Abul n'était guère dans l'usage de recevoir des visites à cette heure, et d'ailleurs l'idée de Mattea devait se présenter d'emblée à un homme aussi perspicace que Timothée. Il fit amarrer sa gondole à côté de celle-là, monta précipitamment et trouva Mattea qui recevait une pipe de la main d'Abul, et qui allait recevoir un baiser auquel elle ne s'attendait guère, mais que le Turc se reprochait de lui avoir déjà trop fait désirer. L'arrivée de Timothée changea la face des choses ; Abul en fut un peu contrarié. — Retire-toi, mon ami, dit-il à Timothée, tu vois que je suis en bonne fortune. — Mon maître, j'obéis, répliqua Timothée, cette femme est-elle donc votre esclave ? — Non pas mon esclave, mais ma maîtresse, comme on dit à la mode d'Italie ; du moins elle va l'être, puisqu'elle vient me trouver. Elle m'avait parlé tantôt, mais je n'avais pas compris. Elle n'est pas mal. — Vous la trouvez belle ? dit Timothée. — Pas beaucoup, répondit Abul, elle est trop jeune

et trop mince; j'aimerais mieux sa mère, c'est une belle femme bien grasse. Mais il faut bien se contenter de ce qu'on trouve en pays étranger, et d'ailleurs ce serait manquer à l'hospitalité que de refuser à cette fille ce qu'elle désire. — Et si mon maître se trompait, reprit Timothée; si cette fille était venue ici dans d'autres intentions? — En vérité, le crois-tu? — Ne vous a-t-elle rien dit? — Je ne comprends rien à ce qu'elle dit. — Ses manières vous ont elles prouvé son amour? — Non, mais elle était à genoux pendant que j'achevais ma prière. — Est-elle restée à genoux quand vous vous êtes levé? — Non, elle s'est levée aussi. — Eh bien! dit Timothée en lui-même, en regardant la belle Mattea qui écoutait, toute pâle et toute inderdite, cet entretien auquel elle n'entendait rien, pauvre insensée! il est encore temps de te sauver de toi-même. — Mademoiselle, lui dit-il, d'un ton un peu froid, que désirez-vous que je demande de votre part à mon maître? — Hélas! je n'en sais rien, répondit Mattea fondant en larmes, je demande asile et protection à qui voudra me l'accorder; ne lui avez-vous pas traduit ma lettre de ce matin? Vous voyez que je suis blessée et ensanglantée; je suis opprimée et maltraitée au point que je n'ose pas rester une heure de plus dans la maison de mes parens; je vais me réfugier de ce pas chez ma marraine la princesse Gica, mais elle ne voudra me soustraire que bien peu de temps aux maux qui m'accablent et que je veux fuir à jamais, car elle est faible et dévote. Si Abul veut me faire avertir le jour de son départ, s'il consent à me faire passer en Grèce sur son brigantin, je fuirai, et j'irai travailler toute ma vie dans ses ateliers, pour lui prouver ma reconnaissance..... — Dois-je dire aussi votre amour? dit Timothée d'un ton respectueux, mais insinuant. — Je ne pense pas qu'il soit question de cela, ni dans ma lettre, ni dans ce que je viens de vous dire, répondit Mattea en passant d'une pâleur livide à une vive rougeur de colère; je trouve votre question étrange et cruelle dans la position où je suis; j'avais cru jusqu'ici à de l'amitié de votre part. Je vois bien que la démarche que je fais m'ôte votre estime; mais en quoi prouve-t-elle, je vous prie, que j'aie de l'amour pour Abul-Amet? — C'est bon, pensa Timothée, c'est une fille sans cervelle et non pas sans cœur. Il lui fit d'humbles excuses, l'assura qu'elle avait droit au secours et au respect de son maître,

ainsi qu'aux siens, et s'adressant à Abul : Seigneur mon maître, qui avez été toujours si doux et si généreux envers moi, lui dit-il, voulez-vous accorder à cette fille la grace qu'elle demande, et à votre serviteur fidèle, celle qu'il va vous demander?—Parle, répondit Abul, je n'ai rien à refuser à un serviteur et à un ami tel que toi. — Eh bien ! dit Timothée, cette fille, qui est ma fiancée et qui s'est engagée à moi par des promesses sacrées, vous demande la grace de partir avec nous sur votre brigantin, et d'aller s'établir dans votre atelier à Scio ; et moi je vous demande la permission de l'emmener et d'en faire ma femme. C'est une fille qui s'entend au commerce et qui m'aidera dans la gestion de nos affaires. — Il n'est pas besoin qu'elle soit utile à mes affaires, répondit gravement Abul ; il suffit qu'elle soit fiancée à mon serviteur fidèle, pour que je devienne son hôte sincère et loyal. Tu peux emmener ta femme, Timothée, je ne soulèverai jamais le coin de son voile, et quand je la trouverais dans mon hamac, je ne la toucherais pas. — Je le sais, ô mon maître, répondit le jeune Grec, et tu sais aussi que le jour où tu me demanderas ma tête, je me mettrai à genoux pour te l'offrir ; car je te dois plus qu'à mon père, et ma vie t'appartient plus qu'à celui qui me l'a donnée. — Mademoiselle, dit-il à Mattea, vous avez bien fait de compter sur l'honneur de mon maître : tous vos désirs seront remplis, et si vous voulez me permettre de vous conduire chez votre marraine, je connaîtrai désormais en quel lieu je dois aller vous avertir et vous chercher au moment du départ de notre voile.

Mattea eût peut-être bien désiré une réponse un peu moins strictement obligeante de la part d'Abul, mais elle n'en fut pas moins touchée de sa loyauté. Elle en exprima sa reconnaissance à Timothée, tout en regrettant tout bas qu'une parole tant soit peu affectueuse n'eût pas accompagné ses promesses de respect. Timothée la fit monter dans sa gondole, et la conduisit au palais de la princesse Veneranda. Elle était si confuse de cette démarche hardie, aveugle inspiration d'un premier mouvement d'effervescence, qu'elle n'osa dire un mot à son compagnon durant la route. — Si l'on vous emmène à la campagne, lui dit Timothée en la quittant à quelque distance du palais, faites-moi savoir où vous allez, et comptez que j'irai vous y trouver. — On

m'enfermera peut-être, dit Mattea tristement. — On sera bien malin si on m'empêche de me moquer des gardiens, reprit Timothée. Je ne suis pas connu de cette princesse Gica; si je me présente à vous, devant elle, n'ayez pas l'air de m'avoir jamais vu. Adieu, bon courage. Gardez-vous de dire à votre marraine que vous n'êtes pas venue directement de votre demeure à la sienne. Nous nous reverrons bientôt.

V.

Au lieu d'aller souper chez son actrice, Timothée rentra chez lui et se mit à rêver. Lorsqu'il s'étendit sur son lit, aux premiers rayons du jour, pour prendre le peu d'instans de repos nécessaire à son organisation active, le plan de toute sa vie était déjà conçu et arrêté. Timothée n'était pas, comme Abul, un homme simple et candide, un héros de sincérité et de désintéressement. C'était un homme bien supérieur à lui dans un sens, et peu inférieur dans l'autre, car ses mensonges n'étaient jamais des perfidies, ses méfiances n'étaient jamais des injustices. Il avait toute l'habileté qu'il faut pour être un scélérat, moins l'envie et la volonté de l'être. Dans les occasions où sa finesse et sa prudence étaient nécessaires pour opérer contre des fripons, il leur montrait qu'on peut les surpasser dans leur art sans embrasser leur profession. Ses actions portaient toutes un caractère de profondeur, de prévoyance, de calcul et de persévérance. Il avait trompé bien souvent, mais il n'avait jamais dupé; ses artifices avaient toujours tourné au profit des bons contre les méchans. C'était là son principe, que tout ce qui est nécessaire est juste, et que ce qui produit le bien ne peut être le mal. C'est un principe de morale turque qui prouve le vide et la folie de toute formule humaine, car les despotes ottomans s'en servent pour faire couper la tête à leurs amis sur un simple soupçon, et Timothée n'en faisait pas moins une excellente application à tous ses actes. Quant à sa délicatesse personnelle, un mot suffisait pour la prouver: c'est qu'il avait été employé par dix maîtres cent fois moins habiles que lui, et qu'il n'avait pas amassé la plus petite pacotille à leur service. C'était un garçon jovial, aimant la vie, dépensant le peu qu'il gagnait, aussi incapable de prendre que de

conserver, mais aimant la fortune et la caressant en rêve comme une maîtresse qu'il est très difficile d'obtenir et très glorieux de fixer.

Sa plus chère et plus légitime espérance dans la vie était de se trouver un jour assez riche pour s'établir en Italie ou en France, et pour être affranchi de toute domination. Il avait pourtant une vive et sincère affection pour Abul, son excellent maître. Quand il faisait des tours d'adresse à ce crédule patron (et c'était toujours pour le servir, car Abul se fût ruiné en un jour s'il eût été livré à ses propres idées dans la conduite des affaires); quand, dis-je, il le trompait pour l'enrichir, c'était sans jamais avoir l'idée de se moquer de lui, car il l'estimait profondément, et ce qui était à ses yeux de la stupidité chez ses autres maîtres, devenait de la grandeur chez Abul.

Malgré cet attachement, il désirait se reposer de cette vie de travail, ou au moins en jouir par lui-même, et ne plus user ses facultés au service d'autrui. Une grande opération l'eût enrichi, s'il eût eu beaucoup d'argent; mais n'en ayant pas assez, il n'en voulait pas faire de petites, et surtout il repoussait avec un froid et silencieux mépris les insinuations de ceux qui voulaient l'intéresser aux leurs, aux dépens d'Abul-Amet. M. Spada n'y avait pas manqué; mais comme Timothée n'avait pas voulu comprendre, le digne marchand de soieries se flattait d'avoir été assez habile en échouant pour ne pas se trahir.

Un mariage avantageux était la principale utopie de Timothée. Il n'imaginait rien de plus beau que de conquérir son existence, non sur des sots et des lâches, mais sur le cœur d'une femme d'esprit. Mais comme il ne voulait pas vendre son honneur à une vieille ou laide créature, comme il avait l'ambition d'être heureux en même temps que riche, et qu'il voulait la rencontrer et la conquérir jeune, belle, aimable et spirituelle, on pense bien qu'il ne trouvait pas souvent l'occasion d'espérer. Cette fois, enfin, il l'avait touchée du doigt, cette espérance. Depuis long-temps il essayait d'attirer l'attention de Mattea, et il avait réussi à lui inspirer de l'estime et de l'amitié. La découverte de son amour pour Abul l'avait bouleversé un instant; mais en y réfléchissant, il avait compris combien peu de crainte devait lui inspirer cet amour fantasque,

rêve d'un enfant en colère qui veut fuir ses pédagogues, et qui parle d'aller dans l'île des Fées. Un instant aussi, il avait failli renoncer à son entreprise, non plus par découragement, mais par dégoût; car il voulait aimer Mattea en la possédant, et il avait craint de trouver en elle une effrontée. Mais il avait reconnu que la conduite de cette jeune fille n'était que de l'extravagance, et il se sentait assez supérieur à elle pour l'en corriger, en faisant le bonheur de tous deux. Elle avait le temps de grandir, et Timothée ne désirait ni n'espérait l'obtenir avant quelques années. Il fallait commencer par détruire un amour dans son cœur avant d'y pouvoir établir le sien. Timothée sentit que le plus sûr moyen qu'un homme puisse employer pour se faire haïr, c'est de combattre un rival préféré et de s'offrir à la place. Il résolut, au contraire, de favoriser en apparence le sentiment de Mattea, tout en le détruisant par le fait sans qu'elle s'en aperçût. Pour cela, il n'était pas besoin de nier les vertus d'Abul, Timothée ne l'eût pas voulu; mais il pouvait faire ressortir l'impuissance de ce cœur musulman pour un amour de femme, sans porter la moindre atteinte de regret à l'amateur éclairé qui trouvait la matrone Loredana plus belle que sa fille.

La princesse Veneranda fut dérangée au milieu de son précieux sommeil par l'arrivée de Mattea à une heure indue. Il n'est guère d'heures indues à Venise; mais, en tout pays, il en est pour une femme qui subordonne toutes ses habitudes à l'importante affaire de se maintenir le teint frais. Comme pour ajouter au bienfait de ses longues nuits de repos, elle se servait d'un enduit cosmétique dont elle avait acheté la recette à prix d'or à un sorcier arabe. Elle fut assez troublée de cet événement, et s'essuya à la hâte pour ne point faire soupçonner qu'elle eût besoin de recourir à l'art. Quand elle eut écouté la plainte de Mattea, elle eut bien envie de la gronder, car elle ne comprenait rien aux idées exaltées; mais elle n'osa le faire, dans la crainte d'agir comme une vieille, et de paraître telle à sa filleule et à elle-même. Grace à cette crainte, Mattea eut la consolation de lui entendre dire : — Je te plains, ma chère amie; je sais ce que c'est que la vivacité des jeunes têtes; je suis encore bien peu sage moi-même, et entre femmes on se doit de l'indulgence. Puisque tu viens à moi, je me conduirai avec toi

comme une véritable sœur, et te garderai quelques jours, jusqu'à ce que la fureur de ta mère, qui est un peu trop dure, je le sais, soit passée. En attendant, couche-toi sur le lit de repos qui est dans mon cabinet, et je vais envoyer chez tes parens afin qu'en s'apercevant de ta fuite, ils ne soient pas en peine.

Le lendemain, M. Spada vint remercier la princesse de l'hospitalité qu'elle voulait bien donner à une malheureuse folle. Il parla assez sévèrement à sa fille. Néanmoins il examina, avec une anxiété qu'il s'efforçait vainement de cacher, la blessure qu'elle avait au front. Quand il eut reconnu que c'était peu de chose, il pria la princesse de l'écouter un instant en particulier, et quand il fut seul avec elle, il tira de sa poche la boîte de cristal de roche qu'Abul avait donnée à Mattea. — Voici, dit-il, un bijou et une drogue que cette pauvre infortunée a laissé tomber de son sein pendant que sa mère la frappait. Elle ne peut l'avoir reçue que du Turc ou de son serviteur. Votre excellence m'a parlé d'amulettes et de philtres; ceci ne serait-il point quelque poison analogue propre à séduire et à perdre les filles? — Par les clous de la sainte croix, s'écria Veneranda, cela doit être! Mais quand elle eut ouvert la boîte et examiné les pastilles : — Il me semble, dit-elle, que c'est de la gomme de lentisque, que nous appelons mastic dans notre pays. En effet, c'est même de la première qualité, du véritable skynos. Néanmoins il faut essayer d'en tremper un grain dans de l'eau bénite, et nous verrons s'il résistera à l'épreuve.

L'expérience ayant été faite, à la grande gloire des pastilles, qui ne produisirent pas la plus petite détonation et ne répandirent aucune odeur de soufre, Veneranda rendit la boîte à M. Spada, qui se retira en la remerciant et en la suppliant d'emmener au plus vite sa fille loin de Venise.

Cette résolution lui coûtait beaucoup à prendre, car avec elle il perdait l'espoir de sa soie blanche, et il retrouvait la crainte d'avoir à payer ses deux mille *doges*. C'est ainsi que, suivant une vieille tradition, il appelait ses sequins, parce que leur effigie représente le doge de Venise à genoux devant Saint-Marc. *Doze a Zinocchion* est encore pour le peuple synonyme de sequins de la république. Cette monnaie, qui mériterait par son ancienneté de trouver place dans les musées et dans les cabinets, a encore cours à Venise, et

les Orientaux la recoivent de préférence à toute autre, parce qu'elle est d'un or très pur.

Néanmoins Abul-Amet, à sa prière, se montra d'autant plus miséricordieux, qu'il n'avait jamais songé à le rançonner; mais comme le vieux fourbe avait voulu couper l'herbe sous le pied à son généreux créancier, en s'emparant de la soie blanche en secret, Timothée trouva que c'était justice de faire faire cette acquisition à son maître, sans y associer M. Spada. Assem, l'armateur smyrniote, s'en trouva bien, car Abul lui en donna mille sequins de plus qu'il n'en espérait, et M. Spada reprocha souvent à sa femme de lui avoir fait, par sa fureur, un tort irréparable; mais il se taisait bien vite lorsque la virago, pour toute réponse, serrait le poing d'un air expressif, et il se consolait un peu de ses angoisses de tout genre avec l'assurance de ne payer ses chers et précieux doges, ses *dattes succulentes,* comme il les appelait, qu'à la fin de l'année.

Veneranda et Mattea quittèrent Venise. Mais cette prétendue retraite où la captive devait être soustraite au voisinage de l'ennemi, n'était autre que la jolie île de Torcello, où la princesse avait une charmante villa, et où l'on pouvait venir dîner en partant de Venise en gondole après la sieste. Il ne fut pas bien difficile à Timothée de s'y rendre entre onze heures et minuit sur la *barchetta* d'un pêcheur d'huîtres.

Mattea était assise avec sa marraine sur une terrasse couverte de sycomores et d'aloës, d'où ses grands yeux rêveurs contemplaient tristement le lever de la lune qui argentait les flots paisibles et semait d'écailles d'argent le noir manteau de l'Adriatique. Rien ne peut donner l'idée de la beauté du ciel dans cette partie du monde, et quiconque n'a pas rêvé seul le soir dans une barque au milieu de cette mer, lorsqu'elle est plus limpide et plus calme qu'un beau lac, ne connaît pas la volupté. Ce spectacle dédommageait un peu la sérieuse Mattea des niaiseries insipides dont l'entretenait une vieille fille coquette et bornée.

Tout à coup il sembla que le vent apportait les notes grêles et coupées d'une mélodie lointaine. La musique n'était pas chose rare sur les eaux de Venise, mais Mattea crut reconnaître des sons qu'elle avait déjà entendus. Une barque se montrait au

loin, semblable à une imperceptible tache noire sur un immense voile d'argent. Elle s'approcha peu à peu, et les sons de la guitare de Timothée devinrent toujours plus distincts. Enfin la barque s'arrêta à quelque distance de la villa, et une voix chanta une romance amoureuse, où le nom de Veneranda revenait à chaque refrain au milieu des plus emphatiques métaphores. Il y avait si longtemps que la pauvre princesse n'avait plus d'aventures, qu'elle ne fut pas difficile sur la poésie de cette romance : elle en parla tout le reste de la soirée et tout le lendemain avec des minauderies charmantes, et en ajoutant tout haut, pour moralité à ses doux commentaires, de grandes exclamations sur le malheur des femmes qui ne pouvaient échapper aux inconvéniens de leur beauté et qui n'étaient en sûreté nulle part. Le lendemain, Timothée vint chanter plus près encore une romance encore plus absurde, qui fut trouvée non moins belle que l'autre. Le jour suivant, il fit parvenir un billet, et le quatrième jour il s'introduisit en personne dans le jardin, bien certain que la princesse avait fait mettre les chiens à l'attache et qu'elle avait envoyé coucher tous ses gens. Ce n'est pas qu'aux temps les plus florissans de sa vie elle eût été galante. Elle n'avait jamais eu ni une vertu ni un vice; mais tout homme qui se présentait chez elle avec l'adulation sur les lèvres, était sûr d'être accueilli avec reconnaissance. Timothée avait pris de bonnes informations, et il se précipita aux pieds de la douairière dans un moment où elle était seule, et sans s'effrayer de l'évanouissement qu'elle ne manqua pas d'avoir, il lui débita une si belle tirade, qu'elle s'adoucit, et pour lui sauver la vie (car il ne fit pas les choses à demi, et comme tout galant eût fait à sa place, il menaça de se tuer devant elle), elle consentit à le laisser venir de temps en temps baiser le bas de sa robe. Seulement, comme elle tenait à ne pas donner un mauvais exemple à sa filleule, elle recommanda bien à son humble esclave de ne pas s'avouer pour le chanteur de romances, et de se présenter dans la maison comme un parent qui arrivait de Morée.

Mattea fut bien surprise le lendemain à table, lorsque ce prétendu neveu, annoncé le matin par sa marraine, parut sous les traits de Timothée; mais elle se garda bien de le reconnaître, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle se hasarda à lui par-

ler. Elle apprit de lui, à la dérobée, qu'Abul, occupé de ses soieries et de sa teinture, ne retournerait guère dans son île qu'au bout d'un mois. Cette nouvelle affligea Mattea, non-seulement parce qu'elle lui inspirait la crainte d'être forcée de retourner chez sa mère d'où il lui serait très difficile désormais de s'échapper, mais parce qu'elle lui ôtait le peu d'espérance qu'elle conservait d'avoir fait quelque impression sur le cœur d'Abul. Cette indifférence de son sort, cette préférence donnée sur elle à des intérêts commerciaux, c'était un coup de poignard enfoncé peut-être dans son amour-propre encore plus que dans son cœur, car nous avouons qu'il nous est très difficile de croire que son cœur jouât un grand rôle dans ce roman de grande passion. Néanmoins comme ce cœur était noble, la mortification de l'orgueil blessé y produisit de la douleur et de la honte sans aucun mélange d'ingratitude ou de dépit; elle ne cessa pas de parler d'Abul avec vénération et de penser à lui avec une sorte d'enthousiasme.

Timothée devint, en moins d'une semaine, le sigisbé en titre de Veneranda. Rien n'était plus agréable pour elle que de trouver, à son âge, un tout jeune et assez joli garçon, plein d'esprit, et jouant merveilleusement de la guitare, qui voulût bien porter son éventail, ramasser son bouquet, lui dire des impertinences, et lui écrire des bouts rimés. Il avait soin de ne jamais venir à Torcello qu'après s'être bien assuré que M. et Mme Spada étaient occupés en ville et ne viendraient pas le surprendre aux pieds de sa princesse, qui ne le connaissait que sous le nom du prince Zacharias Kalasi.

Durant les longues soirées, le sans-gêne de la campagne permettait à Timothée d'entretenir Mattea, d'autant plus qu'il venait souvent faire des visites, et que dame Gica, par soin de sa réputation, prescrivait à son cavalier servant de l'attendre au jardin, tandis qu'elle serait au salon, et pendant ce temps, comme elle ne craignait rien au monde plus que de le perdre, elle recommandait à sa filleule de lui tenir compagnie, sûre que ses charmes de quatorze ans ne pouvaient entrer en lutte avec les siens. Le jeune Grec en profita, non pour parler de ses prétentions, il s'en garda bien, mais pour l'éclairer sur le véritable caractère d'Abul, qui n'était rien moins qu'un galant paladin, et qui, malgré sa douceur et sa bonté naturelles, faisait jeter une femme adultère dans un puits, ni plus

ni moins qui si c'eût été un chat. Il lui peignit en même temps les mœurs des Turcs, l'intérieur des harems, l'impossibilité d'enfreindre leurs lois qui faisaient de la femme une marchandise appartenant à l'homme, et jamais une compagne ou une amie. Il lui porta le dernier coup en lui apprenant qu'Abul, outre vingt femmes dans son harem, avait une femme légitime dont les enfans étaient élevés avec plus de soin que ceux des autres, et qu'il aimait autant qu'un Turc peut aimer une femme, c'est-à-dire un peu plus que sa pipe et un peu moins que son cheval. Il engagea beaucoup Mattea à ne pas se placer sous la domination de cette femme, qui, dans un accès de jalousie, pourrait bien la faire étrangler par ses eunuques. Comme il lui disait toutes ces choses par manière de conversation et sans paraître lui donner des avertissemens dont elle se fût peut-être méfiée, elles faisaient une profonde impression sur son esprit et la réveillaient comme d'un rêve.

En même temps il eut soin de lui dire tout ce qui pouvait lui donner l'envie d'aller à Scio, pour y jouir, dans les ateliers qu'il dirigeait, d'une liberté entière et d'un sort paisible. Il lui dit qu'elle trouverait à y exercer les talens qu'elle avait acquis dans la profession de son père, ce qui l'affranchirait de toute obligation qui pût faire rougir sa fierté auprès d'Abul. Enfin, il lui fit une si riante peinture du pays, de sa fertilité, de ses productions rares, des plaisirs du voyage, du charme qu'on éprouve à se sentir le maître et l'artisan de sa destinée, que sa tête ardente et son caractère fort et aventureux embrassèrent l'avenir sous cette nouvelle face. Timothée eut soin aussi de ne pas détruire tout-à-fait son amour romanesque, qui était le plus sûr garant de son départ, et dont il ne se flattait pas vainement de triompher. Il lui laissa un peu d'espoir, en lui disant qu'Abul venait souvent dans les ateliers et qu'il y était adoré. Elle pensa qu'elle aurait au moins la douceur de le voir, et quant à lui, il connaissait trop la parole de son maître pour s'inquiéter des suites de ces entrevues. Quand tout ce travail que Timothée avait entrepris de faire dans l'esprit de Mattea, eut porté les fruits qu'il en attendait, il pressa son maître de mettre à la voile, et Abul, qui ne faisait rien que par lui, y consentit sans peine. Au milieu de la nuit, une barque vint prendre la fugitive à Torcello et la conduisit droit au canal des Marane, où elle s'amarra

à un des pieux qui bordent ce chemin des navires au travers de bas-fonds. Lorsque le brigantin passa, Abul tendit lui-même une corde à Timothée, car il eût emmené trente femmes plutôt que de laisser ce serviteur fidèle, et la belle Mattea fut installée dans la plus belle chambre du navire.

VI.

Trois ans environ après cette catastrophe, la princesse Veneranda était seule un matin dans sa villa de Torcello, sans filleule, sans sigisbé, sans autre société pour le moment que son petit chien, sa soubrette et un vieil abbé qui lui faisait encore de temps en temps un madrigal ou un acrostiche. Elle était assise devant une superbe glace de Murano, et surveillait l'édifice savant que son coiffeur lui élevait sur la tête avec autant de soin et d'intérêt qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse. C'était toujours la même femme, pas beaucoup plus laide, guère plus ridicule, aussi vide d'idées et de sentimens que par le passé. Elle avait conservé le goût fantasque qui présidait à sa parure et qui caractérise les femmes grecques lorsqu'elles sont dépaysées, et qu'elles veulent entasser sur elles les ornemens de leur costume avec ceux des autres pays. Veneranda avait en ce moment sur la tête un turban, des fleurs, des plumes, des rubans, une partie de ses cheveux poudrés et une autre teinte en noir. Elle essayait d'ajouter des crépines d'or à cet attirail qui ne la faisait pas mal ressembler à une des belettes empanachées dont parle La Fontaine, lorsque son petit nègre lui vint annoncer qu'un jeune Grec demandait à lui parler. — Juste ciel! serait-ce l'ingrat Zacharias? s'écria-t-elle. — Non, madame, répondit le nègre, c'est un très beau jeune homme que je ne connais pas et qui ne veut vous parler qu'en particulier. — Dieu soit loué! c'est un nouveau sigisbé qui me tombe du ciel, pensa Veneranda, et elle fit retirer les témoins en donnant l'ordre d'introduire l'inconnu par l'escalier dérobé. Avant qu'il parût, elle se hâta de donner un dernier coup d'œil à sa glace, marcha dans la chambre pour essayer la grace de son panier, fonça un peu son rouge, et se posa ensuite gracieusement sur son ottomane.

Alors un jeune homme, beau comme le jour, ou comme un prince de conte de fées, et vêtu d'un riche costume grec, vint se précipiter à ses pieds et s'empara d'une de ses mains qu'il baisa avec ardeur. — Arrêtez, monsieur, arrêtez, s'écria Veneranda éperdue, on n'abuse pas ainsi de l'étonnement et de l'émotion d'une femme dans le tête-à-tête; laissez ma main, vous voyez que je suis si tremblante, que je n'ai pas la présence d'esprit de vous la retirer. Qui êtes-vous? au nom du ciel! et que doivent me faire craindre ces transports imprudens? — Hélas! ma chère marraine, répondit le beau garçon, ne reconnaissez-vous point votre filleule, la coupable Mattea, qui vient vous demander pardon de ses torts et les expier par son repentir? — La princesse jeta un cri en reconnaissant en effet Mattea, mais si grande, si forte, si brune et si belle sous ce déguisement, qu'elle lui causait la douce illusion d'un jeune homme charmant à ses pieds. — Je te pardonnerai à toi, lui dit-elle en l'embrassant, mais que ce misérable Zacharias, Timothée, ou comme on voudra l'appeler, ne se présente jamais devant moi. —Hélas! chère marraine, il n'oserait, dit Mattea; il est resté dans le port sur un vaisseau qui nous appartient et qui apporte à Venise une belle cargaison de soie blanche. Il m'a chargé de plaider sa cause, de vous peindre son repentir, et d'implorer sa grace. — Jamais! jamais! s'écria la princesse. Cependant elle s'adoucit en recevant, de la part de son infidèle sigisbé, un cachemire si magnifique, qu'elle oublia tout ce qu'il y avait d'étrange et d'intéressant dans le retour de Mattea, pour examiner ce beau présent, l'essayer et le draper sur ses épaules. Quand elle en eut admiré l'effet, elle parla de Timothée avec moins d'aigreur et demanda depuis quand il était armateur et négociant pour son compte. — Depuis qu'il est mon époux, répondit Mattea, et qu'Abul lui a fait un prêt de cinq mille sequins pour commencer sa fortune. — Eh quoi! vous avez épousé Zacharias? s'écria Veneranda qui voyait dès-lors en Mattea une rivale; c'était donc de vous qu'il était amoureux, lorsqu'il me faisait ici de si beaux sermens et de si beaux quatrains? O perfidie d'un petit serpent réchauffé dans mon sein! Ce n'est pas que j'aie jamais aimé ce freluquet : Dieu merci, mon cœur superbe a toujours résisté aux traits de l'amour; mais c'est un affront que vous m'avez fait l'un et l'autre... — Hélas! non, ma bonne marraine, répondit

Mattea, qui avait pris un peu de la fourberie moqueuse de son mari, Timothée était réellement fou d'amour pour vous. Rassemblez bien vos souvenirs, vous ne pourrez en douter. Il songeait à se tuer par désespoir de vos dédains. Vous savez que de mon côté j'avais mis dans ma petite cervelle une passion imaginaire pour notre respectable patron Abul-Amet. Nous partîmes ensemble, moi pour suivre l'objet de mon fol amour, Timothée pour fuir vos rigueurs qui le rendaient le plus malheureux des hommes. Peu à peu, le temps et l'absence calmèrent sa douleur, mais la plaie n'a jamais été bien fermée, soyez-en sûre, madame, et s'il faut vous l'avouer, tout en demandant sa grace, je tremble de l'obtenir, car je ne songe pas sans effroi à l'impression que lui fera votre vue. — Rassure-toi, ma chère fille, répondit la Gica tout-à-fait consolée, en embrassant sa filleule, tout en lui tendant une main miséricordieuse et amicale, je me souviendrai qu'il est maintenant ton époux, et je te ménagerai son cœur, en lui montrant la sévérité que je dois avoir pour un amour insensé. La vertu que, grace à la sainte madone, j'ai toujours pratiquée, et la tendresse que j'ai pour toi, me font un devoir d'être austère et prudente avec lui. Mais explique-moi, je te prie, comment ton amour pour Abul s'est passé, et comment tu t'es décidée à épouser ce Zacharias que tu n'aimais point.

— J'ai sacrifié, répondit Mattea, un amour inutile et vain à une amitié sage et vraie. La conduite de Timothée envers moi fut si belle, si délicate, si sainte, il eut pour moi des soins si désintéressés et des consolations si éloquentes, que je me rendis avec reconnaissance à son affection. Lorsque nous avons appris la mort de ma mère, j'ai espéré que j'obtiendrais le pardon et la bénédiction de mon pauvre père, et nous sommes venus l'implorer, comptant sur votre intercession, ô ma bonne marraine! — J'y travaillerai de mon mieux; cependant je doute qu'il pardonne jamais à ce Zacharias, à ce Timothée, veux-je dire, les tours perfides qu'il lui a joués. — J'espère que si, reprit Mattea; la position de mon mari est assez belle maintenant, et ses talens sont assez connus dans le commerce, pour que son alliance ne semble point désavantageuse à mon père.

La princesse fit aussitôt amener sa gondole, et conduisit Mattea chez M. Spada. Celui-ci eut quelque peine à la reconnaître sous son habit sciote. Mais, dès qu'il se fut assuré que c'était elle, il lui

tendit les bras, et lui pardonna de tout son cœur. Après le premier mouvement de tendresse, il en vint aux reproches et aux lamentations; mais dès qu'il fut au courant de la face qu'avait prise la destinée de Mattea, il se consola, et voulut aller sur-le-champ dans le port voir son gendre et la soie blanche qu'il apportait. Pour acheter ses bonnes graces, Timothée la lui vendit à un très bas prix, et n'eut point lieu de s'en repentir, car M. Spada, touché de ses égards, et frappé de son habileté dans le négoce, ne le laissa point repartir pour Scio sans avoir reconnu son mariage, et sans l'avoir mis au courant de toutes ses affaires. En peu d'années, la fortune de Timothée suivit une marche si heureuse et si droite, qu'il put rembourser la somme que son cher Abul lui avait prêtée, mais il ne put jamais lui en faire accepter les intérêts. M. Spada, qui avait un peu de peine à abandonner la direction de sa maison, parla pendant quelque temps de s'associer à son gendre; mais enfin Mattea étant devenue mère de deux beaux enfans, Zacomo, se sentant vieillir, céda son comptoir, ses livres et ses fonds à Timothée, en se réservant une large pension, pour le paiement régulier de laquelle il prit scrupuleusement toutes ses sûretés, en disant toujours qu'il ne se méfiait pas de son gendre, mais en répétant ce vieux proverbe des négocians : *Les affaires sont les affaires.*

Timothée, se voyant maître de la belle fortune qu'il avait attendue et espérée, et de la belle femme qu'il aimait, se garda bien de laisser jamais soupçonner à celle-ci combien ses vues dataient de loin. En cela, il eut raison. Mattea crut toujours de sa part à une affection parfaitement désintéressée, née à l'île de Scio, et inspirée par son isolement et ses malheurs. Elle n'en fut pas moins heureuse, pour être un peu dans l'erreur. Son mari lui prouva toute sa vie qu'il l'aimait encore plus que son argent, et l'amour-propre de la belle Vénitienne trouva son compte à se persuader que jamais une pensée d'intérêt n'avait trouvé place dans l'ame de Timothée à côté de son image. Avis à ceux qui veulent savoir le fond de la vie, et qui tuent la poule aux œufs d'or pour voir ce qu'elle a dans le ventre! Il est certain que si Mattea, après son mariage, eût été déshéritée, Timothée ne l'aurait pas moins bien traitée, et probablement il n'en eût pas ressenti la moindre humeur; les hommes comme lui ne font pas souffrir les autres de leurs revers, car il

n'est guère de véritables revers pour eux. Abul-Amet et Timothée restèrent associés d'affaires et amis de cœur toute leur vie. Mattea vécut toujours à Venise, dans son magasin, entre son père, dont elle ferma les yeux, et ses enfans pour lesquels elle fut une tendre mère, disant sans cesse qu'elle voulait réparer envers eux les torts qu'elle avait eus envers la sienne. Timothée alla tous les ans à Scio, et Abul revint quelquefois à Venise. Chaque fois que Mattea le revit après une absence, elle éprouva une émotion dont son mari eut très grand soin de ne jamais s'apercevoir. Abul ne s'en apercevait réellement pas, et, lui baisant la main à l'italienne, il lui disait la seule parole qu'il eût pu jamais apprendre : *Votre ami.*

Quant à Mattea, elle parlait à merveille les langues modernes de l'Orient, et dans la conduite de ses affaires, elle était presque aussi entendue que son mari. Plusieurs personnes, à Venise, se souviennent de l'avoir vue. Elle était devenue un peu forte de complexion pour une femme, et le soleil d'Orient l'avait bronzée, de sorte que sa beauté avait pris un caractère un peu viril. Soit à cause de cela, soit à cause de l'habitude qu'elle en avait contractée dans la vie de commis qu'elle avait menée à Scio, et qu'elle menait encore à Venise, elle garda toujours son élégant costume sciote, qui lui allait à merveille, et qui la faisait prendre pour un jeune homme par tous les étrangers. Dans ces occasions, Veneranda, quoique décrépite, se redressait encore, et triomphait d'avoir un si beau sigisbé au bras. La princesse laissa une partie de ses biens à cet heureux couple, à la charge de la faire ensevelir dans une robe de drap d'or, et de prendre soin de son petit chien.

GEORGE SAND.

POÉSIES POPULAIRES

DE LA BRETAGNE.

—

TROISIÈME PARTIE.[1]

DRAMES.

§ I.

Introduction. — Sainte Triffine.

Il nous reste à parler de la tragédie légendaire de *Sainte Triffine* que nous avons promis de faire connaître; mais ici, nous l'avouons, notre embarras devient extrême. Après les deux drames longuement racontés par nous, dans un précédent article, nous craignons de fatiguer le lecteur par la répétition des mêmes formes, et la monotonie de notre analyse louangeuse. L'intérêt que nous inspirent ces œuvres bretonnes ne nous aveugle pas à un tel point, que nous espérions le faire partager à tous. Outre la prévention patriotique, il y a pour nous, dans ces drames, un charme fascinateur qui n'existe point pour tout le monde. Au milieu de

(1) *Poésies populaires de la Bretagne.* Voir les nos du 1er décembre 1834 et du 15 février 1835.

notre prose flasque et concassée, nous entendons encore l'accent biblique du vers breton, nous entrevoyons l'original à travers notre pâle traduction, et la phrase française nous frappe comme ferait une note, insignifiante pour tout autre, mais qui, à nous, nous rappellerait un chant de nourrice, ou quelque fatale romance rattachée à d'amers souvenirs. Malheureusement, ce charme mystérieux n'existe que pour nous seul. Notre traduction ne rappelle rien à la plupart de nos lecteurs, elle ne leur reflète pas toute une nature spéciale et aimée, tous les usages, toute la foi, toutes les attitudes d'un peuple fraternel; elle ne leur apporte point, comme à nous, ce parfum d'ajoncs en fleurs et de blé noir, ni ce tintement des cloches de village, ni ces bruissemens de la marée sur nos grèves, ni ces modulations mélancoliques des trompes d'avoine de nos pâtres, sur les montagnes bleues du pays. Si nos études sur les poésies celtiques ont éveillé quelque intérêt, nous devons l'attribuer au mouvement de curiosité et de surprise qu'a dû exciter, au premier moment, une littérature aussi inconnue, aussi singulière et aussi touchante; mais ce sentiment, nous craignons qu'il ne soit déjà épuisé, et que notre Bretagne ne produise l'effet de ces enfans présentés par leurs parens à des étrangers, et qui, après les voir amusés un instant par leurs gracieux caprices, les fatiguent bientôt.

Cependant nous avons à cœur de compléter ce que nous avons dit du drame breton, et la tragédie de *Sainte Triffine* diffère si essentiellement de celles que nous avons déjà analysées, elle est si spéciale par son sujet et par son exécution, si supérieure de style et de logique, qu'il nous a semblé impossible de la passer sous silence.

Jusqu'ici on n'a vu, dans le drame celtique, que l'expression âpre et dure de la passion. *Saint Guillaume* et *les Quatre fils d'Aymon* sont deux inspirations sauvages où les sentimens suaves n'apparaissent que par accident, comme un rayon de soleil dans un ciel d'hiver. Ce qui fait le fond de ces deux compositions, c'est une sorte de rusticité fauve, mêlée aux élans énergiques d'une piété sincère à faire peur. Après ces pièces, il restait à traiter l'aspect sentimental des affections humaines, à formuler l'expression élégiaque de la passion, dans un cœur à plus molle épiderme que celui du comte de Poitou et de Renaud. Les ames humaines ont deux sexes comme les corps; les tragédies bretonnes ne nous en avaient encore montré que de mâles et de fortes, l'ame féminine restait à peindre: c'est elle que l'auteur de *Sainte Triffine* s'est efforcé de révéler dans son œuvre.

Avez-vous trouvé quelquefois, dans votre vie, une de ces femmes pieuses qui passent leurs jours entre un mari égoïste, des enfans malades, et

les gênes du ménage, sans qu'un soupir tombé de leurs lèvres, sans qu'une ride plissée sur leur front protestât contre leurs souffrances; une de ces femmes dont l'ame est si simple, si pure, si bien conformée, que la douleur y passe, comme sur un corps vigoureux et sain, sans pouvoir l'enfiévrer? véritables *vases d'élection* où rien n'aigrit, où les pensées et les sentimens tombent ainsi que la rosée dans le calice des fleurs, sans y laisser d'amertume ni de lie; de ces femmes qui sont long-temps gaies, long-temps belles, long-temps aimantes; qu'on ne peut regarder sans s'attendrir, et auxquelles on attacherait volontiers des ailes pour les renvoyer au ciel, si on n'aimait mieux les voir des femmes que des anges. Si vous n'en avez pas rencontré de telles, du moins vous en avez rêvé. Eh bien! telle est Triffine, épouse d'Arthur, et reine de Bretagne; Triffine, la pauvre jeune fille d'Hybernie, poursuivie par le démon, dans la personne de son frère Kervoura; Triffine, qui passe par toutes les hontes, par toutes les terreurs, par toutes les souffrances, et qui reste tendre, douce jusqu'à la fin. Et ne croyez pas que cette céleste résignation lui vienne d'insensibilité. La jeune fille d'Hybernie aime les beaux vêtemens, les pages à toques bleues, et les crucifix d'or. Elle aime à s'asseoir aux pieds de son noble époux, sa tête blonde bercée sur ses genoux; elle aime la vie, car, près de mourir, elle pleure, elle crie à Dieu son effroi, elle lui dit : — « Mourir! mourir d'une mort violente! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur! » — Connaissez-vous rien de plus terrible, de plus éperdu, de plus sublime, que ces paroles adressées à Dieu : *Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur!* — Et plus tard, à genoux sur l'échafaud, elle étend encore ses bras vers les jeunes filles qu'elle voit dans la foule, et leur dit : — « Adieu, jeunes filles! adieu, heureuses jeunes filles! dans votre joie de vivre n'oubliez pas Triffine que les vers mangeront dans sa fosse; adieu à tous ceux qui sont ici, ajoute-t-elle; il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu, je l'attendrai dans le ciel. » — Et Arthur, à qui elle adresse ces mots, est là, vis-à-vis; il est venu pour voir sa tête rouler à terre, et elle ne lui en veut pas, elle l'aime toujours; elle lui a dit : — « Je meurs sans colère, car c'est vous qui me faites mourir; je meurs sans regrets, car vous ne m'aimez plus! » Cela n'est-il pas beau, cela n'est-il pas déchirant? Ne trouvez-vous point que cette Triffine est parente de Desdemona? qu'elle n'est ni moins dévouée, ni moins mélancolique, ni moins belle à voir mourir?

Aux amateurs de mythes, nous pourrions dire que Triffine personnifie la femme bretonne, soumise, pieuse, façonnée au joug de l'homme, et prenant la vie avec résignation comme une épreuve, où tout ce qui n'est pas douleur est une grace; mais telle n'a point été la pensée de l'auteur.

Triffine est une idéalité trouvée entre le paradis et la terre, dans le monde de la poésie, par quelque candide imagination armoricaine. C'est la jeune captive de Chénier, *qui pleure et espère, et qui, au noir souffle du nord, plie et relève la tête.*

Quant au drame d'où se détache cette touchante figure, il était fourni par les légendes. C'est une histoire comme toutes nos histoires bretonnes, où l'on trouve un enfant miraculeux, des pirates du nord que le ciel frappe de paralysie, et un évêque avec lequel Dieu entretient une correspondance suivie. Encore dans *Sainte Triffine* Jésus-Christ ni la Vierge ne viennent-ils dénouer la pièce. L'auteur savait sans doute son Horace :

> Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
> Inciderit.

Le jugement de Dieu suffit pour tout éclaircir, et tout mettre à sa place. Ce dénouement, du reste, n'est dépourvu ni de poésie ni de grandeur; c'est un beau spectacle que cet enfant frappant un homme fort de son glaive et posant son petit pied sur la tête du méchant, en proclamant l'innocence et la sainteté de sa mère, injustement condamnée; c'était un dramatique commentaire des mots de l'Écriture : Dieu seul est fort! — Le plus grossier Celte devait les comprendre en voyant ce vengeur de douze ans, debout près du cadavre de Kervoura.

Du reste, le récit du drame de *Sainte Triffine*, présenté simplement et sans analyse, fera comprendre le charme de cette composition bien mieux que ne le feraient nos réflexions. Nous allons le donner ici, mais en le plaçant dans son cadre et en faisant revivre, autant que nous le pourrons, l'époque pour laquelle fut composée cette tragédie; peut-être, posée ainsi devant son siècle et entourée de son atmosphère, fera-t-elle mieux ressortir ses simplicités ravissantes, ses graces paysannes et ses attendrissantes naïvetés de douleur. Ce sera d'ailleurs pour nous une nouvelle occasion de faire connaître un coin de cet immense poème qu'on nomme la Bretagne. D'ici qu'elle ait trouvé son Michel-Ange, pour la peindre en pied, sur une toile à sa taille, il faut s'en tenir aux croquis et aux études qui peuvent du moins la faire connaître en détail.

§. II.

Une réunion de poètes bretons au seizième siècle.

Le quinzième jour du mois de décembre de l'année 1530 fut un des plus froids qu'on eût vus, de mémoire d'homme, à Bréhand-Loudéac,

petite ville de la province de Bretagne. La neige, qui couvrait la terre depuis huit jours accomplis, avait tellement refroidi l'air, qu'à moins d'affaires pressantes, nul bourgeois ne quittait la maison, et toutes les rues étaient désertes. Quant aux grands chemins, on n'y voyait plus ni colporteurs, ni étrangers, ni soudards. On apercevait seulement, de temps en temps, dans les campagnes, un prêtre qui allait porter le viatique, un capucin faisant la quête dans les fermes, ou quelques jeunes gentilshommes, vêtus de bon drap fourré, qui chassaient dans les bruyères. Mais les paysans avaient abandonné tous leurs travaux. A peine si l'on en rencontrait quelques-uns, de loin en loin, allant à la ville ou en revenant, par nécessité; et encore c'était pitié de les voir marcher le long des sentiers, les deux mains sous leurs aisselles, les jarrets pliés, cherchant le côté de la route où le soleil montrait sa réjouissante flambée, et, si grelotans, si transis, si resserrés dans leur sentiment de froid, qu'ils passaient devant les calvaires sans découvrir leurs têtes, ni faire le signe de la croix.

Comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, le quinzième jour de ce mois de décembre le froid avait semblé s'accroître encore. Il s'était élevé, vers le soir, une bise mêlée de givre qui coupait le visage à tel point qu'on ne rencontrait que des nez rouges et des yeux pleureurs. Aussi chacun s'était-il ramassé de bonne heure, et, à la tombée de la nuit, toutes les portes étaient fermées, tous les châssis de toile écrue (qui, à cette époque, tenaient encore lieu de carreaux dans une grande partie de la Bretagne) avaient été baissés et les volets rabattus par-dessus, si bien qu'on eût dit la ville entière endormie ou morte, sans les rumeurs qui sortaient par bouffées des habitations, et les clartés qui passaient sous les fentes des portes et entre les jointures des croisées.

Une maison surtout, située au milieu de la principale rue de Loudéac, se distinguait par la clarté qui brillait à travers sa fenêtre sans volets et par les éclats de rire qui en sortaient fréquemment. Cette maison était celle de la veuve Flohic, qui tenait, à cette époque, l'auberge la plus achalandée de l'endroit. Une enseigne, suspendue au-dessus de la porte, à côté d'une touffe de guy, avertissait les passans et les étrangers de sa destination. La veuve Flohic avait fait peindre sur cette enseigne Jésus-Christ en habit complet de gentilhomme, et l'épée au côté, montant au ciel, soutenu par deux anges. Au-dessus on lisait ces mots : *Ar résurrection hon Salver,* — la résurrection de notre Sauveur; et plus bas, également en breton : *Dinée des voyageurs à pied : quatre sols. Couchée des voyageurs à pied : six sols.* Au haut de l'enseigne était écrit : *Auberge par la permission du roi et du parlement.*

Or, dans une salle basse de la taverne de *la Résurrection*, cinq buveurs

se trouvaient, ce soir-là, joyeusement attablés près du feu, ayant chacun devant eux un *pichet* en faïence rempli de cidre nouveau. Le peu d'élégance de leur costume, uniquement composé de berlinge et de gros drap, n'aurait pas suffisamment indiqué leur condition à une époque où beaucoup de gentilshommes bretons conduisaient la charrue en habit de toile et l'épée au côté; mais l'absence de celle-ci prouvait clairement qu'ils n'appartenaient, ni les uns ni les autres, à la noblesse. C'était en effet une réunion de gens du peuple, mais d'autant plus digne d'être observée, que ces cinq hommes résumaient alors toute la littérature du pays : c'étaient les quatre plus grands poètes connus de la Bretagne.

Le plus vieux d'entre eux, Ivon Troadec (Ives aux grand pieds), était le *sonneur* (1) le plus renommé des pays de Goëlo et de Tréguier. Il passait pour maître consommé dans l'art du *bigniou* et de la *bombarde* ou hautbois. Nul ne savait comme lui conduire un branle, et sa présence seule donnait de l'éclat à un *pardon* ou aux *aires* neuves. Il était également recherché dans les châteaux, où il passait souvent des semaines entières, pendant l'hiver, jouant du rebec et donnant le bal à la jeune noblesse. Outre sa réputation musicale, il avait encore acquis une grande célébrité comme *rimeur*, et l'on citait de lui une foule de *guerz* populaires qui se chantaient à tous les fours et à tous les moulins de la vallée. Ivon Troadec était un vieillard joyeux et sensible, une espèce d'Anacréon de bourgade, dont l'ame sans fiel débordait dans de gracieuses compositions et d'innocentes railleries. Sa figure grotesquement curieuse portait l'empreinte de ce caractère bienveillant, dépourvu d'écorce et d'angles, qui l'avait rendu le bienvenu de tout le monde.

Le voisin qu'il avait à ses côtés formait avec lui, au physique comme au moral, le plus entier et le plus frappant contraste. C'était un homme dont l'extérieur annonçait une vigueur peu commune. Il était petit, mais large, anguleux, massif; on eût dit un buste d'Hercule soudé aux courtes jambes d'un Lapon. Ses cheveux roux tombaient en désordre sur un vaste front épanoui qui s'alliait singulièrement au reste de son visage, dont les traits confus rappelaient assez ces esquisses grossièrement indiquées par le fusin d'un dessinateur inhabile. Or, ce petit homme à figure sauvage n'était autre que Ian Abalen, autrefois soudard du comte de Rieux, établi, depuis quelques années, à Bréhand-Loudéac, comme arquebusier et fourbisseur d'armes, et auteur du fameux drame des *Quatre fils d'Aymon*.

Vis-à-vis étaient assis deux autres buveurs. L'un était Per Coatmor

(1) Musicien.

(Pierre du bois de la mer), beau jeune homme, tout triste et tout pâle de son génie, qui n'avait pu se faire prêtre parce qu'il était serf, et qui jetait sa douleur dans des *sones* qui faisaient pleurer les jeunes filles aux veillées. L'autre, déjà vieux, portait un costume si particulier, qu'il mérite une courte description. Une longue robe arménienne, faite de gros drap et doublée de peaux de lapins, l'enveloppait tout entier. Il avait pour coiffure une toque également garnie de fourrures, et sa longue barbe blanche descendait jusqu'à sa poitrine. De sa poche sortait à demi une longue écritoire, et à sa ceinture était suspendu un livre à couverture de bois et à garniture de fer, sur lequel était gravé le cachet distinctif adopté par lui et qui était *un Saturne armé de sa faulx*, avec cette légende : *Virtus hanc aciem retundit*. A ces signes, il était facile de reconnaître Jacques Colinée, élève du célèbre Henri Etienne, et l'inventeur des lettres italiques. C'était le *maître ès art d'impression* de la cité de Loudéac, et le livre qu'il portait à sa ceinture était le fameux Testament grec in-8°, dont il avait lui-même gravé et fondu les caractères, qu'il avait composé, imprimé, corrigé, annoté et broché; car, à cette époque, l'imprimerie n'était pas seulement une industrie : c'était, à la fois, un art, un métier, une science. Il fallait réunir, dans sa seule personne, l'érudition de dix de nos savans, l'adresse de cent de nos ouvriers. Aussi était-ce plus qu'une profession, c'était comme un sacerdoce, comme une franc-maçonnerie; quelque chose de mystérieux et d'effrayant pour le vulgaire, qui, ne pouvant comprendre tant de patience, de travail, d'intelligence, criait à la sorcellerie, en se signant, épouvanté, devant le noir appareil de Guttenberg.

Enfin, plus bas que les quatre personnages dont nous venons de parler, sur un escabeau à trois pieds, un idiot était accroupi dans l'attitude ramassée et tout animale particulière aux êtres atteints d'une débilité mentale. Les traits d'Olier Morvan n'étaient point ceux qui caractérisent une imbécillité native. A ce front chauve et ouvert, à cette tête amincie vers la partie postérieure, à ces yeux dilatés, mais longs et délicats, à cette régularité affaissée de tous les muscles de la face, il était facile de reconnaître une de ces natures coulées dans un beau moule, mais manquées à la fonte, et n'en sortant qu'à demi modelées, avec d'admirables lignes subitement interrompues, de merveilleuses expressions à demi altérées. Morvan, en effet, était tombé dans la vie, tout calciné de passions, et brûlant comme un métal en fusion; mais, pour n'avoir point rencontré le bon côté du moule, il s'était trouvé faussé, et était devenu ce je ne sais quoi, tenant le milieu entre l'homme de génie et l'idiot; ce type à moitié effacé, qui faisait mal à voir et jetait l'esprit dans une sorte d'inquiétude incertaine. Il avait voulu d'abord entrer dans les ordres, mais

ses excès l'avaient bientôt fait expulser des écoles; alors il s'était livré aveuglément aux dérèglemens les plus frénétiques. Balloté entre ses appétits de bête fauve et ses scrupules de chrétien, il s'était jeté, tour à tour, dans les désordres et les repentirs; il s'était fait soudard, pillant les campagnes du Léonnais, violant les femmes et incendiant les fermes; puis on l'avait vu, deux mois entiers, au haut du *Menez-Brée*, dans une grotte humide, couché sur la pierre, et criant ses remords à Dieu. De si monstrueuses prodigalités d'imagination, de sensibilité et d'intelligence l'avaient épuisé, et il s'était trouvé conduit, jeune encore, à cette sorte d'hébétation dans laquelle il croupissait alors, et que traversaient à peine, de temps en temps, quelques lueurs de son énergique vitalité d'autrefois. Vers l'âge de vingt ans, et dans une de ces crises qui secouèrent tant de fois sa vie, il avait composé l'étrange drame de *Saint Guillaume* qui avait eu dans le pays un succès immense, et que toute la Bretagne était venu voir à Guingamp, où il avait été représenté. Mais Olier Morvan n'était plus, au moment où se passait la scène que nous décrivons, qu'un pâle fantôme de lui-même. Incapable de tout travail, et poussé par l'instinct de la conservation, il avait songé à tirer profit de la beauté de sa voix, et il s'était fait recevoir chantre de la paroisse de Brehand-Loudéac. Ce n'était guère qu'au lutrin, pendant les plus belles cérémonies de l'année, lorsque l'église était embaumée d'encens, les dalles couvertes de genets fleuris, et les cierges allumés, qu'il semblait encore, parfois, se retrouver lui-même, et que l'intelligence descendait dans ce crâne vide et mort. Alors sa voix prenait une expression impossible à dire. On l'entendait dominer les chants de l'église par des accens si suaves et si terribles, par des inflexions si incisives et si enivrantes, qu'un vague saisissement courait dans la foule, et qu'on se disait à l'oreille avec une sorte d'effroi : — Morvan pense aujourd'hui ! — Mais ces élans étaient courts. Au sortir de l'office, où il avait retrouvé un sublime éclair de raison, il venait, au cabaret, noyer dans l'ivresse sa vague tristesse d'idiot, et les autres buveurs lui faisaient place près d'eux, en souvenir de ce qu'il avait été; et ils remplissaient son verre comme ils eussent fait de celui d'un absent ou d'un mort, par une sorte de survivance d'amitié et d'admiration pour l'ombre de ce qui avait été autrefois un grand poète.

Au moment où nous avons introduit nos lecteurs dans la taverne de la *Résurrection de notre Sauveur*, les pichets avaient été déjà remplis et vidés plusieurs fois, et les douces fumées du cidre commençaient à exciter les buveurs égayés par un feu d'ajonc qui flambait dans l'âtre. Ils s'abandonnaient à ce plaisir égoïste qui naît instinctivement chez nous de la comparaison d'un bien-être dont nous jouissons et d'une

souffrance que nous pourrions éprouver. La bise glaciale qui sifflait au-dehors leur rendait le cidre meilleur et l'aspect du foyer plus doux. Aussi la gaieté était-elle générale et bruyante. Per Coatmor, qui ne s'était point d'abord livré à la même joie que ses compagnons, était alors en but à leurs agaceries.

— Sur ma part du paradis! s'écria Ivon Troadec, Coatmor écoute plus le vent que ce que nous disons; le voilà la tête penchée contre la fenêtre; on dirait qu'il attend que la brise lui apporte quelque parole de jeune fille qui l'appelle pour causer avec elle derrière le pignon (1).

Le jeune maître d'école sourit doucement.

—Il fait un vent *impérial* (2), et de ce temps les paroles des jeunes filles ne seraient pas entendues, même par l'oreille d'une taupe.

— A quoi penses-tu d'ailleurs, Troadec? dit Abelen de sa rude voix. Ne sais-tu pas que Coatmor a renoncé à prendre les jeunes filles par le petit doigt (3)? Avant peu, tu verras sa tête sous un capuchon brun. Il commence déjà à prêcher contre l'amour et la danse.

— Qu'est-ce que j'entends? reprit Troadec avec une plaisante colère; prêcher contre la danse, *rimeur!* et les *sonneurs*, que deviendront-ils? Tu veux donc que l'on me promène avec une ceinture de paille autour du corps (4)?

— L'armurier ment comme un tailleur, dit le jeune poète en riant.

— Je mens! Vous allez voir, vous autres! Dis-nous donc ton dernier *sône* que tu chantais l'autre jour à Marharite Kerénor.

Le maître d'école rougit et voulut se défendre, mais tous les buveurs crièrent à la fois : — Dis-nous ton *sône*, Coatmor; vas-tu faire comme les demoiselles nobles quand on les prie de chanter un noël?

Le jeune poète ne put s'y refuser plus long-temps, et après s'être recueilli un instant, il commença le *sône* qui suit, de cette voix haute et prolongée particulière aux chanteurs bretons.

(1) Les Bretons, en parlant des conversations secrètes des amoureux, se servent de cette expression. C'est en effet *derrière le pignon* que le mystère de ces entretiens court le moins de risques, puisque c'est le seul côté de la maison où il ne se trouve pas d'ouverture qui puisse les trahir.

(2) Expression bretonne.

(3) En Bretagne, lorsque l'on voit un jeune homme et une jeune fille se tenir par le petit doigt, c'est une preuve qu'ils se font la cour.

(4) *Kemered ar gouriz plouz*, pour dire faire banqueroute, parce que dans le moyen-âge on conduisait en Bretagne les banqueroutiers autour de la paroisse avec une ceinture de paille autour des reins.

SONE.

— Je n'irai point avec vous jusqu'à Paris, mon doux ami, ni jusqu'à Rouen non plus. Qu'irais-je voir parmi les hommes du haut pays? — Une glace qui est souvent trompeuse, à ce qu'on dit.

Non, je n'irai avec vous que jusqu'au reliquaire du village, mon doux ami; jusqu'au reliquaire, pour voir les ossemens, car un jour il faut mourir!

Les ossemens sont là placés nuit et jour. Ils ont perdu leur vêtement de chair; il ont perdu leur peau si douce et leurs mains blanches, et leurs ames aussi! — Où sont-elles allées, leurs ames, mon doux ami?

Quand les prédicateurs sont dans la chaire, vous riez d'eux. Vous dansez dans cette vie!... — Oh! vous danserez aussi dans l'autre!

Car dans l'enfer il y a une grande salle tapissée pour les danseurs. — Tapissée de pointes de fer en dedans et tout autour.

Et là, nu-pieds, joyeux ami, vous danserez, et les démons avec une fourche rougie vous exciteront et vous diront: Danse encore, jeune homme; danse, jeune homme qui aimais les pardons.

— Taisez-vous, jeune fille, avec vos railleries, et aimez-moi, car je vous aime. Prenez-moi pour votre époux, et la vie sera douce pour nous, et je n'aimerai plus ni la danse ni les pardons.

— Je n'avais que quinze ans achevés, mon doux ami, quand j'allai au coin de l'église. Mon bon ange était là, et il m'annonça qu'il fallait aller au couvent... au couvent pour me faire religieuse, et laisser les souffrances du monde de côté.

— Ma jolie maîtresse, croyez-moi, oubliez le couvent, mariez-vous à moi; je vous abriterai dans la joie, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse! Je vous abriterai dans ma joie, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse jolie.

— Non, non, jeune homme, cherchez une autre fille. Vous êtes un homme beau et corpulent (1), vous trouverez quelque autre aussi bien que moi; et mieux aussi, grace à Dieu!

— Je n'en veux ni de mieux, ni de semblable; il faut que je vous aie ou que je meure. Je n'en veux ni de mieux ni de pire; mais je veux que vous me preniez à merci.

(1) En Bretagne, aux yeux des paysans, la corpulence est une grande beauté; c'est un signe de distinction, de richesse, de loisir, comme, chez nous, dans la classe élevée, le potelé des mains et la blancheur du visage.

Tenez, ma maîtresse, voici une bague; mettez-la à votre main gauche.

— La bague de Dieu me conduira; je ne mettrai point d'autre bague à mon doigt que l'alliance de Jésus-Christ. Celle-là ne me quittera pas.

— Oh! ma maîtresse, que de temps j'ai passé près de vous sans profit, si ce que vous dites là est la vérité!

— Jeune homme, le temps que vous avez perdu près de moi, je vous en récompenserai en priant jour et nuit, pour que vous alliez en paradis.

— Adieu donc, ô jeune fille! adieu. Hélas! maintenant je le sais, on a tort de rire quand on est petit enfant, car la vie est triste; on a tort de trouver doux le lait de sa nourrice, car la vie est amère. »

— Bien chanté, Coatmor, crièrent tous les buveurs; tu es un beau rimeur.

— *Diis pietas tua et musa cordi est*, ajouta Collinée avec son sourire distrait et bon.

Un gémissement sourd se fit entendre aux pieds de la table, et une voix vibrante, voix pleine de tristesse et d'accent, répéta doucement :

On a tort de rire quand on est petit enfant,
Car la vie est triste;
On a tort de trouver doux le lait de sa nourrice,
Car la vie est amère!

Tous les yeux se tournèrent sur Morvan l'idiot. Son visage pâle s'était levé au niveau de la table; un éclair d'intelligence douloureux brillait dans ses regards, et deux larmes coulaient le long de ses joues affaissées.

— Olier a entendu, dit Abalen. Quand on lui parle, il ne sait pas ce qu'on lui dit; mais les vers, il les comprend encore. Il est comme les rossignols en cage, qui ne chantent plus que lorsqu'ils entendent un autre rossignol chanter.

Puis, comme s'il avait pitié de cette raison momentanément rappelée :

— Ton pichet, chantre, dit-il à Morvan d'une voix rude.

L'expression intelligente quitta à l'instant les traits de l'idiot. Il avança machinalement son vase de faïence, et laissa éclater un rire stupide en voyant que l'armurier le lui remplissait.

Après un moment de silence, tout le monde parut avoir oublié l'incident qui venait d'avoir lieu.

— C'est grand dommage, mon jeune *ludi magister*, reprit Collinée en s'adressant à Coatmor, que toi et tous ceux-ci, vous ne soyez point nés dans Rome ou dans la belle Grèce; peut-être bien aurais-tu été un Horatius, celui-ci un Eschyle, et ce sonneur le beau chantre de Téos; mais Dieu

vous a fait naître sous un ciel inclément, parlant la langue des barbares, et c'est grande pitié de voir ainsi les perles de votre imagination enchâssées dans le plomb grossier de votre langage celtique.

— Ne dis pas de mal de la Bretagne, Collinée, s'écria Abalen. J'ai été soudard dans tout le haut pays jusqu'à la Seine, et je n'ai point trouvé d'autres contrées où l'herbe fût si verte, les landes si fleuries, et les clochers si hauts. Quant au langage, il est noble et fort, ainsi qu'il convient à des hommes. Les mots disent ce qu'ils veulent dire; ils touchent l'esprit comme une main et lui font sentir l'objet. La langue bretonne est la langue de nos pères; et Dieu fasse paix à ceux qui l'ont parlée avant nous! ajouta l'armurier en découvrant sa tête.

Le vieil imprimeur sourit.

— C'est ainsi qu'ils sont tous, dit-il; ainsi que j'étais aussi, moi, il y a vingt ans. Le jeune imagier Kernewote, qui m'est arrivé avant-hier, et qui veut faire son apprentissage dans l'art d'impression, est comme toi, Abalen; il croit que la langue bretonne est celle qui se parlait dans le paradis terrestre. Et cependant il sait le latin, lui. Je crois même qu'il fait aussi des vers bretons.

— Par la Vierge Marie, maître, pourquoi ne lui avez-vous pas dit de venir ce soir avec nous? il nous aurait chanté des *guerz* de Cornouailles.

— Il viendra, répondit Collinée.

Ce fut un cri général de joie.

— Apportez du cidre, veuve Flohic, hurla Abalen, je veux boire et chanter jusqu'à l'heure du *poul piquet*. Que Dieu te bénisse, Collinée, pour cette bonne pensée! — Et quand viendra le jeune gars?

— Je crois que le voici, répondit l'imprimeur en penchant l'oreille; et, en effet, le bruit de sabots criant sur les pavés neigeux se faisait entendre au dehors. Bientôt on heurta à la porte, et l'hôtesse alla ouvrir.

— Bénédiction de Dieu à cette maison et à ceux qui y sont! dit l'étranger en entrant.

— Et à vous, répondirent les buveurs.

— Nous vous attendions, Tanguy, ajouta Collinée.

Le jeune homme s'avança en s'excusant et le chapeau à la main. C'était un beau garçon de vingt-quatre ans, de petite taille, mais souple et élégant. Sa figure mobile était encadrée dans des flots de cheveux noirs qui tombaient des deux côtés sur ses épaules. Un costume complet de Kernewote, de couleur violette et garni de ganges écarlates, serrait sa taille. Ses larges culottes de toile piquée, à demi échappées de dessus ses hanches, descendaient jusqu'à ses genoux, et s'y réunissaient à des guêtres brunes, boutonnées sur le devant. Au moment où il s'approcha, tous les

yeux se tournèrent sur lui, et il y eut parmi les buveurs un échange de regards, un mouvement de bienveillance qui indiquait clairement que la première vue avait été favorable au Kernewote. Troadec et Abalen lui firent une place entre eux et l'engagèrent à s'asseoir.

— Venez au feu, mon jeune homme, lui dit le premier, car *le remplisseur de coffres* (1) est dur cette année, et je pense, ajouta-t-il, que, pour vous rendre dans notre ville, vous avez dû trouver, par les chemins, plus de bécassines que de pélerins. Le soleil ne gêne pas la marche par le temps qu'il fait.

— Madame la Vierge a filé sa quenouille (2) pendant tout mon voyage, répondit Tanguy, et je n'ai trouvé dehors que des caqueux qui cherchaient les bêtes mortes et les pendus qui brandillaient aux potences. Tous les honnêtes gens étaient à la maison.

— Et vous avez marché long-temps ainsi?

— Trois jours entiers. De Kerné (3) ici, le chemin est long, et je doute que celui du paradis soit plus difficile. — Sans compter les soudards qui ravagent le pays.

— Les soudards! les avez-vous rencontrés? demandèrent à la fois toutes les voix.

— Non, par la protection de saint Corentin; mais j'ai vu de leurs œuvres. Les fossés de la route sont couverts de croix des deux côtés, et de Carhaix à Vannes on dirait un cimetière.

Tous se regardèrent en hochant la tête, et il y eut un moment de silence.

— Cela doit être ainsi, s'écria enfin Abalen, en frappant la table du poing avec violence, cela doit être ainsi. Le moyen que nous soyons tranquilles, maintenant que nous n'avons plus notre maître à nous, et qu'on nous a faits Français? Les deux yeux d'un homme ne peuvent voir de Paris dans le bas pays, et nous avons beau crier, ses oreilles n'entendent pas de si loin.

— Ah! où est notre bonne duchesse? reprit Troadec en soupirant. Que ne sommes-nous encore au jour où je la faisais danser, au son de mon bigniou, lors de son passage en Goëlo? car elle, elle ne méprisait pas

(1) *Ar raz-arc'h*, nom que les Bretons donnent à l'automne.

(2) Expression bretonne pour dire qu'il est tombé de la neige.

(3) Ancien nom de Quimper.

la musique du pays, et elle ne préférait pas les vielles criardes d'Auvergne, comme nos gentilshommes d'à-présent.

— Nous avons le parlement pour défendre nos droits, compère, dit Collinée avec douceur.

— Ah, oui, le parlement! Le parlement s'occupe bien des vilains comme nous! Le parlement sait qu'on nous emprisonne pour paiement de subsides qui ne font point partie de nos fouages; le parlement sait qu'on nous emploie à des corvées indues; il sait que les gens de guerre exigent de nous du blé, de la paille, du foin, et le reste, et, pour remédier à tout cela, qu'a-t-il fait? qu'a-t-il ordonné?

— Il a ordonné, reprit Coatmor, qu'on ne jouerait plus les tragédies qui amusaient le populaire de Goëlo et Tréguier.

Ce souvenir, jeté ironiquement par le maître d'école, sembla faire une impression extraordinaire. Le jeune homme venait de rappeler un des actes les plus impopulaires du parlement de Bretagne, un de ceux qui avaient le plus excité de récriminations et de résistances; et les hôtes qui se trouvaient alors réunis à la taverne de *la Résurrection* avaient dû nécessairement, vu leurs goûts et l'intérêt d'amour-propre tout spécial qu'ils y avaient, s'irriter encore plus vivement que les autres d'une pareille défense. Aussi s'éleva-t-il un chœur général de malédictions et de juremens contre l'ordonnance du parlement.

— Et pourquoi messieurs du parlement ont-ils fait cette défense? demanda Tanguy.

— Ah! pourquoi? répondit Abalen en ricanant; pour l'honneur des mœurs et de la sainte religion, à ce qu'ils disent. Parce qu'ils ne veulent pas que des serfs portent, même par plaisanterie, des habits de seigneurs et de prélats, de peur qu'ils ne les trouvent plus commodes que leurs *chupen*; parce qu'ils disent que c'est offenser le bon Dieu et les bonnes mœurs que de montrer sur le théâtre des prêtres et des nobles qui leur ressemblent.

— Puis, reprit Collinée à voix basse, c'est une occasion pour les manans de se réunir, de se compter, et cela est dangereux pour ceux qui nous mènent. Le populaire pourrait bien penser à la fin qu'il est assez grand pour faire ses affaires tout seul, et qu'il n'a plus besoin d'une nourrice qui lui donne sa bouillie, en en mangeant les trois quarts. Les dents nous ont poussé depuis quelque temps. Bientôt le jour pourra venir, pour ceux qui sont puissans, de méditer l'Evangile.

Et le vieillard frappa doucement sur le livre qui était suspendu à sa

ceinture, en murmurant : Οὐαὶ ὑμῖν οἱ ἐμπεπλησμένοι, ὅτι πεινάσετε; οὐαὶ ὑμῖν οἱ γελῶντες νυν, ὅτι πενθήσετε καὶ κλαύσετε (1).

— Ainsi, dit le jeune Kernewote, je ne pourrai voir aucune de vos belles tragédies? Quand je suis parti de Kerné, on m'avait bien promis cependant que je serais témoin de merveilleuses représentations au pays de Tréguier. Nous n'avons pas entendu parler, dans notre Cornouailles, de la défense de messieurs du parlement.

—Vous êtes heureux d'être loin de Rennes ; mais jouez-vous aussi des mystères dans vos montagnes?

— Nous en jouons. Outre les belles tragédies de *Saint Guillaume*, des *Quatre fils d'Aymon*, de *Sainte Barbe*, qui sont de la langue de Tréguier, nous avons aussi des mystères écrits dans le breton du Léonnais, qui est le plus doux de tous, et d'autres en langue de Cornouailles et faits dans le pays même.

— Et quelles sont ces pièces? demanda Coatmor.

— Il y a le *Comte de Gouesnon*, *Jacob*, la *Vie de Sainte Barbe*, *Sainte Triffine*, et beaucoup d'autres.

— Par le ciel ! je voudrais connaître ces tragédies, dit Abalen en frappant sur sa cuisse, et je donnerais bien pour cela une des meilleures arquebuses de ma boutique.

— Je puis vous en raconter une, répondit Tanguy ; j'ai joué le rôle d'Arthur dans *Sainte Triffine*.

— Malo ! Malo ! crièrent tous les buveurs, et Abalen par-dessus tous les autres. Noël au Kernewote ! Du cidre, veuve Flohic, et une bonne fascine dans le foyer. Nous allons entendre une tragédie de Cornouailles !

L'aubergiste apporta du cidre, réveilla le feu, et, après s'être recueilli un instant, Tanguy commença, avec une sorte de timidité qui ne ressemblait pas mal au trouble d'un jeune auteur risquant sa première pièce devant des juges habiles et sévères.

§ III.

Tragédie de Sainte Triffine et de Kervoura.

Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.

Ce que je vais vous raconter est la vie de sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en neuf journées, avec prologues. Je prie Dieu le Père, Dieu le

(1) Malheur à vous qui êtes dans l'abondance, car vous aurez faim; malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et vous pleurerez.

Fils et l'Esprit saint de m'assister et de me donner une voix aussi douce que celle de la tourterelle dans les ifs des cimetières.

Voici ce qu'on voit dans la première journée.

On est alors à l'an de grace cinq cent huit, et Arthur porte la couronne de Bretagne. Il a épousé Triffine, princesse d'Hybernie, « qui est une femme sainte, s'il en fût sur la terre, qui se plie à toute chose avec une sincère humilité, et dont toutes les actions sont chargées d'une douce charité. » Kervoura, son frère, est, au contraire, un homme dont le cœur est plus noir et plus profond qu'une nuit d'hiver, et qui a pris Satan pour son ange gardien. Il a quitté sa sœur, et il parcourt le pays, cherchant la puissance et les richesses. Il arrive ainsi près du roi Abacarus, qui règne en Angleterre, et qui a une fille qui n'a point encore choisi d'époux. Abacarus, après beaucoup de victoires, a été frappé par la maladie; il est au lit, accablé de langueur et de poison. — « Je suis un roi puissant dans la vie, s'écrie-t-il; je voudrais être pauvre et trouver la santé. » — Il demande à Kervoura, qui est venu le voir, s'il ne pourrait pas lui trouver un homme capable de le guérir. Lui, jeune homme, qui a vu la France et la Bretagne, il doit avoir trouvé de grands physiciens qui savent remonter le corps comme des ouvriers habiles le font des machines et des engins de guerre. Kervoura lui promet de trouver un remède à ses maux. — « Si vous faites cela, dit Abacarus, vous êtes un jeune homme et j'ai une *pennères;* je ferai de vous deux un roi et une reine. »

Cette promesse allume l'ambition de Kervoura; « dût-il tomber au feu éternel, il veut guérir le roi pour obtenir la couronne. » Il va trouver une sorcière habile, « qui regarde les étoiles du ciel comme un alphabet, qui sait tout, et que les jeunes filles, malades d'un attachement, viennent souvent consulter. » Kervoura lui demande les moyens de finir les maux d'Abacarus; la sorcière invoque Jupiter et Satan. Satan apparaît avec grand bruit de tonnerre, et déclare qu'il faut prendre un garçon premier né, de sang royal, et âgé de six mois, le tuer, puis faire manger sa chair rôtie à Abacarus, et lui faire boire son sang; qu'alors celui-ci redeviendra fort comme un jeune homme, et qu'il pourra encore serrer la hache d'armes dans sa main et les jeunes filles dans ses bras. Kervoura, qui a tout entendu, reste bien embarrassé.

Cependant il part pour la cour du roi Arthur. Arrivé là, il s'aperçoit que sa sœur Triffine est enceinte. Il envoie aussitôt un messager à la magicienne. Celle-ci est occupée à lire Agrippa et Cornélius, « qui sont les deux plus grands auteurs dans l'art magique; et elle arrive de *la terre nouvelle*, où elle peut aller dans un instant, quand il lui plaît. » Aussitôt

que le messager lui a fait connaître le désir de Kervoura, elle regarde dans un verre d'eau, et y voit Triffine enceinte d'un garçon. Le messager rapporte cette nouvelle à Kervoura, qui se décide aussitôt à prendre toutes ses précautions pour s'emparer de l'enfant que sa sœur va mettre au monde, afin de guérir Abacarus et d'arriver au trône. — « Ce que je vais commettre est épouvantable, dit-il, mais il est honorable d'être roi; ainsi il faut que je rompe avec la conscience pour m'avancer dans le chemin de la cruauté. » — Il annonce alors à la cour qu'il veut bâtir un palais à Kerfuntun. Un page va trouver de sa part des picoteurs, et leur ordonne de venir travailler pour son maître; mais ceux-ci refusent, en se raillant. Kervoura, averti, arrive plein de colère.

KERVOURA.

Écoutez ici, mercenaires, que vous me contiez vos raisons! On vient de me dire que vous étiez terriblement beaux parleurs! Je veux voir si vous aurez maintenant la hardiesse de me répondre avec autant de respect qu'à mon page. (Éclatant.) Comment, caqueux! vous avez eu l'effronterie d'insulter mon page, et vous avez cru que je souffrirais cela? et vous avez cru que je baisserais la tête sous vos insultes, serfs?

LE MAÎTRE PICOTEUR, tirant son bonnet.

Monseigneur, excusez notre ignorance; il n'était point dans notre pensée de vous offenser, mais nous avons dit que nous étions placés ici pour achever un travail commencé depuis long-temps.

KERVOURA.

Je t'excuserai, coquin, comme tu le mérites. Quand le bâton t'aura parlé, alors tu me connaîtras. Si tu ne me respectes pas, quand je suis ailleurs, lorsque j'arriverai, tu t'en trouveras mal. (Il le frappe.) Tiens, fils de prêtre.

LE SECOND PICOTEUR, avec humilité.

Monseigneur, nous sommes prêts à vous suivre; ayez la bonté de laisser mon compagnon, et nous vous bâtirons un château où vous le direz.

KERVOURA.

Toi, ribaud, je te traiterai, un de ces jours, comme ton compagnon. — Tiens ton corps en arrière; mon bâton est lourd. — Et vous tous, venez avec moi; je veux vos services. (Leur montrant un terrain.) Voici la place où il faut m'élever un château. Ainsi prenez vos dimensions. On me fera des écuries, des cuisines, des salles et des chambres, et quand tout sera fini, peut-être paierai-je!... (Il sort.)

LE MAÎTRE PICOTEUR, le regardant s'en aller.

Ces seigneurs sont les fils du diable... Et nous, nous sommes les damnés de la terre! —

Les ouvriers se mettent à travailler en chantant leur chanson de métier.

CHANT DES PICOTEURS.

PREMIER PICOTEUR.

Il n'est personne, dans cette vie, quelque vaillant qu'il soit, qui ne trouve quelque part son maître.

DEUXIÈME PICOTEUR.

Pour nous, pauvres gens de métier, il y a assez de souffrances!... Travaillons-nous, on nous frappe; sommes-nous oisifs, on nous frappe encore.

TROISIÈME PICOTEUR.

Avec de méchantes gens, nul homme de métier ne trouve son compte. Souvent, pour tout paiement, il reçoit des coups et des injures.

QUATRIÈME PICOTEUR.

Mais la misère rend plus fort et les mauvais traitemens plus durs à la peine. — Celui qui se promène souvent devient plus agile à la course.—

Le château est enfin construit, et Kervoura en est content. Il éloigne Arthur, en le faisant inviter par Abacarus à l'aller voir à Londres, et il amène sa sœur Triffine à sa nouvelle maison de Kerfuntun. Arthur arrive à la cour d'Abacarus avec une suite nombreuse.

ARTHUR.

Maître souverain, monarque prudent, je me sens rempli de joie en votre présence; je voudrais vous témoigner à quel point je suis touché. Je sens mon cœur bondir dans ma poitrine. O roi! par vos souffrances, je laisse pour vous ma femme et ma famille sans balancer, et je suis venu à la terre d'Angleterre pour vous consoler dans vos peines par mon ardente affection.

ABACARUS.

Souverain des Bretons, vous avez obligé un homme. Si j'en pouvais encore trouver l'occasion, je voudrais verser pour vous tout mon sang. Votre seul aspect m'a mis tant de joie dans l'ame, que je me crois guéri, en vous voyant dans ma maison.

Abacarus donne ensuite ordre de faire faire bonne chair à Arthur et à sa suite.

Mais Kervoura poursuit toujours ses projets. Triffine accouche, il lui

soustrait son enfant, en lui faisant accroire qu'elle a avorté, et il envoie celui-ci en Hybernie avec une nourrice. L'enfant s'embarque sur la grande mer, pauvre agneau qui ne sait pas qu'on le conduit au loin pour mourir.

Ici finit la première journée.

— Et c'est une belle journée, Kernewote, dit gravement Abalen en lui versant à boire.

Les seigneurs sont les fils du diable;
Et nous, nous sommes les damnés de la terre.

Maître Collinée devrait graver ces deux vers-là, en bonnes grosses lettres, et les afficher à sa porte aux yeux de tous, au lieu de ces grandes feuilles couvertes de grimoire qu'il expose derrière ses châssis. — Ce Kervoura est un vrai seigneur; par saint Briec, je voudrais savoir ce qu'il deviendra.

— Et Triffine, ajouta Coatmor, la sainte et douce femme.

— *L'enfant s'embarqua sur la grande mer*, murmura la voix de l'idiot; *pauvre agneau qui ne savait pas qu'on le conduisait au loin pour mourir!*

— Silence, Morvan! dit Troadec. L'idiot se tut. Tanguy reprit aussitôt.

Ici commence la seconde journée.

Le navire qui porte l'enfant et la nourrice vogue sur la mer, on ne voit plus partout que le ciel, qui est noir, et l'eau qui est plus noire que le ciel. Les matelots ont perdu leur route, et la petite voile blanche flotte, égarée, comme la feuille d'une rose d'épines sur un étang. « Ce vent est fou, dit le maître, il brisera le mât, si nous ne baissons les voiles. » Les matelots s'apprêtent à obéir; mais voilà que tout à coup un vaisseau flamand paraît; il arrive comme un goëlan, les voiles étendues. Le navire breton veut en vain fuir et se défendre; il est bientôt atteint, les pirates l'abordent.

LE CAPITAINE FLAMAND.

Ah! ah! paysans manqués, nous voilà bord à bord. Quand on n'est pas le plus fort, il ne faut point se défendre. Mais maintenant vous voilà pris; votre cargaison est notre propriété. — Et vous, vous êtes celle des poissons.

LE PREMIER MATELOT, à genoux.

Tout ce que nous possédons vous appartient, disposez-en; mais pitié pour nous! laissez-nous la vie! Nous nous sommes rendus, ne nous tuez pas.

LE CAPITAINE.

Tu te rends après que tu es pris, toi? Va à la mer. Un plongeon sur la

tête. (Il le tue et le jette à la mer.) Aux autres maintenant. (Les Flamands tuent tous les matelots. Le capitaine flamand s'adresse à la nourrice.) Et toi, jeune fille, avec ton petit oiseau, lève-toi; tu étais la ribaude de ceux-ci, n'est-ce pas? Jette ce bâtard à la mer, si tu ne veux être invitée à la même fête que tes amans.

LA NOURRICE.

Tuer un pauvre enfant innocent!... Oh! cela est un crime sans cœur. Il y a de la pitié en moi. Vous me faites horreur.

LE CAPITAINE.

Jette à la mer cet enfant, te dis-je, et nous te laisserons vivre, et si tu es une belle fille, tu nous serviras comme tu servais les autres.

LA NOURRICE.

J'aime mieux mourir que de perdre mon ame. Il se trompe celui qui croit que je lui livrerai ainsi mon honneur pour rançon. — Je ne jetterai pas non plus mon pauvre innocent dans la mer; ma vie est à vous, mon honneur est à moi.

Les Flamands furieux veulent la frapper de leurs haches, mais leurs bras restent immobiles et paralysés. Effrayés de ce miracle, ils tombent à genoux, et le navire, sans conducteurs et jouet des vagues, disparaît sur la mer bleue.

La scène suivante se passe à Saint-Malo. Un ange apparaît à l'évêque de cette bonne ville. Il lui dit que le bon Dieu *lui fait ses complimens* et lui annonce qu'un navire de pirates flamands vient d'aborder au rivage, qu'il faut aller quérir un enfant qui s'y trouve avec sa nourrice. « C'est, dit l'ange, un rejeton de haute lignée, et l'Éternel le réserve pour un grand miracle. » L'évêque obéit. Il se rend au navire et en ramène la nourrice et l'enfant.

Ici finit la seconde journée.

Dans la journée suivante on voit Arthur de retour près de Triffine et Kervoura qui part pour l'Hybernie. En y arrivant, il demande la nourrice et l'enfant qu'il a envoyés il y a un mois, mais on lui répond qu'on ne les a point vus. Kervoura devient pâle et s'asseoit; puis, tout éperdu de désespoir, il s'écrie :

« Le malheur est sur tous mes projets. Il suffit que je désire une chose pour qu'elle échoue. Je ne sais pourquoi je me tiens dans cette vie : pourquoi ne pas mourir plus tôt? La corde ou l'eau!... puisque l'enfer ne veut pas s'ouvrir pour moi! Démons qui brûlez, je suis plus malheureux que vous, car l'ambition est la plus brûlante des flammes. Oh! je le sens, le désespoir me rendra fou; je deviendrai semblable à un chien enragé. — Cet enfant, qu'est-il donc devenu? où l'a-t-on conduit? qui l'a pris?

— Berit, Astarot, venez à moi! Je renonce à Dieu; je me livre à vous, je me donne à vous sang et ame, yeux et oreilles, je me donne à vous pour toujours si vous voulez me dire où est l'enfant! »

Les démons paraissent, et Berit dit à Kervoura qu'il a été trompé par Triffine, que l'enfant est en son pouvoir. Le méchant entre en fureur, et il jure dans son ame de se venger.

Cependant Triffine ne se doute de rien. « La sainte femme est dans son oratoire aussi joyeuse qu'un ange, » lorsqu'une de ses servantes entre précipitamment.

LA FILLE DE CHAMBRE.

Triffine, Triffine, reine de la Petite-Bretagne, malheur à vous! — Je viens d'un endroit où j'ai entendu une horrible discussion que les princes avaient entre eux, dans la salle du conseil. — Ils ne pouvaient me voir. — J'ai entendu, tout entendu... et je suis tombée sans force sur la terre!

TRIFFINE, *émue.*

Ma fille, je vous en supplie, dites-moi ce que vous savez.— Que disaient-ils dans le conseil?

LA FILLE DE CHAMBRE.

Ma maîtresse, avant ce soir, vous serez prisonnière.

TRIFFINE, *étonnée.*

Ce soir, prisonnière? qu'est-il donc arrivé? — A quel sujet? Grace à Dieu, je suis innocente; je ne mérite pas que l'on me fasse de la peine.

LA FILLE DE CHAMBRE.

Croyez ce que je vous dis, et écoutez-moi. — Votre frère Kervoura est cause de tout. — Il a écrit de sa main, de sa propre main, il a écrit!... des crimes abominables!... Oh! à leur pensée mon cœur se soulève. Il a écrit que vous aviez eu un enfant et que vous l'aviez tué, par haine pour votre époux. Ensuite il a dit que vous aviez soudoyé des gens pour tuer celui-ci. Les princes, les barons, à la lecture de cette lettre, ont conclu qu'il fallait vous jeter en prison pour vous juger.

TRIFFINE.

O Jésus! ce coup m'a frappée..... je ne puis me lever. (*Elle veut se lever et tombe à genoux.*) Vierge et anges du paradis, ayez pitié de moi, car je suis accusée sans raison.

LA FILLE DE CHAMBRE.

Ma maîtresse, ma maîtresse, au nom du vrai Dieu, prenez courage et relevez-vous. Il n'y a point de temps pour les larmes, car si l'on vous surprend, votre malheur sera bien plus grand encore.

TRIFFINE.

Hélas! ma fille, que voulez-vous que je fasse? S'ils veulent me perdre, je suis perdue. Et c'est mon frère Kervoura, mon frère! ô mon Dieu! que lui ai-je fait? que lui ai-je fait?

LA FILLE DE CHAMBRE.

Hâtez-vous, hâtez-vous, puisque vous en avez encore le temps. Changez vos vêtemens, prenez un simple habit de paysanne et vous pourrez sortir du palais comme une servante. — Voici une jupe et un corset. Habillez-vous avec courage et sauvez-vous; — et au nom de Jésus-Christ, ne dites pas un mot de moi, car, s'ils savaient ce que je fais, ils me tueraient.

TRIFFINE, quittant ses vêtemens.

Voici le triste habit que prennent les reines! Voici la toile qui couvre les princes! Que Dieu me soit en aide, puisqu'il faut que je les quitte; puisqu'il faut vous dire adieu, noblesse et couronne! — Oh! mon Dieu! sortir seule ainsi! une femme! la nuit! Oh! que j'ai peur!

LA FILLE DE CHAMBRE.

Maîtresse, il est temps de fuir, le terme fatal approche. Je voudrais pouvoir vous conduire sur le chemin et vous consoler; mais le roi des anges est un bon pasteur; invoquez-le dans les dangers.

TRIFFINE, en pleurant.

Ceci est le départ d'une femme pure qui, du rang de reine, est tombée à la condition d'une pauvre fille. — Adieu donc à mes douces habitudes, adieu à mes pompes, adieu à ma royauté! (Elle embrasse les portes et les murs.) Adieu au palais de mon époux, adieu à mon crucifix d'or, qui recevait mes confidences de joie; maintenant les croix de pierre des carrefours seront baignées de mes larmes.

Triffine sort; elle marche long-temps dans la nuit, comme une femme qui va à la mort, aussi frissonnante que les feuilles des buissons. Toujours, derrière elle, elle croit entendre des voix qui crient: Triffine! Triffine!... Et quand le bruit des traquets des moulins s'élève dans la vallée, elle se penche pour écouter si ce n'est pas le galop des cavaliers qui la poursuivent. Souvent, au milieu de la nuit, il lui semble qu'il passe dans l'air des rumeurs, que des flammes scintillent au loin sur les bruyères. Alors elle se dit: — Ce sont les courils qui dansent, et elle presse le pas, tout éperdue. D'autres fois, elle entend de grands coups qui font retentir les pierres blanches des *doués* dans les prairies, et elle se dit encore: — Ce sont les lavandières de nuit qui lavent leurs draps mortuaires; et elle court plus pâle et plus éperdue, elle marche ainsi jusqu'au

jour. Quand l'aube vient, elle se trouve au milieu de plusieurs routes qui se croisent, devant un grand calvaire. Elle s'assied sur les marches de pierre.

TRIFFINE.

Je vais m'arrêter ici : mes pieds sont gonflés et ne peuvent plus me soutenir; la douleur a brisé les forces de mon courage; je suis trop faible pour continuer. (Elle s'assied, et se met à pleurer.) Pauvre Triffine! tu te croyais heureuse à jamais, et ton sort a changé sans que tu l'aies mérité. A quoi t'ont servi tes honneurs? A quoi t'ont servi tes beaux vêtemens des dimanches? Hélas! quand je me regarde, je me fais pleurer. Me voilà vêtue comme la plus pauvre des esclaves. J'ai quitté tous ceux que j'aimais, et encore je suis criminelle à leurs yeux. O mon frère Kervoura, tu m'as perdue! et pourtant nous avons été élevés tous deux sur le même cœur.... Mais il faut que je continue ma route. (Elle se lève.) O Jésus-Christ! cœur triste comme moi, sois mon protecteur contre les méchans, et garde-moi.

Triffine reprend sa route. Bientôt elle arrive dans une ville et entre dans une église.

TRIFFINE.

Entrons dans cette église pour faire ma prière à la reine de la vie; c'est elle qui m'a préservée et qui me préservera toujours. (Elle se met à genoux.) Vierge Marie, glorieuse avocate des hommes, vous êtes le soulagement des orphelins; consolez, oh! consolez cette pauvre reine qui vous prie. Après bien des souffrances, il ne lui reste rien. (Cherchant à se lever.) Mon corps est accablé de fatigue; les jointures de mes membres sont brisées; je ne puis plus ni me lever, ni marcher. Ma tête, flottant sur mes épaules, est tout étourdie, et je ne sens plus ni mon corps ni mon esprit. (S'affaissant sur elle-même.) Voici la fin de tout. — Je n'ai plus de courage. Ma place est marquée ici, je ne la quitterai plus. Après tant de peines et d'inquiétudes, mon cœur se rend à la douleur : je n'en puis plus.

(Elle tombe dans un sommeil d'accablement.)

Ici finit la troisième journée.

Voici ce qu'on voit dans la quatrième journée.

La duchesse d'Orléans et sa demoiselle de compagnie arrivent dans l'église où Triffine est endormie. Elles la réveillent, et lui demandent qui elle est et ce qu'elle fait là. Triffine leur dit alors qu'elle est une pauvre étrangère, et que, victime de la haine d'hommes puissans et nobles, elle a été forcée de fuir son pays. La duchesse lui propose de la prendre à son service, et Triffine accepte, mais sans lui dire qui elle est; car la duchesse est la tante d'Arthur, et si elle connaissait Triffine, elle pourrait peut-être la rendre à son neveu pour la faire mourir.

La scène suivante se passe à la cour du roi de la Petite-Bretagne, qui déplore la disparition de sa femme, et qui pleure amèrement, parce que le doux visage de Triffine n'est plus là pour le réjouir.

ARTHUR.

Mes princes, gens de ma maison, j'ai une grande mélancolie dans le cœur de ne savoir ce qu'est devenue ma femme. Hélas! je crains que dans son trouble elle ne se soit jetée à la mort. — Triffine, Triffine, as-tu pu être si prompte à t'effrayer, si prompte à fuir d'auprès de moi? Étais-je donc si terrible avec toi? ne savais-tu pas bien que je n'aurais pu te perdre, et que la corde du gibet que je voulais passer à ton cou se serait bien vite changée en deux bras caressans? Si tu n'avais péché, que ne restais-tu à la maison? Mes gens, oh! je vous en supplie, cherchez-moi ma femme, et tirez-moi de peine. Oh! mes gens, donnez-moi des nouvelles de Triffine, car il y a dans mon ame un grand chagrin à cause d'elle.

Mais les gens d'Arthur ne savent rien de la reine. Le roi se résout à envoyer un messager pour la chercher par toute la Bretagne. Le messager va par le pays, assemblant les hommes au son de sa trompe, et demandant à tous s'ils n'ont point vu Triffine, la reine de la Petite-Bretagne.

Elle est petite, dit-il; elle a les yeux noirs et plus doux que ceux d'une brebis; elle est rose, et tout son visage est si beau, qu'on le dirait doré par le reflet d'une étoile. Mais nul ne peut dire qu'il a vu la femme que cherche Arthur, et le messager revient tristement vers le roi, qui est seul et qui pleure toujours.

Triffine aussi est bien malheureuse chez la duchesse d'Orléans. Il y a là une vieille gouvernante qui la bat, et qui finit par l'envoyer garder les pourceaux. Triffine arrive à l'endroit où est le troupeau, et elle parle à celui qui le conduit.

TRIFFINE.

Venez ici, jeune garçon; retournez à la ville, et moi je resterai à votre place près des pourceaux, pour les garder toujours.

LE GARÇON.

Comment, vous voulez rester ici seule? une belle fille comme vous, garder ces pourceaux! Il vous faudrait trouver un bon ami pour vous garder vous-même ainsi que ces animaux. (S'approchant de Triffine.) Moi, j'aurais un grand désir de rester ici avec vous. Le temps nous paraîtrait plus court à tous deux. Lorsque le ciel serait bleu, nous pourrions nous amuser dans les campagnes, et quand il sera triste, nous irons causer dans le creux de quelque rocher. (Il s'approche encore.) Ecoute-moi, jeune fille, si tu veux, nous ferons une convention. Tu consentiras à ce que je désire, et moi je ferai dès l'aurore ton travail et le mien.

Triffine repousse avec indignation ces propositions, et elle reste seule exposée aux loups et aux soudards qui désolent le pays. — « Moi qui ai été la première princesse et la plus riche de l'Hybernie, dit-elle, voyez-moi maintenant! Mon corps a porté l'or, l'argent, les diamans et les perles; mon front s'est épanoui sous la couronne des reines, et maintenant me voilà gardienne de pourceaux immondes! » — Cependant elle prie pour alléger ses souffrances. La duchesse, qui se promène dans la campagne, l'aperçoit de loin, et, en la voyant ainsi à genoux, si pleurante et si doucement désolée devant Dieu, elle dit à sa demoiselle : « Mademoiselle, la prière de cette jeune femme m'a rendue triste, et je me sens épouvantée. Je crois que c'est quelqu'un de qualité. » — Elle s'approche alors, et, après avoir cherché à consoler Triffine, elle lui dit qu'elle sera désormais femme de chambre. Triffine joyeuse la remercie.

Dans les scènes suivantes, on voit l'intendant d'Arthur qui arrive chez la duchesse d'Orléans. Il se rend à la cour du roi de France, Louis, et, en passant, il est venu saluer la tante de son maître. La duchesse lui fait grande joie et grande chère.

Ici finit la quatrième journée.

Voici ce qu'on voit dans la cinquième journée.

La duchesse se promène dans son jardin avec l'intendant d'Arthur; tous deux parlent de la reine, de la reine douce et malheureuse, qui dort sans doute dans quelque tombe inconnue, sans avoir sur ses os une pierre qui demande les prières de ceux qui passent, sans avoir à ses pieds une croix pour avertir qu'elle avait été chrétienne. Tous deux sont tristes, et ils pensent que le bonheur de la vie est plus léger que la bale de l'avoine que le moindre vent emporte, lorsque Triffine elle-même entre dans le jardin pour cueillir une salade. La duchesse va lui parler, et l'intendant, qui ne la voit et ne l'entend que de loin, est pourtant frappé de sa beauté et de sa voix fraîche, qui bruit comme une source dans l'herbe. On se met à table, et Triffine entre dans la salle du festin. L'intendant la suit des yeux. Il croit reconnaître ses traits pâles et charmans; il commence à soupçonner la vérité, et il demande à voir de plus près cette jeune fille qui sert les gentilshommes. Mais Triffine, avertie, refuse de venir; elle quitte la salle, et se renferme dans sa chambre. Alors la duchesse, à qui l'intendant a fait part de ses soupçons, vient elle-même la trouver. Après quelques questions, elle lui dit :

LA DUCHESSE.

Dites-moi, jeune femme, si vous êtes Triffine, reine de la Petite-Bre-

tagne, comme on m'en donne l'espérance. Je m'épouvante à cette pensée, car si vous êtes Triffine, certes, j'en ai le cœur brisé.

TRIFFINE.

Je n'ai rien à vous dire, — rien qu'à vous supplier, au nom de Jésus-Christ, de me secourir dans cette vie, car j'ai été accusée injustement, et le cœur me manque à l'idée du châtiment.

LA DUCHESSE.

Je vous fais serment que, lors même que vous seriez coupable, pas un cheveu ne tomberait de votre tête : vous n'avez rien à craindre; mais, au nom du ciel, dites votre nom.

TRIFFINE.

Puisqu'il faut tout vous découvrir, je suis Triffine, noble femme et reine, depuis six ans servante dans votre palais !

LA DUCHESSE.

Sauveur de ma vie ! — Princesse, je vous demande pardon des insultes qui vous ont été faites. — Dieu ! vous ici, servante des servantes ! gardienne de pourceaux ! — Que tout ce qu'il y a de gens dans ma maison vienne pour demander pardon à la reine, comme je le lui demande moi-même. — (Elle se met à genoux.) Reine de la Petite-Bretagne, je vous en prie, au nom même de vos souffrances, pardonnez à votre tante !

Triffine la relève, et pardonne à tout le monde. L'intendant, de retour, apprend à Arthur que sa femme est retrouvée, et le roi arrive avec empressement. Mais quand il se présente au palais de la duchesse, celle-ci l'arrête à la porte et lui demande ce qu'il cherche. Il dit qu'il vient voir la rose qu'il aime, la souveraine de son cœur. Alors la duchesse lui présente successivement plusieurs femmes, comme on fait aux nouveaux mariés de Cornouailles, et Arthur dit toujours que ce n'est point celle qu'il demande. Enfin Triffine paraît, et le roi s'écrie en pleurant :

La voilà ! maintenant je suis content ! Voilà Triffine, reine de la Basse-Bretagne. — Pardonnez-moi de vous avoir causé de la douleur, madame ! Oh ! j'ai bien souffert pour vous, croyez-moi !

TRIFFINE.

Arthur, j'ai essuyé bien des peines; mais je ne m'en plains pas, puisque Dieu le voulait, et que je suis toujours votre plus aimée. Arthur, regardez-moi ! Oui, je suis bien la jeune fille d'Hybernie que vous avez conduite chez vous avec la couronne royale au front. Voilà un voile d'or que j'ai conservé. Regardez-le, Arthur ! je le portais le jour où nous nous promîmes l'un à l'autre de vivre ensemble avec bonheur !

ARTHUR, attendri.

Cela est vrai; voilà nos noms brodés là, en or pur... Triffine, oh! croyez-moi, je ne livrerai plus mon oreille aux faux rapports, je ne croirai plus que mes propres yeux. Viens avec moi, femme choisie, et, avec la grace de l'Esprit saint, nous vivrons encore heureux, malgré les méchans qui voudraient nous contester notre joie.

LA DUCHESSE.

Gloire à Dieu et à la vierge Marie, puisqu'ils ont réjoui les cœurs de tous les Bretons! Arthur, vous m'aviez envoyé ma nièce en mendiante; je vous la rends vêtue en reine! Allez donc, et soyez, jusqu'à la fin de vos jours, doux et bons l'un envers l'autre. Un miracle a été fait en votre faveur; délassez-vous maintenant dans la douce présence de votre épouse, Arthur, et songez que si vous faites encore couler ses pleurs, vous pécherez.

TRIFFINE.

Venez, Arthur, mon roi; venez, et je serai votre reine fidèle.

Arthur part pour la Bretagne avec Triffine, et ici finit la cinquième journée.

Le Kernewote s'arrêta encore une fois pour vider son pichet, que Collinée lui avait rempli; ses auditeurs, émerveillés, le regardaient avec une véritable admiration. C'était chose toute nouvelle pour eux que cette adroite contexture d'un drame qui se déroulait sans épisodes étrangers, sans lacune, sans divagations. Ils suivaient cette série logique de scènes soumises à une pensée unique, et ressemblant à autant de fils conduits par la même navette pour former une trame serrée. Ils éprouvaient une fièvre croissante d'intérêt qui semblait devoir les mener à la crise; puis, tout à coup, des points d'arrêt venaient agacer et irriter leur attention; ou bien une chute subite du drame (comme celle où Tanguy venait de s'arrêter, à la fin du cinquième acte) coupait en deux l'intrigue, arrêtait les prévisions, et donnait à ce qui allait suivre tout le charme de la nouveauté et de l'inattendu. Ils sentaient tout cela sans pouvoir l'exprimer distinctement. Et puis leur esprit, habitué à l'obscure confusion des tragédies habituelles, se sentait tout à coup saisi, devant l'œuvre qu'on leur présentait, de je ne sais quel sentiment de lucidité facile et profonde, d'une sorte de bien-être et de puissance, comme il arrive toujours en face des œuvres empreintes d'un beau caractère d'harmonie et d'unité.

— Celui qui a fait cette tragédie connaissait son Horatius, dit Collinée. *Simplex duntaxat et unum.* Il a suivi la marche d'Homerus dans ses belles rapsodies :

Semper ad eventum festinat, et, in medias res,
Non secus ac notas auditores rapit.

— Je ne sais pas le latin, maître, reprit Troadec; mais la tragédie du Kernewote me fait l'effet de nos beaux airs du pays quand je les joue sur la bombarde. On ne pourrait y rien changer, ni s'arrêter en route; c'est tout d'une pièce, comme la croix de Saint-Michel-en-Grève.

— La suite, la suite! s'écria Abalen, avec une curiosité âpre et brusque. Le public parlera quand les acteurs auront fini.

Tanguy reprit.

Voici ce que l'on voit dans la sixième journée.

Kervoura est dans le désespoir, parce que sa sœur est rentrée en grace près d'Arthur. Il envoie demander pardon à celui-ci, et il s'excuse, en disant qu'il avait été trompé lui-même. Le roi de Bretagne, après avoir balancé un peu, veut bien qu'il revienne à la cour. — « Il m'a fait du mal, dit-il, mais maintenant mon bonheur est si grand, que je voudrais que tout le monde fût heureux. Ce qui est passé est oublié. Dites-lui de venir. Il n'y a rien pour moi désormais en arrière dans la vie, rien au-delà des limites de mon intérieur si doux. » — Kervoura arrive à la cour, et s'excuse encore près d'Arthur. Il lui annonce que Triffine accouchera, dans trois mois, d'une fille. — « Vous verrez, dit-il, par la vérité de ma prédiction, si je mérite que l'on me croie. » — Cette prédiction s'accomplit en effet. Mais Kervoura est tourmenté nuit et jour par sa haine; elle bat incessamment son cœur, comme une mer furieuse. Il est malade du bonheur de Triffine. Enfin, lassé de ses tortures, il s'endort un moment. Alors les démons paraissent et l'entourent. — « Il dort, dit Astarot, mais son esprit veille toujours dans les tourmens; je vais lui souffler un nouveau moyen de perdre Triffine. » — Il s'approche ensuite de son oreille, prononce quelques mots à voix basse, et quand le prince s'éveille, il s'écrie qu'il a trouvé le moyen de se venger, et il est tout joyeux de sa mauvaise pensée.

Cependant Triffine ne soupçonne rien. On vient lui dire que son frère veut lui parler, et qu'il la prie de venir le trouver dans un bois qui est peu éloigné du palais, parce qu'il a un secret à lui confier. La reine se rend à l'endroit indiqué; mais des soldats qui ont été placés là par Kervoura l'entourent aussitôt, la prennent dans leurs bras et l'embrassent de force. Arthur, averti, arrive en ce moment. Il voit de loin la reine dans les bras des soldats, et, croyant que c'est de son consentement, il entre dans une grande colère et jure de punir son épouse infidèle.

Cependant il rencontre un prêtre et veut le consulter, mais celui-ci, qui est un serviteur que Kervoura a envoyé ainsi déguisé, apprend au roi que Triffine lui a avoué, en confession, qu'elle le trahissait. Arthur, qui n'a plus de doute, se décide alors à se venger. Il fait saisir la reine par des soldats qui la conduisent dans un cachot creusé sous la terre, et où il fait si noir qu'un ange gardien n'y verrait pas l'homme qu'il protége. — « Entrez, madame, dit l'un des soldats à Triffine, voilà le palais et la chambre dorée que vous méritez; voici de la paille pour votre lit, et ces fers entoureront votre corps, jour et nuit, comme des ornemens royaux.

Quand la journée suivante commence, Triffine est dans sa prison, maigre et désolée.

TRIFFINE.

Dieu! qui donnes la force, console mon cœur déchiré! Hélas! avec le temps, je sens qu'il faut céder. Voilà neuf mois que j'habite ce trou obscur. Neuf mois ici, sans feu, sans un rayon de lumière! Oh! si je voyais seulement une étoile! Une étoile, mon Dieu, au milieu du ciel bleu! — Ah! roi des astres, donne-moi un changement! Donne-moi vite un changement, car je ne puis plus rester dans cet abîme. — Pauvre femme! J'étais accoutumée aux duvets moelleux, aux couvertures de soie, et depuis neuf mois la paille est sous mon corps, les lézards et les crapauds me servent de courtines! Mes membres se sont endurcis dans la douleur. Nuit et jour mon corps se gerce sous les morsures du froid. Jésus, secoure-moi! Justice, mon Dieu! Justice et torture, s'il le faut; j'aime mieux mourir que de rester ici.

Mais le parlement s'est assemblé pour juger Triffine. Arthur entre et s'adresse au chef des juges.

ARTHUR.

Salut, président, votre roi est venu à votre palais pour vous porter sa plainte contre une femme. Elle est en prison maintenant. Vous aurez pour agréable que je parle moi-même pour ma cause; je me choisis en Bretagne pour mon avocat... Si cela vous déplait!.... je suis votre roi.

Le président lui répond que lui et le parlement lui sont soumis. Arthur rapporte alors les accusatiens qui s'élèvent contre Triffine. On interroge des témoins, qui tous sont gagnés par Kervoura et qui répondent de manière à faire condamner la reine. Les juges font paraître celle-ci devant le tribunal.

LE PRÉSIDENT.

Reine de la Petite-Bretagne, Triffine, avancez: voici que nous sommes

venus pour vous faire connaître le contenu de l'accusation portée contre vous, pour les crimes que vous avez commis en vers votre époux.

TRIFFINE.

Je suis prête, messieurs. — Je ne me défendrai pas. Parlez à votre fantaisie devant la pauvre femme que voici ; je sais bien que je n'ai pas de défense contre les raisons que vous chercherez.

LE PRÉSIDENT.

D'abord pourquoi avez-vous fait périr l'enfant que vous avez mis au monde?

TRIFFINE.

Je n'ai rien à vous répondre, messieurs; j'ai dit déjà que je n'avais pas eu d'enfant.

LE PRÉSIDENT.

On a dit aussi que vous vouliez faire mourir votre époux.

TRIFFINE.

Arthur!... — Dieu voit la vérité et sait si je l'aime encore!...

LE PRÉSIDENT.

On vous accuse enfin d'avoir été trouvée avec des amans dans un bois.

TRIFFINE.

Si vous saviez la vérité, messieurs, aussi bien que ces hommes que je vois là et qui m'accusent (elle montre les témoins), mille remords sur eux! — Mais, messieurs, je vous ai dit ma volonté; ma vie et mon corps sont à vous; — à Dieu le reste!

LE PRÉSIDENT, faisant avancer Arthur qui s'est tenu à l'écart.

Madame, voici le roi votre époux. Je vous supplie, au nom de Dieu, de lui parler comme à un homme loyal et de lui dire la vérité.

TRIFFINE, à l'aspect de son mari se lève, et s'écrie avec amertume.

Je suis criminelle! — et il est un homme loyal. — Je me suis donnée à la Vierge sainte, qu'elle réponde pour moi si elle le veut; — je n'ai rien à dire. (Tendant les bras au roi, avec un élan d'amour.) Oh! Arthur!.... Arthur!.... (Le roi reste immobile, Triffine se couvre le visage.) Adieu, adieu, mes gens, je veux la mort!

Le parlement va aux voix; Kervoura opine pour la mort de la reine; un conseiller lui dit : « Il est bon de penser, monseigneur, que c'est votre sœur, et vous auriez le courage de l'envoyer mourir!... Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit; Dieu soit en aide à ceux qui sont affligés! »

La sentence est enfin portée, le président, avant de la lire, pose la main sur les dépositions et dit :

LE PRÉSIDENT.

D'après ces charges-ci, nous avons délibéré et condamné Triffine à mort. Nulle considération ne peut empêcher l'arrêt; il faut qu'elle périsse. Je suis maintenant son juge souverain. La reine de Bretagne est sous ma volonté, car je suis le président de ce parlement, et tout le monde doit courber la tête devant la sentence que je rends. En conséquence, vu les crimes de la reine de Bretagne (il les énumère), nous la condamnons à être dépouillée de son habit de reine, de sa couronne, à demander pardon au roi Arthur, puis à avoir la tête coupée sur un billot. — Voilà l'arrêt. La mort sans rémission, et je signe de ma propre main cette sentence de rigueur. Après je donne cette femme au bourreau pour qu'il prenne sa tête.

L'arrêt est ensuite annoncé au peuple; un messager tout habillé de noir va par les villes et les campagnes; il marche nuit et jour, et il s'arrête à tous les carrefours; il sonne de la trompe et il crie : — Par ordre du parlement, Triffine, reine de Bretagne, va mourir; priez Dieu pour son ame. — Puis il passe plus loin, et sa voix retentit ainsi par toute la Bretagne, et tous les cœurs sont frappés de crainte; chacun dit tout bas : On tue les reines maintenant comme de simples femmes; que va devenir le monde? Voilà que le billot rouge sert d'oreiller aux têtes couronnées.

Cependant Triffine a été reconduite dans sa prison où elle attend l'heure; la pauvre femme est triste, car, au moment de mourir, la vie lui devient plus douce. Elle est jeune, elle est belle, elle est pleine de jours, et elle voudrait vivre; elle voudrait entendre, encore une fois, le bruit lointain des fléaux dans les aires des métairies, pendant les belles journées de l'ouest; voir encore une fois une *Fête-Dieu* pour chanter avec les prêtres, et jeter des fleurs sur les petits enfans habillés en saint Jean-Baptiste; elle touche ses mains qui sont chaudes, qui sont fraîches, et elle pleure en songeant que bientôt elles pourriront dans la terre, froides et desséchées; et elle les embrasse, folle de douleur, et elle crie à Dieu pour lui demander qu'il ait pitié d'elle.

TRIFFINE.

Oh! comme mon cœur est triste! Mon temps est fini, mon temps est fini, je le sais! Dieu éternel! et vous ne viendrez pas à mon secours? — Ah! quand j'aurais abattu, brisé sous mes pieds vos temples saints, quand j'aurais brûlé vos églises, profané vos sacremens, alors encore je trouverais en vous de la miséricorde en présentant à vos yeux ce que j'endure. Roi des étoiles, ô mon Dieu! serai-je la seule à ne pouvoir obtenir pitié de vous? Vous êtes plein de charité pour toute la nature; tout l'univers vous doit sa conservation; les anges chantent nuit et jour

votre gloire ; le poisson dans la grande mer, le ver dans sa maison de terre, crie votre nom; à chaque créature vous donnez sa part de joie, et à cette pauvre femme-ci, vous ne donnez que tourmens! Christ! pourquoi suis-je humiliée? pourquoi condamnée à mourir? A mourir, mon Dieu! à mourir! à mourir d'une mort violente! — Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur? — Mais voyez, Christ, je n'ai point péché, vous êtes bon, et je suis punie! Oh! je deviens folle à cette pensée; je deviens folle en songeant que vous aussi vous m'abandonnez. Triffine, Triffine, pauvre chère insensée, que veux-tu? Te venger de Dieu? O Jésus! pardon, pardon, mon Sauveur! c'est ma souffrance qui crie et accuse, et non ma volonté.

(La voix de l'ange Raphaël se fait entendre.)

— Courage, fidèle Triffine!

TRIFFINE.

Ah! donnez-moi du courage, Seigneur, donnez-moi du courage! que je souffre jusqu'à ce que vous soyez satisfait.

L'ANGE RAPHAEL.

C'est la peine qui donne la gloire. Dieu a dit : Gloire pour tourmens!

TRIFFINE.

J'obéirai. Oui, j'obéirai. Je ne me damnerai pas pour la torture de la chair.

L'ANGE RAPHAEL.

Il faut que ce soit ainsi.

TRIFFINE.

Oui, oui, je n'écouterai que vous. Il faut gagner l'auréole; il faut chercher le ciel et dépouiller la terre. Vous serez mon maître, ange que j'entends, et vous enleverez, du bout de vos ailes, les souillures qui flétrissent encore mon ame. — Mais je suis abandonnée depuis si long-temps; je souffre tant, ô mon ange gardien! voyez mon corps affaissé sous les chaînes! Vierge, Vierge, détournez un instant vos regards de votre fils pour soutenir mon cœur.

L'ANGE RAPHAEL.

Courage, femme, Dieu écoute ta prière : rappelle-toi Jésus-Christ, la seconde personne de la Trinité. Celui-là versa jusqu'à la dernière goutte de son sang, quand il était dans votre vie, et nulle plainte ne tomba de sa bouche, car il était content de souffrir pour les pécheurs. Et vous, Triffine, vous êtes impatiente de vos maux! vous jetez à Dieu vos plaintes pour un peu de douleur!... Ma sœur chérie, oh! par combien de douceurs sera payée votre amertume! Regardez ici, ma sœur! celui qui vous parle vous consolera. (L'ange devient visible.) Je prendrai votre ame et j'irai la poser aux pieds

de la Vierge sainte! — Sois fidèle jusqu'à la dernière heure, ma sœur, et ne tarde pas plus long-temps au milieu des langueurs de ce trou obscur qu'on appelle la terre.

TRIFFINE.

Ange de lumière! que vous êtes beau! Votre amie a été consolée par votre voix. Je suis à Dieu seul maintenant. Plus de larmes. Justice, presse tes supplices. Je veux souffrir. Oh! quand arrivera l'heure de la mort? Oh! quand verrai-je le reflet de mes yeux dans le brillant de la hache du bourreau.

Mais, pendant que Triffine se résigne ainsi à la mort, l'évêque de Saint-Malo, averti par Dieu, part pour Rennes avec le fils de Triffine et sa nourrice. L'enfant est armé comme un cavalier, il a une épée à la main, des pistolets; ceux qui le voient passer s'émerveillent en remarquant son regard fier, et ils se découvrent devant lui en disant : Celui-ci est un jeune saint ou un ange déguisé qui va faire quelque miracle.

Là finit la septième journée.

Voici ce qu'on voit dans la huitième et dernière journée.

Tous les juges sont assemblés et le peuple regarde. Triffine entre, ses beaux cheveux épars. Elle s'arrête devant Arthur qui est debout entre ses soldats, pâle comme un fantôme. La pauvre femme tombe à deux genoux devant lui. — Pardon, Arthur, de ne vous avoir pas fait assez heureux! pardon, Arthur, de n'avoir pas été assez tendre avec vous! pardon, Arthur, de n'avoir pas été assez douce à votre cœur, de ne vous avoir pas rendu la vie comme un jour de paradis! Voilà les fautes dont je suis coupable; voilà l'amende honorable que je vous fais; je n'ai point commis d'autre crime. Adieu, mon Arthur, je meurs sans colère, car c'est vous qui me tuez; je meurs sans regret, car vous ne m'aimez plus. Après avoir dit cela d'une voix qui fait pleurer tout le monde, Triffine se lève comme une reine, la tête rejetée en arrière, et elle marche vers l'échafaud. Quand elle est arrivée, deux soldats la prennent et la font monter près du billot.

LE PREMIER SOLDAT.

Agenouillez-vous là, donnez vos deux mains que je les attache avec cette corde.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Il faut couper sa belle chevelure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. (A Triffine.) Femme, dites adieu maintenant à la vie et à ceux que vous aimez; regardez-vous à votre dernière heure. Vous ne vous leverez plus vivante de la place où vous êtes.

TRIFFINE, avec ferveur.

Dieu, donnez-moi le courage de pardonner à tous mes ennemis.

(Etendant sa main vers la foule.)

Adieu donc au monde! adieu à vous qui m'avez vu vivre couronnée et heureuse! Je meurs votre princesse et votre reine, car c'est sans raison que l'on me traite ainsi. Au jour du jugement dernier, je me présenterai devant Jésus-Christ avec une tête dans ma main, et il la fera voir à ceux qui m'ont condamnée, et il les maudira. Adieu, jeunes filles, que je vois là-bas; adieu, heureuses jeunes filles; dans votre joie de vivre, n'oubliez pas Triffine que les vers mangeront dans sa fosse. Adieu, beaux enfans, qui venez me voir mourir, hélas! vous ne savez point ce que c'est, vous qui ne faites que de naître. Adieu à tous ceux qui sont ici. — Il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu. Je l'attendrai dans le ciel.

LE DEUXIÈME SOLDAT, pleurant.

Je suis si triste, en entendant cette femme, que je n'aurai jamais le courage de la frapper. Certes elle est innocente.

LE PREMIER SOLDAT.

Ne dis pas cela, ou tu seras puni. Tu parles de ce que tu ne connais pas. On nous a ordonné de la tuer, il faut le faire.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Coupe-lui la tête, si tu le veux; pour moi, je ne le ferai pas. Quand je regarde son visage, mes membres deviennent sans force.

LE PREMIER SOLDAT.

Te voilà devenu singulièrement tendre! J'ai vu un temps où tu n'étais pas si sensible, quand tu éventrais les femmes enceintes, et que tu mettais leurs enfans au bout de ta pique.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Quelle différence!... C'était en pays étranger.

TRIFFINE.

Au nom de Dieu, mes gens, exécutez l'injuste sentence, car je n'attends plus rien que la fin de ma vie.

LE PREMIER SOLDAT.

Nous faisons aussi trop de façons avec elle. Puisque la main te tremble, à moi... (Il prend la hache.)

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Attends. Écoute : quelle est cette trompette? Regarde, voilà des cavaliers qui galopent vers nous ventre à terre.

(L'enfant, l'évêque et leur suite paraissent; l'enfant arrivant jusqu'à l'échafaud.)

L'ENFANT, aux soldats.

Arrêtez, soldats, ne frappez pas trop vite; celui qui le ferait ne serait pas sûr de sa vie. Si quelqu'un fait un pas, si quelqu'un touche cette femme, je lui brûle le cœur d'un coup de pistolet. — Je défends ma mère! — Elle aura justice contre ses ennemis et contre les faux témoins. (Se tournant vers les juges et les témoins.) Faux prêtre, j'aurai ta vie devant tous les princes. Qu'on saisisse cet homme et qu'on le mette en prison. Justice, parlement! Si on le laisse échapper, on s'en repentira. (Aux soldats qui sont sur l'échafaud.) Venez ici, misérables, avec vos cordes; jetez à terre ce faux témoin; et ce Kervoura, liez-le comme un sanglier furieux. (Aux juges.) Juges, il faudra que vous rapportiez aujourd'hui votre arrêt, car ces trois misérables doivent être pendus.

ARTHUR.

Quelle preuve apporte cet enfant de ce qu'il avance?

L'ENFANT.

Vous le saurez, Arthur. (Il court vers l'échafaud.) Mais il faut que je délivre cette sainte. Courage, madame, vous vivrez, me voilà venu à votre secours. (Il la prend par la main, et s'avance avec elle vers Arthur.) Arthur, roi de Bretagne, celui qui vous parle ici est votre fils. Oui, je suis l'enfant que Triffine a mis au monde, et c'est à cause de moi qu'elle a souffert tant de tourmens. Sauvé par la grace du Seigneur, j'ai été élevé par l'évêque saint que vous voyez. Je ne suis pas venu sans preuves. — Voici ma nourrice, que Kervoura connaît; voici des gens qui sont vivans et que vous pouvez interroger. (Se jetant dans les bras de Triffine.) Ma mère, ô ma mère; jamais vous n'avez vu de fils rempli d'autant de joie.

TRIFFINE.

Un fils, un fils.... J'ai un fils! (Elle le regarde.) Comme il est beau mon fils! (Au roi.) Arthur, oh! ne cherchez pas d'autre preuve que le cri de mon sang. (Elle étend la main sur la tête de l'enfant.) Je le bénis; c'est mon enfant.

KERVOURA.

Comment peut-on écouter les mensonges d'un singe de cet âge? — C'est sans doute un fils de prêtre qui cherche aventure. Et vous donneriez, Arthur, la couronne de Bretagne à l'enfant de quelque ribaude? Si je ne me retenais, je l'écraserais sous mes pieds.

L'ENFANT.

Je ne suis pas le fils d'une ribaude, Kervoura; je vais te le prouver, car je te connais. C'est toi, tyran, qui m'as enlevé dès ma naissance pour me faire mourir lorsque j'aurais six mois, afin de guérir Abacarus et de

gagner une couronne; le démon t'avait donné ce conseil, et l'ange du Seigneur me l'a fait connaître. Tu vois, Kervoura, que je te connais.

KERVOURA.

Tu mens.

L'ENFANT.

Pourquoi pâlis-tu alors?

KERVOURA, égaré de colère.

Je n'y puis plus tenir. Je quitte ces lieux si l'on ne chasse ce bâtard. Va-t-en, drôle, et tiens ce soufflet. (Il donne un soufflet à l'enfant.)

L'ENFANT, tirant son épée.

A moi la loi! à moi, mon père et ma mère! — Princes et barons, je veux vengeance. J'ai été insulté par ce méchant; le combat! je demande le combat!

ARTHUR.

Que Dieu juge; j'en croirai ce qu'il décidera. Laissez combattre cet enfant.

Kervoura et l'enfant descendent alors dans la lice; mais l'ange saint Michel combat à côté du fils de Triffine. Kervoura se sent comme frappé d'aveuglement, et l'enfant lui perce le cœur. Le pied sur son cadavre, et appuyé sur son épée qui est debout dans le corps du traître, il dit: Arthur, celui-ci était un méchant; je suis ton fils, et ma mère est une sainte.

Le roi ouvre ses bras à la reine et à l'enfant, et tout le monde s'en va heureux.

Ainsi finit la vie de sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en huit journées.

Que Dieu protége l'honorable assemblée qui a bien voulu l'écouter jusqu'au bout, et qu'il donne place à tous ceux qui sont ici dans son saint paradis. — Amen.

§ IV.

Les poètes bretons.

Un applaudissement général suivit le dernier mot prononcé par Tanguy; toutes les voix s'élevèrent en même temps.

— Malo! Malo! Kernewote, c'est une belle tragédie.

— Une tragédie à vous faire éclater le cœur dans la poitrine, ajouta Troadec. J'avais froid dans mes cheveux blancs en entendant les soldats parler à Triffine sur l'échafaud, et dire: — Il faut couper sa belle che-

velure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. Femme, vous ne vous leverez plus vivante de la place où vous êtes.

— Et toi, Morvan, dit Abalen en frappant sur l'épaule de l'idiot, que penses-tu de la tragédie du Kernewote ?

L'idiot releva la tête. Il jeta sur l'armurier un long regard d'une intelligence et d'une douleur indicibles, et avec un accent dans lequel l'égarement de la passion se mêlait étrangement à l'interrogation naïve et enfantine :

— Où est Triffine ? dit-il, où est Triffine ? Mon Dieu ! moi j'aime Triffine.

Puis, d'une voix harmonieuse, il murmura ces vers de son *Saint Guillaume.*

« Non il n'est point d'autre femme qui vaille celle-ci, point d'autre « femme aussi parfaite, point d'autre fleur sans tache comme elle. »

— Sur le salut de mon ame, l'idiot a raison, s'écria Abalen ; il n'y a point de Triffine dans tout le pays jusqu'à la Seine. C'est plus qu'une sainte, c'est une vraie femme, et je donnerais ma part de paradis pour vivre mes jours avec sa pareille. Oh ! ce Kervoura ! si j'avais été Arthur, je lui aurais mangé les entrailles ! Pourquoi meurt-il de la main de cet enfant ? Il aurait fallu le faire déchirer à quatre chevaux et exposer les quatre morceaux de son corps aux quatre vents du ciel.

— C'eût été une mort vulgaire, dit Coatmor, et il fallait que dans sa punition on sentît la main du Tout-Puissant. Il y avait bataille entre Dieu et le diable ; le diable avait pris un homme fort, et Dieu n'a voulu prendre qu'un enfant pour tuer l'homme fort, afin de faire comprendre que son bras était assez long pour n'avoir pas besoin d'une grande épée au bout. — Cela est habile et beau.

— Et vous, mon maître, dit Tanguy en s'adressant à Collinée, la tragédie vous a-t-elle dit quelque chose au cœur, quoique écrite dans la langue des barbares ?

— *Le roitelet aime toujours les toits de chaume où il est né, et la voix de ses frères* (1), répondit le vieillard, et cependant, Kernewote, cette pièce n'obéit guère aux règles d'Horatius.

> Ficta voluptates causa sint proxima veris;
> Nec, quodcumque volet, poscat, sibi fabula credi.

Il eût mieux valu pour celui qui a fait la tragédie qu'il eût connu la belle antiquité et qu'il eût traité quelque sujet du temps des Hellènes.

(1) Ar laouenanicq a gar atao ar touën pe leach e voüe ganen ag ar monez deus e brendeur. (Proverbe breton.)

Iliacum carmen deducit in actus. Au lieu de cet enfant, il aurait pu faire descendre de l'empirée Minerve aux bras blancs, θεα λευκωλενος, ou bien Iris la prompte messagère, ωκεα Ιρις αγγελος. C'eût été noble et grand.

— Laissez l'enfant, laissez l'enfant, cria Coatmor. Que me font à moi vos Minerve et vos Iris, maître Collinée? Je ne suis point un païen, par saint Briec! Mais l'enfant!... Oh! comme cela fait du bien de le voir délivrer sa mère! comme cela console! comme cela fait croire à la Providence! Mon Dieu! c'était bien beau ces temps d'autrefois où l'on voyait des miracles. Oh! comme j'aurais voulu vivre alors et être un saint pour causer avec les anges, parler à la mer, à la flamme, à la terre, et voir qu'elles m'entendaient!... Mais ces temps-là sont passés, il ne vient plus d'anges en Bretagne; tout se perd, les beaux miracles, les beaux usages, la foi de nos pères; nous ne voyons plus de saints chez nous, depuis que les Français sont venus. La Bretagne s'en va, et bientôt notre langue même sera oubliée.

— Ne dis pas cela, Coatmor, foi d'Abalen, cela ne sera pas. Vois-tu, quand un peuple a ses saints à lui, son langage à lui, ses chansons et ses tragédies à lui, ce peuple-là ne change pas de nom aussi facilement qu'une fille qu'on marie. Les seigneurs peuvent se faire Français s'il leur plaît, mais nous, nous resterons ce que nous sommes. Nous n'apprendrons pas la langue de ceux du haut pays, et s'ils veulent que nous les entendions, il faudra qu'ils parlent la nôtre. Nous resterons avec nos grands chapeaux et nos longs cheveux, pour nous reconnaître entre nous, et quand l'occasion viendra, malo pour la Bretagne! nous nous lèverons avec l'arquebuse et les fourches à la main, en jetant notre cri : *Liç dar pot callec deuz an Armoricq* (place aux durs garçons de l'Armorique)! Il se trouvera bien encore, de par le monde, un pauvre gentilhomme qui consentira à être duc de Bretagne; qu'en dis-tu, Kernewote?

— Je dis que le jour où il faudra chasser les Français de nos paroisses, les hommes de la Cornouailles prendront leurs habits du dimanche et leurs *penbas* les plus lourds, et que nos gentilshommes ne seront pas longs à sangler leurs chevaux des montagnes : tous ont gardé leurs anciennes pensées, et le seigneur de Pont-l'Abbé a laissé sur la porte de son grand château l'écusson de Bretagne, avec la levrette et la devise (1).

— Que la sainte Trinité vous entende! dit Coatmor, alors les beaux jours reviendront pour notre pays.

— Et les jabadeaux et les passe-pieds reprendront dans les châteaux, dit Troadec.

(1) Il fallut un ordre exprès du roi et des menaces pour le lui faire retirer.

— Et le parlement n'empêchera plus de jouer les tragédies, dit Abalen.

— Et moi, ajouta Tanguy, je deviendrai expert dans l'art de maître Collinée, et j'imprimerai les belles poésies de la Bretagne, et nous aurons nos livres, comme nous avons nos clochers, nos rivières et nos montagnes!

Un cri général de joie répondit au jeune homme.

— Béni soit le jour où tu es venu parmi nous, Tanguy, dit l'arquebusier en étendant vers lui sa large main; tu nous as fait aimer mieux notre pays et notre langage; tu es un brave compagnon, et si quelqu'un te voulait du mal, rappelle-toi que tu as dans ce corps-ci une douzaine de pichets de sang prêts à couler pour toi.

— Les Kernewotes n'ont pas moins de sang dans les veines que ceux du pays de Tréguier, répondit Tanguy, touchant la main d'Abalen et en s'inclinant avec une courtoisie toute chevaleresque; j'ai un crâne à faire défoncer à ton service.

— Je voudrais voir comme je te vois, ajouta l'armurier, l'auteur de *Sainte Triffine*, car celui-là aussi est un chrétien et un Breton.

— Tu le vois comme tu me vois, Abalen, car l'auteur de *Sainte Triffine*, c'est moi.

Une exclamation de surprise s'éleva à ces mots, et les regards se tournèrent vers le Kernewote, qui, rouge jusqu'au front, baissait les yeux et penchait la tête avec un mouvement à la fois fier et modeste; bientôt les applaudissemens éclatèrent de toutes parts.

— Malo! malo! Noël au Kernewote! Noël à *Sainte Triffine*! Noël à la Bretagne et aux auteurs bretons! du cidre, une mer de cidre, veuve Flohic, c'est aujourd'hui fête.

— Il est minuit, mes gens, dit une voix sèche qui sortit du fond de l'âtre; les chrétiens doivent rentrer chez eux maintenant.

En prononçant ces mots, la veuve Flohic s'était levée du banc qu'elle occupait dans le fond de l'immense cheminée, et, tenant à la main une chandelle de résine retenue entre les deux branches d'un bâton fendu, elle s'avançait vers la table pour enlever les pichets.

— Est-il vraiment l'heure des morts? demanda Troadec.

— Écoutez, dit la veuve.

Les buveurs firent silence et penchèrent la tête. Le son triste et clair d'une cloche arriva distinctement jusqu'à la salle de l'auberge; tous se découvrirent et se signèrent; bientôt une voix lugubre s'éleva dans la nuit:

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

— Qu'est-ce que cela? demanda Tanguy avec terreur.

— C'est *le sonneur des ames*, dit Coatmor (1); il est venu nous surprendre comme la mort au milieu de la joie et des espérances, pour nous avertir que ceux qui sont dans les cimetières lèvent maintenant leurs tombes en attendant les prières.

S'il y en a parmi vous, ajouta-t-il, qui ont quelqu'un qu'ils aiment dans le purgatoire, ils n'ont qu'à se mettre à genoux avec moi. — Voici un *innocent* (2) qui demandera pardon à Dieu pour les ames en peine.

Tous les buveurs s'agenouillèrent, et il se fit un grand silence; on entendait au-dehors le vent qui soufflait dans les toits anguleux et qui faisait grincer la poulie de fer du puits banal; la cloche du *sonneur des ames* tintait au loin, et son cri monotone arrivait par raffales, avec le bruit confus des moulins et des cascades. Tout à coup, au milieu de ces mille rumeurs funèbres, la voix de l'idiot s'éleva douce, triste et suave; elle psalmodiait le *de profundis* pour le repos des ames de ceux qui étaient morts.

§ V.

Conclusion.

Peu d'années après la scène que nous venons de rapporter, la Bretagne était en feu, et l'effort de nationalisation, qu'Abalen avait annoncé, était tenté par elle. La ligue, cette croisade religieuse dont les communes avaient fait si vite un mouvement républicain, la ligue avait pris en Bretagne un caractère tout spécial d'insurrection populaire. Un ambitieux secondaire, espèce de rognure des Guise, Mercœur, s'était mis à la tête des turbulences bretonnes, et il s'efforçait de rajuster les débris du trône ducal. Mais trop d'élémens inconciliables travaillaient alors notre province, pour qu'il pût les atteler utilement à son ambition. Le peuple et la noblesse tiraient en sens inverse. Le premier, lassé du bat féodal, avait décidément pris le mors aux dents, et faisait tous ses efforts pour se débarrasser du cavalier qui l'écrasait depuis six cents ans. La seconde,

(1) Dans toutes les villes du pays de Tréguier, on avait conservé, jusqu'à la révolution de 1789, l'usage de faire parcourir les rues par une espèce de watchman chargé de demander des prières pour les morts. On appelait en breton ce sonneur de nuit *le sonneur des ames*.

(2) *Innocent* est le nom donné en breton aux idiots. Nos paysans les regardent comme spécialement agréables à Dieu, par l'impossibilité dans laquelle ils sont de mal faire; aussi font-ils grand cas de leurs prières.

tout en se divisant en partis hostiles, tout en sollicitant le secours des communes, pour se déchirer elle-même, n'en voulait pas moins conserver ses prérogatives et son pouvoir absolu sur le corvéable. Il résulta nécessairement de ces prétentions contraires un désaccord radical entre le populaire et les gentilshommes, désaccord qui les empêcha de travailler utilement à l'affranchissement de la Bretagne. Bientôt même les paysans firent cause à part, et commencèrent à courir sus aux seigneurs et à leurs hommes d'armes, quel que fût leur gonfanon et leur cri de rescousse. Mais cet élan révolutionnaire était prématuré, ce n'était qu'une de ces crises de fièvre et de colère auxquelles un peuple, malade de son état social, s'abandonne de temps en temps; indispositions passagères, qu'un peu de sang apaise bien vite, que nos vieux historiens désignaient sous l'expression poétique d'*émotion du populaire*, et nos gazettes d'aujourd'hui sous le nom d'*émeutes*. L'émeute de la Bretagne eut le résultat de toutes celles qui n'ont pas l'esprit de naître viables et de grandir jusqu'à la révolution. On tua ce que l'on put de rebelles, on pendit ce que l'on prit, et, comme il fallait quelqu'un qui payât les frais de la guerre, on pardonna au reste. La noblesse bretonne fit ensuite sa paix avec le roi, qui lui accorda toutes sortes de faveurs pour se l'attacher, et tout alla comme devant. Ce fut la dernière tentative de la Bretagne pour s'isoler, et le dernier rêve d'indépendance de nos communes. Le peuple, détrompé de ses espérances, se replongea dans son indifférence politique, et n'opposa plus à la conquête française que la résistance d'inertie de ses coutumes, de sa langue et de ses superstitions. Ces moyens, si faibles en apparence, ont seuls suffi pour lui conserver, pendant trois siècles, sa physionomie spéciale, et ce n'a pas été, à notre avis, un spectacle sans intérêt que cette lutte silencieuse et héréditaire de quelques milliers de familles contre l'influence étrangère, lutte que prolongeront encore quelque temps les croyances et l'amour du sol, mais dont on peut prévoir la fin prochaine, et dont nous consignons ici l'expression dernière.

Ainsi, trois siècles auront suffi pour renouveler les pensées de la race la plus énergique, la plus volontaire; d'une race dont la ténacité a reçu la plus incontestable de toutes les confirmations, celle d'un proverbe populaire. Trois cents ans, jour pour jour, après cette soirée où nous avons représenté une réunion d'auteurs bretons écoutant la tragédie de *Sainte Triffine*, se berçant de l'espoir prochain de redevenir un peuple indépendant, d'avoir une langue spéciale, une littérature, un théâtre, moi qui suis peut-être le descendant d'un de ces manans-poètes, moi, Breton francisé, tout fier de savoir un peu la langue presque perdue de mes pères, je déchiffre avec peine, sur un manuscrit rongé des mites, cette même tragédie,

comme je le ferais d'un papyrus trouvé à Herculanum. Je déroule ses vers comme les bandelettes des momies d'Égypte, cherchant à y découvrir le mystère d'une civilisation perdue. Je fais effort d'historien et de philosophe pour deviner ce qui les faisait palpiter, pour mettre un instant de côté mes inclinations cosmopolites et mes aspirations vers l'association universelle, pour comprendre cet égoïsme de tribus et ces sympathies pour l'isolement national. Fils si différent de mes pères, j'étudie la pensée de ces vieux poètes comme une œuvre morte, sans être sûr de toujours la comprendre! — Et trois fois cent années ont pu effectuer de si prodigieux changemens! Et dans nul autre lieu de l'Europe, peut-être, le mouvement civilisateur n'a été plus lent, plus insensible qu'en Bretagne! Nulle part ailleurs, le passé n'est aussi près du présent, et pourtant ce passé est déjà si éloigné, qu'il faut l'étudier, comme les planètes du ciel, avec l'induction et l'analyse! Quels pas ont donc faits partout ces trois siècles qui viennent de passer? Qu'étaient-ce donc que ces géants qui ont emporté avec eux, si loin, dans les plis de leurs robes, les idées, les croyances, les espoirs de nos ancêtres, que ces idées, ces croyances, ces espoirs sont devenus pour nous des problèmes à résoudre, des thèses d'antiquaire à soutenir? N'y a-t-il pas quelque chose de rafraîchissant et de sain pour l'ame dans la contemplation de cette prodigieuse marche du genre humain, au milieu des obstacles et des piéges? En regardant, derrière cet infatigable Ahasvérus, la route déjà faite, qui oserait douter de sa force pour celle qui lui reste à faire? Qui? Peut-être quelques incrédules sans foi, exploitant le paradoxe et calomniant le progrès auquel ils doivent ce qu'ils sont, comme ces abbés du XVIIIe siècle qui riaient de la religion qui les faisait vivre; quelques prêtres du désespoir qui voudraient nous faire prendre le monde pour un manége et l'humanité pour un cheval aveugle, tournant autour de la meule de la nécessité. Mais pour celui qui cherchera la vérité, comme on a dit de la chercher, avec un cœur simple et pur, pour celui-là il ne s'élèvera point de doutes. En voyant disparaître ces natures saillantes dont la Bretagne nous offre un reste si curieux, en apercevant cette action lente, mais irrésistible, du temps sur l'égoïsme à grande échelle, décoré du titre d'esprit national, il comprendra que l'œuvre providentielle s'accomplit, et que les empreintes de la monnaie humaine s'usent dans le frottement, afin que tout puisse être un jour frappé à un coin unique. Et qu'il ne s'inquiète pas si, dans cette transition, les sociétés lui paraissent sans ordre, sans raison, sans poésie; il faut qu'il regarde notre siècle comme un déménagement du genre humain, dans lequel idées, foi et sciences se trouvent confondues. Placée entre un passé démoli et un avenir pour lequel on commence seulement à rassembler les maté-

riaux, notre société couche à la belle étoile, mal protégée par de vieilles toiles arrachées à l'ancien édifice, à grand'peine recousues, et sur lesquelles des législateurs ont écrit je ne sais quel nom, que chacun répète. Mais ce bivac n'est point la demeure définitive. Après de longues et pénibles marches dans le désert, après avoir vaincu les obstacles, commis bien des fautes, oublié bien des fois son Dieu et adoré le veau d'or, le genre humain arrivera enfin à la terre promise, et, plus heureux que les Hébreux, il n'y trouvera point d'ennemis à combattre.

En attendant, ayons foi et espérance, nous qui marchons encore sous le poids du jour, et qui ne verrons peut-être pas le soleil de Josué. Pour croire à l'avenir, étudions le passé et marquons de combien de pas nous avons devancé nos pères. Surtout ne craignons pas de revenir à la route qu'ils suivaient, nous lui avons tourné le dos à jamais.

Après avoir passé par l'état de famille, de tribu, de peuple, et enfin de nation, il ne nous reste plus qu'à accomplir la grande coopération universelle. L'être social a jusqu'ici procédé par agrégations. Grain de sable d'abord, puis rocher, puis montagne, il doit devenir, quelque jour, un globe immense qui absorbera tout dans sa vaste gravitation. Or, le jour où ce but sera atteint est déjà proche; car voilà que la montagne a grandi, voilà qu'elle prend une forme; il ne lui faut plus qu'un axe pour qu'elle devienne un monde, et, cet axe, nous en avons déjà trouvé les deux pôles, et nous leur avons donné leurs deux grands noms : *Liberté*, *Association*.

ÉMILE SOUVESTRE.

NOTICES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR L'ALLEMAGNE. [1]

En vérité, les écrivains de ce temps ont une bien grande adoration ou bien peu d'opinion d'eux-mêmes. Ils s'adorent à ce point de ne vouloir rien perdre des moindres lignes sorties de leur plume, ou ils s'estiment si peu, qu'ils n'hésitent pas à tout couvrir de leur signature. Ils ont hâte de recueillir et d'avouer au grand jour le plus mince fragment enfoui au fond d'un journal. Telles pages dictées par la circonstance et qui étaient mortes avec elle, réapparaissent sous un titre nouveau, détachées de l'événement politique ou littéraire qui les avait produites, n'ayant plus aucun sens dans le présent ni dans l'avenir.

Pour quelques écrivains de science et de talent qui ont acquis le droit, par leurs succès et leurs travaux antérieurs, de rassembler leurs plus petites productions, parce que celles-là même ont une véritable importance dans la série de leurs études; pour quelques noms éminens que le public aime à suivre dans toutes leurs transformations, et dont il recherche les œuvres avec empressement sous quelque forme qu'elles lui arrivent, com-

(1) Un vol. in-8°, chez Prevost-Crocius.

bien qui, s'abusant sur leur puissance et l'intérêt qu'ils réveillent, devancent l'âge et la renommée, et commencent la vie littéraire par où ils devraient la finir : moissonneurs hâtifs qui veulent faire la moisson avant que le blé n'ait jauni.

Depuis trois ou quatre ans surtout, la librairie française a émis sur la place toutes sortes de mélanges, *Mélanges historiques*, *Mélanges politiques*, *Littérature et philosophie mêlées*, etc., et tout récemment encore elle vient de nous donner des *Mélanges historiques et littéraires* où l'on prétend apprécier saint Augustin en huit pages, Grégoire de Tours en six, Théodore de Bèze en dix. Au moins l'auteur de ce dernier recueil a-t-il su, dans une spirituelle préface, se sauver du *ridicule* de cette résurrection en objectant l'usage et son libraire, qui a *voulu recueillir ses mélanges*. Et nous sommes bien disposés à le croire, car si nous connaissons malheureusement trop d'écrivains toujours prêts à signer n'importe quels livres, on trouve encore mieux des libraires toujours empressés à les publier. L'insatiable et ignorante librairie engloutit aujourd'hui toute sorte de pâtures : les nippes ou les embrions littéraires de tout ce qui a quelque renommée, comme les romans étiolés de ses *jeunes hommes*, jeunes en effet, car ils n'ont eu le temps de se faire ni pensée ni style. C'est ici le cas de dire que jamais, à aucune période de notre histoire littéraire, les voies qui conduisent au champ de la publicité ne furent plus larges, plus déblayées d'obstacles. N'est-ce donc pas à tort que certains jeunes gens, trop portés à s'abuser sur leur force, se plaignent de se voir étouffés, de manquer d'organes? Eh! messieurs, il ne faut qu'un peu de talent et de volonté pour se frayer sa route. Faites preuve tant soit peu de l'un et de l'autre, et la voix de la presse ne vous manquera pas.

Il y a peu d'années, un jeune homme professait les humanités ou la rhétorique dans un collége de Paris. Cette modeste chaire convenait peu à son ambition, car dès-lors il pensait à la députation et peut-être au ministère. Il ne brillait cependant ni par la science ni par les idées; mais c'était un esprit fin, souple et délié, qui jugea tout d'abord qu'il y avait une route plus sûre, plus directe que le professorat, pour le conduire au but qu'il se proposait. La presse commençait à prendre les grands développemens que vous savez : il confia sa fortune à la presse, et il fit bien; la presse a été magnifique avec lui et l'a richement doté. Quels si grands services lui a-t-il donc rendus? Qu'a-t-il fait pour elle? Une étude plus ingénieuse que profonde sur Beaumarchais; un éloge de Bossuet, un mémoire équivoque sur la littérature du XVIe siècle, qui l'un et l'autre lui valurent de partager un prix à l'Académie; de piquans articles en forme de bulletins pour les combats de la rue Saint-Denis pendant le ministère Vil-

lèle. C'est là tout, ce nous semble, avec les articles de polémique quotidienne qu'il écrit maintenant pour la Doctrine, comme il les écrirait pour tel autre système qui présenterait les mêmes garanties à sa fortune politique. La presse lui a donné, elle, richesses et puissance, une chaire en Sorbonne, une place au conseil d'état et la députation. Et qui sait jusqu'où iront ses libéralités? Elle n'ignore pas que le jeune député nourrit dès long-temps des espérances plus hautes, et soyez assuré qu'elle lui sera un appui fidèle, lorsque le simple matelot qui a tant exploré la terre ministérielle, croira le moment venu de prendre en mains le gouvernail. Vous voyez bien que la presse est une maîtresse facile, une reine débonnaire, qui n'est ni ingrate ni oublieuse, et qu'il faut bien moins de talent que d'esprit et de volonté pour captiver ses faveurs.

Mais il n'y a en tout ceci que des rapports bien éloignés avec les *Mélanges* que M. Saint-Marc Girardin appelle *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*. Pour le moment, nous n'avons qu'à nous occuper du livre, que les Allemands ont, à notre avis, traité avec un peu de dédain.

Dans la partie des *Notices* consacrée à la politique, M. Saint-Marc Girardin expose l'état de l'Allemagne; il demande l'unité germanique, et il l'espère... Pour quelle époque? Nous ne savons. C'est chose assez problématique pour qu'en la rêvant peut-être dans l'avenir, on ne puisse pas lui assigner de terme. Sans doute, s'il ne fallait qu'enlever toutes ces minces clôtures qui séparent les petites principautés, et réunir sous une même dénomination les habitans de Cobourg, de Saxe-Meinengen, de Weimar, les Hessois, les Westphaliens, le duché de Nassau et celui de Bade, etc., je crois que l'entreprise ne serait pas très difficile. Nous croyons même que si l'on en était venu là, on pourrait bien ôter toute espèce de contrepoids aux royaumes de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg. Mais l'Autriche, mais la Prusse, ces deux nations rivales qui aspirent toutes deux à dominer l'Allemagne, l'une par l'ascendant de ses vieilles traditions, l'autre par l'énergie d'une puissance qui se développe, et la perspicacité de ses vues d'avenir, comment formera-t-on jamais une unité de ces deux moitiés d'empire que l'intérêt seul du moment peut rapprocher? Comment faire baisser la tête à cette antique aristocratie de Vienne devant l'ancien petit duché de Brandebourg? comment croire que Berlin, cette ville si active, si intelligente, si animée, cette reine du Nord, s'incline jamais devant cette capitale de l'Autriche, devant cette vieille douairière de l'Allemagne, dont elle démêle fort bien la faiblesse et les rides à travers les couronnes de diamans et les manteaux d'empereur qui la recouvrent. Parlez-nous de cette unité morale, de cette unité intellectuelle de la nation allemande; c'est bien : le mot de *Germania*

embrasse tout; le nom d'Allemand fait battre tous les cœurs, et nous avons vu, en 1813, comment ce peuple savait se rallier sous un même drapeau, avec un même cri de guerre et un même enthousiasme. Mais quant à cette unité matérielle, absolue, qui ne peut reconnaître qu'un centre d'action et un gouvernement, il faut des siècles entiers pour en venir là, si jamais on doit y venir.

M. Saint-Marc Girardin se complaît surtout à parler de l'Autriche et de la Bavière. Il y a des gens qui lui ont reproché les éloges qu'il donne à ces deux pays. Eh bien! nous, nous sommes sûrs qu'il est de très bonne foi, et nous avouons que l'Autriche, vue d'une certaine façon, doit être une délicieuse contrée. Supposons, par exemple, que vous voyagiez aux frais du gouvernement, c'est-à-dire fort à votre aise, sans vous inquiéter du prix des voitures, ni de la cherté des hôtelleries, attendu que le budget est là derrière vous, qui ne sait pas chicaner avec un postillon, ou un valet de chambre. Vous traversez rapidement, en vous berçant dans une bonne chaise de poste, le beau pays de Saltzbourg aux romantiques souvenirs. Vous avez avec vous un passeport qui vous sauve des perquisitions de la douane, et des lettres de recommandation qui attendrissent la police elle-même. Vous voilà à Vienne. Vienne est une ville très curieuse par ses monumens, très belle par ses environs. Vous la visitez sous le patronage de quelque grand seigneur, non pas à pied, ce serait trop long, mais dans un coupé officiel dont les glaces ne se baissent ni devant la prison, ni devant la masure, mais devant les palais des princes, les cathédrales gothiques, ou les magnifiques points de vue qui se présentent au-delà des boulevards. De là, vous allez à Bade. C'est, en été, un lieu de réunion charmant, un petit monde de choix, une ville toute pleine de princes, toute parfumée d'aristocratie, tout éclatante d'épaulettes, de décorations et de rubans. On y passe une vie très douce; on s'y retrempe dans je ne sais quelle atmosphère supérieure à laquelle la foule ne peut atteindre. Là, vous n'avez qu'un signe à faire, et tout ce que vous pourriez regretter de Vienne accourt dans cet Élysée de Bade; l'opéra y vient avec ses dieux et ses machines, ses héros et ses danseuses; l'orchestre avec ses convois d'instrumens; l'artiste avec sa palette, et je ne sais quoi encore. Pour vous qui êtes les rois de cet empire et les divinités de ce temple, vous n'avez qu'à vous laisser aller à tous les enchantemens qui vous arrivent dans les salons de la noblesse, dans les parties de campagne, aux jours de grande fête, et aux soirées intimes. De Bade, vous revenez à Vienne. Vous avez fait vos preuves d'homme d'esprit et d'homme du monde. Vous n'avez point eu la sottise de montrer trop de libéralisme, et de lancer, comme une fusée incendiaire, au milieu de cette belle noblesse

couverte de dentelles et de gaze, un souvenir, un mot de la révolution de juillet. M. de Metternich est content de vous. Il veut vous voir ; il vous prend à part. Il vous dit que l'Autriche est mal jugée, et vous explique comme elle est sage, comme elle est forte, voire même libérale, cette Autriche que les journalistes français se plaisent à dénaturer. Vous sortez de là ébloui, subjugué par le tableau que vient de vous tracer le premier ministre, et en rentrant chez vous, vous trouvez, pour dernière preuve de la richesse et de l'esprit généreux et éclairé de l'Autriche, un panier de vin de Joannigsberg (de ce vin dont le congrès de Vienne a assuré la propriété à M. de Metternich, et qui se vend jusqu'à vingt-cinq et trente francs la bouteille en Allemagne), un brevet en règle d'un ordre assez connu, et quelque ouvrage rare sur le pays. Ce n'est là peut-être qu'une supposition; mais si tout cela se réalisait, l'Autriche, ainsi vue à travers ce prisme, ne serait-elle pas un pays merveilleux, un véritable Eldorado?

Or, vous savez ce que c'est que l'Autriche, et comme état puissant, compacte, et comme pouvoir sage et durable, deux grandes qualités que M. Saint-Marc Girardin lui attribue. L'empire autrichien se compose d'élémens tout hétérogènes, entre lesquels il n'y a jamais eu ni alliance complète, ni fusion. C'est la Bohême, cette vieille nation slave, qui est restée slave au milieu de l'Allemagne, qui, pareille à la Jérusalem déchue, se souvient de ses gloires d'autrefois, et regarde avec ambition et douleur sa royale ville de Prague et son Hradschin; c'est la Pologne, qui garde encore le reste de couronne murale qu'elle a portée, et le tronçon du glaive qui s'est brisé entre ses mains; c'est la Hongrie, où les fiers magnats votent encore dans leurs assemblées en agitant leurs sabres; la Hongrie, où les priviléges nobiliaires révoltent le peuple, tandis que les exigences impériales fatiguent cette vieille et orgueilleuse noblesse; c'est le Tyrol, où l'on ne retrouverait peut-être pas un second André Hofer, car le sang du premier n'a pu féconder les racines de l'absolutisme, mais bien celles de la liberté ; c'est l'Italie, cette reine tombée qui cherche un diadème sur son front, et qui n'y trouve qu'une plaie; qui se surprend encore à vouloir brandir sa noble épée, et qui ne soulève que des chaînes; qui regarde vers la mer comme pour voir si elle ne lui amène pas, ainsi qu'aux temps anciens, de riches cargaisons ou des flottes victorieuses, et qui l'entend se plaindre de son abandon et de son veuvage.

Sont-ce là des bases bien solides pour leur confier en toute sûreté l'avenir d'un état? Sont-ce là des elémens de durée, des membres qu'il soit si facile de rejoindre pour en former un tout imposant, complet, harmonieux?

L'Autriche ne le sent que trop peut-être; et voilà pourquoi elle main-

tient dans son administration intérieure ce système de défiance et de réserve, qui ramène tout au secret de ses délibérations, et s'efforce de ne rien laisser percer au dehors. L'Autriche est, au XIXe siècle, le seul état qui rappelle l'ancien gouvernement mystérieux de Venise. Tous ses projets se discutent dans l'ombre; toute sa politique s'enveloppe d'un voile épais, et demande le silence. Elle redoute le bruit, la publicité, l'indiscrétion des journaux; elle ne souffre pas même l'éloge, comme l'a dit M. Saint-Marc Girardin, car l'éloge peut amener le blâme, ou tout au moins la discussion, et la discussion lui fait peur. Elle a son conseil des dix, qui ne doit rien révéler de ses délibérations. Elle a son pont des Soupirs à Olmütz et à Spielberg. Silvio Pellico, Maroncelli et le noble Gonfalonieri y ont expié le crime d'avoir montré plus de patriotisme et d'idées libérales qu'elle n'en voulait. Quant à ses moyens de défense, ils reposent sur cette police dont le tronc est implanté au cœur de l'empire, au palais du ministre, et dont les mille rameaux s'élargissent, se divisent, et vont se répandre dans toutes les provinces, dans toutes les villes, dans tous les bourgs de l'empire, jusqu'aux frontières, tandis que les racines touchent, par des voies que l'on ne connaît pas, aux villes et aux royaumes étrangers. Cette police, vous la trouvez partout, à votre hôtel, dans les rues, au théâtre, à l'église; c'est le commissionnaire qui vous offre ses services; c'est le marchand qui, tout en vous ouvrant son magasin, reconnaît à votre façon de parler que vous n'êtes pas Allemand, et veut savoir d'où vous venez; c'est la jeune fille qui vous fait signe de l'angle d'une place. Restez chez vous, fermez votre porte, ne voyez personne : n'importe! on saura ce que vous avez fait tout le jour. Cachez vos lettres dans votre portefeuille, tournez la clé de votre secrétaire à double tour, vous ne serez pas bien loin, que l'on saura si c'est une correspondance d'amour ou une correspondance d'affaires que vous entretenez. D'ailleurs, la poste est là, et l'on serait mal venu de montrer ici ces susceptibilités sur le secret des lettres que nous avons parfois criées si haut en France. A Vienne, c'est chose convenue, toutes les lettres sont décachetées; personne n'échappe à cette loi commune, et l'un des hommes les plus distingués de cette ville, un homme qui, par les hautes fonctions qu'il occupe, approche très souvent de l'empereur et très souvent de M. de Metternich, ne nous a-t-il pas avoué lui-même qu'il avait été obligé de rompre des relations depuis plusieurs années établies avec un de nos compatriotes, parce que l'on ouvrait toutes ses lettres, et que dans les derniers temps ces lettres le compromettaient.

Ainsi cette police s'étend à tout. Elle entre dans l'intérieur de votre vie, dans le secret de vos occupations. Quel dommage qu'elle ne puisse

pas lire dans les replis de votre pensée! Elle a d'immenses salles pleines de cartons rangés par ordre alphabétique. Je crois que toute l'Europe se trouve dans ces cartons. Quand vous arrivez, on y cherche votre nom. S'il n'y est pas encore, on se hâte de l'y mettre, car il est convenu que tout homme qui vient à Vienne doit être noté. S'il s'y trouve, mais sans être accompagné de mauvais signes, c'est bon, vous en serez quitte pour un léger espionnage; mais s'il est joint à quelque fâcheux renseignement politique, hélas! vous ne savez pas à quelle active et rigoureuse surveillance vous allez être soumis!

Nous avons connu un jeune écrivain allemand, plein de nobles qualités, à qui la fantaisie vint un jour d'aller à Vienne. Il y apportait, aux yeux de la police, le grand tort d'avoir du talent, et le tort bien plus grand d'avoir, par-ci par-là, lâché, dans un livre ou dans un journal, quelques pages peu flatteuses pour l'Autriche. On le laisse venir; il loue un appartement pour quelques mois, et prend à son service un domestique que le maître de la maison vint lui-même lui recommander. Il y avait six semaines que ce domestique était chez lui, et il n'avait eu à lui reprocher qu'une lenteur incorrigible chaque fois qu'il lui faisait faire quelque commission. Un jour il l'envoie porter une lettre chez un de ses amis, et il attendait la réponse, lorsqu'il voit tout à coup son ami lui-même qui lui crie d'un air effaré : — Au nom du ciel! dis-moi donc quelle idée as-tu de m'envoyer une lettre par un homme de la police? — Je te l'ai envoyée par mon domestique. — Eh bien! ton domestique est un agent de police en pleine activité, que j'ai vu souvent dans l'antichambre des bureaux, et qui n'a changé de fonctions et de costume que pour obéir à l'ordre de ses chefs, et ne pas te perdre un moment de vue. — En recourant à d'autres informations, le jeune Allemand apprit que l'excessive lenteur dont il avait souvent accusé son domestique ne provenait que de sa ponctualité à porter d'abord à la police toutes les lettres qu'il lui confiait. Il le renvoya le même jour, mais il quitta Vienne.

Parlerons-nous du papier-monnaie, cette autre plaie de la nation, qui va toujours s'élargissant? parlerons-nous de cette inquisition qui pèse sur tous les journaux, sur tous les livres, et de ces restrictions sévères imposées sur tout ce qui tendrait à instruire le peuple et à l'éclairer. On dit bien que l'Autriche donne de grands encouragemens à l'instruction primaire : oui, mais, passé l'instruction primaire, les entraves se resserrent; les sentinelles de la censure sont là pour vous mesurer la science d'une main avare. Les cours de haut enseignement ont à redouter tout à la fois et les susceptibilités de la théologie catholique et les interprétations de l'agent politique. L'Autriche n'aime ni les avocats, ni les gens de lettres :

les premiers, parce qu'ils discutent; les seconds, parce qu'ils peuvent avoir des inspirations dangereuses. Quand Grillparzer eut fait jouer sa pièce de *l'Aïeule*, le succès qu'il avait obtenu engagea plusieurs personnes en crédit à la cour à solliciter pour lui de l'avancement. Il était alors pauvre employé du fisc à 12 ou 1,500 francs d'appointemens. On s'adressa pour lui directement à l'empereur, qui répondit d'un air dédaigneux : Eh! que voulez-vous que je donne à un faiseur de vers? Depuis, Grillparzer a cependant obtenu un emploi plus important que celui qu'il occupait, mais un emploi qui semble créé tout exprès pour qu'il n'ait plus un moment de liberté, et qu'il ait à chasser loin de lui les séductions de la poésie.

Heureux gouvernement que ce gouvernement de l'Autriche! heureux conseillers aulíques! heureuse police! s'ils pouvaient parvenir ainsi à mettre la pensée aux chaînes, ou à l'exiler; s'ils pouvaient renfermer tout esprit un peu rebelle, toute idée un peu trop hardie, dans une de ces fioles où Roland trouva sa raison perdue; si, dans l'éten lue de l'empire, il n'y avait plus ni pensée, ni travail d'esprit, ni discussion, ni rêves d'avenir! Oh! l'heureux pays!

Mais le peuple autrichien, si ignorant qu'il soit, n'en est pas encore là, et l'intelligence lui arrive par des voies d'où il ne devrait pas l'attendre. Ce qu'il y a peut-être de plus triste à observer en Autriche, c'est la démoralisation qui existe dans les administrations; c'est qu'au-dessus de tous les réglemens, de toutes les lois, il y a une loi suprême à laquelle personne ne résiste : celle de l'argent. Ici la douane vous tend la main en plein bureau; là la censure se déride subitement au son de quelques florins. N'y allez pas avec tant de réserve ni d'un air si timide. Le marché se traite sans façon sous les yeux du chef, qui est d'accord avec son employé. Le prix se discute, et quand vos conventions sont bien arrêtées, vous donnez votre argent, et l'on vous accorde la faveur que vous demandez. De là vient qu'en Autriche il n'y a plus de douane et de censure que pour celui qui ignore le secret de les rendre muettes, ou pour celui qui n'a pas le moyen de les corrompre. Allez chez les principaux libraires, vous y trouverez les journaux français dont l'entrée dans les états autrichiens est sévèrement interdite, les livres dont un arrêt spécial défend la circulation et la lecture. Tout cela vient sous le couvert d'un grand seigneur que l'on gagne à prix d'argent, ou par suite du marché que l'on fait avec la douane. Ainsi le Viennois connaît tout ce que son gouvernement voudrait lui dérober. Ainsi il peut se repaître de ces germes de libéralisme dont on cherche à le garantir, et chaque nouveau livre qu'il acquiert lui révèle

en même temps la vénalité de ceux qui le gouvernent! Quel enchaînement de réflexions! et quel progrès!

Telle qu'elle est, j'aime pourtant mieux l'Autriche que la Bavière. L'Autriche a au moins un système à elle, une marche déterminée depuis long-temps; quand on est là, on sait à quoi s'en tenir; on sait qu'en s'arrêtant à cette condition de ne point parler politique, de ne pas médire de la police, ni des prêtres, ni de M. de Metternich, de ne rien écrire de suspect, et de penser le moins possible, ou du moins de penser tout bas, on peut tout à son aise courir le monde, respirer le grand air sur les boulevards, s'en aller au Prater, au théâtre, au bal, et mener du matin au soir bonne et joyeuse vie. Mais la Bavière, on ne sait encore ce que c'est. On y marche comme sur une planche vacillante. Elle a été libérale, et elle a foulé aux pieds les idées de libéralisme; son roi lui avait donné une constitution, et maintenant il n'a rien de plus à cœur que de la morceler et de la rogner; il voulait avoir des députés libres et indépendans, et il fait mettre en prison ceux qui s'avisent de voter autrement qu'il ne l'a dit; jeune homme, il a chanté la liberté, mais le baiser qu'il lui donnait était un baiser de Judas, il l'a trahie.

La Bavière a eu son caractère marqué, son rôle indépendant, et la voici qui se traîne à la remorque de l'Autriche, qui se met à genoux devant elle, qui, dans la peur qu'elle a de ne pas assez bien l'imiter, exagère encore toutes ses mesures de rigueur, tout son système de défiance, tout son espionnage religieux et politique. Je ne connais pas de ville qui présente, comme Munich, tant de doute et d'incertitude dans les esprits, tant de malaise intime, et tant d'élémens contradictoires : des moines, des soldats, des couvens et des maisons de joie; la religion prise à son plus haut point de rigorisme, et la dépravation de mœurs poussée au dernier degré. Munich est une ville toute sensuelle, qui se couvre d'un froc et porte un chapelet à sa ceinture. Le roi se déclare l'ami, le protecteur des sciences, et il laisse mourir l'université, en l'emmaillotant, en lui disputant pied à pied l'espace qu'elle occupe et la liberté d'enseignement dont elle a besoin. Il est artiste; il devrait avoir l'ame grande et généreuse de l'artiste, et il existe un édit d'après lequel tout écrivain qui a mal parlé de lui doit venir faire amende honorable devant son portrait. Un jour, un jeune homme, condamné à cet acte de soumission dégradante, cracha sur le portrait qu'on lui présentait. On le mit en prison, et depuis personne n'a pu dire ce qu'il est devenu.

Une autre fois vous entendez publier dans les rues de Munich une ordonnance ainsi conçue : « Quand S. M. paraîtra dans la rue, tout le monde sera obligé de la saluer. Si on est à pied, on restera devant elle

chapeau bas, jusqu'à ce qu'elle ait passé. Le cavalier descendra de cheval, et les personnes en voiture feront arrêter leur voiture. »

Le lendemain, le roi va à la chasse, et aperçoit un étudiant qui restait là, sa casquette sur la tête. Le roi descend de cheval, accourt vers lui : Me connais-tu? dit-il. — Non, monsieur, répond l'étudiant. — Or, il faut vous dire que S. M. n'a rien moins qu'une tournure royale, et que, pour ne pas exposer ses sujets à enfreindre involontairement son édit, il aurait bon besoin d'écrire sur son chapeau :

Je suis Gillot, berger de ce troupeau.

— Ah! tu ne me connais pas? ajoute le roi. — Non, monsieur, dit le pauvre étudiant, qui commençait pourtant à avoir peur. — Tu es un insolent. — Et il lui arrache sa casquette. Alors il arriva une scène fort plaisante. Un chambellan, qui avait admiré l'héroïsme de son maître, aperçut, à quelques pas de lui, un Anglais qui contemplait cette scène avec tout le flegme britannique, et ne pensait pas à se montrer plus sage que l'étudiant. Le chambellan s'élance avec colère et lui jette son chapeau par terre. L'Anglais riposte par un soufflet; et comme c'était un membre du parlement, un colonel, un homme puissant enfin, le lendemain, le chambellan fut obligé d'aller lui faire ses excuses.

A part cette belle partie de la Bavière où Vurtzbourg élève son vieux dôme au milieu des coteaux de vignes, où Bamberg s'étage toute radieuse au-dessus des plaines couvertes de houblons, le reste du royaume est une pauvre contrée. On y trouve peu de culture, peu d'industrie, presque point de commerce, et Nuremberg et Augsbourg doivent y pleurer leur prospérité et leurs jours de gloire d'autrefois. Munich, que M. Saint-Marc Girardin nous dépeint comme une ville merveilleuse, représente dans son enceinte tout le malaise, tous les vices radicaux du royaume. Il y a là moins de journaux, moins de libraires, moins de mouvement intellectuel que dans une des villes secondaires de la Saxe ou de la Prusse. On n'y imprime que des livres d'église, on n'y fabrique que de la bière.

Le roi de Bavière a cru se faire pardonner toutes ses erreurs de roi en affichant un amour excessif pour les arts; mais encore faut-il que cet amour, si noble qu'il soit, trouve une sanction dans les moyens qu'il possède légalement de se satisfaire. Aujourd'hui, il construit tout à la fois un nouveau palais, une chapelle byzantine et deux musées; tout cela bâti sur la plus grande échelle, peint à fresque et orné avec une magnificence toute royale. C'est une entreprise gigantesque à laquelle il faudrait la main d'un Louis XIV, et le pauvre roi Louis de Bavière n'est pas un

Louis XIV. Il prélève, il est vrai, sur une population de trois millions d'habitans une liste civile assez notable, environ sept millions de francs; mais cela ne suffit pas encore pour subvenir à ses dépenses. Il faut qu'il ait recours à des moyens extraordinaires, à des emprunts forcés, parfois même à des exactions. En attendant, il oublie complètement pour une ville comme Munich les choses de première nécessité. Il a construit, pour le plaisir d'inscrire sur les murailles, au-dessus de quelques fresques, ses mauvais vers allemands, il a construit un grand bazar où personne ne va, où vous ne trouveriez pas plus de trois marchands et un mauvais café, et vous chercheriez en vain dans toute la ville une halle, un marché couvert. Lui qui dépense des millions pour se bâtir un palais de fantaisie, n'a pas eu quelques milliers de florins à donner pour mettre à l'abri les laboureurs qui apportent leurs denrées à la ville. Il est allé jeter au milieu de la campagne sa Glyptothèque et sa Pinakothèque, comme pour dire à la ville : Tu viendras jusqu'ici; et la malheureuse ville aura beau se tirailler en tout sens, elle n'ira jamais jusque-là; elle a déjà plus de maisons qu'il ne lui en faut, et les rues commencées ne s'achèvent pas, car ce n'est ni une ville de commerce, ni une ville d'industrie : c'est une pauvre ville royale qui ne se soutient que par les fonctionnaires, la cour et la garnison. Versailles pouvait devenir une ville splendide avec de telles ressources; Versailles était au XVIIIe siècle le rendez-vous de l'Europe; mais Munich!.. Ainsi, à prendre la question sous ce point de vue rationnel et pratique, cet amour des arts, ce besoin d'élever des monumens qui pouvait être, chez Louis XIV et chez Napoléon, une grande et noble pensée avec les immenses ressources qu'ils possédaient, n'est, chez le petit roi de Bavière, qu'une dure ténacité d'égoïsme, une misérable envie de s'illustrer au détriment du bien-être matériel de ses peuples. Et voilà cependant ce que M. Saint-Marc Girardin loue avec emphase. Quand son *article* parut dans les *Débats*, il fut répété par les journaux de la Bavière, empressés à faire leur cour au pouvoir. Le roi le déclara charmant, mais les Munichois haussèrent les épaules.

Si de la partie politique nous passons à la partie littéraire, nous verrons que, pour être plus variée, elle n'est ni plus riche ni mieux pensée.

Le conte de *Marino Faliero* arrive un peu tard après l'élégante traduction d'Hoffmann de M. Loève-Veimars, et les nombreuses appréciations que l'on a faites du romancier allemand.

Les *Chants de Koerner* ont été aussi traduits maintes fois.

La *Légende de Cologne*, quoique arrangée avec esprit, n'est pas complète. Il y en a encore deux autres dans les traditions allemandes des frères Grimm.

Les *Récits et Contes divers* ne sont qu'une pauvre compilation. M. Saint-Marc Girardin ne s'est pas même donné la peine de choisir les hypothèses les plus justes et les mieux fondées. Ainsi, par exemple, en parlant du *Roman du Renard*, il nous explique très longuement comment l'idée de cette fine satire du moyen-âge a été empruntée aux dissensions d'un duc de Lorraine avec son ministre, et cette assertion a été depuis long-temps détruite de fond en comble par les savans d'Allemagne, notamment par Grimm et Gervinus. Il est assez démontré aujourd'hui, à tout homme qui connaît un peu l'histoire de ce poème et les modifications qu'il a subies en passant d'un pays à l'autre, que ce ne peut être une satire locale restreinte dans les limites d'un petit état. C'était la satire de l'époque, la satire des vices du clergé et de l'ambition des grands qui opprimaient le peuple. De là vient que ce poème a joui d'une si grande popularité, et que la France, l'Allemagne, la Hollande, le Danemarck, l'Angleterre, l'ont tour à tour adopté.

Nous ajouterons sur l'origine de ce poème quelques mots que M. Saint-Marc Girardin n'a pas daigné nous dire.

Selon M. Grimm, ce poème a dû prendre naissance au IXe siècle dans la Flandre française. Il fut écrit en latin par un prêtre. C'est de cet ouvrage que procèdent tous ceux que nous connaissons, et le poème hollandais le *Reinaart de Vos*, de Willem, et le *Roman du Renard*, français, publié par M. Méon, et les poèmes en haut et bas allemand. Il existe encore sur cette fable du renard un ouvrage plus ancien : c'est le poème latin d'*Isengrimus*, découvert par Grimm il y a quelques années, et qui doit remonter au XIe siècle. Les poèmes hollandais et français ne datent que du XIIIe, et le poème en plat allemand du XVe.

Le *Voyage* à travers les Vosges, pour arriver à Colmar, est loin de donner une idée satisfaisante des scènes tour à tour riantes et grandioses que présente l'aspect de ce pays. Si jamais vous l'avez parcouru par une belle matinée d'été, quand vos regards surpris découvrent d'un côté cette longue chaîne des Vosges, de l'autre, cette ligne bleuâtre de la Forêt-Noire, et, au milieu, cette plaine si vaste et si riche, traversée par le Rhin, quand le brouillard, qui pendait comme un voile au sommet des montagnes, se déchire tout à coup, et que là haut vous voyez poindre ces restes de manoirs, ces ruines de vieux châteaux dont le savant Schweighaüser nous a si bien redit l'antique histoire; au milieu de ce silence de la vallée, dans cette pure atmosphère du matin, au pied de ces ruines imposantes, en face de ces jolies maisons de campagne, de ces prairies si vertes et si fraîches, de quelque côté que vos yeux se tournent, ils rencontrent de gracieux, de magnifiques tableaux. M. Saint-

Marc-Girardin n'en a rien dit; son prosaïsme ne les a pas vus, ou sa chaise de poste l'a emporté trop vite.

Les *Voyageurs en Suisse* sont une jolie bluette, écrite dans un moment de verve et de bonne humeur.

L'*Analyse des Niebelungs* est incomplète. Ordinairement, lorsqu'on se propose de faire connaître un poème étranger, on en indique au moins la marche et le dénouement; mais ici l'auteur s'arrête à moitié chemin. Heureusement que, par une exquise prévoyance, M. Ampère avait suppléé depuis deux ans (1) à cette lacune du livre de M. Saint-Marc Girardin.

Après tous ces chapitres négligés ou superficiels des *Notices*, arrive une autre dissertation littéraire avec un nom imposant en tête : Goëthe! et, à la suite de ce nom, quatre pages! Quatre pages sur Goëthe, le roi, le créateur de la nouvelle littérature de sa nation, l'homme de génie qui a tenu pendant près d'un siècle le sceptre de la poésie allemande! Que diriez-vous donc, digne Schubart, vous qui avez fait tant de leçons publiques sur *Faust*, et vous, Weber, qui avez écrit un livre entier seulement sur la *Fille naturelle*, et vous Güschel, qui venez de publier encore trois volumes sur le caractère de Goëthe, et vous, Falck, et vous, Müller, et vous tous admirateurs passionnés du grand homme, que diriez-vous donc si l'on vous apprenait qu'il existe en France un écrivain qui a la prétention de connaître la littérature allemande, un professeur en Sorbonne, qui a trouvé le moyen de résumer, en quatre pages, tout ce qu'il avait à dire sur Goëthe?

Voici ce qui nous a le plus frappé dans les quatre pages sur Goëthe :

« Rien n'est si varié, dit M. Saint-Marc, que les œuvres de Voltaire. Cependant partout il y a une idée qu'il poursuit, partout un but qu'il cherche à atteindre. Dans Goëthe, rien de semblable. Le poète est partout dans les œuvres de Goëthe; mais l'homme, où est-il? Que veut Goëthe, encore une fois? Quelle influence veut-il exercer? Je ne sais; j'ai beau consulter à ce sujet son théâtre et ses romans : point de réponse. Il emprunte ses sujets tantôt au génie de la Grèce, tantôt au génie du moyen-âge. Voltaire aussi varie ses sujets; mais dans tous ses sujets il y a une singulière unité d'esprit. »

Ce que Goëthe voulait, il est facile de le voir. Goëthe était tout entier préoccupé de la question d'art; c'était l'art qu'il aspirait, dit-il lui-même dans ses Mémoires, à rechercher jusqu'à sa source, à étudier dans sa pureté primitive. C'était l'art qu'il désirait présenter sous toutes ses faces.

(1) *Sigurd*, traduction épique selon l'Edda et les Niebelungs. (REVUE DES DEUX MONDES du 1er août 1835.)

Voilà pourquoi, quand il l'a atteint d'un côté, il se hâte de le poursuivre de l'autre. Voilà pourquoi il passe tour à tour de la forme un peu rude du moyen-âge à la forme solennelle de l'antiquité, et de l'encadrement du drame à l'encadrement de la comédie ou de la poésie lyrique. L'art, c'est là sa pensée dominante, c'est là son but constant. Il n'y a peut-être pas une page de cet homme de génie, pas une petite ballade, pas une de ses simples chansons, qui ne porte, dans la coupure du vers, dans le choix des expressions, dans l'harmonie du rhythme, l'empreinte de cette pensée d'élaboration qui tendait à tout soumettre à un moule sévère et artistement travaillé. De là il arrive parfois que ses compositions sont un peu froides, que quelques-unes ressemblent, comme l'a dit Heine, à des statues de marbre blanc, bien polies, et inanimées. Mais approchez-vous de plus près, quelle finesse de détails! quelle grace et quelle fermeté de dessein! quel admirable coup de ciseau!

Avec cette idée d'art bien arrêtée, et cette volonté puissante de la suivre, l'influence que Goëthe devait avoir, il l'a eue, et elle a été immense. Il a entraîné à sa suite toute la jeune Allemagne; il lui a montré les nouvelles voies où elle devait marcher, et lui-même semble, à chacun de ses essais, avoir voulu s'élancer en tête, et frayer le chemin.

Après cela, que M. Saint-Marc Girardin veuille bien envisager dans leur ensemble les œuvres de Goëthe, nous osons croire qu'elles présentent un aspect tout aussi imposant que celles de Voltaire.

Il y a encore dans ces *Notices* un chapitre que nous avions hâte de lire, c'est celui qui a pour titre : *Des anciens poèmes épiques germains*; mais nous avons été complètement déçus dans notre espérance. L'auteur ne dit que quelques mots sur le cycle germanique et passe immédiatement à l'Edda. Pourquoi donc abandonner si vite cette longue chaîne d'épopées germaniques? M. Saint-Marc Girardin a-t-il pu nous croire si indifférens à cette merveilleuse poésie que les Wolfeam d'Eschenbac, les Henri d'Offterdingen exhalaient en face des gothiques cathédrales, comme un chant d'amour ou comme une prière? Qui de nous ne se fût pas réjoui de voir fidèlement reproduire, et la chanson mâle et sauvage de Hildebrand, et les romanesques aventures de Walther, et ces deux beaux monumens du moyen-âge, ces deux grandes épopées de la chevalerie, les *Niebelungs* et le *Livre des Héros?* Il y avait même des remarques du plus haut intérêt à faire sur les épopées allemandes, dont le sujet a été emprunté aux écrivains d'une autre nation. Ainsi, les poèmes de *Titurel*, *Parcival*, *Tristan*, *Vigalois*, etc., ne sont pas d'origine allemande; mais, en passant d'un pays à l'autre, ils ont pris une forme toute nouvelle. Ils se sont empreints de la naïveté, du mysticisme de la vieille Germanie; et tout en

conservant les noms, les faits que leur léguait la tradition française ou anglaise, ils sont devenus germains par le fond de la pensée, par le style et le coloris.

Malheureusement, il faut bien le dire, dans cette occasion comme dans les autres, le professeur de la Sorbonne a fait défaut; l'écrivain *littéraire* a manqué à sa tâche quand il s'agissait des richesses intellectuelles de l'Allemagne, comme l'écrivain *politique* s'était timidement effacé, avait gardé un prudent silence en présence de la monarchie de Metternich et des petites royautés que le ministre-roi tient en laisse. Il n'est resté que le *touriste*. M. Saint-Marc Girardin nous a donné son *tour* en Allemagne comme les *dandies* de Londres publient, à chaque saison d'hiver, leurs voyages de six semaines en Suisse, en Italie ou en Espagne. Les *Notices politiques et littéraires* sont exactement de la même force et de la même famille que ces innombrables livrets dont la librairie anglaise est inondée chaque année sous le titre de *Sketches of Italy, Excursion in Spain, a Tour in India, my Sketch-Book*, etc., etc., livres de *Fashion*, mais dont la *Fashion* anglaise fait au moins les frais, tant elle est convaincue que ces livres sans importance ne contiennent aucun enseignement utile ou nouveau. Ici seulement la différence des *touristes* anglais et du *touriste* français est bien marquée : le budget, dit-on, a généreusement défrayé M. Saint-Marc Girardin de ses deux excursions au-delà du Rhin. Nous souhaitons pour le budget que l'auteur ait rapporté de son *tour* en Allemagne un fruit meilleur que ses *Notices politiques et littéraires!*

F. DE LAGENEVAIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1835.

La saison des foins rappelle dans leurs prés les représentans de la France. Le ministère lui-même va se disperser. Déjà M. Thiers a pris sa retraite aux portes d'Asnières, à peu de distance des ombrages royaux de Neuilly; M. Guizot part demain pour Eu avec le roi, et M. le président du conseil parle quelquefois, avec un soupir, du calme et de la fraîcheur qui règnent dans son château de Broglie. C'est à qui fuira les affaires et gagnera les champs. M. Pasquier et la chambre des pairs se voient avec désespoir cloués sur leurs siéges, et demandent grace aux détenus d'avril. Dans peu de jours, Paris sera désert, et c'est tout au plus s'il s'y trouvera assez de ministres pour expédier le courant des affaires.

Trois ministres manquaient déjà aux deux derniers conseils. Il s'agissait cependant du procès et de l'intervention. Pendant la petite et courte maladie de M. Pasquier, l'inquiétude avait été grande. On voyait la présidence des débats passer inévitablement à M. Portalis ou à M. Séguier, M. Bastard ayant refusé de remplacer M. Pasquier, et M. de Broglie se trouvant, par sa position, déchargé tout naturellement de ses fonctions de vice-président. Or, M. Portalis s'est trouvé, à cette occasion, fréquemment en mésintelligence avec le ministère, et la brusquerie, la bizarrerie de M. Séguier effrayaient la chambre. D'un autre côté, quelques nouveaux scrupules étaient venus tourmenter M. Pasquier au fond de son

lit. Il hésitait à venir se replacer en face de ces accusés traînés à l'audience par vingt gendarmes, frappés et tourmentés sur leurs bancs en présence de la pairie qui se flétrit en assistant à cette torture. Dans une des dernières séances, on a vu des juges se lever sur leurs siéges, et exciter les gardes municipaux à la violence; nous pourrions en citer un ou deux qui accompagnaient ces invitations de termes que le corps-de-garde envierait à la cour des pairs. La presse a recueilli ces faits, et ils n'ont pas été contredits; d'ailleurs on sait que la presse a lieu d'être circonspecte à l'égard de la pairie qui a montré plus que de la sévérité envers elle. Dans cet état de choses, les esprits sains de la chambre, et dans ce nombre nous comptons M. Pasquier, ont de nouveau cherché les moyens de mettre un terme à ces violences qui semblent devoir augmenter chaque jour. La proposition de renvoyer à la session prochaine pour obtenir une loi de procédure, a été remise sur le tapis; mais il a été impossible de s'entendre. M. Pasquier sommé par le ministère, au nom de la paix publique et de la royauté, de reprendre les rênes du procès, s'est levé piteusement de son lit de malade, et demain il se remettra à ses rudes et pénibles fonctions. On s'attend chaque jour à la retraite de M. Molé et de ses amis, qui ne peuvent assister long-temps à des scènes semblables à celles qui se sont passées, sans dévier de leurs principes. Mais n'importe, le procès continuera. M. Guizot a déclaré, dit-on, qu'il le mènerait à fin, ne restât-il que dix juges. M. Guizot a raison, dix juges suffisaient bien à Venise pour condamner des populations entières, pourquoi dix juges ne suffiraient-ils pas à Paris?

L'intervention est comme le procès. On s'y engage chaque jour un peu plus, sans bien savoir où l'on ira. On a débuté, il est vrai, par une timidité extrême. Tandis que l'Angleterre publiait la suspension du bill d'enrôlement, *le Moniteur* se bornait à ouvrir les bureaux de M. Persil aux volontaires de l'armée d'Espagne. Peu à peu on s'est avancé davantage, et les articles belliqueux du *Journal des Débats* ont surgi comme une menace dirigée contre la majorité du ministère. La France paiera la solde de la légion étrangère, la France donnera des officiers-généraux, elle enverra le long des côtes d'Espagne trois vaisseaux de ligne et sept ou huit frégates. Voilà déjà de grandes concessions faites au parti de l'intervention, c'est-à-dire à M. Thiers, car ni le roi, ni le maréchal Maison, ni le duc de Broglie, ni M. Guizot ne sont pour l'intervention. Le roi la combat toujours avec la même énergie; le maréchal jure qu'une intervention déguisée est absurde, et qu'une intervention avouée est folle. M. de Broglie s'est prononcé hautement dès le commencement de cette affaire, et le silence obstiné et prolongé de M. Guizot en dit plus que toutes les paroles.

Généralement, on sait peu de gré à M. Thiers d'avoir ainsi fait intervenir le *Journal des Débats* dans l'affaire de l'intervention, et vienne un instant favorable, on lui fera sentir toute la légèreté de sa conduite. Les familiers du château ont déjà remarqué sur la figure du maître les signes d'impatience et d'ennui qui se manifestent souvent au nom de M. Thiers, et quelles que soient l'obséquiosité et l'adulation du ministre auprès des gens de guerre et des hommes de l'empire, le maréchal Maison s'explique assez nettement pour laisser voir le peu de cas qu'il fait de son petit et remuant collègue. En un mot, on est las de M. Thiers, on voudrait s'en débarrasser honnêtement, et M. Guizot, qui se pique à son égard d'une fidélité vraiment platonique, a peine à déguiser le plaisir que lui causerait la retraite de son jeune ami. Pour M. Thiers, il s'inquiète fort peu de ces symptômes, ou plutôt il ne les voit pas, et avec sa présomption ordinaire, il se flatte de faire dominer le principe de l'intervention, de vaincre le roi, et d'arriver, en passant sur le corps de tous ses collègues, à la présidence du conseil. On ne peut, au reste, se figurer l'enivrement de M. Thiers. Entouré d'une petite cour qui le flatte et l'admire, choyé dans sa maison de campagne par les femmes, par les artistes, par tout ce qui dépend de lui, il se montre rarement au ministère et traite les affaires avec un mépris tel qu'il daigne à peine entendre les rapports verbaux de ses chefs de division. M. Thiers en est venu à ce point qu'il répondait dernièrement à un ex-fonctionnaire qui réclamait de lui un peu vivement l'exécution de sa parole, et qui invoquait la sainteté d'un engagement formel : « Monsieur, je donne des espérances, mais je ne fais pas de promesses. » Napoléon, dans tout l'éclat de son despotisme, ne se fût pas permis une réponse aussi ourecuidante.

Notre bon et célèbre Béranger peut apporter un douloureux témoignage de ce que nous avançons. En apprenant que M. Thiers avait donné l'ordre de transférer M. Trélat à Clairvaux, il se rendit auprès de M. Thiers, sans autre mission que celle qui lui était donnée par l'intérêt qui s'attache à l'infortune. M. Thiers a dû à Béranger et à feu Manuel l'amitié profitable dont l'honora autrefois M. Laffitte. Il devint ainsi propriétaire d'une demi-action du *Constitutionnel*, et c'est en quelque sorte sous la main protectrice de Béranger que s'élevèrent les fondemens de cette fortune qui a tant grandi depuis quelque temps. Béranger pria donc M. Thiers de se rappeler Magalon et l'indignation que lui, M. Thiers, avait ressentie en apprenant le traitement indigne infligé à cet écrivain par M. Corbière. Il ajouta que, sous la restauration même, ses chansons ayant été jugées coupables et l'auteur condamné à la prison, la prison avait été douce et honorable, et que personne n'avait songé à envoyer le chansonnier séditieux à Poissy

ou à Clairvaux. M. Thiers fut inexorable; il déclara qu'il avait le droit de choisir entre les maisons de détention; qu'un écrivain, ne fût-il condamné qu'à un jour de prison, le ministre était maître de lui faire passer ce jour dans un cachot, et dans un cachot à l'extrémité de la France. En fin, il s'exprima avec tant de violence, que Béranger sortit la tête baissée, en regrettant peut-être M. Corbière. M. Trélat ira donc à Clairvaux, et Dieu sait s'il n'est pas destiné à figurer, à son tour, sur la charrette de M. Lionne.

Quelques journaux assurent que le voyage de M. le duc d'Orléans n'est autre chose qu'une sorte d'exil, qui lui aurait été infligé pour avoir fait quelques caricatures sur M. Thiers, et l'avoir représenté sous les haillons de Robert Macaire. On s'est trompé. D'autres attribuent le départ du prince au désir de voir la princesse de Wurtemberg dont il a été question. Il n'en est rien non plus. M. le duc d'Orléans voyage uniquement pour son plaisir, et non pour celui de M. Thiers, ou pour chercher, en chevalier errant, une princesse à conquérir. On l'a vu sur les bords du lac de Genève où se trouvaient, par hasard sans doute, quelques-unes des plus jolies femmes de la société de Paris; mais pour l'alliance projetée avec la maison de Wurtemberg, il en est peu question maintenant. Accorder une princesse de la sainte-alliance à un prince de la maison de juillet est une décision trop grave pour ne pas la soumettre au jugement des souverains, et la réponse de l'empereur de Russie, qui a été consulté par le roi de Wurtemberg, viendra sans doute de Kalish et de Carlsbad.

Plus le moment de ces conférences approche, plus les instances auprès de l'empereur d'Autriche augmentent. Jusqu'à ce jour l'empereur a répondu négativement aux deux invitations qui lui ont été faites. La cour de Vienne allègue des raisons d'étiquette. Le *Puntiglio* de la maison de Lorraine n'admet pas, dit-on, que l'empereur puisse se rendre à une conférence chez le roi de Prusse. Il est prêt à recevoir ses alliés dans ses états héréditaires, mais le choix de Kalish est un obstacle à sa présence dans le congrès. On espère toutefois vaincre cette résistance; en attendant, il serait bien curieux de connaître les démarches sans nombre et les efforts inouis des ministres étrangers pour obtenir cette concession de la cour de Vienne.

La nouvelle de la prochaine publication d'un acte diplomatique lancé de Carlsbad, et dont parle *le Mercure de Souabe*, est bien prématurée encore. C'est annoncer le résultat des démarches qu'on fait en ce moment, avant que ces démarches aient eu encore le moindre succès. Il est évident que le refus de l'empereur d'Autriche de se rendre à Kalish est une fin de non-recevoir opposée à ce projet de manifeste et de resserrement d'alliance. M. de Metternich ne se trouve pas encore assez maître de son

souverain pour exiger de lui un acte aussi décisif, et les antécédens de M. de Metternich auprès de l'empereur actuel, quand il n'était encore qu'archiduc, l'obligent à de grands ménagemens. On comptait beaucoup sur l'anéantissement de la révolution en Espagne et le triomphe de don Carlos; on se disposait à faire quelque chose de décisif quand la sainte-alliance se serait trouvée fortifiée de ce côté; mais la mort de Zumala-Carréguy pourrait bien entraver les affaires de don Carlos, et retarder encore pour quelque temps l'expédition du manifeste de Carlsbad.

D'ailleurs, les embarras de M. de Metternich augmentent sans cesse. Chaque jour, l'empereur Ferdinand montre moins de sympathie pour son habile et profond ministre. On sait que l'empereur a refusé de transmettre à la députation lombarde la réponse royale que lui avait formulée M. de Metternich, et que sa majesté apostolique a rayé, de sa propre main, la phrase de ce rescrit, par laquelle on déclarait qu'il ne serait apporté aucun changement à la politique qui régit les possessions de l'Autriche en Italie. Cette circonstance a produit un grand effet à Vienne, où il a été fortement question de la retraite de M. de Metternich. Nous ne pensons pas que M. de Metternich se retire, et sa retraite, si elle avait lieu, ne serait certainement pas de longue durée, tant les embarras s'accroîtraient autour du nouveau monarque, dont la situation offre beaucoup d'analogie avec celle de Louis XIII avec Richelieu. Il résulte toutefois de ces différends que la main de M. de Metternich s'appesantira moins rudement sur l'Italie, et que ses négociations diplomatiques, si absolues jusqu'à ce jour, seront désormais soumises à un contrôle qui le gênera. Les conférences de Kalish et de Carlsbad se ressentiront d'abord de la position de M. de Metternich, et elles perdront ainsi une grande partie de leur importance.

C'est encore vers M. de Talleyrand que se tournent toutes les inquiétudes; c'est de lui qu'on craint et qu'on espère, non pas un dénouement ni une solution, qui sont choses impossibles, mais un biais pour empêcher un choc entre la quadruple alliance et la sainte-alliance, une façon d'accommodement et d'attermoiement entre les principes opposés qui se donnent aujourd'hui rendez-vous en Espagne, comme pour en finir par un combat singulier. M. de Rigny, envoyé, en manière de promenade, du côté de la Belgique et du Rhin, a fait sentir la nécessité d'avoir au nord un diplomate plus habile et plus en crédit que lui, et M. de Talleyrand, à la lecture de ces dépêches, tout guéri de la goutte qui l'a empêché de prendre part au procès, s'est senti subitement atteint d'une indisposition qui l'oblige d'aller d'eaux en eaux jusqu'à Carlsbad. Son médecin ordinaire l'engage à quitter de nouveau Paris où il est de retour, et à essayer alterna-

tivement des bains minéraux de Tœplitz, non loin de Kalish, d'Ems, de Carlsbad, et de tous les lieux où va s'assembler préalablement la diplomatie européenne; puis le repos lui deviendra nécessaire, et il ira le goûter à Vienne. On sait que M. de Talleyrand ne voyage jamais que pour sa santé.

Si l'on osait, on proposerait bien aussi un voyage d'outre-mer à M. de Talleyrand, ne fût-ce qu'une traversée du Hâvre à New-Yorck, car nos affaires avec l'Amérique prennent une tournure singulière. Les journaux américains et l'opinion publique se prononcent vertement sur l'amendement Valazé; or le président Jackson n'a pas besoin d'être excité à nous traiter avec hauteur, et à refuser toute explication, toute espèce d'excuse. C'est au contraire, dit-il, la France qui nous doit une excuse, ou tout au moins une indemnité.—Que fera donc le ministère? L'amendement est formel. L'honneur français veut une réparation, et la fierté américaine la refuse. Comment faire courber cette fierté? Assurément, ce n'est pas le ministère actuel qui l'essaiera. La discussion qui a eu lieu dans les chambres a suffisamment révélé sa faiblesse, et cependant il lui eût été si facile de sauver la dignité du pays! Nous ignorons s'il sait que l'apparition à New-Yorck du brick qui vint chercher notre envoyé, M. Serrurier, jeta l'effroi dans tout l'état, et que chacun se disposa à s'éloigner, à la seule idée de la présence d'une flotte française, dont on croyait déjà voir *la mouche* dans le léger bâtiment au pavillon tricolore, qui franchissait l'entrée de la rade. Aujourd'hui, le gouvernement de l'Union est fort de notre hésitation, et peut-être, après avoir obtenu toutes les satisfactions et tous les subsides qu'il demandait, nous forcera-t-il à des démonstrations violentes que le ministère nous eût épargnées avec un peu de noblesse et de patriotisme.

On a de singulières nouvelles de Prague dans les salons carlistes. Il s'agit d'un ordre ou d'une prière, comme on voudra, adressé par Charles X aux journaux royalistes qui s'attaquaient le plus vivement au roi Louis-Philippe. Le roi de Prague demande avec instance qu'on ménage son cousin de Paris, et il regarderait, dit-il, comme ses ennemis, ou du moins comme des amis insensés et maladroits, ceux qui n'obéiraient pas à cette invitation. Toute la famille royale *actuelle* est comprise dans cet acte de protection, qui donne lieu à des conjectures sans nombre. Celle qui paraît la plus vraisemblable donne, pour cause à cette demande, des services récens et indirects rendus à la famille exilée, qui avait éprouvé quelques embarras. Nous nous bornons à rapporter ces rumeurs, sans rien affirmer ni rien contredire, étrangers que nous sommes au parti au sein duquel on les a répandues.

Paris a été occupé, durant cette quinzaine, d'un grand nombre de pe-

tits évènemens, parmi lesquels figurent, en première ligne, l'affreux procès de M. de la Roncière et de Mlle de Morell, et la demande en séparation de Mme la comtesse de Châteauvillars, enlevée, pendant les débats, par son mari, qui l'a conduite en Allemagne. On s'est aussi beaucoup occupé de l'affaire de M. Delaroche et de M. Thiers, qui a disposé, en son absence, d'une partie des travaux de peinture de la Madeleine. Le débat n'est pas sans importance, car qu'il peint à merveille la manière d'administrer de M. Thiers.

M. Thiers, qui aime à s'entourer d'artistes, et qui *collige* un musée composé de leurs mains, témoignait à M. Delaroche une amitié si vive, qu'il lui donna, à lui seul, tous les travaux de peinture de l'église de la Madeleine, c'est-à-dire sept tableaux immenses, sept vastes espaces, qui eussent absorbé vingt ans de la vie de Michel-Ange. M. Delaroche accepta tout, et cependant M. Delaroche avait si peu étudié la peinture à fresque, il avait si peu médité sur ce genre, qui demande des études et une conformation de talent particulières, qu'il demanda un congé d'un an pour aller étudier les fresques des maîtres en Italie. On ne connaît pas généralement le travail que demande la peinture à fresque. Le mur que l'artiste doit orner de ses conceptions est couvert, dans toute son étendue, d'un enduit de cire fondue, chauffée à soixante degrés, afin qu'elle pénètre de quelques lignes dans le tissu spongieux de la pierre. Si l'enduit est trop chauffé, ou s'il est trop sec, le pinceau ne saurait y rien produire. On l'étend donc journellement, une heure environ avant le travail de l'artiste; l'enduit, tiède alors, absorbe la couleur, l'étreint, la serre, et le peintre ne peut plus retoucher son travail. Il faut que sa pensée soit tout arrêtée, que ses tons soient complets, et que sa main soit infaillible au moment où il commence son ouvrage. Il y a plus : c'est que les tons changent comme s'ils subissaient une cuisson, et le peintre doit avoir prévu et calculé d'avance toutes les chances de cette altération. La fresque ne se fait guère que sur des proportions gigantesques; les figures et les corps doivent être dessinés sur une échelle six ou sept fois plus grande que nature, et la distance d'où la fresque est vue par le spectateur affaiblit encore l'effet des couleurs, déjà ternies et assombries par le refroidissement de la cire. Telles sont les difficultés que M. Delaroche se préparait à vaincre quand il partit pour l'Italie. Il lui fallait encore oublier son goût pour les détails, apprendre à moins finir sa peinture, et empreindre sa pensée des inspirations religieuses sans lesquelles on ne fera jamais un bon tableau d'église.

Tandis que M. Delaroche apprenait et désapprenait péniblement toutes ces choses, un jeune peintre qui avait étudié toutes les fresques des

grands maîtres en Allemagne et en Italie, et dont les tableaux portent tous, plus ou moins, le caractère des croyances qui l'animent, se présenta à M. Thiers. C'était M. Ziégler. Déjà long-temps avant le départ de M. Delaroche, M. Cavé, chef de la division des arts, avait offert à M. Ziégler, au nom du ministre, de peindre l'hémicycle ou la demi-coupole de la Madeleine. Ce travail n'avait pas été destiné à M. Delaroche, et il avait été offert à M. Ingres qui l'avait refusé. Il est vrai que M. Delaroche avant son départ en avait parlé au ministre, qui s'était excusé sur le manque de fonds; mais M. Delaroche offrit de s'en charger pour dix mille francs, pour rien, et M. Thiers, grand prometteur s'engagea, dit-on, avec lui. Rien ne fut signé toutefois, et comme M. Thiers ne tient pas beaucoup à ses promesses, bientôt après le départ de M. Delaroche, le travail de l'hémicycle fut confié à M. Ziégler, et cette fois la commande ministérielle fut accompagnée d'une signature.

Pendant ce temps, M. Delaroche étudiait tranquillement les fresques de Rome, de Venise, de Naples et de Milan, et s'enfermait, en se soumettant à toutes les rigueurs de la vie claustrale, dans le beau couvent des Camaldules près de Florence, où il essayait, à force de méditations et de retraite, d'obtenir du ciel un peu d'inspiration religieuse, et peut-être aussi un peu de couleur. C'est à Rome, je crois, que la terrible nouvelle lui parvint. Il partit aussitôt et vint s'abattre au ministère de l'intérieur, où il y eut une scène assez vive entre le peintre et le ministre. M. Delaroche avait reçu vingt-trois mille francs en avance; il déposa vingt-trois mille francs sur la table, renonça à ses travaux, et se retira chez lui, refusant de rien entendre. Depuis ce temps, M. Delaroche se tient sous sa tente, laissant à ses amis le soin de ses intérêts, et ceux-ci s'agitent autour du château et du ministère pour forcer M. Ziégler à renoncer à la peinture de la demi-coupole. De son côté, M. Ziégler s'obstine à la conserver, et il fait bien, car M. Ziégler a fait déjà un carton admirable, et se sent fort de ses études et de son talent. M. Ziégler répond aussi fort bien à ceux qui l'assiégent, en disant qu'il n'eût pas accepté, comme M. Delaroche, pour deux cent mille francs de peinture à fresque, si ses études de fresque n'eussent pas été faites, et s'il n'eût pas déjà tenté des essais sur les murs de la grande église de Munich, le chef-d'œuvre moderne en ce genre. En un mot, M. Ziégler tient bon; il sent toute l'importance du monument auquel il attachera son nom, et il jure qu'il briserait pour toujours ses pinceaux, s'il avait la faiblesse d'abandonner un travail qui décidera de sa vie entière.

On pense bien que le ministre aux doubles promesses éprouve quelque embarras, d'autant plus désagréable que la cour le blâme hautement,

et qu'en cette occasion la malveillance fait retentir d'une manière fâcheuse un nom qui lui est cher. Pour nous, pour tous ceux qui ont examiné attentivement l'intérieur de l'église de la Madelaine, nous nous félicitons, pour les arts, de l'humeur, fort juste d'ailleurs, de M. Delaroche. A voir le monument, il est facile de reconnaître que ces fresques, quelle que soit leur étendue, ne forment que des *médaillons*, qui gagneraient à être remplis par des mains différentes. Les statues qu'elles surmonteront, et qui sont en place, sortent des mains de nos premiers sculpteurs. Que Delacroix, que Scheffer, que Champmartin, que Sigalon, s'il est possible de le rappeler à temps de Rome, soient chargés de ces peintures, que M. Ziégler conserve son hémicycle, alors vous aurez d'admirables pages, achevées promptement, et vous n'aurez pas à encourir le reproche d'avoir accordé à l'intimité et à l'assiduité, un monopole qu'on ne peut réclamer qu'en se nommant Raphaël, Michel-Ange ou Vinci. Etex, Rude, Barye, Pradier, ont attaché leur nom à la Madelaine; laissez les peintres arriver à leur tour; et si M. Delaroche se trouve trop grand pour s'adjoindre à ses rivaux, qu'on lui ouvre le Panthéon où l'on voulait reléguer M. Ziégler, qu'on l'enfouisse tout vivant dans cette sépulture des grands hommes.

Les élégans de Paris parlent encore quelquefois de la voiture chargée de masques et attelée de quatre chevaux, qui traversait joyeusement les boulevards pendant les trois jours du carnaval. Cette voiture était celle de M. de Labattue, qui vient de mourir, à vingt-cinq ans, dans une auberge de Pise. Aujourd'hui, à l'Opéra, on voit une loge vide. Cette loge était celle de M. le comte de Labattue et de M. le comte Dubourg, morts tous deux le même jour; l'un d'une chute de cheval, sur la route de Saint-Cloud; l'autre dans un pays étranger, loin de sa patrie et de sa famille.

M. de Labattue possédait une fortune de cent mille livres de rentes, qui, par une disposition singulière, passe aux États-Unis, et doit servir à fonder, dans la ville de Washington, une université pour l'éducation de la jeunesse. Le père de M. de Labattue, citoyen anglais, enrichi en Amérique par le commerce, lui avait laissé sa fortune, en la substituant de la sorte, dans le cas où son fils mourrait sans enfans *légitimes* ou *naturels*. Tels sont les termes du testament. Le jeune Hinkinson avait été élevé en France; à la mort de son père, mistriss Hinkinson épousa le comte de Labattue, qui adopta son beau-fils et lui donna son nom. La mort du jeune comte privera sa mère d'une fortune qu'elle partageait, à moins qu'un enfant naturel n'ait été reconnu par lui. On pense qu'il y a lieu d'élever cette opposition, et que les deux millions de M. de Labattue n'iront pas rejoindre, en Amérique, les vingt-cinq millions que les chambres ont si généreusement votés.

Nous laisserons aux journaux quotidiens le soin d'enregistrer les débats du procès de M. de la Roncière, qui ont débuté par des dépositions accablantes pour l'accusé.

A TOUR ON THE PRAIRIES (*Excursion dans les Prairies*), par Washington Irving (1).

« Dans les régions tant vantées de l'extrémité occidentale de l'Amérique du Nord, à plusieurs centaines de milles au-delà du Mississipi, s'etendent de vastes plaines sans culture et sans habitans, où n'ont jamais été construits ni le manoir de l'homme blanc ni la hutte du sauvage. Ces plaines, d'une merveilleuse fertilité, sont entrecoupées de forêts, de bosquets, d'entassemens confus de productions végétales, et baignées par les Arkansas, le Grand-Canadien et la Rivière-Rouge, que forment une multitude de sources. Sur ce sol désert, mais chargé de verdure, errent encore en pleine liberté l'élan, le buffle et le cheval sauvage. C'est là que quelques tribus de l'ouest se répandent dans leurs excursions de chasse; c'est là que les Osages, les Creceks, les Delawares, et la plupart des familles indiennes qui participent à une demi-civilisation, cherchent parfois une retraite, dans le voisinage des terres cultivées par les Européens. D'autres tribus farouches, telles que les Pawnees et les Comanches, hôtes nomades des *Prairies*, et quelques hordes issues des contrées les plus escarpées des montagnes Rocheuses, parcourent aussi ce territoire, dont la possession exclusive est convoitée par chacune d'elles. De là naît une rivalité terrible qui se résout constamment en guerres et en actes de vengeance. La crainte incessante du danger est, pour toutes ces tribus, un obstacle à la formation d'une habitation permanente dans ces champs. Leurs chasseurs et leurs *braves* s'y répandent en corps nombreux, pendant la saison de la chasse, et fixent çà et là des camps mobiles, qu'ils forment avec des branches d'arbres et des peaux d'animaux. Ces expéditions ont toujours un caractère guerrier. Les chasseurs, armés pour l'attaque comme pour la défense, sont obligés de vivre dans une anxiété et une vigilance continuelles. S'ils rencontrent, dans leurs courses, des chasseurs d'une tribu rivale, un combat s'engage aussitôt. Leurs camps sont quelquefois envahis par des troupes armées, et, lorsque quelques-uns d'entre eux sont entraînés isolément à la poursuite du gibier, ils courent le risque d'être surpris et massacrés par des ennemis en embuscade. Des crânes fracassés et des squelettes humains, jetés au fond de quelque noir ravin, ou gisant près d'un ancien camp, attestent ces actes de carnage, et avertissent le voyageur du danger de sa marche. »

(1) Librairie européenne de Baudry, rue du Coq.

Telle est la description que Washington Irving, avant de commencer le récit de son voyage dans les *Prairies*, donne de ces lieux, qui, en grande partie, n'ont point été explorés par des hommes blancs. Le livre qu'il publie expose, sous une forme poétique, le résultat de son exploration, et présente à la fois tout l'intérêt de la nouveauté et tout le charme d'un petit chef-d'œuvre littéraire. Les romans de Fénimore Cooper nous avaient déjà initiés à cette vie errante des Prairies, à ces mœurs indiennes dont la douceur, parfois exagérée, forme toujours un contraste affligeant avec les malheurs de cette race, à qui l'Européen donne le droit de maudire la civilisation, puisque, par les progrès de cette civilisation, elle se voit incessamment repoussée loin du berceau de ses enfans et de la tombe de ses pères. A ces tableaux, tracés par une main habile, à ces récits dont la moralité éclate à travers les fictions, il fallait ajouter des tableaux où l'exactitude graphique, aussi bien que la vérité morale, s'alliât au prestige de la poésie. Mais quel écrivain pouvait entreprendre cette œuvre? A qui appartenait-il de rivaliser l'auteur de *la Prairie* et du *Dernier des Mohicans?* N'est-ce point à celui que déjà l'opinion publique désignait comme son émule?

« Les Indiens que j'ai eu l'occasion d'étudier dans leurs mœurs réelles, dit M. Irving, sont bien différens de ceux que nous représente la poésie. Ils n'ont point ce regard stoïque, cet air taciturne, cette sorte d'impassibilité qui ne laisse accès ni aux larmes ni au sourire. Ils sont taciturnes, il est vrai, lorsqu'ils vivent avec des hommes blancs, dont les intentions leur sont suspectes, et dont le langage leur est inconnu : mais placez un homme blanc dans des circonstances semblables, et vous verrez jusqu'à quel point son caractère se modifiera. Lorsque les Indiens vivent entre eux, ils ne sauraient être plus animés, plus gais, plus enclins à la confiance. Ils passent la moitié de leur temps à raconter leurs aventures de guerre et de chasse, ou à inventer des fables fantastiques. Ils excellent dans l'art mimique, et ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que les hommes blancs qui se plaisent à les considérer comme des admirateurs bénévoles de la grandeur et de la dignité de la race européenne, sont presque toujours l'objet de leurs satires bouffonnes. Les Indiens sont de malicieux observateurs qui examinent chaque chose en silence, échangeant entre eux, toutes les fois que quelque ridicule les frappe, des œillades significatives, mais réservant leurs commentaires pour le moment où ils sont seuls. C'est alors qu'il faut voir, dans leurs plaisantes parodies, leurs grimaces, leurs accès de gaieté.

« Dans le cours de mes voyages, ajoute Washington Irving, j'ai eu de fréquentes occasions de remarquer et leur propension naturelle à l'iro-

nie, et la joie bruyante qui préside à leurs jeux. J'ai rencontré souvent des groupes d'Osages, assis autour d'un grand feu, se livrant jusqu'à une heure avancée de la nuit à des conversations fort animées, et faisant par intervalles retentir les bois de leurs cris et de leurs rires.

« Je me suis également convaincu que les Indiens ne sont pas plus indifférens à la douleur qu'à la joie. Ils versent des larmes en abondance, souvent réelles, souvent affectées. On dirait qu'ils se font un mérite de ce signe extérieur de sensibilité. Personne ne pleure plus amèrement et plus long-temps qu'un Indien, à la mort d'un de ses proches; il en est même qui se rendent sur les tombes, pour y pousser des gémissemens.

« Enfin, autant que je puis en juger, l'Indien, tel qu'on nous le représente en poésie, n'est, comme le berger des églogues, qu'une pure personnification de caractères imaginaires. »

L'auteur nous fait connaître toutes les circonstances qui ont précédé son voyage et tous les préparatifs nécessaires pour une telle expédition. Il nous représente d'abord l'escorte de chasseurs qui lui est indispensable, puis l'ordre de la marche, la composition de la troupe, le caractère de ses principaux compagnons. Rien n'est curieux comme ces descriptions, pour nous surtout dont les habitudes sont si étrangères à ces sortes d'entreprises aventureuses. C'est au commencement du mois d'octobre que, parti de Saint-Louis, chef-lieu du Missouri, il arrive au fort Gibson, situé sur la frontière des états, au confluent de la Grande-Rivière et de celle des Arkansas. Après quelques jours de marche, pendant lesquels une foule d'incidens viennent exciter l'ardeur des voyageurs, après des rencontres fréquentes d'Indiens, et de nombreux exploits de chasse, la joyeuse caravane, loin de toute habitation humaine, partage enfin tous les hasards de la vie sauvage. Au point de séparation des terres explorées par les Européens et des lieux où règnent exclusivement les peuplades indigènes, l'auteur signale un fait singulier que nous aimons à rapporter dans les termes même de son récit :

« La forêt où nous avions établi notre camp contenait, dit-il, une infinité d'arbres dont les troncs vermoulus servaient de ruches à des essaims innombrables d'abeilles. C'est une chose vraiment surprenante que l'accroissement qu'ont acquis depuis quelques années ces familles d'abeilles sauvages, dans toute l'extrémité occidentale du continent. Les Indiens considèrent leur agglomération sur un même point comme l'indice infaillible de l'approche de l'homme blanc, de même que la présence du buffle annonce celle de l'homme rouge; ils disent qu'à mesure que les abeilles s'avancent, le buffle et l'Indien se retirent. Remarquez que, dans notre propre pensée, le bourdonnement de ces insectes annonce toujours la

proximité d'une ferme ou d'un jardin, et que leur multiplication semble dépendre de l'influence directe de l'homme. J'ai entendu dire qu'à une certaine distance de la limite des terres habitées, il est bien rare d'en rencontrer un seul essaim. Les abeilles ont été en Amérique les hérauts de la civilisation, annonçant constamment, par leur émigration dans de nouvelles contrées, la marche des Européens. Il est certains colons de l'ouest qui ont la prétention de déterminer d'une manière précise l'époque où la première abeille traversa le Mississipi. Quel fut l'étonnement des Indiens, lorsqu'ils commencèrent à s'apercevoir que les troncs de leurs vieux arbres exhalaient un parfum d'ambroisie! Rien ne saurait surpasser, ai-je ouï dire, les délices du banquet où ils goûtèrent, pour la première fois, un mets dont la saveur leur était inconnue, et qui ne leur avait coûté ni apprêt, ni peine, ni péril?

« Aujourd'hui les abeilles pullulent par myriades dans les magnifiques forêts qui traversent les *Prairies* ou qui bordent les rivières. Il me semble que ces contrées répondent merveilleusement à l'idée que nous avons de la terre promise « où coulaient des sources de lait et de miel; » car, tandis que les abeilles expriment le suc des fleurs qui croissent dans les champs, les riches pâturages nourrissent des troupeaux aussi nombreux que les grains de sable du désert. »

On aime à suivre dans ces lieux enchantés la marche de nos voyageurs. On partage leur joie, lorsqu'ils s'empressent de recueillir le miel que le hasard offre ainsi à leur avidité; on partage aussi leurs alarmes, lorsqu'il survient pour eux quelque accident sinistre. Que d'embarras ils éprouvent dans le déplacement et la surveillance de leurs camps, dans le transport de leurs tentes, dressées tantôt auprès d'une forêt, tantôt au bord d'une rivière, tantôt au milieu d'une plaine qui semble sans limite! Mais à leurs peines même se mêle toujours une secrète jouissance. Après le repas splendide qu'ils doivent au succès de la chasse, ils savent supporter la faim; après s'être abreuvés à une source pure, ils se résignent à boire une eau presque fétide; après une journée de fatigue, le sommeil de la nuit, au pied d'un arbre, a pour eux des douceurs infinies; ils vivent dans un perpétuel contraste; mais ce qui surtout les inspire et agrandit leur ame, c'est la contemplation de la nature. « Il y a, dit Irving, dans la solitude d'une *prairie*, quelque chose d'inexprimable qui jette dans l'ame un vague sentiment d'admiration et d'effroi. La solitude d'une forêt ne saurait en donner une idée : là où les arbres bornent votre vue, votre imagination peut à son gré se créer une brillante perspective; mais là où l'horizon seul arrête vos regards, vous n'avez que la conscience de votre isolement, et l'absence de toute trace humaine vous plonge dans une

affreuse mélancolie. Telles étaient mes impressions.... Si quelque bruit rompait le silence du désert, c'étaient tantôt les cris d'une troupe de pélicans, apparaissant comme des spectres sur les rives d'un étang, tantôt le sinistre croassement d'un corbeau qui planait sur ma tête, au même moment où une louve affamée rôdait non loin de moi, et faisait retentir l'air de hurlemens qui désolaient ma solitude..... » Mais à ces émotions si profondes succèdent bientôt des agitations imprévues qui enlèvent à l'ame et sa tristesse et sa sérénité. Les jeunes héros de la troupe se précipitent sur les traces d'un buffle, d'un élan ou d'un cheval sauvage; tout le camp est en émoi, chacun appelle la victoire, et, le combat n'étant pas sans danger, le triomphe est toujours glorieux. Étrange existence que celle de ces hardis chasseurs ! Que d'hommes de notre vieille Europe qui, après avoir épuisé tout ce que les plaisirs et les affections du monde offrent de sensations fortes et de jouissances romanesques, seraient heureux de partager un instant cette carrière d'aventures, où du moins rien n'est factice, ni dans la douleur, ni dans la joie !

Nous nous occupons rarement des théâtres; mais que se passe-t-il au théâtre qui mérite sérieusement d'appeler l'attention? Le Théâtre-Français a repris un peu de vie sous la direction de M. Jouslin de Lasalle; il est aujourd'hui de bon ton d'y aller entendre l'ancien répertoire, et peut-être le moyen le plus sûr d'attirer la foule serait de remonter avec éclat plusieurs pièces qui peuvent à bon droit passer pour des nouveautés auprès de la génération actuelle. L'ancienne tragédie, avec le personnel de la Comédie-Française, n'est plus possible; mais la troupe comique compte d'excellens sujets, et l'étude du vieux répertoire aurait le double avantage de la fortifier et d'offrir d'excellens modèles à nos jeunes écrivains. Nous engageons M. Jouslin à entrer plus avant encore dans cette voie, et d'appeler à l'aide de sa troupe vieillie de jeunes talens qu'on est tout étonné de ne pas trouver au Théâtre-Français. Comment Bocage, le seul appui du drame moderne avec Mme Dorval, n'est-il pas rue de Richelieu? La manière distinguée dont cet artiste vient de créer le rôle d'Ango dans la pièce de ce nom, jouée avant-hier à l'Ambigu-Comique, devrait faire tomber les préventions des plus vieux sociétaires de la Comédie-Française. C'est Bocage qui a fait le succès du drame d'*Ango;* mais sa place n'est pas à l'Ambigu-Comique, ni même à la Porte-Saint-Martin; elle est ailleurs. M. Jouslin le sait aussi bien que nous.

F. BULOZ.

BULLETIN.

Nous venons de lire les *Études sur Goëthe* (1) par M. Marmier, l'un de nos plus jeunes et de nos plus instruits littérateurs. Après plusieurs séjours en Allemagne et une longue familiarité avec la langue et les hommes de cette contrée, sur laquelle l'attention est si dirigée aujourd'hui, et que MM. Heine et Lerminier viennent de nous représenter dans des ouvrages récens, M. Marmier, bornant son ambition à un moindre but, nous promène en détail à travers les seules œuvres de Goëthe comme à travers un parc étendu et varié, dont il sait les sentiers, dont il connaît chaque arbre mémorable, chaque grotte et chaque statue. Son livre, d'un genre trop peu usité jusqu'ici en France, est d'une forme facile, agréable, abondante, et rappelle bien des études et monographies analogues publiées en Angleterre et en Allemagne : rien de plus propre à faire connaître un écrivain étranger que cette façon de l'exposer en détail, de l'analyser au complet, de vous guider, en un mot, à travers toutes ses œuvres, sans prétention ni fatigue. Chez M. Marmier, le *cicerone* est peu occupé de lui-même, il ne pense qu'à son auteur, il s'efface devant lui; et lorsqu'il parle en son nom et pour exprimer ses propres jugemens, c'est toujours d'un ton indulgent et ingénu qui laisse déborder une admiration sentie, et qui se fait pardonner sans peine ce qui quelquefois y manque de plus précis et de plus serré. Un des plus intéressans mérites du livre de M. Marmier est d'offrir, à propos de chaque œuvre de Goëthe, un historique des traditions qui s'y rattachent, une indication des sources où le génie a puisé. Le chapitre de Faust contient ainsi une ample et curieuse collection de témoignages sur ce personnage mystérieux. Les explications que, dans ses mémoires ou dans ses préfaces, Goëthe a lui même données de ses ouvrages, s'entremêlent avec goût aux analyses qu'en donne M. Marmier, et il en ressort une intelligence vive, simple et non sophistiquée, des procédés et des intentions du grand poète. Nous avons éprouvé surtout ce bon effet dans le chapitre des *Romans* et à propos des ouvrages si peu compris en France, de *Wilhelm Meister* et des *Affinités électives*. Dans le chapitre d'*Hermann et Dorothée* et des poésies légères, le

(1) Levrault, 81, rue de la Harpe.

critique a fait preuve d'un sentiment naïf et frais de la nature, de la campagne, et jusque dans les traductions en vers qu'il a essayées, bien que parfois négligemment, on devine le sens et la mélodie du poète. Les *Études sur Goëthe* sont donc un ouvrage fait avec conscience, plein d'agrément, de variété, d'effusion; une exposition sincère et animée y compense quelque défaut de fermeté dans l'analyse; nulle prétention à l'unité de coup d'œil philosophique, mais aussi rien de pénible; c'est une discursion aisée, une causerie instructive. On sent, au souffle qui y circule, que ces pages ont dû être écrites en quelque ville allemande, au milieu des souvenirs laissés par Goëthe lui-même, et au retour de beaucoup de promenades dans ces grasses campagnes, le long des haies de sureaux fleuris.

— Le libraire Charpentier, rue de Seine, 31, vient de publier un ouvrage remarquable sur Alger, sous le titre de *Mémoires d'un officier d'état-major*, par M. Barchou de Penhoën. L'auteur a fait la campagne d'Alger en qualité d'aide-de-camp du général Berthezène, et son livre nous intéresse et nous instruit encore, même après la foule d'ouvrages que la question d'Alger a fait naître.

— Le même libraire publie une magnifique édition de Byron, avec une traduction nouvelle, plus complète, de M. Benjamin Laroche. Il paraît une livraison de deux feuilles petit in-quarto par semaine; chaque livraison coûte 25 centimes. On ne saurait allier un prix plus modéré à une exécution si parfaite. Avec les livraisons de texte, l'éditeur publie des *illustrations* anglaises, fort belles, exécutées à Londres; chaque livraison contient deux portraits, et se vend 1 fr. 50 c.

— *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV*, par M. Capefigue, a justifié pleinement l'attente publique, habituée à trouver dans les productions de l'auteur, des ouvrages sérieux, pleins d'érudition, de vues neuves et hardies.

— Alger étant désormais pour la France une conquête définitive, une possession que l'on ne peut déserter, plusieurs personnes ont conçu la noble pensée, dans l'intérêt de la colonisation, de fonder pour les Arabes, aux avant-postes français et sous la protection de notre armée, un hospice ouvert gratuitement aux malades indigènes et propre à les concilier aux bienfaits d'une civilisation qu'ils ignorent. Des constructions en bois exigeraient peu de frais; la position de Douera semblerait la plus convenable. Les sœurs de la Charité offrent le concours de leur dévouement; les colons et le gouvernement lui-même promettent leur appui. — La souscription est ouverte chez M. Péan de Saint-Gilles, notaire, place Louis XV, 8.

— Les bonnes institutions sont assez rares en France, pour qu'il vaille

la peine d'appeler l'attention sur celles qui s'établissent; de ce nombre est le Cercle Agricole, qui vient de se former rue de Beaune, 2, hôtel de Nesle. Ce cercle, conçu uniquement dans l'intérêt général de l'agriculture, se recommande naturellement à la bienveillance de tout les amis du pays. On trouve dans cet établissement des salons de lecture, de conférences, une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages français et étrangers sur l'agriculture et l'économie rurale, la plupart des journaux et recueils périodiques, et les modèles des meilleurs instrumens aratoires. Tous les jours de la semaine, de huit heures à onze heures du soir (excepté les dimanches et jeudis), il y a des conférences sur les sciences et les arts.

— Nos lecteurs se rappellent peut-être qu'à l'occasion d'un article de M. Sainte-Beuve sur M. Ballanche, inséré au mois de septembre 1834, une réclamation, adressée par M. Coëssin, donna lieu à des circonstances particulières, et nous crûmes devoir refuser l'insertion. De nombreuses instances ayant été adressées depuis au directeur de la *Revue*, toutes les intentions offensives ayant été désavouées par M. de Beauterne, d'autre part M. Sainte-Beuve s'abstenant de toute opposition, nous croyons ne nous compromettre nullement aux yeux du public, qui du reste en jugera, par l'insertion suivante.

En ce qui concerne le récit du 1er octobre 1834, auquel M. de Beauterne nous dit ne pouvoir adhérer, et que nous ne voulons aucunement discuter de nouveau, nous aimons mieux, dans un but sincère de conciliation, le retirer, priant notre public de considérer ce récit, et les faits auxquels il se rapporte, comme non avenus.

A M. SAINTE-BEUVE.

Paris, 22 septembre 1834.

Monsieur,

« Dans un long article de vous sur M. Ballanche, inséré dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, il vous a plu, vers la fin de cet article, de faire une courte mention de ma personne, conçue dans les termes suivans :

« *Il lut (M. Ballanche) les neuf livres de Coëssin dès 1809, et dans un* « *voyage qu'il fit à Paris, il visita ce prophète d'une époque pontificale,* « *mais l'esprit envahissant du sectaire le mit d'abord sur ses gardes;* « *M. Ballanche voulait avant tout rester lui-même.* »

« Je nie d'abord, monsieur, très positivement et très formellement, qu'aucunes de mes paroles, pensées, actions, ou publications, aient jamais pu donner à vous ni à qui que ce soit au monde, le droit de me qualifier du titre de *sectaire*, et je vous prie, vous et vos lecteurs, de tenir note de cette dénégation formelle, positive et nécessaire. Ensuite il est de mon devoir et dans mes convenances de vous faire observer, monsieur, que n'ayant l'honneur d'être connu de vous ni personnellement, ni probablement par la lecture de mes écrits, rien n'autorise un homme poli, comme vous l'êtes très certainement, à prendre avec un autre homme, qui lui est tout-à-fait inconnu, le ton familier que vous prenez avec moi dans la courte mention de ma personne, citée plus haut.

« En ce qui concerne M. Ballanche, il est bien vrai, comme vous le dites, qu'il m'a fait en ce temps-là un assez grand nombre de visites, et il est tout simple, comme vous le dites encore, *que M. Ballanche voulût avant tout rester lui-même*. Cela est un droit incontestable que chacun conserve *à ses risques et périls*. Mais que M. Ballanche ait cru que j'aie voulu un seul instant le rendre MOI, vous conviendrez, monsieur, qu'il y a là une pensée qui ne peut être que le fruit d'une imagination bien timorée et même plus que timorée.

Quant aux ouvrages de M. Ballanche, je les ai reçus tous successivement de sa main, à peu près à mesure qu'il les publiait, et personne ne sait mieux que M. Ballanche, ce que, en ma qualité d'auteur des *Neuf Livres*, j'ai le droit d'en penser.

Au reste, monsieur, l'objet spécial de cette lettre n'étant que la dénégation formelle et positive du titre de sectaire, qu'il vous a plu de me donner publiquement dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, je compte sur votre délicatesse, pour la faire insérer textuellement dans le plus prochain numéro de ce journal.

Que si, contre mon attente, il vous convenait, monsieur, de donner quelque suite à cette discussion, j'aurais l'honneur de vous prévenir d'avance que pour toute réponse je m'en référerais uniquement à la présente dénégation, ayant bien soin toutefois de profiter, s'il y avait lieu, de vos observations, pour purger scrupuleusement mes publications passées et à venir, des plus légers traits qui pourraient, au moyen d'une interprétation malveillante, donner quelque lieu à la qualification fausse et désobligeante de SECTAIRE, dont il vous a plu sans aucun motif de me tacher.

J'ai l'honneur d'être avec une considération très distinguée, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

F.-G. COËSSIN.

PORTRAITS

DE ROME

A DIFFÉRENS AGES.

Seconde Partie.

(1600 — 1830.)

Comparer, c'est comprendre. Choisissez un objet quelconque, observez comment il a été envisagé par différens hommes, à différentes époques, et toute une portion de l'histoire de l'esprit humain aura passé devant vous. C'est ainsi que nous avons fait; nous nous sommes établis dans Rome, et, postés au Capitole, nous avons vu dix siècles défiler à nos pieds. Chacun d'eux a salué à sa manière cette ville dont le sort est d'occuper le monde. Les uns l'ont pleurée, les autres l'ont maudite : nous avons entendu les regrets de Rutilius et de Dubellay, les lamentations de saint Grégoire et de Pétrarque, les invectives d'Hildebert et de Luther, les railleries de Rabelais et de l'Arioste. Le nom de Rome a retenti dans les sagas, les légendes, les fabliaux, tour à tour merveilleux, ridicule et

détesté. Montaigne et le Tasse se sont rencontrés dans cette ville, où l'un trouva la vie si douce, l'autre si amère. De plus, nous avons traversé tous les grands faits de l'histoire, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au commencement du XVIIe siècle. Nous avons vu la fin du paganisme et les illusions de son agonie; l'établissement des barbares et leur superstitieux respect pour cette ombre de la puissance romaine qu'ils venaient effacer; toute l'Europe gravitant vers son centre sacré; la réforme préparée longtemps à l'avance par la littérature satirique du moyen-âge; la renaissance des lettres classiques, cette autre réforme de l'esprit humain, préparée aussi durant les siècles d'ignorance par une tradition de sympathie et de respect pour l'antiquité, qui ne s'est jamais entièrement interrompue; nous avons vu toutes ces choses sans sortir de l'enceinte du Pomerium romain. Continuons notre revue rapide des hôtes illustres ou bizarres qu'a reçus cette enceinte; faisons pour les deux derniers siècles et pour le siècle où nous vivons ce que nous avons fait pour ceux qui ont précédé le XVIIe; cherchons, dans les impressions personnelles des visiteurs successifs de Rome, l'histoire de leur ame, le caractère de leur action, le génie de leur temps.

En France, le XVIIe siècle se divise en deux époques bien distinctes, dont le caractère offre des différences tranchées. La seconde époque commence vers la majorité de Louis XIV; la première comprend le règne de Louis XIII et la régence. Cette première moitié du XVIIe siècle, en France, a plus d'un rapport avec le XVIe, dont elle continue en partie le mouvement; elle s'en rapproche, entre autres choses, par une occupation et une pratique constante de la langue et de la littérature italienne. L'invasion ultramontaine avait été complète dans ce XVIe siècle, où François Ier et les Médicis transplantèrent l'Italie en France. Elle continua, mais moins heureusement, au commencement du XVIIe siècle. La décadence commençait alors, en Italie, dans les lettres et dans les arts. Marini et Pierre de Cortone remplaçaient l'Arioste et Raphaël. Ce fut la littérature académique et arcadienne des sonnets et des concetti qui fit fureur en France jusqu'à Boileau. La plupart des fondateurs de l'Académie française étaient beaucoup plus versés dans les littératures espagnole et italienne que dans les lettres grecques et lati-

nes. L'*Adone* de Marini fut publié en France sous la protection d'une préface de Chapelain..... Toute cette première moitié du XVIIe siècle est donc dominée par les influences italiennes; aussi les hommes éminens de cette époque voyagent-ils la plupart en Italie comme les hommes du XVIe siècle. Voiture et Balzac, les deux soleils de cette aurore du grand siècle, Voiture et Balzac allèrent en Italie; Scarron visita Rome, ainsi que l'avait fait Rabelais. Au contraire, pas un des hommes célèbres de l'époque de Louis XIV ne mit le pied en Italie et ne vit Rome. En général, cette époque est sédentaire; sa littérature, profondément nationale, entre peu en contact avec les littératures étrangères; de là un champ d'idées comparativement rétrécies peut-être, mais aussi une forme parfaitement déterminée, une langue parfaitement française, pas une trace d'accent étranger. Les grands hommes de ce temps ne sortaient guère du pays. Racine et Boileau n'eurent probablement jamais l'idée d'aller visiter cette Rome dont la littérature était l'objet des prédilections de leur goût. Ils la trouvaient telle qu'ils la voulaient peindre dans Tacite et dans Horace, et peut-être au bord du Tibre ne l'auraient-ils pas reconnue. Pendant tout le règne de Louis XIV, nous n'aurons sur Rome que les petits vers de M. de Coulanges, chansonnant saint Pierre et le Colysée.

Dans l'époque antérieure, Balzac est le seul qui nous fournisse quelques passages remarquables sur Rome. Voiture a trouvé le sujet trop sérieux pour sa frivole correspondance. Balzac, qu'on lui associe à tort, était un esprit d'une portée bien supérieure; Balzac, qui a laissé sur la langue française une empreinte qu'elle porte encore, était sans doute trop amoureux du balancement des périodes et de la symétrie des pensées; il se laissait trop entraîner à la rhétorique et au bel esprit. Mais Balzac était capable de former des réflexions élevées et de trouver d'énergiques paroles pour les rendre. Chez lui, parfois, le sophiste devient penseur et le rhéteur éloquent. On le retrouve tout entier, avec les défauts et les qualités de son talent, dans ce qu'il a écrit sur Rome.

Commençons par les défauts.

« Au mois où nous sommes (juillet), je cherche tous les remèdes imaginables contre la violence de la chaleur. J'ai un éventail qui lasse la main de mes valets, et fait un vent en ma chambre qui fe-

rait un naufrage en pleine mer; je ne dîne point que je ne noircisse de la neige dans du vin de Naples..... c'est affaire au vulgaire de sentir les fleurs; j'ai trouvé le moyen de les manger et de les boire, et le printemps est toute l'année chez moi en eaux et en conserves. »

Il y a autant de recherche dans les idées que Balzac exprime et dans les images qu'il emploie, qu'il y en a dans les habitudes qu'il décrit. Il y a du sybaritisme dans ce style comme dans cette vie; c'est un tapis de feuilles de roses, et pas une feuille de rose n'a un pli.

Mais celui qui a écrit les lignes suivantes n'était pas insensible à la majesté des souvenirs et des débris romains..... « A Rome vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée : vous considérerez la ruine de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables..... Il n'y a que Rome où la vie soit agréable, où le corps trouve ses plaisirs, et l'esprit les siens, où l'on est à la source des belles choses. Rome est cause que vous n'êtes plus barbares, elle vous a appris la civilité et la religion..... Il est certain que je ne monte jamais au Palatin ni au Capitole que je n'y change d'esprit, et qu'il ne me vienne d'autres pensées que les miennes ordinaires. Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avais point auparavant; si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours. »

Voilà qui est grave, senti. La sincérité de l'impression se fait jour à travers un reste de pompe et de symétrie factice, dont Balzac ne peut jamais entièrement dépouiller l'habitude.

Ce siècle était peu descriptif (1). Nous sommes aujourd'hui arrivés à l'extrémité opposée : ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle qu'on a commencé à décrire, et encore J.-J. Rousseau, qui a fondé le genre dans quelques admirables pages de *l'Héloïse* et des *Confessions*, a passé plusieurs mois à Venise, et n'a pas décrit cette ville, dont l'aspect extraordinaire appelle et défie si puissamment la description.

(1) On en peut dire autant du seizième : Benvenuto alla plusieurs fois à Rome ; il ne donne pas sur cette ville un mot de description.

Ce qui est peut-être encore plus singulier, c'est de voir le Poussin passer quarante ans à Rome, occupé sans cesse à contempler cette physionomie des ruines et de la campagne romaine, dont l'imitation a donné à ses paysages leur grand caractère historique, et dans sa correspondance ne pas faire une seule allusion à ce que son pinceau se plaisait tant à reproduire. Le peintre seul a compris et rendu Rome, l'homme n'en parle point et ne semble pas y penser; il écrit affaires, il exprime quelques idées remarquables sur la théorie de son art, mais pas une phrase sur l'aspect de Rome. J'aime cette simplicité, cette retenue naturelle d'un grand artiste, qui ne fait point l'écrivain, qui ne veut être qu'artiste, et ne parle de ce qu'il voit que dans sa langue, comme si le langage vulgaire des hommes était une profanation, comme s'il ne consentait à traduire ses impressions que par les merveilles de son art, et dédaignait d'écrire autre chose sur Rome qu'un paysage sublime. Les détails intimes, prosaïques même, qu'il livre au papier, m'émeuvent d'autant plus. Comme j'aime à lire dans le journal d'Albert Durer des détails sur les hôtes qui l'hébergent, et qu'il paie ordinairement par un portrait, plutôt que des descriptions pompeuses des paysages et des cathédrales du Rhin! Poussin me toucherait moins s'il entretenait ses amis des horizons romains, qu'en écrivant à M. de Chanteloup cette triste lettre, dans son vieil âge, veuf et délaissé: « Après avoir, pendant neuf mois, gardé dans son lit ma pauvre femme, malade d'une toux et d'une fièvre d'éthisie, qui l'ont consumée jusqu'aux os, je viens de la perdre. Quand j'avais le plus besoin de son secours, sa mort me laisse seul, chargé d'ennui, paralytique, plein d'infirmités de toutes sortes, étranger et sans amis, car dans cette ville il ne s'en trouve point... Me voyant dans un semblable état, lequel ne peut durer long-temps, j'ai voulu me disposer au départ : j'ai fait pour cet effet un peu de testament, par lequel je laisse plus de dix mille écus de ce pays à mes pauvres parens qui habitent aux Andelys. Ce sont gens grossiers et ignorans qui, ayant, après ma mort, à recevoir cette somme, auront grand besoin du secours et de l'aide d'une personne charitable..... Je m'assure, d'après l'expérience de votre bonté, que vous ferez volontiers pour eux ce que vous avez fait pour votre pauvre Poussin pendant l'espace de vingt-cinq ans..... » En lisant ces paroles

attendrissantes, on pense malgré soi au Tasse, mort à Rome encore plus malheureux. Au milieu de ces soins touchans du grand homme pour ses pauvres parens des Andelys, qu'il y a d'amertume dans cette ligne, la seule qu'il ait jamais écrite sur Rome!..... « Étranger et sans amis, car dans cette ville il ne s'en trouve point..... »

Il est fâcheux, pour la gloire du burlesque, que Scarron n'ait pas écrit son voyage à Rome. Le burlesque tire les effets qu'il produit de l'opposition qu'il fait ressortir entre la grandeur du fond et la trivialité de la forme. Nul sujet ne se prêtait mieux que Rome à un pareil contraste. On ne pouvait bouffonner sur un thème plus sublime. Mais en 1654, quand Scarron fit le voyage, il n'était pas encore en possession du burlesque qu'il rapporta d'Italie; si plus tard il a donné un souvenir aux ruines des temples romains et du Colysée, c'est dans le fameux sonnet :

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colysée où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature,
Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne *dissoude*.
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit troué par le coude?

Le seul représentant du siècle classique, dans la ville classique par excellence, fut, je l'ai dit, le sémillant et plat chansonnier à qui les belles *villa* de Rome inspiraient le madrigal suivant :

Plus je vous vois, plus je vous considère,
Et plus, touché de vos charmes divers,
Je soutiens que vos gazons verts,
Sont préparés par le fils de Cythère,
Pour l'ornement de ce vaste univers.

Et qui trouvait, en présence des monumens romains, ces beaux couplets :

Quoi! je revois ce fameux Colysée,
Au bout de trente années;
Je revois le Panthéon
Et le palais de Néron,
Le temple de Faustine et d'Antonin,
Et le mont Capitolin.
Je revois Marc-Aurèle
Et les chevaux de Praxitèle.

Quand aura-t-il tout vu!..... C'est lui dont Mme de Sévigné disait :

« Coulanges m'a écrit une fort grande et fort jolie lettre... Il m'a envoyé des couplets que j'honore, car il y nomme tous les beaux endroits de Rome, que j'honore aussi. »

On pardonne aux insignifians madrigaux de M. de Coulanges à cause de quelques lignes de Mme de Sévigné sur Rome, dont ils ont été l'occasion. « Je fis réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de profane et de santissimo... Je songeai à cette boule où vous étiez grimpé avec vos jambes de vingt ans (la boule qui surmonte la coupole de St.-Pierre)... et combien je me promènerais de jours et d'années dans le plein-pied de nos allées, sans me trouver jamais dans cette boule. » Il y a un regret légèrement mélancolique dans la gaieté de ces derniers mots. Mme de Sévigné, que transportaient si fort les vieux Romains de Corneille, devait souhaiter quelquefois pour elle-même ce qu'elle appelle, dans le style galant de l'époque, « la plus agréable aventure qui puisse arriver, » le bonheur de visiter « cette belle maîtresse du monde, qu'on a toujours envie de revoir. » Un peu plus loin elle dit : « Ah! que j'aimerais à faire un voyage à Rome! » Puis elle ajoute : « Mais ce serait avec le visage et l'air que j'avais il y a bien des années, et non avec celui que j'ai maintenant. Il ne faut point remuer ses os, surtout les femmes, à moins d'être ambassadrice. »

Conclusion charmante, bien d'une femme, et bien d'elle.

Au XVIIe siècle, je ne trouve hors de France que Milton, dont la présence à Rome puisse offrir quelque intérêt. Malheureusement, il n'a consigné nulle part en détail les impressions reçues dans ce voyage. Il ne dut être perdu pour lui d'aucune manière. Milton, avant de partir, avait passé cinq ans à relire tous les auteurs de

l'antiquité; le puritanisme qu'il apportait à Rome dut s'y raidir encore plus dans son ame, en présence de l'idolâtrie papiste et des abominations de Babylone. *Le Paradis des Fous,* grotesque épisode du *Paradis perdu*, semble, en quelques endroits, un rancuneux souvenir des superstitions romaines. Mais tout puritain qu'était déjà Milton, il était jeune et beau, dans ce voyage d'Italie, où de charmantes inconnues le regardaient dormir, et improvisaient des vers sur ses yeux fermés par le sommeil. Et lui, il ne nous a guère laissé de son séjour à Rome d'autre trace que des vers galans, écrits en latin, il est vrai, par respect pour lui-même et pour le lieu, et adressés à une cantatrice nommée Léonora: *Ad Leonoram Romæ canentem.* Il faut y joindre une belle ode à un poète romain malade, où Milton parle du Palatin, demeure du paisible Evandre, de Numa, goûtant, dans l'horreur de son bois sacré, la béatitude du sommeil éternel, et toujours penché sur l'onde, où il contemple son Égérie... avec un sentiment mythologique et dans un langage qu'un ancien Romain n'aurait pas désavoués.

En 1701, dans la première année du XVIIIe siècle, un poète anglais bien différent de Milton était à Rome.

Dans son voyage en Italie, Addison n'est presque occupé qu'à retrouver dans les monumens l'explication et pour ainsi dire la traduction des passages des écrivains anciens qui s'y rapportent. Rome, en particulier, est pour lui un commentaire perpétuel de la littérature latine, et rien de plus. Sous ce rapport, il est le type et le père de tous les touristes *scholars* jusqu'à Eustace... Dans son épître sur l'Italie, la même prédominance de cet objet de ses prédilections se retrouve sans doute, mais à côté de l'antiquaire se montre ici le politique, le partisan de la révolution de 1688, celui qui devait célébrer Marlborough comme il avait célébré Guillaume, celui qui, douze ans plus tard, devait donner ce *Caton* qu'il composait pendant son voyage d'Italie, et auquel le parti wigh réservait un succès d'enthousiasme et de circonstance. Dans l'épître sur l'Italie, Addison n'est plus seulement le *scholar* à qui tous les lieux qu'il voit plaisent, parce que les auteurs anciens les ont illustrés; il est pour nous le patriote un peu adulateur qui trouve moyen de parler de la Boyne à propos du Tibre. Il est pour lui-même le citoyen d'un état libre dans un pays esclave; il plaint avec orgueil

les habitans d'une contrée qui ne profite pas de ses richesses. Il s'écrie : « O liberté! déesse brillante... la pauvreté te sourit, et tu égaies la face lugubre de la nature. Tu donnes la beauté au soleil et le plaisir au jour. C'est toi, déesse, qu'adore l'île de Bretagne. Combien de fois, pour toi, elle a épuisé ses trésors, combien de fois elle t'a cherché sur les champs de bataille, et n'a pas cru payer trop chèrement ta présence au prix de son sang!

Ce noble orgueil de la liberté en présence de la servitude, ce culte du pays en présence de l'étranger, enfin, l'Anglais à Rome, fier de n'être pas Romain, tout cela a produit, depuis Addison, des redites sans fin, et des exagérations révoltantes; mais alors, dans le moment qui suivait la victoire, et où l'exaltation patriotique remplissait les ames, cette exaltation avait quelque chose de naturellement fier et de véritablement imposant; et quand le poète, s'animant toujours davantage à la pensée de la Hollande défendue et de Louis XIV vaincu, dit en beaux vers : « Que d'autres charment la vue par de majestueux monumens, qu'ils se réjouissent dans l'orgueilleuse hauteur de leurs dômes, qu'ils étalent des touches plus délicates sur la toile ou fassent vivre le marbre.... le soin de l'Angleterre, c'est de veiller sur le sort de l'Europe, de maintenir l'équilibre entre les puissances qui se combattent, de menacer de ses armes l'orgueil des rois présomptueux, et de secourir les alliés qui l'implorent; » on éprouve je ne sais quelle joie involontaire en voyant un de ces Bretons, que Rome ne comptait pas dans son univers, lui renvoyer en face les paroles superbes que son poète jetait aux nations :

> Excudant alii spirantia mollius æra,
> Tu regere imperio populos.

Le sage Addison s'élève pour un moment à un rôle sublime; il parle en vengeur du monde.

L'aimable et mélancolique Thomas Gray vint à Rome vers le milieu du siècle, en compagnie du sec et hautain Horace Walpole. Gray n'a que les impressions du voyageur classique, mais chez lui elles tournent plus en poésie qu'en érudition; cependant Gray n'était pas moins érudit qu'Addison, peut-être davantage; son biographe nous apprend qu'il avait fait un catalogue de tous les pas-

sages des auteurs anciens qui se rapportent aux différens usages de la vie. Mais il l'a sagement gardé pour lui, et ne l'a point publié, comme Addison l'a fait pour son voyage, qui n'est, à bien prendre, qu'une assez pédantesque et assez faible compilation. Au lieu de cela, Gray nous a donné une ode latine delicieuse, écrite à Tivoli, et qui est tout horatienne pour le mètre et pour la grace. Dans la candeur presque enfantine de son ame, Gray, en arrivant à Rome, est, on le sent d'abord, disposé à tout admirer, presque avant d'avoir rien vu. « L'entrée de Rome, dit-il, est prodigieusesement frappante; la porte est magnifique et dessinée par Michel-Ange. En face, on découvre à la fois deux églises d'une belle architecture..... » L'entrée de Rome par la porte du peuple a peu de caractère; les deux églises n'ont rien de frappant. Quand Gray ajoute que cette première vue a dépassé tout ce que son imagination attendait; quand il dit que Saint-Pierre, au premier aspect, l'a rempli d'une inexprimable admiration, on peut croire qu'il s'exagère un peu ses impressions présentes, et anticipe sur ses impressions futures. Le premier coup d'œil de Rome, en général, et de Saint-Pierre en particulier, ne produit point l'effet qu'on en attendait; mais l'impression qu'on reçoit augmente toujours, à mesure qu'on les contemple et les étudie davantage. C'est un fait reconnu de tous les voyageurs, et qu'exprime très bien pour sa part le président Misson. Misson fit le voyage de Rome en 1688, à la fin du XVIIe siècle; mais par la tournure indépendante et souvent ironique de sa pensée, il appartient réellement au XVIIIe. Il était de ces esprits forts de la génération de Bayle, qui devançaient ceux de la génération de Montesquieu et de Voltaire. Il suffit, pour n'en pas douter, de l'entendre parler « de ces fatras d'os et de haillons sacrés qu'on appelle reliques... »

Avant lui on n'avait guère fait, et après lui on n'a encore fait long-temps, en Italie, que des voyages d'érudition. Le président Misson est le seul, entre Montaigne et Duclos, qui ait pris intérêt aux mœurs, aux détails de la vie sociale; c'était en toutes choses un esprit libre et original. Voici comment il réfute d'avance Gray, en rendant un compte bien plus exact de l'admiration graduelle et progressive que Rome inspire à ceux qui l'admirent véritablement.

« Du premier abord, à regarder Rome en général, on n'y trouve

point de beauté surprenante; mais plus on y séjourne, plus on y découvre de choses qui méritent d'être considérées. Saint-Pierre passe pour le plus vaste et le plus superbe temple du monde : pour le bien juger, il y faut aller souvent; il faut monter sur les voûtes et se promener partout, jusque dans la boule qui est sur le dôme. Il faut voir aussi l'église souterraine : d'abord on ne trouve rien qui paraisse fort étonnant; la symétrie et les proportions bien observées de l'architecture ont si bien mis chaque chose en son lieu, que cet arrangement laisse l'esprit dans sa tranquillité; mais plus on considère ce vaste bâtiment, plus on se trouve engagé dans la nécessité de l'admirer. »

La franchise du président Misson, qui ne comprenait rien à la peinture de Michel-Ange et de Raphaël, a devancé celle d'un de nos contemporains, M. Simon, qui se trouvait absolument dans le même cas que le président. Les blasphèmes de M. Simon ont paru une grande nouveauté; ceux qui se les rappellent les retrouveront presque avec les mêmes expressions dans le passage suivant, écrit en 1688.

« Se peut-il voir plus de bizarrerie et une ordonnance plus fantasque que celle du Jugement de Michel-Ange? On y voit des anges sans ailes; on y voit le batelier Caron qui passe des ames dans sa barque; on y voit des ressuscités de tout âge, et tout musclés comme des Hercules; des nudités en profusion, et des corps exposés avec indécence (1). » On a beau être étrange, on n'est pas sûr d'être original; il n'est paradoxe si audacieux qui ne coure le risque d'être une redite.

Duclos a écrit un voyage en Italie plein de ce bon sens ferme et fin qui est chez lui si remarquable. On ne peut craindre de sa part aucune sorte d'engouement. Lui aussi fait justice de l'admiration banale des voyageurs ordinaires pour l'entrée de Rome par la porte du peuple. Duclos est peu touché des arts; ce qu'il dit de plus admiratif est cette phrase sur Saint-Pierre : « A l'égard de Saint-Pierre, le premier sentiment que la place, la colonnade, l'obelisque, les deux gerbes d'eau et le temple excitent dans l'ame est celui de l'admiration, que l'examen ne détruit point. » Il ajoute : « Il n'y a

(1) Voyez plus loin le voyage de Simon en Italie.

rien encore, dans quelque état que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux, qui ne cessent jamais de couler; magnificence d'autant plus louable que l'utilité publique y est jointe. » Duclos a raison sans doute; mais on voit que, pour admirer le beau, cet esprit positif a besoin de le trouver utile.

On ne peut pas dire que Duclos soit tout-à-fait insensible à l'impression des ruines : « Les débris des monumens, dit-il, qui, dans cet état de destruction, sont encore les témoins de la grandeur romaine, jettent l'ame dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, font naître des réflexions sur le sort des empires. »

Si Duclos s'arrêtait là, il n'y aurait rien à remarquer; mais voici que le siècle épicurien prend la parole par la bouche du philosophe, que commençait à gagner l'émotion sérieuse des ruines. Le philosophe tourne court, et ajoute, à propos de ces ruines, « *qui inspirent une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires*, qu'elles ramènent l'homme à lui-même, et l'avertissent de jouir. » Il faut avouer que les ruines parlaient un singulier langage aux hommes du XVIIIe siècle.

Le XVIIIe siècle était en général peu propre à goûter Rome; à ce siècle, ennemi du passé, l'antiquité imposait peu, et le christianisme ne disait rien (1). Aussi quand il voulait faire de l'enthousiasme sur Rome, cet enthousiasme était forcé. Le pauvre Dupaty, qui, malgré son pathos, était un homme d'esprit, a payé pour tous. On s'est mieux souvenu de ses déclamations que de celles d'une foule de ses contemporains, parce qu'elles étaient plus brillantes sans être plus absurdes; et on peut dire que quelques qualités réelles lui ont valu une célébrité de ridicule. Mais pour être juste, il ne faudrait pas s'en tenir à Dupaty. Des hommes de talent

(1) Aussi presque personne ne se tourne de ce côté; on peut juger d'un temps par les voyages qu'on fait le plus volontiers dans ce temps. Au XVIe siècle tout le monde allait en Italie; presque tout les grands hommes du XVIIIe siècle vont en Angleterre, peu ont vu l'Italie. Montesquieu est en cela comme en plusieurs autres choses, une exception dans son époque. L'esprit posé et réfléchi de Montesquieu avait goûté Rome, ville de méditation et de recueillement. On sait qu'il disait que c'est à Rome qu'il choisirait de vivre.

et de goût pourraient même offrir l'exemple de singulières distractions dans l'appréciation des monumens romains.

Que le rival un peu prosaïque de Parny, Bertin, aille

.....Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli;

à la bonne heure; là il est dans un monde fait pour son imagination, monde qu'il peut sentir et chanter; mais que vient faire l'érotique chevalier dans le Panthéon? Ici il est dépaysé, perdu, il n'a rien à dire, mais il veut dire quelque chose; alors il gonfle sa voix et salue

..... Ce beau Panthéon,
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre.

Le souvenir du peuple libre ne pouvait manquer d'être évoqué à Rome, quand ce n'eût été que par égard pour le Tibre et la rime; mais où ce souvenir pouvait-il être plus déplacé qu'au Panthéon? Le Panthéon est loin de rappeler des idées républicaines; construit par Agrippa en l'honneur d'Auguste, celui-ci, par modestie prudente, en refuse la dédicace. Ce beau monument ne retrace donc à la mémoire que l'hommage servile d'une adulation trop humble pour être acceptée. Certes, je ne sais où l'on pourrait, à Rome, rencontrer l'ombre du peuple libre, car les ruines sont presque toutes du temps des empereurs;... peut-être au forum, mais certainement pas plus sous le dôme du Panthéon, que parmi les décombres du palais de Néron, ou des Thermes de Caracalla.

Le XVIIIe siècle n'a été nulle part, en Europe, le siècle de l'art; en ceci comme en plusieurs autres choses, son devancier en réforme, le XVIe siècle, lui fut bien supérieur. Goëthe est peut-être le seul grand écrivain de cette époque, à laquelle la première moitié de sa vie appartient, qui ait eu un vif sentiment de l'art antique et de l'art moderne. Goëthe, à cet égard, est sous l'impression immédiate de Winkelmann. Winkelmann, qui s'est trompé mille fois dans le détail, a eu l'immense mérite de relever l'autel du beau, dans un siècle qui vit tomber tant d'autels. Cet Allemand, transplanté en Italie, fit d'incroyables efforts pour devenir Italien à force d'imagination, Grec à force de science, sans y réussir jamais complètement; il

parvint à réfléchir, dans les brumes de son imagination septentrionale, quelques beaux rayons du soleil du midi. Ce fut surtout à Rome, parmi les merveilles du Vatican et de la galerie du cardinal Albani, que se forma en lui cette religion de l'idéal antique dont il fut le prêtre enthousiaste... Voilà donc enfin, à Rome, un homme qui sent le beau, qui aime l'art. Jusqu'ici les monumens antiques avaient excité l'érudition; désormais ils inspireront l'éloquence; désormais aussi vont abonder sur ce sujet les déclamations cruelles et les froids dithyrambes. Une nouvelle source de sublime produit toujours un nouveau torrent de ridicule.

Disciple de Winkelmann, Goëthe voyait dans Rome le sanctuaire du beau, le musée de l'art ancien et de l'art moderne; c'est par ce côté qu'elle l'attirait puissamment. Goëthe, élevé par un père amateur et *dillettante*, Goëthe, organisé pour les arts qu'il connaissait, et jusqu'à un certain degré pratiquait depuis son enfance; après avoir exprimé, par entraînement et par contagion, la mélancolie germanique dans *Werther* et *Faust*, le moyen-âge germanique dans *Goëtz de Berlichingen*, la sentimentalité allemande dans *Stella*, se tournait depuis quelque temps, par goût et par système, vers l'adoration de la forme et du style antiques, qu'il essayait de reproduire dans *Iphigénie* et *Torquato*.

Telle était la disposition de son ame, et la phase de son génie, quand il vint à Rome en 1786. C'était pour lui plus qu'un simple voyage, c'était un grand évènement, une grande crise dans sa vie intérieure. C'était une transformation morale et poétique qu'il voulait accomplir en lui ; il allait à Rome, chercher l'initiation aux mystères de l'art, et demander le baptême de l'antiquité.

Dans deux genres différens, ses lettres et ses poésies expriment, avec une vivacité pareille, son bonheur de se sentir à Rome et d'y vivre. « Enfin, écrit-il à un ami, je suis donc dans cette capitale du monde.... à peine osais-je me dire à moi-même où j'allais; en chemin je craignais encore, et ce n'est que sous la porte du peuple que j'ai été bien sûr de tenir Rome.... J'ai franchi comme au vol la route du Tyrol.... Je ne me suis arrêté que trois heures à Florence... Maintenant que je suis ici, je suis calmé, et calmé, je crois, pour la vie; tous les rêves de ma jeunesse sont maintenant des réalités vivantes; je vois les originaux des premières gravures que

je me souviens d'avoir contemplées, enfant, dans une antichambre où mon père les avait suspendues. Tout ce que je connaissais depuis long-temps par les tableaux, les dessins, les gravures, les reliefs, le plâtre ou le liége; tout cela est là, rassemblé devant moi; partout où je vais, je trouve une connaissance dans un monde inconnu: tout est comme je me le figurais, et tout est nouveau. »

Le sentiment pris ici, pour ainsi dire, sur le fait, dans toute sa naïveté individuelle, ce sentiment est le même qui, exalté par la poésie, lui dictera les beaux vers de sa septième élégie. « Oh! que je me sens bien à Rome! Je pense au temps où, dans le nord, un jour grisâtre m'enveloppait; le ciel s'abaissait lourd et sombre sur mon front; je languissais au sein d'un monde sans forme et sans couleur; je m'abîmais dans l'éternelle contemplation de moi-même; je me fatiguais à sonder les routes sombres de mon esprit sans repos. Maintenant, autour de mon front rayonne l'auréole d'un éther serein. Apollon le dieu évoque les formes et les couleurs; la nuit étoilée resplendit, elle résonne de chants d'amour; la lune brille ici plus claire que le jour du nord. O quelle félicité m'a été accordée, à moi mortel! Est-ce un songe? ô Jupiter! ô père des dieux, ouvres-tu à l'étranger ton palais parfumé d'ambroisie? Je suis ici prosterné, tendant mes mains suppliantes vers tes genoux; accueille-moi, ô Jupiter Hospitalier! Je ne saurais dire comment je suis venu jusqu'ici; Hébé a pris le voyageur par la main, et m'a introduit dans le temple. Lui as-tu ordonné, ô père des dieux! d'y conduire un héros? la belle déesse s'est-elle trompée? Pardonne alors, et laisse-moi profiter de son erreur; la Fortune est aussi ta fille, elle distribue ses dons à la manière des jeunes filles, comme la pousse son caprice; es-tu vraiment Jupiter Hospitalier? Oh! alors ne repousse pas l'étranger qui t'aime, ne le repousse pas de ton Olympe sur la terre; où es-tu monté? ô poète! Pardonnez, le sommet du Capitole est pour moi un second Olympe; que Jupiter me souffre ici, et qu'Hermès, bien tard, du pied de la pyramide de Cestius (1) me conduise chez les ombres!

Il est impossible de se faire plus complètement païen, d'invoquer plus naturellement Jupiter, Apollon, Hermès; on sent que le poète

(1) Le cimetière des protestans à Rome est au pied de cette pyramide.

est près d'y croire; il fait dévotement sa prière à Jupiter Hospitalier; il se recommande après sa mort à Hermès, conducteur des ames; Goëthe païen par nature et par théorie, Goëthe qui a laissé percer son antipathie pour le christianisme, autant que le lui permettait la prudence de son caractère, Goëthe a senti présentes les divinités qu'il adorait de loin, et il les a saluées religieusement.

Ce n'est pas seulement en vers qu'il se montre dévot à Jupiter; dans ses lettres, il écrit : « Je n'ai pu m'empêcher d'acheter une tête colossale du Jupiter, elle est en face de mon lit, convenablement éclairée, afin que je puisse lui adresser ma prière du matin (*Morgen-andacht*). »

Goëthe a été plus avant dans la même voie, et, comme l'antiquité, a divinisé les sens; Goëthe, devenu à Rome un homme antique, a fait leur apothéose; il est vraiment curieux de l'entendre s'écrier avec une étrange ferveur : « Combien il m'est salutaire, moralement parlant, de vivre au milieu d'un peuple purement sensuel! » Et la pratique suivit fidèlement la théorie, non par entraînement, par faiblesse, par distraction, mais sérieusement, systématiquement, dans un but d'étude et d'art. Il me sera impossible de traduire tout ce qu'il a confié sur sa manière d'étudier l'antique à ses distiques élégiaques, empreints de liberté latine. Mais voici ce que la réserve française peut supporter.

« Je me sens avec joie et ravissement sur le sol classique, le passé et le présent me parlent d'une voix forte et séduisante; ici, je suis le conseil fameux : chaque jour je feuillete les ouvrages des anciens avec un nouveau plaisir; mais, durant les nuits, l'amour me tient occupé d'autre sorte; quoique je ne m'instruise alors qu'à demi, je suis doublement heureux. Et n'est-ce donc point s'instruire que d'étudier les formes d'un beau sein..... Alors, pour la première fois, je comprends complètement le marbre, je pense et je compare, mon œil sent, ma main voit. »

Goëthe ne perdait point de temps à Rome pour s'instruire, il pensait et comparait en toute circonstance. On ne peut porter plus loin que lui l'étude de la forme et les préoccupations de l'artiste; dans cette manière toute païenne et toute sensuelle de prendre Rome, on conçoit que le sentiment de la Rome chrétienne tenait peu de place. L'esprit sévère et réfléchi du poète allemand ne pou-

vait se prêter à l'alliance souvent si étrange de religion et de volupté que fait naturellement le génie italien. Si les pompes catholiques surprennent un moment l'imagination de Goëthe par leur aspect pittoresque, bientôt, comme il le dit lui-même, le péché originel du protestantisme arrête son enthousiasme. Goëthe n'a point senti tout ce côté si attachant de la vie romaine : les cérémonies magnifiques et les solennités naïves, la majesté de la bénédiction pontificale descendant au bruit du canon, au roulement des tambours, au retentissement des fanfares, du balcon de Saint-Jean-de-Latran, ou de Saint-Pierre, sur *la ville et le monde,* et l'humble hommage rendu à la Madone dans un coin obscur de rue, sous la petite lanterne agitée par le vent, devant la petite grille ornée de fleurs bénies; les processions de pénitens faisant les stations devant la chapelle du Colysée, ou chantant les litanies des morts, le long de la Voie sacrée; tous ces accidens de la vie religieuse des Romains, ce cycle annuel de fêtes et de prières, qui à Rome accompagne si bien les ruines et les souvenirs; tout cela me paraît avoir passé à côté de Goëthe sans l'émouvoir; il était absorbé par les superbes et savantes merveilles de l'art et de l'antiquité; il n'y avait plus de place dans son ame pour les émotions religieuses et populaires; Goëthe n'a point senti le christianisme dans la capitale du monde chrétien; il faut que ce soit un bien vaste objet pour que l'ame si vaste de Goëthe n'ait pu l'embraser tout entier.

A cette lacune près, nul esprit n'a mieux saisi, nulle ame n'a mieux goûté l'attrait si multiplié de Rome; car tout l'intéressait « L'histoire, les inscriptions, les médailles dont je ne me souciais jusqu'à présent de rien savoir, tout m'envahit; il m'arrive ici ce qui m'est arrivé dans l'étude de la nature.... »

A ce lieu se rattache toute l'histoire du monde... C'est ce qui, dans un autre endroit, lui faisait dire ingénieusement : « L'histoire se lit ici tout autrement qu'en aucun lieu de l'univers. Ailleurs on la lit du dehors au-dedans; ici, on croit la lire du dedans au-dehors. »

Il dit encore : « Plus on avance loin dans la mer, plus on la trouve profonde; il en est de même de Rome. » Rien ne caractérise l'aspect général de cette ville avec plus de précision que le passage suivant : « Tandis qu'on marche ou qu'on s'arrête, on découvre un paysage qui se renouvelle sans cesse de mille façons. Ce sont des

palais et des ruines, des jardins et des solitudes; l'horizon s'étend au loin ou se resserre tout à coup; les maisonnettes, les étables, les colonnes, les arcs de triomphe, tout cela est pêle-mêle, et souvent si rapproché, que tout pourrait trouver place sur la même feuille de papier... »

Ce ton est simple et n'a rien d'affecté; Goëthe ne se drape point pour poser parmi les ruines; il les montre, ainsi que lui, telles qu'elles sont : il ne fait ici ni leur toilette ni la sienne. On le voit sur les débris du palais de Néron, tout occupé, non à rêver sur l'instabilité des grandeurs humaines, mais à faire ce que beaucoup d'autres ont fait après lui, à remplir ses poches de morceaux de granit et de porphyre. Il ne supprime point les artichauds qui croissent parmi les ruines. Il conserve ces contrastes qui augmentent l'effet. Quand on veut visiter la roche Tarpéienne, on sonne à une porte de peu d'apparence, sur laquelle sont écrits ces mots : *Rocca Tarpeia*. Une pauvre femme arrive et vous mène dans un carré de choux. C'est de là qu'on précipita Manlius. Je serais désolé que le carré de choux manquât. Le souvenir y perdrait.

Goëthe jouissait de Rome avec une parfaite sérénité d'ame et d'esprit. Échappé à toutes les petites tracasseries littéraires, à tous les petits soucis de cour et de société; achevant *Egmont* et *Torquato*, écoutant retentir jusqu'à lui les succès d'*Iphigénie*, jouissant du ciel, de la lumière, des arts, des monumens, avec l'œil d'un connaisseur, l'intelligence d'un critique et l'âme d'un artiste, il goûtait à Rome tout le bonheur que les sens, l'imagination et l'étude peuvent donner. Les facultés de son être étaient dans un équilibre délicieux; il exprime en cent endroits sérieux ou folâtres ce sentiment d'harmonieuse félicité dont Rome le remplissait. Lui, accoutumé à s'étudier et à se dominer, s'y livre avec un aveugle abandon. Dans un passage seulement de sa correspondance perce la défiance du bonheur qu'il avait déjà tant de fois éprouvé passager.

« Ma vie actuelle est comme un rêve de jeunesse; nous verrons si je suis destiné à le goûter, ou à reconnaître que celui-ci est vain, comme tant d'autres l'ont été. » Ce sentiment de mélancolie si naturelle au bonheur ne fait que traverser le sien, et il continue à le savourer sans mélange et sans inquiétude; mais cette disposi-

tion parfaitement sereine et satisfaite de l'ame de Goëthe ne lui a pas permis d'aborder Rome par le côté sérieux et sévère : il a connu le culte du beau, plus que la mélancolie du passé; il a compris le monument mieux que la ruine; Rome n'a été pour lui qu'un musée, tandis qu'elle est aussi un tombeau; la morne grandeur, la sublime tristesse de la campagne romaine ne l'eût pas frappé. A Aqua Asetoca, sur ce bord désert du Tibre, où l'on est en présence de cette solitude et de cette désolation qui a rappelé à M. de Châteaubriand celle de Tyr et de Jérusalem, il n'a trouvé à faire que des observations techniques fort justes sur la transparence de l'air et la couleur du paysage, *surtout dans les fonds*. C'est un paysagiste qui parle de ce que son œil voit; l'ame du poète devrait sentir autre chose. Rome offrit plus à Goëthe le plaisir du spectacle que le charme intime de la rêverie et de la pensée; ce n'est qu'au moment de quitter Rome, que son ame, préparée aux émotions sérieuses par la tristesse d'un départ long-temps retardé, paraît avoir été pénétrée de tout ce que Rome, la nuit, peut inspirer de solennel, d'imposant, de lugubre et presque de terrible.

« Après des jours écoulés au sein de distractions pénibles, je fis, entièrement seul, la promenade que j'avais coutume de faire avec un petit nombre d'amis. Lorsque pour la dernière fois j'eus suivi le Corso dans toute sa longueur, je montai au Capitole, qui était là, comme un palais de fée dans la solitude. La statue de Marc-Aurèle me rappela la statue du commandeur dans don Juan, et donna à entendre au voyageur qu'il entreprenait quelque chose d'extraordinaire. Néanmoins je descendis la rampe qui est derrière le Capitole. Lugubre, et jetant une ombre lugubre, l'arc de Septime-Sévère était en face de moi. Dans la solitude, les monumens si connus de la Voie sacrée avaient quelque chose d'étrange et de fantastique. Lorsque je m'approchai des ruines majestueuses du Colysée, et plongeai mon regard dans son intérieur, à travers la grille fermée, je ne puis nier qu'un frisson me saisit et hâta mon retour. » Et Goëthe, exilé de Rome, comme Ovide, s'éloigna en répétant les premiers vers de l'Élégie des adieux : *Dum repeto noctem....*

Mais le moment approchait où Rome allait être comprise dans

ce qu'elle a de plus triste et de plus majestueux, dans les ruines qui la couvrent, et dans les solitudes qui l'environnent.

Le sentiment poétique des ruines n'existait pas au XVIe et au XVIIe siècles. Il naquit en France à la fin du XVIIIe avec la mélancolie, qu'on ne rencontre guère dans la littérature francaise avant Rousseau. Le siècle des sens et de l'esprit devait y arriver, car la mélancolie est au bout de la pensée et du plaisir. Déjà Bernardin de Saint-Pierre avait dit des choses charmantes sur la grace des ruines; mais celui qui en révéla véritablement la poésie, ce fut l'homme qui r'ouvrit au siècle naissant le monde de la religion et de l'imagination, que le vieux siècle croyait avoir fermé. On avait admiré dans le *Génie du christianisme* une théorie éloquente des ruines, et voici que l'auteur de ce livre immortel était à Rome, au milieu des ruines de la cité impériale, devenue la grande métropole chrétienne. Comment n'eût-il pas trouvé là d'admirables paroles pour exprimer ce qu'elles lui inspiraient. N'avait-il pas appris d'ailleurs des événemens et de la vie à comprendre leur langage sévère?... ne devait-il pas, mieux que personne avant lui, sympathiser avec ces débris illustres?... Il avait contemplé les débris d'un édifice plus grand que les palais des Césars et les temples des dieux, ceux de l'ancienne société française écroulée à ses pieds, et cette chute avait laissé dans son ame comme un long retentissement. Il avait connu aussi la ruine des illusions et des espérances; ce que *René* a dit d'une manière sublime; ce que diront, avec plus de sublimité encore et de profondeur, ces mémoires qu'on a tant besoin de demander, pour n'avoir pas à les attendre. Il était doublement préparé par son temps et par son génie à sentir et à rendre le caractère grandiose et l'attendrissante mélancolie des ruines romaines. Il ne leur a donné que quelques lignes dans une correspondance rapide; mais quelle précision pénétrante on trouve dans celle-ci :

« Quiconque n'a plus de lien dans sa vie doit venir demeurer à Rome; là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élevera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. »

Ce qui suit se rapporte à la villa d'Adrien, à Tivoli, mais peint

merveilleusement des effets pittoresques et mélancoliques qui se reproduisent souvent dans les ruines de Rome.

« Autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine : des buissons de sureau remplissaient les salles désertes, où venaient se réfugier quelques merles solitaires ; les fragmens de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort. L'acanthe sauvage rampait à leurs pieds sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée; les salles diverses, et les sommités des ruines, ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitait les guirlandes humides, et les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel. »

Mais ce ne sont pas seulement les ruines proprement dites dont l'admirable écrivain a pleinement rendu la physionomie et le caractère. Cette autre poésie de Rome plus intime, et qui ne se manifeste qu'à ceux qui la considèrent de plus près et avec plus d'amour, la poésie des lieux solitaires, des rues désertes, des cloîtres vides, cette poésie n'a pas été perdue pour lui, et à côté d'une description du Colysée éclairé par la lune, elle lui dicte les paroles suivantes ; je les tire d'une lettre moins connue que la magnifique lettre à M. de Fontanes.

« Rome sommeille au milieu de ses ruines; cet astre de la nuit, globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitans, des enclos, des plans, des jardins où il ne passe personne; des monastères où on n'entend plus la voix des cénobites; des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colysée. »

Voilà pour le charme des ruines, pour l'abandon et le silence des lieux; quant à la campagne romaine, il est reconnu que personne n'en a rien dit qui égale certains passages de la lettre à M. de Fontanes, dont je parlais tout à l'heure. C'est ici surtout que le

génie du peintre s'est élevé à toute la majesté du sujet : *Majestati Romæ par ingenium.*

Cette lettre est si célèbre, qu'il est peu nécessaire de la citer tout entière. Je ferai remarquer seulement que le poète français est frappé de la limpidité de l'air et de la beauté des lignes de l'horizon romain, s'il dépeint *les contours suaves et fuyans des montagnes qui les terminent,* et cette *vapeur particulière répandue dans les lointains,* qui *arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes.* Il ne s'en tient pas, comme le poète allemand, à ces observations matérielles; ce n'est pas seulement l'horizon et la lumière de la campagne romaine qu'il décrit, il décrit cette campagne elle-même, et communique au lecteur quelque chose de la désolation sublime qu'elle répand dans l'ame de ceux qui savent la contempler.

« Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrens de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse, qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires; souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil. Sous ces moissons arides, on distingue quelquefois les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de mugissemens de troupeaux, point de villages; un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées, il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés..... Vous croiriez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines; vous vous tromperiez beaucoup : elles ont une inconcevable grandeur..... »

Voilà ce que Goëthe n'a point senti, et ce qu'il fallait sentir pour

être complet. Mais l'ame de Goëthe, si ouverte à la beauté de l'art antique et à tout ce qui dans la nature ressemblait à cette beauté harmonieuse et tempérée, n'était pas également accessible à une sublimité sévère, à une majesté triste. Elle recherchait trop, à Rome, les impressions douces et sereines, pour s'abîmer dans les émotions sombres; de plus, un certain grandiose avait manqué aux premières habitudes de ses rêveries. Elles enfantèrent *Werther* et *Faust* dans les riantes, mais un peu mesquines vallées de l'Allemagne. *Atala* et *René* naquirent dans la savanne immense, au bord des gigantesques eaux du Meschascébé. Les solitudes vierges de l'Amérique avaient préparé M. de Châteaubriand aux solitudes séculaires de la campagne romaine.

Le nom que la postérité placera, non pas à côté, mais en regard du nom de M. de Châteaubriand, est le nom d'une femme, Mme de Staël. Ces deux nobles noms s'élèvent au-dessus de la littérature de l'empire, isolés par l'indépendance et par la gloire.

Mme de Staël a consacré quelques belles pages de *Corinne* à peindre Rome. Dans cette peinture, faite d'après l'impression que les lieux lui avaient causée, on trouve, comme il arrive pour toutes les œuvres des génies originaux, l'empreinte individuelle de son ame et le caractère particulier de son talent. On y admire plutôt la hauteur et la force des pensées suggérées par les objets à l'écrivain, que la fidèle représentation de ces objets. L'imagination de Mme de Staël est plutôt de celles qui produisent à l'occasion des choses que de celles qui reproduisent les choses même. L'impétuosité de la passion et l'ardeur de la pensée ne lui laissaient point toujours le calme nécessaire pour réfléchir la réalité. On le voit dans ce qu'elle dit des chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture qui sont à Rome, et que Corinne y fait admirer à Oswald. Chacun de ces chefs-d'œuvre lui inspire des idées élevées et brillantes sans doute, mais qui font un peu oublier le monument pour la théorie. Si les obélisques plaisent à l'imagination de Corinne, ce n'est pas parce qu'ils se détachent merveilleusement sur l'azur serein, c'est parce qu'ils semblent « porter jusqu'au ciel une magnifique pensée de l'homme. » Le Panthéon lui fera dire : « Les anciens ont divinisé la vie; les modernes ont divinisé la mort; » et Saint-Pierre : « L'architecture est une *musique fixée.* » Tout cela est pensé avec

hardiesse et profondeur, mais c'est plus *pensé* que *vu*. La réflexion cache l'objet; de là souvent une certaine préoccupation d'une idée formée d'avance, qui empêche de saisir les choses telles qu'elles sont, et peut jeter dans l'erreur ou l'exagération.

Corinne dit, en parlant de la coupole de Saint-Pierre : « Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver une sorte de terreur; on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête... » Je ne puis penser que personne ait jamais éprouvé une pareille impression dans Saint-Pierre, dans ce monument dont l'étendue réelle est dissimulée par l'harmonie des proportions. Ces abîmes étaient évidemment dans la vaste imagination de Mme de Staël. Corinne ajoute : « Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. » Il n'y a pas de danger à Saint-Pierre que l'impression de l'ensemble soit dérangée par ces beautés multipliées; excepté deux ou trois tombeaux, les détails et les ornemens sont très médiocres quand ils ne sont pas très mauvais. On pourrait parier que Mme de Staël ne les avait pas regardés avec beaucoup d'attention. Au reste, il lui était facile d'occuper mieux sa pensée; il y aurait une souveraine injustice à conclure de là et de quelques inexactitudes, qu'une critique mesquine aurait beau jeu à relever, que Mme de Staël n'a pas senti Rome. Elle en a senti ce qu'elle a si bien appelé, « le charme dont on ne se lasse jamais. » Elle en a senti jusqu'à la poésie quotidienne et familière, témoin ces paroles : « C'est un des plaisirs de Rome que de dire : Conduisez-moi sur les bords du Tibre; menez-moi sur les bords du Tibre..... » Elle a bien saisi et bien dessiné la physionomie de Rome, témoin cette page si vraie :

« Sans doute on est importuné de tous ces bâtimens modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel; tout est commun, tout est prosaïque dans la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dé-

prédation. Mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres. »

Dans les derniers mots, on retrouve Mme de Staël tout entière, avec sa noble et chaleureuse nature, qui ne pouvait s'endormir sur une contemplation oisive parmi les ruines, mais qui, du sein de ces ruines, faisait un ardent appel à l'éternelle puissance de la sympathie, à l'éternelle jeunesse de l'enthousiasme, comme on plante un arbre toujours vert sur un tombeau.

Au fond, le secret de Corinne, c'est qu'elle préfère Naples à Rome. Dans une belle et grave élégie de M. G. de Schlegel sur Rome, le poète disait à son illustre amie : « Tu t'es abreuvée de vie sur le sein voluptueux de Parthénope, apprends maintenant la mort sur le tombeau du monde. » Mais la vie était trop forte chez Mme de Staël pour qu'elle pût supporter long-temps le silence de la grande capitale du passé. Les fleurs, les parfums qui enivrent, le volcan qui gronde auprès de la mer des syrènes; le bruit, la foule au soleil, voilà ce qu'il faut à Corinne. Elle est mieux sous le ciel mythologique de Naples que sur le sol historique de Rome; elle est mieux au cap Misène qu'au Capitole.

Rome et Naples sont les deux idoles entre lesquelles hésite et se partage le culte des adorateurs de l'Italie, ou plutôt on n'hésite pas, chacun se prononce vivement sur la question de supériorité, chacun éprouve et manifeste pour l'une ou l'autre de ces deux villes une préférence décidée. Cette préférence tient à tout l'ensemble du caractère et de l'imagination. On peut prévoir ce que pensera, ce que sentira, dans plusieurs circonstances, une personne dont on connaît l'opinion sur ce point. Ainsi, M. de Lamartine est plutôt le poète de Naples que le poète de Rome. On trouve dans les secondes *Méditations* une belle description du Colysée éclairé par la lune; mais sauf ce morceau, et quelques vers magnifiques jetés en passant comme une aumône aux ruines de Rome, avec une pitié qui n'est pas sans dédain, c'est Naples qui a son cœur et sa lyre. M. de Lamartine goûte moins l'art que la nature, l'histoire que la poésie : il est moins sensible aux grandes traces de l'homme

qu'aux splendides vestiges de Dieu. Rome est bien sombre, bien vieille, bien austère, pour le jeune chantre d'Elvire. Ce qu'il lui faut, c'est la plage de Sorrente ou le golfe de Baya, un ciel aussi pur que son ame, des flots aussi mélodieux que ses vers.

Byron aussi est allé à Rome; il y a conduit son *Harold*, ce pélerin du désespoir, ce pélerin sans but, plus semblable au Juif éternellement voyageur, et qui va toujours sombre à travers le monde, adorant la nature, détestant l'homme, et cherchant Dieu. Dans ce poème, plus que dans aucun autre, Byron s'est identifié avec son héros, auquel il se substitue sans cesse, et qu'il finit par oublier tout-à-fait.

C'est surtout dans les deux derniers chants qu'il en est ainsi; c'est là peut-être qu'il a mis le plus de son ame, de son génie et de son malheur. Il les publia six ans après les deux premiers : dans ceux-ci on trouve la mélancolie anticipée d'un jeune homme blasé par les plaisirs avant d'avoir connu les passions, et fatigué de la vie avant d'avoir vécu. Dans les deux derniers chants de *Childe-Harold* se montre un désespoir plus profond, une tristesse plus invétérée, plus ancrée dans l'ame; la douleur mûrie par la vie, la lassitude après la passion éprouvée, le découragement après l'action tentée sans fruit. Byron, dans l'intervalle, avait lutté avec tout le monde, et il avait été vaincu. Les convenances, audacieusement bravées, s'étaient vengées cruellement, et la société froide et vaniteuse, dont il fut un instant l'idole, avait, par un hypocrite ostracisme, puni moins les fautes de sa conduite que les dédains de son génie.

C'est avec ce nouveau poids sur le cœur, ce nouveau torrent de fiel dans les veines, qu'Harold reprit sa course à travers les montagnes, les mers et les cités. Il est merveilleux que malgré la torture intérieure qu'il porte partout avec lui, comme un enfer errant, son ame puisse encore s'ouvrir à tant d'impressions diverses de la nature extérieure et des œuvres de l'homme. Il est merveilleux qu'absorbé dans une pensée constante de désespoir, il puisse s'élancer, pour ainsi dire, hors de lui-même, et aller dans le sein des choses chercher la poésie qu'elles contiennent. Mais cependant, malgré cette puissance du génie qui l'enlève par momens au sentiment amer qui le domine et le poursuit, ce sentiment reparaît

toujours comme un écueil sous les flots. Ce qu'il peint avec complaisance, ce sur quoi il s'arrête avec une douloureuse prédilection, ce sont les scènes lugubres, les souvenirs de deuil, c'est l'agonie de Venise, c'est la solitude de Ferrare, c'est la tristesse de Rome.

Rome est, pour Byron comme pour Châteaubriand, la cité d'asile des malheureux, le refuge des ames qui n'espèrent plus, le dernier amour de ceux qui ont aimé. Il lui dit : « O Rome! ma patrie, cité de l'ame, les deshérités du cœur doivent se tourner vers toi. » Son imagination, subjuguée par les merveilles qui l'entourent, trouve de magnifiques descriptions pour le Panthéon, pour Saint-Pierre, pour le Vatican ; mais c'est à l'idée de ruine, de mort, qu'il revient avec une préférence douloureuse. Rome est surtout, pour lui, la Niobé des nations, comme il l'appelle, le symbole majestueux du deuil humain; tantôt il pleure cette grandeur déchue, tantôt il la raille; le désenchantement des choses mortelles n'a jamais prononcé ses anathèmes de plus haut que de ce sublime piédestal de ruines. Byron tient là, pour ainsi dire, l'histoire du monde sous ses pieds, et se plaît à en fouler dédaigneusement la poussière : il s'écrie : « O homme! admire, triomphe, méprise, ris, pleure, il y a ici matière à tout cela. » Il se laisse distraire un moment de ces contemplations lugubres par un rêve gracieux d'amour, en présence de la solitaire fontaine d'Égérie, par une rêverie attendrissante qu'éveille en lui l'imposante sépulture de Cécilia Metella, ou le souvenir de la tradition qui a fourni à la peinture le pieux sujet de la charité romaine. Ces images de nymphes descendues du ciel sur la terre, de jeunes femmes descendues de la terre dans une prison ou dans un tombeau, ces images s'élèvent naturellement à côté de la mâle agonie du gladiateur mourant dans cette sombre imagination, d'où sortirent *Médora, Angiolina, Zuleika, Heide, la Fiancée d'Abydos,* aussi bien que *le Corsaire, le Giaour, Manfred* et *Alp le Renégat*; car les plus douces fantaisies naissaient dans cette ame troublée, comme ces îles riantes de l'archipel qui naissent d'un volcan pendant la tempête. Mais Byron revient bientôt à l'incurable amertume de ses pensées; il mêle cette tristesse à la tristesse des lieux qu'il contemple. Lui aussi offre au temps son offrande de ruines, des ruines d'années,

ruins of years. La nuit, au Colysée, méditant sur les malheurs du monde et sur les siens, sur les iniquités de Rome triomphante et sur l'injustice de sa patrie et de ses proches, il évoque Némésis pour qu'elle le venge et punisse... Mais en présence de ces *ténèbres azurées d'une nuit italienne,* qui flottent sur le merveilleux monument, il sent la colère s'apaiser dans son cœur, et la malédiction y mourir; et de ce cœur, amolli par la mollesse de l'air et de la nuit, s'échappent ces paroles : « Ma malédiction sera un pardon. » (*My curse shall be forgiveness.*)

Ainsi Byron, dont la poésie est essentiellement personnelle, n'est si éloquent sur Rome, que parce qu'il a identifié ses propres misères avec les calamités de la ville éternelle : c'est comme un miroir immense et brisé, dont les mille fragmens lui renvoient l'image de sa douleur.

On s'explique moins facilement le caprice d'imagination qui a déterminé Moore, dans ses *Rhymes on the road,* à parler de Rome ainsi qu'il l'a fait. On sait que sous ce titre sans prétention il a publié un petit volume de poésies détachées, jetées *sur la route,* selon le hasard et la fantaisie du moment. A Rome, on attend du poète de l'Irlande quelques mélodies catholiques; il n'est est rien. Le barde coquet d'Érin, le mobile personnage qui passe tour à tour de l'élégie érotique à la controverse, était à Rome en humeur profane. Dans la ville des papes, il n'a une pensée et des vers que pour le tribun Colas Rienzi, et dans la longue harangue paraphrasée du père du Cerceau, que le poète papiste place dans la bouche de Rienzi, on est un peu surpris de trouver ces invectives inutiles contre la papauté : « Et nous, nous avons humblement, lâchement baisé la terre devant le pouvoir papal..... le fantôme de notre ancienne patrie... Trop long-temps des prêtres tyrans, et des tyrans affiliés aux prêtres (*lordly priests and priestly lords*), après avoir flétri tout notre orgueil, nous ont conduits à l'autel comme des animaux dévoués à la mort et entourés de guirlandes fanées. » L'attraction de l'inévitable lieu commun sur l'ancienne Rome, opposée à la moderne, a été plus forte que l'attachement de Moore à l'église, qui cependant, pour un patriote irlandais, devait mieux représenter les idées d'indépendance et de liberté, que ne pouvait le faire le souvenir un peu suranné de Rienzi.

Un philosophe catholique, poète aussi, mais poète plus sérieux, plus profond, que Moore, M. Ballanche, a laissé, comme lui, dans des *Fragmens*, la trace de son premier voyage à Rome. Les graves et mélancoliques paroles de ses adieux sont mieux appropriées à sa croyance. C'était en 1815, le moment était remarquable, Rome était sans pape. M. Ballanche fut frappé surtout « de la grande ombre du souverain pontificat, tout brillant de son absence même. » Le futur auteur d'*Orphée*, plein d'un sentiment dont l'analogie avec celui du Tasse est remarquable, disait : « Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des Césars. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en ess pas ainsi de celle où saint Pierre vint en voyageur, seul, mais accompagné de la force de Dieu. Ville de saint Pierre, je ne te dit point adieu. » En effet, il devait y revenir; et c'est en présence des sept collines qu'il devait concevoir sa Rome mythique, type pour lui de la cité humaine, et reconstruire en esprit la ville primordiale d'Evandre et de Carmena. La présence de Rome a agi sur plusieurs historiens célèbres. Nieburh a changé son système, de la première édition à la seconde, parce qu'il avait vu Rome dans l'intervalle; et l'on sait que quelques moines, chantant les litanies sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin, inspirèrent à Gibbon la pensée de son *Histoire de la décadence de l'Empire romain*; toute son histoire se ressent de cette première impression. Il est pour les prêtres de Jupiter contre les moines; il est pour le Capitole contre le Calvaire. En allant plus au fond de l'histoire morale du genre humain, on eût pu, orthodoxie à part, tirer du même contraste une conclusion toute contraire. Non, Gibbon, ce n'était pas un malheur pour le monde, mais un progrès, que de voir les serviteurs d'une religion de pureté et d'amour remplacer les ministres d'une religion de sang et de volupté. Ami de l'humanité, vous deviez vous réjouir de ce qui avait amené un tel changement. Il fallait comprendre que le parti du christianisme était le parti du genre humain.

De toutes les effusions que Rome a provoquées, il n'en est peut-être pas de plus naturelles, de plus naïves, que les courtes pièces de vers dont se compose ce que Louis Tieck a intitulé : *Poésies sur le voyage d'un malade*. Tieck est un aimable et ingénieux poète,

un rêveur gracieux, un conteur plein de charmes : nul ne sait mieux mêler l'imagination à la plaisanterie, et la mélancolie à la gaieté. Cette alliance, qui lui est naturelle, donne un charme particulier au voyage du malade, ou plutôt du convalescent. L'Italie, qu'il adore, lui apparaît comme à travers un crêpe léger, non pas noir, comme pour le deuil, encore moins rose, comme pour une fête, mais d'une nuance indécise, ni éclatante, ni sombre, ni tout-à-fait triste, ni tout-à-fait riante. A mesure qu'il approche du soleil, le réseau étendu devant ses yeux devient de plus en plus transparent, et jette des reflets de plus en plus lumineux ; à mesure que la santé revient à son corps, et la jeunesse à son ame, son imagination semble sortir lentement de l'ombre et se détacher moelleusement dans la demi-teinte, comme une figure du Corrége; la mélancolie du monde se fond par degrés au soleil du midi ; elle s'évapore à ses rayons, et retombe en brillante rosée de poésie.

Voici l'impression du départ, mélangée de joie et de peine..... « Quel transport! quelle tristesse! Est-ce bien moi qui étais assis là-bas, dans ces murs, comme enchaîné?..... Oui, la douleur m'a suivi; elle étend un voile noir sur les champs et les forêts. » Hélas! oui, la douleur l'accompagne, et c'est d'un cri de douleur qu'il salue Rome, objet de tous ses vœux. « Ainsi la vaste route est franchie; enfin, enfin le but désiré m'apparaît; et tandis que je me recueille pour me sentir moi-même, et sentir la grandeur de ce moment, l'image à peine saisie se brise et s'écoule en douleur; tous les nobles souvenirs s'enfuient devant le présent étroit et oppressant.... Combien l'homme est petit; qu'il est pauvre avec une apparence de richesse!... » Et le malade, au lieu de sentir le ravissement d'être à Rome, va tomber dans les bras de ses amis, et se soulager par ses plaintes; son ame voudrait s'ouvrir aux charmes des lieux et du ciel, mais l'aiguillon de la douleur vient le réveiller de ses douces rêveries de la villa Borghèse. « Quel charme : l'élégant et le magnifique, l'art et la nature réunis. Je vois donc enfin ce que, jeune garçon, j'avais déjà rêvé; et maintenant... livré uniquement à la douleur, ces rians ombrages me font mal. Mon rêve s'est enfin accompli, et les dieux jaloux m'envoient ici, pauvre infirme, auquel il manque de pouvoir jouir de son bonheur.

« Comme ces lauriers et ces myrtes me regardent avec tristesse!

Là-bas, les pins secouent doucement leurs têtes murmurantes : quoi! c'est ainsi que tu viens vers nous? est-ce donc là ta promesse? Au lieu du jeune homme heureux de vivre, nous voyons ici le malade, le souffreteux, qui, sous ce ciel d'un bleu si pur, et sous la couronne de feuillage des arbres, et dans le parfum des myrtes, ne respire que la douleur. Tombez, chaînes pesantes, vous qui arrêtez chaque mouvement de vie; laissez-moi libre, que j'embrasse avec transport toutes ces formes merveilleuses, ces amies d'autrefois!

« Mais le prisonnier n'a que des larmes qui coulent dans les ténèbres; la voiture me reporte à la ville déjà dans l'ombre; et, me reposant dans mon fauteuil de malade, las de vivre, c'est à peine si les doux entretiens, les feuilles légères, peuvent me distraire et me consoler. »

Mais peu à peu l'influence du climat se fait sentir; sa santé s'améliore par l'exercice, et la gaieté se glisse dans son ame et dans sa poésie.

C'est à cette gaieté renaissante que nous devons de petites scènes de mœurs romaines, racontées par Tieck avec une vivacité et une grace difficiles à conserver dans une traduction. Ceux qui ont été à Rome reconnaîtront son *Mendiant*. « Ne pourrai-je jamais échapper au bavard effronté, orateur mendiant, devant lequel je passe toujours en revenant au logis. Pauvre, il ne l'est point, et cependant je suis forcé de lui donner plus qu'aux nécessiteux. Prendrai-je cette autre rue? Non, rougis de cette faiblesse; il peut dorénavant haranguer, prier, supplier; passe devant lui d'un pas ferme, le front haut, et que pas une pièce d'argent, pas une pièce de cuivre ne tombe de ta main en hommage à son éloquence. Déjà il m'a reconnu de loin; il balance son grand chapeau à trois cornes, et le timbre sonore et plein de sa voix retentit : « Béni soit le noble « seigneur qui tous les jours marche d'un pas plus léger à travers « les rues célèbres de notre ville. Mes dévotes prières ont donc été « utiles à ce seigneur incomparable. Comme il passait là devant « moi, la première fois, malade, faible et gémissant!... Bientôt je « le verrai marcher d'un pas vigoureux, sans bâton, en parfaite « santé. Que suis-je, moi, misérable, moi, pauvre mutilé, obligé « d'être là gisant dans la rue, pour que ce cher et excellent sei-

« gneur s'occupe de cette figure desséchée. Il s'approche, il s'ap-
« proche de moi. Quel visage plein de douceur! Ne serais-je pas un
« réprouvé, si la joie que je lui témoigne de sa santé n'avait pour
« but que d'en obtenir un présent? loin de moi une pensée si vile.
« Non, digne homme, homme vertueux; passez, passez ferme de-
« vant moi; ne regardez pas le plus pauvre de vos serviteurs, qui
« cependant priera toujours pour vous. Quoique je mendie, je ne
« connais pas l'intérêt; mais je ne puis être assez dédaigneux pour
« refuser et mépriser ce que m'offre un tel Alexandre. » Il a déjà reçu le *paul*, et sourit en me remerciant avec un regard extraordinaire. »

J'ai placé ces esquisses crayonnées d'après nature, à la suite des grands tableaux de Rome que nous avons admirés, comme on dessine des arabesques autour d'une fresque majestueuse.

Maintenant nous allons rencontrer un plus grand contraste.

Après l'hymne, la satire; après l'enthousiasme, l'ironie: c'est la loi des choses, la marche éternelle de l'esprit humain; jamais cette réaction ne fut plus inévitable que pour le sujet qui nous occupe.

Le despotisme de l'enthousiasme amène la révolte de la moquerie; l'exagération de la louange amène l'hyperbole de l'invective. On conviendra qu'elle ne peut être poussée plus loin que dans ce sonnet de l'atrabilaire Alfiéri.

« Une région vide et insalubre qui se donne le nom *d'état*; des champs incultes, arides; les visages sales, maigris, opprimés, d'un peuple scélérat, lâche et sanglant; un sénat orgueilleux et non libre; de riches et rusés patriciens couverts de la pourpre, et encore plus sots que riches; un prince que béatifie la sottise de son prochain; une cité sans citoyens; des temples augustes sans religion; des lois injustes que chaque lustre voit changer, mais en pis; des clefs qui s'achetaient autrefois, et ouvraient aux scélérats les portes du ciel, mais qui maintenant sont usées par le temps. O Rome! est-ce bien toi? ou est-ce le siége des vices? »

Ceci est une boutade, donnée évidemment pour telle, et dont l'exagération n'a pas besoin d'être relevée. Mais l'on conçoit bien que sans aller si loin, certains esprits, las de voir tout prendre à Rome par le beau côté, aient fait quelques protestations, les unes

justes, raisonnables, les autres aussi pédantesques et aussi prétentieuses que l'engouement même qu'ils attaquaient.

L'excellent et spirituel Bonstetten doit être mis au nombre des premiers. C'est mu par un sincère amour de l'humanité qu'il a mis en relief la misère effroyable des habitans de la campagne romaine, que la faim livre à la fièvre, comme le bourreau livre le patient à la torture. On aime à voir le philantrope, sorti de la hautaine aristocratie bernoise, s'intéresser vivement à des détresses populaires. On lui sait gré de n'être pas tellement absorbé par l'effet pittoresque de la campagne romaine, ou par les ruines d'Ardée ou de Laurentum, qu'il ne puisse trouver le temps de considérer et de déplorer la triste condition de ceux qui sont courbés sur cette campagne, ou se traînent et languissent parmi ces ruines.

L'auteur produit d'autant plus d'impression qu'il ne déclame point, mais dit simplement ce qu'il a vu et le fait voir au lecteur. Tel est le passage du *Voyage dans le Latium,* où M. de Bonstetten retrace une triste scène dont il fut témoin. Une jeune fille qui travaillait dans la campagne, s'évanouit de faim; sa mère la couvrit de son tablier et retourna à l'ouvrage... « Que la plus pauvre cabane suisse me paraît riche en ce moment, s'écrie le digne voyageur; je jetai les yeux autour de moi, et n'apercevant aucun abri, aucun secours, je fus pour la première fois effrayé de l'abandon et de la solitude de ce pays, si plein de souvenirs, si vide de réalité. »

Mais autant est touchant ce sentiment de compassion exprimé avec simplicité, autant est naturelle l'espèce de condamnation que M. de Bonstetten prononce sur le pays romain, autant est irritante la prétention sentimentale et philantropique qui se produit avec affectation dans un ouvrage où les prétentions et l'affectation abondent, dans *l'Italie* de lady Morgan.

Que les Anglais soient vivement frappés en entrant en Italie, et surtout en venant demeurer à Rome, de ce qui manque aux habitans en bien-être, en propreté; que les vices évidens des gouvernemens italiens en général, et du gouvernement papal en particulier, choquent des hommes accoutumés au spectacle des mœurs constitutionnelles, et qu'ils expriment leur mécontentement du

peuple et du gouvernement en termes assez énergiques, rien de plus naturel assurément. Depuis le whig Addison, chez qui nous avons vu se manifester avec quelque fierté, en présence de Rome, le sentiment de la supériorité politique de l'Angleterre, presque tous les Anglais ont proclamé, après lui, cet orgueilleux lieu commun. Il leur est fort permis de prendre sur l'Italie cette revanche de tous les biens qu'elle possède et qui leur sont refusés : ciel, soleil, climat, sentiment des arts; mais il ne faut pas qu'ils poussent trop loin une méprisante pitié que Rome ne pourrait plus accepter. Il ne faut pas que, du haut de leur immortelle constitution, qui ne sera plus après-demain peut-être, et de leur sublime philantropie, qui n'a pas encore trouvé du pain pour l'Irlande, ils jettent trop arrogamment le mépris ou la compassion à une noble ville et à un peuple énergique, qui ne changerait pas ses ruines et ses églises pour leurs manufactures, son soleil pour leur gaz hydrogène, le génie qui a élevé le Colysée et Saint-Pierre, sculpté le Laocoon, ou peint la Sixtine, pour l'industrie qui a fabriqué la machine à vapeur, ou même inventé ces métiers qui, depuis cinquante ans, ont produit la valeur d'un fil de coton assez grand pour mesurer cent quarante-deux fois la distance de la terre au soleil.

On me pardonnera ce mouvement d'humeur en lisant les extraits suivans du livre de lady Morgan.

L'auteur, pour se singulariser, ne voit au Forum, parmi ces débris qui ont parlé si éloquemment à Byron, à Châteaubriand, à Mme de Staël,..... « que des traces d'un pouvoir illégal et d'une force anti-sociale... Tout est calculé pour charmer l'œil de l'antiquaire et enflammer l'imagination du poète; mais ces combinaisons sont propres à *déchirer le cœur* de l'être purement humain, à dissiper les rêves d'une bienveillante philosophie. Ce lieu n'offre pas une place sur laquelle l'esprit puisse se reposer, espérer l'amélioration de l'homme, la diminution de ses erreurs et de ses souffrances, sans rappeler ses folies, ses crimes, sa crédulité, ses impostures. »

Voici maintenant pour Saint-Pierre : « Pour le philantrope qui considère tout sous l'influence de ses sympathies avec l'état de l'homme, ce temple inimitable paraît une des causes qui ont *perpé-*

tué la peste dans les plaines du Latium, et porté la misère et l'erreur à des myriades d'êtres sur toute la surface du monde. »

Si l'on pouvait se permettre d'employer, à l'égard d'une femme, le langage tranchant que lady Morgan emploie souvent, ne devrait-on pas dire qu'elle unit les préjugés d'un protestantisme étroit à l'affectation de la philosophie voltairienne, et au pathos d'une philantropie vulgaire?

Mais voici ce qu'un ami de Rome ne peut pardonner à l'enthousiasme de la propreté anglaise et à la pédanterie de l'anglicanisme. On appelle à Rome *immondezaio* les lieux où l'on jette les immondices. Lady Morgan couronne toutes ses déclamations contre la superstition et la saleté romaine, en déclarant que Rome est « l'*immondezaio* de ce monde dont elle fut autrefois la maîtresse. »

J'aime mieux Simon; celui-ci est plus naïf et plus divertissant; ce n'est point par affectation, par envie de se singulariser qu'il dit de la Transfiguration et du Jugement dernier le contraire de ce qu'on en dit ordinairement : c'est parce qu'il sent ainsi; il trouve les chefs-d'œuvre de l'art souverainement ridicules, et il ne s'en cache point. Michel-Ange et Raphaël lui déplaisent, et il le proclame sans ménagemens. Il dit de la fresque de Raphaël représentant l'incendie du Borgo : « Le dessin n'en est pas correct, l'expression médiocre, le coloris tel que l'ont ordinairement les fresques, froid et sans harmonie. » Il dit du Jugement dernier de Michel-Ange : « Dos et visage, bras et jambes, se confondent; c'est un véritable pouding de ressuscités. » Cela est beau, cela est franc, cela est héroïque; Simon n'est point de ces barbares timides qui cherchent à déguiser leur barbarie sous le faux semblant d'une admiration empruntée; ce n'est point un sauvage qui endosse gauchement le costume de la civilisation, ou s'efforce d'en contrefaire le langage; c'est un barbare qui se vante de sa barbarie; c'est un sauvage qui se promène fièrement nu et tatoué parmi les monumens d'une société qu'il ne comprend pas, ou plutôt Simon ressemble à ce chinois que Goëthe vit à Rome, et à qui les monumens de l'art inspiraient un si souverain mépris quand il les comparait à son architecture de kiosques, à sa peinture de paravens, à ses beaux joujoux de laque et de carton doré.

Dans ces dernières années, les voyages à Rome se sont tellement

multipliés, qu'il serait impossible de s'y arrêter sans dépasser les bornes de ce recueil. D'ailleurs nous rencontrerions peu de points de vue nouveaux en visitant un lieu tant de fois décrit; il est bien difficile de ne pas retomber dans les descriptions que d'autres en ont faites : alors l'enthousiasme n'est qu'une redite; on croit sentir, on ne fait que se rappeler.

Je n'ai pas à parler des livres consacrés à faire connaître Rome, plus qu'à manifester les impressions de leurs auteurs. Tels sont l'indispensable indicateur de M. Valery, les spirituelles *Promenades dans Rome* de M. Beyle, avec qui c'est un si grand charme de s'y promener réellement, et qui serait plus à sa place professant à Paris l'histoire de la peinture, qu'enterré dans son triste consulat de Civita-Vecchia. Enfin le vaste et profond ouvrage (*Die stadt Rom*), où le représentant de la Prusse près le Saint-Siége, et de la science allemande près l'antiquité, M. de Bunsen, aidé de ses doctes amis, applique avec tant de sagacité l'érudition et la critique de l'école de Nieburh à l'illustration des monumens romains.

Mais pour être complet, il faut dire un mot de quelques hommes de notre génération qui ont parlé de Rome sous l'empire des sentimens politiques contemporains; je choisirai M. Delavigne, M. Didier, auteur de *Rome souterraine*, M. Barbier, auteur du *Pianto*.

Le libéralisme généreux, mais incertain et un peu timide de l'opposition littéraire sous la restauration (j'excepte Courrier et Béranger), ce libéralisme a été la muse politique de M. Delavigne; image assez fidèle de cette opposition qui flottait entre les souvenirs non encore ravivés de 89 et les souvenirs plus récens de l'empire, la muse de celui qui fut notre poète à tous au sortir du lycée impérial, ou du lycée Napoléon, a commencé par le dythirambe sur la naissance du roi de Rome, et a fini par la *Parisienne*. Sur sa route elle a pleuré Waterloo, salué la Grèce renaissante, évoqué l'Italie au tombeau; toujours indépendante et pure, mais un peu détournée dans ses attaques et indécise dans ses tendances, comme la France d'alors; mêlant les conseils aux censures, arrivant à l'épigramme par l'allusion; et pour en venir à ce qui nous occupe, poursuivie de ses rancunes discrètes contre les rois jusque sur les

bords paisibles de la fontaine d'Egérie, et leur adressant de là ce couplet d'une malice assez inoffensive :

Son eau coule encor, mais les rois,
Que séduit une autre déesse,
Ne viennent plus chercher des lois
Où Numa puisait la sagesse.

On sent qu'il y a une grande crise sociale et comme un cataclysme politique entre ces insinuations sur les événemens du jour à propos des classiques souvenirs de Rome, et le sentiment qui a inspiré *Rome souterraine* à M. Didier. Nul Français n'a peut-être pénétré plus avant que lui au sein de la nature et des populations italiennes. Il a vécu long-temps avec les pâtres et les montagnards dans les forêts de la Calabre, et dans les steppes de la Maremme, parmi les buffles et les chevaux sauvages. Il a vécu long-temps à Rome, au milieu du peuple et des ruines. Puis, après 1830, sous l'impulsion de l'entraînement saint-simonien et de cet élan qui emportait tant d'ames vers un avenir de régénération sans limite, il a voulu placer à Rome cette pensée de l'affranchissement de l'Italie, ce rêve de la grande république ausonienne qu'il avait surpris dans bien des cœurs; il a creusé sous la Rome que l'on visite et que l'on connaît, une Rome inconnue, mystérieuse, souterraine; il a ouvert les loges du carbonarisme et les catacombes de la liberté; et au-dessus de ces tortueux abîmes dont il nous dévoilait les labyrinthes, il a donné pour théâtre à son action la Rome actuelle, dont il a dessiné la topographie en homme qui est *pratique* du pays, comme disent les Italiens. Je ne sais s'il y a assez de talent plastique chez M. Didier pour donner une idée de Rome à ceux qui ne la connaissent point; mais nul ne rappelle avec plus d'exactitude à ceux qui la connaissent, le caractère particulier de ses différens quartiers, surtout l'aspect agreste et rustique des lieux abandonnés et des rues solitaires.

Il y a une autre inspiration, une inspiration déjà plus découragée, dans le *Pianto* de M. Barbier. M. Barbier écrivit *la Curée* dès le lendemain de la grande semaine, averti par un pressentiment et un instinct de poète de toutes les déceptions qui attendaient l'immense enthousiasme de cet admirable moment. Les *Iambes* suivirent

de près, et cette poésie est à peu près la seule qu'ait vomie le volcan de juillet, sitôt refroidi. Mais n'est-ce pas une triste révélation de ce qui nous manque? Où sont les hymnes à la foi nouvelle, les cantiques d'espérance infinie et d'universel amour qui semblaient près de retentir? Depuis cinq ans, la poésie n'a trouvé sur la situation actuelle de la société que les invectives de la *Némésis* et des *Iambes*.

Quoi! ne s'élèvera-t-il pas des voix plus consolantes? Faut-il que la poésie désespère de la société? faut-il tomber de l'illusion qui saluait l'avenir avec tant de confiance dans la colère, et de la colère dans le désenchantement?

C'est du moins ce qu'a fait la muse de M. Barbier; c'est ce découragement des choses, né du désabusement des hommes; c'est cette mélancolie sociale, pour ainsi parler, qui lui a inspiré, après l'emportement des *Iambes*, ces lamentations sur l'Italie qu'il a intitulées *il Pianto*. Après avoir fouillé des plaies vivantes, le poète est allé soulever le linceul d'une nation morte; et dans son voyage à travers le pays du beau, cette inspiration lugubre n'abandonne nulle part celui qui s'est donné pour mission de *mettre le doigt dans toutes les blessures*. Au Campo Santo de Pise, sur la plage de Naples, au milieu des lagunes de Venise, il peint le hideux, le vide du présent, avec verve, avec une sorte de complaisance et peut-être d'affectation. Quelques gracieux retours vers l'époque de l'art et de la foi ne paraissent là, de loin en loin, que pour mieux faire contraste avec une époque sans art et sans foi. De ce point de vue sévère et désenchanté, Rome doit apparaître dans toute sa tristesse, et pour ainsi dire dans toute sa nudité. N'attendez point que ses ruines et ses habitans vous soient présentés à travers le prisme de l'enthousiasme. Rome vous sera peinte grande encore, mais isolée comme elle l'est véritablement de son passé. Ce sera la Rome des haillons et des gueux, une Rome sale, mendiante, fiévreuse; l'auteur se placera au Forum, qu'il aura soin d'appeler de son ignoble nom moderne, le Champ des Vaches (*Campo Vaccino*). Il y montrera :

> Le temple de la paix aux trois voûtes jumelles,
> Immense, et laissant voir par un trou dans le fond
> Le cloaque de Rome et son gouffre profond.
>
> . . . . . .

De grands monceaux de terre, où l'enfance se rue,
Et des trous si profonds et si larges, que l'eau
Fait partout une mare en cherchant son niveau.

Ajoutons que ces traits ne sont pas les seuls; il en est de plus poétiques, mais ils sont caractéristiques de la manière et du point de vue de l'auteur. On les retrouve encore dans cette apostrophe aux Romains :

O superbes fiévreux, gras habitans du Tibre.
. . . . . .

Les poètes gagnent presque toujours à oublier les systèmes qu'ils se sont faits. Les vers les plus gracieux du *Pianto* sont des vers d'espoir adressés à l'Italie :

Divine Juliette, au cercueil étendue,
Toi qui n'es qu'endormie, et que l'on croit perdue,
Italie! ô beauté!...

et M. Barbier ne se trouve pas mal de mettre un peu de côté sa misantropie obligée dans ce tableau du Forum aux approches du soir :

Au faîte des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à grands plis, comme de noirs manteaux.
Le sol devient plus rouge, et les arbres plus sombres;
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs attachés par le nez.
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin.
Puis passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,
Qui va battant le sol de sa triste sandale,
Des frères en chantant portent un blanc linceul,
Un enfant demi-nu les suit et marche seul.
Puis, des femmes en rouge, et de brune figure,
Descendent en filant des degrés de verdure.
Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas,
Se lèvent lentement pour prendre leur repas.

L'ouvrier qui bêchait et roulait sa brouette,
La quitte; le travail, les pelles, tout s'arrête.
On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,
Ou derrière un fronton renversé sur la terre,
Quatre forts mendians couchés avec mystère,
Qui, les cinq doigts tendus, et du feu dans les yeux,
Disputent sourdement des baïoques entre eux.

Ici la peinture est toujours un peu crue, mais elle est parfaitement vraie de dessin et de couleur, et c'est par cette vue du Forum au coucher du soleil que nous terminerons notre promenade à travers l'immense galerie que nous avons parcourue. Que le lecteur se rappelle combien sont variés la composition, le faire, le cadre de ces nombreux tableaux, et cette pensée le rendra peut-être indulgent pour le *cicerone* qui lui a servi de guide.

Pour m'acquitter de ma tâche, il m'a fallu toucher en passant bien des questions, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la révolution de 1830. J'ai été forcé d'être rapide, et j'espère que, dans les jugemens qu'on pourra porter sur mes jugemens, on tiendra compte de cette rapidité forcée, qui m'a souvent interdit les développemens, les preuves ou les restrictions.

Je sais qu'il y a dans mon travail des omissions et des lacunes : il était impossible de parler de tous ceux qui ont parlé de Rome, mais je crois n'avoir omis aucun type important. D'ailleurs, je crains peu qu'on m'accuse d'avoir été trop court; je redoute plus le reproche contraire. A ceux qui me l'adresseraient, je répondrais que l'on ne quitte pas Rome comme on veut, surtout quand on y rencontre tous les grands hommes qui l'ont visitée; que je me plaisais trop à vivre dans ce lieu, en si bonne compagnie, pour être pressé d'en sortir; que ce moment est pour moi comme un autre départ, et qu'en finissant je suis tenté de m'écrier avec Rutilius : Je cède, je m'arrache aux embrassemens de la ville bien-aimée; mes pieds franchissent à regret le seuil sacré :

Laxatus tandem caræ complexibus urbis,
Inviti superant limina sacra pedes.

J. J. Ampère.

DE

LA LITTÉRATURE

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD.

« Cantar non pot gaire valer,
Si d'inz del cor no mov lo chanz. »
(*Tencon Provençale.*)

(Le chant du poète n'a guère de prix quand
il ne jaillit pas du fond du cœur.)

La parole humaine, ou, s'il fallait nous exprimer métaphysiquement, le *verbe,* sera toujours le vrai lien des nations. L'homme qui parle votre langue est votre frère. Jamais le Canada qui parle français ne cessera d'être Français; jamais la tradition espagnole ne cessera de hanter les républiques du Mexique et du Pérou; vingt guerres de l'indépendance n'empêcheraient pas les Etats-Unis de rester Anglais et puritains. La chaîne intellectuelle et magique des hommes entre eux, c'est la parole. Quittez votre pays pour deux

années seulement, et que, sous la glace polaire ou l'ardeur du tropique, vous entendiez l'accent national, un mot, un seul; le *buon giorno* des Italiens, le *welcome* des Anglais, le *bonjour* de la France; le tressaillement de votre cœur vous dira que la patrie est dans le langage plus que dans le sol. La communauté de l'idiome représente la communauté des intérêts. La parole! la parole! elle est plus que la force, que l'espace et le temps; c'est la pensée devenue palpable.

Jamais les colonies qui ont emprunté leur dialecte à une contrée-mère déjà civilisée, n'ont eu de littérature propre. Asservies, révoltées ou émancipées, le langage les enchaîne éternellement à la métropole ancienne. Pour s'isoler un peu de l'Angleterre, l'Ecosse a été forcée d'employer un dialecte de l'anglais; encore n'a-t-elle créé qu'une nuance diverse de la même littérature. Une colonie voit-elle naître un grand écrivain? aussitôt il va se confondre avec les célébrités de la métropole. Parmi les poètes assez nombreux que le Mexique a produits, un seul homme de génie s'est montré, Alarcon : phrase, pensée, images, tout en lui est espagnol; l'instrument dont il se servait, rebelle à tout autre usage, ne voulait reproduire que le génie de l'Espagne. Rien de mexicain chez Alarcon, dramaturge admirable, oublié, bien supérieur, selon nous, à Lope de Vega, et dont la demi-obscurité est une de ces injustices littéraires que le temps répare quelquefois (1).

Les Etats-Unis sont donc anglais : ils n'ont point de littérature spéciale. Ce grand peuple, cette république fractionnée en vingt républiques, et qui en produira mille dans un espace de temps donné; cette nouvelle Europe, ce rajeunissement de toutes les destinées du monde vieilli, ce modèle et cette expérience gigantesque; n'avoir

(1) Dans la *Colleccion de las piezas dramaticas de los autores espanoles* (Madrid 1826), les éditeurs ont inséré deux comédies de *don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza*, Mexicain. Ce nom, à peine connu en France, est peu apprécié même en Espagne. C'est à lui que Corneille doit *le Menteur* (*la Verdad sospechosa*). Au mérite de l'invention la plus féconde, Alarcon joint une facilité, une énergie, une pureté d'exécution qui l'auraient placé au premier rang, si les critiques de tous les pays, vrais moutons de Panurge, ne s'étaient contentés de copier leurs prédécesseurs.

point de littérature! Non, une société si vierge, si inouïe, si peu semblable à tout ce qui a vécu, n'a pu trouver une voix, une expression solennelles, indigènes! *Fenimore Cooper* et *Washington Irving* sont tout Anglais: l'un copie Adisson; l'autre se modèle sur Walter Scott.

Il y a d'autres raisons pour que la littérature manque à l'Union américaine. La première, la voici: les Etats-Unis ne sont point une société. On sait l'origine des Etats-Unis. Des sectaires gênés en Europe passèrent dans l'Amérique du Nord, où ils étaient sûrs d'être à l'aise; des aventuriers en firent autant, et semèrent ces magnifiques déserts de colonies, imperceptibles germes de nations. Les indigènes, repoussés pied à pied dans les bois et les savanes, disparurent presque entièrement, sans avoir mêle leur nationalité à l'établissement des vainqueurs, et le génie sauvage ne porta point sa vigoureuse sève dans l'esprit européen.

Voici donc deux faits bien remarquables:

D'abord les indigènes s'anéantissent, et avec eux cet ordre particulier d'idées et de sentimens, qui naît de l'affinité d'une classe d'hommes avec un sol et un climat, et imprime aux mœurs, aux lois, à la parole, un caractère ineffaçable. Puis, l'incohérence des établissemens européens des Etats-Unis, les oppositions de foi, d'habitude, de langage, affaiblissent encore le caractère social de ce ramas d'hommes, que l'extinction graduelle de la race indigène privait déjà d'un grand moyen d'union. On sourit en songeant à la figure que durent faire ces Anglais, ces Hollandais, ces Allemands, ces Français, que tant de causes et tant de hasards faisaient tomber sur les terres vierges du Nouveau-Monde. On les voit, sous leurs accoutremens bizarres, au milieu de leurs pins équarris et de leurs pierres mal taillées, contrastant, par leur gaucherie et leurs grossières tentatives, avec la majesté des lieux qu'ils se permettaient d'habiter. Supposez qu'un poète alors, un vrai poète inconnu, las d'avoir faim à Londres ou à Paris, s'avisât de quitter la plume pour la pioche et la hache, et de sacrifier l'espérance de l'hôpital à l'envie de voir la Virginie ou le Massachussets. En arrivant dans ce monde immense, dans un monde rempli de Dieu et de poésie sans nom, il contemple de ses yeux les sauvages fuyant de forêt en forêt, chargés des os de leurs pères, et disant adieu à leur sol. Ne comprend-

il pas qu'ils emportent avec eux la poésie américaine, et que les bûcherons, les serruriers, les menuisiers, qui vont leur succéder, n'auront aucune inspiration à transmettre aux générations futures?

Dès que les colonies s'affermirent en Amérique, les idées positives s'y développèrent et y dominèrent. La religion, première cause de ces migrations, n'y fut point élevée et resplendissante, comme à l'origine d'une grande civilisation. Les sectaires avaient quelque chose de grand par la persévérance et la force, mais aussi de raide et de mesquin, qui s'alliait aux calculs honnêtes, mais vulgaires, de l'intérêt; la moralité américaine eut la trivialité du bon sens commercial. Ce christianisme réformé, déjà pâle quand ils l'apportèrent d'Europe, n'avait pu prendre ni couleur, ni mouvement en Amérique, où les besoins renaissans de la vie matérielle avaient tourné toutes les pensées vers la terre. La multiplicité des sectes contribuait encore à l'affaiblir, et à lui ôter ce qu'il avait d'inspirateur. Une religion n'exalte l'ame qu'autant qu'elle est générale.

Quand les hommes croient comme un seul homme, ce magnifique concert achève de les rendre frères. Il confond leurs pensées, leurs émotions, leurs besoins, et si quelque ame, marquée secrètement de ce sacerdoce qu'on nomme poésie, vient à entendre ce grand murmure d'un peuple qui cause avec Dieu, elle chante alors; elle exprime ce que tous ressentent; elle est écho sublime; elle dit ce que la foule cherche à dire; elle laisse à son siècle et à tous les siècles un chef-d'œuvre national.

Le protestantisme américain était autre chose : chaque secte se divisait en d'autres sectes; tel symbole que vous imputiez à une province, n'était plus que dans telle ville; bientôt vous le reconnaissiez à peine dans telle famille, et enfin il vous échappait jusque dans l'individu. Les croyances éparpillées réduisaient à rien les hautes sympathies, sans lesquelles la poésie est impossible. Le poète est par essence l'homme de tous, et quand tous sont isolés, que devient sa mission?

L'Amérique ne pouvait donc avoir son poète, elle n'avait point une nation à lui donner, ni un culte, ni une patrie; elle ne présentait à son esprit nulle grande et mystérieuse unité, qu'il em-

brassât sans effort, et avec laquelle il mêlât son individualité propre; la société américaine n'était pas née, elle ne l'est pas encore.

Or, qui n'a point de poésie nationale, ne peut avoir de littérature nationale. La poésie est à la littérature ce que l'accent est à la parole, l'ame au corps, et Dieu à l'ame. *Poésie*, c'est le cri naïf du cœur et de l'imagination; elle précède toutes les beautés régulières du langage, parce qu'elle les enfante toutes. Aux époques les plus raffinées, où la poésie semble renchérir sur le scepticisme et la corruption des masses, elle est encore l'expression de l'abus général de l'intelligence et du cœur, le cri d'angoisse émané de je ne sais quelle maladie inconnue, dont elle révèle l'existence. Le poète est indépendant; le littérateur est enchaîné par un système, par une science, par un intérêt souvent vulgaire; le poète est un enfant-homme, qui s'extasie devant une fleur, et croise les bras en contemplant les cieux.

Ne dites pas que le puritanisme date de loin, qu'il n'a plus d'influence sur les États-Unis, qu'il est vieux en Amérique, et que le pays n'est plus sous la loi de ces antiques mœurs. Le principe qui a créé une société dure plus long-temps que les philosophes ne le pensent; chaque famille est encore patriarcale aux États-Unis; la femme obéit, comme obéissait la femme de l'Ancien Testament; le fils se soumet, comme le fils se soumettait du temps d'Abraham. La société de Cromwell, basée sur les préceptes de la Bible, s'est perpétuée et fleurit sous la démocratie actuelle, avec laquelle sa rigidité calviniste s'accorde très bien. Tolérante pour le sectaire, elle repousse sans pitié tout ce qui n'est pas chrétien, elle vous clôt dans votre maison le jour du sabbat; elle vous parque dans une communion quelconque; elle vous fait l'esclave de votre créancier, si vous devez; elle vous enlève tout droit légal, si vous êtes juif ou sceptique : elle vous déshérite, si vous avez un père qui veuille vous enlever sa fortune; elle a porté dans un sol nouveau et les vieilles idées et les vieilles mœurs du calvinisme.

Examinez un peu les types héroïques de ce peuple. Voici Franklin, ferme et exacte intelligence, observateur patient, esprit économe, qui a régularisé la vertu et mis l'honnêteté et le vice en partie double. Franklin, c'est, pour l'Américain du Nord, le symbole

de la vertu civile. Washington représente à ses yeux la vertu militaire. Ce *pater patriæ*, ce demi-dieu, est un grand caractère sans poésie. Jamais homme ne fut plus complètement dénué d'imagination. Qu'on ne nous accuse pas de flétrir cette vertu civique, de rabaisser cet héroïsme utilitaire! Washington prouve que toutes les espèces de grandeur sont possibles, et que sans un grain d'enthousiasme, sans une parcelle d'imagination, on peut très bien sauver son pays.

De tels modèles feront d'excellens citoyens, jamais des artistes. Washington était le vrai descendant de ces vendeurs de tabac, de ces colons économes et rangés, qui, à force de bien gouverner leurs domaines, et de soigner leurs plantations, devinrent assez riches pour lever la tête et se révolter. On a conservé deux volumes de lettres autographes écrites par Washington à ses agens commerciaux à Londres, peu de temps avant la révolution d'Amérique; il faut y admirer avec quel soin, quelle minutieuse exactitude, quelle économie rigide, quel esprit de détail il met ordre à ses affaires; il compte ses carottes de tabac; il ne perd pas un pouce de son droit; il est marchand comme ses pères, comme ses frères, comme ses concitoyens. Le héros avait toujours un almanach dans sa poche; dans cet almanach étaient intercalées des feuilles blanches, divisées en trois compartimens; le premier portait pour titre : *Où, comment, avec qui, j'ai passé mon temps* (WHERE, HOW, AND WITH WHOM, MY TIME IS SPENT)? — Le second : *Journal de la Température* (ACCOUNT OF THE WEATHER). — Le troisième : *Remarques et observations* (REMARKS AND OBSERVATIONS). Chacune de ces pages était remplie à la fin de la journée (1). Jamais bourgeois amoureux d'entomologie ne se montra plus curieusement exact, plus patiemment minutieux.

Il y a, dans ce type américain, quelque chose de profondément incompatible avec l'émotion, l'élan et l'enthousiasme des arts. Aussi l'Amérique du Nord n'a-t-elle vu naître, jusqu'à ce jour, qu'une espèce, une classe d'hommes, la classe industrieuse. Pour exploiter le sol, elle avait besoin de la force brute; à elle le pouvoir. Quand les bras se reposeront, la vraie civilisation intellectuelle commencera;

(1) *Washington Papers*, edited by Jared Sparks.

il faut auparavant défricher ce vaste désert et ces vastes forêts qui bordent l'Amérique civilisée. Le diadème et le sceptre appartiennent donc aux bras, à l'industrie manuelle; et comme dans ce monde il y a plus de mains que de têtes, comme les êtres doués de l'énergie de la pensée sont toujours en minorité relative, comme la force physique est donnée à presque tous, et la force de l'esprit à un petit nombre, ce petit nombre attendra patiemment que son tour arrive. Un voyageur moderne, dont le grand sens et l'impartialité sont remarquables (1), affirme que la plupart des hommes éclairés et instruits de l'Union se condamnent volontairement à l'obscurité et à la retraite; ils redoutent le suffrage universel; ils fuient devant la tyrannie de la majorité. La chambre des représentans se remplit d'avoués et de procureurs de village, de petits commerçans, et d'avocats qui font de bonnes affaires, et qui souvent ne savent pas l'orthographe, « chose surprenante, ajoute M. de Tocqueville, dans un pays où l'éducation est populaire et universelle. » Ainsi l'intelligence est bannie du maniement des affaires publiques; un bon sens pratique la remplace : toujours le bon sens de Franklin, celui de Washington.

On ne peut comparer cet essai phénoménal, les *États-Unis*, aux républiques anciennes, sanglantes aristocraties portées sur leur char de triomphe par des foules de bipèdes rampans. Ici pour la première fois, les masses dominent; ce qu'elles désirent s'exécute, ce qu'elles abandonnent tombe. Veut-on un succès? il faut le leur demander. Exercer un emploi? il faut le mendier et l'obtenir d'elles. La communauté est reine, et l'individu esclave; il ne peut s'affranchir qu'en gagnant beaucoup d'or : signe unique du pouvoir, symbole devant lequel tous s'inclinent. Personne n'ignore les biens que donne la richesse; personne ne conteste sa fécondité : à genoux donc en face du comptoir et de la banque, de l'atelier et de la fabrique; à genoux en face de toutes les manufactures d'opulence! Que l'intelligence se tourne tout entière vers l'amélioration matérielle; qu'elle se consacre à rendre le pays fertile, les fleuves navigables, le numéraire abondant, les produits nombreux; si elle s'avisait de spéculations poétiques, d'élan vers

(1) M. de Tocqueville.

le beau, chacun se moquerait d'elle. Elle fera des journaux et les fera pour le peuple; elle s'embarrassera peu des formes, du style, de la pensée, de l'originalité, de la perfection; elle prendra les vices des laquais; elle sera menteuse, calomniatrice, adulatrice et pillarde; elle ne sera plus que la servante salariée du bien-être matériel. L'éternelle loi de la nature est renversée; l'esprit est l'instrument du corps.

La littérature américaine a dû commencer par le journalisme. Chaque maison de poste était le bureau de rédaction d'un journal, imprimé sur papier gris ou jaune, tantôt in-octavo, tantôt in-douze. On y donnait toutes les nouvelles intéressantes : ventes de maisons, arrivée de vaisseaux, formalités judiciaires, achat d'esclaves; enfin c'étaient des petites affiches. Le journal des Etats-Unis a toujours marché dans cette voie; il s'est fait organe des partis, aussitôt que les partis sont nés, mais sans jamais prétendre à aucune force intrinsèque, à aucune valeur littéraire. A l'époque où nous écrivons, les journaux pullulent dans ce pays; leur nombre menace d'augmenter encore, et les citoyens mêmes de l'Union avouent leur complète nullité (1).

Franklin, dont le nom n'est pas même cité par les auteurs modernes qui se sont occupés de ce qu'ils appellent la littérature des Etats-Unis (2), est le premier qui, parmi les colons, ait montré quelques-unes des qualités de l'écrivain. Ses *Essais*, imprimés dans le journal de son frère, se rapprochaient à la fin du style d'Adisson et de celui de Goldsmith. On y cherchait en vain la naïveté piquante de ce dernier, le Lafontaine irlandais, et le bon ton semi-puritain du *Spectateur*. L'*humour* de Franklin était plus humble, plus rustique, plus économique; elle sentait le marchand et l'artisan; elle était fort peu littéraire, mais elle offrait le cadre presque complet d'une vie honnête et industrielle; le *Bonhomme Richard* a fait le tour du monde.

(1) V. *North-American Review*, n° 60.—*Athenæum*, *Letters on America*, etc. — *Fenimore Cooper's Address to his fellow-citizens*, etc.

(2) Hamilton, *Men and Manners in America* Blackwood's Mag., february, 1825, etc.

Benjamin Franklin a rimé quelques vers dont nous ne parlerons que pour mémoire, et qui peuvent se classer, pour la force poétique, tout auprès des *Quatrains du sieur de Pybrac*. Peu de temps après sa mort, la carrière poétique des Etats-Unis s'ouvrit par un poème épique, *la Colombiade*, de Joël Barlow. Le sujet, la découverte du Nouveau-Monde, était magnifique. Rien de plus ennuyeux que ce poème; et faut-il le dire? cet ennui est commun à la plupart des poèmes nés en Amérique.

Nous avons expliqué cette énigme. Le bon sens règne sur le pays de Franklin. Voulez-vous chercher la partie poétique de cette civilisation nouvelle? C'est précisément celle que le bon sens désapprouve, celle qui n'a encore aucune expression littéraire. Voici, dans les forêts lointaines, et dans les vastes prairies, des bacchanales chrétiennes : au centre d'une foule enivrée, un prêtre orgiaque qui se dit chrétien, des danses effrénées et des hurlemens insensés, une exaltation qui rappelle les corybantes antiques. C'est le génie de l'inspiration puritaine, rendu furieux par l'isolement, exalté par la vie sauvage et la longue absence des cérémonies religieuses. Ces *revivals*, ou *ravivemens* de la foi, sont terribles et grandioses; les arrière-neveux des Américains modernes y trouveront de la poésie. Voici encore la lutte des planteurs et de la nature, celle des *trappeurs* et des sauvages; brutalité, férocité, existence de meurtre et de vol; je vous le répète, toute la poésie de l'Amérique. L'Amérique civilisée la voit d'un œil de souverain mépris.

En général, elle se renferme dans le genre de l'idylle. Ce mode pastoral, assez borné de sa nature, se resserre encore dans des limites plus étroites, lorsque le contraste des peuplades guerrières et nomades, la lutte avec la nature sauvage et la voluptueuse rêverie du berger s'en trouvent bannis. Telle est la muse américaine. Qu'elle se garde bien de se montrer passionnée ou trop tendre! Gare la censure du ministre calviniste! Point d'excès: le décorum n'admet pas l'excès. N'admirez jamais la nature avec trop de ferveur, vous tomberiez dans le panthéisme; contentez-vous d'une espèce d'idylle bourgeoise; il vous est défendu de lui prêter la sensibilité larmoyante et la nuance gris-rose de Salomon Gessner. Un peuple marchand trouverait cette sensibilité absurde. N'allez pas y jeter non plus cette odeur de pipe, de bierre ou de

cidre, que Voss, en Allemagne, Philips, en Angleterre, ont si plaisamment, quelquefois si gaiement répandue sur la pastorale, devenue un tableau de Téniers. On est sévère sur l'étiquette en Amérique; quand on est riche, on prétend au bon ton. Voyez que d'obstacles! que de négations! que de chaînes! quelle contrainte! Pauvre poète américain! chante comme tu pourras, dans ta cage puritaine, sous ton niveau populaire, les ailes proprement coupées, sans nid de feuillage et sans ciel d'azur.

D'ailleurs, il y a peu de *mal-être* en Amérique; la poésie souffre de cet état prospère. Le *mal-être* fait les grands poètes. En Amérique, dès qu'un citoyen est mécontent, qu'un fils trouve sa légitime trop courte, qu'un banqueroutier se lasse de sa cinquième banqueroute, il y a, pour tous ces hommes, la ressource du désert, ressource honorable et réhabilitante, colonisation incessante et facile. On défriche, on exploite, on travaille, et nul n'y trouve à redire. La société compte sur cet exutoire perpétuel. Mais aussi elle n'a pas de lord Byron, que les souffrances des salons grandissent et irritent; pas de chapelain Crabbe qui ait vécu à l'école de la FAIM et de la souffrance; pas d'Ebenzer Elliot, qui se plaigne en vers éloquens de n'avoir pas de pain; pas de Lamartine, que les tourmentes de l'empire et de la restauration aient ramené à la poésie religieuse; pas de Béranger, qui exprime avec un sourire amer le désillusionnement des peuples. Hélas! que d'*amertume* sans doute chez tous ces poètes! que d'angoisses dans l'inspiration de leurs chants. L'Amérique septentrionale est trop heureuse aujourd'hui de son *exertion* (1) physique pour produire rien qui en approche.

On ne me forcera pas, je l'espère du moins, à donner une liste complète des poètes américains. A la tête d'un recueil intitulé *Selections from the American poets* (2), l'éditeur, afin de repousser l'accusation intentée contre son pays, cite une grande quantité de poètes nés à Baltimore, Boston et New-York: *Hopkins, Dwight, Barlow, Humphreys, Trumbull, Freneau, Servell, Linn, Lathrop,*

(1) Je demande accès dans la langue française pour cet admirable mot anglais qui n'a pas d'équivalent: *exertion*, déploiement actif et utile d'une énergie qui se développe au dehors.

(2) In-8°. Dublin, Wakeman, 1834,

Prentiss, *Boyd*, *Clifton*, *Isaac Story*, *Allen Osborne*, *Spence*, *Braynard*, etc., etc., une armée tout entière. En effet, voilà beaucoup de gens qui font des vers.

La plupart d'entre eux imitent surtout une femme-poète de second ordre, mistriss Hemans, poète agréable, écho sentimental et triste, remarquable par la tendresse et la pureté de son inspiration, mais plus morale qu'énergique, plus aimable que créatrice. L'accent timide et doux de mistriss Hemans s'accorde avec la moralité scrupuleuse des Américains modernes; aussi ont-ils adopté avec empressement l'imitation de cette imitatrice. « J'ai lu les œuvres de trois ou quatre cents poètes américains, dit un rédacteur de la *Revue américaine du Nord*, et je n'en ai pas trouvé plus de trois ou quatre dignes d'estime. — *A host of them.... three or four good ones... And three or four hundred poor ones.* » Parmi ces *poor ones*, on peut distinguer quelques écrivains qui ont de la pureté, quelquefois de la sensibilité : *P. M. Wetmore*, négociant de New-York et le Roscoe de sa ville natale; *Samuel Woodworth*, qui a écrit des chansons populaires; *Jean Neal*, avocat de Baltimore; *Jacques Nack*, le sourd-muet; *Édouard Pinckney*, officier de marine; *Braynard*, éditeur d'un journal; *George Washington Doane*, ministre de l'église épiscopale; *H. W. Longfellow*, professeur; *N. P. Willis*, attaché à la légation américaine de Paris; *Sprague*, commis d'un banquier de Boston; *Jean Pierpont*, prédicateur unitaire; mistriss *Lydia Sigourney*, la seconde mistriss Hemans; *Rodman Drake*, qui a essayé la poésie fantastique; *Fitz-Green Halleck*, banquier fort riche, et qui se distingue par l'*humour* et la vivacité.

Mais en général tous ces poètes se ressemblent, l'individualité leur manque. On se rappelle, en les lisant, ce personnage comique de Shakspeare, Dogberry le recors, qui dit toujours que les mauvaises actions dont il est témoin « *sont tolérables* (il veut dire intolérables) et *tout-à-fait fatigantes.* » Pour nous servir de la locution de ce bon Dogberry, la médiocrité de tous ces poètes nous semble très tolérable, mais tout-à-fait fatigante. C'est une monotonie extrême, une langueur qui endort, une moralité narcotique.

Rarement l'ame du poète américain s'élève, s'échauffe, s'émeut, se répand au dehors: la sincérité de l'accent, la puissance de l'émotion, la profondeur de l'inspiration lui sont peu connues;

vous le voyez gêné, il chante en tremblant, il pressent qu'on ne l'écoutera pas; son idée ne le pénètre jamais, et il s'arrête souvent aux mots, heureux et satisfait d'avoir formé, avec des paroles, je ne sais quelle mélodie douce, dont la caresse est plus assoupissante qu'enivrante. A ce triste allanguissement de la vraie poésie, je ne vois d'autre cause que la fausse position du poète. Il a perdu le sacerdoce; il étouffe dans la boutique; le marchand est le seul prêtre de la société où il vit. On traite son art de puéril, et il l'exerce puérilement; quand il veut se relever un peu, il fait de la morale; pauvre morale enfantine, babillage vertueux en vers rimés ou en vers blancs; causerie scandée, que l'on pourrait distribuer en prix à toutes les jeunes personnes des deux hémisphères; poésie qui ne va pas beaucoup plus haut que Florian et Berquin. Le poète d'Amérique se renferme (ce qui est louable) dans les limites du décent et du convenable; il met de la probité dans sa versification, de la loyauté dans son mètre, un extrême fini dans sa strophe, de l'exactitude dans sa main-d'œuvre et de la chasteté dans ses tableaux; toutes ces choses assurées, il s'attache à ne rien négliger; la description l'entraîne; nul choix dans les détails: il marche devant lui, peignant les passions à la gouache, amortissant les teintes trop sensuelles et trop fortes, copiant les instrumens de mĕnage, ainsi que les armures de guerre, craignant de pervertir son public, et ne craignant pas assez de l'ennuyer.

Trois poètes, *Bryant, Percival* et *Dana* sont dignes d'être mentionnés. Le sentiment moral est profond et chaste chez Bryant; il ne manque ni de pureté, ni d'élégance, mais de verve. On ne sent pas assez vivement dans sa poésie le souffle de l'inspiration. *James G. Percival,* avec plus d'inégalités, a peut-être plus de génie. La prolixité, l'entassement des images, la lenteur des périodes et l'incorrection déparent presque toutes ses œuvres. La misère et l'isolement ont peut-être flétri dans le germe cette intelligence née pour de grandes destinées; et quelques-uns des morceaux sortis de sa plume annoncent qu'il se serait élevé jusqu'à la passion, si la passion pouvait fleurir en Amérique. Enfin *George Dana*, qui jouit aujourd'hui de toute la popularité que les Américains peuvent accorder à un poète, s'est habilement modelé sur le type de Words-

worth. Vous retrouverez chez Bryant le calque de Campbell; chez Percival l'imitation de Byron; chez Dana, celle de Wordsworth. Vous diriez qu'un écrivain des États-Unis ne peut être lui-même. Il faut aussi reprocher aux hommes de ce pays le peu de mobilité de leur imagination. La plupart épuisent un sujet; ils marchent; leur pas est grave, égal et monotone; ils ne savent ni s'arrêter, ni s'élancer.

Citons quelques fragmens de poésie américaine :

Les leçons d'une Mère.

« — Qu'est-ce que cela, mère?

— Mon fils, c'est l'alouette! A peine le matin a souri sur la montagne, elle part d'un élan, et quitte la mousse de son nid. Elle part, et la goutte de rosée brille encore sur son sein; elle part, et l'hymne de joie jaillit déjà de sa poitrine; hymne d'amour, qui chante le Créateur. Toujours, mon fils, que les chants de ta matinée soient un hymne au Dieu de bonté!

— Qu'est-ce que cela, mère?

— Mon fils, c'est la colombe! Entends-tu? sa voix est tendre, sourde, plaintive, comme le pleur (1) du veuvage. Elle attend le retour du bien-aimé, et son gémissement est continu comme le bruissement de l'onde qui s'écoule. Toujours, mon fils, sois, comme elle, fidèle à tes amitiés, constant dans tes amours.

— Qu'est-ce que cela, mère?

— Mon fils, c'est l'aigle! Orgueilleux et joyeux, il monte dans le ciel. Sûr de sa force, l'enfant des montagnes fend la nue orageuse et brave l'éclair rougissant. Son aile puissante lutte contre le vent; son œil de feu s'arrête sur le soleil. Il va, il va toujours; son vol est droit et rapide. Toujours, toujours, mon enfant, puisse ta vie imiter le vol de l'aigle; rapide, hardie, puissante, invariable, infatigable, inflexible! »

Ces stances, assez jolies, sont de M. Doane, ministre unitairien.

Cette poésie domestique a du charme; elle n'a point d'élé-

(1) Bossuet a employé ce mot au singulier.

vation : elle ressemblerait aux inspirations premières de la muse slave et lithuanienne, si cette dernière n'était ingénue comme un enfant, et simple comme le chant de l'oiseau des bois. J'aime la naïveté du berceau; le garçon de boutique peut être simple sans prétendre qu'on l'admire. C'est quelque chose de délicieusement suave que les petites odes lithuaniennes, si courtes, si mélodieuses, si gracieuses, qui émanent d'un sentiment tendre, et s'exhalent d'un cœur paternel, d'une émotion filiale, d'un souvenir de mère. Aucun des grands mouvemens de la vie civilisée n'a encore diversifié ce tissu primitif des affections humaines, cette naïveté charmante, qui jaillit d'un terrain fécond et vierge encore. La poésie américaine, au contraire, est revenue à la naïveté par la stérilité; c'est une poésie d'économie et de jeûne, une poésie pénitentiaire.

Un autre poète (1) adresse la pièce suivante *à un enfant fatigué d'avoir joué.*

« Tu as bien joué! et te voici las! Qu'as-tu donc fait pendant le jour entier? Tous les êtres ont accompli leur destin de la journée: les oiseaux se taisent; l'abeille ne murmure plus; le soleil glisse en se perdant au sommet de l'arbre, au sommet du clocher; la colombe a fui sous son ombrage protecteur; les feuilles épaisses cachent les nids qu'elles abritent: voici le crépuscule; enfant! qu'as-tu fait de ta journée?

« Que vas-tu dire à ta mère, quand tu reviendras près d'elle? Ce que ta petite voix lui avait promis le matin, l'as-tu fait? As-tu pardonné? as-tu aimé? Ton camarade a-t-il reçu de toi d'heureuses et douces paroles? Dans les bois, au bord des ruisseaux, quel enseignement as-tu recueilli?

« Va; une soirée arrivera, la soirée du grand jour : tu seras las encore, mais non d'avoir trop joué! Ton corps pliera, tes yeux se fermeront comme aujourd'hui. Tu diras : « Pourquoi l'ombre est-« elle si lente à se répandre? je voudrais, je voudrais dormir! » Dieu veuille qu'alors ton front soit pur comme aujourd'hui, pur de péché et de honte! Quel compte auras-tu à rendre de ta journée, la

(1) N. P. Willis.

journée de ta vie? Si ta main s'est ouverte, si ton cœur s'est livré à la pitié; si la pénitence a mortifié ton ame, et que les éloquentes voix de la nature t'aient révélé leurs saints mystères; si ta sympathie s'est associée à ce qui est humble, à ce qui est grand; — ces souvenirs, enfant, calmeront ta lassitude; ces souvenirs auront pour toi des charmes; tu verras la nuit venir; — et tu ne trembleras pas, et, paisible comme aujourd'hui, tu t'endormiras sur le sein maternel! »

Le sujet traité par Percival, dans le morceau suivant, prêtait à l'expression la plus pathétique.

La Femme abandonnée.

« Il ne vient pas; la lune est descendue dans le ciel; je veille toujours; il ne vient pas.

« Ah! ce ne fut pas toujours ainsi. Pendant que son orgie l'entraîne et l'enivre dans la ville voisine, il oublie que je pleure ici, que je pleure amèrement. Quand il viendra, sa voix sera dure et grondante; je pleurerai encore, et mon enfant, qui s'éveillera dans son berceau, mêlera sa faible voix à mes larmes. Veiller là, sur ce berceau, veiller en mère sur ces petites paupières closes, c'est le dernier délice de mon cœur désespéré.

« J'avais un époux autrefois; je n'en ai plus; la colère est toujours sur son visage; il boit le poison d'une volonté fatale sur les lèvres d'une femme sans mœurs, comme l'abeille s'enivre du venin que renferme la feuille du laurier. Je ne puis le haïr, pourtant! Ah! que sont devenues les heures où mon regard ne se détachait pas du sien! — Je l'aimais tant! — il m'aimait aussi! La marche silencieuse des heures semait de fleurs toute notre vie. Qu'il revienne! qu'il sourie seulement; mon cœur se rajeunira, et toute ma tendresse va se réveiller. »

Cette pièce est touchante; elle est bien, sans être mieux; et, au milieu d'une naïveté qui plaît, on y cherche en vain la trace ardente du génie.

Mais citons un morceau plus énergique; un petit conte écrit en

strophes, et qui jouit d'une grande réputation par delà les mers. *Le Boucanier,* de tous les poèmes américains le plus énergique et le plus original, est encore une imitation. Wordsworth avait chanté le *Vieux Matelot* puni par le ciel pour avoir tué un albatross; Crabbe, en écrivant son *Pierre Grimes* (1), avait donné, pour ainsi dire, l'anatomie complète du remords; Byron avait jeté de l'intérêt sur la vie du corsaire. Toutes ces sources d'intérêt, le fantastique de Wordsworth, la vie sauvage des brigands de la mer, le repentir furieux dans une nature vulgaire, ont concouru au poème de *Dana.*

Le Boucanier.

« Il y a neuf lieues, du rivage à l'île. C'est une île solitaire, bordée de roches aiguës et dentelées; point de bruit sur sa grève, point de bruit sur ses rochers âpres; vous n'entendez que le roulis des flots, quelquefois le cri de la mouette qui, fendant d'une aile hardie l'écume blanche et jaillissante, revient trouver son nid sauvage. »

Ainsi parle le poète.

Il raconte ensuite que, depuis douze ans, le roi de cette île solitaire est Mathieu Lee, le boucanier, le meurtrier; un homme trapu, à l'œil gris, au sourcil épais, au front bas, à la parole tour à tour violente et terrible, ou douce et caressante. Quiconque approchait de l'île, tombait sous sa hache; les chaloupes chargées de matelots ne l'effrayaient pas; il les attirait dans un piége, les tuait et les dépouillait. C'était un terrible homme que Mathieu Lee. Ses expéditions augmentaient sa fortune; mais il dépensait beaucoup; et un jour, je ne sais quel caprice le dégoûtant de cette existence aventureuse et sanguinaire, il arma un beau navire qu'il chargea de marchandises. Son intention était de devenir honnête homme. La mer ne fut pas de cet avis; elle désempara le vaisseau, qu'elle jeta fort maltraité sur une côte d'Espagne.

« Ah! s'écrie le boucanier, le métier de bon capitaine ne me

(1) J'ai traduit *Pierre Grimes* dans les *Caractères et Paysages* (p. 200).

réussit pas! le navire est dans cet état! A notre ancien labeur, mes enfans! radoubons le vaisseau, et repartons! »

Une jeune Espagnole, riche, qui vient de perdre son mari dans les guerres d'Espagne, va partir pour l'Amérique; Mathieu Lee la prend sur son bord, avec ses domestiques, ses femmes et tout ce qui compose sa fortune. Laissons parler le poète.

« La lune monte, la nuit avance; sous le mât, un homme se tient debout, pensif, les bras croisés; c'est Mathieu Lee! — Tu sais quelle est ta promesse; tu sais qu'elle est jeune et malheureuse; qu'elle est seule et qu'elle se fie à toi!

« Tu sais qu'elle te parlait avec plaisir et t'écoutait avec douceur: tu étais plus heureux et moins sombre, quand sa voix harmonieuse s'adressait à toi. Pauvre enfant! elle n'a point de consolateur! Non, Mathieu Lee! tu ne lui feras pas de mal. Mathieu regarde la mer calme et le ciel calme! Un murmure et un juron lui échappent. — « Pas ce soir! la nuit est trop belle! »

« Mathieu s'endort; il rêve d'or et de diamans; il étend ses mains avides vers un monceau de perles étincelantes; il s'éveille en criant: Un rêve! Se laisser troubler par un rêve! Non, non, ce n'est pas possible! Ce repentir passager t'a donc ôté le courage? Sois homme, morbleu, et ne perds pas l'occasion de la fortune, parce qu'une femme est triste!

« Allons, main sanglante, il te faut du sang! prends-le! L'écume roule sur la crête des flots; les étoiles se cachent et se troublent; l'Océan pleure sur les morts qu'il a ensevelis. L'œuvre fatale va commencer; Mathieu a fait un signe; l'équipage silencieux glisse dans l'entrepont; le vaisseau marche, comme un tombeau sur la mer, sans faire de bruit; on entend, du fond du navire, jaillir des cris affreux qui semblent émaner du centre de la terre; des cris infernaux: — on égorge les passagers dans leur sommeil.

« L'accent de l'agonie, le hurlement, le gémissement, la lutte, les coups portés et rendus, la malédiction, le sanglot, le soupir, la prière étouffée, le dernier râle, le sourd murmure, tous ces bruits se confondent. Et la lampe de la cabine éclaire douloureusement ces hommes pâles, ces joues brûlantes, ces taches de sang, ces fronts humides, ces mains chaudes et rouges. — Lee arrive et re-

garde. — « Ah! ils dorment bien; et leur réveil n'aura pas besoin de valet-de-chambre. »

« Mais la porte s'ouvre; on entend une voix perçante; on voit une forme sépulcrale, une longue robe blanche, des cheveux épars, une femme; elle s'élance, elle court. — Un bruit dans l'eau! Tout est dit. — Flots aux crêtes bruyantes, savez-vous ce que vous entraînez dans votre marche triomphale?

« Il s'agit d'emporter les cadavres; on les tire de cette chambre dont la lampe va s'éteindre. Leurs funérailles seront sans prières, leur cénotaphe sans amis. Les vagues avides dévorent les cadavres un à un; elles les dévorent, passent et grondent.

« Encore un! s'écrie Lee. Il reste un cheval, le beau cheval de guerre que cette femme avait placé sur notre bord. Qu'on aille chercher le cheval; il est habitué à se laisser monter; qu'il monte l'Océan et qu'il essaie!

« Le cheval est jeté à la mer. Quel hennissement! Jamais clameur aussi épouvantable n'a couru d'un bout à l'autre bout de l'horizon. Il monte, il descend; il hennit toujours; et l'écho de cette clameur arrive jusqu'à Lee, tantôt sourde, tantôt bruyante. A travers l'onde prismatique, ses prunelles rouges étincellent comme des prunelles de démon irrité. La peur ressemble à de la colère; il tombe, il remonte, il nage encore; il n'est pas mort. Oh! vous entendrez long-temps encore cet épouvantable cri.

« Allons, tout est dit. L'or est à nous. Lavez-moi cette tache. Qui diable repousserait la fortune quand elle se présente? Enfans, enfans, partageons nos gains. Partageons en frères; la nuit a été bonne! »

« On chante, on joue, on rit, on boit; la joie est sur le vaisseau. Point de prière, peu de sommeil. Le diable est roi. Jack s'écrie: — *Mathieu* nous trompe! — Mathieu le frappe au cœur. — C'est mal, reprend un autre. — Mathieu frappe un second coup.

« Eh bien! dit-il au reste, n'êtes-vous pas contens? notre part sera meilleure. »

Le *boucanier* met le feu à son vaisseau; accompagné de ses complices, il regagne l'île des Forbans.

Un an après, Mathieu Lee, que cette prise a enrichi et qui brave

la loi dans son île, veut renouveler l'orgie et fêter l'anniversaire de cette nuit de massacre. On boit beaucoup; on parle du cheval blanc, de sa navigation périlleuse et de son hennissement infernal. Le *boucanier* est ivre.

— « Mais là-bas, dit le poète, sur la mer, qu'aperçoit-il? D'abord une étincelle, une étoile, une flamme rouge qui grossit et avance, qui ressemble bientôt à la lune sanglante dans le ciel désert, puis à la comète échevelée, puis à un navire en flammes. Il vient, il marche, ce vaisseau embrasé, projetant ses vagues sur les promontoires et sur les baies, sur les montagnes et sur les collines. Il va, il va toujours; et du sein de l'incendie furieux, Lee voit sortir une tête, la tête du cheval blanc; bientôt c'est le cheval tout entier qui se montre, qui gagne le rivage et qui approche. De ses flancs diaphanes sort une lueur sépulcrale. Il brille en galopant vers la porte de Mathieu Lee; le même hennissement terrible résonne; la face de Lee a blanchi, le verre tombe de ses mains, ses lèvres sont immobiles et pâles.

« Je ne puis rester là, s'écrie-t-il. Il faut que je parte; je le sens, il le faut. Le cheval est à la porte; l'entendez-vous? Il m'appelle. »

Le poète, qui abandonne l'imitation de Wordsworth et de Byron pour s'attacher à celle de Burger, peint fort bien la course rapide du cheval de flamme et de Mathieu; le cheval-fantôme s'arrête sur un roc, et laisse le *boucanier* contempler d'un œil épouvanté l'incendie du vaisseau. Puis le cheval-fantôme disparaît; la folie s'empare du meurtrier, qui, naguère tout puissant dans l'île, devient le jouet des petits enfans, et meurt sous le poids du remords.

On voit ce qu'il y a de forcé, d'étrange et de commun dans la donnée du poème, et combien d'idées étrangères Dana s'est vu obligé de mettre à contribution. C'est la fuite de Lénore, c'est le coursier des *morts va vite*; — c'est la vengeance divine et le remords incarné du *mariner*. Je ne sais quelle puissance mélodramatique et de pure décoration l'emporte sur la profondeur, sur la beauté des détails; et le lecteur, tout étonné qu'il soit, ne ressent pas cette vibration intérieure qui annonce que le poème est là.

Ainsi les Américains ont été, jusqu'ici, semblables aux mauvais

classiques parmi nous; ils ont copié des copies; ils ont donné la contr'épreuve d'une contr'épreuve. Lorsque la poésie de lord Byron fit naître l'admiration générale, l'anathème énergique de ses vers trouva une foule d'imitateurs dans les États-Unis. A Walter Scott ont succédé plus de cent romanciers sans coloris. Comme ces rhéteurs de collège qui se croient de petits Cicéron par la grace du *Flores latinæ locutionis*, et de petits Virgile par la faveur spéciale du *Gradus*, les Américains ont pris des mots pour des idées, et des formes pour des sentimens; leur littérature est vide; elle puise sans cesse aux sources européennes, sans atteindre ni la perfection qu'elle imite, ni l'originalité du génie. Chez tous ces poètes américains, l'alouette chante, parce que Shakspeare a fait chanter l'alouette; malheureusement l'alouette ne chante pas en Amérique : ils sont aussi fort éloquens à propos du rossignol, et l'Amérique n'a jamais entendu le rossignol chanter. C'est un géant dans les langes; ses bras sont nerveux, sa vigueur physique étonne; il marche, il lève sans peine un poids énorme, il a précisément ce qu'il faut d'intelligence pour l'action physique. Mais son esprit n'a pas dépassé encore les limites de la vie matérielle; il a montré du cœur dans les grandes circonstances; enfant sage, économe, rangé, industrieux, courageux, sa sensibilité dort sous le livre de compte; son imagination est à peine éclose, sa poésie bégaie. Étrange spectacle que celui d'une énergie matérielle si intense, et d'une pensée dans les lisières de la première enfance; d'un pays si grand et si petit, si puissant et si faible.

Puis, je le répète, l'Amérique est trop uniformément heureuse. De quelle civilisation confuse et bizarre sont sortis Corneille, Racine, Molière! Les types originaux abondaient alors; la société fourmillait d'anomalies; il y avait dans les mœurs françaises quelque chose du fanfaron espagnol, de l'intrigant italien, du séditieux de la ligue et du vieux Gaulois. Les originalités plaisantes pullulaient de toutes parts : un contemporain a rempli des volumes de toutes les anecdotes bizarres que fournissait l'époque. Le sol était préparé pour Labruyère et pour Molière. L'Amérique actuelle, dont la population augmente si rapidement, ne présente rien de semblable à cette société bigarrée, bariolée, extravagante, rieuse, aventureuse, folle, goguenarde, héroïque. Tout y est réglé:

des mariages, conclus dès l'adolescence, se perpétuent sans orage et sans passion jusqu'à la dernière vieillesse; des spéculations heureuses ou malheureuses font et détruisent les fortunes; une activité digne d'estime entraîne tous les citoyens; un mouvement politique dont la ferveur s'exhale en pamphlets et en journaux occupe les esprits; enfin une prospérité financière et industrielle, que la raison approuve, et qui n'est cependant que la première assise de la civilisation, prépare l'avenir de ce monde nouveau.

Une teinte pâle et morne se répand sur la poésie. Sa douceur monotone fatigue l'oreille, sa langueur inanimée assoupit l'ame en la berçant de pensées plus communes que mélancoliques. Chaque vers semble un écho affaibli de quelque poésie étrangère; chaque idée, un souvenir emprunté à la vieille Europe. D'imitation en imitation, d'emprunt en emprunt, vous parcourez ainsi toute une forêt de stances, de vers rimés ou non rimés; et votre ame n'a conservé aucune impression puissante; elle ne s'est point émue dans ses profondeurs. Quelquefois les plus heureux entre ces poètes parviennent à faire naître un recueillement religieux, une pieuse rêverie. C'est le seul sentiment vrai et contagieux que cette poésie renferme, que cette civilisation suppose: mais ce sentiment n'étant pas combattu par des passions ardentes, manque d'intérêt dramatique; une fois que le poète a élevé son ame à Dieu, il n'a plus rien à dire. Il chante la noblesse et la puissance du Créateur; puis il se tait. Il a aussi des hymnes (tels que je les ai répétés) en l'honneur du foyer domestique, mais sans beaucoup d'énergie; il ne craint rien pour ce foyer, ni la guerre étrangère, ni la guerre civile, ni la famine, ni les incursions des sauvages, ni les volontés du tyran. Ses fils seront élevés pour le commerce ou l'agriculture; il ne redoute pour eux aucune des séductions terribles que fait naître notre civilisation européenne. Il est trop paisiblement heureux, trop facilement moral par tempérament et par habitude; sa destinée marche avec une simplicité trop grave. Il n'a pas même le loisir de se créer ces douleurs de mélancolique rêverie, ces douleurs voluptueuses dont nous connaissons toute l'amertume et toute la sensualité, ces peines raffinées qui sont des tristesses de luxe. L'état social dans lequel il vit l'oblige à l'activité la plus constante; tout ce qui l'entoure partage cette activité; les routes se creusent; les rainures se

forment; les bois s'abattent; l'eau gronde dans les canaux; le sol est bouleversé; les manufactures naissent; les machines sifflent, murmurent, enfantent leurs produits; les villes sortent de terre comme les fungus après la pluie; la vapeur et les chemins de fer anéantissent l'espace et multiplient la terre. Poésie! poésie! toi qui veux le silence, l'ombre, le bonheur du repos; toi qui n'es féconde que loin de l'activité matérielle et de la production brute, tu n'as rien à faire en un tel pays.

Mais du moins l'éloquence et l'histoire devraient y prospérer. La parole est un pouvoir énorme, un levier sans égal, là où nul intérêt n'échappe à la discussion publique. Nous n'avons point assisté aux séances du sénat américain, et nous ne pouvons juger cette éloquence républicaine que d'après les rapports des voyageurs, qui tous s'accordent à lui reprocher la diffusion, la prolixité, le pédantisme même (1).

Je n'ai lu qu'un seul passage de Daniel Webter qui ait produit sur moi l'impression de la haute éloquence. « Dans les assemblées politiques des Etats-Unis, il semble, dit Hamilton, que parler longtemps équivaille à bien parler. »

Les Américains des Etats-Unis ont regardé comme un modèle d'éloquence le discours prononcé par Everett, homme d'ailleurs distingué, après la mort de Lafayette. Faneuil-Hall, le berceau de l'Union américaine, était orné de draperies; un théâtre s'élevait au milieu de la grande salle; on voyait d'un côté le buste de Lafayette, d'un autre le portrait de Washington; on avait voilé d'un crêpe cette statue et le portrait. Tout était calculé pour l'effet dramatique. J'avoue qu'après avoir lu attentivement cette composition imprimée, il m'est difficile d'y trouver autre chose qu'une véritable amplification de rhétorique. Après s'être adressé successivement à la statue et au portrait, l'auteur s'écrie : « Vents qui avez conduit ici les pélerins puritains, allumez dans les cœurs de leurs petits-fils

(1) Sans parler de mistriss Trollope, dont la partialité est évidente, on peut consulter à ce sujet Basil Hall, Hamilton, Arwensted, le *Backwoodsman in America*, et même les écrivains des *Revues* américaines, qui ne ménagent pas leurs compatriotes.

l'amour de la liberté; — sang que nos pères ont versé, criez du sein de la terre; — voûtes de cette salle, faites retentir les voix du temps passé; — glorieux Washington, rompez le silence prolongé de ce canevas votif; — et vous, parlez, parlez, lèvres de marbre, enseignez-nous la liberté protégée par la loi! » Faut-il admirer cette éloquence puérile qui nous rappelle trop les essais du collége? Est-ce là une éloquence virile?

L'histoire, qui avait à retracer de grandes actions, aurait pu atteindre une certaine hauteur. L'esprit d'exactitude mercantile l'a frappée de paralysie. L'historien américain veut tout dire, tout prouver : il apporte tous ses documens, cite toutes ses autorités. Vous croyez voir un notaire inventoriant des manuscrits ou dressant un catalogue. Dominée par les habitudes commerciales, cette histoire se rapproche toujours de la probité de détail, de la boutique et du magasin : espèce de rigidité pharisaïque qui n'a point de parenté avec le génie. *Bancroft*, dans son histoire des États-Unis, dont un seul volume a paru; *Jared Sparks*, dans ses biographies (1), ont prouvé cette incapacité de concentration, cette absence de vues générales, d'idées philosophiques, ce défaut de talent graphique, qui font des annales humaines je ne sais quoi de sec, d'aride, de diffus et d'inutile. Sparks écrit avec lucidité; ses recherches sont vastes et consciencieuses. Bancroft a des prétentions plus elevées, que justifient son érudition fort étendue et le soin qui préside à ses investigations. Mais rien ne marche, rien ne se groupe, rien ne se colore; point de mouvement ni de force; point de hardiesse dans l'exécution, ni de largeur dans le dessin; toujours une main incertaine, tremblante; une forme lâchée, molle et prolixe; toujours des documens pour l'histoire, jamais d'histoire.

Trois écrivains, Washington Irving, Fenimore Cooper et Channing, ont franchi la barrière de l'Atlantique et sont connus en Europe. Deux d'entre eux sont devenus populaires en Angleterre et en France. Je me serais arrêté davantage sur ces célébrités, qui

(1) *Sparks's American Biography*, Boston, 1835. Le troisième volume de cette *Biographie américaine*, que nous venons de recevoir, contient *la Vie et la trahison de Benedict Arnold.*

nous appartiennent, si l'opinion publique n'était pas fixée depuis long-temps sur leur compte. Il serait injuste de ne point leur adjoindre Jonathan Edwards, métaphysicien de l'école écossaise.

Aux yeux de l'Europe, toutefois, il n'y a que deux représentans intellectuels des Etats-Unis : Irving et Cooper. Les Anglais ont de l'estime, et non sans raison, pour un ou deux romanciers secondaires; pour Charles Brockden Brown, auteur de *Carwin* et de *Wieland,* écrivain assez énergique, qui imite l'anatomie sentimentale et l'énergie concentrée de Godwin; et pour miss Sedgwicke, auteur de *Hope Leslie.*

Il est incontestable que le succès de Walter Scott a éveillé le talent de Cooper. Seul, et que cet honneur lui soit rendu, il a su choisir le côté saisissant de la vie américaine. Officier de marine, il a merveilleusement reproduit le combat de l'homme avec l'océan; il a montré le navire, être vivant, luttant avec la nature et la tempête et l'ennemi. Il s'est enfoncé dans les forêts primitives; il a peint, si ce n'est avec une vérité complète et précise, au moins avec une énergie virile et frappante, le développement des caractères humains dans la solitude. Quant à la société civilisée, il ne l'a jamais décrite sans un insuccès complet et fatal à sa réputation.

La Hollande et l'Ecosse ont contribué à la formation du caractère américain : l'amour du foyer domestique et des vertus de ménage distingue également ces deux pays. Aussi trouve-t-on dans les pages de Washington Irving, et surtout dans un petit roman de Paulding intitulé le *Coin du feu du Hollandais,* un sentiment vif et puissant de ce *home,* de ces jouissances intérieures, de ce bonheur paisible, de cette existence retirée, calme et contemplative. Le puritanisme, avec sa sévérité biblique, développait ce sentiment de la vie domestique; et dans les cantons où l'agriculture règne encore, dans les provinces que le commerce n'a pas envahies, on trouve mille débris de l'existence patriarcale. Irving l'a reproduite avec un grand bonheur dans quelques-uns de ses essais. Mais, chose singulière! ce ne sont pas ces écrivains qui sont les vrais organes de la semi-civilisation américaine : Audubon, dans un magnifique ouvrage sur les oiseaux; Châteaubriand; Campbell, dans son admirable poème (*Gertrude of Wyoming*), ont peut-être mieux fait comprendre à l'Europe la beauté, la nouveauté, la singularité

spéciale de la nature transatlantique, sa grandeur colossale, ses peuplades inconnues d'oiseaux et de mammifères, que les Irving, les Cooper et les Paulding.

Un des plus éloquens écrivains de l'Amérique est cet Audubon que je viens de citer. Les critiques des Etats-Unis le citent comme naturaliste, et ce n'est pas assez. C'est un admirable coloriste de style. L'orateur artificiel qui, pendant six séances, endort noblement la patience des législateurs et les force d'écouter, fidèles à leur mandat, des fragmens de mauvais latin meles à un nombre infini d'hypotyposes et de catachrèses, cet homme passe pour un Démosthènes. Audubon, qui a jeûné et veillé dans les bois, ivre de son étrange et fanatique amour pour la nature transatlantique; Audubon, qui a reproduit ses émotions et décrit de couleurs aussi éclatantes et plus vives que Buffon les mœurs des oiseaux et des quadrupèdes de ces forêts, n'est pas même compté parmi les prosateurs.

A Washington Irving (1) appartient le reflet douloureux et comme le regret de la civilisation européenne; reflet pâle et triste comme le clair de lune; regret combattu par l'orgueil des nouvelles institutions républicaines. La pensée intime de Washington Irving, pensée à peine avouée, imprime à son style cette faiblesse et cette douceur de coloris qui ne sont pas sans grâce; il cherche l'inspiration poétique dans le passé de l'Europe. Il imite les formes d'Adisson et de Goldsmith, comme un moderne imite les formes latines de Cicéron et de Virgile. Il est lent dans sa marche, il détaille minutieusement comme tous ses compatriotes.

Ce défaut est devenu le mérite de Fenimore Cooper. En dressant l'inventaire exact d'un navire et de ses agrès, de la hutte du planteur et des ustensiles qui s'y trouvent, du wigwam sauvage et de ses ornemens, Cooper nous apprend assez de choses nouvelles, pour que l'intérêt naisse de la curiosité. Aussi le lit-on avec plaisir. Dès qu'il repasse l'Atlantique et retrouve l'Europe; dès que cette exactitude minutieuse s'applique aux objets que nous connaissons,

(1) Une très belle édition en un seul volume des œuvres complètes d'Irving vient de paraître chez Baudry, à Paris. Nous l'indiquons à cause de son bon marché et de la correction du texte.

dans les scènes qu'il emprunte à l'histoire vénitienne et allemande, le peintre souvent admirable des déserts et des colonies primitives retombe au niveau des plus médiocres conteurs.

C'est ainsi que la littérature des Etats-Unis m'est apparue, après une assez longue étude consacrée à ses écrivains. Loin de moi l'idée de rabaisser cette nationalité littéraire et de partager avec mistriss Trollope la triste gloire de ravaler un peuple grand, quoique jeune: Hercule au berceau. J'ai exprimé, comme disent les Anglais, *honnêtement* ma pensée, *my honest thought*. Que d'autres la jugent. Selon moi, le temps littéraire n'est pas venu pour ce vaste pays. Là l'esprit passe sous le même niveau qui égalise toutes les conditions humaines; les hommes d'élite se taisent ou s'éteignent; les supériorités d'intelligence meurent comme les supériorités de rang. Curieux et fabuleux spectacle, de voir cette démocratie de l'Amérique septentrionale, idole immense, toujours prosternée devant elle-même, et s'adorant éternellement, anéantir la minorité, écraser toute opposition, même mentale, proscrire toute liberté de pensée, et vivre heureuse ainsi! La liberté matérielle et mécanique lui suffit à présent. Pour elle, tous les individus ne représentent qu'une seule puissance, le *labeur*; c'est lui qui est nécessaire et qui règne. La société américaine est un atelier. Là, le travail de l'esprit est secondaire et vassal, le travail des bras indispensable et suzerain. Situation diamétralement contraire à celle du moyen-âge en Europe. Alors la domination du spiritualisme était écrasante; les arts matériels n'acquéraient de valeur que s'ils étaient symboles d'une pensée. Le moyen-âge catholique a fait son œuvre. Que l'Union américaine fasse la sienne.

Toutes les civilisations donnent leurs produits, modifications presque infinies de l'humanité, que, pour comble de bizarrerie, l'humanité n'observe jamais. Pour moi, si je cherchais un amusement, ce serait celui-là. Les races intellectuelles et morales de notre espèce sont plus intéressantes à observer que les races des animaux. Quel caractère naît d'une société commerciale? Le besoin du lucre, l'esprit commercial ne laissent-ils pas bien peu de diversité à l'expansion de l'ame et de l'esprit? Un marchand ressemble terriblement à un marchand. C'est un homme utile et

estimable qui vend le plus cher possible, achète au meilleur marché possible, hasarde peu, dote sa fille, met ses affaires en ordre et meurt. N'oublions rien; il appartient à la garde civique, et (si le cas échet) à la garde nationale; c'est là son héroïsme, hélas! peu coûteux et qui se résume en quelques gardes montées. Tout au plus, s'il est membre d'un conseil de discipline, exercera-t-il sur ses concitoyens une sévérité de Brutus.

Mais la société américaine existe, et n'a pas de poésie originale. C'est une littérature de reflet; un tel malheur n'était arrivé à aucun peuple.

Toutes les nations d'Europe, malgré les influences qui les ont dominées, sont devenues mères d'une littérature à part. Nous sommes les fils des Grecs et des Romains. Les Espagnols et les Anglais ont reçu l'influence arabe et gothique, l'influence teutonique et saxonne. Cependant ces peuples possèdent une sève littéraire très marquée, très distincte, et qui a donné de curieux produits. Quant aux États-Unis, rien de tel. Ce peuple a prouvé sa grandeur; il a ses lettres de noblesse, il marche en tête des peuples libres; il est fort, persévérant, hardi, intelligent; il commence à balancer l'Europe; on tourne les yeux vers lui; l'Europe, dans sa vieillesse, est tentée de demander conseil à cette contrée nouvelle. L'Union américaine a de belles villes, des havres magnifiques, un commerce florissant, des navires admirables, et point de littérature. Elle a une société et une civilisation animées, qui doivent produire des contrastes, des intérêts, des passions, des caractères complexes. La nouveauté inouie de cette civilisation doit ajouter à la nouveauté de ces caractères même; et cependant la Muse ne se montre pas, et l'inspiration n'est pas née!

Je m'arrête sur cette observation, parce que le mouvement social qui nous entraîne n'est pas sans analogie avec le mouvement américain. Et pendant que tout nous porte vers les habitudes commerciales et bourgeoises, l'art, qui paraît prévoir sa décadence, se rue avec fureur, si j'ose le dire, dans toutes les orgies qu'il peut inventer. Il marche à rebours de la société réelle. La société réelle est terre-à-terre; l'art se déguise en corybante. C'est un malheur. La mission de l'art doit être aujourd'hui de ramener les peuples à

la raison, non par la violence, mais par l'élévation des idées. Ce n'est pas assez pour un peuple d'être matériellement riche, il ne doit sa vraie grandeur qu'à l'intelligence, développée dans les produits de l'esprit et dans ceux des arts.

Voyez un peu ce qui est arrivé. L'Amérique est la reine de l'industrie. Une si grande nation, et pas de poésie! Il s'est élevé des écrivains honorables, mais dont aucun ne pouvait créer. Ces hommes honnêtes et vulgaires dans leurs idées, quoique ayant d'ailleurs ce qu'on appelle du talent, se sont donné une peine infinie pour trouver un maître, et parfois ils s'imaginèrent qu'ils le tenaient enfin. Ils firent du Shakspeare, du Dante, du Voltaire; ils furent aussi peu Américains que possible, sans devenir pour cela Anglais, Italiens ou Français. D'autres, plus fiers, se cantonnèrent dans leur Amérique, et voulurent à tout prix qu'elle fût inspiratrice; mais cette obstination n'aboutit qu'à prouver la stérilité du sujet. Il y eut des romans estimables, des poèmes parfaitement moraux, et je ne sais quoi encore de malheureusement irréprochable, mais tout cela ne fit point une littérature. La multitude et l'incohérence de ces efforts constituèrent une sorte de protestantisme littéraire, assez analogue au protestantisme religieux, par lequel les Etats-Unis sont presque tout ce qu'ils sont. L'art américain, divisé par la nature des choses, alla se subdivisant de plus en plus, pour tomber enfin dans une anarchie incurable. Et les États-Unis, après de belles actions accomplies, n'ont eu ni poésie ni littérature, c'est-à-dire ni grand élan d'ame, ni physionomie propre.

Je suis effrayé d'une telle remarque, et je voudrais pouvoir la rétracter. Dire d'un peuple qu'il est froid et indéfinissable, c'est lui refuser la vie, la puissance, donner gain de cause à tous ses détracteurs passés ou futurs. Mais l'avenir reste : il est immense. Cette nation, ou plutôt ces nations, n'ont point leur poésie et leur littérature. Dans les faits littéraires, il y a moins de hasard que dans les faits historiques. Les derniers ont souvent un caractère mobile, singulier, bizarre, qui résiste à la philosophie de l'observateur, et lui refuse éternellement son secret : avec toute la sagacité du monde, on ne voit pas toujours la vraie cause d'une guerre, d'une émeute, d'un acte diplomatique ; mais le mouvement littéraire d'un peuple répond exactement au caractère de ce peuple, à sa re-

ligion, à sa gloire, à ses malheurs : de là vient que pour juger un peuple, pour marquer son rang parmi les autres, c'est d'ordinaire sa littérature que l'on cite avant tout. Les nations sont faites de telle sorte, que, pour se comprendre mutuellement, elles ont besoin de résumer en quelques grands noms une multitude d'idées. Elles choisissent donc par instinct les renommées littéraires, pour indiquer lumineusement le pays où elles ont brillé. Shakspeare, Milton, Scott, Byron, n'en disent-ils pas plus sur l'Angleterre, que toute l'histoire de ses guerres, de son commerce? Corneille, Bossuet, Fénelon, Racine, Mme de Sévigné, ne sont-ils pas la personnification de la France, de son humeur avantageuse, de sa foi, de sa politesse, de sa galanterie, de sa folle sagesse? Calderon, Lope de Vega, Cervantes, ne sont-ils pas l'Espagne tout entière, l'Espagne fougueuse en amour et en religion, absurde et sublime, imperturbable et bouffonne; l'Espagne enfin, qui toujours aura en littérature ses Pyrénées, quoi qu'on fasse pour la rendre française? Grace à ces quelques hommes, on sait ce que c'est qu'une nation. Essayez cela pour les États-Unis; vous trouverez de fort honnêtes écrivains, qui se croient Américains, et qui ne sont qu'Anglais ou Allemands, quands ils s'élèvent un peu; ou bien hommes de tel district, de telle partie de ce district, quand ils restent à leur hauteur naturelle : mais vous ne grouperez pas trois ou quatre hommes de génie, qui aient puisé à des sources tout-à-fait américaines, et dont la gloire fasse écho au plus sourd battement du cœur de la nation.

Bien des gens nous diront qu'on se passe de littérature, quand on n'en a pas, et ils pourront féliciter les États-Unis de ce que nous appelons un bonheur; mais nous invitons les esprits graves à résoudre une grande et neuve question, celle de savoir si une société qui ne peut avoir de littérature est une société modèle; et par littérature je n'entends point, on le pense bien, une manufacture plus ou moins active de romans, de mémoires, de drames et d'élégies; mais l'expression de quelque chose, l'image de l'état des esprits, le cachet d'une nation.

Les États-Unis, qui n'ont point de littérature, sont-ils dans les grandes conditions de la vie sociale, telles que les ont faites les nouvelles générations? Certes, on ne peut le nier aujourd'hui, nous sommes las de calculs, las d'affaires, las de chicanes; il nous faut

ce que les États-Unis n'ont jamais donné, une poésie vivante et véritable, qui rafraîchisse nos ames, et nous porte vers une croyance digne de nous. Les choses positives semblent être la seule passion d'un siècle sans Dieu ; mais si l'on y regarde de près, on reconnaît bien vite qu'elles ne nous suffisent plus. Qui ne s'est arrêté devant ces essais de religion, ces fièvres de progrès, ces monomanies de régénération artistique, dont notre époque fait justice, souvent avec une rigueur si injuste? Qui n'attend chaque jour, avec une ironie à demi sincère, l'apparition d'un Mahomet ou d'un Bonaparte? Qui ne s'est dit souvent, dans ses heures d'isolement et de réveil intérieur : Voici venir une grande et très grande chose, que je ne puis définir, mais que je pressens bien; je ne mourrai pas sans avoir salué l'époque qui va naître : j'y crois d'avance, d'avance j'aime sa pensée infinie, son langage digne de sa pensée; je la prends telle qu'elle sera, dût-elle être trop belle; je m'abandonne à ce Dieu qui nous arrive, et par qui nos ames recouvreront les droits que la matière avait usurpés? S'il est vrai que nous ayons ces besoins, que pourrait faire pour nous la société américaine?

Cependant l'esprit mercantile nous presse; et c'est lui qui a usé en Amérique toute inspiration; l'individualisme y est d'autant plus profond, qu'il se cache sous des formes politiques extrêmement larges, et l'obstination avec laquelle l'Américain nous les vante, n'est pas la moindre preuve de leur inutilité.

L'art ne nous est-il pas nécessaire comme le pain? Et que feront les arts d'une société sans ressort et sans élan moral, d'une société où le plus vif intérêt sera de créer un nouveau canal et de renverser le parti Jackson ou le parti de la banque, d'une société qui ne connaît de passions que les deux passions les plus tristes et les plus infécondes, celle de l'intérêt et celle des factions politiques? Vices et vertus, tout, dans une société ainsi bâtie, se trouve contraire au génie des arts. Les grandes existences commerciales, en accumulant la fortune dans certaines mains, en faisant, pour ainsi dire, de grands lacs d'argent au milieu de la société, semblent entraîner la nécessité du luxe, et par conséquent ce besoin du superflu, cet éclat de mœurs, cette splendeur de la vie matérielle, favorable à la peinture, à la musique, à la poésie. Mais les grandes existences dont nous parlons se trouvent en face d'une démocratie

toujours croissante. Malgré l'exemple des républiques anciennes, nous ne croyons pas la démocratie favorable aux arts : les républiques anciennes n'étaient que le gouvernement de quelques nobles qui se nommaient citoyens, et qui avaient pour bêtes de somme, pour instrumens et pour prolétaires, l'armée obéissante de leurs esclaves.

Donnez-moi une société passionnée, une grande croyance, d'autres intérêts que les intérêts matériels, des ames facilement ou profondément émues. Donnez-moi de vieilles traditions, des superstitions populaires; de ces matériaux brûlans vous verrez jaillir une poésie, comme la lave sort du cratère, une poésie bouillonnante et resplendissante comme celle de l'Espagne, une poésie molle et voluptueuse comme celle de l'Italie. La sève des passions fait seule éclore les belles fleurs de la poésie. L'Angleterre n'était pas seulement un pays de commerce, mais un pays d'orgueil aventureux, de factions acharnées et de passions profondes. Le bourreau y jouait le rôle d'une Providence fabuleuse ; l'aristocratie y était puissante et la rôture y était fière. Les injustes guerres que la Grande-Bretagne avait soutenues, ses conquêtes sur la France, ses rapports avec l'Espagne, ses essais de domination sur la mer, lui constituaient un passé héroïque et plein d'émotions. Cette civilisation avait marché entre les bûchers et les échafauds, à travers les champs de bataille couverts de cadavres. La pauvre espèce humaine achète ainsi sa poésie; ce sont nos larmes, c'est notre sang qui la font naître; elle ne retombe en rosée céleste qu'après avoir été nourrie de ces émanations douloureuses. Que de fureurs théologiques et guerrières n'a-t-il pas fallu pour donner à l'Europe sa poésie? Que de guerres intestines et de renversemens de trônes, que d'iniquités éclatantes ont valu à la Grèce ancienne son génie! Hélas! il faut bien le dire, sans passion, l'art n'existe pas; et la passion n'est que le développement exagéré des facultés humaines; la passion est excessive, et elle touche au vice par l'excès; presque tous les grands hommes, intelligences à la fois passionnées et réfléchies, ont dû leurs souffrances, moins encore à la société qui les environnait, qu'à leurs fautes personnelles. Dante a été vindicatif jusqu'à la rage; Tasse a été tendre jusqu'à la faiblesse; la délicate

susceptibilité de Racine excitait la raillerie de ses contemporains; et les fautes de Jean-Jacques, et cet orgueil malade qui lui a fait avouer ses fautes, sont trop connus pour être rappelés. La force de ces hommes était leur faiblesse. La foudre que portaient ces aigles, dévorait leurs ailes puissantes.

Les peuples sont soumis à la même destinée; médiocres et honnêtes, ils parviendront à la prospérité matérielle, jamais à la hauteur de la pensée, à la beauté de l'art. De grandes fautes et de grandes vertus sont pour les nations des garanties de gloire et de génie; une probité louable et une vertueuse persévérance contribuent au bien-être, jamais au développement du genie. Ce don fatal, le génie, ce flambeau allumé à la source des passions, comme à une source de naphte, a été refusé aux existences les plus sages et les plus réglées. Si vous faites de Shakspeare un honnête marchand de Cheapside; que vous enleviez à Calderon son fanatisme catholique; que vous donniez à Rousseau la paix de l'ame, et la parfaite équité des jugemens; vous éteindrez le feu qui les tue, mais aussi la pensée qui les éclaire. Si vous ôtez à la France sa sociabilité féconde en défauts et en illusions, sa galanterie ennemie des mœurs et de la fidélité conjugale, sa facilité d'impression et d'émotion; à l'Espagne son mépris romain pour la vie des hommes et son orgueilleuse étiquette, et son catholicisme terrible et son point d'honneur féroce; vous dessécherez la sève vitale du génie chez ces nations, diversement grandes. Que faut-il donc conclure? — que la passion et l'art se touchent; — que nous devons accepter l'humanité dans tous ses développemens, et chercher un contrepoids aux excès de l'une et de l'autre, dans une moralité haute, passionnée, religieuse, puissante.

Je ne dis point que la vertu soit incompatible avec le génie. Non certes; peuples et individus n'achèteront pas le génie en adoptant le vice; mais une certaine probité marchande, une certaine exactitude de comptoir, une certaine piété de formule, une certaine régularité mécanique, éteignent le feu des arts, sans profit pour la véritable vertu. Le sacrifice de soi aux autres, la force héroïque de l'ame, la conviction intime d'une grande vérité, s'allient au contraire à toutes les prédispositions du génie. Et ces vertus d'enthousiasme, remarquez-le, sont à la fois les plus fragiles, les plus passionnées,

les plus dangereuses; elles tendent tous les ressorts de l'ame; elles sont voisines de l'excès et de l'exagération, elles enivrent la pensée; souvent à force d'orgueil et d'intensité, elles équivalent à de grands vices. Un seul mobile peut les réduire et les dompter; une seule loi peut en devenir maîtresse; il faut l'avouer, quel que soit le dégoût du temps où nous sommes pour toutes les convictions puissantes, cette loi qui conserve la sainteté des passions en dirigeant leur énergique flamme, c'est la pensée religieuse; c'est la seule modératrice que l'homme ait trouvée, la seule arbitre de ce grand debat entre l'art et la vertu.

Le développement de l'esprit mercantile nous pousse, je le répète, vers une situation assez semblable à celle de l'Amérique du nord. Nous voici marchands et utilitaires. En vain les utilitaires ont essayé de construire sur la base du négoce une philosophie, une poésie. Que faire de grand et de noble, dit Burke, lorsqu'on a pour autel un comptoir, et pour bible Barême! Gagner de l'argent est une très bonne chose; le conserver et l'économiser sont de louables habitudes. Notre individualité se trouve très bien de ces vertus personnelles; il est même vrai d'ajouter que l'ordre, le calme, la netteté de coup d'œil et la prévoyance exigés par le maniement des affaires commerciales sont favorables à certaines demi-vertus; la ponctualité dans les affaires d'argent se rattache au sentiment de l'honneur; la modération de la dépense habitue à certaines privations, et l'abnégation porte avec elle une force salutaire. Luxe, débauche, facilité de mœurs, légèreté de conduite, entraînement fatal, facilité, imprudence, imprévoyance, tous ces vices disparaissent et s'effacent nécessairement sous l'influence de la vie marchande. Mais remarquez que les avantages attachés à l'esprit de négoce, sont des négations; il supprime et ne crée pas; il émonde et ne fertilise pas; il arrache des fleurs luxuriantes, sous prétexte que leurs épines sont dangereuses, mais il n'a rien de spécialement, d'intimement fécond. Sous le rapport intellectuel et moral, c'est le néant. Toute sa fertilité est matérielle. Il augmente les capitaux, il supporte les intérêts, il canalise, il défriche, il multiplie les routes, il cherche les mines d'or et d'argent, il invente des machines, il change les hommes en machines, il dispose les populations comme des groupes de chiffres, il demande à la terre autant de gerbes

qu'elle peut en produire, aux eaux du fleuve un moteur puissant. Les qualités d'esprit et d'ame que supposent de telles conquêtes, sont des qualités presque négatives; patience, persévérance, sagacité, tout cela exclut l'élan, le dévouement, l'abandon, le jet spontané de l'intelligence. Mettez, si vous le pouvez, de l'enthousiasme dans l'esprit industriel, et de la verve dans une route à rainures! Le gain étant posé comme principe et comme but, le dévouement est la plus grande des sottises. Au lieu de la force expansive du génie et de l'art, vous aurez la concentration ardente et avide de l'intérêt. L'intérêt personnel se fait centre, il attire à lui les jouissances matérielles, pour se les approprier et les conserver. Le génie et l'art au contraire sont involontairement magnétiques; idées, plaisirs, émotions, n'aboutissent à eux de tous les points de l'univers que pour acquérir une force nouvelle, une intensité victorieuse, et rayonner ensuite sur les intelligences vaincues et charmées!

PHILARÈTE CHASLES.

DES PARTIS

ET DES ÉCOLES

DEPUIS 1830.[1]

I.

Caractère dominant du mouvement actuel.

L'esprit humain marche d'un même pas dans les sphères diverses de son activité; il se développe sous une influence générale et prédominante. C'est ainsi que toutes les idées d'un siècle se revêtent d'un caractère qui appartient moins à elles-mêmes qu'à l'atmosphère dans laquelle elles se produisent. Quand le monde moderne se fut enfin dégagé après un long enfantement, et qu'il apparut avec sa physionomie propre, la société religieuse et la société politique se tenaient debout par la même foi puis les théories sociales divergèrent à mesure que fermenta dans l'intelligence européenne l'énergique levain de la réforme.

Alors se formulèrent les divers systèmes sur la nature du pouvoir et

(1) Quoique s'écartant, sous certains rapports, des opinions émises jusqu'ici par la *Revue*, nous n'avons point hésité à accueillir ce travail consciencieux d'un écrivain distingué, que nous compterons désormais au nombre de nos collaborateurs. (*N. du D.*)

sur ses limites, sur la constitution originaire de la société. En France, Bossuet et Louis XIV, deux hommes impossibles à séparer, deux forces au service de la même idée, constituèrent la puissance royale avec les traditions immuables de l'Orient, pendant que les réfugiés en Hollande et les presbytériens en Écosse donnaient à leurs théories sociales une base mouvante et agressive. En Angleterre, des idées absolues, inflexibles, aussi incapables d'armistice que de transaction, proclamées par les *attorneys* royaux, prêchées par les orateurs de la chaire et des *meetings*, finirent par se traduire en coups de canon.

Dans le reste de l'Europe, le combat s'engagea au sein des universités et des synodes: — combat à coups de textes et de commentaires, dans lequel on prit parti pour le contrat primitif ou le droit divin des puissances, comme en faveur des idées innées ou des idées acquises. Les Filmer et les Mackensie, les Burnet et les Sancroft, les disciples de Jean Knox et de Calvin; pamphlétaires de la couronne, docteurs mitrés de l'anglicanisme, austères puritains, tous portaient, dans ces controverses qu'ensanglantait pourtant la hache du bourreau, qu'illuminèrent plus d'une fois les flammes des bûchers, une sorte de docte foi et d'impassibilité philosophique. La société s'envisageait alors du même point de vue que la science; c'étaient des inconnues à dégager, des problèmes métaphysiques à résoudre; on eût dit de hautes et pures hypothèses, comme celles où se plaisait Descartes discourant sur les tourbillons, ou Leibnitz expliquant l'homme et l'univers par l'harmonie préétablie.

Au siècle suivant, un mouvement simultané s'opère dans la science sociale et dans la science philosophique. La réforme, poussée à ses dernières conséquences, a tué la foi religieuse, et l'esprit humain mâche à vide dans le champ stérile de l'abstraction: il résiste pourtant au néant, car il croit encore à lui-même; aussi, avec une force prodigieuse, quoique vaine, organise-t-il tout un monde dans les profondeurs de l'entendement. On le voit, en philosophie, recherchant comment se forme la conscience, comment l'intelligence s'illumine, par quels procédés la sensation se transforme en idée, comment la statue devient homme. Il classe, il organise les phénomènes de l'ame, en même temps que ceux de la nature extérieure; il aspire enfin à tracer la constitution de l'être et à déterminer tous les modes de son activité.

Une disposition analogue préside à toutes les études politiques de l'époque. Le contrat primitif, défendu au XVIIe siècle d'après les idées religieuses et des autorités sacrées, ne l'est plus au XVIIIe que par la puissance virtuelle du nombre, devenue la seule force du monde social, comme la sensation la seule faculté du monde de l'intelligence. Le nom-

bre est donc le principe et la règle unique du droit. On croit seulement avoir découvert dans l'histoire la preuve que cette force aveugle se modifie incessamment dans son action, puisque, parti de l'état sauvage, l'homme est parvenu à l'état de civilisation, comme l'être organisé, qui de l'aspiration d'un parfum s'élève à la notion du juste et du beau. On organise, en conséquence, la force motrice ; on en étudie les divers mécanismes, on les combine dans des proportions savamment calculées ; et le siècle qui, en métaphysique, partit de Locke pour arriver à d'Holbach et à Helvétius, aboutit, en politique, à la Gironde, après avoir été disciple de Rousseau et de Mably, de l'école anglaise et de Montesquieu.

Si nous joignons ces noms, on comprend que ce n'est pas pour les confondre. Il y eut dans le XVIIIe siècle deux tendances très distinctes : l'une, représentée par Rousseau, se préoccupait plus des principes généraux que des formes politiques; ce fut celle de la majorité de l'Assemblée constituante; l'autre, représentée par Montesquieu, s'inquiétait plus des formes constitutionnelles que des principes abstraits; cette tendance caractérisa l'une des fractions de cette assemblée. Mais ces deux écoles se tenaient par une foi commune en l'efficacité des principes et des formes politiques, au-delà desquels elles n'élevaient guère leurs pensées; et c'est par-là qu'elles sont l'une et l'autre filles du dernier siècle, et l'une et l'autre également étrangères au temps actuel.

Si l'on jette en effet un regard sur le monde philosophique, ne comprend-on pas que l'intelligence humaine poursuit une autre tâche que dans les derniers âges? L'inanité des hypothèses semble avoir lassé les plus hardis courages, et l'on renonce, comme de concert, à entamer ces rochers de cristal, contre lesquels se sont émoussées les dents du serpent de la science et de l'orgueil. L'origine des facultés humaines, leur classification et leurs lois, le principe de la certitude, tous ces redoutables problèmes paraissent en ce moment abandonnés, non que l'homme les ait dépassés, mais parce qu'il recule devant eux pour suivre une autre route. Au lieu d'un travail stérile sur sa pensée, l'esprit humain commence à recueillir pièce à pièce les matériaux d'une large et compréhensive philosophie de la nature et de l'histoire ; il se baigne dans l'océan des traditions, il remonte à la divine origine de la vie et de la parole; et qui voudrait le claquemurer de nouveau dans l'étude des phénomènes psychologiques, et le charger encore de la pierre de Sisyphe, y consumerait vainement ses veilles et son génie.

Il n'est pas besoin de faire remarquer que cette universelle incroyance aux théories, que cette disposition à renfermer désormais la science

dans le cercle des réalités positives et historiques est plus manifeste encore dans la politique que dans la philosophie contemporaine. On ne se préoccupe véritablement pas plus en ce moment en France, malgré des déclamations sans chaleur et sans portée, de la souveraineté du peuple, du droit divin, de l'égalité universelle, de la constitution de la famille, et de toutes les doctrines de la *déclaration des droits* ou de *la législation primitive*, que des idées innées ou de la sensation transformée.

La restauration fit luire quelques derniers jours sur ces controverses d'un autre temps. Mais que tout cela est loin de nous depuis cinq ans! Voyez comme ceux-là même qui argumentent incessamment contre le pouvoir actuel à raison d'un vice d'origine, s'attachent, imprégnés qu'ils sont de l'esprit du siècle, à donner à leurs argumentations une couleur tout expérimentale et tout historique! Les plus opiniâtres champions de l'autorité héréditaire et incommutable se gardent bien d'en faire une thèse de droit absolu, comme l'eussent fait les amis des Stuart, encore moins une thèse religieuse, comme l'aurait posée l'auteur de *la Politique sacrée;* timides qu'ils sont, et comme amollis par l'atmosphère où ils respirent, ils ne font plus de leur mystique principe qu'une question de force et de durée dont doit décider l'expérience, tandis que, cédant à la même influence, les hommes de la souveraineté populaire songent moins à raisonner qu'à combattre, et n'usent de leur terrible dogme que comme d'un carreau brûlant, pour foudroyer le monde où ils se trouvent mal à l'aise.

Nulle part ne se détache en relief une foi sincère et forte, à laquelle on adhère comme à la vérité même, sans se préoccuper de ses devoirs de position, sans s'arrêter aux vicissitudes de la fortune, sans douter que Dieu et le droit ne soient avec nous. Non qu'on prétende soutenir qu'un vulgaire et sordide intérêt exerce aujourd'hui une domination exclusive. Il est maintenant, comme toujours, des hommes qui se respectent, et d'autres qui se prostituent; il en est pour qui la reconnaissance n'est pas lourde à porter, et chez lesquels une délicatesse de cœur supplée des convictions qui s'effacent.

A cet égard notre temps est, à l'égal d'aucun autre, celui de l'honneur et du dévouement à ses amitiés; on peut ajouter que la publicité, qui en est l'ame, rend plus difficile, sinon plus honteuse, l'apostasie de ses engagemens politiques. Mais cette fidélité à sa cause tient à la pureté de l'homme privé plutôt qu'à la foi de l'homme public; on est ainsi parce qu'on se respecte, et non parce qu'on croit; et des circonstances

opposées eussent inspiré des idées différentes auxquelles on ferait les mêmes sacrifices.

C'est qu'il y a encore en France des partis, c'est-à-dire des agrégations d'individus liés par des intérêts et des engagemens communs, mais qu'il n'y a plus d'école, ou d'agrégations d'idées.

Comment n'en serait-il pas ainsi, quand depuis cinquante ans on voit les principes aboutir presque toujours à des conséquences fort opposées à celles que l'esprit en déduisait dans des méditations solitaires? Qui a établi en France un despotisme dont on ne trouve d'exemple qu'en remontant aux monarchies de l'Asie? Napoléon, lequel régnait, comme les Césars romains, en vertu de la souveraineté du peuple. Qui a fondé, après tant d'impuissantes tentatives, une liberté sérieuse, et l'a fait entrer dans nos mœurs au point de ne pouvoir plus lui résister? La maison de Bourbon qui régnait par le droit divin. Quoi de moins logique que le pouvoir actuel, si l'on remonte à son origine, placée à la fois en dehors de la majorité numériquement consultée et de la transmission héréditaire? Et ne résiste-t-il pas cependant, tout irrationnel qu'il puisse être, à des attaques infiniment plus énergiques que celles devant lesquelles la légitimité disparut deux fois en quinze années, avec son dogme séculaire?

C'est là ce que devraient comprendre les écrivains qui s'imposent chaque matin la tâche facile d'argumenter contre le pouvoir actuel, par ce qu'ils nomment les conséquences de son principe, tout en restant impassibles et sans entrailles, en face des dangers de l'ordre social, du moment où ces dangers sont les résultats bien déduits d'un prétendu syllogisme. Misérable méthode où triomphent les petits esprits, en alignant des idées politiques comme des théorèmes de géométrie! argumentation chétive qui indique une méconnaissance aussi complète des temps passés que du temps présent!

Si la fumée des passions ne portait à la tête et ne fascinait la vue, si l'on pouvait, dans ces jours d'excitation continue et violente, se livrer à une méditation calme et sincère de l'histoire, on y verrait, en effet, que c'est toujours par l'exagération de son principe, et jamais par ce principe lui-même, que périt un pouvoir; qu'ainsi, par exemple, les conséquences déduites du droit immuable des princes ont suscité, contre la maison de Stuart et la maison de Bourbon, des dangers bien plus redoutables, et plus immédiats surtout, que ceux que portait en soi le dogme menacant de la souveraineté populaire.

Puis, ils ne devraient pas ignorer, ces argumentateurs casse-cou, que si la logique est chose puissante là où il existe une foi sociale et des

croyances vénérées de tous, dans un temps où les intérêts seuls maintiennent l'équilibre social, où l'état est constitué à la manière d'une grande compagnie d'assurances mutuelles, la logique s'émousse et faiblit devant le scepticisme et l'indifférence, comme les vibrations de la voix humaine quand elles pénètrent dans le vide.

On ne fait pas raisonner qui l'on veut, car, pour raisonner, il faut croire. Pour obliger la France, par exemple, à élever, sur le principe de la souveraineté populaire, un ordre social tout nouveau; pour lui persuader qu'elle a perdu le droit de se défendre contre toute agression, qu'elle est marquée au front d'un signe éternel d'anarchie et d'impuissance, il faudrait commencer par lui démontrer qu'elle attachât un sens précis à ce principe, qu'elle le prît autrement que comme mot d'ordre durant le combat. Or, je soupçonne fort ceux qui vivent depuis quelques années des conséquences de la souveraineté du peuple, pour l'exploiter en faveur de deux idées contraires; je soupçonne ceux qui ne manqueront pas de protester contre le scepticisme, ici posé comme caractère dominant de l'opinion contemporaine, de ressembler aux moralistes dont parle Pascal, qui discouraient avec d'autant plus d'éloquence contre l'orgueil, qu'ils en ressentaient de plus profondes atteintes.

On comprend que cette incrédulité aux principes a dû graduellement s'étendre jusqu'à l'efficacité des formes constitutives elles-mêmes, cette autre préoccupation de l'école du XVIIIe siècle. Croit-on bien sérieusement encore au mécanisme constitutionnel, à la multiplicité de ses poids et contre-poids, à l'inviolabilité sacrée de la pensée dirigeante, combinée avec la responsabilité de l'agent?

Est-il également beaucoup d'esprits graves qui attachent aujourd'hui une importance de premier ordre pour le bien-être moral et matériel de la race humaine à la substitution d'une présidence américaine à la royauté de 1830? Qui ne comprend que, du moment où la pensée dominante se produit d'une manière irrésistible, où les intérêts maintiennent, par leur lest seul, la machine sociale, la question des formes gouvernementales devient secondaire en face de l'impuissance progressive du pouvoir et de l'omnipotence croissante de l'opinion? Dès que la république n'a pu se faire adopter par cette pensée dominante, par ces intérêts si fortement organisés; dès qu'elle ne s'est pas habilement fondue dans leur essence même, elle s'est placée en dehors des améliorations réalisables dans les conditions actuelles; et c'est surtout parmi ceux que l'idée américaine avait groupés en une école d'abord imposante, que le scepticisme, suscité par les résistances de l'opinion

générale et par celles de leur propre parti, a dû avancer l'œuvre de décomposition.

De là une tendance universelle, quoique vague encore, à juger le pouvoir moins d'après son titre que d'après ses actes, à l'apprécier selon l'intelligence avec laquelle il s'associe à un progrès qu'il a pour mission de seconder plutôt que de faire naître.

Cette disposition à chercher, dans les circonstances et dans la morale privée, la seule règle d'action politique, a donné naissance à un parti qui s'est trop hâté de se produire, mais chez lequel il y a assez d'avenir pour résister à ses propres fautes. Il serait difficile d'en formuler le programme, si vaporeux encore, autrement qu'en disant qu'il s'attache à substituer l'étude des lois de la richesse publique aux spéculations constitutionnelles, dont le principal résultat est d'équilibrer sur le papier des forces qui se déplacent inévitablement dans leur action.

Si la féconde pensée renfermée dans l'embryon obscur encore de la doctrine, est devenue, après dix ans, la pensée gouvernementale, il ne serait peut-être pas téméraire de prédire une fortune analogue au parti que l'argot parlementaire a baptisé du nom de *social*. Ce parti semble appelé, par ce qu'il a de vague en lui, à devenir le sympathique lien de ces nombreuses intelligences dévoyées qui ont pénétré le vide de l'idée politique.

Ces hommes, qui sont nombreux, car ils viennent de tous les camps, et leurs rangs se grossissent à chaque déception nouvelle, ne se laisseront pas classer et parquer comme ceux qui, à la suite des vicissitudes de 1830, sont passés en masse de l'opposition au pouvoir ou du pouvoir dans l'opposition. Ils n'auront pas le bonheur de trouver autour d'eux une opinion toute faite, une langue tout apprise, rien qui ressemble au *credo* de quinze ans sur l'excellence du gouvernement représentatif : ils devront se grouper suivant qu'ils s'estimeront, qu'ils se conviendront mutuellement; ils formeront donc un parti plutôt par des affinités que par des doctrines communes, parti destiné à grandir à mesure que montera le flot des incertitudes publiques, et auquel on appartiendra d'autant plus qu'on tiendra moins aux autres.

Rechercher comment a été amenée cette impuissance de toutes les opinions, cette décomposition de toutes les écoles, apprécier ces écoles en elles-mêmes, telles qu'elles sont, non telles qu'elles s'efforcent de paraître, en badigeonnant leur décrépitude; montrer de quels élémens elles se composent, quels intérêts y dominent, et ce qu'il y a de vivant encore sous des formules sans autorité, telle est la statistique morale que je voudrais esquisser dans ces études écrites avec le dégagement de

cœur et d'esprit qu'on apporterait à discourir sur les partis qui divisent l'Empire du Milieu.

Non que j'entende me dérober à la responsabilité de ma pensée personnelle : elle jaillira franche et patente de l'ensemble de ce travail; mais je crois fermement que la première condition, pour atteindre aujourd'hui à la vérité dans la science sociale, consiste à juger les partis comme un étranger plutôt que comme un adversaire, et à ne pas donner une idée politique pour inflexible mesure à toutes les autres. Les points de vue opposés où se placent les partis, ne sont, en effet, que des aspects divers et fort circonscrits de l'unité sociale. Pour montrer ce qu'il y a de vrai en même temps que d'incomplet en chacun d'eux, il faut s'élever à une donnée plus large, plus compréhensive de l'humanité; il faut, au milieu du tourbillon des choses qui passent, se serrer plus étroitement à l'éternelle colonne de la vérité qui ne passe pas.

Ce n'est qu'après 1830 qu'on a vu clair dans l'intérieur des partis, qu'on a pu en exposer le diagnostique et sonder la profondeur des plaies qui les rongent. Ils avaient su conserver jusqu'alors une apparence de cohésion de nature à tromper un œil inexercé. Rien ne hâte tant qu'une révolution la décomposition des factions, en ce qu'elle les oblige à changer subitement de terrain, et dispense les vainqueurs de toute hypocrisie envers eux-mêmes et envers les autres.

Sous la restauration, les partis luttaient tous contre le pouvoir, qui s'efforçait d'échapper à leur domination, parce qu'il était instinctivement convaincu que l'un manquait de force, l'autre de volonté, pour le soutenir efficacement. De là vient que, durant cette période, rejetés presque constamment dans l'opposition, les partis s'attachèrent à coordonner leurs doctrines, et s'élevèrent ainsi à l'état d'école. L'opinion de droite avait ses principes, ses docteurs et ses arcanes. Les croyances politiques y étaient d'autant plus ferventes, qu'elles s'étaient habilement enlacées au tronc même de l'idée religieuse dont elles aspiraient la sève. La solidarité dans laquelle cette école enveloppait les choses de l'éternité et celles du temps, lui donnait sur ses adeptes une autorité morale, depuis atteinte à sa source même, mais qu'elle possédait alors dans toute sa plénitude.

Sur une base, religieuse en même temps que sociale, s'élevait un vaste édifice, où le droit s'appuyait sur l'immutabilité du fait historique, où le passé se liait indissolublement à l'avenir. La royauté, expression de ce droit primordial, devenait ainsi la source incommutable de tous les autres droits; d'elle seule émanaient les libertés publiques,

dont le titre de concession était inscrit au parchemin poudreux des vieilles chartes, non dans la conscience et la volonté des citoyens. A ses pieds s'étendait une aristocratie, subsistant au même titre qu'elle-même, comme l'une des pierres fondamentales de la primitive société nationale.

A cette organisation, qui n'admettait le progrès que comme simple développement d'institutions inviolables, correspondait un système de propriété territoriale immobilisée. Résister par la grande propriété foncière à l'invasion de l'esprit industriel et démocratique; lier à ces élémens de résistance ceux que pourrait fournir la hiérarchie religieuse; remettre en honneur les antiques franchises historiques en insultant la liberté moderne, sortie jeune et tout armée du cerveau de la révolution de 89; inspirer à la France le goût de l'administration locale, pour amoindrir sa part dans le gouvernement politique du pays, exclusivement réservé à la pensée royale, servie par ses *ministres naturels :* tel était le symbole de l'école de droite, le dernier mot de ses espérances. Il lui fallut sans doute les dissimuler souvent pour parvenir au pouvoir, et encore plus pour l'exercer; ces idées s'altérèrent, d'ailleurs, au contact des hommes et des affaires; mais si la droite dut les modifier dans la pratique, elle les couva toujours dans la théorie : c'était par là qu'elle se tenait compacte en face du pays, et le pays en face d'elle.

Ce qu'il y avait, dans cet ordre de conceptions, d'antipathique au génie de la civilisation moderne, groupait alors l'opinion libérale, et lui imprimait un ensemble qui, ainsi qu'on a pu le voir depuis, tenait moins à la cohésion de ses élémens qu'à une résistance commune. La bourgeoisie, qui comprenait l'impossibilité de s'asseoir au gouvernement de la société, tant que le droit historique y conserverait la prépondérance; l'industrie, dont l'importance et les développemens ne pouvaient se concilier avec l'ascendant de la propriété immobilière; la démocratie, qui, dans ses sympathies patriotiques et ses tendances rationalistes, était sans cesse blessée par des idées et des affections qu'elle ne comprenait pas; toutes ces forces, aujourd'hui séparées, marchaient alors de front contre un pouvoir que son origine enchaînait fatalement aux destinées d'une école dont il avait plutôt la volonté que la puissance de se séparer.

Si le parti libéral ne formait pas une école dans le sens propre de ce mot, c'était au moins une irrésistible coalition; s'il n'était pas uni dans ses principes, il l'était dans sa résistance. On invoquait d'une commune voix l'extension de la prérogative parlementaire pour l'opposer à

la prérogative royale qu'on s'attachait à contenir dans les limites les plus étroites de l'équilibre constitutionnel. On étudiait à leur source sacrée les lois de cet équilibre merveilleux, en ne permettant toutefois à la chambre haute d'y prendre sa place que sous condition de déroger, comme elle le fit souvent, à sa mission de pouvoir aristocratique et conservateur. On s'efforçait de constituer la puissance permanente de l'électorat, c'est-à-dire la domination politique de la bourgeoisie, pendant qu'on magnifiait, avec un enthousiasme épique, la liberté de la presse, sans songer que cette arme-là ne se brise pas après la victoire, et qu'elle passe d'une main à une autre, sans s'arrêter dans aucune. Ne se croyant pas sur le point de le saisir, on contrariait le pouvoir pour le rendre impossible, on l'irritait par des piqûres, pour l'obliger à faire des fautes; on l'enlaçait de mille réseaux dont les mailles ne se rompront jamais sous les pieds de ceux qui les ont tissées.

Extension du droit électoral, liberté illimitée de la presse, résistance à l'influence nobiliaire et cléricale, balancement des pouvoirs, responsabilité sévère des agens de l'autorité, diminution du budget, réforme du système économique : telles étaient les données universellement admises par l'opinion libérale, et qui produisaient une sorte de concert dans ses paroles et dans ses actes.

Une oreille délicate discernait sans doute çà et là quelques notes discordantes. Des glapissemens aigres, comme des rires ironiques, des bruits sourds, semblables au roulement lointain de l'orage, venaient parfois troubler une harmonie qui s'élevait solennelle et forte comme la voix de tout un peuple; mais, ainsi que dans les siècles croyans les libres penseurs se cachent, on se gardait d'un doute apparent en face de l'orthodoxie générale, et il est très vrai de dire que la France était pleine de foi en la Charte, la veille même du jour où cette Charte allait expirer pour ne plus renaître.

Peut-être la révolution de 1830 est-elle, entre tous les grands évènemens historiques, celui qui a porté la confusion la plus inattendue et reflété la plus vive lumière sur la situation de tous les partis. Des révélations soudaines illuminèrent le fond de toutes les opinions; le lendemain, les mots n'eurent plus le même sens que la veille. La Charte, pour laquelle on avait combattu, représenta tout autre chose que ce qu'on y avait vu jusqu'à ce jour, et l'opinion légitimiste elle-même, accommodant sa foi à d'impérieuses circonstances, accumulant les contradictions pour maintenir ses principes, et leur concilier quelques chances d'avenir, se montra sous un aspect nouveau et chaque jour moins identique avec elle-même.

On vient d'esquisser le tableau des écoles opposées avant la catastrophe; pour peindre ce qu'elles sont devenues, on n'a qu'à regarder autour de soi; il n'y a qu'à recueillir ses impressions actuelles après avoir recueilli ses souvenirs.

L'école de droite, méconnaissant ce que l'accession aux affaires d'une classe nombreuse et nouvelle apporterait de force au gouvernement nouveau, jeta sur son berceau de prophétiques menaces, et les difficultés qui l'assaillirent tout d'abord semblèrent rendre témoignage à la nécessité d'un principe dont on s'était séparé dans un jour de fiévreuse colère.

Mais à mesure que le pouvoir nouveau résistait à des attaques réitérées, dont une seule avait suffi pour mettre en poudre le trône antique, sur les débris duquel il essayait de s'établir; à mesure qu'il assura davantage l'œuvre de l'ordre public et de la paix européenne, il dut être démontré aux hommes de bonne foi qu'un changement immense s'était opéré dans la constitution de la société politique, et que la réaction vers le pouvoir de forces jusqu'alors hostiles contrebalançait tout au moins le terrible fait insurrectionnel dont surgit la monarchie nouvelle.

Puis il ne fut bientôt plus loisible de douter que des intérêts jusqu'alors considérés comme indissolublement liés au maintien du trône très chrétien gagnaient à une séparation qui mettait l'homme plus immédiatement sous la main de Dieu : rameaux sacrés étiolés sous l'ombrage, qui s'élèvent vers le ciel quand la tempête dégarnit le sol et laisse descendre le soleil.

Le pouvoir ayant résolu, dans les circonstances les plus critiques, le problème du maintien de la paix en France et en Europe, et l'opinion de droite se trouvant affaiblie par un divorce plus imminent chaque jour entre des intérêts transitoires et des vérités éternelles, le parti légitimiste se sentit atteint aux sources mêmes de sa vie. Pour essayer de ramener à lui la France, et faire de son principe représenté par l'innocence d'un enfant, le pivot d'une transaction, qui pouvait s'appuyer sur la prévision de calamités nouvelles, il aurait fallu une mesure dans les paroles, une habileté dans les actes, une moralité dans la polémique, dont ses organes paraissent avoir rougi comme d'une lâcheté.

Au lieu de prendre une attitude qui, sans enlever à l'avenir les chances auxquelles un parti ne peut renoncer par cela seul qu'il existe, assurait dans le présent une position honorable, dont tous les gens de bien auraient respecté l'austérité, la plupart de ces écrivains se sont montrés fiers comme le lendemain d'une conquête, menaçans comme à la veille d'une victoire, bruyans comme dans un jour de révolution, so-

phistes surtout, comme si la couronne de France pouvait s'escamoter par un tour de gobelet. Au lieu de profiter des inquiétudes et des dangers inhérens à une épreuve douteuse encore, pour rallier à soi les intérêts émus de la bourgeoisie pacifique, ils sautèrent à pieds joints des utopies aristocratiques de la veille, à celles de la démocratie la plus exaltée, glanant sur le champ de bataille les tronçons d'épées brisées dans la lutte où venait de succomber l'antique monarchie.

Embarrassé qu'on était par des doctrines qui ne peuvent être scindées sans que l'édifice entier ne s'ébranle, on en évinça gratuitement tout ce qui se rapporte aux institutions accessoires, supprimant l'hérédité partout, en la conservant seulement pour le trône, comme ces mariniers qui, dans la tempête, jettent à la mer tout ce qui peut les empêcher de gagner le port.

Plus de noblesse, plus de pairie, plus d'église constituée; une vaste et large démocratie avec les états généraux du XIVe siècle, et le suffrage universel du XVIIIe, avec la paix européenne et la limite du Rhin, avec les principes et les intérêts les plus contraires qui viendront se fondre miraculeusement dans la constitution nationale : voilà ce qu'on promit fort sérieusement à la France, pendant que d'autres gourmandaient les rois sur leur inertie en face de la révolution triomphante, ou aiguisaient des épigrammes contre les bals bourgeois des nouvelles Tuileries : distraction de château dont il convenait à une presse royaliste d'user plus sobrement, car devait-elle oublier que c'est surtout par les mœurs que la monarchie existe en France, et que l'on compromet son avenir en lui en faisant perdre les habitudes?

Des idées aussi décousues devaient rendre impossible tout ensemble dans la conduite politique : de là des volte-face rapides, des contradictions monstrueuses dans l'action, et jusque dans les principes. La légitimité flottait incertaine de l'aïeul au petit-fils; le serment était proscrit comme une iniquité la veille du jour où il était exigé comme un devoir; si le matin on tendait la main à la république, le soir on faisait des coquetteries à la garde nationale; on s'essayait, d'un côté, à glisser une restauration, comme un ballot de contrebande, entre la réforme électorale et le suffrage universel; l'on proclamait, de l'autre, pour ne jamais se trouver en défaut, que toutes les victoires du pouvoir conduiraient infailliblement à ce résultat : c'est ainsi que par un miracle de foi et d'espérance, l'on se maintenait dans une perpétuelle extase, rendant grace chaque soir des évènemens heureux qui ne pouvaient manquer de s'opérer le lendemain.

Il est inutile de dire qu'un parti contraint de subir, sans protesta-

tion éclatante, de telles directions, ne peut plus aspirer à former école; il ne résiste que par des affections ou des intérêts communs; il a moins des doctrines à faire prévaloir, qu'une position à changer; comme tous les partis qui combattent, de vaincu il aspire à redevenir vainqueur.

La révolution bouleversa tout aussi profondément l'opinion constitutionnelle, mais le mouvement s'y opéra en sens inverse. Ce fut chose merveilleuse que la prestesse avec laquelle on abandonna en quelques jours ces vieilles thèses d'opposition sur lesquelles on avait vécu quinze ans à la tribune et dans la presse. En est-il une contre laquelle on n'ait eu à s'escrimer avec la même énergie qu'on avait mise naguère à la défendre? L'on s'était couché journaliste, l'on se réveillait ministre, découvrant par une soudaine illumination de portefeuille que ce qui avait si long-temps paru mauvais était excellent en soi, depuis les gros budgets jusqu'aux gendarmes, depuis la centralisation jusqu'aux traités de 1815. La grace d'état opérant efficacement, on en vint à se donner des démentis avec une noble assurance et une naïveté tout-à-fait méritoire; justifiant les actes de ses anciens adversaires tout en injuriant leur personne, ne reculant devant aucune palinodie, n'attachant même qu'une médiocre importance à modifier, par l'habileté de la conduite, ce qu'il y avait d'inexprimablement piquant dans une telle situation.

Mais pour bien pénétrer le sens véritable de cette grande péripétie, on ne doit pas manquer d'ajouter que l'ancienne opinion constitutionnelle presque tout entière s'y associa sans hésitation, sans embarras, comme à une chose toute naturelle et toute simple. Assise sur le terrain qu'elle venait de conquérir, ainsi qu'un nouveau propriétaire dans l'antique domaine qu'il vient d'acheter, elle laissa l'école républicaine tirer seule la conséquence de principes dont elle ne s'était guère préoccupée, restant également impassible devant les récriminations des vaincus, dont l'indignation était fort justifiée par l'assurance tranchante et l'impertinence cynique trop souvent apportée dans un rôle qui exigeait tout au moins de la modestie.

Mais la question n'est pas de savoir si quelques hommes ont pu laisser leur honneur dans le bureau du journal ou dans le fond de l'étude dont ils se sont élancés au timon des affaires publiques; les flétrissures individuelles ne doivent pas faire méconnaître un fait grave et patent, légitime comme tous les faits universels : la promptitude instinctive avec laquelle la masse du pays s'associa à cette réaction vers les idées de pouvoir, si vivement attaquées jusqu'alors.

Il n'y a pas là matière à s'étonner pour ceux qui pensaient, sous la restauration même, que le gouvernement était moins engagé dans une

lutte contre les doctrines que contre les personnes. Peu de gens avaient la perception distincte de cette vérité; il y eut à cet égard, dans ce qu'on appelle la comédie de quinze ans, moins de mauvaise foi qu'on ne suppose; on se croyait appelé à faire mieux, ou tout au moins à faire autrement que ceux dont on aspirait à recueillir les dépouilles.

Malheureusement, chaque société a son mode de gouvernement, et n'en a qu'un seul : si, après avoir changé le personnel du pouvoir, on prétend en altérer profondément les principes, il faut qu'une révolution sociale se ente sur la révolution politique, et c'était à cette conséquence que résistait l'opinion dominante, et qu'elle résistera long-temps encore.

La révolution de 1830 n'a donc pas changé les principes du gouvernement comme celle de 89. Mais, à un bien plus haut degré que celle-ci, elle en a renouvelé le personnel. La bourgeoisie est montée à la place que cinquante ans de travaux lui ont faite; les fils de ceux qui jurèrent la commune et sonnèrent le beffroi de leur hôtel-de-ville crénelé contre les hauts barons, au retour d'outre-mer, se sont sentis forts de leur nombre, de leurs richesses, et d'une éducation imparfaite encore, mais que la pratique des affaires doit compléter. Ils se sont crus assez sûrs d'eux-mêmes pour maintenir dans les bornes d'une révolution bourgeoise un mouvement amené par les vues les moins concordantes, et dont il n'appartenait qu'à l'avenir de fixer le véritable caractère.

Parmi les niaiseries qu'exploite la presse, on doit mettre au premier rang les dissertations sur le type pur et primitif de la révolution de juillet. Si des hommes opposés d'antécédens, d'intérêts et d'espérances, combattirent aux trois journées sous le même drapeau, c'est qu'il fallait élever un étendard contre celui du pouvoir auquel on résistait, et que, d'ailleurs, le drapeau tricolore enveloppe également de ses plis les souvenirs de 89, ceux de 93 et ceux de l'empire. Si l'on proclama tout d'une voix la souveraineté populaire, ce mot ne signifia jamais, pour la classe moyenne, que sa propre souveraineté; or, les mots sont comme les contrats, ils doivent s'interpréter de bonne foi dans le sens de celui qui les emploie, et c'est surtout dans la langue politique qu'ils sont d'une élastique souplesse.

Ainsi s'éclaire d'un jour nouveau l'histoire de la restauration, qui eut moins à lutter contre une école que contre une caste, qui, pour se maintenir, aurait eu moins à changer ses idées que ses instrumens. Ainsi se révèle le véritable génie du gouvernement actuel, qui tire sa force de l'élargissement donné à sa base, et dont la véritable mission

est d'initier la classe moyenne à la vie publique, en faisant son éducation politique et administrative.

Cette mission sera longue, car l'œuvre est ardue : les classes moyennes, en entrant dans les affaires, n'y apportent pas ces précieuses traditions que les patriciats transmettaient, pour ainsi dire, avec le sang à Rome, à Venise, en Angleterre; elles sont libérales par l'esprit, non par le cœur; elles ont des intentions probes, mais les antipathies d'un autre temps en restreignent l'élan et les tiennent en échec; leurs vues sont saines, mais l'enseignement superficiel de la presse y a mêlé des axiomes d'une application impossible; elles sont sans convictions politiques, mais cette absence de croyances et de fortes affections est tempérée par de rigides habitudes de légalité civile, élément précieux, destiné, plus que tout autre, à pénétrer les mœurs et le caractère national.

Quand on considère de ce point de vue le mouvement auquel nous assistons, on s'étonne que des esprits distingués aient pu établir une analogie sérieuse entre les évènemens de 1830 et ceux de 1688. Au rebours de la révolution qui a maintenu parmi nous le système politique à l'intérieur comme à l'extérieur, en bouleversant tout le personnel du gouvernement, la révolution d'Angleterre laissa la classe gouvernante en pleine possession du pouvoir, en le modifiant seulement dans son action. Guillaume et Marie prirent le contre-pied des princes qu'ils remplaçaient. Ils devinrent ennemis implacables de la France, de ses pensionnaires que les Stuarts avaient été; ils se mirent à la tête de la coalition européenne, au lieu de s'annuler devant les injonctions de Versailles. Au dedans, ils continrent, par des lois sévères, les catholiques et les dissidens auxquels Jacques II aspirait à concéder la liberté de conscience; au lieu du droit de dispenser des lois, Guillaume proclama l'omnipotence de son parlement jusque dans ses plus tyranniques exigences.

Mais l'aristocratie continua de s'asseoir souveraine dans les conseils de la Grande-Bretagne. Les avocats n'y devinrent pas d'emblée solliciteurs-généraux, ni tous les brasseurs de bière chefs des administrations locales; les voitures publiques n'y roulèrent pas, à grands renforts de chevaux, des légions de pétitionnaires et de fonctionnaires inconnus. Lorsque plus tard, sous le règne même de Guillaume, les tories reparurent au pouvoir, ils s'y trouvèrent tout naturellement portés par le simple effet d'une modification dans le système politique. La révolution de 1688 fut donc une révolution de doctrine, tandis que celle de 1830 fut une révolution de caste.

En changeant la dynastie, l'aristocratie britannique entendait conserver le pouvoir; en France, on aspirait à le conquérir. Or, les révolutions qui ont pour but la conquête sont nécessairement plus radicales que celles qui ont pour but de conserver : de là l'esprit rigide et traditionnel de celle de 88. L'aristocratie respecta de vieilles libertés, qui étaient son ouvrage et faisaient sa gloire en même temps que sa force; elle s'inclina devant une royauté, émanation et couronnement de sa propre puissance. La pairie d'Angleterre refusa de s'engager dans la carrière des révolutions; elle se prit à ces subtilités légales dont les Anglais semblent avoir hérité le goût et l'intelligence des Romains, pour maintenir l'opinion dans le religieux respect des principes qu'elle avait prétendu sauver et non pas compromettre, et les communes elles-mêmes, qui venaient de chasser un roi et d'en faire un autre, hésitèrent à se déclarer parlement régulier, faute d'un *writ* de la couronne qui les convoquât dans la forme consacrée!

Dans un tel siècle et dans un tel pays, on pouvait parler de son respect pour la constitution, sans avoir sur les lèvres le rire des augures.

Mais si l'avènement de la maison de Hanovre tendit en Angleterre tous les ressorts des institutions, il est trop évident que les trois journées ont usé, à l'égal de trois siècles, les fictions constitutionnelles, lorsqu'elles commençaient à peine à prendre racine sur un sol qui leur est peu favorable. Comment parler d'inviolabilité royale, quand trois générations de rois sont à Prague en même temps que les ministres de la royauté sont à Ham? Aussi, dites-moi, qui s'est le moins du monde préoccupé de la loi récente sur la responsabilité ministérielle, à part les dispositions relatives à la responsabilité civile qui peuvent recevoir une application régulière? Cette œuvre est capitale pourtant sous une monarchie représentative; durant la restauration, elle eût été prise au sérieux par le pays, par la presse, peut-être même par les avocats qui l'auraient discutée : si elle ne préoccupe pas aujourd'hui la pensée publique, c'est que sans doute il y a des motifs graves à cela.

Qui songe également à compter encore au nombre des pouvoirs sociaux une pairie mutilée, qui a dû contresigner sans résistance le plébiscite mortel que la garde nationale lui présentait au bout de ses baïonnettes? La pairie est appelée, nous le croyons, à raison des lumières personnelles de ses membres, à conquérir une haute et heureuse influence dans le maniement des affaires du pays, dans la trituration de ses lois et l'alignement des budgets; c'est le conseil d'état de l'empire avec plus d'indépendance et d'autorité : mais il n'y aura jamais en elle une étincelle de vie politique. Elle a trop d'expérience pour l'ignorer,

trop de prudence pour compromettre, dans une lutte directe avec la représentation vivante de la classe moyenne, une existence précaire et en quelque sorte excentrique.

Le roi Louis-Philippe est également trop homme d'esprit et de sens pour reposer paisiblement la tête sur l'oreiller trompeur de l'inviolabilité royale. Elle est écrite sans doute dans la Charte de 1830; mais le droit de passer des traités y est aussi, et nous doutons fort qu'après les insomnies causées par la convention américaine, la couronne soit tentée d'en user encore. N'y a-t-il pas également dans la Charte de 1830 un article 62 qui autorise le roi à faire des nobles à volonté? et pourtant il ne serait pas téméraire d'affirmer que le gouvernement, qui a pu la loi d'association contre les républicains, le siége d'Anvers contre l'Europe, ne pourrait pas faire la chose la plus inoffensive du monde, un marquis.

En face de la chambre élective, la royauté est moins une des forces indépendantes de la constitution, que l'instrument même de sa suprématie. Ne suffit-il pas, pour s'en convaincre, de songer à la rigueur avec laquelle l'école la plus favorable à la prérogative royale n'a pas manqué, dans diverses occasions, de la rappeler à la plus étroite dépendance parlementaire?

Pour concilier cette force du pouvoir, qui s'est si énergiquement manifestée depuis quatre ans, avec l'impuissance qui le saisit soudain dans l'exercice de ses prérogatives constitutionnelles; pour avoir le secret d'une foule de contradictions apparentes, il ne faut pas le chercher dans le texte de la Charte, mais dans le commentaire qu'y ont inscrit les évènemens; il ne faut pas voir dans l'œuvre du 7 août la consécration d'un équilibre entre trois pouvoirs indépendans, mais la forme dans laquelle s'est volontairement encadrée une force souveraine.

S'agira-t-il de la garantir des attaques dont elle peut se croire menacée? on obtiendra de cette force un concours prompt et sans réserve. Elle ne sera point arrêtée par des scrupules de légalité, dont elle n'a pas la conscience, si l'ordre au dedans, si la paix au dehors sont compromis; car l'ordre public et la paix européenne forment les bases essentielles d'un établissement politique fondé sur l'industrie et le travail. Rien ne sera donc refusé au pouvoir, si, en parlant devant la représentation nationale, il porte la guerre et l'émeute dans les plis de sa toge.

Mais qu'il se garde d'en induire la possibilité de ramener la chambre, et l'opinion nombreuse qu'elle exprime, aux conditions normales de

la monarchie constitutionnelle : je crains fort que cette possibilité n'existe pas plus dans l'avenir que dans le présent. S'il s'est opéré une réaction salutaire vers les idées d'ordre matériel, s'il s'en opère une plus manifeste et plus haute vers les idées religieuses, je cherche vainement à l'horizon les signes précurseurs d'un retour aux théories constitutionnelles, telles que les professe encore une école dont les principes et les tendances seront appréciés ailleurs. Je crains que cette école, si éminente par sa science historique, ne se trompe gravement en traitant comme une monomanie transitoire des idées qui ne fléchiront pas; je crains qu'au lieu de chercher la force là où elle ne lui manquerait point, elle ne l'attende d'un mouvement d'esprit qui ne se produira jamais.

Qu'elle se garde de susciter une collision entre la chambre élective et une pairie au titre équivoque; qu'elle ne mette pas la prérogative royale en regard de la prérogative parlementaire, si elle ne veut la voir compromise; qu'elle ne vienne pas emprunter des principes à Delolme et des précédens à M. Hallam, sous peine de voir la royauté rappelée brusquement à l'humilité de son origine.

Elle ne manquera, cette royauté, ni d'armes, ni d'argent, ni de lois répressives; mais on se réserve de lui faire la vie dure en la contrariant dans tous ses penchans; on lui frappera familièrement sur l'épaule, et l'on paraîtra devant elle en frac et en souliers ferrés.

Si la monarchie est encore pour plusieurs esprits une croyance sociale, elle n'est plus, pour le grand nombre, qu'un intérêt; mais cet intérêt s'enlace aujourd'hui, dans la classe moyenne, au principe même de son existence politique, et le plus puissant argument que puisse employer la royauté, pour tenir en respect la bourgeoisie, est celui dont usait l'astrologue de Louis XI pour avoir raison des capricieuses velléités de son maître : « Je mourrai juste trois jours avant Votre Majesté. »

Nous ne sommes pas des Vendéens, disait au roi Louis-Philippe un honorable représentant de l'opinion dynastique. Vous n'êtes pas même des whigs, aurait-on pu répondre, car ceux-ci vénéraient la constitution qu'ils avaient, non pas faite, mais conservée, et ce fut la couronne d'Alfred-le-Grand et d'Édouard-le-Confesseur qu'ils posèrent au front du restaurateur des institutions nationales. Mais vous, ne tenez-vous pas à honneur d'établir que la couronne du 9 août a été fabriquée chez l'orfèvre Odiot, comme celle du roi Othon? et considérez-vous la royauté autrement que comme un paratonnerre pour préserver vos boutiques? Sa boule est étincelante d'or, il est vrai, mais prenez garde;

on lisait dernièrement, dans le *Journal des Connaissances utiles*, une recette économique pour fabriquer avec des cordes en paille des paratonnerres aussi sûrs que ceux à conducteur métallique!

Ce n'est pas le lieu de rechercher quelles éventualités pourraient rendre plus étroite ou moins intime l'union de la classe moyenne et de la royauté actuelle. Dans la peinture naïve et fidèle d'une situation, il semble que les prévisions d'avenir doivent moins être indiquées d'une manière précise et saillante, que ressortir, comme les mystérieuses harmonies de l'art, de l'ensemble du tableau. Il suffit d'avoir remonté à la pensée qu'exprime le pouvoir et dont il tire sa force.

Ce fut une espérance légèrement conçue que celle de faire sortir du tremblement de terre de juillet une révolution purement démocratique. Le gouvernement par le peuple, conçu comme la forme paisible et permanente de la société, est celui qui suppose plus essentiellement des doctrines communes, une éducation politique dont les principes soient au-dessus de toute contestation, une égalité dans les mœurs et dans les idées, sans laquelle les institutions démocratiques sont d'autant plus tyranniques, qu'elles sont plus développées. Or, ce tableau est précisément la contre-partie de la situation morale de la France.

On a bien dit que la démocratie y coulait à pleins bords, et cette sentence du temps de la restauration était profondément vraie, en ce qu'elle indiquait l'affaiblissement, chaque jour plus manifeste, des idées aristocratiques en Europe; mais elle était si loin du sens qu'y attache en ce moment l'école républicaine, que l'orateur qui encadrait ainsi dans un pittoresque tableau la pensée générale, saluait en même temps, comme prochain et fatalement inévitable, l'avènement à la suprématie politique de ces classes moyennes, « qui, disait-il alors, devaient beaucoup descendre pour apercevoir quelque chose au-dessus d'elles. »

Celui qui pendant dix ans commenta, avec la haute autorité de son caractère et de son talent, cette prophétique maxime, a été l'initiateur véritable du régime actuel, quoiqu'il le conçût dans des conditions différentes; et quand, après sa fondation, on cesse soudain d'entendre cette voix honorée, ce silence ferait presque s'écrier, avec le chantre d'Orphée, que *l'initié tue toujours l'initiateur.*

Nous n'avons pas sans doute le dernier mot des sociétés humaines : par-delà ces classifications actuelles, auxquelles la fortune donne une base moins immobile, il est vrai, mais aussi rigoureuse que la naissance, l'œil de l'ame embrasse de plus larges horizons, et le christianisme, cette seconde vue de l'humanité, qui a déjà présidé à tant de transformations sociales, poursuivra jusqu'à la fin des temps son œuvre

émancipatrice. Le régime actuel est destiné à s'affaiblir selon que la vie publique entrera dans nos mœurs, et qu'il se formera parmi nous des croyances et des habitudes communes; il se modifiera graduellement par l'abaissement inévitable de l'éducation supérieure et le développement progressif de l'instruction primaire, par les changemens que l'avenir prépare dans la condition matérielle des peuples, et dans leurs modes plus rapides de communication, par toutes ces voies latentes qui sont comme les organes secrets de la vie et de la végétation des sociétés humaines. Mais en n'anticipant point sur un avenir qui n'appartient encore qu'à Dieu, force est de reconnaître qu'en un pays où il n'y a pas plus d'unité dans les mœurs que dans les idées, où les traditions historiques sont sans puissance et les doctrines politiques sans sanction, un gouvernement bourgeois est la forme normale de la société. Il y a, en effet, cette différence entre une révolution démocratique et une révolution bourgeoise, que celle-ci s'opère par un simple déplacement dans la balance des intérêts, tandis que celle-là présuppose des convictions générales, descendues dans toutes les classes de la nation, et par lesquelles on la saisit et on la dirige.

On peut réduire à trois les idées servant de pivot à la société française depuis un demi-siècle :

1° La capacité personnelle devenant la seule mesure de l'importance sociale. C'est l'extinction de toute aristocratie héréditairement constituée.

2° La société politique proclamant son incompétence quant aux idées dogmatiques, naguère étroitement unies avec elle, afin que le scepticisme, contagieux de sa nature, ne passe pas de l'ordre politique à l'ordre moral. C'est la séparation de l'église et de l'état.

3° Le développement donné à toutes les facultés productives, toutes les forces individuelles et locales agissant sous une impulsion générale, afin d'obtenir des résultats plus prompts et plus énergiques. C'est l'administration centralisée.

Or, ces idées, qui forment aujourd'hui comme le droit commun de la France, sont en train de conquérir l'Europe et de passer dans ses lois; elles cheminent par la paix tout aussi vite que par la guerre, et se revêtent plus manifestement chaque jour de ce caractère éminent d'universalité qui appartient à toutes les grandes formes sociales.

Ce travail s'avance incessamment dans les lieux même où l'on croit opposer de plus fortes digues aux idées que le siècle charrie dans son cours. L'édifice antique y croule pan à pan sous la bourrasque, ou

pierre à pierre, à mesure qu'une humide atmosphère en détache le ciment.

Voyez l'Allemagne : si la révolution française emporta le saint Empire avec ses électorats ecclésiastiques et sa pesante hiérarchie féodale, la paix n'a-t-elle pas continué cette œuvre violente? De graves changemens dans le droit civil et le système de la propriété, les développemens chaque jour plus vastes de l'industrie nationale, secondés par une administration habile et forte, ne préparent-ils pas d'inévitables changemens dans la condition politique des personnes? La prépondérance de cette administration savante, recrutée par les concours, comme le mandarinat chinois, ne peut-elle pas être considérée comme l'avènement même de la science et du travail aux affaires? N'est-ce pas l'esprit impassible et pacifique de la classe bourgeoise qui domine la politique allemande depuis cinq ans? N'est-ce pas lui qui a maintenu la paix de l'Europe, pendant que de jeunes hommes, méconnaissant le génie de l'époque, exhalaient à Hambach la fumée de leurs rêves patriotiques, et que d'autres hommes, jeunes aussi, quoique d'un autre siècle, caracolaient aux grandes manœuvres et traînaient leurs sabres dorés dans les antichambres des princes héréditaires? La Suisse ne résiste-t-elle pas également à son vieux patriciat et aux chevaliers errans de la liberté du monde? La Belgique n'est-elle pas un satellite de la France?

Que si l'on jette les yeux sur la Péninsule reculée, où le génie allégorique des Grecs n'eût pas manqué d'établir le trône du dieu du passé, l'Olympe sacré du moyen-âge; à travers l'incertitude qui enveloppé encore la solution des questions politiques, l'on y voit dominer, comme en dehors de toute contestation ultérieure, la prépondérance des classes bourgeoises, la séparation des intérêts religieux d'avec les intérêts d'un autre ordre, enfin l'établissement de l'administration moderne, forme obligée des sociétés européennes à cette époque de renouvellement et de transition.

Le génie démagogique, qui, en 1820, souffla, du fond de ses ventes secrètes, tant d'orages sur la Péninsule, qui n'en est pas sans doute encore à sa dernière tentative, a visiblement rétrogradé, quoique au milieu des perplexités d'une guerre civile et en face du gouvernement d'une reine au maillot.

D'un autre côté, l'antique constitution de la monarchie espagnole, s'il était convenable d'appeler de ce nom l'informe chaos où ce pays s'agitait depuis trois siècles, n'a résisté à aucune des attaques e portaient les idées nouvelles. Dans le plus catholique des royaume

les rapports du catholicisme avec l'état ont été profondément modifiés; des biens ecclésiastiques ont été livrés à l'exploitation industrielle, sans que la foi populaire ait essayé une résistance que les évènemens eussent rendue vaine; l'administration tout entière a été bouleversée, les antiques circonscriptions ont été changées, et les fiers royaumes d'Aragon, de Castille et de Grenade, réduits à la condition de préfectures françaises sans que l'orgueil espagnol ait sourcillé.

La question dynastique, mêlée à ces grandes réformes, a rencontré son principal appui dans des provinces dont les intérêts, les habitudes indépendantes et démocratiques se sentaient compromis par une révolution qui s'opérera aussi pour elles-mêmes : provinces étrangères à l'Espagne par leur génie national autant que par leurs traditions historiques, qui se relèvent aujourd'hui pour traiter l'épée à la main avec les fils de leurs vainqueurs. Don Carlos s'appuie beaucoup plus en ce moment sur cette force que sur les résistances nationales au système politique fondé par le statut royal. Si le génie d'un grand homme de guerre enseveli dans sa victoire, si les efforts des puissances plus spécialement intéressées à l'avenir de l'Espagne, déterminent un arrangement, auquel l'humanité applaudirait autant que la politique, cet arrangement aurait pour conséquence la consolidation immédiate des réformes fondamentales opérées depuis trois ans, avec le maintien au pouvoir des hommes qui n'ont pas craint de les tenter dans des circonstances où le découragement eût été permis aux plus fortes ames.

Ces hommes sont ceux-là même qui, aux cortès de 1812 et à celles de 1820, se laissèrent aller à l'entraînement d'idées moins fécondes que leurs pensées actuelles; ce sont nos constituans de 91 parvenus en 1835 avec des théories de moins et de l'expérience de plus.

Ils appartiennent aux classes moyennes tous ces riches négocians, ces généraux et ces navigateurs célèbres, ces hommes de lettres et de science, artisans de leur fortune politique, et jusqu'à ces titrés de Castille, pour la plupart nobles de fraîche date, si nombreux parmi les procuradorès espagnols, et qui relèvent par leur importance personnelle la chambre haute des royaumes d'Espagne et de Portugal; car eux seuls jettent quelque éclat au milieu de cette grandesse héréditaire, étiolée dans la servitude domestique des cours. En 1826, don Pedro crut ne devoir élever à la pairie que les seuls *fidalgos*, idée fort rationnelle, constitutionnellement parlant, puisqu'on formait ainsi un corps aristocratique véritablement homogène, mais qui ne contribua pas peu à affaiblir la charte brésilienne et à en hâter la ruine.

Il peut être fort commode de jeter dans la presse en manière d'apo-

phthegme, qu'il n'y a pas de milieu pour la Péninsule entre le gouvernement du froc et celui du bonnet rouge, entre les *agraviados* et les *descamisados*; cela n'a que l'inconvénient d'être absurde pour quiconque s'est donné la peine d'étudier le mouvement social en Espagne depuis le règne de Charles III.

L'Italie, où vivent encore tant d'étincelles de l'esprit municipal, serait conquise aux mêmes idées, fruit naturel de la domination française, si l'oppression autrichienne n'était la préoccupation de tous les esprits généreux et ne contribuait à les entretenir dans une sombre et stérile exaltation.

Mais c'est surtout dans la puissante contrée qui a l'honneur de marcher avec la France à la tête de la civilisation du monde que la révolution semble s'asseoir dans des limites qu'on pouvait d'abord s'attendre à la voir dépasser. Le bill de réforme fut, comme la révolution de juillet, un évènement sans caractère spécial, d'une immense, mais vague portée, qui ne repoussait aucune interprétation, aucune espérance, et qui, en closant le cycle du passé, n'ouvrait pas encore celui de l'avenir.

C'était, il est vrai, substituer le droit rationnel au fait historique que de changer dans sa base le système électoral de la Grande-Bretagne; c'était de plus s'engager à porter la cognée sur nombre d'institutions liées à l'ordre historique, incompatibles avec le triomphe des idées contraires. Mais au profit de quelle classe se feraient ces grands changemens? Élèveraient-ils au pouvoir politique les ouvriers ou les chefs d'ateliers, la populace des villes ou les membres des grandes corporations municipales? questions incertaines sans doute, quant à leur résultat définitif, mais qui semblent devoir aujourd'hui se résoudre dans le sens des intérêts de la classe moyenne.

On écarte, comme en dehors de toute discussion, l'éventualité d'un retour permanent du pouvoir aux hommes de l'aristocratie. Si, sous le ministère Grey, elle a constamment décliné le combat, si elle n'a plus tard reparu aux affaires que pour sanctionner et préparer des mesures repoussées par ses intérêts et plus encore par ses opinions, il est raisonnable de penser qu'en supplantant un instant le ministère Melbourne, elle a moins songé à arrêter le char sur la pente qui l'entraîne, qu'à y monter pour arriver au but avec lui, et n'être pas foulée sous ses roues inexorables.

Il est loisible de penser également que si le radicalisme théorique, professé par Cobbett dans ses pamphlets, par Hunt du haut de sa voiture à cirage, avait en Angleterre la force qu'on lui reconnaissait en d'autres temps, il eût gagné bien du terrain pendant la courte administration si

imprudemment appelée aux affaires. Loin de là, l'intensité du mouvement n'a point augmenté; de bons esprits estiment même que l'Angleterre serait plutôt en ce moment en voie de réaction, non par retour vers le passé, mais par crainte des incertitudes de l'avenir, de sorte que si, avec ce génie politique qu'aucune faction n'a possédé à un degré aussi éminent, les tories parvenaient à se transformer en défenseurs du sol qui tremble, au lieu de soutenir des ruines dont, par l'émancipation catholique, ils ont eux-mêmes préparé la chute, les plus habiles d'entre eux se verraient peut-être adoptés par une classe assez puissante désormais pour ne pas s'inquiéter des antécédens de ses défenseurs.

Écoutez sir Robert Peel expliquant les motifs qui ont déterminé sa retraite devant les votes de la majorité flottante encore de la chambre des communes; écoutez ces graves paroles dont il voudrait faire comme le programme d'un néo-torysme :

« En entrant aux affaires, j'ai déclaré que j'adhérais au bill de réforme : on sait si j'ai tenu ma parole. Mes amis et moi, nous n'avons cessé d'agir d'après le principe de la réforme, et lorsque nous avons vu que nous n'avions pas la confiance de la chambre des communes, bien que ses dispositions à notre égard fussent très incertaines, nous avons cru devoir nous retirer, mais toutefois après avoir donné au bill de réforme une grande latitude.

« C'est par une franche exposition de vos principes que vous retrouverez votre influence perdue dans la chambre des communes, en prouvant qu'il n'y a pas d'égoïsme dans l'appui que vous donnez aux institutions. Quel est notre système politique? Nous ne voulons pas la continuation des abus, nous ne voulons pas de sinécures, nous nions surtout formellement que nos intérêts soient distincts de ceux de la classe moyenne. Si nous avons été appelés à de hautes fonctions, à quelles considérations l'avons-nous dû, si ce n'est à l'appréciation de notre amour de l'ordre, de notre intelligence, de notre intégrité, de ces qualités, en un mot, qui distinguent les classes moyennes? Nos intérêts sont les mêmes, notre cause est identique, ne sommes-nous pas membres de la classe moyenne? Rappelez-vous, messieurs, qu'au moment où je fus appelé aux affaires, le grand reproche que l'on articulait contre ma nomination, était que le roi avait appelé de Rome le fils d'un filateur pour en faire le premier ministre d'Angleterre. »

Puis, avec une réserve d'expressions sous laquelle perce la haute intelligence de l'esprit du temps, sir Robert Peel ajoute :

« De la constitution de la chambre des communes dépend surtout le

gouvernement du pays; c'est là qu'il faut porter toute l'influence qui vous appartient... On ne doit pas mettre une ferme confiance dans la prérogative de la couronne, ni dans l'autorité de la chambre des lords. La prérogative royale, l'influence des lords, sont constitutionnellement puissantes pour contrôler les actes de la chambre des communes; mais on doit se garder de s'appuyer sur elles comme sur des remparts infranchissables (1)... »

Ces remparts seront franchis, en effet : plus ou moins d'accélération dans le mouvement, plus ou moins de froissement dans la chute, à cela se borne, dans les grandes péripéties sociales, l'action contingente des hommes politiques. Mais les intérêts de propriété, d'industrie, de moralité et d'ordre public, dont l'habile orateur se fait l'interprète, ces intérêts, légitimement égoïstes, parce qu'ils sont la source même du droit, abandonneront graduellement ce qui pourrait les compromettre, au lieu de leur être un point d'appui; c'est ainsi que de grandes transformations politiques s'opèrent sans jeter les nations dans les chances incertaines d'une révolution sociale.

Quant à la révolution gouvernementale, elle est irrévocablement consommée par la substitution d'un système électoral à base fiscale à celui des franchises historiques.

Il y a près d'un demi-siècle qu'Edmond Burke, lançant contre une réforme analogue, taillée dans le vif par notre première assemblée délibérante, les traits de son ironie amère et désolée, s'écriait que *la gloire de l'Europe était pour jamais éteinte*. Que dirait aujourd'hui cet éloquent contempteur du présent, s'il siégeait au sein d'un parlement réformé, sur lequel pèse une mission d'autant plus redoutable qu'elle est moins déterminée? Il s'écrierait sans doute, ce chevalier de la tribune, que si la Providence a récemment livré aux flammes l'antique chapelle de Saint-Étienne, c'est par respect pour la gloire de sa patrie, éteinte aussi pour jamais, et qu'il est juste de commencer, dans une salle construite d'hier, une œuvre qui soulèverait dans leur tombe tant d'illustres ombres. Jour solennel, en effet, que celui où l'incendie consuma le temple vénéré de la nationalité britannique, reflétant ses lueurs ardentes sur les eaux de la Tamise et jusqu'aux murs lointains de la sombre tour où souffrirent tant de confesseurs des vieilles libertés nationales! jour symbolique où sembla se dessiner en spirales de feu la scission des siècles écoulés et des temps à venir, où l'on dut entendre,

(1) Discours prononcé au banquet de Taylor's-Hall, 8 mai 1835.

comme au temple de Jérusalem après l'avénement de la loi nouvelle, les génies du passé s'écrier : Sortons d'ici!

La domination de la bourgeoisie étant reconnue comme le fait universel de l'époque présente, on devra examiner quelles sont les forces actuelles et les destinées probables de la démocratie en France et en Europe, puis rechercher sous quelles conditions les classes moyennes peuvent maintenir une prépondérance qui impose des devoirs en même temps qu'elle donne des droits : questions graves qui seront successivement abordées.

LOUIS DE CARNÉ.

DÉBATS

SUR

LE CHRISTIANISME.

La société est aujourd'hui à la fois inerte et active. Non-seulement elle se refuse à tout mouvement brusque, mais même elle est sans goût pour cette application aux affaires, constante et soutenue, qui constitue la vie politique. Elle assiste avec indifférence à la petitesse des choses et des hommes. Cependant, d'un autre côté, elle aime l'exercice de la pensée, le développement des théories et l'émotion des idées. Elle veut être éclairée et remuée; les élans de la spéculation, de l'éloquence et de la poésie la trouvent avide et curieuse; non-seulement elle permet à l'écrivain l'audace et l'innovation, mais elle l'y sollicite et l'y pousse; elle méprisera quiconque écrit et parle sans oser: les répétitions des pensées éprouvées et connues lui sont fastidieusement amères.

Du nouveau! voilà sa soif et son cri. Du nouveau! et pourquoi? pour s'en servir plus tard. Le siècle nous semble distribuer son temps avec méthode; aujourd'hui, conflit des théories les plus discordantes; plus tard, élection des idées les plus édifiantes et les plus fécondes; plus tard encore, application de la vérité reconnue. Est-ce donc là désespérer et mourir?

Là où la politique et la religion sont continuellement agitées par des abstractions ardentes, il n'y a point de germes de mort. Il est vrai qu'à Byzance la société dissertait infiniment sur la théologie avant d'expirer; mais elle tourmentait les subtilités d'une lettre morte, et n'était pas travaillée par les divinations de l'avenir. Or l'avenir d'une société est certain par cela seul qu'il est conçu et désiré par elle. L'avenir du monde, l'inépuisable grandeur de Dieu et l'immortalité de notre essence divine n'ont pas d'autre autorité et d'autre fondement que l'idée même et le désir que nous en avons.

Dans tous les camps, dans toutes les opinions et dans toutes les sectes, on remue les problèmes de la religion et de la politique, et la pensée ne sépare pas le thème religieux du thème social. Nous gravitons lentement vers une unité nouvelle de la politique et de la religion, unité qui servait de fondement aux sociétés antiques et à la société du moyen-âge, unité détruite depuis trois siècles par une décomposition nécessaire, mais qui demande une autre expression à la réflexion et à la science de l'humanité. Les indices de ce monument sont irrécusables. Soit pour retourner en arrière, soit pour s'élancer vers l'avenir, les théories développées unissent toujours la religion et la politique; il est impossible à l'homme de ne pas s'attacher à la terre; il ne peut davantage oublier le ciel; et si l'entraînement du christianisme a été, dans sa sainte partialité, de sacrifier la terrestre existence à l'autre vie, l'humanité mieux avisée, et réfléchissant davantage, associe aujourd'hui à la conquête de l'idéal la poursuite du positif et du bonheur.

Même parmi ceux qui défendent la lettre et la théologie du christianisme, la plupart sont préoccupés des intérêts matériels, et pensent qu'en environnant d'un zèle fastueux l'ancienne religion, ils conserveront mieux l'ancienne société. Cette préoccupation est sensible dans les publications de la *Gazette de France*. Les publicistes qui rédigent ce journal se sont proposé constamment de soutenir l'ancienne monarchie par le christianisme, et le christianisme par l'ancienne monarchie. Par une conséquence naturelle, la philosophie moderne et la révolution française ont été l'objet de leurs constantes agressions.

La *Gazette de France* a été, durant la restauration, l'organe d'un système ou plutôt d'un homme politique, M. de Villèle. Quand, après les folies de la chambre de 1815, l'autorité royale entre les mains de Louis XVIII eut été contrainte, sous peine de périr encore, de dériver vers l'opposition libérale, les royalistes sentirent la nécessité d'une conduite plus sage et plus contenue, qui pût leur rendre le pouvoir et la direction de la société. Ils consentirent à se discipliner et à reconnaître un chef. M. de Villèle mena le parti royaliste, et força les ennemis du régime parlementaire à en prendre les habitudes. L'ancien député de la Haute-Garonne n'apporta dans la vie politique d'autre système que le désir du succès; il voulait conquérir l'influence et l'autorité pour lui et pour les siens, satisfaire les intérêts positifs du côté droit de la société française, et, dans le dessein de cette satisfaction, entraîner la France en arrière jusqu'au point nécessaire. Il fut contre-révolutionnaire avec modération et habileté, donna au pays, par son administration, des prospérités matérielles, et lui demandait en échange le sacrifice de ses passions et de ses idées. Mais il lui fut plus facile de réduire l'intérêt de la dette publique que le cours du siècle.

Tout en soutenant l'administration de M. de Villèle, les publicistes de la *Gazette de France* cherchèrent après coup des fondemens théoriques au triomphe de leur parti. Ils recomposèrent dans le passé une ancienne constitution de la monarchie, qu'ils présentèrent comme le type éternel de notre société : ils écrivirent que le devoir des hommes d'état était de ramener la France à ce modèle indélébile, autant que les travers du siècle le permettraient.

Sous le titre de *la Restauration de la société française*, les écrivains de la *Gazette de France*, ayant pour interprète M. de Lourdoueix, ont esquissé un plan de sociabilité qu'ils ont établi sur cinq principes :

Le principe territorial,
Le principe chrétien,
Le principe municipal,
Le principe monarchique,
Le principe de liberté politique.

Or, à prendre ces cinq principes les uns après les autres, on peut en consentir facilement la réalité. Nous tombons d'accord que notre France a été admirablement formée par la nature dans sa structure et ses limites, et qu'ayant pour barrière le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, elle est bien assise en Europe.

Nous convenons aussi que la France est chrétienne dans son culte et sa manière de concevoir et d'adorer Dieu, et que le christianisme a développé dans notre patrie la liberté civile et l'égalité morale.

Les libertés municipales sont inhérentes à la vie même de la nation; elles constituent, pour ainsi parler, le ménage de l'état, et peuvent se concilier avec l'unité politique.

Jusqu'ici l'unité sociale a eu pour expression la monarchie, et nous ne faisons nulle difficulté de reconnaître les mérites et les titres de l'ancienne royauté.

Sans doute le principe de la liberté politique ne sera pas repoussé par nous, et nous ne rejetterons pas la concession, faite par les écrivains royalistes, du droit de la nation de travailler à la création de ses propres lois.

Sur quoi reposent donc les dissentimens profonds qui nous séparent des publicistes de la *Gazette de France?* Sur le principe souverain et idéal qui prime ces principes réels et historiques. Nous n'ignorons pas que ces publicistes ont écrit qu'il ne fallait pas chercher dans un principe unique la base des sociétés politiques et de la souveraineté; mais ou ils se font illusion à eux-mêmes, ou ils se sont proposé de la faire aux autres. A leur insu, ou malgré leur dissimulation, ils ont pour principe souverain le dogme du pouvoir monarchique établi par Dieu même sur les sociétés de la terre; leur politique est toujours celle que Bossuet tirait de l'Ecriture sainte. En vain ils associent au principe monarchique quatre autres principes: de ces quatre, le principe chrétien se confond dans leur esprit avec le principe monarchique; et les principes du territoire, de la municipalité et de la liberté politique, ne peuvent être que les satellites du principe chrétien-monarchique. Voilà la vérité.

Et pourquoi combattons-nous les écrivains royalistes? C'est parce qu'un autre principe nous soutient et nous édifie, à savoir

le principe de la souveraineté du peuple et de l'esprit humain. Nous disons : La raison de l'humanité se développe par des phases successives; à mesure que les siècles s'écoulent, plus d'hommes arrivent à l'intelligence des choses humaines; le développement social doit suivre le développement intellectuel, et si l'homme est souverain par la science, le peuple le devient tous les jours par la même loi. La souveraineté du peuple n'est autre que la souveraineté de l'esprit humain répartie entre une majorité qui s'éclaire tous les jours et qui s'augmente en s'éclairant.

Et quelle est la conséquence, si ce n'est que les sociétés humaines ont le droit de se développer et de changer leurs formes extérieures, c'est-à-dire leurs gouvernemens? car si les sociétés sont douées de la force d'agir et de se développer dans toutes les grandes directions de la nature humaine, évidemment elles en ont le droit.

Le droit humain de la société est donc supérieur à toutes les formes historiques; il est supérieur parce qu'il est infini, il est infini parce qu'il est l'esprit même.

C'est donc dans un idéalisme vivant et social que nous puisons notre politique et notre méthode d'entendre l'histoire du genre humain. De même nos adversaires ont une source d'où ils tirent leurs prétentions et leurs maximes pour la restauration du passé; comme nous, ils ont une doctrine une; comme nous, un principe souverain.

Que signifie cette vaste publication sous le titre de *Raison du christianisme,* dans laquelle M. de Genoude se complaît à compulser et à recueillir tous les témoignages tracés par les écrivains en faveur du christianisme? A cet éloge nous répondrions volontiers comme faisait Alcibiade à ce rhéteur qui entonnait le panégyrique d'Homère: *Tu le loues! eh! qui le blâme?* Le christianisme est une belle et grande chose : eh! bon Dieu! qui le nie? Qui, dans notre siècle, méconnaît les mérites et la beauté de la religion dont Jésus-Christ est le père? Le passé du christianisme est glorieux; mais est-il éternel comme la vérité absolue? Voilà la question.

Les écrivains de la *Gazette de France* croient à l'éternelle divinité du christianisme, et voilà pourquoi ils veulent en faire le fondement de leur politique. Nous, au milieu de notre respect pour

le christianisme, nous plaçons au-dessus de lui le génie même de l'humanité; et voilà pourquoi nous prenons pour fondement de notre politique la souveraineté de l'esprit humain et du peuple, interprète toujours grandissant de l'esprit humain.

L'ingénieuse polémique que les écrivains de la *Gazette de France* renouvellent chaque jour contre l'école doctrinaire n'entame en aucune façon la cause de la philosophie moderne et de la révolution française : nous concédons volontiers que les hommes politiques appelés *doctrinaires* ont commis une étrange inconséquence en désertant la légitimité historique. Mais dans le fond des choses les écrivains royalistes de la *Gazette* n'ont pas fait de modifications progressives à leurs anciennes opinions. Ils veulent toujours incorporer l'unité sociale dans la monarchie, et incorporer la monarchie dans la dynastie proscrite. Ils veulent encore rendre l'esprit moderne immobile dans les traditions du christianisme, telles qu'elles ont été rédigées par la plume de Bossuet. Ils n'ont donc fait aucune avance véritable au génie du siècle, et pendant que la société chemine, ils sont restés à la même place.

Cependant sur un autre point nous devons remarquer quelques efforts pour renouveler l'apologie et l'enseignement du christianisme. M. Bautain a publié récemment une correspondance religieuse avec ses disciples. Par elle, le public a pu pénétrer dans les secrets du prosélytisme exercé par le prêtre et le professeur. M. Bautain a pris pour règle de conduite et de méthode dans l'enseignement du christianisme cette maxime d'Anselme : *Sicut rectus ordo exigit, ut profunda christianæ fidei credamus, priusquam ea præsumamus ratione discutere; ita negligentia mihi videtur si, postquam confirmati sumus in fide, non studemus quod credimus intelligere.* — « Comme l'ordre véritable exige qu'on croie les vérités fondamentales de la foi chrétienne, avant de se permettre de les discuter par la raison; ainsi, il y aurait, ce me semble, de la négligence à ne pas tâcher d'acquérir l'intelligence de ce qu'on croit, après qu'on s'est affermi dans la foi. »

La méthode du prêtre platonicien est donc d'abattre la raison et le raisonnement, d'affecter l'ame, d'émouvoir et de chatouiller sa sensibilité, de profiter de son trouble pour la précipiter dans

la foi ; puis, la foi ayant changé l'état de l'ame et de l'esprit, de donner à l'esprit devenu docile une satisfaction théorique par une explication rationnelle du système chrétien. Ainsi mépris de la raison, excitation de l'ame et joug de la foi, élévation de l'intelligence admise à comprendre un dogme imposé.

Cette méthode a paru hérétique à l'orthodoxie de l'église officielle. M. l'évêque de Strasbourg a pris la défense de la raison contre le prêtre platonicien; il paraît que le vénérable prélat ne connaît point les démonstrations de Kant et de Platon sur l'impossibilité d'édifier certaines vérités par le seul raisonnement qui peut prêter son secours à toutes les opinions humaines, à l'erreur aussi bien qu'à la vérité. M. Bautain a donc été condamné par son supérieur immédiat. Rome a été plus discrète, et s'est abstenue d'une improbation positive.

Trois résultats nous semblent ressortir de la correspondance religieuse publiée par M. Bautain. Des juifs se sont convertis au christianisme ; c'est bien. Mieux vaut être chrétien que juif; l'esprit et l'ame sont plus développés par l'adhésion au Nouveau Testament que par le culte exclusif de l'Ancien. Les israélites qui se convertissent à l'Évangile ressemblent à des retardataires qui, dans la marche du genre humain, pressent enfin le pas pour rejoindre le gros de l'armée.

Il est clair aussi, par la nouvelle publication, que l'enseignement officiel de l'église est désormais impuissant à conquérir de nouveaux croyans. En effet, rien de plus fastidieux et de plus inutile pour la nourriture de l'esprit et de l'ame que la théologie scolastique enseignée dans nos séminaires. Aussi tout ce qui a un peu de force et d'intelligence s'en écarte, et pour mieux défendre le christianisme, on abjure l'orthodoxie ecclésiastique.

Enfin M. Bautain a démontré par sa correspondance qu'il y avait au fond du christianisme un beau système rationnel. Nous remercions le prêtre professeur de cette démonstration, car elle tourne tout-à-fait au profit de la philosophie. Si le christianisme peut être expliqué philosophiquement, il n'est donc autre chose qu'une phase de la philosophie même de l'esprit humain. Oui, il y a dans le christianisme un faisceau de traditions et de croyances inhérentes à l'humanité et à son histoire; il y a vérité,

mais non pas toute vérité, parce que le christianisme est dans le temps. Il est donc possible de façonner avec le christianisme un système philosophique complet sous le rapport de l'art et de la méthode; il est doux et commode d'embrasser cette image artificiellement élevée, comme l'image même de la vérité; il est plus grand de la laisser derrière soi pour marcher à des régions inconnues.

Voilà ce que n'ont pas compris les jeunes hommes qui, après avoir vu tomber les illusions et les formes du saint-simonisme, se sont rejetés en arrière avec terreur dans les anciennes croyances. Nous avons sous les yeux un écrit : *Retour au christianisme de la part d'un saint-simonien*, par Alphonse Dory. L'écrit a peu de force, mais il témoigne d'une disposition d'ame commune à plusieurs. Parce que la religion improvisée du saint-simonisme n'a pu tenir, parce que des fragmens d'opinions et de systèmes mal associés ensemble se sont disjoints et séparés, plusieurs ont conclu que dans les conceptions, les désirs et les pressentimens de la philosophie moderne, tout était faux, et ils n'ont fait qu'un bond de l'apostolat novateur dans la sacristie. Enfans!

Au surplus ces chutes sont ordinaires, quand la tête est faible, car alors on ne peut soutenir la contemplation des choses humaines dans leur sévère réalité; on est épouvanté de trouver si laborieuse la conquête du vrai, et cet effroi vous fait embrasser avec fureur l'autel des vieilles divinités. Un quiétiste disait : J'aime mieux prier Dieu dans mon fauteuil qu'à genoux; je prie mieux, et c'est plus commode. Combien, dans le travail des idées, préfèrent aussi le fauteuil à une marche persévérante! On s'assied dans un petit coin, on s'y tapit, on s'y arrange; on s'y ménage un demi-jour sur tous les points; on se défend contre les clartés importunes et les lueurs trop vives, on se nourrit, on se rassasie avec le connu; on se sauve des soupçons douloureux et des émotions cuisantes que peut jeter dans l'ame l'avenir du monde et de la vérité.

Au milieu des luttes des vieilles croyances et des idées nouvelles, il faut relever quelques réminiscences de l'école du XVIIIe siècle, dernier écho d'une grande époque. L'été dernier, M. Reghellini, de Schio, a publié un *Examen du mosaïsme et du*

christianisme. Ce livre n'est pas ordinaire; et dans sa structure anarchique, il réclame l'attention de ceux qui se livrent à l'étude de la religion chrétienne. Il n'est pas facile de démêler le but de l'auteur, car s'il a une immense lecture, il possède peu de jugement; il n'est pas doué du sens critique des choses humaines.

M. Reghellini ne s'est pas fait une idée juste et grande de la place qu'occupe la religion dans les conceptions et les destinées de l'homme; il semble, à le lire, que la religion dans son essence, et puis tel ou tel culte, aurait pu être, comme n'être pas. On ne voit pas non plus s'il estime que l'établissement du christianisme ait été un bien et un progrès pour le monde; la grandeur de la loi mosaïque n'est pas relevée par sa plume; et dans le dédale des faits qu'il accumule, le fil fatal qui doit vous conduire dans l'histoire de l'humanité se rompt à chaque pas.

Nous avons aussi un reproche grave à ne pas épargner à l'auteur; il a méconnu la sainteté du fondateur du christianisme, et sans appuyer davantage sur ce point, il n'a pas compris que la chasteté a été l'arme de Jésus-Christ, comme la licence des mœurs celle de César et d'Alexandre.

Mais, au milieu de l'érudition confuse de M. Reghellini, on distingue avec un peu d'effort et d'étude quelle était, dans les premiers temps où la doctrine du Christ parut, l'état de la société et du monde. Les formes de la démocratie antique étaient brisées; le sentiment de l'humanité s'élevait avec peine, mais avec une succession lente qui ne pouvait rétrograder; on pensait à la liberté, non plus du citoyen, mais de l'homme; on voulait la revendiquer et l'étendre en la revendiquant. Aussi les tribuns ne manquaient pas dans les rangs du temple, et les libérateurs se produisaient. Le théâtre de ces apparitions fut surtout la Judée et l'Égypte, terres où pouvaient se rencontrer les traditions de l'Orient et les disciplines de l'Occident. Et puis les imaginations s'ébranlaient; elles rêvaient une autre société, d'autres combinaisons et d'autres arrangemens dans la vie : on se proposait la communauté des biens, et même, il faut le dire, la communauté des femmes.

Sur la communauté des femmes dans les six premiers siècles de l'ère chrétienne, M. Reghellini a été infatigable dans ses recherches. C'est à regret, écrit l'auteur, que nous disons que,

dans plusieurs conciles, il y a des traces de la communauté des femmes entre les chrétiens; désordre qui avait lieu pendant la célébration des saints mystères. Il faut chercher dans le livre même tous les fragmens qui composent une peinture des mœurs des sectes chrétiennes.

De cette anarchie des six premiers siècles, des désirs populaires d'une liberté plus humaine, de l'ébranlement des imaginations, des recherches ardentes et irrégulières d'une nouvelle pratique sociale, est sortie la civilisation chrétienne qui constitua le moyen-âge. Ces temps avaient donc leur raison, puisqu'ils eurent leur effet. Tout cet enchaînement des intentions de Dieu, cette continuité des grandes lignes de l'histoire humaine à travers de spacieuses déviations, ont entièrement échappé à l'auteur de l'*Examen du mosaïsme et du christianisme*; mais nous répétons que ceux qui veulent éclaircir pour eux-mêmes et pour d'autres les premiers temps du christianisme, doivent étudier M. Reghellini; citations piquantes, chronique indigeste, érudition dont la candeur ne sait pas s'épargner les révélations scandaleuses, voilà qui suffit pour donner le courage d'une longue et laborieuse lecture.

Si M. Reghellini ne peut guère trouver aujourd'hui de suffrages sympathiques pour son adhésion exclusive aux manières de voir qui prévalaient dans le dernier siècle, que dirons-nous du *Croyant détrompé* et de son auteur? M. Dubois avec sa polémique et ses argumens contre le christianisme vient soixante ans trop tard, et le public auquel il devait s'adresser est mort depuis long-temps. L'auteur n'a donc regardé ni écouté autour de lui? S'il eût senti le génie de son siècle, il se fût abstenu d'écrire, ou lui eût envoyé d'autres accens.

Non, le XIXe siècle ne prend pas la religion pour une fantaisie, une erreur, une peste, un fléau. Il voit dans la religion une conception nécessaire et une passion inextinguible de l'humanité. Nous ne sommes pas des athées, et nous ne voulons pas qu'on nous prêche la négation de Dieu. Nous sommes si peu affligés d'athéisme, que nous cherchons Dieu par toutes les voies; son nom est dans toutes les bouches, sa conception dans toutes les intelligences. Le siècle s'exalte laborieusement pour s'élever à lui. L'auteur du *Croyant détrompé* aurait dû comprendre que, pour

s'être détrompé des superstitions passagères, on ne se détrompe pas de l'éternelle vérité. Et comment veut-il que l'homme se détrompe de Dieu, sans se détromper de lui-même? et n'est-ce pas la mort qu'il se donnerait, s'il parvenait à étouffer la divinité dans son cœur?

Voici un autre livre, intitulé *le Berceau de la morale ou le Ladravisme*, qui concorde davantage avec les sentimens qui agitent notre siècle. La lecture de cet ouvrage, dont l'auteur a voulu rester inconnu, n'est pas sans attraits. On y sent la force et l'originalité sous des formes étranges et bizarres. L'auteur a transgressé le christianisme pour chercher une autre manière de se représenter un dieu et une religion. On trouve dans cet écrit un matérialisme mystique plein d'enthousiasme et de chaleur. L'auteur hésite encore entre le panthéisme de la matière et le panthéisme de l'idée; mais il est sincère, mais il est passionné et parfois éloquent. Voici une curieuse boutade sur Jean-Jacques. « Cet ours de Genève, qu'il fut ombrageux! comme il cassait tout en se cabrant! Dans sa colère, il se blessait lui-même. Il aimait mieux s'écorcher, s'enlever la peau dans un chemin d'épines, que de suivre la route des encyclopédistes. C'est par boutade contre Grimm peut-être que Rousseau a laissé vivre Dieu. Sans sa discorde avec les Holbachiens, qui sait s'il n'eût émancipé l'univers? On a gagné l'ame et la Providence à sa mauvaise humeur; le sanglier a relevé ces deux choses d'un coup de boutoir. » L'auteur veut parler ici du Dieu traditionnel que Jean-Jacques a défendu dans sa Profession de foi du Vicaire savoyard; car, pour le Dieu ame de l'univers et de l'homme, dont l'humanité se renouvelle à elle-même l'image d'intervalle en intervalle, rien ne saurait l'abolir. L'écrivain inconnu qui a tracé l'ouvrage dont nous parlons ici, est lui-même rempli de la conscience de Dieu; car il est pénétré de la puissance des idées. A chaque page éclate sa foi dans l'autorité de la raison et de la philosophie. Qu'il continue son œuvre avec plus de méthode et de recueillement; qu'il supprime les formes puériles et bizarres qu'il donne parfois à sa pensée; plus simple, plus réfléchi, plus consciencieux de lui-même, il méritera de se faire lire; sa raison est étendue, son imagination paraît

forte, et son style a déjà de notables germes de passion et de dialectique.

Il est impossible de montrer plus de bonne foi et de désintéressement que la personne qui a écrit l'ouvrage intitulé : *Du pacte social et de la liberté politique considérée comme complément moral de l'homme.* L'auteur a fait distribuer son livre à tous les pairs, à tous les députés, à tous les professeurs et à tous les journalistes. Ses intentions sont estimables; il veut réconcilier tous les partis; il a inventé une constitution où se trouvent le pouvoir exécutif, deux chambres et une cour suprême. L'auteur est un honnête homme.

« Les philosophes chrétiens de nos jours ressemblent aux anciens philosophes de la Grèce et de Rome, qui s'accrochaient à tous les faits et cherchaient partout de quoi étayer et soutenir l'édifice croulant du paganisme. Les idées chrétiennes sont aujourd'hui dans la même position : il n'y a pas moyen de les défendre. L'autorité des grands hommes qui ont cru à ces idées, et les faits mythologiques des autres peuples qui ont de la ressemblance avec elles, sont de bien pauvres raisons pour les faire revivre, ces idées. » Tel est le thème que s'attache à développer l'auteur ou les auteurs d'une *Critique du christianisme, ou impuissance des idées juives et chrétiennes pour l'organisation morale et sociale de l'avenir.* Ce livre se publie par livraisons; sur huit qui doivent le composer, deux seulement ont paru.

On peut remarquer dans la *Critique du christianisme* une impulsion énergique vers de nouvelles idées et de nouvelles croyances, et l'impossibilité douloureuse qu'éprouvent l'ame et l'esprit de se reposer dans les traditions vieillies et les dogmes surannés.

Nous y avons trouvé encore un sentiment vif et sincère des droits de l'humanité. Le droit de l'homme est relevé sur sa base, sa fierté légitime reconnue, et le joug de l'humilité chrétienne franchement secoué.

Mais il y a des points sur lesquels nous ne saurions tomber d'accord avec la *Critique.* Ainsi nous ne saurions souscrire à cette proposition que le christianisme et le catholicisme sont deux mots qui expriment une seule chose; que l'un nomme la doctrine du

Christ, et que l'autre la caractérise, en disant qu'elle est universelle. « Les méthodistes ont beau faire et beau dire, lisons-nous dans la *Critique*, leur distinction entre le christianisme et le catholicisme est puérile et ridicule. » Nullement : cette distinction est au contraire dans la nature des choses. Elle était née dans l'histoire long-temps avant le XVe et le XVIe siècle. Le christianisme est une idée pure, et le catholicisme un établissement politique. Comme idée, le christianisme peut être remplacé par une autre conception de l'humanité, mais il demeure supérieur aux manifestations historiques que jusqu'à présent anima son génie.

Le sentiment qui dirige les auteurs de la *Critique* est non-seulement la conviction de l'impuissance des idées chrétiennes et juives, et la nécessité de sortir du cercle tracé par la double tradition de Moïse et de Jésus-Christ : ils vont plus loin ; ils déclarent que la philosophie, quel que soit son nom, qu'elle s'appelle progressive ou éclectique, spiritualiste ou matérialiste, est incapable de devenir l'instrument efficace d'une vérité future.

Que reste-t-il donc aux auteurs de la *Critique* comme source de vérité? La conscience. Certes, le guide est bon, mais il ne suffit pas. La conscience est l'instinct de l'homme et du genre humain, la voix secrète qui parle toujours et ne se laisse jamais étouffer, le démon de Socrate et de l'humanité, le cri du peuple et de Dieu; la conscience est fatale, sublime, immortelle. Mais à côté de la conscience, il y a la science, réflexion de l'homme et de l'humanité, œil toujours ouvert et toujours pénétrant; par la conscience, le genre humain devine et pressent ce qu'il ne sait pas; par la science, il comprend ce qu'il a fait et ce qu'il doit faire encore. De l'union et de l'accord de la conscience et de la science peut sortir seulement la vérité nouvelle dont a soif le monde. Douter de la science, et se réfugier dans les instincts de la conscience, c'est méconnaître le point où est parvenu le genre humain. Que les auteurs de la *Critique du christianisme* y songent à deux fois avant de s'engager irrévocablement dans la méconnaissance de la science et de la philosophie. Ils ne trouveraient dans cette voie qu'erreur et stérilité.

La société est à la fois ancienne et nouvelle, et dans sa recherche d'une constitution meilleure et d'une religion plus vaste,

elle est partagée entre de vieilles habitudes et de modernes pensées. Combien long-temps les idées nouvelles doivent-elles vivre au milieu des formes antiques? voilà la question qui est posée dans notre siècle. Sans doute le temps coule aujourd'hui plus vite; ses flots sont plus rapides; il entraîne toujours après lui, selon la parole de Fénelon, tout ce qui paraît le plus immobile. Mais même pour ces destructions et ces entraînemens, il y a des conditions nécessaires, et nous dirions volontiers qu'il faut laisser le temps au temps.

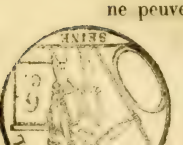
Si nous considérons la politique, nous voyons en Europe, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, les idées démocratiques se développer au sein des formes monarchiques et féodales: le travail des idées est de contracter au milieu de ces formes assez de vigueur et de maturité pour les abolir, les transformer, et en établir d'autres sur leurs débris. Qu'une idée véritablement forte, simple et vraie, ait la puissance de fonder quelque chose, l'histoire en témoigne; mais ce travail est lent, et sa durée peut échapper aux prévisions de l'homme.

A Rome, les empereurs, en se transmettant le pouvoir et la pourpre, sont obligés de subir les dénominations républicaines de tribun et de consul, tant les vieilles formes sont lentes à périr!

A Rome, en Grèce, en Italie, dans l'Asie Mineure, le christianisme, après un siècle d'existence, n'a pas encore de culte; il manque de sacerdoce, de gouvernement, tant les formes nouvelles sont lentes à naître!

Pendant cinq siècles, la société antique et la société nouvelle sont en présence et en lutte; on se contredit, on se combat, mais on ne peut s'exterminer; on dure ensemble, on attend le jugement du temps, qui donne toujours raison aux nouveautés destinées elles-mêmes à trouver dans une vieillesse future leur condamnation.

Aux XVIe et XVIIe siècles, le catholicisme et le protestantisme méditent leur ruine réciproque et sont obligés d'accepter leur existence parallèle. Aujourd'hui les idées démocratiques et les formes monarchiques luttent ensemble; ni les formes anciennes ne peuvent étouffer les nouvelles idées, ni les idées nouvelles



ne peuvent encore passer sur les vieilles formes un niveau triomphant.

Que faire alors? douter des idées? non pas, s'il vous plaît; mais au contraire s'y attacher avec un culte persévérant, mais par mille ressources les pousser en avant sur tous les points. Puisque les vieilles institutions ne veulent pas encore tomber, sachons nous en servir, y pénétrer. Acceptons les variétés et les différences qui se partagent le monde; ne donnons pas à nos adversaires le plaisir de notre découragement ou de coups mal portés; qu'aucun novateur ne se mette en dehors de la société qu'il veut transformer; les idées et les principes modernes doivent avoir partout des représentans et des interprètes. Politique, philosophie, art, poésie, que tout serve l'esprit nouveau. Si notre siècle n'a pas la majesté paisible de l'unité, qui n'est jamais que le fruit d'une victoire décisive, qu'il ait au moins les émotions et les grandeurs de ces époques variées et militantes où se heurtent le passé et l'avenir, où il est beau de préparer le triomphe et le règne de ceux qui viennent après.

Faut-il que la philosophie s'attriste, parce que le christianisme déploie ses derniers efforts? point. Le christianisme remplit un rôle social que la philosophie ne saurait encore accomplir; il sert de vérité à ceux dont l'intelligence ne pourrait recevoir une parole plus scientifique et plus réfléchie; il est vrai eu égard à ceux auxquels il s'adresse, et par conséquent il est bon. Nous souhaitons à ses missionnaires plus d'ardeur, à ses cérémonies plus de richesse et de poésie, à ses prédicateurs encore plus d'éloquence. Il faut de grands efforts pour garder la société qu'envahit depuis trois siècles la philosophie.

Le passé ne saurait être odieux à notre siècle, si on ne veut pas en étendre l'empire par-delà le tombeau. Célébrez les mérites du christianisme dans les âges écoulés, qui contestera l'éloge? Affirmez-en l'utilité sociale dans l'époque indécise où nous vivons, nous parlerons comme vous. Mais si vous prêchez l'immobile éternité du dogme chrétien, ici nous nous séparons. Rien ne saurait être plus insupportable à l'homme et au genre humain que de se voir refuser la grandeur et la nouveauté de l'avenir. Ils consentiraient

plus volontiers aux allanguissemens du présent qu'à la stérilité future de la race humaine.

Dans notre société, les élémens les plus dissemblables vivent ensemble, les traditions monarchiques et féodales et les idées démocratiques, les traditions chrétiennes et catholiques et les idées philosophiques. Les élémens de la vie sociale, dont l'origine est plus ancienne, et dont le développement et le jeu ont depuis longtemps occupé l'histoire, veulent être renouvelés et transformés. Les élémens plus jeunes, qui, pour ainsi parler, sont impatiens d'action et de puissance, veulent se mûrir et se fortifier pour établir leur autorité positive. La monarchie est plus ancienne, elle commence avec l'histoire moderne; la liberté démocratique est plus jeune, elle paraît au XIIe siècle. Le christianisme est plus ancien, il instaure et baptise la société moderne; la philosophie est plus jeune, elle ne paraît qu'avec la liberté. La société est vivante, et chez elle le bien l'emporte sur le mal: il n'y a pas à songer à la détruire, pour fonder sur ses ruines une société inconnue, mais à la développer, mais à la féconder, mais à tirer de son sein toute la grandeur qui s'y trouve recelée.

Deux mouvemens peuvent se produire sur une ligne parallèle: les uns peuvent pousser la monarchie à des transformations toujours plus démocratiques, et le christianisme à une expression plus rationnelle et plus humaine; les autres peuvent travailler à douer un jour la démocratie d'une forme sociale qui enveloppe et absorbe toutes les autres, et la philosophie, de cette autorité qui prépare et fonde les religions.

Au fond, voilà ce qui s'est fait depuis cinq ans, d'une manière confuse, irrégulière; mais l'intention de ces deux travaux était dans la conscience sociale: elle s'y affermira de plus en plus. Il y a cinq ans, il a été offert à la société française de s'abandonner à un élan lyrique; elle n'y eût pas péri, et elle eût reparu aux yeux des peuples après de longs combats, étincelante et changée. Les destins ne l'ont pas voulu, et nous sommes retombés dans la prose. Sachons y vivre, et poursuivons par la réflexion ce que nous n'avons pu ravir par l'enthousiasme.

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1835.

S'il y eut jamais une époque révolutionnaire, c'est assurément celle où nous vivons. Voyez comme la violence et la vivacité des faits luttent avec l'indifférence publique; la société a beau se raidir et se réfugier dans une complète immobilité, les évènemens viennent chaque jour la battre sur le roc où elle s'attache, et l'entraîner dans le courant. La face politique de l'Europe s'est en quelque sorte renouvelée deux ou trois fois depuis l'établissement de ce ministère qui ne semble pas s'en douter, et il ne se passe guère de semaine sans que quelque grosse bourrasque ne vienne nous assaillir. Il y a peu de temps, c'était la menaçante réclamation de l'Amérique; à peine le ministère a-t-il eu le temps de relever sa tête qu'il avait baissée timidement sous l'épée de Jackson, que voilà un nouvel affront qui lui arrive. Il est vrai que cette fois l'Angleterre est de moitié dans notre injure, ce qui permet d'espérer que nous montrerons un peu plus de courage et de dignité.

Quoi qu'il arrive, il est certain que le ministère a vivement ressenti l'offense; car ce n'est pas sans aigreur que ses organes ont fait connaître l'interdiction de la Mer Noire, notifiée par la Porte Ottomane, à l'occasion de la promenade scientifique de M. Teissier, sur un sloop de guerre français. L'envoyé anglais à la cour de Trébisonde, parti sur un bateau à vapeur du gouvernement britannique, a essuyé le même refus. Or, il faudrait ignorer complètement la marche des affaires politiques, pour douter un instant que cette interdiction s'étende postérieurement des vaisseaux de guerre aux bâtimens marchands; et d'ailleurs qui protégerait ces bâtimens s'ils étaient insultés ou dépouillés? Respecte-t-on un pavillon pacifique qui n'a pas au besoin des flottes pour le défendre? En se soumettant à cette clause du traité d'Unkiar-Iskelessi, entre la Porte et la Russie, la France et l'Angleterre déclareraient qu'elles renoncent au commerce et à la navigation de la Mer Noire. Il y a plus, c'est que la conduite molle

de ces deux puissances les compromettrait aussi dans la Méditerranée ou la Turquie, couverte de la protection des escadres russes, essaierait bientôt de rentrer en possession de l'Égypte contre laquelle elle arme en ce moment. La Russie n'a jamais changé de rôle. Cette puissance est dans un état continuel et flagrant d'empiétement vis-à-vis de l'Europe; et en cela elle exécute religieusement le testament de Pierre Ier, qui a laissé à ses successeurs pour devoir de s'étendre de plus en plus vers l'Orient, en détournant l'attention de l'Europe par des démonstrations menaçantes vers l'Occident. Mais l'Europe est trop instruite aujourd'hui pour être dupée par des façons arrogantes. Les hommes d'état de l'Angleterre, et le petit nombre de ceux qui méritent en France ce nom, connaissent le côté faible de la Russie; ils savent le mot de cette faiblesse sans remède, et ce mot est pénurie d'argent. En ce moment, elle veut emprunter sur la Pologne; elle cherche vainement à mettre ce malheureux pays en gage chez les juifs de Londres, de Paris ou d'Amsterdam; mais heureusement la Russie n'a pas crédit à la Bourse où tout se voit sans illusion, où, en énumérant de grosses armées, on se demande, avant de s'effrayer de leurs baïonnettes, où sont les trésors et les revenus qui paieront tous ces soldats. Montecucioli, ce grand général qui fut, avec César, l'un des maîtres de Napoléon, a condamné d'avance la Russie à n'être pas une puissance conquérante, et la Russie s'est soumise à cet arrêt en ne cherchant point à améliorer ses finances, et en ne respectant pas ses engagemens financiers. Quand cette fière puissance tend la main à la maison Rothschild, celle-ci, toute portée qu'elle est à favoriser et à soutenir ses sœurs, les autres maisons souveraines, demande si, maîtresse de la Pologne depuis 1815, la Russie a payé la dette intérieure aux habitans du pays; elle lui demande si elle a rempli l'engagement contracté envers la France par l'empereur Alexandre de payer les redevances des légionnaires polonais; elle lui demande encore si elle n'a pas refusé de payer sa propre rente, émise en effets au porteur, à tous ceux qu'elle a jugé à propos de déclarer Polonais; et si de la sorte elle ne pourrait pas se dispenser un jour de payer son emprunt nouveau, en déclarant que la maison Rothschild est israélite polonaise d'origine. C'est ainsi qu'on raisonne à la Bourse, où l'on raisonne bien quelquefois. Aussi l'emprunt russe-polonais ne se fera-t-il pas, et l'Europe, tout égoïste qu'elle est, et égoïste mal entendue, ne fournira pas cette fois le knout à la Russie pour se faire outrager et battre par elle.

La nouvelle démonstration de la Russie ne tiendra donc pas si la France seconde l'Angleterre; elle ne tiendra même pas devant l'Angleterre seule, car déjà une tentative de ce genre, faite par l'empereur

Alexandre, échoua, il y a quelques années, devant la fermeté du cabinet anglais. Il s'agissait cependant d'une prétention moins exorbitante que celle-ci. L'empereur avait imaginé de fermer, par un décret, les mers Aléeutiennes, dont les eaux baignent ses possessions du nord. Ce décret interdisait à tous les bâtimens de guerre étrangers l'approche des établissemens russes du Kamtschatka et de toutes ces côtes, à une distance de deux cent milles. Les seules expéditions scientifiques pouvaient souffrir de cet ukase; néanmoins l'Angleterre en fit un cas de rupture, et l'empereur Alexandre retira tout doucement son décret. Cette fois c'est en apparence à la Turquie qu'on se trouve avoir affaire. Le départ de lord Durham, qui passe par Constantinople, *pour sa santé*, est certainement relatif à cette affaire. Pour la France, on ne sait ce qu'elle fera. Le ministère, qui s'épanche assez facilement en explications dans les journaux ministériels, ne se laisse pas pressentir; mais l'affaire de l'Amérique est d'un fâcheux augure. S'il fléchit, on peut dire que ce sera le dernier coup porté à notre commerce, dont on a la prétention de s'occuper exclusivement sous ce régime. L'incertitude de nos rapports avec l'Amérique a interrompu les relations commerciales avec les Etats-Unis; l'accession successive de tous les états de l'Allemagne au système de douanes prussien nous ferme tous les débouchés au nord; en Belgique, à nos portes, la contrefaçon tue une des branches les plus importantes de notre industrie; il ne nous manquerait plus que d'être privés de protection dans les ports de la Mer Noire, ce qui équivaudrait à une interdiction complète. Il est vrai que, pour dédommager nos armateurs et nos fabricans, il leur resterait les bals des Tuileries et la croix d'honneur.

Notre ministère a bien autre chose à faire qu'à s'occuper du reis-effendi et de l'empereur Nicolas. Ne faut-il pas qu'il mène à fin le procès sur lequel il a joué son existence politique? Quand il s'assemble en conseil, croyez-vous que, les portes une fois bien fermées, il compte les vaisseaux que la Russie rassemble aux Dardanelles, ou les bataillons qu'elle débarque à Kalisch? Nullement. Ne faut-il pas qu'il suppute auparavant combien il a d'accusés soumis et combien de récalcitrans; qu'il calcule ce que les catarrhes, la goutte, les eaux, la vie de campagne ou la mauvaise volonté lui ont enlevé de pairs au Luxembourg? Hier, un des journaux ministériels s'emportait en une violente indignation; le pays était compromis, disait-il, en danger, il fallait se réunir plus que jamais, serrer les rangs pour le défendre contre des ennemis puissans. Croyez-vous qu'il fût question d'aller à nos vaisseaux menacés par l'Amérique, ou à nos frontières mises en péril par les forces de la sainte-alliance? Non. L'ennemi est donc plus près, et plus dangereux encore? C'est donc une con-

spiration intérieure? Une machine infernale qui éclatera sous nos pas? Vous n'y êtes point. Il est vrai que la police s'occupe du complot anniversaire qu'elle se fait un devoir de découvrir chaque année, à l'approche des fêtes de juillet, et que sa conspiration annuelle est déjà annoncée; mais la grande conspiration qui met le ministère en fureur, est celle que M. Molé a tramée et exécutée à lui seul, sur son banc de pairie, qu'il abandonne pour aller se reposer à Plombières des ennuis et des agitations du procès. Il faut dire que le général Berthezène, que le comte de Guéhéneuc, que le baron de Barante, que M. de Flahaut, que le duc et le marquis de Crillon, que MM. Ornano, Lavillegontier, Villemain et d'autres, pourraient bien suivre M. Molé. Aussi M. Molé est-il devenu un *mauvais citoyen et un juge félon*. M. Molé, nous l'espérons, supportera sa disgrace avec patience. Les épithètes dont on l'a gratifié, ne sont pas nouvelles, accollées à son nom; les peintures du Louvre témoignent que Mathieu Molé dut autrefois les entendre, et l'histoire les a enregistrées depuis long-temps. En vérité, *l'esprit de contumace est dans cette famille.*

M. Molé avait demandé la libre défense des accusés, il s'était opposé, autant qu'il est en lui, à la violence qui les a traînés malgré eux devant la cour, et, en dernier lieu, il avait déclaré qu'il n'admettait pas le jugement sur pièces. Après avoir subi l'abandon successif de tous ses principes de juge, et avoir attendu jusqu'à ce que le dernier de ces principes fût violé, il a dû se retirer. On lui devait des remerciemens pour avoir pris si long-temps part au procès, on lui a décerné des injures.

Le procès a été rendu impossible le jour où la cour des pairs a ratifié l'arrêt de son président, qui n'admettait pas la liberté de la défense; tôt ou tard on devait en venir où l'on en est venu à cette heure; tel a été l'avis de M. Dupin, de M. Molé et de tous les hommes sensés que les passions politiques n'aveuglent pas. Le procès marchera de scandale en scandale; le mépris de toutes les formes de la justice en signalera toutes les phases, et bientôt il ne restera, pour entendre les imprécations du banc des accusés, que ceux auxquels elles s'adressent plus particulièrement, que M. Barthe, M. Cousin, et les provocateurs de cette triste procédure. Au reste, nous croyons savoir que la colère ministérielle contre M. Molé n'est pas partagée en haut lieu, et que là on n'a pas seulement essayé de retenir le noble pair par quelques-unes de ces paroles dont on n'est pas avare. M. Molé, qui porte un caractère ferme et arrêté sous les formes les plus douces et les plus conciliantes, n'eût sans doute pas obtempéré à une telle invitation; mais il paraît qu'elle ne lui a pas même été faite. Serait-ce une désapprobation tacite de la marche imprimée au procès par le ministère, une réserve préparée pour le cas de la formation d'un nouveau cabinet? Nous l'ignorons;

mais toujours est-il que, contre l'ordinaire, le ministère est abandonné à lui-même dans cette circonstance, et que le château le laisse seul s'occuper du soin de retenir les pairs fuyards.

Il s'en est fallu d'un accès de fièvre que le roi des Français devînt, dans cette semaine, roi de France, et qu'il tînt de la grace de Dieu la couronne qu'il a reçue du vœu du peuple. Le duc de Bordeaux touchait à sa fin, disait-on. L'embarras eût été grand pour tout le monde. Le parti carliste se trouvait pris au trébuchet de la légitimité, et forcé de saluer un descendant de saint Louis et l'oint de Dieu dans la personne de l'usurpateur, tandis que la révolution de juillet se trouvait n'avoir fait qu'une avance d'hoirie à son élu, et donné gain de cause à M. Guizot, quand il disait que les usurpateurs comme Louis-Philippe sont du bois dont on fait les rois légitimes. La division régnait déjà dans le parti carliste. L'équivoque *Gazette de France* voyait là une occasion unique d'offrir ses éternels états-généraux, tandis que la *Quotidienne*, plus franche, mais plus imprudente aussi, proposait don Carlos, en vertu de la rupture du pacte de famille, consentie par Louis-Philippe, quand il reconnut l'abolition de la loi salique en Espagne. Au château, on se réjouissait grandement, et la spirituelle princesse qui jadis, lors de l'abolition des titres, s'écriait avec joie : « Quel bonheur! nous ne serons plus princes! » disait, en embrassant sa famille : « Nous allons donc être de véritables rois. » Mais dans le château même régnait une sourde inquiétude. Les familiers, les aides-de-camp, les généraux admis aux honneurs de l'intimité et de la confiance, ce noyau composé des grosses bottes de l'empire, de banquiers affublés d'épaulettes et de croix, tout ce que la révolution de juillet a apporté du parquet de la Bourse, du comptoir et du tribunal de commerce, au milieu de l'apparat et des fêtes de la vie royale, voyait son avenir compromis. On s'assembla pour se communiquer ses craintes. Si, à l'occasion de la mort de Henri V, le faubourg Saint-Germain s'approchait de la royauté de juillet, qui n'est que trop disposée à l'accueillir, que deviendrait la suprématie bourgeoise, les honneurs, les distinctions, les profits, tout ce qui est aujourd'hui le partage de l'aristocratie nouvelle, et qui échoierait à l'ancienne, très habile en ce genre de substitution? C'est alors qu'il a été question de décider le roi à prendre le titre d'empereur; c'est dans ce coin qu'est née cette idée lumineuse dont il a été fait mention dans quelques journaux, mais elle n'a pas passé plus loin. Les hommes politiques en ont ri, sachant bien que leur maître tient trop à la couronne royale, objet des sollicitudes séculaires de la branche d'Orléans, pour jamais l'échanger contre le bandeau de César. L'affaire en restera là sans doute, et le vieil empire, plus usé et plus caduc encore que la

monarchie de saint Louis, attendra une meilleure occasion pour se reconstituer.

Les manœuvres de Kalish ne tarderont pas à commencer. L'empereur d'Autriche a obstinément refusé de s'y rendre, et pour avoir le droit de refuser les officiers français qui voulaient y assister en amateurs, on a décidé d'écarter toutes les demandes des officiers autrichiens et des officiers prussiens qui ne font pas partie du camp. Le bateau à vapeur du Hâvre à Hambourg, parti le 11 de ce mois, porte cependant quelques jeunes Français de distinction qui se rendent à Kalish par Hambourg, et qui reviendront de là dans cette ville pour assister aux belles courses de chevaux du Mecklenbourg. M. le comte Anatole Demidoff est également parti, mais par terre. Au reste, on ne cite pas un seul de nos hommes politiques qui ait été tenté d'aller figurer dans ce lieu de réunion de toutes les notabilités de l'Europe. Il se peut toutefois qu'on voie à Kalish M. de Talleyrand, attendu que le prince a fait annoncer par tous les journaux qu'il ne s'y rendrait point.

P. S. L'évasion des prévenus d'avril, dont les détails se trouvent dans tous les journaux, loin d'augmenter les embarras du procès, permet au contraire à la cour des pairs de juger véritablement les accusés par contumace.

Il y a deux musiques bien distinctes, la musique de Cimarosa, de Rossini, de Beethoven, et celle des rossignols, des martinets et des fauvettes. A l'une il faut des voûtes sonores, des chœurs nombreux et d'imposans orchestres; à l'autre la vigne en fleur et les acacias. Toutes les deux ont leur saison en France : l'une s'entend l'hiver dans la salle éclatante des Italiens, l'autre à présent sous la feuillée épaisse des bois de Meudon et de Fontainebleau. Par une belle soirée d'hiver, après une représentation de *Don Juan*, on sent le besoin de parler de Mozart ou d'Henriette Sontag, et de faire part au public de ses émotions, afin d'attirer son dévoûment à la cause du génie et du talent. La musique des bois, au contraire, vous berce en d'indicibles rêveries, et la moindre analyse en détruirait les charmes mystérieux. La salle des Italiens est déserte et n'abrite plus que Rossini, l'hôte obstiné de ses hauteurs. Le rossignol chante, et voilà pourquoi nous nous taisons. Cependant nous allons essayer de réunir ensemble les faits peu curieux que nous savons, et de les raconter le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Il n'est bruit à Londres que des triomphes récens de Mme Malibran. Cette cantatrice vient de jouer le rôle de Léonore dans *Fidelio*. Entre la *Somnambula* et *Fidelio* la différence est grande : il y a loin des phrases traînantes et langoureuses de Bellini à la mâle puissance, à la hardiesse emportée du chant de Beethoven. Mme Malibran a franchi le pas avec bonheur, elle s'est noblement mesurée avec le chef-d'œuvre; il est vrai qu'à

la fin ses forces étaient épuisées : n'importe, il est toujours glorieux de sortir vivant d'une lutte semblable. En s'attaquant à cette admirable musique, le chanteur doit se résigner à son rôle d'interprète et ne pas avoir la folle prétention d'en dépasser les limites, comme il a droit de le faire lorsqu'il s'agit d'une partition italienne. Au premier acte, l'expression mélancolique de la voix de Mme Malibran, la simplicité de ses gestes, émeuvent jusqu'aux larmes, mais c'est surtout dans la scène de la prison qu'elle est sublime, lorsqu'après avoir chanté avec un admirable sentiment de tristesse ce duo où Beethoven a jeté tant d'effets inouïs dans les basses, elle s'élance en délire, et force le traître Pezaro à renoncer à son crime. A tous les avantages de Mme Devrient, Mme Malibran joint une inspiration plus ardente, une voix plus ample et plus sonore, une intonation plus sûre. Il appartenait à Mme Malibran de venger les cantatrices vouées au chant italien du reproche qu'on leur fait journellement d'échouer toutes les fois qu'elles entreprennent d'exécuter une musique sérieuse. En effet, il est bien rare de voir des cantatrices italiennes réussir de ce temps dans la musique des grands maîtres. Le chant expressif et simple de Mozart trouve toujours dans leur gosier quelque note en demeure pour l'ornement des cantilènes de Bellini, et tout le monde sait que des deux seules cantatrices qui aient encore compris le rôle d'Anna, Mlle Sontag et Mlle Falcon, l'une est Allemande et l'autre Française.

L'Opéra-Comique vient de rappeler à lui Chollet et Mlle Prévost. Certes, si ce théâtre dépérit et s'en va tous les jours, ce n'est point faute d'acteurs. Avec le personnel de l'Opéra-Comique vous auriez de quoi défrayer dix théâtres d'Italie; il y a là vingt tenors, douze basses au moins, sept soprani, que je pourrais nommer, et tout autant de contralti sonnans. Si tous les premiers chanteurs de l'Opéra-Comique voulaient se réunir, ils feraient un chœur capable de satisfaire Meyerbeer, par le nombre du moins, car, d'après ce que je sais de leurs antécédens, je doute fort qu'il chantât juste. Au *Portefaix*, triste partition sous laquelle s'est abîmé le nom de M. Gomis, a succédé *Micheline*, opéra à ariettes en un acte, de M. Adam. Il faut à M. Adam six jours pour écrire une partition, ouverture, airs, duos et finale. Mozart passait deux ans sur le livret de *la Flûte enchantée*, Beethoven revenait trois fois sur son œuvre; il suffit de voir ses manuscrits pour s'en convaincre. Mais qu'est-ce que Mozart? qu'est-ce que Beethoven auprès de M. Adam, cette tête féconde, cette source intarissable de mélodie? Hélas! la source a beau répandre ses flots clairs, elle ne fera pas reverdir dans sa fleur le vieux tronc desséché de l'Opéra-Comique. M. Adam se contente de tout ce qu'il a sous la main; il écrit pour les chanteurs de l'endroit avec une confiance bien rare. M. Thénard lui est un Rubini; Mme Pradher une Sontag. Ce n'est pas que M. Adam ait foi dans les destinées de l'Opéra-Comique, il écrit trop pour cela. Non, M. Adam doute comme vous de l'avenir du théâtre qu'il alimente, et voilà pourquoi, lui, qui pourrait inventer des choses si belles et si grandes, il se résigne à renfermer sa pensée dans les étroites limites d'un acte, parce qu'il pense qu'un acte est vite appris et joué, et qu'il a de la sorte plus d'espoir d'arriver avant le jour de la ruine. M. Adam, qui écrit aujourd'hui *le Châlet* et *Micheline*, s'appelait autrefois *Solié* et *Gaveaux*;

il est né avec l'Opéra-Comique. Tant que l'Opéra-Comique existera, M. Adam sera là pour lui composer des refrains à chaque nouvelle mue, et lui lever des habits à sa taille.

L'Opéra a profité de l'absence de Mlle Taglioni et de la saison des chaleurs pour remettre au répertoire plusieurs ouvrages qui semblaient en avoir été exclus tout-à-fait. On a repris le *Don Juan* de Mozart, devant un public peu nombreux; n'était Mme Dabadie qui s'obstine à chanter faux avec une persévérance ridicule, l'exécution eût été belle et digne en tout point du chef-d'œuvre; l'autre jour nous avons entendu le finale de *Moïse*, musique grandiose et dont Rossini a pu seul trouver de notre temps les vastes dimensions; hier enfin *Guillaume Tell* et *le Comte Ory* dans la même soirée.

La dernière représentation de *Robert-le-Diable* a été troublée par un petit accident qui n'a point eu de suites, quelque importance que certains journaux aient voulu lui donner. Mlle Falcon a chanté le rôle d'Alice avec toute son ame; jamais cette voix si éclatante n'avait eu, dans le trio de la fin, une plus admirable expression d'enthousiasme sacré. L'école française est aujourd'hui si féconde en grandes cantatrices, que c'est raison, lorsqu'il s'en rencontre une qui prend son art au sérieux, d'essayer de la rebuter par d'aussi pitoyables moyens! En vérité, si le public n'avait fait justice d'une telle grossièreté, nous ne serions bientôt plus dignes d'être appelés le peuple le plus élégant et le plus gentilhomme de la terre. De deux théâtres où florissait encore l'aristocratie des bonnes manières et du bon goût, l'un est désert, l'autre envahi. L'Opéra devient tous les jours plus bruyant et plus tumultueux dans son parterre. On siffle maintenant à l'Opéra, on y trépigne ni plus ni moins que si c'était le théâtre des Folies-Dramatiques ou des Funambules; et si vous cherchez les causes de cette décadence, vous les trouverez dans les torts de l'administration. En sacrifiant l'art à des effets grossiers, les plaisirs de l'intelligence à d'autres plus faciles, on imite les directeurs des théâtres subalternes, et, tout en les imitant, on leur prend leur public. Le jour où le Théâtre Italien aura dans ses opéras, au lieu de musique et de chanteurs, des bals masqués, des conciles et des amas de caparaçons et d'oripeaux, le Théâtre Italien ne choisira plus son public.

— Mme Augustin Thierry, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les morceaux ingénieux et de piquante observation, publiés autrefois dans la *Revue*, vient de faire paraître sous le titre de *Scènes de mœurs et de caractères au* XIXe *siècle et au* XVIIIe, un volume qui se recommande par de rares qualités de style, un récit simple et touchant. Nous ne serions pas étonnés que ce livre obtînt un succès réel auprès des gens de goût qui tiennent encore aux saines traditions de notre langue littéraire. Nous reviendrons quelque jour sur ce volume, ainsi que sur le recueil de *Dix ans d'Études historiques*, que M. Augustin Thierry nous a donné naguère. Tout ce qui sort de la plume de l'illustre écrivain mérite une attention sérieuse.

F. BULOZ.

ÉRASME.

I.

Histoire de trois statues. — Dispute entre Rotterdam et Tergou.

Au centre de Rotterdam, sur un des ponts qui traversent ses innombrables canaux, s'élève une statue en bronze, posée sur un piédestal orné d'inscriptions et entouré d'un balustre de fer. Cette statue a dix pieds de hauteur; elle fut fondue en 1622, et passe pour le chef-d'œuvre d'Henri de Keiser. Le personnage qu'elle représente, revêtu du costume ecclésiastique, couvert du tricorne, tient dans sa main droite un livre qu'il semble lire avec attention. Son visage, quoique allourdi par les énormes proportions d'une statuaire colossale, a conservé une expression douce et spirituelle; son nez est relevé et pointu, ce qui est la marque d'un esprit railleur; sa bouche, très grande, est rieuse et prudente; on sent que la flamme d'une pensée prompte et brillante a dû briller dans ses yeux baissés, légèrement frisés par le coin, et dont le bronze n'a pu imiter que les contours. Cette statue rappelle un portrait d'Holbein, qu'on admire au Musée, quand la foire annuelle de peinture, que nous décorons du nom d'exposi-

tion, a enlevé ses tréteaux et replié ses rideaux verts : c'est bien là l'expression du personnage, son costume fourré et chaud, et son air d'homme maladif, qui perce à travers les membres gigantesques de la statue de Keiser. Que fait donc là ce docteur, avec son livre à la main, au milieu du commerce de Rotterdam, de ces allans et venans qui traversent le pont, la mine grave et froide, silencieux, calculant le gain et la perte, de ces bateaux pesans qui remontent le canal, de ces gens qui déchargent les marchandises d'importation et chargent les marchandises d'exportation ; non loin de ce petit temple bâtard, à portique, qui est la bourse de Rotterdam, et dont les colonnes grecques contrastent si singulièrement avec ces maisons triangulaires dont les étages, en saillie les uns sur les autres, semblent regarder, derrière le rideau d'arbres qui le bordent, ce qui se passe dans le canal? Que fait-il là dans ce bruit si peu propice à la lecture? Si encore ce livre était un livre en partie double! Mais non; ce livre représente les dix volumes in-folio sortis de la plume du personnage, où les bonnes choses lui appartiennent en propre, et le fatras à son époque. Ce personnage, c'est Erasme, Erasme de Rotterdam, la seule gloire littéraire de cette ville où il y a toujours eu beaucoup de libraires et très peu de littérature.

L'effigie d'Erasme, avant d'être en bronze, fut d'abord en bois, puis en pierre. La statue de bois fut érigée en 1549, dix ans après la mort d'Erasme. Celle de pierre, qui y fut substituée en 1557, renversée par les Espagnols en 1592, et jetée dans le canal, fut remplacée, un demi-siècle après, par la statue en bronze, qui est celle dont nous parlons. Faut-il voir dans ces trois statues successives, dont la première est en bois et la dernière en bronze, la gradation des sentimens d'estime et d'admiration de Rotterdam pour son illustre enfant, sentimens d'abord très discrets et très serrés, ensuite un peu plus vifs, vers 1557, enfin portés au paroxisme en 1622? Ou bien, dans les trois cas, la ville n'a-t-elle fait que ce que ses finances lui permettaient de faire? Les admirateurs d'Erasme ont dit qu'il avait eu cela de commun avec les divinités de l'ancienne Rome, lesquelles eurent des statues d'argile avant d'avoir des temples d'or. A la bonne heure.

Lorsque Philippe II, fils de Charles-Quint, fit son entrée so-

lennelle dans la ville de Rotterdam, en qualité de prince souverain des Pays-Bas, le sénat bourgeois, pour le recevoir plus dignement, fit planter, devant la maison où Erasme est né, un mannequin représentant ce grand homme au naturel, dans son costume d'ecclésiastique séculier, tenant une plume de la main droite, et, de la gauche, présentant au prince un rouleau dans lequel on lisait en vers latins :

Au sérénissime prince des Espagnes, don Philippe de Bourgogne, Didier Erasme de Rotterdam :

Moi, Érasme de Rotterdam, je ne me manquerai pas à moi-même
Jusqu'à paraître abandonner mes concitoyens;
Inspiré par eux, illustre prince,
Je prie Dieu qu'il te fasse entrer sain et sauf dans notre ville;
Et de tout le zèle dont je suis capable, je recommande ce peuple,
O fils de César, à ta haute protection.
Tous te reconnaissent pour maître; tous se réjouissent de leur prince,
Et n'ont rien, dans le monde, qui leur soit plus cher que toi.

Il était difficile de faire débiter un compliment plus plat à un homme plus spirituel.

Philippe II et Marie, reine de Hongrie, après avoir pris ou s'être fait donner lecture des vers, entrèrent dans la maison, visitèrent la chambre du grand homme, et daignèrent se faire raconter les diverses circonstances de la naissance d'Erasme.

La statue en bronze courut un grand danger en 1672. Cette année-là, le peuple s'était soulevé dans la plupart des villes de la Hollande : Rotterdam fut pendant quelques jours à la discrétion des insurgés. Le peuple en voulait à tout ce qui sentait le papisme. La statue d'Erasme, apparemment pour son costume ecclésiastique, fut arrachée de son piédestal, et portée dans la maison commune, où l'on délibéra de la faire fondre. Les magistrats de Bâle, l'ayant appris, chargèrent un marchand de leur ville, en ce moment à Rotterdam, d'acheter cette statue moyennant un certain prix. Le correspondant bâlois entra en ouvertures pour cet achat avec les autorités de l'émeute, et peu s'en fallut que le marché ne fût conclu. La difficulté portait sur le prix offert, que la

commune trouvait insuffisant. Le marchand en écrivit à ses commettans, lesquels l'autorisèrent à acquérir la statue au prix qu'on en voudrait. Mais sur l'entrefaite les autorités de Rotterdam se ravisèrent; on persuada au peuple qu'Erasme, quoique clerc, n'était ni un saint, ni un diseur de messes, et que sa statue ne voulait ni adorations ni prières; on décida que la statue ne serait point vendue, mais replacée sur son piédestal, ce qui fut exécuté quelque temps après. On verra plus tard les causes de l'empressement de Bâle pour avoir cette statue.

Le nom d'Erasme, il faut le dire, est bien tombé, tombé même au-dessous de ce qu'il vaut; car Erasme fut un homme très supérieur, lequel, à ne le regarder que comme écrivain, eut la mauvaise fortune de vivre dans un pays qui n'avait pas encore un idiome indigène arrivé à l'état de langue littéraire. Il a écrit d'admirables choses dans un langage mort: de là la première cause d'un si triste retour de fortune; la langue d'Erasme étant une langue d'érudition, Erasme n'est plus un grand écrivain que pour les érudits.

Mais de son vivant, et plus d'un siècle après sa mort, Erasme fut un des plus grands noms de l'Europe intellectuelle. Les villes se disputaient, comme pour Homère, l'honneur de sa naissance. L'illustre Bayle, si grave, si solide, si juste appréciateur des titres littéraires, n'établit-il pas une comparaison très sérieuse entre la destinée d'Homère, lequel ne fut connu que long-temps après sa mort, et ne put avoir dans toute la Grèce, dont il avait chanté les glorieuses origines, un lieu de naissance authentique, et celle d'Erasme, connu et admiré pendant sa vie, qui eut le privilége de naître, au vu et su de tout le monde, dans une ville « qui a compris de bonne heure ses intérêts, dit Bayle, et a tellement affermi, pendant que les choses étaient fraîches, les titres de sa possession et la gloire qui lui revient d'être la patrie de ce grand homme, qu'on ne peut plus rien lui disputer sur ce sujet? » La dispute, en effet, ne pouvant porter sur le fait de sa naissance, à cause des preuves incontestables que Rotterdam pouvait exhiber en faveur de son droit et de son privilége, elle porta, le croirait-on? sur le fait de la conception! La petite ville de Tergou, voisine de Rotterdam, réclamait l'honneur d'être le lieu où

s'était consommé ce fait, lequel, remarquait-elle, dominait celui de la naissance. Les magistrats et les légistes de Tergou, mus d'ailleurs par une louable ambition, prétendaient qu'Erasme était plus bourgeois de Tergou que de Rotterdam, parce que, selon les lois, le lieu où les enfans naissent par hasard n'est point censé leur patrie. « Si dans le cours d'un voyage, disaient-ils, une femme accouche dans une ville où elle n'a pas l'intention de résider, où elle ne doit rester que le temps de relever de couches, l'enfant né dans cette ville en sera-t-il le citoyen, et non pas plutôt celui de la ville où sont domiciliés ses parens? La mère d'Erasme, grosse par suite d'une liaison illégitime, était allée faire ses couches à Rotterdam, pour cacher sa faute; mais c'était là un pur accident: c'est à Tergou qu'elle avait conçu et porté dans son sein le glorieux enfant. Donc Erasme devait être citoyen de Tergou. » Des esprits de poids, des noms littéraires, prirent parti dans cette étrange querelle.

Erasme, comme on sait, naquit des amours d'un bourgeois de Tergou, qui depuis se fit moine, et de la fille d'un médecin, femme de mérite, et, sauf sa faute, de mœurs très pures, et d'une vie édifiante, qui pouvait, dit un écrivain du temps, se défendre comme Didon :

Huic uni forsan potui succumbere culpæ.

Cette femme mit au monde son enfant dans une maison écartée de Rotterdam, sans le touchant honneur qu'on rendait aux mères dont l'église avait béni le mariage. Cet honneur consistait en une pièce de linge blanc et fin dont on entourait le marteau de la porte, pour désigner à la sympathie des passans la maison de la nouvelle accouchée. L'enfant naquit inconnu dans les bras des hôtes inconnus à qui sa mère avait acheté l'hospitalité et le secret pour huit jours. Cette naissance fut un reproche sanglant dans les mains des ennemis de l'enfant devenu homme illustre. Le fameux Jules Scaliger, entre autres, qui avait une jalousie misérable contre Erasme, ne pouvant rien contre ses écrits, s'en prit honteusement à sa naissance. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet, les réponses d'Erasme, et le scandale littéraire qui en résulta, ne furent

point un des moindres évènemens du XVIe siècle. Les honnêtes gens prirent le parti d'Erasme, lequel avait su se faire un grand nom malgré la faute de sa mère, et rester honnête homme malgré l'influence ordinairement corruptrice d'une naissance irrégulière. Jules Scaliger se donna le ridicule de dire d'épouvantables grossièretés dans un latin barbare; et malgré l'origine princière dont il se vantait, il est resté beaucoup plus étonnant par sa vanité diabolique, que par sa confuse érudition et ses laborieux paradoxes littéraires.

II.

Comment Érasme fut fait homme d'église.

Erasme avait un frère, dont il parle en certains endroits de ses livres, et seulement pour s'en plaindre. Tous deux héritèrent de leur père de quoi suffire à leurs études. Des parens avides avaient rogné leur petit patrimoine, et, à peine le père mort, avaient mis la main sur l'argent. Il ne laissèrent que ce qui ne peut pas se mettre en poche, à savoir quelque peu de biens-fonds, et des créances. Mais les tuteurs firent ce que n'avaient pas pu faire les parens; ils dissipèrent par leur mauvaise administration et leur infidélité le patrimoine des deux orphelins, et n'imaginèrent rien de mieux, pour se dispenser de rendre des comptes à leurs pupilles, que d'en faire des moines. Celui qui s'y employa le plus activement, fut un certain Guardian, l'un d'eux, homme d'un *sourcil austère*, d'une grande réputation de piété, un saint dans l'opinion du monde, parce qu'il n'était ni joueur, ni libertin, ni fastueux, ni adonné au vin; du reste parfait égoïste; au dehors, se mettant en règle avec les apparences, et au dedans vivant pour lui, et à sa guise, homme très peu porté pour les lettres, quoique anciennement maître d'école. Un jour qu'Érasme enfant lui avait écrit une lettre un peu travaillée : — « Ne m'en écrivez pas d'autres de ce genre, lui dit sévèrement Guardian, à moins que d'y joindre un commentaire. » C'était un de ces serviteurs de Dieu qui pensaient lui sacrifier une victime agréable en enrôlant quelque adolescent

sans défense dans les ordres monastiques. Il comptait avec orgueil les recrues qu'il avait faites pour saint François, saint Dominique, saint Benoît, saint Augustin, sainte Brigitte, et autres chefs et fondateurs de couvens.

Quand les deux enfans furent en état d'être envoyés aux universités, qu'ils surent passablement de grammaire, et une bonne partie de la dialectique de Pierre d'Espagne, Guardian, craignant qu'ils ne prissent dans les universités des sentimens trop mondains, les fit entrer dans un couvent de frères quêteurs, sorte de moines, qu'on voit nichés partout, dit Erasme, et qui se faisaient quelques revenus à instruire les enfans. C'était la coutume de ces moines, s'il leur tombait entre les mains quelque enfant d'un caractère vif et d'une intelligence précoce, de l'éteindre sous les mauvais traitemens, les reproches, les menaces, et de le ployer peu à peu par l'abrutissement à la vie monastique. L'ordre des frères quêteurs fournissait des néophytes à tous les autres ordres, ce qui l'avait mis en grande faveur dans le monde monacal.

Ces frères étaient d'ailleurs fort ignorans, vivant dans les ténèbres de leur institution, étrangers à toute science, passant à prier le temps qu'ils n'employaient pas à gronder et à fustiger les enfans, incapables d'enseigner ce qu'ils ne savaient pas, et remplissant le monde de moines grossiers et indoctes, ou de laïcs mal élevés. Erasme et son frère vécurent deux années dans ce couvent, sous un maître illétré, et d'autant plus tranchant, choisi, non par des juges compétens, mais par le général de l'ordre qui en était souvent le moine le plus ignorant. Cet homme avait un collègue plus doux, qui aimait Erasme, se plaisait avec lui, et qui, l'entendant un jour parler de son prochain retour dans son pays, essaya de le retenir dans le couvent, et de l'y enrôler, lui faisant toutes sortes de récits de la vie heureuse qu'il y mènerait, et le prenant par des caresses, des baisers et de petits présens. Mais l'enfant fit une résistance d'homme; il dit nettement qu'il attendrait, pour prendre un parti, que sa raison fût plus avancée. Le moine, homme d'un bon naturel, n'insista pas. Il n'était pas de ceux qui joignaient aux moyens de séduction des moyens de terreur, et qui employaient les exorcismes, les apparitions, les fantômes, pour ébranler les imaginations faibles, et recruter pour l'ordre, à

l'insu des parens, des jeunes gens riches et bien nés en qui la crainte avait détruit la volonté, ou altéré la raison.

Revenus à Tergou, Erasme et son frère trouvèrent l'un des deux tuteurs mort de la peste, sans avoir rendu ses comptes. Le second, occupé de son commerce, s'inquiétait peu de ses pupilles. Guardian était devenu par la suite seul maître d'eux et du peu qu'il leur restait. Il commença à parler très fortement du projet de les engager dans l'église. Immoler deux victimes d'un coup, c'était, pensait-il, se faire deux titres à la vie bien heureuse. Erasme, pour mieux lui tenir tête, concerta un plan de résistance avec son frère, son aîné de trois ans; lui-même avait alors quinze ans. Ce frère était faible, il avait peur de Guardian, et se voyant pauvre, il aurait volontiers souffert qu'on disposât de lui, pour échapper à la difficulté de résister et aux incertitudes d'une vie précaire. Erasme qui avait, dès ce temps-là, un instinct de son avenir, parla de vendre les lambeaux de terres qui leur restaient, d'en faire une petite somme, d'aller aux universités, d'y finir leurs études, et de s'abandonner ensuite à la grâce de Dieu. Son frère, entraîné par cette confiance, y consentit : ils s'engagèrent par serment à se soutenir l'un l'autre contre leur tuteur; mais l'aîné y mit la condition qu'Erasme, comme le plus décidé et le plus habile, se chargerait de porter la parole. Erasme le voulut bien; « mais, dit-il, ne va pas me manquer au moment décisif : car, si je suis seul, toute la tragédie retombera sur ma tête. » Le jeune homme prit les saints à témoin de sa fidélité à sa parole.

Quelques jours après, Guardian les fit appeler. Il le prit d'abord sur un ton doux, parlant longuement de sa tendresse paternelle pour ses pupilles, de son zèle et de sa vigilance; après quoi il les félicita de ce qu'il venait de trouver pour eux une place chez les moines *deux fois canoniques* : c'était un des ordres du temps. Erasme répondit aux protestations par des remerciemens; puis, venant au vrai sujet de l'entretien, il dit « que son frère et lui étaient trop jeunes pour prendre un parti si grave, qu'ils ne pouvaient pas se faire moines avant de savoir ce que c'était qu'un moine; qu'après quelques années consacrées à l'étude des lettres, ils verraient à traiter mûrement cette affaire; qu'un peu de réflexion n'y nuirait pas. » Guardian, qui ne s'attendait pas à un re-

fus, éclata en menaces, et cet homme qui s'était fait une réputation de douceur, eut peine à retenir ses mains; il traita Erasme de brouillon, abdiqua la tutelle, disant qu'il ne leur restait pas un florin, et qu'ils vissent à se procurer de quoi manger. Ces violences arrachèrent des larmes au jeune homme, mais n'ébranlèrent pas sa résolution. « Qu'il soit fait comme vous le désirez, » dit-il. On se sépara dans ces termes. Comme les menaces et les injures avaient eu peu de succès, le tuteur changea de plan; il confia la négociation à son frère, homme doux, poli et persuasif. Celui-ci fit venir les deux pupilles dans son jardin; on s'assit, on causa, on versa du vin aux jeunes gens. Quand les têtes furent émues, le tuteur, après quelques entretiens pleins d'amitié, en vint à la grande affaire. Il prodigua les promesses et les prières, il raconta des merveilles de la vie monastique; il fit si bien que l'aîné oublia ses sermens aux saints, et se laissa faire. Trop de penchans le portaient vers la vie du cloître; il avait l'esprit lent, un corps robuste, un esprit rusé; il aimait à boire et à faire pis; il était déjà moine avant d'être novice.

Erasme avait alors seize ans. Il était délicat, fragile, languissant d'une fièvre quarte; qu'allait-il devenir, abandonné à lui, seul, pauvre, malade? Le tuteur redoublait d'obsessions. Il déchaîna contre lui des personnes de toute qualité, de tout sexe, des moines, des demi-moines, des parens, des parentes, des jeunes gens, des vieillards, des gens connus et inconnus. L'esprit du jeune homme était assiégé par toutes ces influences. L'un lui faisait un tableau aimable de la tranquillité monastique, insistant sur ses douceurs, sur ses avantages, tout de même, dit Erasme, qu'on trouverait à louer dans la fièvre quarte. Un autre lui peignait d'un style tragique les périls de ce monde, comme si les moines étaient hors du monde. Celui-ci l'épouvantait du récit des maux de l'enfer, comme si le couvent ne menait pas quelquefois à l'enfer; celui-là lui citait des exemples miraculeux: « Un voyageur fatigué s'était assis sur le dos d'un serpent, le prenant pour un tronc d'arbre; le serpent s'éveilla, et tournant la tête, dévora le voyageur. Ainsi le monde dévore les siens. » — « Un homme était venu voir un monastère; on l'invite à s'y fixer, il refuse; à peine sorti, il rencontre un lion qui

le mange. » Quelques-uns lui parlaient de moines qui avaient eu l'honneur de s'entretenir avec Jésus-Christ; de sainte Catherine qui lui avait été fiancée comme à un amant, et l'avait eu dans sa chambre, se promenant de long en large, et s'entretenant avec elle. On mettait un grand prix à s'emparer d'Erasme; ses dispositions précoces promettaient un moine qui ferait honneur à sa robe. Dans le temps qu'il était agité d'incertitudes cruelles, il alla voir, dans un monastère voisin de la ville, un certain Cantelius dont il avait été le camarade d'enfance. C'était un jeune homme d'un esprit ferme et élevé, quoique ne pensant qu'à lui. Le goût du repos et de la table, et non la piété, l'avait fait entrer au couvent. Il était fort paresseux, peu curieux des lettres où il n'avait pas réussi, mais bon chanteur; il s'y était appliqué dès le bas âge. Après avoir vainement cherché fortune en Italie, il avait pris la robe. Cantelius s'enflamma pour Erasme; il l'exhorta vivement à faire comme il avait fait, lui vantant le couvent comme un lieu de tranquillité, de liberté, de concorde, où les anges vivaient avec les hommes, où l'on avait le repos et des livres pour en occuper les longues heures. C'était l'appât auquel devait mordre Erasme; du repos et des livres, ce fut là le goût de toute sa vie. A entendre Cantelius, le couvent était le jardin des Muses. Erasme sortit fort ébranlé de ce premier entretien.

A peine rentré dans la ville, de nouvelles attaques l'attendaient. On lui montra ses amis irrités de son obstination, et leur amitié tournant à la haine, la misère et la faim qui l'attendaient dans le monde, le désespoir de toutes choses. Il revint voir son nouvel ami. Cantelius redoubla de soins, lui demanda la faveur de devenir son élève, et enfin le décida. Erasme, de guerre lasse, se réfugia dans le couvent, pour éviter les obsessions présentes, mais sans dessein de persévérer. Cantelius mit à profit la science du jeune homme; ils passaient les nuits à lire en cachette les auteurs anciens, entre autres Térence, singulier poète pour un couvent. La santé d'Erasme en souffrait. Du reste, son esprit était assez tranquille; il aimait cette égalité des frères; on ne l'obligeait pas aux jeûnes, ni aux offices de nuit; on ne lui demandait rien, on ne le grondait pour rien: le plan était que tout le monde lui sourît et

lui montrât de la faveur. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi dans l'insouciance. Mais quand vint le jour de prendre l'habit, Erasme, rentré en lui-même, parla de nouveau de sa liberté; on lui répondit par de nouvelles menaces. Cantelius ne négligeait aucun des moyens qui lui étaient propres; il tenait à ne pas perdre un précepteur gratuit. Erasme fit vainement une dernière résistance; à la fin, il tendit le cou, comme l'agneau du sacrifice, et on lui jeta l'habit.

Ce point obtenu, on continua les bons traitemens et les caresses. Une année tout entière se passa, sans de vifs regrets de sa part. Mais peu à peu le régime changea; il s'aperçut alors que ni son corps ni son ame ne s'accommodaient de la vie du couvent. Il y voyait les études délaissées ou méprisées. Au lieu d'une vraie piété où il aurait eu du goût, c'étaient des chants et des cérémonies sans fin; ses frères les moines étaient pour la plupart des hommes lourds, ignares, adonnés au ventre, disposés à opprimer quiconque, parmi eux, montrait un esprit délicat, et plus de penchant pour l'étude que pour la table. Le plus robuste de corps y était le plus influent. Erasme n'avait plus qu'un espoir, espoir assez triste; c'était d'être préposé quelque jour à un couvent de filles, place où il fallait beaucoup boire, et qui n'était pas sans danger pour la chasteté; outre qu'on était exposé, sur le retour de l'âge, à se voir renvoyé dans le couvent d'où l'on était sorti, et remplacé par un prieur plus jeune, et plus propre à toutes les fatigues de la place. On avait commencé par l'exempter du jeûne; mais bientôt on l'y astreignit. Or, il était d'un tempérament si exigeant sur le point de la nourriture, que, si le repas était retardé d'une heure, le cœur lui manquait, et il s'évanouissait. Le froid le faisait beaucoup souffrir, ainsi que le vent, et pour quelques nuages de plus ou de moins qui passaient dans le ciel, tout son corps était troublé. Comment avoir chaud dans un couvent malsain, aux longs corridors humides, aux cellules mal closes? Erasme y était sans cesse grelottant. Dans les jours de jeûne, ou d'abstinence de viande, ce repas consistait en poissons; mais l'odeur seule du poisson lui donnait la migraine, avec un mouvement de fièvre. Enfin il avait le sommeil léger, se rendormait avec peine, et seulement après quelques heures:

au couvent, il fallait se lever dans la nuit, pour les offices nocturnes, dont on l'avait exempté novice. Ses nuits se passaient à se rendormir. Le pauvre Erasme recommencait à soupirer tout haut pour la liberté. Mais c'était à qui lui donnerait d'horribles scrupules. — « Ruses de Satan, lui disait l'un, pour enlever un serviteur à Jésus-Christ. — J'ai eu les même tentations, lui disait l'autre; mais depuis que je les ai surmontées, je suis comme en paradis. — Il y a danger de mort, lui insinuait un troisième, à quitter l'habit; on en a vu qui, pour cette offense envers saint Augustin, ont été frappés d'une maladie incurable, foudroyés par le tonnerre, ou qui sont morts de la morsure d'une vipère; le moindre des maux qu'on risque, ajoutait-il, c'est l'infamie qui s'attache à l'apostat. » Le jeune homme craignait plus la honte que la mort: cette dernière raison triompha de ses répugnances, et comme il s'était laissé mettre l'habit, il se laissa vêtir du capuchon. Se regardant dès-lors comme un prisonnier, il chercha des consolations dans l'étude; mais les lettres étant suspectes au couvent, il fallait étudier en cachette, là où il était permis de s'enivrer publiquement. Un évènement inespéré vint le tirer de sa prison, et le rendre à la vie publique, éclatante, fiévreuse, qui l'attendait au dehors. Je dirai bientôt quel fut cet évènement.

On sait quelle est l'influence des premières impressions sur le reste de la vie. Cette intrusion violente d'Erasme dans les ordres religieux en fit un ennemi prudent, mais d'autant plus redoutable, des vœux monastiques et des pratiques odieuses qu'on employait pour les arracher aux personnes faibles. Ménageant les choses, il n'en frappa que plus fort sur les hommes; il poursuivit les moines de ses railleries, les peignant invariablement sous les traits d'ivrognes, d'illettrés et de libertins, opposant sans cesse le scandale de leurs orgies clandestines, de leur haine sauvage pour les lettres, de leur hypocrisie, aux vertus de leurs fondateurs, et en même temps qu'il parlait avec révérence du principe, attaquant sous toutes les formes l'application. Certes il se souvenait de ses jeûnes au couvent et de ses défaillances de cœur, quand il se moquait de l'abstinence des viandes, et qu'il accablait les mangeurs et les apprêteurs de poisson de malédictions si

plaisantes; il se souvenait des prières de nuit dans la chapelle, sous les voûtes froides, avec le frisson d'un sommeil interrompu, quand il se raillait de la fréquence et de l'exactitude des prières; il se souvenait surtout de ces menaces entremêlées de caresses, et de ces obsessions, tantôt violentes, tantôt doucereuses, à l'aide desquelles on l'avait précipité dans des vœux éternels, quand il écrivait, contre les *vœux monastiques*, ces charmans colloques, si fins, si spirituels, si tempérés de prudence et de concessions, afin de ne pas effrayer les gens scrupuleux, si éloquens çà et là (1), qui rappellent la manière de certains dialogues de Voltaire.

Dans le colloque *Virgo* μισόγαμος (la vierge ennemie du mariage), qui est si clair et si touchant, malgré son titre grec, Eubulus (εὖ βουλή), l'homme de bon conseil, fait une promenade après dîner, avec Catherine, la jeune fille qui ne veut pas se marier. On est au printemps, dans la saison des fleurs; Catherine est triste, la douce joie qui paraît répandue sur toute la nature n'est pas dans son cœur. Eubulus en veut savoir la cause. « Voyez cette rose, dit-il, dont les corolles se contractent à l'approche de la nuit; tel est votre visage. » Catherine sourit : « Allez plutôt vous regarder dans cette fontaine, » continue Eubulus. Pourquoi donc Catherine est-elle triste? Elle vient d'avoir dix-sept ans; elle est belle, la santé brille sur son visage; elle a une bonne réputation, de l'esprit, toutes les graces de l'ame qui font valoir celles du corps; ses parens sont de bonne maison, probes, riches, tendres pour leur fille; Eubulus ne demanderait pas à Dieu une autre épouse, si *son astre* lui permettait d'y prétendre. « Et moi, dit Catherine, je ne voudrais pas d'un autre époux, si je ne haïssais pas le mariage. » D'où vient donc cette haine? Catherine est engagée: à qui? à Dieu. Dès sa plus tendre jeunesse, elle a rêvé d'être sœur dans un couvent de nonnes; ses parens ont d'abord résisté à son penchant; mais, à force de prières, de caresses, de larmes, elle a obtenu qu'on la laisserait libre, si, à dix-sept ans, elle y persistait encore. Ses dix-sept ans sont venus, mais voici que ses parens refusent de tenir leur promesse; c'est là ce qui la rend triste; elle en mourra, si on ne cède pas à ses vœux.

(1) Virgo *μισόγαμος*. — Virgo pœnitens.

Eubulus s'informe d'où elle a pris ce goût pour le cloître. C'est un jour qu'elle fut menée, toute petite fille, dans un couvent de religieuses. Ces vierges l'enchantaient par leurs visages frais et rians; il lui semblait voir des anges; l'église était toute luisante de propreté, toute parfumée d'encens; les jardins étaient grands, et pleins d'arbres et de fleurs. Tout lui souriait; ses yeux ne rencontraient que des images douces; les entretiens de ces filles étaient aimables; deux d'entre elles, ses aînées de quelques années seulement, l'avaient fait jouer sur leurs genoux quand elle était toute enfant. — Eubulus entreprend alors la critique des vœux et des couvens de filles; il ne cache rien de ce qu'il en sait : la liberté du temps et la liberté du latin lui ôtent tout scrupule. « Si vous tenez tant à votre virginité, dit-il à Catherine, que ne la placez-vous sous la protection de vos parens?

— Elle n'y serait pas en sûreté.

— Mieux, à ce que je pense, que chez ces moines épais, dont le ventre est toujours tendu de nourriture..... On les appelle pères, et ils font souvent en sorte que ce nom leur soit bien appliqué (1). » Et il ajoute : « Quand vous aurez vu les choses de plus près, vous n'y trouverez pas le même charme qu'autrefois. Ne sont pas vierges, croyez-moi, toutes celles qui ont le voile, à moins que plusieurs d'entre elles ne prétendent être louées de la même chose que Marie la vierge-mère (2). Tout n'est pas virginal chez les vierges. » Ma traduction est chaste; le latin l'est moins; c'est d'ailleurs une nouvelle ressemblance avec Voltaire; il n'osait pas beaucoup moins dans son français qu'Erasme dans son latin.

Eubulus joint à ces raisons de mœurs des raisons de dogme: on ne discutait rien alors, sans s'autoriser du dogme et de la tradition. Catherine est ébranlée; mais que peuvent de bons conseils contre des souvenirs d'imagination, contre des rêves de jeune fille exaltée? — « Vous me donnez d'excellentes raisons, dit-elle à Eubulus, mais rien ne peut m'enlever ma passion. — Si je ne puis vous

(1) Imò, ut ego arbitror, aliquantò tutiùs quàm apud illos crassos, semper cibo distento monachos. *Nec enim castrati sunt, ne tu sis insciens,* etc....

(2) .... Ut dicantur et à partu virgines.

persuader, répond Eubulus, souvenez-vous du moins que je vous ai avertie. Je prie Dieu, par amour pour vous, que votre passion vous réussisse mieux que mes conseils. » Ainsi finit le colloque.

La Vierge qui se repent (1) en est la suite. Ce sont encore nos deux personnages, Eubulus et Catherine. Eubulus trouve la jeune fille tout en larmes. Le prieur du couvent est auprès d'elle. « Quel oiseau vois-je ici? demande Eubulus. — C'est le prieur du couvent; mais ne vous en allez pas; on a fini de boire; asseyez-vous un moment; quand il sera parti, nous causerons. » Le prieur parti, les aveux commencent. La mère de Catherine, vaincue par ses larmes, avait fini par céder; son père s'était montré plus ferme, mais les machinations des moines ayant lassé sa constance, il s'était rendu. On l'avait menacé d'une mort prochaine s'il enlevait une épouse à Jésus-Christ. Son consentement obtenu, la jeune fille avait été tenue comme en prison, pendant trois jours, dans la maison paternelle. Des femmes du couvent veillaient sur elle, empêchant que personne n'entrât dans la chambre, et l'excitant par leurs exhortations. Pendant qu'on préparait son costume de professe et qu'on disposait tout pour le repas d'usage, elle avait souffert quelque chose qui ne se peut pas raconter. Il lui avait semblé qu'un fantôme lui apparaissait : les femmes qui étaient là n'avaient pas vu ce fantôme; mais pour elle, cette vue l'avait fait tomber comme morte. Revenue à elle, on lui avait expliqué sa vision; c'était, selon ces femmes, un dernier effort du démon tentateur; pareille chose leur était arrivée à toutes, disaient-elles, à ce moment décisif.

— « C'étaient, dit Eubulus, les folies de ces femmes qui vous avaient troublé l'esprit. »

Le quatrième jour on l'avait revêtue de ses plus beaux habits, comme si elle avait dû se marier...

— « A quelque moine grossier, interrompt Eubulus. »

Puis on l'avait amenée, au milieu du jour, de la maison de son père au couvent, où l'attendait une grande compagnie d'amis et de curieux. Elle n'y était restée que douze jours, après quoi elle avait été se jeter aux genoux de l'abbesse, la conjurant de la

(1) Virgo pœnitens.

rendre à ses parens. Ceux-ci, tout d'abord, ne voulaient pas la reprendre; mais voyant son repentir, ils lui avaient ouvert leurs bras. C'est ainsi que Catherine était redevenue libre.

Qui l'avait donc fait changer de résolution? Erasme le laisse à deviner. Il aimait à désappointer son lecteur; cela donnait à ses colloques un air romanesque.

III.

Les voyages d'Érasme. — Sa pauvreté.

L'évènement qui retira Erasme du couvent et le lança dans le monde, fut une offre que lui fit le seigneur de Bergues, évêque de Cambrai, de venir faire partie de sa maison. Erasme y consentit avec joie; mais ne voulant pas partir sans s'être mis en règle avec tout le monde, il sollicita l'agrément de son évêque ordinaire, du prieur particulier du couvent et du prieur général de l'ordre; et quoiqu'il n'y fût pas tenu par son vœu, il garda l'habit, de peur de blesser les personnes trop scrupuleuses. Vous voyez déjà l'homme timide et inquiet, qui a une peur singulière de l'opinion, lui qui devait la mener un moment, et qui en fut le maître, tout en se courbant devant elle en esclave. Il resta peu chez cet évêque, dont il n'avait guère à se louer, et vint à Paris pour y compléter son éducation. Il entra au collége de Montaigu, alors très famé pour ses études de théologie; les murailles même, dit Erasme, étaient théologiennes. Mais le régime en était mortel. Jean Standonée, homme d'un bon naturel, mais d'un jugement médiocre, et dur pour lui-même comme les pères du désert, en avait alors le gouvernement. Ayant passé sa jeunesse dans une extrême pauvreté, Standonée ouvrait volontiers son collége aux jeunes gens pauvres; mais il prenait plus de soin de leur esprit que de leur corps, les nourrissant de poissons et d'œufs gâtés, jamais de viande; les faisant coucher sur des grabats, dans des chambres humides, et, pour comble, les forçant à porter l'habit et le capuchon de moine. Plusieurs jeunes gens, contemporains

d'Erasme, en étaient devenus fous, ou aveugles, ou lépreux : quelques-uns en étaient morts. Lui-même en fut si malade, qu'il eut beaucoup de peine à se rétablir, et qu'il en aurait perdu la vie, s'il faut l'en croire, sans la protection de sainte Geneviève.

Il paraît qu'encore au temps de Rabelais, lequel publia son livre après la mort d'Erasme, le collége de Montaigu n'avait rien changé à son régime, car voici ce qu'en dit Ponocrates, précepteur de Gargantua, au père de son élève Grandgousier :

« Seigneur, ne pensez que ie laye miz on colliege de pouillerye quon nomme Montagu : mieulx l'eusse voulu mettre entre les guenaulx de saint Innocent pour lenorme cruaulté et villenye que iy ay cognu; car trop mieulx sont traictez les forcez (forçats) entre les Maures et les Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malauctruz on dict colliege. Et si iestais roy de Paris, le dyable m'emport (m'emporte), si ie ne mettoys le feu dedans et feroys brusler principal et regens qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeulx estre exercee. »

L'amour des livres et de la théologie avait fait venir une première fois Erasme à Paris; le régime du collége de Montaigu et la maladie l'en chassèrent. Il y revint bientôt pour continuer ses études : cette seconde fois ce fut la peste qui l'en fit sortir. Il erra en Flandre et en Hollande, fuyant devant le fléau, qui parcourait l'Europe en tous sens, tombant où on ne l'attendait pas, ne venant pas où on l'attendait. On était sur la fin du XVe siècle. Erasme approchait de trente ans. Ses premiers écrits, ses lettres, l'avaient mis en renom; c'était à qui le protégerait et lui offrirait des pensions, sauf à n'en payer que le premier mois. Il avait trouvé du même coup la célébrité et la pauvreté. Il donnait des leçons çà et là, et vivait de leur produit; mais quand les leçons manquaient, il fallait bien qu'il implorât ses protecteurs, et qu'il leur demandât comme une charité ce qu'il aurait pu exiger comme une dette. Les protecteurs ne répondaient pas ou répondaient qu'ils n'avaient rien, ou recommandaient Erasme à leur intendant, qui gardait les arrérages pour lui. Plus d'une fois, Erasme fut obligé de prendre le ton d'un mendiant, et d'étaler sa pauvreté comme les mendians étalent leurs plaies, faisant avec sa rhétorique ce

que ceux-ci font avec leurs membres mutilés, ou bien forçant son esprit à d'incroyables tours de flatterie, pour tirer de la vanité de ses patrons l'argent qu'il n'aurait pu obtenir de leur loyauté. C'était de la rhétorique de nécessiteux, fausse, misérablement éloquente, où l'esprit mendiait pour le ventre. Ces flatteries même ne réussissaient pas toujours: alors il s'irritait, il s'emportait contre des patrons qui s'étaient donné gratis le relief de protecteurs des lettres, et qui laissaient croupir leur protégé dans le besoin. Il se dédommageait, dans ses lettres à quelques amis, des humiliations où on l'obligeait de descendre, et se donnait le tort de calomnier par derrière ceux qu'il adulait en face; tristes contradictions de la pauvreté, que la postérité ne devrait pas juger après dîner.

Parmi ses bienfaiteurs d'intention, sinon d'effet, il y avait une grande dame, la marquise de Wéere, laquelle avait voulu voir Erasme et lui tenir lieu de l'évêque de Cambrai, qui l'abandonnait. Erasme se rendit à son château de Tournehens, en février 1497, par une neige mêlée de vents violens, dont il décrit spirituellement les désastres. Ce château était perché sur le haut d'une montagne, qu'il lui fallut gravir à l'aide d'un bâton ferré, non sans danger d'être précipité par le vent : à la fin il arriva. La première vue de la marquise de Wéere fut pour lui un enchantement. Bonté, douceur, libéralité, elle avait tout en partage. « Je sais, écrit-il à milord Montjoye, que les amplifications des rhéteurs sont suspectes, principalement pour ceux qui ne sont pas étrangers à leur art. Mais, croyez-moi, l'amplification, loin de m'être d'aucun secours ici, est au-dessous de la réalité. La nature n'a rien produit de plus chaste, de plus prudent, de plus candide, de plus bienveillant. Voulez-vous que je vous dise toute la chose en un mot? Elle a été aussi bienfaisante pour moi, à qui elle ne devait rien, que ce vieillard (l'évêque de Cambrai) a été malveillant, lui qui me devait quelque chose. Elle m'a comblé d'autant de bons offices, moi qui n'ai rien fait pour elle, que celui-ci de duretés, quoique m'étant redevable des plus grands services. » Il écrivait cela du château de Tournehens, devant la haute cheminée de la marquise, avec cette ardeur de reconnaissance qu'un bon feu, le souvenir du voyage de la veille à travers les neiges, un accueil que la curiosité seule de la marquise eût rendu obligeant, quel-

ques promesses peut-être, devaient inspirer à l'homme que vous connaissez déjà, délicat de corps, facile d'esprit, impressionnable, prenant volontiers les avances pour des engagemens, et l'indifférence pour l'ingratitude.

Un an après, son langage n'était plus le même. La marquise avait promis une pension de deux cents livres, mais Erasme n'en avait rien reçu. C'est par lui que nous devions apprendre que la marquise s'était ruinée pour un beau damoiseau, elle qui aurait dû, dit sérieusement Erasme, s'attacher à quelque homme grave et imposant, comme il convenait à une femme de son âge. « Tu déplores que la marquise perde ainsi sa fortune, écrit-il à Battus, l'un de ses amis, mais tu me parais malade de la maladie d'autrui. Elle dissipe sa fortune, et tu t'en affliges! Elle joue et badine avec son amant, et tu en prends du souci! Elle ne peut rien donner, dis-tu, n'ayant rien! Mais quand je regarde les causes qui l'empêchent de donner, j'en conclus qu'elle ne donne jamais rien, car de telles causes ne manquent jamais aux grands personnages. Elle a de quoi engraisser l'oisiveté et les débauches de ces gens à capuchon, effrontés libertins, tu sais qui je veux dire; et elle n'a pas de quoi assurer le studieux repos d'un homme qui pourrait laisser des écrits dignes du regard de la postérité. »

Cependant la nécessité allait le faire tomber de rechef aux genoux de la marquise; depuis sa lettre à Battus, il lui était arrivé toutes sortes de malheurs. Il avait fait des pertes d'argent, lui qui en avait si peu à perdre. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il avait emporté avec lui une assez bonne somme, fruit de ses ouvrages; mais arrivé à Douvres, voilà qu'on l'avait obligé de vider ses poches : les lois somptuaires du pays, ou plutôt la douane de pirates qu'on décorait de ce nom, interdisaient l'entrée en Angleterre de l'argent étranger jusqu'à concurrence d'une certaine somme. Ses amis d'Angleterre étaient venus à son secours, et après quelque séjour parmi eux, il était parti pour s'embarquer à Douvres, et de là retourner à Paris, à son Paris *bien-aimé*, comme il l'appelle quelque part. Il portait sur lui quelques angelots d'or dans une bourse de cuir. Le temps était gros. Erasme était monté dans une barque pour gagner le vaisseau que les bas fonds tenaient éloigné de quelques brasses de la côte. La

barque ayant chaviré, le pauvre Erasme était tombé dans la mer et en avait été retiré plus nu et plus pauvre qu'après la visite des douaniers anglais : ses angelots d'or étaient restés au fond de l'eau. D'autres malheurs l'attendaient sur le rivage de France. Il s'était fait prêter quelque argent pour aller de Calais à Paris. Comme il cheminait à dos de cheval, dans la compagnie d'un Anglais, sur la route d'Amiens, des voleurs lui avaient fait la conduite pendant plus d'un jour, flairant s'il était de bonne prise : mais cette fois sa pauvreté l'avait bien servi; les voleurs, s'étant aperçus qu'il était pauvre, n'avaient pas voulu l'assassiner pour si peu. Erasme leur avait ôté toute tentation en se laissant prendre le peu qui lui restait. Toutes ces pertes l'avaient réduit : « Tirez de la marquise tout ce que vous pourrez, écrivait-il à Battus; arrachez, grattez; j'en ferai autant de mon côté. Je sens combien ce conseil est honteux et répugne à mon caractère; mais le besoin me force à essayer de tout. » Mais Battus n'obtenait rien; son rôle était difficile. Il était précepteur chez la marquise, et apparemment mal payé, à cause du désordre des affaires; il avait à penser à lui avant de penser à son ami. Erasme s'adressa à la rhétorique; il écrivit à la marquise de Wéere une lettre calculée pour l'effet. Il s'était frotté le front, dit-il, il avait fait taire ses scrupules, son caractère, cette pudeur virginale qui sied à l'homme de lettres; il avait fléchi sous la nécessité.

La flatterie intéressée l'inspirait mal. Cet homme, si habile à tourner un compliment librement donné, qui savait relever les gens sans se rabaisser lui-même, à peu près sur le ton de Voltaire écrivant aux souverains, est plat et prétentieux quand ses flatteries sont des demandes d'argent. Mais est-ce la faute de celui qui demande ou de celui qui ne tient pas ce qu'il promet? La marquise de Wéere, qui *badinait* tout-à-l'heure avec un amant, la voilà devenue vierge. Lisez le passage qui explique cette métamorphose : « Je vous ai envoyé, à vous qui vous appelez Anne, une hymne que j'ai composée en l'honneur de votre patronne sainte Anne; ces vers sont de ma jeunesse, car, dès mes premières années, j'ai rendu un culte tendre à cette sainte. J'ai joint à ces vers quelques prières de mon invention, qui pourront vous servir comme d'enchantemens magiques pour faire descendre du

ciel sur la terre, non point la lune, mais celle qui a enfanté le soleil de la justice (la vierge Marie). Il est vrai qu'elle se montre facile aux vœux qui lui sont faits par des vierges; car je ne vous compte pas tant parmi les veuves que parmi les vierges. Quand vous vous êtes mariée toute jeune, c'était seulement pour obéir à vos parens, et pour avoir des enfans : dans un mariage de ce genre, c'est moins le libre plaisir des sens, qu'il faut regarder, que la soumission passive. Mais qu'à l'âge où vous êtes, presque jeune fille encore, vous sachiez résister à la foule des prétendans qui aspirent à vos faveurs, qu'au sein d'une fortune si brillante, vous soyez si dure pour vous-même, c'est ce que je ne regarderai pas comme du veuvage, mais comme de la virginité. Si vous persévérez, il faudra que je vous place pieusement, non pas dans le chœur des adolescentes, dont le nombre, selon l'Ecriture, ne se peut pas compter; non pas dans les cinquante concubines de Salomon, mais parmi les cinquantes reines, et cela, je l'espère, avec l'approbation de saint Jérôme. »

Dans le même temps qu'il écrivait cette lettre à la marquise de Wéere, il envoyait ses recommandations confidentielles à Battus. Il lui traçait tout un plan de campagne. « Qu'il lançât contre la marquise son fils Adolphe, avec des prières arrêtées en commun; qu'il prît soin de mettre à couvert le caractère d'Erasme en présentant sa lettre comme un cri que lui arrachait le besoin; qu'un homme délicat comme il était, voulant aller en Italie pour y prendre le grade de docteur, ne pouvait faire ce voyage sans de grandes dépenses, et que sa réputation, méritée ou non, ne lui permettait pas d'y aller à pied, et sans quelque espèce de train; que Battus prît soin de faire sentir à la marquise combien plus de gloire et d'honneur lui reviendrait des écrits d'Erasme, que de ces théologiens qu'elle avait à sa charge; que ces hommes débitaient des choses communes, tandis qu'il écrivait, lui, des choses durables; que leurs indoctes sermons étaient entendus dans une ou deux églises, tandis que ses livres à lui seraient lus par toutes les nations; que ces grossiers théologiens abondaient partout, tandis qu'il fallait plusieurs siècles pour trouver un homme comme lui; — car, dit-il à Battus, vous n'êtes pas si superstitieux, à ce que je sache, que vous ayez du scrupule à faciliter par de

petits mensonges les affaires de votre ami; — que Battus insinuât à la marquise, avec des plaisanteries bien ménagées, qu'Érasme avait fatigué ses yeux et compromis sa vue par ses travaux sur saint Jérôme; que, selon Pline l'Ancien, un bon remède aux maux d'yeux, un excellent spécifique pour les raffermir, était quelque pierre précieuse, quelque saphir, ou tout autre bijou de prix; qu'au besoin, Battus fît confirmer l'opinion de Pline par son médecin particulier. Toutefois Erasme n'était pas sans inquiétude sur le zèle de Battus. Battus, le premier en titre dans la maison de la marquise, voulait être le premier payé. Erasme essaie de lui donner le change; mais ses raisons sont bien faibles devant l'instinct de l'intérêt personnel : « Je sais, dit-il, que vous avez grand besoin vous-même des libéralités de la marquise. Mais songez bien que les deux choses ne se peuvent pas faire à la fois. Puis donc que l'occasion est favorable, différez votre propre affaire et faites celle de votre ami; vous reprendrez la vôtre en son lieu, et avec plus de certitude du succès. N'allez pas craindre que le peu que je demande épuise la marquise. D'ailleurs, soyez juste, tous les jours vous êtes en demeure de demander et d'obtenir; il n'en est pas de même pour moi. Peut-être croyez-vous bien agir avec moi, si vous ne faites que m'arracher à la mendicité; mais, mon Battus, les études où je me livre demandent une vie qui ne soit ni gênée ni misérable. »

Cette dernière phrase indique de quelle pauvreté Erasme avait à sortir. C'était de la pauvreté relative, pauvreté pour un homme délicat, maladif, aimant à changer de place, achetant des manuscrits, ayant à sa solde des scribes, recherché et répandu, obéré par ses déménagemens fréquens, ses hautes amitiés, ses domestiques, ses messagers, ses secrétaires, ses copistes, et ne pouvant être Erasme qu'à ce prix, comme cela se verra dans la suite de cette histoire; c'eût été de l'aisance pour tout autre que lui. Ses ressources étaient fort précaires; le peu qu'il parvenait à arracher de ses différentes pensions, — il en avait en Angleterre, en Allemagne, en France, — ne le soutenait pas, mais l'aidait à faire des dettes. D'ailleurs, cet argent si attendu, si demandé, en passant par les mains pleines de glu des intendans, des banquiers, les loups-cerviers de l'époque, des changeurs, des messa-

gers, n'arrivait à Erasme que diminué plus qu'à demi. Il lui fallait donner quittance du tout et ne recevoir qu'une partie. Encore cette partie pour laquelle les patrons exigeaient de lui autant de reconnaissance que pour le tout, c'est-à-dire beaucoup de complaisances, de flatteries, de lettres à montrer, et surtout de discrétion dans ses nouvelles demandes, cette moitié si péniblement obtenue courait-elle, dans la bourse d'Erasme, toutes les chances de ce qu'on appelle, en terme de messageries, les évènemens fortuits. Erasme n'avait vraiment à lui que ce qu'il donnait immédiatement à ses fournisseurs; le reste pouvait appartenir, selon l'occasion, soit aux voleurs sur la terre ferme, soit aux matelots et mariniers sur la mer, à ces derniers surtout qui levaient sur les passagers un tribut assez semblable à celui que lève le Bédouin, dans son désert, sur le voyageur détroussé. Ajoutez-y les vols domestiques, dont Erasme se plaint, et que ses préoccupations d'esprit, son abandon, son incurie, sa générosité, rendaient si faciles. « Croit-on donc faire beaucoup, disait-il, si Erasme ne meurt pas de faim? »

Il finit pourtant par réaliser le projet qu'il avait eu toute sa vie, qui était un voyage en Italie. Il partit, moitié avec ses épargnes, moitié sur des promesses, dans l'année 1506; il avait alors quarante ans. Il arriva à Bologne quelques jours avant l'entrée triomphale de Jules II, vainqueur de la Romagne. Mêlé à la foule du peuple qui battait des mains « au destructeur des tyrans, » il dut sourire amèrement à l'aspect de cette papauté bottée et éperonnée, donnant à baiser aux populations stupides ses pieds blanchis par la poussière des champs de bataille, brandissant l'épée en guise des clés de saint Pierre, et poussant son cheval sur les brèches des murailles renversées pour lui faire honneur. J'aime à me le représenter, dans la grande rue de Bologne, adossé contre une muraille, enveloppé dans ses fourrures, la figure légèrement ironique, regardant passer le cortége, et méditant ses prudentes critiques contre la papauté belliqueuse, dont ses adversaires devaient faire plus tard des hérésies dignes du feu. Cette entrée de Jules II lui inspira de belles pages sur l'amour de la paix.

Ce fut le mardi 19 novembre 1506 que le pape entra dans Bo-

logne. Des astrologues et des marchands voulaient l'en détourner; il se moqua de leurs prédictions et dit: « Au nom de Dieu, avançons et entrons. » Avant d'arriver à l'église, il passa sous treize arcs de triomphe, au front desquels on lisait : *A Jules II, expulseur des tyrans*. A chaque côté de la grande rue s'élevaient des tribunes, en forme de longues galeries, d'où les grands personnages et les dames de haute maison de Bologne agitaient leurs mouchoirs et faisaient flotter leurs devises sur la tête du triomphateur. La rue était tendue de voiles cousus bout à bout, qui formaient comme un dais immense, plantée d'arbres verts et décorée d'armes, de peintures, de devises, qui pendaient de toutes les fenêtres; des tapis jonchaient le chemin. Cent jeunes gens nobles, portant des bâtons d'or à la main, la seule espèce d'arme qui convînt à des vaincus, précédaient le cortége; puis venaient vingt-deux cardinaux, en robes rouges, avec leurs chapeaux galonnés d'or; puis des condamnés graciés par le pape, ou des victimes du tyran de Bologne rendues à la liberté, et portant un écriteau sur leur poitrine; puis, derrière une forêt d'étendards, dans un nuage de parfums, d'encens, de cierges en cire blanche, d'hymnes et de concerts, deux baldaquins portés à bras, l'un de soie blanche brodée d'or, pour le saint sacrement, l'autre plus magnifique, de soie cramoisie et de brocard d'or, pour le pontife, lequel foulait sous ses pieds des bouquets de rose, offerts par les jeunes filles de Bologne, présent rare pour la saison. Enfin vinrent les harangues, la seule chose qui doive consoler les petits de n'avoir pas les triomphes des grands, et les pacifiques de n'être pas victorieux. Il y en eut quatre des ambassadeurs de France, d'Espagne, de Venise et de Florence, quatre de deux recteurs d'université et de deux sénateurs; six d'autant de nobles de Bologne, en tout quatorze; et, au retour, quand vingt des citoyens notables de la ville vinrent offrir au pape les clefs de Bologne, il y eut encore des pièces de vers, un nouveau discours, et un psaume chanté à la face du pontife par l'évêque de Bologne. C'en était assez pour empêcher Jules II de se croire un dieu.

Après les fêtes vint la peste, et peut-être à cause des fêtes; pendant que le pape Jules II recevait à Rome un second triomphe, dans lequel, disaient les bons chrétiens de l'époque, on pou-

vait voir d'un même coup d'œil l'église militante et l'église triomphante, le fléau décimait cette foule encore toute pâle et toute troublée des excès de la veille. Erasme courut un grand danger. Quoiqu'il eût été dispensé de l'habit complet de moine régulier, il en avait retenu le rabat blanc, tel que le portait le bas clergé français. Or, par une circonstance singulière, on avait enjoint aux chirurgiens de Bologne qui soignaient les pestiférés, de s'attacher sur l'épaule gauche une pièce de toile blanche, afin que les personnes pussent éviter leur rencontre. Encore étaient-ils exposés, même avec cette précaution, à être lapidés dans les rues par la populace, la plus pusillanime de toute l'Italie, dit Erasme, qui a si peur de la mort, que l'odeur de l'encens la met en fureur, parce qu'on a coutume d'en brûler dans les funérailles. Erasme sortait donc dans les rues avec son rabat blanc, ne pensant pas qu'on pût confondre un ecclésiastique avec un médecin, ne sachant peut-être pas qu'on eût affublé ceux-ci d'une livrée qui ressemblait à cette partie de son costume. Cette imprudence faillit deux fois lui coûter la vie.

La première fois, il allait voir un savant de ses amis. Comme il s'approchait de la maison, deux soldats de mauvaise mine s'élancent sur lui, en poussant des cris de mort, et tirent leurs sabres pour l'en frapper. Une femme qui passait par là, dit à ces malheureux qu'ils se méprennent; que l'homme qu'ils ont devant eux n'est pas un médecin, mais un homme d'église. Cela ne les apaise pas; ils continuaient de menacer Erasme et de brandir leurs sabres, quand fort heureusement la porte de la maison s'ouvre du dedans, reçoit le pauvre Erasme tout tremblant de terreur, et se ferme sur les deux assaillans.

La seconde fois, il allait entrer dans une auberge où logeaient quelques-uns de ses compatriotes. Tout à coup une foule s'amasse autour de lui, armée de bâtons et de pierres. Ces furieux s'excitent les uns les autres à le frapper, en criant : « Tuez ce chien, tuez ce chien. » En ce moment passe un prêtre, qui, au lieu de haranguer la foule, sourit agréablement, et dit à Erasme, à voix basse, et en latin : « Ce sont des ânes. » Ces ânes auraient fini par mettre en pièces le pauvre étranger, ou tout au moins par lui faire un mauvais parti, s'il n'était pas survenu, d'une maison

voisine, un jeune homme de noble maison, vêtu d'une riche chlamyde de pourpre. Erasme se sauve auprès de lui comme un fugitif à un autel : il ne savait pas la langue de ce peuple; il demande au jeune gentilhomme, en latin, ce que lui veut cette foule. — « C'est à votre rabat qu'on en veut, dit le jeune homme; tenez-vous pour sûr qu'on vous lapidera si vous ne l'ôtez pas; profitez de l'avis. » Erasme n'osa pas l'ôter; mais il le cacha sous son habit. Plus tard il sollicita de Jules II d'être dispensé du costume de chanoine, pourvu qu'il se vêtît en ecclésiastique séculier; Jules II lui accorda cette dispense qui lui fut confirmée par Léon X.

Avant d'aller en Italie, Erasme avait fait plusieurs voyages en Angleterre. Il se louait beaucoup de ce pays, où il avait de bons amis, Colet, Linacer, Montjoye, Wentford, Fischer, Thomas Morus, tous hommes d'élite, quelques-uns amis particuliers du prince de Galles, Henri VIII, qui devait plus tard les faire mourir par la main du bourreau. Erasme s'était fait aux mœurs de l'Angleterre; il était devenu presque bon chasseur, cavalier passable, courtisan assez adroit, saluant avec grace, et s'accoutumant au langage de cour, tout cela « malgré Minerve, » dit-il, c'est-à-dire malgré ses goûts pour la solitude studieuse, et la discussion si différente de la conversation, malgré sa gaucherie d'érudit et d'ecclésiastique s'essayant à des choses de laïc et d'homme à la mode. On sait ce qu'il a écrit des beautés britanniques, de ces nymphes « aux visages divins, caressantes, faciles, et que vous préféreriez à vos muses, » dit-il à un certain poète lauréat, Faustus Andrelinus; et de « ces baisers si doux, si embaumés, » à travers lesquels il voyait l'Angleterre et la jugeait. C'est apparemment le souvenir de ces nymphes et de ces baisers qui le rendait si dur pour la France, jusqu'à dire au même Faustus, alors à Paris : « Comment un homme d'un nez si fin que vous se résignerait-il à vieillir dans les ordures de la Gaule? » Je dis ordures, qui est le nom générique; le latin désigne l'espèce (1).

Plus tard il se montra plus bienveillant, et sans doute plus juste pour la France. Il dit à Thomas Linacer : « La France me plaît tellement depuis mon retour, que je doute si j'ai plus de goût

(1) Quid te juvat hominem tàm nasutum inter merdas gallicas consenescere?

pour l'Angleterre, quoiqu'elle m'ait donné tant et de si bons amis, que pour la France qui m'est si douce par mes anciennes relations, par la liberté, et par la faveur qu'on m'y veut bien montrer. » Et plus loin : « La France me plaît d'autant plus qu'il y a longtemps que je suis privé de la voir. » On aime à retrouver dans les vieux livres ces hommages rendus librement au génie hospitalier de notre France, à son goût pour les grands esprits, à la liberté dont on y jouissait, même aux époques où les ressources de sa civilisation n'étaient pas encore en harmonie avec la facilité de ses mœurs.

Le voyage d'Italie accrut la réputation d'Erasme sans le rendre plus riche. Il revint en Angleterre, toujours pauvre, toujours nécessiteux, toujours faisant servir son esprit, qui était une puissance, à parer d'humiliantes demandes d'argent, et à tendre la main sans que cela parût. Milord Montjoye et l'archevêque de Cantorbéry lui faisaient une pension. Ses autres amis y ajoutaient des dons, de temps en temps, non sans se faire beaucoup prier. Quelques-uns lui refusaient tout net; amis, comme dit le proverbe, jusqu'à la bourse; d'autres lui reprochaient d'être si pressant, et blâmaient le ton de ses demandes, entre autres Colet, le doyen de Saint-Paul, homme quelque peu serré sur ce point. Ces demi-secours étaient d'autant plus insuffisans, que la cherté de toute chose était grande, et les temps fort durs; il n'était bruit que de préparatifs de guerre; toutes les bourses se fermaient; les bienfaiteurs retiraient leurs bienfaits, et le pain et le vin devenaient choses de luxe. Erasme avait gagné un commencement de pierre, à boire, en guise de vin, de la mauvaise bière. L'Angleterre étant bloquée du côté de la mer, ses lettres ne pouvaient sortir, et rien ne lui arrivait de ses protecteurs du continent. Aussi se plaignait-il amèrement des malheurs de son époque. C'est qu'en effet peu d'époques pouvaient être plus contraires à l'homme du caractère et du tempérament qu'on a déjà entrevus. Et cela peut d'ailleurs se remarquer de presque tous les hommes supérieurs; n'est-ce pas bien plutôt de ce qui les a blessés et leur a fait obstacle, dans leur époque, que de leurs convenances et commodités, qu'ils ont tiré leur force, et partant leur gloire?

IV.

Caractère d'Erasme. — Sa santé.

Pour comprendre quelle fut la vie d'Erasme, il faut se faire une idée de la confusion et du tumulte de son époque, et se représenter cette Europe de la fin du XVe siècle, et des premières années du XVIe, labourée par la guerre et décimée par la peste, où toutes les nationalités de l'Europe intermédiaire s'agitent et cherchent leur assiette sous l'unité apparente de la monarchie universelle d'Espagne; où l'on voit d'un même coup d'œil des querelles religieuses et des batailles, une mêlée inouie des hommes et des choses, une religion naissante qui va se mesurer avec une religion usée d'abus; l'ignorance de l'Europe occidentale qui se débat contre la lumière de l'Italie; l'antiquité qui sort de son tombeau, et les langues mortes qui renaissent, et la grande tradition littéraire qui vient rendre le sens des choses de l'esprit à des générations abêties par les raffinemens de la dialectique religieuse; du fracas partout, du silence nulle part; les hommes vivant comme des pélerins, et cherchant leur patrie çà et là, le bâton de voyage à la main; une république littéraire et chrétienne de tous les esprits élevés, réunis par la langue latine, cette langue qui faisait encore toutes les grandes affaires de l'Europe à cette époque; d'épouvantables barbaries à côté d'une précoce élégance de mœurs, un monde livré aux soldats et aux beaux esprits, aux moines mendians, ignorans et stupides, et aux artistes; un chaos où s'enfantait la société moderne, une immense mêlée militaire, religieuse, philosophique, monacale; enfin, — car j'ai hâte de quitter cette prétention à résumer une époque dont Dieu seul a le sens, — nulle place tranquille, nulle solitude en Europe, où un homme pût se recueillir et se sentir vivre; il faut s'imaginer tout cela, et jeter au milieu de cette confusion un homme débile, languissant, avide de repos, et enchaîné à l'activité, plein de sens et partant de doute, doux, bienveillant,

haïssant les querelles, détestant la guerre comme les mères d'Horace; un petit corps, comme il s'appelle sans cesse (1), qui loge une ame souffrante toujours prête à s'échapper, qui n'a qu'une santé de verre (2), qui frissonne au moindre souffle, qui a des vapeurs comme une femme, et qui ne peut pas s'abandonner un jour sans se mettre en péril de mort.

Nous l'avons vu dès l'enfance, faible, souffreteux, d'un corps délicat, et comme disaient les médecins du temps, d'une contexture très menue (3), affecté de tous les changemens de temps, comme une pauvre plante exotique qui n'a plus le soleil et les saisons fixes de sa terre natale. Toutefois, la vigueur naturelle de la jeunesse, l'ardeur d'esprit, l'insouciance de l'avenir, le soutinrent long-temps, et ses dérangemens perpétuels l'affectaient peu, parce qu'il s'en préoccupait moins. Mais quand il eut passé la jeunesse, ces dérangemens devenant plus graves, et les causes de distractions moins vives, il sentit amèrement l'obstacle d'une mauvaise santé dans un temps et au milieu d'affaires pour lesquels il ne fallait pas moins que les larges épaules, le corps robuste, et la santé de fer de Luther. Erasme était d'ailleurs l'homme aux accidens; soit fatalité, soit qu'on ait d'autant plus à souffrir qu'on est plus vulnérable, soit qu'un être faible attire les mauvaises aventures, il n'y en avait guère auxquelles il échappât. S'il survenait quelque averse de neige, la plus forte qu'on eût vue de mémoire de vieillard, quelque pluie furieuse, un ouragan, un froid subit, c'était pour lui. Pour lui, les chemins les plus sûrs étaient infestés de voleurs; pour lui, la mer était toujours mauvaise, et toutes les barques chaviraient sous son petit corps si frêle, à peine assez lourd pour les faire pencher; pour lui, le cheval le plus solide des jambes en manquait tout à coup sur une route unie, et le plus doux de caractère prenait le mors aux dents. Il en faisait le sujet de jolies lettres à ses amis.

Une fois, c'est une nuée de puces qui s'abat sur sa maison de

(1) Lettres, édition in-folio de Leyde, 766. A.

(2) *Ibid.* Valetudo plus quàm vitrea. 1820. A. B.

(3) 1512. A.

Fribourg, et qui l'empêche de dormir, de lire et d'écrire (1). On disait dans le pays que ces puces étaient des démons. Une femme avait été brûlée quelques jours auparavant pour avoir, quoique mariée, entretenu pendant dix-huit ans un commerce infâme avec le diable. Elle avait confessé, entre autres crimes, que son amant lui avait donné plusieurs grands sacs pleins de puces pour les répandre dans la ville. Erasme, qui raconte ce fait à ses amis, n'est pas très éloigné d'y croire, car il a son grain de superstition, lui aussi, quoiqu'il se moque des franciscains, lesquels disent au peuple que les moucherons qui voltigent sur le corps du franciscain qu'on mène en terre sont des démons qui n'osent pas se poser sur la face bénie du défunt. Déjà, dans la maladie qu'il fit à Paris par l'effet des œufs pourris et des chambres malsaines de Montaigu, n'avait-il pas attribué à l'intercession de sainte Geneviève son retour à la santé (2)?

Une autre fois, comme il chevauchait de Bâle à Gand, l'esprit tranquille, encore tout enchanté de l'accueil que venait de lui faire un abbé chez lequel il avait passé deux jours fort gaiement, son cheval s'emporte à la vue de quelques guenilles répandues sur le chemin (3). Erasme, cavalier médiocre et peu brave, quoiqu'il eût fait son apprentissage en Angleterre, au lieu de retenir son cheval, tourne la tête vers son domestique pour lui demander du secours. Le cheval, voyant que son cavalier a aussi peur que lui, fait un écart, et le jette hors de la selle, les pieds pris dans les étriers et la tête en bas. Erasme pousse des cris épouvantables. Le domestique parvient à arrêter le cheval et dégage son maître. Erasme essaie en vain de faire quelques pas, la douleur paralyse ses membres. Ils étaient au milieu d'une plaine nue; nulle auberge convenable aux environs, mais de malheureuses cabanes sales et délabrées, dont sa délicatesse s'effrayait bien plus que du grand chemin. Que va-t-il faire? il promet à saint Paul, s'il échappe à ce danger, de terminer ses commentaires sur l'épître aux Romains. Ce vœu fait, il reprend courage, remonte à cheval, et ar-

(1) Lettres, 1479. D. E. F.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 160. B. C. D.

rive à Gand, non sans de vives douleurs, mais évidemment sauvé de pire par saint Paul, auquel il s'empresse de rendre grace à son arrivée à Gand, en même temps qu'il envoie chercher le médecin et le pharmacien.

Tous les goûts d'Erasme sont en contradiction avec les habitudes et les convenances de la civilisation de son temps. Par exemple, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, se chauffent au moyen de poêles; or, l'odeur du poêle donne des vertiges à Erasme. La religion prescrit le jeûne; Erasme non-seulement ne peut pas jeûner, mais s'il retarde son repas de quelques minutes, il a des défaillances. Le temps du carême, en défendant la viande, oblige les fidèles à se nourrir de poisson; Erasme n'en peut pas manger impunément. Un certain jour, les magistrats d'une ville d'Allemagne lui offrent un dîner d'honneur: tous les poissons du Rhin abondent sur la table; Erasme n'en goûte d'aucun, mais les avoir vus et sentis suffit pour lui donner une maladie; en sortant de table, il se met au lit. Un de ses amis, qui sait ses dégoûts, lui donne en cachette, au lieu de poisson, du poulet; cet ami est accusé par tous les dévots, et peu s'en faut qu'on ne le recherche pour ce crime.

La guerre, la peste, les théologiens, les exigences de la réputation, et peut-être aussi le goût de la locomotion, quoiqu'il s'en défende, le font souvent voyager, surtout en Allemagne, qui est son centre. Vous connaissez l'homme; il lui faut en voyage quelque train, de l'aisance, des délicatesses, des soins particuliers; qu'il ait une chambre sans poêle, une table sans poisson, une pièce à part pour se reposer, et peut-être pour dérober ses infirmités précoces à la publicité d'une chambrée commune. Voyez ce que lui offre en ce genre l'Allemagne, bien inférieure à notre France, où, dès ce temps-là, les auberges avaient pour chaque voyageur une chambre séparée, où il pût se déshabiller, se nettoyer, se chauffer, et un lit où dormir. Représentez-vous Erasme et son domestique, tous deux voyageant à cheval, sur un des grands chemins de l'Allemagne rhénane. Ils arrivent, à la tombée du jour, dans une petite ville; Erasme se fait indiquer l'auberge la plus fréquentée: on lui en montre une, à l'enseigne de saint François, saint à grande barbe, encapuchonné et

ceint d'une corde aux reins, dont le troupeau sale, superstitieux et violent, donne le cauchemar à Erasme. Ils se présentent devant la porte; personne ne les salue; l'aubergiste allemand est fier; il ne voudrait pas avoir l'air de capter un hôte par des salutations. Le domestique d'Erasme demande du dehors, à haute voix, si l'on peut loger son maître et lui, et les deux chevaux; point de réponse; l'aubergiste rougirait de montrer de l'empressement. Nouvelle demande du domestique, qui cette fois frappe à la fenêtre de la salle des voyageurs. A la fin, une tête sort de cette fenêtre, comme une tortue de son écaille, regarde les deux voyageurs, et si elle ne dit pas non, cela équivaut à oui. Il faut que le voyageur soit son propre palefrenier. On indique une place pour les chevaux, et d'ordinaire, la plus incommode; les bonnes sont réservées pour ceux qui doivent venir, et principalement pour les nobles. Si vous vous plaignez : « Cherchez une autre auberge, » vous dit-on. Les chevaux placés, les deux voyageurs entrent dans la salle commune, le maître et le domestique, les gens et les bagages. Chacun y vient au complet, avec ses effets, ses bottes sales, et en cas de pluie, avec beaucoup de boue; on se déchausse en commun, on met ses pantouffles, on ôte son vêtement de dessus, et on le suspend autour du poêle pour le faire sécher. Si vous avez faim, il vous faut prendre patience; le dîner n'est servi que quand tous les voyageurs sont arrivés. L'aubergiste ne se met à ses fourneaux qu'après avoir compté tous ses convives. En attendant, on voit arriver des gens de toutes sortes; des jeunes, des vieux, des gens de pied, des cavaliers, des négocians, des matelots, des muletiers, des domestiques, des femmes, des gens valides, des malades; l'un se peigne; l'autre essuie son front mouillé de sueur; l'autre nettoie ses guêtres ou ses bottes, autant de langues que de gens; c'est la confusion de la tour de Babel : mais sitôt que quelque étranger de distinction entre dans la salle, avec le maintien et le costume de son rang, toute cette foule fait silence, et semble n'avoir plus qu'un regard attaché sur ce personnage; vous diriez un animal curieux nouvellement venu d'Afrique (1).

(1) Colloques. *Diversoria*, passim.

Quand la soirée est fort avancée, et qu'on n'espère plus de nouveaux arrivans, un vieux domestique, la tête chauve, le regard dur, promène ses yeux sur tous les hôtes, sans dire un mot, et compte le nombre des parts. Après quoi, il met du bois au poêle, et se retire. C'est en ce moment que je vois le pauvre Erasme, à demi suffoqué, qui se glisse près de la fenêtre, et l'entr'ouvre sans bruit pour faire entrer un peu d'air extérieur. — Fermez la fenêtre, lui crient les vieillards et les malades, chez qui la chaleur vitale a besoin d'être entretenue par une chaleur factice. — Mais j'étouffe, dit Erasme. — Allez chercher une autre auberge. — Erasme cède à la majorité. Une heure se passe encore au milieu de cette atmosphère miasmatique, que la liberté de la langue latine lui permet d'analyser en détails (1). Enfin, le vieux Ganymède arrive, et met des serviettes sur les tables, et quelles serviettes! vous les croiriez des morceaux de voiles. Après les serviettes, il apporte un pareil nombre d'assiettes et de cuillers de bois, puis des verres à boire, puis du pain : c'est le signal de s'asseoir. Les convives nettoient leur morceau, ou le rompent, en attendant les plats qui cuisent. Après une heure d'attente, viennent d'abord des tartines de pain baignées dans du jus de viande, ou, si l'on est en carême, du jus de légumes. Ensuite ce sont des salaisons, du poisson; — le poisson poursuit Erasme partout; — et, pour boisson, du vin qui va augmenter sa gravelle. S'il se hasarde à en demander d'autre : « Nous avons reçu bien des comtes et des marquis, lui dit-on, et aucun ne s'est plaint de notre vin; si vous n'en êtes pas content, cherchez une autre auberge. » Au dessert, on met sur la table un fromage infect, où les vers fourmillent; c'est à ce moment que sont introduits dans la salle des bateleurs, des fous de profession, dont les grimaces mettent en train les convives. On les excite, on leur verse à boire, on les provoque par des éclats de rire; ce sont alors des cris confus, des danses, un tumulte à faire crouler la salle. Erasme est forcé de s'en amuser, bon gré mal gré, jusqu'au milieu de la nuit; car de même qu'il y a une heure fixe pour le dîner, il y a une heure fixe pour le coucher; il n'est pas plus permis de dor-

(1) Colloques. Omitto ructus alliatos, et ventris flatum, habitus putres, etc...

mir que de manger avant les autres. Enfin, le vieux domestique entre gravement, portant devant lui un plat vide, où sont tracés à la craie des cercles et des demi-cercles; il le dépose sur la table, et se tient debout, silencieux et attentif. Chacun sait ce que signifient ces cercles et ces demi-cercles, et dépose son écot dans le plat. Le vieux barbon compte entre ses dents la quote-part de chacun, et si la somme est exacte, il le témoigne par un signe de tête. Cela fait, tous les convives vont se coucher dans un dortoir commun, et dans des draps lavés tous les six mois.

Qu'on s'étonne qu'Erasme, invité par le pape Adrien à venir en Italie, écrive au saint père : « Y aurait-il sûreté pour moi à voyager à travers les neiges des Alpes, et les poêles dont l'odeur me fait mourir, et les auberges sales et incommodes, et les vins piqués, dont le goût seul met en danger ma vie? »

Si la plupart des usages de son temps offensaient sa délicatesse physique, la plupart des institutions n'étaient pas moins ennemies de son esprit et de son caractère. Homme de paix et d'étude, doux, inquiet, tant soit peu timide, pour ne rien dire de plus, ayant rêvé toute sa vie un monde de disputeurs et de philologues inoffensifs exploitant en commun le double champ de la philosophie chrétienne et de l'antiquité littéraire, il vit au milieu d'un monde qui peut se personnifier dans deux classes d'hommes, l'une représentant le désordre matériel, et l'autre l'ignorance : le soldat et le moine. Le soldat, brigand armé, voleur de grand chemin enrégimenté, pillant le pays qu'il défend, et dépensant son butin dans les mauvais lieux, d'ailleurs fort tranquille sur les suites, pour peu qu'il porte sur lui une image en plomb de sainte Barbe, ou qu'il ait fait une prière au saint Christophe charbonné par lui sur la toile de sa tente; le soldat partageant avec les collecteurs des indulgences l'argent qu'il a volé, ou s'il ne lui reste rien pour acheter ces pardons qu'on vend à la foire, avec le vin, l'huile et le blé, s'allant agenouiller devant le prêtre qui lui impose les mains, et le renvoie pur et sans tache, avec ces deux mots : Je t'absous, *absolvo te* (1)! Le moine, personnage sans père et sans enfant, sans passé et sans avenir, tout entier au présent et à ses joies

(1) Colloques. *Confessio militis.*

matérielles, espèce de pélerin campé en maître sur une terre étrangère, qui s'y gorge de tous les biens que les peuples apportent à ses pieds, qui ne peut toucher à la femme qu'en la souillant, et accomplir la loi de la nature qu'en violant la loi de la famille et de la société; mélange d'ignorance intolérante, d'astuce, de cruauté, de libertinage, de superstition, d'oisiveté crasse, de piété stupide, dont le capuchon est plus fort que bien des couronnes; le moine, ennemi des livres, parce qu'il n'y sait pas lire; ennemi de la science, parce qu'elle tue son jargon scolastique qui pervertit le sens des peuples; inquiet, furieux, au milieu de cette universelle renaissance des lettres et des arts, et baissant sa lourde paupière devant la lumière de l'antiquité ressuscitée, comme un oiseau de nuit devant le jour; le moine surpris et démasqué au fond de ses cloîtres qui reçoivent la prostitution par des poternes, ou autour des tables de son réfectoire qui retentit de chansons joyeuses; non pas, prenez-y garde, ce moine austère, grave, abîmé en Dieu, que nous représentent nos illusions de moyen-âge, notre érudition de costumiers, et notre tolérance d'indifférens; mais le moine violent, haineux, menacé dans ses privilèges d'ignorance et de libertinage, dans son droit acquis d'adultère et de corruption, par cette presse du XVIe siècle, qu'Erasme vient de créer; le moine pesant sur le monde du poids de ses milles couvens, et mettant la lumière sous son capuchon, pour parodier la parole de Jésus-Christ, personnage bien moindre alors que saint Christophe, saint Benoît, saint François, et autres fondateurs d'ordres religieux; le moine enfin, inutile quand il est pieux et honnête, plus destructeur que la peste et la guerre, quand il est intrigant, actif, habile, et qu'il a conscience de tout ce qu'il peut perdre!

Savez-vous à quoi se réduit sa science religieuse (1)? S'il veut parler de la charité, il débutera par un exorde tiré du Nil, fleuve d'Égypte; — du mystère de la croix, il s'étendra sur Bel, le dragon de Babylone; — du jeûne, il commencera par les douze signes du zodiaque; — de la foi, il préludera par la quadrature du cercle. Leurs habiles expliquent la Trinité par la réunion des

(1) OEuvres diverses, Μαρίας ἐγκώμιον.

lettres et des syllabes du discours, et par l'accord du nom et du verbe, de l'adjectif et du substantif. Écoutez ce raisonnement d'un de leurs casuistes : « Toute l'explication du mystère de la Trinité est dans le mot latin *Jesus*, lequel n'a que trois cas, le nominatif, l'accusatif, et l'ablatif, premier symbole manifeste de la Trinité; en outre le premier de ces cas se terminant par *S*, le second par *M* et le troisième par *U*, qui peut douter que ces lettres ne signifient *Summus*, *Medius*, *Ultimus*, le premier, le dernier, et celui qui est entre les deux, c'est à savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit? » Quant aux dialecticiens, voici quelques-unes de leurs thèses : — « Par quel moyen le monde a-t-il été fait et ordonné? — Par quels canaux le péché originel s'est-il répandu sur la postérité d'Adam? — Par quelle manière, dans quelle étendue, en combien de temps le Christ a-t-il été formé dans le sein de la Vierge? — combien compte-t-on de filiations en Jésus-Christ? —Cette proposition est-elle possible, que Dieu le Père hait son fils? » Quels titres les moines invoqueront-ils auprès de Jésus-Christ, au jour de la rémunération éternelle? « L'un montrera, dit Erasme, sa panse tendue de toutes sortes de poissons; l'autre versera cent boisseaux de psaumes; celui-ci comptera ses mille jeûnes, interrompus par des repas où il a manqué de rompre son ventre; celui-là présentera un tas de cérémonies, de quoi remplir sept vaisseaux de charge. Un quatrième se vantera de ses soixantes années passées sans avoir touché d'argent, si ce n'est avec ses doigts protégés par un double gant, pour être fidèle à la lettre de son institution; un autre étalera son sale capuchon, si usé et si gras, qu'un matelot dédaignerait de s'en couvrir; un autre, les onze lustres qu'il a vécu cloué au même lieu, comme une éponge; un autre, sa voix enrouée à toujours chanter, ou la léthargie qu'il a gagnée dans la solitude, ou sa langue engourdie par un vœu de silence éternel (1). »

Les idées d'Erasme, ses penchans, ses mœurs, son rôle littéraire et religieux, sa vie toute entière, devaient en faire l'ennemi déclaré des moines. N'ayant aucun de leurs vices, et méprisant le peu de vertu oisive que pouvaient avoir les simples parmi eux,

(1) Μωρίας ἐγκώμιον, éloge de la folie.

son être tout entier se révoltait contre la vie monacale, et contre les hommes qui, après y avoir été entraînés par une sorte d'embauchage, se faisaient eux-mêmes embaucheurs à leur tour, pour perpétuer l'espèce et sa domination honteuse sur les peuples. Il regardait comme une souillure ineffaçable, comme un obstacle à ce qu'il eût vécu meilleur et plus heureux, son entrée forcée dans ce genre de vie, et s'il n'avait pas renié hautement ses vœux, ni jeté tout-à-fait l'habit mi-parti d'église et de laïcat que le pape lui avait permis de porter, ce n'est pas qu'il s'en fît un scrupule religieux, c'est plutôt qu'il craignait d'être une occasion de scandale (1). « J'ai été malheureux en beaucoup de choses, écrit-il à un ami, mais en cela surtout qu'on m'a poussé dans un état pour lequel j'avais toutes sortes de répugnances de corps et d'esprit. J'aurais pu être compté, non-seulement parmi les gens heureux, mais encore parmi les gens de bien, si j'avais été libre de choisir un genre de vie à mon goût. » Il gardait aux moines la rancune d'un homme auquel ils avaient ôté la disposition de soi, et imposé pour tout le reste de sa vie une situation fausse qui l'avait forcé de se craindre lui-même, de suspecter ses penchans les plus chers, de surveiller les plus belles qualités de son esprit, et de scandaliser quelquefois par le contraste de son habit et de ses idées, de ses liens religieux et de sa liberté philosophique, ceux qu'il aurait édifiés par la convenance d'une vie ordonnée selon son caractère et sa vocation. Cette rancune le rendit amer, ironique, quelquefois injurieux, lui qui était d'un caractère si doux, et qui savait garder dans ses querelles plus de mesure même que ne lui en demandaient la grossièreté du temps et le cynisme de la langue latine; mais ce qui est bien plus fort, elle lui donna de l'ardeur et du courage, à lui qui s'avouait médiocrement brave, et qui écrivait à Colet, avec une candeur que j'aime bien mieux que les vanteries des faux braves, « qu'il avait l'ame intègre, mais *pusille*, » mot latin qu'on exagérerait en le traduisant par pusillanime; car c'est quelque chose de moins et de mieux (2).

(1) Patri Servatio epistola.

(2) Lettre à Colet. 40. D. E.

Ces momens de courage d'Erasme ne sont peut-être pas sa moindre gloire, si l'on songe que les moines de cette époque ne s'abstenaient guère que du mal qu'ils ne pouvaient pas faire; qu'on parlait de prélats empoisonnés pour avoir attaqué un de leurs ordres, de malheureux enterrés tout vifs dans la crypte souterraine d'un couvent, pour ensevelir le secret de quelques scandales intérieurs; que sais-je? de vertueux prêtres étouffés pour avoir voulu faire entrer la réforme et les bonnes mœurs dans les cloîtres, rumeurs populaires dont Erasme se faisait l'organe, au risque de sa sûreté personnelle (1).

Les moines étaient hommes de plaisirs, et s'y livraient avec scandale, allant porter dans la même maison la confession et l'adultère, ou cachant dans les murs de leurs couvens des débauches qui auraient épouvanté la ville. Erasme, quoiqu'il eût été souillé dans sa jeunesse par les voluptés, comme il le dit avec l'exagération de l'humilité chrétienne (2), ne s'y était jamais oublié; ni sa frêle santé, ni ses travaux ne se seraient accommodés d'une vie voluptueuse, et s'il est vrai qu'il n'avait pas toujours été maître de ses passions, il n'en avait jamais été l'esclave. Les moines étaient de grossiers convives, vivant pour leur ventre et non pour le Christ, salissant leurs festins somptueux par des bouffonneries de carrefours ou des querelles mêlées d'injures, et venant ensuite devant le peuple, d'un pas chancelant, vomir contre les gens de lettres et les réformateurs leur éloquence avinée. Erasme, au contraire, a toujours eu en horreur la débauche et l'ivresse; Erasme est l'homme de ces petits repas d'amis, paisibles, sans bruit, où il n'a pas besoin d'enfler sa voix et de rompre ses poumons pour faire goûter à son auditoire sa causerie fine et spirituelle; petits repas à trois ou quatre, après lesquels on va s'asseoir dans le jardin, au milieu des fleurs étiquetées, portant une inscription qui indique leurs noms et qualités médicinales; au bord du ruisseau qui court à travers le jardin, et qui, après en avoir arrosé toutes les plates-bandes, va passer sous la cuisine pour en entraîner toutes les ordures dans l'égoût voisin. Tout autour, les

(1) Colloques. *Exequiæ seraphicæ.*

(2) Lettre à Servatius.

murailles sont peintes à fresque; l'une représente des jardins et des forêts dont les arbres portent sur leurs branches, parmi les beaux fruits d'or de l'Amérique nouvellement découverte, des oiseaux de tous les plumages, étiquetés comme les fleurs du jardin; sur l'autre est figurée la mer, avec des poissons aussi étiquetés dans ses eaux verdâtres, que quelque élève d'Holbein, qu'Holbein lui-même a peut-être peintes, tant l'art était une chose populaire alors! C'est là qu'Erasme est à son aise; c'est là qu'il aime, après un modeste dîner qui lui a laissé toute la liberté de son esprit, à s'entretenir avec ses amis, tantôt de l'antiquité littéraire, tantôt de la philosophie chrétienne, science sublime qu'il a osé le premier mettre au niveau, sinon au-dessus du dogme, et dont il parle avec tant d'abondance et d'onction, principalement devant la petite chapelle du Christ qui est au fond du jardin. Sur le soir, les amis se quittent, emportant chacun quelque petit présent de leur hôte, celui-ci un livre, celui-là une horloge, cet autre une lanterne, Erasme un étui rempli de plumes de Memphis (ce sont les plus renommées), présent délicat pour lui qui fait un si bon usage de la plume, comme ne manque pas de lui dire son hôte (1).

Les moines, attaqués par Erasme dans leurs excès de table, imaginèrent de lui renvoyer le reproche, et disons le mot sans périphrase, le traitèrent d'ivrogne. Erasme, se plaignant sans cesse du mauvais vin et vantant indiscrètement le bon, avait pu donner prise sur ce point. Mais de là à en faire un excès monacal, il y avait loin. Erasme avait sur le vin des opinions hygiéniques qui feraient sourire la médecine moderne. Il le croyait bon pour sa gravelle, et en prenait par régime; mais comme en fait de vin, le régime touche de bien près au goût, et le goût à l'abus, peut-être lui était-il arrivé parfois de s'abandonner. Voici quelques phrases charmantes sur les effets du vin de Bourgogne, qui auraient pu servir de pièce victorieuse aux moines ses accusateurs, si la lettre d'où je les extrais n'avait été en mains d'amis (2). Pour un homme sobre, je confesse que ces phrases sont tant soit peu bachiques : « J'avais, écrit-il à Marc Laurin, goûté auparavant

(1) Colloques : *Convivium religiosum*, passim.

(2) Lettres, 756.

des vins de Bourgogne, mais durs et chauds; celui-là était de la couleur la plus réjouissante; vous auriez dit une escarboucle : ni trop dur, ni trop doux, mais suave; ni froid ni chaud, mais liquoreux et innocent; *si ami de l'estomac qu'en boire beaucoup n'eût pas fait grand mal*; et, ce qui se voit rarement dans les vins rougeâtres, relâchant légèrement le ventre, à cause, j'imagine, du surcroît d'humidité qu'il développe dans l'estomac. O heureuse Bourgogne, ne fût-ce qu'à ce seul titre; province bien digne d'être appelée la mère des hommes, elle qui possède un tel lait dans ses veines! Ne nous étonnons pas si les hommes des temps anciens adoraient comme des dieux ceux dont l'industrie avait enrichi la vie humaine de quelque grande invention utile! Celui qui nous a montré ce que c'était que le vin, qui nous l'a donné, encore que ce fût assez de nous le montrer, celui-là ne nous a-t-il pas donné la vie plutôt que le vin? » Avant de rien conclure de cet hymme en l'honneur du vin, n'oublions pas qu'Erasme l'écrivait à cinquante ans passés, et qu'il était entré dans cet âge apauvri dont on a dit que le vin est le lait.

V.

Rôle d'Érasme et de ses amis. — La république chrétienne et littéraire. Première période de la vie d'Érasme.

Mais ce qui rendit surtout Erasme odieux aux moines et aux théologastres, comme il appelle les dialecticiens de l'école de Duns Scot, ce fut son rôle littéraire, si brillant et si actif; et chose singulière, il excita peut-être plus de haines par ses paisibles travaux sur l'antiquité profane, que par ses critiques des mœurs et des institutions monacales, ses railleries contre l'étalage du culte extérieur, ses insinuations semi-hérétiques contre quelques dogmes consacrés même par les chrétiens d'une foi éclairée. A quoi cela tient-il? Est-ce que la science fait plus peur à l'ignorance que le doute à la foi? Est-ce que la foi des moines, extérieure, disciplinaire, pour ainsi dire, mais nullement profonde,

était plus tolérante que leur ignorance? Est-ce enfin qu'il y avait moins de péril pour eux à ce que le monde fût agité de dissensions religieuses, qu'à ce qu'il fût éclairé par la lumière des lettres anciennes, et remis dans la grande voie de la tradition grecque et latine? Quoi qu'il en soit, Erasme les irritait surtout par sa gloire littéraire : ils attaquaient sa latinité comme trop étudiée pour ne pas cacher des piéges à la foi, et ils en parlaient devant le peuple comme d'une langue diabolique; mettant à l'index, dans leurs chaires, ces livres charmans que tous les gens instruits de l'Europe lisaient avec enthousiasme, et dont il se faisait des éditions à vingt-cinq mille exemplaires. Erasme lui-même sentait bien que des deux haines qu'il inspirait aux moines, au double titre de réformiste mitigé et d'homme de lettres plein de gloire, la plus vive s'adressait à l'homme de lettres, et que si ses ennemis pouvaient bien se contenter de mettre au feu ses livres de controverse religieuse, ils auraient volontiers demandé le fagot pour l'auteur lui-même des ouvrages littéraires. La vraie querelle, dit-il en mille endroits de ses ouvrages, c'est celle qu'on fait aux lettres; les vrais ennemis, ce sont les anciens qu'on veut faire rentrer dans leurs tombes; le fond de la guerre religieuse, c'est une guerre de l'ignorance contre la lumière de l'antiquité.

Quel beau rôle c'était que le rôle littéraire d'Erasme! Que l'écrivain avait de grandeur alors! Plus respecté des peuples que le prêtre lui-même, plus écouté, plus obéi, il avait toute l'Europe pour patrie, et il parlait à une république universelle dans une langue encore maîtresse du monde! Quand on vit dans une époque de littérature malheureusement individuelle, où l'écrivain n'est l'organe que de soi, et a également peur de penser comme le public et d'écrire dans la même langue, où les peuples ne sont attirés vers l'homme de lettres que par une vaine curiosité, et ne le prisent plus que par ce qu'il vaut et non par ce qu'il fait, on est frappé d'admiration pour ce grand mouvement littéraire de l'époque d'Erasme, pour ce concours universel de tous les écrivains de tous les pays à une œuvre commune, œuvre de renaissance plutôt que de création, œuvre de débrouillement plutôt que de génie, mais d'où sont sorties les trois grandes littératures de l'Europe occidentale, la littérature anglaise, l'allemande, et la

plus grande des trois, la française. Il n'y a pas de plus beau spectacle que celui de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, renaissant à leur tour, comme l'Italie, et se rattachant à l'antiquité grecque et latine, comme trois membres, long-temps égarés et perdus, de la grande famille humaine, comme trois races d'hommes qui rentrent dans le sein de l'humanité; et il n'y a pas non plus de plus grand rôle que celui de ces écrivains qui portent le flambeau dans ces ténèbres du moyen-âge, et qu'on entend crier sur tous les points de l'Europe occidentale, à chaque pas qu'ils font en avant : Italie! Italie! Tous sont à tout; tous essaient de lever le voile par un coin : l'un retrouve le système monétaire des anciens, l'autre leur médecine, l'autre leur géographie, l'autre leur système céleste, l'autre leurs usages domestiques; celui-ci réédite leurs livres, celui-là les commente; quelques-uns se vouent au grec, un plus grand nombre au latin, les plus ardens à ces deux langues à la fois, et encore aux langues intermédiaires, au grec et au latin du bas-empire, afin de retrouver à la fois tous les anneaux de la grande chaîne de la tradition. La presse, cette nouvelle reine du monde, dès ce temps-là adorée et haïe, comme la plus grande de toutes les puissances; la presse, avec ses cent mille bras, avec ses ouvriers, hommes supérieurs, les Alde, les Froben, suffit à peine à fixer toutes ces découvertes simultanées. C'est un éclatant réveil de toutes les intelligences; c'est le sens revenant aux hommes; c'est le soleil se levant sur les brumes de la Germanie, de l'Angleterre et de la France; c'est, comme ils le disaient dans leur langage alors si pittoresque, le génie de l'antiquité chassant devant lui les épaisses ténèbres de l'ignorance! Quel moment! quelle vie! quel enthousiasme! Combien j'admire Erasme, le premier de tous ces écrivains, le plus fécond, le plus infatigable, travaillant debout, toujours, après le repas, entre deux sommeils, ne laissant jamais d'intervalles dans sa pensée, corps d'argile, esprit de diamant (1), composant pour lui, pour ses amis, « qui lui extorquent çà et là quelques petits traités, » se mettant au service de tout le monde, comme un homme « qui ne peut se résoudre à rien refuser, » fournissant de la *copie* à l'ou-

(1) Lettre. *Ingenium adamantinum*, 88. E.

vrier qui lui remet des *épreuves*; — pourquoi craindrais-je la langue de la presse? — écrivant à la porte de l'imprimerie de Froben pour économiser le temps, suffisant à tout, rarement découragé, même aux deux époques de l'année où se tient la foire de Francfort, au printemps et au commencement de l'automne, époques où tous les libraires attendent ses livres, « où de tous les points du monde lui arrivent par tas » des lettres de toutes sortes de correspondans, avides de montrer à leurs amis une réponse où ils seront finement loués, papes, rois, princes, prélats, hommes, femmes, abbesses de couvent, nonnes, châtelaines, correspondans si nombreux, si exigeans, que sa santé y succombe, et que, pour échapper aux réponses développées et catégoriques, il est obligé de faire à quelques-uns l'innocent mensonge qu'il a perdu leurs lettres, et qu'il n'y pourrait répondre de point en point!

Ce n'est pas la paisible universalité de Voltaire, riche, indépendant, pouvant faire des dons de ses livres, écrivant à qui lui plaît, et seulement quand il est sûr du résultat de ses digestions, honorant ses correspondans, sauf les souverains, de billets plutôt que de lettres, attendu plutôt que pressé, ayant beaucoup de loisirs, et pas un ennemi sérieux. Erasme ne s'appartient pas; malade, mourant, il faut qu'il soit à sa tâche; il faut qu'il dicte pour se reposer d'écrire, qu'il écrive pour se reposer de dicter; il faut qu'il use sa vie au service des autres, sans en garder une heure pour lui, qu'il sourie dans les douleurs, qu'il tourne de jolies phrases aux princes lettrés dans les angoisses de sa gravelle, et qu'il distille des flatteries sur son lit de souffrance; martyr à la fois des plus grandes et des plus petites choses de son époque, de la liberté de conscience et de la manie de controverse, de la puissance et de la mode. — Et tout cela dans les incertitudes d'une vie précaire, avec les dons de quelques princes obérés pour tout fonds de fortune, et le *casuel* de ses écrits plus admirés que payés; entouré d'ennemis puissans qui peuvent lancer contre lui les populaces catholiques de la Flandre et de l'Allemagne, au milieu de la peste et de la guerre, dans les sales auberges de l'Allemagne, ou dans des villes en sédition, non pas même avec la santé seulement délicate de Voltaire, santé choyée et mise en serre chaude par un médecin à demeure, mais avec

des crises de mort une ou deux fois l'an, et, pour se traiter, des médecins de passage! Certes si la gloire se mesurait au labeur de l'homme, il ne devrait pas y avoir un nom plus glorieux que celui d'Erasme! Mais la gloire n'est que la réunion de plusieurs convenances, les unes dépendant de l'homme, les autres de son pays et de son époque, quelques-unes de la langue dans laquelle il écrit; c'est l'œuvre commune du génie de l'écrivain, d'une époque recueillie et désintéressée qui peut entendre des vérités de tous les temps, d'un peuple arrivé à ce point d'intelligence littéraire où se font les grands monumens de l'art, d'une langue qui a atteint son point de perfection et de fixité. Or, toutes ces convenances, dont la première seulement a pu donner la gloire, témoin Shakspeare, ont manqué à Erasme. C'était un grand esprit, mais point un homme de génie. Son époque, inquiète et turbulente, n'avait l'oreille qu'aux choses de polémique religieuse, choses essentiellement contingentes. Son public aspirait à l'intelligence littéraire, mais en était bien loin encore. Sa langue était une langue morte. Les livres qui restent sont ceux où il est parlé dans un beau langage des choses qui ne passent pas, c'est à savoir du fond même de l'homme, des motifs de ses actions, de ce qu'il y a en lui de constant et d'immuable, même dans ses changemens, et la gloire ne va qu'aux livres qui restent. Mais c'en est une relative, et de grand prix, que celle d'avoir été l'homme d'un temps, d'un moment, d'où devait sortir une longue et majestueuse suite de temps et de momens meilleurs. C'est là la gloire d'Erasme.

Du reste, Erasme ne fut que le premier d'une pléiade d'hommes éminens dont quelques-uns ne sont plus connus que de nom, et que j'essaierai peut-être de faire revenir un moment sur la scène, si je m'aperçois que ces premières études sur Erasme n'ont pas déplu; tous ouvriers du même œuvre, avec des talens inégaux, et des positions sociales différentes; ames illustres, avec plus de bien que de mal, et plus de vertus que de travers; gens de lettres qui se flattaient les uns les autres, car où trouver des gens de lettres qui ne se flattent pas entre eux? mais qui savaient aussi se dire la vérité, et qui, après tout, n'avaient guère à se complimenter réciproquement que pour des travaux de jour et de

nuit, vrais travaux d'Hercule qui ont nettoyé le chemin pour les belles époques de l'art moderne.

C'était Guillaume Budé, espèce de Caton littéraire très redouté, tonnant contre les mœurs de son siècle, en même temps qu'il débrouillait le système monétaire des anciens, et qu'il commentait les Pandectes; homme austère, à la paupière contractée, au visage souffrant et ironique, comme nous le représente une gravure d'après Holbein, le portraitiste de tous ces hommes célèbres, et l'ami de plusieurs, ayant tout autour de l'œil gauche des cicatrices de petite vérole qui lui donnent l'air dur, et la bouche légèrement détournée par des habitudes maladives; écrivain amer, aigre-doux, esprit difficile, mais prodigieux savant, dont toutes les lettres à Erasme sont mi-parties de grec et de latin, deux langues qu'il écrivait au courant de la plume, et avec une singulière énergie; qui se disait le mari de deux femmes, sa femme légitime d'abord, et la philologie; qui eut trop d'amour-propre et trop d'ambition du premier rang pour être l'ami de cœur d'Erasme, mais qui fut trop honnête homme pour en être l'ennemi.

C'était Thomas Morus, caractère charmant, homme plein de grace, que nous ne nous figurons guère que sous les traits de l'intraitable censeur du mariage d'Henri VIII avec Anne de Bouleyn, mais qui était enjoué, souriant, de manières aimables, avenant, aimant la plaisanterie, dit Erasme, comme s'il eût été né pour cela, et qui semblait plus destiné à égayer un festin de doctes et de femmes aimables qu'à porter noblement sa tête à l'exécuteur des hautes œuvres de Henri VIII.

C'était Colet, le doyen de Saint-Paul, homme d'une vertu héroïque, ayant eu toutes les passions qui peuvent ruiner la conscience et souiller la vie, et, à force de lutter, les ayant vaincues; chrétien austère, haïssant les moines et les couvens, ennemi des évêques, qui sont des loups, disait-il, et non pas des pasteurs; ouvrant des écoles pour l'instruction religieuse et littéraire des enfans, et en confiant l'administration et l'enseignement à des hommes d'une probité éprouvée, et mariés; méprisant la scolastique et ses puériles disputes, et s'exposant à la haine des évêques scotistes; de mœurs douces, aimables, obligeantes, sauf en un point pourtant, je veux dire jusqu'à l'argent, dont il avait la maladie, et dont il

ne se séparait que s'il était tiré par une passion plus forte, du reste ayant perfectionné l'art de refuser avec politesse, et de payer les gens en flatteries. Erasme lui demandait de l'argent, peut-être son dû, car je lis quelque part que Colet lui commandait de petits ouvrages pour sa classe (1) : « Les plaintes que vous faites de votre fortune, répond Colet, ne sont pas d'un homme courageux. Je ne doute pas que vos commentaires sur les saintes Écritures ne vous rapportent beaucoup d'argent, pourvu que vous ayez espoir en Dieu; c'est lui qui viendra le premier à votre aide et qui poussera les autres à vous soutenir dans une si sainte entreprise. J'admire que vous me proclamiez heureux ! si c'est de ma fortune que vous l'entendez, ma fortune est nulle, ou si petite, qu'elle peut à peine suffire à mes dépenses. Ah ! je me croirais vraiment heureux, si, même dans la dernière pauvreté, je possédais la millième partie de votre science ! »

C'était Louis Vivès, de Valence, polyglotte, encyclopédiste, déclamant dans le style de Cicéron et de Sénèque, d'une science prodigieuse, d'une modestie sincère, disant à Erasme qui avait pris mille détours pour adoucir la sévérité d'une critique : « Vous voulez être si plein de ménagemens avec vos disciples et vos amis, que vous leur en faites du chagrin; car ils pensent que vous les traitez ou en inconnus ou en égaux. Comment Vivès n'a-t-il pas pu vous persuader encore, par tant de paroles et d'actions, que vous ne sauriez lui faire de peine? »

Vivès se plaignait beaucoup des libraires, « gens qui mesurent et pèsent nos noms, disait-il, d'après leurs profits, » ce qui n'a pas cessé d'être vrai; il en dénonce un, d'Anvers, qui, pour éviter certain règlement de compte, n'est jamais chez lui quand Vivès y va. On a vu mieux que cela dans notre temps.

C'étaient encore, en divers pays de la république littéraire et chrétienne, Alciat, la lumière du droit, l'un des premiers qui pensèrent à rattacher l'étude des lois à celle de l'histoire, et à éclairer l'une par l'autre; — Bilibald Pirkhemeir, homme de guerre et philologue, qui s'occupait à la fois de recueillir des notes pour l'histoire de l'Allemagne, d'éditer la cosmographie de Ptolémée,

(1) Lettre 107 A. B.

et de commenter les sermons de Grégoire de Nazianze; — Sadolet, l'évêque de Carpentras, cardinal, secrétaire du pape Léon X, homme d'un esprit délicat, d'une rare douceur, païen par son amour intelligent et tendre pour l'antiquité, chrétien convaincu et tolérant, un de ces cicéroniens qui disaient, comme le cardinal Bembo et Léon X, *les dieux immortels*, au lieu de Dieu tout court, et qui terminaient leurs lettres comme l'abbé de Saint-Bertin à Jean de Médicis : « Puissent les dieux rendre ta Florence grande et florissante ! » du reste, d'une modestie noble et forte, qui rappelle celle de Vivès, et qui lui inspirait ces belles paroles adressées à Erasme, en lui envoyant un commentaire sur un psaume : « Si vous trouvez à y reprendre, mon cher Erasme, ne craignez pas d'en agir avec moi franchement et librement; et montrez-moi, surtout dans cette épreuve, cette foi de l'amitié, que je ne doute pas que vous n'ayez saintement gardée. » — C'était enfin Philippe Melanchton, le doux Melanchton, comme l'a peint Holbein, à l'œil avisé et tendre, portant son nom, ses mœurs, sa douce intelligence, écrits sur sa figure; homme supérieur, mais effacé, qui ne semblait guère que réfléchir les qualités et les talens de ses illustres amis, Erasme et Luther, mais qui les surpassait peut-être par ce désintéressement de l'ange, qui lui faisait aimer tous ceux qu'il admirait, et voir, à travers les ténèbres des passions de ses amis et les fumées de leur rôle extérieur, quelles étaient leurs qualités réelles et ce qu'ils valaient aux yeux de Dieu.

Outre ces hommes d'élite, d'autres, encore inégalement utiles à l'œuvre commune, composaient cette armée de dialecticiens, de théologiens philosophes, de philologues, d'annotateurs, d'éditeurs, dont Erasme était le roi : royauté agitée, inquiète, comme toutes les royautés, qui avait ses ennemis et ses flatteurs, ses idolâtres et ses envieux; qui tomba, presque au moment même où Erasme commençait à en jouir, devant celle d'un homme plus grand que lui, Luther, dont le nom, après avoir été quelque temps l'égal du sien, devait enfin le couvrir et l'effacer. — Nous en sommes arrivés vers l'an 1519. Erasme est en pleine possession de sa gloire : trois jeunes rois, les plus grands de l'Europe, montés sur le trône environ dans le même temps, François Ier, Charles-Quint, Henri VIII, se disputent à qui l'aura pour sujet volon-

taire ; les papes lui écrivent pour lui mander leur avènement, et lui offrir l'hospitalité publique à Rome; les petites royautés, à l'exemple et à l'envi des grandes, les provinces et les villes à l'instar des royaumes, le convient à venir dans leur sein jouir d'un repos glorieux ; tout le monde le flatte, même Luther ; toutes les presses d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, reproduisent ses écrits; tout ce qui lit ne lit qu'Erasme; une comparaison qu'il publie entre Budé et Badius, grand philologue d'alors, fait assez de bruit pour que François Ier s'en fasse rendre compte dans son conseil, comme d'une affaire d'état; tout ce qui écrit imite sa manière, et ses adversaires même ne peuvent l'attaquer qu'en lui renvoyant son propre style; le monde, tout plein de guerres prochaines, tout ému de l'ébranlement que doivent y causer bientôt l'ambition de trois jeunes princes, et les grands intérêts de civilisation universelle dont elle sera l'instrument aveugle, fait un moment silence autour d'Erasme, d'Erasme qui a ressuscité l'antiquité et l'Evangile, comme disent ses admirateurs; il vient d'avoir cinquante ans, il n'est pas beaucoup moins nécessiteux qu'au commencement de sa vie, et toujours d'une santé chancelante, mais soutenue par la noble fièvre de la célébrité ; — eh bien! ce silence, ce moment unique, cette attention des peuples suspendue autour d'Erasme, tout à coup une grande voix, partie de Wittemberg, une voix rude et injurieuse, la voix d'un homme du peuple, s'en empare; Luther a détrôné Erasme!

NISARD.

La suite au prochain numéro.

LE

PARLEMENT ANGLAIS

EN 1835.

I.

La Chambre des Communes.[1]

Les chambres où se rassemble le parlement anglais n'ont pas l'aspect théâtral des salles de spectacles politiques que vous avez bâties en France pour les représentations de votre gouvernement représentatif.

Entrons à la chambre des communes. Là point d'amphithéâtre pour les dames; point de loges pour les pairs, ni pour le corps diplomatique. Une étroite galerie seulement est réservée aux journalistes, une autre, plus spacieuse, ouverte au public. D'ailleurs, aucun luxe de marbres, de statues et de dorures. C'est véritablement une chambre, — une vaste chambre, plus longue que large, sans ornemens, et toute nue.

Supposez que notre regard plane sur elle de la tribune publique.

Vis-à-vis de nous, au fond, est une manière de guérite, surmontée

(1) Notre collaborateur nous enverra successivement de Londres une série d'articles sur la session parlementaire et la saison politique et littéraire de 1835. (*N. du D.*)

des armes royales. Là, sur un fauteuil de cuir vert, siége le *speaker* en robe noire, en mitaines grises, gravement coiffé d'une immense perruque, dont les ailes abaissées lui tombent jusqu'à la ceinture.

A ses pieds est un étroit bureau où se tient le chef des greffiers, appuyant sur ses deux mains une large face qui sourit imperturbablement sous le fer à cheval de sa petite perruque à rouleaux.

Les banquettes où siégent les membres sont rangées carrément en étages, à droite, à gauche, et en face du *speaker*.

Il n'y a pas plus de chaire pour les orateurs que pour le président. On se tient où l'on veut, assis ou debout, le chapeau sur la tête. Chacun parle de la place où il est. On se découvre cependant pour parler. Ce n'est pas à l'assemblée, c'est au *speaker* qu'on est censé s'adresser; aussi se tourne-t-on vers lui et dit-on *sir*, et non pas *gentlemen*.

J'aime chez les représentans du peuple ces allures sans façon et toutes bourgeoises. Cela montre bien que ces communes se réunissent pour faire les affaires du pays, et non pour jouer la comédie.

C'est à trois heures que le *speaker* entre dans la salle, précédé du chef des huissiers, la masse sur l'épaule, suivi du sergent d'armes, l'épée au côté, en habit noir à la française. Une fois au fauteuil, le *speaker* compte les membres présens. S'il y en a quarante, la séance est ouverte, quand le chapelain a récité les prières, que chacun écoute debout et découvert, regardant le dossier de sa banquette.

D'ordinaire, les premières heures ne s'emploient qu'en des travaux de médiocre importance. On discute des bills concernant les localités ou les intérêts privés. Les bancs commencent à se peupler de huit à neuf heures du soir. La chambre n'est guère en bon nombre avant minuit. C'est de minuit à deux heures du matin que se traitent en général les grandes questions qui aboutissent à un vote sérieux.

Les Anglais sont ainsi. Ils se défient outre mesure de la légèreté de leur esprit. Ils estimeraient dangereux de s'embarquer dans les affaires graves, si leur dîner ne les avait lestés suffisamment. Il faut qu'en buvant leur vin et leur grog, ils aient eu le loisir de méditer et de mûrir leurs opinions et leur éloquence.

Quand il n'était encore que M. Brougham (c'était son bon temps), lord Brougham ne venait jamais aux communes sans avoir vidé deux ou trois pleins flacons de porto. C'était au fond de son verre qu'il puisait alors le calme, la sagesse et la discrétion. Mais depuis qu'il est de la chambre des pairs, qui expédie toute la besogne de cinq à six heures, lord Brougham en est réduit à parler à jeun. C'est pourquoi maintenant

il est toujours ivre. La sobriété de son estomac fait l'intempérance de sa langue et de son cerveau.

C'est ce prolongement continuel des séances dans la nuit qui empêche la chambre des communes de siéger les samedis. L'empiétement sur le dimanche serait autrement un sacrilége législatif inévitable, et le parlement, il faut en convenir, aurait mauvaise grace à déroger lui seul aux lois puritaines qu'il maintient si rigoureusement, et qui prescrivent, durant les vingt-quatre heures du saint jour, une oisiveté si absolue et si universelle.

Deux mots de statistique personnelle à présent.

La chambre complète compte quatre cent soixante-et-onze membres pour l'Angleterre, vingt-neuf pour le pays de Galles, cinquante-trois pour l'Écosse, cent cinq pour l'Irlande, en tout six cent cinquante-huit. Dans les grandes occasions, bien peu d'entre eux manquent à leur poste. Six cent vingt-deux ont voté au commencement de cette session lorsqu'il s'est agi de l'élection du *speaker* actuel. M. Abercromby, l'élu de l'opposition, l'emporta seulement de huit voix sur sir Charles Manners Sutton, le candidat du ministère d'alors.

Vous voyez que la chambre est partagée en deux moitiés presque égales. D'un côté, le ministère et les réformistes; de l'autre, les conservateurs, l'opposition d'aujourd'hui.

Chacune de ces grandes divisions se pourrait subdiviser peut-être. Si vous y teniez, on vous montrerait, parmi les réformistes, des whigs, des réformateurs-radicaux, des radicaux purs et des *repealers* (1); parmi les conservateurs, de vieux tories et des demi-conservateurs.

A quoi bon? Ce ne serait pas chose facile que de démêler ces nuances diverses et incertaines. D'ailleurs, chaque jour, elles s'effacent pour se ondre en deux seules couleurs distinctes.

Existe-t-il des whigs d'abord? Les whigs sont-ils un parti? Mais non. y a quelques grands seigneurs, il y a quelques ministres-lords dont es ancêtres étaient whigs. Ils ne le sont plus eux-mêmes. Pour continuer d'être les chefs d'un vrai parti politique, ils ont dû se convertir au radicalisme, et se faire les interprètes et les avocats des exigences populaires. Qu'en est-il résulté? Les whigs et les radicaux se sont absorbés les uns dans les autres. A voir tant de concessions libérales obtenues par l'Angleterre, les catholiques irlandais ont fait comme les radicaux purs; ils ont ajourné leurs prétentions extrêmes; ils ont cessé

(1) Les *repealers* sont les membres irlandais qui demandent le rappel de l'union entre l'Irlande et l'Angleterre.

de demander le rappel de l'union. Sous les ordres d'O'Connel, ils marchent derrière les troupes ministérielles, et les soutiennent de façon à les empêcher de reculer, quoi qu'il arrive.

Dans le camp de l'opposition, la fusion est pareille. Sir Robert Peel a mis à tous les tories le même uniforme de conservateurs. Il n'est pas jusqu'au petit bataillon irrésolu de lord Stanley qui n'ait pris récemment avec son chef la nouvelle livrée des défenseurs de l'église et du trône. Le tiers-parti n'a pas mieux réussi de ce côté de la Manche que du vôtre.

Donc la question est simple et nettement posée. C'est la grande querelle à vider entre la vieille société et la société nouvelle, la même qui a commencé chez vous en 89; seulement, si le trône est sage, toute la guerre pourra s'achever ici sur le terrain parlementaire.

Le champ de bataille actuel au moins est devant vous. Vous avez l'armée des réformistes et celle des conservateurs en présence, ne reconnaissant chacune qu'un mot d'ordre, qu'une bannière; la première, plus forte, plus hardie, mais ayant un état-major trop nombreux peut-être, et une arrière-garde plus pressée d'arriver que le corps principal; la seconde, plus compacte, plus disciplinée, plus obéissante à son unique général.

Toutefois, si grand que soit des deux côtés l'acharnement, vous ne verrez guère dans leurs hostilités les parties belligérantes se départir de leurs habitudes de loyauté chevaleresque.

Il y a une sorte de droit des gens parlementaire à l'usage de la chambre.

L'opposition ne profitera jamais de l'absence d'un ministre pour interpeller ses collègues touchant des questions en dehors de leurs départemens.

Un ministre n'introduira jamais non plus un bill à l'improviste; la courtoisie est grande sous ce rapport de part et d'autre. Les cartels sont échangés en règle : ce sera tel jour, à telle heure. Si quelqu'un déclare être empêché de venir au moment indiqué, on précipite ou l'on diffère la motion selon sa convenance.

S'agit-il d'un vote important où l'on prévoit une majorité douteuse, quelque urgente affaire qui l'appelle, nul ne désertera son poste à moins d'avoir trouvé parmi ses adversaires un membre également désireux de s'absenter. On convient alors de s'abstenir ensemble, et ce double engagement est sacré.

En vient-on aux mains, la mêlée est épaisse souvent, mais on ne s'y porte que des coups généreux et par devant.

Pourtant le bruit des interruptions approbatives ou mécontentes

étonne et terrifie une oreille étrangère, surtout peu accoutumée aux discordances de la prononciation anglaise. C'est un bruit saisissant, inoui, d'autant plus étrange, que d'abord vous ne savez d'où il sort. Ils sont là six cents hommes assis qui poussent des cris de joie ou de colère sauvages, et leurs corps demeurent immobiles; leurs traits gardent le calme et le flegme ordinaires. Ces tumultes ont quelque chose de fantastique.

— *Hear! hear!* — est le signe de satisfaction et d'encouragement. — Écoutez l'orateur! sa parole pénètre et touche le vif de la question; nous l'écoutons, écoutez-le.

— *Spoke! spoke!* — témoigne l'impatience, l'ennui, la lassitude. — « Vous abusez; vous en avez assez dit; vous avez parlé! » Le reproche est dur et impératif. Il est rarement encouru.

— *Order! order!* — est la provocation de rappel à l'ordre; c'est une sommation au *speaker* d'avertir et de réprimander celui qui a passé les bornes, car au *speaker* seul appartient le droit de prononcer la peine.

Le *speaker* résume en lui la toute-puissance de la chambre dont il est le délégué. Son autorité est souveraine au dedans comme au dehors. Sa charge en fait un très haut seigneur. Il a son palais de présidence; il tient des levers royaux où l'on n'est admis qu'en costume de cour. Chose singulière! ces hommes des communes qui entrent dans leur salle bottés, éperonnés, la cravache en main, le chapeau en tête, trouvent porte close chez leur président, s'ils n'ont pas les manchettes et l'habit à la française. Cette rigueur est déraisonnable. M. Hume a pourtant été mal venu récemment à s'élever contre elle. Le bon sens de ses objections a passé pour de la folie radicale. C'est que, chez les Anglais, les vieilles coutumes d'étiquette sont plus enracinées encore que les abus. Ils auront, soyez-en certains, réformé l'église, l'aristocratie, et peut-être la royauté, avant les perruques grotesques de leur magistrature. Leur révolution définitive sera faite que leur liberté gardera encore ses allures et sa toilette d'ancien régime.

Chez nous, la souveraineté réelle et incontestable (n'est-ce pas?) est dans les communes. Notre pairie n'est plus qu'un fantôme un peu plus dignement drapé, mais tout aussi fantôme que la vôtre. Eh bien! la pairie, qui en est réduite à obéir aux communes et à enregistrer leurs bills, la pairie conserve toutes ses apparences de suprématie! elle continue de mander les communes à sa barre, et les communes comparaissent debout, menées par leur *speaker!* et quand la pairie assise leur a signifié le consentement royal à leurs volontés, elles se retirent en

saluant à reculons! La véritable chambre haute consent de s'appeler et de sembler toujours la chambre basse.

Combien je préfère à ces levers cérémonieux de notre *speaker* les bals populaires du président de votre chambre des députés, qui n'a pas, lui, de consigne à sa porte pour empêcher les fracs d'entrer! J'aime surtout ses billets d'invitation numérotés: les quatre cent cinquante-neuf premiers pour les représentans du peuple, puis le quatre cent soixantième pour le duc d'Orléans, comme premier pair, et ainsi de suite. La pairie chez vous après le peuple; c'est bien, à tout seigneur tout honneur.

C'est dommage qu'en France vous ne changiez pas les abus en eux-mêmes comme vous en changez les noms et les costumes. Votre système est tout différent du nôtre, mais je doute qu'il soit le meilleur. Nous sommes des sujets fort respectueux; nous nous agenouillons aux pieds de notre royauté en la suppliant de prendre notre vouloir pour son bon plaisir. Vous autres, vous vous tenez debout et droits devant la vôtre, afin qu'elle vous mène par le nez, en vous laissant vous proclamer souverains tout à votre aise.

M. Abercromby, le *speaker* actuel, n'avait nullement sollicité l'honneur du fauteuil qu'à l'ouverture de la session lui a décerné le premier acte d'autorité des réformistes. Contraint qu'il est d'en maintenir, au nom de la chambre, les priviléges, il représente aussi dignement que le permet la grotesque coiffure qui lui est prescrite. Par un vrai bonheur, il a d'épais sourcils gris qui ne s'harmonient pas mal avec la teinte blanchâtre de sa perruque présidentale. Malgré cette énorme crinière qui l'ombrage, sa figure n'a rien de farouche; elle montre au contraire une gravité douce et affable; ses manières ont une noble aisance; il a bien aussi la parole sobre, la voix pleine et sonore qu'il faut, quand on a besoin de se faire entendre souvent d'une assemblée.

Mais les conservateurs ne lui pardonnent pas d'avoir, même involontairement, détrôné leur candidat. Ils regrettent les airs de dandy surannés et la vieille élégance fashionable de sir Charles Manners Sutton, qui, ayant vieilli au fauteuil, s'était habitué à regarder le torisme d'un lorgnon favorable.

Il est vrai que M. Abercromby, partisan prononcé des réformes, pour avoir accepté la présidence, ne s'est pas fait le censeur inexorable de ses amis radicaux. Ainsi, qu'O'Connell, provoqué par quelques lords imprudens, leur écrive au front de ces mots sanglans qui ne s'effacent pas, M. Abercromby a le tort grave de ne point s'interposer, afin d'empêcher les vengeances du grand orateur outragé. L'impartialité, selon les tories, serait de permettre leurs attaques sans autoriser la défense.

Je vous ai dit en masse et de haut l'aspect général et les habitudes principales de la chambre; il me reste à vous mener à l'une de ses séances. Nous choisirons celle où fut présenté le bill de réforme des corporations anglaises et galloises, qui, après un mois de débats, vient d'être enfin voté. Ce n'est pas que l'affaire ait été chaude. J'aurais pu vous faire assister à des escarmouches plus vives; mais il nous eût fallu prendre quelque discussion de détails interrompue pour être reprise. Ici le drame sera simple, un et complet; l'action principale mettra suffisamment en scène les trois premiers acteurs de la première assemblée politique.

Donc, le 5 juin, on savait que le soir lord John Russel devait apporter son bill aux communes. Quelle allait être cette mesure si longtemps promise et si impatiemment attendue d'un côté, si fort redoutée de l'autre? La curiosité était grande dans Londres; c'était le troisième jour des courses d'Epsom! n'importe. Chacun était revenu en ville; on avait laissé les paris de chevaux pour les paris politiques. Dès midi la foule encombrait les environs de Westminster; on se pressait aux portes du palais des chambres.

Après plus d'une lutte violente où l'art de boxer m'eût été fort secourable, j'avais réussi à me glisser dans la galerie publique moyennant ma demi-couronne.

A trois heures, les prières dites, le *speaker* ayant compté du bout de son petit chapeau plat à trois cornes les membres présens, comme il y en avait quarante et au-delà, la séance s'ouvrit.

Il fut d'abord longuement question d'un bill qui réglait la distribution des eaux dans la paroisse de *Mary-la-Bonne;* c'était un débat peu divertissant, mais M. Henry Lytton Bulwer, M. Hume et sir Francis Burdett prirent la parole tour à tour à plusieurs reprises, et j'attachai mon attention à leurs personnes, sinon à leurs discours.

M. Henry Lytton Bulwer est un jeune radical qui mène une vie tout-à-fait aristocratique. Il est renommé pour l'élégance de ses grooms et de ses voitures. Nul n'a de redingote noire si courte et si pincée; il parle bien et libéralement, d'une voix un peu aigre, la tête haute et crêtée, comme font les petits hommes; c'est le frère aîné du romancier, il est lui-même l'auteur d'un certain gros volume sur la France où il juge vos mœurs, votre société, votre politique et votre littérature avec un aplomb d'ignorante fatuité qui ne le cède en naïveté bouffonne qu'au livre absurde de lady Morgan. C'est un grand travers des Anglais que cette rage d'écrire ainsi sans connaissance, sans observation, sans étude, touchant tous les pays où ils passent. Il est fâcheux qu'un homme de

sens et d'esprit comme M. Henry Lytton Bulwer ait débuté dans les lettres par une gaucherie nationale si vulgaire.

M. Hume n'a rien de bien particulier qui distingue son extérieur; c'est une bonne, simple et épaisse tournure de bourgeois indépendant et sans façon. Son air seul, n'étaient ses discours, exprimerait une invincible aversion pour les habits de cérémonie. Son apparence ne dément pas son caractère. Vous ne vous l'étiez pas autrement imaginé. Son débit a l'aisance, la fermeté et la rudesse de ses opinions. L'un des doyens du radicalisme, réformiste inexorable et incorruptible, il a juré de ne siéger jamais que sur les bancs de l'opposition; c'est par fidélité à son serment, ce n'est nullement par sympathie, vous le pensez bien, qu'il a sa place maintenant dans les rangs des conservateurs.

Sir Francis Burdett diffère de M. Hume par la mise, la taille et la figure, autant que par la consistance. Représentez-vous un long personnage, d'environ cinq pieds dix pouces, en culottes de velours blanc à côtes, en bottines à revers et en frac bleu. Un gilet blanc, une cravate blanche, une petite tête chauve aplatie et poudrée, complèteront le portrait. Singulière destinée que celle des hommes publics, quand ils vivent trop long-temps! Sir Francis Burdett était pourtant, il y a dix années, aussi à la mode que sa toilette. Il était le favori de Westminster, l'orateur populaire des communes. Il se faisait enfermer à la Tour pour avoir trop osé en paroles contre la royauté. Maintenant il est suspect au pays; on le soupçonne de voter avec le torisme. On le dédaigne, on l'accuse de versatilité. — « Mais c'est vous tous qui avez changé, dit-il peut-être. Réformistes d'autrefois, vous êtes devenus radicaux! tories de mon temps, vous êtes réformistes aujourd'hui! Moi, j'ai gardé mes opinions et mon costume! — » Eh bien! c'est un tort à vous, sir Francis Burdett; il fallait vous transformer aussi, ou bien ne pas vieillir. Si vous étiez mort à propos, peut-être auriez-vous, à l'heure qu'il est, votre statue de bronze près de celle de Canning, sur la place de Westminster. Mais qui sait si demain ce peuple qui vous portait jadis en triomphe ne galonnera pas votre culotte blanche avec la boue de la rue du parlement?

Enfin la discussion s'épuisa touchant les eaux de *Mary-la-Bonne*. La chambre ayant à voter sur ce bill maussade, la tribune des journalistes et celles du public furent évacuées. C'est l'usage du parlement; ses divisions (1) n'ont invariablement lieu qu'à huis clos.

(1) Le vote général de la chambre, parce qu'il s'opère par la division des membres.

Quand je rentrai dans la galerie, la salle présentait un tout autre aspect. C'est que la petite pièce était achevée. La grande allait commencer. Les rangs de droite et de gauche se serraient d'instant en instant; chacun accourait à son poste.

Lord John Russel, le commandant officiel en chef des réformistes, avait paru au banc des ministres, à la droite du *speaker*. A ses côtés on distinguait ses principaux aides-de-camp, le chancelier de l'échiquier, M. Spring-Rice, au large front chauve, au visage de satyre, le parleur le plus habile, sinon la plus forte tête du cabinet; lord Morpeth, secrétaire pour l'Irlande, grand jeune homme que ses cheveux gris prématurés, qui paraissent blonds de loin, font ressembler à un bel adolescent timide et rougissant; lord Palmerston, vieux dandy joufflu dont la grosse figure semble s'épanouir plus satisfaite entre ses épais favoris, depuis qu'il n'est plus mené en laisse par M. de Talleyrand; lord Palmerston, qui n'a pas voulu être fait pair après son dernier réavènement ministériel, parce qu'il prétend que son éloquence a le champ plus libre aux communes qu'à la chambre des lords.

En face du groupe ministériel, et séparé de lui seulement par le bureau des greffiers, se tenait sir Robert Peel, entouré aussi de ses colonels conservateurs, parmi lesquels se distinguait, à ses formes grotesques, lord Granville Somerset, le Quasimodo de Westminster, que sa double bosse n'empêche pas d'être l'un des plus alertes à sonner le tocsin protestant contre le papisme.

Çà et là vous eussiez vu d'autres célébrités de l'assemblée : Daniel O'Connell, notre grand O'Connell, calme et absorbé dans la lecture d'un livre nouveau dont il coupait les pages, au milieu de ses fils, de ses neveux, de ses catholiques irlandais qu'on nomme sa queue, *his tail;* — queue si vous voulez, mais qui mène la tête de l'état; et auprès d'eux, lord Stanley, le jeune héritier de la maison des Derby, cet élégant ambitieux désappointé, qui n'avait encore déserté que de cœur les bancs des réformistes.

Puis, vous eussiez remarqué debout deux jeunes hommes aussi différens par la taille et la tournure que par les opinions, mais célèbres dans le monde de la mode l'un et l'autre, et qui, à ce titre, méritent également de vous être décrits.

Le premier, le vicomte Castelreagh, fils du marquis de Londonderry, conservateur effréné comme son père, mais moins naïf et plus discret. Mince, chétif, sans apparence et sans talent, ce n'est pas aux communes qu'il existe en réalité; ce sont les salons du *West-End* qui sont sa véritable atmosphère, c'est là que sa fatuité trouve seule-

ment l'air qu'il lui faut pour respirer. Lord Castelreagh est l'un des chefs de cette nouvelle école qui a régénéré le *fashionablisme* anglais. Or, cette école s'est absolument séparée de celle de Brummel, qui avait fondé sa puissance sur la toilette. Les nouveaux fashionables de la secte du noble lord affectent, au contraire, l'entière négligence et le laisser-aller des manières. Rien de voyant dans leurs équipages ni dans la tenue de leurs gens. Des voitures de couleurs foncées, des livrées sombres; pour eux-mêmes, une extrême simplicité de mise. Jamais de gilets à fleurs ou chamarrés; point de bijoux; tout au plus le bout d'une chaîne d'or à la boutonnière d'un habit noir; une bague ciselée qui trahit quelque mystérieux sentiment connu de toute la ville. D'ailleurs un raffinement surhumain de suffisance impertinente, un sublime mépris de tout ce qui n'est pas les cercles exclusifs où ils ont seuls accès; un jargon prétentieux qui se sert la plupart du temps du français pour traduire des phrases du genre de celle-ci : *Etiez-vous hier chez lady Hertford? Toutes les personnes existantes étaient là.* Donc, prenez lord Castelreagh comme le type parfait de cette première et suréminente catégorie des hommes à la mode à Londres.

Le second, M. Edward Lytton Bulwer, l'auteur bien connu de *Pelham* et de tant d'autres romans, est, comme son frère, un radical prononcé. Il est fort grand, et le paraîtrait davantage, s'il ne se tenait mal et tout courbé; il a de grands cheveux blonds bouclés; sa longue figure sans expression, ses gros yeux humides et fixes, ne révèlent guère en lui l'écrivain de génie. Je suppose que c'est un peu le succès incontestable de ses livres qui lui a ouvert les portes de la société exclusive, où il est très répandu. Pour la recherche de son costume, il appartient aux vieilles traditions fashionables. Vous ne le rencontrerez guère que débraillé, faisant flotter au vent les basques d'une somptueuse redingote doublée de satin ou de velours, avec des habits et des pantalons de nuances claires et éclatantes, et des bottes vernies; brandissant quelque canne au pommeau riche et incrusté : il rappelle ces *parvenus* de mauvais goût qui encombrent à Paris les avant-scènes de votre Opéra. Je ne nie point les mérites d'intérêt réel qui abondent dans quelques-uns des romans, d'ailleurs si pauvrement écrits, de M. Edward Bulwer; mais il ne semble pas qu'il eût dû s'exagérer leur valeur, au point de manifester l'orgueil suprême que trahissent à chaque page les tristes rapsodies qu'il a récemment publiées sous le titre de *l'Étudiant*. Je lui pardonnerais toutefois ce dernier ouvrage, plutôt qu'un trait qu'on m'a conté. Un jeune Américain s'était présenté chez lui l'autre jour, muni de lettres de recommandation. « Je suis enchanté de vous voir,

monsieur, dit M. Bulwer, mais je vous préviens qu'il me sera difficile d'avoir souvent cet honneur; j'ai déjà plus de connaissances que mon temps ne me permet d'en cultiver, et, en conscience, c'est bien à elles que je dois les momens dont je puis disposer. » Ne trouvez-vous pas que voilà une politesse qui renchérit sur l'amabilité britannique ordinaire? A suivre l'usage de son pays, M. Bulwer ne s'assujétissait pourtant pas beaucoup. Les Anglais ne se ruinent point en hospitalité. Un étranger leur est-il adressé, à moins que ce ne soit un personnage dont il y ait à tirer quelque profit, ils lui donnent un lourd et long dîner, qui a le souper pour dessert; puis, après l'avoir bien bourré de *roast-beef* et empli de vin de Porto et de grog, une bonne fois, après n'avoir rien épargné de ce qui pouvait l'étouffer, ils le congédient; et si le malheureux survit à cette chère, la porte de ses amphitryons ne s'ouvrira plus qu'à sa visite *d'indigestion*. Walter Scott, qui était peut-être bien un aussi grand romancier que M. Bulwer, ne se croyait pas dispensé de ce droit commun d'urbanité à l'égard des visiteurs qu'on lui recommandait. Loin de là, il les traitait plus hospitalièrement que ce n'est la coutume en Angleterre; il est vrai que Walter Scott n'était pas un grand romancier fashionable.

Là encore, vous eussiez reconnu le docteur Bowring furetant, trottant, allant d'un banc à l'autre, serrant toutes les mains qui se laissaient serrer. Je dis reconnu, parce que vous connaissez vraiment mieux que nous cet éminent docteur; comme il n'a pas perdu tout son temps à battre le pavé de votre capitale, il a découvert que le charlatanisme y était un moyen de succès tout puissant; il a pris la route la plus courte; il est allé droit aux journaux. Vos journaux, vous ne l'ignorez pas, quand on sait s'y prendre avec eux, sont la complaisance même. Bientôt il ne fut question que du docteur Bowring. Le docteur Bowring ne faisait point un pas qui ne fût enregistré; c'était le docteur Bowring par-ci, le docteur Bowring par-là, toujours partout et à tout propos M. Bowring le docteur; et votre honnête public, étourdi de ces coups de trompette, de considérer à la fin comme une sorte de Stratford-Canning commercial et littéraire, ce remuant et bruyant personnage sans cesse par voie et par chemin, dont nul ne comprenait d'ailleurs les missions obscures et anonymes. De ce côté du détroit on apprécie mieux les *puffs* de la presse, de sorte qu'on riait bien, je vous assure, quand ce docteur Bowring se pavanait chez vous si splendidement vêtu de l'importance qu'il avait achetée aux fabriques de vos feuilles. Il est revenu ici, mais sans rapporter ce glorieux manteau. On a retenu cela à la douane comme marchandise française prohibée. En

somme, M. Bowring est resté ce qu'il était devant, c'est-à-dire un réformiste plein du désir de profiter de la réforme, un pâle disciple de l'école utilitaire de lord Brougham; une manière de commis voyageur du *Foreign-Office*, parlant assez correctement trois ou quatre langues vivantes; un poète qui met des quatrains un peu diffus dans les *magazines;* au demeurant, le meilleur docteur du monde.

Cependant il était près de six heures; il n'y avait plus de combattant à attendre; c'était le moment d'ouvrir la lice. Selon l'ordre des motions du jour, le *speaker* appela le ministre de l'intérieur et lui donna la parole. Soudain les flots émus de l'assemblée s'apaisèrent; il se fit un profond silence; lord John Russel se leva.

Lord John Russel, le troisième des fils du duc de Bedford, est un tout petit homme qui n'aurait pas, je crois, cinq pieds de vos mesures; son exiguité le rajeunit presque : on ne lui donnerait pas volontiers les quarante-cinq ans qu'il a; une tête large par le front, mince par le menton, formant un peu le triangle; des cheveux châtains, courts et clair-semés, de grands yeux surmontés de sourcils bien arqués, un visage pâle, calme, doux et flegmatique, où perce une arrière-finesse, voilà ce qui frappe en son air; sa façon de dire est parfaitement d'accord avec son extérieur modeste et paisible; sa voix est faible et monotone, mais distincte; tandis qu'il parle, son corps ne s'anime guère plus que son discours; toute son action consiste à glisser sur son dos sa main gauche, pour aller saisir le coude de son bras droit, et à se balancer indéfiniment dans cette attitude.

Lord John Russel s'exprime simplement et sans effort; sa phrase est froide et sèche, mais claire et concise. Ecrivain plus serré qu'élégant, il apporte dans ses improvisations ses habitudes de style écrit; il n'a rien de la volubilité fatigante de votre ministre de l'intérieur; il ne dit que ce qu'il est nécessaire de dire, et il dit tout ce qu'il veut dire; son sarcasme, bien que glacé, n'en est pas moins incisif. La lame du poignard n'a pas besoin d'être rougie au feu pour blesser profondément; il n'a point ces étincelles soudaines qui électrisent et embrasent une assemblée; il a cette lueur paisible et constante qui la guide et l'éclaire. C'est un esprit sérieux plein d'idées applicables, résumées et résolues.

En moins d'une heure, le ministre eut déroulé tout le plan de son bill, et nettement exposé ses motifs et ses détails, non sans avoir décoché de bons traits acérés contre l'influence corruptrice des tories sur la constitution municipale dont il demandait la réforme.

Aussitôt lord John Russel assis, et au milieu des murmures divers

qu'avait excités son discours, sir Robert Peel s'élança vers le bureau et prit la parole.

L'ex-premier lord de la trésorerie est de taille moyenne : sa tournure serait élégante, n'était l'embonpoint qui commence à l'alourdir; sa mise est soignée sans tomber dans le dandisme; son air n'accuse pas non plus l'approche de la cinquantaine; ses traits réguliers ont une certaine expression de causticité dédaigneuse; il semble trop viser aux grandes manières; la distinction naturelle a plus d'aisance et d'abandon.

Au surplus, l'affectation étudiée est bien aussi le caractère dominant de son talent oratoire. Gestes et langage, tout trahit en lui la recherche prétentieuse. Il a plus qu'il ne faut du comédien à un orateur. C'est une fatigue de le voir s'agiter, se démener, tourner incessamment sur lui-même. Je n'aime pas qu'un homme d'état sache tant de poses gracieuses. C'est fort bien peut-être près d'une cheminée, en famille, de croiser une jambe sur l'autre et de remuer ses guinées au fond des poches de son pantalon. Que vous caressiez en un salon les revers de votre habit, ou que vous rejetiez en arrière les basques de votre redingote, votre contenance y gagne souvent; mais en public, et là surtout où se discutent les lois d'une nation, ce manége d'innocente coquetterie ne sied point. Sir Robert Peel abuse donc réellement de ses mains et de ses bras; il fait trop la roue. On perd presque sa parole dans le tourbillonnement continu de sa personne.

D'ailleurs, je le reconnais, son élocution est vive, facile, spirituelle; il y a plaisir à l'entendre. Sa rhétorique, appliquée aux affaires, me plaît fort. Il a tout ce que peut donner l'art de dire; mais la chaleur qui l'anime est factice. La vraie, celle qui se communique, lui manque. Il n'a pas de conviction. C'est bien là l'ambitieux tory déguisé qui, pour ressaisir les rênes d'or du gouvernement, s'est hypocritement affublé d'un manteau de réformiste, et qui passerait aux radicaux avec armes et bagages, s'il avait chance de remonter par eux au pouvoir qu'il convoite, et d'y rester.

Tout en acceptant sous d'amples réserves le principe du bill, sir Robert Peel avait renvoyé, en réponse aux insinuations amères de lord John Russel, certaines plaisanteries d'assez bon aloi qui avaient fort diverti l'assemblée.

Le ministre répliqua en quelques mots polis et fermes. La sérénité du noble lord est inexpugnable. Il est aussi parfaitement calme à la défense qu'à l'attaque. Je considère ce tempérament politique comme le plus souhaitable pour un homme d'état militant. Un pareil flegme déconcerte la furie des assaillans. On n'est jamais entamé quand on est si tranquille au combat.

Quelques observations de détails avaient été jetées par divers membres. Nul n'ayant contesté l'introduction du bill, la séance allait être suspendue. C'était bientôt la nuit et l'heure des dîners; on n'avait pas encore allumé les lustres; la chambre se levait en masse.

Un homme, en perruque brune bouclée, en redingote bleue, aux larges épaules, aux formes athlétiques, descendit des bancs ministériels et s'arrêta au milieu de la salle. A sa voix, chacun revint sur ses pas. Le silence recommença de régner. Cet homme était notre grand Irlandais, *l'agitateur géant*, comme ils l'appellent; — pour géant, ils ont raison. C'était O'Connell, notre O'Connell, ce vieillard énergique qui a plus de jeunesse et de vie à lui seul que tous les jeunes hommes des communes ensemble, que leur chambre elle-même tout entière.

L'obscurité n'était pas assez profonde pour me le cacher. Je le vois encore, debout sur ses grands pieds, le bras droit étendu, le corps penché; je l'entends. Son discours ne fut pas long; il ne dit que quelques mots, mais tout le ressort de sa puissance était en eux. Le lion caressait en grondant. Son approbation était impérative et menaçante. — « Ainsi le bill n'avait songé qu'à l'Angleterre et au pays de Galles! Fallait-il donc que l'Irlande fût toujours oubliée, qu'elle ne vînt jamais qu'après les autres? N'avait-elle pas, elle, assez de municipalités vénales et corrompues? Toutefois, il appuierait franchement et de tout son pouvoir le projet du ministère. C'était une noble et glorieuse mesure; il n'en souhaitait pas davantage pour l'Irlande. »

Il n'en souhaitait pas, c'est-à-dire qu'il n'en commandait pas davantage. Les souhaits d'O'Connell ne sont pas pour être dédaignés. Aussi M. Spring-Rice se hâta-t-il de lui donner pleine satisfaction. « Il n'y avait point à s'inquiéter, déclara le chancelier de l'échiquier; le gouvernement ferait également justice à l'Irlande. Elle aurait aussi la réforme de ses corporations, et peut-être dans la session même. »

— « Merci! murmura O'Connell, se mêlant à la foule des membres qui désertaient la salle en masse; je prends acte de cette promesse pour l'Irlande. »

L'Irlande! — *Ireland!* — Il faut l'avoir entendu la nommer, notre Irlande, avec cet accent ému, tremblant, frémissant, plein de tendresse, qui étreint et caresse chaque syllabe du nom chéri; il faut l'avoir entendu, pour comprendre le pouvoir de cette souveraine éloquence. Oui, l'amour vrai du pays donne une force surhumaine. C'est une arme irrésistible entre des mains capables de la manier, qu'une cause sainte, saintement et passionnément embrassée.

Je ne suis point surpris que ces conservateurs désespérés, qui voient leurs priviléges chancelans, près de rouler sous les coups d'O'Connell,

le traitent d'agitateur, de furieux, de destructeur. Mais parmi les réformistes eux-mêmes, comment a-t-il tant d'admirateurs inconsistans qui ne lui pardonnent point la violente amertume et l'inexorable âcreté de ses discours? Croient-ils donc, ces impassibles modérateurs, que des paroles mielleuses et la soumission des prières eussent obtenu le redressement du moindre de nos griefs irlandais? Non. S'il n'eût frappé rudement et sans pitié, sans mesure, le vieil édifice d'usurpation et d'intolérance serait debout encore tout entier. Qu'il poursuive, qu'il soit impitoyable. Il a fait une bonne brèche au mur; qu'il le jette bas. Renverser ainsi, ce n'est pas détruire; c'est déblayer le terrain pour fonder la liberté générale.

De fait, O'Connell est bien incontestablement le premier orateur et le premier homme politique du parlement. Amis ou ennemis, chacun le confesse, au moins intérieurement, le maître; c'est aussi le vrai premier ministre. Les membres du cabinet ne sont que des marionnettes habilement dressées qu'il fait mouvoir. En ce qui est de son influence sur les masses, elle est immense et générale. Ce n'est pas seulement dans notre Irlande qu'il est aujourd'hui l'idole populaire, c'est aussi bien en Ecosse et en Angleterre. Dieu lui prête vie! l'espérance et l'avenir de trois peuples sont en lui.

Je n'ai plus rien à vous dire de la séance du 5 juin, si ce n'est que j'y laissai assez de membres dévoués pour qu'elle pût continuer plusieurs heures encore divers travaux d'une importance secondaire. C'est une justice due à nos communes, la grande querelle politique n'y empêche nullement la marche des affaires locales et privées. En une seule nuit, elles expédient souvent plus de besogne que votre chambre des députés en tout un mois de trente journées.

Donc vous avez vu que l'opposition des conservateurs a fait pleine retraite devant le bill des corporations. Ce n'a pas été sans un grand crève-cœur, vous le pensez bien, mais une tactique prudente le voulait ainsi. Il fallait à tout prix se donner les airs de ne pas trop haïr la réforme. Ce plan ne manque pas d'habileté.

Mais l'opposition compte bien regagner son terrain dans l'affaire des dîmes irlandaises et de l'appropriation. C'est sur cette question qu'elle a fait halte et qu'elle accepte le combat. — « Nous avons suffisamment prouvé, s'écrient les proclamations, que nous sommes de raisonnables réformistes, mais notre amour du progrès ne va pas jusqu'à sacrifier l'église! A nous donc l'église et quiconque tient pour elle! l'église est en danger! » — Et leur église, cette fille ingrate et dénaturée qui a renié et dépouillé sa mère, d'appeler de tous ses cris les vieux préjugés

protestans au secours de ses champions; elle sonne partout le tocsin avec ces cloches qu'elle nous a prises à nos clochers. Partout elle plante des évêques dans les chaires de ses temples sans autels, et leur fait prêcher une croisade nouvelle contre le catholicisme. Écoutez-les :— Des innombrables sectes religieuses qui encombrent les trois royaumes, à les prendre par ordre alphabétique depuis les anabaptistes jusqu'aux unitaires, il n'y en a pas une de rigoureusement damnable et dangereuse! La secte papiste est la seule qui mette l'état, le trône et la propriété en péril. Il convient de brûler de nouveau le pape en effigie et processionnellement, comme sous la reine Élisabeth; et ce ne serait pas mal de brûler par la même occasion cette majorité impie des communes qui veut approprier une partie de la dîme protestante en Irlande à l'éducation des pauvres de toutes les religions! — Dieu merci, la voix égoïste et insensée des conservateurs n'aura crié que dans le désert. Leur fanatisme de mauvaise foi ne prévaudra pas contre le bon sens général; au dedans comme au dehors de la chambre, leur défaite est inévitable. Pour nous servir de la belle image de M. Sheil, notre premier orateur après O'Connell, l'église d'Irlande sera le cimetière du torisme et de l'intolérance protestante.

Je vous ramènerai sans doute bientôt aux communes à l'occasion de la lutte sérieuse qui va s'engager sur le bill de lord Morpeth. Je vous ferai passer alors en revue celles de leurs notabilités que je n'ai pas eu le loisir de vous montrer aujourd'hui; mais nous devons une visite d'abord à la chambre haute, à la chambre des lords où un autre spectacle et d'autres acteurs importans du drame politique nous attendent.

ANDREW O'DONNOR.

Londres, 21 juillet 1835.

LA QUENOUILLE

DE BARBERINE.

BÉATRICE D'ARAGON, reine de Hongrie.
Le comte ULRIC.
BARBERINE, sa femme.
ASTOLPHE DE ROSEMBERG.
Le chevalier ULADISLAS.
POLACCO.
COURTISANS, etc.

(*Bohême et Hongrie.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre.

Entrent ULRIC et BARBERINE.

ULRIC.

Quand le ciel est ainsi chargé de pluie et de brouillard, je ne sais que devenir.

BARBERINE.

Mon cher cœur, je vous demande une grace.

ULRIC, à la fenêtre.

Quel hiver! quel hiver s'apprête! Quels chemins! quel temps! La nature se resserre en frissonnant, comme si tout ce qui vit allait mourir.

BARBERINE.

Je vous prie d'abord de m'écouter, et en second lieu de me faire une grace.

ULRIC.

Que veux-tu, mon ame? Pardonne-moi : je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

BARBERINE.

Ni moi non plus, je ne sais ce que tu as; et la grace que vous me ferez, Ulric, c'est de le dire à votre femme.

ULRIC.

Eh! mon Dieu, non, je n'ai rien à te dire, aucun secret.

BARBERINE.

Je ne suis pas une Portia; je ne me ferai pas une piqûre d'épingle pour te prouver que je suis courageuse. Mais tu n'es pas non plus un Brutus, et tu n'as pas envie de tuer notre bon roi Mathias Corvin. Ecoute; il n'y aura pas pour cela de grandes paroles, ni de sermens, ni même besoin de me mettre à genoux. Tu as du chagrin. Viens près de moi; voici mes lèvres, c'est le vrai chemin de mon cœur, et le tien y viendra, si je l'appelle.

ULRIC.

Comme tu me le demandes naïvement, je te répondrai de même. Ton père n'était pas riche; le mien l'était; mais il a dissipé ses biens. Nous voilà tous deux, mariés bien jeunes, et nous possédons de grands titres, mais bien peu avec. Je me chagrine de n'avoir pas de quoi te rendre heureuse et riche, comme Dieu t'a rendue bonne et belle. Notre revenu est si médiocre! et cependant je ne veux pas l'augmenter en laissant pâtir nos fermiers; ils ne paieront jamais de mon vivant plus qu'ils ne payaient à mon père. Je pense à me mettre au service du roi, et à aller à la cour.

BARBERINE.

C'est en effet un bon parti à prendre; le roi n'a jamais mal reçu un gentilhomme de mérite; la fortune ne se fait point attendre auprès de lui, quand on te ressemble.

ULRIC.

C'est vrai; mais si je pars, il faut que je te laisse ici, car pour quitter cette maison, où nous vivons à si grand'peine, il faut être sûr de pouvoir vivre ailleurs; et je ne puis me décider à te laisser seule.

BARBERINE.

Pourquoi?

ULRIC.

Tu demandes pourquoi? Et que fais-tu donc maintenant? Ne viens-

tu pas de m'arracher un secret que j'avais résolu de cacher? Et que t'a-t-il fallu pour cela? Un sourire.

BARBERINE.

Et un baiser.

ULRIC.

Ah! que tes baisers m'appartiennent! qu'ils soient comme une source fraîche, et que tu me la verses goutte à goutte jusqu'à la mort! Mais, hélas! Barberine, ton sourire ne m'appartient pas; ta beauté est à tous les yeux, au premier passant qui lève la tête quand tu te penches à ta croisée.

BARBERINE.

Tu es jaloux?

ULRIC.

Non, mon amour, mais vous êtes belle; que feras-tu si je m'en vais? Tous les seigneurs des environs ne vont-ils pas rôder par les chemins? Et moi, qui m'en irai si loin courir après une ombre, ne perdrai-je pas le sommeil? Ah! Barberine, loin des yeux, loin du cœur.

BARBERINE.

Ecoute; Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terres que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée, et je m'endors contente sur ton cœur.

ULRIC.

Ange que tu es!

BARBERINE.

Je suis un ange, mais un ange-femme; c'est-à-dire que si j'avais une paire de chevaux, nous irions avec à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte, et que cela fît enrager les voisins. Je t'assure que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds.

ULRIC.

Eh bien donc?

BARBERINE.

Eh bien donc! le roi Mathias ne peut manquer de te bien recevoir, ni toi de faire fortune à la cour. Je te conseille d'y aller. Si je ne peux pas y aller aussi, comme je t'ai tendu tout à l'heure mes lèvres pour te demander le secret de ton cœur, ainsi, Ulric, je te tends la main, et je te jure que je te serai fidèle.

ULRIC.

Voici la mienne.

BARBERINE.

Celui qui sait aimer peut seul savoir combien on l'aime. Fais seller ton cheval; pars seul, et toutes les fois que tu douteras de ta femme, pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle regarde la route, et qu'elle ne doute pas de toi.

SCÈNE II.

Un banc devant un cabaret.

Le chevalier ULADISLAS et ROSEMBERG, assis.

ROSEMBERG.

Je ne connais rien de plus agréable, après qu'on a bien dîné, que de s'asseoir en plein air, avec des personnes d'esprit, et de causer librement des femmes sur un ton convenable.

LE CHEVALIER.

Vous allez à la cour du roi de Hongrie?

ROSEMBERG.

Oui, seigneur; c'est mon début.

LE CHEVALIER.

Ne doutez pas du succès, et vous en aurez. Pendant la dernière guerre que nous fîmes contre les Turcs, sous le vaïvode de Transilvanie, je rencontrai un soir, dans une forêt profonde, une jeune fille égarée.

ROSEMBERG.

Quel était le nom de la forêt?

LE CHEVALIER.

C'était une certaine forêt sur les bords de la mer Caspienne.

ROSEMBERG.

Je ne la connais pas, même par les livres.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre fille était attaquée par trois brigands couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et montés sur des chevaux excellens.

ROSEMBERG.

A quel point vos paroles m'intéressent! Je suis tout oreilles.

LE CHEVALIER.

Je mis pied à terre, et, tirant mon épée, je leur ordonnai de s'é-

loigner. Permettez-moi de ne pas faire mon éloge; vous comprenez que je fus forcé de les tuer tous les trois. Après un combat des plus sanglans...

ROSEMBERG.

Reçûtes-vous quelque blessure?

LE CHEVALIER.

L'un d'eux seulement faillit me percer de sa lance; mais l'ayant évitée, je lui déchargeai sur la tête un coup d'épée si violent, qu'il tomba raide mort. M'approchant aussitôt de la jeune fille, je reconnus en elle une princesse qu'il m'est impossible de vous nommer.

ROSEMBERG.

Je comprends vos raisons, et me garderai bien d'insister; la discrétion est un principe pour tout homme qui sait son monde.

LE CHEVALIER.

De quelles faveurs elle m'honora, je ne vous le dirai pas davantage. Je la reconduisis chez elle, et elle m'accorda un rendez-vous pour le lendemain; mais le roi son père l'ayant promise en mariage au pacha de Caramanie, il était fort difficile que nous pussions nous voir en secret. Indépendamment de soixante eunuques qui veillaient jour et nuit sur elle, on l'avait confiée depuis son enfance à la garde d'un géant nommé Molock.

ROSEMBERG.

Garçon! apportez-moi une autre bouteille.

LE CHEVALIER.

Vous concevez quelle entreprise! pénétrer dans un château inaccessible, construit sur un rocher battu par les flots, et entouré d'une pareille garde. Voici, seigneur étudiant, ce que j'imaginai; prêtez-moi, je vous prie, votre attention.

ROSEMBERG.

Sainte Vierge! le feu me monte à la tête!

LE CHEVALIER.

Je pris une barque, et gagnai le large. Là, m'étant précipité dans les flots, au moyen de certain talisman que m'avait donné un sorcier bohémien de mes amis, je fus rejeté sur le rivage, semblable en tout à un noyé; c'était à l'heure où le géant Molock faisait sa ronde autour des remparts; il me trouva étendu sur le sable, et me transporta dans son lit.

ROSEMBERG.

Je devine déjà; c'est admirable.

LE CHEVALIER.

On me prodigua des secours; quant à moi, les yeux à demi fermés, je n'attendais que le moment où je serais seul avec le géant. Aussitôt, me jetant sur lui, je le saisis par la jambe droite, et le lançai dans la mer.

ROSEMBERG.

Je frissonne; le cœur me bat.

LE CHEVALIER.

J'avoue que je courus quelque danger; car, au bruit de sa chute, les soixante eunuques accoururent le sabre à la main; mais j'avais eu le temps de me rejeter sur le lit, et paraissais profondément endormi. Loin de concevoir aucun soupçon, ils me laissèrent dans la chambre avec une des femmes de la princesse pour me veiller. Alors, tirant de mon sein une fiole et un poignard, j'ordonnai à cette femme de me suivre, dans le temps que les eunuques étaient tous à souper. Prenez ce breuvage, lui dis-je, et mêlez-le adroitement dans leur vin, sinon, je vous poignarde tout-à-l'heure. Elle m'obéit sans oser dire un mot, et bientôt les eunuques s'étant assoupis par l'effet du breuvage, je demeurai maître du château. Je m'en fus droit à l'appartement des femmes; je les trouvai prêtes à se mettre au lit, mais ne voulant leur faire aucun mal, je me contentai de les enfermer dans leurs chambres, et d'en prendre sur moi les clés qui étaient au nombre de six vingt. Alors, toutes les difficultés étant levées, je me rendis chez la princesse; à peine au seuil de sa porte, je mis un genou en terre: Reine de mon cœur, lui dis-je avec le ton du plus profond respect.... mais pardonnez, seigneur étudiant, je suis forcé de m'arrêter, la modestie m'en fait un devoir.

ROSEMBERG.

Non! je le vois, vous l'avez possédée! Ah! qu'il me tarde d'être à la cour! Mais ces breuvages inconnus, ces mystérieux talismans, où les trouverai-je, seigneur chevalier?

LE CHEVALIER.

Cela est difficile, cependant je vous ferai une confidence; tenez, si vous avez de l'argent, c'est le meilleur talisman que vous puissiez trouver.

ROSEMBERG.

Dieu merci, je n'en manque pas; mon père est le plus riche seigneur du pays. La veille de mon départ, il m'a donné une bonne somme, et ma tante Béatrice, qui pleurait, m'a aussi glissé dans la main une

jolie bourse qu'elle a brodée. Mes chevaux sont gras et bien nourris, mes valets bien vêtus, et je ne suis pas mal tourné.

LE CHEVALIER.

C'est à merveille, et il n'en faut pas davantage.

ROSEMBERG.

Le pire de l'affaire, c'est que je ne sais rien; non, je ne puis rien retenir par cœur. Les mains me tremblent à propos de tout quand je parle aux femmes.

LE CHEVALIER.

Videz donc votre verre. Pour réussir dans le monde, seigneur étudiant, retenez bien ces trois maximes : voir, c'est savoir; vouloir, c'est pouvoir; oser, c'est avoir.

ROSEMBERG.

Il faut que je prenne cela par écrit. Les mots me paraissent hardis et sonores. J'avoue pourtant que je ne les comprends pas bien.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez plaire aux femmes, affectez avec elles le plus profond respect dans les paroles; traitez-les comme des divinités, et dites hautement aux autres hommes que de ces mêmes femmes vous n'en faites aucun cas, mais seulement d'une manière générale, et sans jamais médire d'une seule plutôt que du reste. Par là vous obtiendrez deux choses, d'être le bienvenu en public, et d'exciter la curiosité en particulier. Quand vous serez assis près d'une blonde pâle, sur le coin d'un sopha, et que vous la verrez s'appuyer mollement sur les coussins, tenez-vous à distance, jouez avec le coin de son écharpe, et dites-lui que vous avez un profond chagrin. Près d'une brune, si elle est vive et enjouée, prenez l'apparence d'un homme résolu; parlez-lui à l'oreille, et si le bout de votre moustache vient à lui effleurer la joue, ce n'est pas un grand mal. A toutes, en général, dites qu'elles ont dans le cœur une perle enchassée, et que tous les maux ne sont rien, si elles se laissent voir jusqu'à la cheville. Mais surtout que toutes vos pensées près d'elles ressemblent à ces valets insolens qui sont couverts de livrées splendides. Ne pensez qu'à rendre agréable et honorable la route que vous prenez; pour ce qui est de votre but, elles le savent aussi bien que vous. Les hommes diront que vous êtes un libertin effronté; les femmes auront soin de prouver le contraire; en un mot, distinguez toujours scrupuleusement ces deux parts de la vie, la forme et le fond des choses. Ainsi vous remplirez la première maxime : « voir, c'est savoir, » et vous passerez pour expérimenté.

ROSEMBERG.

Continuez, de grâce, je me sens tout autre, et je bénis en moi-même le hasard qui m'a fait vous rencontrer dans cette auberge.

LE CHEVALIER.

Quand une fois vous aurez bien prouvé aux femmes que vous les méprisez avec la plus grande politesse et un respect infini, attaquez les hommes. Je n'entends pas par là qu'il faille vous en prendre à eux, tout au contraire; n'ayez jamais l'air de vous occuper ni de ce qu'ils disent ni de ce qu'ils font. Soyez toujours poli, mais paraissez indifférent; ne vous échauffez jamais dans une discussion; laissez à chacun ses idées, mais tenez-vous pour persuadé qu'il n'y a de bon que les vôtres. Faites-vous rare, on vous aimera; c'est un proverbe des Turcs. Par là, vous gagnerez un grand avantage : à force de passer partout en silence et d'un air dégagé, on vous regardera quand vous passerez. Que votre mise, votre entourage annonce un luxe effréné; attirez constamment les yeux. Que cette idée ne vous vienne jamais, de paraître douter de vous, car aussitôt tout le monde en doute. Ne montrez pas en public la mesure de vos forces; cela rend les gens tranquilles, fussiez-vous un Hercule. Enfin agissez-en ni plus ni moins que si le soleil et les étoiles vous appartenaient en bien propre, et que la fée Morgane vous eût tenu sur les fonts baptismaux. De cette façon, vous remplirez la seconde maxime : « vouloir, c'est pouvoir, » et vous passerez pour redoutable.

ROSEMBERG.

Que je vais m'amuser à la cour, et la belle chose que d'être un grand seigneur!

LE CHEVALIER.

Une fois agréé des femmes et admiré des hommes, seigneur étudiant, pensez à vous si vous levez le bras. Que votre premier coup d'épée donne la mort; que votre premier désir donne l'amour. La vie est une pantomime terrible, et le geste n'a rien à faire ni avec la pensée ni avec la parole. Si la parole vous a fait aimer, si la pensée vous a fait craindre, que le geste n'en sache rien. Soyez alors vous-même. Frappez comme la flèche; que le monde disparaisse à vos yeux; que l'étincelle de vie que vous avez reçue de Dieu s'isole, et devienne un Dieu elle-même. Que votre volonté soit comme l'œil du linx, comme le museau de la fouine, comme la flèche du guerrier. Oubliez, quand vous agissez, qu'il y ait d'autres êtres sur la terre que vous et celui à qui vous avez affaire. Ainsi, après avoir coudoyé avec grace la foule qui vous environne, lorsque vous serez arrivé au but, et que vous aurez réussi, vous pourrez y

rentrer avec la même aisance, et vous promettre de nouveaux succès. C'est alors que vous recueillerez les fruits de la troisième maxime : « oser, c'est avoir, » et que vous serez réellement expérimenté, redoutable et puissant.

ROSEMBERG.

Ah! seigneur Dieu! si j'avais su cela plus tôt! Vous me faites penser à un certain soir que j'étais assis dans la garenne avec ma tante Béatrice. Je sentais justement ce que vous dites là; il me semblait que le monde disparaissait, et que nous étions tout seuls sous le ciel. Aussi je l'ai priée de rentrer au château; il faisait noir comme dans un four.

LE CHEVALIER.

Vous me paraissez bien jeune encore, et vous cherchez fortune de bonne heure.

ROSEMBERG.

Il n'est jamais trop tôt, quand on se destine à la guerre. Je n'ai vu un Turc de ma vie; il me semble qu'ils doivent ressembler à des bêtes sauvages.

LE CHEVALIER.

Je suis fâché que des affaires d'importance m'empêchent d'aller à la cour cette année; j'aurais été curieux d'y voir vos débuts.

ROSEMBERG.

Pouvez-vous croire que j'oublie cette rencontre? C'est le ciel qui m'a conduit sur cette route; une auberge si incommode! des draps humides, et pas de rideaux! Je n'y serais pas resté une heure, si je ne vous avais trouvé.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous? Il faut s'habituer à tout.

ROSEMBERG.

Oh! certainement; ma tante Béatrice serait bien inquiète si elle me savait dans une mauvaise auberge. Mais nous autres garçons, nous ne faisons pas attention à toutes ces misères. Que Dieu vous protége, cher seigneur! Mes chevaux sont prêts, et je vous quitte.

LE CHEVALIER.

Au revoir; ne m'oubliez pas. Si vous avez jamais affaire au vaïvode, c'est mon proche parent, et je me souviendrai de vous.

ROSEMBERG.

Je vous suis tout dévoué de même. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

A la cour. — Un jardin.

Entrent la REINE, ULRIC et plusieurs COURTISANS.

LA REINE.

Soyez le bienvenu, comte Ulric. Le roi, notre époux, est retenu en ce moment loin de nous par une guerre bien longue et bien cruelle, qui a coûté à notre jeunesse une riche part de son noble sang. C'est un triste plaisir que de la voir ainsi toujours prête à le répandre encore, mais cependant c'est un plaisir et en même temps une gloire pour nous; les rejetons des premières familles de Bohême et de Hongrie, en se rassemblant autour du trône, nous ont rendu le cœur fier et belliqueux; quel que soit le sort d'un guerrier, qui oserait le plaindre? Ce n'est pas nous, qui sommes reine, ni moi, Ulric, qui fus une fille d'Aragon. J'ai beaucoup connu votre père, et votre jeune visage me parle du passé. Soyez donc ici comme le fils d'un souvenir qui m'est cher. Nous parlerons de vous ce soir avec le chancelier; ayez patience, c'est moi qui vous recommande à lui. Le roi vous recevra sous cet auspice; puisque nos clairons vous ont éveillé dans votre château de Bohême, et que du fond de votre solitude vous êtes venu trouver nos dangers, nous ne vous laisserons pas repentir d'avoir été brave et fidèle; en voici pour gage notre royale main.

(La reine sort. Ulric lui baise la main, puis se retire à l'écart.)

UN COURTISAN.

Voilà un homme mieux reçu, pour la première fois qu'il voit notre reine, que nous, qui sommes ici depuis trente ans.

UN AUTRE.

Abordons-le, et sachons qui il est.

LE PREMIER.

Ne l'avez-vous pas entendu? c'est le comte Ulric, un gentilhomme ruiné. Il cherche fortune, comme un nouveau marié qui n'a pas de quoi faire danser sa femme.

LE DEUXIÈME.

Dit-on que sa femme soit jolie?

LE PREMIER.

Charmante; c'est la perle de la Bohême.

LE DEUXIÈME.

Quel est cet autre jeune homme qui court par là en sautillant?

LE PREMIER.

Je ne le connais pas. C'est encore quelque nouveau venu. La libéralité du roi attire ici toutes ces mouches, qui sucent le miel de la faveur.

(Entre Rosemberg.)

LE DEUXIÈME.

Celui-ci me paraît fine mouche, une vraie guêpe dans son corset rayé. Seigneur, nous vous saluons; qui vous amène dans ce jardin?

ROSEMBERG, à part.

On me questionne de tous côtés, et je ne sais si je dois répondre. Toutes ces figures nouvelles, ces yeux écarquillés qui vous dévisagent, cela m'étourdit à un point!... (Haut.) Où est la reine, messieurs? Je suis Astolphe de Rosemberg, et je désire lui être présenté.

PREMIER COURTISAN.

La reine vient de se retirer; si vous voulez lui parler, attendez son passage. Elle sortira dans une heure.

ROSEMBERG.

Diable! cela est fâcheux. (Il s'asseoit sur un banc.)

DEUXIÈME COURTISAN.

Vous venez sans doute pour les fêtes?

ROSEMBERG.

Est-ce qu'il y a des fêtes? Quel bonheur! Non, messieurs, je viens pour prendre du service.

PREMIER COURTISAN.

Tout le monde en prend à cette heure.

ROSEMBERG.

Eh! oui, c'est ce qui paraît. Beaucoup s'en mêlent, mais peu savent s'en tirer.

DEUXIÈME COURTISAN.

Vous en parlez avec sévérité.

ROSEMBERG.

Combien de hobereaux ne voyons-nous pas, qui ne méritent pas seulement qu'on en parle, et qui ne s'en donnent pas moins pour de grands capitaines! On dirait, à les voir, qu'ils n'ont qu'à monter à cheval pour chasser les Turcs par-delà le Caucase, et ils sortent de quelque trou de la Bohème, commes des rats effarouchés.

ULRIC, s'approchant.

Seigneur, je suis le comte Ulric, gentilhomme bohémien, et je trouve

un peu de légèreté dans vos paroles, qu'on peut pardonner à votre âge, mais que je vous conseille d'en retrancher. Être étourdi est un aussi grand défaut que d'être pauvre, permettez-moi de vous le dire, et que la leçon vous profite.

ROSEMBERG.

S'exprimer en termes généraux n'est faire d'offense à personne. Pour ce qui est d'une leçon, j'en ai donné quelquefois, mais je n'en ai jamais reçu.

ULRIC.

Voilà un langage hautain; et d'où sortez-vous donc, vous-même, pour avoir le droit de le prendre?

PREMIER COURTISAN.

Allons, seigneurs, que quelques paroles échappées sans dessein ne deviennent pas un motif de querelle; nous croyons devoir intervenir; vous êtes chez la reine, et l'air de ses jardins ne doit respirer que la paix et la bonne intelligence, comme il ne s'y exhale que le parfum des fleurs et la douce sérénité de sa présence auguste.

ULRIC.

C'est vrai, et je vous remercie de m'avoir averti à temps. Je me croirais indigne du nom que je porte si je ne me rendais à une si juste remontrance.

ROSEMBERG.

Qu'il en soit ce que vous voudrez, je n'ai rien à dire à cela.

(Les courtisans sortent. Ulric et Rosemberg restent assis chacun de son côté.)

ROSEMBERG, à part.

Depuis que je suis dans cette cour, les paroles de ce chevalier que j'ai rencontré sur la route ne me sortent pas de la tête. Je ne sais ce qui se passe en moi; je me sens un cœur de lion. Ou je me trompe fort, ou je ferai fortune.

ULRIC, à part.

Avec quelle bonté la reine m'a reçu! et cependant j'éprouve une tristesse que rien ne peut vaincre. Que fait à présent Barberine? Hélas! hélas! l'ambition! n'étais-je pas bien dans ce vieux château? pauvre, sans doute, mais quoi? ô folie! ô rêveurs que nous sommes!

ROSEMBERG.

Vous venez de Bohème, seigneur? vous devez connaître mon oncle, le baron d'Engelbreckt?

ULRIC.

Beaucoup; c'est un de mes voisins; nous allions ensemble à la

chasse, l'hiver passé. Il est allié, de loin, il est vrai, de la famille de ma femme.

ROSEMBERG.

Vous êtes allié de mon oncle d'Engelbreckt? permettez que nous fassions connaissance; y a-t-il long-temps que vous êtes parti?

ULRIC.

Je ne suis ici que depuis un jour.

ROSEMBERG.

Vous paraissez le dire à regret; auriez-vous quelque sujet de regarder en arrière avec tristesse? Sans doute, il est toujours fâcheux de quitter sa famille, surtout quand on est marié. Votre femme est jeune, puisque vous l'êtes, belle, par conséquent. Il y a de quoi s'inquiéter.

ULRIC.

L'inquiétude n'est pas mon souci; ma femme est belle, mais le soleil d'un jour de juillet n'est pas plus pur dans un ciel sans tache, que son noble cœur dans son sein chéri.

ROSEMBERG.

C'est beaucoup dire. Hors notre seigneur Dieu, qui peut connaître le cœur d'un autre?

ULRIC.

Un fou sait mieux ce qu'il a que ses voisins, quoiqu'ils soient raisonnables.

ROSEMBERG.

J'avoue qu'à votre place je ne serais pas à mon aise.

(Entre Polacco.)

POLACCO.

Mes jeunes seigneurs, je vous salue. Santé est fille de jeunesse; hé, hé, les bons visages de Dieu! que Notre-Dame vous protége!

ROSEMBERG.

Qu'y a-t-il, l'ami? à qui en avez-vous?

POLACCO.

Je baise vos mains, seigneurs, et je vous offre mes services, mes petits services pour l'amour de Dieu.

ULRIC.

Êtes-vous donc un mendiant? je ne m'attendais pas à en rencontrer dans ces allées.

POLACCO.

Un mendiant, Jésus! un mendiant! je ne suis point un mendiant;

je suis un honnête homme, mon nom est Polacco; Polacco n'est pas un mendiant. Par saint Mathieu! mendiant n'est point un mot qu'on puisse appliquer à Polacco.

ULRIC.

Expliquez-vous, et ne vous offensez pas de ce que je vous demande qui vous êtes.

POLACCO.

Hé, hé! point d'offense; il n'y en a pas. Nos jeunes garçons vous le diront. Qui ne connaît pas Polacco?

ULRIC.

Moi, puisque j'arrive de Bohême, et que je ne connais personne.

POLACCO.

Bon, bon, vous y viendrez comme les autres; on est utile en son temps et lieu, chacun dans sa petite sphère; il ne faut pas mépriser les gens.

ULRIC.

Quelle estime ou quel mépris puis-je avoir pour vous, si vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

POLACCO.

Chut! silence! la lune se lève; voilà un coq qui a chanté!

ULRIC.

Quelle mystérieuse folie promènes-tu dans ton bavardage? Tu parles comme la fièvre en personne.

POLACCO.

Un miroir, un petit miroir! Dieu est Dieu, et les saints sont bénis. Voilà un petit miroir à vendre.

ULRIC.

Jolie emplette! il est grand comme la main, et cousu dans du cuir. C'est un miroir de sorcière bohémienne; elles en portent de pareils sur la poitrine.

ROSEMBERG.

Regardez-y; qu'y voyez-vous?

ULRIC.

Rien, en vérité; pas même le bout de mon nez; c'est un miroir magique; il est couvert d'une myriade de signes cabalistiques.

POLACCO.

Qui saura verra, qui saura verra.

ULRIC.

Ha, ha! je comprends qui tu es; oui, sur mon ame, un honnête sorcier. Eh bien! que voit-on dans ta glace?

POLACCO.

Qui verra saura, qui verra saura.

ULRIC.

Vraiment? je crois donc te comprendre encore. Si je ne me trompe, ce miroir doit montrer les absens; j'en ai vu parfois qu'on donnait pour tels; plusieurs de mes amis en portent à l'armée.

ROSEMBERG.

Pardieu, seigneur Ulric, voilà une offre qui vient à propos. Vous qui avez une femme jeune et belle, au fond de la Bohême, ce miroir est fait pour vous. Et dites-moi, brave Polacco, y voit-on seulement les gens? n'y voit-on pas ce qu'ils font en même temps?

POLACCO.

Le blanc est blanc, le jaune est de l'or, l'or est au diable, le blanc est aux vierges.

ROSEMBERG.

Voyez! cela n'a-t-il pas trait à la fidélité des femmes? Oui, gageons que les objets paraissent blancs dans cette glace, si la femme est fidèle, et jaunes, si elle ne l'est pas. C'est ainsi que j'explique ces paroles: l'or est au diable, le blanc est aux vierges.

ULRIC.

Éloignez-vous, mon bon ami. Ni ce seigneur ni moi n'avons besoin de vos services. Il est garçon, et je ne suis pas superstitieux.

ROSEMBERG.

Non, sur ma vie! Seigneur Ulric, puisque vous êtes mon allié, je veux faire cela pour vous. J'achète moi-même ce miroir, et nous y regarderons tout-à-l'heure si votre femme cause avec son voisin.

ULRIC.

Eloignez-vous, vieillard, je vous en prie.

ROSEMBERG.

Non! non! il ne partira pas que nous n'ayons fait cette épreuve. En vérité, je veux savoir qui a raison de vous ou de moi.

ULRIC.

Enfant, tu insultes une femme que tu ne connais pas.

ROSEMBERG.

C'est parce que j'en connais d'autres.

ULRIC.

Eh bien! puisque tu veux savoir qui a raison de toi ou moi, regarde-toi dans ce miroir. (Il tire son épée.)

ROSEMBERG.

Attendez! je ne suis pas en garde.

(Il tire aussi son épée. Polacco s'enfuit. Entrent la reine et les courtisans.)

LA REINE.

Que veut dire ceci, jeunes gens? je croyais que ce n'était pas pour arroser les fleurs de mon parterre que se tiraient des épées hongroises. Qui a donné lieu à cette dispute?

ULRIC.

Sacrée majesté, excusez-moi. Il y a telle insulte que je ne puis supporter. Ce n'est pas moi qui suis offensé, c'est mon honneur.

LA REINE.

De quoi s'agit-il? parlez.

ULRIC.

Madame, j'ai laissé au fond de la Bohême une femme belle comme la vertu. Ce jeune homme, que je ne connais pas, et qui ne connaît pas ma femme, n'en a pas moins dirigé sur elle des railleries dont il fait gloire. Je proteste, à vos pieds, que ce soir même j'ai refusé de tirer l'épée, par respect pour la place où je suis.

LA REINE, à Rosemberg.

Vous paraissez bien jeune, mon enfant; quel motif a pu vous porter à médire d'une femme que vous ne connaissez pas?

ROSEMBERG.

Sacrée majesté, je n'ai pas médit d'une femme; j'ai exprimé mon opinion sur toutes les femmes en général, et ce n'est pas ma faute si je ne puis la changer.

LA REINE.

En vérité? Je croyais que l'expérience n'avait pas la barbe aussi blonde.

ROSEMBERG.

Madame, il est juste et croyable que votre majesté défende la vertu des femmes; mais je ne puis avoir pour cela les mêmes raisons qu'elle.

LA REINE.

C'est une réponse téméraire. Chacun peut en effet avoir sur ce sujet l'opinion qu'il veut; mais que vous en semble, messieurs? N'y a-t-il pas une présomptueuse et hautaine folie à prétendre juger toutes les femmes? C'est une cause bien vaste à soutenir, et si j'y étais avocat, moi,

votre reine en cheveux gris, mon enfant, je pourrais mettre dans la balance quelques paroles que vous ne savez pas. Qui vous a donc appris, si jeune, à mépriser votre nourrice? Vous qui sortez apparemment de l'école, est-ce là ce que vous avez lu dans les yeux bleus des jeunes filles qui puisaient de l'eau dans la fontaine de votre village? Vraiment! le premier mot que vous avez épelé sur les feuilles tremblantes d'une légende céleste, c'est le mépris? Vous l'avez à votre âge? je suis donc plus jeune que vous, car vous me faites battre le cœur. Tenez, posez la main sur celui du comte Ulric; je ne connais pas sa femme plus que vous, mais je suis femme, et je vois comment son épée lui tremble encore dans la main. Je vous gage mon anneau nuptial que sa femme lui est fidèle comme la Vierge l'est à Dieu.

ULRIC.

Reine, je prends la gageure, et j'y mets tout ce que je possède sur terre, si ce jeune homme veut la tenir.

ROSEMBERG.

Je suis trois fois plus riche que vous.

LA REINE.

Comment t'appelles-tu?

ROSEMBERG.

Astolphe de Rosemberg.

LA REINE.

Tu es un Rosemberg, toi? Je connais ton père; il m'a parlé de toi. Va, va, le comte Ulric ne gage plus rien contre toi; nous te renverrons à l'école.

ROSEMBERG.

Non, sacrée majesté. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé, si le comte tient le pari.

LA REINE.

Et que paries-tu?

ROSEMBERG.

S'il veut me donner sa parole de chevalier qu'il n'écrira rien à sa femme de ce qui s'est passé entre nous, je gage mon bien contre le sien, ou du moins jusqu'à concurrence égale, que je me rendrai dès demain au château qu'il habite, et que ce cœur de diamant sur lequel il compte si fort ne me résistera pas long-temps.

ULRIC.

Je tiens, et il est trop tard pour vous dédire; vous avez parlé devant la reine, et puisque sa présence auguste m'a obligé de baisser l'épée,

c'est elle que je prends pour témoin du duel honorable que je vous propose.

ROSEMBERG.

J'accepte, et rien ne m'en fera dédire.

LA REINE.

Je me porte donc comme témoin et comme juge de la querelle. Le pari sera inscrit par le chancelier de la justice du roi mon maître, et à votre parole j'ajoute ici la mienne, qu'aucune puissance au monde ne pourra me fléchir, quand le délai sera passé.

ULRIC, à Rosemberg.

Combien de temps demandez-vous?

ROSEMBERG.

Un mois, ce sera trop.

ULRIC.

Ainsi soit-il. D'ici à un mois, je vous attends. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le château du comte Ulric.

BARBERINE, à sa fenêtre; ROSEMBERG, sur la route.

BARBERINE, chantant.

Beau chevalier, qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
Et que le monde
N'est que souci?

ROSEMBERG.

Lorsque j'ai tenu ce pari, je crois que j'ai agi trop vite; il y a de certains momens où l'on ne peut répondre de soi, c'est comme un coup de vent qui s'engoufre dans votre manteau. Aye! que je suis las! il faut, avant de frapper à la porte, que je m'asseoie ici un instant, et que j'ajuste mon pourpoint.

BARBERINE.

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
De la pensée

S'enfuit ainsi,
Hélas! hélas! chercheur de renommée,
Votre fumée
S'envole aussi.

ROSEMBERG.

D'un autre côté, si je réussis, l'aventure est faite pour me mettre en relief, et sans compter l'enjeu qui est considérable, me voilà par cette conquête cité de prime abord parmi les plus hardis muguets. Peste! il ne faut pas que je m'y trompe; il y va là de bon nombre d'écus. Qui sait? une femme, comme on dit, n'est pas toujours un diable; pourquoi celle-ci n'aurait-elle d'yeux que pour son mari? je suis plus jeune que le comte Ulric, et, ma foi, tant soit peu mieux tourné. Patience! je veux commencer par faire reluire ici quelques sequins, et éblouir la bonne dame.

BARBERINE.

Beau chevalier, qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin de nous?
J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
Que mon sourire
Était si doux.

ROSEMBERG.

Si je faisais comme cet Uladislas, lorsqu'il trompa le géant Molock? Assurément la comtesse Barberine n'est gardée ni par un géant, ni par un grand nombre d'eunuques. La réussite me sera donc facile. Voyons! lequel de ces moyens emploierai-je pour la séduire : la ruse, la force, ou l'amour? La ruse a bonne chance, mais il est bien vrai que je ne sais trop comment ruser; la force, fi donc! ce ne serait ni d'un gentilhomme ni d'un loyal parieur. L'amour donc, oui, l'amour me reste! du courage, et les poches pleines; mon parti est pris; avançons.

(Il frappe.)

BARBERINE.

Qui est là? qui frappe à la porte?

ROSEMBERG.

Comtesse, je me nomme Astolphe de Rosemberg; j'arrive de la cour du roi Mathias, et je viens vous donner des nouvelles de votre mari.

BARBERINE descend et ouvre la porte.

Seigneur, vous êtes le bienvenu. Comment se porte mon mari? que fait-il? où est-il? à la guerre? hélas! répondez.

ROSEMBERG.

Il est à la guerre, madame. Pour ce qu'il fait, c'est bien facile à dire; il suffit de vous regarder pour le savoir; qui peut vous avoir vue et vous oublier? Il pense à vous, comtesse, et tout éloigné qu'il est, son sort est plus digne d'envie que de pitié, car, je le sais, vous pensez à lui. Permettez-moi de baiser votre main.

BARBERINE.

Seigneur, nous ne sommes riches que de bonne volonté, mais nous vous recevrons le moins mal possible.

ROSEMBERG.

J'ai laissé quelque part par là mes chevaux et mes écuyers; je ne saurais voyager sans un cortége considérable, attendu ma naissance et ma fortune. Mais je ne veux pas vous embarrasser de ce train.

BARBERINE.

Pardonnez-moi; mon mari m'en voudrait si je n'insistais. Nous leur enverrons dire de venir ici.

ROSEMBERG.

Quels remerciemens puis-je faire pour un accueil si favorable? Cette blanche main a daigné m'ouvrir elle-même, et ces beaux yeux ne la contredisent pas; ils m'ouvrent aussi, noble comtesse, la porte d'un cœur hospitalier. Je veux aller moi-même prévenir ma suite, et je reviens auprès de vous.

—

SCÈNE II.

Une rue.

Entre ULRIC.

ULRIC.

Depuis que ce Rosemberg est parti, je ne puis ni rester en place ni dormir. Je ne sais quelles idées noires me passent par la tête malgré moi. Que ma femme soit chaste, cela est bien certain; je n'en doute pas, mais... Quel mal pourrait-il y avoir, si je croyais trouver un moyen... non pas de m'en assurer, puisque cela est prouvé pour moi, mais enfin... non, il n'y a point de mal à cela. En vérité, la fièvre me prend toutes

les nuits; la peste soit de la gageure! Oh! les hommes! quand l'amour propre les tient une bonne fois!

(Il frappe à une porte. Entre Polacco.)

POLACCO.

Je baise vos mains, mon cher seigneur, je baise vos mains pour l'amour de Dieu.

ULRIC.

Dis-moi, brave Polacco, possèdes-tu encore certain miroir que tu me fis voir un jour dans le jardin de la reine? Il y a quelque temps de cela.

POLACCO.

Hé! hé! chacun son heure; tout vient à point, et Dieu est Dieu.

ULRIC.

Je désire savoir si tu possèdes encore ce miroir.

POLACCO.

Qui refuse muse, qui muse refuse.

ULRIC.

Si tu l'as encore, dis-le-moi; je viens l'acheter.

POLACCO.

Hé! hé! qui perd le temps, le temps le gagne; qui perd le temps....

ULRIC.

Doutes-tu de moi? Tiens, voilà ma bourse; qu'on ne nous voie pas plus long-temps ensemble.

POLACCO, prenant la bourse.

Bien dit, bien dit, mon cher seigneur; les murs ont des yeux; que Dieu conserve la police! les gens de police sont d'honnêtes gens.

(Il tire le miroir de sa poche.)

ULRIC, prenant le miroir.

Maintenant, tu vas m'expliquer les effets magiques de cette petite glace.

POLACCO.

Seigneur, en fixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous verrez un léger brouillard, qui se dissipe peu à peu. Si l'attention redouble, une forme vague et incertaine commence bientôt à en sortir. L'attention redoublant encore, la forme devient claire; elle vous montre le portrait de la personne absente à laquelle vous avez pensé en prenant la glace. Si cette personne est une femme, et qu'elle vous soit fidèle, la figure est blanche et presque pâle; elle vous sourit faiblement. Si la personne est seulement tentée et qu'elle hésite à rester chaste, la figure

se colore d'un jaune blond comme l'or d'un épi mûr. Si elle est infidèle, elle devient noire comme du charbon, et aussitôt une odeur infecte se fait sentir.

ULRIC.

C'est bien; maintenant, prends ce qu'il te faut dans cette bourse, et rends-moi le reste.

POLACCO.

Qui saura viendra, qui saura viendra.

ULRIC.

Vends-tu si cher cette bagatelle?

POLACCO.

Qui viendra verra, qui viendra verra.

ULRIC.

Que le diable t'emporte avec tes proverbes!

POLACCO.

Je baise les mains, les mains.... Qui viendra verra.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE III.

Au château du comte Ulric.

Entrent ROSEMBERG et BARBERINE.

ROSEMBERG.

En quoi l'amour peut-il être une offense? Qui est-ce offenser que d'aimer?

BARBERINE.

N'en parlons plus, seigneur, je vous en prie.

ROSEMBERG.

Puisque Dieu a fait la beauté, comment peut-il défendre qu'on l'aime? C'est son image la plus parfaite; oui, si Dieu a créé l'homme à sa ressemblance, nul ne lui ressemble plus que vous.

BARBERINE.

Mais si la beauté est l'ouvrage de Dieu, la sainte foi jurée à ses autels ne lui est-elle pas plus chère que la beauté même? S'est-il contenté de créer? N'a-t-il donc pas sur son œuvre céleste étendu la main comme un père, pour défendre et pour protéger?

ROSEMBERG.

Non! quand je suis ainsi près de vous, quand ma main tremble en touchant votre robe, quand vos yeux bleus s'abaissent sur moi avec ce rayon de lumière où respire la joie des anges; non! Barberine, Dieu ne le défend pas. Hélas! point de reproches! je ne puis m'éloigner.

BARBERINE.

Que vous me trouviez belle, et que vous le disiez, cela ne me fâche pas beaucoup. Mais à quoi bon en dire davantage? Le comte Ulric est votre ami.

ROSEMBERG.

Qu'en sais-je? ô ma comtesse chérie! De quoi puis-je me souvenir près de vous?

BARBERINE.

Quoi! si je consentais à vous écouter, ni l'amitié, ni la crainte de Dieu, ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie auprès de moi, rien n'est capable de vous faire hésiter?

ROSEMBERG.

Non, sur mon ame, rien au monde. Vous êtes si belle, Barberine! Vos yeux sont si doux, votre sourire est le bonheur lui-même!

BARBERINE.

Je vous l'ai dit, tout cela ne me fâche pas. Mais pourquoi prendre ainsi ma main? Songez-vous à ce que vous faites? Ce qui appartient à un ami n'est-il pas sacré et scellé? O Dieu! il me semble que si j'étais homme, je mourrais plutôt que de parler d'amour à la femme de mon ami.

ROSEMBERG.

Et moi, je mourrais plutôt que de cesser de vous parler d'amour.

BARBERINE.

Vraiment! sur votre honneur, cela est votre sentiment?

ROSEMBERG.

Sur mon ame, sur mon honneur.

BARBERINE.

Vous trahiriez de bon cœur un ami?

ROSEMBERG.

Oui, pour vous plaire, pour un regard de vous.

BARBERINE.

Sans repentir?

ROSEMBERG.

Avec la joie d'un saint qui s'envole vers Dieu.

BARBERINE.

Je crois que vous êtes un grand enchanteur, car il est impossible de ne pas faire ce que vous voulez. Ecoutez-moi; si mon mari savait que vous m'avez parlé d'amour, il me tuerait infailliblement. Pour que personne dans ce château ne puisse en avoir un soupçon, demain, à l'heure du dîner, vous choisirez votre temps pour entrer dans la grande tour, là où vous verrez, taillées en marbre, les armes du royaume. Vous trouverez ouverte la porte de la chambre d'en haut, vous y entrerez, et vous la fermerez sur vous. De mon côté, au bout d'un quart d'heure..... Silence! on nous écoute. Séparons-nous, et n'y manquez pas.

SCÈNE IV.

Un camp.

Entrent ULRIC et quelques chevaliers.

ULRIC, à part, regardant le miroir.

C'est bien elle, je ne puis détacher mes yeux de cette glace. Oui, voilà Barberine; je distingue ses traits, son visage; ah! je frissonne; cette image a-t-elle bien toute sa blancheur, symbole de la fidélité? n'y a-t-il point quelque teinte jaunâtre? que Dieu me préserve!

UN DES CHEVALIERS.

Personne ne s'est autant montré que vous, seigneur comte, dans cette dernière bataille; la faveur dont le roi vous honore doit remplir votre cœur; un avancement si rapide, si glorieux! votre fortune est dans vos mains.

ULRIC, à part.

La figure devient jaune. (Haut.) Excusez-moi, seigneurs, si mon esprit préoccupé...

UN AUTRE CHEVALIER.

A propos, votre fameux pari avec le seigneur de Rosemberg n'est pas encore terminé? nous l'avons appris en Turquie; tout le monde en jasait.

ULRIC, à part.

Cependant je ne sens pas cette odeur désagréable dont parlait Polacco, et qui est le dernier signe de l'infidélité. (Haut.) Dites-moi, messieurs, ne sentez-vous pas quelque odeur singulière?

PREMIER CHEVALIER.

Non; quelle espèce d'odeur?

ULRIC.

Je ne sais trop; comme du charbon éteint.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Je ne m'en aperçois pas. Votre pari, cher comte, vous attirera une nouvelle gloire, en même temps qu'il donnera une leçon sévère à un jeune étourdi. Personne ici n'en doute.

ULRIC.

Ni moi, seigneur, comme vous pensez; je n'en ai pas douté un instant depuis le départ de Rosemberg. C'est un fou, un écervelé.

PREMIER CHEVALIER.

L'enjeu n'est pas de peu d'importance.

ULRIC, regardant le miroir.

Assurément ce n'est pas là du blanc.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il n'y va pas moins, nous a-t-on dit, que de votre fortune entière. C'est une noble gageure, et qui fait autant d'honneur à votre comtesse qu'à vous-même.

PREMIER CHEVALIER.

Vous paraissez considérer ce miroir avec attention.

ULRIC.

Juste Dieu! je n'en puis plus.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Qu'avez-vous, seigneur? qu'y a-t-il? vous êtes pâle comme la mort.

ULRIC.

Ce n'est rien; une légère douleur; j'y suis sujet depuis mon enfance.

PREMIER CHEVALIER.

En vérité, cela est effrayant; votre visage a changé tout à coup.

ULRIC.

A cheval! le clairon sonne. Allons, seigneurs, séparons-nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Au château. — Une chambre dans une tour.

Entre ROSEMBERG.

Personne, dieu merci, ne m'a vu. (Il ferme la porte.) Si j'en crois mon appétit, l'heure du dîner ne doit pas être loin, et je suis exact au rendez-vous. O fortune! quelle bénédiction! non, je ne m'y attendais pas. Cette fière comtesse, ce riche enjeu! tout cela gagné en si peu de temps! qu'il avait raison, ce cher Uladislas! Je vais donc la voir, l'entendre me parler d'amour! elle! Barberine! ô beauté! elle est à moi! ô joie ineffable! elle dans mes bras, sur mon cœur! sainte Vierge, je ne saurais demeurer en repos; il faut que je guette à cette fenêtre.

(Il ouvre la fenêtre.)

Personne encore! singulière chambre pour un rendez-vous amoureux : une fenêtre grillée et des murs tout nus! c'est quelque ancienne prison seigneuriale; Barberine l'aura choisie comme le lieu le plus reculé du château. Patience, la cloche sonne. (Il s'asseoit.)

En vérité, c'est une grande misère que cette fragilité des femmes; conquise en si peu de jours! est-ce que je l'aime? non, je ne l'aime pas. Fi donc! trahir ainsi un mari si plein de droiture et de confiance! céder au premier regard amoureux d'un inconnu! que peut-on faire de cela? une maîtresse agréable, un caprice pour passer le temps. J'ai autre chose à faire que de rester ici; qui maintenant me résistera? Déjà je me vois arrivant à la cour, et traversant d'un pas nonchalant les longues galeries; les courtisans s'écartent en silence, les femmes chuchotent; la riche cassette est sur la table, et la reine a le sourire à la bouche. Quel coup de filet, Rosemberg! ce que c'est pourtant que la fortune! Quand je pense à ce qui m'arrive, il me semble rêver. Non, il n'y a rien de tel que l'audace.

Il me semble que j'entends du bruit; quelqu'un monte l'escalier; on s'approche, on monte à petits pas. Ah! comme mon cœur palpite! (On entend au dehors le bruit de plusieurs verroux.) Qu'est-ce que cela veut dire? je suis enfermé; on verrouille la porte en dehors; sans doute c'est quelque précaution de Barberine; elle a peur que pendant le dîner quelque domestique n'entre ici; elle aura envoyé sa camériste fermer sur moi la porte jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper.

Si elle allait ne pas venir! s'il arrivait un obstacle imprévu! Bon, elle me le ferait dire. Mais qui marche ainsi dans le corridor? cette

tour est sans doute habitée par un gardien; je vois dans ce coin une quenouille et un rouet. On marche encore; on vient ici.

O fortune! tu es la reine du monde. O hasard! ô providence! qui m'avez pris pour favori! il me semble que je respire un autre air que le reste des hommes. C'est Barberine, je reconnais son pas. Silence! il ne faut pas ici nous donner l'air d'un écolier. Je veux composer mon visage; celui à qui de pareilles choses arrivent n'en doit pas paraître étonné. (Un guichet s'ouvre dans la muraille.)

BARBERINE, en dehors, parlant par le guichet.

Seigneur Rosemberg, comme vous n'êtes venu ici que pour commettre un vol, le plus odieux et le plus digne de châtiment, le vol de l'honneur d'une femme, et comme il est juste que la pénitence soit proportionnée au crime, vous êtes emprisonné comme un voleur. Il ne vous sera fait aucun mal, et les gens de votre suite continueront à être bien traités. Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme les vieilles femmes qui gagnent leur vie en prison, c'est-à-dire de filer. Vous trouverez une quenouille et un rouet tout préparés dans cette chambre, et vous pouvez avoir l'assurance que l'ordinaire de vos repas sera scrupuleusement augmenté ou diminué selon la quantité de fil que vous filerez.

(Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Est-ce que je rêve? Holà! Barberine! holà! Jean! holà! Albert! Qu'est-ce cela signifie? La porte est comme murée; on l'a fermée avec des barres de fer. La fenêtre est grillée, et le guichet n'est pas plus grand que mon bonnet. Holà! quelqu'un! ouvrez, ouvrez, ouvrez, c'est moi, Rosemberg; je suis enfermé ici; ouvrez; qui vient m'ouvrir? Y a-t-il là quelqu'un? Je prie qu'on m'ouvre, s'il vous plaît. Hé! le gardien, êtes-vous là? Ouvrez-moi, monsieur, je vous prie. Je veux faire signe par la croisée. Hé! compagnon, venez m'ouvrir; il ne m'entend pas; ouvrir, ouvrir, je suis enfermé. Cette chambre est au troisième étage. Mais qu'est-ce donc? on ne m'ouvrira pas!

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Seigneur, ces cris ne servent de rien. Il commence à se faire tard; si vous voulez souper, il est temps de vous mettre à filer.

(Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Hé! bon! c'est une plaisanterie. L'espiègle veut me piquer au jeu par ce joyeux tour de malice. On m'ouvrira dans un quart d'heure; je suis bien sot de m'inquiéter. Oui, sans doute, ce n'est qu'un jeu; mais

il me semble qu'il est un peu fort, et tout cela pourrait me prêter un personnage ridicule. Hum! m'enfermer dans une tourelle! Traite-t-on aussi légèrement un homme de mon rang? Fou que je suis! cela prouve qu'elle m'aime; elle n'en agirait pas si familièrement avec moi, si la plus douce récompense ne m'attendait. Voilà qui est clair; on m'éprouve peut-être; on observe ma contenance. Pour les déconcerter un peu, il faut que je me mette à chanter gaiement. (Il chante.)

Quand le coq de bruyère
Voit venir le chasseur,
Holà! dans la clairière
Holà landerira.
Oh! le hardi compère,
Franc chasseur l'arme au poing;
Holà! remplis ton verre,
Holà! landerira.

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Seigneur, puisque vous ne filez pas, vous vous passerez sans doute de souper, et j'imagine que vous n'avez pas faim; ainsi, je vous souhaite une bonne nuit. (Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Est-ce que je serais pris au piége? Voilà qui a l'air sérieux. Passer la nuit ici! sans souper! et justement je n'ai pas dîné pour venir à ce rendez-vous. J'ai une faim horrible. Qu'est-ce que cela veut dire? Une bonne nuit! Combien de temps va-t-on donc me laisser ici? Assurément, cela est sérieux. Mort et massacre! feu! sang! tonnerre! exécrable Barberine! misérable! infâme! bourreau! malédiction! Ah! malheureux que je suis! Me voilà en prison; on va faire murer la porte; on me laissera mourir de faim; c'est une vengeance du comte Ulric. Hélas! hélas! prenez pitié de moi. Le comte Ulric veut ma mort, cela est certain; sa femme exécute ses ordres. Pitié! pitié! Je suis mort; je suis perdu; je ne verrai plus jamais mon père, ma pauvre tante Béatrice! Hélas! ah! Dieu! hélas! c'est fait de moi. O rage! ô feu et flammes! Oh! si j'en sors jamais, ils périront tous de ma main; je les accuserai devant la reine elle-même, comme bourreaux et empoisonneurs. Ah! Dieu! ah! ciel! prenez pitié de moi.

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Seigneur, avant de me coucher, je viens savoir si vous avez filé.

ROSEMBERG.

Non, je n'ai pas filé; je ne file point; je ne suis point une fileuse. Ah! Barberine! vous me le paierez.

BARBERINE.

Seigneur, quand vous aurez filé, vous avertirez le soldat qui monte la garde à votre porte.

ROSEMBERG.

Ne vous en allez pas, comtesse; au nom du ciel! écoutez-moi.

BARBERINE.

Filez, filez.

ROSEMBERG.

Non, par la mort! non, par le sang! je briserai cette quenouille. Non, je mourrai plutôt.

BARBERINE.

Adieu, seigneur.

ROSEMBERG.

Encore un mot! ne partez pas.

BARBERINE.

Que voulez-vous?

ROSEMBERG.

Mais, — mais, — comtesse, — en vérité, — je suis, je — je ne sais pas filer. Comment voulez-vous que je file?

BARBERINE.

Apprenez. (Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Non, jamais je ne filerai; quand le ciel devrait m'écraser! Quelle cruauté raffinée, voyez donc cette Barberine! elle était en deshabillé; elle va se mettre au lit; à peine vêtue, en cornette, et plus jolie cent fois.... Ah! la nuit vient; dans une heure d'ici, il ne fera plus clair.

(Il s'asseoit.)

Ainsi, c'est décidé; il n'en faut pas douter. Non-seulement je suis en prison, mais on veut m'avilir par le dernier des métiers. Si je ne file, ma mort est certaine. Ah! la faim me talonne cruellement; voilà dix heures que je n'ai mangé; pas une miette de pain depuis ce matin à déjeuner. Misérable Uladislas! puisses-tu mourir de faim pour tes conseils! Où diantre suis-je venu me fourrer? que me suis-je mis dans la tête? J'avais bien affaire de ce comte Ulric et de sa bégueule de comtesse! Le beau voyage que je fais! J'avais de l'argent, des chevaux, tout était pour le mieux; je me serais diverti à la cour; peste soit de l'entreprise! J'aurai perdu mon patrimoine, et j'aurai appris à filer.

Le jour baisse de plus en plus, et la faim augmente en proportion. Est-ce que je serais réduit à filer? Non, mille fois non; j'aimerais mieux mourir de faim comme un gentilhomme. Diable! vraiment, si je ne file pas, il ne sera plus temps tout-à-l'heure. (Il se lève.)

Comment est-ce donc fait, cette quenouille? quelle machine diabolique est-ce là? je n'y comprends rien. Comment s'y prend-on? je vais tout briser. Que cela est entortillé!

Oh Dieu! j'y pense, elle me regarde; cela est sûr; je ne filerai pas.

Une voix en dehors.

Qui vive?

(Le couvre-feu sonne.)

Le couvre-feu sonne! Barberine va se coucher. Les lumières commencent à s'allumer. Des mulets passent sur la route, et les bestiaux rentrent des champs. O Dieu! passer la nuit ainsi! là, dans cette prison! sans feu! sans lumière! sans souper! le froid! la faim! Hé! holà! compagnon; n'y a-t-il pas un soldat de garde?

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Eh bien?

ROSEMBERG.

Je file, comtesse, je file; faites-moi donner à souper.

SCÈNE VI.

A la cour.

La REINE, les COURTISANS, ULRIC.

LA REINE.

Comte Ulric, le jour est arrivé où la gageure que vous avez tenue contre Astolphe de Rosemberg doit avoir son exécution. Voilà mon chancelier, qui en a lu les termes écrits, et nous avons juré par notre parole royale qu'aucune puissance humaine ne nous fléchirait. Où est Rosemberg? pourquoi ne paraît-il point?

ULRIC.

Sacrée majesté, je puis vous expliquer la cause de son absence; ce sera vous apprendre en même temps le succès de notre gageure. Je commence par jurer sur mon honneur que je n'ai ni écrit ni fait savoir à ma femme rien de ce qui s'était passé, et que je ne me suis opposé en rien à l'entreprise d'Astolphe de Rosemberg. Maintenant, j'oserai

vous supplier de faire lire publiquement cette lettre, que j'ai reçue de ma femme.

LA REINE.

Lisez-la vous-même, comte Ulric.

ULRIC, lisant.

« MON TRÈS CHER ET HONORÉ MARI,

« Nous avons eu au château la visite du jeune baron de Rosemberg, qui s'est dit votre ami et envoyé par vous. Bien qu'un secret de cette nature soit ordinairement gardé par une femme avec justice, je vous dirai toutefois qu'il m'a parlé d'amour. J'espère qu'à ma prière et recommandation vous n'en tirerez aucune vengeance, et que vous n'en concevrez aucune haine contre lui. C'est un jeune homme de bonne famille, et point méchant. Il ne lui manquait que de savoir filer, et c'est ce que je lui ai appris. Si vous avez occasion de voir son père à la cour, dites-lui qu'il n'en soit point inquiet. Il est dans la chambre du haut de notre tourelle, où il a un bon lit, un bon feu, et un rouet avec une quenouille, et il file. Vous trouverez extraordinaire que j'aie choisi pour lui cette occupation; mais comme j'ai reconnu qu'avec de bonnes qualités il ne manquait que de réflexion, j'ai pensé que c'était pour le mieux de lui apprendre ce métier, qui lui permet de réfléchir à son aise, en même temps qu'il lui fait gagner sa vie. Vous savez que notre tourelle était autrefois une prison; je l'y ai attiré en lui disant de m'y attendre, et puis je l'y ai enfermé. Il y a au mur un guichet fort commode, par lequel on lui passe sa nourriture, et il s'en trouve bien, car il a le meilleur visage du monde, et il engraisse à vue d'œil. Ce qui fait que je ne doute pas qu'il n'en sorte avec beaucoup d'avantage, et qu'en outre, si dans le cours de sa vie quelque malheur venait à l'atteindre, il ne se félicite d'avoir dans les mains un gagne-pain assuré pour ses jours.

« Je vous salue, vous aime et vous embrasse,

« BARBERINE. »

LA REINE.

Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers, Dieu garde vos femmes de malencontre! Il n'y a rien de si sérieux que l'honneur; comte Ulric, à cheval! Votre gageure est gagnée; annoncez-nous; nous irons nous-même visiter votre comtesse chez elle; et nous ferons le voyage exprès, suivie de toute notre cour, afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une femme chaste est aussi saint lieu que l'église, et que les rois quittent leur palais pour les maisons qui sont à Dieu.

ALFRED DE MUSSET.

POÈTES

ET ROMANCIERS

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

V.

WILLIAM WORDSWORTH.

YARROW REVISITED AND OTHERS POEMS (1).

Wordsworth est aujourd'hui en pleine possession du trône poétique de l'Angleterre. Ce n'est pas encore un roi populaire chez tout son peuple, mais c'est un roi solidement établi et qui n'a pas même contre lui de prétendant. Qui est-ce qui lui disputerait maintenant le sceptre? Byron et Walter Scott sont morts, qui d'ailleurs n'ont jamais été plus que lui souverains légitimes. Crabbe et Shelley, deux autres très puissans seigneurs littéraires, — non pas de la famille royale pourtant, — s'en sont allés aussi. Pour ce qui est des poètes contemporains

(1) 1 vol. London, — Longman.

célèbres encore vivans, aucun d'eux ne s'inscrit, j'imagine, comme compétiteur sérieux du monarque actuel. Thomas Moore et Southey n'y songent nullement. Ce sont toujours de laborieux écrivains; mais ce n'est ni d'ambition, ni de renommée qu'ils s'occupent, c'est de profit. Ils font de l'histoire, je crois, à l'heure qu'il est. Samuel Rogers et Thomas Campbell sommeillent fort paisiblement sur l'oreiller de leur réputation didactique. Et puis, ils ont vieilli les uns et les autres. Les uns et les autres, ils sont au bout de leur poésie. Oh! oui, Wordsworth est bien le maître et le prince unique. Il règne à un double titre, et par l'originalité du génie et par la fécondité puissante. L'âge en lui n'a pas même refroidi la verve. Ses cheveux ont blanchi sans qu'une seule des feuilles de sa couronne ait été flétrie ou emportée. La source nouvelle qu'il a découverte et où il puise est intarissable. On dirait que la nature qu'il adore, et au sein de laquelle il a passé sa vie, a communiqué à son ame l'éternelle jeunesse. Après plusieurs années de silence, lorsqu'on croyait partout sa voix éteinte, voici qu'elle vient de faire entendre un chant aussi ferme et aussi plein qu'aucun de ses chants d'autrefois. Voici que, du fond de sa retraite, il vient de jeter au milieu du monde un livre de poèmes où se retrouvent toute la verdeur et toute la vitalité de ses premières productions.

Ce n'est pas chose aisée que de faire comprendre en France un écrivain que ses compatriotes eux-mêmes ne comprennent encore la plupart que sur parole. La publication du nouveau recueil de vers de Wordsworth nous avait toutefois engagé à entreprendre cette tâche. Mais ici l'homme devait surtout interpréter le poète. Tout examen de l'ouvrage voulait pour préliminaire indispensable quelques détails sur la personne et les habitudes de l'auteur. Or, c'avait été vainement que nous les avions cherchés à Londres même. A Londres, on ne sait guère de lui que son amour des champs et le nom de sa solitude. Le dieu ne se communique point. Il ne descend pas du Mont-Rydal (1). Il ne se mêle point à la foule; il fuit le monde. Sa réputation, sinon sa gloire, a long-temps souffert de cette invincible répugnance que lui a toujours causée le séjour de la ville. — « Oh! si ce sauvage voulait seulement passer six mois dans le quartier de *Covent-Garden*, bon Dieu! — *good God!* — que d'amis nous lui ferions! » s'écriait souvent Hazlitt, l'un des premiers apôtres de ce génie long-temps méconnu. — En nous répétant ce mot du spirituel auteur de l'*Esprit du Siècle*, on nous avait renvoyé à son livre piquant de biographies contemporaines et au morceau qu'il

(1) Le Mont-Rydal est la résidence de Wordsworth.

consacre à Wordsworth. Nous avons lu cette notice, qui, bien qu'un peu confuse, nous a frappé par le vif mouvement des idées, et sa haute intelligence poétique. Nous la donnerons d'abord ici tout entière; elle en dira, touchant Wordsworth, beaucoup plus que nous n'en pourrions dire et avec plus de compétence. En révélant chez nous un grand poète, elle révélera en outre un critique éminent qui n'aurait pas dû mourir ignoré de la France. C'est Hazlitt maintenant qui parle :

— Le génie de Wordsworth est une pure émanation de l'esprit du siècle. Eût-il vécu à une autre époque du monde, jamais on n'eût ouï parler de lui. Maintenant même, sa valeur n'est pas incontestée; les ténèbres dont sa pensée s'enveloppe souvent, et la vulgarité des sujets qu'il traite, ne sont pas les moindres obstacles qui aient retardé son succès. Mais chez lui c'est l'*humilité qui est l'échelle de l'ambition.* Qu'il ne s'en prenne donc qu'à lui, si ces degrés qu'il a choisis pour monter le mènent lentement et malaisément à la renommée. Sa muse domestique semble avoir peur de quitter la terre; on dirait qu'elle n'ose pas déployer au soleil la splendeur de ses ailes. Il dédaigne les images et les fantaisies que la passion engendre; il n'a voulu employer ni le somptueux appareil du savoir mythologique, ni les couleurs éclatantes d'une diction recherchée. Son style est simple et familier. Ce sont les choses et les vérités du ménage qu'il nous dit; il ne voit rien de plus puissant que les espérances humaines, rien de plus profond que le cœur humain. Voilà ce qu'il pèse, ce qu'il montre, ce qu'il prouve avec toute son incalculable force de sentiment et de pensée; et en même temps il apaise les battemens de son propre cœur à contempler incessamment l'aspect serein de la nature. S'il peut faire couler le sang de son sein blessé, ce sera cette pourpre vivante qui colorera son vers; puis, s'il calme sa souffrance et ferme sa plaie avec le baume de la rêverie solitaire, et le pouvoir bienfaisant des arbres, des herbes et des influences célestes, c'est tout le triomphe que poursuit son art. Il prend les plus simples alimens de la nature et de l'ame humaine, les conditions purement abstraites et inséparables de notre être, et il essaie d'en former un nouveau système de poésie; il a réussi dans cette entreprise autant qu'il était donné à homme d'y réussir. — *Nihil humani à me alienum puto* est la devise de ses ouvrages. Nulle chose n'est, selon lui, indifférente ou secondaire. Tout ce qui n'est pas l'essence absolue du sentiment et de la vérité est, selon lui, factice, vieux et illégitime. En un mot, sa poésie est fondée sur une opposition extrême et perpétuelle entre le naturel et l'artificiel, entre l'esprit de l'humanité et l'esprit de la mode et du monde.

Cette poésie est une des innovations du temps. Elle participe du mou-

vement révolutionnaire de ce siècle qui l'emporte avec lui; les changemens politiques du jour ont été les modèles qui ont inspiré les essais du novateur littéraire. Sa muse s'est mise du côté des niveleurs, on ne peut le nier; autrement elle serait inexplicable; elle procède d'un principe d'égalité, et s'efforce de tout réduire à des dimensions pareilles. C'est une orgueilleuse humilité qui la distingue. Elle n'a foi que dans les ressources qu'elle tire d'elle-même, et dédaigne le secours des ornemens étrangers. Les évènemens et les objets les plus communs sont justement ceux qu'elle choisit, comme pour prouver que la nature intéresse toujours assez par sa beauté inhérente et vraie, et qu'elle n'a nul besoin d'être parée de vêtemens somptueux; de là ce mélange singulier d'apparente simplicité et de profondeur réelle dans les *Ballades lyriques*, — *Lyrical Ballads*. Elles ont fait rire les sots; les sages les ont à peine comprises. Un sujet, une histoire, ne sont pour Wordsworth que des cions, des chevilles, auxquels il attache le sentiment et la pensée. Les incidens sont frivoles en proportion de son mépris pour les apparences imposantes; les réflexions sont profondes en proportion de la gravité et des hautes aspirations de son esprit.

Son style populaire et sans artifice s'est débarrassé d'une fois de toutes les friperies usées de la vieille versification. Les *tours couronnées de nuages*, les *temples solennels*, les *palais majestueux*, tout cela a été balayé du sol. Ç'a été comme l'édifice sans fondemens d'une vision; il n'est pas même resté un débris de ruines. Toutes les traditions du savoir, toutes les superstitions du passé, ont disparu sous un trait de plume. Nous avons fait table rase; nous recommençons toute poésie. Le manteau de pourpre, le panache ondoyant de la tragédie, sont rejetés ainsi que de vains oripeaux de pantomime. Voici que nous en sommes revenus à la simple vérité de la nature. Rois, reines, nobles, prêtres, trône, autel, distinction des rangs, naissance, richesse, pouvoir, ne cherchez plus rien de tout cela, ni la robe du juge, ni le bâton du maréchal, ni le faste des grands. L'auteur foule aux pieds plus fièrement encore l'antique forme dont s'enorgueillissait l'art; il se rit de l'ode, de l'épode, de la strophe et de l'antistrophe. Vous n'entendrez plus résonner la harpe d'Homère, ni retentir la trompette de Pindare et d'Alcée. Point de merci pour le costume éclatant, pour la décoration splendide. Tout cela n'est que ectacle vide, barbare, gothique. Les diamans parmi les cheveux tressés, le diadème sur le front brillant de la beauté, ne sont que parure vulgaire, joyaux de théâtre et de prostituée. Le poète dédaigneux ne eut plus des couronnes de fleurs; il ne se prévaudra pas non plus des avantages que le hasard lui aura offerts; il lui plaît que son sujet soit tout entier de son invention, afin de ne devoir rien qu'à lui-même; il

recueille la manne dans le désert ; il frappe le rocher de sa baguette et en fait jaillir la source. A son souffle, le brin de paille qui gisait dans la poussière monte au soleil dans un rayon lumineux ; il puisera dans ses souvenirs assez de grandeur et de beauté pour en revêtir le tronc nu du vieux saule. Son vers ne s'embaume point du parfum des bosquets, mais son imagination prête une joie intime aux arbres dépouillés sur la montagne dépouillée, à l'herbe verte du pré vert :

> To the bare trees and mountains bare.
> And grass in the green field.

Plus de tempête, ni de naufrage, dont l'horreur nous épouvante. C'est l'arc-en-ciel qui attache aux nuages son ruban diapré. C'est la brise qui soupire dans la fougère fanée. Point de triste vicissitude du sort, point de menaçante catastrophe de la nature qui assombrisse ses pages. C'est la goutte de rosée qui se suspend aux cils de la fleur penchée ; ce sont les pleurs qui s'amassent dans l'œil brillant.

Comme l'alouette sort des blés où est son nid, et voltige, en rasant le sol, pour aller saluer le ciel du matin, ainsi la muse champêtre de Wordsworth s'en va planant sur les sommets de la réflexion, sans s'éloigner pourtant de la terre, son marche-pied et sa patrie.

Il ne serait pas impossible que ce système de rénovation n'eût été en partie inspiré à Wordsworth par le désappointement d'une ambition trompée. Peut-être son indolence et son orgueil naturel l'auront-ils empêché de gravir les degrés de la science ou des honneurs; peut-être, instruit par ses opinions politiques à dire aux vaines pompes du monde : Je vous hais; voyant la route de la poésie classique et artificielle encombrée de tout le monceau du beau style et des lieux communs superbes, et désespérant d'y faire un pas, à moins de renchérir servilement sur ses devanciers de ridicule enflure, peut être aura-t-il fait volte-face, un peu par impatience et paresse, un peu par sagesse et calcul. Ce sera alors qu'il se sera enfermé dans le vallon de la vie cachée, et qu'il aura cherché la muse aux flancs de la montagne, parmi les pâtres et les troupeaux, et sous le chaume du paysan. Ce sera alors que, laissant le fastueux clinquant poétique, il aura tenté d'agrandir le trivial et de donner aux choses familières le charme de la nouveauté. Certes, son succès n'a pas été médiocre. Nul n'avait jamais si ingénieusement rendu des riens importans; nul n'avait si éloquemment traduit les plus simples sentimens du cœur.

M. Wordsworth est timide et réservé, non pas pourtant sans fierté.

Il n'a point de passions violentes et indomptables, ou bien il a réprimé de bonne heure leur révolte. Toute sa vie s'est passée en promenades solitaires et en causeries de chaque jour avec la nature. Il est un exemple éminent de la puissance d'association, car sa poésie n'a point d'autre source, point d'autre caractère. Il s'est si intimement mêlé aux scènes pastorales, qu'il a identifié en elles son ame entière; il leur a donné toute sa force de sentiment et leur a pris toute la leur. Chacune d'elles est devenue un anneau de la chaîne de sa pensée, une des fibres de son cœur. Il n'y a personne que l'habitude et la familiarité n'aient fortement attaché au lieu natal ou aux objets qui rappellent les heureux évènemens de la vie; pour l'auteur des *Ballades lyriques*, c'est la nature qui est sa patrie. On peut dire de lui qu'il a un intérêt personnel dans l'univers; il n'y a point aux champs d'image insensible qui n'ait trouvé d'une façon quelconque le chemin de son ame, point de son qui n'éveille en lui le souvenir des temps écoulés.

> To him the meanest flower that blows can give
> Thoughts that do often lie to deep for tears.

La marguerite le regarde l'œil étincelant comme un vieil ami; le coucou lui dit à l'oreille des chants inexprimables qui lui rendent toute la mémoire de sa première jeunesse; la vue d'un nid de linotte le ravit comme un enfant; la feuille flétrie qui s'envole lui emporte mille souvenirs. Voit-il sur la lande sauvage quelque manteau gris battu par le vent et la pluie, c'en est assez pour le faire rêver longuement; il n'y a pas jusqu'aux lichens du rocher qui ne s'animent et ne vivent dans sa pensée; il a peint tous ces détails avec une délicatesse et une intensité de sentiment qui n'appartiennent qu'à lui; il a montré la nature sous un nouveau point de vue. C'est dans ce sens qu'il est le poète vivant le plus original. Ses ouvrages sont d'autant plus précieux qu'on n'en trouverait nulle part de leur famille pour les remplacer. Le vulgaire ne les lit point; le savant, qui veut tout matérialiser, ne les comprend pas; le grand les méprise; qu'importe? Les beaux esprits à la mode s'en peuvent aussi moquer; l'auteur s'est attaché le cœur du solitaire ami de la nature par un lien sympathique qui ne se brisera pas. Ces amis à part qu'il s'est faits continueront de sentir ce qu'il a senti; car il a exprimé pour eux ce qu'ils s'efforceraient en vain d'exprimer eux-mêmes, ce qu'ils ne diront jamais qu'avec leur regard humide et la voix entrecoupée: mais une forte puissance de philosophie et d'humanité circule dans sa veine pastorale; paisible et calme qu'il est loin du monde, il

a compris toute la dignité des mouvemens primitifs de l'ame humaine, il a greffé toute sa profonde pensée sur la pensée rustique du laboureur et du berger. Debout au milieu de son magnifique amphithéâtre de montagnes, il s'est baissé pour voir de plus près la paquerette sous ses pieds, ou bien il a cueilli au buisson une branche d'aubépine; mais lors même qu'il se courbe ainsi, on sent que son ame est pleine de la solennité du spectacle qui l'entoure. Le haut rocher lève sa tête dans la hauteur de l'esprit du poète; on entend gronder dans son vers le bruit de la cataracte; lisez ses pages sombres et mystérieuses, vous croyez voir les brouillards suspendus sur les vallons d'*Helvellyn*, et le *Skiddow* fourchu qui se dresse derrière et perce la brume. Il est peu question de montagnes dans la poésie de Wordsworth; mais on sent, à ne s'y point méprendre, qu'il a écrit dans un pays montagneux, tant, en son style, tout est nu, simple, puissant et profond!

Le caractère des dernières productions philosophiques de Wordsworth est quelque peu différent; il s'y est par momens départi de ses premiers principes. Elles sont souvent classiques et simples. Les sujets qu'il y traite ont de la dignité sans affectation. L'élégance du style est sans manière; on dirait qu'elles ont été composées non pas dans une chaumière à *Grasmere*, mais sous les ombrages majestueux et inspirateurs de *Cole-Orton*. Lisez ses vers sur un paysage de Claude Lorrain et le poème exquis de *Laodamia*, ils vous exprimeront mieux notre pensée. Dans le dernier de ses morceaux surtout, où respire tout le parfum pur des plus pures compositions antiques, — nul n'a jamais peint plus dignement la gravité, la douceur, la force, la langueur et la beauté de la mort.

Calm contemplation and majestic pains.

Ce n'est point le faste des couleurs, c'est le fini du travail, qui fait l'éclat et la perfection de ce morceau; c'est moins un tableau qu'une statue. Le tissu de la pensée a là toute la morbidesse et toute la solidité du marbre. C'est un poème qu'on pourrait lire tout haut dans l'Élysée, et les esprits des héros et des sages se rassembleraient pour l'écouter.

La philosophie poétique de M. Wordsworth n'a pas le regard enflammé de celle de Byron, ni le même tumulte dans les veines; son œil s'abaisse plus calme et plus perçant sur notre destinée mortelle. L'impression qu'elle laisse est moins vive, elle est plus douce et plus durable; et, nous l'avouons (peut-être est-ce manque de goût ou bizarre façon de sentir), il y a tel vers, tel morceau de notre auteur,

que nous méditerons dix fois plutôt qu'une ceux du chantre de *Child-Harold*. Ou bien, si parmi les écrits du célèbre lord, il en est quelques-uns qui nous fassent rêver et sentir aussi longuement, ce sont ceux où il est simple et vrai comme Wordsworth : car parfois Byron laisse lui-même de côté sa pompe et sa prétention habituelles; parfois il daigne descendre aussi sur le terrain commun de l'humanité.

Ce qui caractérise principalement les ouvrages de notre poète, c'est l'impression diverse qu'ils produisent. Ils seront pour vous inintelligibles, ou leur sens profond se gravera en vous ineffaçablement. Votre cœur cuirassé les repoussera,

Fall blunted from the indurated breast.

Ou bien ils le pénétreront pour n'en plus sortir. Une classe de lecteurs s'en éprendra passionnément et les trouvera sublimes; une autre (et nous en avons peur, celle-là sera la plus nombreuse) les dira ridicules. Wordsworth a réalisé probablement le vœu de Milton. — Il a trouvé cet auditoire choisi que l'on compte d'un regard. — Pourtant nous avons lieu de le croire peu résigné à ce partage.

Il y a dans l'*Excursion* de délicieuses parties de description. Il y en a d'autres de réflexion inspirée, qui, par le *son* des pensées et la majesté du langage, ressemblent à de célestes symphonies, à de mélancoliques *requiem* chantés sur le tombeau des espérances humaines; mais, disons-le en toute sincérité, ce poème, à notre avis, ne sera jamais populaire au même degré que les *Ballades lyriques*. Il affecte un système sans le justifier jamais nettement. Au lieu de montrer le principe qu'il adopte sous toutes ses faces rayonnantes, il répète sans fin ses conclusions, au point de les rendre insipides. Son style est terne et confus, à moins que le sentiment accumulé ne force en jaillissant la clarté de l'expression. Il est plus analytique que synthétique; il est plus en réflexion qu'en théorie. L'*Excursion* n'a jamais été qu'un poème mort-né; il faut qu'il y ait eu dans sa conception quelque hâte maladroite et imprévoyante. D'ailleurs, l'exécution en est pénible et laborieuse; il y a trop de rusticité constante dans la scène et les personnages. Le plan faisait des promesses qu'il n'a pas tenues. C'est comme si vous entriez en une salle magnifique, et qu'on vous invitât à vous asseoir avec des rustres à un splendide banquet où l'on ne vous servirait pour tous mets que des *dumplins* aux pommes. Ce ne sera pas même *toujours des perdrix*.

Wordsworth est au-dessus de la taille moyenne; ses traits sont mar-

qués; tout l'air de sa personne a quelque chose de *quichottique*. Il rappelle quelques-unes de ces têtes d'Holbein, sévères, sombres, avec une légère indication d'humeur moqueuse, qui perce malgré la gravité de l'âge et l'austère affectation des manières. Il y a une douceur particulière dans son sourire, et dans les tons de sa voix une grande profondeur de mâle et rude harmonie. C'est sa propre poésie surtout qu'il faut l'entendre lire. Rien de plus saisissant alors que son imposante dignité. Lorsqu'il en est à ses passages favoris, son œil brille d'un éclat surnaturel; c'est toute sa vivante pensée qui coule à flots majestueux de son cœur gonflé. Nul ne l'a vu en de pareils momens sans être vivement frappé, sans s'être dit : — « Le génie est chez cet homme, et il en a bien le signe sur le front. » — Peut-être le commentaire de sa voix et de son visage est-il nécessaire pour donner une idée complète de sa poésie. Il est possible qu'on ne comprenne point son langage, mais il n'est pas permis de trouver son geste et sa physionomie sans signification. On le prend tout d'abord pour un inspiré ou pour un fou. Pourtant en compagnie, même en *tête-à-tête*, Wordsworth est souvent réservé, indolent, même silencieux. C'est depuis quelques années seulement qu'il est devenu verbeux, et qu'il s'est avisé de rendre des oracles. Il n'était pas ainsi dans ses meilleurs jours. S'il lui arrivait alors de jeter quelque observation hardie, c'était sans effort et sans prétention, presque avec indifférence, et puis il retombait aussitôt dans sa rêverie. C'est toujours d'ailleurs lorsqu'il récite ses vers, ou lorsqu'il en parle, qu'il s'anime le plus. Quelquefois il expose soudain le sentiment et l'association des pensées qui le dominaient quand il a composé certains morceaux de ses poèmes, et si ces révélations manquent par instant de clarté, elles ne manquent jamais d'intérêt; on sent que chaque parole enveloppe un sens qui vaut la peine d'être cherché. C'est le filon qui se dérobe dans les entrailles de la mine, et dont les parcelles d'or trahissent déjà le voisinage. Il a ses poètes à lui, mais il est bien rigoureux, trop exclusif peut-être dans le choix de ses favoris. Il n'admet rien après lui, et presque rien au-dessus. C'est plaisir de l'écouter dire comment de célèbres écrivains auraient dû traiter certains sujets, comment il les eût traités lui-même selon les idées qu'il a de l'art. Il blâme ainsi le portrait de Bacchus dans *la Fête d'Alexandre* de Dryden. Pourquoi nous avoir montré là un joyeux compagnon, un gros garçon de bonne mine,

> « Flushed with a purple grace,
> He shews his honest face, »

au lieu de nous représenter le dieu revenant de la conquête de l'Inde,

couronné de pampres, traîné par des panthères, ayant à sa suite des troupes de satyres, les hommes et les bêtes sauvages qu'il a domptés? — Et rien qu'à l'entendre, on voit *la Rencontre de Bacchus et d'Arianne* du Titien, tant sa peinture est classique, tant son style est ardent et coloré! Milton est sa grande idole. Parfois il ose se comparer lui-même à son géant; et, en vérité, souvent ses sonnets ont le même esprit prophétique, la même élévation sacrée que ceux de l'Homère anglais. Chaucer est encore un des poètes selon son cœur. Il a même pris la peine de traduire en style moderne quelques-uns des *Contes de Canterbury*. Ceux qui considèrent Wordsworth comme un écrivain puéril s'expliqueront difficilement sa prédilection marquée pour Dante et Michel-Ange. Nous sommes porté à croire qu'il sympathise peu cordialement avec Shakspeare. Comment en serait-il autrement? Shakspeare est l'homme du monde qui ait eu dans le génie le moins d'*égotisme*. Au fond, Wordsworth ne prise guère la variété ni le développement des compositions dramatiques. Il ne se soucie nullement, dit-il, *de ces dialogues entre Lucius et Caïus*. Pourtant il fit aussi sa tragédie quand il était jeune, et nous en avons entendu citer les vers suivans, pleins d'énergie, que récitait un des personnages, poursuivi par le remords d'un grand crime :

Action is momentary,
The motion of a muscle this way or that;
Suffering is long, obscure, and infinite!

« L'action n'est que d'un moment. C'est le mouvement d'un muscle çà ou là; — la souffrance est longue, obscure, infinie! »

Mais nous n'avons point à juger cet ouvrage inédit, qui ne se produisit jamais sur la scène. Notre critique a contre Gray une antipathie décidée. Il affectionne au contraire singulièrement Thomson et Collins. Il vous mortifie presque par son impitoyable proscription de Pope et de Dryden. Ces vieux maîtres, tenus jadis pour excellens et parfaits, n'ont, à son sens, ni valeur ni portée. Mais rien n'est amusant comme la colère que lui cause le bavardage insignifiant de notre poésie moderne. A propos de la *Vanité des désirs humains* de Jonhson, qui commence ainsi :

Let observation with extensive view
Survey mankind from China to Peru.

Il n'y a là, pense-t-il, que des mots; c'est toujours la même idée trois fois répétée sous le déguisement maladroit de la phraséologie. C'est

comme si l'on disait : « *Que l'observation* mette toute son *observation à observer* le genre humain. Supprimez le premier vers, le second,

Survey mankind from China to Peru

signifie tout autant que les deux ensemble.

Wordsworth est plus sévère peut-être avec les écrivains en prose. Il s'emporte contre l'aridité des raisonneurs et des annalistes; il accuse leur manque de passion; il est jaloux des déclamations de la rhétorique et des rapsodistes comme si elles empiétaient sur le domaine poétique. Il condamne en bloc tous les auteurs français; le nombre de ceux qu'il épargne parmi les nôtres est en vérité bien restreint. Il loue, par exemple, Walton, Paley, et quelques autres écrivains inoffensifs et sans prétention. Les voyages et les aventures de Robinson Crusoë lui plaisent par-dessus tout. En fait d'objets d'art, il admire singulièrement les gravures sur bois de *Bewick* et les eaux-fortes de *Waterloo*. Il a ses peintres aussi, qu'il sait comprendre avec intelligence et dignement exalter. Nous l'avons entendu parler en enthousiaste des belles compositions de Nicolas Poussin. Il montrait merveilleusement leur vigoureuse unité de dessin, l'ame supérieure qui préside à leur ensemble, le principe d'imagination qui concentre en un seul point tous leurs effets divers. Tout paysage, déclarait-il alors, était nul à ses yeux, qui n'exprimait pas l'heure du jour, le climat, l'époque qu'il prétendait représenter. S'il ne réunissait pas tous ces caractères, il était moins qu'incomplet, il n'existait pas. — C'est raison que Wordsworth rende pleine justice aux puissantes créations de Rembrandt. On sait comment cet artiste fait d'un rien quelque chose, comment il transforme un tronc d'arbre, comment il idéalise une figure vulgaire, à les illuminer soudainement au fond des ténèbres. Notre poète devait saisir l'analogie qu'il y a entre ce procédé et le sien, car son grand art à lui consiste de même à éclairer de toute la lumière du sentiment quelque humble détail caché de la nature. Or, lorsqu'il proclame le génie de Rembrandt, il sait bien qu'il plaide en quelque sorte pour son propre avénement. On avait dit de Wordsworth qu'il haïssait la *Conquologie*, qu'il ne pouvait souffrir la Vénus de Médicis. Ce n'était là pour lui sans doute que jeu de mot et innocente satire, plaisanteries accouplées au hasard,

Where one for sense and one for rhyme,
Is quite sufficient at one time.

Toutefois, c'est notre avis, Wordsworth eût-il été critique plus

libéral et plus candide, sa valeur et sa renommée n'y eussent point perdu. S'il se fût rafraîchi lui-même à plus de sources littéraires, le monde fût venu plus volontiers s'abreuver à sa poésie. A le voir condamner moins dédaigneusement les ouvrages des autres, on eût reçu les siens plus favorablement; on les eût traités avec plus de bienveillance. Le courant de sa pensée est profond, mais étroit. Il met tant de puissance, de vérité et d'originalité, à de certaines idées, qu'il ne lui en reste plus pour les autres. Qui sait? peut-être est-ce l'enthousiasme et la simplicité de son admiration pour la nature qui le rendent intolérant et aveugle dans ses jugemens sur tout ce qui n'est pas elle seulement. Il en est de lui comme de bien d'autres; c'est sa faiblesse même qui fait sa force, et nous n'avons pas droit de nous en plaindre. Laissons là l'égotiste; le grand écrivain nous reste. Sachons découvrir et dégager le beau partout où Dieu l'a mis pour nous. Une riche veine de poésie originale n'est pas un des moins précieux trésors dont il nous ait dotés. Que nous importe l'argile grossière qui enveloppait le filon d'or? Serons-nous follement désappointés parce que nous n'avons pas trouvé ici-bas la perfection? Non certes, car nous ne l'avions pas même espérée. Nous n'avons pas cette adoration naïve qui déifie dans le poète plus que le poète. S'il a le vrai génie, qu'y a-t-il donc à lui demander encore? Mais nous avons effleuré une corde qui détonne; nous ne la toucherons pas davantage.

On a appelé lord Byron l'enfant gâté de la fortune; on pourrait dire que Wordsworth est l'enfant gâté du désappointement. Nous sommes convaincus que s'il eût été de bonne heure un poète populaire, il eût montré de l'humilité dans sa gloire, et qu'il fût demeuré l'homme simple et plein de bonhomie que l'avait fait la nature. Mais le sentiment d'une critique injuste et d'un ridicule immérité aigrit le caractère et rétrécit les vues. Avoir produit des œuvres de génie et les voir négligées ou traitées avec dédain, c'est une trop rude épreuve pour la patience humaine. C'est assez qu'on nous conteste nos mérites pour que nous nous les exagérions nous-mêmes. Nous allons plus loin. Il nous plaît alors de rabattre les louanges décernées à ceux auxquels nous nous sentons supérieurs. Ce n'est pas notre faute. Nous n'avons pris les armes que pour notre défense; nous n'eussions pas attaqué le monde s'il ne nous eût attaqués d'abord. Que ne ménageait-il mieux notre fierté! Nous ressentirons long-temps l'offense! — Et c'est ainsi que l'ame qui eût coulé paisible et riante se courrouce et se révolte, et qu'elle se rue sur la digue qu'on lui oppose; nous n'eussions été qu'indulgence et humilité, et voici que la colère et l'amour-propre nous

emportent. Wordsworth s'est trop préoccupé de la critique contemporaine, et il ne s'est pas assez inquiété du jugement de la postérité non plus que de l'opinion, nous ne dirons pas de ses amis privés, mais de ceux que lui avaient faits ses ouvrages. Puisqu'il n'avait pas voulu poursuivre le succès dans les voies qu'avaient frayées les modèles établis, devait-il être si fort surpris de ne point voir son originalité reconnue et proclamée tout d'abord? Il a trop rongé son frein. Il a couvert le mors de trop d'écume. Sa course n'eût pas été moins glorieuse pour être moins impatiente. A quoi bon s'amusait-il à répondre au défi de ses obscurs aristarques? A quoi bon échangeait-il avec eux les coups de feu de la dispute? C'était là bien mal placer le point d'honneur. Wordsworth est vraiment trop susceptible et trop irritable sur ces matières. Sans doute la censure le mortifie plus que la louange ne le satisfait; car enfin depuis quelques années le vent a changé pour lui, et lui est prospère. Il compte maintenant une troupe nombreuse d'ardens admirateurs : la faveur que lui montre à présent le public est assez marquée pour le sauver de la dernière extrémité à laquelle un homme de génie puisse être réduit. Il n'a plus besoin de se faire lui-même le dieu de sa propre idolâtrie. —

Nous avons, dans le long extrait qui précède, sinon donné partout littéralement, au moins suivi de fort près le texte d'Hazlitt. Si nous l'avons laissé parfois d'un pas, ce n'est pas notre faute; c'est que le prosateur, tout prompt qu'il est à blâmer chez le poète l'obscurité, n'est pas toujours parfaitement clair lui-même. Nous nous sommes donc vu contraint çà et là de prendre avec son style quelques licences. Mais c'est aux détails et fort sobrement encore que nous avons touché. Nous aurons effacé une ligne par hasard, nous en aurons ajouté une autre; nous aurons élagué une redondance, reconstruit une idée, raccordé une métaphore, voilà tout.

D'ailleurs, si les vues fines et animées abondent dans ce morceau, les appréciations y sont parfois légères, vagues, contradictoires. Mais ce n'est pas notre dessein de juger ici le juge et de vérifier en détail sa critique. Il nous reste à compléter ce travail tout d'introduction, en traduisant quelques pièces du nouveau recueil de Wordsworth. Il suffira d'emprunter à ce seul volume nos citations. Le poète y est resté tout ce qu'il était dans les précédens. Il ne s'est ni modifié ni renouvelé; c'est toujours le même choix insoucieux des sujets; c'est la même chaleur d'effusion à l'aspect d'un nid de fauvette, d'une marguerite ou d'un brin d'herbe. Ce sont encore de petits enfans qu'il prend par la main et auxquels il parle de Dieu, de la vie et de la mort, avec une

simplicité sublime. Toute occasion de poésie lui est bonne. Il vous redit une ballade naïve qu'un pâtre lui aura contée; une vieille légende lui fournit tout un poème lyrique, ou bien il écrit sur une page d'album de hautes et profondes méditations philosophiques. Le morceau suivant, que la vue d'un portrait de jeune fille lui inspire, montre bien cette puissance, qui n'est propre qu'à lui, de fondre harmonieusement ensemble la description, le récit et la réflexion :

« Quelquefois je me prends à oublier que ma tâche du jour n'est pas finie. Le livre que je tenais tombe de ma main, ou bien c'est ma plume. Je suis à ma fenêtre, et je ne vois plus le merveilleux spectacle qui se déroule autour de moi, si splendidement décoré par la prodigue nature. Mes yeux s'attachent alors longuement sur un portrait dont le doux rayon de beauté enrichit incessamment la commune lumière. Elle est si calme cette belle figure! Oh! c'est elle qui rend l'air calme comme elle! Il semble au moins que ce repos autour d'elle ne peut venir que d'elle. Et ce silence qu'on écoute près d'elle ne charme-t-il pas mieux l'oreille que la plus mélodieuse musique? — C'est là qu'elle est assise! Oh! son vêtement est bien l'emblème de sa pureté! Sa robe est blanche comme son cou de marbre, comme serait ce qu'on aperçoit de sa poitrine, n'était l'ombre que jette son menton penché. — Ombre légère, à la fois lumière et ombre, qui flotte là et partout, et dans l'atmosphère elle-même, claire, transparente, harmonieuse; teinte diaphane empruntée du ciel, pareille à celle dont le berger solitaire voit le matin se colorer les montagnes. — Regarde-la, qui que tu sois, toi qui sens s'allumer en toi une ame de poète, toi qui adores dans le peintre le vrai génie de Prométhée. Que ton imagination s'empare de ce trésor! Que tes yeux contemplent ce que contemplent les miens, — quoiqu'il y ait entre nous peut-être toute l'immensité de l'Océan.

« Un sentier d'argent monte de son front au sommet de sa tête, sépare ses cheveux lisses, et montre sur quel terrain délicat a poussé leur moisson d'or. Et ces grands yeux si doux, purs comme un ciel sans nuage et d'un bleu plus profond, oh! souvent ils doivent s'entretenir avec des regards d'en haut et dire alors leurs muettes prières! Mais à présent ils ne cherchent ni n'évitent rien; cette active animation qui les fait constamment se mouvoir est suspendue; comme sa tête, ils sont inclinés vers la terre, humblement gracieux, tranquillement pensifs, dans cette intime rêverie qui s'arrête au bord de la tristesse!

« O fille de l'art qui enchante l'ame, dis-moi tes confidences! Dis-moi d'où te vient cet air de distraction paisible? Ta pensée est-elle allée rejoindre quelque amant lointain que poursuit la mauvaise for-

tune, ou dont tu aies trouvé la foi douteuse? — Folle conjecture! Cette vierge n'est point femme encore, c'est la lune nouvelle qui brille au ciel jeune et sereine; elle est sur le seuil qui mène hors de l'enfance, elle ne l'a point franchi. L'aveugle Dieu n'a encore percé son cœur d'aucun de ses traits; son imagination est libre; vous ne trouverez point chez elle la source du sentiment, à moins de la chercher ailleurs.

« De sa main droite qui est croisée sur le poignet de son bras gauche appuyé sur son genou, elle tient (mais à peine, car sa préoccupation ne lui permet pas d'étreindre) un bluet et quelques pâles épis de blé jaune, ceux même qui sont nés avec lui et l'ont abrité jusqu'à ce qu'on les ait cueillis ensemble. Ce bluet que le laborieux cultivateur appelle une mauvaise herbe, mais que Cérès est glorieuse d'ajouter à sa guirlande; ce bluet qui se joue entre ses doigts insoucians, elle le sait (son père le lui a dit), il était la fleur favorite de sa mère lorsque la joyeuse aurore de la jeunesse brillait pour elle; et l'orpheline a son aurore aussi, — une aurore seulement moins joyeuse et moins brillante.—L'orpheline, assise là, solitaire et recueillie, aime aussi cette fleur pour l'amour de sa mère perdue. Non (j'en suis sûr), cet air grave et réfléchi qui respire sur ses traits et dans toute sa personne n'a point une cause moins sacrée.

« Des mots en ont dit parfois plus que n'en aurait pu dire le pinceau, et parfois plus qu'il ne fallait; mais l'art leur pardonne d'intervenir, — l'art divin qui crée et éternise à la fois, en dépit de la mort et du temps, les merveilles de ses œuvres.

« Étranges contrastes en ce monde où nous sommes! Cette contenance, ce regard d'amour filial tourné vers le passé sans s'être détaché du présent, à quoi n'a-t-il pas tenu que toute cette sainte expression ne s'effaçât du modèle vivant de ce beau portrait au souffle léger du moindre innocent caprice! Et jamais peut-être elle ne se fût reproduite sur ces traits et dans ce maintien si pur, si harmonieusement exquis! — La voici enchâssée là pour les siècles! — Oh! l'art ne participe-t-il donc pas de Dieu? N'est-il pas un humble rameau de l'arbre divin, acharné qu'il est si visiblement à la poursuite de l'immortalité, et s'élevant vers elle tout tremblant d'espérance? D'un bout de l'Europe à l'autre, des cimes de Gibraltar aux plaines de Sibérie, des milliers de voix, chacune en sa langue, seraient l'écho de cette pensée. Elle serait surtout celle d'un moine qui s'est fait le serviteur de Dieu dans le magnifique couvent bâti jadis pour sanctifier le palais de l'Escurial. Le digne religieux avait mené par son monastère, de cellule en cellule et

de salle en salle, un peintre anglais bien célèbre pour la vérité intime et le profond sentiment de ses ouvrages, qui ont touché le cœur des rois, et n'en sont pas moins chers au simple laboureur (1). Vous pensez que dans cette visite on n'avait pas oublié *le dernier Souper de notre Seigneur*, cette noble peinture qui décore toujours le réfectoire des frères, aussi belle, aussi animée que lorsqu'elle y fut placée sortant des mains du Titien. Or, tandis qu'ils contemplaient l'un et l'autre le chef-d'œuvre, le vieux moine murmura ces mots à l'oreille de l'étranger : — « C'est ici que nous venons nous asseoir chaque jour et remercier Dieu du pain quotidien qu'il nous donne; c'est ici que nous méditons sur le trouble de ces temps inquiets; c'est ici que je songe à mes frères morts ou dispersés, à ceux qui changent ou qui ont changé! Je regarde bien souvent la solennelle assemblée de ce tableau que le choc d'aucune circonstance, ni le cours des ans n'ont pu faire bouger de place; et alors je ne puis m'empêcher de croire que ces figures peintes sont les *vrais convives*, — la substance, — et que nous ne sommes que les ombres.

« C'est ainsi que parla le grave hiéronymite, et le sentiment de ses peines s'était évanoui en lui comme un rêve, avant qu'il eût cessé de regarder la sainte toile, avant qu'il eût cessé de parler peut-être. Et moi qui ai vieilli aussi, mais en un pays plus heureux, ô portrait domestique! c'est sous ton calme regard que j'ai traduit en vers ces paroles touchantes du prêtre, paroles plus capables de tranquilliser le cœur que de l'agiter; douces paroles dont l'esprit, pareil à l'ange qui descendit dans l'étang de Bethesda, apaiserait en notre ame la source que la visite céleste aurait troublée. — Mais pourquoi cette larme qui s'échappe de mes yeux? — Non, ce n'est pas avec douleur qu'ils s'attachent sur toi, ô mon muet compagnon! Adieu, toi qui as inspiré mon chant! Adieu encore! »

Je ne sais trop si l'on a bien été fondé à blâmer si rudement chez Wordsworth ses opinions littéraires, exclusives, rigoureuses peut-être, mais qu'il n'a guère confiées qu'aux rares amis qui l'ont visité dans sa solitude. A coup sûr, on n'a point l'ame étroite et envieuse, on ne nie point les gloires contemporaines quand on a écrit le poème d'*Yarrow Revisited*, lorsqu'on a salué le départ de Walter Scott pour Naples par des adieux comme ceux-ci :

« Ce ne sont ni les nuages, ni les larmes de la pluie, ni les rayons pathétiques du soleil couchant qui ont formé l'orage que j'entends grou-

(1) Wilkie.

der sur le triple sommet d'Eildon. Ce sont les *esprits de puissance* rassemblés à sa cime qui se lamentent de voir s'éloigner le *puissant génie*. Et cependant la Tweed unit sa plainte à leur plainte, elle qui se plaisait tant à chanter ses joyeux airs. Sa voix est toute triste maintenant et douloureuse. Reprenez courage pourtant, ô vous qui pleurez! Tout ce que le monde a de souhaits ardens de bonheur l'accompagne. Il part, le merveilleux potentat, suivi d'un plus noble cortége de bénédictions et de prières, que jamais n'en virent après eux rois ou conquérans, le sceptre en main et le diadème de laurier au front. O vents de l'Océan et de la Méditerranée, soufflez rapides et prospères, hâtez-vous de pousser vers Parthénope le précieux navire qui vous est confié. »

C'est toujours le sonnet dont il aime surtout la forme précise et condensée. C'est dans son rhythme étroit qu'il enferme de préférence les soudaines pensées que la fantaisie lui suggère. Il est bien en effet l'impatient niveleur littéraire que nous signale Hazlitt quand il s'écrie :

« Assez de guirlandes! assez de la houlette d'Arcadie! assez de toutes les chansons de l'Italie et de la Grèce! assez de leurs bergers endormis sous les berceaux de myrte! Nos pâtres à nous couchent sur les rochers nus; ils sauteront d'un bond les ruisseaux grossis par la pluie glacée, et cependant ils ne regarderont pas même à leur droite ou à leur gauche; pas une pensée ne leur viendra qui n'ait son facile chemin tout frayé dans un esprit sans inquiétude. Oh! quel est le livre écrit qui enseignerait ce qu'ils apprennent? En avant, hardi montagnard! Guide le barde ambitieux d'être admis comme toi au conseil privé de la nature, et de gravir ces hauteurs ceintes de nuages qui voient et entendent à quels terribles ministres délègue son pouvoir sur la terre celui qui travaille seul dans le ciel des cieux! »

Mais n'est-ce pas là chez lui plutôt boutade d'inspiration que système? Est-ce que son esprit au contraire ne se tourne pas sans cesse involontairement vers le passé, tout en accusant l'inutilité de ses leçons? Ne dit-il pas :

« A quoi bon ces débris que nous ne ramassons qu'en troublant la paix des dernières ruines de l'ambitieuse Rome? A quoi bon, s'ils ne répriment pas nos aspirations trop hautes, s'il ne calment pas nos vaines agitations? S'il faut que le cerveau s'emplisse encore des flatteuses illusions du monde, mieux vaudrait qu'il fût vide et n'eût point de place pour la pensée, comme le vieux casque rouillé, comme la tête morte sans yeux, qui se glorifiait naguère des panaches de son cimier. Le ciel une fois hors de notre vue, où sont nos désirs? où sont nos tendres re-

grets et leurs insatiables étreintes? où est la théorie du sage? où est le chant du poète? Hélas! tout cela n'est plus que fantômes qui n'ont même pas de robe par où on les puisse saisir; ce n'est plus que lampes mourantes dont la lueur n'éclaire rien. Ce sont des urnes où il n'y a plus de cendres, des vases lacrymatoires où il n'y a plus de larmes. »

Sa sympathie pour les ruines s'exprimera bientôt plus vive et plus mélancolique. Écoutez-le déplorer l'usurpation universelle de l'industrie :

« Le chant du pibroch n'est plus d'accord; il se tait. Le casque romain est avili; ce n'est plus qu'un vain joujou dont on amuse un enfant gâté. Le bouclier se rouille aux murs humides des salles antiques; cependant le bateau à vapeur, tout obscurci de fumée, s'élance à la poursuite de ses rivaux de vitesse, poursuivi lui-même par d'autres rivaux. Le parapluie se déploie pour abriter la tête du pâtre celtique. Oh! tout nous dit que les vieilles coutumes se pourrissent jusqu'en leurs racines. L'honneur, les passions d'autrefois, tout cela tombe en poussière! Glorifiez-vous, pourtant, je le veux, des conquêtes de votre civilisation; mais nous, ne pourrons-nous pas demander si l'imagination survit à ces immenses changemens, — si la vertu y gagne quelque chose? — Car autrement, ô mortels! ne vaudrait-il pas mieux cesser de vivre? »

Vous aurez beau renouveler l'univers, dit-il, il vous faudra toujours revenir puiser aux archives de la tradition :

« C'est dans cette antique clairière que les amans se prirent leur dernier baiser. Ce fut au bord de ce ruisseau de cristal que l'ermite vit l'ange ouvrir ses ailes pour s'envoler. Le sage se tenait longuement assis en ce cabinet; le barde chantait errant sur cette colline où l'on n'entend plus que la voix de la linotte. Ainsi, partout, la tradition se mêle à la vérité, partout l'imagination divinise et consacre les êtres et les lieux que nous aimons. N'y eût-il que l'histoire qui eût droit de garder note des choses passées, ses maigres registres suffiraient mal aux évènemens et aux personnages évanouis. Mais il est pour l'homme une plus large page à consulter; il est un livre plus facile à lire, plus intéressant et mieux rempli : c'est celui-là qui s'étudie dans le palais comme dans la chaumière. »

Quel admirable sentiment de l'art antique dans le sonnet suivant qui montre en même temps toute la sainte transfiguration de l'art moderne!

« Tranquillité! tu étais le but souverain dans les écoles païennes de la science philosophique! Esclave soumise du fatal destin, la muse de la tragédie t'avait voué son culte pensif; la sculpture s'était emparée

de ce que l'Élysée pouvait promettre d'espérance, pour rendre la paix à l'ame de ceux auxquels la mort avait ravi l'objet aimé. Mais celui-là seul a réchauffé notre être aux rayons de sa glorieuse lumière qui a mis sur son front ensanglanté l'auréole de la couronne d'épines. Après sa venue, les arts, qui n'avaient encore puisé que grace et douceur aux sources ombragées de l'infini, abordèrent sa grande idée face à face, et ils tournent maintenant autour d'elle, comme les plantes autour du soleil, chacune dans son orbite. »

Ainsi, ses plus chers souvenirs sont ses souvenirs chrétiens. C'est tout le gothique édifice du moyen-âge, qu'il tremble de voir bientôt balayé du sol. En présence d'un vieux manoir qu'il visite, il s'écrie tristement :

« *Lowther!* on voit dans ton ensemble majestueux s'accorder dignement la pompe gracieuse de la cathédrale et l'austère gravité du château féodal; — puissante union qui signifie l'adoration de Dieu et la conquête des chartes obtenues par l'épée de l'antique honneur; — base de cette heureuse combinaison politique que les sages révèrent et maintiendront si Dieu leur est en aide. Cependant d'heure en heure le torrent démocratique enfle son onde; sur la foi de promesses pleines de vent, et pour nourrir des espérances menteuses, on sape et l'on bat en brèche tout le glorieux monument du passé! Ah! si c'est votre destin de tomber, tours et donjons, l'histoire authentique avec laquelle vous symbolisez dira que vous avez entraîné la gloire de l'Angleterre dans votre ruine. »

Cependant ce siècle impitoyable renversera-t-il donc l'église comme il a déjà jeté bas le donjon. Oh! non. La confiance du poète se retrempe dans la foi. Il sent que les nouvelles lumières de l'esprit ne prévaudront pas contre la religion et la poésie.

« Nous faut-il souhaiter le retour des illusions passées? Pour restaurer l'imagination détrônée, consentirions-nous à cacher de nouveau ces vérités que la science a dépouillées de leur voile épais? Oh! non. Ce siècle, tout grand qu'il est, peut adorer la soif de savoir qui a précipité l'homme. L'immensité de l'univers est infinie. Cette raison conquérante, elle a beau se glorifier, elle ne fait point un pas sans trouver devant elle encore quelque muraille, quelque golfe de mystère, qui l'arrêtent! Et c'est à toi seule qu'il est donné de franchir cette barrière, foi de l'imagination!..... »

Il voit de trop haut lui-même pour ne pas apercevoir l'avenir magnifique de civilisation qui s'avance; en parlant des chemins de fer et des bateaux à vapeur :

« Mouvemens et Moyens, s'écrie-t-il, vous êtes en guerre sur mer et sur terre avec le vieux sentiment poétique; n'importe! le poète ne vous jugera pas injustement pour cela! Votre présence qui trouble et ternit l'aspect gracieux de la nature n'empêchera pas l'Esprit de pressentir les glorieux changemens que vous préparez, et de se placer à ce point de vue d'où il peut découvrir et prophétiser les révolutions dont le germe est en vous. En dépit de la rudesse de vos traits que la Beauté désavoue, la Nature embrasse et reconnaît l'Art de l'homme comme son fils légitime. Le Temps, ravi de vos triomphes sur son frère l'Espace, accepte de vos mains hardies la couronne d'espérance, et il vous regarde avec un sourire d'encouragement sublime. »

Non, toute inspiration sublime n'est pas éteinte. Il ne s'agit point de relever les autels de l'antique Apollon, mais un Dieu des vers plus jeune peut s'introniser : la vieille lyre des vieux bardes s'est brisée à jamais; mais une nouvelle lyre sera inventée qui aura ses nouvelles cordes et sa nouvelle harmonie. Le nouveau poète chantera la nature sur un nouveau mode. Ainsi, dit-il, quittant sa retraite pour s'en aller en pélerinage autour de l'Ecosse :

« Adieu, lauriers du Rydal! vous qui avez poussé et avez étendu votre feuillage comme si vous aviez prévu qu'il ombragerait sur cette belle montagne un poète selon vous, un poète qui ne se risqua jamais à courtiser le dieu des vers pour obtenir une couronne delphique; mais qui, s'égarant en toute saison parmi vos touffes vertes, met son humble joie à tresser en guirlandes les humbles fleurs qu'il a vues se semer elles-mêmes sous la protection de vos rameaux. Adieu! Il n'y a plus maintenant de ménestrels qui s'en aillent errer tout l'été loin de leur maison, emportant avec eux la harpe qui accompagnait les ballades. Mais il reste encore une langue à la poésie pour encourager le pélerin sur lequel elle répand son esprit, tandis qu'il traverse les marais solitaires, ou qu'il s'assied rêveur au milieu des grandes salles abandonnées! »

Toutes les citations qui précèdent ne sont qu'une expression variée de l'individualité de notre poète; il ne cesse pas d'y parler en son nom. Nous les avons choisies à dessein aussi. C'est par elles que nous avons voulu qu'il achevât de s'expliquer lui-même. Ajoutons, pour terminer, quelque lignes d'un fragment qu'il a placé en forme d'épilogue à la fin de son nouveau volume :

. . . . . .

« C'est ici que je dois m'arrêter! C'est ici que je dois m'incliner devant la nature, devant les hommes selon elle, les hommes vraiment

hommes. Tous leurs dehors sont rudes et grossiers, mais que la prière est fervente en leur ame! que d'encens monte à leurs lèvres! C'est comme la pauvre chapelle de la montagne dont le toit crevé laisse entrer le soleil et la pluie, et où Dieu est pourtant mieux adoré que sous le dôme somptueux du temple éblouissant d'or. Oui, ce sont ces hommes-là que je chanterai si l'avenir me garde la force et les années; ce sont leurs louanges que je dirai. Alors mon vers abordera hardiment des sujets dignes de la poésie. Mon inspiration sera sainte et vraie, car je parlerai des vertus obscures, des mérites méconnus, et je demanderai justice pour eux. Ainsi, peut-être instruirai-je et consolerai-je; peut-être ma voix communiquera-t-elle l'enthousiasme, l'amour et l'espérance. Je n'aurai pas d'autre tente que le cœur de l'homme, mais toujours de cet homme choisi parmi les meilleurs, de cet homme naïf que sa foi soutient et exalte, qui a puisé tous ses enseignemens dans quelques bons livres lus en présence de la nature. Je prendrai ses souffrances qui sont des joies; je prendrai ses affections innocentes et je les conterai pour l'honneur de l'humanité. Ce sera ma destinée de suivre courageusement cette voie que je me trace; ce sera ma gloire d'avoir osé marcher sur ce terrain sacré, d'avoir proclamé, non point des rêves, mais les choses divines de la terre. »

. . . . . .

Ce dernier morceau faisait partie d'un poème que Wordsworth écrivait il y a trente ans; c'était la conclusion d'un de ses premiers essais qui n'a jamais été publié. Certes, le vieillard peut dire aujourd'hui qu'il a glorieusement justifié tout ce beau programme de poésie du jeune homme. Y.....

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1835.

« Louis-Philippe, roi des Français, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

« Français ! la garde nationale et l'armée sont en deuil ; un affreux spectacle a déchiré mon cœur. Un vieux guerrier, un vieil ami, épargné par le feu de cent batailles, est tombé à mes côtés, sous les coups que me destinaient des assassins. Ils n'ont pas craint, pour m'atteindre, d'immoler la gloire, l'honneur, le patriotisme, des citoyens paisibles, des femmes, des enfans ; et Paris a vu verser le sang des meilleurs Français aux mêmes lieux et le même jour où il coulait, il y a cinq ans, pour le maintien des lois du pays.

« Français, ceux que nous regrettons aujourd'hui sont tombés pour la même cause ! C'est encore la monarchie constitutionnelle, c'est la liberté légale, c'est l'honneur national, la sécurité des familles, le salut de tous, que menacent mes ennemis et les vôtres ! Mais la douleur publique, qui répond à la mienne, est à la fois un hommage éclatant de l'union de la France et de son roi. Mon gouvernement connaît ses devoirs, il les remplira. Cependant, que les fêtes qui devaient signaler la dernière de ces journées fassent place à des pompes plus conformes aux sentimens qui nous animent ; que de justes honneurs soient rendus à la mémoire de ceux que la patrie vient de perdre ; et que les voiles de deuil qui ombrageaient hier les trois couleurs soient de nouveau rattachés à ce drapeau, fidèle emblème de tous les sentimens du pays.

« Fait au palais des Tuileries, le 28 juillet 1835.

LOUIS-PHILIPPE.

« *Le président du conseil, ministre secrétaire d'état aux affaires étrangères,*

V. BROGLIE. »

Cette proclamation, qui couvrait les murs de Paris et qui paraissait dans le *Moniteur* le lendemain de l'abominable assassinat dont toute la France est encore occupée, semblait renfermer une menace tout auprès de l'expression d'une noble douleur. Au moment de l'attentat, et dans les heures qui le suivirent, la manifestation de la pensée royale fut pleine de dignité, et, il faut se faire un devoir de le déclarer, de grandeur et de sagesse. Le roi avait vu tomber à côté de lui un vieil ami, comme il dit avec simplicité et franchise dans sa proclamation; ses plus fidèles serviteurs avaient été frappés, mutilés autour de sa personne; il avait tremblé, sinon pour lui-même, du moins pour ses enfans, dont la tête avait été menacée de bien près par les balles; et cependant sa voix avait calmé les cris de haine et de ressentiment, et il avait imposé la modération à la force brutale qui demandait une aveugle vengeance. De retour dans son palais, le roi s'est encore montré le même. Le prince royal partageait tous les sentimens de son père. Justice et non vengeance était leur mot. Ils répondaient à ceux que leur zèle égarait, et qui s'en prenaient à la liberté du crime qui venait de se commettre, que ce n'était pas un évènement qu'on devait exploiter au profit d'un pouvoir assez fort par lui-même et par le dévouement qu'on lui montrait. On pourrait peut-être sortir de la Charte avec l'approbation de l'opinion, ajoutait le duc d'Orléans; mais plus tard il serait difficile d'y rentrer; et en dehors de la Charte, il n'y a que dangers pour le roi et pour le pays.

Malheureusement, ce n'est pas là ce que pensent les ministres. Le ministère actuel, tel qu'il est composé, ne saurait admettre cette politique droite et simple, et par cela même profonde et sûre. Nos ministres sont des hommes habiles, mais qui prétendent surtout se surpasser les uns les autres en habileté. Pris isolément, il se pourrait qu'on obtînt de chacun d'eux l'aveu qu'en pareil cas la constitution se trouve suffisante, et que la Charte de 1830, avec toutes ses libertés, donne mille fois les moyens de triompher de ses ennemis, soit qu'ils se présentent dans l'arène légale, soit qu'ils s'arment des dernières et des plus criminelles ressources que fournisse l'esprit de parti. Ils avoueraient aussi sans doute que le détestable crime qui a été commis, a fait éclater une indignation trop vive, même dans les rangs le plus opposés à ce régime, pour qu'une réaction soit juste ou nécessaire. Cette réaction aura lieu cependant de la part du ministère, tout semble le faire présager; car réunis, pris en masse, occupés de se dépasser en vigueur et en énergie, de se montrer plus grands hommes d'état les uns que les autres, plus fermement assis sur d'inflexibles théories, on les entend dire qu'en politique tout doit être exploité au profit de l'autorité qui commande, qu'un ministère adroit se fait un marche-

pied de chaque victoire comme de chaque malheur public pour arriver à ses fins, et que la fin de tout ministère, ce doit être une augmentation de pouvoir et de force. C'est là ce qui se dit tout bas dans le cabinet doctrinaire, et la proclamation le dit presque tout haut dans cette phrase qui, dès le lendemain de la terrible journée du 28, avait déjà mêlé de vives inquiétudes à la douleur publique : « Mon gouvernement connaît ses devoirs, il les remplira. »

Cette phrase, répétée hier d'un ton significatif par M. de Broglie à quelques membres de la chambre des pairs, qui demandaient des mesures acerbes, a déjà eu pour résultat l'arrestation de M. Carrel et de quelques journalistes. Ceci peut être regardé comme le prélude des lois qu'on prépare contre la presse et sur le jury. On peut d'avance juger de la nature et de l'esprit de ces lois en songeant que dans le conseil des ministres, où l'arrestation de M. Carrel a été décidée, il se trouvait au moins trois membres qui connaissaient bien toute l'horreur qu'inspirent à M. Carrel des crimes pareils à celui qui a été commis, et qui ont eu trop de preuves personnelles de la noblesse de son caractère, pour le soupçonner un instant d'avoir pu prendre part à de tels méfaits. Oh! M. Thiers, qu'avez-vous donc fait de vos souvenirs? et vous, M. Guizot, qui donc a ainsi obscurci la droiture de votre intelligence?

Ces premières mesures si inopinées, si étranges, si peu conformes à ce que dictait l'esprit de justice en pareil cas, les paroles menaçantes qu'on murmure contre la presse, la haine connue de M. Thiers pour ce berceau de sa renommée et de sa fortune, toutes ces choses nous semblent être les signes précurseurs de quelques lois d'exception. Nous ne pensons pas qu'il soit question, comme l'ont dit quelques journaux, de faire déférer au roi une dictature temporaire; le ministère gagnerait peu en autorité, les ambitions qui y dominent perdraient au contraire en influence, et il est probable que ces bruits ont été répandus à dessein, pour faire admirer la modération du pouvoir qui se bornera à demander quelques lois restrictives aux députés qu'on vient de rappeler.

La situation présente est à nos yeux un terrible écueil pour le ministère, et surtout pour M. Guizot. M. Guizot cherche en vain à le dissimuler aux yeux du monde, et surtout à ne pas le faire sentir à ses collègues, il est bien évidemment, depuis quelques mois, le chef du mouvement politique et la tête du cabinet. La déférence de M. de Broglie pour l'esprit de M. Guizot est assez notoire, et c'est à la fois à un sentiment d'amitié et de respect qu'il obéit en lui cédant tous les droits de la présidence et sa suprématie. Par une fatalité que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, et dont nous ne voudrions pas nous prévaloir contre M. Guizot, son passage dans diffé-

rens ministères et à diverses époques a été marqué par des lois d'exception. Déjà en 1814, quand le premier projet de loi contre la presse partit des bureaux de l'abbé de Montesquiou, M. Guizot avait la confiance de ce ministre. L'administration publique était dans ses mains, et la supériorité de son esprit dominait déjà tellement autour de lui, qu'il fut généralement désigné comme l'auteur de la loi de censure. Il faut bien le dire, M. Guizot lui donna du moins publiquement sa sanction, en s'inscrivant lui-même sur la liste des censeurs, entre M. Ch. Lacretelle et M. Fraysinous. En 1817, une loi de suspension de la liberté individuelle fut présentée par le ministre de la justice, M. Barbé-Marbois, et M. Guizot était alors secrétaire-général du ministère de la justice. Sous M. Decazes, pareille chose arriva encore à M. Guizot. Mais M. Guizot est un de ces hommes, nous nous plaisons à le croire, qui retirent un enseignement même de leurs erreurs et de leurs fautes, et il ne peut avoir méconnu le caractère du dernier évènement qui, sous la restauration, le précipita du pouvoir, où il n'est remonté que par une révolution. Il a entendu, en ce temps-là, M. Decazes lui redire avec douleur les paroles que venait d'adresser Louis XVIII à son ministre favori, après l'attentat de Louvel, et que M. Decazes n'a certainement pas oubliées : « Mon enfant, les ultras nous préparent une guerre terrible; ils vont exploiter ma douleur. » M. Decazes eut alors la faiblesse de consentir à une loi de censure et à une loi suspensive de la liberté individuelle.

Qu'advint-il ? M. Decazes ne fut que plus facilement renversé, et sa vie ministérielle finit là. Avec lui tomba M. Guizot, et dix ans durant, cet esprit tout gouvernemental, tout constituant, fut contraint de se jeter dans les rangs d'une opposition brûlante, et de travailler au renversement de la société qui repoussait le concours de son intelligence. Si M. Guizot nous répondait que ce fut un malheur qui lui arriva, et que ce malheur ne doit pas influer aujourd'hui sur ses principes, nous lui demanderions où sont les heureux de ce temps-là, où sont ceux qui *exploitèrent* l'évènement du 13 février 1820? On a dit que Louvel avait manqué son coup, que son projet parricide avait été déjoué par la naissance miraculeuse du duc de Bordeaux. Non, Louvel n'a pas manqué son coup, on se trompe. Le couteau de Louvel a mortellement frappé toute la race des Bourbons, sa lame a atteint jusqu'au dernier rejeton de cette famille qu'une mortelle consomption dévore dans un pays d'exil. C'est Louvel qui a causé la chute de Charles X, car c'est du crime de Louvel que date cette franche réaction contre-révolutionnaire, cette guerre prononcée contre la Charte, cette suite de violations et de lois exceptionnelles, ces envahissemens de pouvoir qui ont été couronnés par les ordonnances du 26 juillet,

et mis à terme par les trois journées. Prenez donc conseil du passé, ministres du roi de juillet, et que l'histoire, sur laquelle vous avez si savamment médité, vous serve à quelque chose?

Sans doute les applaudissemens et les acclamations ne manqueront pas, dans le premier moment, au ministère qui portera sur la Charte sa main sacrilége. On lui dira qu'il a sauvé la société; il aura fermé l'abîme des révolutions, il aura bien mérité de la patrie, et la majorité lui décernera ce triomphe banal et grossier que les majorités accordent à tous les pouvoirs qui flattent ses passions. Mais le directoire l'a eu aussi ce triomphe en son temps; mais le consulat l'a eu à son tour aux dépens du directoire, après le 18 brumaire, et encore au 3 nivôse où la machine infernale lui ouvrit le chemin de l'empire et du pouvoir absolu. Où est l'empire? Quel ministère violent et réactionnaire n'a passé par les actions de grâces et les adulations des partis? Et M. de Villèle, et M. de La Bourdonnaye, et M. de Polignac! Aussi, n'est-ce pas au ministère que nous nous adressons, mais plus haut, mais à la royauté. La royauté a résisté avec persévérance au parti qui voulait la pousser rapidement en avant; sera-t-elle moins prudente, moins forte devant celui qui veut la traîner en arrière, où il y a aussi plus d'un abîme? Le jour de l'attentat, on entendait dire au château, à un homme qui exerce une certaine influence dans le cabinet: « C'est cette malheureuse cour de cassation qui a causé tout le mal que nous voyons! » Voilà le point de vue de ce ministère! Si l'on eût fusillé paisiblement, si l'on eût déporté sans obstacle, pendant l'état de siége, tout ce qui tient à la presse, tout ce qui exerce une influence directe sur l'opinion, le pays eût été sauvé, selon lui. Un pays constitutionnel, sauvé par des conseils de guerre et par des coups de fusil, ressemble déjà beaucoup à un état despotique; mais c'est là sans doute ce qu'on veut.

Nous le répétons, l'occasion est belle, et le ministère, de qui l'on peut tout attendre, peut aussi tout oser. En des circonstances semblables, les énergumènes de tous les régimes, les esprits serviles et bas qui ont passé leurs beaux jours, à deux genoux, dans les antichambres impériales; les hommes qui ont figuré dans les cruelles et insatiables majorités de la restauration; ceux qui demandaient des proscriptions en 1815, des échafauds et des lois de censure en 1820, des ordonnances au lieu de Charte, et des fusillades en 1830; tous ces éternels soutiens et ces instrumens de perte des mauvais gouvernemens, reparaissent avec les mêmes paroles qu'ils ont jetées chaque fois que les luttes politiques ont recommencé avec quelque violence. C'est là le malheureux sort des gouvernemens en France, livrés sans cesse aux attaques de cette nombreuse classe

d'hommes aveugles ou méchans, composée à la fois d'ames honnêtes qui voient d'avance cesser toute agitation dans le pays le jour où le pouvoir y sera maître de tout, et d'esprits pervers, de mesquines ambitions, qui espèrent vivre largement dans le gaspillage et le désordre, à l'ombre du régime absolu; vieux royalistes, ultras incorrigibles, anciens terroristes convertis, restes abâtardis de l'empire, ou vils ministériels à gages. Sans doute un gouvernement de majorité ne peut se soustraire complètement aux influences des majorités, même quand elles sont dominées par d'étroites passions; mais une feuille que le ministère, et M. Guizot particulièrement, ne renieront pas, disait encore hier avec raison : « La plus pitoyable chose est un gouvernement qui ne donne pas l'impulsion à la société. »

Vous convient-il en ce moment de recevoir cette impulsion au lieu de la donner, soit qu'elle flatte vos propres passions, qu'elle satisfasse vos ambitions personnelles, ou qu'il vous semble commode de vous abandonner au courant qui vous entraîne? Alors que le ministère défère aux invitations qui leur arrivent de toutes parts, et que le trône obéisse humblement aux fantaisies de cette foule qui, troublée par un crime affreux, fait pour décontenancer dans leurs principes, même les esprits élevés, vient aujourd'hui sommer le roi de changer de couronne. Il est certain, en effet, qu'un grand nombre de pétitions a été adressé au roi depuis deux jours, pour l'engager à réunir en lui tous les pouvoirs de la Charte. Dans une de ces pétitions collectives, sur laquelle nous avons eu l'occasion de jeter les yeux, on cite l'exemple des états de Suède, qui jadis étaient venus déposer leurs privilèges au pied du roi, et l'avaient supplié de gouverner seul et sans concours. Voyez-vous quels grands politiques se sont formés à la Bourse, de notre temps! La France d'aujourd'hui, assimilée à la Suède de la fin du dernier siècle; la chambre des pairs et la chambre des députés comparées à l'ordre des chevaliers et à celui des paysans! Assurément, l'exemple est irrésistible, et après cela, il ne nous reste plus qu'à courber la tête sous un autocrate français!

Nous ne craignons pas qu'une telle pensée s'empare de l'esprit droit et prudent qui occupe le trône aujourd'hui. Contre qui donc veut-on armer le roi, ou plutôt le pouvoir? Contre d'infâmes assassins que la société maudit tout entière? Mais c'est alors que la vie du roi serait en danger, et que la mort d'un roi assassiné, tout affreuse qu'elle soit dans tous les temps, serait aussi la mort de la société et la ruine de l'ordre social. Eh quoi! vous avez détruit la légitimité, et sans la rétablir, sans pouvoir la refaire, vous voudriez exposer un successeur de roi à se trouver seul devant le peuple et les partis, sans constitution, sans chambre élective, sans

pairie, sans ces milliers de citoyens de tous rangs dont les droits sont écrits dans la Charte qui consacre aussi les droits du roi! Non, une telle pensée n'est qu'un rêve, et nous renonçons à la discuter sérieusement.

Mais ce qui est sérieux, ce qui menace de plus près, c'est la violence qu'on s'apprête à faire à la presse. M. de Broglie l'a annoncé presque ouvertement à la chambre des pairs. Les hommes ardens de la chambre des députés sont en permanence depuis deux jours, et échangent les propositions les plus violentes. Déjà quelques ouvertures ont été faites par la presse ministérielle. « Ici, a dit une de ces feuilles, la force répressive et défensive n'est plus qu'un moyen secondaire; il n'y a remède au mal qu'en s'attaquant directement aux agens de corruption *qui pervertissent les individus, et leur inspirent le fanatisme des croyances criminelles.* » Une autre feuille demandait qu'on interdît à l'avenir la discussion du principe de gouvernement, sans doute en rayant préalablement cet article de la Charte de 1830 : « Tous les Français ont le droit d'émettre et de publier librement leurs opinions, en se conformant aux lois. » Mais sous Henri III, on ne discutait pas librement le principe du gouvernement, et Henri III fut éventré. Sous Henri IV, la presse n'était pas libre, et Henri IV mourut par le couteau d'un assassin. La censure qui frappait les écrits et les journaux au temps de Louis XV ne l'empêcha pas d'être assassiné par Damiens. La discussion du principe du gouvernement était sévèrement interdite et rigoureusement punie sous Louis XVIII, Louvel n'en fit pas moins son coup. Non, vous n'avez pas trouvé le remède. La presse, la presse la plus violente surtout, celle dont vous vous plaignez, dont nous nous plaignons aussi, loin de les seconder, a empêché, a déjoué vingt complots, vingt assassinats. La presse dit tout, elle révèle tout; c'est une écluse qui vomit à la fois, quand elle s'ouvre, et l'eau pure et la bourbe. C'est à la fois votre conseil et votre police, police mieux faite mille fois que celle sur qui vous vous reposez, dont l'impuissante brutalité laisse évader vos prisonniers, et assassiner, autour du roi, nos plus illustres citoyens.

Nous aurons le courage de tout dire. Personne n'éprouve un éloignement plus vif que le nôtre pour l'esprit de parti sombre, destructeur, fanatique, exclusif, despotique et étroit, sous une apparence de libéralité et de réforme, dont les organes sont accusés en ce moment d'*avoir perverti les individus et de leur avoir inspiré le fanatisme des croyances criminelles.* Quant à nous, nous n'avons jamais laissé passer l'occasion de séparer nos principes de leurs principes; mais nous le disons aujourd'hui avec une franchise qui mérite quelque croyance : le mal ne vient pas de là. Ce n'est ni *le Réformateur* ni *la Tribune* qui ont aligné les fusils de Gérard, et la

persécution qu'on exercerait contre les hommes de ce parti, en cette circonstance, nous semblerait, à moins de preuves palpables, bien gratuite et bien cruelle. La damnable pensée qui a présidé à cette infernale machination nous paraît trop perverse pour n'être pas une vengeance. Puisque tous les partis s'accusent mutuellement de ce crime qu'on se rejette avec horreur, pourquoi le système rigoureux du ministère, ses longues violences, son refus de rien faire pour ramener personne à lui, pourquoi le terrible régime de ses prisons, pourquoi son mépris de l'espèce humaine, qui ne se laisse, hélas! que trop facilement avilir, n'auraient-ils pas poussé le misérable à son action infâme? Nous n'accuserons pas les ministres; mais pourquoi la presse serait-elle coupable si le ministère ne l'est pas? Est-ce la presse qui s'est opposée à l'amnistie que demandait le noble maréchal, première et déplorable victime de cet attentat inoui? Est-ce la presse qui poussait M. Thiers à jeter des gérans de journaux sur la paille d'une charrette, et à les transférer dans un cachot éloigné, comme des galériens? Nous sommes de ceux qui, dans un jury, eussent prononcé la condamnation de ces gérans, mais non de ceux qui les eussent outragés de la sorte. Oui, malheureusement, l'irritation est grande; mais, Dieu merci, quelle que soit sa violence, elle n'a pas rabaissé les hommes au point de détruire en eux l'horreur des guet-à-pens et des assassinats; et si dans cet instant funeste, le ministère profite de la terreur et de l'abattement de la nation pour toucher à la Charte de 1830 et aux droits qu'elle a consacrés, le réveil ne sera que plus prompt, et l'existence de ce cabinet, déjà ruiné tant de fois, ne sera que plus courte.

JUPITER, RECHERCHES SUR CE DIEU, SUR SON CULTE ET SUR LES MONUMENS QUI LE REPRÉSENTENT; PAR M. ÉMERIC DAVID, DE L'INSTITUT (1).

Le savant auteur des *Recherches sur l'Art statuaire* a été naturellement amené à étudier le sens religieux des attributs qui décorent les statues antiques de la Grèce. Ces accessoires qui accompagnent les productions des arts et qu'on pourrait croire imaginés par le caprice seul des

(1) Debure, rue erpente, 7.

artistes, ces sphinx, ces serpens, ces lyres, etc., ne lui parurent pas ainsi abandonnés au gré d'un chacun. Le goût s'exerçait dans un cercle tracé par la religion. L'archéologie, dit M. Emeric David, pourrait être définie la connaissance de la religion dans ses rapports avec les arts. En s'attachant donc au sens profond de la mythologie grecque, M. Emeric David est arrivé d'abord à reconnaître qu'elle avait bien réellement un sens profond; qu'une religion qui avait occupé si long-temps une si grande partie de l'ancien monde n'était pas simplement un assemblage de quelques allégories, de quelques apothéoses de héros et de grands hommes; l'auteur a développé et démontré au long cette opinion dans une introduction intéressante qui forme elle-même près de trois cents pages du premier volume et qui serait encore un ouvrage à lire, indépendamment des recherches plus spéciales sur Jupiter. Il y combat surtout vivement ce qu'il appelle l'*évhémérisme* ou l'opinion d'Evhémère, qui soutenait que tous les dieux de la Grèce n'étaient que des hommes divinisés; une telle idée, si souvent renouvelée et accueillie depuis, lui semble un rappetissement non justifiable d'une grande religion antique. En discutant les opinions si diverses et incohérentes des écrivains de l'époque chrétienne et néoplatonicienne sur la religion grecque, il arrive à cette conclusion frappante que ni les uns ni les autres ne s'en faisaient plus une juste idée, et que si les païens néoplatoniciens, l'empereur Julien en tête, avaient triomphé, l'ancien culte grec n'eût pas moins été perdu et remplacé par une autre forme substituée et de création récente. Qu'était-ce donc que cet ancien culte grec sur lequel le secret a été si bien gardé dans les mystères? Quel sens fondamental peut-on en exprimer par un examen attentif de ses fables? M. Emeric David se prononce pour l'opinion déjà plus ou moins soutenue par Bacon, Pignoria, Selden, Vico, Blackwell, Jablonski, Heyne; c'est que les dieux véritables, les *dieux réels* de la Grèce sont des élémens de la nature. Sa doctrine, en un mot, est celle du *physiologisme sacré*. Il rattache la religion grecque par des rapports directs, non pas comme on l'a fait, surtout dans les derniers temps, à la mythologie du haut Orient, de la Perse, de l'Inde, mais aux dogmes de l'Egypte, de la Phénicie, de la Chaldée. Nous ne suivrons pas le savant auteur dans les témoignages qu'il emprunte à toute l'antiquité pour démontrer en Grèce le culte de la nature, de la matière humide primitive fécondée par le feu créateur; nous n'essaierons pas d'énumérer les preuves historiques et les inductions qui lui font voir en particulier dans Jupiter (*Dis* et *Zeus*) à la fois le dieu Soleil et le dieu Æther. D'ingénieuses explications des attributs symboliques, généralement imputés au caprice et au hasard, animent et varient cette marche érudite de l'archéologue,

et rappellent le goût véritablement antique de l'auteur des *Recherches sur la Statuaire*.

HENRI PERCY, COMTE DE NORTHUMBERLAND, PAR MADAME LA PRINCESSE DE CRAON (1).

L'auteur de *Thomas Morus* continue dans ce nouvel ouvrage ses études et sa reproduction des personnages du XVIe siècle, son tableau de la cour de Henri VIII. Les romans de madame la princesse de Craon sont des écrits sérieux qui s'appuient sur une connaissance attentive de l'époque qu'elle veut peindre, et qui s'inspirent d'une idée religieuse et morale dont elle fait ressortir le triomphe. C'est déjà un vrai titre à la louange que ce noble emploi des loisirs et de l'esprit dans la position de l'auteur; mais les ouvrages eux-mêmes qui en sont le fruit peuvent supporter un examen moins facilement indulgent, et prétendre à des éloges plus directement motivés. *Henri Percy* est une composition grave et variée, intéressante par les situations et les caractères, d'une noblesse de ton qui n'exclut pas la vérité de peinture dans beaucoup de détails, d'un style élégant, qui, pour aspirer quelquefois à la description épique, ne méconnaît pas habituellement le naturel et la grace. Je commencerai par blâmer l'introduction de Satan, les visions angéliques, enfin le merveilleux qui donne à certains endroits un air de poème; si *Henri Percy* était un poème, je trouverais encore d'autres raisons pour blâmer ce merveilleux-là. Mais les divers portraits des personnages principaux, et les groupes qui se dessinent autour d'eux, Anne de Bouleyn, Catherine, Henri VIII, Henri Percy, sont posés avec art, avec gradation et contraste. Le véritable sujet du livre, qui est l'amour dévoué, le sacrifice profond du noble Henri Percy envers Anne de Bouleyn, sa compagne et sa fiancée d'enfance, donne à toute la composition une empreinte chevaleresque et idéale qui sied, on le conçoit, au goût et aux habitudes de l'auteur, et qui ne messied aucunement à l'époque dont c'est une des faces les plus attrayantes. *Henri Percy* continue avec dignité cette longue série de romans ou poèmes, qui, depuis la Béatrix de Dante, développent les douleurs et les gloires de l'amour chrétien, de l'amour chevaleresque, de celui dont le Tasse, une de ses immortelles victimes, a dit qu'*il désire beaucoup, espère peu et ne demande rien*. Tout ce rôle de Percy a un grand charme : sa sortie du manoir paternel, sa visite à la reine Catherine mourante pour implorer d'elle le pardon d'Anne de Bouleyn, sa visite à

(1) Chez Delloye, place de la Bourse, n° 5.

celle-ci déjà captive, sa mort au couvent des frères hospitaliers, tel est l'enchaînement bien simple par lequel l'ame du lecteur avance et s'élève avec celle du héros. Mme de Craon continuera, nous l'espérons, et avec un progrès croissant, ces applications d'un esprit brillant et sérieux, qui s'est donné de bonne heure un but au milieu des distractions de la société et de la jeunesse. Plus de sobriété dans l'idéal, plus de modération dans le descriptif, la vérité simple préférée plus souvent à la vérité poétique, ce sont là quelques-uns des conseils peu nombreux que nous voudrions persuader à son talent, à qui les qualités d'élévation ne manqueront jamais.

— M. Achille Allier continue avec activité la publication de *l'Ancien Bourbonnais*. La douzième livraison vient de paraître. Nous devons à cette belle entreprise un examen détaillé que nous ne manquerons pas de faire, dès que nous aurons reçu un plus grand nombre de livraisons. Tous les hommes d'art et de science doivent encouragement à l'importante publication de M. Achille Allier.

La *Revue encyclopédique* a cessé de paraître; les éditeurs de ce recueil ont publié dans les journaux les motifs de leur retraite. La *Revue des Deux Mondes*, unie depuis long-temps par de nombreuses sympathies aux doctrines philosophiques et politiques de la *Revue encyclopédique*, n'a pas hésité à offrir à MM. P. Leroux, J. Reynaud et à leurs amis la publicité dont elle dispose. Cet accroissement de forces permettra à la *Revue des Deux Mondes*, sans renoncer à la variété habituelle de ses travaux, de donner un développement plus large et plus continu aux idées de l'ordre purement politique.

Nous espérons aussi pouvoir organiser très prochainement la *Revue trimestrielle* des livres nouveaux, annoncée il y a quelques mois; et grace aux divisions établies qui seront confiées à des hommes spéciaux, la tâche à laquelle un seul homme n'aurait pu suffire, deviendra facile pour des esprits familiarisés dès long-temps avec les discussions que nous leur demanderons.

La *Revue des Deux Mondes* servira, à partir de ce jour, les abonnés de la *Revue encyclopédique*, qui sont priés en conséquence de s'adresser à nos bureaux.

F. BULOZ.

ÉRASME.

DEUXIÈME PARTIE.

VI.

Érasme et Luther.

Ces deux noms, que nous rapprochons aujourd'hui pour les opposer l'un à l'autre, ont long-temps signifié la même chose dans l'opinion des peuples contemporains d'Érasme et de Luther. Par une confusion soit volontaire et artificieuse, soit involontaire, les moines et les théologiens embrassaient dans la même haine les lettres sacrées et les lettres profanes, la philologie et la discussion libre des matières religieuses, l'antiquité et l'Évangile, les lettrés et les docteurs : renaissance littéraire ou tendance vers la liberté d'examen, commentaires sur Cicéron ou gloses sur saint Jérôme, étude de l'hébreu ou étude du grec, explication des apôtres ou interprétation des poètes, tout leur était également suspect. Le mouvement religieux les troublait dans leur inviolabilité monacale

et dans leur opulente ignorance de la religion même qu'ils exploitaient; le mouvement littéraire les forçait à sortir de leur paresse, à prendre part aux nouvelles lumières, à renouveler laborieusement, par la supériorité de l'esprit et de l'instruction, le pouvoir, de plus en plus menacé, qu'ils tenaient de l'aveugle consentement des peuples. Attaqués dans leur double privilége, surveillés tout à la fois dans leur religion de patenôtres et dans leur ignorance d'état, partout où se montrait un livre inspiré par les nouvelles idées, ils l'exorcisaient ou le faisaient brûler. C'est ainsi qu'un des pères de la philologie moderne, dans l'Europe occidentale, Jean Reuchlin, après un long professorat, duquel étaient sortis plusieurs générations de philologues, avait eu à défendre la tranquillité de ses derniers jours contre les haines des théologiens de Cologne. Reuchlin, Érasme et Luther étaient confondus dans une inimitié commune; ces trois noms, entourés d'injures, fournissaient la matière de tous les sermons; c'était le même démon sous trois formes.

Mais les moines en voulaient surtout à Érasme et à Luther, et au premier plus qu'au second, apparemment parce qu'il était à la fois lettré et docteur. Les universités, foyers de toutes ces haines, où se perpétuait l'ignorance bavarde et intolérante de la scolastique, poursuivaient ces deux hommes de leurs bulles et de leurs cris. Les ordres de tous les noms, franciscains, dominicains, prêcheurs, mendians, bi-canoniques, lâchaient contre eux tous leurs prédicateurs. Les chaires retentissaient de bouffonneries haineuses, auxquelles le peuple applaudissait, et chaque sermon se terminait par une lacération publique d'un de leurs livres, à défaut de l'auteur. La Belgique surtout, ce pays de passage où une seule chose a pu prendre racine, la superstition, la Belgique toute entière était soulevée par les harangueurs de Louvain, de Tournai, de Bruges, d'Anvers. C'était tantôt un dominicain, tantôt un frère mineur, affligé d'une lippitude précoce, par suite d'excès de vin, lequel déclamait pendant plusieurs heures contre les deux ennemis de l'église, Érasme et Luther, les appelant tour à tour bêtes, ânes, grues, souches, hérétiques(1); hérétiques sur-

(1) Lettres, 580. B. C.

tout : ce mot comprenait tout le reste. Il y avait hérésie à n'être pas de l'avis de Scot, hérésie à contredire saint Thomas, hérésie à nier l'excellence de la scolastique, hérésie à écrire dans une latinité littéraire, le bon latin étant nécessairement hérétique. C'est du moins ce que répondit un jour à un magistrat qui était venu lui soumettre d'humbles doutes, un de ces prêcheurs fanatiques, évêque bouffon, comme l'appelle Érasme : « Où est donc l'hérésie dans les livres d'Érasme? » demandait le magistrat. — « Je ne les ai pas lus, dit le prélat ; j'ai seulement jeté les yeux sur ses paraphrases, mais la latinité en était trop haute pour ne m'être pas suspecte. Qui peut dire qu'il n'y ait pas quelque hérésie cachée sous un latin que je n'entends point (1)? »

Ces moines et ces théologiens, tout sales, ignorans, avinés, obèses, déclamateurs, qu'Érasme nous les représente, ne manquaient pourtant pas de cet instinct de défense qui consiste à prêter les mêmes projets à des ennemis diversement intentionnés, soit pour aigrir les moins hostiles, et par suite les compromettre, soit pour amener les modérés et les violens à se voir de près, dans un rapprochement monstrueux, et à se séparer avec plus d'éclat. C'était dans l'un de ces desseins, peut-être dans tous les deux à la fois, que les habiles d'entre les moines et des théologastres confondaient dans le même anathême Érasme et Luther, encore qu'ils eussent parfaitement apprécié en quoi différaient ces deux hommes. Érasme était avant tout philologue, et incidemment réformateur doux et mitigé. Luther, tout au rebours, était, au principal, réformateur ardent, et n'avait de lettres qu'autant qu'il croyait convenable d'en avoir pour rattacher les lettrés à sa cause. Érasme s'adressait aux intelligences, Luther aux passions. Érasme ne voulait pas que la foule intervînt dans les débats religieux, mais que tout se passât entre les beaux esprits et la théologie : il voyait de grands dangers pour la foi dans cette intervention populaire ; et, pour la confession en particulier, il la jugeait gravement menacée, si on touchait à de telles matières en présence de la foule, « où il n'y a que trop de gens (2), remarque-t-il, à qui il

(1) Lettres, 580. B. C.
(2) 515. F.

déplaît de confesser leurs péchés. » Luther parlait à la foule, et, comme tous les hommes de révolution, il sentait qu'on ne vide les questions de réforme qu'avec les masses populaires, et qu'il fallait avant tout se pourvoir de bras pour la défense de ses idées. Érasme demandait qu'on se bornât à des échanges d'*apologies* entre les hommes compétens, à une petite guerre de sectes et de commentaires, à un champ-clos de gloses religieuses, sous la présidence honorifique des princes; il regrettait que *ces Germains*, que Luther bouleversait par sa fougueuse éloquence, fussent sortis des bornes de « cette civilité où il les avait toujours retenus, » et qui aurait pu prévenir le désordre (1). Luther, lui, demandait la guerre sur les champs de bataille; il voulait qu'on repoussât les bulles papales à coups de canon, et tâchait d'arracher les princes à ces ridicules tournois de scolastique religieuse, qu'on appelait conciles, pour les entraîner dans la lutte matérielle. Le dieu d'Érasme était le dieu de paix; celui de Luther était le dieu des armées. Érasme faisait déjà de la polémique constitutionnelle; il disait : « Frappez sur les conseillers, mais ménagez les princes; respectez le pape, n'attaquez que ses ministres. » — « Mon petit pape, disait Luther, mon petit papelin, vous êtes un ânon; » pour les princes, il les traitait comme Jésus les vendeurs du temple. Les différences étaient profondes entre ces deux hommes. Ce fut donc une politique habile de les confondre, de les supposer amis et complices; de dire qu'Érasme revoyait les écrits de Luther, et que Luther ne faisait rien sans avoir pris avis d'Érasme; que, dans sa solitude de Bâle, des luthériens, espèce de courriers volontaires pour les affaires de la réforme, avaient de secrètes intrigues avec Érasme. Les rapprocher ainsi, malgré eux, malgré toutes leurs antipathies, c'était préparer le scandale de leurs brouilleries; les placer sur le même rang, les accuser de jouer le même rôle, leur faire une seule part pour deux, c'était les exciter à s'en faire deux séparées dont une serait la première; les menacer des mêmes dangers, c'était le moyen de faire lâcher pied au plus faible ou au moins courageux, et changer en une bruyante inimitié une amitié fondée sur une illusion. Cette pratique réussit.

(1) Lettres, 590. C. D.

Unis un moment dans l'opinion générale, Érasme et Luther se séparèrent avec un éclat qui dut fortifier un moment le parti de l'unité catholique.

Tant qu'Érasme vécut, son nom fut aussi grand que celui de Luther. Si Luther était l'homme du peuple, Érasme était l'homme des classes éclairées. L'un avait plus de retentissement dans les rues, sur les grands chemins, devant le parvis des cathédrales; l'autre dans le cabinet, dans ces savans festins du temps, où les convives suspendaient le repas pour lire une lettre d'Érasme. « Ton *psaume* m'a été remis, lui écrit Sadolet, comme j'étais à table, avec quelques personnages graves de mes amis. Je l'ai parcouru avidement; mais on me l'a bientôt arraché des mains, tant chacun était impatient de le lire (1). » Voilà le public d'Érasme. Certes, s'il faut peser les voix et non les compter, nul doute qu'Érasme n'ait eu de son vivant plus de gloire que Luther; mais la postérité a fait descendre le premier et monter le second. Est-ce parce que l'œuvre de Luther a été fondée avec une épée et celle d'Érasme avec une plume? est-ce parce que les choses écrites avec le sang et le glaive sont plus glorieuses que celles écrites avec l'encre et les plumes, même celles de Memphis, vantées par Érasme comme les meilleures? Voilà de petites questions pour les partisans du fatalisme historique, qui grossissent et grandissent un homme de tout ce qui s'est fait après lui et par des causes qu'il n'aurait ni voulues ni prévues : mais je ne les trouve pas déjà si mauvaises pour l'heure où nous sommes. A cette heure-là, en effet, de qui pensez-vous qu'il soit demeuré le plus de choses, de Luther niant le libre arbitre, et remplaçant le dogme par le dogme, ou, plus crûment, la superstition par la superstition, ou d'Érasme revendiquant pour l'homme la liberté de la conscience, doutant du dogme sous toutes ses formes, et substituant le premier au catholicisme dogmatique le mot sublime de *philosophie chrétienne?* Qu'est-ce qui a le plus de vie, aujourd'hui, de la philosophie chrétienne ou du luthérianisme; du dogme, soit protestant, soit catholique, ou de la morale chrétienne; des sectes ou de la liberté de conscience, de cette liberté que défendait Érasme

(1) Lettres, 1319. E. F.

contre les catholiques et les protestans, et que Luther arrachait au catholicisme usé d'abus pour la confisquer et l'enrégimenter au profit du protestantisme?

Ce serait un sot propos que de vouloir rabaisser Luther; c'est un nom sacré dans une bonne partie de l'Europe, c'est un grand nom partout. Mais, dans l'histoire, on fait la part trop belle aux hommes de passion et d'action, et on la fait trop petite aux hommes tempérés, moyens, qui ont vu les extrêmes, et s'en sont gardés par conviction et bonne conscience encore plus que par timidité, laissant faire aux hommes passionnés l'œuvre du jour, et se réservant, eux, pour l'œuvre de tous les temps, je veux dire le perfectionnement moral de l'humanité. Je vois beaucoup d'ardeur de sang, d'ambition, d'égoïsme, de mépris des hommes, dans la plupart de ceux qui jouent les grands rôles; je vois, au contraire, beaucoup de sens, de désintéressement, de sympathie, et, je le répète, plus de motifs d'honnêteté que de peur dans la plupart de ceux qui se tiennent à l'écart, ou qui se résignent aux seconds rôles, parce qu'ils y peuvent rester vrais avec eux-mêmes et avec les autres. Que pouvait faire, au temps d'Érasme et de Luther, un homme droit, sincère, éclairé, sinon s'abstenir, ou bien ne parler que pour les lettres et la tolérance qui allaient être écrasées un moment dans la lutte des deux partis, mais qui devaient survivre aux vainqueurs comme aux vaincus? Pourquoi le blâmeriez-vous de ne s'être point passionné et d'avoir gardé sa conscience dans l'emportement des partis? Pourquoi lui demander, au nom de la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire au nom d'une loi que vous imaginez trois siècles après l'évènement, qu'il comprît que le mal est gros du bien et qu'il faut que l'homme sage se mêle aux déchiremens des sectes, s'affuble de leurs passions, et se barbouille du sang qu'elles font répandre, s'il veut hâter la venue de la tolérance? Cela nous est commode à nous de faire la synthèse du passé, et de dire : Le protestantisme devait enfanter la philosophie du XVIIIe siècle, et celle-ci les deux révolutions de 89 et de 1830 : donc les hommes supérieurs, les hommes de l'avenir devaient être protestans! Oui, peut-être pour le drame de l'histoire; non, pour sa moralité dernière. Au drame appartiennent les passions, la violence, les masses soulevées, les

bulles déchirées en place publique, les héros moitié sérieux, moitié grotesques, les fous sublimes; à la morale appartient le bon sens, la tolérance, l'homme sain et équitable qui ne fait pas un mal immédiat pour un bien ajourné à deux siècles, qui ne tire pas l'épée pour une paix problématique, qui ne brûle pas les villes pour que ses neveux les rebâtissent, qui n'a pas cette funeste prévoyance de nos égorgeurs de 93, lesquels se vouaient à l'exécration pendant dix siècles pour être réhabilités et divinisés au onzième. Les hommes de passion font les scènes de l'histoire; les hommes de sens en font la morale. Or, qui dure le plus, des scènes de l'histoire ou de la morale? Je veux bien que les hommes de passion soient ceux de l'avenir, mais accordez-moi que les hommes de sens sont ceux de la durée et de l'éternité.

Pour sortir de ces choses générales, long-temps avant que Luther n'éclatât, que dis-je! pendant que Luther, commençant par où commencent la plupart des hommes passionnés, c'est-à-dire par adorer ce qu'il devait brûler plus tard, se signalait à l'université de Wittemberg par la fougue de son zèle pour le catholicisme d'Alexandre VI et de Jules II, Érasme avait déjà touché à tous les points de croyance par où les protestans devaient se séparer de la mère-église. Vous savez en quels termes il parlait des moines. Dès le commencement du XVIe siècle il donnait du monachisme cette ironique définition : « Le monachisme n'est pas la piété, mais un genre de vie utile ou inutile, selon le caractère ou le tempérament de chacun; je ne vous conseille ni ne vous dissuade de l'embrasser (1). » Il critiquait le culte rendu aux saints; il se moquait des prières que faisaient les simples à saint Christophe, pour éviter un accident mortel; à saint Roch, pour n'avoir pas la peste; à sainte Appoline, pour être guéris du mal de dents; à Job, contre la gale; à saint Hiéron, pour retrouver ce qu'ils avaient perdu. S'il n'allait pas jusqu'à vouloir qu'on détruisît les statues et les tableaux, « qui sont les principaux ornemens de la civilisation, » il désirait qu'il n'y eût rien dans les églises qui ne fût digne du lieu. « Je ne désapprouve pas l'invocation des saints,

(1) *Enchiridion militis christiani*, etc..... C'est une sorte de manuel du chrétien.

dit-il quelque part (1), pourvu qu'elle ne soit pas mêlée de ces superstitions que je blâme, et non sans motif. J'appelle superstition, quand des chrétiens demandent tout aux saints, comme si le Christ était mort; quand nous leur adressons nos prières, avec la pensée qu'ils sont plus exorables que Dieu; quand nous demandons à chacun en particulier des graces toutes spéciales, comme si sainte Catherine pouvait nous donner ce que nous n'obtiendrions pas de sainte Barbe; quand nous les invoquons non à titre d'intercesseurs, mais d'auteurs de tous les biens qui nous viennent de Dieu. » Il insinuait que la confession à Dieu seul suffisait, tout en ajoutant comme correctif : « Gardons la confession au prêtre, quoiqu'on ne puisse prouver par des raisons solides que ce soit une institution de Dieu. » Le choix des mets, des vêtemens, le jeûne, les prières pour pénitence, les solennités publiques des jours de fête, lui paraissaient du judaïsme. Il se choquait que, durant le mystère de la consécration, les chantres et le chœur entonnâssent un hymne en l'honneur de la sainte Vierge, « comme s'il était séant, remarquait-il, d'invoquer la mère en présence même du fils! » Il exaltait ces temps de la primitive église, où nulle voix ne se faisait entendre dans le temple à ce moment solennel, où le peuple, courbé vers la terre, silencieux, rendait du fond du cœur des actions de graces à Dieu; où l'église n'avait qu'un prêtre pour célébrer le saint sacrifice, au lieu de cette foule d'ecclésiastiques que la religion d'abord, et plus tard le lucre, ont tant multipliés. Il mettait la chasteté conjugale au-dessus de celle des prêtres et des religieuses; il se moquait des vieilles filles, et préférait le mariage à leur virginité. Il osait défendre le divorce. Il ne voulait pas que le peuple baisât les sandales des saints, *ce qui est bien, quod bene fit,* disait la Sorbonne (2), la Sorbonne, grande ennemie d'Érasme, long-temps avant que Luther eût compliqué ses affaires, et irrité tous ses *frélons* (3).

Quand Luther poussa son premier cri de guerre, déjà les écrits d'Érasme avaient gagné aux idées de la réforme tous les hommes

(1) Lettre à Sadolet, 1270. D. E.

(2) D. Erasmi declarationes ad censuras colloquiorum.

(3) *Crabrones.*

éclairés, tous les prêtres honnêtes gens de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. Restait la papauté, à laquelle Érasme n'avait pas voulu toucher, malgré le scandale récent des indulgences, soit qu'il prévît qu'une attaque au saint-siége changerait en schisme une polémique inoffensive, soit que les papes, en le louant démesurément de ce qu'il écrivait en faveur des principes de l'unité religieuse, eussent lié sa langue et sa plume sur les abus qu'on en faisait dans l'application. Quoi qu'il en soit, sauf quelques allusions sévères à la manie belliqueuse de Jules II, Érasme avait toujours tenu la papauté en dehors de la discussion. L'œuvre des hommes de plume et de cabinet était accomplie. C'était aux hommes d'action et de main à engager la bataille et à faire intervenir les masses populaires dans un débat qu'Érasme avait voulu circonscrire aux hommes éclairés et compétens. Était-ce lâcheté, hypocrisie, jalousie de réformateur mitigé contre des réformateurs emportés et violens; était-ce inconséquence, comme le lui reprochèrent amèrement les protestans? Je ne veux pas faire d'Érasme un brave; mais l'homme qui tenait tête à tous les moines de l'Allemagne et de la France, l'homme qui, après la bataille de Pavie, osait demander à Charles-Quint, empereur de trente ans, victorieux, flatté dans toutes les langues, la liberté de son prisonnier le roi de France; cet homme-là n'était pas un lâche : il n'avait pas tous les courages, mais il avait le courage de ses convictions; il risquait jusqu'où il croyait; mais où il cessait de croire, il cessait d'être ce qu'on appelle courageux, comme le sont les hommes de passion, c'est-à-dire aveuglément, avec superfluité, par l'effet du sang plutôt que de la raison, et souvent à la suite, par la contagion de l'exemple. La plus belle espèce de courage, c'est celle qui est le plus appropriée à l'entreprise pour laquelle on la déploie, qui ne reste pas en-deçà, mais qui ne s'égare pas au-delà, où il n'entre que de la raison et point de cet emportement du corps qu'on excite chez les êtres vulgaires avec des liqueurs fortes, de la musique ou des harangues; c'est ce courage-là que j'admire dans Érasme: ce qui ne veut point dire d'ailleurs qu'on ne le puisse trouver à un plus haut degré dans d'autres hommes qui voulaient aller plus loin que lui.

Naturellement, l'attention de la république chrétienne fut tout

d'abord partagée entre Érasme et Luther. Les hommes ardens se précipitaient sur les pas de Luther; les hommes modérés restaient autour d'Érasme, ne quittant pas le terrain du blâme prudent et des vœux pacifiques. Les plus sincères, dans les deux camps, désiraient que ces deux hommes s'entendissent, afin de se modifier et de se compléter l'un par l'autre, Luther par un peu de la modération habile d'Érasme, Érasme par un peu de l'audace de Luther. Les alarmistes, effrayés tout d'abord de l'impétuosité de Luther, et assez bons juges, comme l'est quelquefois la peur, de la portée de ses attaques, assiégèrent Érasme de scrupules sur cette apparence de concert entre Luther et lui. Les moines, et tout ce qui vivait d'abus, exagérèrent ce concert, le supposant plus complet et plus durable qu'il ne pouvait être; quelques-uns faisaient naître Luther d'Érasme, et représentaient le premier comme un instrument vulgaire soufflé par le second. Érasme sut résister à toutes ces instances si diverses. Il resta dans son vrai rôle, qui était d'approuver Luther attaquant les abus au nom de l'unité catholique, mais avec de sages réserves sur sa manière un peu tumultueuse et sur ses avances vers le peuple qu'Érasme voulait éloigner des débats. Ce rôle n'était pas sans difficulté au milieu de toutes ces persécutions, de toutes ces amitiés également exigeantes, qui n'y trouvaient point leur compte, et que fatiguait l'opiniâtre indépendance d'Érasme. J'appelle cela encore du courage, non du plus brillant sans doute, ni du plus populaire, et qui figure rarement dans les histoires, mais qui honore l'homme, et qui lui est sans doute compté devant Dieu au jour de l'appréciation finale des œuvres de chacun. Il y avait d'autant plus de mérite à un tel homme de se garder de tous ces tiraillemens, et de rester vrai avec lui-même, que, de l'aveu de tous les partis, Érasme pouvait faire pencher la balance du côté où il se rangerait, et emporter d'emblée la réforme s'il lui prêtait l'aide de sa plume si populaire et le crédit de son immense considération.

C'est ce que sentit Luther tout le premier. Avant même qu'il fût bien fixé sur la nature de son œuvre, et qu'il eût rompu avec le chef visible de l'unité catholique, il songea tout à la fois à s'aider et à s'honorer d'un si puissant auxiliaire, et il écrivit à

Érasme la lettre qu'on va lire. Quoique le fond en soit sincère, on ne peut s'empêcher de croire que Luther cédait moins à un penchant qu'à une nécessité de position ; outre que cette affectation à réduire le rôle et la gloire d'Érasme à des services purement littéraires semble prouver que Luther ne le voulait voir qu'à sa suite, et au second rang, dans la question religieuse. Les embarras de cette lettre que j'ai cru devoir conserver, aux dépens même de l'élégance, ne tiennent pas seulement au défaut d'habitude littéraire du moine de Wittemberg, défaut dont il était plus vain que honteux, quoi qu'il semble dire; ses arrière-pensées auraient rendu la clarté difficile même pour une meilleure rhétorique que la sienne. Voici cette lettre :

« Je m'entretiens sans cesse avec toi, Érasme, ô toi, notre honneur et notre espérance, et pourtant nous ne nous connaissons pas encore. Cela ne tient-il pas du prodige, ou plutôt ce n'est pas un prodige, mais un fait de tous les jours. Car quel est homme dont Érasme n'occupe pas l'ame tout entière, que n'instruise pas Érasme, sur qui ne règne pas Érasme? Je parle ici de ceux qui ont le bon goût d'aimer les lettres. Du reste, je suis heureux qu'entre autres dons du Christ, il te faille compter l'honneur que tu as eu de déplaire à plusieurs. C'est par ce point que j'ai coutume de distinguer les dons d'un dieu clément de ceux d'un dieu irrité. Je te félicite donc de ce que, plaisant souverainement à tous les gens de bien, tu n'en déplais pas moins à ceux qui veulent être les souverains de tous, et plaire souverainement à tous (1). Mais je suis bien mal appris, moi qui m'adresse à un homme tel que toi comme à un ami familier, inconnu à un inconnu, et de t'aborder les mains sales (2), sans préambule de respect ni d'honneur. Mais ta bonté pardonnera cette liberté, soit à mon affection, soit à mon peu d'habitude. Car après avoir passé ma vie au milieu des sophistes, je n'en ai pas appris assez

(1) Il faut me passer ce français barbare, qui seul peut rendre le tour bizarre de la phrase de Luther, et ce jeu de mot de *placere displicere, summè summi*, etc. Cette manière était tout à la fois dans le goût du temps et dans la tournure d'esprit de Luther. Voici la phrase latine : *Itaque tibi gratulor quod dum summè omnibus places, non minùs displices iis, qui soli omnium summi esse et summè placere volunt.* Je n'ai pas besoin de remarquer que cette phrase s'applique aux hommes du haut clergé, ennemis communs d'Érasme et de Luther.

(1) *Illotis manibus.*

pour pouvoir saluer par lettres un savant personnage. Autrement, de combien de lettres ne t'aurais-je pas fatigué depuis long-temps, plutôt que de souffrir que tu fusses seul à me parler tous les jours dans ma chambre!

« Maintenant que j'ai appris de l'excellent Fabricius Capiton que mon nom t'est connu depuis cette bagatelle des indulgences, et que j'ai pu voir, par ta nouvelle préface de l'*Enchiridion*, que non-seulement tu as lu, mais agréé mes bavardages, je suis forcé de reconnaître, même dans une lettre barbare, cet excellent esprit dont s'est enrichi le mien et celui de tous les autres. Je sais bien que tu tiendras pour peu de chose que je te témoigne dans une lettre mon affection et ma reconnaissance, assuré comme tu dois l'être que mon cœur brûle pour toi de ce double sentiment en secret et en présence de Dieu; je sais aussi que je n'aurais pas besoin de tes lettres ni de ta conversation corporelle pour être certain de ton esprit et des services que tu rends aux belles lettres; cependant mon honneur et ma conscience ne me permettent pas de ne pas te remercier en paroles, surtout après que mon nom a cessé de t'être inconnu. Je craindrais qu'on ne trouvât quelque malice et quelque arrière-pensée coupable dans mon silence. Ainsi donc, mon cher Érasme, homme aimable, si tu le juges bon, reconnais en moi un de tes frères en Jésus-Christ, plein de goût et d'amitié pour toi, du reste n'ayant guère mérité par son ignorance que d'être enseveli dans un coin, inconnu sous le ciel et le soleil qui appartiennent à tous; destinée que j'ai toujours souhaitée, et non point médiocrement, comme un homme sachant trop bien à quoi se réduit son bagage. Et pourtant je ne sais par quelle fatalité les choses ont pris un train si opposé, que je me vois forcé, non-seulement à rougir de mes ignominies et de ma malheureuse ignorance, mais encore de me voir lancé et agité devant les doctes.

« Philippe Mélanchton va bien, si ce n'est que nous pouvons à peine obtenir de lui que sa fièvre pour les lettres ne ruine sa santé. Dans la chaleur de son âge, il voudrait à la fois tout faire et que tout se fît par tout le monde : lui sauvé, je ne sais quoi de plus grand nous pourrions espérer. André de Carlstadt te salue, il vénère le Christ en toi. Que notre seigneur Jésus te conserve pour l'éternité, excellent Érasme, ainsi soit-il. J'ai été verbeux; mais tu penseras qu'il n'est pas nécessaire que tu lises toujours des lettres savantes, et qu'il faut te rapetisser avec les petits.

« MARTIN LUTHER. »

Wittemberg, 28 mars, an 1519.

Érasme était à Louvain aux prises avec tous les théologiens de cette ville, quand la lettre de Luther lui fut apportée. Il y répondit avec une parfaite sincérité. Il avoue à Luther qu'il a du goût pour ses écrits; mais il se défend du reproche que lui font les théologiens d'y avoir pris part, ce qui est une manière indirecte et délicate de déclarer qu'il n'en approuve pas tous les points. Sous la forme de conseils généraux adressés à tous les partisans de la réforme, il parle de précautions à prendre, d'hommes et de choses à ménager, de tolérance, d'esprit de charité, toutes recommandations qui allaient particulièrement à Luther, lequel y avait déjà manqué en plus d'une circonstance. Du reste, la lettre d'Érasme est pleine de grace, de raison et d'esprit. J'en rendrai mal toutes les délicatesses. La latinité en est simple, naturelle; ce n'est point un langage d'érudition; Érasme pensait et sentait en latin.

« Très cher frère en Jésus-Christ, ta lettre m'a été extrêmement agréable, à cause de la finesse de pensée qui s'y montre et de l'esprit vraiment chrétien qui y respire. Je ne saurais trouver d'expression pour te dire quelles tragédies ont excitées ici tes écrits : on ne peut ôter de la tête des gens ce soupçon si faux que tes élucubrations ont été écrites avec mon aide, et que je suis, comme ils disent, le porte-étendard de *cette* (1) faction. Quelques-uns y voyaient une bonne occasion d'étouffer les belles-lettres, qu'ils haïssent à mort, comme devant faire ombrage à la majesté de la théologie, qu'ils estiment la plupart plus que le Christ; ils pensaient aussi à m'étouffer, moi qu'ils regardent comme de quelque poids dans la résurrection des études. Tout s'est passé en clameurs, en folles témérités, en calomnies, en mensonges, tels que si je n'eusse été présent et patient tout à la fois, je n'aurais pu croire sur la foi de personne que les théologiens fussent gens si fous.

J'avoue que le germe de cette nouvelle contagion, sorti de quelques-uns, a fait tant de progrès, qu'une grande partie de cette académie, qui n'est pas peu fréquentée, en est devenue furieuse en peu de temps. J'ai juré que tu m'étais inconnu et que je n'avais pas encore lu tes livres (2);

(1) Il ne dit pas : de *ta faction*.

(2) Ceci était un petit mensonge. Erasme avait lu et dû lire avidement les pamphlets de Luther. Comment celui-ci aurait-il su qu'Erasme avait *agréé ses bagatelles?*

que d'ailleurs je n'approuvais ni ne désapprouvais rien. Je leur ai seulement dit de s'abstenir de vociférer avec tant de haine devant le peuple, que c'était de leur intérêt, comme de gens dont le jugement devait avoir le plus de gravité; qu'en outre ils voulussent bien réfléchir s'il convenait d'agiter devant un peuple tumultueux des matières qui seraient mieux réfutées dans des livres imprimés, ou mieux débattues entre érudits, là où l'auteur pouvait de la même bouche faire connaître ses opinions et sa vie. Je n'ai rien gagné par ces conseils, tant ils sont fous avec leurs discussions obliques et scandaleuses.

« Combien de fois eux et moi n'avons-nous pas traité de la paix, et combien de fois sur une ombre de soupçon téméraire n'ont-ils pas soulevé de nouveaux tumultes ? Et ce sont les auteurs de tant bruit qui se regardent comme des théologiens! La cour de Brabant déteste cette espèce d'hommes; c'est encore un crime qu'ils me font. Les évêques me sont assez favorables, mais ils ne se fient pas à mes livres. Les théologiens mettent toutes leurs espérances de victoire dans la calomnie; mais je les méprise, fort de ma droiture et de ma conscience. On les a quelque peu adoucis pour toi. Peut-être, n'ayant pas la conscience très nette, redoutent-ils la plume des gens instruits; pour moi, je les peindrais au naturel, et avec les couleurs qu'ils méritent, si je n'en étais détourné par les doctrines et les exemples du Christ. Les bêtes féroces s'adoucissent par de bons traitemens, mais les procédés ne font que rendre plus furieux ces théologiens.

« Tu as en Angleterre des amis qui ont la meilleure opinion de tes écrits; ils y sont puissans. Plusieurs ici ont du penchant pour toi, entre autres un personnage de marque. Pour moi, je me tiens en dehors autant que faire se peut, afin de me garder tout entier au service des belles-lettres qui refleurissent. Il me paraît qu'on gagne plus par la modération et les formes que par la passion. C'est par là que le Christ a conquis l'univers; c'est par là que saint Paul a abrogé la loi judaïque en tirant tout à l'allégorie. Il vaut bien mieux écrire contre ceux qui abusent de l'autorité des papes que contre les papes eux-mêmes; ainsi pour les rois, à mon sens. Il faut moins mépriser les écoles que les ramener à des études plus saines. Quant aux choses trop profondément plantées dans les esprits pour qu'on puisse les en arracher soudainement, mieux vaut en disputer par des argumens serrés que rien affirmer absolument. Il est telle objection violente qu'on fait mieux de mépriser que de réfuter. Prenons garde en tous lieux de ne rien dire ni faire d'arrogant ou de factieux : je pense que cela est conforme à l'esprit du Christ. En attendant, il faut garder son ame, de peur qu'elle ne

soit corrompue par la colère et la gloire, par cette dernière surtout qui vient nous tendre des embûches jusque dans nos études de piété. Ce n'est pas là une conduite que je te recommande; je ne puis que t'engager à continuer comme tu as déjà fait.

» J'ai goûté tes commentaires sur les psaumes : ils me plaisent fort. J'espère qu'ils auront de beaux fruits. Il y a à Anvers le prieur du monastère, homme vraiment chrétien, qui t'aime passionnément, autrefois ton disciple, comme il s'en fait gloire. Il est presque le seul qui professe le Christ ; les autres ne professent à très peu près que des superstitions ou leurs intérêts. J'ai écrit à Mélanchton. Puisse notre seigneur te dispenser chaque jour plus largement son esprit, tant pour sa gloire que pour le bien public! En t'écrivant cette lettre, je n'avais pas la tienne sous la main. Adieu.

« ÉRASME. »

Louvain, 30 mai 1519.

Dans une lettre écrite à la même date (1) et adressée à un ami, il revient sur ces nobles pensées de charité et de tolérance. « Vous avez trop de prudence, dit-il à Jodocus Jonas, pour qu'il soit besoin de vous apprendre qu'une image aimable de la vraie piété, rendue avec toute l'expression possible, est bien plus propre à faire entrer dans les ames la *philosophie du Christ,* que des harangues essoufflées contre toutes les formes et les genres de vices..... Le zèle religieux doit avoir la parole libre, mais assaisonnée çà et là du miel de la charité. En tout cas, il faut ménager ceux qui possèdent l'autorité souveraine, et si la chose mérite qu'on s'irrite, mieux vaut s'irriter contre les hommes qui font servir à leurs passions la puissance des princes, que contre les princes eux-mêmes..... On rend plus de services à montrer combien s'éloignent de la vraie religion ceux qui, sous l'enseigne de Benoît, de François, ou d'Augustin, vivent pour leur ventre, leur bouche, leur luxure, leur ambition, leur cupidité, qu'à déclamer contre l'institution même de la vie monastique. Et quant aux écoles publiques de scolastique, on emploie mieux son temps à indiquer ce qu'on pourrait en retrancher ou y ajouter, qu'à les

(1) Jodoco Jonæ, 448. A. C. D.

condamner en bloc. Tel est l'esprit de l'homme ; on le mène plus par la douceur qu'on ne l'entraîne par la dureté. »

La lettre d'Érasme à Luther, et les avertissemens personnels qui s'y cachaient sous la forme de conseils indirects, ne pouvaient pas être du goût du moine de Wittemberg. Aussi la correspondance amicale n'alla pas plus loin. Luther comprit qu'il ne devait pas compter sur Érasme, Érasme qu'il ne pouvait que se perdre comme lettré et se mentir à lui-même comme docteur de l'église en venant faire du tumulte et de l'audace à la suite de Luther. Mélancthon fit de vains efforts pour les rapprocher : il leur écrivit des lettres touchantes et persuasives, où son doux génie tâchait d'atténuer la rudesse de Luther aux yeux d'Érasme et de justifier la prudence d'Érasme aux yeux de Luther. Il resta l'ami de tous deux sans en faire deux amis. Érasme et Luther ne s'écrivirent plus qu'une fois ; et ce fut pour s'insulter.

Le rôle d'Érasme pendant toutes ces premières luttes de la réforme était peut-être le plus difficile de tous. Sa modération, qui ne le quitta pas un moment, et qui resta toujours plus forte que son amour-propre, ne fut pas toujours exempte de contradictions et d'incertitudes. C'est le propre des hommes trop éclairés pour être passionnés d'avoir souvent des incertitudes, de douter même de ce qu'ils ont pu affirmer dans un autre temps, et, par là, de donner prise à des reproches de contradiction et quelquefois d'hypocrisie. C'est aussi le propre de la modération de faire la part de tout le monde, et, comme il arrive, de la faire si juste, que personne ne s'en trouve content : alors les reproches et les plaintes éclatent ; l'homme modéré y cède, augmente ou diminue les parts, au fur et à mesure des exigences ; mais en voulant contenter chacun, il risque de paraître tromper tout le monde. En outre, un grand savoir et une grande modération excluent une certaine décision ; on ne donne jamais tout-à-fait tort aux autres, ni à soi-même tout-à-fait raison ; on se modifie, on s'amende ; mais en suivant ainsi tous les tâtonnemens naturels et rationnels de l'esprit humain, et en laissant à Dieu cette décision absolue qu'usurpent d'ordinaire les hommes passionnés et médiocres, on paraît céder aux fluctuations de l'intérêt personnel. C'est ce qui dut arriver à Érasme, par l'effet même de ses plus belles qualités, aux-

quelles se mêlaient, il faut bien le dire, les défauts même de ces qualités et certaines velléités de passion auxquelles n'échappent pas même les hommes les plus modérés, quand ils se voient les premiers par l'intelligence et les seconds par l'action. Il leur prend alors de poignantes envies d'être les premiers par ces deux choses; mais le matin du jour où il faut agir, le goût du repos, un livre, un doute les rend à leur modération naturelle, non sans avoir encouru le discrédit d'une velléité sans effet, et de paroles sincères qui sont devenues, faute de suite, de vaines bravades. Dans la même lettre, je vois Érasme montrer au commencement sa pointe d'ambition; il la cache vers la fin.

Quand il eut donné, par sa lettre à Luther, de la publicité à ses relations avec cet homme, dès lors si regardé et si menaçant, les demandes d'explication l'assaillirent de toutes parts. Les moines triomphaient. La conspiration entre Érasme et Luther était un fait public. Toutes les chaires redoublaient d'invectives; les deux noms étaient plus que jamais accolés alors que les deux hommes étaient plus que jamais ennemis. Seulement Érasme recevait plus d'injures que Luther, et la raison en est toute simple; on le traitait en renégat. Cette préférence le flattait; il le laisse voir dans ses lettres. Il se croyait le plus haï; il n'était que le plus méprisé. Tout ce qu'il comptait d'amis sincères l'interrogeaient sur cette fameuse lettre : qu'avait-il dit à un homme qui se moquait du pape et parlait de faire brûler ses bulles? Érasme répondait à tous et retournait le même sujet de mille façons, expliquant son rôle, se défendant d'avoir lu les livres de Luther, si ce n'est en courant, du coin de l'œil, trop légèrement pour y voir le poison; du reste reproduisant sous toutes les formes les propres paroles de sa lettre à Luther, et n'y changeant rien au fond, mais dans la forme, les modifiant selon les gens. A ceux qui penchaient pour les idées de réforme, il parlait avec complaisance des qualités personnelles de Luther, et des bruits favorables qu'on lui avait rapportés de sa probité et de ses mœurs; il chargeait les portraits de ses adversaires les moines, et ne dissimulait pas qu'il voyait plus de danger pour les lettres dans le triomphe des moines que dans celui de Luther. A ceux qui se montraient inquiets des atteintes portées à l'unité catholique, il prodiguait les professions de foi

chrétienne, parlait de Luther avec défiance, et témoignait la crainte que ce ne fût une tyrannie substituée à une autre tyrannie, et que le désordre de la réforme ne fût aussi funeste aux lettres que l'oppression monacale. C'était de la contradiction eu égard à ses correspondans; mais c'était de la sincérité au fond et dans l'intention d'Érasme. Il avait des doutes très sincères sur les effets de la victoire de chaque parti, et de quelque côté qu'il regardât, de tendres inquiétudes pour les lettres nouvellement ressuscitées; seulement, selon les gens à qui il les confiait, chacun de ces doutes était présenté comme une croyance affirmative. Érasme était un modèle de cette *civilité* qu'il aurait tant voulu voir aux Germains; il cherchait à glisser entre tous les amours-propres et toutes les passions avec son indépendance et sa tranquillité sauves; il ne mentait jamais, mais il appropriait la vérité au caractère et à la situation de chacun, et sans jamais se travestir, il chargeait volontiers son personnage par le côté où il était le plus sûr d'être agréé.

Est-ce la faute de l'homme modéré et vrai ou des passions et de l'ignorance au milieu desquelles il vit, si sa modération a toutes les allures de l'incertitude et du manque de caractère, et s'il ne peut être vrai avec tout le monde qu'à la condition de s'exagérer un peu avec chacun? Ce serait là une intéressante question de morale historique. Je n'ai pas besoin de dire pour quelle solution je pencherais. On a pu voir par mes précédentes réflexions que je ne donnerais pas tort à la modération, surtout quand cette modération est intelligente, libérale, tolérante, sans souillure d'argent reçu, sans arrière-pensée rétrograde, courageuse dans la mesure de ses certitudes, franche avec tous les ménagemens qui rendent la franchise utile, quand c'est le fruit le plus pur de la raison, cet écho terrestre de la pensée divine. Or, telle fut la modération d'Érasme, sauf quelques fautes de faiblesse, inévitables à tout ce qui est pétri de notre boue, et la plupart excusables par certaines conditions de l'époque où vivait ce grand homme.

Cependant Luther grandissait tous les jours d'audace et d'influence. Il prodiguait les libelles et les apologies; il s'attaquait personnellement au pape; il entraînait des princes dans sa que-

relle, il nécessitait l'ouverture de diètes et de conciles, où toute la force de l'église existante se mesurât contre l'hérésie de ce moine. Érasme était assailli plus que jamais des scrupules et des questions de ses amis. Les uns cherchaient à piquer sa vanité : « Pourquoi tardait-il à se faire le champion du catholicisme? Lui seul pouvait mettre Luther et ses doctrines au néant ; lui seul était plus puissant que les bulles papales et les conciles. » Les autres lui opposaient ses professions de foi : « N'était-ce donc que mensonges et précautions oratoires? Était-il chrétien de cœur ou de bouche, et s'il l'était de cœur, que ne le montrait-il donc en se levant contre Luther? » Les moines vociféraient de plus belle : « Évidemment, il approuve ou souffle ce qu'il ne veut pas attaquer. » Du côté des partisans de la réforme, dont plusieurs étaient de ses amis, il avait d'autres luttes à soutenir. « Que ne prêtait-il à Luther l'autorité de ses écrits si populaires? que ne réglait-il la fougue du moine de Wittemberg par ses manières conciliantes et sa polémique mesurée? L'audace de l'un tempérée par la prudence de l'autre emporterait la question de la réforme. » Toutes ces influences se disputaient le pauvre Érasme. C'est l'habitude des partis de ne pas supporter l'hésitation et l'indépendance. Ils ne comprennent que ce qui est pour eux ou contre eux ; ils n'aiment pas voir au milieu un homme supérieur, qui, au moment de la bataille, peut la faire gagner là où il se porte, et se porter là où il est le moins attendu. Ils ne veulent rien laisser sur leurs derrières. Érasme s'épuisait à expliquer sa non-intervention. Il avait à tenir tête à une foule d'amis plus embarrassans que des ennemis; outre un ennemi plus fort que tous les autres, l'ivresse bien naturelle de son importance, cette *gloire* dont il conseillait à Luther de se méfier, « et qui vient nous troubler, disait-il, jusque dans nos études de piété. » Il passa ainsi cinq années, de 1519 à 1524, au milieu de ces luttes intestines contre ses amis, contre ses ennemis, contre lui-même, tâchant de maintenir son indépendance et la vérité de sa nature contre toutes les tentations du dehors et du dedans, assistant lui-même comme témoin à la querelle où il n'avait pas voulu prendre de rôle, faisant tantôt des vœux pour Luther quand les moines reprenaient confiance, et relevaient en espérance le bûcher de Jean Hus; tantôt pour la paix et l'unité chrétienne, quand les

peuples entraînés par Luther se séparaient de l'église romaine, gage de cette paix et de cette unité; s'agitant et se démenant pour la concorde, s'échauffant pour la modération, suant et s'essoufflant à prêcher la paix, mais toujours éloquent, vif, naturel, parce qu'il était vrai.

Toutes ses lettres, durant ces cinq années, contiennent l'histoire de tous les combats qu'il eut à soutenir. C'est la même situation présentée sous toutes ses faces, mais avec une vivacité, un mouvement, une sincérité qui font qu'on s'y intéresse comme à un drame. C'est en effet un drame d'un intérêt immense qu'une intelligence supérieure battue par les flots de toutes les opinions extrêmes, cherchant à conserver son équilibre dans l'agitation universelle, et résistant à un premier rôle, parce qu'elle ne peut le prendre sans aller au-delà de ses croyances!

« J'ai toujours évité, dit-il dans une de ces lettres (1), d'être l'auteur d'aucun tumulte, ou le prédicateur d'aucun dogme nouveau. J'ai été prié par bien des hommes puissans de me joindre à Luther; je leur ai dit que je serais avec Luther, tant que Luther resterait dans l'unité catholique. Ils m'ont demandé de promulguer une règle de foi: j'ai dit que je ne connaissais pas de règle de foi hors de l'église catholique. J'ai engagé Luther à s'abstenir d'écrits séditieux: j'en ai toujours craint de mauvais résultats, et j'aurais fait plus pour les prévenir, si, entre autres motifs, une certaine crainte d'aller contre l'esprit du Christ ne m'en eût détourné. J'ai exhorté et j'exhorte encore plusieurs personnes à ne point publier d'écrits scandaleux, et surtout d'anonymes, lesquels sont si irritans; je leur ai dit que c'était mal servir la paix chrétienne et l'homme dont ils sont les partisans. Je puis bien conseiller; empêcher, je ne le puis. Le monde est plein d'officines d'imprimeurs, plein de poétastres et de mauvais rhéteurs; et comme je ne puis faire que ces gens-là ne s'agitent pas, n'est-ce pas la dernière des iniquités de me rendre responsable de la témérité d'autrui? »

Les avis n'ayant aucun succès, il avait recours à la prière,

(1) 545. B. F.

mais sans trop y compter, à ce que je crois (1). « Je prie le Christ très bon et très grand (2) de tempérer de telle sorte l'esprit et le style de Luther, qu'il en résulte beaucoup d'avantages pour la piété évangélique; je le prie aussi d'animer d'un meilleur esprit certaines personnes qui cherchent leur gloire dans la honte du Christ, et se font un gain de sa ruine. » C'est bien d'un homme qui avait quelques doutes sur l'efficacité de la prière. Ne pouvant s'adresser directement à Luther, il écrivait à Mélanchton ses exhortations pacifiques, dans l'espérance que Mélanchton les ferait lire à Luther. Il parlait de revenir à la forme de la dissertation pure, sans mélange d'appel aux passions; que la cause de la réforme n'en irait que mieux. Luther lisait ces conseils indirects et s'en moquait devant Mélanchton, lequel défendait les bonnes intentions d'Érasme. Le temps d'Érasme était déjà passé. Il ne pouvait plus que rendre sa modération risible.

Enfin comme rien ne réussissait, ni les avis, ni les prières au Christ *très bon et très grand*, ni les lettres à Mélanchton, Érasme essaya d'une sorte de censure. Il avait beaucoup de crédit à l'imprimerie de Froben, dont ses écrits faisaient la fortune. Froben imprimait aussi les pamphlets de Luther; c'est de cette officine de Bâle que sortait toute la polémique religieuse du temps. Érasme menaça Froben de se faire imprimer ailleurs, s'il continuait à publier les écrits de Luther. Il s'en fit du moins un mérite auprès des plus impatiens de ses amis catholiques. Etait-ce une menace sérieuse, ou simplement un petit mensonge concerté entre Froben et lui? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, Froben continua d'imprimer Érasme et Luther, et Érasme continua de lire *du coin de l'œil* ces livres d'autant plus goûtés qu'ils étaient plus défendus. Luther avait déjà cet avantage sur Érasme qu'il pouvait se dispenser de lire les écrits de l'illustre lettré, et ne pas trouver de temps pour se mettre au courant de ses découvertes philologiques, au lieu qu'Érasme était condamné à lire avidement le moindre des libelles de Luther.

(1) 599. D. E.

(2) *Optimus maximus;* c'est ce que les Romains disaient de Jupiter. Dans cette prière d'Erasme l'érudition remplace l'onction.

Érasme n'avait pas à qui penser plus souvent qu'à Luther; Luther pouvait ne penser à Érasme qu'après cent choses ou cent personnages de plus de poids dans sa vie. Érasme était obsédé de Luther; il le trouvait sans cesse sous sa plume, au bout de toutes ses pensées, et il était, malgré lui, le propagateur d'un homme qu'il se vantait de ne point connaître, et d'écrits qu'il se défendait d'avoir lus; au contraire, il fallait que Luther, sauf quelques rares entretiens avec Mélanchton au sujet d'Érasme, cherchât dans ses souvenirs de jeunesse et dans une reconnaissance déjà éteinte l'homme avec lequel il *s'entretenait sans cesse* (1) dans la solitude de sa cellule de Wittemberg.

La modération a ses faiblesses; vous venez de le voir par la démarche comminatoire d'Érasme auprès de Froben, ou tout au moins par l'affectation qu'il mettait à s'en faire honneur : elle a aussi ses souffrances secrètes, ses angoisses; mais ses angoisses même tournent à sa gloire. Érasme approchait alors de la vieillesse. Il voyait ses plus anciens amis se séparer en deux camps, et les affections les plus éprouvées se refroidir par l'effet des opinions : il s'en plaignait avec une noble douleur. « Avant que cette querelle ne s'envenimât, écrit-il à Marc Laurin, j'entretenais avec presque tous les savans de l'Allemagne une liaison littéraire pleine de charmes pour moi. De tous ces amis, quelques-uns se sont refroidis, d'autres me sont devenus contraires. Il n'en manque même pas qui s'avouent publiquement mes ennemis, et qui menacent de me perdre..... C'est un assez grand malheur pour moi que cette tempête du monde soit venue me surprendre à un moment de ma vie où je devais compter sur un repos mérité par mes longues études. Que ne m'était-il permis du moins de rester spectateur de cette tragédie, moi qui suis si peu propre à y figurer comme acteur, surtout quand il y a tant de gens qui se jettent d'eux-mêmes sur la scène!..... » La résistance passive qu'il avait opposée jusque-là aux obsessions des deux partis était devenue un combat. Les uns tâchaient de le compromettre, et, par des piéges tendus à son amour-propre, de lui arracher quelque aveu qui l'engageât; les autres le menaçaient de violences

(1) Lettre de Luther à Érasme.

ouvertes. On se jetait sur ses paroles et sur son silence pour y surprendre des préférences qu'il avait soin plus que jamais de ne pas montrer. Les luthériens l'accusaient de déserter par timidité d'esprit le camp de l'Évangile; les catholiques lui criaient que s'abstenir, c'était adhérer. Les moines renchérissaient sur le tout; les moines, ennemis implacables d'Érasme, et dont la querelle datait de bien plus loin que les nouveautés de Luther. Ni les conseils des catholiques prudens qui ne désespéraient pas d'attirer par des ménagemens Érasme dans leur parti, ne les pouvaient adoucir; ni les apparences de concert entre Érasme et les luthériens ne les pouvaient rendre plus ardens et plus acharnés qu'ils n'étaient déjà. Leur haine ne portait pas sur des différences de dogme; les railleries d'Érasme les avaient plus blessés que ses hérésies; ils ne parlaient d'hérésie que pour monter le peuple, lequel ne se serait pas échauffé pour l'honneur des moines, mais aurait volontiers brûlé Érasme pour l'honneur du Christ.

Jusqu'en l'an 1524, Érasme n'avait pas rompu ce laborieux silence, si attaqué de toutes parts, et livré à tant d'interprétations passionnées : nul écrit sorti des presses de Froben n'avait pu donner d'espérances à aucun des deux partis. Sa vie tout entière se passait à expliquer cette résistance, de sorte que se tenir à l'écart lui coûtait plus de veilles que prendre parti. Les flatteries des princes, les promesses de pensions, les lettres autographes des papes, la mitre d'évêque et le chapeau de cardinal entremontrés dans un avenir prochain, avaient échoué contre son impartialité et son goût sincère du repos. Le successeur de Léon X, Adrien, jadis le compagnon d'études d'Érasme à l'université de Louvain, l'interpella directement, à son avènement au trône de saint Pierre, par des exhortations écrites sur le ton lyrique d'une bulle (1). « *J'ai vu,* dit le prophète, *l'impie élevant sa tête au-dessus des cèdres du Liban; je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus; j'ai cherché et je n'ai pas trouvé sa place.* C'est ce qui doit arriver infailliblement à Luther et aux siens, s'ils ne viennent à résipiscence. Hommes charnels et méprisant toute domination, ils essaient de rendre tous les autres semblables à eux. Hésiteras-

(1) 736. D. E.

tu donc à tourner ta plume contre les folies de ces impies, dont Dieu a si visiblement détourné sa face? Lève-toi, lève-toi, Érasme, et viens au secours de la cause de Dieu; fais servir à sa plus grande gloire les grands talens que tu as reçus de lui. Songe qu'il n'appartient qu'à toi, avec l'aide de Dieu, de ramener dans la droite voie une partie de ceux qui s'en sont écartés pour suivre Luther, de raffermir ceux qui ne sont pas encore tombés, de retenir dans leur chute ceux qui chancellent. » Adrien l'invitait, en terminant, à venir à Rome, afin de lancer avec plus d'autorité ses apologies catholiques du pied de la chaire de saint Pierre.

« Hélas! hélas! répondait Erasme (1), j'obéis aux édits du plus cruel de tous les tyrans. Quel tyran? diras-tu. Il surpasse en cruauté Phalaris et Mézence: la *gravelle* est son nom... Que n'ai-je tous les moyens d'influence que tu me prêtes! je n'hésiterais pas, même au prix de ma vie, à porter remède aux malheurs publics. Mais d'abord je suis surpassé en style par plusieurs, outre que de telles affaires ne se peuvent pas traiter avec du style. Mon érudition est médiocre, et le peu que j'en ai, puisé aux sources des auteurs anciens, est plus propre à la discussion qu'au combat. Quelle pourrait être l'autorité d'un petit homme comme moi? La faveur qu'on m'a jadis témoignée, ou bien s'est refroidie, ou bien s'est tournée en haine. Moi, qui autrefois était qualifié, dans cent lettres, de *héros trois fois grand*, de *prince des lettres*, d'*astre de la Germanie*, de *grand-prêtre des belles-lettres*, de *vengeur de la vraie théologie*, aujourd'hui, ou l'on me passe sous silence, ou l'on me prodigue des qualifications toutes différentes. Je ne regrette pas ces vains titres, qui ne faisaient que m'ennuyer; mais combien ne vois-je pas de gens déchaînés contre moi, qui me poursuivent d'odieux libelles, qui me menacent de mort si je bouge en faveur du parti contraire!..... N'ai-je pas sujet de déplorer ma vieillesse qui est tombée dans ce siècle, comme le rat dans la poix, pour parler comme le peuple?..... Quand tu me dis : Viens à Rome, n'est-ce pas comme si quelqu'un disait à l'écrevisse: Vole? — Donne-moi des ailes, répondrait l'écrevisse. Je dirai, moi aussi :

(1) 745-746.

Rends-moi ma jeunesse, rends-moi ma santé. Plût au ciel que j'eusse de moins bonnes excuses! » Il demandait à Adrien la permission de lui soumettre quelques conseils. « Je t'en supplie, saint père, accorde cette grace à ta petite brebis (1), afin qu'elle puisse parler plus librement à son pasteur. Si l'on est résolu à écraser ce mal avec la prison, la torture, les confiscations, les exils, les supplices, on n'a pas besoin de mes conseils. Je pense pourtant qu'un avis plus humain plaira davantage à un homme du caractère doux que je te sais, et qu'il sera plus dans ton penchant de guérir les maux que de les châtier. » Il proposait quelques moyens coercitifs qui sont et seront toujours impuissans, à l'éternelle dérision de ceux qui les conseillent. « En attendant, qu'on étouffe, par les magistrats et les princes, les mouvemens qui excitent à la sédition sans profiter à la piété : je désirerais, si la chose était possible, qu'on arrêtât le débordement des libelles. » C'eût été l'un des moyens de les faire lire. Mais voici une courageuse parole qui efface ces tristes conseils, qu'il ne faudrait pourtant pas juger par les idées de nos deux révolutions : « Qu'on donne au monde l'espérance qu'il sera porté remède aux abus dont il a tant raison de se plaindre. »

Erasme, d'ailleurs, se rendait justice. Épuisé de maladies et de travaux, vieux, infirme, quelle grace aurait-il à lutter corps à corps avec un homme dans toute la force de l'âge et du talent, ardent, audacieux, soutenu par des princes et des armées? « Cela pourrait sembler une cruauté, écrivait-il, si j'achevais de frapper avec ma plume un homme déjà renversé, battu, brûlé en effigie; outre qu'il serait peu sûr pour moi de déchaîner sur ma tête un adversaire qui n'est ni sans dents ni sans poignets, et qui, si j'en crois ses écrits, a du foin dans sa corne. » De ces deux phrases, la première était de la rhétorique, la seconde exprimait les vrais sentimens d'Érasme. Il ne voulait pas lutter avec des armes inégales. Malgré sa prodigieuse réputation, l'*astre de la Germanie* savait reconnaître le talent de Luther; il appréciait « ce génie véhément, ce caractère d'Achille, qui ne sait point céder (2). » A

(1) Permittas hanc veniam oviculæ tuæ....

(2) Lettre à Mélanchton. 822. C. D.

tout prendre, il devait mieux aimer faire parler de son silence, que courir le ridicule d'un coup mal porté, d'un trait qui, comme celui de Priam, n'arrivât pas jusqu'à son ennemi.

Mais ce silence devenait un supplice. Érasme y perdait son repos, car il lui en coûtait plus de peines et de temps de l'expliquer que de le rompre; il y perdait aussi sa gloire, car déjà on parlait d'impuissance, de craintes d'une chute, et on commençait à trouver par trop prudente la modération du vieil athlète de la philosophie chrétienne. Avant d'entrer en lice, Érasme avait dû calculer sa situation. Il reconnut qu'il ne pouvait pas l'empirer en prenant parti; que ceux qui avaient jusque-là douté de lui ne le haïraient ni plus ni moins quand il se serait prononcé; qu'il ne pouvait pas rendre ses affaires meilleures en se taisant, et qu'en parlant il ne les rendrait pas pires; qu'une tranquillité qu'il fallait défendre jour et nuit contre la tentation d'en sortir, contre la curiosité importune de ceux qui en voulaient savoir le secret et les arrières-pensées, contre les calomnies et les railleries ironiques de ceux qui en étaient blessés, contre l'étonnement et les questions de ses meilleurs amis, contre ses propres impatiences, contre le défi universel qui lui était adressé de tous les points de l'Europe par toutes les nuances d'opinions intéressées dans la grande querelle, — qu'une telle tranquillité était plus fatigante que les agitations régulières et naturelles d'une lutte ouverte; qu'on ne pouvait pas tenir si long-temps entre tant d'opinions extrêmes avec une semi-opinion et dans l'attitude suspecte et irritante d'un observateur, ni rester sur les frontières des deux camps sans être livré aux risées pires que les haines; qu'au contraire, en se déclarant, il s'arrachait à toutes ces obsessions, se délivrait des milliers de réponses ambiguës qu'il fallait faire à des milliers de lettres d'une curiosité désobligeante, et que, sans risquer de se faire un ennemi de plus, ni de rendre plus hostiles ceux qu'il avait déjà, il allait enfin faire refluer sur lui l'attention universelle concentrée sur Worms et Wittemberg, et se replacer sur le premier rang où ses incertitudes avaient laissé monter et s'établir Luther. Il n'y a pas d'exemple que des partis prêts à en venir aux mains, soit en religion, soit en politique, aient respecté le scepticisme des hommes désignés par l'opinion générale comme

ayant une compétence et pouvant donner un avis capital dans le débat. On rend à ces hommes l'indépendance si dure, on déshonore si bien leur scepticisme, qu'à la fin on parvient à les traîner sur la scène, tremblans, à demi déconsidérés, incertains de leur propre conscience, n'osant s'interroger sur les motifs de leur modération, et souvent s'étant affublés à la hâte d'une croyance et d'une décision ajustées tant bien que mal à leur vie passée, à peu près comme un acteur, arrivé après la levée de la toile, qui jetterait sur ses épaules le premier costume tombé sous sa main, pour ne pas faire attendre les spectateurs.

Érasme se décida à *rompre une lance*, pour parler le langage de l'époque, avec l'homme qui ne pouvait avoir, au jugement de tous, qu'Érasme pour rival. Il se présenta enfin comme un homme de parti, tendit ses muscles, prépara ses armes ; mais, comme il arrive aux hommes modérés qui sont poussés en avant par des influences extérieures plutôt que par un élan naturel, il ne put pas être tout-à-fait homme de parti. Au milieu de cette ardeur factice que les applaudissemens et les huées avaient donnée au vieux lutteur émérite, sa raison et son bon sens le retenaient toujours loin des extrêmes ; et, au lieu d'être le chef de l'opinion catholique, c'est à peine s'il se présentait comme un enfant long-temps perdu et à demi retrouvé de cette opinion. Les hommes modérés qu'on est parvenu à débusquer de leur résistance passive, la seule par laquelle ils puissent tenir tête aux passions avec honneur pour eux-mêmes et succès pour la vérité, ne font jamais que des demi-démarches qui sont toujours des fautes. Il fallait qu'Érasme ne sortît de son silence que pour tonner ; il disserta. Il fallait qu'il prît des mains du pape cette arme usée des bulles et qu'il la lançât contre Luther, non plus au nom d'une autorité méprisée, mais au nom de tous les hommes pieux et tolérans, au nom des lettres épouvantées de la nouvelle scolastique qui prenait la place de l'ancienne ; il chicana sur un point isolé de doctrine. C'est qu'il resta vrai avec lui-même et avec sa cause, cette cause de la philosophie chrétienne antérieure à Luther et qui devait lui survivre ; il n'y eut dans Érasme attaquant Luther que son rôle de faux. En effet, les hardiesses et les violences de Luther, tout en gâtant sa cause aux yeux d'É-

rasme, n'avaient pas rendu meilleure celle des moines et des *théologastres,* soulevés depuis trente ans contre lui. D'autre part, les emportemens des réformateurs n'avaient pas rendu plus sacrés les abus du catholicisme romain, et il fallait bien qu'Érasme, devenu l'adversaire de Luther, se souvînt de l'auteur médiocrement catholique des *Colloques.* Au lieu donc d'entrer pleinement dans la querelle par le côté vif et saignant, Érasme, après avoir au préalable demandé au pape la permission de lire officiellement les livres de Luther, prit une question incidente, louvoya, éluda l'attaque de front, alla se colleter avec un livre égaré de Luther, au lieu d'en venir aux mains avec l'homme, et, pour tout dire, fit un contre-traité sur le *Libre arbitre,* en réponse à un traité où Luther, chose étrange! Luther, l'homme nouveau, l'avait nié.

Cependant, telle était la grandeur du nom d'Érasme, que la nouvelle qu'il allait prendre la plume contre Luther fit presque plus de bruit en Europe que les préparatifs de la bataille de Pavie. Il envoya le plan de son traité au roi d'Angleterre, Henri VIII, grand casuiste catholique, avant qu'il fût tueur de femmes et que, pour faire d'une de ses maîtresses une épouse d'un an, il se brouillât avec le pape et remplaçât la messe par le prêche. A cette époque, les choses avaient tellement changé, et les affaires de Luther si bien prospéré, qu'Érasme ne put pas faire imprimer son traité chez ce même Froben qu'il avait, quatre ans auparavant, menacé de sa disgrace s'il imprimait les écrits de Luther. Les esprits, dans toute l'Allemagne, étaient si montés pour la réforme, qu'aucun libraire des villes du Rhin n'eût osé publier une apologie catholique, et qu'il pouvait y avoir danger de vie pour l'auteur qui eût osé l'écrire. Je remarque cela pour qu'on ne se hâte pas trop d'attribuer au manque de courage la demi-opposition qu'Érasme allait faire contre Luther. Cette opposition était tout-à-fait dans la mesure de ses convictions, et le courage qu'il y mit était proportionné avec le risque qu'il voulait courir. Je le répète, il n'eut que le tort de faire une démarche inutile, et de ne pouvoir honnêtement, noblement, faire plus ni mieux. Il eut peut-être aussi le tort de n'avoir pas la force surhumaine de résister aux mille influences qui l'y poussaient. Mais qui est-ce qui oserait exiger de l'homme ce

qui est de l'ange, et qui ne trouverait pas que ce fut un glorieux manque d'à-propos que de revendiquer contre des énergumènes la liberté de l'homme?

Au reste, dans les fumées de l'attente qu'il causait en Europe, et au milieu de ces félicitations qu'on lui prodiguait de toutes parts, un doute amer faisait trembler sa plume dans sa main affaiblie. Il laissait échapper dans ses lettres de ces mots tristes qui révèlent un grand trouble intérieur. C'était une vie recommencée à l'âge où il fallait penser à sortir du monde, ou tout au moins à s'y continuer le plus long-temps possible par le repos et le désintéressement des choses du jour. « Le dé est jeté, » disait-il à un ami (1), comme un joueur qui se croyait guéri, et qui livre ses derniers jours à tous les orages de son ancienne passion. « Je descends dans l'arène, mandait-il à un autre (2), presque au même âge où Publius, le faiseur de *mimes*, descendit sur la scène; j'ignore ce qui doit m'en arriver; mais puissent mes combats tourner au bien de la république chrétienne! » — « Que ne m'était-il permis, écrivait-il à un troisième (3), de vieillir dans les jardins des muses! Me voilà, moi, sexagénaire, poussé violemment dans l'arène des gladiateurs, et tenant le filet au lieu de la lyre! » A ces touchans regrets de son repos perdu, de ses travaux littéraires suspendus, de sa vieillesse engagée dans des luttes de jeune homme et d'homme mûr, l'amour-propre mêlait quelques bravades. « Le livre du *Libre arbitre* va soulever, si je ne me trompe, bien des tempêtes. Déjà quelques libelles virulens m'ont été jetés à la tête. Et cependant mes adversaires me craignent. Qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne (4)! » Pauvre Érasme, qui parodiait un mot de Néron, et qui croyait avoir du fiel, parce qu'il se souvenait d'un centon d'Ennius sur les tyrans! Et ailleurs (5) : « Je voulais renverser la tyrannie des Pharisiens, et non la remplacer par une autre. Servir pour servir,

(1) 813. B.
(2) 812. E. F.
(3) 935. E. F.
(4) 813. B
(5) 812. E. F.

j'aime mieux être l'esclave des pontifes et des évêques quels qu'ils soient, que de ces grossiers tyrans, plus intolérables que leurs ennemis! » Eh quoi! Érasme se fâche, Erasme sort de la modération, Érasme va-t-il passer du côté des catholiques purs? Lisez quelques lignes plus haut : « Le sérénissime roi d'Angleterre et le pape Clément VII m'ont aiguillonné par leurs lettres!.... » Voilà le secret de l'exaltation d'Érasme. C'est une colère soufflée; c'est de la passion apportée par le courrier de Rome et d'Angleterre. Demain, seul avec lui-même, il rentrera dans la modération, dans la tolérance, dans les doutes. « Je me serais abstenu bien volontiers de descendre dans l'arène luthérienne, écrira-t-il à l'archevêque de Cantorbéry (1), si mes amis ne m'avaient engagé auprès du Saint-Père et des princes, et si je ne leur avais pas promis moi-même de publier quelque chose à ce sujet. » — « Vous me félicitez de mes triomphes, dira-t-il tristement à l'évêque de Rochester (2); je ne sais pas de qui je triomphe; mais je sais que j'ai trois luttes à soutenir au lieu d'une. J'ai fait ce traité du *Libre arbitre,* sachant bien que je ne me battais pas sur mon terrain. Il était dans ma destinée qu'à l'âge où je suis, d'amant des muses, je devinsse gladiateur..... Labérius traîné sur la scène par l'autorité de César déplore l'affront qu'on fait subir à ses soixante ans; sorti de sa maison chevalier romain, il y rentrera histrion. Ne suis-je pas comme Labérius? » Voilà Erasme dans ses sentimens naturels; le voilà vrai, et, comme cela est ordinaire, éloquent.

Ce traité sur le *Libre arbitre* ne serait pas lisible au temps où nous vivons, non pas seulement parce qu'on n'y lit rien de sérieux, mais parce que c'est tout à la fois un livre très sérieux et très inutile. Imaginez-vous, entre un exorde assez spirituel, plein d'une modestie ironique et d'une modération sincère, et une péroraison assez digne, d'interminables raisonnemens sur la liberté humaine conciliée avec la prescience de Dieu. Théologiquement parlant, Érasme a raison dans toute sa défense du *Libre arbitre.* Ses preuves sont bien choisies, ses autorités habilement débattues; il est vif, pressant, logique, d'une éloquence nourrie et

(1) 814. A.
(2) 815. A. E.

assaisonnée d'un certain atticisme naturel à cet enfant de Rotterdam : en un mot, c'est le même instrument qui, dans les mains de Démosthène, tenait lieu à l'insouciante Athènes d'une armée permanente contre Philippe, et, dans celles de Cicéron, foudroyait Catilina et déshonorait Verrès. Mais toutes ces idées sont mortes, toute cette science est illusoire ; c'est de la puissance perdue, jetée au vent, ce sont de belles facultés dépensées à lutter contre des ombres. Ce traité, qui devait être lu et commenté avec passion par tous les hommes intelligens de l'Europe, pourrait à peine aujourd'hui tenir en haleine une attention isolée d'érudit, si curieuse et si spéciale qu'on la supposât : la mise en œuvre seule a conservé quelque vie ; les matériaux ont péri. On se prend de peine pour notre propre espèce, et d'indifférence pour tout ce qui l'occupe, quand on voit que des formules stériles, vides, mortes, ont dévoré les plus belles intelligences ; que des génies de premier ordre ont été enterrés sous des in-folios de polémique puérile ; que des hommes capables de se prendre corps à corps avec des vérités éternelles se sont escrimés toute leur vie contre des billevesées, pareils à des gladiateurs qui se tendraient contre des mouches ; et qu'à certaines époques de l'histoire de l'humanité, la pensée de l'homme, cette pensée qui découvre des mondes et qui lit dans les cieux, ne sème que des graines arides qui ne produiront aucun fruit, quand bien même ses déréglemens et ses alliances avec les passions brutales arroseraient ces graines de sang humain ! Je sais bien que ces vastes lacunes n'embarrassent pas les fatalistes en histoire, lesquels intéressent la providence dans toutes les folies des hommes, au lieu d'en laisser la responsabilité aux écarts de ce libre arbitre qu'Érasme défendait contre Luther. Mais j'avoue que leur explication universelle et l'honneur qu'ils font au mal d'être le père nécessaire du bien, aux ombres d'engendrer fatalement la lumière, m'épouvante bien plus que la croyance qu'il y a eu des actions aussi bien que des vies perdues sans fruit dans l'œuvre de l'humanité, comme il y a eu des années sans lien avec le passé ni l'avenir englouties dans l'abîme du temps. Cette croyance-là, qui est triste, peut du moins tempérer notre orgueil ; mais l'autre nous ferait encore nous entr'égorger pour des idées grossies de l'épithète de providentielles, et qui, après

tout, pourraient bien n'être que des maladies passagères de l'esprit humain, aussi peu nécessaires dans l'ordre moral que les saisons de pluie folle ou les tremblemens de terre le sont dans l'ordre matériel.

Voulez-vous voir des choses qui transportaient Henri VIII, Clément VII, Charles-Quint, Thomas Morus, Fischer, Sadolet, Henri Etienne, Mélanchton, OEcolumpade, Budé, les princes les plus lettrés de l'Allemagne, les prélats les plus illustres de l'Europe; des choses qui radoucissaient presque la Sorbonne si endurcie contre Érasme; que les moines et les théologiens en état de comprendre se défendaient de lire pour n'avoir pas à mollir dans leur implacable haine contre l'auteur; que Luther lui-même permettait à Mélanchton d'admirer, et qu'il ne savait réfuter que par des injures? Voici une définition de ce libre arbitre concilié avec la grace et la prescience; voici qui faisait lever de leurs lits antiques les convives cicéroniens de Sadolet; voici qui faisait bondir Luther dans sa chaire de Wittemberg :

« Il y a dans toutes les actions humaines un commencement, un progrès et une fin. Les partisans du libre arbitre attribuent à la grace les deux extrêmes et n'admettent l'intervention active du libre arbitre que dans le progrès, de telle façon que deux causes se trouvent concourir simultanément à l'œuvre d'un seul et même individu, la grace de Dieu et la volonté de l'homme; de telle façon encore que, de ces deux causes, la grace est la principale; la volonté ne vient qu'en second et ne peut rien sans la cause principale, laquelle au contraire se suffit à elle seule. Il en est de cela comme du feu qui brûle en vertu de sa propriété naturelle, mais dont la cause principale est Dieu qui agit par le feu; cette cause suffirait seule pour produire le feu, tandis que le feu ne peut rien s'il se soustrait à elle. C'est par ce juste tempérament que l'homme doit rapporter l'œuvre entière de son salut à la grace divine, l'intervention du libre arbitre y étant pour une très petite part, et encore cette petite part dépendant elle-même de la grace divine, laquelle a fondé une fois le libre arbitre et l'a relevé ensuite, et guéri de la chute qu'il avait faite en la personne d'Adam. Ces explications doivent apaiser, si tant est qu'ils soient hommes à s'apaiser, nos dogmatistes intolérans qui ne veulent pas que l'homme ait en lui quelque chose de bon qu'il ne doive uniquement à Dieu. Sans doute il le lui doit, mais voici comment :

« Un père montre à son enfant, encore chancelant, une pomme placée à l'autre bout de la chambre. L'enfant tombe; son père le relève; l'enfant s'efforce d'accourir vers la pomme, mais il va se laisser choir de nouveau, à cause de la faiblesse de ses jambes, si son père ne lui tend pas la main pour le soutenir et diriger ses pas. Guidé par lui, il atteint la pomme que son père lui met dans la main comme prix de sa course. L'enfant ne pouvait pas se relever si son père ne l'avait pas aidé; il n'aurait pas vu la pomme si son père ne la lui eût pas montrée; il ne pouvait pas avancer si son père ne l'eût soutenu jusqu'au bout dans sa marche débile; il ne pouvait pas atteindre la pomme si son père ne la lui eût pas mise dans la main. Qu'est-ce donc que l'enfant ne doit qu'à lui dans tout cela? Il a très certainement fait quelque chose, mais il n'y a pas là pour notre bambin de quoi faire le glorieux ni se vanter des jambes que son père a eues pour lui. Dieu est pour nous ce qu'est le père pour son enfant. Que fait l'enfant? Il s'appuie sur le bras qui le soutient; il laisse guider ses pas infirmes par la main secourable qui lui est tendue. Le père pouvait l'entraîner malgré lui vers la pomme; le petit marmot pouvait résister et faire fi de la pomme; le père pouvait lui donner la pomme sans le faire courir; mais il a mieux aimé la lui faire gagner, parce que cela est plus avantageux à l'enfant. »

Sauf quelques catholiques sincères et un très petit nombre d'hommes désintéressés qui aimaient Érasme pour ses qualités littéraires, le traité du *Libre arbitre* ne fit que rendre ses ennemis plus intraitables et ses amis plus exigeans. Avant même que l'ouvrage eût paru, Érasme en avait reçu des complimens qui renfermaient des reproches. « C'est grand dommage, lui écrivait-on, qu'il n'ait pas été fait plus tôt. Puisque Érasme devait attaquer Luther, que ne s'y prenait-il dès le commencement! nous n'en serions pas où nous en sommes. » George, duc de Saxe, lui disait: « Il est bien malheureux que Dieu ne vous ait pas inspiré cette pensée il y a trois ans, et qu'au lieu de faire à Luther une guerre secrète, sourde, vous ne l'ayez pas pris à partie ouvertement, dès le premier jour. » Aux yeux de ses meilleurs amis, son livre était donc défloré avant d'avoir paru; il eût fallu l'antidater de trois ans. Ce fut bien pis quand enfin ce livre prépostère vit le jour. Tous ses admirateurs donnèrent le signal des critiques, c'était à qui atténuerait les coups portés à Luther. On n'y trouvait ni injures, ni haine, ni calomnies, et même vers la fin, on

y lisait quelques paroles bienveillantes sur les antécédens de son adversaire, sur ses premiers écrits : c'était donc un livre sans sexe ; le bien qui s'y trouvait manquait d'à-propos; le reste n'eût jamais dû être écrit. Les moins exigeans s'en contentaient, pourvu que ce fût là le commencement d'une guerre sans relâche, et le premier de cent traités du même genre; ils disposaient ainsi des dernières années de l'illustre vieillard, ils faisaient main-basse sur son repos, ils se distribuaient les rares intervalles de ses souffrances, ils lui interdisaient le sommeil. Il se mêlait à ces exigences de parti un misérable intérêt de curiosité ; on voulait voir aux prises les deux plus grands noms de la chrétienté : c'était un spectacle où l'on se promettait un double plaisir, plaisir d'opinion et plaisir de théâtre ; malheur à celui des deux adversaires qui s'y ferait trop long-temps attendre !

Ainsi Érasme n'avait fait que tromper diversement l'attente de ses amis. Quant à ses irréconciliables ennemis, les moines et leurs adhérens, son traité redoubla leurs criailleries. Ils avaient un instinct juste du rôle d'Érasme dans cette grande querelle. Ils distinguaient très bien l'alliage de rationalisme qui se mêlait à ses professions de foi, et ne voulaient pas d'un catholique qui traitât sa croyance comme une propriété personnelle. Ils continuaient à l'envelopper dans la cause de Luther, et même à le traiter plus mal que son ennemi. « Érasme avait pondu les œufs, disaient-ils dans leur grossier langage ; Luther avait éclos les poulets. Luther n'était qu'un pestiféré : c'était Érasme qui avait apporté le grain de peste. Érasme était un soldat de Pilate, le dragon dont parlent les psaumes. » — « Il eût été bon, criait un moine, que cet homme ne fût jamais né; » manière indirecte de demander le bûcher pour abréger la durée de ce malheur. Quelques casuistes du monachisme avaient dans leur chambre un portrait d'Érasme, sur lequel ils se donnaient le sauvage plaisir de cracher chaque matin ; d'autres disaient hautement qu'il était révoltant qu'on eût fait mourir tant d'hommes en Allemagne pour avoir arboré les hérésies d'Érasme, et que l'auteur de ces hérésies fût encore en vie.

Quant à Luther, on va juger par la lettre suivante, écrite un peu avant la publication du traité du *Libre arbitre*, et très certainement pour en détourner Érasme par la peur de la réponse,

dans quelle disposition d'esprit allait le trouver la levée de bouclier d'Érasme.

Martin Luther a Érasme de Rotterdam.

« Grace et paix au nom de notre seigneur Jésus-Christ.

« Je me suis tu assez long-temps, excellent Érasme, attendant que toi, le plus grand des deux, tu rompisses le premier le silence; mais après une si longue et si vaine attente, la charité, je pense, m'oblige à commencer. D'abord je me plaindrai de ce que tu t'es montré hostile à nous, afin de te ménager auprès des papistes mes ennemis. En second lieu, c'est sans indignation que je t'ai vu, dans tes publications, nous mordre et nous piquer en certains endroits, soit pour capter leur faveur, soit pour adoucir leur haine. Il faut bien en prendre son parti, puisque je vois que Dieu ne t'a pas encore donné assez de courage et de sens pour te joindre à moi, en pleine liberté et confiance, contre ces monstres ameutés contre moi. Je ne suis pas homme, d'ailleurs, à oser exiger de toi ce qui surpasse mes propres forces à moi, et ma mesure. Bien plus, j'ai supporté et respecté en toi ma propre faiblesse et la part que tu as eue du don de Dieu. Car le monde entier ne pourrait nier que ce règne et cette prospérité des lettres, par lesquels on est arrivé à une lecture intelligente des livres saints, ne soit en toi un don magnifique et supérieur de Dieu, pour lequel il a fallu lui rendre grace. Je n'ai certes jamais désiré, qu'abandonnant ou méconnaissant ta mesure, tu vinsses te mêler aux miens, dans mon camp; et quoique ton esprit et ton éloquence nous y pussent être d'un grand secours, le courage te manquant, il valait mieux que tu servisses la cause sans sortir de chez toi. Je ne craignais qu'une chose, c'est que tu fusses entraîné quelque jour par mes adversaires à marcher avec tes livres contre nos opinions, et qu'alors la nécessité ne me forçât de te résister en face. J'avais déjà eu l'occasion d'adoucir quelques-uns de nos amis qui voulaient, avec des réponses toutes prêtes, te faire descendre dans l'arène, et c'est dans cet esprit que j'aurais désiré que l'attaque d'Hulten n'eût pas été imprimée, mais surtout que tu n'y répondisses pas par ton *Éponge* (1), dans laquelle, si je ne me trompe, tu sens toi-même que s'il est très facile d'écrire sur la modération et d'accuser Luther d'en manquer,

(1) C'est le titre assez bizarre de la réponse d'Érasme aux attaques d'Ulric Hulten, un des soldats d'avant-garde de Luther, homme instruit, mais léger et libertin: *Spongia adversùs adspergines Ulrici Hultini.*

il est très difficile, que dis-je! impossible d'en avoir, à moins d'un don particulier de l'Esprit.

« Crois donc ou ne crois pas, il suffit que le Christ m'en soit témoin, que je te plains du fond du cœur, de ce que tant de haines et de passions de gens si considérables soient soulevées contre toi. Que tu n'en sois pas ému, je ne le crois pas; c'est un fardeau au-dessus de ta vertu. Il faut dire aussi qu'ils n'ont peut-être pas tort de se piquer des provocations indignes qui leur sont venues de toi. Je te l'avouerai franchement, il y a des hommes qui n'ont pas la force de supporter ton amertume et cette dissimulation que tu veux qu'on traite de modération et de prudence; ils ont bien lieu de s'indigner; ils ne s'indigneraient pas pourtant s'ils avaient plus de force d'ame. Moi-même, qui suis irritable, encore que je me sois laissé emporter jusqu'à écrire d'un style trop amer, ce n'a jamais été que contre les entêtés et les indomptables. Du reste, j'ai toujours été clément et doux envers les pécheurs et les impies, quelles que fussent leur folie et leur injustice; c'est un fait dont ma conscience me rend témoignage, et dont l'expérience de plusieurs pourrait faire foi. Et non-seulement j'ai arrêté ma plume, alors que tu ne m'épargnais pas tes piqûres; mais j'ai écrit dans des lettres à des amis, lesquelles ont dû t'être lues, que je continuerais à m'abstenir jusqu'à ce que tu descendisses en champ clos. Car s'il est vrai que tu ne partages pas mon sentiment, et si, par impiété ou par dissimulation, tu condamnes ou laisses en suspens certains points de doctrine, je ne puis ni veux croire que ce soit par entêtement. Mais que faire? Des deux côtés la chose s'est singulièrement envenimée. Pour moi, s'il m'était permis d'être médiateur, je conseillerais à ceux-ci de ne plus t'attaquer avec autant de force, et de laisser ta vieillesse s'endormir dans la paix du Seigneur; et certes, c'est ce qu'ils ne manqueraient pas de faire, à mon sens, s'ils avaient égard à ta faiblesse d'esprit, et s'ils appréciaient la grandeur de la cause, laquelle a depuis long-temps dépassé ta mesure.

A présent surtout que la chose en est venue à ce point qu'il y aurait fort peu de péril pour nos opinions à être attaquées par toutes les forces réunies d'Érasme, bien loin qu'il y puisse nuire par ses pointes et ses coups de dents, tu devrais, mon cher Érasme, songer à la faiblesse de ces armes, et t'abstenir de ces figures de rhétorique si âcres et si salées; et si tu ne peux ni n'oses tout-à-fait te ranger à notre croyance, tu devrais ne t'en point mêler, et te borner à ce qui te concerne. S'il est vrai que ceux-ci, comme tu t'en plains, supportent mal tes morsures, ils en ont bien quelque cause, à savoir cette faiblesse humaine qui

craint l'autorité et le nom d'Érasme, et qui sent qu'il est fort différent d'avoir été mordu une seule fois par Érasme, ou d'avoir été démoli entièrement par tous les papistes ensemble.

« J'ai voulu, excellent Érasme, que tu prisses ces avis comme d'un homme qui veut être sincère avec toi, et qui désire que le Seigneur te donne un esprit digne de ton nom. Si le Seigneur te fait attendre cette grace, je demande que dans l'intervalle, et à défaut d'autre service, tu nous rendes celui d'être simple spectateur de notre tragédie, de ne pas grossir la troupe de mes adversaires, et surtout de ne pas faire de livres contre moi, comme je m'engage à ne rien faire contre toi. Je te prie en outre de penser que ceux qui se plaignent qu'on les traite de luthériens sont des hommes comme toi et comme moi, qui doivent, comme dit saint Paul, porter tour à tour le fardeau. C'est assez de morsures; il faut pourvoir à ne pas nous dévorer l'un l'autre, ce qui serait un spectacle d'autant plus pitoyable, qu'il est très certain que ni l'un ni l'autre ne veut de mal, au fond du cœur, à la vraie piété, et que c'est sans entêtement que chacun persiste dans son opinion. Sois généreux pour mon peu d'habitude d'écrire, et au nom du Seigneur, adieu.

« MARTIN LUTHER. »

An 1524.

Que cette lettre est méprisante! Singulière *charité* que celle qui ôtait à Luther tout respect pour un vieillard, pour l'ancien maître de sa jeunesse solitaire et désintéressée! Quel orgueil perce à travers ces ironiques éloges! Quelle haine franche du libre arbitre pratique dans cet homme qui ne permet pas la contradiction ! Le dirai-je aussi? quel désordre dans les idées! C'est une tête ardente et tumultueuse, c'est la chair et le sang, mais ce n'est pas un beau génie qui a inspiré ces choses. Nous sommes dans les coulisses de la réforme! Les petites passions sont derrière les grandes choses, et le comédien derrière le héros. Il est vainqueur depuis hier, et déjà la tête lui tourne. Il lance contre les contradicteurs l'arme qui lui a servi à contredire; il insulte son précurseur, son vieux maître : oh! qu'il me soit permis de le répéter : combien les hommes valent moins que la cause pour laquelle ils combattent!

Cette lettre de Luther avait fait pressentir à Érasme le ton de sa réponse au traité du *Libre arbitre*. Quand Luther lut ce traité,

il eut un moment de surprise : il s'attendait à des injures ; au lieu d'injures, il y voyait des raisons, de la science, une discussion modérée, des ménagemens pour sa personne. Il rendit d'abord hommage à la modération de son rival ; mais quand il eut la plume à la main, sa première impression céda vite à la fougue de son esprit et à ses habitudes de diseur d'injures. Il fit un traité du *Serf-arbitre* (1), en réponse à celui d'Érasme, où il prouva par la forme, sinon par le fond, que l'homme est en effet le serf de sa passion ; qu'en tout temps, sous tous les drapeaux et pour toutes les causes, il aime la liberté pour lui et la hait dans les autres ; que les luxurieux et les simoniaques du concile de Constance avaient eu raison de brûler Jean Hus et Jérôme de Prague, parce que ces illustres victimes n'étaient pas de l'avis du concile ; que la liberté victorieuse devient bientôt le despotisme ; que si lui, Luther, ne rallumait pas le bûcher de Jean Hus pour y brûler Érasme, c'est qu'il n'avait pas sous ses ordres l'armée de bourreaux de Henri VIII, le grand admirateur du traité du *Libre arbitre*. Quant au fond, et pour parler plus spécialement, il entassait de la contre-érudition théologique en réponse à l'érudition d'Érasme, il tourmentait les textes, faisait mentir les autorités, avec grand accompagnement d'invectives ; étrange polémique dont Dieu devait faire sortir l'imprescriptible liberté de la conscience, non certes pour justifier cette polémique, mais pour montrer qu'il sait tirer le bien du mal, en les faisant se succéder l'un à l'autre, mais non s'engendrer l'un de l'autre, car il n'y a point de parenté entre le bien et le mal ?

Erasme fit deux fautes, qui furent une victoire pour Luther, lequel avait su l'y pousser. La première fut de demander justice des calomnies du *Serf-arbitre* à l'électeur de Saxe, Frédéric, qui était l'ami et le protecteur de Luther ; c'était demander une mauvaise chose, et la demander avec la certitude d'un refus ; la seconde fut de quitter son naturel, de se fourvoyer sur les pas de Luther dans une polémique d'injures réciproques, et de n'y avoir ni originalité ni éloquence, à la différence de Luther, à qui la pratique en était naturelle et relevée d'ailleurs par un grand

(1) *De servo arbitrio.*

courage, mais d'y mettre une certaine rhétorique misérable et d'invectiver d'une voix cassée et en cheveux blancs. Voici une lettre qu'il répondait à Luther, et où l'on trouve à regretter, parmi quelques paroles dignes et nobles, un déplorable effort pour n'être pas en reste d'injures avec Luther.

Érasme de Rotterdam a Martin Luther.

« Ta lettre m'a été remise tard (1). Si elle fût venue à temps, je ne m'en serais pas ému. Je n'ai pas l'esprit si puéril qu'après avoir reçu tant de blessures plus que mortelles, je sois calmé par un ou deux badinages et adouci par des cajoleries. Quant à ton esprit, le monde le connaît depuis long-temps; mais cette fois tu as si bien tempéré ton style (2), que jusqu'ici tu n'as rien écrit de plus furieux, et, qui pis est, de plus malveillant contre personne. Sans doute il va te venir à l'esprit que tu n'es qu'un faible pécheur, toi qui ailleurs demandes qu'on ne te prenne pas tout-à-fait pour un dieu. Tu es, écris-tu, un homme doué d'un esprit véhément, et tu aimes à te vanter de cette insigne excuse de tes actions. Mais que ne déployais-tu depuis long-temps cette véhémence admirable contre l'évêque de Rochester, ou contre Cocchléus, lesquels te provoquent nominativement et te poursuivent d'injures, à la différence de moi qui ai discuté poliment avec toi dans mon traité? Que font, je te prie, pour la question en elle-même, tant d'injures bouffonnes, tant de mensonges calomnieux; que je suis un athée, un épicurien, un sceptique sur les matières de la foi chrétienne, un blasphémateur, que sais-je! bien d'autres choses encore que tu ne dis pas? Ce sont outrages que je supporte d'autant plus facilement, que sur aucune de ces calomnies ma conscience ne me reproche rien. Si je n'avais sur Dieu et sur les livres saints les pensées d'un chrétien, je ne voudrais pas vivre un jour de plus.

« Si tu avais plaidé ta cause avec cette véhémence qui t'est familière, mais en restant en deçà des fureurs et des injures, tu aurais soulevé moins de gens contre toi; mais voici que dans plus du tiers de ton dernier volume tu as donné carrière à ton goût pour ce genre de dialec-

(1) Quelle lettre? serait-ce celle que j'ai citée? La circonstance qu'elle a été remise tard à Erasme le ferait croire. Serait-ce une lettre ultérieure, et qui a été perdue? On ne peut rien dire de certain; mais pour le résultat cela est peu important.

(2) Ceci est une allusion au traité du *Serf-arbitre*.

tique. Quant aux égards que tu as eus pour moi, la chose parle assez d'elle-même; lorsque tu m'accables de tant de calomnies manifestes, moi je me suis abstenu de certaines choses que le monde n'ignore pas. Tu t'imagines, ce semble, qu'Érasme n'a point de partisans; il en a plus que tu ne penses. Après tout, qu'importe ce qui nous arrive à tous deux, surtout à moi, qui dois bientôt sortir de ce monde, quand bien même j'y serais universellement applaudi? Ce qui m'afflige profondément, et avec moi tous les gens de bien, et ceux qui aiment les belles-lettres, c'est que tu donnes des armes pour la sédition aux méchans et aux esprits avides de changement; c'est qu'enfin tu fais de la défense de l'Évangile une mêlée où sont confondus le sacré et le profane, comme si tu travaillais à empêcher que cette tempête n'eût une bonne fin, bien différent de moi qui ai mis tous mes vœux et tous mes soins à la hâter.

« Je ne débattrai pas ce que tu peux me devoir, et de quel prix tu m'en as payé; c'est une affaire privée, et de toi à moi; ce qui me déchire le cœur, c'est la calamité publique, c'est cette incurable confusion de toutes choses que nous ne devons qu'à ton esprit déchaîné, intraitable pour ceux de tes amis qui te donnent de bons conseils, et dont quelques ignorans étourdis font tout ce qu'ils veulent. J'ignore quels sont les hommes que tu as arrachés à l'empire des ténèbres, mais c'est contre ces sujets ingrats que tu devais aiguiser ta plume perçante plutôt que contre un disputeur modéré. Je te souhaiterais un meilleur esprit, si tu n'étais pas si content du tien. Souhaite-moi tout ce qu'il te plaira, pourvu que ce ne soit pas ton esprit, à moins que le Seigneur ne le change.

« Bâle, ce 11 avril, jour où la lettre m'a été remise, an 1526. »

Voilà où Luther avait voulu amener Érasme. La modération d'Érasme faisait sa force; Luther l'en débusqua: c'est une grande victoire que de démoraliser ses adversaires, en leur faisant quitter leur caractère naturel, pour en prendre un d'imitation ou de rhétorique. Luther avait donné ses défauts à Érasme, tout en gardant ses belles qualités; il lui avait inoculé l'injure et avait réservé la force et la véhémence : Érasme donna dans le piége; et la place qu'il employa dans ses écrits à imiter malheureusement son adversaire fut perdue pour le réfuter. A la lecture du traité du *Serf-arbitre*, Mélanchton lui-même, quoique si porté pour

Luther, avait gémi de ses violences, et avait démenti dans ses lettres le bruit qui courait qu'il n'était pas étranger à la partie injurieuse de l'écrit de Luther. Après la réponse qu'y fit Érasme: « Vois-tu, lui disait Luther triomphant, ton Érasme et sa modération si vantée! C'est un serpent! » Le vent soufflait pour Luther. Cet homme faisait sortir les vieillards de la gravité de leur âge; cet homme amenait les mourans à démentir la dignité de leur vie passée; cet homme forçait la modération à rougir d'elle-même; évidemment la fortune était de son côté.

Il y eut encore, jusqu'en 1534, deux ans avant la mort d'Érasme, quelques écrits de ce ton échangés entre ces deux hommes illustres. Au reste, Érasme n'avait pas à répondre qu'à Luther. Ses dernières années furent assaillies d'ennemis; toutes les presses de Froben étaient employées à ses apologies. La Sorbonne, les théologiens, les casuistes, les violens des deux partis, les Stunica, les Béda, les Carpi (ce dernier était prince), noms que la violence n'a pas immortalisés, le trouvèrent armé jusqu'à la fin contre toutes leurs diatribes. Le premier malheureux sachant griffonner quelques injures et balbutier la logomachie théologique se donnait la gloire de troubler les dernières heures de l'illustre vieillard, sauf à se faire marquer au front de sa main mourante. Tout le monde se croyait intéressé à le compromettre; tout le monde se disputait les lambeaux de cette déconsidération où l'avait précipité Luther dans les matières de religion. Mais ce qui lui restait de modération dans le fond, ou, pour mieux dire, d'indépendance religieuse, irritait surtout ses innombrables ennemis; c'est à en faire la conquête, c'est à l'arracher de sa position intermédiaire entre les deux partis, représentés alors par leurs têtes folles et leurs hommes d'action, que travaillaient tous les esprits violens, fatigués de ses immuables réserves, et voulant débarrasser le sol de la réforme des rétrogrades de la paix et de la philosophie chrétienne. On avait obtenu de lui qu'il hurlât avec les hurleurs; on l'avait compromis dans la forme, on voulait encore le compromettre dans le fond, et lui arracher un testament de mort qui pût servir de torche aux catholiques pour allumer leurs bûchers, ou aux protestans de mandat d'expropriation pour dépouiller la vieille église. Érasme tint bon. Ce qu'il avait hurlé, après tout,

c'étaient toujours des idées de paix, de morale chrétienne, de réforme amiable; il n'avait apostasié que pour le ton de ses écrits, jusque-là doux et tempéré; il ne voulut pas apostasier pour son indépendance; il ne se prononça pas; il demeura fidèle à la philosophie chrétienne, laquelle devait survivre à tous les dogmes chrétiens.

Érasme était-il plus protestant que catholique, ou plus catholique que protestant? Car demander s'il fut tout-à-fait l'un ou l'autre, serait une naïveté. Ce qu'on peut répondre à cette question, c'est qu'il eut peut-être un peu plus de superstition que de religion, et un peu plus de religion que de scepticisme. Vous l'avez vu attribuant à sainte Geneviève la grace d'avoir survécu aux œufs pourris et aux chambres malsaines du collége de Montaigu; vous l'avez vu faisant vœu d'achever un commentaire de l'*Épître aux Romains*, si saint Paul le guérit d'une chute de cheval : en d'autres circonstances, il aura quelque peur vague du démon; il racontera des histoires d'exorcismes du ton d'un homme qui croit un peu aux possédés; il aura sur l'*ennemi du genre humain* cette espèce de doute curieux et inquiet que nous avons sur l'infaillibilité divinatoire des somnambules. Quant au dogme pur, le dogme protestant, né d'hier, qu'il avait vu sortir de cerveaux montés ou malades, ce fruit de tant de choses bonnes et mauvaises, de besoins sérieux et d'ambitions vulgaires, de la science et de l'ignorance, des hommes d'élite et des masses aveugles, de l'esprit et de la chair, de la raison et de la folie, il ne le prenait même pas au sérieux; il voulait encore moins d'une religion fabriquée de son temps par des brouillons (*nebulones*), que de la foi, exploitée et tournée en marchandise, des catholiques romains. Le dogme catholique, au contraire, se recommandait à ses respects par l'ancienneté, par la tradition, par une longue possession des intelligences; s'il en doutait quelquefois par l'esprit, il y croyait par le sentiment et par l'habitude. Si, d'une part, il ne pouvait se défendre, en suivant successivement ce dogme dans les augmentations ou altérations qu'il avait subies depuis son établissement, de remarquer que ce n'était pas l'œuvre de Dieu seul, s'il sentait sa haute raison fléchir vers l'incrédulité, quand il lui arrivait de regarder dans le christianisme au-delà de la morale et du précepte

de l'égalité humaine; d'autre part, les impressions d'une enfance confisquée au sacerdoce et qui en avait gardé l'empreinte, malgré la révolte de l'homme mûr; l'immense pouvoir matériel fondé sur ce dogme; la polémique, où, à force d'aller, pour les nécessités du discours, au-delà de sa vraie croyance, on finit par perdre chaque jour un peu de ses doutes, et par devenir croyant par amour-propre; ses relations avec les rois et les papes, et l'honneur d'une foi commune; toutes ces choses devaient le faire plus pencher vers le catholicisme que vers le protestantisme, et, puisqu'il fallait mourir dans l'une ou l'autre croyance, lui faire préférer les incertaines mais vieilles garanties du catholicisme aux promesses d'hier du protestantisme. Mais au fond, il n'appartint jamais qu'à lui-même; il put se rapprocher tantôt d'un parti, tantôt de l'autre, selon qu'il en espérait davantage pour la tolérance et les lettres; mais il resta l'homme de toutes les choses durables que les passions humaines avaient cachées sous des formules devenues des cris de guerre; et Dieu, en lui inspirant le mot sublime de *philosophie chrétienne*, se plut à faire réfléchir à sa belle et douce intelligence une de ces vérités qui ont encore de la vie plusieurs siècles après qu'elles ont été proclamées!

NISARD.

(La fin au prochain numéro.)

DES ARTS

EN HOLLANDE.

Le nom de la Hollande, il faut en convenir, s'allie difficilement dans l'esprit avec l'idée des arts. Les lagunes brumeuses où trône, les pieds dans l'eau, la dynastie des princes de Nassau et d'Orange, semblent, au premier coup d'œil, plus aptes à produire des marchands d'épices et des pêcheurs de harengs, que des Byron et des Raphaël. On est tenté de se demander comment un poète peut naître Hollandais; comment il peut penser et écrire en hollandais. En France, nous ne connaissons guère la littérature hollandaise que par les inscriptions des bouteilles de curaçao et des tonneaux de genièvre envoyés de Dunkerque et du Hâvre. Les noms de Kats et de Vondel sont à peine venus à nos oreilles, et si Érasme et Grotius n'eussent troqué contre la langue latine l'idiome caillouteux de leur vieille Niederland, nous ne serions pas plus familiarisés aujourd'hui avec le livre célèbre *de Jure pacis et belli*, l'*Éloge de la folie* et les *Colloques*, que nous ne le sommes avec *Gisbert d'Amstel*, *Palamède* et *la Magnificence de Salomon*.

C'est à peine si nous voulons bien nous souvenir que l'art de la peinture, par exemple, doit à ces marchands et à ces pêcheurs une série non interrompue de chefs-d'œuvre; et nous ne faisons pas cette simple réflexion, que ce sol, qui nous a donné tant et de si beaux génies, pourrait bien avoir conservé dans ses sillons quelques grains fécondans de la moisson qu'il a produite!

Sans doute la dégénérescence sera grande. Cette terre s'est usée à force de porter des fruits. Je ne me flatte pas d'avoir découvert à Leyde un nouveau Rembrandt dans la farine de son moulin, à Amsterdam un nouveau Van de Velde, à Dort un autre Albert Kuyp, à Harlem des Brauwer et des Wouwermans inconnus; mais toutes proportions gardées, ces villes et ces écoles n'ont pas aussi absolument perdu les traditions des maîtres, qu'on semble le croire parmi nous.

Les artistes contemporains, dont je parlerai tout-à-l'heure, ne sont pas la seule richesse de ce genre qui reste à la Hollande après les guerres et les invasions qu'elle a subies. Les plus magnifiques compositions des anciens peintres nationaux ont été conservées, au prix de tous les sacrifices, par le gouvernement et par quelques amateurs éclairés. Ce petit peuple, à peine composé de deux millions d'habitans, a montré en cela plus de pudeur et de vrai patriotisme que bien des grands peuples vandales qui se laissent volontiers dépouiller chaque jour par les étrangers, pourvu que la honte soit évaluée à un bon prix. Ce n'est pas la Hollande qui vendrait le berceau de ses aïeux à des bandes noires pour en tirer de la ferraille et du plomb; ce n'est pas la Hollande qui aurait souffleté Philibert Delorme avec la truelle d'un maçon, et éborgné aussi indignement qu'on l'a fait à Paris, la façade du château de ses rois!

Malheureusement, l'ancienne patrie des stathouders n'a pas lieu d'étendre jusqu'à l'architecture la sollicitude paternelle dont sa peinture nationale est par elle entourée. Le moyen-âge et la renaissance lui ont laissé peu d'édifices à conserver.

La rareté des matières premières explique l'abus qu'elle a fait de la brique dans l'édification de ses villes; et puis l'égoïsme du marchand semble avoir étouffé là toute manifestation de luxe extérieur. Les Hollandais sont en cela bien différens des Vénitiens,

commerçans comme eux, mais Italiens avant tout, et qui brodaient pour leurs maisons des manteaux de pierre et de marbre, comme ils aimaient à envelopper leurs corps dans des vêtemens de soie et de velours. Le luxe des Hollandais, ces Vénitiens du Nord, est au contraire soigneusement renfermé dans leurs murailles. Ce sont leurs appartemens intérieurs qu'on voit tapissés de marbres et des richesses de l'art. Ils jouissent en famille de ces trésors, et pour ainsi dire en cachette. Il y a des jours et des heures, assignés plusieurs mois d'avance, où les étrangers sont admis, après bonne information, à prendre leur part de ce festin muet qui consiste à se faire passer de main en main, autour d'une table, des dessins de maîtres, dont quelques propriétaires, à Amsterdam et à La Haye, possèdent des armoires pleines. Comparez ce luxe avare et inquiet d'un marchand d'Amsterdam au luxe du Vénitien, qui vous ouvre lui-même, avec la plus gracieuse vanité, les portes de ses palais, et vous aurez la différence du génie des deux peuples.

J'ai dit que la Hollande contenait peu de monumens vraiment dignes de ce nom. En effet, vous n'y retrouvez nulle part ce hardi clocher d'Anvers, ces belles tours massives de Bruges et de Bruxelles, ces hôtels-de-ville semés dans les provinces de la Belgique comme les palais d'autant de rois; vous n'y rencontrez pas de ces magnifiques cités féodales, ombrageant les rues de leurs frontons hauts et crénelés, semblables à des donjons de châteaux-forts. Il semblerait que ces cités de briques soient bâties d'hier pour une exploitation industrielle. Les habitations des riches ressemblent en tout à celles des pauvres, excepté que les premières ont pardevant un perron de dix ou douze degrés, bordé d'une jolie rampe de fer, et conduisant à une petite porte bâtarde ornée d'un bouton de cuivre bien luisant.

Le *Binnen-hof* et le *Buiten-hof*, à La Haye, n'offrent pas d'autre intérêt que leur date et le souvenir de la mort de Barneveld. Quant au palais royal d'Amsterdam, appelé *le Dam*, il ressemble plutôt à une caserne qu'à un lieu de plaisance. Je préfère à cela le palais où fut assassiné Guillaume Ier. C'est à Delft qu'on voit ce monument, lequel n'est pas dépourvu d'une certaine grace, comparé à ceux qui l'avoisinent. Mais ce que tout voyageur ne doit pas manquer d'aller visiter, c'est la grande église de Bréda.

On y trouve le seul morceau de sculpture que possède la Hollande; c'est une pièce capitale autant par son importance historique (on l'attribue à Michel-Ange) que par la hardiesse des figures et la perfection du travail. Cette sculpture est le tombeau du comte Engelbrecht de Nassau, second du nom, seigneur de Bréda.

Le comte et la comtesse sa femme, Limburge de Baden, sont couchés côte à côte, les mains jointes, sur une haute dalle de pierre de touche. Au-dessus des deux statues une seconde dalle, pareille à la première, soutient le casque, la cuirasse et toutes les pièces détachées de l'armure du comte. Cette table massive est portée à ses quatre angles par quatre figures colossales agenouillées du genou droit et taillées dans un marbre blanc transparent. La première représente Jules César en costume de guerre avec l'inscription suivante :

C. JULIUS CÆSAR, *virtute bellicâ imperavi.*
FORTITUDO.

La seconde a pour exergue :

M. ATTILIUS REGULUS, *fidem infractus servavi.*
MAGNANIMITAS.

Les inscriptions des deux autres sont entièrement effacées. On reconnaît deux héros antiques, plutôt grecs que romains, dont les cuirasses conservent encore des traces de dorures.

J'ai beaucoup vu en Italie les ouvrages de Michel-Ange, et j'ai retrouvé dans le monument de Bréda la touche grandiose du maître. C'est bien ainsi qu'il fouille son bloc et qu'il met en relief les muscles de la face et des membres pour obtenir des vigueurs par l'effet des ombres portées sur la blancheur du marbre. Le buste nu du Régulus de Bréda est certainement de la même famille que le Moïse de San-Pietro-in-Vincoli et que le Christ à la Minerve de Rome, mais les accessoires m'ont paru beaucoup trop délicatement travaillés pour permettre de supposer un instant que Michel-Ange ait consenti à se donner tant de peine. En sculpture comme en peinture, Michel-Ange a toujours procédé par ébauches. S'il détaille

quelquefois, ce n'est jamais que des parties anatomiques, comme les mains et les bras du Moïse, par exemple.

Les costumes du tombeau d'Engelbrecht se font remarquer au contraire par un délicieux fini. Les arabesques des cuirasses, entre autres, sont dignes de Jean Goujon. Buonarotti n'eût pas ainsi fait. Les draperies eussent remplacé les ciselures.

Et il faut convenir cependant que les visages du comte et de sa femme, et le buste tout entier du Régulus sont dignes du grand sculpteur florentin et entièrement dans son style habituel, d'où je conclurai que Buonarotti a certainement mis la main à ce groupe, mais qu'un artiste d'une autre école a fini ce qu'il avait commencé.

C'est à cela que se borne la richesse architecturale de la Hollande, à moins qu'il ne vous plaise de ranger dans cette catégorie les nombreuses sculptures en bois qui décorent les églises. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet à peu près inconnu; et celui qui ferait un relevé et une critique exacte de ce que l'Europe renferme de monumens de ce genre, remplirait, je crois, une lacune dans l'histoire de l'art. Les sculptures en bois de la Hollande surprendront outre mesure un artiste qui verrait pour la première fois cette espèce de patiente production. Il demeurerait en extase devant cette forêt de chênes taillés, creusés et dentelés, représentant sur des plans successifs des myriades de sujets et de personnages mêlés confusément : ici l'arbre du paradis dont les branches et le feuillage s'épanouissent en chaire à prêcher, avec Adam et Ève et tous les animaux de l'arche pour population; là l'histoire de notre Sauveur depuis l'étable de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire; plus loin la vie d'un martyr, et la kirielle des saints et saintes défilant en procession comme un régiment de fusiliers. Il ne s'enquerrait ni du mauvais goût, ni du peu de modelé, ni de l'inextricable dédale du sujet. Pour moi, déjà familiarisé avec cet art primitif, je n'ai presque rien trouvé en Hollande qui approchât de ce que j'avais vu en Belgique, en Allemagne et dans le Tyrol. Généralement peu de délicatesse de ciseau, plus de gaucherie que de naïveté. C'est encore l'église de Bréda qui contient les meilleures sculptures en bois des provinces hollandaises. Les sujets des stalles sont surtout curieusement choisis et composés.

Il paraît que l'artiste chargé de cette décoration du chœur a

voulu faire une satire des religieux qui l'employaient, et que ceux-ci, bonnes ames candides et naïves, ne s'aperçurent jamais de l'intention dont ils étaient victimes. Chacune de ces stalles représente une des mille variétés du péché, et le héros du petit drame est toujours vêtu en moine et porte la plupart du temps des oreilles d'âne. L'un se livre à la gloutonnerie, l'autre caresse une grosse fille bien avenante; celui-ci dort, celui-là s'enivre. Un de ces personnages bouffons tient un broc à chaque main; il vide celui de la main droite qu'il porte à ses lèvres pendant qu'il emplit drôlatiquement celui de la main gauche, incliné à la hauteur de son bas-ventre. Ces compositions capricieuses sont très énergiquement dessinées; les figures se font surtout remarquer par une expression à la fois naïve et malicieuse.

C'est dans les galeries de peinture qu'il faut chercher la véritable traduction du génie artiste des Hollandais, sans s'arrêter plus qu'il n'est besoin aux singulières débauches d'esprit que nous venons de signaler. Aussi bien la peinture est-elle le seul art qui ait réellement jeté dans ce sol de profondes racines, lesquelles, même après que l'arbre est tombé, donnent encore aujourd'hui des rejetons assez vivaces.

Les musées qu'entretient le gouvernement pour servir aux études sont au nombre de deux, celui de La Haye et celui d'Amsterdam. Les tableaux sont en petit nombre, mais choisis parmi les chefs-d'œuvre des maîtres nationaux. Le musée de La Haye renferme quatre cent vingt-trois tableaux catalogués; le musée d'Amsterdam quatre cent quinze. Sur ce nombre, il faut compter, dans celui de La Haye, seize tableaux représentans de l'école allemande, dont deux Albert Durer et cinq Holbein. L'école française est figurée par une bataille de Bourguignon, un paysage de Claude Lorrain, un autre de Poussin, et deux Joseph Vernet, la Tempête et la Cascade de Tivoli. Cereso, Murillo et Velasquez font les frais de l'école espagnole; à eux trois, cinq tableaux. L'école italienne est un peu plus riche : elle expose trente-trois toiles, dont un Guido Reni, le Meurtre d'Abel, une belle tête de la Vierge de Sassoferrato et des Salvator Rosa apocryphes, suivis d'une foule de copies qu'on fait passer pour des originaux. Une salle écartée contient quelques cadres de l'école hollandaise moderne, qui donnent au

premier abord une pitoyable idée des artistes du pays. Ce sont des ouvrages d'enfance, les premiers que leurs auteurs aient signés. Gardez-vous bien de les juger sur ces pièces!

On ne trouvera du grand Rembrandt que cinq tableaux au musée de La Haye, à savoir deux portraits, une *Suzanne au bain*, *Siméon recevant l'enfant Jésus au temple*, et la fameuse *Leçon d'anatomie*.

Excepté le *Jésus au temple*, tous sont dans la première manière de ce maître, alors qu'il n'avait pas encore acquis cette hardiesse de composition et cette sublime extravagance de couleur auxquelles il s'abandonna plus tard avec une espèce de rage que lui-même il ne pouvait réprimer. La *Leçon d'anatomie* est pourtant l'une de ses plus belles pages, quoiqu'elle n'ait pas toute cette magie d'ombres et de lumières qui fait le trait caractéristique et l'originalité de Rembrandt. Cela se rapproche un peu de la sagesse raisonnée de Van der Helst, quoique d'ailleurs beaucoup plus largement peint. Les chairs flasques de ce cadavre étalé là sur une table contrastent d'une façon sublime avec les visages des élèves et du professeur, si pleins de vie et de santé, qu'on croirait entendre le bruit de la respiration dans leurs larges poitrines. L'effet n'y est pas cherché, il se produit de lui-même, simple, naturel. La lumière vient droit et sans réfraction sur la face des personnages. Les étoffes sont noires, légèrement reflétées. Rien ne distrait du sujet principal, rien ne chatoie à l'œil. On peut considérer ce tableau comme le chef-d'œuvre de la première manière du peintre. Nous lui opposerons tout-à-l'heure, en parcourant le musée d'Amsterdam, la fameuse *Ronde de nuit*, autre chef-d'œuvre du même maître, conçu dans un système bien différent.

Le musée de La Haye possède trois tableaux de Paul Potter, parmi lesquels le plus célèbre et le plus admirable de cet artiste, celui qui nous montre un taureau de proportion naturelle au milieu d'une prairie. Qui n'a pas vu les peintures de Paul Potter ne peut comprendre toute la profondeur et l'inspiration de cette simple et grandiose façon d'exprimer la nature. Il y a souvent plus de force dans le repos que dans les agitations les plus outrées. Le Jupiter Olympien des Grecs était représenté dans l'attitude du calme le plus parfait. Paul Potter sera toujours le modèle inimitable des peintres d'animaux. Il a porté ce genre à la hauteur des genres d'expres-

sion. Sa belle ame candide rayonne dans toutes les œuvres qu'il a laissées. Élevé dans les bras de la nature, il fut affecté de bonne heure de cet amour tendre et mélancolique que le véritable poète reçoit indifféremment de toutes les créations de Dieu. Maltraité des hommes, il reposa ses regards sur les prairies vertes et tranquilles dans lesquelles il allait promener sa rêverie. Comme ces génies d'élection, à qui une voix mystérieuse révèle qu'ils n'ont pas de longs jours à vivre sur cette terre, Paul s'était déjà, par son travail, fait une réputation de grand peintre à quinze ans. Il ne cessa pas, depuis cet âge, de produire constamment; jusque dans ses nuits et dans ses promenades agrestes, il ne demeurait pas une seule minute sans penser à son art, et son crayon fixait sur le papier les gracieuses ébauches qui tombaient toutes fleuries de son cerveau. Adrienne Balkenende, qu'il épousa par inclination, fut la seule idée de bonheur sur laquelle il reposa jamais sa pensée. Chassé de La Haye par les persécutions de ses ennemis, Paul s'établit à Amsterdam en 1652, où le bourgmestre Zulp parvint à l'attirer. Il y mourut deux ans après, à l'âge de vingt-neuf ans, plein de gloire et de mélancolie.

L'école moderne hollandaise et belge cherche beaucoup la manière de Paul Potter. M. Eugène Verboekhoven, de Bruxelles, est celui de tous ces jeunes peintres qui approche le plus du modèle. Quelques-uns, comme nous le dirons plus loin, tentent la restauration de l'école de Rembrandt; d'autres prennent pour guides Adrien Brauwer et Jean Steen; d'autres essaient de continuer les marines de Van de Velde. Parlons d'abord des maîtres. C'est une grande lacune que l'absence presque totale des tableaux de Brauwer dans les musées de La Haye et d'Amsterdam. Brauwer est un chef d'école, et de plus l'un des peintres les plus nationaux de la Hollande. Il eut l'insigne honneur de former le talent de Teniers, et il demeure encore aujourd'hui le rival de son élève. En revanche La Haye possède des tableaux de Jean Steen, sans parler de ceux qu'on admire dans les collections particulières. La Haye compte dans sa galerie plusieurs beaux Van de Velde, un Kuyp, deux Gérard Dow, cinq Van Dyck, trois Metzu, deux Ostade, un Mieris, quatre Rubens, trois Ruysdaël, deux Teniers, une superbe toile de Tilborgh, représentant un dîner de peintres chez Ostade, où

l'on voit les portraits de Paul Potter et de sa femme. Ajoutez à cela un portrait de Terburg par lui-même, neuf Wouwermans, un Wynants, et une foule de beaux tableaux d'école, vous aurez en sommaire l'idée de la collection royale de La Haye.

Le musée d'Amsterdam doit sa fondation à Louis Bonaparte, et ce n'est pas l'un des moindres titres du souverain déchu de la Hollande à la reconnaissance de ses ex-sujets. Généralement, dans toutes ces provinces, on aime la mémoire du roi Louis pour tout le bien qu'il a fait ; et le gouvernement actuel, par une dignité noble et bien entendue, n'a jamais supposé qu'un souvenir aussi louable pût être blessant pour lui. Voilà de ces sentimens qui honorent à la fois un monarque et un peuple.

Ce musée de la seconde capitale du royaume n'est pas moins important que le premier. Il renferme les plus gracieux tableaux de Gérard Dow, au nombre de quatre, parmi lesquels la fameuse *Ecole*, qui présente douze figures et cinq effets différens de lumière. On retrouve dans cette composition les qualités et les défauts du maître, une minutie puérile, compensée par une perfection sans égale. C'est bien là ce peintre monomane qui n'osait remuer sur sa chaise quand il travaillait, de peur qu'un grain de poussière ne vînt ternir la pureté de ses tons; c'est bien là l'homme qui avouait un jour à Sandraert et à Bamboccio qu'il avait consumé trois grands jours à peindre un manche à balai! Qui pourrait croire après cela que Dow fût élève de Rembrandt?

Les quatre Mieris du musée d'Amsterdam, avec les deux Terburg et les deux Metzu, composent, en les joignant aux Gérard Dow, une espèce d'*exhibition* complète de cette petite école de détails et d'intérieurs si finement touchés, que les Hollandais estiment par-dessus toutes choses au monde. Metzu est cependant un Hercule pour l'audace et la largeur à côté de ceux que je viens de nommer; c'est le Michel-Ange du genre. Et puis, son dessin est d'une rare correction, l'harmonie de sa couleur presque sans rivale. Ses figures ont du naturel; ses étoffes sont coquettes sans être tourmentées. Les deux Terburg prennent rang parmi les plus ravissans qu'ait faits cet artiste, Lovelace voyageur, que la mauvaise humeur des maris de Madrid obligea de s'aller embarquer clandestinement pour

Londres, et qui finit le cours de ses galanteries par devenir un bon gros bourgmestre à Deventer.

Le musée d'Amsterdam expose pour sa part quatre Paul Potter dont l'un est un chef-d'œuvre. C'est celui qui représente un bœuf brun groupé au premier plan avec un bouc, une génisse, un bélier, deux brebis et un agneau. Contre un arbre, une femme allaitant un enfant, et un berger jouant de la cornemuse; au milieu, un cheval, un bœuf et un âne; à la gauche, une colline boisée que gravit un troupeau de moutons. Un ciel brumeux, empreint de toute la mélancolie du jeune artiste, couronne heureusement le paysage.

Brauwer, David Teniers et Adrien Van Ostade composent une autre famille de peintres aussi heureux dans la reproduction des scènes de cabaret que Dow, Terburg, Mieris et Metzu le furent dans les sujets de salon et de chambre à coucher. Brauwer et Ostade étudièrent tous deux à Harlem, chez François Hals, et le célèbre Flamand Teniers se forma dans l'atelier de Brauwer. La parenté de leurs ouvrages se trouve donc expliquée par ce seul fait biographique. Chacun d'eux sut cependant s'approprier un style particulier, tout en traitant les mêmes sujets que les deux autres. Nous regrettons sincèrement que le musée d'Amsterdam ne possède qu'un seul tableau de Brauwer; il en compte quatre de David Teniers et deux d'Adrien Van Ostade.

Il est à remarquer que François Hals, qui se trouve par hasard l'instituteur des maîtres de cette école, était un peintre de portraits assez célèbre de son temps, depuis éclipsé par Van Dyck. Le jour, il pratiquait de la belle et sage peinture, pleine de tenue et de dignité; la nuit, il la passait dans les orgies des tavernes les plus crapuleuses. Ce fut en imitant ses mœurs, plutôt que ses ouvrages, que les élèves de Hals devinrent des maîtres eux-mêmes. Teniers et Van Ostade surent s'abstenir, dans leur vie réelle, des goûts et des habitudes que leur génie les portait à observer. Teniers devint même un homme de cour, honoré de la protection spéciale de l'archiduc Léopold, du roi d'Espagne et de don Juan d'Autriche, qui étudia la peinture d'après ses leçons. Mais Brauwer prit la chose au sérieux, et il mourut dans l'impénitence finale de l'ivrognerie. La collection de ses œuvres, représentant d'un bout jusqu'à

l'autre des épisodes de cabaret, peut être considérée comme une véritable auto-biographie.

Adrien Brauwer était fils d'une paysanne des environs de Harlem. Hals, dans ses promenades, flaira ce talent naissant et le raccola pour l'exploiter à son aise. Le pauvre Brauwer demeura des années entières renfermé dans un petit grenier chez maître François, qui lui donnait pour toute nourriture du pain et de l'eau, et l'obligeait, par des menaces et des corrections, à travailler sans relâche. Puis, quand Brauwer avait achevé sa besogne, Hals prenait le tableau et l'allait vendre à son profit. La femme de Hals, plus avare encore et plus inhumaine que son mari, renchérissait sur ses exigences, si bien que le petit Van Ostade, qui s'était introduit un jour furtivement par une lucarne dans le grenier de son camarade, lui conseilla de se sauver pour ne pas expirer sous la dent de la famine et les soufflets de son patron.

Voilà donc Adrien Brauwer au milieu des rues de Harlem, sans un florin dans la poche, à jeun de la veille, la figure longue, le teint pâle, passant comme une ombre le long des grands murs, et réchauffant à quelques rayons de soleil son esprit et ses sens engourdis. Par bonheur quelques sous lui restaient; il entre chez un marchand de pain d'épices, et là il fait sa provision de la journée; puis, quand il eut comblé le précipice de son appétit, il entra dans la grande église de la ville où les orgues étaient en jeu ce jour-là. Placé au pied du buffet, afin de ne rien perdre de cette harmonie enivrante, Adrien oublia pour un instant ses souffrances et l'inquiétude de son avenir. Mais il y fut rappelé bientôt par un gros visage renfrogné, qui surgit tout à coup entre ses regards et la voûte de l'église. C'était l'ami de son maître, qui le prit par le bras, et le ramena dans sa prison.

Il fut plus heureux pourtant une autre fois, car il eut la prudence de s'enfuir tout droit jusqu'à Amsterdam, où un aubergiste, nommé Van Soomeren, lui donna un asile à crédit. Ce brave homme fit même présent au jeune artiste d'une belle planche de cuivre, sur laquelle Adrien peignit aussitôt une dispute de soldats et de paysans, qui venait de se passer sous ses yeux.

Cependant un riche amateur, M. du Vermandois, s'arrêta à

l'auberge du père Van Soomeren; on lui fit voir le tableau; il en offrit cent ducatons, qui furent acceptés, comme on le pense bien, avec des larmes de reconnaissance et de joie. M. du Vermandois venait de reconnaître, dans ce malheureux enfant, l'auteur des belles compositions que Hals lui vendait au poids de l'or.

Pourquoi faut-il qu'Adrien Brauwer n'ait pas su profiter de sa fortune! Depuis ce jour, on ne le vit plus sortir des cabarets, que lorsque sa bourse et son crédit étaient à sec comme son gosier. Alors il saisissait ses pinceaux pour retourner bientôt joindre ses compagnons de plaisir. Le boulanger Craesbeke, son commensal et son ami, lequel, avec les leçons d'Adrien, devint aussi un peintre distingué, lui tenait fidèle compagnie dans toutes ses débauches; Brauwer, Craesbeke et sa femme, jolie et complaisante personne, se lièrent si intimement, que tout était commun entre eux. La justice fut obligée d'intervenir au nom de la morale blessée, et l'association fut dissoute.

Brauwer se rendit d'Amsterdam à Anvers, où les remontrances et les prières du duc d'Aremberg et du grand Rubens ne purent le décider à changer de conduite. Il partit pour Paris, d'où il revint mourant de ses mauvaises mœurs. Il trépassa dans un hôpital, et on l'enterra au cimetière des pestiférés!

Telle est la vie d'Adrien Brauwer qu'il faut bien connaître pour juger ses ouvrages; alors on s'explique pourquoi, reproduisant à peu près les mêmes scènes que Van Ostade et Teniers, il a remplacé l'esprit et la bonhomie de ses rivaux par une joie brutale et qui tient de la fureur. Ses disputes et ses rixes de buveurs font trembler plutôt que sourire; quelquefois le sang coule. Brauwer est le Salvator Rosa des cabarets.

Je me contenterai de cataloguer ici les tableaux des autres principaux maîtres, qui forment le musée d'Amsterdam. Van Dyck y a trois pièces importantes, entre autres le portrait en pied, grandeur naturelle, de la princesse Marie d'Angleterre, femme du prince d'Orange, Guillaume II, et celui de Glocester, frère de cette princesse; Rubens, également trois pièces, dont l'esquisse de son *Jésus portant la croix au Calvaire*; deux Ruysdaël; six Van de Velde, dont une grande marine historique représentant la Prise du vaisseau anglais *the Royal Prince* par l'amiral Ruyter; quatre

paysages de Breughel de Velours; trois Cuyp; quatre Holbein; six Carle Dujardin; deux Van der Neer; huit Jean Steen; neuf Wouwermans; trois Wynants, et huit Van der Helst. Au nombre de ces Van der Helst se trouve la toile remarquable qui a placé son auteur au premier rang des peintres hollandais; elle représente un repas donné par les officiers de la garde civique d'Amsterdam, en commémoration de la paix de Munster (1648). Ce tableau se voyait autrefois dans la salle du tribunal de la maison de ville.

C'est sans doute là une belle peinture dont toutes les parties sont aussi sagement ordonnées qu'habilement exécutées. Les chairs, les étoffes, les accessoires, y sont traités d'une manière supérieure. Mais pour cela, comparer Van der Helst à Van Dyck et à Rembrandt, c'est aller beaucoup trop loin. Selon nous, Van der Helst manque de la plus précieuse qualité d'un grand peintre: il n'a pas de style, c'est-à-dire de caractère propre qui fasse que sa façon de voir et de rendre la nature n'appartienne qu'à lui, et non à d'autres, qualité qui distingue si éminemment Rembrandt et Van Dyck; et puis la touche de Van der Helst est timide : il ne s'abandonne pas assez. Les vigoureuses compositions de Rembrandt qui sont là, tout à côté dans la même salle, ne contribuent pas peu à rendre plus sensibles ces défauts du rival qu'on veut lui donner.

Parmi les quatre Rembrandt du musée d'Amsterdam, deux surtout pénètrent d'admiration tout homme organisé pour comprendre la pensée écrite au bout du pinceau: *les Cinq régens* et *la Garde de nuit* sont, avec *la Leçon d'anatomie* de La Haye, les tableaux les plus grands de dimension et les plus merveilleux en même temps que ce sublime coloriste ait jamais produits.

Les *Cinq régens* appartiennent plus encore à la première manière de Rembrandt qu'à la seconde. Le sujet n'en est pas embrouillé; quatre hommes vêtus de noir sont assis autour d'une table couverte d'un tapis rouge sur lequel est posé un registre; un autre homme quitte son siége et semble parler à ses confrères dont les regards sont dirigés sur lui. Derrière, un serviteur qui attend des ordres; voilà tout. Mais quelle puissance et quelle largeur dans la manière dont ces figures sont touchées! Chaque coup de la brosse a créé son effet, ici un front, ici l'ombre de tout un côté de la face, ici

un jet de lumière sur une pièce d'étoffe; quelle aisance, et comme on voit que la main de l'artiste obéit à sa pensée sans tâtonnemens, sans essai, à coup certain! De près le mécanisme du travail est à découvert. Ce sont des tons crus et pâteux, jetés à leur place avec assurance et liés entre eux par des glacis superposés qui fondent les ombres avec les lumières. A six pas c'est la nature elle-même; une chaleur et une harmonie d'ensemble que nul peintre, si grand coloriste qu'il soit, excepté peut-être Rubens et Veronèse, n'a jamais rencontré. Il est constant cependant que Rembrandt n'avait pas, comme on dit, le travail facile. Il existe tel de ses portraits dont il a refait quatre et cinq fois la tête; mais ce qui devait rester, il le faisait d'un seul trait.

C'est surtout le tableau de *la Ronde de nuit* qu'il faut étudier pour voir le maître aux prises avec toutes les difficultés de son art, mais aussi pour le saluer dans toute la magie de son triomphe. Ici il s'est abandonné à la fougue de son imagination; les plus riches tons de la palette sont épuisés; les lumières et les ombres semblent tournoyer et se combattre sur toutes les parties de la toile; l'œil ébloui ne sait où se prendre parmi cette sublime confusion. On ne se rend raison de rien, mais on est subjugué. Il n'y a point encore ici de sujet proprement dit; toute l'action réside dans le coloris. C'est un miraculeux chaos dans lequel l'esprit aime à s'égarer. Les critiques ne sont pas même d'accord si ce cadre représente un effet de jour ou de nuit. La version la plus vraisemblable est celle-ci. Rembrandt aurait voulu peindre le chevalier Kok, seigneur de Purmerland et d'Ilpendam, qui sort de sa maison ou peut-être de l'hôtel-de-ville, pour aller tirer aux buttes; ses officiers et ses arquebusiers l'accompagnent; un d'eux est en train de charger son arme. Sur le second plan passe une petite figure de femme vêtue fantastiquement comme une reine du pays des fées, laquelle porte à sa ceinture un coq blanc qu'on suppose être le but ou bien le prix des tireurs; ce qui confirme encore cette hypothèse, c'est que l'un des arquebusiers a sur son casque une couronne de chêne; on sait que c'était l'usage, parmi les confréries de ce genre, de couronner de chêne le vainqueur.

Les analyseurs, dont le métier consiste à appliquer l'équerre et le compas aux œuvres d'art, ne manquent pas de critiquer cette

composition; suivez le travail de leur humeur boudeuse, pas un coup de pinceau n'échappe à son odieux contrôle; tantôt c'est une proportion trop grande ou trop courte, tantôt un clair ou une ombre portée dont on ne se rend pas raison, tantôt un outrage flagrant à la sainte unité; ce qui les dépite le plus, c'est de ne pouvoir arriver à comprendre nettement le sujet que le peintre a voulu rendre. Insensés! qui perdent leur temps à chercher des taches dans le soleil. Pourquoi vouloir que Rembrandt soit autre que la nature l'a fait? Chaque partie de la création n'est-elle pas sortie des mains de Dieu avec une ame et un corps, avec ses qualités et ses vices? Si le bon surpasse le mauvais, que voulez-vous davantage? Là où l'admiration commence, la critique perd ses droits.

Si le musée d'Amsterdam n'a pu réunir que quatre tableaux de Rembrandt, il faut convenir du moins qu'ils sont heureusement choisis, et qu'ils révèlent mieux le génie de ce maître que la galerie de Médicis, par exemple, exposée dans notre musée du Louvre, ne nous fait connaître Rubens. On ne peut se flatter d'apprécier convenablement Rembrandt sans avoir vu les musées de la Hollande, de même qu'il faut avoir visité Anvers pour acquérir le droit de formuler une opinion sur le prince des coloristes flamands.

On sait qu'une partie des œuvres du grand peintre hollandais consiste dans les compositions gravées par lui-même à l'eau forte. Toutes les capitales de l'Europe ont acquis à grands frais les principales de ces gravures; mais la plus complète collection existe dans le musée d'Amsterdam. Un vieillard d'une rare distinction, homme érudit et passionné pour les arts, fait en personne les honneurs de ce cabinet aux étrangers et aux artistes. Par les soins de M. Apostool, l'ordre le plus parfait règne dans la galerie de peinture et dans la bibliothèque, et ces trésors sont toujours ouverts à ceux qui les veulent admirer.

Parmi les collections particulières de tableaux et de dessins, je mentionnerai d'abord celle de M. le colonel de Céva, aide-de-camp du prince d'Orange, à La Haye. Elle est tout entière formée des productions de l'école contemporaine. C'est là que nous allons faire connaissance avec ces artistes modestes dont la gloire s'est presque concentrée dans les limites du royaume des Pays-Bas. Je dois dire cependant que les expositions de Dusseldorf ont

été plusieurs fois enrichies des belles œuvres de Koëkoëk, de Schotel et de Schelfout (1), et que, dans les capitales allemandes, elles jouissent du crédit le plus honorable. J'ai visité la plupart des artistes modernes de la Hollande dans leurs ateliers, et j'ai formé le jugement que je vais hasarder sur eux, non pas seulement d'après les collections et les musées, mais aussi d'après les études et les esquisses, qui révèlent souvent, mieux qu'un ouvrage achevé ne le peut faire, la portée d'un talent. Ce sera certainement la première fois que la presse française se sera occupée de ces noms, mais il n'est jamais trop tard pour s'instruire de ce qu'on ignore et pour rendre justice à quiconque y a droit.

Koëkoëk, Schelfout et Schotel occupent le rang suprême dans l'estime de leurs compatriotes. Les deux premiers peignent plus spécialement le paysage, et le dernier la marine. M. le colonel de Céva vient d'acquérir le dernier tableau de Koëkoëk, et, au dire des artistes, le plus excellent que leur camarade ait produit. C'est une toile d'une moyenne dimension. Le sujet représente une forêt vers le mois de juin. Les premiers plans sont chargés d'arbres hauts et touffus avec des éclaircies dans l'épaisseur des taillis. Le soleil s'infiltre à travers les branches, et déroule çà et là de larges tapis dorés. La saison qu'a choisie le peintre a toujours été l'écueil des paysagistes. A cette époque de l'année, tout est verdure, même les reflets et les ombres, qui participent plus ou moins du ton général de la nature. L'auteur n'a pu échapper à ce vice de son sujet. Le premier aspect de sa toile lui est donc défavorable; mais peu à peu les yeux se familiarisent avec cette teinte dominante, et découvrent les beautés partielles de l'œuvre. Le style de Koëkoëk a de la largeur et du relief; les troncs de ses arbres sont chaudement colorés; le feuillis en est habilement massé; les lointains ont de la vapeur et de la fuite sans la moindre minutie de détails. On reconnaît là un peintre hardi et sûr de lui-même, qui attaque de front les plus invincibles difficultés. Les deux grandes qualités du paysagiste, qui se trouvent rarement réunies dans un seul homme, Koëkoëk les possède à un très haut degré, la précision du dessin et l'audace de la couleur. Sa manière se rapproche beau-

(1) Prononcez *Koukouk*, *Skôtle*, et *Skelfâoute*.

coup, pour l'effet, de celle de Cabat, notre jeune et brillant artiste parisien. Je ne fais pas de doute que ses ouvrages, exposés au Louvre, n'obtinssent un égal succès.

Je n'ai pas été assez heureux pour rencontrer Koëkoëk en Hollande. Lors de mon passage, il était en tournée d'artiste sur les bords du Rhin. C'est, dit-on, un homme abrupte et quelque peu sauvage, plus courtisan des forêts que des salons. Son éducation s'est concentrée tout entière sur son art. Il ne parle que la langue de son pays.

Schelfout excelle à peindre les hivers, espèce de paysage qui a toujours eu beaucoup d'enthousiastes parmi les Hollandais : aussi néglige-t-il à présent toute autre composition pour contenter les amateurs des effets de glace et de neige. Ses deux derniers tableaux appartiennent à cette catégorie nationale; l'un est exposé dans la galerie du colonel de Céva; l'autre est encore dans l'atelier du peintre, qui le termine avant de le livrer à son propriétaire. La manière de Schelfout n'a rien de commun avec celle de Koëkoëk. Ce que celui-ci donne à l'ensemble, celui-là le consacre au détail. Chaque accessoire de son paysage est fini avec une égale perfection; les premiers plans comme les lointains peuvent se regarder à la loupe. On voit l'herbe pousser sur les bords du cadre. Chaque morceau de glace brisé ressemble à un diamant à facettes exposé au soleil. Je parlais plus haut d'un manche à balai que Gérard Dow avait mis trois jours à peindre; je gagerais que tel fragment de glace qu'on remarque sur l'avant-plan d'un tableau de Schelfout ne lui a pas coûté moins de temps à représenter; c'est l'école de Miéris appliquée aux forêts et aux canaux. Voilà de ces productions qu'affectionnent les Hollandais. Aussi Schelfout est-il leur peintre par excellence. Un verre microscopique à la main, les pieds étendus devant un bon foyer de charbon, ils aiment à promener pendant des heures leur patiente et immobile admiration parmi ce monde infini de brins d'herbes sublimes, trop heureux s'ils pouvaient y découvrir un jour une sauterelle ou une mouche qu'ils n'auraient pas d'abord aperçue.

Je fais ici le procès du genre plutôt que du talent de Schelfout. Dans la déplorable route où cet artiste habile est lancé, il est bon qu'une voix amie se fasse entendre à son oreille parmi les traîtres

éloges dont il se voit bercé. Qu'il réfléchisse un peu sur lui-même; qu'il regarde une fois en face un tableau d'Hobeema ou de son compatriote Ruysdaël, et fort du bon conseil qu'il aura puisé dans ces maîtres des maîtres, qu'il s'étudie sans relâche à se corriger de cette désolante perfection! Il s'en faut que la nature se montre ainsi en toilette, peignée, ratissée, épongée. Dans le cadre étroit d'un intérieur on passe à Miéris et à Dow cette puérilité charmante; mais en pleine campagne, sous les rayons du soleil, avec un horizon de plusieurs lieues, cela se peut-il supporter? A cent pas de vous, vos yeux fussent-ils garnis des plus excellentes besicles du monde, distinguerez-vous ainsi les petits accidens d'une feuille ou d'une branche cassée, un caillou sur le chemin, les étoiles d'un glaçon? Non, ou c'est une maladie du nerf optique que cette finesse de perception. Vous ne nous offrez pas un paysage, mais bien une série de petites miniatures fort jolies, fort agréables, qui seraient beaucoup mieux séparées l'une de l'autre et enfermées dans autant de médaillons. Voyez comme Ruysdaël est large! comme il fixe sur sa toile les grands effets de l'ensemble et la physionomie de chaque groupe principal! Nous embrassons tout d'un coup d'œil, le regard n'est accroché nulle part au détriment de l'effet général; et pourtant le détail est chez lui traité de main de maître. Vous, vous nous montrez le détail du détail! Les études de Schelfout sont, selon moi, bien supérieures à ses tableaux. Après tout, ce ne sera jamais un peintre vigoureux et hardi; mais il prendra rang, quand il le voudra, parmi les paysagistes les plus gracieux et les plus fins.

Quoique l'opinion générale en Hollande place Schelfout au-dessus de Schotel, je préfère de beaucoup le style franchement marin de ce dernier à la coquette nonchalance des eaux de son rival. Schotel compose grandement, ou plutôt il se contente de faire poser la nature devant lui. Sa peinture sent le goudron. Pour être à même de mieux étudier son modèle, il habite, dans la ville de Dort, sa patrie, une petite maison dont les fenêtres sont penchées sur la Meuse. Ce fleuve, à cette petite distance de son embouchure, est, comme on sait, une espèce de mer. Assis devant son chevalet, Schotel voit tous les jours passer devant lui les navires, et il ne peut sortir de chez lui sans coudoyer une armée de matelots prenant le soleil ou le frais le long du mur de sa résidence. C'est une

véritable frégate que l'habitation de Schotel. Cette singularité me frappa lorsque j'allai le visiter. On entendait distinctement les voix des marins du dehors et le commandement des patrons qui apparaillaient ou jetaient l'ancre sous les croisées. Schotel travaillait au milieu de tout ce bruit, la pipe à la bouche et un bonnet de laine sur la tête. Il n'avait qu'à jeter un coup d'œil à travers les vitres pour donner à ses flots la physionomie que la nature leur prêtait en cet instant. Schotel connaît parfaitement la mer, et il ne l'affuble pas de ces incidens impossibles dont beaucoup de peintres de marines l'enrichissent si volontiers. Elle lui semble assez bien partagée de ses propres qualités. Les mouvemens de ses navires sont surtout bien en harmonie avec les eaux qui les soutiennent. On pourrait peut-être demander à sa couleur plus de tons chauds et vigoureux, quoiqu'il ait pour excuse la nature spéciale de son pays pendant sept mois de l'année. En effet, les mers du nord ne présentent, pendant cet espace de temps, que de larges nappes grises ou d'un blanc sale, rayées çà et là de bandes blanches, quand le vent les fait moutonner. Le ciel lui-même prend de cette teinte brumeuse, et le soleil pâle et défait semble mourir à l'horizon. Voilà ce dont il faut se convaincre avant de condamner cette couleur en dernier ressort. On pourrait cependant conseiller à l'artiste de nous donner de préférence quelques études des mers de juillet et d'août, s'il est jaloux de populariser sa réputation dans nos climats plus tempérés. Quoi qu'il advienne, le nom de Schotel s'inscrira glorieusement dans les fastes de sa ville natale, qui a déjà fourni quatre artistes de renom à La Hollande, Ferdinand Bol, l'un des meilleurs élèves de Rubens, Samuel Van Hoogstraeten et Nicolas Maas, disciples de Rembrandt, et enfin Camille Bisschop, élève de Bol, et qui peignait avec un rare talent des figures et des sujets sur bois, pour la décoration des riches appartemens.

Le genre historique paraît avoir peu d'attraits pour les peintres de l'école hollandaise contemporaine. Parmi ceux qui l'exploitent, je ne trouve à citer avantageusement que Eeckout (1). Eeckout continue l'école de Rembrandt. Il a fait une étude spéciale des œuvres de ce brillant maître. On remarque aussi à La Haye, dans

(1) Prononcez *Yékâoute.*

son atelier, d'excellentes copies des principaux tableaux de Rubens. Il a vu et connu nos artistes parisiens, et il est retourné dans sa patrie sans avoir dévié de la ligne qu'il s'était tracée dans ses études. Eeckout est bon coloriste et dispose avec talent les effets d'ombre et de lumière. Son principal défaut réside dans le peu d'expression qu'il donne à ses physionomies. Il a trop peur aussi parfois des tons heurtés dont son maître tirait un si prodigieux parti. Il faut plus d'abandon et d'audace pour marcher dans la voie de Rembrandt. Le tableau qu'Eeckout achève en ce moment, a pour sujet l'assassinat de Guillaume Ier dans le Prinsen-Hof, à Delft. Le prince, frappé à mort, tombe dans les bras de ses officiers au bas de l'escalier du palais. Un jour vif éclaire cette scène du premier plan, tandis que le milieu reste dans l'ombre, et que les marches supérieures, garnies de hallebardiers en cuirasses, reçoivent d'en haut une lumière mystérieuse et douce. Cette disposition rappelle celle de *la Ronde de nuit*. L'effet général en est excellent. Eeckout aurait sagement fait, disons-le-lui, de ne pas emprunter au vestiaire d'un théâtre les habits anti-historiques qu'il a jetés sur le dos de ses personnages.

Je ne parle pas, et pour cause, des tableaux historiques de M. Pieneman père, exposés dans le musée de La Haye. M. Pieneman est un professeur de l'académie royale d'Amsterdam. On sait ce qu'est la peinture de professeur, ce quelque chose sans défaut comme sans qualités, qu'on ne peut aimer ni haïr, à qui l'on tire en passant son chapeau, comme à une ancienne connaissance que l'on a rencontrée vingt fois, cent fois, mille fois, dans tous les musées où il y a des tableaux de professeurs. A la dimension près, c'est toujours le même tableau; il y a un modèle pour cela comme pour la colonne dorique. J'en ai autant à dire de Kruseman, qui pourtant réussit assez bien quelquefois dans les éternelles études de paysans et de paysannes de Rome.

M. Pieneman fils représente des sujets de bataille, des uniformes, des chevaux. Horace Vernet semble être son chef d'école. Mœrenhout (1) traite le même genre avec beaucoup d'esprit et de délicatesse. Il peint aussi de gracieux paysages égayés par

(1) Prononcez *Mourenhâout*.

des figures d'animaux et par des villageois de la Frise et de la Zélande aux pittoresques costumes. Sa couleur est jolie, mais il manque généralement de modelé.

Geernaert (1) est un artiste belge qui fait sa résidence à Gand, mais dont presque tous les tableaux sont commandés et achetés en Hollande. Geernaert peint, comme Braackeler d'Anvers, des sujets d'intérieur dans le style des anciens maîtres flamands et hollandais ; il affectionne particulièrement la manière de Brauwer et de Jean Steen. Plusieurs de ses compositions sont charmantes d'abandon et de naïveté. Deux tableaux, *entachés d'orangisme*, qu'il eut le *malheur* de peindre après les évènemens de 1830, lui ont valu les persécutions de la police belge. Je fis route avec lui d'Anvers à Bréda; le pauvre homme exportait quelques-unes de ses dernières compositions qu'il allait vendre à Rotterdam; on les lui arrêta à la frontière, et force lui fut de les laisser retourner à Ostende pour être embarquées de là jusqu'au premier port hollandais. Ce sont de ces petites vengeances de police basses et de mauvais goût, dont la France fournit, malheureusement, sous tous les régimes, les plus nombreux exemples. Il est probable que ces misérables tracasseries se pratiquent à l'insu des ministres, par des subalternes trop zélés. Le roi Léopold, le protecteur éclairé et la providence des arts de son pays, eût certainement blâmé tout haut cette avanie sans prétexte et sans but, si de tels détails pouvaient aller jusqu'à lui. Après tout, l'auteur de ces deux fameux tableaux de la révolution belge est bien assez puni de sa faute, puisque le gouvernement hollandais ne les lui a pas même achetés.

Ou je me trompe fort, ou le spirituel peintre gantois a renoncé pour toujours à faire de la satire en peinture. Il est à souhaiter que le gouvernement belge ne proscrive plus ses innocentes esquisses, et qu'il encourage même un homme honnête et distingué qui vit de son pinceau, et qui honore sa patrie par ses talens. Acheter dorénavant les tableaux de Geernaert, au lieu de les mettre à l'index, serait à la fois, ce nous semble, une bonne action et une bonne affaire.

J'ai maintenant épuisé la liste des peintres les plus remarquables

(1) Prononcez *Guernart*.

de l'école hollandaise contemporaine. Peu de nos lecteurs soupçonnaient sans doute l'existence de ces héritiers de Ruysdaël, de Rembrandt, de Wouwermans, de Brauwer et de Van de Velde. Si les descendans ne sont pas à la hauteur des chefs de la lignée, plusieurs du moins ont le bon esprit de chercher à marcher sur leurs traces, et de refuser un grain d'encens au veau d'or de la mode parisienne. Il est probable que la prochaine exposition du Louvre contiendra quelques-uns des tableaux dont je viens de parler. J'ai, pour ma part, cherché à décider leurs auteurs, et à leur persuader cette maxime, que la gloire d'un artiste a besoin du grand air de la popularité. Les peintres belges ont promis de suivre le même exemple, et nous sommes heureux de pouvoir annoncer à l'avance, pour notre prochain salon, les belles compositions historiques de Wapers, et les inspirations plus douces d'Eugène Verboekoven, ce continuateur de Paul Potter. Paris verra s'ouvrir de la sorte un congrès d'artistes, où tous les pays de l'Europe enverront bientôt leurs plus illustres représentans.

Si la peinture offre, en Hollande, quelques chances de fortune et de bien-être à ceux qui la pratiquent, il n'en est pas de même de la sculpture. Dans tous les pays du monde, la sculpture se meurt depuis la fin du XVIe siècle; le temps des demi-dieux et des héros est passé; le catholicisme lui-même a renoncé à la pompe de son culte; les symboles de pierre et de marbre s'en sont allés avec les manteaux de pourpre et les sceptres d'or. Nous remontons aux temps druidiques. Quatre blocs de pierre suffiront demain pour loger les princes de la terre et du ciel. Le budget traitera Dieu comme un directeur général, ou comme un préfet. Que faire dès-lors de l'art de Phidias et de Michel-Ange? Et puis le marbre et les grands hommes deviennent rares, et la patrie est économe dans sa reconnaissance; l'inscription du Panthéon lui semble moins onéreuse que la décoration de ses caveaux.

Il en est de même partout. Quelle mine ferait dans les brouillards de la Hollande un héros de marbre blanc que l'atmosphère habillerait constamment d'un manteau de noir de fumée? Le pudique protestant ne manquerait pas non plus de crier au scandale, s'il voyait introduire le luxe des arts dans ses temples; il a déjà donné des preuves de son intelligence dans les églises catholiques qu'il

a dévastées et récrépies pour en faire un lieu digne de la croyance qu'il y prêche.

Concevez-vous la position d'un sculpteur en Hollande, au milieu de ces villes de briques et de cette population de protestans? Il en existe un cependant, le seul que j'aie pu y découvrir ; on l'y conserve comme une rareté chinoise ou japonaise; il s'en faut de peu qu'on ne mette une étiquette sur sa maison, et qu'on ne l'enferme dans une cage de verre. Ce sculpteur est un Belge nommé Royer, que j'avais connu autrefois à Rome, lorsqu'il achevait ses études. Ce Belge habite La Haye, et il n'a pour toute compagnie, dans son profond isolement, que les plâtres moulés qu'il a rapportés de ses voyages. La famille royale fait tout ce qu'elle peut pour lui donner du travail; tantôt c'est une statue dont le roi fait présent à une ville ou à un musée; tantôt un buste du prince d'Orange, ou d'une princesse; tantôt une esquisse, tantôt une copie de l'antique. Quelques amiraux ou des gouverneurs revenus des Indes lui apportent parfois leur tête vénérable à modeler, et presque tous encore reculent devant la dépense d'un marbre. Il y a peu d'années, un grand poète hollandais vint à mourir ; Royer moula son visage, et d'après l'empreinte, il modela un buste admirable d'expression. Eh bien! le croirait-on? l'académie d'Amsterdam, la ville natale de ce poète appelé Bilderdyck refusa de commander au sculpteur une reproduction qui pût éterniser la mémoire de son plus illustre écrivain. La même académie ne voulut point consentir à ce qu'une statue de sept pieds et demi, exécutée par Royer, fût admise à la dernière exposition, de peur (ce sont les termes exprès du rejet) *que l'introduction du bloc n'endommageât l'escalier du musée.* Et la statue, encore enveloppée de sa caisse de sapin, fut renvoyée par les barques au sculpteur. Ce n'est pas de l'artiste que je tiens le fait dont je garantis pourtant l'exactitude : il eût eu sans doute trop à rougir d'un tel aveu. Ce malheureux sculpteur regrette bien sincèrement ses beaux modèles romains et le ciel inspirateur qui vit naître tant de chefs-d'œuvre; sans la reconnaissance qu'il porte aux augustes personnages dont les encouragemens soutinrent son talent oublié, il aurait déjà quitté ce sol inclément pour aller revoir son soleil et ses marbres d'Italie.

Il résulte de ce que j'ai dit, que la peinture est à peu près le seul

art qui soit cultivé et goûté par les Hollandais. Chaque particulier un peu riche possède une collection de tableaux, de dessins ou de gravures, plus ou moins étendue; les plus belles sont celles de MM. Steengraght et Verstolk Van Zullen à La Haye, et de M. Van Loon à Amsterdam. Les pièces les plus importantes qui les composent sont de Brauwer, de Dow, de Jean Steen, Teniers, Metzu, Terburg, Van der Neer, Van Netzer et Ruysdaël. Elles contiennent aussi les plus magnifiques paysages d'Hobeema. On sait que les œuvres de ce maître sont fort rares. M. Van Loon m'a dit avoir payé l'un de ces paysages, d'une dimension ordinaire, la somme de 16,000 florins (plus de 32,000 francs). La collection de dessins nationaux de M. Van Zullen est peut-être la plus précieuse qui existe en Europe.

Je serais bien venu à parler ici de la littérature hollandaise, puisque toute ma science, en cette matière, consiste à comprendre avec beaucoup de peine cinq ou six lignes du *Staat-Courant*, le *Moniteur* de La Haye. Je dois cependant, pour compléter cette série d'observations, hasarder une simple note sur son état actuel.

La langue française est assez familière aux personnes de la classe élevée, pour leur permettre de l'écrire avec quelque correction. Le duc de Saxe-Weimar a publié dans notre idiome, à La Haye, un remarquable récit de sa campagne de Java, et un éminent fonctionnaire s'est efforcé de réfuter, en quatre gros volumes, l'excellente histoire de la révolution belge de M. Nothomb.

La plupart de nos livres modernes sont traduits aussitôt qu'ils paraissent, et alimentent d'ordinaire la curiosité de ceux qui ne peuvent lire l'original dans les contrefaçons de Bruxelles. Il existe aussi quelques écrivains nationaux, dont le plus renommé est un jeune poète, M. Van Lennep, que ses compatriotes ont surnommé le *Byron de la Hollande*. L'ouvrage le plus estimé de M. Van Lennep est un roman historique tiré des annales de son pays au XVIe siècle. J'ignore par quel hasard il n'est pas encore traduit en français. La fable en est quelque peu embrouillée; on s'accorde généralement à louer les descriptions de lieux et de mœurs qui y sont semées avec abondance; le style passe pour une des parties les plus brillantes de l'ouvrage. M. Van Lennep a publié les pièces théâtre dont les titres suivent : *Fiesque, le Village sur les limi-*

tes, *Vingt siècles de gloire*, *une Soirée en* 1682, *l'Apothéose de Van Speyck*. Ses poèmes se composent de pièces détachées et d'idylles académiques auxquelles il faut joindre des traductions de Byron et des légendes au nombre de quatre : *le Château de Ter Lude*, *Adgille*, *Jacqueline et Berthe*, *le Combat contre les Flamands* (1).

Les publications à gravures et à vil prix, connues sous le nom de *pittoresques*, ont commencé à déborder dans la Hollande. Les digues et les polders se sont trouvés impuissans contre elles. C'est le trop plein de Paris qui s'écoule de ce côté, après avoir subi toutefois le remaniement de la traduction. Comme tout le monde sait lire dans les états du roi Guillaume, il en résulte que ces compilations obtiennent un succès assez lucratif pour leurs éditeurs.

Je terminerai ici cet aperçu de l'état des arts en Hollande. Comme partout, on y a vu la conscience et le talent de quelques hommes de choix luttant contre l'indifférence et le mauvais goût, et cherchant à empêcher l'idée commerciale et bourgeoise d'éteindre la dernière lueur du sentiment artiste; le sculpteur renfermé dans son atelier, au milieu des plâtres antiques, pleurant sur le cercueil de briques où repose l'architecture morte; le peintre cédant quelquefois, pour vivre, à la mesquinerie de son temps, mais d'autres fois aussi fuyant dans les forêts, ou plantant son chevalet au milieu des bricks et des goëlettes pour brûler son dernier grain d'encens aux pieds de l'éternelle nature, sa déesse unique et souveraine; le poète enfin, rompant sa dernière lance contre les pittoresques et les tra-

(1) L'auteur est un jeune homme de beaucoup d'esprit, qui parle très couramment notre langue. Ses succès littéraires et scientifiques lui ont valu la décoration du lion des Pays-Bas, décoration qui a conservé le privilège, fort rare aujourd'hui, de n'être donnée qu'à des gens de mérite. M. Van Lennep m'a révélé un fait que je dois consigner ici, c'est que la langue hollandaise du moyen-âge est absolument la même que l'ancienne langue islandaise. M. Van Lennep comprend comme son propre idiome tous les écrits qui nous sont restés de ce peuple intéressant.

Ceci me rappelle que dans un voyage récent à l'est de l'Europe j'entendis parler, au fond de la Transylvanie, l'ancienne et pure langue saxonne, qui s'est conservée parmi plusieurs peuplades des monts Carpathes. Si notre savant et illustre historien Augustin Thierry avait eu connaissance de ce fait, quelques centaines de lieues lui eussent épargné peut-être bien des études et des veilles.

ductions, la forte lance de Vondel, du vieux Shakspeare hollandais ! Qu'ils prennent courage ces soldats de la milice intellectuelle! Cette rage puritaine d'utilisme passera chez eux et chez nous; l'esprit des masses ne peut pas toujours se nourrir d'arithmétique; il faudra bien alors que nos honorables députés consentent à reconnaître la nécessité politique et morale de l'existence des arts, comme un de leurs collègues, sans plus y croire et sans plus la comprendre, décréta jadis l'existence de Dieu.

ALPHONSE ROYER.

DOCTOR

MARGARITUS.

I.

Dans la plaine de blés qui s'étend à l'entour
Du jardin où je perds mes heures favorites,
Est un champ jadis plein de ronces parasites,
Où, depuis quarante ans, un homme nuit et jour
Cultive assidûment des reines marguerites,
Auxquelles on dirait vraiment qu'il fait la cour.

C'est l'homme le plus rare et le plus solitaire
Qu'ici-bas, ô lecteur, tu puisses jamais voir.
Il marche environné du plus profond mystère
Ainsi que d'un manteau; — tout ce qu'on peut savoir,
C'est qu'il laisse la faux pour prendre l'arrosoir,
Et que lorsqu'une fleur réplique, il la fait taire.

Jamais, après la faute, un écolier malin
N'a tremblé sur son banc, voyant venir le maître,
Comme tremblent les fleurs de ce petit jardin
Quand le pâle docteur se lève à sa fenêtre;
Car il est leur soleil, et d'un signe de main
Il peut faire mourir celle qui vient de naître.

Cet homme aime ses fleurs d'un amour sans pareil;
Et les arroserait du pur sang de sa veine
Pour donner à leur robe un éclat plus vermeil,
S'il ne savait fort bien que l'eau de la fontaine
Forme dans leur calice une perle sereine,
Plus douce et plus suave aux rayons du soleil.

Les femmes ont nommé cet amour-là délire,
Et vraiment, sur ma foi, les femmes ont raison;
Cet homme vit tout seul au fond de sa maison
Avec de belles fleurs qu'il aime et qu'il respire;
Il tient libre chacun de son opinion,
Et se croit pour sa part en droit de ne rien dire.

On le voit sur le soir aller on ne sait où,
Il ne prend pas son eau dans la source commune,
Nul ne sait les secrets enfin de sa fortune,
Ni ceux qu'en inclinant la tige de son cou
La belle fleur lui dit aux rayons de la lune:
Lecteur, tu le vois bien, cet homme est un vieux fou.

Il est alerte et vif, et c'est vraiment prodige
De le voir dans son pré courir pieds nus; — la tige
Qui demeure éveillée et s'entretient tout bas
Avec l'insecte d'or qui rayonne et voltige,
Ne l'entend point venir près d'elle, et sous ses pas
Le brin d'herbe endormi ne se réveille pas.

O filles d'Allemagne! ô dames Serpentines
Qu'adorait autrefois le blond étudiant;
Je sais que vous étiez élégantes et fines,
Et que sur le gazon des campagnes voisines,
Où vous suivait la nuit votre pudique amant,
Vous ne laissiez jamais de traces en fuyant.

Je sais que vous étiez lascives et légères,
Que vous glissiez de front ainsi que des éclairs
Sur les tapis de mousse et les fraîches lisières,
Et que jamais les fleurs et les brins d'herbe verts
N'ont pu vous accuser d'avoir en vos concerts
Dépouillé d'un fleuron leurs têtes printannières.

Je connais mieux que tous peut-être vos vertus,
Et cependant (hélas! que dirait Anselmus,
S'il m'entendait parler, alertes demoiselles?)
Cependant je conviens que les brins d'herbe frêles,
Sous les pieds du docteur, sont encor moins émus
Que sous vos corps charmans, j'allais dire vos ailes.

Certes, je ne veux pas en votre chaste sein
Allumer aujourd'hui l'ardente jalousie,
Mais par un jour d'avril, le ciel étant serein,
S'il pouvait tout à coup vous prendre fantaisie
De quitter l'archiviste et ses palmiers d'Asie
Pour venir visiter les fleurs de ce jardin;

Vous auriez beau dès-lors à votre tête blonde
N'épargner ni travaux, ni périls, ni sueurs,
Vous priver chaque nuit du sommeil, sous les fleurs
Traverser le ruisseau sans goûter à son onde,
Et courir sur le sable et faire tout au monde
Pour vous rendre cent fois plus légères, mes sœurs!

Dès que vous entreriez, les blés, les violettes
Vous connaîtraient bientôt, et croyez, sur ma foi!
Que ce ne serait pas au bruit de vos clochettes;
Et le petit jardin serait tout en émoi,
Et si vous ne trouviez quelques promptes cachettes,
Toutes vous feraient honte en criant à la fois.

J'ignore s'il connaît les dogmes catholiques,
S'il croit à l'avenir, au progrès, au devoir,
Mais je sais qu'il préfère à l'ardent encensoir,
Qui fume et se balance au fond des basiliques,
L'agréable parfum des lis mélancoliques
Et la senteur des foins lorsqu'il vient de pleuvoir.

Pour tout homme qui prie et frappe sa poitrine,
Il a dès son enfance un mépris solennel;
Il aime les métaux tant qu'ils sont dans la mine,
S'irrite de les voir façonnés en autel,
Et dit que c'est fêter la majesté divine
Que d'aller tête haute en regardant le ciel.

Il est né libre et fier, et prétend que la tête
Est un miroir limpide où le ciel se reflète,
Un éclatant miroir où chaque passion
A son jet lumineux et son pâle rayon,
Et que toute pensée auguste, pure, honnête,
Est fille du soleil ainsi que la moisson.

Il dit que l'homme libre en la publique voie
Doit se tenir debout comme un marbre au repos,
Impassible, attendant sans tristesse ni joie
La tempête et la pluie et les autres fléaux,
Et qu'au jour de la chute, au coup qui vous foudroie,
Il vaut mieux présenter la face que le dos.

Il trouve humiliant pour toute créature,
Pour tout homme sorti des mains du Dieu vivant,
De se ployer ainsi qu'un roseau sous le vent.
C'est pour cela qu'il t'aime, ô sublime nature!
O reine des soleils! parce qu'en te servant
Il garde sa franchise et sa rustique allure.

Et ces fleurs qu'avant tout il chérit ici-bas,
Sont pleines d'amour chaste et de reconnaissance,
Mystérieux parfum dont je fais plus de cas
Que de l'autre, et qu'hélas! de belles fleurs n'ont pas.
Elles savent en tout ce qu'il veut, dit ou pense,
Et dans les douze mois le jour de sa naissance.

Et ce jour-là, sitôt les premières ardeurs,
Dès que les gais rayons de l'astre de l'aurore
Commencent à tinter sur la vitre sonore,
Et sur les rideaux peints de bizarres couleurs
Éveillent en passant mille gentilles fleurs,
Mille oiseaux variés qu'ils semblent faire éclore,

Le vieux Margaritus jusques au lendemain
Ferme soigneusement son livre de science;
D'un anneau précieux orne sa blanche main,
Puis, quand il a vêtu sa robe de satin,
S'assied de tout son long dans un fauteuil immense
Comme s'il s'apprêtait à donner audience.

Alors de belles fleurs qui viennent de la part
De leurs sœurs du jardin, les reines Marguerite,
Pour le complimenter et lui rendre visite,
S'avancent hardiment jusqu'aux pieds du vieillard,
Et demeurent ainsi long-temps sous son regard,
En le félicitant selon qu'il le mérite.

Comme de gais enfans alertes et dispos,
A l'heure du dîner revenus de l'école,
Vers la petite chambre où leur père s'isole,
Courent tous bruyamment, et la troupe frivole
Le forçant aussitôt à quitter ses travaux,
L'un monte sur ses bras et l'autre sur son dos;

Et lui, laissant alors ses études profondes,
Au milieu de ce trouble est calme et bienheureux,
Et ne prend plus souci des choses et des mondes;
Et, ployant sous le faix de ces têtes si blondes,
Devient semblable au tronc puissant et généreux
D'un bel arbre chargé de fruits mûrs et nombreux;

Ainsi, lorsque ces fleurs ont adoré leur père,
Et sur ses cheveux blancs appelé le bonheur,
Elles grimpent autour des jambes du docteur,
Et s'attachant à lui comme au chêne le lierre,
Montent sur sa poitrine, et dans sa boutonnière
Viennent se réunir ensemble sur son cœur.

Et le vieillard alors descend dans la prairie,
Et jusques à la nuit se promène à pas lent,
Et chaque fleur alors le nomme en l'appelant;
La marguerite d'or ploie et le glorifie,
Et la plus faible tige, aux dépens de sa vie,
Pour le voir, sur son pied se relève en tremblant.

Et lui va dans le pré, radieux et superbe,
Et les fleurs, entr'ouvrant leur calice vermeil,
Lui disent : « Puisses-tu toutes nous mettre en gerbe
« Avant de t'endormir de ton dernier sommeil!
« Salut! Margaritus, murmurent les brins d'herbe,
« Je t'aime et te bénis à l'égal du soleil. »

Ainsi passe le jour et toutes les années.
A l'heure où le soleil tombe vers le couchant,
Le docteur tend la main aux tiges inclinées,
En leur disant: Allez, vous êtes pardonnées.
Et plusieurs, le matin, renaissent dans le champ,
Que pendant quelques jours on avait cru fanées.

Jeune reine des cœurs prêts à s'épanouir,
Des tout petits enfans aux lèvres purpurines,
Et de ces insensés, amoureux du loisir,
Qui dorment à vos pieds, ô chastes aubépines!
Et se prennent d'amour, et se laissent ravir
Par quelque douce image, et vont par les collines,

Loin des tristes regards du peuple indifférent,
Avec les fils mouillés de la lune sereine
Et les tièdes rayons du soleil expirant,
Trempés dans le cristal de la pure fontaine,
Lui faire un vêtement qui l'entoure et qui traîne,
Un vêtement de pourpre et de lin odorant.

Douce fille de l'air! ô reine du poète,
Et des petits enfans et des blonds amoureux,
Qui dans sa rêverie inspirais Juliette;
Chérubin aux yeux bleus, à la plume inquiète,
Sœur du bel Arc-en-ciel, ton frère lumineux,
Dont tu portes la robe et les flottans cheveux;

C'est toi, fille de l'air, charmante Fantaisie,
Vierge de l'Allemagne et des molles vapeurs,
Qui, loin de la grand'route où chemine l'Envie,
Loin des bruits de la ville et des vaines clameurs,
O reine! par la main as conduit dans la vie
Ce vieillard qui triomphe au milieu de ses fleurs.

II.

L'autre jour, le soleil quittait le ciel à peine,
Qu'une averse tomba tout à coup sur la plaine;
Averse de printemps qui, du faîte au sillon,
Émeut dans tous ses sens la végétation;
Averse bienfaisante, et dont la fraîche ondée
Fait grandir dans les champs l'herbe d'une coudée,
Qui de la plaine aride apaise les ardeurs,
Et dégage le sol de ses chaudes odeurs;
Averse de printemps qui, sur les herbes mûres,
S'épanche à large goutte avec de frais murmures,
Et de vagues soupirs étranges et confus,
Que nous autres, hélas! nous ne comprenons plus,
Mais qui, pour les oiseaux que la feuillée abrite,
Pour l'insecte caché sous une marguerite,
Pour le petit lézard qui se tient attentif,
Et du fond d'un buisson en saisit le motif,
Et l'écoute et le suit d'une oreille inquiète,
Font une symphonie élevée et complète,
Une musique, un air harmonieux et frais,
Et tel que Beethoven n'en composa jamais.

Or, j'avais ce jour-là travaillé comme on prie,
Pour chasser de mon ame une image chérie.
Mais sitôt que la pluie à tomber commença,
Le ciel à s'éclaircir, dès que l'acacia
Se mit à secouer ses larmes sur mon livre,
Je relevai la tête, et je me sentis vivre;
Et respirant l'air frais qui me venait des champs,
Pour la première fois je bénis mes vingt ans.

Je n'aurais rien de plus souhaité dans un rêve.
Et comme un jeune lis, qu'une servante élève
Dans sa petite chambre, auprès de son rouet,
Sentant l'humidité qui vient de la forêt,
Et l'odeur des buissons et de la feuille verte,
Tend aussitôt le cou vers la croisée ouverte;
Ainsi, dans ce moment, mon ame, triste fleur,
Se dressa dans mon sein de toute sa hauteur;
Et voyant à l'entour, sur les ardentes plaines,
Les graces du Seigneur se répandre à fontaines,
Les calices s'ouvrir et la sève monter,
Mon ame, triste fleur, se prit à regretter
De s'être dans un corps jadis épanouie,
Et pour avoir sa part de ces gouttes de pluie
Qui tombaient sur les fleurs, eût changé volontiers
Avec les moindres lis perdus dans les sentiers.

Or, après un moment de folle rêverie,
Je descendis tout seul dans l'humide prairie,
Afin d'aller chercher une belle moisson
Pour la vierge que j'aime et dont je tais le nom;
Car cette douce fille est la seule pensée
Qui du fond de mon ame appelle la rosée;
Le seul brin d'herbe vert, le seul bouton vermeil,
Que fécondent en moi la pluie et le soleil.
Et si tu n'aimes pas sa grace naturelle,
Et les douces pâleurs de son calice frêle,
Sors de mon champ, lecteur, car tu la trouveras
Partout sous tes regards et partout sous tes pas.
J'allais pour lui cueillir les pâles violettes,
Et les coquelicots et les pieds d'alouettes,
Et ces petites fleurs, toutes peintes de bleu,
Qui poussent dans les prés à la grace de Dieu,
Et dont elle aime tant, cette fille charmante,
A couvrir son clavier le soir quand elle chante.
Or, comme j'étais là plein d'amour et d'espoir,

Accomplissant, loin d'elle, un si gentil devoir,
Et parlant de sa grace aux fleurs de la campagne,
Qui la connaissent bien, — je vis de la montagne
Le vieux Margaritus revenir à grands pas;
Il avait le front calme, et tenait en ses bras
Une gerbe de fleurs qui, longues, effilées,
Saluaient en passant les roses des vallées,
Et, fières d'être ainsi sur le sein du docteur,
Livraient au vent du soir leur plus vive senteur.

Et sa robe flottait séparée en deux ailes;
Et le voyant ainsi par les herbes nouvelles
Marcher tout occupé de son rare faisceau,
Sans prendre garde au vent, aux cailloux, au ruisseau,
A ses cheveux épars, à sa robe mouillée,
Je me dis: Le voilà qui rentre à la veillée.
Heureux homme, sitôt qu'il s'est mis à pleuvoir
Il a dans quelque coin déposé l'arrosoir,
Et confiant au ciel ses reines Marguerite,
D'un instant de loisir profité tout de suite,
Pour aller visiter d'autres charmantes fleurs,
Reines peut-être aussi comme leurs nobles sœurs,
Mais qui n'habitent pas, comme elles, dans la plaine.
O charmans entretiens, qu'à la fraîcheur sereine,
Pendant la pluie, il vient d'achever sur le mont!
Comme toutes ont dû pencher leur chaste front
Sur sa débile main et la mouiller de larmes.
O quiétude! ô paix! vous avez moins de charmes,
Célestes entretiens entre deux jeunes cœurs,
Que ceux de ce vieillard avec toutes ses fleurs!

Il s'est assis d'abord sur l'herbe parfumée,
Et chacune s'étant bientôt accoutumée,
S'est mise à lui conter sa peine et ses amours.
L'une est forte et puissante, et grandit tous les jours;

Et telle est maintenant sa sève exubérante,
Et sa force vitale et la somme odorante
Des parfums amassés en son vase vermeil,
Qu'à la brise nocturne, à la pluie, au soleil,
Au torrent qui s'écoule, au voyageur qui passe,
Au vent, à l'arc-en-ciel, à la terre, à l'espace,
Elle peut en donner avec profusion,
Sans que cela l'épuise en aucune façon.
Or, celle-là chérit le mont qu'elle domine,
Et le sol de granit où plonge sa racine,
Et la mâle fraîcheur qui sur elle descend;
Et comme un nourrisson vigoureux et puissant
Préfère le vin pur au lait de la mamelle,
Elle aime mieux les vents qui soufflent autour d'elle,
Les vents de la montagne, impétueux et froids,
Que la brise des prés, des vallons et des bois.
Une autre est triste et pâle, et valétudinaire,
Et penche un front débile et se plaint du tonnerre
Qui, dans la nue en feu, gémit à son côté,
Et l'éveille en sursaut pendant les nuits d'été.
Hélas! il lui fallait, pauvre petite plante,
Une terre de pré, ni froide ni brûlante,
Mais tiède et tempérée, un gazon doux et frais,
Un rayon de soleil, un peu d'ombre et de paix.
Il lui fallait, Seigneur, la rosée et la plaine,
Les humides fraîcheurs de la source lointaine,
Le voisinage heureux des lis immaculés,
Et l'oiseau matinal qui chante dans les blés.
Elle a lutté long-temps contre vous, ô nature!
Et livrée aux fléaux qui passent d'aventure,
A la foudre qui tombe, à la neige qui fond,
Elle attend de mourir ou de quitter le mont.

Heureux Margaritus! chaque fleur, chaque tige
Lui dit ce qui l'amuse, et lui plaît et l'afflige;
Et mieux qu'un amoureux rêveur et de vingt ans

Il sait tous les secrets des herbes du printemps.
Elles lui disent tout comme à leur jardinière,
Car elles ont en lui confiance plénière.
Et le voilà, chargé d'une riche moisson,
Qui descend la montagne et rentre à la maison;
Car il a d'autres fleurs à visiter encore,
Avant de s'endormir chez lui jusqu'à l'aurore.
Et dès qu'il rentrera dans son champ, je suis sûr
Qu'il va dans les roseaux qui tapissent le mur
S'asseoir paisiblement, et les pieds dans le sable,
Essuyant la sueur de son front vénérable,
Avec toutes ses fleurs deviser un moment,
Et les interroger pour apprendre comment
Tout vient de se passer au logis, en l'absence
Du maître souverain, et, par reconnaissance
De leur garde fidèle, aussitôt leur conter
Des nouvelles du lieu qu'il vient de visiter,
Et ce que font les fleurs là-haut sur la montagne :
« Valentine se meurt; Lucile croît et gagne;
Marguerite est charmante, et Claire, à son réveil,
Fraîche et belle à vous rendre envieux du soleil;
Marthe a repris là-haut ses belles couleurs roses,
Et se rappelle à vous, et vous dit mille choses,
Et vous envoie, avec ses lèvres du matin,
Cent baisers parfumés d'aloës et de thym. »

Heureux homme! il a vu toutes ses fleurs chéries,
Celles de la montagne et celles des prairies;
Et voilà maintenant qu'il s'en revient tout seul,
Joyeux et triomphant, et tel que mon aïeul,
Père d'une famille honorée et nombreuse,
Qui, dans les derniers temps de sa vieillesse heureuse,
Revenait tous les soirs par le petit sentier
Du cloître où, pour aimer les anges et prier,
Deux filles de son sang avaient pris le saint voile;
Et, guidé par le feu de la sereine étoile,

Rentrait paisiblement à sa maison du bourg,
Où ses autres enfans attendaient son retour.

Or, comme je le sais d'une humeur inquiète,
Sitôt que je le vis, je détournai la tête
Et me cachai derrière une touffe de lis;
Mais lui, venant à moi d'un air grave: — O mon fils!
Me dit-il, quand les fleurs où tu te réfugies
Seraient, par le pouvoir de certaines magies,
Plus hautes sur leur pied qu'un cèdre du Liban;
Quand la feuille attachée à leur calice blanc
Se déploierait dans l'air plus large et plus épaisse
Cent fois qu'il ne convient aux lis de cette espèce,
Je t'aurais néanmoins découvert, ô mon fils!
Car bien avant mes yeux mon cœur t'avait surpris.
Tu vas croire peut-être ici que je plaisante,
Mais il en est de toi tout comme d'une plante:
Quand je sais qu'elle habite un champ que je parcours,
Elle a beau se cacher, je la trouve toujours.
Et s'il est ici-bas des hommes que j'évite,
Des fous dont le discours maussade et parasite
Aux ailes de mon ame est une lourde glu,
Il en est, Dieu merci, d'autres dont le salut
M'est cher et gracieux, et la parole douce
Comme la fraîche odeur d'une plante qui pousse;
Et tu peux désormais, ô mon jeune voisin!
Te compter dans ce nombre, et me donner la main.

Voici bientôt un an que j'ai vu ton visage
Pour la première fois: selon mon vieil usage,
J'étais cette nuit-là descendu dans le champ
Voir si toutes mes fleurs dormaient profondément
Au lieu de converser avec la lune oisive,
Ce qui, pendant l'été, malgré moi, leur arrive,
Et souvent me les tue ou leur flétrit le teint.

Et comme je rentrais au lever du matin,
En étendant le bras pour tenter la rosée,
Je te vis, ô mon fils! debout à la croisée;
Tu regardais mes fleurs qui ployaient sous le vent
Et penchais un front triste, et suivais en rêvant
Les ondulations de leur tige assoupie.
Certes, je n'aime pas qu'un étranger m'épie,
Je hais les curieux dans l'ame, et suis jaloux;
Mais tu les regardais avec des yeux si doux,
Ton amour me parut si frais et si sincère,
Tu semblais tant rêver en elles de mystère,
Et lire dans le sein de leur calice blond
Tant de choses d'un sens merveilleux et profond,
Dont au livre de l'homme aucune n'est écrite,
Qu'il me sembla voir Faust penché sur Marguerite,
Et contemplant avec une dévote ardeur
Ce sein qui s'agitait au vent de la pudeur,
Et les rideaux de lin, et le beau Christ d'ivoire,
Et ravi dans le ciel par la douce mémoire
De cet homme inquiet par un enfant charmé,
Au lieu de te haïr, jeune homme, je t'aimai.

Et depuis cette amour que pour toi j'ai sentie,
S'est encor, je l'avoue, augmentée en partie,
Quand je t'ai vu courir par les bois et les prés
Après les belles fleurs et les boutons dorés.
Cependant ne crois pas, désormais, que j'ignore
Que cette amour chez toi n'est pas complète encore.
Je sais, mon jeune ami, que vous aimez les fleurs
Moins pour leur chaste robe et leurs fraîches couleurs,
Et leur grace pudique, et leur beauté native,
Que pour l'amour charmant d'une vierge pensive
Que vous glorifiez dans toutes vos chansons,
Et que si les beaux lis et les fleurs des buissons
N'avaient que leurs parfums pour payer votre peine,
On ne vous verrait pas si souvent dans la plaine.

N'importe! cet amour capricieux et vain
Qui, pareil au serpent entoure dans ton sein
L'amour pur et fécond de la belle nature,
Finira par tomber comme une grappe mûre;
Et celui-là tout seul réchauffera ton sang;
Et tu deviendras fort, vigoureux et puissant;
Et tu seras alors mon fils et mon élève;
Et quand tu passeras, tu sentiras la sève
Murmurer dans la tige, et les herbes grandir;
Et tu ne verras rien flotter ou resplendir,
Ou voler dans l'espace, ou couler sur la terre,
Sans en savoir bientôt la force et le mystère;
Et sous l'épais manteau toujours levé pour toi,
Tu surprendras la vie, et la force, et la loi;
Et quel que soit enfin l'objet où tu t'inclines,
Un caillou de la grêve, une fleur des collines,
Un morceau de cristal, une pierre, un lézard,
Il te sera soumis dès le premier regard;
Et grace à cet amour, tu pourras sans obstacles
Pénétrer désormais dans tous les tabernacles,
Et dans le moindre objet de ton attention
Découvrir la lumière, et la vie, et le son;
Et tu pourras alors vêtir ma grande robe
Et t'appeler docteur, et te lever à l'aube
Pour visiter le champ que je t'aurai laissé.
Toutes les belles fleurs te diront: Mon fiancé!
Car tu n'auras pas l'air encor d'être leur père
Comme moi qui suis grave et maussade et sévère,
Et souvent les arrose avec un front chagrin.
Vois-tu, mon doux ami, quel avenir serein,
Quel astre à l'horizon se lève sur ta vie!
Tu règleras le pré selon ta fantaisie,
Et lorsque tu voudras accroître encor ton bien,
Tu pourras, s'il te plaît, joindre ton champ au mien,
Rien qu'en faisant tomber le mur qui les sépare.
Tu porteras alors une double tiare
Et peindras ton manteau de nouvelles couleurs,

Car tu gouverneras deux familles de fleurs.
Mon champ, je le désire et je le sollicite,
Sera toujours planté de reines Marguerite;
Tu pourras, si tu veux, semer le tien de lis,
Car je sais que ces fleurs te sont chères, mon fils,
Et que ton ame douce est comme une prairie
Où naissent à l'envi ces tiges de Marie.
Tu sèmeras ton champ de beaux lis glorieux,
Et ce sera, le soir, charmant et curieux
De voir ces jeunes rois couronnés en Judée
Dans le petit jardin, sitôt après l'ondée,
A l'heure où le soleil plonge vers le couchant,
Causer d'amour avec les reines de mon champ;
Et les pâles rayons des étoiles timides,
Se croisant au hasard dans les herbes humides,
Comme des pages blonds iront porter les mots
Que les rois chanteront aux reines de l'enclos :
« Belle dame, mon roi vous supplie et vous aime,
Et demande un fleuron de votre diadème
En échange des flots de cinname et d'encens
Qu'il dépose à vos pieds et vous donne en présens,
Comme firent jadis les rois de la légende. »
Et la reine, aussitôt émue à cette offrande,
Enverra sans retard à son royal amant
Un joyau sur son front tombé du firmament.

A ces heures de nuit, où sous les tièdes brises
Les herbes et les fleurs qui te seront soumises
Chanteront dans le pré leur cantique d'amour,
Lorsque reines et rois se seront fait la cour,
Lorsque les lis ployés rêveront à leur dame,
Alors, ô mon enfant! cueille au fond de ton ame
Cette petite fleur que j'y sème à présent,
Et pense au vieux docteur endormi dans le champ.
Pense aux rayons éteints, pense aux roses fanées;
Et si le souvenir de mes vieilles années,

Dans ton ame fidèle éveille quelque émoi,
Confie au vent du soir une larme pour moi;
Et cette larme-là ne sera pas perdue,
Et saura bien trouver, à travers l'étendue,
Ce qui du vieux docteur en ce temps restera;
Et si je suis étoile, elle resplendira
Comme une blanche perle en mon vase superbe.
Si je ne suis, hélas! que millet ou brin d'herbe,
En recevant sur moi cette larme du cœur,
Je me croirai, mon fils, arbuste ou grande fleur,
Et je la porterai comme un lis sa couronne;
Et si je la conserve au moins jusqu'à l'automne,
Cette larme d'un cœur pur et reconnaissant,
Je ne me plaindrai pas des affronts du passant.

Écoute, prends ma clé, jeune homme, et s'il t'arrive
De vouloir contempler ce que la foule oisive
Méprise hautement et raille sans conseil,
Entre dans mon jardin au coucher du soleil;
Surtout garde-toi bien de folle inquiétude,
Entre comme un ami que je vois d'habitude,
Et pour qui dans mon champ il n'est rien d'étranger;
Ose aborder mes fleurs et les interroger,
Et tu verras bientôt que ces fleurs, quoique reines,
Ne sont dans leurs palais ni fières ni hautaines,
Comme on le pourrait croire à des signes divers.
Car s'il leur arrivait de prendre de grands airs
Avec ceux que j'honore et compte en ma famille,
Je les humilirais d'un coup de ma faucille.
Viens visiter mon champ, tu nous dois bien cela,
Car mes petites fleurs te connaissent déjà,
Et m'ont parlé de toi bien souvent dans leur vie,
Et je dois t'avouer qu'elles brûlent d'envie
De voir l'étudiant qu'elles ont pour voisin
Et dont la lampe veille ainsi jusqu'au matin;
Car elles ont souvent épié ta fenêtre,

Et bien des fois, du soir à l'aube qui va naître,
Suivi comme une étoile en son cours régulier
Ta lampe de travail, ô mon jeune écolier!

Or, comme il finissait ces étranges paroles,
Je le vis tout à coup s'entourer d'auréoles,
Et les fleurs de sa robe, et les fleurs de sa main
Se mirent à grandir sur le bord du chemin,
Et s'unirent bientôt ensemble de manière
A former sur son corps un buisson de lumière.
Et sur ces tiges d'or et ces ardens rameaux,
Je vis de toutes parts accourir des oiseaux
Qui battirent de l'aile, et d'une voix sonore
Chantèrent leurs amours, le printemps et l'aurore,
Et tous ces gais refrains que dans l'air embrasé
Murmurent les oiseaux quand leur plume a poussé.
Et, comme je suivais l'étrange comédie,
Les uns ayant chanté selon leur fantaisie,
Les autres resplendi de bizarres façons,
Tout disparut, oiseaux, lumières et buissons.
Chaque fleur prit alors sa forme naturelle,
Chaque petit oiseau ployant le cou sous l'aile,
S'endormit jusqu'à l'aube, et mes regards troublés
Suivirent le docteur dans le sentier des blés.

III.

Sitôt que du jardin j'eus franchi les limites,
J'entendis s'éveiller les reines Marguerites,
Et ce furent bientôt de bizarres concerts,
Mêlés de gais saluts et de propos amers;
Mon nom courut alors de calice en calice,

Et certaines, à qui j'avais rendu service,
Sans le savoir peut-être et sans m'en souvenir,
Se mirent à chanter comme pour me bénir.

« Salut, jeune amoureux! parle donc, qui t'appelle
En ce petit jardin où ta dame n'est pas?
Tu ne sais nous aimer, jeune homme, que pour elle,
Et lorsque de son front nous tomberons, hélas!
Tu viendras dans le champ, sitôt l'aube nouvelle,
Cueillir les autres fleurs, et tu nous oublîras. »

Mais toutes n'avaient pas tant de charme et de grace,
Et plusieurs que d'abord, aux rides de leur face,
A leurs mentons barbus, au bizarre patron
De la coiffe de lin qui recouvrait leur front,
Je reconnus, lecteur, pour de dévotes filles,
Sitôt que je parus, croisèrent leurs mantilles,
Et remuant les doigts, pâles, clignant des yeux,
Marmottèrent des mots d'un sens mystérieux,
Des mots dits d'une voix chevrotante et grossière,
Et pareille à la voix dont une filandière
Ameute le quartier contre un jeune étourdi
Qui, pendant qu'elle dort à l'ombre de midi,
S'approche de sa chaise, et sans façon embrouille
Les fils de son rouet et ceux de sa quenouille.

Et mon nom, en courant, comme une goutte d'eau
Prenait dans chaque fleur quelque reflet nouveau.

Pourtant je m'aperçus, un peu tard, qu'à mesure
Qu'elles me regardaient fixement, leur murmure
Devenait moins flatteur et leur parler moins doux;
C'étaient des mots en l'air indiscrets et jaloux,

Qui maintenant couvraient toutes voix bienveillantes,
Et quoique nous n'eussions pour témoins que des plantes,
Et des lézards couchés sur des gazons touffus,
Je me troublai, lecteur, et devins tout confus.
N'auriez-vous que douze ans, et votre chevelure
Serait-elle aussi vierge, aussi blonde, aussi pure,
Que celle des enfans qui vinrent vers le Christ;
Auriez-vous la candeur d'un vieillard qui rougit,
Et tous les purs trésors d'un cœur de jeune fille;
Quand une chaste fleur que la rosée habille
Et qui vient de s'ouvrir sous l'haleine de Dieu,
Se met à vous railler, jeune homme, elle a beau jeu.

Toutes les fleurs du pré d'une voix haute et franche
Parlaient comme le soir les oiseaux sur la branche.
Et comme pour sortir de ce lieu de rumeur,
Je cherchais à gagner la maison du docteur,
Dont je voyais la lampe à travers la croisée,
Une fleur s'éleva sur sa tige élancée,
Et me dit: « Le docteur est en travail ce soir,
Et ce n'est que demain que tu le pourras voir,
Ainsi, reste avec nous jusqu'à ce qu'il descende. »
— Mes sœurs, écoutez-moi, dit une autre plus grande,
Et qui sous mes regards se balançait aussi,
Puisque l'étudiant passe la nuit ici,
Il faut l'interroger afin qu'il nous apprenne
Laquelle est entre nous la marguerite reine,
Que le poète au champ a cueillie un beau jour
Pour lui donner le cœur de Faust et son amour.

« Écoute, tu vas voir un merveilleux prodige,
Chacune d'entre nous, se levant sur sa tige,
Va se montrer à toi dans toute sa beauté
Avec le diadème, et le sceptre enchanté,
Et la tunique molle et flottante, et les voiles

Radieux qu'elle tient de ses sœurs les étoiles.
Chacune va chercher les vêtemens de lin
Que le brillant soleil, son père souverain,
A tissus des rayons des plus pures lumières
Pour les heureuses nuits des noces printannières,
Et que Margaritus, maître des belles fleurs,
Selon sa fantaisie a peints de cent couleurs.
Nous allons toutes prendre, au fond de nos cassettes,
Les riches diamans avec les bandelettes,
Les joyaux de cristal, et de perle et d'or fin,
Dont nous avons coutume, à la lune de juin,
De parer nos cheveux, ainsi que les génies,
Pour aller visiter les molles fantaisies
Et les rêves charmans du bel enfant vermeil
Dont un petit lézard protége le sommeil.
Puis nous défilerons sous tes yeux en silence,
Jeune homme, et tu diras, selon ta conscience,
Laquelle parmi nous descend en ce jardin
De cette douce fleur, qu'un poète au matin
Est venu prendre au champ de la belle nature,
Pour en faire une blonde et chaste créature,
Une vierge, un enfant gracieux et charmant,
Plein de bonté naïve et de pur dévoûment,
Qui, dans ses plus beaux jours, se souvenait encore
Du sillon dans lequel elle était près d'éclore,
Et fut toujours pieuse envers ses humbles sœurs,
Au point que sur le soir, dans les gazons en fleurs,
Lorsqu'en se promenant aux lueurs de la lune,
Sur le bord du sentier elle en remarquait une
Qui paraissait la suivre avec des yeux jaloux,
Elle ne tardait pas à quitter son époux,
Et venait un instant s'arrêter auprès d'elle,
Et lui parler tout bas, cette vierge fidèle! »

La marguerite bleue aussitôt se leva :
On eût dit, à la voir, la reine de Saba

Traversant son palais pour monter sur le trône.
Elle avait à son front une double couronne
D'hyacinthe et d'opale, et pour tout vêtement
Portait un manteau bleu comme le firmament.
Ses beaux pieds nus et blancs, comme un lis de Marie,
Foulaient, sans la ployer, l'herbe de la prairie,
Et de ses longs cheveux, embaumés de senteur,
Qui la couvraient ainsi dans toute sa hauteur,
S'exhalait par instans une clarté sonore;
Et quand elle passait, les oiseaux de l'aurore,
Admirant la beauté de son front virginal,
Se mettaient à chanter le réveil matinal.

Belle reine, je vous admire:
Si j'avais l'encens et la myrrhe,
Le cinname et le romarin,
Je les brûlerais tout de suite
Pour honorer votre mérite;
Mais vous n'êtes pas Marguerite,
La chaste sœur de Valentin.
Faust ne serait que votre page,
Ce n'est pas l'amour, c'est l'hommage
Que commande votre renom.
Que faites-vous dans ce vallon
Où vous vous êtes attardée?
Il vous faut un roi de Judée.
Allez, votre place est gardée
Sur le trône de Salomon.

Vinrent après la jaune, et la rose, et la verte,
La reine Élisabeth et la princesse Berthe,
Et l'infante Christine avec toute sa cour;
Et toutes devant moi défilaient à leur tour
Et traversaient le champ, hautaines et sévères,
Et rendant le salut à peine aux primevères,
Qui, les voyant passer, dans l'air humide et frais
Secouaient leur clochette et leurs parfums secrets.

L'une avait la couronne et l'autre la tiare;
Mais pour l'homme profond qui médite et sépare
Le travail des humains de l'œuvre du soleil,
Et voyant une reine en son grand appareil,
Reconnaît, aux lueurs de sa robe empourprée,
Si c'est la main de l'homme ou Dieu qui l'a sacrée.
Il était, ô lecteur! bien facile de voir
Que les manteaux flottans de ces reines du soir
Avaient été plongés avec persévérance
Dans la cuve d'airain de l'humaine science,
Où toute chose perd son beau lustre natal,
Et que les cent fleurons de leur bandeau royal,
Les perles, les rubis, les vertes émeraudes,
Sous la vive morsure et les étreintes chaudes,
Et les ardens baisers de la lime de fer,
Avaient pu, pour un temps, gagner un teint plus clair,
Et s'enrichir aussi de belles ciselures,
Au point de mieux parer les blondes chevelures
De ces reines du champ, mais pour l'éternité
Perdu la sainte flamme et la fécondité.

La Marguerite du poète
N'a pas de couronne à sa tête;
Tout au plus si les jours de fête
Elle met un épi de blé.
Elle va seule par la ville,
Porte au puits sa cruche d'argile,
Rentre à la maison, coud et file,
Et chante le roi de Thulé.
Mais vous, vous avez dès l'aurore
Trouvé, tout en venant d'éclore,
La couronne en votre berceau.
Vous êtes faites à la gloire:
Ce n'est pas vous que la mémoire
De l'écrin trouvé dans l'armoire
Éveille la nuit en sursaut.

La violette alors s'avança toute seule.
Or, celle-là branlait une tête d'aïeule,
Et sur un roseau frêle, étrangement taillé,
Soutenait, en marchant, son corps faible et ployé.
Et les brins d'herbe verts, debout dans la prairie,
Voyant son air malin et sa face amaigrie,
Se parlaient à l'oreille et riaient aux éclats;
Et la duègne alors les foulait sous ses pas,
Ou leur brisait le front d'un coup de sa béquille;
Et c'était curieux de voir la vieille fille
Sans cesse s'arrêter en ce petit enclos,
Tantôt pour réprimer les insolens propos
Des gazons étourdis et des petites plantes,
Tantôt pour admirer les poses indolentes
D'un jeune lis penché sur une goutte d'eau,
Et qui semblait heureux de se trouver si beau.

Rentre, duègne, dans ta serre;
La fraîcheur qui mouille la terre
Est fatale pour tes vieux os.
Rentre, duègne, rentre vite
Sous la coupole qui t'abrite,
Tu n'es pas non plus Marguerite.
Mais si tu veux, à tout propos,
Jouer un rôle en ce poème,
Dépouille-moi ce diadème,
Et rougis de vin ton front blême,
Et tu seras Marthe soudain;
Et tu pourras, vieille boîteuse,
Redevenir entremetteuse,
Comme tu l'étais sur ta fin,
Et le dimanche, après l'office,
Avec le diable, ton complice,
Causer d'amour dans le jardin.

Alors il se passa la plus étrange scène :
Tous les petits serpens du bois et de la plaine,

Qui s'étaient à mes pieds de bien loin rassemblés,
Se mirent à bondir sur les gazons mouillés,
Et secouant dans l'air leur crête rouge et bleue,
Et les clochettes d'or qui pendaient à leur queue
Crièrent aussitôt en leurs convulsions :
C'est Marthe! la voilà, nous la reconnaissons.
Salut! Marthe, salut! tante de la vipère,
Salut! fille d'amour de Satan, notre père.

Pourtant loin de la foule, et du rire et des bruits,
Sur une terre humide et qui bordait le puits,
Croissait dans le gazon une fleur isolée,
Une charmante fleur qui passait sa veillée
A causer simplement avec un doux rayon,
Qui semblait lui parler de végétation
Plus encor que d'amour et de ces choses vaines
Dont la lune entretient les belles fleurs des plaines.
Or, la vierge écoutait avec humilité
Le chaste gardien assis à son côté,
Et ce qu'il lui disait du vent et de la pluie;
Et prête à s'endormir sous l'herbe épanouie,
Elle semblait attendre, avant de se ployer,
Que le petit rayon eût rejoint son foyer.
O Rembrandt! ô Durer! peintres des cathédrales,
Vous avez fait des saints à genoux sur les dalles,
Dans leurs chasubles d'or enfermés et priant
Sous un rayon de feu qui leur vient d'Orient;
Des saints canonisés, qui, dans l'extase ardente,
Ont une piété moins douce et moins touchante,
Et dont les blonds cheveux, entourés de clarté,
Répandent moins l'odeur de la virginité,
Que cette douce fleur si naïve et si blanche,
Qui, sans savoir si c'est jour de fête ou dimanche,
Et se laissant aller au penchant naturel,
D'un œil mélancolique interroge le ciel.

Oh! de ta couche immaculée,
Marguerite de la vallée,
Lève-toi, ma sœur, lève-toi.
Voici Pâque, on sonne matine;
Mets ta croix d'or sur ta poitrine,
Et cours vite chez ta voisine :
Déjà la rue est en émoi.
Viens, jeune fille d'Allemagne,
A ces reines de la campagne
Montrer ton sang pur et vermeil;
Et leur faire voir, ma petite,
Que toi seule es la Marguerite
Des poètes et du soleil.

La vierge blonde alors suspendit sa prière,
Et dans un frais rayon de tremblante lumière
Bientôt elle sembla grandir, mais à regret.
Et, pareille à l'enfant que l'on rappellerait
Du monde où son esprit dans le rêve s'envole,
Pour lui dire qu'il faut s'en aller à l'école
Et que l'heure a sonné des pédantes leçons,
Long-temps elle marcha triste sur les gazons;
Et je la reconnus à son air, c'était elle,
C'était la Marguerite, adorée, immortelle,
La maîtresse de Faust, la sœur de Valentin,
Celle qui se réveille en chantant le matin,
Qui croit à Jésus-Christ, aux anges, au mystère,
Aux étoiles du ciel, aux roses de la terre,
Aux longs regards des yeux, aux paroles du cœur,
A la vie éternelle, à l'amour, au bonheur,
A tout enfin, hormis au mal qui la conseille,
Et marche à ses côtés et lui parle à l'oreille.

Sitôt qu'elle eut remis son vêtement de lin,
Et dans ses blonds cheveux arrangé sa cornette,
Elle courut pieds nus sur le pré du jardin,

Appelant Henry Faust d'une voix inquiète;
Et lui ne venant pas, lorsqu'elle eut appelé,
Elle alla le chercher dans les épis de blé,
Et toujours, pauvre enfant! plus triste et plus craintive,
Ayant gagné le puits, s'assit près de la rive,
Et demeura long-temps immobile et sans voix.
Lasse enfin de pleurer, pour calmer son supplice,
Elle ouvrit tristement, avec ses jolis doigts,
Les odorantes fleurs dont le chaste calice
Au tomber de la nuit s'était déjà fermé,
Leur disant : Parlez-moi de Faust, mon bien-aimé;
Et vous, acacias, qui voyez dans la plaine,
L'avez-vous vu passer là-bas, sur le chemin?
Allait-il me chercher encore à la fontaine?
Est-il venu ce soir? reviendra-t-il demain?
Et les acacias, et les fleurs de la rive,
Chantaient en s'éveillant : « Comme la brise est vive!
Comme le vent, ce soir, souffle dans nos rameaux!
Bénis soient le silence et le divin repos!
Que me fait le passant qui traverse la plaine,
Pourvu que le soleil vienne à l'aube prochaine,
Et qu'un vent aussi pur dans un ciel aussi bleu
Porte, quand je mourrai, mon dernier souffle à Dieu? »

Et Marguerite alors courba son front modeste;
Et puis, ayant vécu pour répandre le reste
Des pleurs que dans son ame elle avait conservés,
Elle sentit sa vie et son rêve achevés.

Et je me dis alors : « Quelle goutte de pluie,
Quel rayon de soleil te rendra, mon enfant,
Cette fraîcheur sereine et cet air confiant
Qu'hélas! tu viens de perdre en rentrant dans la vie,
Pour y trouver encore un souvenir amer,
Un nom doux et fatal, une triste pensée,

Et qui doit, dans le sein de ta tige épuisée,
Marguerite, habiter, désormais comme un ver.
Or, comme j'invoquais pour la belle innocente
Les bénédictions de l'aurore naissante,
Le vieux Margaritus tout à coup m'aborda.
Je détournai les yeux. Il était ce jour-là
Vif comme le matin, gai comme l'alouette.
Mon enfant, me dit-il, c'est aujourd'hui ma fête,
Et je veux te donner, à cette occasion,
La fleur qu'il te plaira de choisir sans façon.
Vois comme sous tes yeux la terre en est couverte.
Veux-tu la reine bleue, ou la blanche, ou la verte,
Ou celle dont le sein de pourpre est tacheté?
Parle-moi sans scrupule et sans timidité.
Dis-moi son nom, sa robe, ou bien son diadème,
Et j'irai dans le champ te la cueillir moi-même.
— Je te laisse, docteur, les reines de ce pré,
Qu'elles gardent la pourpre et le bandeau doré,
Et demeurent long-temps florissantes et belles :
Pour moi, je le souhaite; et ne me sens pour elles
Aucun amour sincère, aucun profond désir;
Et puisque tu veux bien me donner à choisir,
J'emporte cette fleur, qui, là, dans ta prairie,
Penche une tête, hélas! si pâle et si flétrie.
Regarde, la rosée et la lumière en vain
Mouillent sa tempe aride et réchauffent son sein,
Et s'empressent autour ainsi que deux servantes;
Elle s'en va mourir, et les fleurs que tu vantes
N'ont pour elles ni pleurs, ni soupirs, ni regrets.
Donne-moi cette fleur des prés et des forêts;
Elle ne sera plus peut-être tout à l'heure.
Je la prends, n'est-ce pas? Autant vaut qu'elle meure
Là haut, sur ma fenêtre, en me parlant tout bas,
Qu'ici, dans ton jardin, où chacun lui fait honte,
Où les reines! hélas! ne la comprennent pas,
Où le plus mince épi, la moindre herbe qui monte,
Se croit, le soir, en droit de lui demander compte....

Où toi-même, docteur, la foules sous tes pas. —

Le docteur ne savait ce que je voulais dire,
Et c'était un mystère insondable pour lui
De me voir préférer un brin d'herbe flétri
Aux merveilleuses fleurs de son étrange empire.

Enfin, haussant l'épaule, il sourit de pitié,
Disant : « Pour celle-là, tu pouvais bien la prendre. »
Et sa mine sévère alors me fit entendre
Que j'avais désormais perdu son amitié.

Il s'éloigna de moi sans regret ni colère,
Reprit son arrosoir renversé sur les buis,
Alla, tout en chantant, le plonger dans le puits,
Et revint à ses fleurs sans me regarder faire.

Depuis ce jour, trois mois sont déjà révolus;
Il faut qu'il me conserve une vive rancune,
Car, lorsque dans les champs, aux clartés de la lune,
Parfois je le rencontre, il ne me parle plus.

HENRI BLAZE.

PASSAGE DES ANDES

EN HIVER.

. . . . La rive gauche du torrent n'offrait plus de sentier praticable à nos mules; un roc perpendiculaire s'élevait en face de nous, et c'était le dernier pas avant d'arriver à la région des neiges. Peut-être pouvait-on faire quelques milles de plus sur le bord opposé; mais comment franchir cette rivière encaissée, qui mugit et bouillonne à travers d'énormes pierres détachées de siècle en siècle du sommet des montagnes. Le vieux guide hasarda le passage; il s'élança courageusement dans l'eau, emporté par la force du courant, ballotté au milieu des blocs de granit, jusqu'à ce que, sa mule venant à heurter contre un de ces écueils, ils firent tous les deux un plongeon, et se trouvèrent rejetés contre la rive d'où ils étaient partis. Pedro secoua ses habits mouillés, marmota quelques imprécations, et entassa des broussailles sur le feu pour se sécher à loisir. Une seconde tentative fut faite par le courrier, mais sans plus de résultat. Il était donc décidé que nous devions commencer à marcher à pied.

Bien qu'on s'y attendît d'un instant à l'autre, cette nouvelle nous plongea dans un grand découragement. Excepté quelques

laderas lisses et verticales, la teinte monotone de l'hiver couvrait toute l'étendue de ce défilé, qui monte, monte toujours, revêtu d'abord de deux ou trois pieds de neige, et se prolongeant jusqu'à ces glaciers effrayans qu'un soleil terne et pâle semble polir encore. On ôta les charges des mules; tout cela fut entassé sur le bord de la rivière; le postillon, sans attendre davantage, rassembla sa *tropilla*, fit retentir les échos du claquement de son fouet, et prit congé de nous; les animaux fatigués se roulèrent sur le sable, broutèrent à la course quelques poignées d'herbe verte, et disparurent au grand trot à travers ces sentiers tortueux et difficiles où nous les suivîmes long-temps du regard.

Quand on nous eut retiré, pour ainsi dire, les seuls moyens de communiquer avec les habitations, ces mules patientes et fortes dont le pas soutenu égaie l'âpre solitude des montagnes, je compris alors toute l'étendue de notre isolement, et combien de fatigues devraient être endurées avant d'arriver au port : ces bagages, ces provisions, qui à eux seuls faisaient la charge de huit mules, il fallait les répartir entre nous six, et porter tout cela sur nos épaules jusqu'aux portes du Chili.

Je levais les yeux vers ces montagnes si hautes, si menaçantes, où le regard le plus perçant n'aurait pu découvrir un sentier battu. Dans la belle saison, toutes ces routes sont libres; les voyageurs, réunis en caravanes, franchissent à cheval, dans l'espace de quatre jours, la triple chaîne des Andes : c'est une partie de plaisir; des vivres abondans, un climat tempéré, à peine de loin en loin un passage difficile, et des troupes d'*arrieros* qui se rencontrent là comme des personnages placés exprès pour animer un paysage trop sévère; mais quand la Cordilière est fermée, quand on est réduit à de maigres provisions de viande sèche, quand on porte soi-même la bride et la selle, qu'on s'est fait bête de somme, et qu'un froid excessif vient redoubler ces misères, oh! alors, la position n'est plus la même; il y a toute la différence d'une promenade à un trajet pénible et dangereux.

Chacun prit la charge qui lui revenait, et on distribua les peaux de moutons pour en faire des *tamangos*, sorte de chaussures taillées en forme de bottes, le poil en dedans, passant sous le pied et liées au-dessous du genou; on recouvre le tout d'une espèce

de soulier nommé *ojota,* qui n'est autre chose qu'un cuir grossièrement découpé. Sans ces précautions indispensables, les pieds, toujours enfoncés dans la neige, ne tarderaient pas à se geler. Ces accidens ne sont que trop communs; quand l'armée libératrice de Buenos-Ayres vola courageusement au secours des *Chilenos* à travers les Andes glacés, bien des soldats perdirent leurs jambes dans ces montagnes; et l'on voit aujourd'hui ces vieux guerriers, portant encore l'uniforme de la *patria,* se traîner à genoux dans les rues, réduits à demander l'aumône aux passans, et le plus souvent aux étrangers. Si l'on joint à ces chaussures embarrassantes le poncho de laine très ample, le mouchoir noué sous le menton, la ceinture de cuir, le couteau, les *alforjas* bien garnies, une paire de *chifles* pleines de vin, on aura l'idée complète de ce bizarre accoutrement, le plus lourd, le plus gênant dont on puisse s'affubler, pour faire une traversée où le moindre faux pas coûterait la vie.

Enfin, après avoir battu du pied et secoué sur nos épaules les charges disposées tant bien que mal, nous tirâmes d'une petite grotte des bâtons placés là pour le service des voyageurs. Une fois ce roc gravi, nous ne devions plus fouler la terre ferme avant d'apercevoir les premiers bosquets du Chili. Les guides devenaient indispensables, surtout le vieux Pedro, qui s'est tellement identifié avec les montagnes, que son langage, ses manières n'appartiennent plus à aucun peuple; ce n'est ni un Chilien ni un *Cuyano,* c'est l'homme de la *Cumbre,* du sommet des Andes. Que de voyageurs il a escortés dans sa vie qui aujourd'hui sont dispersés sur toute la surface du globe! Mais lui ne sort pas de la Cordilière, il ne franchit jamais ses limites, et regarde en pitié les vertes plaines de Mendoza, les ravissantes vallées de Santa Rosa, comme des eaux trop calmes où chacun peut se diriger soi-même : dans ces gorges encaissées où l'on respire à peine, où l'on est si étrangement dépaysé, lui seul est à son aise; ces précipices lui sont connus depuis l'enfance; il se trouve dans son élément.

Nous étions alors assez élevés au-dessus de la rivière; le mugissement des flots ne nous arrivait plus que comme un écho lointain. La neige tombée du haut des montagnes formait çà et là de larges sillons, semblables à des talus de fossés : le terrain, fortement incliné, rendait notre marche difficile; nous allions, en glis-

sant à chaque pas, sur une glace raboteuse; déjà notre petite troupe se divisait en avant-garde, en gros d'armée et en traînards : ces derniers étaient les deux péons chargés de nos bagages, jeunes gens de la vallée de San Juan, mineurs inoccupés qui se rendaient à Coquimbo pour chercher du travail,

Notre gîte pour la nuit était fixé à la *Cueva del Pellon rajado,* où, pendant un des plus terribles ouragans du mois de juin, deux hommes avaient péri de froid et de faim. Cette histoire, racontée très en détail par mes compagnons, était peu propre à relever le courage d'un Européen; mais nous cherchâmes en vain l'entrée de cette fatale caverne : l'intensité de la gelée avait détaché le roc de la montagne, elle n'existait plus. Ainsi la *Cueva* maudite n'avait pas survécu long-temps aux victimes qu'elle avait si mal abritées; dans quelques années, la mort des deux voyageurs prendra place parmi les nombreuses chroniques de la Cordilière; leurs ombres viendront errer sur les débris ruinés de la grotte, et demander des prières aux passans.

Reprenant donc tristement notre route, nous gravîmes presque sur les genoux un monticule en pain de sucre, qu'on eût pu croire formé entièrement par la neige : là se trouve une autre caverne. Il était nuit; tous les briquets étincelèrent en même temps. C'était à qui ferait flamber le premier les branches sèches, laissées là depuis un an peut-être. Nous avions grand besoin de repos; nos mains étaient engourdies, nos pieds froids et humides : en moins de deux minutes l'eau bouillait, et nous humions le *maté* avec délices. C'est quelque chose qui tient le milieu entre boire et fumer : dans nos pays on ne peut guère apprécier le maté; mais après avoir galopé pendant toute une journée, ou marché péniblement à travers les montagnes dans la neige, quand on est trop las pour pouvoir manger encore, et trop exténué pour attendre le *puchero,* ce breuvage humé lentement ranime par degrés l'estomac affaibli; le feu brûlant allumé dans la poitrine par une excessive fatigue s'apaise peu à peu; on se sent renaître; accroupi autour des flammes, la tête dans ses mains, les mains sur ses genoux, on se laisse aller au vague de ses pensées, et avec un peu d'eau versée de temps en temps dans la calebasse, on prolonge indéfiniment cette innocente ivresse. Les habitans de ces contrées

ont compris à leur manière et traduit par cette herbe précieuse la volupté du café, du thé, de l'opium ; avec un *matecito* ils se passent de tout, endurent la faim et la soif. Quiconque a vécu avec les Gauchos pourra dire quelle joie extatique, quelle béatitude se révèle sur leurs visages graves et sévères, quand ils pressent dans leur bouche la bombille de roseau. Les Chiliens, moins vagabonds et plus causeurs, en sont si avides, que, dans les fermes de la vallée d'*Aconcagua* où je m'arrêtai pour demander du lait, les paysans refusaient d'accepter des réaux d'argent, en me suppliant de leur faire cadeau d'une poignée d'*yerba*.

Pendant ce temps, le *charque* rôtissait sur les braises : les bagages étaient symétriquement disposés dans cette grotte étroite où nous avions à peine assez d'espace pour nous alonger tous. A nous voir ainsi, misérablement vêtus, taillant avec nos longs couteaux dans un morceau de viande sèche et coriace, et réfugiés dans cette caverne solitaire, au milieu de rocs inaccessibles, on nous eût pris pour des bandits rapportant au gîte du soir le butin de la journée. Pour moi, seul Européen au milieu de ces hommes plus ou moins identifiés ave. la vie du désert, je me trouvais étrangement isolé. Personne à qui parler ; point de ces conversations intimes et consolantes, toutes d'épanchement, qui préparent si doucement au sommeil : le courrier seul était bon et affectueux ; on lisait sur sa physionomie la résignation d'un homme qui s'est voué aux plus rudes, aux plus périlleux travaux, pour soutenir une nombreuse famille.

Là au moins nous n'avions à redouter ni *Salteadores*, ni *Montoneros* ; mais une autre inquiétude venait troubler notre repos : cette grotte paraissait encore assez solide, il n'y avait pas d'apparence qu'elle s'écroulât prochainement, et cependant de petites pierres se détachaient de la voûte à toute minute ; leur chute était si fréquente, que nous étions alternativement éveillés en sursaut, et parfois elles tombaient sur le visage assez brutalement pour arracher aux péons de ces vigoureuses exclamations si ronflantes en espagnol.

Les gens accoutumés à dormir en plein air contractent, comme les chevaux, ces habitudes matinales, cet instinct merveilleux qui les tient debout une heure avant l'aurore. Pedro n'était pas homme à se laisser surprendre par la teinte blanche du matin ; nous étions

déjà tous prêts, chargés et équipés exactement comme la veille, dès qu'il fit assez jour pour se conduire. Des condors, attirés par l'odeur de notre repas, venaient des pics les plus escarpés de la grande chaîne se poser en sentinelles sur les rocs voisins. Leurs larges ailes semblaient s'agrandir encore à la lueur douteuse du crepuscule; ils nous suivaient en décrivant un vaste cercle, de lentes spirales, dont nous étions le centre, comme s'ils eussent guetté une proie certaine. Cela nous donnait à songer quelle est la fin inévitable des malheureux qui ne peuvent atteindre l'autre côté des Andes.

Une troupe de plusieurs centaines de *guanacos* se montra dans l'éloignement. Communément ils descendent chaque soir vers les basses terres pour y chercher leur nourriture, mais il était évident que ceux-ci avaient passé la nuit dans cette vallée, tellement pleine de neige, que les buissons même ne s'apercevaient plus. A mesure que nous approchions, la troupe se mettait à défiler lentement, au petit pas, par deux ou trois, occupant ainsi l'espace de plus d'un mille; le gros de la bande se déroulait peu à peu comme une ligne de sonde entraînée par le plomb. Un seul prit une route diamétralement opposée, et se dirigea vers nous, la tête haute, flairant sans doute l'ennemi qu'il ne distinguait pas : nous nous écartâmes pour le cerner, et le contraindre à se jeter dans la rivière, quand tout à coup il s'abattit et resta embarrassé entre les épines d'un arbrisseau, dont les branches, soutenant le poids de la neige à une certaine hauteur, formaient une véritable trappe. Je me pris à courir, mais deux grosses pierres me cachaient le même piége : je tombai rudement sur les genoux, et le guanaco se retira le premier, à travers des sentiers où aucun de nous n'eût pu l'atteindre, ni même le suivre, tandis que mes compagnons m'aidaient à sortir du trou où j'étais presque enterré. Ces accidens se renouvelèrent mainte fois, et retardaient considérablement notre marche.

Le soleil parut enfin, au moment où nous arrivions en face d'un nouveau défilé, borné à gauche par cette haute montagne volcanique, toujours couverte de neige, que j'avais si souvent contemplée de ma fenêtre. C'est le plus haut pic de la Cordilière dans ces parages, la cime dépasse de quelques centaines de pieds celle du Ténériffe. Il est vierge comme la *Yung Frau* : personne encore n'a

tenté d'y monter; on lui attribue les tremblemens de terre assez fréquens dont les églises de Mendoza portent les traces; pendant mon séjour dans cette ville, un soir qu'il était en feu, une commotion violente se fit sentir. Quand la lune se suspend au-dessus du volcan, son front se découvre à plus de soixante lieues du côté de la Pampa; et l'habitant du *Rio Quinto* peut le voir par-dessus l'humble Sierra de San Luis, tandis qu'il sert de phare aux navigateurs égarés, qui vont de roc en roc chercher le port de Valparaiso. Cette gigantesque masse blanche était à peu près à six lieues dans l'est, et nous pouvions juger par son voisinage de l'élévation à laquelle nous étions déjà parvenus.

Le soleil faisait étinceler comme des diamans ces blocs de neige et de glace, découpés de mille manières, affectant les formes les plus bizarres, les plus fantastiques; l'ombre du dôme colossal s'alongeait entre les deux rangées de montagnes qui semblent s'ouvrir d'elles-mêmes pour le laisser apercevoir dans toute sa splendeur. Dans ces gorges profondes, silencieuses, inhabitées, où l'Indien lui-même n'a peut-être jamais porté ses pas, où le bruit de l'avalanche retentit sourdement, où les nuages s'abattent la nuit pour se disperser aux premiers feux du jour, une procession de chamois des Andes passait gravement; perdus dans l'immensité, ils ne paraissaient plus que comme des points jaunes à peine perceptibles. Notre chemin était de tourner à droite, vers un vallon à peu près semblable, mais plus inégal. Le vieux guide s'arrêta, appuya sa charge sur son bâton, et se mit à souffler d'une manière toute particulière pendant plus de cinq minutes, comme s'il eût voulu renouveler entièrement l'air de ses poumons : puis il me montra du doigt une cabane en briques rouges, avec un petit clocher, éloignée de deux ou trois lieues : c'était la *casucha*.

Cependant ce beau soleil qui nous avait tant réjouis par sa présence, commençait à nous incommoder considérablement; sa réverbération obligeait chacun à se couvrir les yeux d'un mouchoir; la neige devenait moins solide, nous restions embourbés (*empantanado*) jusqu'à la ceinture. Rien ne laisse de plus cuisantes douleurs au jarret que de retirer ainsi l'une après l'autre ses jambes emmaillottées de peaux de moutons; les tamangos pleins de neige ont plus lourds alors que les bottes fortes d'un postillon.

J'avais pris les devans sans m'en apercevoir, impatient de faire halte à la casucha ; la route la plus courte me parut la meilleure, je coupai en droite ligne, tandis que mes compagnons s'efforçaient de se maintenir dans un sentier difficile. La cabane s'élevait à quelques milles seulement derrière une élévation prolongée comme un sillon à travers le défilé ; il n'y avait donc plus qu'à descendre pour l'atteindre. La pente du terrain m'entraînait rapidement, et j'étais à mi-côte environ quand je m'entendis appeler à haute voix. On me faisait signe de rétrograder, de remonter cette *ladera*, et de prendre un détour d'une lieue au moins. Sans avoir égard à cet avertissement, je continuais plus vite encore, quand les guides se déterminèrent à m'expédier un des péons *suelto*, c'est-à-dire sans charge ; la troupe s'était arrêtée, évidemment dans l'intention de m'attendre. — *Patron*, vous ne passerez pas par là, me dit Juan, il faut retourner là-haut. — Et pourquoi? — Ce que vous voyez devant vous, bombé comme le toit d'une église, c'est la rivière! — Mes forces étaient presque épuisées, j'aimais mieux m'exposer un peu que de gravir de nouveau cette haute colline dont je mesurais l'élévation d'un œil découragé ; en effet, j'entendais gronder le torrent sous ce pont de glace, et une large fissure laissait voir l'écume de ses flots à une certaine profondeur ; car telle était l'épaisseur des neiges, qu'il fallut, pour y puiser de l'eau, attacher la chaudière à l'extrémité d'une couverture. Cependant il y avait lieu de penser que cette masse congelée résisterait au passage de toute une armée ; la seule difficulté était de franchir l'espace ouvert, et de placer son pied sur quelque chose de solide. Dans plusieurs endroits, le torrent tendait à se déborder, et soulevait à grand bruit de larges blocs de glace. Je passai facilement, mais seul ; les péons ne voulurent jamais consentir à me suivre. Telle est la routine de ces guides, qu'ils ne songèrent même pas à raccourcir leur marche d'une heure, et m'adressèrent de graves reproches. Mais j'avais gagné de longs instans d'un repos précieux, et le feu brillait dans la casucha quand ils arrivèrent. De toute leur vie de *vaqueano*, ces pauvres diables n'avaient peut-être jamais vu un hiver aussi rigoureux.

Les casuchas sont de petites maisons en bruyère, de huit pieds sur dix à peu près, mais très hautes, sans doute pour empêcher

qu'elles ne disparaissent sous les avalanches. Elles furent construites autrefois par le gouvernement espagnol pour servir de retraite et d'abri aux courriers royaux. On les trouve de cinq en cinq lieues; quelquefois même elles sont plus rapprochées, selon la nature du chemin à parcourir. Les courriers seuls en avaient la clé; on y déposait des provisions de bois, de viande sèche, de biscuit, assez considérables pour qu'un voyageur y pût vivre confortablement pendant toute la durée des plus longs orages; car ce qui rend si dangereux le passage des Andes en hiver, ce n'est ni le froid, ni les précipices, mais bien le manque de vivres et de combustibles auque on est exposé. Réduit à porter sur ses épaules et ses bagages et les choses de première nécessité, le voyageur ne peut guère être assez abondamment pourvu, lorsqu'il est surpris par un de ces *temporales* (ouragans), pendant lesquels il est impossible de faire un pas. Ces ouragans sont fréquens dans la mauvaise saison, et se prolongent même jusqu'au printemps; quelquefois, dix jours, trois semaines se passent sans que le malheureux confiné entre les quatre murs de la casucha puisse continuer son voyage. Quelle position horrible, quand les vivres s'épuisent! Aujourd'hui les cabanes n'offrent plus qu'un abri pour la nuit; les portes, les fenêtres, ont été brûlées par les muletiers; jamais on ne les a remplacées depuis; l'hiver avait été si subit cette année-là, que des voyageurs, après avoir vu périr toutes leurs bêtes de somme, et perdu les charges dans les précipices, n'eurent d'autre ressource que de se chauffer avec l'*aparejo*, espèce de bât, doublé de paille, qui se place sur le dos des mules dans ces contrées. Les ossemens de ces animaux nous servirent plus d'une fois à alimenter notre feu; mais la plus grande incommodité de ces toits de bruyère est la fumée, qui ne trouve pas d'issue; les ouvertures nombreuses, les fissures des murailles déterminent des courans d'air insupportables, et le plus souvent on se voit contraint d'allumer le feu en plein air, quitte à venir de temps à autre se réchauffer les pieds.

Le soleil ne reste que sept à huit heures sur cet horizon borné de toutes parts par des montagnes. La nuit était très noire, malgré le reflet de la neige; la rosée, si abondante sous ces latitudes, est remplacée là par un brouillard compacte qui s'abaisse rapidement dès le crépuscule. Il y avait parmi la troupe une démoralisation et

un abattement sensibles, occasionés par la lassitude et surtout les souffrances de chacun. Les péons et les guides étaient, selon l'expression du pays, *empunados*. La *puna* est une oppression accablante, accompagnée d'une forte toux; on attribue cette incommodité à la fatigue qu'éprouve le voyageur obligé de monter toujours, et de se pencher haletant vers cette neige d'où s'échappe une émanation brûlante; d'autres personnes en voient la cause dans le cuivre et l'antimoine que ces montagnes renferment en grande quantité. Le courrier, surchargé de marchandises à son compte, était horriblement exténué; à peine pouvait-il prendre de la nourriture. L'Européen, doué d'une constitution plus robuste, supporte mieux ces fatigues. Je ne ressentais aucun indice de *puna*; mais il est vrai aussi que ma charge était la moins pesante, et de plus elle consistait principalement en vivres qui diminuaient chaque jour.

Cette fois, nous partîmes de grand matin; la croix du sud, l'étoile polaire de l'hémisphère austral, donnait l'heure à nos guides; et ils étaient d'avis de marcher plutôt la nuit que le jour, pour trouver la neige plus ferme. Quand nous mîmes le nez à la porte, toutes les plaies de la veille se rouvrirent et commencèrent à saigner. Dans cet état, le poncho de laine égratigne indignement les mains fendues, et il est impossible de faire usage de gants; les bottes durcies serrent le pied et le blessent. Quand tout est prêt, le cigarre s'allume, le bâton ferré résonne sur cette surface polie; on glisse, on tombe; personne ne songe à rire; une heure se passe avant que la conversation ne s'engage, et la douce lumière du soleil peut à peine réchauffer une plaisanterie. De temps en temps se rencontre une *ladera* inquiétante, qu'il faut passer à toute force, en dépit du précipice ouvert et menaçant. On pose son pied enveloppé du tamango dans les pas du guide; le bourdon piqué carrément dans la neige, on avance timidement, l'un après l'autre, sans oser regarder son voisin, traînant une jambe, s'accrochant du genou, du coude, et parfois des mains à cette muraille impitoyable. Le silence est horrible alors : on compterait le battement des poitrines à leur respiration pénible et saccadée; celui dont le pied glisse, celui qui sent le sol fléchir pousse un soupir plaintif; on a la sueur au front, mais c'est une sueur froide; on ferme les yeux pour ne pas voir l'abîme, et

cependant de petits moineaux à crête jaune se suspendent en voltigeant au-dessus du gouffre terrible que l'homme cotoie avec tant de peine. Puis la soif dévore; les ruisseaux sont arrêtés, il faut souvent porter l'eau dans des sacs de cuir, et se geler les doigts pendant une lieue : arrivé à la halte, on corrige avec un peu de farine de maïs ce breuvage trop froid, dont l'effet nuisible se ferait sentir instantanément; la corne de bœuf passe à la ronde, mais l'Européen ne peut avaler cette boisson fade, mêlée de son, sans se rappeler celle qu'on donne à nos chevaux.

Nous fîmes cependant une heureuse rencontre : un arriero avait abandonné au pied d'un roc une charge entière composée de plusieurs sacs; les renards en avaient rongé le cuir, et quelques poignées de riz s'étaient répandues. Nous éprouvions une forte tentation : ce riz eût été excellent pour donner quelque consistance au bouillon clair, plein de poivre et de piment, qui formait la base habituelle du souper. Mais le courrier, accoutumé à respecter ses lettres avec la conscience d'un homme qui ne sait pas lire, le courrier voyait dans ces sacs un dépôt confié à sa probité; et en effet, lui seul passait par là pendant toute la durée de l'hiver. Enfin, après avoir constaté d'une part le mauvais état de la charge délaissée, le ravage déjà occasioné par les animaux, la certitude que la première avalanche entraînerait le tout dans un abîme où personne ne le pourrait atteindre, et de l'autre l'état d'urgence où nous nous trouvions nous-mêmes après avoir perdu le tiers de nos vivres, nous nous permîmes de prendre environ une livre de riz, en promettant de la payer au consignataire, dès notre arrivée à Santiago.

Une casucha presque ruinée n'offrant pas d'asile, nous nous dirigeâmes vers la suivante, qu'on apercevait bien loin à travers une masse de rochers. La route devenait moins praticable : le froid semblait avoir redoublé, le vent était violent. Nous gravissions alors un roc uni, tellement balayé par les raffales et les tourbillons, que la neige en était enlevée; seulement il restait un verglas très dur, très glissant, et nous étions assaillis par une poussière de glace qui nous meurtrissait le visage. C'était une position cruelle : ne pouvoir fixer son pied sur rien de solide, enfoncer avec de grands efforts son talon entre deux pierres qui roulent et menacent de vous entraîner dans leur chute, sentir le

sang couler de ses ongles, perdre son équilibre par la force d'une brise glaciale, et cela pendant plusieurs heures, sans rencontrer un endroit où faire halte! Les petits buissons cramponnés sur le sommet de cette montagne infernale sont aussi secs, aussi calcinés qu'une plante marine laissée par les flots sur la grève. Le courrier marchait devant moi avec courage : il tomba, sa tête heurta le roc, et il perdit connaissance : mon premier soin fut de courir à lui. Sa main glacée serrait fortement son front; je parvins à lui faire avaler quelques gouttes de vin de San Juan, et peu à peu il revint à lui. Quand ses forces furent suffisamment rétablies, le pauvre homme me remercia avec des paroles si touchantes, que je ne pus m'empêcher de prendre son bras, et nous cheminâmes ainsi quelque temps, comme deux vieux amis.

Nos péons étaient encore plus à plaindre; le soleil les avait presque entièrement aveuglés; de grosses larmes coulaient de leurs yeux; souvent même il fallait leur donner la main, ce n'était guère que par instinct qu'ils pouvaient nous suivre. Arrivés à la casucha ces deux jeunes gens tirèrent du chapelet que tout gaucho porte à son cou un petit sac d'amidon, et ils en firent un emplâtre pour se couvrir les yeux. Que cette casucha était lugubre! Un reste de chandelle collée à la muraille éclairait la cabane où nous gisions, souffrans et abattus, autour d'un énorme tas de neige auquel l'ouverture de la porte avait donné libre entrée; nos bâtons, piqués dans les murs, soutenaient les *alforjas*, et ceux de nos vêtemens dont nous pouvions nous décharger; on ne trouvait plus de broussailles aux environs, nous étions réduits à souffler sur notre charbon pour l'empêcher de s'éteindre; le vent mugissait tristement dans les cavernes : la tête sur ma selle, enveloppée dans mon manteau, je cherchais en vain quelque souvenir consolant, quelque pensée douce et suave qui m'eût transporté en idée dans des lieux et dans des temps plus heureux. Des gouttes d'eau tombaient des murailles sur mon front, et cette brise plaintive sifflait toujours à mes oreilles. Quelques noms français, écrits autour de moi, frappèrent mes regards; je me hâtai d'y joindre le mien; et, tout en traçant ces lettres à la pointe du poignard, je repris courage : ceux-là aussi ont passé dans cette casucha, et ils ont revu la France!

Nous étions arrivés au plus pénible du voyage. Qu'on se figure une montagne tellement perpendiculaire, qu'on ne peut au juste en distinguer la cime; et il faut entreprendre cette ascension la nuit, encore sous l'influence d'un sommeil agité, quand, au premier contact de l'air, on sent ses membres se raidir. Il me parut inutile de chercher un sentier; j'attaquai au hasard la gigantesque colline. Après une heure de marche, je m'arrêtai pour être sûr que mes compagnons suivaient mes traces: mais mon regard ne pouvait percer l'obscurité; seulement il m'arrivait des voix échelonnées; ce devait être les pauvres péons criant pour qu'on les attendît. La fatigue commençait à se faire sentir, mais il fallait monter toujours, sans relâche: souvent je me trouvais en face d'un roc tout noir, lisse et pointu, qui m'obligeait de rétrograder ou de marcher horizontalement le long de l'abîme. Je sentis bientôt que j'entrais dans un nuage, ou plutôt qu'un nuage s'abaissait sur ma tête; à la clarté du crépuscule, je le vis descendre dans la vallée, enveloppant de vapeurs épaisses le reste de la bande. Alors je ne distinguais plus personne, seulement j'entendais le bruit du bâton ferré sur la glace. Un autre défilé s'ouvrait à la droite, aussi encombré de neige, aussi sauvage que celui que nous avions traversé la nuit. Depuis trois heures je grimpais ainsi; le sommeil m'accablait, je me laissais choir de fatigue, mais il me revenait à l'esprit qu'il est mortel de s'endormir en pareille circonstance, je broyais la neige sous mes dents, je me frottais le visage sur le verglas pour me tenir éveillé. Une fois, entre autres, je me surpris un pied seul appuyé, l'autre jambe pendante, les mains jointes autour du bâton, et si horriblement exténué, que j'avais perdu tout sentiment de danger; ma raison s'égarait dans des rêves fantastiques. Tout à coup, une de mes mains venant à lâcher prise, je me redressai en sursaut, et je recommençai machinalement à avancer. Cela dura jusqu'au jour. J'avais pris une fausse route; au lieu de suivre le sentier indiqué par la nature des lieux, j'avais perdu un temps précieux et usé mes forces à escalader un roc inexpugnable, semé de pierres avec lesquelles je roulai plusieurs fois, en me meurtrissant les mains. On arrive à un tel degré d'épuisement, d'abnégation, qu'on ne sait plus où l'on va; on marche au hasard, entraîné par une puissance inconnue, irrésistible, à laquelle on

demande grace, comme Faust à Méphistophélès l'entraînant malgré lui vers le Brocken.

Enfin, nous voici sur la *cumbre!* Il me restait encore un peu de vin auquel j'avais ajouté quelques gouttes d'eau pour alonger la ration ; mais quand je voulus le porter à mes lèvres, il était gelé ; cependant, je ne sentais pas qu'il fît grand froid, et j'oubliais qu'en rasant le sommet des montagnes, les plus hauts nuages me coudoyaient. Ce pic est la ligne de séparation des deux républiques. Devant nous le Chili, derrière les provinces Argentines. Le soleil illumina les vapeurs diaphanes du matin ; on eût pu croire qu'il paraissait tout exprès pour saluer notre arrivée au sommet des Andes. Le courrier m'annonça qu'il était chez lui en criant : *Viva la patria!* — Pour moi, étranger, mon pays eût encore été de préférence celui que je venais de quitter. Chose étonnante ! on se hâte en voyage, impatient de voir de nouvelles contrées, et souvent on éprouve, à l'aspect d'une terre inconnue et long-temps désirée, un serrement de cœur, un isolement qui fait mal. Alors je me rappelai cette joyeuse petite ville de Mendoza, si hospitalière, si folle de fêtes et de plaisirs, que les interminables révolutions dont elle est accablée n'ont pu encore abattre : alors je regrettai cette délicieuse vallée que j'avais parcourue tant de fois, que je savais par cœur ; toutes ces choses passées s'embellissaient dans mon souvenir d'un charme inattendu. Le voyageur, hélas ! ne rencontre que des joies, des affections éphémères ; c'est pour cela qu'il est porté à les renouveler si vite.

Quand le soleil fut au niveau des montagnes, il colora d'une nuance rose les nuées suspendues dans l'espace ; puis elles se condensèrent, et descendirent humblement vers l'abîme, au fond duquel la casucha s'apercevait à peine. Nous restâmes seuls au-dessus de cette mer de vapeurs, sur le roc isolé, comme des naufragés jetés sur un écueil. On éprouve un vague sentiment de terreur à se voir dans ces hautes régions ; il semble, quand on regarde les nuages courir sous ses pieds, que toute communication est interdite avec les gens de la terre, et que rien ne sépare plus des habitans du ciel.

Après avoir dévoré un peu de viande sèche et quelques miettes de biscuit gelé depuis long-temps, nous commençâmes à descen-

dre. Pour cela, on s'assied sur le *pellon* de sa selle, et on se laisse couler avec une effrayante rapidité, poussant sa charge devant soi. En quelques minutes cette course précipitée nous avait replongés dans le brouillard, et la densité de l'atmosphère rendait plus pittoresque encore l'effet prodigieux de ces montagnes russes; mais la brume s'épaissit au point qu'il était impossible, même aux guides, de reconnaître la route.

La casucha située à mi-côte était presque entièrement cachée sous la neige; il en était tombé une incroyable quantité depuis trois mois; dans certains endroits elle s'élevait de douze à quinze pieds; nous fûmes à même d'en juger, lorsque, ayant découvert une source abritée sous un roc, et à fleur de terre pendant la belle saison, le guide qui y descendit pour puiser de l'eau, ne put atteindre le fond de ce puits qu'en pratiquant un escalier.

Le côté de la Cordilière est moins âpre peut-être; on rencontre plus rarement de ces roches pointues semblables aux ruines d'un vieux donjon, sur lesquelles le condor reste immobile des jours entiers, comme le génie du mal contemplant cette vaste scène d'effroi. Mais aussi la teinte uniforme de la neige, augmentée encore par le brouillard, faisait cruellement souffrir nos malades; les *aveugles* ne pouvaient ni regarder, ni fermer les yeux. Nous marchions sur une surface assez unie et assez solide pour faire regretter de n'avoir pas de patins. Quand tout cela se met à fondre, les montagnes doivent être inondées; des torrens se précipitent de toutes les anfractuosités, et ces eaux s'en vont, en écumant, se perdre dans l'Océan pacifique. Ainsi, de chaque versant la nature a fait jaillir une source abondante, se creusant un lit encaissé, comme un canal par lequel ces eaux précieuses se répandent dans les vallées; puis, divisées de toutes parts au moyen des *acequias* empruntées par les Espagnols aux Maures de Grenade, elles arrosent et fertilisent les campagnes de Mendoza à l'ouest, celles du Chili à l'est.

Une autre casucha ruinée s'élevait à quelques centaines de pas sur la gauche; j'eus la curiosité d'aller la voir. Le toit en était défoncé; des renards s'étaient creusé des terriers dans la neige qui l'envahissait à moitié; de petits oiseaux s'étaient blottis sous les briques.

On sent que des voyageurs ont dû passer là de cruelles nuits, car les murailles ont été ébranlées par l'extraction des madriers de la porte; tout ce qui est combustible a disparu. Rien ne résume mieux l'idée de ruine que ces animaux sauvages devenus seuls maîtres d'un toit élevé par la main des hommes; et cependant quelques journées de travail feraient revivre ce squelette de casucha. Mais peu importe la facilité des communications à ces républiques aujourd'hui désunies; le Chili se passe des produits de la province de Cuyo; les navires n'ont plus peur du cap Horn; d'ailleurs les Andes sont une barrière si forte, une ligne de démarcation si naturellement établie, qu'il n'existe aucune sympathie entre les deux peuples; tous deux suivent instinctivement le cours de leurs fleuves, ils se tournent le dos pour porter leurs regards, celui-ci sur l'Océan atlantique au-delà duquel est l'Europe, celui-là dans la mer du Sud qui conduit à l'Inde.

Cette journée fut pénible : nous fîmes au moins l'étape d'une mule de charge dans la belle saison; mais notre courage était soutenu par l'idée de retrouver le lendemain la terre habitée. La casucha de Ojo de Agua apparaissait sur un petit promontoire au milieu de ce défilé interminable, se resserrant toujours, et au-delà duquel les guides s'efforçaient de me faire apercevoir un peu de verdure. Ce mot de *Ojo de Agua* (œil d'eau) peint bien ces jolies petites sources où se penchent de gracieuses fleurs des bois, ces fontaines limpides qui attirent irrésistiblement les caravanes : on y trouve les restes des feux allumés par les voyageurs de la veille; on en rapproche les tisons : c'est comme un feu sacré qu'on se plaît à entretenir sur ces routes désertes. Mais, hélas! l'Ojo de Agua et son cresson tant vanté par les muletiers attendaient le printemps pour se montrer au grand jour; rien de tout cela n'existait pour nous.

Le temps se couvrit subitement, la neige commença à tomber en abondance : nous hâtâmes le pas, car si l'orage redouble et qu'on s'égare, c'en est fait du voyageur; il y a dans le défilé bien des croix de bois qui racontent au passant les nombreux désastres de la tempête. Cette soirée fut triste; se cacher sous son poncho pour manger en plein air un morceau de viande brûlée sur les braises, ne

pouvoir allumer de feu dans la cabane, et songer que si la tourmente dure, on n'a cependant plus que trois jours de vivres! Pedro parlait, pour nous donner courage, d'un de ses amis qui resta six jours sans boire ni manger, sans feu ni lumière, au fond d'une casucha.

Mais tout alla bien : la tourmente s'apaisa promptement. Dès minuit nous fûmes en marche : cette fois nous allions plus vite; il y avait une grande émulation parmi nous; mais un obstacle imprévu retarda la troupe malgré son zèle et son ardeur; avec leur étrange manie de cheminer dans les ténèbres, les guides s'étaient complètement égarés. Ils nous conduisirent au pied d'une véritable muraille, si raide, si escarpée, si luisante de glace, qu'on eût cru impossible de la franchir sans échelle. Il fallut attendre le jour en luttant contre le sommeil, car celui qui s'endort sur cette neige fatale peut bien ne se réveiller jamais. Après deux heures de la plus longue faction par un froid cruel, les guides se mirent à pratiquer un escalier à l'aide de leurs couteaux; travail lent et pénible, travail de prisonnier qui veut à tout prix sortir de son donjon. Si le premier qui se hasarda à escalader cette muraille eût été saisi d'un vertige, si son bâton se fût brisé, si le pied lui eût glissé, il entraînait dans sa chute tout le reste de la troupe, et nous roulions avec armes et bagages au fond du ravin. La prudence exigeait de passer l'un après l'autre, mais c'était à qui ne resterait pas le dernier.

Enfin nous aperçûmes à l'horizon les arbres, la vigne verte aussi douce à nos yeux que le rivage à ceux des matelots. Nous nous elançâmes joyeusement au pas de course, trébuchant parfois, nous heurtant aux pierres du sentier, mais alertes et légers comme si nous avions déjà foulé sous nos tamangos cette terre promise. Avec nos barbes longues et sales, nos visages bronzés par le froid, et nos étranges costumes de laine et de peaux, on nous eût pris pour l'avant-garde d'une horde de barbares se précipitant comme une avalanche du haut de leurs montagnes vers des plaines longtemps convoitées. Un seul d'entre nous restait en arrière, conservant sa gravité et son calme habituel : c'était Pedro, inaccessible à cette joie puérile; c'était le pilote qui n'a plus rien à faire quand

le navire est au port. Il rassembla nos bâtons épars, et les déposa religieusement dans une cachette à lui connue; idée prévoyante du vieux guide qui dans un mois recommencera ce même trajet.

On alluma un grand feu, quoiqu'il ne fît pas très froid; mais nous nagions dans l'abondance, nous avions le bois et l'eau à discrétion! Le maté et les cigarres passèrent à la ronde; les tamangos furent déchirés et jetés dans le torrent, et on se disposa à faire la sieste si long-temps interrompue. Les guides et les péons furent expédiés en avant pour avertir les muletiers établis en hivernage à la *Guardia*, à deux lieues de là, de venir nous prendre. Nous allions donc mettre sur le dos des mules cette lourde selle, ce *recado* qui nous pesait tant sur les épaules. Je restai seul avec le courrier.

A cet aspect de printemps, je me sentais renaître : des oiseaux chantaient en bâtissant leurs nids dans des buissons à moitié couverts de feuilles : en face de nous, une belle cascade se précipitait du sommet de la montagne; le torrent murmurait à nos pieds : les fleurs de septembre commençaient à s'épanouir, et de toutes parts surgissaient de larges plantes grasses, épineuses, chargées de boutons rouges dressés en plumet. Mon ami le courrier dormait paisiblement, mais j'étais trop singulièrement ému pour pouvoir l'imiter. Cette existence brutale avait endormi en moi mille pensées actives qui s'éveillèrent brusquement : il y avait un an qu'à pareil jour, à pareille heure, j'avais quitté la France; et j'allais toujours en m'éloignant d'elle. Que se passait-il là-bas? La reverrais-je cette France vers laquelle tant de regards, tant de vœux se dirigent de tous les points du globe?

Pourquoi donc cette nature animée, joyeuse, pourquoi donc le chant des oiseaux, ce soleil bienfaisant, ce calme profond me plongeaient-ils de plus en plus dans une invincible tristesse? C'est qu'il me manquait quelqu'un à qui communiquer mes sensations; je tirai de ma malle un petit volume de Lamartine, seul livre sauvé du naufrage, mon fidèle compagnon pendant trois années de voyages, puis j'allai m'asseoir bien loin sur une éminence d'où je doublais mon horizon. L'auteur des *Méditations* était alors en Palestine : il ne se doutait guère que tandis qu'il franchissait les déserts de l'Orient, un

voyageur inconnu, traversant le continent américain d'une mer à l'autre, se consolait de son isolement par la lecture de ses strophes inspirées : j'étais heureux d'apprendre aux échos des Indes ces vers sublimes; le site était digne du génie de l'auteur.

Parfois les incidens les plus bizarres viennent changer tout à coup le cours des idées : j'aperçus les traces récentes d'un de ces petits lions sans crinière (*puma*), qui habitent la vallée des Andes, et bien vite je me hâtai de retourner au camp.

TH. PAVIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1835.

La fatalité qui s'attache à M. Guizot, a encore signalé cette fois son passage au pouvoir, par des actes hostiles à la presse et à la liberté. Il y avait long-temps que nous le prédisions à M. Guizot; c'est là qu'il devait en venir; sa destinée s'est enfin accomplie. La haute influence qu'il exerce dans ce ministère est maintenant bien manifeste. Les lois portées par MM. de Broglie et Persil, à la chambre des députés, en sont l'éclatante expression. Nos lecteurs connaissent déjà le texte de ces lois qui serviront un jour à compléter l'histoire des campagnes de M. Guizot contre les libertés publiques.

L'ensemble des lois de MM. de Broglie, Guizot et Thiers, tous anciens journalistes, tous fauteurs d'une opposition anti-dynastique, se résume en ceci :

Toute attaque, même indirecte, même par voie d'allusion contre le principe ou la forme du gouvernement du roi, sera considérée comme un attentat à la sûreté de l'état, c'est-à-dire déféré à la cour des pairs s'il plaît au pouvoir. « Nous avons qualifié *crime* les offenses au roi, et l'attaque contre le prince et la forme du gouvernement, dit M. Persil, dans son exposé de motifs. *Nous avons fait plus; nous avons classé ce crime au rang des attentats contre la sûreté de l'état.* » Ces paroles de M. Persil peignent toute une époque, et sont d'une moralité profonde; on se croirait aux plus terribles journées de la révolution, où les délits se changeaient en crimes, selon la fantaisie de ceux qui tenaient le pouvoir.

Le gérant d'un journal et l'écrivain qui auront commis un de ces cri-

mes, seront punis de 10,000 à 50,000 francs d'amende, de la détention, et le gérant déchu de son titre, c'est-à-dire de sa propriété.

Ce n'est pas tout; la majorité du jury nécessaire pour condamner est abaissée de huit voix à sept voix. Mais le confident d'un ministre, M. Madier-Montjau, l'a dit hier à la chambre: « L'institution du jury soumet la société à une véritable loterie judiciaire. » On peut s'en fier au ministère doctrinaire, il ne s'arrêtera pas à cette première attaque contre le jury.

L'écrivain, le gérant, jugés par un code exceptionnel, cités devant un tribunal exceptionnel (car pour les délits de la presse, tout autre tribunal que celui du jury est un tribunal exceptionnel), auront aussi une prison exceptionnelle que créent les nouvelles lois. M. Persil a introduit, pour la première fois, dans une loi civile, le mot de forteresse. N'osant encore traîner les écrivains devant des conseils de guerre, ou leur réserve des forteresses, et des forteresses hors de la terre-ferme. M. Persil n'en a pas fait mystère à la chambre. La forteresse destinée aux écrivains s'élèvera à Pondichéry. Ainsi la déportation sous un climat brûlant ne lui suffisait pas; l'emprisonnement aggravera encore la peine; le *carcere duro* du régime autrichien, voilà ce qui attend la presse affranchie par la révolution de 1830, par la charte-vérité.

Cette Charte avait dit d'une manière formelle et absolue: « La censure ne pourra jamais être rétablie. » La censure est rétablie pour les théâtres.

La censure s'étendra aussi sur les dessins, les gravures et les lithographies. On frappe l'art tout entier, on le dégrade, pour atteindre quelques misérables caricatures. Le principe de la censure rétabli, il n'y a plus qu'un pas à franchir pour frapper la liberté de la presse; le ministère doctrinaire est trop prévoyant pour n'avoir pas vu où tendait cette disposition de sa loi.

Enfin, la loi invente un crime nouveau; c'est celui des souscriptions ouvertes pour payer les amendes infligées en raison de délits politiques. Elle établit le principe et la nécessité de la dénonciation pour le gérant; elle confisque sa propriété après un seul délit. Ce projet de loi a été qualifié de *sauvage;* dans quelques années en effet, on doutera qu'il ait été présenté à l'approbation d'un peuple civilisé. Il ne manque plus à cette loi qu'une disposition: c'est celle de la loi du 12 mai 1717, promulguée sous la régence du duc d'Orléans, qui ajoutait la peine du carcan à toutes celles qu'on infligeait alors aux écrivains.

Ces deux projets de loi ont au moins un mérite; ils font une guerre à mort à la presse: ils vont droit à la liberté de la pensée: c'est la vieille lutte de la raison et du pouvoir, de la force et de l'intelligence, qui se renouvelle avec plus de véhémence que jamais. On nous rend l'ancienne loi romaine du bas-empire, *de regia majestate*, ou si l'on aime mieux la législation terroriste de l'Angleterre au XVIIe siècle, qui défendait, sous peine de mort, aux jacobites, de boire à la santé du prétendant, et aux puritains de prononcer le nom du *vieux Noll*. Tout est violé à la fois, et la Charte, et les notions du droit, et celles de l'humanité.

La loi sur les cours d'assises a été adoptée hier par la chambre des députés. La main menaçante du pouvoir est désormais levée sur l'institution du jury. En Angleterre, rien n'est respecté comme le verdict d'un jury ; on le regarde comme le jugement du pays, et le magistrat qui viendrait le comparer en plein parlement à une loterie législative, expierait peut-être ses paroles à la tour de Londres. Les lois anglaises veulent l'unanimité du jury ; en France, on avait laissé plus de chances à la condamnation, huit voix contre cinq suffisaient pour valider un jugement par jury. Les doctrinaires ont pensé que ces jurés, choisis par le pouvoir sur des listes nombreuses, n'offraient pas encore assez de garanties. La simple majorité va maintenant suffire. Le vote public importune aussi le ministère, le vote sera secret. C'est ouvrir le sanctuaire du juge aux passions les plus honteuses ; mais qu'importe ? Sans doute c'est là ce qu'on veut.

Il faut rappeler au pouvoir, qui devrait le savoir, et qui semble l'oublier, que ce n'est pas la première épreuve à laquelle la presse est soumise, et dont elle est sortie triomphante. Les annales de la presse sont marquées par plus d'un épisode curieux. Un fait surtout mérite d'être noté, c'est qu'à l'exception de M. Guizot qui est encore au pouvoir, tous les hommes d'état qui ont attaqué la presse, ont vu misérablement finir leur existence politique. Ham parle assez haut.

Nous ne dirons rien de l'empire. La littérature de l'empire atteste suffisamment que la presse était esclave ; et les eunuques de ce temps-là, qui se ruent aujourd'hui contre la liberté de penser, n'ont au fond d'autre idée que celle de se venger de leur propre impuissance sur une époque surabondamment pourvue de la sève qui leur manquait.

La restauration commença, comme le régime actuel, par de beaux projets. A Saint-Ouen, il fut long-temps question de la liberté de la presse. Louis XVIII en discuta les avantages et les inconvéniens avec une certaine intelligence ; et le vieux roi écrivit cette phrase de sa propre main : « La liberté de la presse sera établie, sauf les lois qui en réprimeront les excès. » Cet article avait été demandé par le sénat dans son projet de constitution. Lorsqu'il fut question de préparer la Charte, M. de Montesquiou, qui avait le portefeuille de l'intérieur, proposa la modification suivante, rédigée par son secrétaire-général : « Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois qui doivent *prévenir* ou réprimer les abus de cette liberté. » C'était, on le voit, la censure établie, en dépit même de la pensée de Louis XVIII. Dans les conférences qui s'engagèrent au sujet de la Charte, cet amendement donna lieu à de vives discussions. — Mais c'est la censure que vous rétablissez ! s'écriait M. Boissy-d'Anglas. M. de Sémonville combattit aussi cette rédaction. — Vous craignez la licence, disait-il ; mais, messieurs, en donnant la liberté aux journaux, vous changez la pique populaire en une plume, et le gouvernement gagne au change.—Enfin, la majorité de la commission décida que le mot *prévenir* serait effacé de la Charte, parce qu'il im-

pliquait la censure. Cette décision affligea beaucoup le secrétaire-général du ministère de l'intérieur, qui connaissait toute la portée de son amendement.

Ce secrétaire-général était M. Guizot.

M. de Montesquiou et M. Guizot, son secrétaire, ne se tinrent pas toutefois pour battus, et ne renoncèrent pas à faire rétablir la censure. Le 5 juillet 1814, MM. de Montesquiou, Blacas, Ferrand et Beugnot furent introduits dans la chambre des députés pour faire une communication au nom du roi. Le discours du ministre débutait ainsi, à peu près comme débutait M. de Chantelauze le 26 juillet, comme débutait, il y a peu de jours, M. Persil, comme débutent tous les ministres qui portent la main sur une des libertés publiques : « Il faut consacrer la liberté de la presse de manière à la rendre utile et durable. Cette liberté, si souvent proclamée en France depuis vingt-cinq ans, y est toujours devenue elle-même son plus grand ennemi. Entourée de l'opinion qu'elle n'a pas eu le temps de former, elle a prêté à la licence toutes ses forces, et n'a jamais pu trouver par elle-même des moyens suffisans de défense et de liberté. La loi que je vais vous présenter, a surtout pour objet d'arrêter la publication de ces libelles que leur mince volume permet de répandre avec profusion, et qui sont propres à troubler immédiatement la tranquillité publique. Tout écrit de plus de trente feuilles d'impression pourra être publié librement et sans examen de censure préalable. Il en sera de même, quel que soit le nombre des feuilles, des écrits en langues mortes ou en langues étrangères, des mandemens, lettres pastorales, catéchismes et livres de prières, etc... Si deux censeurs au moins jugent que l'écrit est un libelle diffamatoire, ou qu'il peut troubler la tranquillité publique, ou qu'il est contraire à l'article 2 de la Charte, ou qu'il blesse les bonnes mœurs, le directeur-général de la librairie pourra ordonner qu'il soit sursis à l'impression. Les journaux et écrits périodiques ne pourront paraître qu'avec l'autorisation du roi. Nul ne sera imprimeur, ni libraire, s'il n'est breveté par le roi et assermenté. Nul imprimeur ne pourra imprimer un écrit avant d'avoir déclaré qu'il se propose de l'imprimer, ni le mettre en vente ou le publier, de quelque manière que ce soit, avant d'avoir déposé le nombre prescrit d'exemplaires. Le défaut de déclaration avant l'impression et le défaut de dépôt avant la publication seront punis chacun d'une amende de 1,000 francs pour la première fois et de 2,000 pour la seconde. Tout libraire, chez qui il sera trouvé un ouvrage sans nom d'imprimeur, sera condamné à une amende de 2,000 francs. L'amende sera réduite à 1,000 francs si le libraire fait connaître l'imprimeur. (Déjà la délation était introduite dans la loi, mais là, du moins, elle n'était pas commandée.) La présente loi sera revue dans trois ans, pour y apporter les modifications que l'expérience aura fait juger nécessaire. »

Le discours du ministre et la loi de censure étaient encore l'œuvre de M. Guizot.

Le gouvernement de la restauration eut donc la censure. La censure

le fortifia-t-elle beaucoup contre le mouvement de l'opinion et les partis? Cinq mois après, Napoléon débarquait au golfe Juan, et les Bourbons quittaient Paris en fugitifs.

Napoléon n'était pas l'ami de la liberté; il ne comprenait pas la portée politique d'une presse libre, organe de toutes les plaintes, servant à indiquer la situation du pays et les véritables pensées des partis; mais en arrivant en France, en 1815, Napoléon n'était plus l'empereur tout-puissant de 1810. « Français, avait-il dit en débarquant au golfe Juan, je viens rendre la France libre pour me proclamer son premier citoyen; je viens vous arracher à la glèbe, au servage dont la restauration vous menace. » Napoléon, à Paris, dut tenir ses promesses; les journaux ne furent point envahis, il n'y eut pas de censure; seulement une méfiance naturelle resta dans l'esprit de Napoléon. Fouché s'empara des patriotes; son premier acte fut la réunion de l'imprimerie et de la librairie à son ministère de la police. Le duc d'Otrante connaissait cette grande puissance; le 3 avril, il appela dans ses bureaux les différens rédacteurs de journaux, leur indiqua avec netteté les principes du gouvernement, et demanda leur concours pour le maintien de l'ordre et de la constitution.

L'acte additionnel du Champ-de-Mai contint un article positif sur la liberté de la presse et l'abolition de toute censure; mais les journaux restèrent toujours sous la dépendance de la police, et ne furent qu'une expression timide de l'opinion publique.

Waterloo emporta Napoléon. Les armées alliées furent maîtresses encore une fois de la capitale; pendant quelques jours, les journaux furent sous la censure militaire de Blücher; puis la police ayant passé à M. Decazes, une commission de censure fut nommée. Le gouvernement fut-il plus fort? A quelle époque éclatèrent les plus violens complots contre la restauration? quand fut-elle plus vivement menacée par les divers partis qui s'agitaient? Les hommes d'expérience avaient beau dire que là où il n'y a pas de presse libre, il y a impossibilité de connaître les partis, de pénétrer leurs desseins, et que les journaux sont les meilleurs moyens de police; on ne les écouta pas. La presse fut alors vigoureusement persécutée. On suspendait un journal par une simple lettre ministérielle; il existe même un petit billet de M. Villemain, chef de la division de l'imprimerie, qui intimait l'ordre à *la Quotidienne* de ne plus paraître. Ces persécutions eurent le résultat que toute persécution produit, elles jetèrent un vif intérêt sur la presse, et firent sentir la nécessité de lui donner la garantie d'une législation régulière.

Les deux époques qu'il faut perpétuellement comparer lorsqu'on veut juger l'esprit de la chambre des députés actuelle et le mouvement de réaction qui l'anime, c'est d'abord la session de la chambre introuvable de 1815, et le mouvement qui s'opéra dans le parti royaliste après l'assassinat du duc de Berry. La session de 1815 offre surtout une circonstance remarquable. M. Guizot était secrétaire-général de M. Barbé-Marbois, et il rédigeait presque tous les discours et les exposés de

motifs qui émanèrent du ministère de la justice. La session de 1815 débuta, indépendamment de la censure, par trois projets; l'un punissait les cris séditieux, l'autre suspendait la liberté individuelle, le troisième créait des cours prévotales. C'était un système complet, un ensemble de dispositions répressives, tout-à-fait dans le goût des projets de lois présentés par MM. de Broglie et Persil. Les réactions suivent toujours la même pente.

Écoutons encore M. Guizot dans le développement des motifs de M. Barbé-Marbois : « Si de grands attentats ont été commis, si les lois ont été méconnues, si, pour sa propre conservation, le citoyen soumis aux lois a dû rester immobile devant les bandes séditieuses, indisciplinées, sans frein; si le crime a joui pendant quelque temps de ses funestes triomphes, les calamités se prolongent même quand ses succès ont été interrompus. Alors les révoltés veulent à force d'audace regagner leurs avantages perdus, les séditieux s'excitent mutuellement, se cherchent, font des efforts pour être aperçus en tous lieux, à toute heure, comme assurés d'une nouvelle victoire. S'ils ont réussi à inspirer l'épouvante, ils s'associent tout ce que les armées ont rebuté avec indignation, tous les criminels que leur obscurité a pu soustraire à l'action des lois. Si la force publique arrête le cours de leurs desseins, ils n'y renoncent point encore; ils ont recours aux écrits injurieux, aux discours calomnieux. L'impunité les encourage; plusieurs se montrent à face découverte, et quoique leur indiscrétion trahisse leur faiblesse, il n'en est pas moins certain que leurs pratiques troublent l'ordre social, et l'intérêt public exige que leurs desseins turbulens et leurs détestables entreprises soient efficacement réprimés. Il y a quelques hommes dont l'unique morale est la crainte des peines. C'est contre des coupables de cette espèce que nos lois sont, à plusieurs égards, impuissantes. »

N'est-ce pas là le discours de M. de Broglie contre les partis et les journaux? n'est-ce pas toujours le même désir de trouver des coupables, de rechercher des crimes, de déplorer l'état moral de la société, pour en tirer la conclusion qu'il faut des formes violentes et contraires au système constitutionnel? Maintenant, voulez-vous retrouver M. Madier-Montjau, M. Jaubert : écoutez M. de Sesmaisons; les projets de déportation lui paraissaient imparfaits, point assez efficaces pour réprimer les misérables qui cherchaient à lutter contre le gouvernement légitime. M. Piet s'écriait : « Prenez toutes les précautions possibles pour l'exécution de la loi; que les maires, les adjoints, les juges de paix, les officiers de gendarmerie, en soient personnellement responsables. Punissez sévèrement ceux qui auront toléré de pareils désordres. Je demande qu'on frappe de mort toute personne coupable d'avoir arboré dans un lieu public un drapeau autre que le drapeau blanc, ou d'avoir dit, imprimé des menaces d'un attentat contre la vie ou la personne du roi, quand même ils ne seraient pas liés à un complot. » M. Josse de Beauvoir ajouta : « Après tout ce que nous avons vu, est-ce le temps de prendre de vains ménagemens? Depuis le retour du roi, on s'est plu à caresser le crime plutôt que de le flageller; je vote pour les travaux forcés à perpétuité. »

— « La mort ! la mort ! s'écria M. de Sesmaisons ; il faut atteindre les grands coupables. Donnez le tiers de l'amende aux complices révélateurs. » — « Il faut les frapper comme des parricides, s'écria M. Boin, s'il y a eu commencement d'exécution. » Sommes-nous en 1815 ou en 1835 ?

Ces idées prévalurent quelque temps contre la presse. Dès 1817, on en était fatigué. Les opinions de la chambre ardente étaient flétries comme l'expression d'une réaction sanglante; tous les bons esprits revenaient à l'idée de la liberté de la presse, comme condition indispensable du système représentatif. Une loi fut présentée en 1818, par M. Pasquier, pour régler les conditions de la liberté d'écrire. Les idées en étaient peu avancées ; on n'admettait encore ni le jury, ni l'indépendance des journaux; on réglait seulement les formes de procédure et la pénalité. Au reste, cette pénalité était peu rigoureuse, car les amendes au *maximum* n'allaient pas à plus de cinq mille francs, et à un emprisonnement de plus de deux ans.

Le véritable progrès dans l'exercice du droit de la pensée doit être reporté à la loi du mois de mai 1819, sous le ministère Gouvion Saint-Cyr. Cette loi, présentée par M. de Serres, établissait deux grandes maximes : l'affranchissement des journaux, et le jury en matière de presse. La loi de M. de Serres, il faut être juste, fut concertée entre lui, M. Royer-Collard et M. Guizot ; car M. Guizot, qui en 1815, secrétaire-général de M. de Marbois, avait favorisé la réaction, combattait alors avec ardeur le mouvement ultrà-royaliste qui l'emportait. Cette loi sur la presse contint peu de restrictions ; M. de Serres combattit même pour que le nom de *Dieu* ne fût point inséré dans la loi. En résumé, la loi posait la liberté comme une des grandes facultés inhérentes à la société naturelle et politique.

Cette législation subsista jusqu'à l'assassinat du duc de Berry. Le jury fut saisi quelquefois des délits contre la presse ; les condamnations furent rares, les poursuites rares aussi. Il y eut, je crois, une ou deux condamnations contre *la Renommée*; là se bornèrent les rigueurs du pouvoir. Mais à la mort du duc de Berry, le mouvement réactionnaire éclate et se prononce ; la faction des royalistes exagérés s'écrie : « Ce poignard, ce sont vos doctrines qui l'ont aiguisé; Louvel est l'expression de vos journaux ! » Alors apparaissent encore les lois d'exception. Des lois répressives sont sollicitées; des coteries les imposent, et bientôt les chambres sont appelées à voter une loi suspensive de la liberté des journaux. Cette loi fut l'ouvrage de M. Decazes, et fut adoptée en partie par le ministère du duc de Richelieu qui lui succéda. Il existe sur ces projets un médiocre discours du général Foy : « Il appartient, disait-il, à la sagesse des chambres de défendre, contre la rage des partis, un trône que le malheur a rendu plus auguste et plus cher à la fidélité. Craignons, en faisant une loi odieuse sans être utile, de remplacer la douleur publique par d'autres douleurs qui feraient oublier la première. Le prince que nous pleurons pardonnait en mourant à son infâme assassin ; faisons que ce profit d'une mort sublime ne soit pas perdu pour la maison royale et pour la morale publique;

que la postérité ne puisse pas nous reprocher qu'aux funérailles d'un Bourbon, la liberté des citoyens fut immolée pour servir d'hécatombe! »

La loi de censure ne fut pas de longue durée; le second ministère du duc de Richelieu, qui avait favorisé la réaction, en devint la victime. Le parti royaliste saisit les affaires avec M. de Villèle. Depuis 1818, M. de Villèle et ses amis, dans l'opposition, avaient vivement combattu pour la liberté de la presse, dans le but de renverser le ministère; *le Conservateur* n'avait cessé de développer ce thème. Ministre, M. de Villèle dut donc organiser quelque chose qui ne fût pas la censure. De là naquirent les premières lois de M. de Peyronnet, cette législation de 1821, plus répressive, mais qui serait encore un acte de modération, comparée à la loi actuelle. La loi de 1821 agrandissait le système de la pénalité, et précisait mieux, dans l'intérêt du catholicisme et de la royauté, les peines portées par la loi de 1819; toutefois les amendes ne s'élevaient pas au-delà de dix mille francs, et l'emprisonnement à plus de cinq ans. Voici les principales restrictions que renfermait cette loi :

1° L'abolition du jury en matière de presse, et les délits soumis au jugement définitif des cours royales;

2° L'autorisation préalable pour établir un journal;

Enfin, les procès de tendance, c'est-à-dire, la suppression ou la suspension d'un journal à la suite de plusieurs condamnations. Cette loi était sévère, astucieuse sur plusieurs points, et pourtant par la seule influence de la liberté, les journaux eurent bientôt reconquis la puissance qu'on voulait leur enlever. Ils attaquèrent avec mesure, avec habileté, le système tout entier de la chambre des députés, le ministère et la congrégation, et les accablèrent en peu de temps.

Que fit alors le parti de la congrégation? Ne pouvant dominer la presse par la force des lois, il chercha à la gagner par la corruption; de là, ces achats clandestins des feuilles publiques, cette espèce de foire ouverte par Mme Du Cayla. Le pouvoir acheta bien un ou deux journaux, quelques actions dans d'autres, mais la presse entière échappa, car la presse, c'est la pensée publique, qu'on ne corrompt pas plus qu'on ne l'opprime.

Le pouvoir, cherchant à reconquérir les positions perdues, imagina la loi *d'amour* de M. de Peyronnet. Cette loi parut en 1827. Elle était toute fiscale et combinée pour la ruine des journaux. Dans la chambre des députés, elle démoralisa ce qui restait encore de force et de puissance à la majorité ministérielle; et à la chambre des pairs, elle trouva cette grande opposition dont M. de Broglie se fit l'organe au sein de la commission. M. le président du conseil a donc oublié tout ce qu'il fit dans cette commission, ses discours en faveur de la presse, et les principes invariables de liberté qu'il y professa. La commission s'érigea en véritable tribunal, elle entendit avec une bienveillance remarquable toutes les observations des propriétaires de journaux, et elle repoussa le projet de M. de Peyronnet.

L'histoire peut dire quel fut le résultat de cette tentative contre les journaux. Les électeurs répondirent en 1827; la majorité bigotte qui tenait séance à table chez M. Piet, fut brisée par les scrutins, et le mi-

nistère de M. de Villèle, obligé de céder devant cette nouvelle expression de l'opinion publique.

Le ministère de M. de Martignac fit des concessions à la presse; les procès de tendance dont le ministère Villèle avait tant abusé furent abandonnés. Les journaux vécurent dès-lors pleins de force, et luttèrent corps à corps avec le ministère Polignac. La crise fut telle, que tout le monde put en prévoir la solution. Enfin, le 26 juillet arriva. D'un seul trait de plume, et à la suite d'un rapport de M. de Chantelauze, beau comme l'exposé des motifs de M. de Broglie, tous les journaux furent soumis à une nouvelle autorisation.

Une révolution terrible répondit à ces brutales injonctions. Les journaux donnèrent alors l'exemple d'une modération et d'un calme remarquables. Qui empêcha le peuple de juillet de se livrer à des excès? qui imprima cette unité de vues au milieu des masses insubordonnées, et puisqu'il faut le dire, qui proclama haut la nécessité du trône de Louis-Philippe? Ce fut la presse. Pendant ces jours d'émotion populaire, la France n'eut pas d'autre gouvernement que celui des journaux : les journaux comprimèrent l'émeute et secondèrent l'administration.

En échange que de gratitude dans les corps politiques! la royauté nouvelle disait : Plus de procès à la presse! et la chambre des députés répondait : Plus de censure! Cinq ans après, plus de trois cents procès avaient été faits aux journaux, on portait les amendes jusqu'au maximum de deux cent mille francs, et une forteresse au bout du monde est le monument qu'on s'apprête à élever à la presse qui a donné l'élan à la révolution de juillet, et qui a toujours réprimé ou prévenu ses excès!

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — L'ILE DES PIRATES.

Ce n'est qu'à Amalfi, dans une petite ruelle infecte, comme le sont toutes les *strade* de cette ville, sous une porte décorée de grands pots de réséda et de géranium d'Italie, que j'ai rencontré, en 1832, un véritable auteur de *libretti*, un signor *poeta*; il avait nom Renati. Cet homme écrivait tour à tour pour le théâtre Saint-Charles et le petit théâtre San Carlino. Il n'avait pas de bas, mais il portait au doigt une bague magnifique du roi de Naples. Renati ne s'embarrassait guère du paysage admirable que présente le golfe de Mas'Aniel jusqu'aux grandes roches d'Arenella; il n'accordait, je dois l'avouer, qu'une médiocre attention à cette chaude nature si digne de Salvator, à sa ville pâteuse comme un premier plan d'Eugène Isabey, ville de poutres sales et de balcons ornés de tapis rouges! Renati faisait alors un joli livret intitulé *Rosina*, pour le théâtre Valle de Rome, où il espérait bien le porter lui-même. Il me parla, tout le temps de ma visite qui fut longue, de cette *Rosina*, qui devait être à son gré une délicieuse heroïne de ballet. Rosina devait tirer l'épée contre un colonel, manger trois pastèques devant le balcon et les stalles, sans que l'indigestion fût à craindre; elle devait

aussi mettre le feu à un baril de poudre, afin de faire sauter en l'air son amant, et mille autres facéties. L'auteur de cette belle comédie italienne dont le nom n'est point venu jusqu'en France, habitait une maison de matelots, espèce de *trattoria* ou de taverne. Quand il avait fini l'un de ses opéras, il payait le passage sur une phalance, sorte de barque napolitaine, pour lui et son ballet. Tous les deux arrivaient à Naples un peu mouillés; mais, leur toilette faite, tous les deux étaient reçus.

Chaque fois que j'ai vu un *libretto*, j'ai toujours pensé depuis à cet honnête homme d'Italien. Quand Renati aurait pu faire un beau poëme pour le théâtre Saint-Charles, un poëme appelé *Mas'Aniel*, ou *Felippo secondo*, il écrivait *Rosina*, c'est-à-dire une bluette. Il habitait Amalfi sans prétexte et sans profit. M. Henri, le compositeur de *l'Ile des Pirates*, m'a semblé son digne pendant. M. Henri, en créant d'abord le baquet Ventadour pour ses évolutions nautiques, m'avait très fort intéressé ; je suis de ces gens qui aiment les tempêtes dans un verre d'eau. Le fameux verre d'eau de M. Henri a noyé trois cents actionnaires ! Une fois ses habits séchés, M. Henri, on avait quelque raison de le croire, ne tomberait plus dans l'eau ; il aborderait quelque belle époque ; il nous ferait grâce des tritons et des anciens fleuves; l'homme qui avait si bien mis en scène le sujet de Guillaume Tell, pouvait à coup sûr prendre sa revanche. M. Henri n'a pas voulu en démordre. Il s'est abouché avec des pirates de je ne sais quelle mer ; il n'a pas même eu le bon esprit de fréquenter ceux de Walter Scott; il n'a pris souci ni de Cleveland, le beau capitaine, ni de Magnus Troil, le vieux roi de ces contrées, ni de la sorcière si admirable du roman, ni, ce qui est plus grave, de Minna et de Brenda, les deux jolies sœurs, étroitement unies comme les Elssler, poétiquement flottantes, Minna et Brenda, les deux belles jeunes filles que Tony Johannot a posées rêveuses sur leur rocher ! Le chorégraphe n'a rien vu de tout cela. Les pirates de M. Henri dansent sur terre et sur mer; ils allument leurs cigares à côté de la sainte-barbe. Ils boivent dans des coupes de carton doré, et portent des pantalons en pierreries. Ce sont des pirates à joues roses, des fashionables de la Chaussée-d'Antin qui font la traite des noirs. Si j'étais femme, je voudrais être femme de pirate; il faut voir comme elles sont heureuses à bord ! Elles dansent, elles boivent, elles battent du tambour avec les Nègres. Le vent fait craquer la membrure de ce navire, et elles dansent ; le canon tonne, elles écoutent encore les roulemens de Mme Montessu. Mme Montessu, dans cette pièce, passe à la première légion, elle a reçu de droit hier son brevet de grenadier. Mlles Elss'er, pour ne pas être en reste avec Mme Montessu, tirent l'épée dans ce ballet, les chœurs font le coup de pistolet comme un étudiant en droit. Dans quelle île et sous quel degré de latitude ont lieu ces évolutions? Le livret n'en dit rien. C'est un peuple expéditif que ce peuple de pirates ! Un matelot se bat près de sa cambuse, il jette son bonnet rouge à la tête d'un contre-maître, et M. Montjoie, le chef des pirates, le tue à bout portant et sans conseil de guerre préalable !

Mais tout cela est interrompu par des danses ; à ces meurtres succèdent les juges. De temps immémorial, les côtes de Barbarie n'avaient vu tant

de girandoles, de danses allemandes et italiennes, car ce ballet parle toutes les danses, comme Pic de la Mirandole ou Rabelais parlaient toutes les langues. La *morra* des paysans du Tibre s'y trouve mêlée aux *monferine* de Naples, les créoles du Morne-d'Orange, en foulards bariolés, y donnent la main aux Albanaises à toques d'or. Cette immense lutte d'entre-chats, autour d'un mat de vaisseau, a quelque chose d'inouï. Le décor est d'un effet large et bien conçu, bien que nous ne puissions approuver les fonds bleuâtres, et les couleurs tranchantes des nuages; cet horizon ne fuit pas assez. Le tableau du dernier acte est peut-être encore plus sujet à la critique; *la Traite des Noirs* du Cirque-Olympique nous a gâtés de ce côté-là. Les légères restrictions de la critique ne sauraient être introduites dans l'éloge que nous ferons de la mise en scène, cet eloge sera complet. Les plus belles étoffes d'Orient, les tapis les plus ouvragés et les plus splendides servent de lit à ces écumeurs de mer, sybarites des îles OEgades, qui ont des calumets et des poignards. Les groupes de la danse se marient merveilleusement à ces fonds chauds et colorés; c'est un flot d'azur continuel à côté de ces autres flots de la vaste mer. Après Mlles Elssler, qui ont dansé toutes deux sans rompre leur chaîne, sans se quitter, comme deux belles statues grecques, nous avons remarqué la jolie demoiselle Forster, Mlles Vagon, Julia et Legallois. La musique est de MM. Carlini et Casimir Gide. Rossini et Beethoven sont bien quelque peu étouffés dans cette musique sous la fumée des pirates, et la *Semiramide* pourrait s'y plaindre du tambour de Mme Montessu, mais que voulez-vous dire à des corsaires qui se servent du canon en guise de phrase musicale, et jettent leurs verres de rhum à la tête du musicien?

M. Véron, qui se retire, dit-on, n'a pas voulu mourir sans ces belles fanfares. Au lieu de faire porter son deuil à ce grand opéra, à cette belle et splendide famille de danseuses, M. Véron leur a donné les danses de l'Archipel et les roses de l'Orient!

— Un de nos collaborateurs, M. Barchou de Penhoën, va publier, chez le libraire Charpentier, un volume d'appréciations philosophiques sur la situation de la France avant et depuis la révolution de juillet. Ces considérations, pleines de gravité et d'intérêt, sont groupées sous quatre têtes de chapitre : *Les funérailles de M. de Lafayette; Guillaume d'Orange; M. le duc d'Orléans; M. le duc de Bordeaux.* L'auteur a abordé les grands problèmes politiques avec cet esprit méditatif et sérieux qui caractérise ses travaux sur la philosophie allemande.

F. BULOZ.

ÉRASME.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

VII.

Les lettres et les présens.

On pourrait apprécier matériellement l'importance d'un écrivain par le nombre de lettres qu'il a écrites et reçues, et la diversité d'opinions de ses correspondans. Peu de lettres supposent une célébrité douteuse, et tout au plus une coterie dont l'écrivain est le héros. Beaucoup de lettres, et des lettres de toutes les opinions, de tous les partis, de toutes les conditions, témoignent d'une grande influence littéraire, et d'un public qui peut bien s'appeler une époque. C'est la preuve d'une sorte de souveraineté intellectuelle, vers laquelle chacun se tourne avec foi pour y prendre le mot d'ordre de ses sympathies ou de ses répugnances. Celui-là est un grand homme vers

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 août.

qui tous ceux de son temps gravitent naturellement, comme vers le pôle de la science et de l'intelligence contemporaines, et dont le temps et l'esprit sont devenus une sorte de propriété publique. Je me hâte de préciser ce que j'entends par le mot *beaucoup*, afin que quelque homme de génie de notre époque ne mesure pas son importance sur quelques ports de lettres par semaine, ou sur le nombre des billets de remerciemens qu'il écrit à ses admirateurs. *Beaucoup*, ce serait la part de Cicéron, de Voltaire et d'Érasme. Toute la philosophie du XVIIIe siècle a convergé vers Voltaire; toute la renaissance littéraire et religieuse de l'Europe occidentale, au XVIe siècle, a convergé vers Érasme. Un certain aimant d'idées et de croyances, positives ou négatives, faisait incliner leur époque de leur côté. Toute formule venait d'eux; leurs contemporains avaient des tendances plus ou moins obscures; c'est par eux que ces tendances étaient traduites dans un langage populaire. Les grands hommes sont ceux qui disent ce que tout le monde sait; mais ce savoir est confus, vague, inarticulé; leur gloire est d'en créer la langue, et, en la formulant, d'en faire un ensemble de croyances irrésistibles.

Dans cette incertitude des consciences qui accompagna, qui favorisa les commencemens de la réforme, tous les contemporains d'Érasme se tournèrent vers lui. Chacun sentait en soi un certain renouvellement d'idées dont il ne pouvait se rendre compte par des mots; ces mots, il les demandait à l'homme qui paraissait avoir la plus parfaite intelligence de la chose, et qui déjà, dans quelques détails, avait prouvé qu'il savait mettre le doigt sur le malaise dont l'époque était tourmentée. Tout le monde savait, ceux-ci confusément, ceux-là avec un mélange de bonne foi et d'intérêt personnel, tous avec une impatience souffrante, qu'il se passait quelque chose de nouveau dans le monde; mais personne ne pouvait préciser ce que c'était. Ce fut le rôle d'Érasme d'éclaircir les pressentimens et les désirs de chacun, de trouver un langage pour cette universelle espérance qui emportait les esprits vers un avenir inconnu. Pendant un moment, il tint, pour ainsi dire, toutes les consciences dans sa main, et il arrêta sur le terrain d'une opinion moyenne, mi-partie de critique et de croyance, ces innombrables esprits qui se sentaient entraînés vers l'incrédulité inactive ou vers

une révolution complète. Luther arriva bientôt, qui lui enleva les derniers; il faisait mieux leur affaire; c'était l'homme de la révolution. Érasme garda autour de lui, et jusqu'à son dernier jour, tout ce qu'il y avait d'hommes sensés, tolérans, désintéressés, entre les catholiques incorrigibles et les réformistes déclarés. Ce fut là sa royauté dernière, royauté plus solide et plus vraie que celle dont l'avait dépossédé Luther.

C'est à cette foule de bons esprits, fort nombreux même alors, pour l'honneur de notre espèce, qu'Érasme servit jusqu'à la fin de chef et d'organe; pourquoi ne dirais-je pas de roi? car quel sujet a dit d'un roi ce que Frédéric Nauséa, conseiller du roi Ferdinand, écrivait sur Érasme : « Quoique nous fussions séparé de lui par des provinces, nous nous sentions entraîné vers lui par une si grande autorité, que jamais il ne nous arriva de méditer, d'écrire, de dicter, de manger, de boire, de dormir, de veiller, sans penser à lui, et sans que son image nous fût présente. Toute autre pensée était absorbée par la contemplation de ce grand homme; nous l'entendions, nous le voyions; nous demandions à quiconque venait de loin: vit-il encore? que fait-il? quelle santé a-t-il? Que va-t-il nous envoyer de nouveau de son Afrique (1)? »

Parmi ces sujets si dévoués, si tendres, qui *dépérissaient* pour lui, comme dit encore Nauséa, Érasme comptait des princes, oui, des princes régnans. Lisez cette lettre de Berselius, qui s'était fait l'interprète des sentimens particuliers d'un de ces princes pour Érasme : « J'ai remis au prince ta lettre et ta *paraphrase*. Il a lu la lettre et a embrassé à plusieurs reprises la paraphrase, en s'écriant avec un accent de joie : Érasme !... Je suis resté un jour.... Après la messe, on s'est mis à table. Nous entrons dans la salle du festin, ornée de grands et nombreux tapis. Peu après on apporte de l'eau pour laver les mains. Le prince s'asseoit, ayant près de lui son frère Robert, le grand guerrier, l'Achille de notre siècle. La femme du héros occupait la troisième place, Pénélope par sa vie, Lucrèce par ses mœurs. A la quatrième était assise leur fille, déjà nubile, et, par ses traits, sem-

(1) Friderici Nauseæ Monodia, tome Ier de l'Édition de Leyde.

blable à Diane. Venaient ensuite les deux frères de la jeune héroïne ; vous auriez dit les deux jumeaux de Léda. Parmi tant de dieux et de déesses, moi, pauvre scarabée, interpellé nominalement par Jupiter, je m'assis à la septième place, repaissant mes yeux d'or, de pierreries et de pourpre, mes oreilles de doux accords, mon palais d'ambroisie et de nectar. La faim apaisée, et les tables enlevées avec les mets, on chante des actions de graces aux dieux (1); nous nous levons; les uns jouent aux dés, les autres aux échecs. Je suis appelé auprès du prince; là s'engage une conversation pleine de complimens pour toi. Le prince n'a rien de plus cher que toi. Il veut te voir, te serrer dans ses bras, te traiter comme son père, comme une divinité tombée du ciel sur la terre. Viens donc sans retard; prends garde, au nom du Dieu immortel, qu'un si grand héros n'ait trop longtemps à souffrir du tourment de t'attendre. »

C'est avec les hommes éminens qui représentaient dans toute l'Europe l'opinion intermédiaire entre le catholicisme pur et le protestantisme révolté, qu'Érasme entretint, pendant les deux dernières années de sa vie, un commerce quotidien de lettres. Les plus nombreuses et les plus détaillées roulaient sur les affaires, sur les progrès de la réforme, sur les livres de ses docteurs, sur les querelles entre Érasme et ses ennemis, les Stunica, les Beda, la Sorbonne tout entière. On le consultait, on lui demandait des directions; il répondait par des discussions très développées, et ses lettres étaient lues et répandues comme des traités. Bon nombre s'occupaient de la situation littéraire; plusieurs étaient des jugemens sur quelques hommes éminens en érudition profane, ou des biographies de morts illustres. A la troisième catégorie de lettres appartenaient toutes celles qu'il répondait à ses principaux amis, à certaines époques, comme des témoignages périodiques de son souvenir, lettres charmantes où il parlait d'ordinaire de sa vie intérieure, de ses souffrances physiques si courageusement endurées, de sa vieillesse, de ses études, de ses prodigieux travaux. Enfin, une quatrième catégorie com-

(1) 229. D. F. — Traduisez : on dit les graces. Cette lettre est piquante comme détail de mœurs. Ces chrétiens étaient païens de cœur.

prenait toutes les lettres de pure politesse; lettres en réponse à des louanges; lettres demandées par des gens qui s'en voulaient faire honneur auprès de leurs amis; lettres d'hommage aux princes qui l'avaient fait complimenter par leurs conseillers privés; lettres de remerciemens pour des cadeaux de grands personnages, etc.... Érasme suffisait à tout cela.

Je me le figure, dans sa petite maison de Bâle, aux approches de la foire de Francfort, qui est l'époque où il expédie par paquets ses lettres et ses traités pour tous les points de l'Europe. Il vient d'être pris d'une attaque de gravelle si forte, si douloureuse, que s'il a quelque ennemi, dit-il tristement, cet ennemi doit cesser de le haïr, et se trouver assez vengé par ses souffrances (1). Assis sur son lit de douleur, faible, tremblant de fièvre, pendant qu'il corrige les épreuves de son épître à Christophe, évêque de Bâle, sur le choix des mets et sur d'autres points de discipline religieuse, il dicte à l'un de ses secrétaires diverses lettres pour ses amis. Quatre courriers attendent à Bâle ses dépêches; l'un pour Rome, l'autre pour la France, le troisième pour l'Espagne, le quatrième pour la Saxe (2). Après plusieurs jours donnés aux lettres sérieuses, il faut penser aux lettres de politesse, et sourire agréablement à des gens valides, malgré les accès du mal qui lui font tomber la plume des mains. Ce sont d'abord les religieuses d'un couvent de Pologne, qui lui ont envoyé à plusieurs reprises des dragées et autres douceurs pour obtenir de lui en retour quelque écrit qu'elles puissent mettre dans leurs archives (3). Il dicte en s'interrompant par des gémissemens: « Vous avez voulu, excellentes vierges, faire un lucre honnête en achetant, au prix de quelques douceurs qui récréent le palais, des choses qui nourrissent l'ame. Pieuse captation, avidité sainte, prudent et lucratif échange, bien digne de vierges sages, si j'étais l'homme qui pût rendre pour une semence corporelle une semence spirituelle. » Une crise violente le fait retomber sur son séant. Son médecin est appelé:

(1) 787. B. C.
(2) 777. E. F.
(3) 778. D. E.

quelques cuillerées de vin de Bourgogne le remettent; c'était le traitement qu'on opposait à ses douleurs de gravelle. La crise passée, sa figure redevient calme et riante; il reprend:

— « Votre époux, saintes filles, se glorifie de tous ses saints, mais principalement des martyrs et des vierges. Ce sont là les parures dont s'enorgueillit le plus l'église du Christ, laquelle ne tire sa gloire que de son époux; milles vertus l'environnent comme des pierreries; mille fleurs le décorent, mais celles qu'il aime par-dessus toutes, ce sont les roses des martyrs et les lis des vierges, » Suit un éloge de la virginité sur ce ton ridicule et grimaçant. Quelle pitié que la gloire! Il faut rire d'une bouche contractée par la souffrance, et développer des lieux communs prétentieux aux heures où l'on aurait besoin de sommeil. Il faut dicter, d'une voix dolente, des dragées épistolaires en réponse à des dragées de nonnes; il faut mêler les fleurs de rhétorique aux potions calmantes, et se livrer au médecin entre deux jolies phrases! Pauvre Érasme! Mais ce n'est pas tout.

Un messager est arrivé la veille de Breslau (1). Il a apporté, de la part de l'évêque Jean Turzon, docte prélat, admirateur passionné d'Érasme, quatre clepsydres de verre d'une nouvelle invention, dont le sable, en tombant insensiblement, mesure les heures; quatre petits lingots d'or vierge, extrait des mines du diocèse de l'évêque, symbole de l'immortalité qui attend Érasme; plus un bonnet d'hermine, dont la douce chaleur et le poil soyeux, dit le bon Jean Turzon, rappelleront à Érasme l'amour qu'il a pour lui. Les cadeaux sont là étalés sur le buffet, attendant un remerciement littéraire, travaillé, précieux. Érasme les regarde d'un œil résigné et dicte:

« Si tu veux me permettre de faire quelque peu de philosophie sur tes petits présens, je félicite ton diocèse d'avoir des mines d'où l'on tire un or si brillant et si pur; mais je t'estime bien plus heureux, toi qui tires des veines bien autrement précieuses des saintes Écritures l'or de la sagesse évangélique, cet or dont tu enrichis le troupeau qui t'est confié.... »

(1) 522. F.

Froben entre en ce moment, Froben, son imprimeur et son ami. Il vient lui soumettre des doutes sur un passage de la dissertation sur le *choix des mets*, et le prier de relire, et au besoin de corriger, un manuscrit de Vivès, qu'il a quelque répugnance à imprimer. Érasme lui demande son bras pour faire quelques tours de chambre, et quelques minutes pour achever sa lettre à Jean Turzon. Soutenu d'un côté par un domestique, de l'autre appuyé sur le bras de Froben, il descend de son lit et se traîne dans sa chambre, le corps plié en deux par la souffrance; puis il continue sa lettre :

« Tes deux clepsydres portent cette inscription : *Hâte-toi lentement*. C'est un ordre qu'entend la poussière qui tombe lentement par le petit trou; mais notre vie s'envole avec une grande vitesse, et la mort n'accourt pas moins vite, même après que cette poussière a cessé de tomber. Sur l'un des deux je vois en haut : *hâte-toi lentement*, et en bas une image de la mort. Puisse-t-elle, ô Turzon, te frapper le plus tard possible, toi qui es digne non d'une vie longue, mais d'une vie immortelle! »

Comme tout cela est tiré, affecté, puéril ! Quel triste emploi d'un temps dont l'habitude de souffrir lui faisait compter toutes les minutes ! Il en arrive au bonnet :

« Ton bonnet ne pourra me servir que chez moi. Il est trop riche pour un homme de si peu que moi, — à moins que tu ne croies qu'Érasme soit quelque chose; — il est d'ailleurs d'une forme étrangère aux usages de ce pays. Autrefois, selon le proverbe, tout allait bien aux gens de bien; aujourd'hui rien ne sied qu'aux hommes puissans. Je le garderai pourtant comme un gage qui me rappellera Jean Turzon. »

Demain il faudra recommencer cette comédie pitoyable d'un moribond qui fait de l'esprit sur les cadeaux qu'on lui envoie. Demain il faudra remercier sur ce ton quelque autre grand personnage, soit pour le don d'un gobelet d'argent ciselé ; — c'était l'analogue des cabarets et des tabatières avec portraits de ce temps-ci; — soit pour un anneau, soit pour un cheval que lui enverront d'Angleterre des amis qui le croient encore ingambe, et auxquels il répondra qu'il est à peine assez bon cavalier pour se tenir en selle sur un âne.

S'il y eut jamais un martyr du travail, certes ce fut Erasme. Esclave de sa réputation, de ses amitiés, de ses adversaires, des curieux, des indifférens, le jour que tous les hommes éclairés de l'Europe occidentale l'eurent proclamé le chef du parti modéré, il vit qu'il fallait mourir à la tâche, et aller jusqu'au bout sans reprendre haleine; et il n'eut de loisir que les heures trop fréquentes où l'excès de la maladie lui liait les mains, la parole et la pensée. Chose singulière! quoiqu'il ne fît les affaires de personne, et qu'il fût l'organe d'une opinion intermédiaire dont le principe était de s'abstenir, sa tâche fut plus lourde que celle d'un homme de parti actif et gouvernant une multitude avide d'évènemens. Si l'on y réfléchit bien, cela est tout simple. Avec un seul mot d'ordre, un parti passionné va plusieurs jours; mais les hommes expectans et spéculatifs sont insatiables de réflexions, de considérations, d'analyses de situation. Il fallait donc qu'Erasme, en sa qualité de guide et de *précepteur* de ces hommes, comme on l'appelait, fît l'histoire presque quotidienne de faits où il n'avait aucune part active, et ce fut là encore un triomphe de Luther qu'il n'eut pas d'historiographe plus exact et plus assidu qu'Érasme. Mais quelle vie, mon Dieu! que celle-là! Quelle glèbe à retourner, quelle charrue à traîner, quelle pierre de Sisyphe à pousser! N'avoir pas un jour dont on puisse dire: il est à moi! voir passer tous les printemps et tous les étés sans avoir goûté ce que nous appelons le plaisir de renaître, et ce qui n'est que l'oubli de vieillir; ne savoir la différence d'un beau jour et d'un jour de pluie que par les intermittences ou les redoublemens de sa gravelle; se lever tous les matins avec le même poids à soulever, avec la même pierre à rouler, et se coucher avec le regret de ce qu'on laisse en arrière, et de ce que les visites d'amis, le temps des repas, vous ont dérobé de minutes; se sentir, toute la nuit, dans des rêves pénibles, la poitrine oppressée par ce vampire qu'on appelle la réputation, et qui dévore jusqu'aux germes de vos pensées; ne pouvoir s'échapper de ses travaux, mais y être parqué comme l'ouvrier l'est à sa pièce, toute sa vie, ou comme la fourmi, dont tous les mouvemens appartiennent à la fourmilière; avoir perdu le sentiment de la solitude, du silence, du désintéressement d'esprit, exquises jouissances dont le goût s'émousse faute d'usage; vivre

toujours avec les hommes, par les hommes, pour les hommes, soit dans le passé, soit dans le présent, au sein de leurs livres ou au fort de leurs querelles, et ne pas connaître un de ces momens où penser et sentir sont une même chose, où l'on ne vit plus de mémoire et d'imitation, mais d'instinct, et où l'on rêve un Dieu qui n'est ni celui des religions ni celui des philosophes, ni le Dieu des catéchismes ni le Dieu des systèmes, mais qui est cette ame universelle qui remplit la terre et le ciel, fait parler tous les êtres et rouler toutes les sphères; enfin se donner par le travail une fièvre lente et continue, qui vous rend incapable du repos : voilà quelle fut la vie d'Érasme, voilà quelle fut sa gloire!

Ce fut aussi la vie et la gloire de son époque! Il n'y eut pas de saisons, pas de printemps, pas de loisirs, pas une heure perdue, pas une pensée sans but, pas un caprice, pour cette époque de révolution et de conquête! Jamais tâche plus effrayante ne pesa sur les générations des hommes! Retrouver le passé, se tenir quelque temps dans un certain équilibre sur un présent mouvant comme le sable, préparer l'avenir, telle fut cette triple tâche. Dans ce temps-là, le même homme était érudit, conseiller de l'empereur et réformiste; touchant, par ces trois ordres de travaux, au passé, au présent et à l'avenir : le même homme maniait la plume et l'épée, montait dans la chaire, faisait des traités, exhumait les vieux livres; le même homme vivait dans trois mondes à la fois. Le caractère, je devrais dire le ridicule de notre époque, c'est qu'on y méprise la tradition, et que chacun s'y fait souche et principe de toutes choses, société, religion, art; au temps d'Érasme on était plus humble; l'homme se trouvait à peine assuré en donnant la main à ses ancêtres, et en apprenant d'eux tout ce qu'ils avaient connu de la science de la vie. Le passé et le présent étaient solidaires; on croyait que l'arbre de la science était né le même jour que l'homme, et que c'était le même tronc qui poussait incessamment de nouvelles branches; mais personne n'aurait pensé qu'il eût dans sa main la semence d'un nouvel arbre. Dans ce temps-là on ne connaissait pas *le poète*, cet être tombé du ciel qui naît sans père et meurt sans enfans, et pour qui le monde contemporain n'est qu'un piédestal d'où il s'élance dans un monde qui n'est qu'à lui et à Dieu, et où il vient replier de temps en temps

ses ailes fatiguées; mais on connaissait et on étudiait les poètes, ces chantres ingénieux de la sagesse humaine, hommes ainsi que nous, si ce n'est qu'ils en savent un peu plus que nous sur nous-mêmes. Dans ce temps-là, les vieillards se faisaient enseigner, sur le bord de la tombe, la langue d'Homère et de Platon; des professeurs en cheveux blancs, qui ne prenaient pas quatre jours de repos dans toute une année (1), avaient des élèves septuagénaires qui ne voulaient pas mourir sans avoir rajeuni leur intelligence par quelques souvenirs de la sagesse antique. Mais ces vieillards étaient rares à cette époque dévorante. On en comptait moins que de jeunes gens enlevés par des morts prématurées à des travaux où la force et la vie leur manquaient tout ensemble, et qui rendaient l'ame sur les belles pages où Platon leur promettait une vie immortelle. Érasme parle quelque part de ce petit nombre auquel il était donné d'atteindre à la vieillesse. « Faut-il l'attribuer, dit-il à un monde qui penche vers son déclin, ou bien à ce qu'il en coûte plus d'efforts aujourd'hui pour savoir? »

VIII.

Le séjour à Bâle.

C'est à Bâle qu'Érasme trouva une solitude relative, la seule qui fût possible à son époque. Après de longues hésitations, il s'était fixé dans cette ville, d'où il inondait l'Allemagne et la France de ses écrits. Ce choix n'était pas le résultat d'un caprice; Bâle était une ville intermédiaire, paisible, bien gouvernée, où les théologiens avaient de la modération, et où la lutte des choses anciennes et des choses nouvelles n'avait amené aucune violence. Érasme y vivait tranquille, respecté, dans la société intime de Jean Froben et de quelques amis. Appuyé sur la formidable imprimerie fondée par cet homme célèbre, il dominait tout le mouvement religieux et littéraire de l'Allemagne, et représentait assez bien la presse du temps dans sa plus grande fécondité et dans sa plus

(1) 788. B. C.

grande influence. De toutes parts lui venaient des offres d'hospitalité; de l'Angleterre, dont le roi, Henri VIII, était son confrère en polémique; de la France, où l'appelait le fastueux, mais sincère ami des lettres, François Ier, lequel lui offrait des *monts d'or* (1); de Charles-Quint, son roi et son maître, qui lui faisait retenir ses pensions, pour le prendre par la famine, et l'attirer de force dans ses états du Brabant; de trois ou quatre princes régnans de l'Allemagne, qui avaient avec lui une docte et familière correspondance; de plusieurs villes particulières, entre autres de Besançon, dont le sénat lui demandait ses conditions, voulant à tout prix devenir la patrie de choix d'un hôte si illustre; d'un grand nombre d'archevêques, qui lui offraient une aile de leur palais épiscopal, une place d'honneur à leur table et une pension. Érasme avait pesé une à une toutes ces propositions, et par mille considérations d'indépendance personnelle, de sûreté, d'hygiène, surtout par une noble et immuable répugnance pour les chaînes du patronage, il y avait répondu par des refus ingénieusement tournés, dont sa santé et sa vieillesse faisaient d'ordinaire tous les frais.

Ces politesses cachaient ses vrais motifs. Pour l'Angleterre, c'était un motif de sûreté personnelle; il fallait traverser la mer, cette mer où il avait déjà fait naufrage, et où la guerre entretenait toujours une espèce d'écumeurs tolérés par le gouvernement, soit qu'il eût une part dans les prises, soit qu'il ne fût pas de force à faire la police dans sa propre marine. Henri VIII n'avait pas encore fait de l'Angleterre une Chersonèse Tauride en y tuant les plus illustres amis d'Érasme. Pour la France, il y avait danger de la vie à y écrire des propositions mal sonnantes et à n'y être pas bien avec la Sorbonne. On y brûlait ou menaçait de brûler les gens pour avoir, en maladie, mangé de la viande en carême; on y faisait un procès capital à un homme pour avoir dit que l'argent dépensé à la construction d'un immense monastère aurait été mieux employé à fonder un asile d'orphelins. François Ier avait bien le pouvoir et peut-être la bonne volonté de tirer une première fois l'accusé des mains de la Sorbonne, comme cela se vit pour Clé-

(1) Rex Gallus montibus aureis invitat ad se. — Lettres, 787.

ment Marot, et pour Berquin, l'ami d'Érasme; mais, à la récidive, il l'abandonnait au bras spirituel, avec cet égoïsme royal qui ne peut pas se tourmenter deux fois de la vie du même homme. Pour le Brabant, c'étaient toujours les théologiens, race furieuse, qui aurait fait lapider Érasme par la populace; pour l'Allemagne, c'étaient les violens du parti de la réforme qui seraient venus briser ses vitres et déchirer ses livres, comme ils faisaient des bulles papales. D'ailleurs, c'étaient des offres de prince, offres dont se méfiait Érasme, parce qu'il y voyait, dans l'avenir, ou d'insupportables obligations de flatterie, ou l'abandon. Chez les archevêques, sa vanité d'*astre de la Germanie* eût souffert d'une commensalité au-dessous de sa renommée, et sans doute de complaisances intérieures dans le genre de celles de Gil Blas pour l'archevêque de Grenade. Une seule hospitalité l'aurait tenté: c'était celle que lui offrait le sénat de Besançon. Cette fois, la chose se faisait de pair à pair; c'était le peuple offrant sa ville à un homme du peuple. Érasme ne trouvait pas le bienfait lourd, ni la reconnaissance désagréable, ni la rupture, si elle avait lieu, d'une grave conséquence; outre l'attrait du voisinage de la Bourgogne, dont le vin calmait sa gravelle. Il résista pourtant. Il aimait Bâle; il y était entouré de la considération publique; il y payait l'hospitalité de la ville par le produit de ses travaux et par sa gloire; il y avait des liens de cœur, entre autres un filleul, un fils en Dieu, comme disent les Anglais, l'un des enfans de Froben, qu'il avait appelé *Érasmius*, nom qu'il regrettait de n'avoir pas pris, lui-même dès l'enfance, comme étant plus conforme à l'étymologie grecque qu'*Érasmus*. Il faisait de petits traités d'éducation pour cet enfant, de grande espérance, dit-il. Il s'était attaché à Bâle comme l'huître et l'éponge au rocher, lui qui répondait jadis au reproche d'insouciance que lui faisaient les moines, qu'il n'était ni une huître ni une éponge, et que le reproche lui venait mal de gens « changeant tous les jours de pâtis, et émigrant là où ils voyaient la fumée de la cuisine plus grasse et le foyer plus luisant (1). »

C'est dans l'année 1531 qu'Érasme vint s'établir à Bâle. Fro-

(1) 370. F.

ben lui avait offert une maison et une pension. Érasme ne voulut ni de l'une ni de l'autre; il aima mieux être l'ami que le salarié de Froben. Il fit acheter une maison où, sauf quelques voyages commencés que sa mauvaise santé le forçait d'interrompre, il vécut dans l'amitié de Froben et de sa famille, et au milieu de travaux qu'il appelait avec quelque raison *herculéens*. Froben acheta pour lui un jardin assez grand, avec un petit pavillon au milieu, dans lequel Érasme venait dans les beaux jours, non pour y rêver aux charmes des beaux jours, mais pour y traduire quelques pages de saint Bazile ou de saint Chrysostôme (1). Le premier chagrin de cœur qu'il eut à Bâle, ce fut la mort inopinée de son ami. Il avait eu une douleur modérée de la perte de son frère (2), mais il fut accablé de la perte de Froben. Il l'aimait pour la douceur de leurs relations; il l'aimait pour tout le bien qu'il avait fait aux études libérales; il l'aimait pour son noble caractère, pour la pureté de ses mœurs, pour la sûreté de son commerce, pour son dévouement à ses amis. Il y aurait un beau portrait à faire de ce Froben. C'était un homme sans fiel et sans méfiance, aimant mieux être volé que de faire aux gens l'affront de les surveiller. Il ne pouvait se souvenir des injures les plus graves, ni oublier les moindres services. Doux, affable, facile au-delà même de ce qui convient à un chef de maison et à un père de famille, il n'aurait pas su se montrer poli pour ceux qu'il suspectait, ni cacher sous un langage confiant des arrière-pensées de défiance, et il eût tenté l'honnêteté chancelante de certaines personnes, par la facilité qu'on avait à le tromper. Érasme lui en faisait des reproches. Froben souriait, et donnait le lendemain dans les mêmes piéges. Une seule chose où il montrât de l'adresse et de l'esprit de combinaison, c'était dans l'art de faire accepter quelque présent à Érasme. Il n'était jamais plus gai que le jour où, soit par ruse, soit à force de prières, il avait obtenu que son ami se laissât faire cette douce violence. Toute la rhétorique d'Érasme échouait contre ses importunes délicatesses. Érasme envoyait-il acheter par ses domestiques quelque mor-

(1) 955. D. E.

(2) 1053. F. P.

ceau de drap pour se faire faire un vêtement neuf? Froben, qui en avait eu vent (1), payait d'avance l'étoffe à l'insu d'Érasme. Il n'y avait pas de prières ni de gronderies qui le décidassent à reprendre son argent. Ce furent là leurs seules querelles; querelles d'une espèce peu commune, dit Érasme, dans un monde où l'on cherche à tirer le plus qu'on peut des gens et à leur donner le moins qu'on peut.

Sa profession lui donnait des joies d'enfant. Quand il avait tiré les premières épreuves de quelque auteur célèbre, dont il préparait une édition, il venait triomphant, le visage radieux, montrer son essai à Érasme et à ses autres amis, comme si c'eût été le seul prix qu'il attendît de tous les soins donnés à l'impression. Les éditions de Froben étaient vantées pour leur correction. Il n'imprimait d'ailleurs que des livres graves, et refusait ses presses aux libelles, quoique ce fût une branche de commerce lucrative; il ne voulait pas ternir sa réputation par de l'argent mal gagné. Il tomba comme foudroyé, un jour qu'il était monté sur une échelle pour prendre quelque livre sur un rayon élevé, et on le porta dans son lit, sans connaissance, le cerveau brisé; il mourut après une léthargie de deux jours. Érasme lui fit deux épitaphes, en grec et en latin; toutes deux ingénieuses et touchantes; rare exemple d'estime et d'amitié réciproques entre un auteur et son libraire (2).

Un évènement d'une nature plus grave devait l'éloigner de Bâle. La réforme, long-temps contenue par la sagesse du sénat, et réduite à des discussions spéculatives, y avait acquis assez de force pour exiger qu'on la reconnût publiquement. Érasme y était vu d'un mauvais œil; on n'osait rien entreprendre contre un homme qui s'était placé sous la garantie de la foi publique; mais on murmurait contre lui dans les conciliabules, et déjà les plus ardens demandaient s'il n'y avait pas quelque autre ville neutre où il pût aller cacher son impartialité si équivoque. Au dehors, ses amis les catholiques se plaignaient qu'il restât dans une ville infectée d'hérésie; et, quoiqu'il fît de prodigieux ef-

(1) *Subodoratus*. 1054. A. F.

(2) 1855. D. E.

forts de travail pour donner des gages aux plus exigeans, quoiqu'on l'eût vu, en moins de douze jours, lire une première partie d'un traité de Luther non encore publié, écrire une *diatribe* en réponse, la faire imprimer, la revoir, la mettre sous presse, afin que la riposte parût en même temps que l'attaque, et que les amis de Luther n'eussent pas à triompher, pendant l'intervalle de deux foires, de l'absence d'un contradicteur (1), ses ennemis répandaient qu'il jouait un jeu double, et qu'il désavouait à Bâle, dans de secrètes intrigues avec les professeurs, les doctrines de ses réponses à Luther. OEcolampade, l'un des principaux du parti à Bâle, qui était resté jusque-là dans de bons termes avec Érasme, avait donné le signal de la brouille en se plaignant de petits griefs, prétextes ordinaires des grands. Dans le colloque du *Cyclope*, Érasme représentait son personnage avec une brebis sur la tête, un renard dans le cœur, et un long nez; OEcolampade avait cru s'y reconnaître, la nature lui ayant donné en effet un long nez, un caractère mi-parti de renard et de brebis. — « C'est mon domestique Nicolas, disait Erasme, qui m'a demandé à figurer dans un colloque, avec son long nez, son bonnet de laine et son teint jaune. — Mais je porte aussi un bonnet de laine, disait OEcolampade. — Je n'en savais rien, répondait Erasme. — Mais un jour que je venais au-devant de toi dans la rue, reprenait OEcolampade, n'as-tu pas rebroussé chemin et pris une autre rue pour éviter de me saluer? — Je ne t'avais pas vu venir, disait Érasme. J'ai pris la rue par où je vais d'ordinaire au jardin de Froben, comme le plus court chemin et le moins infecté de mauvaises odeurs. Mon domestique m'ayant dit que tu passais, j'ai fait un mouvement pour te rejoindre, mais des amis que j'avais là m'ont retenu. » Sous ces puériles explications se cachaient des dissentimens profonds. OEcolampade était trop à Luther pour rester l'ami d'Érasme; et derrière cet homme il y avait tout un peuple prêt à faire cause commune avec lui. Érasme vit venir l'orage, et pensa dès-lors à plier sa tente et à recommencer, à plus de soixante ans, sa vie de pélerin.

(1) 1056. A. C.

Avant qu'il eût fait toutes ses dispositions, la révolution éclata à Bâle. Il s'y tenait depuis plusieurs jours des conventicules, malgré un décret récent du sénat, et les hommes violens parlaient d'un coup de main sur les églises catholiques et d'un auto-da-fé des statues papistes. La bourgeoisie catholique prit les armes, pour que force restât au décret du sénat. Le peuple des conventicules s'arma de son côté, et les partis descendirent sur la place pour engager la bataille. Le sénat intervint à propos: la bourgeoisie déposa les armes; le peuple en fit autant, mais ce fut pour les reprendre quelque temps après. Le parti avait décidé la destruction des statues et simulacres du culte catholique. Ils s'amassent sur la place, avec du canon, et là, pendant plusieurs nuits, ils élèvent un immense bucher, au milieu de la terreur universelle. Cependant ils respectèrent les maisons et les personnes, et on n'eut à leur reprocher que la fuite précipitée du consul, lequel se sauva dans une barque et échappa ainsi à la mort qui l'attendait s'il fût demeuré dans la ville. D'autres personnages s'enfuirent aussi de Bâle; mais le sénat, épuré en une nuit de tous ses membres catholiques, les invita à rester, sous peine de perdre leurs droits de citoyens; ce que plusieurs firent. L'autorité nouvelle, sortie du peuple, parvint à empêcher le désordre, et fit enlever par des ouvriers, sans tumulte, avec la régularité d'une manœuvre, tout ce qui pouvait être conservé dans l'ameublement des églises. Le reste fut abandonné au peuple, qui put assouvir enfin sa haine contre les images. Tout ce qui était bois fut brûlé; tout ce qui était marbre, pierre ou métal fut mis en morceaux. « Et tout cela se fit au milieu de telles risées, que je m'étonne, dit Érasme, que les saints n'aient pas fait un miracle, eux qui jadis en firent de si grands pour de si petites offenses (1). » Parole à double sens, comme la plupart de celles de ce sceptique prudent, qui pouvait être tout à la fois une ironie pour un ennemi des saints, et un pieux cri d'étonnement pour un adorateur des images.

Bientôt la messe fut abolie à Bâle et dans toute la campagne, et défense fut faite à tous les citoyens de la célébrer clandestine-

(1) 1188 et 1189.

ment dans leurs maisons. La réaction s'arrêta là. OEcolampade usa de son crédit sur le peuple et le sénat pour conseiller des mesures de modération et prévenir des violences. Il ne fut fait injure à aucun citoyen ou étranger, ni dans sa personne, ni dans ses biens. Mais, tous les jours, des motions violentes étaient faites, et des nouveautés décrétées dans le sénat. Érasme eut peur; il envoya demander secrètement au roi Ferdinand un ordre qui l'appelât vers ce prince et un permis de libre passage dans ses états et ceux de l'empereur. En même temps il fit partir devant lui, et par petits envois, afin de moins tenter les voleurs, son argent, ses anneaux, ses vases, et toutes les choses précieuses qu'il devait à la munificence de ses illustres amis. Peu après, il fit charger ouvertement deux chariots de ses livres et de ses bagages. Lui-même enfin allait se mettre en route, mais il fut pris la nuit d'un violent accès de pituite qui le retint à Bâle, fort inquiet des suites d'un départ préparé en cachette, et dont le sénat pouvait avec raison se tenir offensé. Le bruit s'en était répandu dans la ville, et déjà OEcolampade et ses amis en avaient exprimé leur dépit. Érasme fit prier OEcolampade de venir le voir. Celui-ci en usa généreusement; il vint, et quoiqu'il fût théologien et victorieux, il permit à Érasme de n'être pas de son avis dans quelques points de l'entretien, qui roula sur la théologie. Il promit d'ailleurs à Érasme protection et sûreté au nom de la ville, et même il essaya, par mille raisons sincères, de le dissuader de partir. — « Mais, dit Érasme, tous mes bagages sont à Fribourg. — Eh bien! partez, mais promettez-moi de revenir. — Je resterai quelques mois à Fribourg, pour aller ensuite où Dieu m'appellera. » Après un serrement de main, ils se séparèrent.

Sa pituite passée, Érasme fréta une barque et fixa le jour de son départ. Devait-il quitter Bâle furtivement ou au grand jour? Le second parti était plus noble, le premier plus sûr. Il se décida pour le second, nous dit-il; mais il eut des amis qui sans doute ne crurent pas lui déplaire en lui conseillant une sorte de moyen terme entre la fuite clandestine et le départ au grand jour. Il y avait sur le quai de Bâle deux ports d'où l'on s'embarquait à volonté pour descendre ou remonter le Rhin; l'un, tout près du grand pont, à l'endroit le plus fréquenté de la ville; l'autre en

face de l'église Saint-Antoine; c'était le petit port, où relâchaient d'ordinaire les barques de pêche, et les radeaux de petits chargemens. C'est de ce port que les amis d'Érasme lui conseillèrent de s'embarquer. Tout était prêt. Les matelots étaient à leurs rames; il ne manquait que le laissez-passer du sénat; mais ce laissez-passer ne venait pas. On fit d'abord des difficultés sur les bagages d'une servante d'Érasme; ces difficultés levées, ce fut le patron de la barque qu'on manda au sénat. On l'interrogea une première fois, puis une seconde; sur quoi? Érasme n'en savait rien, et n'en était que plus inquiet. Debout sur le pont, enveloppé d'un manteau fourré, dernier présent du bon Froben, le regard inquiet, on pouvait croire qu'il était en proie à toutes les angoisses de la peur. Aussi bien, il n'ignorait pas les dispositions d'une bonne partie du sénat à son égard : des paroles menaçantes avaient été prononcées; pourquoi retenait-on le patron de la barque? Allait-il être livré aux iconoclastes de Bâle? On était au mois d'avril, et le fleuve exhalait une brume piquante. Érasme tremblait de tous ses membres. Etait-ce de crainte? — il eût pu dire que c'était de froid. Le sort de toutes ses actions et de toutes ses paroles était de laisser quelques doutes.

Enfin le patron revint du sénat. Quel ordre apportait-il? celui de s'embarquer du grand port, tout près du pont. Etait-ce une mesure de police des nouvelles autorités? était-ce pour contrarier le pauvre Érasme? Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas à hésiter; la barque remonta donc le fleuve jusqu'au pont, et Érasme se vit forcé d'affronter l'honneur d'un départ au grand jour, honneur auquel ses amis, d'accord avec un de ces sentimens secrets qu'on ne dit pas, même à ses amis, avaient cru devoir le soustraire. Il parut devant le peuple, qui le regarda partir sans l'accompagner ni d'un geste ni d'un cri. Erasme s'en félicitait, comme un homme qui s'était attendu au mal. Il avait cette vanité des esprits inquiets qui leur fait croire qu'ils n'inspirent pas de sentimens médiocres, et qu'on ne peut pas moins faire que les haïr. Il attribua sans doute à son air délibéré et à la dignité de sa pose, en montant dans la barque, ce qu'il fallait attribuer à l'indifférence des spectateurs, lesquels ne lui voulaient ni assez de bien pour le saluer par des regrets, ni assez de mal pour violer dans sa personne les lois de l'hospitalité.

Arrivé à Fribourg, il fit deux quatrains qui peignent admirablement son caractère, mélange d'enjouement et de sensibilité douce; pourquoi le cacherais-je? caractère moyen en toutes choses, aussi loin des passions furieuses que des affections trop vives, et n'ayant guère de regrets que de quoi en remplir une épitaphe ou un quatrain.

Le premier de ces quatrains est une allusion aux pluies continuelles qui le reçurent à Fribourg :

Que signifie cette tempête qui, du haut des airs,
Fond sur nous nuit et jour?
Puisque les habitans de la terre ne veulent pas pleurer leurs crimes,
Le ciel, à leur défaut, se fond en larmes (1).

Le second est un adieu à Bâle qu'il avait adoptée pour patrie. S'il faut l'en croire, il aurait fait ces vers en montant dans la barque, au moment où nous le croyions fort inquiet des sentimens du peuple qui assistait à son départ.

Adieu Bâle, adieu, de toutes les villes
Celle qui m'a offert, pendant plusieurs années, la plus douce hospitalité.
De cette barque qui va m'emporter, je te souhaite tous les bonheurs, et surtout
Qu'il ne t'arrive jamais d'hôte plus incommode qu'Érasme.

C'est un adieu doux; ce n'est pas un adieu triste. L'ombre de Froben demandait mieux que ce quatrain.

IX.

Mort d'Érasme. — Les portraits.

Après avoir quitté Bâle, Érasme rejoignit ses bagages qui l'attendaient dans une petite ville des bords du Rhin, d'où il partit, par la route de terre, pour Fribourg en Brisgaw. Les magistrats

(1) Tout cela est fort mauvais en français et n'est pas bon en latin. Je le donne comme trait de caractère, non comme modèle du genre.

de cette ville le reçurent avec de grands honneurs, et lui offrirent, au nom de l'archiduc Ferdinand, une maison où il passa les premiers temps de son séjour. Le climat lui plut d'abord; Fribourg lui sembla plus tempéré que Bâle où les brumes du Rhin le faisaient souvent grelotter, et le pénétraient de part en part, comme il dit en quelque endroit de ses lettres. Ce fut sans doute une illusion; il se crut sous un ciel meilleur, parce qu'il venait d'échapper aux séditions de Bâle, et que le voyage, en le forçant d'interrompre ses travaux, avait rendu quelque ressort à sa frêle machine. Après quelques mois de séjour, l'illusion avait cessé; le ciel était redevenu rude; avec les travaux, repris plus activement que jamais, était revenue la langueur du corps, l'abattement, les défaillances, et toutes ces habitudes maladives qui mettent des nuages dans le plus beau ciel. La santé n'était plus pour lui que la cessation des souffrances aiguës; c'était, après une douloureuse opération chirurgicale, un peu de sommeil, et ce doux affaiblissement qui suit les grandes douleurs. « Je suis rentré en grace avec le sommeil, écrit-il à un ami dans un latin charmant; cependant je me traîne encore languissamment (1). » C'étaient là ses meilleurs jours; c'est dans ces rares et courtes trêves qu'il achevait, commençait ou révisait des travaux pour lesquels deux santés d'hommes valides suffiraient à peine aujourd'hui, outre d'immenses lettres, sur des points de doctrine ou autres sujets, qui le faisaient retomber de sa langueur sans souffrances dans de nouvelles crises. Il le savait, il le disait, il s'en plaignait à ses amis, et pourtant il ne s'en épargnait pas une phrase. La gloire est un rude tyran, elle obtient plus des hommes que l'honneur même; on lui donne sciemment sa vie, qui est ce que l'homme peut donner de plus grand; on se suicide lentement pour elle.

Érasme, presque septuagénaire, épuisé, éteint, mettait une sorte de vanité à précipiter ce suicide. Il savait que ses ennemis le faisaient mourir toutes les semaines, les uns d'une chute de cheval qui lui aurait fracassé la tête, les autres d'une maladie sans remède; que les plus pressés le disaient déjà mort et enterré, ajoutant le lieu, l'année, le mois, le jour, l'heure; jurant qu'ils y avaient

(1) 1296. E. F.

assisté, et qu'ils avaient heurté du pied son tombeau. Il savait tous ces bruits, et il y répondait en fatiguant toutes les presses de Fribourg et de Bâle, et il semblait multiplier sa vie, afin de faire désirer plus impatiemment sa mort. Ce n'est pas tout; s'il ne plantait pas, il bâtissait. Moitié par indépendance, moitié pour échapper à l'insalubrité du palais délabré où Ferdinand avait voulu qu'on l'hébergeât, il achetait une maison et y faisait des changemens, en malade qui veut se moquer de la mort. « Si on t'annonçait, écrit-il à Jean Rinckius (1), qu'Érasme le septuagénaire vient de prendre femme, ne ferais-tu pas trois ou quatre signes de croix? Oui, Rinckius, et tu aurais grand'raison. Eh bien! j'ai fait une chose qui n'est ni moins difficile, ni moins ennuyeuse, ni moins compatible avec mon caractère et mes goûts. J'ai acheté une maison d'assez belle apparence, mais d'un prix déraisonnable. Qui désespérera que les fleuves remontent vers leur source, lorsqu'on voit le pauvre Érasme, l'homme qui a toujours préféré à toutes choses l'oisiveté littéraire, devenir plaideur, acheteur, stipulateur, constructeur, et n'avoir plus affaire avec les muses, mais avec les charpentiers, les serruriers, les maçons, les vitriers? » Hélas! et, dans cette belle maison, « il n'y a pas même un nid où il puisse mettre en sûreté son *petit corps.* » Il y a fait construire à la hâte une chambre avec cheminée et plancher; mais l'odeur de la chaux la rend encore inhabitable. Le voilà donc, pour avoir eu des prétentions d'homme en santé, placé entre deux maisons où il ne peut rester sans danger, l'une offerte par un prince, mais délabrée et pleine de vents coulis comme sont ces maisons d'honneur, l'autre inachevée, ou trop fraîche pour être habitée en sûreté! Et déjà il se plaint de ce flux de ventre qui doit l'emporter!

Dans le même temps que ses dépenses augmentent, ses revenus diminuent. De deux pensions qu'il recevait d'Angleterre, un quart à peine lui arrive, tous prélèvemens faits par les banquiers; et encore ce quart est-il quelquefois enlevé sur la grande route. Sa pension de Flandre lui est voiée par un ancien ami, auquel il avait tout confié, auquel il eût confié sa vie. Quant à la pension que lui fait Charles-Quint, il n'en reçoit pas un florin. « Érasme

(1) 1418. D. F.

reviendrait-il donc, se demande-t-il, à la pauvreté évangélique (1)? » Le moment est bon pour lui faire des offres. Tant de princes, fatigués du verbiage pesant de leurs théologiens ordinaires, seraient charmés d'être désennuyés par la fine et piquante conversation de l'illustre vieillard! Tant de hauts prélats, pauvres d'esprit, seraient flattés de se servir de celui d'Érasme! Mais les promesses ne tentent plus Érasme; voilà tantôt un demi-siècle qu'il sait que les promesses lient celui qui les reçoit, mais point celui qui les fait. Bernard, cardinal, évêque de Trente, le prie d'user de son crédit auprès de Ferdinand; veut-il une place, une pension? — « Que serait pour moi une dignité ecclésiastique? répond Érasme. Un surcroît de charge pour un cheval qui chancelle. Et quant à amasser de l'argent, à la fin de ma carrière, ne serait-ce pas aussi absurde que d'augmenter les provisions de route au terme du voyage? Tout ce que je souhaite, c'est une vieillesse tranquille, sinon joyeuse et florissante, comme j'en vois beaucoup qui l'ont. » Le pape Paul III voulait faire entrer quelque érudit dans le collége des cardinaux; on parla d'Érasme. Mais il y avait des objections: d'abord sa santé qui le rendait peu propre aux devoirs du cardinalat, ensuite son peu de fortune; on ne pouvait être cardinal qu'à la condition de posséder un revenu de trois mille ducats. Les amis d'Érasme demandaient qu'on lui donnât quelques commissions ecclésiastiques dont les produits l'aidassent à faire le cens voulu pour le chapeau. Il savait leurs démarches et les blâmait vivement. Que pensaient-ils à conférer des sacerdoces à un homme qui attendait la mort tous les jours, qui souvent la désirait, tant ses douleurs étaient cruelles! « A peine puis-je risquer de mettre le pied hors de ma chambre, et la perspective d'aller même à dos d'âne m'effraie. Ce corps maigre et transparent ne peut plus respirer qu'un *air cuit*, et c'est à un homme affligé de tant de maux qu'on veut faire briguer des commissions et des chapeaux! »

Ces refus étaient sincères. Sa conscience, ses goûts, le repos de ses derniers jours, tout lui défendait cette ambition tardive. Quel démenti ne donnerait-il pas à toute sa vie, si on le voyait

(1) 1292. E. F.

affublé de la pourpre romaine, lui qui avait vanté la simplicité de la primitive église, attaquant indirectement, sous ces éloges d'un autre temps, l'opulence des prélats et le faste de leurs mœurs? Quelle figure ferait-il dans les processions ou dans les conclaves, à la suite de ces hauts cardinaux, taillés comme des barons en guerre, et gouvernant leurs chevaux fougueux comme des pages ds l'empereur, lui, vieillard cassé, planté sur une mule, entre deux valets, ou porté en litière comme une femme du sérail de ses collègues? Faudrait-il donc apprendre le langage hypocrite ou violent des prélats de l'église romaine, et faire du zèle apostolique contre la réforme, lui qui avait toujours eu le parler libre, et s'était tant moqué du faux zèle, de la violence et de l'hypocrisie? L'argent ne le tentait pas plus que les places. Qu'il en eût assez pour payer ses domestiques, pour chauffer sa chambre sans poêle, pour boire de temps en temps sa cuillerée de vieux vin de Bourgogne mêlé de jus de réglisse, pour envoyer quérir à toute heure le meilleur médecin du lieu, pour pouvoir renouveler sa robe et ses fourrures sans le secours de Froben, pour entretenir quelques messagers sur les grandes routes de l'Allemagne et de la Flandre, c'était tout ce qu'il demandait à Dieu; aux hommes, il leur demandait qu'il leur plût de l'en laisser jouir.

Il passa sept années à Fribourg, au milieu de souffrances presque sans interruption, de travaux sans relâche, — il avait à la fois sur les bras les cicéroniens et les luthériens, la grande querelle religieuse et la grande querelle littéraire du temps, Luther et Budé (1), — et de deux ou trois pestes qui enlevèrent autour de lui ses amis et ses domestiques. Ses maux devenaient intolérables. Une tristesse pleine de pressentimens avait remplacé peu à peu cette humeur douce et ces habitudes de raillerie aimable qu'il conservait jusque dans ses souffrances. Il était las de Fribourg et de sa belle maison. Il voulait revoir sa vraie patrie, Bâle, le petit jardin de Froben, et le pavillon où il avait traduit quelques ouvrages de saint Chrysostôme; il voulait surveiller l'impression de son *Ecclésiaste*, qu'il avait confié aux presses de Froben, comme son dernier titre auprès de Dieu et des hommes. Il avait souffert,

(1) Je reviendrai sur les détails de cette querelle dans l'étude de Budé.

tout le mois de mai 1525, des douleurs si vives, que les médecins, ne sachant plus comment le soulager, lui avaient conseillé de changer d'air. On l'amena donc sur un brancard à Bâle, la seule ville qu'il eût aimée, parce qu'il y avait trouvé la liberté et des amis. Il l'avait laissée, sept ans auparavant, inquiète, menacée de troubles; il la revit calme, tranquille, rentrée dans des mœurs sérieuses, et tout son peuple dans la première ferveur d'une croyance nouvelle. Ses amis lui avaient préparé une chambre telle qu'on savait qu'il l'aimerait, petite et commode, sans poêle et au levant. Il se sentit d'abord soulagé; ces déplacemens lui étaient bons; et puis, on était alors au-mois d'août, l'un des mois de l'année où il meurt le moins de monde, et où les mourans espèrent. « Ici, écrit-il, je me trouve un peu moins mal; car, pour me trouver tout-à-fait bien, je n'en ai plus l'espoir, du moins dans cette vie. »

Pourtant il faisait encore des projets. Dans une lettre du 17 mai 1536, il prie un certain Bonvalot, trésorier, de tirer d'un mauvais procès Gilbert Cognat, autrefois son domestique, dont il aura grand besoin dans son voyage à Besançon, cet homme sachant parler français. Beatus Rhenanus, le biographe d'Érasme, lui suppose donc à tort l'intention d'aller dans le Brabant, où l'appelait Marie, reine de Hongrie. Le Brabant était trop près de Louvain et de ses théologiens. Érasme voulait finir son *Ecclésiaste* à Bâle, puis s'en aller à Besançon, où il avait depuis long-temps un commerce de lettres avec le sénat, et qui faisait partie des états de l'empereur. Bâle lui laissait quelque inquiétude; il y avait de meilleurs amis, mais, en retour, plus d'ennemis qu'à Fribourg. D'ailleurs, la mort pouvait le surprendre dans une ville hérétique, et il ne voulait pas qu'on opposât sa mort à sa vie. Homme de milieu jusqu'à la fin, il avait fait choix d'une ville sans couleur prononcée, où le catholicisme romain, n'ayant pas d'ennemis sérieux, n'avait aucune des exagérations de la lutte. Dieu en décida autrement. Cette petite chambre que lui avaient préparée ses amis de Bâle devait être sa chambre funéraire. C'est la réforme, dont il avait combattu les emportemens pendant douze années, qui devait lui rendre les derniers devoirs, et se faire une arme contre les catholiques, soit du mystère de ses derniers soupirs, soit de sa tombe

déposée dans la cathédrale de Bâle, devenue une église protestante.

La crise mortelle le surprit au milieu de toutes ces pensées. Il ne vit pas d'abord qu'elle était mortelle; car, pour lui, toute maladie, depuis quelques années, avait dû paraître la dernière, et l'habitude de l'extrême danger lui en avait donné l'insouciance. Il continua donc d'écrire malgré d'horribles souffrances, et dans les courts momens où le mal semblait céder, il fit un commentaire sur la *pureté de l'église*, et un travail de révision sur Origène. Mais les forces l'ayant quitté tout-à-fait, il fallut bien qu'il se laissât arracher sa plume, et qu'il s'avouât vaincu. Il le fit, si cela se peut dire, avec une grace touchante, conservant jusqu'à la fin cette douce et bienveillante ironie qui était le tour naturel de ses pensées. Peu de jours avant sa mort, ses amis étant venus le voir : « Eh bien! leur dit-il en souriant, où sont donc vos habits déchirés, où sont les cendres dont vous deviez couvrir vos têtes? » Sur le soir du 15 juillet 1536, l'agonie commença. Pendant cette lutte, la dernière de toutes les luttes de l'homme, on l'entendit, à plusieurs reprises, prononcer en latin et en allemand ces paroles où le philosophe chrétien continuait à se séparer du catholique dogmatique : *Mon Dieu, délivrez-moi! mon Dieu, mettez fin à mes maux! mon Dieu, ayez pitié de moi!* Ce furent ses derniers gémissemens. Il rendit l'ame vers minuit.

Toute la ville, le consul, le sénat, les professeurs de l'académie assistèrent à ses funérailles. Son corps fut porté par les étudians et déposé dans la cathédrale, près du chœur, dans une chapelle anciennement consacrée à la Vierge. Bâle a conservé pour Érasme le souvenir d'une mère pour un enfant d'adoption. On y montre la maison où mourut Érasme, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son testament, écrit de sa propre main, et dans lequel il lègue ses biens aux pauvres vieux et infirmes, aux jeunes filles en âge d'être mariées, et dont la pauvreté pourrait mettre en danger la pudeur, aux adolescens de belle espérance; — testament qui n'est ni d'un catholique dogmatique (celui-là eût donné son bien aux couvens), ni d'un réformiste, qui eût consacré son héritage à la propagation de la foi nouvelle, mais d'un homme aimant

le bien et sachant le faire, et, si nous regardons à la foi, d'un homme de milieu en toutes choses.

C'est d'ordinaire après le récit de la mort et des funérailles d'un homme célèbre que le biographe trace son portrait final. Peu d'historiens et de critiques résistent au plaisir de s'essayer dans le portrait, et de faire tenir tout un homme dans quelques lignes réduites et expressives. C'est un des usages de l'ancienne rhétorique auquel il a été le moins dérogé, parce que nul autre ne flatte plus notre vanité, et ne nous fournit des effets de diction plus faciles et plus goûtés. Il semble alors qu'on pèse son héros dans ces balances dont parle Juvénal (1), et qu'on sache son poids tout juste, comme Dieu qui l'a envoyé dans le monde; on croit avoir le secret de ces ames privilégiées, et parce qu'on les a résumées en les mutilant, on se figure qu'on les domine de toute son intelligence personnelle et de toute la supériorité de son époque. Or, presque tous ces portraits sont faux et incomplets, surtout par leur prétention à imposer l'unité à des caractères très compliqués, et comme ils suivent immédiatement le chapitre de la mort, je puis bien les comparer, pour la plupart, à ces masques de plâtre qui reproduisent la face du cadavre, la charpente osseuse, les lignes, mais point la vie.

Toutefois, pour les hommes célèbres qui ont agi sous l'influence d'une passion, et qui se sont illustrés à vouloir uniquement et fortement une chose, et à la suivre en droite ligne, sans dévier ni broncher, un portrait général peut avoir plus de parties vraies, et n'être plus seulement un ingénieux exercice de style. C'est que la passion donne à ces hommes de l'unité, et que l'unité est plus aisée à peindre que la diversité; c'est que ce n'est plus l'homme, dans la liberté infinie de sa nature, avec toutes ses actions et toutes ses pensées de hasard, plus nombreuses peut-être que celles dont se compose sa vie professée et publique; c'est un homme enfermé dans un cercle qu'il s'est tracé, ou que Dieu lui a tracé, qui a plus de hauteur que d'étendue, et qu'il n'est pas impossible de mesurer, les hommes de passion ne s'élevant jamais à une si haute

(1) Expende Annibalem, quot libras in duce tanto?

sphère, qu'un jugement bien dirigé n'y puisse atteindre. Encore ne suis-je pas bien sûr que le portrait le plus exact d'un tel homme le soit assez; car, selon que sa passion valait moins ou plus que lui, le portrait calqué sur cette passion pourra rester au-dessus ou au-dessous de ce qu'a été l'homme.

Mais pour les hommes supérieurs, dont la gloire a été de beaucoup comprendre et d'affirmer peu, et qui ont plus agi par la spéculation que par la passion, un portrait à la manière de l'école est impossible. Ou il ne représentera l'homme que par quelques points de sa vie publique, et alors il ne sera vrai que de ces points; ou bien il voudra tout embrasser, et alors il sera indécis, vague, confus, et il aura toute la mauvaise grace d'un procédé spécial de composition mal appliqué. Qui est-ce qui oserait se flatter de réduire Érasme à quelques traits principaux, sans mentir à l'histoire et à la nature humaine? Et qui est-ce qui pourrait prétendre à le décrire tout entier, à l'envelopper, à le pénétrer de part en part et à le refaire par la synthèse, sans se donner le travers d'usurper l'intelligence divine? Le portrait d'Erasme n'est pas faisable. C'est pour cela que je ne le ferai point, même à l'endroit où les usages m'y obligent. Tel critique qui le regarderait dans l'ombre à peine transparente à travers laquelle nous entrevoyons son époque, et qui le jugerait sans ses livres, par l'opinion confuse qui est restée de lui dans la mémoire des hommes, aurait beaucoup moins de scrupule, et se ferait peut-être de l'honneur par un croquis mensonger de ce grand homme; mais celui qui l'a cherché dans ses livres, celui qui a fouillé cette grande vie, tout entière écrite dans le sens rigoureux du mot, c'est-à-dire dont toutes les pensées et toutes les actions ont été mises sur le papier au fur et à mesure de leur succession, celui-là n'est point tenté par ce facile honneur, et aime mieux s'avouer accablé par la diversité du personnage, que de rapetisser un grand homme à la mesure d'un cadre de rhétorique.

Dans un ordre d'idées fort différent, et en conservant la distance entre les deux hommes, Rétif de la Bretonne, espèce d'Homère du roman échevelé, dont plusieurs de nos romanciers actuels ne sont que les rapsodes, représente assez bien cette sorte de simultanéité de la conception et de la publication dans la labo-

rieuse vie d'Erasme. Cet homme, à la fois auteur et compositeur d'imprimerie, voulant économiser le temps qu'il eût mis à écrire ses livres, prenait dans la *casse* d'imprimerie et rangeait dans la *forme* les lettres qui devaient servir à ses phrases, et publiait en quelque sorte dans le même moment qu'il composait. Ainsi faisait Érasme. Tout ce qu'il a pensé, il l'a écrit, et il l'a écrit à l'instant même où il l'a pensé. Sa phrase, à peine jetée sur le papier, ne lui appartenait plus; un ouvrier de Froben la lui venait prendre, et la portait tout humide sous la presse. Une publicité dévorante forçait l'écrivain polémique à une incroyable rapidité de travail, et lançait dans le monde ses impressions informes, que les amis et les ennemis jugeaient ensuite comme des opinions réfléchies. Erasme se liait ainsi, dans le présent et dans l'avenir, par des idées du moment, par des chaleurs de tête que la réflexion aurait calmées, que sais-je? par des malaises d'esprit et des exagérations de composition, dont l'écriture, qui ne périt point, — *scripta manent*, — faisait, malgré lui, des jugemens médités et invariables. Et comme il touchait à tout, qu'il croyait un peu à tout avant de douter de tout, qu'il variait dans les détails, selon les variations des évènemens qui font flotter les plus fermes, on ne manquait pas de crier à la contradiction, quoique cette contradiction fût dans les mots et non dans les choses, et plus souvent dans les faits au milieu desquels vivait Érasme que dans Érasme lui-même.

A ce compte, quel homme public ne s'est pas contredit? Supposez que l'homme le plus sûr de lui-même, le plus logique, le plus un dans les actes de sa vie publique, eût sans cesse à côté de lui un témoin invisible qui épiât toutes ses pensées, qui prît note de tout ce qui se passerait en lui entre chacun de ces actes, qui marquât toutes ces lacunes où l'homme public n'est en présence que de lui-même, et que ce témoin en écrivît et en dévoilât l'histoire, croyez-vous qu'on n'y trouverait pas bien des contradictions, et que l'unité extérieure de cet homme ne ferait pas ressortir plus vivement la condition d'incertitude et d'inconséquence qui est attachée à notre nature? Supposez maintenant ce même homme doué d'une intelligence supérieure et impartiale, supérieure, comme il est donné à l'homme de l'être, c'est-à-dire avec des

abaissemens et des défaillances incroyables; impartiale, encore à la manière de l'homme, c'est-à-dire à la condition de se passionner sans cesse et d'aller au-delà du vrai; et au lieu du témoin invisible de tout-à-l'heure, mettez à côté de cet homme une publicité qui s'empare de tout son temps et de toutes ses pensées, qui dévore sa vie publique et sa vie privée, qui ne le laisse pas souffler un moment, qui ne lui laisse rien garder, ni ces doutes qui préparent les croyances, ni ces croyances qui mènent aux doutes, ni ces idées secondaires qui déterminent les idées principales et souvent les contredisent, et qui devaient rester dans le sanctuaire de la conscience ou être emportées par les vents; une publicité qui le secoue et l'épuise tout entier, qui lui dérobe à la fois l'édifice et les échafaudages qui ont servi à le bâtir, qui fait sa pâture de tous ces intermédiaires dont chaque action principale de sa vie est séparée; — eh bien! sera-ce par ces inconséquences de détail, ou par l'unité et la teneur qui lie entre elles toutes les parties de sa vie publique, que vous jugerez cet homme, et direz-vous qu'il s'est contredit parce qu'il n'a pas eu l'unité de la brute ou de Dieu? Non. Au vrai sens, au sens large, il n'y a de contradictions que celles qui portent sur la conduite générale de la vie, que celles qui s'évaluent à prix d'argent, qui s'achètent et se vendent. Les autres ne sont que le flux et le reflux naturels de cet être *ondoyant* et *divers,* dont l'ame oscille long-temps à tous les points du faux et du vrai, avant de se fixer dans cette certitude relative et dans cette immuabilité fragile où il est donné à l'homme d'arriver. Montaigne, que je cite, et qui se contredit d'une page à l'autre, au sens étroit que nous combattons, vous fait-il l'effet d'un homme sans consistance morale et sans arrêt? Non. Peu de raisons d'homme plus flottantes ont été plus fermes, peu de douteurs plus sincères ont approché de plus près de la certitude humaine. C'est un homme qui a tout pesé et tout rejeté, sauf pourtant quelques points capitaux, placés de distance en distance dans la vie, où nous le retrouvons un et invariable. C'est à ces jalons qu'il faut suivre et reconnaître les caractères; l'intervalle est une poussière qui voltige et se renouvelle sans cesse à tous les vents de la nature humaine.

On ferait un beau portrait d'Érasme en ne le représentant que

dans les actions décisives de sa vie, alors que sortant de la spéculation oisive, ou des impressions de hasard qu'il recevait des détails de chaque évènement, il marquait nettement ce qu'on pouvait attendre de lui, et jusqu'où sa conscience lui permettait d'aller. On ferait encore un beau portrait de ses qualités morales, en ne montrant que les actions où il fut le plus constant, et en laissant certaines faiblesses qui n'ont été que des nécessités dans les mœurs de son époque; et, par exemple, pour préciser ma pensée, en ne chargeant pas légèrement son caractère de ces demandes d'argent que vous lui avez vu faire dans un temps où il était reçu qu'un homme manquant de pain en demandât, en mendiât même, et où il n'était pas reçu qu'il se jetât par la fenêtre ou se noyât. Mais je le répète, ce double portrait, vrai par certains côtés, serait faux dans l'ensemble. L'étendre aux actions secondaires, aux détails, y faire entrer la lumière et les ombres, les vertus et les faiblesses, avec leurs circonstances atténuantes, les opinions arrêtées et les impressions changeantes, le caractère et le tempérament, la tête et le corps, ce serait sortir du portrait et faire une histoire. Une histoire, c'est en effet le seul portrait possible de ces hommes immenses en étendue, dont la pensée a touché à tout, s'est posée sur tout, et qui ont agi sur leur siècle par la négation plus que par l'affirmation; c'est le seul portrait faisable des Érasme, des Montaigne, des Voltaire, rares esprits, qui ont réuni en eux toutes les sortes d'esprits, hommes uniques qui ont été des abrégés de toutes les grandeurs et de toutes les petitesses de l'humanité. On n'accorde qu'aux peuples et aux gouvernemens l'honneur d'une histoire; on gratifie les grands hommes d'une biographie, espèce de genre bâtard entre l'histoire et le portrait à la manière de l'école. L'histoire d'un grand esprit comme Érasme et Voltaire, c'est-à-dire le récit et l'explication de leurs actions et de leurs pensées successives, la simple chronologie de leur intelligence en apprendrait plus sur l'homme et sur les peuples, que l'histoire d'une nation qui aurait vécu dix siècles. Mais où trouver l'écrivain capable d'une telle tâche? Moi qui ai mesuré, autant que ma faible vue me l'a permis, tout le terrain que couvrent de tels hommes, j'ai senti quelle grande chose ce serait que leur histoire, et quel sujet dans les mains

d'un écrivain à qui la tête ne tournerait pas en présence d'un si formidable travail d'analyse et de synthèse, et qui aurait assez de force pour supporter cette épreuve où j'avoue que j'ai succombé ; — c'est à savoir ce moment où la curiosité devient une douleur, où l'on sent qu'une découverte de plus en chasse une autre déjà faite, et qu'une face de l'homme nouvellement éclairée en met une autre dans l'ombre. Au reste, nous vivons dans un temps où l'on ne peut plus proposer sérieusement à un homme la gloire de décrire complètement un autre homme. Le temps manque aux fils pour connaître leurs pères; nous marchons vers un avenir incertain avec les trois quarts du passé inconnus.

X.

Influence littéraire d'Érasme. — Ses principaux écrits. — Les cicéroniens. — Pensée de ce travail.

Il ne faudrait pas juger les travaux littéraires d'Érasme sous le point de vue spécial de l'art. Il n'y a pas d'art, à proprement parler, dans les ouvrages d'Erasme; il y a de l'esprit, de l'imagination, de l'ordre, des expressions vives, colorées; mais tout cela n'est pas encore l'art. Fruit délicat de mille convenances, les unes dépendant de la nature heureuse de l'écrivain, les autres de son époque et de sa langue, l'art, au sens spécial du mot, ne peut pas se trouver chez un auteur qui n'écrit pas dans la langue de sa mère, ni à une époque qui a tout au plus un grossier instinct littéraire, et où l'on amasse les matériaux d'où doit sortir, à des époques plus favorisées, le noble et durable édifice de l'art. Erasme lui-même, et tous les hommes distingués qui se formèrent ou se développèrent par la lecture de ses ouvrages, n'ont été que des philologues, quelques-uns doués des qualités de l'imagination, et à force de ferveur et d'enthousiasme, créant dans une langue érudite une sorte d'éloquence naturelle. Mais leurs meilleurs livres ne résisteraient pas à l'examen d'une critique qui aurait pris ses principes et ses délicatesses dans les chefs-d'œuvre de ces époques vraiment littéraires, où une langue

indigène, née du sol et de la nation, a revêtu de formes mûres et arrêtées ce fonds commun d'idées supérieures qui défraie successivement toutes les littératures. Il faut donc les juger ces hommes, et les plus illustres de tous, Érasme, au point de vue purement historique; il faut leur tenir compte de ce qu'ils ont préparé encore plus que de ce qu'ils ont fait, et de leurs exhumations bien plus que de leurs créations.

Jusqu'à Luther, la plus grande partie des travaux d'Érasme avait été littéraire. Les querelles religieuses le vinrent surprendre au milieu d'études de philologie sacrée et profane; car les lettres alors, et comme on les appelait, les bonnes lettres, c'était l'étude simultanée du sens de l'antiquité et des Écritures. Érasme avait déjà plus de quarante ans, et en avait employé vingt-cinq à des travaux de grammaire, de lexicologie, d'organisation des études, et, çà et là, de polémique littéraire anti-barbare (1), comme il la qualifiait, contre l'ignorance et l'esprit de jalousie des moines. Quand il fut envoyé à l'école de Deventer, fondée par le célèbre Rodolphe Agricola, c'était encore de l'hérésie que de toucher aux lettres grecques. De mauvais traités, écrits dans un patois latin, avec des divisions et des subtilités à la manière de Thomas et de Scot; une rhétorique qui préparait les jeunes gens à déraisonner avec tous les appareils du raisonnement; et pour surcroît de mal, nul auteur ancien qui pût leur redresser le sens; c'était là toute l'instruction publique en Allemagne et en Hollande, en France et en Angleterre. L'Italie, alors échappée à la barbarie, méprisait toute l'Europe occidentale, et, comme au temps de l'ancienne Rome, qualifiait de barbare tout ce qui vivait au-delà des Alpes. On ne connaissait pas alors cette solidarité intellectuelle entre les nations qui fait que la plus avancée cherche à faire partager, sinon même à imposer aux autres le bienfait de sa civilisation littéraire. L'Italie gardait ses richesses pour elle, et comme il arrive, les corrompait déjà par sa prétention à les comprendre toute seule et par le ridicule orgueil de l'initiateur qui perd le sens de ses propres mystères. Cependant des Allemands avaient pénétré dans le sanctuaire, et avaient rapporté quelques livres

(1) Antibarbarorum liber primus.

grecs et latins. L'Allemagne était déjà le pays de la philologie ingénieuse et patiente ; en peu de temps elle put opposer des savans aux savans d'Italie, et des éditions à leurs éditions. L'Italie en fut blessée, et elle montrait naïvement son dépit en faisant soutenir aux candidats pour les grades universitaires des thèses où l'on prouvait à des contradicteurs bénévoles la supériorité de l'Italie sur l'Allemagne, des Romains sur des Barbares.

Érasme, élève d'Hegius, qui l'était lui-même de Rodolphe Agricola, continua la tâche de ses deux illustres maîtres. Mais doué d'un génie plus actif, plus entreprenant, plus impatient des obstacles, au lieu d'enfermer son savoir et son zèle dans l'enceinte d'une école, il s'adressa par la presse du temps à tout ce public d'Allemagne, d'Angleterre et de France, qui ouvrait des yeux avides aux rayons de cette douce lumière venue d'Italie, malgré les prétentions de ses savans à la tenir sous le boisseau. Tandis que par quelques écrits satiriques, par des allusions, par des lettres, il couvrait de ridicules les moines et tous les ignorans privilégiés qui vivaient des ténèbres, par des traductions d'auteurs grecs et latins (1), par des grammaires et des dictionnaires (2), par des traités généraux et spéciaux (3), par des plans d'étude (4), il touchait à la fois à tous les points de l'enseignement élémentaire et de l'enseignement supérieur. Il sortait même du cercle des lettres, et soit en traduisant des traités de Galien, soit en écrivant des *déclamations* sur la médecine, il tâchait de tirer cet art de ce mélange d'empirisme et d'astrologie qui blessait tout au moins la raison, s'il ne tuait pas plus de gens que la médecine rationnelle. La plupart de ces ouvrages ou traités, écrits tantôt en forme de dialogues, tantôt avec l'appareil grave et orné d'une *déclamation* à la manière ancienne, ici coupés par petits

(1) Traduction de deux pièces d'Euripide, *Hécube* et *Iphigénie*, — des *Dialogues de Lucien.*

(2) Traité sur les parties du discours. — Traduction de la Grammaire grecque de Théodore Gaza. — Dictionnaire grec.

(3) Dialogues sur la bonne prononciation du grec et du latin. — *De duplici rerum ac verborum copiâ.* — *De ratione conscribendi epistolas.*

(4) *De ratione studii.*

chapitres clairs et substantiels, là semés d'exemples qui servaient à faire comprendre et retenir le précepte, intéressaient l'imagination des jeunes gens en formant leur raison. Érasme avait le secret de la propagation des œuvres de l'esprit; il savait faire des livres à la fois agréables et utiles. Il avait, pour ne pas le mettre trop haut, l'instinct d'une chose dont Voltaire eut le génie.

Par une autre vue, non moins élevée, et qui, encore aujourd'hui pourrait bien n'être pas sans à-propos, en même temps qu'il écrivait des traités pour l'instruction des jeunes gens, il traçait des plans d'éducation (1) et traduisait pour eux les beaux ouvrages de la morale antique (2). Ce n'est pas un mérite que je prête gratuitement à Érasme, car dans une sorte de préface écrite en 1524, où il donne la classification de ses œuvres, pour une édition générale, il divise ses écrits littéraires en deux catégories, l'une comprenant les ouvrages d'enseignement, l'autre les ouvrages d'éducation. Son petit traité de la *Civilité des mœurs des enfans*, qui fut composé pour Henri de Bourgogne, fils du prince de Wère, est un livre plein de grâce et de raison, où ceux qui font des spéculations sur ces matières, seraient bien surpris de trouver des vues qu'on croit d'hier, et qui dorment là depuis trois siècles, parce qu'une langue morte tue les idées qu'on l'a forcée d'exprimer.

L'ouvrage capital d'Érasme, pour sa gloire et pour l'influence qu'il eut sur la direction des études, ce furent les *Adages*. Beaucoup de ceux qui me font l'honneur de me lire ignorent ce que c'est que ce livre, et ont peut-être raison de l'ignorer; car quelle idée actuelle, vivante, forte, remonte visiblement aux *Adages?* Qui peut nous attirer vers ce grand lambeau mort d'un homme de génie qui n'est plus qu'un nom? Moi-même, je n'ai lu les *Adages* que comme l'avocat qui lit un dossier, c'est-à-dire pour le besoin de la cause. C'est pourtant un livre qui illumina un moment (le mot n'est point forcé) la fin du XVe siècle

(1) Pueros ad virtutem et litteras liberaliter instituendos, idque protinus a nativitate, declamatio.

(2) Traduction des traités de morale de Plutarque.

et le commencement du XVIe. Figurez-vous tous les proverbes de la sagesse antique, du bon sens populaire, tirés des livres grecs, latins, hébreux, et expliqués, commentés par Érasme, avec un mélange piquant de ses propres pensées, de ses expériences, de ses jugemens et du peu qu'il y avait de sagesse pratique dans son époque. Ce fut un livre décisif pour l'avenir des littératures modernes. Ce fut la première révélation de ce double fait, que l'esprit humain est un, et l'homme moderne fils de l'homme ancien, et que les littératures sérieuses ne sont que le dépôt des vérités pratiques de la sagesse humaine. Qu'on y pense un moment : l'époque qui précéda celle d'Érasme n'avait retenu de l'antiquité que quelques formules stériles pour lesquelles on s'était battu à coups de poing dans les écoles; les mots avaient fait oublier les idées; la lettre avait détruit l'esprit. Vient Érasme qui, dans un même livre, ressuscite à la fois les mœurs, les usages, la vie publique et privée, l'esprit, l'imagination, le bon sens des temps anciens; qui montre que toute sagesse remonte à eux, que toute lumière vient d'eux; qui, par de nombreux rapprochemens entre les choses anciennes et les choses contemporaines, fait voir leur filiation, leur succession naturelle, et comment le bon sens des pères peut épargner des fautes et des erreurs aux enfans. Tel dut être l'effet de ce livre, si j'en crois les éloges significatifs qu'on en fit de toutes parts, et surtout le mot si expressif de notre Budé, lequel disait des *Adages* : « C'est le *magasin de Minerve* (1); on y recourt comme aux livres des Sibylles. » Appréciation à la fois pleine de justesse, en ce qu'elle résumait vivement le sens du livre, et essentiellement française, en ce qu'elle mesurait dès ce temps-là la valeur d'un livre à son utilité pratique. Cette idée de résumer en un livre l'esprit, et comme disait Budé, la *Minerve* des temps anciens, était si bien dans les besoins généraux de l'époque, que dans le temps même qu'Érasme préparait les matériaux des *Adages*, Polydore Virgile faisait un traité des Proverbes. Cette concurrence faillit d'abord en faire un ennemi d'Érasme; mais après quelques explications, ils devinrent bons amis. L'idée du livre appartenait donc à tous

(1) Logothecam Minervæ.

les esprits avancés ; mais il n'y avait qu'un homme qui pût la réaliser et la rendre populaire; cet homme, c'était Érasme.

Des détails de mœurs intéressans, un dialogue spirituel, aimable, quoique gâté par une quantité de pointes, un cadre heureux, une latinité naturelle, font lire encore, même par des personnes qui n'ont aucune prétention au titre d'érudits, les deux ouvrages les plus littéraires d'Érasme, les *Colloques* et l'*Éloge de la folie*. Le dernier, écrit avec plus de recherche que les *Colloques*, dans un latin plus savant, est une galerie critique des différens états au temps d'Érasme. La Folie, sous les traits d'une femme portant de longues oreilles qui se terminent par des grelots, monte en chaire et renvoie à toutes les professions sa qualification de folie. Le clergé a la meilleure part du sermon. Depuis le moine jusqu'au pape, toute la hiérarchie sacerdotale reçoit de la Folie des leçons d'ailleurs assez prudentes, surtout quand elle arrive aux premiers degrés, au peuple mitré et empourpré. Il faut lire ce petit livre dans l'édition de Bâle, avec le commentaire le plus piquant qui en ait été fait; je veux parler des dessins d'Holbein mêlés au texte, et qui mettent en action les ingénieuses peintures de la Folie (1). Les personnages d'Érasme, un peu embarrassés dans les belles périodes du texte, vivent et se remuent dans les dessins d'Holbein.

De temps en temps, Érasme ajoutait un *colloque* à son recueil. Soit qu'il eût été vivement frappé d'un ridicule, soit qu'il voulût donner son sentiment sur quelque point de théologie, sous une forme plus légère que celle de la dissertation, soit qu'il eût quelque petite vengeance innocente à tirer d'un ennemi en lui donnant le vilain rôle dans un dialogue, il arrangeait un petit cadre et y mettait son opinion dans la bouche d'un personnage nommé d'un ou de deux mots grecs, exprimant une ou deux qualités, et qui avait d'ordinaire tous les honneurs de l'entretien. Plusieurs des colloques d'Érasme datent du moment le plus chaud de ses querelles religieuses : ils sont plus longs, plus hérissés de citations, plus orthodoxes et plus ennuyeux. Le tour en est moins vif, et la

(1) Vous voyez que les éditions illustrées ne sont pas une nouveauté. Holbein avait *illustré* Érasme avant que M. Gigoux *illustrât* le Gil Blas.

latinité plus diffuse; l'esprit d'Érasme avait baissé. Quant à l'influence, peu d'ouvrages en eurent plus et une plus féconde que les *Colloques*. Cette influence, moins spéciale que celle de ses livres d'instruction et d'éducation, fut étendue à un plus grand nombre d'esprits et toucha à un plus grand nombre d'idées. Les *Colloques* développèrent l'esprit libre penseur qui fit tant de merveilles dans le XVIe siècle. Marot en traduisit un qui n'est pas des moins piquans (1). La Sorbonne les censura; il s'en vendit un peu plus qu'auparavant.

Une seule fois Érasme fit de la polémique littéraire, et ce fut au plus fort de sa polémique religieuse. Dans cette querelle comme dans l'autre, il resta l'homme de la vérité, le défenseur de l'idée la plus juste et la plus féconde, idée dont la formule a pu changer, appliquée à d'autres littératures, mais dont le fond est éternellement vrai : c'est à savoir la liberté et l'originalité dans l'imitation des modèles.

C'était la thèse opposée à celle des cicéroniens, lesquels faisaient consister l'originalité à n'employer aucun mot, aucun tour qui ne se trouvât dans Cicéron. Érasme en trace un portrait plaisant. Le cicéronien a dans sa maison un cabinet, aux murs épais, aux fenêtres et portes doubles, dont toutes les fentes sont bouchées avec du plâtre et de la poix, pour qu'il n'y pénètre ni jour ni bruit. Pour être cicéronien, il faut être pur de tout vice, exempt de tout souci, et passer par une préparation particulière, comme pour être magicien et astrologue. Le cicéronien ne se marie pas, de peur que sa femme ne vienne troubler son sanctuaire; il ne veut ni charge ni place, — il y avait des exceptions, — pour n'avoir pas à y donner de son temps, qui appartient tout entier à Cicéron. Il dîne avec dix grains de raisin sec et trois grains de coriandre confits dans du sucre. Voulez-

(1) C'est le colloque intitulé : *Abbatis et Eruditæ*. Voici le préambule de Marot.

Qui le sçavoir d'Érasme vouldra veoir,
Et de Marot la rythme ensemble avoir,
Lise cestuy collocque tant bien faict
Car c'est d'Érasme et de Marot le faict.

vous savoir quel est son procédé épistolaire? Tatius lui a emprunté des manuscrits dont il a grand besoin. Il s'agit de les redemander à Tatius par une lettre. Pour faire cette lettre, il en parcourt le plus qu'il peut de Cicéron; il consulte toutes les tables; il note les expressions vraiment cicéroniennes, les tournures, les tropes, les coupes de phrases; puis il cherche à placer certaines fleurs épistolaires qu'il a rencontrées. Dans une nuit d'hiver, il fera une période, et comme sa lettre à Tatius ne pourra guère avoir moins de six périodes, Tatius peut garder encore les manuscrits pendant six jours et six nuits. Le cicéronien a des formules cicéroniennes pour saluer un ami, pour le féliciter de sa santé, pour le remercier d'un petit service, pour le complimenter de son mariage, ou le plaindre de son veuvage.

Il a fait un énorme lexique de tous les mots contenus dans Cicéron; un autre de toutes les locutions; un autre des quantités prosodiques des mots qui commencent et terminent chaque période; un autre des tropes, figures, épiphonèmes; un autre des pensées générales et des sentences; un autre des plaisanteries délicates, et, comme dit Érasme, de toutes les délices de sa diction. Ces différens lexiques réunis sont quatre fois plus gros que tout Cicéron.

Il y avait des orateurs sacrés, prêtres et ministres de l'Évangile, engagés dans la secte des cicéroniens, et beaucoup plus fidèles à ses règles qu'à celles de leur ordre. Érasme étant à Rome, un de ces orateurs avait été chargé de faire le discours sur la mort de Jésus-Christ, le jour de Pâques. On pressa vivement Érasme de venir à ce discours. — Gardez-vous bien d'y manquer, lui dit-on; vous allez entendre la langue vraiment romaine dans une bouche romaine. — Il y vint, et se mit le plus près qu'il put de la chaire, pour ne pas perdre un mot. Jules II était présent. Il y avait grand concours de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de peuple. Dans un exorde et une péroraison plus longue que ce discours, le cicéronien s'étendit sur l'éloge de Jules II, qu'il qualifiait de Jupiter tonnant, lançant de sa main toute-puissante la foudre triangulaire, et remuant le monde du froncement de son sourcil. Pour faire valoir le sacrifice de Jésus mourant pour les hommes, il rappela les Decius, les Curtius, Cécrops, Régulus, et tous ceux à qui

le salut de leur patrie et l'honneur avaient été plus chers que la vie. Puis il compara les récompenses accordées à ces hommes illustres, et celles dont on avait payé le sacrifice de Jésus; aux uns, les honneurs divins, les statues d'or; à l'autre, la croix. Il en fit un Socrate, un Phocion, un Epaminondas, un Scipion, un Aristide, le tout sans le nommer, le mot *Jésus* n'étant pas dans Cicéron.

Obligés de parler des matières religieuses dans la langue de leur modèle, ils disaient *Jupiter Optimus Maximus* pour Dieu, l'assemblée sacrée, *sacra concio,* pour l'église, *la faction* pour l'hérésie, *la sédition* pour le schisme, *la persuasion chrétienne* pour la foi chrétienne, *la proscription* pour l'excommunication, *interdire l'eau et le feu* pour excommunier, *les présides des provinces* pour les évêques, *les pères conscrits* pour l'assemblée des cardinaux, *la munificence de la divinité* pour la grace de Dieu, *la société des dieux immortels* pour la vie éternelle.

Les cicéroniens de Rome s'étaient arrogé le droit de conférer le titre de citoyen romain aux érudits qu'ils avaient jugés dignes de celui de cicéronien. Christophe Longueil, philologue français, le seul barbare d'au-delà des Alpes qui eût trouvé grace devant eux, fut invité à venir au Capitole recevoir le titre de citoyen romain. On avait préparé sa fête pour la plus grande gloire de Cicéron et de l'Italie. Un jeune cicéronien, beau parleur, fut chargé de contester les droits de Longueil pour fournir à celui-ci l'occasion d'une plus belle réponse. Les chefs de l'accusation étaient que Longueil avait osé, dans ses écrits, égaler la France à l'Italie, et dire quelques mots favorables d'Érasme et de Budé, barbare qui louait des barbares; qu'à l'instigation de ces deux hommes il avait enlevé d'Italie les meilleurs livres d'érudition pour les porter chez les barbares; qu'enfin un barbare comme lui, de naissance obscure, ne pouvait pas prétendre à l'honneur d'un titre si glorieux. Longueil répondit comme eût fait Cicéron dans Rome. Il parla du péril qu'avait couru sa tête, des cohortes armées, d'une troupe de gladiateurs qui avaient détruit toute liberté de discussion dans le très auguste sénat. Il parla de cette Rome, l'ancienne reine du monde, et de son fondateur Romulus, escorté de ses quirites; il rêva les pères conscrits, le

sénat maître des rois, les tribus, le droit du préteur, les provinces, les colonies, les municipes, les alliés. « Que sais-je? dit plaisamment Érasme: comment ne se souvint-il pas des clepsydres. »

Le même Longueil, réfutant Luther, ose à peine prononcer le nom de chrétien qui ne se trouve pas dans Cicéron, et au lieu de foi il emploie le mot persuasion.

Il y avait des fanatiques de l'antiquité latine qui faisaient prédire à Protée la venue de Jésus-Christ, qui appelaient la Vierge espoir des hommes et des Dieux, qui faisaient le récit de la passion de Jésus-Christ avec des centons d'Homère et de Virgile: plus cicéroniens que Cicéron, plus païens qu'Homère et Virgile, de l'espèce de ce pauvre homme qui, malade d'une autre imitation, ayant vu Érasme se servir d'une plume attachée à un petit bâton, attacha des petits bâtons à toutes ses plumes, dans la pensée que la plume faisait les trois quarts de l'écrivain.

Cette folie des cicéroniens, née de cet orgueil de l'Italie dont j'ai parlé plus haut, Érasme l'attaqua dans un dialogue intitulé *Dialogue Cicéronien* (1), petit ouvrage plein de sens et de critique, où Cicéron est jugé avec profondeur, et où ses copistes sont raillés finement, et leur ridicule touché d'une main à laquelle la vieillesse et l'habitude des dissertations religieuses n'avaient pas ôté de sa légèreté. C'est *Boulophore*, l'homme de bon conseil, qui défend la liberté de l'écrivain et la convenance nécessaire d'un style nouveau pour des idées nouvelles, chrétien pour des idées chrétiennes, contre *Nosoponus*, l'ennemi du travail, lequel se corrige à la fin de l'entretien. Dans ce dialogue, comme dans plusieurs autres, comme dans presque toutes ses lettres, Érasme était plus près de Cicéron que ses absurdes imitateurs. C'est qu'au lieu de calquer ses formes de style, il l'imitait par la pensée, par la suite, par le lien des idées, par les procédés de composition que les écrivains illustres se transmettent, mais ne se volent point. Érasme pensait en latin, s'échauffait en latin, aimait et haïssait en latin. Jamais il n'avait eu une idée littéraire en hollandais ou en allemand. La langue de sa nourrice lui fournissait de quoi com-

(1) Dialogus Ciceronianus, seu de optimo dicendi genere.

muniquer avec son domestique; mais au-delà de cet ordre de besoins, sa pensée ne pouvait se former qu'au moyen de signes latins, et son esprit, en s'élevant au-dessus de la sphère des idées exprimées par les langues vulgaires, s'était fait naturellement latin, et avait communiqué sa vie propre à cet idiome éteint. De là ce naturel, cette simplicité, cette force, cette grâce qu'on admire dans les écrits d'Érasme, au milieu de fautes que n'auraient pas faites les cicéroniens et d'un franc néologisme de vulgate nécessaire pour rendre les idées de la théologie chrétienne. Les cicéroniens ne faisaient pas de fautes, mais ils n'avaient pas les graces naturelles d'Érasme; c'est qu'ils pensaient pour la plupart en italien, dans une langue déjà littéraire, et qu'en traduisant leur pensée toute moderne dans les formules de la pensée ancienne, ils en ôtaient et rejetaient tout ce qui pouvait faire une légère violence à l'idiôme sacré, et se mutilaient ainsi pour être plus corrects, — outre l'immense ridicule d'être chrétiens dans les choses et de n'oser pas l'être dans les mots. Érasme était donc l'homme de la tradition et de la liberté. Il défendait, en sa qualité de latin venu après l'époque des chefs-d'œuvre, sous le coup de deux nécessités, celle de rester fidèle à la vraie langue sous peine d'être inintelligible, et celle d'y faire entrer toutes les idées nouvelles, sous peine d'être sans action et sans rôle, — ce que nous défendons en notre qualité de Français, venus après deux grands siècles, et forcés, sous peine de la mort par le ridicule, de rester fidèles à la langue de ces grands siècles en exprimant toutes les idées du nôtre. Liberté et tradition, c'était, je le répète, la thèse d'Érasme sous d'autres formules, et à propos d'une langue et d'innovations différentes.

De toutes les idées d'Érasme, de toute cette œuvre, plus volumineuse que celle de Voltaire, une moitié a péri à tout jamais, l'autre a été transformée, ce qui est encore une manière de périr, du moins pour le grand nombre qui ne reconnaît les idées que sous leur dernière forme et ne s'embarrasse guère de rechercher ce que le présent doit au passé. De la partie religieuse de son œuvre, il n'est resté qu'un mot, *la philosophie chrétienne*, mot sublime, mais qu'il n'aurait peut-être pas entendu comme nous; de ses ouvrages littéraires, ceux qui traitent des matières de l'ensei-

gnement ont été surpassés; ceux de polémique n'ont plus qu'un mérite d'analogie éloignée avec des principes de critique appliqués à d'autres littératures; ceux dont le cadre et le fonds sont plus particulièrement littéraires, aucune nation ne les réclame parmi ses titres, aucune langue vivante ne les reconnaît; ils ne sont lus que par quelques savans obligés d'en chercher le vocabulaire à dix-huit siècles d'ici. Érasme est donc mort, mort pour ne plus ressusciter; aussi n'est-ce point pour renouveler une de ces vaines tentatives de réhabilitation, où l'on se donne le relief d'en savoir plus sur le génie que la postérité toute entière, que j'ai tâché d'apprécier et ce qu'il a été et ce qu'il a fait; ç'a été pour appeler un peu de reconnaissance passagère sur cet illustre martyr du travail et de la science, qui a semé ce que d'autres devaient recueillir, et dégrossi ce que d'autres devaient perfectionner, toujours chargé de la plus rude et de la moins glorieuse tâche, toujours travaillant pour autrui, mais esprit vivace, libre, ingénieux, quoique sous le faix d'idées qui devaient mourir et d'une langue qui avait vécu; homme unique, où l'antiquité se rejoint aux temps modernes, et qui a été, dans l'Europe occidentale, l'intermédiaire et l'interprète le plus intelligent de cette magnifique scène de reconnaissance des fils et des pères, du passé et de l'avenir, que nous appelons la *Renaissance*.

NISARD.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

V.

SUR LAVATER ET SUR UNE MAISON DÉSERTE.

Ne sachant où vous êtes maintenant, mon cher Frantz, ne sachant pas mieux où je vais aller, je vous fais passer de mes nouvelles par notre obligeant ami, M. de La Genevais. Je pense qu'il saura découvrir votre retraite avant moi qui suis confiné dans la mienne pour quelques jours encore.

Je n'ai pas besoin de vous dire le regret que j'éprouve de ne pouvoir aller vous rejoindre. Je vois partir votre mère et Puzzi avec sa famille. Je présume que vous allez fonder, dans la belle Helvétie ou dans la verte Bohême, une sainte colonie d'artistes. Heureux amis! que l'art auquel vous vous êtes adonnés est une noble et douce vocation! et que le mien est aride et fâcheux auprès du vôtre! Il me faut travailler dans le silence et la solitude, tandis

que le musicien vit d'accord, de sympathie et d'union avec ses élèves et ses exécutans. La musique s'enseigne, se révèle, se répand, se communique. L'harmonie des sons n'exige-t-elle pas celle des volontés et des sentimens? Quelle superbe république réalisent cent instrumentistes réunis par un même esprit d'ordre et d'amour pour exécuter la symphonie d'un grand maître! Quand l'ame de Beethoven plane sur ce chœur sacré, quelle fervente prière s'élève vers le dieu! Et quand vous unissiez, ce printemps dernier, votre magique langage à l'alto d'Urhan et à la contrebasse de Batta, quels cieux impitoyables ne se seraient pas ouverts pour laisser monter ce trio sublime!

Oui, la musique, c'est la prière, c'est la foi, c'est l'amitié, c'est l'association par excellence. Là où vous serez seulement trois réunis en mon nom, disait le Christ aux apôtres en les quittant, vous pouvez compter que j'y serai avec vous. Les apôtres, condamnés à voyager, à travailler et à souffrir, furent bientôt dispersés. Mais lorsqu'entre la prison et le martyre, entre les fers de Caïphe et les pierres de la synagogue, ils venaient à se rencontrer, ils s'agenouillaient ensemble sur le bord du chemin, dans quelque bois d'oliviers, ou vers le faubourg de quelque ville, dans une *chambre haute,* et ils s'entretenaient en commun du maître et de l'ami Jésus, du frère et du Dieu au culte duquel ils avaient voué leur vie; puis, quand chacun à son tour avait parlé, le besoin d'invoquer tous à la fois les mânes du bien-aimé leur inspirait sans doute la pensée de chanter; et sans doute aussi, le Saint-Esprit qui descendit sur eux en langues de feu, et qui leur révélait les choses inconnues, leur avait fait don de cette langue sacrée qui n'appartient qu'aux organisations élues. Oh! soyez-en sûr, s'il exista des êtres assez grands devant Dieu pour mériter d'acquérir subitement des facultés nouvelles, si leur intelligence s'ouvrit, si leur langue se délia, des chants divins durent découler de leurs lèvres, et le premier concert d'harmonie dut frapper les oreilles ravies des hommes.

C'est un fait unique dans l'histoire du genre humain, et devant lequel je ne puis m'empêcher de me prosterner, quand j'y songe, que cette retraite des douze pendant quarante jours, que cette union fervente et cette pureté sans tache de douze ames croyantes

et dévouées durant l'épreuve d'une si longue assemblée! Si je doutais des miracles qui en résultèrent, je ne voudrais pas le dire, ni vous non plus, n'est-ce pas? Si l'on me démontrait que ces hommes furent des physiciens et des chimistes fort habiles pour leur temps, je dirais que cela n'ôte rien à la réalité d'un homme divin et à l'existence d'une race de saints assez puissants pour marcher sur la mer et pour ressusciter les morts. Ce qui est incontestable pour moi, c'est le pouvoir miraculeux de la foi chez l'homme. S'il m'était donc prouvé que les apôtres eurent besoin de recourir aux prestiges de ce qu'on appelait alors la magie, je penserais qu'ils eurent des jours de doute et de souffrance où le pouvoir céleste s'affaiblissait en eux. Que l'on trouve parmi nous, répondrais-je, douze hommes supérieurs aux apôtres par l'intensité de leur foi et la sainteté de leur vie, douze hommes qui puissent passer quarante jours enfermés sous le même toit, sans ergoter entre eux, sans vouloir primer les uns sur les autres, uniquement occupés à prier, à demander à Dieu la science du vrai et la force de la vertu, sans tiédeur et sans orgueil, sans céder à la fatigue de l'esprit ou aux inspirations présomptueuses de la chair, et n'en doutez pas, ô mes amis, nous verrons arriver des miracles, des sciences nouvelles, des facultés inouies, une religion universelle. L'homme, *redivinisé*, sortira de cette assemblée un beau matin de printemps, avec une flamme au front, avec les secrets de la vie et de la mort dans sa main, avec le pouvoir de faire sortir des larmes de charité des entrailles du roc, avec la révélation des langues que parlent les peuples encore inconnus chez nous, mais surtout avec le don de la langue divine perfectionnée, de la musique, veux-je dire, portée à son plus haut degré d'éloquence et de persuasion.

Car lorsque le prodige de la descente du Paraclet s'accomplit sur les disciples de Jésus, le ciel s'ouvrit au-dessus de leurs têtes, et ils durent entendre et retenir confusément les chants des brûlans séraphins et les harpes d'or de ces beaux vieillards couronnés, qui apparurent de nouveau plus tard à Jean l'apocalyptique, et dont il put ouïr les divins accords parmi les vents de quelque nuit d'orage sur les grèves désertes de son île.

O vous, qui dans le silence des nuits surprenez les mystères

sacrés; vous, mon cher Frantz, à qui l'esprit de Dieu ouvre les oreilles, afin que vous entendiez de loin les célestes concerts, et que vous nous les transmettiez, à nous, infirmes et abandonnés! que vous êtes heureux de pouvoir prier durant le jour avec des cœurs qui vous comprennent! Votre labeur ne vous condamne pas comme moi à la solitude; votre ferveur se rallume au foyer de sympathies où chacun des vôtres apporte son tribut. Allez donc, priez dans la langue des anges, et chantez les louanges de Dieu sur vos instrumens qu'un souffle céleste fait vibrer.

Pour moi, voyageur solitaire, il n'en est point ainsi. Je suis des routes désertes, et je cherche mon gîte en des murailles silencieuses. J'étais parti pour vous rejoindre le mois dernier, mais le souffle du caprice ou de la destinée me fit dévier de ma route, et je m'arrêtai pour laisser passer les heures brûlantes du jour dans une des villes de notre vieille France, aux bords de la Loire. Pendant que je dormais, le bateau à vapeur leva l'ancre, et quand je m'éveillai, je vis sa noire banderole de fumée fuyant rapidement sur la zône d'argent que le fleuve dessinait à l'horizon. Je pris le parti de me rendormir jusqu'au lendemain; et le lendemain, comme je sortais de ma chambre pour m'enquérir de quelque cheval ou de quelque bateau, un mien ami, que je ne m'attendais guère à trouver là (l'ayant perdu de vue depuis les années de ma vie errante), se trouva tout devant moi dans la cour. Grande surprise et fraternelle accolade, questions empressées, exclamations réitérées, vous imaginez tout ce qui de part et d'autre accompagna la rencontre imprévue. Il m'apprit, en déjeûnant avec moi, qu'il était établi et marié dans la ville, mais qu'il habitait plus souvent une campagne située à plusieurs lieues, et à laquelle il se rendait présentement. Il venait se munir à l'auberge d'un cheval de louage, les siens étant malades ou occupés, et il prétendait m'emmener en boguet, pour me présenter à sa nouvelle famille. La proposition fut peu de mon goût. Il faisait une chaleur poudreuse pire que celle de la veille. Je me sentais encore de la fièvre; le boguet avait de véritables ressorts de campagne. J'aime peu les nouvelles connaissances en voyage, et me sens mal disposé à être excessivement poli, quand je suis excessivement fatigué. Je refusai net, et lui dis que je voulais rester à l'auberge

jusqu'à ce que je fusse délivré de mon malaise. L'excellent camarade ne me fit point subir l'obsession d'une impitoyable hospitalité. Il consentit à me laisser là; mais au moment de monter dans son boguet, il lui vint à l'esprit de me dire: J'ai une maison dans la ville, petite, très modeste, et mal tenue, il est vrai, mais peut-être y dormirais-tu plus tranquillement qu'ici. Si, malgré l'abandon où mon séjour à la campagne l'a laissée tout ce printemps, tu pouvais t'en accommoder..... Je n'ose insister, elle est si peu présentable. Cependant tu es poète et ami de la solitude, si tu n'es pas changé. Peut-être cela te plaira-t-il. Tiens, voici les clés; si tu pars avant que je revienne te voir, laisse-les à l'hôtesse de cette auberge qui me connaît. — Et parlant ainsi, il me serra dans ses bras et s'éloigna.

Je trouvai cette invitation des plus agréables. Je me sentais décidément trop mal pour continuer ma route avant deux ou trois jours. Je me fis conduire à la maison de mon ami. Ce ne fut pas chose facile que d'y parvenir; il fallut monter et descendre des rues étroites, raides, brûlantes et mal pavées. Plus nous nous enfoncions dans le faubourg, plus les rues devenaient désertes et délabrées. Enfin nous arrivâmes par une suite d'escaliers rompus à une sorte de terrasse crevassée qui portait un pâté de maisons fort anciennes, ayant chacune leur cour ou leur jardin clos de hautes murailles bien sombres et bien festonnées de plantes pariétaires. J'eus à peine entr'ouvert la porte de celle qui m'était destinée, que je fus ravi de son aspect, et que, voulant me conserver le plaisir religieux d'y pénétrer seul, je pris la valise des mains de mon guide, je lui jetai son salaire, et j'entrai précipitamment, lui poussant la porte au nez, ce qui dut me faire passer dans son esprit pour un fou, pour un conspirateur ou pour quelque chose de pis.

Il faut croire que la nature n'a pas été faite exclusivement pour l'homme, ou bien qu'avant la domination étendue par lui sur la terre, il y eut en effet un règne de divinités champêtres; que cette race surhumaine ne s'est point entièrement retirée aux cieux, et que ses phalanges dispersées viennent encore se réfugier aux lieux que l'homme abandonne. Sans cela, comment expliquer ce respect religieux dont chacun de nous se sent pénétré en impri-

mant ses pas sur un sol que n'ont point encore foulé d'autres pas humains? Pourquoi cet amour et en même temps cette terreur que nous inspire la solitude? Pourquoi saluons-nous les ruines, les plages inconnues, les neiges immaculées? Pourquoi l'écho de nos pas nous fait-il tressaillir sous les voutes des cloîtres abandonnés? Pourquoi les forêts vierges, pourquoi les temples déserts, pourquoi l'aspect de l'isolement émeut-il délicieusement ou péniblement les ames tendres ou les esprits faibles? Si nous pouvions nous convaincre d'être absolument le seul être animé existant sur un coin du globe, nous n'en serions que plus heureux ou plus effrayés, suivant notre humeur. Et cependant, l'homme a-t-il sujet de se réjouir quand il n'a pour société que lui-même? A-t-il lieu de craindre l'absence de secours, lorsqu'il est assuré d'une égale absence d'attaque? Qu'y a-t-il donc dans l'aspect de ces sables sans empreintes, de ces landes sans maîtres, de ces lambris sans hôtes? N'y sentons-nous pas partout l'existence et la présence d'êtres inconnus qui ont établi là leur empire et qui ont la bonté de nous y accueillir, ou le droit de nous en chasser?

Je faisais ces réflexions appuyé contre la porte, que je venais de fermer derrière moi, et je n'osais me décider à traverser la cour, car il fallait fouler de longues herbes qui montaient jusqu'à mes genoux, et sur lesquelles les rayons du soleil commençaient à boire la rosée du matin. Quelle nymphe avait renversé là sa corbeille et semé ces légers gramens, ces délicates saxifrages qui s'élevaient dans leur beauté luxuriante, à l'abri de toute profanation? Pardonne-moi, sylphide, lui disais-je, ou donne-moi ta démarche légère, afin que je franchisse cet espace sans courber sous mes pas tes plantes bien-aimées. Quiconque m'eût vu haletant et poudreux, appuyé d'un air morne contre la porte, ma valise à la main, m'eût pris pour un homme perdu de désespoir ou abîmé de remords; et cependant nul voyageur ne fut plus fier de sa découverte, nul pélerin ne salua plus pieusement la terre sainte.

La sylphide n'avait pas dédaigné de cultiver les plantes que le maître de la maison déserte lui avait concédées. Trois tilleuls qui séparaient la cour en deux, avec une plate-bande de pieds d'alouettes le long des murs, une vigne et de grandes mauves

pyramidales avaient pris une richesse et un développement splendides. Quand j'eus atteint la partie pavée de mon petit domaine, j'eus soin de marcher sur les dalles disjointes sans écraser la verdure qui se faisait jour à travers les fentes; j'arrivai ainsi à la porte, et là ce fut un autre embarras. Les longs rameaux de la vigne s'étaient entrelacés au-devant de l'entrée; partout ils formaient des courtines de feuillage devant les fenêtres. Il fallut y porter une main impie, les entr'ouvrir, et les soulever comme des rideaux, pour me frayer le passage de ce seuil vénérable. Mais dès que je l'eus franchi, ces pampres retombèrent avec souplesse, et s'embrassèrent étroitement comme pour m'interdire de repasser l'enceinte sacrée. Je ne vous ai pas encore désobéi, ô flexibles et complaisans barreaux de ma chère prison! Chaque nuit, je m'assieds sur la dernière marche de l'escalier, et je contemple la lune à travers vos guirlandes argentées. Chaque étoile du ciel s'encadre à son tour en passant devant le réseau diaphane que vous étendez entre elle et moi, et quelquefois le jour me surprend immobile et muet comme la pierre où je me suis assis.

Oui, Frantzie, je suis encore dans cette maison déserte, seul, absolument seul, n'ouvrant la porte extérieure que pour laisser passer un dîner cénobitique, et je ne me souviens pas d'avoir connu des jours plus doux et plus purs. C'est une grande consolation pour moi, je vous assure, de voir que mon ame n'a pas veilli au point de perdre les jouissances de sa forte jeunesse. Si de vastes rêves de vertu, si d'ardentes aspirations vers le ciel ne remplissent plus mes heures de méditation, du moins j'ai encore de douces pensées et de religieuses espérances; et puis, je ne suis plus dévoré, comme jadis, de l'impatience de vivre. A mesure que je penche vers le déclin de la vie, je savoure avec plus de piété et d'équité ce qu'elle a de généreux et de providentiel. Au versant de la colline, je m'arrête et je descends avec lenteur, promenant un regard d'amour et d'admiration sur les beautés du lieu que je vais quitter, et que je n'ai pas assez apprécié, quand j'en pouvais jouir avec plénitude au sommet de la montagne.

Vous qui n'y êtes pas encore arrivé, enfant, ne marchez pas trop vite. Ne franchissez pas légèrement ces cimes sublimes d'où l'on descend pour n'y plus remonter. Ah! votre sort est plus beau

que le mien. Jouissez-en, ne le dédaignez pas. Homme, vous avez encore dans les mains le trésor de vos belles années; artiste, vous servez une muse plus féconde et plus charmante que la mienne. Vous êtes son bien-aimé, tandis que la mienne commence à me trouver vieux, et qu'elle me condamne d'ailleurs à des songes mélancoliques et solitaires qui tueraient votre précieuse poésie. Allez, vivez! il faut le soleil aux brillantes fleurs de votre couronne; le lierre et le liseron qui composent la mienne, emblêmes de liberté sauvage dont se ceignaient les antiques Sylvains, croissent à l'ombre et parmi les ruines. Je ne me plains pas de mon destin, et je suis heureux que la Providence vous en ait donné un plus riant; vous le méritiez, et si je l'avais, Frantz, je voudrais vous le céder.

Je suis donc resté à ***, d'abord par force, maintenant par amour de la lecture et de la solitude; plus tard, peut-être, y resterai-je par indolence et par oubli de moi-même et des heures qui s'envolent. Mais je veux vous faire part d'une bonne fortune qui m'est advenue dans cette retraite, et qui n'a pas peu contribué à me la faire aimer.

Vous qui lisez beaucoup, parce que vous n'avez pas le même respect que moi pour les livres (et vous avez raison, votre art doit vous faire dédaigner le nôtre), vous, dis-je, qui comprenez vite, et qui dévorez les volumes, vous ne savez ce que c'est que l'importance d'une lecture attentive et lente pour une ame paresseuse comme la mienne. Je ne suis pourtant pas de ceux qui attribuent aux livres une influence morale et politique bien sérieuse La philosophie me paraît surtout la plus innocente de toutes les spéculations poétiques, et je pense que les ames d'exception, soit par leur force, soit par leur faiblesse, sont seules capables d'y puiser des résolutions et des encouragemens réels. Toute intelligence qui ne cherche pas sa conviction et sa lumière dans les leçons de l'expérience et de la réalité, et qui se laisse gouverner par des fictions, est organisée exceptionnellement. Si c'est en plus, elle s'exaltera et se fortifiera par les bonnes lectures; si c'est en moins, elle y trouvera de grands sujets de consolation, ou peut-être elle s'affectera misérablement de ce qu'elle croira être sa condamnation. Dans l'un et l'autre cas, la lecture aura joué un rôle très

accessoire dans ces diverses destinées. Leurs résultats se fussent produits plus ou moins vite, si les individus n'avaient pas su lire. Et quant à moi, vous savez que j'ai un profond respect pour les illettrés. Je me prosterne devant les grands écrivains et devant les grands poètes; et pourtant il est des jours où, à l'aspect de certaines ames si naïves et si saintement ignorantes, je brûlerais volontiers la bibliothèque d'Alexandrie.

Cela posé, je puis bien vous dire qu'en raison de ma nonchalance et de mon inaptitude exceptionnelle à toute espèce de résultat social, je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable évènement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que j'existe, a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus doux et les plus chers souvenirs. Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les occasions favorables. Oh! quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois? le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement? Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait, les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air, comme tout-à-l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante; la côte est rude; vous êtes couvert de sueur; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper

sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible, vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé.* Oh! alors la grand' mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma vallée noire! ô Corinne! ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'Iliade! ô Millevoye! ô Atala! ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait, au son lointain de la cloche, par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!

Mon Dieu! que vous disais-je? Je voulais vous parler de Lavater, et, en effet, me voici sur la voie. J'avais eu Lavater entre les mains dans mon enfance. Ursule et moi, nous en regardions les figures avec curiosité. A peine savions-nous lire. Nous nous demandions pourquoi cette collection de visages bouffons, grotesques, insignifians, hideux, agréables? nous cherchions avec avidité, au milieu de ces phrases et de ces explications que nous ne pouvions comprendre, la désignation principale du type; nous trouvions *ivrogne, paresseux, gourmand, irascible, politique, méthodique...* Oh! alors nous ne comprenions plus, et nous retournions aux images. Cependant nous remarquions que l'ivrogne ressemblait au cocher, la femme tracassière et criarde à la cuisinière, le pédant à notre précepteur, l'homme de génie à l'effigie de l'empereur sur les pièces de monnaie, et nous étions bien convaincus de l'infaillibilité de Lavater. Seulement cette science nous semblait mystérieuse et presque magique. Depuis, le livre fut égaré. En 1829, je rencontrai un homme très distingué qui croyait fermement à Lavater, et qui me rendit témoin de plusieurs appli-

cations si miraculeuses de la science physiognomonique, que j'eus un vif désir de l'étudier. Je tâchai de me procurer l'ouvrage, il ne se trouva pas. Je ne sais quelle préoccupation vint à la traverse, je n'y songeai plus.

Enfin ici, le jour de mon arrivée, j'ouvre une armoire pleine de livres, et le premier qui me tombe sous la main, c'est les œuvres de Jean-Gaspard de Lavater, ministre du saint Évangile à Zurich, publiées en 1781, en trois in-folios, traduction française, avec planches gravées, eaux-fortes, etc. Jugez de ma joie, et sachez que jamais je ne fis lecture plus agréable, plus instructive, plus salutaire. Poésie, sagesse, observation profonde, bonté, sentiment religieux, charité évangélique, morale pure, sensibilité exquise, grandeur et simplicité de style, voilà ce que j'ai trouvé dans Lavater, lorsque je n'y cherchais que des observations physiognomoniques et des conclusions peut-être erronées, tout au moins hasardées et conjecturales.

Puisque vous me demandez une longue lettre, et que vous êtes avide des travaux de la pensée, je veux vous parler de Lavater. Là où je suis, d'ailleurs, et avec la vie que je mène, il me serait difficile de vous donner quelque chose de plus neuf en littérature. Je désire de tout mon cœur que l'envie vous vienne de faire connaissance avec le vieux hôte, avec le vénérable ami que je viens de trouver dans la maison déserte.

Je voudrais aussi qu'à l'exemple de tous les orgueilleux novateurs de notre siècle, vous eussiez jusqu'ici méprisé la science de Lavater comme un tissu de rêveries fondées sur un faux principe, afin d'avoir le plaisir de vous faire changer d'avis. Nous considérons aujourd'hui la physiognomonie comme une science jugée, condamnée, enterrée, et sur les ruines de laquelle s'élève une autre science, non encore jugée, mais plus digne d'examen et d'attention, la phrénologie. Je hais le mépris et l'ingratitude avec lesquels notre génération renverse les idoles de ses pères, et caresse les disciples, après avoir crucifié les docteurs et les maîtres. Préférer Schiller à Shakspeare, Corneille aux tragiques espagnols, Molière aux comiques grecs et latins, La Fontaine à Phèdre ou à Esope, cela me paraît, je ne dirai pas une erreur, mais un crime. En admettant que le copiste, qui, à force de soin, de temps et

d'attention, surpasse son modèle, a plus de mérite que son maître, nous établissons une doctrine abominable d'injustice et de fausseté. Quelque parfaite que soit la traduction ou l'imitation, quelque correction importante ou nécessaire que vous y remarquiez, quelque finie, quelque embellie que soit l'œuvre engendrée de l'œuvre-mère, celle-ci n'en est pas moins supérieure, génératrice, vénérable, sacrée. Certes, le vieil Homère ne saurait jamais être égalé par ceux même qui feraient beaucoup mieux que lui; car quel est celui d'entre ceux-là qui aurait une idée de la poésie épique, s'il n'eût lu Homère?

Eh bien! je n'en doute pas, l'homme en viendra un jour à pousser si loin l'examen de la forme humaine, qu'il lira les facultés et les penchans de son semblable comme dans un livre ouvert. Gall, Spurzheim et leurs successeurs auront-ils été les maîtres de cette science? Pas plus que Vespuce ne fut le conquérant de l'Amérique; et pourtant une moitié de l'univers porte son nom, tandis qu'une petite province conserve à peine celui du grand Christophe.

Le système du docteur Gall est en honneur, ou du moins il est en vue. On l'examine, on le critique, et Lavater est oublié. Il tombe en poussière dans les bibliothèques; les éditions sont épuisées et non renouvelées : je ne sais si vous trouveriez aisément à vous procurer un exemplaire d'un des plus beaux livres qui soient sortis de l'esprit humain.

Mais Gall était un médecin, et Lavater un ecclésiastique. Notre siècle, positif et matérialiste, a dû préférer l'explication mécanique à la découverte philosophique. Il n'en est pas moins vrai que la cranioscopie entre dans la physiognomonie, et qu'elle en est, de l'aveu de Lavater, la base essentielle et fondamentale. Cette partie de la physiognomonie est d'une telle importance, dit-il, qu'elle mérite une étude à part. Il appartient à l'anatomie d'y chercher la source des altérations de l'intelligence, et de tirer d'une exacte connaissance des variétés de la conformation du cerveau, la révélation des facultés de l'homme. Cet observateur savant et persévérant viendra, ajoute le citoyen de Zurich, il ramènera le monde à la vérité, ou du moins au désir de la connaître. De découverte en découverte, d'observation en observa-

tion, les préventions seront détruites, et l'homme reconnaîtra que la physiognomonie est une science aussi importante, aussi difficile, aussi élevée que les autres sciences sur lesquelles se fondent et s'appuient les sociétés civilisées.

Plein d'amour, de respect et de conviction pour sa science favorite, le bon Lavater se défend modestement d'en être le premier explorateur. Il cite plusieurs de ses devanciers, Aristote, Montaigne, Salomon... Il cite les proverbes suivans, tirés du livre *de la Sagesse.*

« Les yeux hautains et le cœur enflé.

« La sagesse paraît sur le visage du sage, mais les regards du fou parcourent les bouts de la terre.

« Il y a une race de gens dont les regards sont altiers et les paupières élevées. »

Lavater cite également plusieurs passages de Herder qui viennent à l'appui de son système; en voici un remarquable que vous avez eu sans doute le bonheur de lire en allemand, mais que je remets sous vos yeux, parce que je le trouve empreint du génie de la métaphore allemande, métaphore à la fois grandiose et recherchée :

« Quelle main pourra saisir cette substance logée dans la tête et sous le crâne de l'homme? Un organe de chair et de sang pourra-t-il atteindre cet abîme de facultés et de forces internes qui fermentent ou se reposent? La divinité elle-même a pris soin de couvrir ce sommet sacré, séjour et atelier des opérations les plus secrètes; la divinité, dis-je, l'a couvert d'une forêt, emblême des bois sacrés où jadis on célébrait les mystères. On est saisi d'une terreur religieuse à l'idée de ce mont ombragé qui renferme des éclairs dont un seul échappé du chaos peut éclairer, embellir, ou dévaster et détruire un monde.

« Quelle expression n'a pas même la forêt de cet Olympe, sa croissance naturelle, la manière dont la chevelure s'arrange, descend, se partage ou s'entremêle?

« Le cou, sur lequel la tête est appuyée, montre, non ce qui est dans l'intérieur de l'homme, mais ce qu'il veut exprimer. Tantôt son attitude noble et dégagée annonce la dignité de la condition;

tantôt, en se courbant, il annonce la résignation du martyr, et tantôt c'est une colonne, emblême de la force d'Alcide.

« Le front est le siége de la sérénité, de la joie, du noir chagrin, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté. C'est une table d'airain où tous les sentimens se gravent en caractères de feu... A l'endroit où le front s'abaisse, l'entendement paraît se confondre avec la volonté. C'est ici où l'ame se concentre et rassemble des forces pous se préparer à la résistance.

« Au dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux. Ainsi, dans l'un et dans l'autre cas, c'est le signe annonciateur des affections.

« En général la région où se rassemblent les rapports mutuels entre les sourcils, les yeux et le nez, est le siége de l'expression de l'ame dans notre visage, c'est-à-dire l'expression de la volonté et de la vie active.

« Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe a été placé par la nature aux côtés de la tête où il est caché à demi. L'homme devait ouïr pour lui-même; aussi l'oreille est-elle dénuée d'ornemens. La délicatesse, le fini, la profondeur, voilà sa parure.

« Une bouche délicate et pure est peut-être une des plus belles recommandations. La beauté du portail annonce la dignité de celui qui doit y passer. Ici, c'est la voix, interprète du cœur et de l'ame, expression de la vérité, de l'amitié et des plus tendres sentimens (1). »

Lavater, après avoir laissé aux anciens la gloire d'avoir créé la physiognomonie et aux modernes l'honneur d'en saisir le sentiment poétique, s'attache à prouver que les études assidues et consciencieuses de toute sa vie n'ont encore fait faire qu'un pas à cette science ardue. Il engage ses successeurs à rectifier ses erreurs, à redresser ses jugemens. Nul homme, et nul savant surtout n'est plus humble et plus doux que lui; c'est en tout un homme évangélique. Accablé des railleries, des controverses, de l'ergotage

(1) Herder, *Plastique*.

et du pédantisme de ses contemporains, il leur répond avec un calme inaltérable. — Le professeur Lichtemberg l'attaque avec plus d'esprit et d'âcreté que les autres. Lavater prend le pamphlet, s'en émeut peut-être un peu en secret (car lui-même nous avoue qu'il est nerveux et irascible); mais ramené au sentiment de la philosophie chrétienne par la conviction et la pratique de toute sa vie, il écrit sa réponse dans un esprit de sagesse et de charité. Il examine l'attaque avec cette précision et cet amour de l'ordre qui le caractérisent, en disant: « Je me figure que, placés l'un à côté de l'autre, nous allons parcourir ensemble cet écrit, et nous communiquer réciproquement, avec la franchise qui convient à des hommes et la modération qui convient à des sages, la manière dont chacun de nous envisage la nature et la vérité. »

Plus loin, frappé d'une belle déclamation du professeur Lichtemberg, il s'écrie avec naïveté : — « Ce langage est celui de mon cœur. C'est sous les yeux d'un tel homme que j'aurais voulu écrire mes essais! »

Vertueux prêtre! on l'attaque pourtant dans ce que son intelligence enfante de plus précieux et caresse de plus sacré, dans la moralité de sa science. La pudeur et la vertu des critiques (toujours humbles et tolérantes, comme vous savez!) s'effarouchent de voir ce novateur impie porter un regard scrutateur dans les mystères de la conscience. Qu'allez-vous faire? lui crie-t-on avec amertume, vous allez essayer de vous approprier ce qui n'appartient qu'à Dieu, la connaissance des secrets du cœur humain; et quand vous aurez appris à vos semblables à se sonder et à se surprendre l'un l'autre, il en résultera une haine implacable pour les pervers, vous aurez tué la miséricorde; un mépris superbe pour les simples, vous aurez tué la charité. Lavater s'incline. L'objection est sérieuse, dit-il, et part d'une belle ame; mais toute science peut devenir funeste en de mauvaises mains, utile et sainte pour quiconque la dirige vers le bien. Est-ce à dire qu'il ne faut pas de science, parce qu'on en peut abuser? Mais, ajoute-t-on, comment réparerez-vous, ou comment préviendrez-vous les injustices qu'une erreur peut vous faire commettre? ou si tant est que vous soyez infaillible, vos disciples le seront-ils? Tous les jours nous voyons l'honnête homme sous des traits

ignobles et le scélérat sous ceux de la franchise et de la loyauté.— Lavater nie le fait. Tout novice qui veut se presser de pratiquer doit tomber dans de graves erreurs, pense-t-il; mais quiconque confierait les secrets de la médecine à des écoliers, s'exposerait à d'affreux dangers. L'homme éclairé fait plus de bien que l'ignorant ne fait de mal; car l'ignorant n'est pas destiné à jouir d'un long crédit parmi les hommes, tandis que celui du vrai savant s'accroît de jour en jour. Toute science est un apostolat qui demande des hommes éprouvés et dignes d'en être investis. Quant à ces scélérats à faces d'ange et à ces honnêtes gens à tournure ignoble qu'on lui objecte, il déclare que ces apparences ne trompent pas le vrai physionomiste. « Souvent, dit-il, les indices d'une passion généreuse touchent de si près à ceux de la même passion dégénérée en excès et en vice, que l'œil inexpérimenté peut s'y méprendre. Il ne s'en faut que d'une demi-ligne, d'une courbe légère, d'une dimension inappréciable au premier abord. Il s'en faut de si peu! dit-on; mais ce *peu* est *tout.*

« Il arrive souvent que les plus heureuses dispositions se cachent sous l'extérieur le plus rebutant. Un œil vulgaire n'aperçoit que ruine et désolation: il ne voit pas que l'éducation et les circonstances ont mis obstacle à chaque effort qui tendait à sa perfection. Le physionomiste observe, examine et suspend son jugement. Il entend mille voix qui lui crient: —Voyez quel homme!— Mais au milieu du tumulte il distingue une autre voix, une voix divine qui lui crie aussi: — Vois quel homme! — Il trouve des sujets d'adoration là où d'autres blasphèment, parce qu'ils ne peuvent ni ne veulent comprendre que cette même figure, dont ils détournent la vue, offre des traces du pouvoir, de la sagesse et de la bonté du créateur. » — « Il voit le scélérat sur le visage du mendiant qui se présente à sa porte, et il ne le rebute pas; il lui parle avec cordialité. Il jette un regard profond dans son ame, et qu'y voit-il? — Hélas! vices, désordre, dégradation totale. — Mais est-ce là tout ce qu'il y découvre? quoi! rien de bon? — Supposé que cela soit, encore il y verra l'argile qui ne doit et ne peut dire au potier: Pourquoi m'as-tu fait ainsi? — Il voit, il adore en silence, et détournant son visage, il dérobe une larme dont le langage est énergique, non pour les hommes, mais

pour celui qui les a faits. — Sagesse sans bonté est folie. Je ne voudrais point avoir ton œil, ô Jésus, si en même temps tu ne me donnais ton cœur. Que la justice règle mes jugemens, et la bonté mes actions!

« Une juste idée de la liberté de l'homme et des bornes qui la restreignent est bien propre à nous rendre humbles et courageux, modestes et actifs. *Jusqu'ici et point au-delà, mais jusqu'ici!* c'est la voix de Dieu et de la vérité qui nous adresse ce langage; elle dit à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre : Sois ce que tu es, et deviens ce que tu peux. »

Ailleurs, à propos des monstres dans l'ordre physique, le même sentiment de tendresse humanitaire et de miséricorde religieuse reparaît comme partout avec éloquence.

« Tout ce qui tient à l'humanité est pour nous une affaire de famille. Tu es homme, et tout ce qui est homme hors de toi est comme une branche du même arbre, un membre du même corps. — O homme! réjouis-toi de l'existence de tout ce qui se réjouit d'exister, et apprends à supporter tout ce que Dieu supporte. L'existence d'un homme ne peut rendre celle d'un autre superflue, et nul homme ne peut remplacer un autre homme. »

Cette tolérance et cette douceur de jugement à l'aspect de la difformité est d'autant plus sainte, que nul homme ne porte plus loin que Lavater l'amour du beau et le sentiment exquis de la forme. Il se prosterne devant la pureté grecque, mais il proscrit avec discernement les imitations modernes de cette beauté qui n'existe plus. Nous pensons bien tous que, sur cette terre dorée où tout était Dieu, l'homme l'était lui-même, et qu'il y avait dans la rectitude des lignes de sa forme quelque chose de surhumain qui n'a fait que dégénérer et s'effacer depuis. Il y a des races d'hommes qui périssent; cependant Lavater eût été moins absolu dans cette opinion, s'il eût vu beaucoup de figures orientales. Je me souviens d'avoir rencontré sur les quais de Venise des Arméniens presque aussi beaux que des dieux de l'Olympe. Nous retrouvons encore, quoique rarement, dans nos contrées européennes, des visages assez grandioses pour servir de modèles à la statuaire antique, et je ne pense pas avec Lavater que la nature ne fait

point chez nous de lignes parfaitement droites et pures. Néanmoins j'approuve le physionomiste de critiquer ces *charges* de l'antiquité, que les peintres médiocres de son temps prenaient pour l'idéal. Il distingue les chefs-d'œuvre de la Grèce de ces têtes de médailles qui se frappaient grossièrement, et sur lesquelles la presque absence de front, la perpendicularité raide et courte du nez, la proéminence grotesque du menton et l'écartement des yeux ne produisent qu'une caricature affreuse de la beauté. Il s'afflige de voir que l'esprit d'un minutieux examen et d'un discernement rigoureux n'ait pas assez présidé à la connaissance que les plus grands peintres eux-mêmes ont prise de l'antique. Chez Raphaël, qu'il place à la tête des artistes, il trouve un peu d'exagération dans la perfection. « Partout, dit-il, nous retrouvons dans ses œuvres le *grand* qui fait son principal caractère; mais partout aussi nous apercevons le *défaut*. J'appelle *grand* ce qui produit un effet permanent et un plaisir toujours nouveau. J'appelle *défaut* ce qui est contraire à la nature et à la vérité. » Après un long et scientifique examen des incorrections et des sublimités des principales figures de Raphaël, après avoir démontré que telle tête d'ange ou de vierge perd de sa divinité pour avoir voulu dépasser la nature, Lavater termine son analyse par ce noble éloge :

« Raphaël est et sera toujours un homme apostolique, c'est-à-dire qu'il est à l'égard des peintres ce que les apôtres du Christ étaient à l'égard du reste des hommes; et autant il est supérieur par ses ouvrages à tous les artistes de sa classe, autant sa belle figure le distingue des formes ordinaires. — Où est le mortel qui lui ressemble? Quand je veux me remplir d'admiration pour la perfection des œuvres de Dieu, je n'ai qu'à me rappeler la forme de Raphaël! »

Cette passion sainte pour le beau, parce que, selon Lavater, la vraie beauté physique est inséparable de la beauté de l'ame, s'exprime en plusieurs endroits de son livre avec une véritable naïveté d'artiste. Voici ce qu'il dit à propos d'une bouche : « Cette bouche a de la douceur, de la délicatesse, de la circonspection, de la bonté et de la modestie. Une telle bouche est faite pour aimer et pour être aimée. » — Ailleurs, à propos de l'expression de la

chevelure, il s'écrie : « Ne serait-ce que par amour de ta chevelure, ô Algernon Sydney, je te salue. »

Je n'entrerai pas avec vous dans le détail du système de Lavater. Je suis convaincu pour ma part que ce système est bon, et que Lavater dut être un physionomiste presque infaillible. Mais je pense qu'un livre, si excellent qu'il soit, ne peut jamais être qu'une imparfaite initiation aux mystères de la science. Il serait à souhaiter que Lavater eût formé des disciples dignes de lui, et que la physiognomonie, telle qu'il parvint à la posséder, pût être enseignée et transmise par des cours et par des leçons, comme l'a été la phrénologie. Mais probablement le trésor d'expérience que cet homme extraordinaire avait amassé est descendu dans la tombe avec lui. Il n'a pu jouir que d'une gloire éphémère et très contestée.

Il serait donc imprudent et présomptueux de se croire physionomiste pour avoir lu le livre de Lavater, même avec toute l'attention possible. Il n'est pas de bonne démonstration sans l'application et l'exemple. Ici l'exemple est une planche gravée plus ou moins exactement. Ces gravures sont généralement fort médiocres, et fussent-elles meilleures, elles seraient loin encore de révéler à l'œil le plus clairvoyant toutes les variétés, toutes les finesses, toutes les complications du travail de la nature. Il faudrait pratiquer l'étude sur des sujets humains, comme on l'a fait pour Gall, mais la pratiquer ainsi sous la direction des maîtres; autrement la moindre erreur du dessinateur peut entraîner l'adepte dans une suite éternelle d'erreurs graves dans l'application. Je n'oserais certainement pas établir désormais de jugement sur une physionomie tant soit peu compliquée; j'y mettrais infiniment plus de scrupule qu'il ne m'est arrivé jusqu'ici d'en avoir en m'abandonnant à mon instinct ou à de certaines notions grossières que nous avons tous de la physiognomonie sans l'avoir étudiée : notions bien hardies et bien fausses pour la plupart, je vous assure.

Il me suffira de vous dire que Lavater distingue deux modes d'observation : celui des parties molles de la figure et celui des parties solides. Les parties solides, le front, les plans immobiles, la courbe du nez, le contour du menton, indiquent les *facultés*.

Les parties molles, la peau, les chairs, les cartilages et les membranes, par leurs altérations ou leur pureté, par la couleur, par l'attitude, par les plis, par la tension, par l'excroissance ou la réduction, révèlent les *habitudes* de la vie, les vices ou les vertus, tout ce qui a été *acquis* : la conformation osseuse n'indique que ce qui a été *donné* par la nature, et c'est ainsi que la grandeur se rencontre souvent sur le haut d'un visage, dont le bas décèle la sensualité passée à l'état d'abrutissement. Il ne faut pas oublier que Lavater est chrétien et spiritualiste. Il pense, comme vous et moi, que l'homme est *libre*, qu'il reçoit des mains de la Providence sa part toujours équitable dans le grand héritage du bien et du mal que lui légua le premier homme, et qu'il lui est donné de la force en raison de ses appétits, tant qu'il ne foule pas aux pieds la pensée de l'entretenir par ses efforts sur lui-même. Les matérialistes admettent bien aussi, je suppose, l'influence de l'éducation et de l'expérience sur l'organisation, et en adjugeant au hasard l'explication de toutes les destinées humaines, on reconnaît tout aussi vite les variations que les changemens et les vicissitudes de la pensée et du caractère impriment à la partie matérielle de notre être. Ainsi l'attitude du corps entier, la forme et l'attitude de tous les membres, la démarche, le geste, tout révèle dans l'homme le caractère qu'il a, ou celui qu'il veut se donner. Tout le talent de l'observateur consiste à distinguer la réalité de l'affectation, quelque savante et soutenue qu'elle soit. Voici ce que dit Lavater d'un homme qui s'appuie sur ses reins, les jambes écartées et les mains derrière le dos.

« Jamais l'homme modeste et sensé ne prendra une pareille attitude; ce maintien suppose nécessairement de l'affectation et de l'ostentation, un homme qui veut s'accréditer à force de prétentions, une tête éventée, etc. »

Certes, Lavater n'eût pas appliqué cette observation à Napoléon, et d'ailleurs elle est si juste, qu'elle explique le rire méprisant qui s'empare de tout homme de bon sens en voyant sur nos théâtres un histrion présenter la charge insolente de l'homme de génie. Talma a pu seul l'imiter, parce que Talma dans sa classe était un homme de génie, lui aussi.

En général, si, après avoir lu Lavater, vous faites l'application

de vos souvenirs à des hommes d'exception, vous serez frappé de la vérité de ses décisions. Ces caractères étant tranchés et hardiment dessinés par la nature, vous y verrez des exemples éclatans, appréciables au premier coup d'œil. Il n'en sera pas de même pour les sujets médiocres. Leurs petites vertus et leurs petits vices seront mollement accusés sur des visages insignifians. Leur médiocrité résulte d'un ensemble de facultés vulgaires dont pas une n'est l'intelligence, pas une l'idiotisme. Diverses doses d'aptitudes, dont pas une n'envahit précisément les autres, donnent au visage plusieurs expressions dont pas une n'est la principale et la dominante. Comment prononcer sur de telles physionomies, à moins d'une habileté et d'une patience excessives? Cependant le bon Lavater qui ne dédaigne rien, et qui prend plaisir à relever et à encourager tout bon instinct, quelque peu développé qu'il soit, nous fait lire de force, sur ces visages sans attrait, la finesse, l'esprit d'ordre, le bon sens, la mémoire; s'il n'y trouve pas ces qualités, il y trouve à estimer la candeur, la douceur, la probité. Un mendiant lui tend un jour la main : Combien vous faut-il, mon ami? s'écrie le physionomiste frappé de l'honnêteté qu'exprime ce visage. — Je voudrais bien avoir neuf sous, répond le bonhomme. — Les voici, reprend le physionomiste; pourquoi ne m'en demandez-vous pas davantage? je vous donnerai tout ce que vous me demanderez. — Je vous assure, monsieur, dit le pauvre, que j'ai là tout ce qu'il me faut.

On amène devant Lavater un garçon et une jeune fille : l'une qui demande du pain pour le fruit de ses amours avec le jeune homme, l'autre qui accuse la jeune fille d'être une débauchée et une trompeuse. Celui-ci émeut tout son auditoire par une assurance extraordinaire et toutes les apparences d'une vertueuse indignation; l'autre est troublée, elle ne sait que pleurer et demander à Dieu de faire connaître la vérité. Lavater est incertain; il les examine attentivement et prononce en faveur de la jeune fille. Bientôt, après avoir satisfait à la loi, le jeune homme avoue ses torts. Lavater raconte cette aventure d'une manière touchante, et qui rappelle les drames à sentiment de Kotzebüe.

La grande différence entre les observations de Gall et celles de Lavater, en ce qui concerne la phrénologie, c'est que l'un

fait résider les facultés les plus importantes dans la partie antérieure de la tête, et se borne à penser que l'autre face du crâne *ne doit pas être indifférente* à quiconque en voudra faire l'objet d'une étude spéciale; tandis que l'autre, dédaignant l'étude de la face humaine, dessine au crayon, sur tout le crâne, le siège des facultés et des instincts. Je crains que Gall n'ait cherché l'originalité d'un système aux dépens d'une des faces de la vérité. En ne voulant pas être le disciple et le continuateur de Lavater, en voulant *créer* à tout prix une science, il est tombé dans de graves préventions. Diviser ainsi l'ame par compartimens symétriques comme les cases d'un échiquier, me semble une décision trop rigoureuse pour n'être pas empreinte d'un peu de charlatanisme. Je trouve plus de noblesse, plus de grandeur, et en même temps plus de vraisemblance dans ce vaste coup d'œil de Lavater qui embrasse tout l'être et l'interroge dans ses moindres mouvemens.

Je ne connais pas assez le système de Gall pour discuter davantage sur ce sujet. D'ailleurs, je vous l'ai dit, ce n'est pas par une dissertation sur la physiognomonie que je veux vous engager à lire Lavater. C'est en vous recommandant ce livre comme une œuvre édifiante, éloquente, pleine d'intérêt, d'onction et de charme. Vous y trouverez, dans les parties les plus systématiques, le même élan de bonté, le même besoin de tendresse et de sympathie; en même temps, une connaissance si approfondie des mystères et des contradictions de l'homme moral, que cela seul suffirait pour constituer une œuvre de génie. Voici un fragment où vous trouverez à la fois l'esprit de système, la chaleur de l'éloquence, la haute science du cœur humain et l'enthousiasme de la bonté. Il s'agit de l'influence réciproque des physionomies les unes sur les autres.

« La conformité du système osseux suppose aussi celle des nerfs et des muscles. Il est vrai, cependant, que la différence de l'éducation peut affecter ceux-ci de manière qu'un œil expérimenté ne sera plus en état de trouver les points d'attraction. Mais rapprochez ces deux formes fondamentales qui se ressemblent, elles s'attireront mutuellement; écartez ensuite les entraves qui les gênaient, et bientôt la nature triomphera. Elles se reconnaîtront comme *chair de leur chair* et comme *os de leurs os*. Bien plus:

les visages même qui diffèrent par la forme fondamentale, peuvent s'aimer, se communiquer, s'attirer, s'assimiler; et s'ils sont d'un caractère tendre, sensible, susceptible, cette conformité établira entre eux, avec le temps, un rapport de physionomie qui n'en sera que plus frappant. . . . . .
L'assimilation m'a toujours paru plus frappante dans le cas où, sans aucune intervention étrangère, le hasard réunissait un génie purement communicatif et un génie purement fait pour recevoir, lesquels s'attachaient l'un à l'autre par inclination ou par besoin. Le premier avait-il épuisé tout son fonds, le second reçu tout ce qui lui était nécessaire, l'assimilation de leurs physionomies cessait aussi. Elle avait atteint, pour ainsi dire, *son degré de satiété.*

« Encore un mot à toi, jeune homme trop facile et trop sensible! Sois circonspect dans tes liaisons, et ne va point aveuglément te jeter entre les bras d'un ami que tu n'as pas suffisamment éprouvé. Une fausse apparence de sympathie pourra te séduire, garde-toi de t'y livrer. Sans doute, il existe quelqu'un dont l'ame est à l'unisson de la tienne. Prends patience; il se présentera tôt au tard, et lorsque tu l'auras trouvé, il te soutiendra, il t'élèvera, il te donnera ce qui te manque, et il t'ôtera ce qui t'est à charge; le feu de ses regards animera les tiens, sa voix harmonieuse adoucira la rudesse de la tienne, sa prudence réfléchie calmera ta vivacité impétueuse; la tendresse qu'il te porte s'imprimera dans les traits de ton visage, et tous ceux qui le connaissent le reconnaîtront en toi. Tu seras ce qu'il est, et tu n'en resteras pas moins ce que tu es. Le sentiment de l'amitié te fera découvrir en lui des qualités qu'un œil indifférent apercevrait à peine. C'est cette faculté de voir et de sentir ce qu'il y a de divin dans ton ami, qui assimilera ta physionomie à la sienne. »

Voici un portrait du débauché, qui me semble digne d'un haut talent de prédication.

« La paresse, l'oisiveté, l'intempérance, ont défiguré ce visage. Ce n'est pas ainsi, du moins, que la nature avait formé ces traits. Ce regard, ces lèvres, ces rides expriment une soif impatiente et qu'il est impossible d'apaiser. Tout ce visage annonce un homme qui veut et ne peut pas, qui sent aussi vivement le besoin que l'impuissance de le satisfaire. Dans l'original, c'est surtout le re-

gard qui doit marquer ce désir toujours contrarié et toujours renaissant, qui est en même temps la suite et l'indice de la nonchalance et de la débauche.

« Jeune homme, regarde le vice, quel qu'il soit, sous sa véritable forme; c'en est assez pour le fuir à jamais. »

Est-il rien de plus beau et de plus attrayant que cette peinture de l'amitié? Est-il rien de plus effrayant que cette peinture du vice? Lavater cite à ce propos une strophe d'un cantique de Gellert, dont la traduction ne me semble manquer ni de la force ni de la naïveté qui doivent caractériser ces sortes d'ouvrages.

O toi, dont l'aspect épouvante,
Que ta jeunesse était brillante!
Hélas! où sont tes agrémens?
De la destruction l'image
Sillonne déjà ton visage,
Et prêche tes égaremens.

Les réflexions de Lavater sur une planche gravée, qui représente la figure de Voltaire dans plus de vingt attitudes différentes, ne sont pas moins remarquables par leur sagesse et leur vérité.

« Nous voyons ici un personnage plus grand, plus énergique que nous. Nous sentons notre faiblesse en sa présence, mais sans qu'il nous agrandisse; au lieu que chaque être qui est à la fois grand et bon, ne réveille pas seulement en nous le sentiment de notre faiblesse, mais par un charme secret nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous communique quelque chose de sa grandeur. Non contens d'admirer, nous aimons, et loin d'être accablés du poids de sa supériorité, notre cœur agrandi se dilate et s'ouvre à la joie. Il s'en faut bien que ces visages de Voltaire produisent un effet semblable. En les voyant, on a lieu d'attendre ou d'appréhender un trait satirique, une saillie mordante. Ils humilient l'amour-propre et terrassent la médiocrité. »

Il n'est pas un lecteur de Lavater qui n'ait cherché avidement, dans la galerie de ses portraits, une ressemblance physique avec soi-même, et, dans l'application de cette même physionomie, la clé de sa propre organisation et de sa propre destinée. Malgré soi, l'esprit s'y attache avec une inquiétude superstitieuse. Or, je vous

dirai qu'une figure plus maigre, plus mâle et plus âgée que celle de votre meilleur ami, mais empreinte d'une ressemblance linéaire très frappante, est accompagnée de cette analyse. Vous jugerez mieux que moi de la ressemblance morale. Quant à moi, je m'abstiens de prononcer, votre meilleur ami étant l'individu que j'ai pu juger avec le moins d'impartialité, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune. — Le portrait est celui d'un peintre médiocre, Henri Fuessli.

« Il nous faut caractériser cette physionomie, et nous en dirons bien des choses. La courbe que décrit le profil dans son ensemble est déjà des plus remarquables; elle indique un caractère énergique qui ne connaît point d'entraves. Le front, par ses contours et sa position, convient plus au poète qu'au penseur; j'y découvre plus de force que de douceur, le feu de l'imagination plutôt que le sang-froid de la raison. Le nez semble être le siége d'un esprit hardi. La bouche promet un esprit d'application et de précision; et cependant il en coûte à cet artiste de mettre la dernière main à son œuvre. Sa grande vivacité l'emporte sur la mesure d'attention et d'exactitude dont le doua la nature, et qu'on reconnaît encore dans les détails de ses ouvrages. Quelquefois même on y trouve des endroits d'un fini recherché, qui contrastent singulièrement avec la négligence de l'ensemble.

« On pourra se douter aisément qu'il est sujet à des mouvemens impétueux. Mais dira-t-on qu'il aime avec tendresse, avec chaleur, avec excès? — Rien n'est pourtant plus vrai, quoique d'un autre côté son amour ait toujours besoin d'être réveillé par la présence de l'objet aimé; absent, il l'oublie, et ne s'en met plus en peine. La personne qu'il chérit pourra le mener comme un enfant tant qu'elle restera près de lui. Si elle le quitte, elle peut compter sur toute son indifférence. Il a besoin d'être frappé pour être entraîné; quoique capable des plus grandes actions, la moindre complaisance lui coûte. Son imagination vise toujours au sublime, et se plaît aux prodiges. Le sanctuaire des graces ne lui est pas fermé; mais il n'aime point à leur sacrifier. On remarque dans les principales figures de ses tableaux une sorte de tension qui, à la vérité, n'est pas commune, mais qu'il pousse souvent jusqu'à l'exagération, aux dépens de la raison. Personne n'aime avec plus

de tendresse; le sentiment de l'amour se peint dans son regard; mais la forme et le système osseux de son visage caractérisent en lui le goût des scènes terribles, des actes de puissance, et l'énergie qu'elles exigent.

« La nature le forma pour être poète, peintre ou orateur. Mais le sort inexorable ne proportionne pas toujours la volonté à nos forces; il distribue quelquefois une riche mesure de volonté à des ames communes, dont les facultés sont très bornées, et souvent il assigne aux grandes facultés une volonté faible et impuissante. »

Je ne sais s'il existe une biographie de Jean-Gaspard Lavater; sa vie doit être aussi belle et aussi édifiante que ses écrits. Si j'étais comme vous en Suisse, je voudrais aller à Zurich, exprès pour recueillir des documens sur la destinée de cet homme évangélique. Mais quoi! son nom est peut-être déjà effacé de la mémoire de ses compatriotes; à peine reste-t-il une pierre tumulaire qui le conserve? Si vous avez passé par là, dites-moi ce qui en est.

Au reste, on peut dire que l'on connaît les actions de l'homme quand on connaît son ame, et je vous recommande de lire en entier son portrait fait par lui-même, à côté de la planche qui le représente. C'est en apparence une organisation très délicate, très fine, très exquise. Sans vous aider de la description, vous reconnaîtrez des facultés spéciales, je dirais presque fatales; la tranquillité de l'ame jetant une grande douceur sur un visage mobile; la sérénité de la vertu brillant à travers le léger voile d'une complexion irritable, impressionnable, nerveuse au plus haut degré. — Voici le résumé de l'analyse détaillée qu'il nous donne de sa figure et de son caractère.

« Sans connaître l'original, je dirais avec pleine certitude que j'y aperçois beaucoup d'imagination, un sentiment vif et rapide, mais qui ne conserve pas long-temps les premières impressions; un esprit clair, qui ne cherche qu'à s'instruire, et qui s'attache à l'analyse plutôt qu'aux recherches profondes; plus de jugement que de raison; un grand calme avec beaucoup d'activité, et de la facilité à proportion. Cet homme, dirais-je encore, n'est pas fait pour le métier des armes ni pour le travail du cabinet. Un rien

l'oppresse; laissez-le agir librement, il n'est que trop accablé déjà. Son imagination et sa sensibilité transforment un grain de sable en une montagne. Mais, grace à son élasticité naturelle, une montagne souvent ne lui pèse pas plus qu'un grain de sable.

« Il aime, sans avoir été jamais amoureux. Pas un de ses amis ne s'est encore détaché de lui. Son caractère pensif le ramène sans cesse aux préceptes qu'il s'est tracés, et dont il s'est fait cette espèce de code :

« Sois ce que tu es; que rien ne soit grand ni petit à tes yeux. Sois fidèle dans les moindres choses. Fixe ton attention sur ce que tu fais comme si tu n'avais que cela seul à faire. Celui qui a bien agi dans le moment actuel a fait une bonne action pour toute l'éternité. Simplifie les objets, soit en agissant, soit en jouissant, soit en souffrant. Donne ton cœur à celui qui gouverne les cœurs. Sois juste et exact dans les plus petits détails. Espère en l'avenir. Sache attendre, sache jouir de tout et apprends à te passer de tout. »

Il est intéressant de lui entendre raconter de quelle sorte il devint passionné pour la physiognomonie. « Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, dit-il, je ne m'étais pas encore imaginé de faire des remarques sur les physionomies. Quelquefois cependant, à la première vue de certains visages, j'éprouvais une sorte de tressaillement qui durait encore quelques instans après le départ de la personne, sans que j'en susse la cause, ou même sans que je songeasse à la physionomie qui l'avait produit. »

Pour moi, j'ai toujours pensé que certaines organisations sont si exquises, qu'elles possèdent des facultés presque divinatoires. En elles, l'enveloppe terrestre est si éthérée, si diaphane, si impressionnable, que l'esprit qui les anime semble voir et pénétrer à travers la matière qui enveloppe ou compose le monde extérieur. Leur fibre est si tendre et si déliée, que tout ce qui échappe aux sens grossiers des autres hommes la fait vibrer, comme la moindre brise émeut et fait frémir les cordes d'une harpe éolique. Vous devez être de ces organisations perfectionnées et quasi-angéliques, mon cher Frantz. Votre physionomie, votre complexion, votre imagination, votre génie, décèlent ces facultés dont le ciel dote ses *vases d'élection*. Moi, je suis de ceux qui dorment la nuit, qui marchent et

mangent durant le jour. J'ai une de ces organisations actives, robustes, insouciantes, rompues à la fatigue, sur lesquelles s'émoussent toutes les délicatesses de la perception et toutes les révélations du sens magnétique. J'ai trop vécu en paysan, en bohémien, en soldat. J'ai épaissi mon écorce, j'ai durci la peau de mes pieds sur les pierres de tous les chemins, et je me rappelle avec étonnement ces jours de ma jeunesse où la moindre inquiétude ou la moindre espérance me crispait comme une sensitive. Pourquoi suis-je devenu un rocher?

Ainsi l'a voulu ma destinée; mais, en devenant rude et sauvage, je n'en suis pas moins resté dévot jusqu'à la superstition envers les organisations supérieures. Plus je me sens retourner à la condition du travailleur vulgaire, plus j'ai de crainte et de respect pour ces êtres frêles et nerveux qui vivent d'électricité, et qui semblent lire dans les mystères du monde surnaturel. J'ai une frayeur affreuse des fatalistes, des sorciers, des somnambules, des inspirés, des devins et des pythonisses, car je ne suis pas brave. Je ne crains jamais rien, parce que je ne pressens et ne prévois jamais rien. Mais si on frappe mon imagination par une apparence de sorcellerie ou de divinité, j'ai un tel goût pour le prodigieux, que je suis capable de me livrer à l'étrange et inexplicable attrait de la peur.

Le pouvoir de Lavater sur moi eût été immense, si je l'eusse connu, puisque, du fond de la tombe, sa puissance intellectuelle, jointe à tant de vertu et à une si profonde sagesse, fait sur mon cœur une impression si vive et si absolue. Depuis que je suis confiné dans cette retraite, le souvenir de tout ce qui m'est cher ne se présente plus à moi qu'à travers le miroir magique qu'il a mis devant mes yeux. Je salue à l'aspect de vos spectres chéris, ô mes amis! ô mes maîtres! les trésors de grandeur ou de bonté qui sont en vous, et que le doigt de Dieu a révélés en caractères sacrés sur vos nobles fronts! La voute immense du crâne chauve d'Everard, si belle et si vaste, si parfaite et si complète dans ses contours, qu'on ne sait quelle magnifique faculté domine en lui toutes les autres; ce nez, ce menton et ce sourcil dont l'énergie ferait trembler si la délicatesse exquise de l'intelligence ne résidait dans la narine, la bonté surhumaine dans le regard, et la sagesse in-

dulgente dans les lèvres; cette tête, qui est à la fois celle d'un héros et celle d'un saint, m'apparaît dans mes rêves à côté de la face austère et terrible du grand La Mennais. Ici le front est un mur raide et uni, une table d'airain, siége d'une vigueur indomptable, et *sillonnée*, comme celle d'Everard, *entre les sourcils, de ces incisions perpendiculaires qui appartiennent exclusivement*, dit Lavater, *à des gens d'une haute capacité, qui pensent sainement et noblement*. La chute rigide du profil, et l'étroitesse anguleuse de la face, conviennent sans aucun doute à la probité inflexible, à l'austérité cénobitique, au travail incessant d'une pensée ardente et vaste comme le ciel. Mais le sourire qui vient tout d'un coup humaniser ce visage change ma terreur en confiance, mon respect en adoration. Les voyez-vous se donner la main, ces deux hommes d'une constitution si frêle, qui ont paru cependant comme des géans devant les Parisiens étonnés, lorsque la défense d'une sainte cause les tira dernièrement de leur retraite, et les éleva sur la montagne de Jérusalem pour prier et pour menacer, pour bénir le peuple et pour faire trembler les pharisiens et les docteurs de la loi jusque dans leur synagogue?

Moi je les vois sans cesse, quand j'erre, le soir, dans les vastes chambres obscures de ma maison déserte. Je vois derrière eux Lavater avec son regard clair et limpide, son nez pointu, indice de finesse et de pénétration, sa ressemblance ennoblie avec Erasme, son geste paternel et sa parole miséricordieuse et fervente. Je l'entends me dire: « Va, suis-les, tâche de leur ressembler, voilà tes maîtres, voilà tes guides; recueille leurs conseils, observe leurs préceptes, répète les formules saintes de leurs prières. Ils connaissent Dieu, ils t'enseigneront ses voies. Va, mon fils, que tes plaies se guérissent, que tes blessures se ferment, que ton ame soit purifiée, qu'elle revête une robe nouvelle, que le Seigneur te bénisse et te remette au nombre de ses ouailles. »

Et puis, je vois passer aussi des fantômes moins imposans, mais pleins de grace ou de charme. Ce sont mes compagnons, ce sont mes frères. C'est vous surtout, mon cher Frantz, que je place dans un tableau inondé de lumière, apparition magique qui surgit dans les ténèbres de mes soirées méditatives. A la lueur des bougies, à travers l'auréole d'admiration qui vous couronne et vous en-

loppe, j'aime, tandis que vos doigts sèment de merveilles nouvelles les merveilles de Weber, à rencontrer votre regard affectueux qui redescend vers moi et semble me dire : « Frère, me comprends-tu? c'est à ton ame que je parle. » — Oui, jeune ami, oui, artiste inspiré, je comprends cette langue divine et ne puis la parler. Que ne suis-je peintre du moins, pour fixer sur votre image ces éclairs célestes qui l'embrasent et l'illuminent, lorsque le dieu descend sur vous, lorsqu'une flamme bleuâtre court dans vos cheveux, et que la plus chaste des muses se penche vers nous en souriant!

Mais si je faisais ce tableau, je n'y voudrais pas oublier ce charmant personnage de Puzzi, votre élève bien-aimé. Raphaël et Tebâldeo, son jeune ami, ne parurent jamais avec plus de grâce devant Dieu et devant les hommes que vous deux, mes chers enfans, lorsque je vous vis un soir, à travers l'orchestre aux cent voix, quand tout se taisait pour écouter votre improvisation, et que l'enfant debout derrière vous, pâle, ému, immobile comme un marbre, et cependant tremblant comme une fleur près de s'effeuiller, semblait aspirer l'harmonie par tous ses pores et entr'ouvrir ses lèvres pures pour boire le miel que vous lui versiez. On dit que les arts ont perdu leur poésie. Je ne m'en aperçois guère, en vérité. Les beaux jours de l'Italie ont-ils jamais produit une plus sainte et plus pieuse existence d'artiste que la vôtre, Frantz? Et pour ne pas parler de plusieurs autres que nous savons, et que nous avons sujet de révérer, le ciel forma-t-il une plus belle ame, une intelligence plus exquise, une plus intéressante figure que celle de notre Herrmann, ou plutôt de notre Puzzi? car il faut qu'il porte long-temps encore ce joli nom de guerre que vous avez sanctifié dans votre enfance, et qui vous a porté bonheur.

Eh quoi ! n'avons-nous pas passé de belles matinées et de beaux soirs dans ma mansarde aux rideaux bleus, atelier modeste, un peu près des neiges du toit en hiver, un peu réchauffé à la manière des plombs de Venise en été? Mais qu'importe? quelques gravures d'après Raphaël, une natte de jonc d'Espagne pour s'étendre, de bonnes pipes, le spirituel petit chat Trozzi, des fleurs, quelques livres choisis, des vers sur-

tout (ô langue des dieux que j'entends aussi et ne puis parler non plus !), n'est-ce pas assez pour un grenier d'artiste? Lisez-moi des vers, improvisez-moi sur le piano ces délicieuses pastorales qui font pleurer le vieux Everard et moi, parce qu'elles nous rappellent nos jeunes ans, nos collines et les chèvres que nous paissions. Laissez-moi savourer pendant ce temps l'ivresse du latakia, ou tomber en extase dans un coin derrière une pile de carreaux. N'avons-nous pas vu de beaux jours? n'avons-nous pas été de bons enfans du Dieu qui bénit les cœurs simples? n'avons-nous pas vu fuir les heures, sans désirer d'en hâter le cours, comme font tous les hommes du siècle, pour arriver à je ne sais quel but misérable d'ambition ou de vanité? Vous souvenez-vous de Puzzi assis aux pieds du saint de la Bretagne, qui lui disait de si belles choses avec une bonté et une simplicité d'apôtre? vous souvenez-vous d'Everard plongé dans un triste ravissement pendant que vous faisiez de la musique, et se levant tout à coup pour vous dire de sa voix profonde : « Jeune homme, vous êtes grand ! » et de mon frère Emmanuel qui me cachait dans une des vastes poches de sa redingote pour entrer à la chambre des pairs, et qui, en rentrant chez moi, me posait sur le piano, en vous disant : « Une autre fois, vous mettrez mon cher frère dans un cornet de papier, afin qu'il ne dérange pas sa chevelure. » Vous souvenez-vous de cette blonde péri à la robe d'azur, aimable et noble créature, qui descendit un soir du ciel dans le grenier du poète, et s'assit entre nous deux, comme les merveilleuses princesses qui apparaissent aux pauvres artistes dans les joyeux contes d'Hoffmann? Vous souvenez-vous de cette autre visite moins fantastique, mais grotesque en revanche, où nous nous conduisîmes en écoliers effrontés? au point que j'en ris encore, seul dans les ténèbres de la nuit..... Chut ! les échos de la maison déserte, peu habitués à une pareille inconvenance, s'éveillent et me répondent d'un ton irrité. Les dieux lares se regardent avec étonnement, et délibèrent de me chasser. — Pardon et soumission devant vous, hôtes mystérieux qui souffrez ici ma présence! vous savez que je vous respecte et vous crains; vous savez que je n'ai pas ouvert les persiennes aux rayons du soleil depuis que j'habite parmi vous;

vous savez que je n'ai pas relevé les rideaux pour faire pénétrer les regards profanes des voisins dans vos retraites sacrées. Je n'ai pas cueilli les fleurs du préau. Je n'ai pas brisé les rameaux de la vigne qui tapisse les murs. J'ai lu le beau livre de Lavater avec précaution et sans en essuyer la vénérable poussière. Je n'ai dérangé aucun meuble. Je n'ai brisé aucune plante. J'ai marché sur la pointe du pied durant les nuits, pour ne point troubler la solennité de vos mystères. Ne me bannissez pas, ô dieux amis de l'homme pieux ! n'envoyez point les larves et les harpies me tourmenter dans mon sommeil, et si vous m'apparaissez, que ce soit sous la forme des ombres de mes pères, avec leurs paroles de conseil et d'encouragement sur les lèvres.

Il est remarquable qu'étant excessivement poltron, j'aime autant la vie d'anachorète. C'est que j'aime ma peur elle-même : elle me détache du monde réel, et les émotions qu'elle me procure me font sentir vivement combien je suis spiritualiste dans mes croyances et dans mes superstitions. La nuit, quand la lune se couche derrière les flèches d'architecture *flamboyante* de la cathédrale, il passe, dans les pampres qui couronnent le seuil, des brises soudaines qui ressemblent aux frissons convulsifs de la souffrance. Je songe alors aux ames du purgatoire, et je prie Dieu d'abréger leurs maux et leur attente. D'autres fois, lorsque je suis assis sous le timpan fleuronné de cette jolie porte gothique encadrée de feuillage, qui me rappelle les amours de Faust et de Marguerite, il arrive tout à coup à côté de moi, sans que je l'aie entendu venir, un gros chat noir, qui miaule d'une voix lamentable en me présentant son dos hérissé d'où s'échappent des étincelles électriques, dès que j'y porte la main. C'est le chat du voisin qui vient par les toits et qui me rend le service gratuit de me délivrer des rats insolens. Eh bien! malgré ses bons offices, ce matou a une figure diabolique; ses yeux luisent dans la nuit comme des charbons ardens, et ses contorsions ont quelque chose d'infernal. Je n'oserais refuser de lui gratter l'oreille et de lui lisser le dos, car je craindrais qu'il ne prît tout d'un coup sa véritable forme et qu'il ne s'envolât par les airs avec un grand éclat de rire. Quand même il n'y a ni chat, ni brise dans le préau, il s'y fait des bruits étranges que j'ai été long-temps à m'expliquer. C'est un écrou-

lement continuel de sable, des tuiles du toit qui, tombant dans les pampres, éveillent mille autres bruits dans leurs feuilles émues; c'est à croire qu'une nuée de sorcières et de manches à balais prennent leurs ébats sur les combles. Mais c'est tout simplement la maison qui tombe en poussière, en attendant qu'elle tombe en ruines; elle se lézarde, s'écaille, et à chaque instant sème du gravier dans mes cheveux. Eh quoi! chère maison déserte, tu veux déjà t'écrouler! tu dureras donc si peu de temps? Asile sacré où j'ai médité seul et dans le silence une si belle page de ma vie, seuil hospitalier que je veux baiser en partant, murailles sonores où j'ai dormi si paisiblement sous l'aile de mon ange gardien, asile étroit et simple, beau de propreté et d'ordre au dedans, délicieux d'abandon et de désordre au dehors, n'étais-tu pas déjà mon refuge et mon abri? ne m'appartenais-tu pas en quelque sorte? et ne te préférais-je pas aux palais que les hommes recherchent? Ah! tu aurais suffi aux besoins et aux désirs de ma vie entière. J'aurais lu les pères de l'église et les traités des saints sur la vie solitaire, dans ta monastique enceinte! J'aurais fait ici de beaux rêves de perfection, si faciles à exécuter loin des bruits du monde et des vains discours des hommes! je m'y serais purifié des souillures de la vie; je m'y serais enseveli comme dans un cercueil de marbre sans tache; j'aurais mis tes vieux murs et tes rideaux de vigne en fleurs entre le siècle pervers et mon ame timorée. Je n'en serais sorti que pour essayer de bonnes œuvres, j'y serais rentré dès que ma tâche eût été accomplie, afin de ne pas en commettre de mauvaises; et tu veux déjà retourner à la terre, des entrailles de laquelle tes matériaux sont sortis! Fatiguée d'obéir aux volontés de l'homme, tu veux te briser et t'abattre pour te reposer, matière que la pensée humaine avait animée! Et quand je repasserai ici, je ne trouverai peut-être plus que des ruines, à cette place où j'ai salué des lambris hospitaliers! — Mais de quoi m'occupé-je, ô insensé! Insecte à peine éclos ce matin, je m'inquiète de la destruction de la pierre et de la courte durée du ciment séculaire, quand ce soir je ne serai déjà plus; je plains ces murs qui se fendent, et les rides qui s'amassent à mon front, je ne les compte pas. Avant que ces herbes soient flétries, mes cheveux peut-être auront quitté mon crâne; avant que

la gelée du prochain hiver ait partagé ces dalles, mon cœur se sera à jamais glacé dans la tombe. Qu'est-ce que la vie de l'homme dont il compte tous les instans, sachant que le dernier s'approche et qu'il n'y échappera pas? Ces murs, ces festons de lierre, ces tilleuls que le houblon embrasse, ces grands pignons qui semblent vouloir déchirer le ciel et que ronge l'humidité de la lune, tout cela songe-t-il à la destruction? toutes ces choses entendent-elles le balancier de l'horloge? est-ce pour elles que le timbre impitoyable mesure et compte le temps? Il n'y a que toi ici, homme mélancolique, créature éphémère et craintive, qui saches quelle heure il est; toi seul comprends cette voix lugubre qui part du clocher et qui coupe ta vie par petites portions égales sans jamais s'arrêter ou se ralentir. Va, prends ton bâton et voyage, tu pourras revenir et trouver la maison debout. Telle qu'elle est, elle durera plus que toi; il faudra encore des années pour l'anéantir, un coup de vent te balaiera peut-être demain!

. . . . . .

La nuit dernière un grand vacarme a troublé mon sommeil; on a sonné à rompre la cloche, on a frappé à enfoncer la porte. Enfin on m'a crié à travers le guichet, comme dans les comédies de Molière : — Ouvrez, de par le roi. — Cette fois je n'ai pas eu peur; que peut-on craindre des hommes quand on a un passeport en règle dans sa poche? La gendarmerie a trouvé le mien orthodoxe, et pourtant les rayons de lumière qu'on aperçoit parfois le soir aux fenêtres de cette maison inhabitée, le dîner pythagorique qui passe tous les jours par le guichet, ont été pour quelques voisins un grand sujet de crainte et de scandale. D'abord la lumière m'avait fait passer pour un esprit; mais le dîner, en révélant mon existence matérielle, m'a donné l'air d'un conspirateur. Il a fallu aller ce matin rendre compte de ma conduite aux magistrats. Mon innocence a été bientôt reconnue; mais j'ai appris, chemin faisant, que, pendant ma retraite, la face de la France avait été changée. L'explosion d'une machine infernale, dont les résultats ont été bien assez funestes par eux-mêmes, a donné au despotisme de prétendus droits sur les plus purs ou sur les plus pai-

sibles d'entre nos frères. On s'attend à des actes féroces de ce pouvoir insolent qui s'intitule l'ordre et la justice. Allons, soit! Frantz, la vie est la vie; il y aura à souffrir, il y aura à travailler tant qu'il y aura à vivre. Un désastre de plus ou de moins nous renversera-t-il? L'homme est libre par la volonté de Dieu. On peut enchaîner et faire périr le corps, on ne peut asservir l'homme moral. On dit qu'il y aura contre nos amis des sentences de mort et d'ostracisme : nous ne sommes rien en politique, nous autres, mais nous sommes les enfans de ceux qu'on veut frapper. Je sais qui vous suivrez sur l'échafaud ou dans l'exil; vous savez pour qui j'en ferai autant. Ainsi, nous nous reverrons peut-être, Frantz, non plus comme d'heureux voyageurs, non plus comme de gais artistes dans les riantes vallées de la Suisse, ou dans les salles de concert, ou dans l'heureuse mansarde de Paris; mais bien sur l'autre rive de l'Océan, ou dans les prisons, ou au pied d'un échafaud; car il est facile de partager le sort de ceux qu'on aime, quand on est bien décidé à le faire; si faible et si obscur qu'on soit, on peut obtenir de la miséricorde d'un ennemi qu'il vous tue ou qu'il vous enchaîne. Ils veulent faire des martyrs, dit-on : Dieu soit loué! notre cause est gagnée devant le tribunal de la postérité. Bonjour, mon frère Frantz; soyons gais; ce ne sont plus des temps de désolation que ceux où l'on peut se dévouer pour quelqu'un et mourir pour quelque chose. Que peut-on nous ôter, à nous qui n'avons jamais rien demandé au monde? Avons-nous quelque ambition folle dont il faudra guérir, quelque soif avide dont il faudra mourir? Malheureux sont ceux qui possèdent; ils ne pourront jamais rien sur ceux qui s'abstiennent. Nous ôtera-t-on les uns aux autres? pourra-t-on nous empêcher de vivre pour nos frères et de mourir avec eux?.....

Pendant que j'étais dehors, mon ami et mon hôte de la maison déserte est revenu de la campagne. Il a fait faucher l'herbe de la cour, il a fait tailler la vigne; les fenêtres sont ouvertes, le jour et les mouches entrent dans les chambres; la maison est rangée selon lui, selon moi elle est ravagée. Ces mutilations, ce vandalisme, sont-ils un présage de ce qui va se passer en France? allons-y voir; je pars. Où irai-je? je ne sais; là où quelqu'un des

nôtres aura besoin de celui qui n'a besoin de personne, si ce n'est de Dieu ! Je reçois de vos nouvelles par une lettre de Puzzi : vous avez un piano en nacre de perle, vous en jouez auprès de la fenêtre, vis-à-vis le lac, vis-à-vis les neiges sublimes du Mont-Blanc. Frantz, cela est beau et bien ; c'est une vie noble et pure que la vôtre ; mais si nos saints sont persécutés, vous quitterez le lac, et le glacier, et le piano de nacre, comme je quitte Lavater, les pampres verts et la maison déserte, et vous prendrez le bâton du voyageur et le sac du pélerin, comme je le fais maintenant en vous embrassant, en vous disant adieu, frère, et *à revoir !*

GEORGE SAND.

L'ÉGYPTE MODERNE.

II.

LE MAHMOUDIEH. — LE DÉSERT. — LE NIL.

La voie qui conduit d'Alexandrie au Nil est le canal de Mahmoudieh, ouvrage de Mohamed-Ali. Dans le principe, plusieurs canaux rattachaient au Delta la capitale des Lagides. Ils furent tous coupés par Ganymède, eunuque du dernier roi de cette race, qui vint assiéger César renfermé dans la ville. L'eau venant à manquer, le général romain fit creuser un grand nombre de puits, les mêmes sans doute qu'on retrouve encore entre la place Menou et la porte du Mahmoudieh, dans la suite les préfets rétablirent les voies interceptées par l'eunuque Ganymède. Les Arabes eux-mêmes, bien que la canalisation de ce district n'ait pas résisté au vandalisme du bas-empire, eurent soin que les eaux du Nil vinssent arroser Alexandrie, palmier solitaire du rivage! mais les Turcs laissèrent tout combler par les sables, et jusqu'en 1820 le transport des voyageurs et des marchandises s'opéra par les caravanes ou par le cabotage, malgré les dangers du Boghaz de

Rosette, où périssaient annuellement un tiers des barques qui tentaient le passage.

Mohamed-Ali appréciait trop l'importance commerciale et militaire du seul port qu'il eût sur la Méditerranée, pour le laisser long-temps isolé du reste de ses états. Au mois de janvier 1820, il réunit trois cent treize mille paysans du Delta, et fit creuser un canal de quatre-vingt-un mille mètres de longueur, qui, passant entre le lac Maréotis et le lac Madieh, fut prendre l'eau du Nil au village d'El-Hatfeh, près de Fouah, et vint aboutir à la rade d'Alexandrie. L'ouvrage fut terminé en dix mois. Malheureusement à cette époque les ingénieurs français n'avaient pas encore apporté à l'Égypte le secours de leurs lumières et de leur philantropie. On n'avait su rassembler ni les instrumens ni les vivres nécessaires. Les ouvriers travaillaient sans relâche sous les coups de fouet des soldats, creusant la terre avec leurs mains, et inondés par l'eau qui filtrait de tous côtés. Douze mille d'entre eux succombèrent; c'était une fois plus de monde qu'il n'en avait fallu cette même année pour conquérir la Haute et la Basse Nubie.

Puisque nous avons parlé de la route, il ne sera peut-être pas hors de propos de dire un mot des passeports, et du rapprochement qui vient naturellement à l'idée. Certes nous avons beaucoup à donner aux Orientaux, mais il ne faudrait pas croire que nous n'ayons rien à leur emprunter. Dans leur politesse instinctive, leur sentiment profond de la dignité personnelle, leur hospitalité peu démonstrative il est vrai, mais franche et généreuse, les Orientaux se montrent, tranchons le mot, plus civilisés que nous. L'accueil bienveillant que reçoivent chez eux les étrangers de la part des indigènes et auprès du pouvoir, le respect que tous témoignent pour l'indépendance du voyageur, est un noble exemple qui fait honte à nos mœurs égoïstes et à notre police ombrageuse. Remarquons en résumé, sans déduire ici toutes les circonstances qui peuvent modifier la valeur de notre observation, qu'en France, terre de liberté ou du moins de constitutionnalité, les gens les plus inoffensifs ont à subir l'ennui des signalemens, des interrogatoires, quelquefois même des arrestations, tandis qu'en Egypte, pays de bon plaisir et d'autocratie, deux mots obtenus facilement

et une fois pour toutes, vous mettent en mesure de parcourir sans plus de formalités une ligne de six cents lieues. J'ajouterai que les voyageurs n'achètent ces facilités au prix d'aucun péril. Le temps est passé où les fellahs voyaient des nuées de voleurs fondre sur leurs moissons : grace à Mohamed-Ali, la grande route et les chemins de traverse, c'est-à-dire le Nil et ses canaux, sont aussi sûrs aujourd'hui que les rues de nos villes. L'Egypte est peut-être la contrée où l'on voyage, non le plus rapidement, mais avec le moins de frais, de risques et d'entraves.

La kange, embarcation légère marchant à la voile et à l'aviron, est la voiture du pays. En Egypte, tous les gens aisés ont leur kange, comme à Venise leur gondole. Quant aux étrangers, il y a toujours près des embarcadères une flotte de louage à leur disposition. La barque du Delta, plus grande généralement que celle de l'Adriatique, est pontée dans toute sa longueur, et porte sur l'arrière une cabane divisée en deux compartimens destinés, l'un aux passagers, l'autre à leurs bagages. Le chiffre de l'équipage varie depuis trois jusqu'à trente hommes. Une voile à antenne d'une immense envergure entraîne rapidement l'esquif favorisé par le vent. S'agit-il de naviguer sur les canaux ou de remonter le Nil avec des vents contraires, les bateliers mettent pied à terre et hâlent la kange. Il leur arrive souvent de la traîner ainsi depuis le lever jusqu'au coucher d'un soleil brûlant, sans prendre de nourriture : le soir, halte d'une demi-heure pour manger quelques fèves et un peu de pain de *doura* ; puis ils reprennent leur collier pour toute la nuit, et continuent ainsi pendant quinze jours de suite.

Quels ressorts et quelle trempe que cette race arabe! Et en même temps quelle patience et quelle douceur! Il faut se représenter toute la puissance de l'habitude et des croyances religieuses, pour comprendre comment un peuple si énergique se laisse conduire à la baguette par une faible aristocratie, et se résigne si facilement à sa misère; car rien n'égale la misère des fellahs. Nos hameaux les plus pauvres sont des cités magnifiques auprès des villages du Mahmoudieh. A la vue de ces huttes de terre, on a peine à se persuader que de semblables taupinières soient destinées à abriter des hommes. Et quand on y pénètre, quels tableaux!

La nudité, l'éléphantiasis, les ophtalmies, la cécité, la lèpre. « *Bacchis! bacchis!* de l'argent! » c'est un cri général qui accueille votre arrivée et accompagne votre départ. — O les vingt mille cités d'Amasis, où êtes-vous? ô vieille Egypte, mère du monde, comme t'appellent tes enfans dans leur langue pompeuse, toi qui as tout donné au monde, lois, beaux arts, science, industrie, n'as-tu donc rien gardé pour toi? Et Mohamed-Ali, qui creuse des ports, qui bâtit des greniers, qui rouvre des canaux, que fait-il donc pour relever ces ruines vivantes? Les voyageurs qui l'ont jugé d'après les plaies de son peuple n'ont pu voir dans son besoin d'innovations qu'une désastreuse folie. Et nous aussi, nous souffrons des maux étalés sous nos yeux; mais avant de nous joindre aux accusateurs, prenons une connaissance plus complète des pièces du procès. La question est complexe, examinons-en toutes les faces; elle est profonde, attendons que nous ayons pu la sonder. Déjà nous avons cru reconnaître que, s'il y a du vrai dans les reproches adressés à la politique du pacha, souvent aussi ils se fondent sur une appréciation inexacte des hommes et des choses. Ces villages du Mahmoudieh, par exemple, sont malheureux sans doute, mais du moins leurs habitans travaillent et vivent. Avant l'ouverture du canal, quand l'intervalle des deux lacs était couvert par les sables, ils volaient ou mouraient de faim. Le Mahmoudieh, en déposant sur ses rives le limon du Nil, a modifié la nature et l'aspect du pays qu'il arrose : des cultivateurs ont pris à ferme ces terres nouvelles, et quoique leur bail soit onéreux, encore leur rapporte-t-il plus qu'autrefois la possession de sables stériles. Des jardins, des troupeaux, des champs de maïs et de coton, ont déjà substitué sur les bords du canal l'aspect de leurs paysages à la monotone aridité du désert. Bientôt le Mahmoudieh, véritable avenue d'Alexandrie, sera plus digne encore de sa destination. Le pacha vient d'ordonner d'élever sur ses berges un rideau d'ombrage, pour abriter, dit-il, des ardeurs du soleil, les Occidentaux qui viendront visiter le grand travail de son fleuve; car une gigantesque entreprise s'exécute aujourd'hui sur le Nil.

Mentionnons encore la ligne télégraphique du Caire, établissement moderne où l'on retrouve l'administration du vice-roi aidée de l'industrie française, et nous aurons signalé tout ce que la na-

vigation du canal présente de remarquable. Mais nous avons à parler d'une autre voie qui, moins commode, est cependant plus prompte, quand un khamsyn (1) violent ralentit la marche des kanges; cette voie, c'est le désert. Un jour que, retardée par le vent du sud, ma barque n'avançait pas au gré de mon impatience, je la quittai à six lieues d'Alexandrie, et, louant dans un village un chameau et deux ânes, je me dirigeai en droiture vers la prise d'eau du canal, à travers les sables qui s'étendent entre le Mahmoudieh et la branche de Rosette.

C'était au mois de mai; la nuit avait été très fraîche, et dans la matinée d'épais nuages nous défendaient encore contre la chaleur du jour; mais, à midi, toutes les vapeurs se dissipèrent, et l'atmosphère devint étouffante. Nous marchâmes d'abord sur un terrain crevassé, couvert tantôt de soude, tantôt d'une oseille rouge comme un pavé de granit. Bientôt toute végétation disparut, et le sol ne présenta plus qu'un sable fin et doré, largement ondé comme la mer par un vent frais, et en même temps ridé comme la surface d'un lac par une faible brise. Seulement ces flots et ces rides étaient immobiles : on eût dit un océan solidifié. Dans le vaste cercle qui se développait autour de nous, et dont nous formions le centre, rien n'apparaissait. Il n'y avait pas un souffle dans l'air, pas un nuage au ciel, pas une plante sur la terre. Quelquefois pourtant des oiseaux voyageurs, des autruches, des hérons blancs passaient au-dessus de nos têtes, ou venaient s'abattre avec confiance près de notre petite caravane. Nous fîmes une halte, et les deux Arabes qui m'accompagnaient se mirent en prières.

Pour nous, citadins du centre de l'Europe, ensevelis pour ainsi dire dans nos rues fangeuses, dans nos promenades alignées, dans nos maisons obscures, dans toute cette vie factice que l'habitude nous impose, les impressions que nous recevons encore du monde physique se bornent à peu près aux exhalaisons de nos ruisseaux. Aussi l'athéisme ou l'indifférence eurent-ils bon marché de nos tendances religieuses, dès que nos mœurs casanières nous eurent complètement soustraits à l'influence des merveilles de la nature. Nous avons perdu le sentiment de Dieu en nous interceptant la vue

(1) Vent de sud

de son soleil, et quand le *bourgeoisisme* eut fait de nous des cœurs secs, le rationalisme eut beau jeu à nous rendre esprits forts. Il n'en est pas ainsi des peuples qui se trouvent en contact continuel avec le monde extérieur : les habitans des déserts, des montagnes ou des côtes maritimes puisent toujours dans les grandes scènes qui se déroulent sous leurs yeux une religiosité vraie et profonde. Comment, en effet, résister à cette éloquence des choses matérielles qui saisit en même temps toute l'ame et tous les sens? Le raisonneur le plus froid se serait uni de cœur à l'adoration de mes deux Arabes s'inclinant devant Allah, qui les éblouissait de sa gloire; il aurait répété avec eux : *Dieu est grand!* C'est que là, sous les traits ardens de l'astre qui le pénètre, au milieu de cette pluie de lumière dont il est inondé, quand il n'entend dans cet espace où le regard et la pensée se perdent, que le sable bruissant sous ses pas, l'athée lui-même est ébranlé dans ses systèmes, tout l'échafaudage de sa logique s'écroule, son cœur s'exalte, sa foi s'éveille, il devient prêtre; il n'argumente plus, il sent; il sent Dieu en lui et autour de lui, non plus seulement Dieu intelligence et pur esprit, mais aussi Dieu lumière et feu, Dieu immensité, Dieu terre et soleil, Dieu monde et vie universelle. Je compris alors, sous l'impression qui me dominait, pourquoi la ville que je venais de quitter, pourquoi Alexandrie, destinée surtout à l'industrie, était devenue aussi une ville de dogme et de culte. C'est qu'elle recueillait comme un réceptacle général les sensations produites par ce grandiose de la mer et des déserts dont elle est entourée. Et en effet c'est dans la cité que la piété formule ses croyances, que le dogme élaboré se traduit en symboles et en verbe; mais c'est au sein des manifestations de la grandeur ou de la bonté divine que l'esthétique religieuse puise ses inspirations; C'est dans la cité que s'élève l'autel, mais c'est au désert que le feu sacré s'allume.

Nous poursuivions notre marche à travers le silence, la lumière et l'étendue, quand tout à coup le mirage vint peupler la solitude. La Méditerranée m'avait déjà présenté ce phénomène, mais rien ne s'y produit de comparable à ce que j'eus alors devant les yeux. C'étaient des eaux scintillant au soleil et frémissant au vent, puis de vastes plaines, des peupliers balançant en cadence leurs têtes

échevelées, des tourelles gothiques élevant leurs flèches au milieu de massifs touffus; c'était la France, c'était la Sologne, avec son sol plat, ses étangs, ses bois de pins et de bouleaux, ses agrestes ermitages; et tout cela représenté sans couleurs et sans nuances, il est vrai, mais avec une telle ressemblance de formes, qu'à une distance assez éloignée pour répandre une même teinte vaporeuse sur tous les objets, la réalité n'eût rien offert de plus net, de plus distinct et de plus achevé. Mes guides me montraient avec orgueil ces merveilles de leur pays, et moi j'étais heureux d'y retrouver la fidèle image du mien. Leur imagination peuplait ces lieux fantastiques de gnomes et de péris, et moi je songeais aux bons génies qui m'attendaient dans la paisible retraite évoquée à mes yeux; je pensais à ma mère que mon retour rendrait heureuse, aux amis qui me donneraient plus de vrai bonheur que n'en pouvaient rêver dans leurs songes dorés mes compagnons de voyage. Je venais de me rendre compte des influences qui avaient toujours fait des Arabes un peuple religieux; je sentis également, à la vue du mirage, pourquoi la féerie était devenue pour eux une seconde religion. Comment, en effet, ne seraient-ils pas plus que tous les autres hommes, conteurs brillans et rêveurs crédules? comment leur pensée ne se montrerait-elle pas vagabonde et leur parole pleine d'images, puisqu'ils sont aussi souvent impressionnés par un monde imaginaire que par le monde réel? Et quand l'Européen lui-même reste sous le charme de toute cette magie, comment l'Arabe ne la réfléterait-il pas dans ses croyances et dans ses œuvres, lui qui n'est point armé du scalpel de la science pour réduire ces hallucinations à leur valeur physique, et qui ne les regarde qu'à travers le prisme de la poésie?

Cette journée devait être un résumé de tous les phénomènes du désert. Après le mirage vint le khamsyn. Il souffla sur ces riantes illusions, et tout disparut. D'abord les rides qui fronçaient la surface de l'arène s'agitèrent avec un léger frôlement; puis la plaine devint houleuse; puis enfin ce furent de grosses vagues qui roulèrent en mugissant, et nous couvrirent d'une pluie desséchante. Je reconnus cette poussière de sable que j'avais déjà vue, dans la rade d'Alexandrie, obscurcir le soleil comme un brouillard sanguin, et tomber par couches sur les ponts des navires. Nous n'avancions

plus qu'avec peine à travers cette tempête. Je fus obligé de m'envelopper la tête, et, tournant le dos au vent, de chevaucher face en arrière sur mon impassible monture. Il me semblait avoir du feu sur les yeux. J'eus l'imprudence de les couvrir d'un bandeau mouillé, et, quand je le retirai, telle fut l'impression de la chaleur sur mes paupières humides, que, pendant une demi-heure, je craignis de devenir aveugle. Enfin, vers le soir, nous atteignîmes El-Hatfeh. Cinq ou six mille fellahs travaillaient à la barre qu'on élève tous les ans avant l'inondation, pour empêcher le canal de déborder et de renverser la digue qui sépare le lac Madieh du lac Maréotis. Cette solution de continuité interrompait la navigation, et l'on transportait dans les barques du Mahmoudieh les cargaisons des barques du Nil. Les boues du barrage fourmillaient de travailleurs, le canal d'embarcations de toute espèce, les quais et la petite ville de portefaix, d'ânes, de chameaux, et tout cela se pressait et s'agitait comme les vagues du désert sous le souffle du khamsyn. Mais un autre spectacle m'attendait, qui absorbait déjà ma pensée. Je courus, j'arrivai avant la nuit; je vis le Nil.

Un grand fleuve, dans son écoulement perpétuel et irrésistible, n'est-il pas une image terrestre du temps? et cette image n'acquiert-elle pas une rigoureuse exactitude, quand il s'agit du Nil? Remonter le Nil, n'est-ce pas retourner dans le passé? n'est-ce pas se reporter à l'origine des sociétés, à la source des choses humaines? Et pourtant, quand on le voit, ce grand Nil, toute son histoire antique s'oublie d'abord par l'intérêt de son actualité. Ce fut le lendemain (car je m'étais embarqué à la nuit) que je pus admirer à loisir l'éternelle jeunesse qui verdoie sur ses rives. Quoiqu'à l'époque des plus basses eaux, il coulait encore aussi large que la Loire, et poursuivait son cours sinueux à travers l'abondance qu'il avait fait naître. Le foin, le riz, la canne à sucre, le coton, le tabac, l'indigo, le henneh (1), embaumaient l'air de leurs parfums, et variaient la colorisation du sol plus diapré qu'un tapis de Perse. Les échappées qui semblaient ménagées à

(1) Arbrisseau cultivé surtout dans le Delta. C'est avec ses feuilles, réduites en pâte, que les femmes d'Orient se teignent de rouge orangé les ongles et la paume des mains.

dessein entre les massifs de gommiers et de sycomores encadraient dans leur entourage de verdure les scènes riantes de la moisson. Ici l'on arrachait le blé à la main, car en Égypte les gerçures et la sécheresse de la terre dispensent de le scier avec la faucille ; là on liait des gerbes et on les chargeait sur des chameaux ; plus loin l'on en formait des meules, autour desquelles circulaient les *noregs*, traîneaux attelés de bœufs, dont les roues tranchantes hachent la paille et font sortir le grain de l'épi. Puis à l'heure du repos, hommes, femmes, enfans, accouraient en poussant des cris de joie, et s'élançaient dans le Nil avec la confiance et l'effusion d'une famille qui se jette dans les bras d'un père. Les troupeaux venaient aussi chercher au sein de cet asile commun un abri contre l'ardeur du soleil, et il nous arrivait souvent de louvoyer au milieu des buffles qui ne laissaient passer au-dessus de l'eau que leurs têtes noires, et savouraient dans une molle quiétude les délices du bain. C'était plaisir de voir les cygnes, les pélicans, les hérons, les pluviers dorés, les oiseaux de toutes couleurs et de toutes formes se pavaner autour de nous, ou fuir devant les kanges, qui, poussées par la triple force du courant, du vent et des rames, ressemblaient de loin à des albatros nageant les ailes déployées. Cependant les barques qui se croisaient sans cesse, les passagers échangeant entre eux leurs bouffées de fumée et leurs salamalec, le chant guttural des bateliers et la cadence de leurs avirons, enfin tous les accidens d'une circulation continuelle, rendaient le fleuve encore plus vivant et plus bruyant que ses bords; car, dans les districts où la moisson n'attirait pas les travailleurs, la plaine était solitaire et silencieuse. On n'y apercevait que les roues hydrauliques, les vaches qui les faisaient tourner, et les huttes des fellahs surmontées de colombiers coniques, entourées de nuées de pigeons, et moins semblables à des villages qu'à de grosses ruches d'abeilles. Quelquefois, au milieu d'une touffe de lilas et de magnoliers, apparaissait une mosquée tumulaire dont le dôme arrondi défendait contre la profanation des hommes la dépouille mortelle d'un santon, tandis que la flèche élancée du minaret s'élevait vers le ciel comme une prière pour son ame. Mais dans ces lieux momentanément déserts, la richesse de la nature faisait oublier l'absence de l'homme, et la végétation suffisait seule à tous les effets d'une

décoration prestigieuse. Des forêts de palmiers aux tiges droites comme des colonnes, aux chapiteaux uniformes, figuraient par leurs quinconces symétriques l'immensité d'un temple prolongé sans fin : parfois un rayon de soleil, perçant le toit de feuillage, projetait sa clarté sous les ombreuses arcades comme une lampe suspendue à la voûte du sanctuaire ; et quand venaient à passer des femmes aux jambes cuivrées, aux tuniques d'azur, les bras arrondis comme l'anse de l'urne qu'elles portaient sur leur tête, on eût dit les idoles du temple, animées par un souffle magique et descendues de leur piédestal pour errer dans ces longues galeries.

C'est lorsque le regard du voyageur s'est long-temps arrêté sur ces tableaux divers, que sa pensée se reporte aux destinées du Nil et à la série de travaux par lesquels l'histoire de ce fleuve se rattache aux annales de l'humanité.

En parcourant la vallée du Nil, on conçoit qu'elle dut être le berceau des sociétés, parce qu'elle leur offrit d'abord la retraite la plus sûre et l'établissement le plus facile. Quand la *terre* ruisselante encore des eaux qui rentraient dans ses abîmes, encore hérissée des volcans qui déchiraient son enveloppe nouvelle, en un mot encore agitée des spasmes nerveux qui avaient déterminé sa dernière transformation, quand la *terre* vit apparaître l'*homme*, son seigneur, son hôte chéri, le roi, l'époux désiré que *Dieu* lui envoyait enfin pour prix de tant d'efforts, elle voulut l'abriter dans un asile à part contre les dangers qui menaçaient sa frêle organisation. Elle fit alors jaillir des montagnes de l'Afrique, qu'on a justement nommées l'épine du monde, un large fleuve qui traversa tout le continent comme une artère vivifiante. Ce ne fut point assez de le grossir par de nombreux affluens : elle creusa sur les sommets où il prenait sa source des lacs profonds, et elle imprima au vent d'hiver une direction constante du nord au midi, pour que toutes les vapeurs émanées des autres contrées fussent versées dans ces réservoirs du fleuve, et que le fleuve, par ses inondations régulières, rajeunît tous les ans ses bords en les couvrant d'une *humus* choisi. Elle étendit de l'orient à l'occident d'immenses déserts de sables arides et d'air brûlant, afin que les vents qui traverseraient dans sa largeur la contrée prédestinée ne

pussent jamais y porter de pluies, et troubler par des accidens atmosphériques la sérénité de son climat. Enfin elle éleva sur l'une et l'autre rive un rempart de rochers qui arrêtèrent l'invasion des sables, et continrent dans la vallée les débordemens du fleuve.

Puis quand elle eut ainsi disposé l'architecture de cette retraite, et qu'elle lui eut créé une nature spéciale, la *terre* y rassembla tous les trésors de sa fécondité, et elle en fit un jardin de délices. Elle y répandit l'ombrage de l'acacia et du sycomore, afin que le bien-aimé trouvât la fraîcheur et le sommeil sous ces dômes embaumés; elle y multiplia le lotus aux racines et aux fruits succulens, le bananier dont la figue croît à la portée de la main de l'*homme*, et le dattier dont l'écorce échelonnée lui présente des degrés faciles pour atteindre ses grappes courbées vers le sol. Elle étendit en longs filons, dans le sein des rochers des deux rives, l'or, le fer et le cuivre, afin que l'*homme* eût à sa disposition un magasin de métaux: elle y accumula au midi le granit, au nord la pierre calcaire, dans la partie moyenne les grès de toutes couleurs, afin qu'il embellît sa demeure, et qu'il pût créer à son tour (1). Le cheval, le bœuf, le chameau, tous les animaux destinés à son usage, elle les acclimata dans la vallée bénie, et elle relégua au sein des déserts les bêtes aux cris effrayans, aux instincts sanguinaires. Le crocodile fut le seul fléau qu'elle ne put éloigner (mais l'*homme* devait bientôt vouer à ce monstre un culte religieux, sanctifiant dans sa gratitude jusqu'aux imperfections du monde matériel). Enfin tout ce qui dut flatter les goûts et pourvoir aux besoins de son seigneur, tout ce qu'elle put produire pour lui être douce et facile, la *terre* le réunit dans cet asile. Ce fut là surtout qu'elle appropria sa nature à la nature de l'*homme*, en un mot qu'elle s'*humanisa*.

Aussi l'*intelligence humaine* et l'*intelligence terrestre* ne tardèrent pas à se comprendre. Les hommes commençaient à peine à se répandre dans les diverses contrées, qu'un chef de famille, un fils

(1) Cette division lithologique est celle qu'indiquent si distinctement, par la nature de leurs matériaux, les monolithes de Philœ, les temples du Sayd et les pyramides de la Basse-Égypte.

de Cham, Mesraïm, vint planter ses tentes dans la vallée bienheureuse. D'autres s'étaient aussi approprié des champs fertiles, Nemrod la Mésopotamie, Assur les campagnes bitumineuses du Jourdain (1), des fondateurs inconnus les rives de l'Indus et du Gange, celles du Si-Kiang et du Houang-Ho. Partout des sociétés s'étaient organisées sur les bords des grands fleuves; mais les unes étaient resserrées dans des limites trop étroites; les autres voyaient leurs villes renversées par des éruptions volcaniques, celles-ci avaient peine à se défendre contre les rigueurs du climat, celles-là contre les attaques des animaux féroces. Bref, aucune d'elles n'avait rencontré tous les élémens de progrès que présentaient réunis les rives du Nil, région si favorable au développement social, qu'Abraham y trouva déjà un empire florissant, au temps où le reste du globe ne comptait encore qu'un petit nombre de faibles cités (2).

Mais ce ne fut point dans la partie de l'Égypte visitée par le patriarche, que la société fonda ses premières institutions. Elle dut naturellement se fixer d'abord sur les terrains dont la base jouissait du bénéfice de l'inondation, et dont les sommités étaient à l'abri de ses atteintes, dans les îles par exemple. Cette localité détermina sans doute l'origine de l'état théocratique de Méroé, empreint de ce matérialisme que devait inspirer aux hommes le sentiment primitif des bienfaits de la nature. L'association humaine suivant le cours du fleuve, les îles d'Eléphantine et de Philœ reçurent de nouveaux établissemens. Enfin, enhardie par ces premiers succès, la société ne se borna plus à ses positions insulaires : des colonies descendirent sur la rive, et imposant leur volonté à la *puissance terrestre* devenue passive entre leurs mains, elles commencèrent à diriger le fleuve par des canaux et à le contenir par des digues. Peut-être faut-il rapporter à ces temps inconnus la construction d'une chaussée qui existe encore, élevée à travers le désert pour rattacher Eléphantine à Méroé, et pour suppléer à la navigation interrompue dans cet intervalle par des accidens de terrain.

(1) Genèse, chap. X.

(2) Genèse, chap. XII.

La civilisation africaine continuant à se rapprocher de l'Europe où elle devait se transporter un jour, Thèbes fut fondée par une colonie éthiopienne, puis Memphis par une colonie de Thèbes. Alors Ménès parut, dont la mémoire a survécu à celle des dynasties qui lui succédèrent, comme ces pylones gigantesques, frontispices thébains, encore debout aujourd'hui, quand les colonnes qui s'élevaient derrière leurs massifs sont réduites en poussière.

Avant lui, l'Égypte finissait aux lieux où surgirent depuis les pyramides. Le Nil, ou du moins un de ses bras, se dirigeait comme la chaîne libyque vers le désert, par une vallée qui a conservé les traces de son passage et le nom de fleuve sans eau. Ainsi contenu dans cette gorge de rochers, il ne débordait plus à partir du point où il s'y engageait, et abandonnait aux flots de la mer l'espace occupé aujourd'hui par le Delta. Tout ce triangle formait un golfe, ou, suivant Hérodote, un marécage. Ménès, en élevant une digue à cent stades au sud de Memphis, imprima au fleuve une direction nouvelle, et l'introduisit dans le lit qui s'est depuis terminé par l'embouchure bolbitinienne (1). Dès-lors le bras occidental débordant aussi bien que le bras oriental, le limon s'amoncela dans l'angle des deux branches, et avec la succession lente des siècles le Delta sortit des eaux. Hérodote appelle la Basse-Égypte un présent du Nil (2); il écrivait sous l'inspiration des prêtres de Memphis qui attribuaient exclusivement à la *matière* les titres dont l'*humanité* avait à revendiquer sa part; n'oublions pas, nous, que l'*homme* fut de moitié dans cette conquête faite sur la Méditerranée, parce qu'elle offre un exemple éclatant de ce que peut le génie *humain* associé à la force créatrice de la *terre*.

Après Ménès, tout s'efface, si ce n'est deux noms qui presque seuls percent la nuit de ces premiers âges. L'un est celui d'une femme, de la reine Nitocris, qui confia au Nil le soin d'une terrible vengeance. Les grands du pays avaient tué son frère; elle ordonna de vastes constructions souterraines, auxquelles

(1) Aujourd'hui bouche de Rosette.

(2) Hérod. Euterpe.

elle fit aboutir des canaux secrets ; puis, ayant invité les meurtriers à un festin, elle introduisit le fleuve, pour dernier convive, dans la salle où ils étaient rassemblés (1). L'autre nom est celui de Joseph, ministre fameux d'un Pharaon inconnu, grand homme dont les nations gardent un souvenir religieux, et auquel on attribue encore la plupart des ouvrages importans de l'Égypte moyenne. Tout n'est pas erreur dans les traditions populaires, rien ne s'oppose à ce que le fils de Jacob ait ouvert, comme elles le prétendent, le canal de cinquante lieues qui arrose la province d'Arsinoé. Quant au reste de ces premières dynasties, les investigations conduites par la science moderne avec tant de persévérance et de génie n'ont encore abouti à aucune découverte. Il semble que le Nil ait entraîné dans le gouffre de l'oubli la mémoire des rois qui n'avaient pas mêlé leur histoire à la sienne.

On trouve toutefois encore un point lumineux au milieu de ces ténèbres : c'est le règne de Mœris, immortalisé par ce prodigieux réservoir qui fertilisait le district situé au nord d'Arsinoé, dans l'écartement de la chaîne libyque. L'eau du Nil arrivait dans ce lac pendant six mois : durant l'autre semestre, elle s'en retirait, et, au dire des anciens, un canal souterrain, suivant le pied des rochers à travers les sables de Barka, la déchargeait dans la Syrte d'Afrique. Ménès avait empiété sur la mer : Mœris fit reculer le désert. Le Nil était un moyen d'agrandissement entre les mains des rois qui savaient s'en servir.

La période obscure des princes éthiopiens et *hyksos* ne cesse qu'à la dix-neuvième dynastie, illustrée par ce souverain à qui l'on donne tant de noms, et dont la région du Nil conserve encore tant de légendes, de portraits, de statues et de temples. Le premier titre de Rhamsès-Sésostris au souvenir des hommes est peut-être d'avoir canalisé l'Égypte, ou du moins perfectionné sa canalisation.

Aux Sésostrides succéda la dynastie saïtique. Nécon, l'un des princes de cette race, voulut faire du Nil l'instrument de sa politique. Pour s'emparer des villes phéniciennes soumises au

(1) Hérod. Euterpe.

roi de Babylone, il fit construire des vaisseaux sur la Méditerranée et sur le golfe arabique, et commença un canal qui, partant de Suez pour aboutir à la branche pélusiaque, devait établir, par l'intermédiaire du fleuve, une communication continue entre les deux mers. Mais à une autre main était réservé l'achèvement de ce grand ouvrage (1).

Trente ans plus tard le sceptre échut à Amasis, le dernier Égyptien qui ait gouverné son pays. Après son règne, l'art et l'industrie abandonnèrent cette contrée, et furent poursuivre sous d'autres climats la marche de leurs progrès. C'est donc au point de vue de son siècle qu'il faut se placer pour apprécier le dernier terme de la civilisation qui s'était développée sous l'influence du Nil. C'est du haut du trône d'Amasis qu'il faut voir le fleuve descendre de ses sources mystérieuses, recevoir les tributs du Bahr-el-Azrek, du Maleg et de l'Atbarah, embrasser d'abord l'île de Méroé, dépositaire du culte naissant, puis Éléphantine et Philœ, deux messagères que Thèbes envoie au-devant de lui, s'incliner aux cataractes comme pour saluer le grand peuple qui l'attend, entrer dans l'Égypte, son temple, par les portes triomphales d'Élythia, de Silsilis et d'Ombos, traverser vingt mille cités, réfléchir dans ses eaux palais, sphinx, obélisques, labyrinthes, colosses, pyramides, monde de marbre et de granit rivalisant de luxe avec le monde d'où la main de l'homme l'a tiré, se multiplier pour porter ses bienfaits aux états de Tanis, de Bubaste, de Mendès, de Sébennytus, de Saïs, et enfin après huit cents lieues de cours, entrer par sept portes dans la grande arène des mers, pour y suivre des routes inconnues comme son origine. Alexandrie, au temps de Cléopâtre, nous a offert un type brillant, quoique imparfait, de l'association des *hommes entre eux;* le Nil, au siècle d'Amasis, nous présente un type non moins remarquable de l'association de l'*homme* avec le *monde matériel.*

Ce fut là, ce fut sur les bords du Nil que la *providence terrestre*, comme nous l'avons dit, prévint avec le plus de complaisance les besoins des *sociétés* naissantes, et ce fut là aussi qu'entre

(1) Hérod. Euterpe.

la *terre* et *l'homme* se serrèrent le plus étroitement les liens d'une mutuelle alliance; mais par l'erreur d'une reconnaissance aveugle, cette *terre*, que l'*humanité* s'était d'abord contentée de soumettre à la *culture*, devint bientôt l'objet de son *culte*. Alors la *matière* vint à peser de tout son poids sur l'*homme* idolâtre. Le peuple fut la victime que les castes royales et sacerdotales offrirent en sacrifice à la nature divinisée. Il sua la sueur et le sang pour pétrir le limon du Nil, pour tirer de ses carrières des blocs de pierre et de marbre, et pour tailler les montagnes de ses rives en statues et en temples. Le culte de la *matière* était partout, avait tout envahi; le culte de l'*intelligence* restait étroitement confiné dans le sanctuaire. Il était temps que l'enceinte sacrée s'écroulât, et que la *science* s'en échappant répandît enfin parmi le peuple d'Égypte et parmi les autres peuples l'initiation de ses mystères. Alors Dieu envoya Cambyse pour détruire la civilisation égyptienne, appareil social merveilleusement propre à assurer les premiers pas de l'humanité, mais trop inflexible pour se prêter désormais à son développement et à l'essor de ses forces croissantes. Déjà Moïse avait délivré par la fuite ceux de sa race : le reste fut affranchi par l'épée de Cambyse. Assez long-temps l'histoire a pleuré sur les ruines de Thèbes et de Memphis. Pour nous, tout en admirant le grandiose de la théocratie égyptienne, reconnaissons le doigt de Dieu dans les ravages de ce conquérant, instrument aveugle, qui vint libérer du joug sacerdotal les castes populaires, et émanciper la pensée humaine en détruisant les temples qui la tenaient captive, comme le fléau du moissonneur brise la paille et dégage le grain de l'épi qui l'enserre.

Toutefois, à l'invasion de Cambyse, la vallée du Nil perdit en richesses et en splendeur tout ce que l'humanité gagna en intelligence et en liberté. La lutte des Égyptiens contre les étrangers apporta dès-lors un obstacle continuel aux grandes entreprises, et causa la ruine du petit nombre d'ouvrages échappés à la hache du conquérant. Les Perses sentirent pourtant la nécessité de réparer les digues qui fermaient au Nil l'entrée du fleuve sans eau, et Darius même, pour diriger plus promptement les grains d'Égypte sur ses états d'Asie, acheva le canal

destiné soixante-dix ans auparavant par Nécon à la communication des deux mers.

Tel fut le rôle des Perses : voyons celui des Grecs.

Il y avait entre le Nil et Alexandre un rapport de grandeur qui promettait des œuvres dignes à la fois du héros et du pays qui s'était jeté dans ses bras. Mais une mort prématurée en empêcha l'accomplissement, et les trois premiers Ptolémées n'exécutèrent que la moindre partie de ces projets, en dirigeant des canaux sur Alexandrie, et en ouvrant une nouvelle communication du Nil au golfe Arabique, pour remplacer celle de Darius déjà comblée. Dans la province de Bahyreh (1), leur système de canalisation avait le lac Maréotis pour base. Il y a lieu de croire également, d'après des traces récemment découvertes, qu'afin de réduire le parcours et les frais de l'excavation de l'isthme, les Lagides profitèrent d'un lac interposé entre le golfe et le fleuve. Cette voie, obstruée en partie par la vase que le Nil y déposait dans ses crues, ne fut sans doute accessible qu'aux barques les plus légères, puisque Cléopâtre n'y put faire entrer sa flotte, lorsqu'après la défaite d'Actium, elle tenta de se retirer sur la Mer Rouge. La vallée du Nil se ressentait déjà de la décadence de l'Orient; c'était à l'Europe de briller sur la scène humaine, et les grandes œuvres ne se produisaient plus que dans ce monde nouveau.

Les Romains rattachèrent aussi le Nil à l'Océan par un canal que Ptolémée attribue à Trajan, et Maqrizy à Adrien; car il était dans la destinée de l'Égypte de devenir dans tous les temps l'appât de la conquête, de s'empreindre du cachet de chaque civilisation, et de voir s'agrandir autour d'elle le cercle de cette association humaine dont elle avait été le centre et l'origine. Mais, de tous ses dominateurs successifs, les Arabes furent les plus ingénieux artisans de la canalisation de l'isthme, et en retirèrent les plus solides avantages. Pendant cent cinquante ans, les productions du Nil s'écoulèrent sur Médine et La Mecque par le canal du Prince des Fidèles, creusé sous le kalifat d'Omar. Sui-

(1) C'est à ce nôme, le plus occidental du Delta, qu'appartient la ville d'Alexandrie.

vant Maqrizy, cette voie aurait été comblée au VIIIe siècle par El-Mansour, second kalife Abassyde, dans le dessein d'intercepter les blés aux villes d'Arabie qui tenaient pour les Ommiades. Il est plus rationnel d'imputer l'engorgement du canal aux exigences de l'état de guerre, où l'activité du gouvernement fut si long-temps absorbée. Quoi qu'il en soit, le commerce de l'Afrique avec l'Asie prit dès-lors la route de Cosséir; et dans la suite, le percement de l'isthme de Suez, comme tous les travaux hydrauliques qui avaient signalé le passage des différens peuples dans la vallée du Nil, fut abandonné par les hordes ignorantes du Caucase et de la mer Caspienne. La mission providentielle de ces races ne les appelait pas à un rôle créateur. Saladin, il est vrai, quoique tenant tête à l'Europe entière, avait imité la vigilante administration des premiers kalifes; mais, pendant l'occupation des Mamelouks et des Turcs, les mille canaux qui radiaient entre les deux branches principales du fleuve se comblèrent presque tous, et le petit nombre de bras encore alimentés n'eut plus d'autre utilité que l'irrigation artificielle des terres.

Il arriva pis encore. Des lagunes formées par les eaux stagnantes enlèvent aujourd'hui à l'agriculture presque toute la base du Delta. Le Menzaleh, où se jetaient les bras de Tanis et de Mendès, a envahi un tiers de la côte. Le lac de Burlos à l'ouest de Damiette s'est étendu jusqu'à l'ancien bras de Canope, qui n'atteint plus la mer et qui a formé le lac d'Edko : enfin ce dernier n'est séparé que par une bande de terre du lac Madiéh qui touche au Mareotis. L'eau semble reconquérir ses premières possessions.

Pour comble de dommage, le temps est venu où le phénomène prévu par Hérodote devait atteindre son entier accomplissement. Le sol du Delta exhaussé par les couches du limon que le Nil y accumulait dans ses débordemens, a dépassé le niveau le plus élevé du fleuve; et aujourd'hui, pour arroser les campagnes à l'époque de l'inondation, il faut avoir recours aux roues à chapelets dont on ne se servait autrefois que dans le temps des basses eaux.

C'est dans cet état d'infécondité que Mohamed-Ali a trouvé l'Égypte septentrionale. Mais Napoléon avait légué à ce pays ses

puissantes conceptions, et Mohamed-Ali s'est fait son exécuteur testamentaire, en interprétant ses volontés plus largement que Ptolémée-Lagus n'avait compris celles d'Alexandre. Le premier soin du vice-roi, dès qu'il put disposer des fellahs, fut de creuser le Mahmoudiéh entre Alexandrie et la branche de Rosette. Bientôt après, il ouvrit un autre canal pour arroser les terres de Toumlât. Son infatigable persévérance, au milieu des plus graves embarras politiques, releva les digues, rétablit les courans indispensables, et fit face aux exigences les plus impérieuses de la culture et de la viabilité. Mais ce n'était là que le prélude de gigantesques entreprises.

S'inspirant des besoins généraux du pays et des plans réparateurs de Napoléon, Mohamed-Ali conçut en 1834 le projet de barrer le Nil, d'abord pour le déverser sur le Delta au temps de l'inondation et pour alimenter l'irrigation même à l'époque des plus basses eaux, en second lieu pour diriger sur l'espace intermédiaire et sur les deux extrémités du littoral égyptien trois canaux principaux qui, entraînant les eaux des lagunes à la mer, assureraient la dessication et la fertilité des terrains occupés maintenant par de stériles marécages.

Ce projet a déjà reçu un commencement d'exécution. Deux officiers français ont achevé les tracés et toute la théorie du travail. Un camp dressé entre les deux branches du Nil, au sommet du Delta, a été couvert d'ateliers, de magasins, de fours et d'une quantité prodigieuse de matériaux. Douze mille hommes, avant-garde d'une nombreuse armée de travailleurs, ont ouvert deux tranchées formant les cordes des deux arcs décrits par les branches du Nil à la hauteur de Daraoueh et de Kaffre-Mansour. Ce sont ces tranchées, destinées à devenir les nouveaux lits du fleuve, qui doivent recevoir les barrages, massifs de maçonnerie hauts de quarante pieds et larges de trois à quatre cents mètres. La quantité de pierres nécessaire à ces massifs est égale à celle que contient la grande pyramide, dont la construction occupa cent mille hommes pendant vingt ans. Le calcul a déjà démontré que toutes les machines à vapeur de l'Angleterre, mises en activité par trente mille hommes, achèveraient un travail équivalent à la pyramide de Chéops dans l'espace de dix-huit heures. Par les barrages, la

pratique va constater d'une manière plus intéressante et plus positive encore la supériorité de l'industrie des modernes sur celle des anciens, et convaincre enfin les admirateurs exclusifs du passé qui prétendent nier le progrès de la dynamique en citant les ouvrages des Pharaons.

Mais avant de commencer l'opération principale, la construction, Mohamed-Ali veut recueillir les avis de la science européenne : il invite notre compatriote Brunel à venir contrôler les plans provisoires ; il sollicite de notre gouvernement l'envoi d'une commission d'enquête. L'administration française jugera sans doute à propos de répondre à cet appel du vice-roi, comme elle l'a déjà fait en d'autres circonstances moins importantes. Les avantages incontestables qui intéressent notre commerce à la prospérité de l'Égypte et à l'accroissement de notre influence dans ce pays, la prépondérance que ne manqueraient pas d'y acquérir les spéculations anglaises déjà chargées par le pacha de la construction des chemins de fer, l'expérience que puiseront nos jeunes praticiens dans la solution d'un problème hydraulique tel que le barrage du Nil, tout porte le gouvernement de la France à se faire représenter par un état-major d'ingénieurs sur ce champ de bataille, le plus grand, le plus beau qui ait jamais été ouvert à l'industrie.

Que si maintenant l'Égypte s'adresse à ces hommes au cœur large, au sang bouillant, qui, selon les lieux et les temps, prennent la croix d'Alcantara, s'embarquent avec Fernand-Cortès, ou s'élancent aux avant-gardes de Napoléon, elle peut leur promettre travaux, fêtes, périls et renommée. A sa voix déjà sont accourus des artistes, des médecins, des ingénieurs, des agronomes, généreux bataillon de volontaires qui marche sous le commandement d'un chef de son choix, et qui porte écrit sur son chapeau : *Amélioration physique et morale du globe par l'industrie.* Cette croisade armée, non plus pour conquérir un tombeau à travers des flots de sang, mais pour porter la vie partout où elle dresse ses tentes, est venue offrir à l'Égypte ses lumières et son activité, parce qu'elle a reconnu le rôle que cette terre est appelée à remplir dans les relations générales des peuples.

En effet, cette question des travaux hydrauliques de l'Égypte

acquiert toute la portée d'une question universelle. — Après le barrage du Nil, la canalisation de l'isthme de Suez. — L'œuvre de Nécon, de Darius, des Ptolémées, de Trajan et d'Omar, Mohamed-Ali l'entreprendra à son tour. Les canaux creusés à différentes époques, du Nil au golfe Arabique, suffisaient à peine au commerce de deux peuples voisins. Celui qu'on projette aujourd'hui, tracé sur une plus large échelle, et joignant les deux mers sans passer par le fleuve, évitera à nos vaisseaux le circuit de l'Afrique, et ouvrira au commerce de l'Europe les portes de l'Inde. Mohamed-Ali se prêtera par un instinct de gloire à l'exécution de cette grande pensée : près de lui sont des hommes qui s'y consacreront par un ardent amour de l'humanité.

Et là ne s'arrête point l'ambitieuse philanthropie de ces hommes étranges, qui, précurseurs sans doute d'un siècle moins égoïste que le nôtre, se sont voués à la réalisation de toutes les idées fécondes. Déjà leurs regards se portent sur l'isthme de Panama, où l'un d'eux vient d'être envoyé en reconnaissance. Ils veulent ouvrir entre les deux Amériques, aux navires du plus fort tonnage, un passage que quelques travaux ont déjà rendu praticable aux petites barques des côtes.

Ce serait, on le sent, le complément de l'œuvre de Suez. Cette double opération achevée, un vaisseau parti de Bordeaux entrerait dans la mer des Indes par la Méditerranée et le canal d'Égypte, traverserait les archipels de l'Océanie et l'Océan pacifique, puis rentrerait dans l'Océan atlantique par l'isthme de Panama, c'est-à-dire que son périple décrirait autour du globe un grand cercle à peu près régulier.

Des conséquences d'un si haut intérêt appelleront l'attention des hommes graves sur les travaux entrepris aux bords du Nil. Notre siècle commence à se lasser de l'idéologie, et partout déjà l'on s'est mis à la pratique. La Russie et l'Allemagne sillonnent leurs vastes territoires par des lignes de chemins de fer; la Suède vient de joindre la mer du Nord à la Baltique par le magnifique canal de Gotha; les états d'Amérique adaptent leurs nombreux cours d'eaux à la navigation intérieure; l'Angleterre semble prendre à tâche de présenter le résumé complet de toutes les découvertes nouvelles; la France enfin ne peut tarder d'entrer fran-

chement dans cette voie industrielle dont une inconcevable étroitesse de politique l'a tenue jusqu'ici éloignée. Mais certes, dans cette progression générale, Mohamed-Ali marche au premier rang. Nous avons trouvé dans l'Égypte des Pharaons le premier exemple du pacte de l'*Humanité* avec le *Monde matériel*; Alexandrie nous a paru remarquable comme théâtre de l'alliance politique des deux hémisphères; le gouvernement de Mohamed-Ali se signale aujourd'hui par la simultanéité de ces deux faits, c'est-à-dire par l'association des hommes d'Occident et des hommes d'Orient réunissant leurs efforts pour baser sur d'immenses travaux les nouveaux rapports d'un peuple avec le sol qui le nourrit. Sous ce point de vue, qu'il ait ou non la conscience de son œuvre, le vice-roi doit être considéré comme un des instrumens providentiels du progrès humain. — Car voilà les peuples qui hâtent leur marche; et lorsque, dans chaque obstacle élevé par la *Matière* entre les sociétés, l'*Intelligence* trouve un nouveau lien pour les réunir; quand elle force les continens eux-mêmes à livrer passage, qui donc arrêterait l'*Humanité?*

LUCIEN DAVÉSIÉS.

LA LOI

SUR LA PRESSE.

Je ne fais pas grand cas des hommes politiques;
Je ne suis pas l'amant de nos places publiques ;
On n'y fait que bràiller et tourner à tous vents.
Ce n'est pas moi qui cherche, aux vitres des boutiques,
Ces placards éhontés, débaucheurs de passans,
Qui tuaient la pudeur dans les yeux des enfans.

Que les hommes entr'eux soient égaux sur la terre,
Je n'ai jamais compris que cela pût se faire,
Et je ne suis pas né de sang républicain.
Je n'ai jamais été, Dieu merci, pamphlétaire;
Je ne suis pas de ceux qui font mentir leur faim,
Et dans tous les égoûts vont s'enfournant du pain.

Pour être d'un parti j'aime trop la paresse,
Et dans aucun haras je ne suis étalon.
Ma muse, vierge encor, n'a rien d'écrit au front.
Je n'ai servi que Dieu, ma mère, et ma maîtresse;
Et par quelque sentier qu'ait passé ma jeunesse,
Aucun gravier fangeux ne lui traîne au talon.

J'ai fléchi le genou sur la dalle sanglante,
Chaude et tremblante encor d'un meurtre surhumain,
Quand de joie et d'horreur la France palpitante
Vit un père et ses fils se tenant par la main,
A travers les éclairs d'une muraille ardente,
Passer en souriant, conduits par le Destin.

J'ai prié, j'ai pleuré, moi, fils d'un siècle impie,
Le jour qu'à Notre-Dame, aux pieds du Dieu sauveur,
Une reine, une mère, ô fatale grandeur!
Vint, la tête baissée, et par les pleurs maigrie,
Prier pour ses enfans l'ange de la patrie,
Et rendre grace à Dieu, pâle encor de terreur!

Que la liberté sainte engendre la licence,
C'est un mal, je le sais; et de tous les fléaux
Le pire est qu'un bandit soit bâtard d'un héros.
C'est un ardent soleil que celui de la France;
Son immense clarté projette une ombre immense;
Dieu voulut qu'un grand bien fît toujours de grands maux.

Oui, c'est la vérité, le théâtre et la presse
Étalent aujourd'hui des spectacles hideux,
Et c'est, en pleine rue, à se boucher les yeux.
Un vil mépris de tout nous travaille sans cesse;
La Muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,
Mais bacchante; et le monde a dégradé ses dieux.

Oui, c'est la vérité qu'à peine émancipée,
L'intelligence humaine, hier esclave encor,
A pris à tire-d'aile un monstrueux essor.
Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
La Parole, cette arme au sein de Dieu trempée,
Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.

Oui, c'est la vérité, la France déraisonne;
Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.
C'est que nous avons bu d'un vin pur et sacré,
Et joyeux vignerons qu'un pampre vert couronne,
Nous vendangeons encor d'un pas mal assuré.

Mais, morbleu! c'est un sourd ou c'est une statue,
Celui qui ne dit rien de la loi qu'on nous fait!
Messieurs les députés ne visent qu'à l'effet.
Eh! pour l'amour de Dieu, si votre ame est émue,
Soyez donc trivial comme on l'est dans la rue;
Labruyère l'a dit; celui-là s'y connaît.

Une loi sur la presse! ô peuple gobe-mouche!
La loi, pas vrai? quel mot! comme il emplit la bouche!
Une loi maternelle, et qui vous tend les bras!
Une loi (notez bien) qui ne *réprime* pas,
Qui *supprime!* une loi — comme Sainte-n'y-touche;
Une petite loi qui marche à petits pas;

Une charmante loi, pleine de convenance,
Qui couvre tous les seins que l'on ne saurait voir.
Vous pouvez tout écrire en toute confiance;
Votre intention seule est ce qu'on veut savoir.
Rien que l'intention! voyez quelle indulgence!
La loi flaire un écrit; s'il sent mauvais, bonsoir.

Avez-vous insulté par quelque raillerie
Les hauts représentans de la société ?
Médites-vous d'un pair, ou bien d'un député ?
L'offense la plus grave a droit de seigneurie ;
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Avez-vous comparé dans quelque théorie
L'état de république avec la royauté ?
Avez-vous fait un rêve, et dit à la patrie
Ce que pour elle, un jour, vous auriez souhaité ?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Aviez-vous quelque place, ou bien quelque industrie,
Dont les jours de juillet vous aient déshérité ?
D'un vieux maître banni serviteur regretté,
Osez-vous à l'exil faire une flatterie ?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Siuon, c'est le pays, refait et recompté.

N'auriez-vous pas construit, pour quelque espiéglerie,
Au fond d'une campagne ou d'une métairie,
Un théâtre forain sur deux tréteaux planté ?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté ;
Et vous verrez le bât dont vous serez bâté.

Mais monsieur le ministre a dit à la tribune
Que l'art était perdu, que le goût s'en allait ;
Que sa loi, pour la scène, était ce qu'il fallait ;
Qu'autrefois l'éloquence était chose commune,
Mais qu'en France aujourd'hui l'on n'en voyait aucune ;
Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet.

Je voudrais bien savoir, pour la rendre plus claire,
Ce que c'est que ce *goût* dont on nous parle tant.
Le goût ! toujours le goût ! Lorsque j'étais enfant,
J'avais un précepteur qui m'en disait autant.
Je vois bien trois mille ans depuis la mort d'Homère ;
Mais, depuis trois mille ans, je ne vois sur la terre

Qu'un seul siècle de *goût*, qu'on appelle le grand.
C'est celui de Boileau, c'est celui de Corneille.
Mais enfin, monsieur Thiers, cette terre est bien vieille;
Que ce siècle soit beau, soit grand, c'est à merveille,
Et je n'en dirai pas de mal assurément.
Quand le diable y serait, ce n'en est qu'un, pourtant.

Est-ce une loi pour tous, qu'un siècle dans l'histoire?
Parce que trois pédans m'ont farci la mémoire
De je ne sais quels vers à contre-cœur appris,
N'est-il pour moi qu'un siècle, et pour moi qu'un pays?
Eh! s'il est glorieux, qu'il dorme dans sa gloire,
Ce siècle de malheur; c'est du mien que je suis.

Dans quel temps vivons-nous, voyons, je vous en prie?
Vivons-nous sous Louis, quatorzième du nom?
Alors portons perruque, allons à Trianon.
Soyons des fleurs d'amour et de galanterie;
Enfin, décidez-vous, monsieur Thiers, ou sinon,
Laissez-nous être au monde, et vivre notre vie.

Serait-ce, par hasard, que ce *goût* si vanté
Passerait à vos yeux pour quelque vieil usage?
Ne le croiriez-vous pas de la Grèce apporté?
Cela pourrait bien être, et vous pensez, je gage,
Que ce goût merveilleux, dont vous faites tapage,
Vient de la vénérable et sainte antiquité.

L'an de la quatre-vingt-cinquième olympiade,
(C'était, vous le savez, le temps d'Alcibiade,
Celui de Périclès, et celui de Platon),
Certain vieillard vivait, vieillard assez maussade....
Mais vous le connaissez, et vous savez son nom.
C'était Aristophane, ennemi de Cléon.

Lisez-le, monsieur Thiers, c'est un rude génie;
Il avait peu de grace, et de goût nullement.
On le voyait le soir, devant l'Académie,
Poser sa large main sur sa tempe blanchie,
A l'ombre du smilax et du peuplier blanc.
Le siècle qui l'a vu s'en est appelé grand.

Quand son regard perçant fixait la face humaine,
Pour fouiller la pensée il allait droit au cœur.
Mais il n'en montrait rien qu'un sourire moqueur,
Jusqu'au jour où lui-même, à la face d'Athène,
Tout barbouillé de lie, il montait sur la scène,
Attaquait un Archonte, et revenait vainqueur.

Il nommait par leur nom les choses et les hommes.
Ni le mal, ni le bien, par lui n'était voilé;
Ses vers, au peuple même, au théâtre assemblé,
De dures vérités n'étaient point économes;
Et s'il avait vécu dans le temps où nous sommes,
A propos de la loi, peut-être eût-il parlé.

« Étourdis habitans de la vieille Lutèce,
Dirait-il, qu'avez-vous, et quelle étrange ivresse
Vous fait dormir debout? Faut-il prendre un bâton?
Si vous êtes vivans, à quoi pensez-vous donc?
Pendant que vous dormez, on bâillonne la presse,
Et la chambre en travail enfante une prison.

« On bannissait jadis, aux temps de barbarie;
Si l'exil était pire ou mieux que l'échafaud,
Je ne sais; mais du moins sur les mers de la vie
On laissait l'exilé devenir matelot.
Cela semblait assez de perdre sa patrie.
Maintenant avec l'homme on bannit le cachot.

« Dieu juste! nos prisons s'en vont en colonie.
Je ne m'étonne pas qu'on civilise Alger.
Ces pauvres Musulmans ne savaient qu'égorger.
Mais nous, notre Océan porte à Philadelphie
Une rare merveille, une plante inouie,
Que nous ferons germer sur le sol étranger.

« Regardez, regardez, peuples du Nouveau-Monde!
N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde?
Ne vient-il pas à vous, du fond de l'horizon,
Un cétacée informe au triple pavillon?
Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde.
C'est la première fois qu'on lance une prison.

« Enfans de l'Amérique, accourez au rivage!
Venez voir débarquer, superbe et pavoisé,
Un supplice nouveau par la mer baptisé.
Vos monstres quelquefois nous arrivent en cage;
Venez, c'est notre tour, et que l'homme sauvage
Fixe ses yeux ardens sur l'homme apprivoisé.

« Voyez-vous ces forçats, que de cette machine
On tire deux à deux pour les descendre à bord?
Les voyez-vous, fiévreux, et le fouet sur l'échine,
Glisser sur leurs boulets dans les sables du port?
Suivez-les, suivez-les, le monde est en ruine;
Car le génie humain a fait pis que la mort.

« Qu'ont-ils fait, direz-vous, pour un pareil supplice?
Ont-ils tué leurs rois, ou renversé leurs dieux?
Non; ils ont comparé deux esclaves entr'eux;
Ils ont dit que Solon comprenait la justice
Autrement qu'à Paris les préfets de police,
Et qu'autrefois en Grèce il fut un peuple heureux.

« Pauvres gens! c'est leur crime; ils aiment leur pensée,
Tous ces pâles rêveurs au langage inconstant.
On ne fera d'eux tous qu'un cadavre vivant.
Passez, Américains, passez tête baissée;
Et que la liberté, leur triste fiancée,
Chez vous du moins, au front les baise en arrivant! »

ALFRED DE MUSSET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1835.

JETTER. — Voisin, un mot.

LE CHARPENTIER. — Silence.

JETTER. — Rien qu'un mot! Point de nouvelles?

LE CHARPENTIER. — Point; si ce n'est qu'on vient de nous interdire de parler.

JETTER. — Miséricorde!

LE CHARPENTIER. — Il est défendu, sous peine de prison perpétuelle, de discuter les affaires d'état.

JETTER. — O notre liberté!

LE CHARPENTIER. — Et il y a peine de mort contre ceux qui blâment la conduite du gouvernement.

JETTER. — O nos têtes!

(GOETHE. — *La tragédie d'Egmont.*)

Il y a bien long-temps que nous signalons les projets du ministère. Qu'on veuille bien jeter les yeux sur les pages de cette *Revue*, écrites depuis deux années, on verra que nous avions malheureusement bien lu dans la pensée des ministres actuels, ou plutôt que nous rapportions avec fidélité les paroles qu'ils laissaient échapper dans leurs fréquens accès d'épanchement et de jactance, au milieu de leur cercle intime. Il y a près de deux ans que nous redisions ces mots prononcés par M. Thiers, en notre présence : « Dans quatre ans, nous serons plus abso-

lus et plus puissans que Napoléon, et cela sans la guerre! » Qu'on nous dise si M. Thiers et ses complices ne se sont pas mis de toutes leurs forces à remplir cette tâche? Trois articles de la charte-vérité n'ont-ils pas été rayés de leurs mains? La confiscation abolie à jamais, disait cette charte, n'a-t-elle pas été rétablie par la loi nouvelle? L'application invariable du jury aux délits de la presse, demandée si solennellement à la chambre des députés, par le lieutenant-général du royaume, n'a-t-elle pas été suspendue, ou pour dire plus vrai, supprimée par les ministres du roi des Français, et par la chambre des députés? La censure, si formellement détruite, n'a-t-elle pas reparu de nouveau? Et si quelques malheureux esprits crédules doutaient encore de l'avenir que nous préparent ces premiers pas dans la réaction, M. Guizot ne leur a-t-il pas déclaré hautement à la tribune que ces projets de loi dormaient dans son portefeuille depuis le mois de juillet 1830, se trompant en cela, il est vrai, car M. Guizot eût été plus exact et plus franc, s'il eût dit depuis le mois de juillet 1815? M. Persil, le garde-des-sceaux, c'est-à-dire le gardien officiel des lois et de la charte, n'a-t-il pas ratifié et achevé tout ce qu'il y avait de douteux et d'incomplet dans les paroles de M. Guizot, en ajoutant qu'on ne sortirait de la constitution que le jour où la nécessité voudrait qu'on en sortît, c'est-à-dire quand on le jugera convenable? M. de Broglie a-t-il été moins obscur? Contre sa coutume, son discours s'est trouvé un chef-d'œuvre de lucidité. D'ailleurs, M. de Broglie avait fourni, dès long-temps, le texte du discours de M. Persil. C'est M. de Broglie, en effet, qui proclamait, il y a deux ans, à la tribune, la souveraineté non pas de la raison, mais de la *nécessité*, doctrine qui justifie tout depuis les massacres de la Saint-Barthélemy jusqu'aux septembrisades de 1792; loi suprême et violente sous laquelle disparaissent toutes les autres lois, qui rend le devoir et la conscience illusoires, le serment inutile et les chartes superflues. En vérité, la France ne peut pas dire qu'on la trompe; à moins d'être sourde et aveugle, elle doit savoir maintenant ce qu'on lui veut, et si elle donne ses libertés à fouler aux pieds de quelques démocrates apostats, elle n'ignore pas ce qu'elle fait, et quelle sorte de sacrifice elle consomme.

Supposons qu'un nouvel attentat, pareil à celui de Louvel ou de Fieschi, ait encore lieu aujourd'hui, (et qui peut prévoir, qui peut empêcher un fou ou un scélérat de concevoir un crime?) que feront les ministres avec les doctrines qu'ils nous ont exposées? La presse écrasée sous une monstrueuse fiscalité, entravée par des garanties presque impossibles à donner, gênée, bâillonnée par une pénalité effrayante

et inouie, leur semblera encore trop libre. Le jury, morcelé dans sa majorité, leur paraîtra trop indulgent. On ne cherchera pas une prison plus voisine du pôle que celle de Pondichéry ou de Miquelon, pour y plonger des écrivains, parce que, grace à Dieu, nos possessions ne vont pas plus loin; on ne demandera pas plus d'argent aux journalistes, sous forme de cautionnement et d'amende, parce qu'on sait que la nouvelle loi arrive au fond de leur bourse; mais on en finira, par cette belle et dernière occasion, des deux ou trois principes de la charte qui gênent encore; mais M. Guizot fouillera dans ses vieux portefeuilles de la restauration, et il y trouvera quelques lois d'exception jaunies, qui n'attendent, depuis vingt ans, qu'une émeute ou une tentative d'assassinat pour sortir. C'est alors qu'on se réjouira et qu'on se félicitera d'avoir touché au but. Allons, courage; un peu d'espoir et de patience, et le bon temps arrivera. Vienne encore quelque journée de malheur à la France, quelque grand désastre qui nous accable, quelque crime individuel qui nous déshonore comme nation, qui fasse frémir d'indignation et de douleur les honnêtes gens de tous les partis, et la curée des libertés populaires recommencera, les rêves ministériels se réaliseront. Nous saurons alors le secret de ces lettres que le général Bugeaud montre mystérieusement à la tribune. Le despotisme qu'on aperçoit à travers les trous de la charte de 1830, lèvera sa tête avec orgueil, et ces paroles prophétiques de M. Thiers seront confirmées : « Avant quatre ans, nous serons plus absolus et plus puissans que Napoléon à l'époque de sa plus grande gloire. » Dieu seul peut préserver le pays de cet avenir; car pour la France, elle semble bien indifférente à tout cela.

Les ministres actuels ont si souvent proclamé que la presse cause tous les maux du pays, qu'elle y fait naître tous les désordres qui l'affligent, que le pauvre pays a fini par les croire, ne s'apercevant pas que la presse, c'est lui-même, lui le pays, avec ses cris de douleur quand il souffre, ses cris d'impatience quand on lui refuse justice et qu'on ne s'occupe pas de ses besoins, avec ses élans de joie quand il conçoit la moindre espérance d'une amélioration qui, hélas! ne se réalise pas, avec ses alternatives de confiance et de doute; le pays, qui ne sait rien taire et rien cacher; le pays, composé de tout ce qui fait un peuple, de science et d'esprit, d'ignorance et de grossièreté aussi, de bons sentimens et de mauvaises passions, d'orgueil et d'indépendance, exagérée souvent comme dans la presse avancée, de basse servilité et d'humbles soumissions comme plus souvent encore dans la presse ministérielle. On n'a pas vu que de tout ce mélange de bien et de mal, de ces cris confus en

apparence, s'élève une voix supérieure, une pensée formée de toutes ces pensées, une connaissance du bon et du vrai, née de toutes ces révélations, qui s'éteindront avec la liberté de discussion, avec l'indépendance de la presse. Le pays craint les complots, il les redoute avec raison, et il prête les mains à ce qu'on étouffe les cent voix loyales, officieuses ou indiscrètes qui révèlent tous les complots. Il souffre qu'on éteigne, crainte d'incendie, une partie de ces lumières qui ne laissaient rien dans l'ombre. Il veut voir, jusqu'au fond de l'ame, les partis qui lui semblent redoutables et ennemis, et il consent à ce qu'on refoule leurs pensées au fond de leur cœur, qu'on leur défende de les laisser sortir. Voilà ce que fait la grande majorité du pays, qui se croit désintéressée et étrangère dans cette question nationale de la presse.

L'autre, minorité réelle, et majorité par le choix qu'on en a fait, se compose de tous ceux qui ont des comptes à rendre et qui voudraient n'en rendre pas; d'hommes qui trouveraient doux et bon de jouir à la fois de l'obscurité de la vie privée et des avantages de la vie publique, et de cette innombrable bande d'ambitieux, hauts et bas, qui voudraient un pouvoir immense aux mains de leurs éternels patrons, les ministres de tous les temps, afin d'en morceler une petite portion à leur bénéfice. Il y a là une école d'hommes d'état qui rêve l'anéantissement des constitutions afin d'arriver aux ministères à vie, tels qu'ils existaient, en quelque sorte, sous le règne de Napoléon, lequel, n'ayant pas de comptes à rendre à l'opinion publique, gardait ses ministres par cette raison qui fait qu'on préfère les vieux serviteurs qu'on a dressés et rompus à ses habitudes. Il y a encore là une école de magistrats qui voudrait bien que la faveur et la servilité donnassent l'hermine et surtout la simarre, au lieu du talent et de l'éloquence qu'il faut maintenant, quoiqu'un honnête et obscur interprétateur d'hypothèques comme M. Persil se trouve aujourd'hui coiffé du bonnet fourré de d'Aguesseau. Il y a encore une école de généraux qui, n'ayant pu trouver l'avancement sur un champ de bataille, cherche le bâton de maréchal dans les ruisseaux de nos grandes villes, au milieu de l'émeute; qui, lassés de la guerre étrangère, et ayant demandé, dès leur âge mûr, merci à leur terrible et infatigable empereur, cette épée toujours nue, se sentent comme un regain de jeunesse pour la guerre civile et l'extermination de leurs compatriotes. Enfin il y a des fonctionnaires de toutes les classes qui ont toujours été plus royalistes et plus ministériels que tous les rois et les ministres passés. Il y a d'insoucians députés que mènent quelques furieux, et qui ne se croient pas coupables, parce qu'ils votent froidement et de complaisance de déplorables lois; esprits

faibles ou violens, qui se trompent ou qu'on trompe, et qui se réveilleront trop tard, comme nous l'avons vu si souvent.

Nous disons, comme l'honorable M. Barrot : Quand un pouvoir attaque le jury et la presse, on sait ce qu'il veut. En quoi le système actuel diffère-t-il du système de M. de Polignac. Le sait-on bien? En ce que M. de Polignac (comme M. de Villèle) s'occupait des intérêts matériels du pays, qu'il en prenait sa part, et qu'il tâchait de détourner l'attention des affaires publiques, en l'attirant vers des dégrèvemens d'impôts, des établissemens de canaux, des routes, des plans d'améliorations pour l'agriculture, en un mot, en offrant aux contribuables, en biens matériels, un dédommagement à ses yeux équivalent aux droits politiques qu'il cherchait à leur ravir. Ici ce serait trop. On n'a pas le temps, on n'a pas l'envie de s'occuper de ces vils et misérables détails. M. de Broglie, le président du conseil, est une sorte de philosophe musulman, qui se croise les bras en attendant ce que sa providence, la nécessité, lui dira de faire, et qui se résoudra, la nécessité aidant, à faire un second coup d'état au prochain moment critique. Mais c'est là tout. La religion politique de M. de Broglie s'arrête là, et les nécessités du peuple ne sauraient l'occuper. M. Guizot est un utopiste. Son grand moyen de gouvernement, c'est la terreur, il nous l'a dit. Le pouvoir, aux yeux de M. Guizot, doit être un ogre, un Poliphème, toujours le bras levé et menaçant. Le dénouement de ces terribles histoires de géans aveugles ou borgnes se fait d'ordinaire par un chétif Ulysse ou un petit Poucet; mais M. Guizot ne regarde pas à ses pieds, il ne voit que le ciel où sont écrites les destinées de la doctrine. La terre l'inquiète peu, et bien cultivée, féconde ou non, il se croit bien sûr de la gouverner. Pour M. Thiers, il n'aime pas les affaires. Il le dit à qui veut l'écouter; et toutes les compagnies de chemin de fer, tous les industriels qui ont eu des rapports avec lui, sont là pour l'attester. D'ailleurs, on voudrait améliorer le sort du pays, diminuer les impôts, élargir les voies commerciales, qu'on ne le pourrait pas. On s'appuie sur les banquiers, on a subi leur influence, on en a fait des personnages politiques sans lesquels on ne peut gouverner. On a juré de maintenir tous les monopoles qui sont représentés dans les centres; on a créé une aristocratie de garde nationale qui a aussi des intérêts contraires aux intérêts généraux; enfin, on ne peut rien pour la plus grande partie de cette classe moyenne qu'on prétend protéger. Quant aux classes inférieures, on ne leur doit que des spectacles gratis, et des coups de fusil quand elles s'avisent de remuer. Heureusement que les journaux subventionnés ont été créés

pour dire que c'est la presse qui fait tout le mal, et que tout ira bien dès qu'elle sera écrasée. Cet âge d'or commencera par la loi-Fieschi et l'énorme budget de 1835, deux belles conquêtes de la révolution de juillet!

Les chefs et les meneurs du ministère actuel, tout grands hommes d'état qu'ils sont, se disaient avec une orgueilleuse modestie les disciples de M. Royer-Collard et de M. de Talleyrand. M. Guizot et M. de Broglie avaient commencé leur carrière sous le manteau de philosophe de M. Royer-Collard. M. Thiers, admis sous la restauration chez M. de Talleyrand, invoquait sans cesse l'expérience et les vues de ce doyen du monde politique, et s'appuyait toujours de son autorité, lorsque la sienne n'était pas encore établie, même dans le petit cercle où elle domine. Voyez quel chemin ont fait tous ces enfans perdus de l'éclectisme et de la doctrine! Cette semaine, M. Royer-Collard, après un long silence désapprobateur, s'est vu contraint de rompre ouvertement avec eux, et de flétrir de sa mâle indignation leurs actes et leur système. M. Royer-Collard qui les avait couvés sous son aile; M. Royer-Collard qui se trouvait devancé par la révolution de juillet, et par tous ces écrivains devenus ministres; M. Royer-Collard est forcé de venir défendre contre eux et cette charte qu'ils ont eux-mêmes proposée, et le jury que la restauration avait respecté comme une garantie que le pays ne laisserait pas toucher sans se lever tout entier contre un tel sacrilége. Jugez d'une chambre qui a pu entendre, sans se détourner de son but, les paroles de M. Royer-Collard : « Je me défie profondément d'un pouvoir, quel qu'il soit, qui se défie de la justice même ordinaire, à plus forte raison de la justice du pays. » La chambre des pairs fermera-t-elle l'oreille à ces paroles non moins belles et non moins justes de M. Royer-Collard : « La chambre des pairs n'est que trop affaiblie, elle n'a éprouvé que trop de revers. Mutilée dans ses membres, dépouillée de sa prérogative vitale, compromise tout-à-l'heure dans un procès qui lui était étranger, et auquel on l'a fatalement dévouée, elle a besoin qu'on ménage enfin sa dignité. Si loin déjà de son origine, elle est encore l'asile de toutes les illustrations de la France, de toutes nos gloires politiques, militaires, civiles; elle renferme certainement beaucoup de vertus éprouvées; et, cependant, si elle subit l'affront qu'on lui prépare, elle périra. Un tribunal permanent, juge de la presse, perpétuellement battu par les flots irrités des partis, s'abîmera bientôt dans l'impuissance; alors la chambre des pairs, décriée, avilie, frappée de mort politique, ne pourra plus revivre que par l'élection: la chambre des pairs élective, voilà la dernière et inévitable conséquence de la loi.

Je le veux bien, mais ce n'est pas par cette voie qu'il faudrait y arriver. Et si nous avions en effet une chambre des pairs élue, elle n'héritera pas, soyez-en sûrs, de la dépouille du jury. »

M. Thiers, à qui un certain genre de courage ne manque pas, s'est chargé de répondre à l'illustre orateur; car M. Guizot et M. de Broglie n'eussent pas osé se charger d'une pareille fonction. On sait le discours de M. Thiers qui assura n'avoir jamais écrit, dans *le National*, une ligne où ne dominât le respect de l'ancienne dynastie, et qui reçut le lendemain un démenti éclatant du *National*. Non-seulement M. Thiers avait outragé l'ancienne dynastie, mais il avait encore fait condamner l'éditeur responsable du *National* à quatre mois de prison. Voici pour les faits : quant à la logique, la réponse de M. Royer-Collard ne s'est pas fait attendre; elle a eu lieu dans la séance même où M. Thiers parlait. Pendant le discours du ministre, M. Royer-Collard n'a cessé de hausser les épaules.

On ne peut se figurer la manière dont on traite aujourd'hui M. Royer-Collard dans les salons ministériels et dans le conseil. Les expressions manquent à la colère de ses anciens amis, et nous craindrions de les redire. On peut suppléer à notre silence, en se rappelant la brutale violence que M. Thiers a déployée dans la discussion des lois-Fieschi, et l'enivrement de pouvoir dont il était saisi, ainsi que ses collègues M. de Broglie, M. Persil et M. Guizot. Bientôt ce sera le tour de M. de Talleyrand.

M. de Talleyrand désapprouve formellement ces lois. « Elles portent, a-t-il dit, comme article additionnel, la mort du ministère whig en Angleterre. » On doit s'en fier à M. de Talleyrand qui voit de loin; mais si le ministère whig se soutient, du moins peut-on dire que les lois nouvelles amèneront la rupture de la quadruple alliance. La marche que suit dès à présent le ministère le mène droit à l'alliance russe. Un député du centre n'a-t-il pas dit à la tribune, et sans ambages : J'espère qu'on sera content de nous à Kalish! — Oui, on sera content de vous à Kalish; et vos lois seront déposées dans les archives de la sainte-alliance, avec la dernière ordonnance du roi Frédéric-Guillaume, qui commençait ainsi : « Il est défendu de crier et de siffler dans la ville de Berlin, et dans toute l'étendue du royaume de Prusse. »

Tout marche à l'unisson sur le continent aujourd'hui, et ce qui se passe dans les états où le ministère français conserve quelque influence, serait, à défaut d'autres preuves, un indice suffisant de la réaction qui s'opère aussi dans notre politique extérieure. En Espagne, le système doctrinaire s'établit largement. On ne se borne pas à supprimer arbitrairement les journaux, on arrête leurs rédacteurs, tout comme on fait à Paris. M. Galiano, M. Isturitz, rédacteurs de *l'Eco* et de *la Revista*, sont jetés dans

les prisons, malgré leur titre de députés, et l'illustration qui s'attache au nom de ces hommes, exilés quinze ans pour la cause de la liberté. A Bruxelles, M. Nothomb seconde puissamment M. Thiers et M. Guizot. M. Nothomb demande des lois qui correspondent aux lois-Fieschi; il faut, selon lui, sauver les deux monarchies par les mêmes moyens. Que ne rassure-t-on toutes ces monarchies en péril, en rédigeant ainsi l'ordonnance du roi de Prusse : Il est défendu de siffler, de crier, d'écrire et de parler dans toute l'étendue de l'Europe!

On comprend maintenant pourquoi M. de Talleyrand, le père de l'alliance anglaise, voit avec effroi cette marche nouvelle des affaires, lui qui disait avec joie son *nunc dimittis*, après avoir accompli ce grand acte diplomatique. M. de Talleyrand ne parlera cependant pas, dans la chambre des pairs, contre la loi, comme on l'espérait. M. de Talleyrand avait dit, il est vrai: Je parlerai contre la loi; mais c'était (nous ne saurions comment rapporter ce fait, tout innocent qu'il soit, si la loi nouvelle était déjà adoptée) au roi que M. de Talleyrand comptait parler contre ces malheureuses lois. Bien qu'un peu tory, M. de Talleyrand serait bientôt impopulaire en Angleterre, s'il ne se séparait pas d'un ministère qui attaque la grande institution nationale du jury; c'est aussi ce que fait M. de Talleyrand en toute circonstance; mais, malheureusement, il y a lieu de croire qu'il se contentera d'exercer son influence dans les salons, et qu'il ne montera pas à la tribune. Si cette fantaisie prenait au vieux prince, c'est M. Guizot qui se chargerait de lui répondre, et qui rendrait à M. Thiers le service de fustiger le maître en politique de son petit collègue. M. Thiers, qui n'a pas ménagé M. Royer Collard, a bien droit d'exiger ce léger service de M. Guizot.

Dans un tel état de choses, le retour est bien difficile. On aurait beau prononcer le mot amnistie, le ministère a si bien su enlacer autour de lui toutes les difficultés de sa position et s'en faire un rempart, qu'il y est en quelque sorte enchâssé. Que ferait un nouveau ministère aujourd'hui? Il trouverait une chambre compromise par la discussion des nouvelles lois, et qu'il faudrait dissoudre; un parti violent qu'il faudrait combattre et détruire; des empiétemens, des violations de la charte, dont il faudrait effacer les traces ou accepter la responsabilité; l'alliance anglaise à demi rompue; des engagemens secrets avec les puissances du Nord, qu'il ne lui serait pas permis d'accepter; les partis irrités par les provocations faites aux vaincus, l'effroi de nouveaux troubles jeté parmi les vainqueurs; l'administration remplie d'abus nouvellement rétablis. Quel programme pour un nouveau cabinet! et qui voudra se charger d'une telle tâche? La seule nécessité de dissoudre la chambre a détruit toutes les combinaisons

qu'on s'efforçait de trouver il y a peu de temps, avant que le mal eût été aggravé d'une façon si étrange.

Sans doute les majorités se reforment assez facilement, et nous avons vu plus d'une fois l'opinion publique écraser subitement une chambre qui, la veille encore, se disait la voix du pays. Qui a jamais pensé que le pays ait été sanguinaire et cruel comme l'était la chambre de 1815, et que l'opinion de la France fût représentée par les effroyables projets de lois composés à cette époque par M. Guizot? Qui a jamais cru que le pays ait bénévolement donné un milliard à l'émigration, ou qu'il ait dicté aux trois cents la loi du sacrilége? Dieu merci, le pays ne parle pas non plus par la bouche de M. Bugeaud, et ce n'est ni M. Fulchiron, ni M. Jaubert, qui nous apportent ses vœux, bien qu'ils soient ses représentans. Faites donc un ministère qui n'ait pas une haine violente et aveugle contre la presse et la pensée; faites un ministère qui n'ait pas l'écume à la bouche et qui ne menace pas du poing l'opposition, dont la doctrine ne soit pas de gouverner par la terreur, dont les actes ne soient pas un mélange du despotisme d'un pédagogue et de l'impatience pétulante d'un écolier, et la majorité se trouvera bientôt déplacée, aux applaudissemens de toute la France. Quand il se trouvera un ministère qui n'aura pas fondé son existence sur le monopole, qui saura créer des intérêts nouveaux tout en ne brisant pas tout à coup les intérêts anciens, qui fera, en un mot, ce qui n'a pas encore été tenté depuis 1830, vous verrez tout à coup la presse changer d'allure et de ton. Nous ne disons pas que la presse tout entière deviendra ministérielle; mais sa haine systématique cessera, et en même temps cessera la haine prétendue du pays contre la presse. Mais tout cela ne sera pas tenté. Il faut, on le veut, il faut qu'on devienne plus puissant et plus absolu que le grand Napoléon. C'est le départ pour Moscou. Dieu seul savait où l'on allait alors, lui qui tenait en ses mains les neiges et les glaces de décembre.

A M. le Directeur de la Revue des Deux Mondes.

MONSIEUR,

Le public, qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre-Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social; c'est ma conviction*; mais que, *pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférence.*

Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée et demande au législateur, pour le poète, le TEMPS et le PAIN.

Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé M. Charlemagne, qui (le 30 août) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide.

Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire.

Agréez l'assurance de ma haute considération.

Cte ALFRED DE VIGNY.

Cette juste réclamation nous remet en mémoire l'énorme quantité de lieux communs qui se débitent, depuis quelque temps, à la tribune et au barreau, sur les conséquences fatales des nouveaux ouvrages littéraires représentés ou imprimés. Il ne se commet pas un attentat à la moindre pudeur, dans le moindre cabaret, sans que la jeune littérature n'en soit accusée par le défendeur. En vérité, cela devient par trop commun et par trop ridicule. On ne peut trop louer, du reste, les progrès en humilité chrétienne que nous faisons chaque jour ; dans la même séance du 30 août, M. Thiers nous a dit : —Vous avez depuis cinq ans la liberté du théâtre, et, depuis cinq ans, je ne vois pas que vous ayez rien produit de bon ; je juge, d'après cela, que jamais, entre trente-deux millions d'individus que vous êtes, vous ne pourrez rien faire qui ait le sens commun ; en conséquence, je vous retire cette liberté. —

Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens.....

Du reste, M. le ministre est trop bon de s'accuser de nous avoir laissé cette liberté pendant cinq ans. Il n'est pas si coupable : il a suffi de quelques sergens de ville et d'une clé pour fermer bien des théâtres qui ne pouvaient rien à cette censure expéditive.

Cours de droit naturel, professé à la Faculté des lettres, par Théod. Jouffroy (1). — Lors de la mémorable et violente discussion soulevée

(1) Un volume in 8°, chez Prévost Crocius.

dans la chambre des députés par la loi sur les associations, un orateur monta à la tribune pour constater que, d'une part, le christianisme était bien réellement mort; que, de l'autre, la philosophie était impuissante à le remplacer; enfin que nous nous débattions au sein d'une épouvantable anarchie morale; et comme en pareilles circonstances le seul droit qui subsiste est le droit du plus fort, il dit à l'opposition : Vous avez infiniment d'esprit, vous êtes d'excellens citoyens; Dieu me préserve de défendre le ministère; mais je vote pour l'admission pure et simple de la loi la plus brutale et la plus odieusement spoliatrice de toute liberté individuelle qui ait jamais été présentée à une chambre française. La voix de l'orateur était calme, limpide, correcte; son visage impassible. Cet orateur se nommait M. Jouffroy. M. Jouffroy a l'ame trop haut placée pour se faire remarquer parmi les furieux de modération, mais il n'a pas assez de générosité pour défendre la liberté. Dans sa vaste et sereine intelligence, il embrasse, il comprend, il explique chaque fait, chaque idée, chaque système; il répand autour de lui des flots de lumière; mais rien qui entraîne, rien qui échauffe; il a été taillé tout d'une pièce dans les glaciers du Jura. Le dernier volume de M. Jouffroy contient l'examen de trois grands systèmes de morale : le système égoïste personnifié dans Bentham, le système sentimental dans Adam Smith, le système rationaliste dans Price. Avant d'exposer ses propres idées sur le droit naturel, le professeur a déblayé le sol sous ses pas. Malgré la justesse des critiques de détail adressées à Bentham, nous pensons que M. Jouffroy aurait dû traiter ce grand réformateur avec plus de ménagemens. Dire que le génie d'Épicure surpasse autant celui de Hobbes, que le génie de Hobbes surpasse celui de Bentham, c'est faire plus de cas de l'arrangement des mots que de l'esprit et des résultats d'une doctrine. Le bon sens et l'histoire sont là pour protester hautement. Les principes d'Épicure ont engendré la corruption des derniers siècles de Rome; Hobbes conduit à un despotisme tellement sauvage qu'il est irréalisable. Bentham, au contraire, a toujours été l'apôtre de la liberté et de la tolérance. C'est ses livres à la main qu'en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, les cœurs les plus jeunes et les plus honnêtes attaquent les vieux abus; c'est sous son invocation qu'est placé l'organe le plus imposant du radicalisme modéré, *the Westminster review*.

— *Notes d'un voyageur dans le midi de la France*, par Prosper Mérimée. — Ces notes sont tout archéologiques, très précieuses et d'un haut interêt. En présence de tant de ruines poétiques, en face des indestructibles vestiges de la puissance romaine et des magnifiques débris

de la piété du moyen-âge, M. Mérimée ne s'est point laissé aller aux enthousiasmes, aux épanchemens, aux naïves admirations de l'artiste et du poète; il est resté l'inspecteur des monumens historiques de France, son pied n'a point bronché en marchant sur des chapiteaux brisés, il n'a point eu d'éblouissement en regardant à travers les vitraux des cathédrales; et, pour la première fois peut-être, un langage en quelque sorte officiel se trouve donner des choses une idée vraie et exacte. Le ton général du livre est sec, tranchant, rapide, nerveux; toutes ces pierres décrites avec tant de sang-froid ne marchent pas, il est vrai, mais elles ne mourront pas du moins. A la vue du vandalisme moderne qui finira par rendre tout-à-fait inutile la charge d'inspecteur des monumens, M. Mérimée se contente de sourire amèrement, et d'écrire au ministre. La tournée de M. Mérimée commence à Nevers, puis il traverse Autun, Lyon, Nîmes, Arles, Marseille, passe dans le Languedoc; enfin, l'hiver l'arrête à Toulouse. Nous blâmerons la mutiplicité des termes techniques qui n'ont pas toujours le mérite d'être inattaquables. Nous concevons peu l'accueil assez froid qui a été fait à ce livre; il est de ceux qui apprennent beaucoup: est-ce donc un titre de proscription auprès des connaisseurs?

— M. Alfred de Vigny publiera très prochainement un important ouvrage sous le titre de *Servitude et grandeur militaires*.

F. BULOZ.

DE

LA RÉACTION

CONTRE LES IDÉES.

Sommes-nous libres encore? pouvons-nous encore écrire? Ne le demandons pas aux lois, mais aux hommes. Nous vivons aujourd'hui dans cette condition que, si nous émettons encore notre pensée, c'est sous le bon plaisir de quelques-uns qui peuvent nous épargner ou nous frapper, et non plus par la sainte grace des lois qui assurent à tous une liberté inviolable. Nous sommes aujourd'hui déshérités du droit.

Et pourquoi? Parce qu'un malheureux a désolé Paris et la France par de sanglantes infamies. Mais n'y avait-il pas un abîme entre les saturnales de Fieschi et la liberté de l'esprit humain?

Étrange obsession pour l'écrivain! Il a devant lui le législateur qui, à chaque mouvement de la pensée, l'arrête et l'épouvante. Il songe au passé; soudain une voix lui crie: Prends garde, tu regrettes, et ton regret, je l'ai qualifié délit. Il pressent l'avenir; la même voix, plus sévère, le réprimande encore: Prends garde, tu désires, et ton désir, je l'ai appelé crime. Le présent n'a pas même été laissé entier et libre: il est circonscrit rigoureusement; l'espace en est mesuré avec une parcimonie menaçante: on dirait

cette nourriture avare destinée seulement à empêcher d'expirer trop tôt ceux qu'attend la mort à une heure marquée.

Eh bien! nous acceptons ces misères, et nous écrirons. Mieux vaut une pensée mutilée que le silence. Ne préfère-t-on pas un torse brisé à la perte entière de la statue? Nous écrirons, nous confiant tout ensemble à notre pensée et à celle de nos lecteurs.

La pensée est infinie dans ses procédés et ses ressources; elle peut apprendre à se maîtriser si bien elle-même, qu'elle échappe à ses oppresseurs, et pour rester libre, elle doit devenir de plus en plus habile. Qu'elle demande son indépendance à la méthode; le moment est venu pour elle de veiller sur elle-même, de se calmer, d'être chaste, sobre, et de se vêtir; ce régime ne la tuera pas; il la réservera vigoureuse et puissante pour des temps meilleurs; un jour les voiles tomberont, et cette pensée, aujourd'hui destinée à la prison et à l'exil, ressaisira l'empire du monde avec une force que n'aura pas affaiblie la gêne momentanée de ses fers.

Et nos lecteurs, avons-nous tort de nous y confier? Est-ce s'abuser que de compter ici sur leur complicité généreuse? Ils suppléeront ce que nous n'écrirons pas; eux et nous, nous pensons, nous conspirons ensemble. Le lecteur suit aujourd'hui l'écrivain de sa faveur et de son estime; par cela seul qu'il écrit, un homme aujourd'hui mérite d'être loué. Il montre du courage, et pour le récompenser, cette bravoure morale sera toujours appelée du talent. On lui tiendra compte de tout; ce qu'il trouvera l'art d'exprimer, sera nommé une noble audace; ce qu'il ne dira pas, habileté profonde. Le lecteur lui prêtera souvent beaucoup plus qu'il n'aurait peut-être fourni lui-même, et lui promettra, pour prix de ses efforts, de *rêver le reste.*

Au surplus, en ce qui nous concerne, nous n'avons point à dissimuler nos idées et nos espérances. Nous avons conçu le développement progressif de la société française : est-ce un délit? Nous avons désiré les progrès d'une démocratie intelligente : est-ce un crime? Nous croyons opiniâtrément à l'avenir, est-ce un attentat?

Une loi nouvelle existe; elle est dure et menaçante. Il est donc sage et nécessaire de la craindre et de la respecter. Tant que ses dispositions prévaudront officiellement, il faudra s'y soumettre.

Mais apparemment il n'est pas interdit d'examiner les intentions du législateur, les motifs qui l'ont porté à innover d'une si sévère façon. Si nous avons bonne mémoire, on nous a promis la liberté philosophique. On a même, en certain endroit où l'on exploite les débats politiques et littéraires, exhorté les écrivains à ne pas se laisser abattre, à ne pas abandonner la discussion et la plume. Bonté touchante!

Il y a dans la loi nouvelle qui règlemente aujourd'hui la presse, ou plutôt il y a dans la pensée du législateur qui l'a faite, deux intentions fort distinctes. On s'est proposé d'abord de réprimer et de punir sévèrement des écarts et des excès qui avaient soulevé le blâme public, comme, pour donner un exemple, les personnalités outrageantes dirigées contre le roi et les hommes politiques. Sur ce point, le législateur ne pouvait rencontrer une contradiction sérieuse. On pouvait discuter la mesure de la peine, mais la répression était de toutes parts estimée nécessaire.

Malheureusement, le législateur ne s'arrêta pas à ce devoir: une autre passion vint lui saisir le cœur; c'est, il faut le dire, la haine et l'effroi de la pensée même, et la résolution de tenir en suspicion et en échec l'esprit humain lui-même.

Réagir contre les idées et leur marche, voilà la pensée intime de la loi nouvelle: entreprise funeste du législateur, dont nous sommes aujourd'hui les spectateurs et les victimes; non que cette réaction contre l'intelligence ait été officiellement proclamée; même en y travaillant, on a cru devoir encore s'en défendre; mais elle est au fond des intentions et des choses.

Lisons les rapports prononcés dans les deux chambres; lisons M. Sauzet, nous trouverons un commencement d'instruction contre l'esprit humain. Et M. Sauzet a d'autant mieux répondu aux intentions de ceux qui l'ont poussé, qu'il ne les a pas comprises. On étonnerait beaucoup M. Sauzet, nous en sommes certains, si on lui disait que dans les emportemens de sa phrase et de son zèle, il a forgé des entraves, non pas à la licence, mais à la liberté même de l'esprit humain, et que, grace à lui, la spéculation philosophique et l'originalité littéraire peuvent, à toute heure, devenir des délits. M. Sauzet est innocent dans son cœur, puisque son esprit et ses yeux ne se sont pas assez ouverts. Mais quel dommage

que cet habile avocat ait été contraint de devenir législateur! Par cette déviation dans sa carrière, les dons qui le distinguent sont devenus plutôt nuisibles qu'utiles à la société. Tout ce qui sert au barreau, la chaleur, l'amplification, certaines limites dans l'esprit qui, empêchant d'y pénétrer des idées trop nombreuses, le défendent de trop d'inquiétude et de clairvoyance, tout cela, toutes ces qualités, nous demanderons compte aujourd'hui à M. Sauzet de leur application :

> Vous avez corrompu tous les dons précieux
> Que pour un autre usage ont mis en vous les dieux.

M. Sauzet était né pour défendre éternellement la veuve et l'orphelin. Pourquoi ne retournerait-il pas à cette mission sainte et à ses premiers triomphes? Ne commence-t-il pas à soupçonner qu'on use beaucoup de lui en s'en moquant un peu? A moins que la candeur qu'il apporta de sa province ne soit pas encore épuisée.

On ne saurait reprocher à M. de Barante de ne pas entendre ce qu'il fait. Son rapport à la chambre des pairs est aussi ingénieux et aussi délié que le morceau de M. Sauzet est emphatique et vulgaire. M. de Barante est un homme d'esprit qui a dépensé beaucoup d'art pour accuser la presse avant de la frapper. Il a relevé par de magnifiques éloges les écrivains qui travaillaient à la défense de la liberté sous la restauration ; puis il a opposé à cette gloire les œuvres de la presse depuis cinq ans. Si depuis cinq ans des écrivans ont continué d'écrire, et si d'autres ont commencé, c'est qu'ils étaient mus par une passion odieuse, l'envie, et se proposaient un but détestable, l'anarchie. Il n'y a eu de vertueux et d'honnête que ceux qui n'ont pas écrit, et le dédain de la plume et de la pensée a été le meilleur signe de patriotisme. Allons, monsieur, ne calomniez pas ainsi ceux avec qui vous avez partagé l'honneur de parler et d'écrire devant le pays. Vous et vos amis, vous avez pris le pouvoir. Eh bien! sachez que nous blâmons chez vous, non l'occupation de la puissance, mais l'usage que vous en avez fait. Respectez donc chez les écrivains le culte persévérant de la pensée; réprimez les excès, mais ne poussez pas l'impiété de votre ingratitude jusqu'à frapper au visage et au cœur la religion de l'intelligence.

Nous savons qu'aussitôt après le renversement de la restauration, l'école à laquelle appartient M. de Barante s'entêta dans cette conviction qu'il n'y avait plus lieu à écrire et à spéculer; que désormais il n'y avait plus qu'à recueillir les fruits de la victoire, et à placer sur le sol ébranlé l'autel du dieu Terme. Cette persuasion lui fit tenir pour suspects ceux qui ne la partageaient pas, et dans son amour-propre, l'école s'étonnait qu'on pût penser après elle et sans elle. Il semblait que la destinée des idées fût inféodée à sa fantaisie, à sa puissance, à sa capacité. — Oui, mon ami, c'est Racine qui a fait ma réputation, disait un tragédien à son flatteur. — Qu'entends-je? répondit le complaisant, dis donc que c'est toi qui as fait la réputation de Racine. — Dieu me pardonne, mais l'école dont nous parlons a été bien près de penser que ce n'étaient pas les idées qui avaient fait sa réputation, mais elle qui avait fait la réputation des idées.

C'est une singulière fatuité qui s'empare souvent des hommes que de borner à eux-mêmes le mouvement de l'esprit humain. Au lieu de se considérer comme des soldats utiles et passagers d'une cause immortelle, soldats qui peuvent et doivent être relevés par d'autres que des successeurs viendront remplacer à leur tour, ils se prennent pour des dieux, et veulent nous prouver qu'ils sont éternels, parce qu'ils restent immobiles. La vie sociale et humaine ne doit pas être enfermée dans cette vanité misérable. Elle est une vaste arène peuplée de guerriers et d'éclaireurs qui se passent les uns aux autres le flambeau de la vie et des idées : pris et repris par mille mains, l'éternel flambeau porte partout sa mobile lumière, et Dieu attend qu'au terme de sa course, l'humanité le rapporte plus ardent et plus pur sur l'autel de Vesta.

Éteignez dans notre patrie le flambeau des idées, et nous nous égorgeons dans les ténèbres. Dans notre France, les institutions ne sont ni antiques ni puissantes; nées d'hier, elles sont ou faibles ou défectueuses, ou déjà corrompues. Comment les fortifier, les corriger ou les régénérer, si ce n'est par la vertu de l'esprit humain, par le droit de la discussion et de la pensée?

Si le législateur avait voulu enchaîner aujourd'hui le droit d'examen et de discussion, le monde moderne aurait eu tort de secouer le joug des puissances du moyen-âge, tort de rire des

foudres du Vatican, d'avoir battu des mains aux violences de Luther, d'avoir cherché la raison et l'esprit des lois avec Montesquieu et Turgot. Grand Dieu! on a bâillonné la France, parce qu'un misérable a déshonoré l'humanité. Mais dites-nous donc quels sont ceux qui doivent davantage détester l'attentat, ceux qui, après le crime, gagnent la dictature, ou ceux qui trouvent la servitude?

Ce serait aussi avoir une étrange défiance de la force de la vérité que de confier son salut au silence. Mais l'esprit humain a toujours pour résultat final de ses débats, de ses luttes, et même de ses excès, le dégagement des principes simples et vrais. On discute, on s'échauffe, on s'égare : les sophismes abondent, les contre-sens ne sont pas rares : l'erreur peut briller, le mensonge avoir crédit, mais toutes ces apparences ne tiennent pas, et sur leur ruine la vérité vient s'établir. L'histoire, dans son essence, n'est autre chose que la supériorité du vrai sur le faux.

Les principes constitutifs de l'humanité ne peuvent périr, et c'est la discussion qui travaille à leur triomphe. Croirait-on par hasard protéger efficacement le droit de propriété en le mettant hors de tout débat? Mais nous maintenons que le droit de propriété en lui-même est assez fondé sur la nature des choses, pour soutenir tous les examens, pour essuyer le feu de tous les sophismes et de tous les argumens. Convoquez les représentans du génie national et humain, et nous affirmons que les extravagances du *babouvisme* ne tiendraient pas un quart d'heure devant les clartés de la raison et de la vérité.

Si le mariage peut et doit être perfectionné dans ses formes, peut-il être jamais ébranlé dans son fondement sacré? Craindra-t-on désormais de discuter la légitimité du divorce? Faudra-t-il enchaîner la pensée sur un problème et une institution d'où dépendent surtout le bonheur et la vertu de l'homme et du genre humain?

Sera-t-il défendu de remarquer que le serment de fidélité politique n'a plus aujourd'hui la même signification que dans les origines de la société moderne? Il semblerait plutôt que, dans une époque où le législateur paraît se défier du jury, dont la puissance était surtout fondée sur le serment fait en commun, *cojuratores*,

il doit être permis de relever la différence des temps et des institutions, eu égard au serment politique.

Avouons qu'une fois supprimée la discussion sur les principes et les idées de l'humanité, nous tombons dans un inextricable chaos. Voudriez-vous ravir à cette société la lumière et la parole? tentative impuissante! Cette société vous échapperait, elle respirerait malgré vous; en dépit de vos prescriptions, elle trouverait des issues à sa pensée; elle a besoin de lire, de juger et de raisonner; elle userait de tous ses efforts pour sauver la liberté de ses journaux, de ses romans et de son théâtre.

Le journal, le roman et le théâtre sont l'aliment nécessaire de l'intelligence française. Le journal est la tribune nomade et partout présente des temps modernes; la place publique et les rostres des anciens étaient immobiles; le journal est un tribun toujours vivant, toujours nouveau, venant heurter tous les jours à la porte de chaque citoyen qui tantôt l'applaudit, tantôt le blâme, mais toujours le reçoit. Nous ne disons plus en France: *Si le roi le savait!* mais nous disons : *Le journal le saura et le dira.* Et puis dans ces feuilles qui paraissent et meurent pour renaître, que de talent dépensé! que de verve! que de science populaire et profonde! Le journaliste a pour maître Pascal, Junius et Voltaire; toujours prêt, dispos et alerte, il est plus infatigable que l'orateur antique; il parle, il écrit à toute heure, au milieu des fatigues du jour, des veilles ardentes de la nuit. Laissez donc courir sa plume; elle est une des gloires de la France. Maintenez au talent sa liberté pour qu'il reste généreux et modéré : autrement vos persécutions lui enseigneraient l'art de dissimuler son fiel et sa colère avec une invincible perfidie.

Les fantaisies du législateur seraient impuissantes contre les véritables mœurs d'une nation. Le roman est devenu, comme le journal, une habitude de la société française, et comme le journal, il ne saurait vivre que de liberté. Vous représentez-vous Rousseau ou Goëthe gênés dans leur essor, contraints de tourner les difficultés et les périls contenus dans le texte d'une loi menaçante? Nos auteurs seront-ils moins libres aujourd'hui que l'auteur de *Werther*, et des *Affinités électives?* Après nous avoir ravi la faculté des théories et des utopies politiques, on nous retran-

cherait la liberté dans la vie privée, dans la peinture des mœurs, dans le développement des passions? Mais le roman, cette épopée individuelle, suivant la parole de Goëthe, a surtout pour objet et pour devoir de mettre en lumière les désirs et les douleurs de la société, ses rêves, ses fantaisies, jusqu'à ses pensées coupables. Pendant que l'histoire dans sa majesté ne prend de l'humanité que les grandes lignes et les grandes actions, et s'attache à peupler les fastes du monde de monumens et de statues d'une immortelle simplicité, le roman dépouille l'homme, le met à nu dans ses faiblesses, ses vices, ses erreurs; par sa franchise, il prépare l'œuvre future du législateur; en indiquant la plaie, il appelle le remède: il charme, il épouvante, il corrige. Littérature presque inconnue aux anciens, le roman tient à l'intimité de la vie moderne, et, s'insinuant dans les ames, il se fait le précurseur des innovations, des réformes et des lois.

Que de jeunes esprit s'enflamment aujourd'hui pour le théâtre! un instinct irrésistible les pousse à renouveler les représentations du passé et les scènes de la vie dans l'intérêt de l'avenir. L'art de jour en jour rompt tout pacte avec cet athéisme social qui voudrait faire de la muse divine une courtisane n'ayant pour but qu'un stérile plaisir. Notre siècle ne consentirait pas volontiers à se passer de l'originalité et de la gloire d'un théâtre qui lui appartienne, et il adresse à nos artistes les plus impérieuses provocations. Au surplus, où l'art dramatique a-t-il poussé de plus profondes racines que dans la patrie de Corneille et de Talma? Où a-t-il plus d'alimens que dans cette société si forte, si variée, si mobile, où tout est remué pour être fecondé? mais aussi, comment sans la liberté construire le drame, comment donner la vie? Aristophanes veut peindre la société d'Athènes, les femmes, la jeunesse, les démagogues : attachez un censeur à ses pas, l'homme le plus spirituel de l'Attique en devient le plus insignifiant et le plus froid. Désormais on administrera le rire et la gaieté de la France; on mesurera ses émotions; elle ne pourra s'apitoyer et s'épouvanter au théâtre que dans des proportions convenables, et le ministère rédigera le bulletin, non pas de nos victoires, mais de nos plaisirs.

Ce serait une triste entreprise du législateur que d'entrer en

lutte avec le mouvement intellectuel d'une société; il doit en être l'interprète, et non pas le contradicteur. Il y a malaise et péril pour une nation, quand les vivacités et les ardeurs du talent et du génie n'animent pas le corps même du gouvernement et de l'état, quand au contraire ils s'en éloignent avec dégoût et colère. Triste spectacle que le schisme de l'intelligence et du pouvoir! On verrait d'un côté les facultés jeunes et vigoureuses, la générosité des instincts et l'élévation des idées; de l'autre, on verrait des esprits fatigués, parvenus au mépris du grand et du vrai, ne faisant plus du gouvernement des nations qu'une affaire de police. Y aurait-il régularité dans l'économie sociale, si tout ce qui écrit, tout ce qui sent et qui pense, si le poète, l'artiste, le philosophe, se mettaient à prendre en pitié ceux qui manient la chose publique, et si ces derniers à leur tour commençaient à suspecter et à maudire l'art, les lettres et la philosophie?

Ce n'est pas ainsi que s'accomplirait l'harmonie nécessaire qui fait la prospérité des états; il faut au contraire que l'artiste respecte le législateur et que le législateur bénisse et admire l'artiste. L'état est le concert de tous les élémens sociaux : les idées doivent y vivre en paix avec les faits; aucune des parties du corps politique ne doit combattre l'autre; la science, la guerre, la législature, l'industrie, la justice, doivent être l'expression harmonique d'une même unité, l'état.

Non que dans la pratique sociale il soit inévitable d'appliquer les idées avec la rapidité fatale que l'esprit met à les concevoir. Ici la progression est nécessaire; la société est vivante, et le gouvernement l'exprime et la sert utilement, si d'époque en époque les idées élaborées par la raison générale, désirées et comprises par une intelligente majorité, passent aux affaires et dans les lois. Il y aura toujours dans la tête des théoriciens et des penseurs plus d'innovations, plus de conceptions hardies et tranchées que n'en saurait immédiatement réaliser le législateur; mais qu'au moins la théorie et la pratique ne se séparent pas par une opposition radicale; que la société ait toujours devant ses yeux un avenir possible qui transgresse, pour les améliorer, ses destinées officielles.

C'est pour ne s'être pas prêtés à cette mobilité progressive des

sociétés, que toujours les gouvernemens ont péri. Plusieurs des hommes politiques qui nous administrent aujourd'hui ont répété depuis quelque temps que les gouvernemens ont péri par les excès de leur propre principe. Nous ne saurions tomber d'accord sur ce point avec eux. Nous pensons que les gouvernemens périssent par l'égoïsme. Tout gouvernement, à moins d'avoir été imposé à une nation par l'étranger victorieux, est à sa naissance l'expression légitime et opportune de la société; autrement il ne serait pas. Aussi, comme il se sent suivi, soutenu par l'adhésion publique, il arrive à se préoccuper de ses mérites, de son excellence, et à se prendre pour son but à lui-même. Il oublie qu'il n'est qu'un ministère public institué au profit de tous; il se sépare de la société qui déplore ce schisme et en souffre; il se dresse des autels à lui-même; il s'égare dans son apothéose et son égoïsme.

Ce n'est donc pas pour avoir trop représenté leur principe, que les gouvernemens périssent, mais pour avoir cessé de le représenter. La restauration représentait l'accord du passé de la patrie avec son présent et son avenir en accordant au passé une priorité honorifique; elle a péri pour avoir voulu opprimer le présent et l'avenir au lieu de transiger avec eux. La révolution de 1830 a représenté dans sa pensée et dans son élan la supériorité du présent et de l'avenir sur le passé, sans rompre tout-à-fait avec lui. Elle était au contraire dans son génie une transition nécessaire et glorieuse aux nouvelles destinées du monde. Qu'est-elle devenue?

Nous ne voulons point ici déclamer; un homme d'état de la Grande-Bretagne a qualifié l'état de la France dans des termes qu'il suffit de reproduire : « La nation française est obligée de se soumettre à une tyrannie plus grande que celle qui pesait sur elle sous l'empire des anciennes lois du pays. Je crois pouvoir dire que les Français jouissent maintenant de moins de liberté que nous n'en avions nous-mêmes sous l'empire de nos anciennes lois et avec le régime mixte et pondéré sous lequel nous sommes appelés à vivre. » Il est vrai que sir Robert Peel, dans son discours aux électeurs de Tamworth, accuse de cette tyrannie nouvelle et légale, la démocratie; mais cette opinion est indépendante du fait même si énergiquement apprécié par l'habile orateur.

Ainsi, de l'aveu de tous, nous jouissons aujourd'hui de peu de liberté. Depuis cinq ans la cause démocratique est tombée de chute en chute à l'état que nous voyons. Des esprits courts et des cœurs timides en concluront qu'elle est mauvaise et qu'il faut la quitter. Des intelligences plus fermes et des ames plus dévouées penseront qu'il faut réparer les malheurs et les fautes, et ne désespérer ni de l'avenir du monde, ni de la dignité de l'homme et du genre humain.

La situation est décisive. Il s'agit de savoir, si, suivant la parole de Brutus, la vertu n'est qu'un mot, si tout ce que les hommes ont respecté jusqu'à présent, la liberté politique, la gloire de la patrie, la grandeur de la nature humaine, sont des mots vides, des sons trompeurs, des jouets misérables, si le peuple est un ilote éternel.

Comme nous croyons aux droits de la démocratie, nous croyons aussi à ses devoirs. Or, la démocratie, pas plus qu'aucune puissance du monde, ne saurait se soustraire aux conditions de la vie; elle ne peut se dispenser de la patience, de la modestie et de l'habileté. Ni la théocratie ni l'aristocratie ne sont arrivées à l'empire du premier bond; elles ont travaillé; elles ont attendu; elles ont duré sous l'épreuve des difficultés et des revers. Je veux réformer la Russie, et je ne peux pas me réformer moi-même! s'écriait Pierre dans la confusion de ses emportemens. Ce grand homme, moitié barbare, moitié civilisé et civilisateur, est l'image fidèle du peuple s'agitant dans une ignorance qui diminue tous les jours, et dans une grandeur qui cherche à s'établir et à se compléter.

Contemplons l'Angleterre. Là rien ne se précipite; rien n'est espéré avant le temps. Le peuple se résigne à des ajournemens, se discipline sous des chefs, se tait et parle à propos. Les chefs s'entendent et se soutiennent; l'un respecte l'autre dans son degré de popularité et dans sa situation politique. O'Connell ne dresse pas d'embûches à lord Russel. Là on ne se sépare pas pour des mots: là aussi on prend appui dans la légalité et la constitution pour réformer la constitution et la légalité; on sait se conduire enfin, car on ne sépare pas l'habileté du patriotisme.

Ici, en France, la presse même mutilée est notre premier refuge et notre meilleure sauvegarde; elle s'est proclamée reine du

monde; elle est aujourd'hui reine non pas détrônée, mais malheureuse, mais obligée de réparer ses revers: on va la juger à son tour, cette arbitre souveraine des choses. Les conjonctures sont grandes, la pensée et la presse doivent grandir avec elles. Sauvons-nous par l'élévation de nos idées, par le concert de nos efforts, par l'harmonie de nos ames; dérobons-nous aux coups de nos adversaires en planant au-dessus de leur tête. La presse a eu ses jours d'enivrement et d'orgueil: elle peut se créer un ascendant plus puissant encore par la modestie et la simplicité d'un courage que rien ne doit fléchir.

La situation est nouvelle, sachons y suffire: puisque la propriété intellectuelle est menacée dans toutes ses formes et ses degrés, c'est à ceux qui vivent de l'intelligence à se donner la main pour défendre à la fois leur pensée et leur vie. Plus de discordes, plus de jalousies envieuses, mais des bons offices, mais un zèle commun, mais des sentimens et des procédés fraternels. Faisons de la France un vaste atelier de travail où chacun trouve sa valeur et son mérite; c'est seulement avec les produits de l'esprit humain que nous pouvons acheter la liberté.

Et savez-vous qu'il y va de la réputation même de la France à la face du monde? L'Europe ne peut plus, ni nous reconnaître, ni nous comprendre; à ses yeux, nous sommes étranges et presque suspects. C'est aux générations fraîches et nouvelles qui vont paraître demain sur la scène des affaires et de la civilisation de relever le nom de la patrie et les espérances dont il ne faudrait pas déshabituer le monde. Pour cela, la nouveauté de la situation veut être reconnue avec franchise et cultivée avec fermeté.

Cinq ans nous séparent d'une révolution dont l'avénement fut nécessaire et dont le principe ne périra pas. Ces cinq années ont été remplies par un immense chaos de passions et de théories, de nobles efforts et d'excès coupables. Commençons aujourd'hui un lustre nouveau: apparemment nous ne sommes solidaires des fautes et des déportemens de personne; reprenons l'œuvre commune et compromise; écoutons enfin nos convictions et combattons au moins avec nos propres armes et nos propres idées.

La liberté démocratique que nous concevons ne peut être la conquête d'une émeute furibonde et hébétée, les émeutes n'ont

jamais eu d'autre résultat que de déconsidérer les révolutions. Les progrès de la liberté ne doivent pas être imposés par l'audace d'une minorité à la faiblesse de la majorité; ils doivent être le prix des efforts intelligens d'une majorité convaincue. Le peuple français n'est pas une plèbe immonde et lâche qui puisse être poussée sous le niveau d'une démagogie violente, mais une noble nation réclamant une liberté vraiment humaine et noblement plébéienne.

Pas plus que l'émeute, les conspirations n'ont jamais conquis la liberté. Les conspirations sont des fantaisies individuelles qui n'ont jamais rien fondé. César est plus puissant après sa mort que durant sa vie, et Cicéron se plaint amèrement à Atticus que les excès de la dictature fleurissent plus abondans et plus vénéneux sur le cadavre du dictateur; Bonaparte, entrant à l'Opéra après l'attentat de nivôse, avait trouvé sur son chemin la couronne d'empereur; l'assassinat politique donne l'immortalité à celui qu'il tue et la tyrannie à celui qu'il manque.

Conspirer c'est s'avouer inférieur à celui dont on menace la vie; c'est grandir son ennemi de toute la hauteur qui sépare l'assassin de l'honnête homme; c'est dénoncer au monde son impuissance à vaincre son adversaire, puisqu'on le tue. Que de fois la noblesse a voulu assassiner Richelieu! Le cardinal avait son génie; la noblesse, rien qu'une aveugle colère, et des épées qui descendaient à l'ignoble besogne d'un poignard. Eh! mes gentilshommes, luttez de génie avec le ministre qui vous dompte, mais n'assassinez pas, c'est stupide.

La liberté plébéienne n'accepte pas les services d'un bandit et d'un *bravo*; elle s'en détourne avec horreur. Comme elle s'appuyait au XIIe siècle sur les travaux d'une industrie naissante, elle s'appuie au XIXe sur les résultats déjà conquis et les efforts toujours incessans de la pensée. Qu'avons-nous donc à faire aujourd'hui?

Nous devons relever et maintenir la bannière des idées contre lesquelles est tentée une déplorable réaction. L'écrivain, l'artiste, qui ont quelque estime pour la science, pour l'art, pour eux-mêmes, doivent concourir à la défense de ce qui constitue la grandeur humaine et l'éclat de la civilisation nationale.

Il faut montrer pour le passé de la patrie, soit religieux, soit politique, une intelligence impartiale. Qu'il soit clair à tous que les défenseurs d'une démocratie intelligente ne veulent pas rompre violemment le fil des traditions et des temps, mais bien transformer les traditions et faire sortir des entrailles du passé, non pas un bâtard sans ancêtres, mais un avenir légitime et glorieux.

Il ne faut plus que les amis de la liberté séparent leur cause de celle des idées et de la science de l'Europe. Cette faute a été commise par quelques-uns: le temps est venu sans doute de la réparer et de n'y plus retomber: ce n'est pas par une haine sauvage des mérites et des pensées des autres nations que fructifiera sur notre propre sol l'émancipation sociale.

Nous ne devons pas non plus nous acharner sur des mots et sur des formes, et s'il était dans la langue politique un nom, un mot qui épouvantât les esprits sans les instruire, qui même ne représentât rien de positif, d'applicable et de possible, et qui ne pût plus servir que de frontispice à un édifice inconnu, dont l'avenir seul produira les architectes, nous dirions qu'il faut laisser ce mot dormir au milieu de traditions et de souvenirs dont la gloire énergique suffit à le défendre et à le conserver. Le peuple ne doit songer aujourd'hui à détrôner personne, mais à s'instruire et à s'élever lui-même.

Ainsi répondons à une situation nouvelle par de nouveaux efforts, par l'abandon des voies reconnues fausses, par le refus complet de toute solidarité avec le mal, par le concert et la bonne foi des efforts. N'incidentons pas sur les mots et ne nous embarrassons pas dans nos propres vanités comme des enfans et des rhéteurs. Parti démocratique, parti constitutionnel, parti social, parti de l'humanité, nous trouverons des noms pour nous désigner quand nous l'aurons mérité. Confions-nous pour ce baptême à la justice du monde.

LERMINIER.

DES PARTIS
ET DES ÉCOLES
DEPUIS 1830.

§. II.[1] — De la démocratie et de l'école républicaine.

Je vais marcher sur des charbons ardens, et livrer ma pensée aux commentaires de passions qui, pour l'accuser, feindront de ne pas la comprendre. L'on me reprochera, d'un côté, d'attaquer les personnes, si

(1) En acceptant les offres de collaboration que la direction de la *Revue des deux Mondes* m'a fait l'honneur de m'adresser, je ne pouvais ignorer que les opinions que j'aurais à y émettre sur les matières les plus graves et les plus délicates agitées de notre temps, sur la question religieuse surtout, devraient quelquefois se trouver en désaccord avec celles plus généralement énoncées dans ce recueil. Cet article en sera sans doute une preuve nouvelle. On voudra donc bien le recevoir comme une expression d'une opinion consciencieuse, mais toute personnelle, dont je ne décline pas plus la responsabilité que je ne voudrais la faire partager aux autres.

(*Note de l'auteur.*)

Voici plus d'un mois que nous retardons l'insertion du travail de M. de Carné; le moment ne nous paraissait pas opportun. Aujourd'hui, sans partager toutes les opinions de l'auteur, et sans décliner la part de responsabilité que nous pouvons prendre en publiant, nous n'hésitons pas à le faire. Les hommes de bonne foi doivent appeler la discussion libre et large, et non la supprimer.

(*N. du D.*)

je mets à nu les parties honteuses des doctrines; on m'imputera, de l'autre, des conséquences qui se seront fatalement rencontrées au bout de ma pensée, des prévisions que m'auront inspirées et les analogies historiques et la direction manifeste des idées du siècle. Peut-être s'étonnera-t-on que je signale, pour l'avenir, des écueils doublés sans doute en ce moment, mais vers lesquels le cours calme et constant du flot pousse plus infailliblement que des tempêtes passagères.

Ainsi sont faits les partis : ce qu'ils respectent le moins, c'est une pensée qui se place en dehors de leurs préoccupations exclusives, soit qu'elle en reste médiocrement touchée, ou qu'elle sache tout ce qu'il y a de transitoire dans des triomphes sans lendemain.

Que des prévisions trop complexes puissent être un tort dans la vie publique, c'est ce que je ne fais nulle difficulté de reconnaître. Je pense qu'une fois engagé dans les affaires, on se doit, par conscience, à une idée simple et précise, et qu'il n'est pas plus loisible à l'homme attaché à l'action politique, qu'au cultivateur qui laboure son champ, de s'égarer dans des spéculations hasardeuses et lointaines. Mais la vie littéraire se développe sur une plus large échelle, et se règle par d'autres principes; c'est ainsi, par exemple, que pour constater la situation des idées démocratiques et l'avenir probable de l'opinion républicaine en France, il faut peser les chances les plus diverses, et pressentir les conséquences, même les plus éloignées, d'un mouvement d'esprit qui n'a point encore commencé à se produire.

Il n'est pas de période dans l'histoire ancienne qui réveille des idées plus tristes et plus vulgaires que le triomphe de la démocratie. Alors paraissent les sophistes et les rhéteurs, les généraux imbécilles et les démagogues; la foi religieuse et sociale s'efface, les hautes traditions politiques s'obscurcissent, on dirait que l'ame de l'état se retire. Ces temps précèdent et amènent la barbarie et la conquête; les succès de la démocratie sont à la fois et le signal et la cause des catastrophes où les nationalités périssent.

Pour bien comprendre et la constance de cette loi, qu'on pourrait énoncer en formule générale dans le monde antique, et les motifs qui doivent faire espérer un avenir tout différent au monde moderne, arrivé à la même période de son existence, il faut rappeler sur quelles bases reposaient, dans l'ère antérieure au christianisme, l'état, la patrie et la religion.

Le panthéisme enveloppait, à bien dire, le monde antique tout entier, soit que l'homme s'abîmât dans l'immensité divine, comme en Orient, soit qu'il se taillât, comme en Grèce, des dieux à son image.

La religion n'y fut jamais plus distincte de l'état, que le créateur lui-même ne fut distinct de son œuvre. Si cette identification est moins sensible dans les écrivains chez lesquels nous étudions plus particulièrement les institutions des républiques grecques, c'est qu'ils appartiennent eux-mêmes à ces temps de la démocratie où le génie sacré de la patrie hellénique, éclipsé par les tumultueuses discussions de l'Agora et les subtiles disputes de l'Académie et du Portique, frayait les voies à Philippe de Macédoine, puis à la conquête romaine.

Aussi, lorsqu'on pénètre dans ces temps reculés, qu'une érudition divinatrice reconstruit aujourd'hui avec quelques débris et quelques textes, sous quel jour nouveau n'apparaît pas ce monde antérieur, que les idées démocratiques et rationalistes démolirent pièce à pièce, pendant une longue suite de siècles, avant de disparaître elles-mêmes au sein du naufrage qu'elles avaient provoqué!

Une unité mystique était, chez tous les peuples primitifs, la forme et le symbole de l'ordre social : elle en étreignait toutes les parties dans ses embrassemens féconds. C'est d'abord l'autel domestique, point central de la vie, que garde et protège le dieu du foyer. Autour de cette pierre fondamentale se groupe la famille, régie elle-même par une oicocratie sacrée. La phratrie est l'extension de la famille; le dème, l'extension de la phratrie; il occupe un territoire délimité selon les principes d'une géométrie divine, orienté comme le ciel qu'il représente, et dont il est la vivante image. Douze dèmes, douze phratries, douze villes, une amphictyonie pour réunir les membres mystérieux d'un même corps, telle était cette organisation cosmogonique dont on retrouve à peine quelques traces dans les siècles où se perdit le mot de la grande énigme.

Personne n'ignore que le Capitole fut la pierre angulaire de l'édifice éternel. Tous les peuples du Latium, de l'Italie et du monde durent gravir tour à tour ce roc escarpé, et se faire ouvrir, par la force, l'enceinte où siégeait le sénat, ce concile œcuménique des peuples, pour traduire par une idée chrétienne l'image païenne de Cicéron (1). Rome emprunta de la sombre Étrurie ce culte muet, dont les patriciens, prytanes du Latium, reçurent le dépôt en participant à la propriété de la terre sacrée, mesurée par les augures, et sur le plan de laquelle s'édifièrent plus tard ces colonies, lointaines images de la ville consacrée.

Comme en Grèce, la pierre du foyer est la base du droit italique : là vit la famille, où le Lare et le père, dieux de la vie et de la mort, offrent

(1) Curia... omnium terrarum arcem.

et reçoivent le sacrifice. La parole du père est loi pour la famille, celle des Quirites, qui participent au droit pontifical, est loi pour la cité; l'une et l'autre sont exprimées dans une forme sacramentelle et avec une énergie rhythmique; la ville elle-même est construite sur une base indestructible d'harmonie : *Martia Roma triplex.*

Le caractère religieux de cette *église militante* peut seul expliquer le génie rude et sombre du Romain. En ravageant le monde, en foulant aux pieds les lois de tous les peuples, en fermant son oreille et son cœur au cri de l'humanité, le légionnaire remplit une mission providentielle et fatale. Rome a des destinées écrites aux livres Sibyllins; il faut qu'elles s'accomplissent *per fas et nefas.* Les dieux sont complices du crime, le crime dès-lors est sanctifié.

Dans les sociétés antiques, il règne une confusion si complète et si constante entre les lois divines et les lois humaines, entre les magistrats et les dieux, que la cité politique n'est qu'un reflet, qu'une émanation extérieure de l'invisible cité, de telle sorte que les deux natures montant et s'abaissant constamment l'une vers l'autre, s'absorbent dans une indivisible unité.

On comprend que les idées démocratiques, en attaquant la constitution de l'état, ébranlaient dès-lors, dans l'antiquité, tous les fondemens de la foi religieuse, de même que les idées rationalistes, en mettant en question les doctrines de la cosmogonie sacrée, sapaient, par cela seul, toutes les bases de l'ordre social. Ce n'était pas indirectement que s'exerçait cette double action; elle était immédiate et forcée; le démocrate était nécessairement incrédule, le croyant seul restait patriote.

César en passant le Rubicon, en profanant l'*ager romanus* par la présence de son armée, péchait contre les dieux autant que contre la patrie; aussi César était-il le chef du parti démocratique et le premier entre les esprits forts; et Caton, qui le lui reproche si amèrement en plein sénat, est conséquent avec lui-même, en honorant les dieux au milieu de la corruption générale, et en mourant à Utique pour ne pas survivre à la liberté romaine.

Dans le premier de ces hommes s'incarnent les doctrines rationalistes et démocratiques de l'antiquité, dans l'autre se maintiennent, sous une forme héroïque, les vieilles maximes du patriotisme et de la religion. Entre eux, et en manière de juste-milieu, je placerai volontiers Cicéron, honnête citoyen et faible caractère, dominé par les préoccupations de sa vanité oratoire et de ses études philosophiques, docteur d'académie qui commente la nature des dieux plutôt qu'il n'y croit; homme politique, chez lequel l'amour-propre vient en aide aux convic-

tions pour lui donner une fermeté d'apparat, au milieu du relâchement des mœurs et des idées de son siècle.

Il serait curieux d'étudier l'histoire des républiques anciennes dans le double but de constater, pour ainsi dire un thermomètre à la main, comment la chaleur et la vie se retirent du corps social à mesure que les croyances religieuses sont mises en doute, et comment, d'un autre côté, la foi s'altère selon que l'émancipation plébéienne se développe, et que le sens primitif des institutions s'efface. On verrait en Grèce le génie des saintes lois d'Erecthée se matérialiser sous les réformes successives d'un Dracon, d'un Solon, d'un Clisthènes, d'un Périclès, jusqu'aux jours d'une démagogie furieuse et bavarde, dont le roi Philippe achète à volonté la colère ou le silence. A Rome, où le panthéisme des lois et des croyances se maintint au milieu même des victoires de la démocratie, sans doute parce que les prêtres de Vulsinies, appelés à consacrer l'asile naissant de Romulus, le forgèrent d'une trempe plus inflexible, le plébéien tremble au sein de son triomphe sur les vieilles divinités et sur les vieilles lois, et finit, tant ces idées s'enlacent invinciblement, par concentrer ce qui survit de cette double et mystique puissance, sur la tête d'un chef, successeur par plébiscite des Brutus, des Spurius, des Gracques, de Marius et de César : auguste et populaire empereur, qui ne versait que le sang patricien et dont la *plebs* embrassait les autels, qui recevait, vivant encore, les honneurs de l'apothéose ; prince et pontife, homme et dieu, monstre incompréhensible que réclament à la fois la terre, le ciel et l'enfer.

En considérant les temps actuels sous le reflet des temps historiques, certains esprits méditatifs et moroses ont pu donner une couleur spécieuse à des analogies menaçantes et à des pressentimens sinistres.

Il semble, en effet, au premier aperçu, que nous approchions de ces temps où le génie grec se noya dans le torrent de ses paroles redondantes et vénales, où Rome, émancipée du joug des sénateurs-pontifes, tomba sous celui du despotisme, régnant au nom de la souveraineté populaire qui l'avait élevé.

Napoléon, dieu du peuple et de l'armée, représentant glorieux de la démocratie triomphante, ne paraît pas loin de César. Partout les institutions politiques se matérialisent, et la société civile cesse de réfléchir cette harmonie qu'avait aussi conçue le moyen-âge, quoique d'une manière différente, entre le dogme chrétien et la puissance sociale. La force gouvernementale se resserre dans son action pendant que grandit en dehors, et au-dessus d'elle, un pouvoir irrésistible et nouveau. L'opinion devient reine du monde, et cette opinion, servie par la presse, devant

laquelle reculent les armées, est mobile, audacieuse, agressive. Les souvenirs des ancêtres ont perdu leur autorité, et la loi, œuvre d'un jour, doit rendre compte d'elle-même pour rencontrer obéissance. L'hérédité est moins un titre qu'un obstacle, et tout devient viager dans la fortune des familles et la destinée des empires. Le patriotisme, qui s'inspirait de traditions communes, s'efface sous l'influence d'idées générales et l'autorité de droits métaphysiques. La France donne le branle à ce grand mouvement, et l'Europe la suit haletante et essoufflée.

Qu'est-ce à dire? faut-il conclure que les temps approchent et que la civilisation moderne touche à son heure suprême? Vient-il des quatre vents du ciel des nuées de barbares pour enterrer le cadavre et partager ses dépouilles?

Plusieurs esprits le pensent, et même de grands esprits. Quant à nous, nous croyons d'une foi forte et ferme, que c'est là une conséquence fausse tirée d'analogies inexactes et de faits mal observés.

En étudiant l'avenir des nations modernes, un grand fait se présente, qui, les séparant de toutes celles de l'antiquité, leur assure d'autres destinées. Ce fait constitutif, qui fut pour elles l'élément de tous progrès, qui suscite aujourd'hui, par le développement de ses doctrines d'égalité fraternelle et de dignité morale, le noble instinct de la liberté politique, ce fait, c'est le christianisme, lequel n'est pas une phase transitoire de l'esprit humain, mais sa forme vraiment plastique. Dans le christianisme seul gît aujourd'hui l'avenir des nations, que le rationalisme vouerait infailliblement à la barbarie s'il lui était donné d'étouffer le germe fécondant sous l'égoïsme de sa pompeuse parole et la vaniteuse inanité de sa pensée.

Si le rationalisme, de toutes les données philosophiques la plus fausse et la plus aride, ne succombait sous l'énergie d'une idée plus vitale, il ferait de nouveau recommencer à l'humanité la période qu'elle a si tristement parcourue. Les doctrines chrétiennes seules peuvent préparer d'autres destinées à la démocratie, en fixant ce tourbillon, en implantant dans les ames un principe de dévouement, c'est-à-dire de foi. Une mission nouvelle est aussi réservée au génie démocratique; il fera traverser au christianisme lui-même une épreuve qu'aucune des religions antiques n'eût supportée sans se dissoudre.

Nous assistons, en effet, à un spectacle tout nouveau sous le ciel. Pour la première fois dans le monde, les institutions politiques se séparent de l'autorité religieuse, sans que les fondemens de celle-ci soient ébranlés; la démocratie se réalise dans les institutions et dans les mœurs, elle règle tout, depuis la transmission du pouvoir, dans l'ordre politi-

que, jusqu'au système des successions dans l'ordre civil; et, pour la première fois aussi, la religion, immobile au milieu de ces bouleversemens, les voit s'accomplir sans douter d'elle-même, sans se sentir liée au sort de la société qui s'écroule.

C'est que l'Évangile a, le premier, doté le monde de la notion claire et distincte des deux puissances, en même temps qu'il a nettement séparé la terre du ciel et Dieu de la nature. Il n'a pas détruit sans doute la divine harmonie par laquelle s'unit au créateur la terre qui raconte sa gloire aussi éloquemment que le ciel; il l'a rendue, au contraire, plus éclatante et plus lyrique, mais il a proclamé la dualité du Dieu pur esprit et de la matière créée : vérité que l'homme ne peut porter sans obscurcissement en dehors de la foi chrétienne; il a dès-lors conçu et réalisé cette auguste notion de l'église, société des intelligences où l'ame se nourrit de vérités immuables, pendant que les sociétés politiques sont soumises à des expérimentations journalières.

La perfectibilité humaine par l'industrie, par le développement illimité des forces individuelles et la concurrence de toutes les facultés, se concilie, pour les peuples chrétiens et pour eux seuls, avec la fixité du dogme, immuable par son essence comme l'être dont il est à la fois l'expression et la règle : situation complètement différente de toutes celles qui se présentaient avant l'établissement de l'église, et qui ouvre aux nations modernes un nouvel et immense horizon.

L'école de M. de Maistre et de M. de Bonald, pour être restée dans ses gloses philosophiques sous l'influence en quelque sorte matérialisante de la loi ancienne, et dans ses combinaisons sociales, sous la préoccupation trop exclusive des institutions polythéistes, me semble s'être écartée de l'idée vraiment universelle et catholique, qui accepte, sans s'en préoccuper, et les conditions les plus diverses et les formes les plus mobiles.

La sublime conception d'une église qui vit dans le temps sans en dépendre, permet désormais aux peuples d'appliquer, sans une impiété sacrilége, cette politique expérimentale et tout humaine que propage l'esprit démocratique. Mais cette matérialisation du pouvoir n'est sans danger que là où les cœurs se nourrissent des mêmes croyances, où les esprits sont ralliés dans une même foi. Deux mille ans écoulés depuis la chute des républiques antiques n'ont pas rendu l'homme moins égoïste, ne lui ont pas donné de son origine, de ses destinées et de ses devoirs, des notions plus lumineuses; une haute civilisation a excité plutôt qu'elle ne les a amorties, toutes ses concupiscences natives; et des crimes *peut-être inconnus aux enfers* viennent chaque

jour accuser en face cette civilisation orgueilleuse qui les suggère et les rend possibles.

Otez la foi religieuse, et le rationalisme démocratique reparaîtra tel qu'il fut aux beaux jours de la corruption grecque et romaine, avec ses déclamations et ses cupidités, ses bassesses et ses violences. Supposez, au contraire, l'idée religieuse puissante et générale, et vous pourrez admettre alors des applications toutes nouvelles d'un élément qui semble destiné à exercer sur l'Europe moderne une influence analogue à celle du principe organique qui, du IXe au XVe siècle, la jeta et la contint dans le moule de la hiérarchie féodale.

Dans l'Amérique du Nord, où la souveraineté populaire n'est pas seulement une doctrine métaphysique, mais un fait passé dans les moindres détails de la législation et des mœurs, le christianisme est un fait tout aussi universel, tout aussi impérieux, tout aussi en dehors de discussion et d'atteinte, même verbale. C'est pour cela que ce pays, étranger aux hautes investigations de la pensée, mais qui a hérité de ses ancêtres un sens droit et une ame profondément religieuse, a poussé tout naturellement et sans effort, à ses dernières conséquences pratiques, une doctrine dont aucune des républiques de l'antiquité n'eût essayé l'application sans périr, puisque, pour la tenter, il fallait renier en même temps les ancêtres et les dieux, attaquer l'église et l'état, alors indissolublement unis, se proclamer à la fois factieux et sacrilége. L'Amérique est devenue la plus démocratique des nations, parce qu'à tout prendre, et malgré des dissidences de sectes qui ne servent qu'à y exalter la foi religieuse, bien loin de l'affaiblir, elle est peut-être la nation la plus universellement chrétienne de l'univers.

On trouvera, je pense, dans ces considérations, dont l'utilité pratique a pu n'être pas d'abord comprise, la seule explication satisfaisante d'un fait qui se développe en ce moment sous nos yeux.

On ne saurait nier que, tandis que les intérêts et les idées se démocratisent de plus en plus, l'école qui prétend amener la France aux conséquences pratiques de la démocratie ne perde chaque jour en force et en influence, et que les républicains ne reculent, malgré le vent qui souffle de toutes parts les doctrines démocratiques.

Cela tient, si je ne me trompe, à ce que l'école qui, depuis 1830, s'est emparée du thème de la république, est anti-chrétienne par essence, c'est-à-dire anti-sociale; cela vient de ce que le pays, tout démocratiques que soient ses penchans, toute voltairienne même que puisse être encore la masse de ses idées, comprend instinctivement que ce régime, appliqué sans le contrepoids des croyances religieuses,

conduirait promptement l'Europe au terme fatal de sa fortune. On ne redoute plus l'invasion des barbares; mais on sait que les jacobins valent bien les Huns, et que pour se jeter sur nos palais et sur nos temples, ils n'ont pas à traverser les Palus-Méotides.

Il y aurait quelque niaiserie à croire qu'entre les deux écoles qui se partagent aujourd'hui la démocratie française, c'est-à-dire la presque totalité de la nation, il n'y ait réellement qu'une question de royauté constitutionnelle ou de république, c'est-à-dire la différence d'une liste civile de douze millions à un traitement de quatre cent mille francs. Fort heureusement pour la cause monarchique que la dissidence est plus profonde; elle tient aux bases des doctrines philosophiques beaucoup plus qu'à des théories politiques sur lesquelles les deux partis ne seraient nullement éloignés de s'accorder, si elles étaient seules en cause.

Je ne vois pas trop, en fait de maximes politiques, quelle opposition capitale il y aurait à signaler entre *le National* et *le Constitutionnel*. Tous deux ne comprennent-ils pas de la même manière et l'origine de la souveraineté et l'organisation de la société civile, tous deux n'éprouvent-ils pas le même repoussement contre les idées aristocratiques, et ne sont-ils pas en égale méfiance contre le pouvoir? L'opinion constitutionnelle, aussi bien que l'opinion républicaine, date sa vie politique de l'émancipation révolutionnaire de 89; pour ces deux écoles, les antiques maximes sont sans autorité, et l'utilité pratique, constatée par l'assentiment du plus grand nombre, est la seule base et la seule règle du droit. Ajoutons que les mœurs de l'une ne sont pas, au fond, plus monarchiques que celles de l'autre; elle ne parle qu'en grimaçant la langue royaliste; et quiconque a tâté le pouls à la bourgeoisie ne peut ignorer qu'elle est aujourd'hui monarchique par peur des républicains beaucoup plus que par sa foi dans l'excellence de la royauté.

Et cependant, malgré des affinités secrètes, qui se révéleraient plus manifestes encore si la sécurité matérielle permettait aux esprits de suivre leur pente, l'opinion bourgeoise s'est mise en guerre contre l'opinion républicaine sa sœur, elle l'a vaincue en avril et en juin; elle l'a maudite au 28 juillet 1835, et la république ne peut plus aujourd'hui montrer ses insignes au sein de la ville la plus démocratique de l'Europe.

D'où vient cette haine pour les hommes alors qu'on est si près de leurs doctrines, d'où vient qu'un abîme sépare les partisans de la monarchie élective de ceux d'une présidence? La réponse devient facile.

La classe moyenne ne repousserait pas la république, si elle pouvait n'être qu'une théorie gouvernementale, si elle ne devait consacrer que

la cessation de l'hérédité au profit du principe électif, dont ses principaux organes réclament l'extension constante; mais elle la combat avec toute l'énergie de l'esprit de conservation, parce que cette forme politique a été présentée comme conséquence et couronnement d'un vaste système philosophique qui ne saurait prévaloir sans compromettre le sort de la civilisation moderne, telle que le christianisme l'a faite et qu'il la maintient.

Je réclame ici le droit d'exposer sans réticence ma pensée tout entière : je le puis faire avec d'autant plus de liberté qu'elle n'aura rien d'offensant pour les hommes de cœur et de conviction que les incertitudes du présent, celles plus grandes encore de l'avenir, ont engagés dans des voies hasardeuses. Je sais tout ce qu'il s'est dépensé de force et de dévouement dans des projets sans issues, tout ce qu'on a pu mettre de sincérité dans la poursuite d'espérances dont le cours naturel des choses semblait devoir entraîner une réalisation facile.

Il y aurait de l'injustice à abuser, contre l'école républicaine, des espérances et des cupidités brutales qui se sont attachées au triomphe de cette cause. Il existe, chez tous les peuples vieillis, une lie de la civilisation qu'on pourrait définir le résidu de tous ses vices. Au centre de tous les grands empires, affluent, comme dans une sentine (1), ces hommes incapables de créer ou de relever laborieusement l'édifice de leur fortune, et qui attendent d'un crime heureux ce qu'ils n'osent demander ni à leur patience, ni même à leur courage. Là cuvent les basses jalousies, les convoitises rendues plus ardentes par leur contact avec toutes les jouissances de la vie sociale. Ce *tantalisme* est plus universel encore quand de prodigieuses fortunes ont laissé après elles de longs ébranlemens, et semblent convier à l'audace de tout entreprendre une génération qui a perdu et la naïveté des mœurs et la résignation que suggèrent les espérances religieuses. De pareils hommes n'ont pas manqué à la cause républicaine; ils lui ont fait assez de mal pour qu'elle ait au moins le droit de les désavouer. Ce n'est donc pas des vices de tels êtres que nous nous prévaudrons contre elle; ce sont les doctrines même de ses sages qu'il s'agit d'apprécier.

(1) Semper in civitate, quibus opes nullæ sunt, bonis invident, malos extollunt, vetera odere, nova exoptant; odio suarum rerum mutare omnia student; turba atquè seditionibus, sine curâ aluntur, quoniam egestas facilè habetur sine damno... Primum omnium, qui ubiquè atque petulanciâ maxumè præstabant, item alii, per dedecora, patrimoniis amissis, postremò omnes quos flagitium aut facinus domo expulerat, hi, Romam, sicut in sentinam confluxerant. (Salluste, Catil., c. 37.)

Or, il faut le dire, que donne en dernier résultat cette analyse, si ce n'est un mélange incohérent et confus de souvenirs classiques et d'idées encyclopédiques, de sentimens faux et de croyances négatives? Le stoïcisme qui s'agitait dans les convulsions de la Grèce asservie, qui poussait Cléomènes à verser le sang des éphores pour rétablir les lois de Lycurgue que Sparte ne comprenait plus, ce sauvage génie dont on a fait des deux Brutus une sorte de personnification dramatique, s'associe étroitement, au sein du républicanisme actuel, aux doctrines spéculatives du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

Le livre de Condorcet est l'évangile de ce parti, qui aspire à la perfectibilité, non par le travail de l'homme sur lui-même et le commerce de sa pensée avec une pensée plus haute, mais par le jeu mieux combiné des institutions, une répartition plus égale des forces et des jouissances physiques, par un immense et libre développement de l'activité humaine.

Dans cette doctrine, l'homme n'est qu'un animal à dix doigts : tous les efforts de ses publicistes, aussi bien que de ses moralistes, tendent à faire fonctionner le mieux possible cet être qui n'a d'avenir que sur la terre. On y respire comme une constante apothéose du corps et de la matière : celle-ci n'est même plus recouverte de ce léger vernis de spiritualisme que savaient si bien appliquer les disciples de Saint-Simon; elle se présente seulement dissimulée sous le pédantesque appareil de formules scientifiques. La physique et la chimie, qui augmentent la masse des jouissances et des forces matérielles, forment, au fond, toute la philosophie de cette école. Ses docteurs jettent aux peuples et aux rois, en manière d'apophthegmes, des lieux communs insolemment drapés; quelques-uns affectent les mœurs simples et naïves, calquent les manières de Gros-Jean et le langage du bonhomme Richard; puis, par une contradiction où éclate le décousu de ces idées, plutôt juxtaposées que fondues, on s'exalte jusqu'au délire pour la plus vulgaire et la moins enivrante des doctrines. Et comme si, jusque dans ses plus déplorables aberrations, l'ame humaine ne pouvait faire divorce avec la foi, on se crée une idole qui peut tout commander, même le crime.

On se dit le plus libre des êtres, le plus doux des hommes; mais si le peuple descend sur la place publique et verse le sang, on se déclare prêt à le suivre, car le sang versé par sa main est sacré, comme celui de la victime qui tombe à l'autel sous le fer du sacrificateur!

Il se fait ainsi, dans de jeunes têtes, une épouvantable confusion : le bien devient mal, la vertu devient crime; le 21 janvier est un jour

de glorieuse mémoire, et le 9 thermidor un jour néfaste. A des statues pétries de fange et de sang, à des hommes qui, s'ils ont sauvé la France, l'ont marquée au front d'un signe indélébile, on fait ouvrir le Panthéon par la patrie reconnaissante! le Panthéon, marbre doré, temple sans dieu, tombeau sans immortalité, pompeux et froid symbole de ce culte du néant qui n'est plus dangereux depuis qu'il se professe au grand jour devant la France et sous le ciel.

Lorsqu'on médite les souvenirs dont ce mot de *république* vient assaillir et comme étouffer l'ame, on est porté à se demander si la constante et terrible loi de solidarité qui pèse sur les nations, sur les familles et sur tous les hommes, ne s'appliquerait pas aux idées elles-mêmes. C'est alors que, malgré le cours évident des choses et des opinions contemporaines, on se prend à douter de l'avenir, et qu'on rejette, comme à toujours condamnée, une idée qu'il semble impossible de purifier de tant de souillures.

Le parti conventionnel ne s'est pas fait moins d'illusions sur ses forces matérielles que sur la portée de ses doctrines. Il n'a pas compris que la démocratie, telle qu'il l'entend, c'est-à-dire la classe des manœuvriers, vit par son association même avec la bourgeoisie qui commande et solde le travail, et qu'elle n'est pas assez compacte pour avoir des intérêts vraiment distincts et pour les faire prévaloir.

Lorsqu'en 1832, certains hommes poussaient à une insurrection de la Vendée dans l'intérêt légitimiste, ils rêvaient des paysans étrangers aux idées comme aux intérêts des villes. Une prompte expérience leur prouva que l'esprit de bourgeoisie, c'est-à-dire d'industrie et de propriété, avait pénétré la chaumière du laboureur, et qu'il n'y a pas plus aujourd'hui de paysans en politique, que de bergers en poésie. Les meneurs de Lyon et de Paris se sont laissé aller à une erreur analogue; ils n'ont pas su voir que, même au sein de nos plus grands centres industriels, l'ouvrier et le fabricant, le pauvre et le riche, sont dans une dépendance réciproque et constante.

Une résistance, tant soit peu longue, doit inévitablement amener à crier merci des ouvriers engagés dans une insurrection démagogique; car ils n'y sont guère entraînés que par le manque de travail et de pain, et la victoire, loin de leur en assurer, leur en enlève. Force serait donc de passer vite au pillage et à l'assassinat; mais si l'on jette ainsi quelques jours la terreur dans une grande cité, on ne fait pas une révolution : tout au contraire, on la rend impossible, car on arme contre soi, non plus des opinions, mais des intérêts.

Nulle analogie à établir, ainsi que le clubisme a paru le croire,

entre la situation des esclaves dans l'antiquité, et la classe qu'il flétrit du nom païen de prolétaire. Dans les guerres des esclaves, Rome avait à combattre une population fort supérieure à celle de ses citoyens, population établie presque seule dans certains cantons agricoles de l'Italie et de la Sicile; elle devait de plus redouter, au milieu de sa domination toujours menacée, qu'une guerre d'esclaves ne dégénérât promptement en guerre sociale, et que la voix d'un Spartacus ne proclamât la liberté du monde. Il faut toute la pénétration historique de nos Brutus de carrefour pour comparer une situation si artificielle et si terrible à celle d'un peuple qui, sur trente millions d'hommes, compte huit millions de petits propriétaires, et chez lequel l'aristocratie du capitaliste est protégée par la démocratie chaque jour croissante des caisses d'épargnes.

Une école, qui se prétendait américaine, s'éleva dans l'origine au sein du parti républicain, en dissidence de principes avec l'école conventionnelle. Celle-là semblait devoir ébranler vite la monarchie nouvelle, dont la position rappelait à tous les esprits celle des Turcs campés sur le Bosphore, qui s'y maintiennent moins par leur propre force que par la crainte qu'inspirent leurs successeurs. Que si ses écrivains eussent été assez maîtres de leur public pour laisser de côté les lieux communs philosophiques et révolutionnaires, les admirations peu judicieuses, s'ils s'étaient bornés à soutenir des thèses économiques et industrielles, et, placés au centre des classes moyennes, à exploiter, au profit du principe électif, les fautes inséparables d'une position si critique, il est probable qu'ils auraient porté à la royauté mal assise des coups plus prompts et plus sûrs que les attaques victorieusement repoussées à Lyon et au cloître Saint-Méry. Mais cette école se croyait américaine sans l'être; car, en étudiant les institutions de ce pays, elle fit abstraction des mœurs qui en sont l'ame; elle avait tous les instincts de notre libéralisme voltairien, toutes les ambitions de notre esprit militaire.

Lorsqu'elle ne prit point part à d'ignobles attaques contre le culte de l'immense majorité nationale, elle affecta une indifférence, dont la manifestation seule enlèverait à un citoyen de l'Union toute autorité politique, toute considération privée. Enfin, par une contradiction qui prouvait combien les idées américaines avaient peu profondément pénétré, on prétendit enter des institutions essentiellement pacifiques sur un système de guerre et de propagande à main armée. La nature bonapartiste perça vite; on fit de la stratégie au lieu d'économie politique; on dressa des plans de campagne au lieu de combiner

des lois électorales et de nouvelles libertés municipales : on cessa de regarder Lafayette pour se coiffer du chapeau de Napoléon.

C'est par ses instincts de guerre que l'école américaine a perdu vite sa physionomie, et s'est confondue dans toutes les circonstances graves avec l'école conventionnelle, ou du moins s'est effacée derrière elle. Je sais qu'il peut être fort louable de ne pas désavouer dans le danger ceux qui combattent un commun adversaire ; cette conduite est digne de gens de cœur et les honore, mais elle n'en fait pas moins reculer les affaires, car tout ce qu'il y a de plus dangereux pour les partis, comme pour les individus, c'est une solidarité dont ils ne se relèvent pas.

La seule époque de notre révolution où la réforme sociale ait été conçue d'une manière tant soit peu américaine, où l'on ait tenté de l'opérer par la seule puissance du droit, c'est, il faut le dire, sous la Constituante. L'Assemblée Nationale fut véritablement pacifique; elle se préoccupait moins de l'Europe que de l'excellence de son œuvre ; mais bientôt vinrent Brissot et les Girondins, qui sont les véritables fondateurs de l'école démocratico-militaire du *National.*

Cette disposition guerrière et conquérante, commune aux fractions diverses de ce parti, a, plus que toute autre chose, assuré l'éclatante victoire du pouvoir. Le maintien de la paix a été, depuis 1830, et la base du système politique et le principe même de sa force ; car cette idée concorde autant avec le cours providentiel de la civilisation du monde qu'avec les intérêts vitaux de la France. Il n'y a pas plus de système à combattre l'émeute dans les rues qu'à résister à un bandit qui vous assaillit ; mais chercher pour les questions les plus ardues une solution pacifique, substituer une influence morale au propagandisme de la force, savoir circonscrire la sphère de son action pour être en droit de l'y exercer plus puissante, c'est là une idée discutable sans doute, mais que je crois, pour mon compte, conforme à l'esprit du siècle, idée qui honore le pouvoir qui l'a conçue et poursuivie au milieu des plus terribles épreuves.

Quelques nuances qui aient pu séparer les deux écoles républicaines, il est certain qu'en ce moment elles sont, à bien dire, confondues aux yeux du pays. Ce fut l'habileté, et en même temps le bonheur du pouvoir, d'opérer cette confusion. Ainsi, sous la restauration, fit l'opposition de quinze ans, en confondant dans une réprobation commune les gens à doctrines de la droite et les gens d'affaires du centre droit ; hommes très dissemblables de leur nature, mais également solidaires par honneur et par affinité, non par caractère et par conviction.

Il n'y a donc plus debout devant la France qu'un seul parti répu-

blicain, comme sous la restauration il n'y avait qu'une seule école de droite. Les classes moyennes qui ont brisé celle-ci, auront également raison de celui-là. Il semble que ce soit aujourd'hui prophétiser à coup sûr que d'annoncer sa dislocation, au moins temporaire. Quelle entreprise oserait en ce moment tenter ce parti, soit par la force, soit par les voies légales, lui, devenu un embarras pour le pouvoir après l'avoir fait trembler, et qu'il est plus difficile de garder sous les verroux que de vaincre ?

Toutefois, que le gouvernement ne s'abuse pas sur les motifs qui ont amené la dissolution d'un parti dont l'état-major s'enfuit par le soupirail d'une cave après avoir rêvé la conquête de la France et la domination du monde. Ce ne sont ni ses soldats, ni ses réquisitoires, qui ont fait reculer la république ; elle seule s'est suicidée en étalant ses dogmes au grand jour. Son plus redoutable ennemi a été la presse, non la presse subventionnée qu'on lit peu, mais la presse républicaine qu'on a lue davantage et qui a fait peur. C'est par la presse que la république a révélé au pays sa philosophie, laquelle a fait si violemment rétrograder sa politique. J'ajouterai que si le pouvoir n'avait reculé devant l'inconvénient de laisser discuter son principe, inconvénient qui me toucherait davantage si je connaissais un moyen de l'éviter, s'il avait cru pouvoir ouvrir l'enceinte de la pairie aux conseils officiels de la république, l'incohérence de leurs pensées, la boursouflure de leurs paroles, eussent infailliblement prolongé le bail du pays avec la monarchie.

En ce moment surtout, où de graves résolutions s'agitent, il est bon de répéter cette maxime, que l'erreur s'épuise plutôt qu'elle ne se laisse vaincre. Je ne sais s'il est donné aux pouvoirs de la terre d'empêcher l'introduction d'une idée fausse dans le monde ; mais ce que je ne peux ignorer, car cet enseignement est écrit à toutes les pages de l'histoire, c'est qu'un faux principe introduit dans les intelligences ne périt plus que par ses conséquences même. Bossuet et à plus forte raison la censure se fussent brisés contre le XVIIIe siècle ; pour le tuer, il fallait 93. Les procès de la presse n'avanceront pas d'un jour l'anéantissement des factions, et l'infernale machine du boulevard du Temple a rallié plus de convictions autour du trône, qu'une injuste polémique n'en avait séparé depuis cinq ans. La liberté, la licence même, ont été pour le pouvoir autant une force qu'un obstacle, et la pensée qui le dirige ne peut l'avoir oublié. Quand les gouvernemens ont trouvé quelque force, ils succombent presque toujours à la tentation d'en abuser contre ceux-là même dont les excès la leur assurent. Ils restent

alors pour un instant maîtres du champ de bataille, et entonnent l'hymne du triomphe la veille du jour où la réaction commence.

Les républicains ont tué la république. Ils n'ont désormais à rendre à leur cause qu'un suprême et dernier service, c'est de se dévouer pour elle, non en se jetant tête baissée sur les baïonnettes ennemies, mais en rentrant dans l'obscurité de la vie privée, en redevenant médecins, savans, industriels, de malencontreux tribuns qu'ils ont été.

Du moment où ces hommes auront cessé d'occuper la scène et de soulever dans le pays d'invincibles répugnances, une péripétie nouvelle commencera dans l'ordre politique, et je ne sais jusqu'à quel point les partisans de la royauté constitutionnelle peuvent, sans imprudence, désirer la fin d'une lutte durant laquelle la monarchie trouve au moins dans les instincts moraux et conservateurs du pays le seul contrepoids à l'action incessante des idées démocratiques. On n'a plus à redouter aujourd'hui la république venant s'imposer dogmatiquement à la France avec son fanatisme et ses hautaines formules. Celle-là est inscrite, à côté du saint-simonisme, son frère, dans l'immense catalogue des folies humaines; la civilisation lui a pour jamais passé sur le corps; mais on en doit craindre davantage le progrès des idées républicaines par l'affaiblissement manifeste des idées monarchiques, progrès retardé par les dangers dont d'horribles passions menacent l'ordre social, et qu'une situation moins agitée rendrait sans doute plus rapide. Tout pouvoir, par le fait seul de sa durée, suscite une masse de résistances dont l'effet peut être calculé avec une sorte de rigueur mathématique : vers quel point inclinent ces résistances inévitables? Là gît tout le secret de l'avenir.

Si, à mesure que l'école républicaine perdait du terrain, on avait vu refleurir les croyances monarchiques, on pourrait, avec quelque vraisemblance, attendre de l'opinion un mouvement analogue à celui qui, après la sanglante anarchie de la terreur et l'anarchie impotente du directoire, prépara la forte constitution de l'an VIII; il serait même loisible de penser, avec les journaux de la droite, que le vent souffle à une restauration de leur système, peut-être de leur principe. Mais lorsqu'on voit l'opinion bourgeoise, toute disposée qu'elle soit, dans les circonstances critiques, à prêter à l'autorité l'appui de la force matérielle, rester impassible devant l'émotion des feuilles ministérielles prêchant chaque matin l'ordre moral et le retour à l'équilibre constitutionnel; quand on voit l'opinion légitimiste elle-même répudier ses traditions et ses dogmes pour prendre des allures démocratiques, comment ne pas penser que, derrière les théories constitutionnelles, il est

des idées fortes et vivantes, vers lesquelles incline, sans en avoir la conscience, l'esprit même des classes moyennes ?

Il est certain que les républicains sont morts : il ne l'est point que la république ne puisse pas surgir un jour de leur tombe. On peut affirmer qu'elle ne sortira désormais ni du *Réformateur*, ni du *National*. On n'affirmerait pas sans témérité qu'elle ne sortira point à la longue du *Constitutionnel*, du *Temps*, du *Messager*, du *Courrier Français*, du *Bon Sens*, organes des opinions centrales, qui, par des nuances graduées, descendent à une opposition qu'il y aurait par trop de bonhomie à dire purement constitutionnelle.

La monarchie a désormais moins à craindre les clubs que les boutiques; elle doit moins redouter l'émeute que la sécurité au sein de laquelle couvent les révolutions. Dans un temps comme le nôtre, il n'y a, pour réussir, que les révolutions insensibles, parce qu'elles ne semblent pas des révolutions. Ainsi se fit en quinze années celle de 1830, à laquelle la bourgeoisie donna la main, quoique la veille encore elle protestât, non sans sincérité, de son horreur pour les perturbations politiques. Je suis moins touché des dangers patens de la monarchie actuelle que de l'entraînement général des esprits et des choses. La royauté doit moins redouter, à mon avis, les assauts, même le poignard de ses ennemis, que les défections de ses défenseurs. La force armée et l'exécration du pays peuvent protéger contre l'un de ces périls; je cherche en vain un moyen de prévenir l'autre.

Cette puissance, à bien dire, négative du principe républicain, devenu instrument d'opposition et thème d'économie, ne s'exercera que sous condition de reprendre ces allures de comédie dont la presse quotidienne est coutumière. La monarchie de 1830 deviendra assez forte pour imposer l'hypocrisie à ses adversaires; le sentiment du pays les ramènera, plus sûrement encore que des lois pénales, à une sorte de diapason constitutionnel. Mais, comme dans l'histoire de l'esprit humain, un mouvement critique se développe au sein même d'une époque organique, et simultanément avec elle, de même aussi l'on voit, au milieu des victoires du pouvoir, s'accumuler les germes d'une opposition redoutable. Des thèses, aujourd'hui sans retentissement, en trouveront, sous peu d'années, dans le pays, et jusqu'au sein des chambres. Après l'expédition d'Espagne, et ces élections faites, comme un *Te Deum*, au bruit du canon du *Trocadero*, M. de Villèle et ses amis ne prévoyaient pas le mouvement électoral de 1827, et la chambre qu'il produisit soupçonnait moins encore qu'elle sanctionnerait la révo-

lution de 1830. Il y a dans ce seul fait bien des dangers et bien des enseignemens; et c'est en ce moment surtout qu'il faut les rappeler.

Ici se présente une grave et dernière question que les prévisions de l'avenir imposent l'obligation d'aborder.

Si les idées républicaines ont succombé comme théories anti-chrétiennes et anti-sociales, pourraient-elles se transformer en s'immisçant aux intérêts moraux et pacifiques de la bourgeoisie, au point de s'appliquer un jour en France sous une forme régulière et permanente? problème que nous chercherons à bien poser plutôt qu'à résoudre.

Disons d'abord qu'il y a des motifs trop solides à faire valoir contre la possibilité de cette application, pour qu'il soit convenable de les affaiblir par des lieux communs de nulle valeur devant les faits et devant l'histoire.

Je ne tiens, par exemple, aucun compte de l'objection tirée de la situation politique de l'Europe, car cette situation peut en quelques années se modifier à ce point, que la France, en adoptant des institutions républicaines, ne serait qu'à l'avant-garde des peuples qu'elle a toujours devancés. Le régime constitutionnel devient le droit commun du midi, l'Angleterre nous pousse en avant, bien loin de nous suivre : l'action compacte de l'est et du nord n'existe pas, même dans les protocoles; deux grandes influences se partagent l'Allemagne, et si la Russie est un colosse, il manque des conditions premières du mouvement : corps gitantesque, le long duquel l'œil suit déjà comme une immense ligne de fracture, que son développement vers l'Orient rendrait plus imminente encore. Dans les éventualités de l'avenir, la France n'a guère à tenir compte d'une croisade européenne; il est douteux que cette croisade fût entreprise, il est plus douteux encore qu'elle réussit.

Une autre objection se présente, dont je confesse n'être pas plus touché. La république, a-t-on répété d'après Montesquieu, ne convient qu'aux petits états; or, la France offre une superficie de dix mille cent cinquante milles géographiques carrés, donc elle est essentiellement monarchique : argument à la toise, qui, pour être fort simple, n'en est pas plus péremptoire.

Quand Montesquieu considérait les petits états comme plus propres à l'établissement du régime républicain, il songeait aux républiques anciennes, où la souveraineté des citoyens s'exerçait directement et sans délégation; il avait surtout l'œil fixé sur les peuples du moyen-âge, dont l'histoire devrait peut-être conduire à une conclusion tout opposée.

Ce qui fit alors de la forme républicaine un instrument d'anarchie,

ce fut, en effet, l'exiguité du théâtre sur lequel elle se développa. Les petites républiques italiennes étaient trop faibles pour résister à la fois et aux ennemis du dehors et aux rivalités des grandes familles, pour lesquelles prenait parti la nation tout entière. Les luttes y étaient plus personnelles que politiques; et Florence, Lucques, Pise et Milan eurent des factions plutôt que des partis. C'est qu'au sein de ces états, dont le territoire ne s'étendait guère au-delà des murs de la cité, les individualités étaient fortes : un condottiere était puissant par son épée, un noble par sa naissance, un marchand par son or, un démagogue par sa parole. Des chaînes tendues dans les rues, le palais de la Seigneurie forcé, le chef des blancs ou des noirs assassiné, voilà une révolution faite à Florence. Le lendemain, proscription, le surlendemain, vengeance : telle est l'histoire de ces républiques où la liberté des uns fut toujours la servitude des autres.

L'application des formes républicaines rencontrerait en France de grands obstacles, mais ce ne seraient aucuns de ceux-là. Personne aujourd'hui n'est en mesure de remuer les masses, ou du moins de fonder au milieu d'elles une influence durable; quant à l'espoir de la transmettre aux siens, c'est un rêve, même lorsqu'on s'appelle Napoléon. Les individus n'ont de valeur que par l'idée qu'ils représentent, et qui demeure plus puissante que les plus puissans d'entre eux. L'on se met au service d'un parti, jamais un parti ne s'inféode au service d'un homme. Avec de l'or et des qualités personnelles, on devient M. Laffitte, on devenait, au xve siècle, Côme de Médicis. Le banquier florentin établit une dynastie, le banquier libéral met en vente son hôtel, qu'une souscription nationale ne rachète pas. Je comprends que les querelles des Albizzi et des Donati ensanglantassent Florence : je ne comprendrais pas que Paris courût aux armes pour élever à la présidence tel avocat ou tel industriel, depuis long-temps livré aux insultes et aux sarcasmes de la presse. Si l'établissement du régime américain ne rencontrait ailleurs de plus sérieuses difficultés, on peut croire que ces périodiques changemens finiraient par ressembler fort à des changemens de ministères, et par agiter la Bourse plus que la place publique. Ces institutions établies en France tendraient plutôt à fractionner les partis qu'à les rendre plus compactes; elles achèveraient la décomposition que la révolution de juillet 1830 a si fort avancée. Quant à l'étendue du territoire, qui ne voit que ce fait est contrebalancé tout au moins par la rapidité des communications, par des habitudes invétérées de centralisation intellectuelle et administrative?

Et c'est ici que se présente l'objection vraiment dirimante, c'est ici

qu'on mesure d'un seul coup d'œil toute l'étendue de la révolution morale, sans laquelle les institutions électives et les formes américaines ne s'acclimateraient jamais parmi nous.

En Amérique, l'homme a fait la société; en Europe, la société a fait l'homme. Le citoyen des États-Unis compte sur lui-même, le citoyen français compte sur le pouvoir. Aux yeux de celui-ci, l'intervention du pouvoir est le droit commun; aux yeux de celui-là, c'est l'exception. Pour l'un, la liberté consiste à limiter la force gouvernementale, pour l'autre, à faire fonctionner cette force à son profit. Qu'exige-t-on du gouvernement par-delà l'Atlantique? Qu'il laisse à elle-même une société à laquelle le désert et l'esprit d'entreprise ne manquent pas. Que lui demande-t-on en France? De présenter des lois libérales, de concevoir et d'exécuter des projets philantropiques, tout en diminuant le budget; il doit à la fois étendre au dehors l'influence nationale, puis, au dedans, creuser les canaux et faire les routes. Malheur à lui s'il n'agit pas! malheur à lui s'il dépense! En Amérique, le gouvernement central est un notaire qui enregistre et sanctionne tout ce qu'entreprennent, dans leur sphère indépendante, chaque état, chaque commune, chaque association; en France, c'est un entrepreneur sur lequel tout le monde se repose du soin de ses affaires, sous condition de l'insulter et de le bien payer.

« C'est dans la commune que réside la force des peuples libres. Les institutions communales sont à la liberté ce que les écoles primaires sont à la science; elles la mettent à la portée du peuple; elles lui en font goûter l'usage paisible et l'habituent à s'en servir. Sans institutions communales, une nation peut se donner un gouvernement libre, mais elle n'a pas l'esprit de liberté. Des passions passagères, des intérêts d'un moment, le hasard des circonstances, peuvent lui donner les formes extérieures de l'indépendance; mais le despotisme repoussé dans l'intérieur du corps social, reparaît tôt ou tard à la surface (1). »

Le jeune publiciste qui a consigné cette sentence en tête d'un livre où éclate une merveilleuse sagacité, a fait avec raison de la commune l'élément de la vie sociale, et, si je l'ose dire, la *monade* des institutions républicaines aux États-Unis.

Je crains bien que le principe générateur d'où découle le gouvernement local et libre de l'Amérique, n'explique également par son absence la disposition manifeste de la France pour un pouvoir fort et centralisé. La commune, c'est-à-dire la tribu organisée pour fonctionner libre-

(1) *De la Démocratie en Amérique*, par M. de Tocqueville.

ment, n'existe parmi nous, ni en réalité, ni même en théorie. Si l'on a réclamé avec chaleur le système électif appliqué à l'organisation des conseils municipaux, c'est que les ambitions locales ont vu dans cette loi une chance de se faire jour. Aujourd'hui que ce principe est conquis et largement appliqué, les vœux du pays ne semblent pas aller plus loin. Nous venons d'assister à la longue et technique discussion d'une loi communale qui maintient, jusque dans les moindres détails, et la minorité des communes et la tutelle exercée par les bureaux de la rue de Grenelle. Cependant cette loi n'a rencontré nulle opposition sérieuse, ni dans l'opinion, ni dans les chambres, tant les banalités sur l'émancipation administrative suscitent jusqu'à présent peu de sympathie.

Une commune française ne peut ni acquérir dix toises de pierres, ni vendre dix arbres desséchés, sans l'agrément de l'autorité supérieure; elle n'a pas le droit de changer les jours de ses marchés, et moins encore celui d'en établir de nouveaux; son conseil municipal ne peut délibérer sur un objet, même d'urgence, dont il n'aurait pas été autorisé à s'occuper à jour déterminé; son maire ne peut mandater une dépense de vingt francs, sans en référer au préfet; celui-ci ne saurait prendre une décision sans en écrire au ministre. Une commune ne peut sans permission construire une école ou réparer son église en ruines, et la permission obtenue, elle doit suivre les plans, accepter le devis d'un agent inconnu d'elle; heureuse si, à raison de sa misère, elle évite le conseil des bâtimens civils ou les nombreux comités du conseil d'état.

Tout cela se passe après la révolution de juillet, sans rencontrer plus de résistance que sous la restauration et sous l'empire, preuve évidente que, si cette révolution a eu pour but de faire passer le pouvoir en d'autres mains, son génie ne tend pas à en circonscrire l'exercice.

Je viens de lire avec attention l'analyse des votes des conseils généraux sur tous les objets d'utilité nationale ou départementale (session de 1833); et cette étude, je l'avoue, est loin de m'avoir révélé, du moins comme actuel, ce besoin du gouvernement du pays par le pays, et cette horreur profonde de la centralisation, sur lesquels ont vécu pendant long-temps et les journaux peu nombreux de l'école américaine et les gazettes plus nombreuses du parti légitimiste. J'ai trouvé d'innombrables demandes de fonds adressées au gouvernement, et peu d'offres de faire par soi-même; on sollicite des brigades de gendarmerie, des ingénieurs, des employés de tous genres; on ne réclame en faveur du commerce aucune modification à la législation qui le régit. Deux ou trois conseils généraux seulement invitent le gouvernement, mais sans préciser aucune vue, à remédier aux abus de la centralisation.

Nulle part, il faut l'avouer, et pour mon compte je déclare que c'est avec regret que je le confesse, ne perce cet esprit d'entreprise et d'association, ce génie indépendant et local, que la protection gouvernementale contient, et qui aspire à s'en débarrasser. Loin de là, il est certains conseils généraux qui voudraient étendre l'action de l'autorité là où, selon les principes de tous les économistes, elle ne pourrait qu'entraver l'essor de l'industrie particulière : il en est un, par exemple, qui, frappé des abus du système d'assurance contre l'incendie, demande sans hésiter que le gouvernement devienne assureur général pour toute la France. Cela n'est guère américain, comme l'on voit.

Je ne renonce pas à penser que cette disposition se modifiera à mesure que le système électif et l'habitude des affaires jetteront de plus profondes racines. Mais que, pour attaquer la législation du pays, on ne change pas une conjecture en certitude : la France n'éprouve aujourd'hui nul repoussement contre le système administratif qui la régit, c'est là un fait plus entêté que tous les principes contraires. Du reste, cette question est trop grave pour n'être touchée qu'en passant : nous y reviendrons.

L'uniformité administrative établie par la Constituante, la hiérarchie rigoureuse consacrée par les constitutions consulaires et impériales, sont certainement, de nos innombrables institutions, celles qui ont le plus pénétré nos mœurs. Il n'est guère de citoyen, à quelque opinion qu'il appartienne, industriel, capitaliste ou propriétaire, qui ne trouve par quelque endroit ses intérêts liés au maintien de cette organisation puissante, et qui n'hésitât beaucoup s'il s'agissait d'en ébranler les bases. L'on a tellement arrangé sa vie en France, que le pouvoir y est devenu nécessaire à tous. Il y doit servir à la fois de protecteur et de plastron.

On conçoit donc que la royauté, par suite d'empiétemens successifs, arrive à ce point de n'être plus que nominale, peut-être même de disparaître un jour, dans un conflit parlementaire, devant une présidence *à bon marché*. Mais cette révolution, que l'esprit embrasse dans les chances infinies de l'avenir, laisserait entière la question républicaine, telle qu'elle est posée aux États-Unis. Pour avoir à sa tête un président au lieu d'un roi, le pays n'en ferait pas plus ses affaires lui-même. Le protocole des lois serait changé, mais leur esprit resterait invariable. Une révolution modifie l'*Almanach Royal*, mais n'inspire pas de goûts nouveaux; le temps seul transforme le génie des peuples; lui seul est père des révolutions viables et légitimes.

Il est tel peuple chez qui cette situation rendrait une révolution

impossible; il est tel autre qui n'en courra peut-être pas moins les chances, au risque de se trouver un jour en dehors de la monarchie sans être prêt pour la république

Ce que nous voyons semble, en effet, préparer plutôt la chute de l'une que la naissance de l'autre. On attaque le pouvoir sans chercher aucun moyen de s'en passer. Et puis, tant de questions incertaines tiennent tout l'avenir en suspens! La France est-elle assez morale pour supporter la liberté? deviendra-t-elle assez religieuse pour exercer elle-même sa propre souveraineté? Redoutable problème, au bout duquel sont les libres institutions et les croyances sévères de l'Amérique, ou la dégradation et l'esclavage de Rome, Washington ou Tibère!

LOUIS DE CARNÉ.

LE

PARLEMENT ANGLAIS

EN 1835.

III.

LA CHAMBRE DES LORDS[1].

§ I.

Nous n'avons pas un long chemin à faire pour aller de la chambre des communes à la chambre des lords. Les communications constantes qu'elles ont entre elles ont de tout temps nécessité leur réunion dans le même palais. Le dernier incendie de décembre ne les a pas séparées. Les salles provisoires ont des passages provisoires qui mènent encore de l'une à l'autre. C'est par eux que les membres des communes eux-mêmes apportent journellement leurs bills à la barre de la pairie, et que la pairie envoie ses messagers déposer les siens sur le bureau des communes.

(1) Voyez la livraison du 1er août.

Les ministres ne sont pas sans profiter aussi de ce voisinage. Comme ils n'ont d'entrées officielles que dans la chambre à laquelle ils appartiennent, s'il arrive que le combat s'engage à la fois sur les deux champs de bataille, le double état-major du cabinet peut au moins s'expédier de seconde en seconde des courriers et régler ses opérations d'après les nouvelles reçues.

Grace à cette proximité, plus d'une fois les bruits seuls de l'assemblée populaire ont soudainement fait pâlir l'assemblée aristocratique sur ses siéges. Tandis que la coalition fanatique des pairs temporels et spirituels escaladait le banc intrépidement défendu, mais mal fortifié, de lord Melbourne, plus d'une fois la grande voix tonnante des communes est venue ralentir la furie des assaillans et encourager la résistance des assiégés. — C'était souvent le cri de victoire des réformistes menés par lord John Russel qui achevait de mettre en déroute les conservateurs vaincus de sir Robert Peel.

Mais il faut vous décrire le second théâtre de notre guerre politique.

Cette chambre des lords a la forme d'un carré long comme celle des communes. La disposition générale des banquettes est pareille; mais la décoration a plus d'apparence éclatante. De l'unique galerie commune au public et aux journalistes, vous avez vis-à-vis de vous le trône. Ce n'est pas, comme en France, un meuble qu'on place une fois l'an le jour de la session. Ici le trône est inamovible. Il est l'éternel premier président.

Au-dessous s'étend en travers le célèbre sac de laine, le siége du président réel de l'assemblée. La coutume veut effectivement que ce soit une sorte de sac, une banquette sans dossier.

Le bureau des greffiers est séparé du sac de laine par deux banquettes où deux places sont réservées aux *masters in chancery*, — les messagers officiels de la chambre.

Étoffes et draperies du trône, tentures des murailles, tapis, portières, banquettes, coussins et dossiers, tout est rouge dans cette salle. Le rouge est la couleur patricienne. Quand les pairs siégent là, aux séances royales, en grande livrée, avec leurs manteaux rouges, tout cela forme un ensemble qui éblouit plus qu'il n'impose. L'aspect des communes, debout à la barre, en leurs simples habits de ville, offre alors un contraste saisissant. On sourit malgré soi en se disant que ce ne sont pas les maîtres qui portent les vêtemens de pourpre.

Cette salle, où se rassemblent provisoirement les pairs, fut jadis la chambre à coucher d'Edouard-le-Confesseur. On comprendra que

si les quatre cent trente lords actuels s'y voulaient réunir à la fois, elle les contiendrait malaisément; mais cette fantaisie ne les prend guère. C'est une grande occasion que celle qui groupe une assistance de deux cents membres. Les pairs jouissent d'un singulier privilége qui les dispense presque de la résidence législative. Ils peuvent voter par procureur. Ainsi, l'un d'eux se mettant en route afin d'aller faire son tour d'Europe, laissera, s'il lui plaît, son mandat à un sien confrère de son parti, et le mandataire en usera tant qu'il voudra, quand il voudra, comme il voudra, sauf dans les divisions de comité. Le consentement royal rendait seul autrefois ces procurations valables. On ne le demande même plus aujourd'hui. A l'heure qu'il est, le duc de Wellington, par exemple, a sa pleine poche de votes tories.

Les pairs qui viennent aux séances trouvent la salle temporaire qu'ils occupent fort étroite et incommode. Le gouvernement, qui leur en bâtit une nouvelle, les a consultés sur les dimensions, et il a été arrêté qu'elle ne serait ni trop grande ni trop petite. Il ne s'agit pas de la construire comme si la totalité des lords s'y pouvait rassembler. Cette hypothèse n'a point même été posée. On ne se souvient pas que jamais l'assemblée ait été plus nombreuse que lors du vote de l'amendement capital tenté contre la réforme parlementaire, le 7 mai 1832. Ce jour-là il y eut deux cent soixante-sept membres présens. On part de là : il sera alloué à chacun un espace de trois pieds carrés. On voit que les nobles lords sont partagés entre le désir d'être assis confortablement et la crainte d'avoir un trop vaste appartement où pourrait être un beau jour logée quelque fournée d'intrus.

Un mot sur la constitution de la chambre. Rien de plus divers que les élémens qui la composent. Elle a d'abord ses pairies héréditaires par ordre de primogéniture : ce sont les pairies anglaises, incomparablement les plus nombreuses; ensuite les pairies écossaises et irlandaises, qui sont électives selon deux modes différens. Les pairs écossais sont nommés pour la durée d'un parlement; les pairs irlandais à vie. Puis il y a en outre les pairs ecclésiastiques, archevêques et évêques, anglais ou irlandais, qui siégent, les uns de plein droit et à vie aussi; les autres annuellement, à tour de rôle, quatre par quatre. Lorsqu'il s'agira de refondre et de reformer cette chambre, le principe d'élection s'y trouvera donc tout établi et sous toutes les formes.

Chez nous, la pairie forme la seule noblesse titrée réelle. On n'a point de titre légal si l'on n'est pair. Les fils d'un pair ne sont point autorisés à prendre dans un acte public de titres nobiliaires. Les aînés eux-mêmes ne sont lords que du consentement du monde et par sa cour-

toisie. De là le registre officiel de la pairie est la seule liste officielle de la noblesse.

Rigoureusement il faudrait classer la chambre haute selon sa hiérarchie. Il y a en effet des pairies de divers rangs, et entre pairies de rang égal, c'est la plus ancienne qui a la préséance.

Ainsi, ce sont d'abord les ducs, puis les marquis, les comtes, les vicomtes et les barons. Les évêques et les archevêques, qualifiés de lords spirituels, sont répartis dans ces catégories suivant leur dignité. Les archevêques d'Angleterre sont assimilés aux ducs et les précèdent même. L'archevêque de Canterbury, espèce de pape anglican comme primat et chef de l'église, vient immédiatement après les princes du sang. Il est le premier pair de la chambre. Le lord chancelier (lorsque chancelier il y a), en est par sa charge le second, et le troisième est l'archevêque d'York.

Les évêques sont classés comme barons et avant ces derniers. Dans la langue honorifique, un duc est un *très noble duc* et *sa grace*. La couronne le traite de *bien féal et bien-aimé cousin et conseiller*.

Leurs graces de Canterbury et d'York sont archevêques, le premier *par la divine Providence*, le second *par la permission divine* seulement.

Les marquis, les comtes et les vicomtes sont *bien honorables* et *très honorables*, et de plus *les bien féaux et aimés cousins de la couronne*.

Les *bien honorables* barons sont aussi les bien *féaux et bien-aimés de la couronne*, mais ils ne sont plus ses cousins.

En de certaines occasions, les ducs, les marquis et les comtes sont *puissans princes*, jamais les vicomtes ni les barons.

N'oublions pas que les évêques *bien honorables*, comme barons, sont en outre comme évêques, *bien révérends pères en Dieu*.

Les barons de Kingsale, à l'instar des grands d'Espagne, ont le privilége héréditaire exclusif de rester couverts en présence du roi.

D'autres priviléges formels, la pairie n'en a point qui ne soient communs à tous ses membres. Les principaux sont ceux qui interdisent la saisie de leurs biens, les défendent d'être arrêtés pour dettes en aucun cas, et d'être jugés par défaut en aucune action civile. Ils n'ont à répondre à aucune action criminelle, si ce n'est devant leurs pairs.

La raison qui garantit en ces cas et bien d'autres l'inviolable franchise de leurs personnes, est prise d'une fiction qui suppose que les pairs, étant tous conseillers du roi, ne sauraient être empêchés jamais de l'assister selon son besoin.

La chambre ne peut exclure et casser un de ses membres, qu'en le

condamnant pour crime de forfaiture à une peine capitale ou infamante. Pourtant Blackstone rapporte que, sous le règne d'Edouard IV, George Neville, duc de Bedfort, fut dégradé par acte du parlement, à raison de sa pauvreté qui ne lui permettait pas de faire la figure convenable à sa dignité. Ce fait est d'autant plus curieux, qu'il est unique dans les annales parlementaires. Depuis, c'est un usage contraire qui a prévalu. Ainsi, tout récemment, le comte d'Huntingdon, bien que réduit à une extrême indigence, a réussi à faire reconnaître le droit contesté de sa pairie, et le roi l'a doté pour le mettre en état de soutenir son rang.

Voici donc une aristocratie compacte nettement établie. Chaque pairie repose, au moins fictivement, sur un titre réel dont la base est un domaine territorial. Il ne s'agit pas de dire : je suis comte ou marquis; si vous êtes marquis ou comte, vous êtes pair. Votre droit est-il en litige, votre qualité ne sera reconnue que lorsque vous aurez fait admettre votre pairie.

La France et l'Espagne, avec beaucoup plus de vieille noblesse illustre, n'ont jamais eu pourtant d'aristocratie puissante et enracinée. Le principe de force et de durée de la nôtre a été sa concentration dans une pairie sérieuse et formelle. Si vos nobles des états-généraux avaient formé un corps politique bien assis, bien arrêté, bien défini, votre révolution ne les eût pas si aisément renversés. Louis XVIII s'est avisé de construire, en 1814, une chambre haute; il était trop tard, les vrais matériaux manquaient : il bâtissait sur le sable avec du sable.

Il y a deux ans, M. Martinez de la Rosa en a voulu fabriquer une aussi; eh bien! dans ce pays où tout le monde est *hidalgo*, il n'a pas assez trouvé de grands et de *titulos* pour son frêle édifice. Il a fait comme vos maçons politiques en 1831; il a pris des économistes, des philosophes, des juges, des avocats, des poètes, des marchands, et il a mêlé tout cela avec le peu de matière nobiliaire qui lui restait. C'est ce mortier qui lui a servi à édifier ses *proceres*, destinés à durer autant que vos nouveaux pairs.

Certes notre pairie n'a plus sa solidité des siècles passés; mais, bien que chancelante et ébranlée, elle se maintient par la vigueur de son organisation première; elle n'arrête plus absolument le flot populaire, mais elle résiste elle-même en le laissant passer : elle reste debout près de la vieille abbaye sa contemporaine. Pourtant le torrent des communes ne bouillonnera pas toujours impunément autour de cette chambre qui lui fait obstacle; il la mine en ses fondemens : il ne tardera pas de l'entraîner tout entière. Elle sera depuis long-temps submergée,

que Westminster continuera de mirer ses tours dans la Tamise. C'est le sort des œuvres du moyen-âge. Ses édifices survivront à ses plus fortes institutions.

Notre pairie n'est pas seulement corps législatif, elle est en même temps cour de justice, et je n'entends point cour de justice extraordinaire, vis-à-vis de ses membres et des accusés de haute trahison, non, elle est cour permanente et régulière, cour d'appel suprême en matière civile; ces deux attributions sont au surplus aussi distinctes que le permet la confusion inconséquente de ce double pouvoir : le bon sens de l'usage a réformé l'absurdité du droit. Quoique tout pair soit né juge compétent en toute cause, de même que législateur, la pairie ne siége comme tribunal que représentée par les légistes qu'elle a dans son sein. Ce sont, pour exemple, lord Brougham ou lord Lyndhurst, l'un et l'autre ex-chanceliers, qui donnent d'ordinaire audience le matin, et statuent en dernier ressort sur les arrêts civils déférés à la cour.

Chez nous, un divorce ne peut être prononcé que par acte du parlement. C'est la pairie qui instruit les procès de séparation. Comme il n'y est question que de faits dont l'appréciation ne requiert point la connaissance des lois, ces affaires se jugent indifféremment par les pairs légistes ou par les pairs *lais* qui se trouvent présens à l'ouverture de la séance politique. C'est que la pairie est alors à la fois cour et chambre; amalgame barbare.

En cérémonie les pairs devraient siéger hiérarchiquement, c'est-à-dire les ducs aux banquettes de premier rang, les marquis aux secondes, les barons aux dernières. Cet ordre n'est pas observé. Ils se placent de même qu'aux communes, selon la couleur politique, barons, comtes, ducs ou marquis indistinctement. Aujourd'hui le ministère whig et les siens se tiennent à la droite du sac de laine; l'opposition des tories à sa gauche.

Disons les whigs et les tories, car à la chambre des lords ce sont les noms qui conviennent. Toute l'aristocratie étant en eux, les pairs ne représentent qu'eux-mêmes, ils ne sont pas l'expression de tel ou tel parti; ils sont leur propre expression. Lord Durham et lord Brougham, radicaux l'un et l'autre, sont deux anomalies, deux hommes fourvoyés.

Donc la classification est ici plus simple encore et plus facile qu'aux communes. Il y a toujours chez les lords, comme au dernier siècle, deux nuances d'aristocratie qui se disputent à main armée le pouvoir et ses bénéfices; les tories, conséquens au moins avec leur principe anti-libéral, dont le triomphe, s'il était possible pacifiquement et sans

révolution, serait le seul salut de la pairie; les whigs fort embarrassés au fond de leurs semblans d'opinions populaires, qu'il s'agit aujourd'hui de prouver par des actes et non plus par des proclamations.

Numériquement ces deux nuances sont loin d'être de force égale. Si vous comptiez les consciences, vous auriez dix tories contre un whig. Pourtant, en 1832, la minorité wigh a fait capituler les tories; depuis, forte de l'appui du dehors, elle leur a plus d'une fois encore dicté la loi. Mais le moment approche où la vraie majorité va peut-être essayer de secouer le joug, elle sent que les concessions ne peuvent plus rien pour la sauver. Que n'estime-t-elle, pour son honneur, qu'il est tout aussi romain de prendre son épée et de tomber en défendant son rempart, que d'attendre la mort politique paisiblement assis sur sa chaise curule!

Les réglemens et les habitudes des deux chambres ont leurs analogies et leurs dissemblances.

Chez les lords, c'est le même usage qu'aux communes de siéger sans façon le chapeau sur la tête; ce n'est pas tout-à-fait le même abandon, il y a plus de tenue. Il est plus rare de voir leurs seigneuries se faire un lit d'une banquette, et figurer avec leurs jambes les signes du télégraphe. Les bruits de l'assemblée sont plus contenus, plus civilisés, les improbations plus courtoises; le drame des débats offre en général moins de grandes scènes animées et saisissantes : il y a plus de concision et d'unité. Ce n'est pas cette lutte de médiocrités verbeuses qui pousse constamment à bout la patience et la politesse de la seconde chambre. Là, pour une harangue éloquente, vous en subirez souvent dix maussades, qui ne font qu'alonger et noyer la discussion. Ici, les habiles discoureurs ne sont pas si nombreux, et on n'abuse pas autant de la parole : on va plus volontiers au fait. Il est vrai que la pairie n'est qu'un groupe, une petite garnison retranchée. Ne demandez ni la réserve, ni la discrétion, ni la discipline, à une multitude comme les communes; armée impatiente qui bivouaque les nuits entières sur les bancs, et dont chaque soldat veut être un conquérant.

§ II.

Si haut placé que soit le président des lords, surtout lorsqu'il est grand-chancelier de l'Angleterre, il n'a point, comme *speaker*, l'autorité souveraine de celui de l'autre chambre. Ce n'est pas à lui que les pairs s'adressent quand ils parlent, c'est à l'assemblée; ce n'est pas

lui, c'est l'assemblée seule qui a le droit d'accorder ou de retirer la parole; c'est elle seule qui fait toute sa police intérieure.

La raison évidente de cette différence entre les pouvoirs des deux speakers, c'est que l'un est l'élu de la puissance extérieure, du trône; l'autre celui de la chambre même qu'il préside.

C'est à cinq heures que le président des lords paraît au sac de laine, escorté de l'huissier de la verge noire et du massier. Les prières sont dites par un évêque. Il suffit qu'il y ait trois pairs présens pour que le speaker puisse ouvrir la séance; ainsi, trois lords constituent une chambre des lords. Deux de leurs voix rejetteraient légalement un bill qu'auraient unanimement voté les six cent cinquante-quatre délégués du peuple!

Il n'est pas rare de voir la noble chambre réduite à cette trinité législative. Je ne vous la veux pas, bien entendu, montrer dans cette solitude qui la fait ressembler, avec ses banquettes rouges désertes, à un nécessaire dont les compartimens sont vides. Supposons quelque grave question à l'ordre du jour : ce sera celle que vous voudrez, peu importe. Mais la salle est comble; le meilleur nombre des notabilités de la pairie est à son poste.

Que si vous promenez maintenant votre regard sur ces nombreuses têtes serrées que nous dominons, il en est plusieurs au centre même de la salle qui vont exciter votre attention, ainsi que feraient les principales coupoles d'une grande ville que vous contempleriez du haut d'une tour.

Ce sont d'abord sur le premier plan les trois perruques rondes à marteaux des trois *clercks* de la chambre, qui vous tournent le dos, assis qu'ils sont à leur table, et vis-à-vis d'elles, vous tournant au contraire leurs faces, les trois chefs nus et dépouillés de lord Rolle, du marquis de Wellesley et de lord Holland; plus loin les deux longues perruques à crinière des *masters in chancery*, et enfin, à l'horizon, sous les crépines d'or du trône, la perruque officielle et principale du speaker, qui se dresse majestueuse comme la flèche de la cathédrale parmi tous les clochers de la Cité.

Que cette perruque suréminente soit donc notre point de départ; orientons-nous d'après elle pour parcourir les divers quartiers de la chambre, de même que nous nous guiderions sur le dôme Saint-Paul si nous voulions explorer Londres.

Ce n'est point un chancelier qui porte aujourd'hui le fardeau de la coiffure présidentale. Le grand sceau est en commission. Celui qui figure avec tant de noble aisance sur le sac de laine, c'est lord Den-

man, nommé speaker temporaire de la chambre, depuis le renversement du ministère whig. Vous reconnaissez de reste, à ses façons, qu'il n'en est point à son apprentissage de présidence. Il y a plusieurs années qu'il est premier juge de l'Angleterre (*chief-justice*). C'est à la barre même de la pairie qu'il a commencé à jouer un rôle politique important; il y défendait en 1820, avec lord Brougham, la reine Caroline contre l'impudeur de la royauté. Se berçait-il alors de l'espoir qu'il serait un jour pair lui-même et président de cette chambre, devant laquelle il comparaissait comme humble légiste? Ce n'étaient pas à cette époque toutes les ambitions du barreau qui osaient rêver les 400,000 francs de rente que vaut cette perruque souveraine!

Si distingué qu'il ait été dans sa profession, ce n'est ni le profond savoir, ni la haute éloquence, qui ont fait la grande fortune de lord Denman. C'est je ne sais quel accord harmonieux et général de la dignité des paroles, de la personne et des manières. Il semble que c'était le trône sénatorial qui avait besoin de cet homme; votre M. Ravez lui-même n'était pas né plus président. Mais ce qu'il faut louer surtout chez le noble baron, ce n'est pas ce mérite un peu théâtral d'une représentation majestueuse; c'est d'être resté sous la pourpre ce qu'il était sous la robe noire. Magistrat suprême, assis sur les degrés du trône, il est demeuré l'avocat affable et libéral de la cour de chancellerie.

A la droite du speaker, à votre gauche, dans cet asile renfoncé où les vitrages dépolis d'une porte battante ne laissent pénétrer qu'une douteuse lumière, ne voyez-vous point un amas confus de visages blêmes et fleuris, de robes blanches et de surplis noirs? Ce sont trois rangs pressés d'évêques et d'archevêques. Autrefois ils ne s'empressaient point autant d'user de leurs priviléges législatifs. Aujourd'hui nul ne manque au poste; le temple est debout sur toutes ses colonnes. L'émancipation du catholicisme a réveillé ces chanoines millionnaires du sommeil léthargique où l'or dont ils sont repus les avait plongés. Ils font bonne garde autour de leur entassement de richesses. Ce ne sera pas leur faute si l'on jette à l'Irlande affamée quelques miettes de leur splendide banquet.

Si vous n'avez vu nos évêques qu'à la chambre ou en chaire, en grand uniforme, vous ne les connaissez qu'à demi. Il faut les voir aussi en petite tenue, avec leur habit de ville, galant et coquet. Vous vous demandiez tout-à-l'heure quel était ce pimpant personnage en frac de fin drap noir, en chapeau de castor à longs poils, aux larges bords relevés par des cordons de soie, qui passait au galop dans *Regent-Street*.

Etrange cavalier, en effet, qui vous a plus surpris encore lorsqu'il a mis pied à terre et qu'il est entré à son club la cravache en main, vous laissant mieux distinguer le reste de son costume quasi franc-maçonnique, ses hautes guêtres noires et son tablier noir. Ce n'était rien moins qu'un très noble et très révérend évêque anglican.

Et cet autre en pareille toilette, tout noir également, qui s'élançait du milieu de cette calèche pleine de jeunes dames blanches et roses, comme nous traversions la place de Westminster? c'était un évêque que sa femme et ses filles venaient de conduire au parlement.

Mais suivons ces nobles lords spirituels sur leurs siéges de législateurs.

Figurez-vous une vieille au visage jaune et décharné; courbez-la sous le poids de quatre-vingts années, creusez son front d'autant de rides que vous pourrez; qu'elle ait la voix aigre et cassée, l'œil faux, inquiet et soupçonneux : ne sera-t-elle pas un portrait fidèle de sa grâce l'archevêque de Canterbury, le premier prélat de l'Angleterre, à ce moment assis seul au premier banc de l'église? C'est la superstition elle-même, n'est-ce pas? toute décrépite, accroupie et tremblotante.

Ce vénérable archevêque, si suranné et hors de service qu'il vous semble, a cependant très bien la force de parler dès que l'intérêt des revenus de l'église est touché le moins du monde. Ses manières de sermons débutent alors invariablement par de louables réflexions sur les avantages de la tolérance, mais ils aboutissent tous à souhaiter la damnation du papisme sur la terre comme dans les cieux. C'est au moins là leur sens intime, car il n'est pas aisé de saisir leur signification. Sa grâce, qui tient son archevêché de la divine Providence, n'en a pas reçu le don d'exprimer facilement ses rancunes religieuses. Elle a besoin d'un grand travail pour formuler ses homélies anti-catholiques, pleines d'incohérence et semées de fréquentes interruptions. On ne saurait dire que le fiel coule des lèvres de ce doux prélat; il le crache plutôt.

Ce fut un plaisant mouvement d'éloquence qui le fit se lever un jour tout hors de lui et vertement tancer lord Fitz William, parce que ce duc impie avait poussé le blasphème jusqu'à demander si la religion protestante n'était pas une secte. Voyez en effet la proposition monstrueuse! N'est-il pas avéré que c'est l'église catholique, la mère de toutes, qui est la secte dissidente? Je vous le dis, en vérité, ce seront bientôt ces docteurs anglicans qui auront inventé le christianisme et découvert l'Évangile, sous un de leurs bonnets d'Oxford ou de Cambridge.

Derrière sa grâce, n'apercevez-vous pas ce petit homme fauve à

l'œil de tigre apprivoisé, qui s'agite, qui se penche, qui s'empresse, qui joue et bondit sur son banc : c'est l'évêque d'Exeter, l'un des robustes piliers de l'église fanatique militante. Celui-là, c'est un ennemi plus adroit et plus dangereux de la liberté; ses mauvais instincts s'enveloppent de toute la séduction des dehors aimables. Nul parmi nos nobles hypocrites spirituels n'a, comme lui, la politesse exquise et l'insinuation caline des manières. Il n'y a point de chat qui dérobe mieux ses griffes sous le velours de sa patte.

Il ne semble pas que l'évêque d'Exeter ait la repartie aussi prompte que l'attaque; ou plutôt c'est que la réplique n'entre guère dans le plan de ses hostilités doucereuses. Ecoutez-le, voici qu'il se lève saintement, son petit bonnet noir carré entre ses mains jointes; il a sa besace pleine de dénonciations, il faut bien qu'il la vide. Sans doute il lui en coûte, à lui homme de paix, d'avoir à guerroyer contre le pouvoir temporel! Mais pourquoi le pouvoir temporel prend-il ces libertés de vouloir rogner l'embonpoint du pouvoir spirituel? Oh! le prélat charitable, écoutez-le! Comme sa perfidie a le sourire sur les lèvres! comme il égratigne candidement! On ne provoque pas avec plus d'onction et de timidité. Qui est-ce qui aurait cette modestie craintive à jeter un sujet de discorde au milieu d'une assemblée? A présent qu'on l'a ramassé, c'est bien, il ne lui reste plus rien à dire. Whigs et tories, déchirez-vous, le bon évêque ne vous interrompra pas, il a fait son devoir de pasteur protestant. Déchirez-vous. Il s'est assis et regarde la mêlée; tout aise et tranquillisé, il rit humblement sous cape en comptant les coups qu'on porte au ministère. Dieu lui pardonne! je crois que son pied bat la mesure!

Si je vous décrivais les trente évêques protestans entassés là, je vous en montrerais trois ou quatre à peu près whigs qui ressemblent peut-être mieux à des chrétiens, et parmi eux principalement le frère de lord Grey, le chef de cette imperceptible minorité spirituelle; mais c'est assez de cet échantillon de surplis. Laissons à notre droite les archevêques. Le premier banc que nous rencontrons après le leur, si nous allons vers la barre de la chambre, c'est celui des ministres. Ici nous ferons une pause.

Arrêtons-nous devant cet homme en chapeau gris, en redingote brune, nonchalamment appuyé sur sa canne. La chaleur est extrême. Afin d'être plus à l'aise, il a sans façon retiré sa cravate. Que si vous le rencontriez dans St-James-Park, son lieu de promenade favori, caracolant à cheval, ou bien allant de pied, sa large narine ouverte au vent, la tête levée, l'œil étincelant et dédaigneux : à sa haute taille, à

son apparence robuste et militaire, vous le prendriez pour quelque ancien colonel en retraite, non pas pour un premier lord de la trésorerie. C'est pourtant le vicomte Melbourne, le chef de notre gouvernement.

Mais examinez de plus près et attentivement cette physionomie, l'expression en est complexe; c'est un mélange de fierté, d'indolence et d'irritabilité. Vous avez là tout le secret du talent et de la fortune de ce ministre. C'est presqu'un miracle que sa paresse naturelle lui ait permis l'ambition d'aspirer de lui-même au premier poste de l'état; au moins je ne crois point qu'il eût eu l'énergie de s'y maintenir long-temps, si l'on ne le lui eût disputé. C'est parce qu'il a été renversé une fois qu'il est debout aujourd'hui. En le précipitant, on a frappé le ressort de sa force; aussi a-t-il rebondi, aussi est-il remonté au pouvoir et s'y est-il replacé plus solide et plus déterminé qu'avant sa chûte. Telles sont ces natures dont la vigueur endormie a besoin d'être réveillée par le fouet de l'affront. En 1834, lord Melbourne n'était qu'un whig inerte et impuissant; en 1835, c'est un whig radical; il fait capituler la cour, il frappe l'église, il menace la pairie, pourquoi? parce que vous l'avez offensé, parce que vous l'avez chassé. Ne vous en prenez qu'à vous de sa puissance. Celle de son discours n'a pas non plus d'autre mobile que l'obstacle. Laissez-le dire et aller, sa parole languit et se traîne laborieuse; contrariez sa marche, opposez-lui une digue, il se révolte, il s'emporte, il bouillonne, il vous entraîne, il est éloquent! Et il est de toute sa personne dans cette éloquence, il y est de toute son ame. Il n'y a rien là d'apprêté ni de solennel; tout est soudain et involontaire. Il était si grave, si contenu, il n'y a qu'un moment, et voici qu'il serre les poings, qu'il raidit les bras, voici qu'il bondit; il a des cris de colère et des accens de mépris indigné qui lui partent du fond des entrailles. Alors son émotion le suffoque; il n'a plus de respiration; il lui faut s'interrompre; c'est un silence durant lequel on n'entend plus que le sifflement de sa large poitrine. En cet instant il rappelle l'attitude tremblante et l'air magnifiquement irrité de votre Casimir Périer.

Lord Melbourne est l'orateur le plus original, le plus à part de tout le parlement, le plus passionné peut-être, sinon le plus parfait et le plus grand. Comme homme d'état, j'estime sa portée médiocre : c'est un whig progressif, aventureux, poussé à bout; mais ce n'est qu'un whig, un aristocrate imprévoyant qui ne se demande pas où le mène le principe qu'il a écrit sur sa bannière.

A la gauche de lord Melbourne, cet homme de taille moyenne,

replet, de toutes parts arrondi, sans trop d'épaisseur, au visage franc et ouvert, c'est le marquis de Lansdowne, le président du conseil. Vous savez qu'en Angleterre cette charge n'attribue au ministre qui en est revêtu, aucune prééminence sur ses collègues, il conduit seulement leurs délibérations, il est leur speaker; leur chef véritable et souverain, c'est le premier lord de la trésorerie. Le marquis de Lansdowne figure à la chambre honorablement, et utilement dans le cabinet. Dans une discussion, il soutient d'ordinaire la seconde charge après lord Melbourne; son expression est mâle et choisie, sa voix ferme et retentissante, mais son débit est lourd et monotone; évidemment il a plus de mots que d'idées; il dit les riens avec trop de solennité; cette emphase générale et constante empêche l'effet de ses meilleurs mouvemens. Je voudrais qu'il s'accompagnât moins assiduement de ces bruyantes mesures que sa main frappe sur le bureau des greffiers. C'est là un moyen vulgaire qu'il faudrait laisser à lord Londonderry, qui siége en face, de l'autre côté de la table. Ce genre d'argument est du ressort du pugilat plutôt que de l'art oratoire. J'ai vu des débats où les deux nobles marquis, se répondant ainsi l'un à l'autre, avaient l'air d'essayer la force de leurs bras ou de battre l'enclume en cadence.

Au dire des vieux habitués du spectacle parlementaire, la contexture des discours de lord Lansdowne rappelle singulièrement la manière de M. Pitt. C'est de ce dernier que le président du conseil actuel aurait pris ce procédé, qui consiste à enfermer toute une argumentation dans une seule immense période, coupée de mille et mille incises; mais l'habileté suprême de Pitt était de mener infailliblement ses auditeurs au but d'une harangue par le détour des routes de traverse. Le marquis de Lansdowne rendrait souvent un signalé service aux siens, s'il leur prêtait le fil secourable qui l'aide à sortir sain et sauf lui-même de son labyrinthe de parenthèses.

Cet autre personnage anguleux, déhanché, au long cou raide emboîté dans une cravate blanche, qui ne représenterait pas mal un de vos notaires de province, c'est lord Duncanon, le premier commissaire des bois et forêts et du sceau privé; il se tient à la droite de lord Melbourne : c'est l'une des utilités du cabinet; tout bègue qu'il est, il parle souvent et de bonne volonté; c'est moins la pensée qui lui fait défaut, je crois, que le langage; le sang-froid lui sert çà et là de saillie; il donne parfois de petits soufflets secs fort bien appliqués, d'un air innocent et candide.

Les autres ministres-pairs ne sont guère que des invalides d'un médiocre usage, sinon dans le conseil, au moins au feu de la discussion.

La longue figure brune, impassible, de lord Auckland ne se produit pas fréquemment au bureau; il faut qu'il soit question des choses de l'amirauté, dont il est le premier lord, pour qu'il risque quelques paroles honteuses touchant son département. Lord Glenelg, pair de toute fraîche date, ne se jettera pas non plus volontiers à travers la mêlée, si ses colonies ne sont point mises en jeu. Lord Glenelg a pourtant eu ses jours de faconde; il valait mieux aux communes lorsqu'il était M. Grant seulement. Certes, ce n'est plus un jeune homme, tous ses cheveux ont blanchi; mais il est plus vieux que son âge: c'est un homme radicalement épuisé corps et ame; il est, assure-t-on, du nombre des sensualistes mystiques qui sacrifient la vie réelle aux rêves exaltés et mystérieux que l'opium enfante.

Une énorme tête ronde pâle et chauve, avec de grands yeux noirs et de gros favoris blancs, sur de larges épaules, voilà tout ce qui reste de lord Holland, le neveu de Fox, qui fut jadis orateur habile de l'école de son oncle, et passable écrivain. Du surplus de son corps, à peine en est-il question; la goutte le lui a mangé peu à peu; il finit absolument comme un poisson. Ce n'est qu'à force de temps et de labeur que ses deux béquilles le transportent au bout de la banquette, où il s'assied vis-à-vis de lord Melbourne. D'ailleurs sa chancellerie du duché de Lancastre ne lui est pas tant une sinécure qu'on le veut bien dire; il soutient ses collègues de toute la vigueur de ses poumons, sinon de sa parole. C'est lui qui s'est chargé de l'approbation de leurs discours, et il s'acquitte de cette besogne en conscience, car il fait plus de bruit admiratif et de *hear* enthousiastes, à lui seul, que tout le côté whig ensemble. C'est plaisir de voir ce tronçon d'homme se démener, criant à tue-tête; on dirait ce joujou chinois figurant un gros rieur, qui se balance indéfiniment en se tenant les côtes.

L'histoire littéraire tiendra compte à lord Holland de son livre sur la vie de Lope de Vega; mais cet ouvrage rappelle un trait de celle du noble lord, qui honore plus sa politesse que sa générosité. En 1832, un pauvre réfugié espagnol, qui n'avait pour tout trésor que trois comédies inédites et manuscrites du célèbre poète castillan, eut l'idée de venir à Londres pour les vendre à l'illustre commentateur whig, qui devait naturellement mettre plus de prix que personne à leur valeur. Toutefois, en présence du grand seigneur, le timide émigré n'osa parler de marché; il offrit tout simplement ses trois précieuses pièces. La visite et l'hommage furent fort gracieusement acceptés, et en échange de l'un et l'autre, l'étranger reçut le lendemain la carte de lord Holland et un exemplaire de la vie de Lope de Vega. Il y a

des occasions où les Anglais sont magnifiques; mais leur libéralité ne s'exerce tout entière qu'en public. Ils mettront leur gloire, par exemple, à jeter une parure de diamans à une chanteuse italienne en plein théâtre.

Que si nous sautons par-dessus la table des huissiers, en un bond nous voici maintenant au milieu même de l'état-major de l'opposition des tories. Ce sont surtout les ministres-pairs de la précédente administration conservatrice qui le composent, tous au-delà de l'âge mûr, comme les ministres whigs actuels, entre cinquante et soixante-dix ans, et le meilleur nombre dans la dernière dizaine.

Allons droit au généralissime qui se tient au centre les bras croisés, au second banc. Il dort, je suppose; je ne sais quel ronflement pénible s'échappe de sa poitrine serrée dans un habit noir boutonné; mais on l'éveille : il ôte brusquement son chapeau et nous découvre sa longue tête encore garnie de tous ses cheveux blancs coupés courts. Regardez ce menton épais qui s'avance et remue sans cesse, ces lèvres rentrées, ce grand nez bossu, ces yeux bleus brillans et fixes, tout le visage jaune et bronzé; n'est-ce pas bien la physionomie de *Punch*, un peu moins rubiconde seulement? Tout ce corps maigre et osseux ne semble-t-il pas un mannequin de bois, une antique poupée à ressorts?

Oh! qui se défendrait d'un saisissement de surprise à la vue de cet homme? Voilà donc la plus constante et la plus complète fortune du siècle! voilà celui qui a vaincu Napoléon, et qui vit depuis vingt ans sur cette gloire! Et ce n'est pas uniquement par la guerre qu'il a prospéré; la paix ne lui a pas été moins profitable; il a régné dans le conseil comme dans le camp : son caprice a gouverné longuement un grand peuple intelligent et libre. Maintenant encore il est le roi de la dernière aristocratie du monde. Homme heureux! quelles dignités lui ont manqué, si ce n'est celles qu'il n'a point voulues? Il s'est trouvé tout d'un coup savant, sans avoir jamais rien appris. La jurisprudence et la théologie lui ont à l'envi décerné leurs palmes, les universités l'ont fait leur chancelier. Bien plus, les cercles exclusifs du West-End eux-mêmes ont reconnu sa suprématie. Il a vu les générations de *dandies* se faner et tomber chaque automne, et lui, leur patriarche, il n'a point bronché. Le vent inconstant de la mode n'a pas arraché une seule feuille de sa couronne; il est demeuré fashionable tout un quart de siècle. Si vous le suiviez ce soir en quelque *rout* de *Grosvenor Square*, vous l'y verriez trôner sur un canapé. Autour de lui voltige l'essaim léger des belles et grandes dames, chacune briguant une parole, un sourire, un regard du héros. Vous verriez (car le héros est sourd, et

il n'est point de privauté qui ne lui soit permise), vous verriez les plus favorisées d'entre elles dans ses bras, et tandis qu'elles lui parlent à l'oreille, ses mains noires ridées se croisant sur leurs épaules blanches. Homme heureux! Il est vrai que sur la boucle de la jarretière qui ceint sa jambe septuagénaire, vous lisez écrit en lettres de diamans : « Honny soit qui mal y pense, » la devise de l'ordre. Homme heureux, quoi qu'il en soit! Et que lui a-t-il fallu pour réussir ainsi à tout et en tout? oh! je ne sais. Le peu de prudence patiente et de bon sens inerte que peut enfermer un front étroit à l'épreuve de la balle; mais surtout le rayon bienfaisant et la partialité de cette étoile capricieuse qui éclaire si mystérieusement le chemin des prédestinés!

Mais voici qu'il parle, ce duc de Wellington! Quel labeur! il secoue sa tête! il étreint de ses doigts desséchés le dossier de la banquette qui est devant lui! Il semble qu'il voudrait arracher de partout les idées qu'il n'a pas. Enfin, il tire de son cerveau quelques fragmens de phrases incohérentes et de raisonnemens tronqués. Tout cela, tant mal que bien, finit par composer une sorte de discours qui n'est pas trop déraisonnable; il fait deviner ce qu'il voulait dire, s'il ne l'a pas dit. Je vous affirme qu'il est orateur et homme d'état, comme il est grand fashionable et grand général, — par la grâce de son étoile.

Les tories de la chambre seraient ingrats d'oublier que c'est le duc de Wellington qui les a sauvés long-temps par la discipline rigoureuse et toute militaire avec laquelle il avait réglé leur fougue intempérante. Il ne s'agissait pas jadis de lui désobéir impunément. Au commencement même de cette session, lord Londonderry fut grondé sévèrement, en pleine assemblée, pour avoir engagé une escarmouche que le général n'avait pas autorisée. Aujourd'hui, pourtant, les mauvaises têtes du parti semblent se lasser des sages temporisations du vieux chef. A moins qu'il ne les réduise promptement au devoir, elles livreront malgré lui la bataille au peuple. Mais que sa grâce y prenne garde; si ses soldats l'entraînent à livrer lui-même ce combat inégal, il n'y retrouvera plus sa fortune de Waterloo.

C'est une singulière expression de férocité niaise et débile, qui caractérise la physionomie que vous avez à la gauche du duc de Wellington; pas un cheveu sur la tête, et malgré cela d'énormes moustaches toutes blanches. On dirait un vieux Turc de carnaval ou de comédie, qui a perdu son turban; il faut voir cette grotesque créature debout de toute sa hauteur. Elle est si mal assurée sur ses longues jambes, qu'elle ne peut faire un pas sans trébucher. On la renverserait en soufflant dessus. D'ailleurs fort assidue à la chambre, elle s'y donne un

mouvement infini. Vous entendez résonner incessamment la petite voix grêle et criarde qui sort de ce grand corps : non pas qu'il lui arrive souvent de parler, mais il excelle à acclamer aux harangues tories. C'est lui qui s'est attribué la contrepartie des admirations de lord Holland; vous n'eussiez pas supposé que vous aviez là un très illustre personnage, illustre au moins grâce à sa naissance, selon que le remarqua un jour fort irrévérencieusement lord Brougham : eh bien! c'est une altesse royale, c'est l'aîné des frères du roi qui joue ce rôle imprudent d'applaudisseur des boute-feux d'une aristocratie impopulaire. C'est un prince du sang qui compromet son rang à plaisir dans cette représentation imbécile. Vraiment ce duc de Cumberland est mal conseillé; sa gloire militaire n'était pas pour lui permettre ces airs de matamore! et puis il a sur la conscience certaines peccadilles privées et publiques qu'il serait sage de ne pas tant rappeler par ces bravades. On n'a pas encore oublié quels véhémens soupçons de meurtre violent, de séduction lâche et d'inceste ont sali cette existence, que son origine a peut-être seule sauvée de la vindicte des lois. Le grand maître des loges orangistes est aussi suffisamment signalé à la reconnaissance de l'Irlande. Il n'y a guère de chance qu'il ait jamais à faire valoir ses droits au trône. Mais ne saurait-il prévoir l'échéance du cas ? dans ces temps de souveraineté populaire, la légitimité ne garantit pas infailliblement les couronnes.

Cet épais seigneur, le menton gracieusement posé sur sa main bien gantée, une touffe d'œillets rouges à sa boutonnière, que vous apercevez aux pieds des deux nobles ducs, fut en son temps un dandy fort recommandable, et c'est toujours le très digne père du vicomte de Castelreagh. Il lui reste toute l'élégance compatible avec un gros ventre et soixante ans. Sa tournure se laisse admirer encore malgré l'embonpoint qui crève de partout sa redingote. Ce bon goût qui distingue sa toilette et lutte avec l'âge, lord Londonderry ne l'apporte malheureusement pas dans sa tenue de législateur. Je vous le donne comme le discoureur le plus indiscret de cette chambre où l'immodération du discours est un défaut rare. C'est une maladie chez lui que de se lever et d'interpeller les ministres, principalement à propos de l'Espagne, où il a servi jadis comme colonel de hussards. Tout excellent tory qu'il soit, il a trop de zèle; et je suis bien de l'avis de M. de Talleyrand, rien de plus funeste que le zèle excessif. Cette intempérance de vrai hussard lui vaut çà et là, de la part du généralissime, de bonnes rebuffades. O'Connel a parfaitement caractérisé le belliqueux marquis, quand il l'a qualifié de demi-maniaque, demi-idiot, — *half maniac*,

half idiot. — Ce n'est pas un méchant homme, tant s'en faut; mais la nature l'a trop libéralement doué de cette éloquence interrompue qui supplée aux vides de la parole et de la pensée par la profusion et la véhémence du geste. Il se plaît trop à arborer publiquement son mouchoir de batiste. A mon avis, les whigs eussent gagné autant que les tories à le laisser partir en ambassade à Saint-Pétersbourg.

Laissons autour du duc de Wellington, lord Aberdeen, lord Wharncliffe et lord Ellenborough, tous trois de ses principaux aides-de-camp et avec lui ci-devant ministres. Ce sont des tories prudens et habiles, sinon modérés, qui s'expriment en bons termes, mais que nous n'avons pas le loisir de peindre en pied. Un dénombrement épique ne décrit pas tous les soldats des deux armées, pas même tous les officiers; c'est moins qu'une Iliade que nous avons entrepris. A plus forte raison nous devons nous borner à montrer du doigt les principales têtes de notre assemblée.

Pour compléter notre revue par ordre, achevons le tour de la chambre en regardant ses rangées de banquettes à notre gauche. Ne remarquez-vous pas là-haut sur la troisième, adossée au mur, cette figure de singe en perruque blonde, la bouche de travers, qui semble casser des noisettes? Si loin du quartier-général des tories que se tienne ce noble baron, il n'en est pas moins un de leurs plus importans et redoutables capitaines. Il a deux fois été grand-chancelier; il était encore celui du dernier cabinet de sir Robert Peel. C'est lord Lyndhurst. Ainsi que lord Brougham, il est arrivé de la barre au sac de laine par la chambre des communes. Sa laideur extrême n'a point de vulgarité; au contraire, c'est le premier homme de robe auquel j'aie trouvé l'air du grand monde et de vraies façons de cour. Ce n'est pas non plus simplement un savant légiste : c'est le parleur le plus fin, le plus clair, le plus net, le plus adroit, le plus mesuré, le plus agréablement concis. Sa voix, pleine, grave, généralement calme, n'est pas sans s'émouvoir à l'occasion; mais pour qu'il s'échauffe un peu, il faut que quelque dépit personnel et caché le remue. Sa conscience ne le maîtriserait pas au point de l'emporter. De conscience, il n'en a point; il a conservé ce privilége des avocats, s'il s'est défait de leurs allures. Jadis il était whig et davantage. Au fond, tout affublé qu'il se montre de belles manières et trempé d'aristocratie, ce n'est toujours qu'un avocat. Il est tory maintenant, parce que le torisme lui a généreusement payé ses plaidoiries. Que si la réforme lui offrait aujourd'hui de meilleurs honoraires, il retrouverait, j'en ai peur, dans son sac bien des argumens au profit de la réforme.

Avant de tourner le coin de l'extrême gauche, arrêtons-nous à considérer un moment trois personnages qui résument en eux tout l'ultratorisme de la chambre; ils sont rangés à la file là où finit de ce côté le dernier banc.

Le premier, ce long corps sec en cravate blanche, endimanché, grossièrement bâti, grossièrement vêtu, qui vous représente assez bien un suisse de vos paroisses catholiques, c'est le duc de Newcastle. Admirez cet œil terne et hébété, ces longues oreilles qui se dressent. Comme il écoute! comme toute sa stupidité est attentive! Il n'entend rien pourtant, soyez-en sûr. Les mots ont besoin de frapper longtemps à la porte de ce dur cerveau; il ne voit jour dans une idée qu'après une semaine de mûre délibération. D'ordinaire, c'est à la fin d'une session qu'il commence à s'expliquer tout entier le discours royal prononcé à son ouverture. Ce qui lui tient lieu d'intelligence, c'est une sorte de haine brutale et acharnée contre tout ce qu'il suppose entaché de réforme. Les rudes leçons que lui a données la colère du peuple, n'ont pas enseigné la prudence à ses instincts aveugles. D'ailleurs les récriminations du noble duc ont généralement la lenteur retardataire de sa compréhension; son esprit a le tort de tous les absens. La pairie mourrait et serait enterrée cet hiver, qu'au printemps prochain il ferait, je gage, mettre les chevaux à sa voiture, afin d'aller à la chambre combattre l'émancipation des catholiques.

Les deux autres, ce sont deux comtes en haut crédit près de l'église, plus fanatiques encore que tories. Ni l'un ni l'autre ils ne manquent d'une certaine furie oratoire qui tient plus, il est vrai, de la chaire que du parlement.

Et d'abord cette figure d'illuminé qui vous regarde d'un œil noir enflammé, caressant les plis de son jabot blanc du pommeau de son parapluie, c'est lord Winchelsea, un honnête homme, j'imagine, un bon protestant effréné, mais sincère. Il y a au fond des homélies frénétiques qu'il improvise à la chambre, ou pour les colonnes du *Standard*, un accent de conviction qui porte avec lui l'excuse de leur intolérance. Ce noble énergumène, tout en prêchant la persécution du papisme, se persuade, j'en suis certain, que son apostolat anglican le mène lui-même au martyre.

Quant à l'autre personnage, ce colosse énorme et difforme qu'on dirait un cuirassier d'élite congédié du service par excès d'embonpoint, bien que son mysticisme protestant soit d'un plus fort calibre encore, j'aurais moins de foi en ses reliques. Ce lord Roden, car c'est lord Roden, avait été en sa jeunesse un mécréant qui ne reconnaissait

ni Dieu ni diable, et n'adorait que la table et les débauches. Mais au milieu d'une de ses nuits de débordement, il eut une vision assez semblable à celle qui cria à Swedenbourg : — *Tu manges trop.* Dès ce moment, docile au conseil suprême, le comte Roden réforma sa chère et ses mœurs déréglées, et il est devenu peu à peu le prédicateur évangélique et politique qu'il est aujourd'hui. D'ailleurs, cette conversion ne l'a nullement fait maigrir; sa nouvelle piété ne l'empêche pas d'être un orangiste furibond, tout prêt, si on le laissait faire, à sacrifier à son roi une magnifique hécatombe de catholiques irlandais.

Traversons la salle à présent en donnant un coup d'œil aux bancs rangés devant la barre, qui font face au trône. Ce sont les bancs dits *indépendans.* La plupart des pairs que vous y voyez assis ont été ministres. Le plus grand, par la taille et par la renommée, c'est lord Grey. Comme sa longue personne est mince, frêle et voûtée! Après ses soixante-dix ans passés, il n'a pu tenir aux affaires davantage; la force lui a manqué pour supporter plus long-temps la lourde entreprise des réformes. Il a remis lui-même le fardeau sur les épaules qu'il avait habituées à le porter; puis il a définitivement résigné le pouvoir et la parole. Qu'il ait sa justice de son vivant; il a été homme d'état vaillant et loyal; une fois le gouvernail aux mains, il a conduit le navire dans la route qu'il conseillait depuis trente ans. Il n'a pas misérablement trahi ses promesses et son passé, comme ces parjures administrateurs d'origine révolutionnaire que vous a valus en France votre révolution glorieusement inutile de juillet. Il est le premier whig qui ait osé agir conséquemment selon ses principes. Certes, il ne lui fallait pas une médiocre détermination pour ouvrir aux réformes cette large porte qu'il savait ne devoir point se refermer.

Ce n'était pas non plus un orateur indifférent. On se souvient de la force que lui donnait sa parole digne, convaincue et pénétrante; son air de véritable grand seigneur ajoutait encore à son autorité. La noble affabilité de ses manières rappelle beaucoup votre vieux duc de Montmorency-Laval. Il y a cette différence entre eux, que lord Grey n'a pas fait son ministère uniquement avec de belles façons, comme ses ambassades le ci-devant plénipotentiaire de Charles X à Vienne.

Cet autre lord de grosse mine, encore vert et blond, c'est le comte Ripon, plus politiquement connu sous son second titre de vicomte Goderich. Lui aussi, il s'est hissé un moment jusqu'au sommet de l'échelle ministérielle; mais il ne semble pas qu'il ait pris son parti de demeurer dans la vie privée où son incapacité l'a fait redescendre. Toutefois, s'il aspire à remonter, il ne suit pas la route qui convient; ce

n'est plus le temps de nager entre deux opinions, et de manger à deux politiques. Ce serait doublement à tort qu'il s'obstinerait à ressaisir les rênes suprêmes. L'embarras de son discours et de ses idées, quand il parle, prouve suffisamment qu'il n'a pas la tête nette et décidée qu'il faut pour mener aujourd'hui sûrement les chevaux emportés de l'état.

Le duc de Richmond ne s'est point élevé à ce sublime faîte du pouvoir; mais c'est encore un de ces nobles nécessiteux dont le libéralisme n'est guère qu'au prix des hauts emplois lucratifs. C'est une de ces valeurs aristocratiques propres à toutes les besognes militaires ou civiles, bonnes à tous les salaires. Lieutenant-général et aide-de-camp du roi, sa grace n'en a pas moins daigné diriger les postes et faire partie d'un cabinet whig. A l'heure qu'il est, il a tout l'air de caresser aussi l'espoir chimérique d'une administration de juste-milieu dont il aurait sa part. Louis XVIII l'avait mis de sa chambre haute. Je ne sais ce que votre révolution de 1830 aura fait de cette pairie anglo-française. Peut-être le noble duc n'en aura-t-il gardé que ce faux air d'élégance parisienne qui distingue sa mise de celle de nos merveilleux, si raides et empesés. En tout cas, j'estime qu'aucun de vos modernes incroyables ne pousserait le laisser-aller au point de croiser, comme le fait souvent le duc de Richmond, les jambes par-dessus sa tête, en pleine séance, afin de se mieux mirer dans ses bottes vernies.

Sauf le duc de Wellington, doyen honoraire de la mode anglaise parmi nos nobles lords, nous n'en avions pas encore rencontré un seul qui pût se dire véritablement fashionable. Mais voici que s'offre à nous lord Alvanley. Oui, ce petit homme, debout, tout bouffi, tout gonflé, tout essoufflé, sans tournure, sans toilette, qui n'a de la mise recherchée que les gants jaunes, et semble venir d'une orgie où il est pressé de retourner, c'est l'un des principaux représentans du nouveau fashionablisme à la chambre haute. Il était whig jadis; il est tory maintenant, ou plutôt il est bon convive; il est du parti de ceux chez qui l'on dîne et l'on soupe. Or, ce sont les tories surtout qui ont table ouverte : voilà pourquoi il est tory. Il eut dû ne pas attendre d'être ruiné pour se faire conservateur. N'importe. Ayant mangé son bien, il aide les autres; il paie de sa personne et de sa gaieté. Il a, en effet, un riche fonds d'humorisme; on ferait un gros livre de ses saillies. Toutefois, il en est sobre au parlement. C'est son mauvais démon qui l'a inspiré un jour de s'en prendre à O'Connel; la lutte était inégale; l'*agitateur* a la repartie mortelle. Tout fashionable et vraiment spirituel que soit lord Alvanley, il n'en gardera pas moins, sa vie durant, gravé au front le

titre de *bloated buffoon*, que lui a infligé le rude adversaire auquel il s'est joué si imprudemment.

Ce jeune homme, bien fait, gracieux, de belle mine, qui sort de la salle, est le comte Errol. Il vote avec le ministère, bien qu'il soit presque de la famille royale. C'est en effet un gendre sous-officiel de William IV; il a épousé une des filles naturelles de sa majesté. Je voudrais vous montrer son beau-frère, le comte de Munster, illégitimement issu de la même illustre origine; mais il assiste rarement aux séances. Les hautes et profitables sinécures n'ont été épargnées ni à l'un ni à l'autre de ces deux nobles comtes. Vous voyez qu'en ce siècle de gouvernemens constitutionnels, soi-disant moraux et économiques, les souverains font encore, à la Louis XIV, quelque peu de bâtardise opulente et comblée.

Vous ne me demandez pas quel est ce vieillard desséché dont les jambes d'allumettes flageolent dans des bottes à revers. Il a les ailes de pigeon et la queue roulée qui sautille sur le collet brillant et poudré d'un antique frac bleu. Ne dirait-on pas quelqu'un de vos émigrés français, oublié, en 1814, par la restauration de ce côté du détroit? Remarquez comme il va et vient : c'est le mouvement perpétuel. Les quatre-vingts ans de ce comte de Westmoreland ne l'empêchent point d'être le tory le plus remuant et le plus actif de l'assemblée. Il a été membre du cabinet, et, de loin à loin, il sait élever encore sa vieille voix pour défendre sa vieille cause. Tout-à-l'heure, après la séance, vous l'allez voir enfourcher un vieux cheval aussi maigre que son maître, et tous les deux partiront au galop. C'est peut-être une fantaisie d'imagination, mais le jour où ils ne reviendront plus, il me semble que le torisme tout entier sera mort. Tout ce qui reste à ce parti mourant, d'énergie et de solidité, je le résume, malgré moi, dans ce vieil homme. Il est là comme le dernier squelette vivant et ambulant au milieu des squelettes inanimés de cette aristocratie qui tombe en poussière.

Si vous avez remarqué cet autre petit vieillard si ingambe et affairé, qui a ses lunettes juchées sur le front et regarde partout avec ses gros yeux d'écrevisse, vous avez vu qu'il court incessamment de banc en banc et trouve quelque chose à dire à l'oreille de chacun; vous l'aurez sans doute pris pour un des huissiers de la chambre, car il en a le costume : l'habit noir français et la bourse de taffetas noir. Eh bien! c'est une sorte de personnage; c'est un noble personnage d'abord : c'est lord Shaftesbury, il descend du célèbre comte de ce nom, l'un des premiers *essayists* de notre langue, qui nous a laissé

des livres classiques par leur style et fort distingués par leur esprit. Ce ne sont pas des mérites d'une pareille éminence qui recommandent le comte de Shaftesbury actuel, c'est un homme industrieux et diligent. Quand régnait le torisme (car c'est encore un tory renforcé), il a su se faire attribuer le poste fort productif de président des comités, et il y montre toute l'intelligence patiente et routinière que requiert l'emploi; il est en outre l'un des vice-speakers de l'assemblée; à l'occasion, il étale sa petite personne noire sur le sac de laine rouge; mais comme il ne lui est alloué de figurer là que sous son mince costume ordinaire, cet honneur lui est rare : ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il en jouit, et faute de tout autre speaker disponible. Une chambre anglaise ne se juge dignement et légalement présidée que par une robe et une perruque.

Grâce à saint George, nous sommes hors de la foule des tories, nous avons doublé le second angle de la barre; revenant vers le trône, en passant par les bancs de gauche, nous voici parmi les whigs, qui ne nous embarrasseront pas trop la route : les rangs ne sont guère serrés de ce côté. Combien de vides, hélas! Un regard à quelques-unes de ces généreuses pairies solitaires, et notre promenade sera finie : nous aurons achevé notre voyage de long cours autour de la chambre.

Le comte Radnor est du petit nombre de ces whigs désintéressés qui se sont épris de la réforme pour elle-même, nullement pour s'asseoir au banquet du pouvoir; il fait son état de pair libéral activement, consciencieusement, avec cette rectitude et cette fermeté que promet toute sa personne droite, nerveuse et inflexible. Ce n'est pas un orateur bien fleuri; mais il faut l'écouter quand il parle; il a cet accent de probité hardie et vigoureuse qui force l'attention d'un auditoire.

Avec plus de défiance et de timidité dans le discours, ce sont les mêmes mérites de dévouement sincère et indépendant à la liberté qui distinguent le marquis de Clanricarde. Il y a chez ce jeune lord une sorte de grace intérieure qui transpire et voile la difformité des traits : son nez camard, ses yeux enfoncés, son teint cadavéreux, ne vous effraient point; vous n'avez jamais vu d'extrême laideur si jolie : c'est une tête de mort parfaitement agréable et souriante. Mais votre monde de Paris connaît déjà suffisamment le marquis de Clanricarde, grace à la causticité spirituelle de sa femme, la fille de Canning, qui s'est égayée si cruellement l'an dernier aux dépens de toutes vos aristocraties bourgeoises, pédantesques et quasi-légitimistes.

Voici que nous rentrons au quartier-général de la petite armée des whigs. Sur ses derrières, commandant son corps de réserve, se tient

lord Plunket, membre de l'administration, quoique hors du cabinet. Certes, l'Irlande, dont il est le chancelier, a plus d'un grief amer contre ce fils long-temps mauvais. L'ingrat! il a pu trahir son pays natal, afin de se pourvoir lui et les siens; il a mieux aimé sa fortune que sa renommée; c'est de son honneur qu'il a payé les honneurs qu'il a revêtus! Mais Cobbett et nos Irlandais fidèles ont assez rudement châtié l'ambitieux. L'Irlande est comme toutes les mères, elle rouvre ses bras aux enfans égarés qui lui reviennent.

Donc, amnistie entière au vieux légiste enrichi; oubli de ses fautes, puisqu'il se ressouvient de son honorable jeunesse et se remet derechef au service de la cause sainte. Ce n'est pas un secours à dédaigner que celui d'une intelligence comme celle de Plunket; l'âge n'a pas même obscurci la suprême clarté de cette raison puissante; il n'y a pas de recoins cachés d'une question obscure que sa parole n'éclaire d'un jour complet et profond, et ce n'est pas seulement par sa science lumineuse qu'il est redoutable. Tout bonhomme podagre qu'il vous semble, forcé, quand il se lève pour parler, de se tenir d'une main sur sa canne, il a cette détermination aggressive et robuste qui sait dire imperturbablement au torisme toutes ses vérités humiliantes et ne s'émeut nullement des interruptions emportées; son ironie insulte et accable d'autant plus, qu'elle se cache toujours sous un air de simplicité bourgeoise.

A l'extrémité de ce banc qui touche celui des ministres, vous avez reconnu lord Brougham; il est bien la caricature vivante dont les papeteries du *Strand* vous ont montré tant de divers portraits. Voilà bien son long visage, ses longues jambes, ses longs bras, tout l'assemblage incohérent de sa longue personne. L'expression de sa physionomie a quelque chose de farouche; il y a certainement dans ce cerveau un petit grain de démence; ses petits yeux perçans étincellent du fond de leurs orbites; un tic convulsif ouvre et referme incessamment sa grande bouche; vous auriez presque peur, n'était la bonhomie de ce nez épais, retroussé, qui vous rassure.

Ne vous inquiétez pas si le savant baron saute et s'agite si fort à ce moment, c'est qu'il est sur un gril; c'est qu'on le torture, c'est qu'on parle, et qu'il est contraint de se taire. Parler, c'est faire tort à lord Brougham.

Mais le préopinant s'est assis, lord Brougham a bondi; il est sur ses pieds; il a rattrapé la parole; il la tient, il ne la laissera pas aisément; il a déclaré n'avoir que deux mots à dire; si vous avez affaire, allez, dans deux heures vous pouvez revenir, vous le retrouverez en pleine

argumentation. C'est grande pitié vraiment que la longue expérience des barreaux et des parlemens n'ait pas appris la modération à un esprit de cette trempe. Il s'était saisi d'un sarcasme acéré; voici qu'il l'émousse à force de s'en escrimer. Il avait parfaitement établi l'inexpugnable solidité d'un argument; il va le renverser lui-même, tant il en bâtira d'autres par-dessus; et c'est ainsi que son indiscrétion gâte les meilleures causes et ses discours les plus beaux; aéronaute imprudent, il crève ses ballons et tombe avec eux pour les avoir trop emplis. Nous qui écoutons, nous voulons bien être convaincus par un raisonnement et sourire à une ironie; mais nous savons comprendre à emi-mot. Vous nous humiliez à commenter démesurément chaque chose. Plus vous persistez, plus nous nous lassons. Votre obstination à douter de notre intelligence nous blesse et nous irrite.

Cet excès de pédantisme est le principal défaut oratoire de lord Brougham. On a bien eu raison de l'appeler le maître d'école. Je ne nie point ses immenses qualités de raisonneur savant, infatigable et caustique; mais ses développemens exagérés sont hors de toute proportion, surtout à la chambre des lords, qui traite les questions sommairement et un peu selon les réserves des salons. C'est n'avoir nul tact que de ne point s'approprier avant tout à son auditoire. La manière de Henry Brougham convenait mieux aux communes, où les débats ont plus de largeur, où l'on est moins pressé d'en finir; encore y était-il resté bien avocat. Il ne s'est jamais défait de ces furieux emportemens comiques de la robe, qui tonnent et tempêtent en citant une date ou un article de loi. Sans doute que ses harangues le fatiguent autant qu'elles lassent ceux qui les écoutent; il n'y épargne pas au moins son corps, il crie et gesticule sans pitié de lui-même; il se ploie et se tord comme un équilibriste; il danse et rebondit avec ses phrases; il transpire et s'échauffe beaucoup: mais il me laisse glacé, ce n'est pas là l'éloquence qui m'enflamme le sang.

Je jugerais chez lord Brougham plus sévèrement encore l'écrivain que l'orateur; car lord Brougham est écrivain aussi, et beaucoup trop écrivain. Cette funeste activité qui le possède, le pousse incessamment à emplir les *revues* de ses essais économiques, politiques, scientifiques, historiques, théologiques, à entasser brochure sur brochure; s'il y mettait un peu de style fait et d'idées neuves, ce serait demi-mal; mais c'est toujours la même fluidité excessive de paroles, et sur le papier, d'où il ne se peut rien évaporer, elle est plus intolérable. Bien que ce n'ait point été de sa part spéculation intéressée, je ne lui pardonne pas non plus d'être le père de cette lépreuse littérature à bon marché,

qui prétend répandre les connaissances utiles, et n'a jamais servi que les notions fausses, l'ignorance et le méchant style. En France, où l'on a vite perfectionné cette désastreuse invention, vous devez maudire aussi bien sincèrement son auteur. Ce n'est pas sa faute pourtant si vous avez permis à vos impudens exploitateurs d'infecter, comme ils ont fait, tout le champ littéraire, de cette ivraie qui menace d'étouffer les épis verdoyans de votre jeune poésie.

Chercherons-nous dans lord Brougham l'homme politique? Nous le trouverons plus incomplet encore. Je l'acquitte d'avoir offert son concours aux conservateurs au prix du maintien de sa chancellerie; cette imputation de ses ennemis est calomnieuse. Je veux qu'il n'ait jamais eu rien à faire avec le torisme; mais s'il n'est pas redevenu whig officiel, ce n'a pas été sa faute. Il est avéré que ce sont les whigs qui n'ont pas voulu le reprendre avec eux et lui rendre les sceaux. L'expérience leur a prouvé qu'il était moins dangereux comme ennemi que comme ami. Il n'est donc ni tory ni whig; il n'est pas radical davantage; il est parmi les radicaux présentement, en désespoir de cause. Il n'est d'aucun parti, si ce n'est du sien, du parti de lord Brougham.

L'exemple de lord Brougham devrait avertir salutairement l'ambition de votre M. Dupin, son ami. Il y a beaucoup d'analogies singulières entre ces deux célèbres légistes; ils se ressemblent étrangement par l'expression de leur visage, par leur fortune, par leurs inconséquences, leurs bizarreries. M. Dupin ne préside pas plus sobrement votre chambre des députés que lord Brougham ne faisait celle de nos pairs. C'est aussi un avocat qui étouffe au fauteuil et prend la parole pour lui-même beaucoup plus volontiers qu'il ne la donne. J'avoue que son éloquence est de meilleur aloi, plus rude, plus serrée, plus triomphante; que ses coups de boutoir sont plus violens et plus mortels; mais, dût-il escalader jamais le pouvoir qu'il assiége, je doute que son tempérament lui permette de s'y maintenir la moitié du temps que la pétulance de notre ci-devant chancelier a su demeurer assise sur le sac de laine.

§ III.

Nous sommes de retour sous la perruque du speaker, d'où nous étions partis. Assez de portraits. Nous avons suffisamment parcouru les rangs de nos nobles lords; il est peu de leurs célébrités que nous n'ayons dévisagées. Remontons à la galerie. De ce balcon nous regarderons une dernière fois collectivement l'assemblée; nous ferons passer devant

nous rapidement au pas de charge quelques-unes de ses récentes séances; ce sera le défilé et la conclusion de notre revue.

Prenons la question capitale de la session. Ce bill des corporations que je vous ai montré introduit aux communes, mettons-le entre les mains des lords; voyons leurs seigneuries à l'œuvre, et comment elles traitent une mesure populaire.

Ne le dissimulons pas. Depuis la réforme parlementaire, cette réforme des municipalités est le plus rude coup de bélier donné dans les murs de la chambre haute; c'est un commencement de démolition. Détruire l'hérédité des corporations, qui étaient de petites pairies de bas étage, c'est frapper à leur base les législateurs héréditaires eux-mêmes.

Donc c'est la guerre à mort que déclare aux pairs lord John Russel, quand, le 21 juillet, il vient en personne apporter à leur barre ce bill unanimement voté la veille par les communes. Que feront-ils dans ce cercle étroit où le peuple les enferme? Secoueront-ils leur robe de pourpre et diront-ils : « Eh bien! la guerre à mort. » Non pas. Ils ne sont ni tout-à-fait prudens, ni tout-à-fait téméraires. A l'hostilité franche ils opposeront la défense obscure des stratagèmes. Le bill est admis courtoisement aux honneurs d'une première lecture; on le dépose sans mot dire sur la table des greffiers. Oh! tandis qu'il est étendu là, que n'ose-t-on l'étouffer tout d'abord en famille, ou bien le déchirer, et chacun emporter un de ses débris sous le manteau patricien! Mais que dirait-on aux communes, qui demanderaient : « Qu'avez-vous fait de notre bill? » Patience, on avisera. Peut-être aura-t-on la vaillance de le tuer à sa seconde lecture. Pas davantage. Pourtant on n'est nullement résolu de le laisser vivre. Au moins on gagnera du temps; on alonge tant qu'on peut la courroie. Les corporations ont été conviées à solliciter de partout leur maintien et à requérir d'être défendues devant la pairie.

Première séance dans laquelle la majorité décide que les avocats seront entendus.

Le lendemain, les avocats sont sur la brèche. Ce sont justement les hommes que requiert la besogne, de vigoureux tories éprouvés et rompus au fanatisme politique. Le principal, le plus habile, sir Charles Wetherel, a en outre le mérite d'une irréprochable consistance. Il y a quatre ans, il refusa les sceaux, et résigna même les fonctions d'*attorney general*, de peur de tremper dans l'émancipation des catholiques.

Durant les plaidoyers, la salle a changé d'aspect. Afin de mieux écouter, les lords se sont transportés en masse vers la barre. Le duc de

Wellington, le duc de Cumberland et lord Londonderry sont assis au bout des bancs qui la touchent, et suspendus les premiers aux lèvres de l'orateur.

Sir Charles use largement de la parole qu'on lui a donnée; il parle pendant deux jours, ou pour dire plus correctement, pendant deux jours il rugit, il écume, il épanche la boue des invectives contre toutes les libertés du monde. Le vieil avocat n'est pas moins ignoble et grossier de façons que de figure; son geste accompagne dignement son langage. Çà et là, au milieu de ses fureurs les plus magnifiques, il s'interrompt soudainement et relève de ses deux mains sa culotte qui tombe. Puis, il arrose ses argumens, non pas d'eau sucrée, mais de bons pleins verres de *sherry*, en véritable Anglais, ce qui produit l'effet de l'huile jetée sur le feu. Cette brutale éloquence de taverne n'est pas toutefois sans succès. A force de fouetter l'amour-propre de leurs seigneuries, et de leur faire honte de leurs faiblesses passées; à force de leur crier que sa cause est la cause de leur hérédité, l'audace du légiste finit par leur remettre un peu de cœur au ventre. — « Le légiste a raison, » disent-elles. On a très probablement calomnié les corporations : je propose de les admettre à témoigner elles-mêmes de leur innocence. L'avis mérite d'être pris en considération.

Nouvelle séance dans laquelle se discute l'opportunité de cette audition. Ce n'était pas la peine de la discuter, on l'avait résolue d'avance. C'est en vain que lord Brougham pile et pulvérise la motion de lord Carnarvon sous le poids d'une argumentation de trois heures, le sophisme dilatoire est relevé triomphant par lord Lyndhurst. Puisque la modération ni les ménagemens n'ont rien à gagner de cette majorité, peut-être les avertissemens passionnés obtiendront-ils davantage.

— « Vous avez bien tort, dit lord Plunket, si vous comptez détruire notre bill par vos lenteurs. Vous ne détruirez que vous-mêmes. Votre longue résistance à la réforme parlementaire ne vous a pas grandement honorés; elle ne vous a pas non plus raffermis beaucoup. Ne remuez pas davantage le sol qui tremble déjà bien assez sous vos pieds! »

— « A vous la responsabilité des actes maladroitement impopulaires! s'écrie avec dédain lord Melbourne, résumant en quelques mots, à quatre heures du matin, tout le débat de la nuit. A vous seuls. Voyez si vous voulez vous suicider. Réfléchissez encore avant de vous condamner vous-mêmes à mort! »

Ces nouveaux mépris ne sont pas pour émouvoir la chambre, non plus que pour la détourner de son dessein; la plaidoirie a ses conclusions adjugées; audience sera donnée aux corporations.

Donc, voici la scène reportée à la barre. Les corporations arrivent à la file, menées par sir Charles Wetherel, et récitent leur chapelet. C'est l'avocat qui leur pose les questions; elles prêtent serment sans hésiter à toutes ses métaphores.

— « Oui, seigneur avocat, c'est vous qui dites bien, déclarent candidement les bons *aldermen*. Nous sommes les victimes de la calomnie; on nous accuse de corruption; nous sommes la pureté même. »

Et tous de répéter textuellement ce refrain. Cela avait duré près de huit jours; cela eût bien duré jusqu'au printemps, car pas une des corporations anglaises ou galloises n'eût manqué à l'appel. Mais ne voilà-t-il pas que le pays se lasse tout d'un coup de la psalmodie de cette longue procession effrontée et vénale.

Par toute l'Angleterre d'abord on murmure. Bientôt les populations se rassemblent et manifestent leur mécontentement. Manchester adresse aux lords une humble pétition, signée de vingt-trois mille hommes qui supplient leurs seigneuries de se presser un peu et d'en finir avec le bill. En d'autres lieux, on s'y prend moins sérieusement. Il est décidé qu'on ne s'abaissera plus jusqu'à souscrire des suppliques à la noble chambre, et que si l'on pétitionne, ce sera pour prier les communes de la supprimer.

Ce grondement du peuple, tout lointain qu'il est, ne laisse pas de couvrir les voix des corporations qui déposent.

— « Holà! s'écrie sa grace le généralissime des tories, se mordant le doigt, assez de dépositions. Halte! nous sommes suffisamment instruits. Mettez les corporations et leurs avocats dehors; il est temps d'aborder le principe du bill. »

Autre séance où la pairie montre un peu plus de bon sens, sinon de courage. Il faut que la situation soit grave; nous voyons ici paraître sur la scène un acteur qui ne se produit qu'aux grandes occasions et dans les hautes péripéties du drame politique : c'est lord Mansfield, le Royer-Collard des tories. S'il n'a pas figuré dans notre galerie, c'est qu'il n'appartient pas à la collection ordinaire de la chambre. Il n'y vient que de loin en loin, lorsque l'aristocratie est en danger et tire son canon d'alarme. Le noble comte n'était guère sorti de ses domaines seigneuriaux depuis les discussions de la réforme parlementaire. Lord Mansfield est de haute taille, et un peu voûté. Sa parole a le ton plein de douceur et de conciliation; elle est parfaitement d'accord avec l'air modéré de sa personne. Je reconnais volontiers l'élégance dogmatique du discours que prononce lord Mansfield le 12 août. Mais puisque sa circonspection lui conseille de ne pas opposer à la réforme des muni-

cipalités une fin de non-recevoir formelle, à quoi bon nous dire que sa conscience en improuve le principe aussi bien que celui de la réforme du parlement? Il examine longuement la balance des pouvoirs; il explique habilement en quelles circonstances une assemblée peut ou doit céder à la force extérieure. — La vraie sagesse serait, à mon sens, de se régler par ces théories, sans les exprimer publiquement.

Le duc de Wellington a plus de naïveté. — « Sauf quelques détails, ce bill est détestable, opine sa grace; toutefois il y a au dehors une forte opinion en sa faveur; il convient de le prendre en considération. »

Le duc de Newcastle, lord Falmouth et quelques autres tories extrêmes protestent vainement contre la timidité de ce conseil. Leur voix, généreusement téméraire, est étouffée sous les voix qui se croient prudentes, et qui ne sont qu'inutilement peureuses. Le bill est pris en considération; on le reçoit enfin en comité.

Que si les bruits du dehors eussent continué de gronder, soyez-en sûrs, la réforme des corporations sortait intacte et bien vivante des mains de leurs seigneuries. Les lords ne sont pas hommes à lutter contre le péril imminent; revenus de leur première frayeur, ils se ravisent; ils se hasardent à tâter le pouls du pays. Malheureusement le pays avait bien un peu de fièvre, mais non pas le transport; il a besoin, à ce qu'il semble, qu'on le pousse quelque temps pour que le délire le prenne.

— « Ce malade n'est pas calme, ont observé les nobles législateurs, en imprévoyans docteurs qu'ils sont; cependant il n'y a rien à redouter de lui présentement. Ne nous décourageons pas, le bill est encore à notre discrétion. Voyons si sans le tuer précisément, il n'y a pas moyen de le renvoyer aux communes plus mort que vif. »

Effectivement, le malheureux bill était toujours pieds et poings liés à leur merci. Ce fut un cruel supplice qu'il eut à subir là durant quatre nuits. Le voici couché sur la table du comité comme sur celle d'un amphithéâtre; on aiguise à l'envi le couteau des amendemens. Lord Lyndhurst, l'opérateur principal, dirige les mutilations; c'est lui qui enfonce le scalpel le plus avant; c'est lui qui pratique les entailles les plus larges et les plus profondes. D'ailleurs, chacun veut couper son morceau; qui tel paragraphe, qui tel autre, qui tel article tout entier. Ce qu'ils ont laissé de chair au corps disséqué, n'est guère plus que ce qu'il en reste à un squelette.

Ainsi, voilà l'œuvre de la pairie; voilà ce qu'elle a mis un mois à faire ou plutôt à défaire. Si à cette destruction elle eût montré seulement le facile mérite d'un courage insolent! — Elle n'a été que lâchement et

gauchement malfaisante! S'étonnera-t-on maintenant d'entendre le cri unanime des réformistes, retentissant presque dans les feuilles whigs elles-mêmes, demander tout haut et partout « à quoi servent les pairs? » et s'il ne s'agit pas de les réformer tout d'abord, toute autre réforme cessante? Est-ce merveille qu'à Birmingham, la semaine passée, l'orateur d'un club populaire propose leur abolition et celle de la royauté tout ensemble, au milieu d'applaudissemens à faire crouler la salle, et que le fait soit admirativement rapporté en pleine chambre des communes?

Du jour où les bourgs-pourris ont été arrachés de leurs mains, du jour où les communes ont cessé d'être leur instrument, pour devenir la voix et le bras du peuple, les lords ont été mortellement frappés. Il dépendait d'eux qu'on les laissât prolonger leur agonie et mourir paisiblement. Mais ne voilà-t-il pas qu'ils se relèvent en traîtres et s'efforcent de blesser par derrière le généreux ennemi qui avait détourné de leur poitrine le coup de grace, tandis qu'il leur tenait le pied sur la gorge.

Les insensés! ils prétendraient entamer une lutte avec les communes! Mais ne sentent-ils donc pas quelle source de force irrésistible est dans une assemblée qu'alimente éternellement le flot populaire? Bien que cette chambre élective montre encore de la modération cette année, elle n'est pas sans user de son omnipotence : elle met les altesses royales sur la sellette; elle ordonne les visites domiciliaires; elle emprisonne selon son bon plaisir. Que n'osera-t-elle pas lorsqu'une nouvelle élection lui aura versé tout un nouveau torrent radical? Les lords feraient bien d'y songer. Ils ont mandé long-temps le pays à leur barre; ce sera le tour du pays bientôt de les mander à la sienne. S'ils ont oublié comment disposait de leurs aïeux le long parlement, les communes pourraient, avant peu, s'en ressouvenir. Ce ne sera plus une seconde chambre timide et respectueuse, ce sera une convention qui siégera quelque matin peut-être à leur porte, et une convention d'autant plus aisément souveraine, qu'elle aura trouvé ses pouvoirs extraordinaires tout établis.

ANDREW O'DONNOR.

Londres, le 31 août 1835.

(Depuis que cet article nous est parvenu, une transaction a eu lieu entre les deux chambres, et nous attendons de notre collaborateur de Londres un travail qui complétera celui qu'on vient de lire.)

TALLEMANT

DES RÉAUX.

SA VIE ET SES MÉMOIRES[1].

La publication de Mémoires inédits relatifs à l'histoire d'une époque déjà reculée est un petit évènement littéraire qui éveille la défiance. Ces nouveautés sont rarement bien accueillies. En effet, que n'a-t-on pas vu paraître en ce genre? à quel personnage n'a-t-on pas cherché à imposer des Mémoires? Mme de La Vallière, cette femme si modeste dans ses faiblesses, qui consacra sous le voile la plus grande partie de sa vie à en faire oublier le commencement, n'a-t-elle pas été présentée comme ayant elle-même tracé dans des Mémoires le récit de ses fautes? N'a-t-on pas également prêté un langage à sa rivale, Mme de Montespan, dont à peine quelques lettres spirituelles ont été conservées? On n'a jamais abusé davantage de l'art du *pastiche* (2); tous les styles sont

(1) Six vol. in-8°, librairie d'Alphonse Levavasseur, place Vendôme.

(2) Despréaux a donné le modèle et l'exemple du pastiche dans les Lettres à Vivonne, où il contrefait Balzac et Voiture; M. Charles Nodier a traité de cette espèce de contrefaçon dans ses *Questions de littérature légale* (Crapelet, 1828,

imités, toutes les singularités sont contrefaites, et ce qui ne devrait être qu'un jeu de l'esprit, est trop souvent pratiqué dans l'intention de tromper et de donner cours à des pages insignifiantes. Dans cette disposition des esprits, les éditeurs (1) des Mémoires de Tallemant des Réaux n'ont point été surpris de rencontrer des incrédules. Le premier volume de cet ouvrage, lancé tout seul, a été livré à la critique sans le cortége de ces travaux préliminaires, qui sont destinés à faire connaître l'écrivain, à initier le lecteur dans le secret des sources où l'on a puisé, et à montrer dans quels rapports l'auteur a vécu avec ses contemporains.

Ce n'a pas été sans regrets que nous nous sommes vus dans la nécessité d'introduire Tallemant des Réaux dans le monde littéraire sans aucun de ces appuis qui inspirent de la confiance et préparent les réputations. Nous n'avions encore recueilli qu'un petit nombre de renseignemens sur des Réaux; nous espérions que des recherches plus opiniâtres nous procureraient des ressources qui nous manquaient. Leur espoir n'a pas été entièrement trompé.

Ce n'est pas, au reste, une faible victoire pour des Réaux d'être heureusement sorti d'une épreuve aussi difficile. Ceux qui ont lu ses Mémoires avec des dispositions de doute et de prévention, n'ont pas tardé à reconnaître que cet écrivain caustique et singulier, original et spirituel, révélait presque à chaque page des faits et des circonstances inconnus, qu'il serait dangereux d'inventer parce qu'on serait démenti par les Mémoires du temps, par les vaudevilles malins, dont fourmillent nos recueils, par les lettres

pag. 90 et 215). Nous indiquerons ici un volume de M. le marquis du Roure, qu'il a dédié à ses confrères les bibliophiles français. L'ouvrage n'a été tiré qu'à soixante exemplaires. Il porte en faux titre : *Réflexions sur le style original*, sans date ni frontispice (Paris, 1829, in-8°). M. du Roure s'y est proposé d'établir que rien n'est plus aisé que de faire des pastiches; rien, en effet, ne semble lui être plus facile. Il imite Rabelais, La Bruyère, Mme de Sévigné, Pascal, Voltaire, J.-J. Rousseau et Diderot; et si ces morceaux étaient confondus dans les œuvres de ces auteurs, il serait difficile de reconnaître le don qui leur a été fait.

(1) M. Monmerqué lui-même, MM. de Châteaugiron et J. Taschereau.

(*N du D.*)

imprimées et manuscrites que l'on a conservées ou que chaque jour on découvre.

Gédéon Tallemant des Réaux, auteur des *Historiettes*, n'était pas resté jusqu'à présent tout-à-fait inconnu; l'abbé de Marolles en a parlé comme d'un homme d'un esprit distingué: « M. des Réaux et l'abbé Tallemant, son frère, *qui ont l'esprit si poli et si délicat* (1)... » Dans un autre endroit, le même écrivain place des Réaux au nombre des Français qui réussissaient dans le genre de l'épigramme (2). Ce témoignage, s'il était solitaire, ne suffirait pas pour établir la réputation de Tallemant des Réaux; on sait que le bon abbé de Villeloin, mauvais traducteur de presque tous les poètes latins, accordait facilement ses éloges, et qu'il en était surtout prodigue pour les personnes qu'il connaissait. Il suffit en ce moment de montrer que des Réaux, connu avec quelque avantage, était mis au nombre des hommes d'esprit de son temps.

Quelques petites pièces, échappées à sa muse, se font remarquer par la délicatesse de l'expression. Il fait partie de cette *pléiade* de poètes qui se réunirent au marquis de Montausier pour chanter Julie d'Angennes, cette reine des *précieuses*, dont des Réaux devait plus tard devenir l'historien. Son madrigal sur le lis est une des fleurs dont se compose *la Guirlande de Julie*. Il doit tenir ici sa place, quoique déjà cité ailleurs (3).

Devant vous je perds la victoire
Que ma blancheur me fit donner,
Et ne prétends plus d'autre gloire
Que celle de vous couronner.

(1) *Mémoires de Marolles*, pag. 438 de l'éd. in-folio, et tom. 1er, p. 335, de l'éd. in-12. On y lit : *Messieurs des Ruaux* (éd. in-folio), *Messieurs des Réaux* (éd. in-12). C'est une erreur que la suite de la phrase rectifie d'elle-même.

(2) « Pour les épigrammes françaises, nous avons des auteurs à qui nos voisins ne sçauraient contester les avantages de la primauté..... Feu M. Maynard, M. de Bautru... M. de Gombauld... M. de Racan... M. Colletet... M. l'abbé Tallemant, qui tourne ses pensées si délicatement, *M. des Réaux, son frère*, M. l'abbé de Boisrobert, etc. (*Mémoires de Marolles*, 2e partie de l'éd. in-folio, pag. 246.)

(3) *Mémoires de Tallemant des Réaux*, tom. II, pag. 242. La pièce est signée, dans *la Guirlande*, du nom de *des Réaux Tallemant*. Il a semblé convenable de réunir ici le peu de vers de des Réaux que l'on a conservés.

Le ciel, par un honneur insigne,
Fit choix de moi seul autrefois,
Comme de la fleur la plus digne
Pour faire un présent à son roi.

Mais, si j'obtenois ma requête,
Mon sort seroit plus glorieux
D'être monté sur votre tête
Que d'être descendu des cieux.

On peut dire avec vérité qui si jusqu'à présent Tallemant des Réaux n'était pas tout-à-fait ignoré, il était au moins fort peu connu; on l'a même presque toujours confondu avec l'abbé François Tallemant, son frère, membre de l'Académie française, et même avec Paul Tallemant, de la même Académie et de celle des Inscriptions et des Belles-Lettres; Paul était neveu à la mode de Bretagne de des Réaux.

Les rôles changent dans cette famille; les deux académiciens tiendront leur rang dans l'histoire de leurs compagnies savantes, mais leurs ouvrages resteront plongés dans un oubli que justifie leur médiocrité, tandis que des Réaux prendra sa place parmi les écrivains originaux qui peignent les mœurs et la société de leur temps. Son nom vivra par sa seule force; des Réaux sera pour le XVIIe siècle ce qu'a été Brantôme pour le XVIe.

Avant de rassembler le petit nombre de faits que nous avons pu recueillir sur Tallemant des Réaux, nous ferons connaître en peu de mots sa famille.

Elle est originaire de Tournay; François Tallemant, aïeul de des Réaux, fut obligé, dans le XVIe siècle, d'abandonner sa patrie pour se soustraire aux cruautés exercées par le duc d'Albe contre les sectateurs de Calvin; Tallemant vint se réfugier à la Rochelle. C'était un bel homme; il plut à une riche veuve, qui lui donna sa fortune avec sa main. Elle s'appelait Loyse Thevenin, et était veuve de Pierre du Jan.

On a peu de détails sur François Tallemant; il paraît qu'il avait à la Rochelle une existence aisée, et qu'il y jouissait de beaucoup de considération; car, suivant un historien de la Rochelle, il était *pair de la commune,* et en 1600 il fut *coélu* du maire.

Deux fils et une fille naquirent du mariage contracté par François Tallemant.

Les deux fils, Gédéon et Pierre Tallemant, établirent à Bordeaux une maison de banque, et ils s'associèrent avec Paul Yvon, seigneur de La Leu (1), qui épousa leur sœur.

Cette société, ayant prospéré, a été la source de la fortune des trois branches de la famille.

Gédéon Tallemant se fit recevoir secrétaire du roi, le 29 mars 1612; il devint trésorier de l'épargne pour la Navarre, et afferma divers impôts. Ces charges de finance le conduisirent à une grande fortune. Gédéon mourut en 1634.

Il laissait un fils et une fille. Le fils, nommé Gédéon comme son père, acheta une charge de conseiller au parlement de Paris, et il en prêta le serment le 20 juin 1637. Il ne tarda pas à se faire catholique, afin d'épouser Marie de Montauron, fille de du Puget de Montauron, ce riche financier qui réunissait tous les ridicules et toutes les impertinences des nouveaux enrichis; cette *Éminence gasconne,* que Tallemant a si plaisamment dessinée : « Tout s'appelait, dit des Réaux, *à la Montauron*, comme aujourd'hui *à la Candale* (2). » Marie de Montauron était bâtarde; son père l'avait eue de Louise du Puget, sa cousine germaine, qui était morte sans que le mariage eût couvert sa faute; ainsi la légitimation était impossible. Presque tous les parens de Gédéon refusèrent leur consentement à cette union; mais celui-ci, qui n'était touché que de la grande fortune qu'il en devait attendre, ne s'arrêta pas à cet obstacle; il épousa Marie, et acheta une charge de maître des requêtes, qui lui ouvrit la carrière brillante de l'administration; il fut d'abord nommé intendant d'Orléans, et en 1653 il passa à l'intendance de Guyenne.

(1) C'était un homme très singulier; Tallemant lui a consacré un chapitre. Tom. V, pag. 43.

(2) *Mémoires de Tallemant des Réaux*, tom. V, pag. 16. Le duc de Candale, fils aîné du duc d'Épernon, était en possession de donner la mode. Ce fut lui qui se vengea si cruellement d'une moquerie de Bartet, qui avait en effet réduit le mérite de ce duc à l'expression la plus simple. (Voyez les *Mémoires de Conrart*, t. 48, pag. 265, de la seconde série des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*).

Tallemant était un homme de plaisir; il enchérissait encore sur les ridicules de son beau-père. Adonné à toutes les dissipations, il tranchait du grand seigneur, et il devint, par vanité, le Mécène des gens de lettres, dont il payait richement les pompeuses dédicaces. Sa femme, livrée à toutes les fantaisies, ne connaissait pas plus que son mari les avantages d'une sage économie. On peut facilement juger dans quelle dépense ils furent entraînés par la vie des intendances. Ils tenaient à Bordeaux maison ouverte; « M. de Candale, dit des Réaux, ne mangeait jamais que chez eux; devant Tallemant, un intendant ne paraissait point à Bordeaux; à cette heure on n'y parle que de *monsieur l'intendant* et de *madame l'intendante.* »

Il nous en reste un témoignage contemporain que nous citerons, quoique fort connu; c'est celui de Chapelle et Bachaumont, qui leur rendirent visite vers 1656 ou 1657. Ce passage de leur Voyage touche de trop près aux Tallemant pour ne pas trouver ici sa place.

« Après être descendus sur la grève, et avoir admiré quelque temps la situation de cette ville, nous nous retirâmes au Chapeau-Rouge, où M. Tallemant nous vint prendre aussitôt qu'il sut notre arrivée. Depuis ce moment, nous ne nous retirâmes dans notre logis, pendant notre séjour à Bordeaux, que pour y coucher. Les journées se passaient le plus agréablement du monde chez M. l'intendant; car les plus honnêtes gens de la ville n'ont pas d'autre réduit que sa maison. Il a trouvé même que la plupart étaient ses cousins, et on le croirait plutôt le premier président de la province que l'intendant. Enfin, il est toujours le même que vous l'avez vu, hormis que sa dépense est plus grande. Mais pour Mme l'intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoique sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
Plein de douceur et plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même,
Car nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

« Elle, qui ne connaissait pas autrefois les cartes, passe maintenant des nuits au lansquenet. Toutes les femmes de la ville sont

devenues joueuses pour lui plaire; elles viennent régulièrement chez elle pour la divertir, et qui veut voir une belle assemblée, n'a qu'à lui rendre visite. Mlle du Pin se trouve toujours là bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le jeu. En vérité, sa conversation est si fine et si spirituelle, que ce ne sont pas les plus mal partagés. C'est là que messieurs les Gascons apprennent le bel air et la belle façon de parler:

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans sa manière est unique,
A l'esprit méchant et bien fin;
Et si jamais Gascon s'en pique,
Gascon fera mauvaise fin. »

Des Réaux nous apprend que cette demoiselle du Pin était une sœur naturelle de Tallemant, le maître des requêtes. « Elle était, ajoute des Réaux, plus aimable que belle; elle jouait du luth, chantait agréablement, et avait l'esprit si accort, que tout le monde l'aimait. On l'appelait Angélique. Si elle ne fût pas morte jeune, le comte d'Estrades, depuis maréchal de France, l'aurait épousée. » Ce grand train de maison et les dépenses qu'il entraîne, l'habitude d'une vie dissipée, qu'ils continuèrent à Paris, après que Tallemant eut été révoqué de son intendance, produisirent les fruits qu'on devait en attendre. Les affaires se dérangèrent, et l'adversité ne trouva pas M. et Mme Tallemant résignés à ses rigueurs. « J'entrepris, avec un de mes parens, dit des Réaux, d'être son intendant, de recevoir son revenu, et de lui donner tant par mois, pourvu qu'il réglât son train, et qu'il se logeât comme je voudrais. Je les ai fait pleurer vingt fois, sa femme et lui..... Je commençai donc par lui proposer de chasser son cuisinier: — Bien, dit-il, je le chasserai dans quatre mois..... — Sa femme me disait: — Hé! pour l'amour de Dieu! mon pauvre cousin, sauvez-moi encore un laquais. — Ils me trompaient, car les gens qu'ils faisaient semblant de chasser, ils les logeaient vis-à-vis de chez eux..... Les ayant trouvés incurables, je ne m'en voulus plus mêler. »

Gédéon Tallemant résigna, en 1667, son office de maître des requêtes; il obtint des lettres d'honoraire qui furent enregistrées

aux requêtes de l'hôtel, au mois d'août 1665. Elles sont conçues dans les termes les plus flatteurs; il y est dit qu'elles sont données à Gedéon « pour service au feu roi et à nous, en l'office de conseiller au parlement, puis de maître des requêtes, pendant vingt-sept ans et plus, durant laquelle il a été sept ans entiers intendant de Languedoc, Roussillon, Provence et Guyenne. »

Le maître des requêtes honoraire mourut à Paris, dans son hôtel, situé rue Charlot, au Marais, au mois de novembre 1668. Il a été inhumé dans le chœur de Saint-Nicolas-des-Champs, le 27 novembre 1668, en présence de ses deux fils, Gédéon et Paul Tallemant, qui ont signé sur le registre (1). L'acte mortuaire que nous avons consulté, porte que Gédéon Tallemant était âgé de cinquante-cinq ans.

Mme Tallemant n'avait plus aucune fortune; Puget de Montauron, son père, avait donné à ses enfans l'exemple des plus folles prodigalités; sa succession avait été taxée par la chambre de justice; Gédéon, son mari, était ruiné, et elle restait veuve avec cinq enfans.

Des Réaux nous a conservé un madrigal de cette Mme Tallemant, qu'elle a composé vers l'an 1688. La maladie du roi, qui subit alors une opération grave, détermine la date de cette pièce.

Avec fort peu d'argent, encor moins de jeunesse,
Avec bien des enfans aussi pauvres que moi,
Je ne demande au ciel ni grandeur ni richesse,
J'en suis assez contente; il a sauvé le roi (2).

Marie Tallemant, sœur de Gédéon, épousa Jean d'Harambure, seigneur de Romefort et de La Boissière, capitaine du vol des des oiseaux du roi. Elle était née jolie, mais la petite vérole l'avait gâtée. « Pour de l'esprit, dit des Réaux, elle en avait

(1) Gédéon, fils aîné du maître des requêtes, prenait vers cette époque la qualité de capitaine réformé au régiment d'Alsace. Paul était membre de l'Académie française.

(2) *Recueil manuscrit de Tallemant des Réaux.* Bibliothèque de M. Monmerqué.

du plus brillant, et disait les choses d'un air tout-à-fait agréable.

Son mari fut tué en 1640, au combat de la Route, auprès de Casal. Devenue veuve, plusieurs personnes prétendirent à sa main; car, sans vouloir prendre d'engagemens, elle aimait à recevoir des hommages. « Jamais femme, dit notre écrivain, n'a tant aimé l'adoration. » Éléazar de Sarcilly, sieur de Chandeville, neveu de Voiture, conçut pour elle une vive passion, mais il paraît n'avoir éprouvé que des rigueurs. Mme d'Harambure est vraisemblablement une des *Iris en l'air* auxquelles il adressa ses plaintes. On croit la reconnaître dans ces stances à Chloris :

Mon cœur, es-tu si faible et si peu généreux
Que de ne sentir pas les mépris rigoureux
De celle à qui tu fais hommage?
Ou bien, si tu les sens, au lieu de te guérir,
Veux-tu conserver une image
De qui l'original va te faire mourir?

Non, non, résolvons-nous et cessons d'adorer
Cette ingrate beauté qui nous laisse endurer
Sans espérance de salaire :
Quittons, quittons ses yeux, ou la clarté du jour;
Et que le feu de la colère
Soit enfin plus puissant que celui de l'amour.....

Je connais l'inhumaine à qui mon feu déplaît,
Et sçay que son humeur, insensible qu'elle est,
N'en peut jamais estre échauffée :
Aussi, pour contenter l'excès de son orgueil,
Amour lui prépare un trophée
Des cendres d'un amant qu'elle met au cercueil.

Cet astre de mes jours qui s'en va les finir
Eteint ce que lui seul a droict d'entretenir,
En m'ostant l'espoir et la vie :
Mais un si beau trépas n'ayant point de pareil,

Mon bonheur est digne d'envie,
Car je meurs en phœnix aux rayons du soleil (1).

Tallemant des Réaux, beaucoup plus jeune que sa cousine, ne put se défendre d'éprouver pour elle des sentimens qui passaient les bornes de la simple amitié; mais Mme d'Harambure aimait trop l'*adoration* pour se contenter d'une affection qu'elle aurait partagée avec beaucoup d'autres; et Tallemant, du caractère qu'on lui connaît, n'était pas d'humeur à se contenter de beaux sentimens; aussi paraît-il avoir renoncé à une conquête désespérante, et il ne fut plus retenu près de sa cousine que par les graces de l'esprit et le charme de la conversation. « Depuis sa petite vérole, dit-il, elle n'avait rien de joli que l'entretien et le bien. »

Mme d'Harambure, à peine âgée de trente-trois ans, mourut d'une maladie de langueur; des Réaux fut très affligé de sa perte, et il exprima sa douleur dans un sonnet adressé à Conrart, où il invite les poètes à célébrer les graces et les vertus d'*Amarante*. Le sentiment qui a dicté ces vers servira d'excuse à leur médiocrité.

Toy qui sans aucune ayde et sans secours humain
T'es acquis le haut lustre où ta gloire est montée,
Qui regardes en toy l'ouvrage de ta main,
Et de qui la vertu doit être respectée;

Tu connois les ennuys qui me rongent le sein;
Tu connois qu'Amarante est partout regrettée;
Sois mon guide, Phylandre, en mon noble dessein;
Je veux qu'en tous endroits sa gloire soit chantée.

Tu gardes les trésors des neuf sçavantes sœurs,
Tu peux mieux que personne en tirer les douceurs
Par qui la poésie est si bien animée.

Tu connois dès long-temps comme on en doit user;
D'autres à tes écrits doivent leur renommée,
Et tu sais ce qu'il faut pour immortaliser (2).

(1) *Diverses poésies de M. de Chandeville*, dans le *Recueil de diverses poésies des plus célèbres autheurs de ce temps*. Paris, 1651, in-12, tom. II, pag. 98.

(2) L'original autographe de cette pièce se trouve dans un manuscrit de la

Ce sonnet, adressé à Conrart sous la forme d'une lettre avec signature et suscription, doit être de l'époque de la jeunesse de des Réaux. « Conrart, dit-il, a toujours affecté d'avoir des jeunes gens sous sa férule; moi qui ne suis pas trop endurant, il me prit en amitié, et je l'aimai aussi tendrement. » Le sonnet est du temps de cette bonne amitié; mais Tallemant changea bien de sentimens pour Conrart qu'il représente dans ses historiettes comme un homme tyrannique et querelleur. « C'est un franc pédagogue, ajoute-t-il, et qui fait une lippe, quand il gronde, la plus terrible qu'on sauroit voir. »

Nous ignorons si Conrart satisfit aux désirs que Tallemant lui exprimait, mais au moins tout le Parnasse ne demeura pas sourd à ses vœux, et Maynard y répondit par un sonnet assez remarquable qui doit trouver ici sa place.

O malice du sort! ô crime de la Parque!
Aimable Tallemant, ta sœur nous a quittés,
Et le pâle nocher a porté dans sa barque
L'ornement des vertus et la fleur des beautés.

Ajoutons cette perte aux misères publiques;
Marie embellissait le séjour des mortels;
Tous les yeux l'admiraient, et les temps héroïques
Auraient à son image élevé des autels.

Le funeste ruisseau qui baigne ton visage
Naist d'un si juste ennuy, que l'esprit le plus sage
N'ose te conseiller d'en arrester le cours.

La morte que tu plains fut exempte de blasme,
Et le triste accident qui termina ses jours
Est le seul déplaisir qu'elle a mis dans ton ame.

Ce sonnet est adressé au maître des requêtes, frère de Mme d'Harambure, et l'exactitude historique nous empêche de dissimuler que l'on voit dans les œuvres de Maynard que ce poète

bibliothèque de l'Arsenal. *Belles-Lettres françaises*, in-4°, n° 151, tom. Ier, pag. 891.

avait contracté vis-à-vis de Gédéon plus d'une dette de reconnaissance.

Après avoir fait connaître la branche aînée de la famille Tallemant, nous passerons à la branche cadette à laquelle appartient l'auteur des Mémoires.

Pierre Tallemant, second fils de François, après avoir longtemps exercé la banque à Bordeaux, vint s'établir à Paris. « C'étoit, dit des Réaux, un homme du bon vieux temps, *in puris naturalibus*, qui de sa vie n'avoit fait une réflexion. »

Pierre Tallemant se maria deux fois. Sa première femme était une demoiselle Polivon, sœur de Paul Yvon, seigneur de La Leu (1). Ainsi il aurait existé une double alliance entre ces deux familles, puisque La Leu avait lui-même épousé la sœur de Pierre Tallemant.

Trois enfans naquirent de ce premier mariage.

1° Pierre Tallemant, sieur de Boisneau, banquier, qui acheta en 1659 une charge de maître d'hôtel du roi.

Il épousa Anne Bigot de la Honville, sœur de cette jolie *Lolo*, qui devint Mme de Gondran, et pour laquelle le marquis de Sévigné, infidèle à une femme qu'il ne sut pas apprécier, se battit et fut tué en duel; cette *Lolo* dont Conrart (2) et Tallemant (3) ont raconté les nombreuses aventures.

2° Paul Tallemant, seigneur de Lussac. Tallemant en a peu parlé. Il nous semble ne l'avoir nommé que deux fois.

3° N. Tallemant, qui épousa N. d'Angennes, seigneur de la Grossetière; Tallemant en parle à peine.

Devenu veuf, Pierre Tallemant épousa en secondes noces Marie de Rambouillet, sœur du financier qui a donné son nom à de beaux jardins situés alors au bourg de Reuilly. Ce sont aujourd'hui des marais cultivés, renfermés dans Paris, et qui touchent à la barrière de Charenton. Une rue qui les cotoie porte encore le nom de Rambouillet.

(1) Ce nom de *Polivon* paraît venir des deux noms patronimiques *Paul Yvon*, et se confondre avec eux.

(2) *Mémoires de Conrart*, tom. XLVIII, pag. 189, de la 2e série de la *col. des Mémoires relatifs à l'Histoire de France.*

(3) *Mémoires de Tallemant des Réaux*, tom. IV, pag. 270

1° Gédéon Tallemant, seigneur des Réaux; c'est l'auteur des Mémoires.

2° François Tallemant, abbé de Val-Chrétien, prieur de Saint-Irénée de Lyon, aumônier du roi, membre de l'Académie française.

3° Marie Tallemant, sœur des deux précédens, épousa Henri de Massuès, seigneur de Ruvigny, marquis de Bonneval, qui a résidé long-temps à la cour de Louis XIV, en qualité de député des églises protestantes; il sortit de France après la révocation de l'édit de Nantes (1).

L'époque de la mort de Pierre Tallemant, le père, est inconnue; il résulte d'un pamphlet du temps qu'il vivait encore en 1652 (2).

Gédéon Tallemant des Réaux, fils aîné du second lit de Pierre Tallemant, et auteur des Mémoires, naquit à La Rochelle vers 1619. On voit en effet, au chapitre des *Amours de l'auteur*, qu'en 1636, il était âgé de dix-sept ans, quand une jolie veuve lui inspira pour la première fois de tendres sentimens (3).

(1) Nous trouvons dans les manuscrits de Conrart une notice curieuse sur l'origine de Ruvigny; nous la plaçons ici, parce qu'elle a échappé à nos recherches quand nous avons publié les *Mémoires de Conrart*.

« L'abbé des Alleux, frère de Bellengreville, grand prévôt de l'Hôtel, était père naturel de Ruvigny, qui fut depuis à M. de Sully, lequel lui fit épouser une demoiselle de sa femme, et lui donna le gouvernement de la Bastille, qui n'était pas grand'chose en ce temps-là; car, sous le règne de Henri IV, il n'y avait point de prisonniers. Ils étaient trois frères, Bellengreville, Lacourt-du-Bois et l'abbé des Alleux. Ce Ruvigny, qui était fils naturel du dernier, eut trois enfans, deux fils et une fille. Le fils aîné fut page de la chambre du roi Louis XIII et mourut jeune. Le second est celui qu'on nomme aujourd'hui le marquis de Ruvigny, et qui est député général des églises réformées de France; et la fille, qui était très belle et très vertueuse, épousa en premières noces le baron de la Maisonfort, et en secondes noces un seigneur anglais, qui fut fait duc de Southampton. » (*Manuscrits de Conrart*, à la bibliothèque de l'Arsenal. *Belles-Lettres françaises*, n° 902, in-fol., tom. XI, pag. 1215.)

(2) Voyez la *Liste générale de tous les Mazarins qui ont été déclarés et nommés, demeurant dans la ville et faubourgs de Paris, avec leurs noms, surnoms et demeures*. Paris, chez François Malaise, au mont Saint-Hilaire, 1652, in-4. On y lit : *Tallemant, père et fils, demeurant à présent rue Geoffroy-Langevin.*

(3) *Mémoires de Tallemant des Réaux*, tom. VI, pag. 70.

L'année suivante, des Réaux fit un voyage d'Italie avec un de ses frères du premier lit et avec le plus jeune de tous, l'abbé Tallemant, celui auquel l'Académie française devait plus tard ouvrir ses rangs. L'abbé de Retz, depuis cardinal et archevêque de Paris, venait d'obtenir, en Sorbonne, le premier *lieu* de la licence en théologie. Il avait combattu les prétentions de l'abbé de La Mothe Houdancourt, que portait le cardinal de Richelieu, et il avait eu le tort de l'emporter sur lui; le ministre, irrité de cette contradiction, menaçait les députés de la Sorbonne de faire raser les bâtimens qu'il avait commencé d'élever (1), et l'orage s'annonçait pour si violent, que la famille de Gondi crut prudent d'éloigner le jeune abbé pendant quelque temps; il fut décidé que l'abbé de Retz voyagerait en Italie, et ce dernier accepta avec empressement l'offre des trois frères Tallemant de voyager de compagnie.

Quoique très jeune encore, Tallemant des Réaux était déjà doué d'un talent remarquable pour l'observation; il juge très bien l'abbé de Retz. « C'est, dit-il, un petit homme noir qui ne voit que de fort près, mal fait, laid et maladroit de ses mains à toutes choses..... Sa passion dominante, c'est l'ambition; son humeur est étrangement inquiète, et la bile le tourmente presque toujours. » Des Réaux donne sur les premières années du cardinal des détails d'autant plus précieux, qu'on voudrait connaître un homme de ce caractère d'après d'autres témoignages que le sien propre, et que d'ailleurs les premières pages de ses Mémoires ne nous sont parvenues qu'avec de nombreuses mutilations (2).

De retour à Paris, Tallemant des Réaux y prit ses degrés en droit civil et canon; son père aurait désiré qu'il se destinât à la magistrature, il voulait même lui acheter une charge de conseiller au parlement, mais des Réaux ne se sentait nullement disposé à

(1) *Mémoires du cardinal de Retz*, 2e série de la collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, tom. XLIV, pag. 101.

(2) Malheureusement la découverte récente du manuscrit autographe des Mémoires du cardinal de Retz ne fera pas retrouver ce qui a été détruit pour toujours.

suivre cette carrière. « Je haïssais ce métier-là, dit-il, outre que je n'étais pas assez riche pour jeter quarante mille écus dans l'eau. »

Le père de Tallemant des Réaux jouissait d'une fortune considérable; il avait une maison opulente; il nous semble inutile de s'arrêter long-temps à le défendre d'un reproche dirigé contre lui par Charpentier, et répété par Furetière. Le traducteur de la *Cyropédie*, emporté par un mouvement de colère, injuria l'abbé Tallemant en pleine Académie, jusqu'à lui dire qu'il était le fils *d'un banqueroutier de La Rochelle.* On sait trop à quelles injustices la passion peut entraîner les hommes, et ici toutes les apparences sont favorables aux Tallemant. Mais si Pierre jouissait des avantages de la fortune, il était peu disposé à y faire participer ses fils de son vivant; aussi des Réaux chercha-t-il dans une alliance avantageuse les moyens de sortir d'une dépendance qui lui pesait, et il demanda la main d'Élisabeth de Rambouillet, sa cousine germaine. Elle était fille de Nicolas de Rambouillet, frère de sa mère.

Élisabeth de Rambouillet n'ayant encore que onze ans et demi quand elle fut demandée par son cousin, le mariage fut convenu, mais la célébration différée pendant deux ans.

Par cet établissement, Tallemant, se voyant appelé à une belle existence dans le monde, renonça à prendre un état qui l'eût privé de sa liberté; on voit seulement, par une quittance de l'année 1675, entièrement écrite et signée de sa main, que Tallemant des Réaux a exercé la charge de contrôleur provincial ancien des régimens, au département de la Basse-Bretagne.

Son mariage dut encore resserrer les liens de parenté qui l'unissaient à Antoine de Rambouillet de La Sablière, poète agréable, auteur de madrigaux fins et délicats, dont la femme, Marguerite Hessein (1), a été l'amie et le soutien de La Fontaine.

Libre de soins et d'affaires, Tallemant des Réaux se livra à la

(1) M. Walkenaer a douté que le véritable nom de madame de La Sablière fût Hessein où Hesselin (*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*). Ce doute doit cesser devant les recherches faites dans les généalogies de cette famille conservées dans le cabinet du roi.

culture des lettres, aux soins de sa famille et aux distractions de la société.

Il fut surtout lié d'une amitié particulière avec la marquise d'Angennes (1) de Rambouillet, cette célèbre *Arthénice*, si souvent chantée par Voiture, Chapelain, Mlle de Scudéry et tant d'autres.

Aussi Tallemant s'est-il particulièrement attaché dans ses *Historiettes* à peindre la société de l'hôtel de Rambouillet et les personnages dont elle se composait.

Il fait d'abord passer sous les yeux des lecteurs la marquise de Rambouillet, cette dame toute romaine, qui avait vécu à la cour de Henri IV, et qui conserva toujours le ton grave et solennel dont sa mère, qui était une Savelli, lui avait transmis les traditions. Le marquis de Rambouillet, Julie d'Angennes et le marquis de Montausier, Mme de Grignan, l'abbesse de Saint-Etienne, le marquis de Pisani, Voiture, Mlle Paulet, et tant d'autres, Tallemant n'en omet aucun; il n'est pas jusqu'aux officiers et aux serviteurs de cette illustre maison qui n'occupent une petite place dans ses récits.

On ne doit pas être surpris de la préférence marquée que Tallemant accorde à tout ce qui concerne l'hôtel de Rambouillet. Il était flatté de l'accueil qu'il y recevait, et pour tout ce qui regarde le règne de Henri IV et la régence de Marie de Médicis, Tallemant a principalement puisé ses anecdotes dans les conversations de la marquise de Rambouillet, dont il n'a été souvent que l'écho. Il a eu soin d'en prévenir ses lecteurs; c'était le moyen de mériter d'autant plus leur confiance. « C'est d'elle, dit-il, que je tiens la plus grande et la meilleure partie de ce que j'ai écrit et de ce que j'écrirai dans ce livre. »

Cette liaison, si honorable pour l'auteur des *Historiettes*, dura jusqu'au terme de la vie de l'illustre marquise, pour laquelle l'abbé Tallemant, frère de notre écrivain, composa une épitaphe assez remarquable. Elle a été conservée par Robinet, dans ses *Lettres en*

(1) Il faut bien se garder de confondre la famille d'Angennes, qui possédait le marquisat de Rambouillet, avec Rambouillet le financier.

vers à Madame, qui font suite à la *Muse historique* de Loret. On y lit ce qui suit, à la date du 3 janvier 1666 :

La Parque, pleine d'injustice,
Nous ravit dimanche Artenice;
C'est ainsi que l'on appelait
La marquise de Rambouillet,
Dont l'ame belle et délicate,
Sans que nullement on la flatte,
Et pareillement le beau corps
Firent de ravissans accords,
Et dont presque en sa cendre encore
La charmante idée on adore.

Elle eut pour ses adorateurs
Tous nos plus célèbres auteurs,
Les Chapelain et les Malherbes,
Qui de lui plaire étaient superbes;
Les Balzac et les Vaugelas,
Dont toujours elle fit grand cas,
Les Voiture, les Benserades;
Et l'on voyait sur les estrades
Encor les deux esprits charmans,
A sçavoir les deux Tallemans (1),
Dont l'un, savant en paragraphe,
A composé son épitaphe,
Qui pourra servir dignement
A mes rimes de supplément.

« Cy gist la divine Artenice,
Qui fut l'illustre protectrice
Des arts que les neuf sœurs inspirent aux humains.
Rome lui donna la naissance;
Elle vint rétablir en France
La gloire des anciens Romains.
Sa maison, des vertus le temple,
Sert aux particuliers d'un merveilleux exemple,
Et pourrait bien instruire encor les souverains. »

(1) Le sieur Tallemant des Réaux et l'aumônier du roi, docteur en droit civil et canon. (*Note de Robinet.*)

La vie simple et unie que des Réaux préféra à toute autre nous a privés des renseignemens que l'on voudrait rencontrer dans une notice biographique. Ainsi nous ignorons l'époque du mariage de Tallemant avec Mlle de Rambouillet. Cette union semble avoir été heureuse; une fille paraît en être née. Tallemant parle en effet, dans le chapitre de Mme de Montausier, d'une petite *des Réaux* qui jouait avec Mlle de Montausier, depuis duchesse d'Uzès. C'était vraisemblablement sa fille; mais il la perdit jeune, car sa fortune fut recueillie par des collatéraux.

Vers l'année 1650, Tallemant des Réaux acheta la terre seigneuriale du Plessis-Rideau, située dans le Val de Loire, en Touraine, sur les confins de l'Anjou, paroisse de Chouzé. Elle lui fut vendue par François de la Beraudière, marquis de l'Isle-Rouche, et par dame Françoise de Machecoul, sa femme. Cette terre avait été possédée pendant environ deux siècles par la famille Briconnet. Le prix fut de cent quinze mille livres, somme considérable en ce temps-là, et lorsque Tallemant en fut devenu propriétaire, il obtint des lettres patentes en vertu desquelles il lui fut permis de changer le nom du Plessis-Rideau en celui de *des Réaux*.

On voit par ces lettres que Tallemant portait ce surnom depuis son enfance. Nous attachions quelque prix à connaître cette pièce, et nous sommes parvenus à la trouver sur les registres du parlement, où elle a été enregistrée le 30 juillet 1653.

Le nom de des Réaux est celui d'une famille ancienne, originaire du Nivernais, établie en Brie et en Champagne, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Tallemant des Réaux. C'est à cette ancienne famille qu'appartenait Gabriel des Réaux, lieutenant des gardes-du-corps, maître-d'hôtel du roi, mort en 1644, auquel fut confiée la garde du maréchal de Marillac. Il en est souvent question dans le récit du procès de ce maréchal, inséré dans le *Journal du cardinal de Richelieu*. Il y a aussi une famille très honorable de Taboureau des Réaux, qui n'a rien de commun avec la famille Tallemant, mais qui paraît avoir acquis la terre de des Réaux de Tallemant ou de ses héritiers.

La terre des Réaux fut pour Tallemant l'occasion d'un procès dans lequel il recourut au patronage du célèbre Patru. On lit dans les œuvres de ce dernier un *factum pour Gédéon Tallemant, écuyer,*

seigneur dudit lieu, contre *messire Antoine Arnauld, prieur commandataire du Plessis-Moines, ayant repris l'instance au lieu de maître Claude Le Marié.*

Des Réaux se plaignait d'avoir été troublé dans sa possession *de tous droits honorifiques, prérogatives et prééminences, titres et armes dans l'église paroissiale de Chouzé, tant comme fondateur, que comme ladite église étant bâtie en ses fiefs et châtellenie des Réaux, ci-devant le Plessis-Rideau.*

Le récit de cette discussion n'aurait aujourd'hui aucun intérêt; peu importe que des Réaux soit parvenu à faire changer le banc que l'officiant occupait dans le chœur de l'église, qu'il ait été maintenu en possession du poteau du carcan, où comme seigneur il prétendait avoir le droit d'exercer sa justice; ce factum donne cependant quelques renseignemens utiles : on y voit que Tallemant avait acheté cette terre du marquis de l'Isle, arrière-petit-fils d'un Briconnet. On y voit aussi qu'il plaidait contre le célèbre docteur Antoine Arnauld. Nous ignorons quelle a été l'issue du procès.

Doués des mêmes goûts et rapprochés par quelques circonstances, Patru et des Réaux contractèrent dès leur jeunesse une étroite amitié qui ne s'est jamais démentie. Le père de Patru possédait une ferme près de Pommeuse, terre qui appartenait à Puget de Montauron, beau-père de Tallemant, le maître des requêtes. Patru se livrait à son goût pour les lettres avec une passion qui s'accorde difficilement avec la pratique opiniâtre du barreau; libre d'affaires, Tallemant vivait au milieu des gens de lettres : homme d'esprit sans prétention, il n'écrivait que pour se distraire; en voilà plus qu'il n'en fallait pour les rapprocher; compagnons de plaisir, peut-être de débauche, ils n'avaient point de secrets l'un pour l'autre; en effet, sans les confidences de Patru, comment des Réaux aurait-il pu placer dans ses récits une foule de traits de la jeunesse de ce dernier, et particulièrement ses amours avec la belle Mme Levesque (1)?

(1) Voyez l'*Historiette* de madame Levesque, dans les *Mémoires de Tallemant des Réaux*, tom. III, pag. 278 et suiv.

Tallemant perdit Patru le 16 janvier 1681, et il composa pour lui cette épitaphe :

Le célèbre Patru sous ce marbre repose;
Toujours comme un oracle il s'est vu consulter
Soit sur les vers, soit sur la prose.
Il sut jeunes et vieux au travail exciter;
C'est à lui qu'ils devront la gloire
De voir leur nom gravé au temple de mémoire.
Tel esprit qui brille aujourd'hui
N'eût eu sans ses avis que lumières confuses,
Et l'on n'auroit besoin d'Apollon ni des Muses,
Si l'on avoit toujours des hommes comme lui (1).

Cette épitaphe de Patru, publiée par le père Bouhours, a été réimprimée partout, et particulièrement à la suite de la notice qui est en tête des œuvres de Patru; mais en voici une autre qui sent son esprit fort; nous l'avons trouvée dans les manuscrits de Tallemant des Réaux (2). Elle y est écrite de sa main.

Cy gist le célèbre Patru,
De qui le mérite a paru
Toujours au-dessus de l'envie;
Il a savamment discouru,
Mais peu de la seconde vie;
Heureux s'il n'a trouvé que ce qu'il en a cru!

Tallemant était aussi très étroitement lié avec Perrot d'Ablancourt, auteur de tant de traductions qu'on ne lit plus, et que de son temps on appelait *les belles infidèles*. Il lui a consacré un assez long article de ses Mémoires, et à sa mort, arrivée au mois de novembre 1664, il composa cette épitaphe dont nous devons encore la conservation au père Bouhours :

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau,
Son génie, à son siècle, a servi de flambeau :

(1) *Recueil de vers choisis*, Paris, 1693, in-12, pag. 170. On voit à la table que cette pièce est de des Réaux.

(2) *Portefeuille de pièces manuscrites rassemblées par Tallemant des Réaux*, bibliothèque de M. Monmerqué.

Dans ses fameux écrits toute la France admire
Des Grecs et des Romains les précieux trésors;
A sa perte on ne sauroit dire
Qui perd le plus des vivans ou des morts (1).

Cet éloge paraît aujourd'hui d'une exagération ridicule; mais il ne faut pas oublier que Perrot d'Ablancourt était un des meilleurs écrivains de son temps, et que les réputations des traducteurs s'évanouissent à mesure que de plus habiles les font oublier.

Tallemant aimait la poésie; il paraît l'avoir cultivée pendant tout le cours de sa vie. Il s'est même essayé pour le théâtre; nous avons sous les yeux le *brouillon*, écrit de sa main, d'une tragédie d'*OEdipe*. OEuvre de sa jeunesse, cette pièce a dû être composée avant que l'auteur du *Cid* traitât le même sujet. Tallemant avait quarante ans en 1659, quand Corneille fit jouer son *OEdipe*.

Nous avons lu attentivement la tragédie de des Réaux, elle nous a paru sagement composée; mais la versification en est si faible, que nous n'y avons rien trouvé de digne d'être cité.

Les manuscrits de Conrart contiennent une jolie ballade de la main de Tallemant. Nous l'insérons ici pour en assurer la conservation.

Rien n'est si beau que la jeune Doris;
Son port hautain n'est pas d'une mortelle;
Ses doux regards, ses amoureux souris,
Ses traits divins, sa grace naturelle,
De son beau teint la fraîcheur éternelle,
De son beau sein la blancheur immortelle,
Et ses beaux yeux plus brillans que le jour;
Je l'aime aussi de toute mon amour,
Et honni soit celui qui mal y pense.

J'aime d'amour ses aimables esprits,
Ses doux accens, qui charment Philomèle,
Et son esprit, délice des esprits,
Et sa vertu, des vertus le modèle;

(1) *Recueil de vers choisis*, Paris, 1693, pag. 8.

J'aime son cœur et constant et fidèle,
Qui des vieux temps la bonté renouvelle,
Chose si rare en l'empire d'Amour;
Et de ses mœurs l'adorable innocence,
Chose si rare aux beautés de la cour;
Mais honni soit celui qui mal y pense.

Elle, qui sait de mon amour le prix,
Qui voit ma flamme et si pure et si belle,
Qui voit mon cœur si sainctement épris,
Qui reconnoit la grandeur de mon zèle,
M'honore aussi d'une amour mutuelle;
Et maintenant qu'une absence cruelle
Ronge mon cœur comme un cruel vautour,
Sa belle main, consolant ma souffrance,
Par ses escrits me promet son retour;
Mais honni soit celui qui mal y pense.

ENVOI.

Jeunes blondins qui soupirez pour elle,
Et qui souffrez ses rigoureux mépris,
Si vous vouliez estre aimez de la belle,
Il faudroit estre amans à cheveux gris
Et ne l'aimer que d'amour fraternelle.
Mais de vous tous on diroit par la France,
Comme de moy l'on dit par tous pays :
Que honni soit celui qui mal y pense.

Jeunes blondins qui soupirez pour elle,
N'en attendez que rigoureux mespris;
Pour espérer d'estre aimez de la belle
Il faudroit estre amans à cheveux gris.

Une épître en vers, adressée par Tallemant des Réaux au père Rapin, jésuite, a été mise à notre disposition. (1)

(1) Nous devons la communication de cette épître à M. Parison, savant bibliographe, ami du père Adry et de l'abbé de Saint-Léger, qui a réuni à une excellente bibliothèque de classiques et d'anciens livres des autographes fort curieux. Cette pièce est toute de la main de Tallemant des Réaux.

Le père Rapin, le célèbre auteur du poème des *Jardins*, mort en 1687, a écrit au bas de cette épître les mots suivans : *Des Réaux, depuis converty*. Des lettres autographes de Rapin, rapprochées de ces mots, ne permettent pas de douter qu'ils ne soient de sa main. Il résulte de cette courte mention qu'à une époque avancée de sa vie des Réaux embrassa la religion catholique ; M. de Boze semble l'indiquer dans son éloge de l'abbé Paul Tallemant.

L'épître de Tallemant n'est pas sans importance ; elle le montre dans un âge avancé, de léger, caustique et frondeur, devenu un homme sérieux, appréciant les choses à leur valeur ; nous croyons, malgré son étendue et sa médiocrité, devoir insérer ici cette pièce.

Rapin, je ne saurois différer davantage,
Ma muse veut enfin te rendre quelque hommage ;
J'en prévoy bien le risque, et qu'au petit troupeau
Le cas assurément paroistra fort nouveau ;
Mais il m'importe peu qu'on y trouve à redire ;
T'aimer comme je fais, c'est bien pis que t'écrire ;
Je ne m'en cache point, je voudrois que mes vers
Le pussent faire entendre à tout cet univers.
Tu ne m'es pas moins cher pour être jésuite ;
Sous quelque habit qu'il soit, j'honore le mérite,
Et l'on peut bien aller jusqu'aux religieux,
Quand de tous les humains ceux qu'on aime le mieux
Ou sont bénéficiers, ou le voudroient bien être.
Ah ! plût à Dieu qu'il prît envie à notre maître
De voir si sur ce fait je ne suis point menteur ;
D'être désavoué je n'aurai pas grand'peur :
En tout temps mes amis ont eu le sort contraire,
Leurs veilles jusqu'ici ne leur profitent guère ;
Ils ont assez fait voir leurs talens merveilleux,
Le siècle les admire et ne fait rien pour eux ;
Je ne suis point surpris de voir que l'opulence
Fasse aujourd'hui divorce avecque la science ;
Elle l'a toujours fait ; en quel temps a-t-on vu
La Fortune d'accord avecque la vertu ?
Qui l'espère, se flatte, et leur vieille querelle,
Bien loin de s'apaiser, toujours se renouvelle.

Il s'en faut consoler et faire son devoir,
Mériter du bonheur, c'est plus que d'en avoir.
Les peines, les travaux, sont même salutaires;
Il n'est pas bon d'avoir toutes choses prospères;
Rien ne fait voir si clair que la calamité,
Et rien n'aveugle tant que la prospérité.
Dans mes afflictions, au milieu de mes pertes,
J'ai fait, pour mon repos, d'heureuses découvertes;
Et me voir dans ton cœur placé comme j'y suis,
C'est un bien que je crois devoir à mes ennuys.
Ma disgrace, en effet, me vaut cet avantage;
Je t'aurois bien toujours connu par ton ouvrage,
Et de tes grands *Jardins* contemplant les beautés,
J'eusse admiré la main qui nous les a plantés.
Quoi que la fable ait dit de ceux des Hespérides,
Ce n'étoient auprès d'eux que des sables arides;
Mais je t'eusse peut-être admiré sans te voir.
Cependant, cher Rapin, ton sublime savoir
Ne mérite que trop qu'on t'aille rendre grace
De tout l'or que pour nous tu tires du Parnasse.
Je n'ose dire tout; j'épargne ta pudeur;
Si j'aime ton esprit, j'aime encor mieux ton cœur.
Sauroit-on trop louer cette humeur bienfaisante,
Ces soins officieux, cette ardeur obligeante?
Je tiens qu'au plus haut point un mortel est monté,
Lorsqu'en lui la lumière est jointe à la bonté;
Mais cet heureux concert, ce divin assemblage,
Se trouve rarement et surtout en notre âge;
Les hommes éclairés abusent de leurs dons,
On ne voit presque plus que les sots qui soient bons.
Ton amitié, Rapin, à ton poème est semblable,
Elle instruit, elle plaist, tout en est agréable.
Pour moi, rien ne m'est cher comme les bons amis,
C'est ce qu'en mon estime au plus haut rang j'ai mis.
Au prix de tels trésors, nuls trésors ne me tentent.
Après les bons amis, les bons livres m'enchantent.
A toute heure, en tous temps, je tiens entre les mains
Les ouvrages fameux des Grecs et des Romains.
O le grand don de Dieu que d'aimer la lecture!
Avecque ce secours jamais le temps ne dure.

Que de gens à la ville, aussi bien qu'à la cour,
Voyons-nous s'ennuyer la plus grand'part du jour!
Ils ne savent que faire, et sans la comédie,
Ces sots mèneroient bien une plus triste vie;
Je pense, en bonne foy, que les propres acteurs
N'y vont pas si souvent que certains spectateurs.

Certes, le ciel a beau nous faire des largesses,
Il a beau nous donner des grandeurs, des richesses,
A moins qu'il daigne encor nous donner du bon sens,
A vray dire, il nous fait de dangereux présens :
A tel il vaudroit mieux être gueux qu'être riche;
Car, s'il n'est insolent ou prodigue, il est chiche.
Combien à leurs trésors se laissent éblouir!
On sait moins que jamais comme il en faut jouir.
Regardez cet abbé, dont le train magnifique
Aux dévots fondateurs fait tous les jours la nique,
N'oyez-vous pas partout vanter leur charité?
En voyez-vous un seul qui ne meure endetté,
Ou, pour parler correct, qui ne meure insolvable?
Ils doivent tout ensemble à Dieu, au monde, au diable.
Pour le diable, sans doute il s'en fait bien payer,
En vain avec ce rustre on voudroit *dilayer*.

Mais nous voilà, Rapin, sur une ample matière,
N'entrons point, je te prie, en si vaste carrière;
Je fuis le lieu commun, et j'aime mieux finir,
Que d'une rapsodie aller t'entretenir.

Cette épître montre de combien de matériaux nous avons été privés pour que cette notice fût aussi satisfaisante que nous l'eussions désiré. On y voit Tallemant désabusé des préventions des réformés contre l'église romaine, et devenu l'ami d'un jésuite qui s'est fait un grand nom dans les lettres; il y parle de *ses afflictions*, de *ses pertes*, de *sa disgrace*, circonstances de sa vie sur lesquelles nous ne pouvons donner presque aucun renseignement.

Tallemant des Réaux avait vraisemblablement perdu sa fille, cette petite *des Réaux* dont il parle au chapitre de Mme de Montausier; elle ne paraît pas en effet lui avoir survécu. Toute la famille éprouva des revers de fortune à la mort de Pierre Talle-

mant, le frère aîné de des Réaux, par l'infidélité d'un sieur Bibaud, qui était son associé. Quant à la disgrace dont il parle, nous ne pouvons même pas présumer quelle fut sa nature; Tallemant n'appartenait à aucune compagnie judiciaire; il avait trop de philosophie pour ne pas préférer son indépendance à la faveur des grands, et jamais homme n'a été moins courtisan. D'autres découvertes viendront peut-être dissiper ces obscurités.

Nous avons pu déterminer la date de la naissance de Tallemant des Réaux, mais il est impossible de fixer, même par approximation, l'époque de sa mort. Tallemant vivait encore en 1691, car on lit sur les registres de la paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, un acte de baptême ainsi conçu :

« Elisabeth, née le 23 mai 1691, fille de Pierre de Rambouillet, écuyer, sieur de Lancry, et de dame Anne Bourdin, son épouse, demeurant rue de Berry. Le parrain, Jacques de Monceau, écuyer, sieur de Davene; la marraine, dame Elisabeth de Rambouillet, *épouse* de Gédéon Tallemant, écuyer, seigneur des Réaux, demeurant rue Saint-Augustin. »

Pierre de Rambouillet était frère d'Antoine de Rambouillet de La Sablière et de Mme Tallemant des Réaux.

On conserve, au cabinet généalogique de la bibliothèque du Roi, une quittance donnée le 1er juillet 1704, par Elisabeth de Rambouillet, *veuve* de Gédéon Tallemant, écuyer, sieur des Réaux.

Ces renseignemens, qui placent la mort de Tallemant des Réaux entre le 23 mai 1691 et le 1er juillet 1704 laissent bien du vague, mais nous n'avons pu jusqu'à présent nous procurer rien de plus précis.

Les *Historiettes* de Tallemant des Réaux sont le seul ouvrage qu'il nous ait laissé. Il vivait au milieu de plusieurs sociétés tout-à-fait distinctes; la principale était celle de l'hôtel de Rambouillet. Ami de la marquise, il la voyait entourée de tout ce que la noblesse et les lettres offraient de plus illustre et de plus renommé; il a recueilli dans ses entretiens avec *Arthénice* (1) une foule de faits et

(1) Ce fut Malherbe qui donna à madame de Rambouillet ce nom tant de fois répété, c'était l'anagramme de *Catherine*. Elle s'appelait Catherine de Vivonne. (*Mémoires de Tallemant des Réaux*, tom. I, pag. 189.)

d'anecdotes sur les règnes de Henri IV et de Louis XIII; il voyait cette femme si justement célèbre, alliée des deux reines Catherine et Marie de Médicis, entourée de sa noble famille, de ces d'Angennes de tout point si remarquables, visitée par Mme la Princesse, par Mlle de Bourbon, depuis duchesse de Longueville, et par le héros de Rocroy; il y rencontrait la duchesse d'Aiguillon, la vicomtesse d'Auchy, Mme de Sablé, Mlle de Scudéry, Mme de Sévigné, Voiture et Mlle Paulet, cette lionne indomptée, Vaugelas, Malherbe, Racan, les deux Corneille, Mairet, Benserade, Chapelain, Godeau, Huet, Ménage, Gombaud; enfin toutes les illustrations comme toutes les célébrités étaient là réunies; il y recueillait ce qu'il a raconté du cardinal de Richelieu, des Guise et des Valançay, de Boisrobert, de Ninon, de Marion de Lorme, etc. (1). De ce cercle brillant, mélange de grandeur et de *préciosité*, Tallemant descendait à celui des financiers et de la haute bourgeoisie; fils d'un homme de finances, marié à Elisabeth de Rambouillet, fille d'un riche traitant, cousin-germain par alliance de la fille de Montauron, ce Crésus à la mode auquel Corneille dédiait *Cinna*, introduit, par le mariage de son frère aîné avec Mlle de La Honville, au milieu d'un autre cercle opulent, il lui a été facile d'observer de ces différens points de vue la cour et la ville, la noblesse et la bourgeoisie. Bourgeois lui-même, et peut-être jaloux des avantages que donnait une naissance que le mérite n'accompagne pas toujours, des Réaux ne put se défendre de mêler à ses observations le dénigrement et la malignité, et il mit une sorte de complaisance à signaler les vices des grands et à les rabaisser au niveau des autres hommes; le même motif le conduisit à s'étendre sur des familles obscures, et à révéler l'origine de gens partis de bas, que la fortune avait favorisés; jeune, porté à

(1) On trouve de grands détails sur la société de l'hôtel de Rambouillet dans un *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, par M. Rœderer, de l'académie des sciences morales. Paris, Firmin Didot, 1835, in-8. Nous regrettons que cet ouvrage ait été composé avant la publication des Mémoires de Tallemant; l'auteur y aurait pu trouver d'utiles renseignemens. Nous regrettons aussi de n'avoir pu profiter des vastes recherches contenues dans cet ouvrage pour éclaircir quelques passages de Tallemant.

la débauche et au libertinage de l'esprit, il ne craignit pas de soulever les voiles assez diaphanes qui cachaient les désordres de son temps. Il le fit avec d'autant moins de ménagement qu'il n'écrivait que pour lui et pour quelques amis. Il s'en explique lui-même en ces termes : « Je prétends dire le bien et le mal sans dissimuler la vérité.... Je le fais d'autant plus librement que je sais bien que ce ne sont pas choses à mettre en lumière, quoique peut-être elles ne laissassent pas d'être utiles. Je donne cela à mes amis qui m'en prient. »

Ecrivant sous ces influences, des Réaux a peint beaucoup de choses telles qu'elles étaient; mais, entraîné par ses préventions, il lui est fréquemment arrivé de charger le tableau. Souvent aussi, par un travers d'imagination, ses regards se sont arrêtés de préférence sur le côté licencieux de la société, aussi est-il essentiel de faire, en le lisant, la part des préjugés de l'écrivain. Lues avec cette précaution, les *Historiettes* seront utiles; ce sont, dans leur genre, des mémoires de la société du XVIIe siècle comme ceux de Conrart, comme les lettres de Mme de Sévigné, de Guy Patin et de tant d'autres; toutes les classes viennent à leur tour y comparaître : en effet, comme déjà nous l'avons dit ailleurs, des Réaux nous montre « les grands personnages en *déshabillé*, les riches financiers dans leurs modestes commencemens, les littérateurs dans les plus petits détails de leur vie privée. »

C'est surtout la bourgeoisie que Tallemant a dessinée d'après nature, elle que nous ne connaissions guère que par des traits épars dans les correspondances, dans les Mémoires du temps et dans les comédies de Molière. Il a, pour ainsi dire, révélé l'existence de Mme Pilou, de cette vieille si spirituelle, qui marchera désormais, dans nos souvenirs, à côté de Mme Cornuel et de Mme de Cavoie; cette bonne Mme Pilou, veuve d'un procureur, reçue cependant à la cour, avec qui les duchesses même comptaient, et dont il ne nous était parvenu que le nom, parce qu'elle a été la première bourgeoise qui ait eu un carrosse, et qu'à ce titre Sauval lui a donné une place dans ses *Antiquités de Paris*.

Littérateur lui-même, Tallemant a vécu au milieu des écrivains de son siècle, et il les a généralement bien jugés. Peu de détails échappent à la postérité sur les hommes célèbres qui fondent la

renommée d'un pays; mais les littérateurs du second ordre s'effacent et disparaissent dans les rayons de gloire qui environnent les grandes illustrations. C'est précisément à ces réputations secondaires que Tallemant s'est le plus attaché; Voiture et Balzac, Gombauld et Costar, Conrart et Sarrasin, Mlles de Gournay, de Scudéry et des Jardins, des Yvetaux et Colletet, Racan, Boisrobert, Bautru, le ridicule Neuf-Germain, Chapelain, Conrart, et tant d'autres devront à Tallemant d'être mieux connus et mieux appréciés; et quoique nous soyons nécessairement suspects de quelque partialité pour l'écrivain que nous faisons les premiers connaître, nous croyons pouvoir affirmer qu'à l'avenir il faudra consulter des Réaux quand on voudra descendre dans les détails privés, et souvent minutieux, de la vie des hommes de lettres dont il parle dans ses Historiettes.

Il ne faut pas s'arrêter, comme on l'a fait dans quelques articles de journaux, à ce que dit Tallemant de Blaise Pascal, et de ce *garçon de belles-lettres et qui fait des vers, nommé La Fontaine.* Au moment où Tallemant écrivait, en 1657 ou 1658, les *Lettres à un provincial* venaient de paraître successivement sous le nom de Louis de Montalte, mais l'auteur en était demeuré inconnu. Quant à La Fontaine, aucune fable n'avait encore révélé son génie.

Nous ne possédons au reste de Tallemant que l'ouvrage qu'il n'avait pas destiné à voir le jour; c'est l'*Album*, auquel il confiait ses souvenirs de toute nature, aussi bien ceux qu'il racontait *inter pocula*, que ceux par lesquels il jetait d'agréables distractions dans un cercle choisi; ses Historiettes sont en quelque sorte l'*ament meminisse*, qu'il destinait à égayer ses vieux jours. C'était aux Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche que Tallemant attachait le plus d'importance; il y renvoie fréquemment dans ses Historiettes; c'est là qu'il se proposait de tracer l'histoire de son temps; il n'a malheureusement pas mis la dernière main à cet ouvrage; il est même douteux qu'il l'ait jamais composé.

On voit, par l'*Introduction* des *Historiettes,* qu'en 1657, quand Tallemant se mit à les écrire, il avait seulement formé le projet de composer des mémoires plus importans : « Je renverrai souvent, dit-il, aux mémoires *que je prétends faire* de la régence d'Anne d'Autriche, ou, pour mieux dire, de l'administration du cardinal

Mazarin, que je continuerai tant qu'il gouvernera, si je me trouve en état de le faire. » Tallemant a employé trois ans à rédiger ses *Historiettes*, car il les termine par le récit du procès du marquis de Langey, jugé en 1659. Les mémoires de Tallemant contiennent, il est vrai, quelques faits postérieurs à cette époque, mais ces faits sont écrits dans des additions à la marge du manuscrit, que les éditeurs ont rétablies dans le texte. Nous ne croyons pas, au reste, qu'aucune de ces additions soit relative à des faits plus récens que les années 1665 ou 1666.

Rien n'établit jusqu'à présent que Tallemant ait mis à exécution le projet d'écrire les *Mémoires sur la régence* qu'il semblait promettre (1). Les recherches les plus étendues dans toutes les bibliothèques de Paris n'ont eu à cet égard aucun résultat.

Dès leur apparition, les Mémoires de Tallemant ont été l'objet d'éloges et de critiques également outrés. Les partisans de ce qu'on est convenu d'appeler *le progrès*, y ont applaudi; ils ont cru y voir une sorte de niveau passé sur ces hautes existences dont les reflets jettent encore de l'éclat sur notre société moderne; ceux qui gémissent du bouleversement des idées sur lesquelles reposent les sociétés, ont cru y voir le ravalement de la noblesse et du haut clergé, ainsi que la dégradation des mœurs du vieux temps, et ils ont repoussé avec une sorte d'indignation un livre qui, à leurs yeux, dépouillait le passé de ses enchantemens. Nous n'acceptons ni ces éloges ni ces blâmes; nous répondrons aux uns comme aux autres que si Tallemant a dévoilé de basses intrigues et de misérables faiblesses de personnages illustres, il a seulement rapproché de notre vue ce que nous sommes accoutumés à ne regarder que d'un point éloigné. Peintre des scènes vulgaires de la société, il rassemble les traits épars jusqu'ici dans des recueils rarement consultés. Rien dans les récits de Tallemant n'étonnera ceux qui ont parcouru les vaudevilles, les ponts-bretons et les chansons dont nos *sottisiers* fourmillent, où de scandaleuses anecdotes sont reproduites avec un cynisme révoltant dans des couplets dont

(1) Tallemant paraît au moins avoir commencé ce travail, car il y a plusieurs fois renvoyé positivement.

des hommes qui passaient pour polis ne craignaient pas de souiller leurs lèvres; rien n'étonnera ceux qui ont lu avec attention *les Amours des Gaules*, cette satire attribuée en partie à Bussy Rabutin, qui renferme beaucoup plus de faits historiques qu'on ne le pense généralement. La société du XVIIIe siècle présente à l'observateur les plus singuliers contrastes. Des jeunes gens de la cour et de la ville, des femmes de haute qualité, des bourgeoises, se livraient aux débauches les plus dégradantes; le vaudeville malin châtiait cette conduite, et plus tard les sentimens religieux reprenaient leur empire, et on voyait tous ces enfans égarés revenir à la pratique des plus austères vertus.

On accuse Tallemant d'avoir calomnié Henri IV, d'avoir cherché à diminuer la gloire dont la mémoire de ce bon roi est environnée. Ce reproche est injuste. Dans l'*historiette* de ce prince, Tallemant s'est plus attaché au *vert galant* qu'au grand roi; il a laissé cette tâche à l'historien; il parle plus de ses maîtresses que de ses exploits; est-il injuste quand il dit : « On n'a jamais vu un prince plus humain, ni qui aimât plus son peuple? » C'est à l'égard du duc de Sully que Tallemant a surtout montré de la prévention. Ce ne serait pas ici le lieu d'entrer dans une discussion qui aurait besoin de quelques développemens; nous sommes loin de partager les préoccupations de Tallemant à l'égard du grand ministre de Henri IV; on ne peut cependant pas se dissimuler que l'administration de Sully est principalement connue par les *Œconomies royales*, composées sous ses yeux par des secrétaires à ses gages. Tous les matériaux de l'histoire sont loin d'être encore publiés; attendons-les; considérons seulement Tallemant comme un nouveau témoin introduit dans l'arène des débats historiques. Il ne faut pas le croire sur parole, mais il y aurait de l'injustice à refuser de l'entendre (1).

Tallemant a été l'objet d'une accusation grave; sa plume est loin d'être chaste; il raconte avec une sorte de complaisance des

(1) M. Paulin Paris, dans une spirituelle analyse des Mémoires de Tallemant, insérée au *Bulletin de la société de l'Histoire de France*, 1834 (1re partie, tom. I, pag. 32), attribue l'injustice de Tallemant envers Sully à l'influence de madame de Rambouillet, qui était dans les intérêts du duc d'Epernon, l'en-

anecdotes scandaleuses; il foule aux pieds des bienséances qui doivent toujours être respectées. Les éditeurs ont été au-devant de ce reproche, mais obligés de supprimer un petit nombre de passages qui dépassaient toutes les bornes, ils se seraient bien gardés de porter plus loin le scrupule. Ils ont mieux aimé encourir le reproche de n'avoir pas été assez sévères que de risquer d'ôter à Tallemant sa physionomie originale avec son allure cynique, moqueuse et dénigrante. Ce livre est celui des hommes faits; ceux qui le liront feront la part du temps; ils seront encore choqués d'une foule d'expressions, de couplets et d'anecdotes, que nous avons cru devoir conserver; mais ils se souviendront que nos pères n'avaient pas les mêmes idées que nous sur certaines bienséances. Nos poètes dramatiques emploieraient-ils aujourd'hui des expressions qui du temps de Molière, de Dancourt et de Montfleury, n'effarouchaient personne? Tallemant écrit pour ses amis avec l'abandon d'une correspondance familière; il amène et il explique ces vaudevilles qui avaient *le diable au corps*, comme Mme de Sévigné le disait si plaisamment des chansons de Blot, et il conte en badinant les anecdotes qui les ont inspirés. Aussi Tallemant des Réaux a-t-il plus d'un rapport avec Brantôme et Pierre de l'Estoile, écrivains que, malgré leur cynisme, on n'a jamais pensé à exclure des bibliothèques.

MONMERQUÉ,
Membre de l'Institut.

nemi de Sully. Cette remarque qui nous était échappée, mérite d'être pesée; mais c'est surtout dans l'historiette de Louis XIII (tom. II, pag. 64), que l'influence de madame de Rambouillet se fait le mieux sentir : « Elle ne pouvoit souffrir le Roi, dit Tallemant; il lui déplaisoit étrangement; tout ce qu'il faisoit lui sembloit contre la bienséance (tom. II, pag. 232). » Aussi Tallemant a-t-il singulièrement maltraité Louis XIII; il lui prête des vices dont, à ce qu'il nous semble, personne jusqu'à présent ne l'avait accusé; il relève soigneusement ses ridicules et ses défauts, et il ne dit pas un mot du courage de soldat qu'il montra à l'attaque du Pas-de-Suze.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Les *Historiettes* ou Mémoires de Tallemant des Réaux ont le plus haut degré d'authenticité.

Elles sont publiées d'après le manuscrit de l'auteur. Il est entièrement écrit de sa main, et forme un volume du format in-folio, composé de sept cent quatre-vingt dix-huit pages, sans y comprendre les tables. L'ouvrage est écrit le plus souvent à mi-marge, et la colonne restée en blanc est chargée de renvois fréquens et d'articles que l'auteur a ajoutés à sa première composition. Des ratures assez multipliées portent les corrections inséparables d'un premier jet. L'écriture du manuscrit est fine, rapide et d'une lecture assez difficile.

Ce manuscrit a été long-temps possédé par MM. Trudaine. En 1803, il été compris, sous le n° 1677, dans le catalogue de la bibliothèque de cette famille, dressé par Bluet, libraire. Il est ainsi annoncé : *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France, sous Henri IV et Louis XIII*, in-folio, vél. Cette désignation est suivie de la note suivante : « Manuscrit sur papier contenant sept cent quatre-vingt dix-huit pages. Recueil rempli de faits curieux et peu connus, et accompagné d'une table des matières. »

Cette note prouve suffisamment que le rédacteur du catalogue ne connaissait pas plus l'auteur du manuscrit que les matières qu'il y a traitées.

M. de Châteaugiron ayant acheté ce volume, ne tarda pas à reconnaître son importance littéraire. Il en fit faire, sous ses yeux, une copie exacte, et peu jaloux d'une jouissance exclusive, il communiqua l'ouvrage à quelques amis. C'est ainsi que les Mémoires de Tallemant des Réaux ont été cités par M. Walkenaer dans l'*Histoire de La Fontaine*, dans la *Vie de Maucroix*, et dans la notice sur Antoine Rambouillet de la Sablière; par M. Jules Taschereau, dans l'*Histoire de Molière*, et par nous dans la notice qui précède les Mémoires de Conrart, publiés en 1826.

Les éditeurs de Tallemant des Réaux ont réuni dans un seul contexte les Mémoires continus et les additions écrites sur les marges qui ont paru susceptibles de tenir leur place dans l'ensemble de l'ouvrage. Quant à une multitude de fragmens et de courtes observations, qui ne peuvent être rattachés au texte, ils sont considérés comme des notes

rejetées au bas des pages, où ils sont signés T, lettre initiale de Tallemant des Réaux.

Les notes des éditeurs ne portent aucune signature.

Nous avons rencontré, en 1825, chez le libraire Bluet, deux portefeuilles remplis de pièces manuscrites du temps de Louis XIV; la plupart de ces pièces sont écrites de la main de Tallemant des Réaux. Les couplets des *Frondeurs* y sont mêlés à ceux des *Mazarins;* les portraits, tels qu'on les faisait dans la société de Mlle de Montpensier, y sont confondus avec des vers de La Fontaine, du duc de Nevers, de Mme Deshoulières, de Montplaisir, de Benserade, de Mlle Scudéry, et d'une foule d'autres.

Un fragment assez considérable des *Historiettes* ou Mémoires de Tallemant des Réaux fait partie d'un de ces portefeuilles. C'est le chapitre sur *mademoiselle des Jardins, l'Abbé d'Aubignac* et *Pierre Corneille.* Ce morceau, entièrement écrit de la main de des Réaux, porte la date de 1660. Il forme dans notre édition le dernier chapitre de ses Mémoires (1).

Ces portefeuilles contiennent d'autres opuscules plus ou moins importans. Il s'y est rencontré le manuscrit d'un ballet inédit, ouvrage de la jeunesse de La Fontaine, intitulé : *les Rieurs du beau Richart* (2). L'éditeur s'est empressé d'offrir cette petite pièce à M. le baron Walkenaer, son honorable confrère à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui l'a insérée dans sa belle édition des œuvres du fabuliste (3), en l'accompagnant de recherches aussi curieuses qu'exactes.

Ces portefeuilles contiennent encore la copie de la main de Tallemant des Réaux du Voyage de Chapelle et Bachaumont; ce n'est qu'une première pensée, beaucoup moins développée que les éditions imprimées; mais les notes que des Réaux y a ajoutés sur les personnes dont il est question dans l'opuscule des deux amis, donnent de la curiosité à cette copie incomplète.

Les deux portefeuilles, ainsi que le manuscrit des *Historiettes,* provenent de la bibliothèque de la famille Trudaine, dans laquelle Renée-Madeleine de Rambouillet, petite-nièce de Mme Tallemant des Réaux, parait avoir apporté la succession de sa grande tante, et peut-être même celle de Gédéon Tallemant des Réaux, son grand-oncle.

(1) Tom. VI, pag. 210.

(2) *Le beau Richart* est un carrefour de Château-Thierry, où se réunissaient les habitans pour s'entretenir de nouvelles.

(3) *Œuvres de La Fontaine.* Paris, Lefèvre, 1827, in-8°, Tom. IV, pag. 127.

Cette demoiselle de Rambouillet, fille de Nicolas de Rambouillet, et petite-fille de Mme de la Sablière, amie de La Fontaine, était dame de la Sablière, du Plessis-La-Leu (1), et d'autres lieux. Elle épousa, le 1er février 1701, Charles Trudaine de Montigny, qui est devenu prévôt des marchands, et est mort en 1721 (2).

Il nous semble évident que par cette alliance les manuscrits de Tallemant sont venus dans la bibliothèque de Trudaine. Cette circonstance contribuerait encore, s'il en était besoin, à établir l'authenticité du manuscrit des *Historiettes* et de la plupart des pièces contenues dans les deux portefeuilles que l'on vient de décrire.

Nous avons fait usage d'un autre manuscrit de Tallemant des Réaux qui provient de la bibliothèque de M. Boulard. C'est un recueil d'anecdotes et de bons mots, qui a fourni deux chapitres aux éditeurs, dont un contient les réparties attribuées à Mme Cornuel (3). Ce manuscrit, qui appartient à M. Monmerqué, est tout entier de la main de Tallemant; l'écriture des dernières pages est fort altérée et paraît être de sa vieillesse.

Nous avons réuni aux Mémoires de Tallemant des Réaux deux ouvrages qui leur font suite et leur servent de complément.

Le premier est la *Vie de Costar et de Louis Pauquet*, son secrétaire. L'auteur était un ecclésiastique de la cathédrale du Mans, dont le nom est inconnu. On y voit beaucoup de particularités sur Costar et sur son temps; le secret du travail des savans du XVIIe siècle y est mis à jour, et sous ce rapport surtout, c'est une curiosité remarquable. M. Aimé Martin, propriétaire du manuscrit, a eu la complaisance de le mettre à notre disposition.

La *Vie de Costar* est suivie de quelques lettres adressées, par Mlle de Scudéry, en 1650 et en 1651, à Godeau, l'évêque de Vence; elles sont d'un grand intérêt, et renferment des détails inconnus jusqu'à présent sur plusieurs évènemens de la guerre de la Fronde.

Des avertissemens particuliers précèdent la *Vie de Costar* et les lettres de Mlle de Scudéry.

(1) Cette terre venait des Tallemant.

(2) Nous avons trouvé ces renseignemens dans le cabinet généalogique de la Bibliothèque du roi, au mot *Trudaine*.

(3) Voyez la *Suite de bons mots et naïvetés*, tom. V, pag. 168, et les *Réparties de madame Cornuel*, *ibid.*, pag. 179.

FRAGMENT

D'UN LIVRE A PUBLIER.

Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les colléges aux roulemens des tambours, des milliers d'enfans se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe, le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de

cet homme; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs; jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnans, et qui ne laissaient de nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfans respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers; tous les cerceuils en étaient aussi; il n'y avait vraiment plus de vieillards; il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers; mais dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'asseoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit: ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en dé-

faillance, et s'endormit d'un si profond sommeil, que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'empire qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient; les enfans sortirent des colléges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi.*

Alors il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfans étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre; ils étaient nés au sein de la guerre pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides; on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes; d'autres frappaient aux portes des maisons, et dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitans. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblans de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient : on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient

leur chapeau, et il leur donnait de l'argent; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissans, et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grand'salle, que les échos en étaient sonores; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

Les enfans regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfans parlaient de gloire, on leur disait : Faites-vous prêtres; quand ils parlaient d'ambition : Faites-vous prêtres; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres.

Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple; il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition et la guerre aussi; mais qu'il y en avait une plus belle, qui s'appelait la liberté.

Les enfans relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine; ils se souvinrent d'avoir vu le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y avait pour eux dans ce mot de liberté quelque chose qui leur faisait battre le cœur à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

Ils tressaillirent en l'entendant; mais en entrant au logis, ils virent trois paniers qu'on portait à Clamar : c'étaient trois jeunes gens qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue; mais d'autres harangueurs, montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère; ils firent voir l'horreur de la guerre et appelèrent boucheries les hétacombes. Et ils parlèrent tant et si

long-temps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front, comme des fiévreux qui s'éveillent.

Les uns disaient : Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus; les autres : Le peuple voulait le roi; non, la liberté; non, la raison; non, la religion; non, la constitution anglaise; non, l'absolutisme; un dernier ajouta : Non, rien de tout cela, mais le repos. Et ils continuèrent ainsi, tantôt raillant, tantôt disputant, pendant nombre d'années, et, sous prétexte de bâtir, démolissant tout pierre à pierre, si bien qu'il ne passait plus rien de vivant dans l'atmosphère de leurs paroles, et que les hommes de la veille devenaient tout à coup des vieillards.

Trois élémens partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir; et entre ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors; voilà ce qui se présentait à des enfans pleins de force et d'audace, fils de l'empire et petits-fils de la révolution.

Or, du passé ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi? comme Pygmalion Galathée; c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossemens, serré dans le manteau des

égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'ame à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarverden, embaumée dans sa parure de fiancée. Ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Comme à l'approche d'une tempête il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence; ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème; mais il le lui avait pris des mains. Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre des puissances de la vieille Europe; puis le silence avait succédé.

On dit que, lorsqu'on rencontre un chien furieux, si l'on a le courage de marcher gravement, sans se retourner, et d'une manière régulière, le chien se contente de vous suivre pendant un certain temps, en grommelant entre ses dents; tandis que, si on laisse échapper un geste de terreur, si on fait un pas trop vite, il se jette sur vous et vous dévore; car une fois la première morsure faite, il n'y a plus moyen de lui échapper.

Or, dans l'histoire européenne, il était arrivé souvent qu'un souverain eût fait ce geste de terreur et que son peuple l'eût dévoré; mais si un l'avait fait, tous ne l'avaient pas fait en même temps, c'est-à-dire qu'un roi avait disparu, mais non la majesté royale. Devant Napoléon la majesté royale l'avait fait, ce geste qui perd tout, et non-seulement la majesté, mais la religion, mais la noblesse, mais toute puissance divine et humaine.

Napoléon mort, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait; mais la croyance en elles n'existait plus. Il y a un danger terrible à savoir ce qui est possible, car l'esprit va toujours plus loin. Autre chose est de se dire : Ceci pourrait être, ou de se dire : Ceci a été; c'est la première morsure du chien.

Napoléon despote fut la dernière lueur de la lampe du despo-

tisme; il détruisit et parodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et après lui on entendit un grand bruit, c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison, et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois; on avait bien crié contre les abus et les préjugés; mais ce fut une grande nouveauté que de voir le peuple en sourire. S'il passait un noble, ou un prêtre, ou un souverain, les paysans qui avaient fait la guerre commençaient à hocher la tête et à dire : « Ah! celui-là, nous l'avons vu en temps et lieu; il avait un autre visage. » Et quand on parlait du trône et de l'autel, ils répondaient : « Ce sont quatre ais de bois; nous les avons cloués et décloués. » Et quand on leur disait : « Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré; tu as rappelé tes rois et tes prêtres; » ils répondaient : « Ce n'est pas nous; ce sont ces bavards-là. » Et quand on leur disait : « Peuple, oublie le passé, laboure et obéis, » ils se redressaient sur leurs siéges, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : « Reste en repos du moins; si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire. » Hélas! ils se contentaient de cela.

Mais la jeunesse ne s'en contentait pas. Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort : l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, la pèse, et juge le passé; l'autre a soif de l'avenir et s'élance vers l'inconnu. Quand la passion emporte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger; mais dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : C'est vrai, je suis un fou; où allais-je? la passion lui crie : Et moi, je vais donc mourir?

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les cœurs jeunes. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les

vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'ame une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins; ceux d'une fortune médiocre prirent un état et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association, et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes-du-corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux; l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs; les idées anglaises se joignant à la dévotion, la gaieté même avait disparu. Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles; peut-être était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouie, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtus de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux.

Qu'on ne s'y trompe pas: ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions; mais elle en porte elle-même le deuil, afin qu'on la console.

Les mœurs des étudians et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de jeunesse, se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chu-

choté un mot qui blesse à mort : le mépris ; ils s'étaient jetés dans le vin et dans les courtisanes. Les étudians et les artistes s'y jetèrent aussi ; l'amour était traité comme la gloire et la religion ; c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux ; la *grisette*, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et si doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques. Elle était pauvre, et on ne l'aimait plus ; elle voulut avoir des robes et des chapeaux : elle se vendit. O misère! le jeune homme qui aurait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même, celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage ; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver ; celui qui partageait avec elle son morceau de pain trempé de la sueur de son front, et son amour sublime et pauvre ; celui-là, ce même homme, après l'avoir délaissée, la retrouvait quelque soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plombée, à jamais perdue, avec la faim sur les lèvres et la prostitution dans le cœur.

Or, vers ce temps-là deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les élémens d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Goëthe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans Werther la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son Faust la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France.

Du fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

Pardonnez-moi, ô grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre et qui reposez sous la terre ; pardonnez-moi ! vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui souffre. Mais en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcher de vous maudire. Que ne chantiez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature,

l'espérance et l'amour, la vigne et le soleil, l'azur et la beauté! Sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous aviez souffert; et le monde croulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez; et vos maîtresses vous avaient trahis, et vos amis calomniés, et vos compatriotes méconnus; et vous aviez le vide dans le cœur, la mort devant les yeux, et vous étiez des colosses de douleur. Mais dites-moi, vous, noble Goëthe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles forêts d'Allemagne? Vous pour qui la belle poésie était la sœur de la science, ne pouvaient-elles à elles deux trouver dans l'immortelle nature une plante salutaire pour le cœur de leur favori? Vous qui étiez un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu pas près de Ravennes, sous tes orangers d'Italie, sous ton beau ciel vénitien, près de ta chère Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimée? O Dieu! moi qui te parle, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts, et cependant je crois encore à l'espérance, et cependant je bénis Dieu.

Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Goëthe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou, si l'on veut, *désespérance*; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : A quoi crois-tu? et qui le premier répondit: A moi; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : A rien.

Dès-lors il se forma comme deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrans, toutes les ames expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'ame, et l'autre du corps.

Voici donc ce que disait l'ame :

Hélas! hélas! la religion s'en va; les nuages du ciel tombent en pluie; nous n'avons plus ni espoir ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. Le fleuve de la vie charrie de grands glaçons sur lesquels flottent les ours du pôle. L'astre de l'avenir se lève à peine; il ne peut sortir de l'horizon; il y reste enveloppé de nuages, et comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de quatre-vingt-treize. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre! Et nous serons morts quand il fera jour.

Voici donc ce que disait le corps :

L'homme est ici-bas pour se servir de ses sens; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir, c'est vivre. Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent, mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela. La parenté sert aux héritages; l'amour est un exercice du corps; la seule jouissance intellectuelle est la vanité.

De même que dans la machine pneumatique une balle de plomb et un duvet tombent aussi vite l'un que l'autre dans le vide, ainsi les plus fermes esprits subirent alors le même sort que les plus faibles et tombèrent aussi avant dans les ténèbres. De quoi sert la force lorsqu'elle manque de point d'appui? Il n'y a point de ressource contre le vide. Je n'en veux d'autre preuve que Goëthe lui-même, qui, lorsqu'il nous fit tant de mal, avait ressenti la souffrance de Faust avant de la répandre, et avait suc-

combé comme tant d'autres, lui, fils de Spinosa, qui n'avait qu'à toucher la terre pour revivre, comme le fabuleux Antée.

Mais, pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse *désespérance* marchait à grands pas sur la terre. Déjà Châteaubriand, prince de poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pélerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums des encensoirs sacrés. Déjà, pleins d'une force désormais inutile, les enfans du siècle raidissaient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné. Déjà tout s'abîmait, quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les monstres de la nature.

Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les colléges? Les hommes doutaient de tout: les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir : les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche. D'ailleurs le caractère français, qui de sa nature est gai et ouvert, prédominant toujours, les cerveaux se remplirent aisément des idées anglaises et allemandes; mais les cœurs, trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs fanées. Ainsi le principe de mort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfans de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleurs, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres; les enfans crachaient le pain de Dieu.

Heureux ceux qui échappèrent à ces temps! heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le ciel! Il y en eut sans doute, et ceux-là nous plaindront.

Il est malheureusement vrai qu'il y a dans le blasphème une grande déperdition de force qui soulage le cœur trop plein. Lorsqu'un athée, tirant sa montre, donnait un quart d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart d'heure de

colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'était le paroxisme du désespoir, un appel sans nom à toutes les puissances célestes; c'était une pauvre et misérable créature se tordant sous le pied qui l'écrase; c'était un grand cri de douleur. Et qui sait? aux yeux de celui qui voit tout, c'est peut-être une prière.

Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation pour ceux qui ne savent que faire; ils se moquent par là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis, il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énerver.

En sorte que les riches se disaient : Il n'y a de vrai que la richesse; tout le reste est un rêve; jouissons et mourons. Ceux d'une fortune médiocre se disaient : Il n'y a de vrai que l'oubli; tout le reste est un rêve; oublions et mourons. Et les pauvres disaient : Il n'y a de vrai que le malheur; tout le reste est un rêve; blasphémons et mourons.

Ceci est-il trop noir? est-ce exagéré? Qu'en pensez-vous? Suis-je un misanthrope? Qu'on me permette une réflexion.

En lisant l'histoire de la chute de l'empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir du mal que les chrétiens, si admirables dans le désert, firent à l'état dès qu'ils eurent la puissance. « Quand je pense, dit Montesquieu, à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. — Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune trève, aucune négociation, aucun mariage, ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta. »

Montesquieu aurait pu ajouter : Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de

la terre, et voilà qui est intéressant que les derniers râlemens d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s'agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d'Héliogabale et de Caracalla! La belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, cerclée du linceul de Tibère! Il s'agissait, messieurs les politiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix; il s'agissait de laisser les vers et les taupes ronger les monumens de honte, mais de tirer des flancs de la momie une vierge aussi belle que la mère du Rédempteur, l'espérance, amie des opprimés.

Voilà ce que fit le christianisme; et maintenant, depuis tant d'années, qu'ont fait ceux qui l'ont détruit? Ils ont vu que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par le fort, par cette raison qu'ils se disaient : Le riche et le fort m'opprimeront sur la terre; mais quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte, et je les accuserai au tribunal de Dieu. Ainsi, hélas! ils prenaient patience.

Les antagonistes du Christ ont donc dit au pauvre : Tu prends patience jusqu'au jour de justice, il n'y a point de justice; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance, il n'y a point de vie éternelle; tu amasses dans un flacon tes larmes et celles de ta famille, les cris de tes enfans et les sanglots de ta femme, pour les porter au pied de Dieu, à l'heure de ta mort; il n'y a point de Dieu.

Alors il est certain que le pauvre a séché ses larmes, qu'il a dit à sa femme de se taire, à ses enfans de venir avec lui, et qu'il s'est redressé sur la glèbe avec la force d'un taureau. Il a dit au riche : Toi qui m'opprimes, tu n'es qu'un homme; et au prêtre : Tu en as menti, toi qui m'as consolé. C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être croyaient-ils faire ainsi le bonheur des hommes, en envoyant le pauvre à la conquête de la liberté.

Mais si le pauvre, ayant bien compris une fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous les biens sont de ce monde, et que sa misère est impie; si le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour

toute croyance, s'est dit un beau jour : Guerre au riche! à moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre! à moi la terre, puisque le ciel est vide! à moi et à tous, puisque tous sont égaux! ô raisonneurs sublimes qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu?

Sans doute vous êtes des philanthropes, sans doute vous avez raison pour l'avenir, et le jour viendra où vous serez bénis; mais pas encore, en vérité, nous ne pouvons pas vous bénir. Lorsque autrefois l'oppresseur disait : A moi la terre! — A moi le ciel, répondait l'opprimé. A présent que répondra-t-il?

Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruines; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée? La carrière est pourtant profonde, les instrumens trop faibles pour en tirer les pierres. Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu; espérez, travaillez, avancez, reculez. Que ne lui dit-on pas? Et pendant ce temps-là cet homme, n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir; et ses enfans sont nouveau-nés.

Ou je me trompe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. O peuples des siècles futurs! lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie; lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé, lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura

pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissans; ô hommes libres! quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus; dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez; plaignez-nous plus que tous vos pères; car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait.

ALFRED DE MUSSET.

(Le fragment qu'on vient de lire appartient à un livre, *la Confession d'un Enfant du siècle*, qui paraîtra dans les premiers jours d'octobre. M. Alfred de Musset est un jeune poète auquel l'opinion n'a pas fait encore toute la place qu'il mérite. Nous espérons que cette nouvelle production ne contribuera pas peu à faire mieux apprécier ce talent si fin et si élevé.) (*N. du D.*)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1835.

Nous ne craignons pas d'être démentis par les esprits calmes et droits, par les hommes exempts de la passion frénétique qui s'est emparée de quelques démocrates apostats à la vue du miroir qu'on leur présentait chaque jour au visage, en disant que ce n'est pas la presse qui est sortie froissée de la dernière persécution dont elle a été l'objet. La colère et la vengeance conseillent mal. Nous avons vu un ministre, dissimulant mal sa colère, venir accuser la presse d'être violente et emportée. Un autre, apportant une loi digne de figurer dans les codes du moyen-âge, demandait des armes contre les prétendues théories sanguinaires de la presse. C'a été à la fois un triste spectacle et un spectacle instructif pour le pays que ce procès fait à la presse par des hommes qui n'ont d'autre titre, aux yeux de la nation, que le titre d'écrivain, et qui semblent avoir déposé, avec leur plume de journaliste, toute pudeur, tout principe de libéralisme et d'humanité. Nous en appelons à leurs propres partisans : qui voudrait avoir subi ces cruels et véridiques reproches d'apostasie que MM. de Broglie, Thiers et Guizot ont en quelque sorte acceptés dans cette discussion mémorable? Tout ce qu'il y a de honte dans l'oubli de son origine, de ses principes, de sa parole, de la foi politique qu'on a enseignée hautement, a été dévoré par eux; leur front est encore chaud des atteintes qu'ils ont reçues, et les reproches qui sont venus les frapper au milieu de ce qu'ils nomment leur triomphe, sont restés gravés dans tous les esprits. Et ce sont là les hommes qui veulent gouverner par l'*intimidation!* Comme si la France, même la France distraite et insouciante d'aujourd'hui, était faite pour subir un pareil joug! C'est une triste et gigantesque entreprise

que de vouloir arracher à une grande nation les lois et les garanties sociales pour lesquelles elle a versé son sang; et le ministère actuel verra, déjà peut-être dans la session prochaine, que des mains aussi faibles que les siennes, toutes hardies qu'elles sont, ne sauraient l'exécuter.

L'orgie politique que le pays semble regarder avec un étonnement précurseur de l'indignation, vient à peine de commencer. Mais voyez déjà quels pas elle a faits! Cherchez un pouvoir qui ait été respecté par ceux qui se nomment le pouvoir, un corps de l'état dont ils aient ménagé la dignité depuis qu'ils se croient les maîtres de disposer à leur gré de toutes les forces de la France. On sait avec quelle brutalité M. Thiers traitait les députés ministériels qui doutaient de l'excellence de ses lois? C'est à la chambre des pairs maintenant de subir le joug qu'on veut faire peser indistinctement partout. A peine vient-on de lui imposer la nécessité de voter des lois sans les amender (et quelle plus mortelle atteinte peut être portée à la liberté de discussion ?), que pour la récompenser de la presque unanimité de son vote, on procède à une nouvelle nomination de pairs. Jusqu'à ce jour, en saine politique, on ne recourait à une telle mesure que par nécessité; une création de nouveaux pairs s'expliquait, soit par le besoin de renforcer une majorité douteuse, soit par l'obligation où se trouvait un ministère de récompenser des dévouemens qui menaçaient de s'affaiblir. Aujourd'hui on crée des pairs pour créer des pairs; c'est une sorte de déclaration tacite, de réponse audacieuse faite à ceux qui accusent le ministère de rentrer dans les voies de la restauration. Le ministère tient à prouver qu'il ne redoute pas ces reproches, et pour mieux les braver, il s'est mis à fouiller dans les décombres des vieilles chambres du dernier régime, pour en retirer la fleur des majorités ministérielles des beaux jours de M. de Villèle et de M. de Corbière. Peu lui importe que la charte ait exigé l'énonciation des services rendus à l'état par les nouveaux pairs; comme il ne pouvait écrire en tête des ordonnances de nomination de quelques-uns de ces pairs : *Nommé pour avoir voté la loi du sacrilége, le milliard de l'indemnité, la loi des cours prévotales*, il a préféré passer par-dessus cette formalité vaine, et s'en tirer par cette vague formule : *Considérant les services rendus à l'état par M..... le nommons pair de France.* M. Persil avait cru faire un acte de courage, en disant à la chambre : « Nous ne sortirons pas de la charte sans nécessité. » Mais MM. de Broglie, Thiers et Guizot sont plus courageux que M. Persil; c'est sans la moindre nécessité qu'ils foulent encore à leurs pieds cet article de la malheureuse constitution de 1830.

Quelques-unes de ces nominations, celles de M. le marquis de Cordoue et de M. le marquis de la Moussaye, représentent la haine du ministère contre la presse, ardemment poursuivie, sous M. de Villèle, par ces deux illustres gentilshommes. La nomination de M. de Ricard, qui concourut à l'expulsion de Manuel, et voulut mander le *Journal du Commerce* à la barre de la chambre, exprime le même sentiment. En appelant au Luxembourg M. le duc de Cadore, M. Cambacérès, le marquis de Rochambeau et le vicomte Siméon, le ministère a voulu

exprimer sa sympathie pour le principe de l'hérédité de la pairie. Quant à la chambre des députés, elle n'a fourni qu'un candidat, le comte de la Riboissière. Encore M. de la Riboissière doit-il plus sa pairie à son grade élevé dans l'état-major de la garde nationale qu'à sa qualité de député. Nous le répétons, il ne s'agissait pas de récompenser des services politiques, ni d'augmenter une majorité, mais d'émettre une déclaration de principes qui fût en même temps un fait. Le ministère ouvre ses bras aux hommes de la restauration, surtout à ceux qui s'étaient montrés ennemis de la charte de 1814; ceux-là, sans doute, feront bon marché de la charte de 1830. On connaît le mot d'une dame de la cour de Napoléon, lorsqu'elle apprit le retour des Bourbons: « Ah! tant mieux, nous allons être des véritables comtesses. » Nos ministres parvenus sont ainsi faits; ils ne se croiront vraiment ministres que le jour où ils verront dans leurs salons les centres de M. de Polignac et de M. de Villèle.

Aussi se dit-on avec orgueil qu'on refait la société, qu'on reconstitue la nation éparpillée et démoralisée par la chute du dernier pouvoir. Un ministre, qu'il n'est pas nécessaire de nommer, tant il sera facile de le reconnaître, disait il y a peu de jours: « Nous imitons en ce moment Napoléon, quand il vint au consulat. Nous rétablissons, comme fit Napoléon, la hiérarchie dans la société; nous restaurons, comme lui, la religion, dont le pouvoir s'était séparé; mais nous sommes dans une meilleure position que lui, *parce que nous avons à notre tête des Bourbons et des princes véritables*. Les souverains étrangers ne peuvent refuser notre alliance sous prétexte que nous sommes des parvenus, et pour nous entendre avec eux, il nous suffira d'écraser le parti révolutionnaire. Or, c'est ce que nous faisons et ce que nous ferons. » Ce langage vraiment curieux nous a été rapporté par un témoin auriculaire, tout-à-fait digne de foi.

Une réaction aussi nettement dessinée a son mérite en ce qu'elle sera vive et rapide. Il y a quelque temps, quelques bonnes ames pouvaient encore se laisser tromper. M. Thiers étreignait, il est vrai, dans ses petits bras la révolution de juillet et le régime constitutionnel; mais il feignait de les embrasser. M. Guizot parlait encore de son amour pour la liberté. Il semblait dater de 1829, et implorer l'oubli pour ses erreurs de 1815, pour ses projets de loi contre la presse et la liberté individuelle, pour sa justice de cours prévotales. On croyait encore à la probité politique de M. de Broglie, de cet homme de bien irrité, comme disait poliment M. Royer-Collard. Maintenant on se voit face à face; et ces ministres, sortis de la presse de 1830 et des rangs du libéralisme de la restauration, dédaignent de continuer la comédie de quinze ans, qu'ils avaient jugé à propos de jouer encore durant ces cinq dernières années. Ceci vaut mieux. On saura plus tôt ce que veut la nation.

Demandez au ministère où est la nation, ce qu'elle veut; M. Thiers vous dira que par un relevé des votes des conseils-généraux, fait récemment dans des bureaux de M. Gasparin, il appert que la France subit avec répugnance la liberté de la presse, la liberté individuelle, et toutes

les libertés garanties par la Charte. De ce rapport il résulte que dans un grand nombre de localités, le ministère est supplié d'augmenter encore la centralisation impériale, de prendre encore quelques-unes des libertés publiques, et d'ajouter encore quelques monopoles à ceux que maintient l'administration. Le ministère ne demande pas mieux que d'aller au-devant de tous ces vœux; mais il attend sans doute que le parti ultrà de 1835, qui se renforce et grossit chaque jour, ait jeté de plus profondes racines; alors on avisera aux moyens de remplir ces désirs officiels de la nation. Au moins, M. de Villèle subissait à contre-cœur les exigences de la congrégation; aujourd'hui c'est avec joie qu'on se rapprocherait d'elle.

Tandis qu'en France on s'occupe activement à former une aristocratie, et à ramener les idées vers l'hérédité de la pairie, en Angleterre on se fait, sans trop d'effroi, à l'idée d'abattre cette noble et antique chambre haute, ou du moins on songe à l'empêcher de se perpétuer par la voie de succession. Qui eût dit, il y a quelques années, que l'Angleterre serait prochainement gouvernée par deux chambres électives? Du continent et du pays où nous vivons, il est bien difficile de se faire une idée de la situation présente de l'Angleterre. S'il est très vrai, en thèse générale, qu'une aristocratie illustre, puissante, possédant depuis des siècles le rang et la fortune qu'il faut pour vivre dans l'ordre d'idées politiques le plus élevé, pour envisager les affaires publiques sous le plus large aspect, dégagée de toutes les entraves mesquines, de toutes les préoccupations journalières, de tous les petits calculs d'économie qui font de bons citoyens, des esprits droits et sévères, mais de pâles et timides hommes d'état; s'il est vrai qu'une telle aristocratie soit bien propre à soutenir la splendeur d'un grand état, il faut convenir aussi que les lords dont se compose la majorité tory dans la chambre haute, ne forment pas une semblable aristocratie. Voyez quels sont les hommes qui dominent aujourd'hui dans l'opposition de la chambre haute, quels sont les lords qui s'opposent ordinairement aux projets de réforme, ceux qui traitent avec plus de dédain les ministres et les communes, ceux qui parlent sans cesse, ceux qui causent le plus d'irritation, ceux qui mettent tout en branle. Ce sont, pour la plupart, des hommes ruinés, tarés : les uns sans nom, pairs de fraîche date; les autres sans fortune, ne vivant que de places et de traitemens, décriés, méprisés, ou traînant un nom royal dans le scandale des plus criminelles débauches. Nous nous abstiendrons de les nommer, mais leurs noms viendront à la bouche de tous ceux qui connaissent l'Angleterre. Loin de nous cependant la pensée de flétrir en eux toute l'aristocratie anglaise. Nous savons plus que personne peut-être combien elle compte d'hommes éclairés, instruits, de vénérables pères de famille, de grands citoyens, de bons officiers dévoués à leur pays, de savans agronomes qui consacrent une immense fortune à l'amélioration de la terre; mais ceux-là étudient, méditent, combattent, naviguent, travaillent, et ne s'opposent pas violemment aux progrès nécessaires, et j usqu'alors vraiment sages, d'une saine réforme. Malheureusement, le

public et les masses ne jugent l'aristocratie anglaise que par les hommes qui la représentent avec le plus d'assiduité dans le parlement, et ne sentent son action que par la violence de leurs discours contre le peuple. C'est là que se trouve la partie agissante de la pairie, c'est à cette bande d'aveugles ou de furieux, que s'adresse la curieuse lettre de Daniel O'Connel; c'est elle qu'il nomme, aux applaudissemens de toute l'Angleterre, une meute constitutionnelle de chiens altérés de sang, *constitutionnal blood-hounds*, où le terrible et habile agitateur fait figurer, avec Wellington à leur tête, lord Winchelsea, lord Londonderry, lord Lyndhurst, lord Newcastle, les lords Kenyon, Ellenborough, Devon, et le duc de Cumberland lui-même.

Ce n'est pas qu'il n'y ait que des hommes violens et inhabiles dans le parti des orateurs du camp tory. Assurément, on ne pourrait donner une de ces épithètes à sir Robert Peel sans être taxé de folie. Le duc de Wellington ne manque, en certains jours, ni de profondeur ni d'habileté; mais la dernière lutte a révélé la faiblesse des ressources parlementaires du parti. Pour sir Robert Peel, c'est, dans son parti, un homme unique. Les actes de son ministère et ses discours à cette époque resteront comme un monument de sagacité et de finesse. Si la cause du torisme pouvait être sauvée, sir Robert Peel serait le Christ ou le Luther de cette vieille croyance qui tombe de corruption et de vétusté. Dernièrement encore, dans un discours aux électeurs de Tamworth, il a su relever pour quelques momens, et par des prodiges de talent, la fortune abattue de son drapeau. Il faut convenir que la marche et les actes de notre ministère l'ont servi à souhait. Il lui a suffi d'étendre la main vers la France, et de montrer où les hommes d'état sortis de la démocratie, et parvenus au pouvoir à la faveur d'une révolution et d'une réforme, mènent un pays. Il a montré les libertés de la France s'en allant une à une, les démocrates, une fois assis au pouvoir, devenus les plus cruels ennemis des franchises populaires; il a désigné du doigt toutes les plaies, encore saignantes, qu'on nous fait chaque jour; et, s'appuyant d'exemples si récens, il a prouvé à ses électeurs déconcertés que toutes ces assemblées si vantées, qu'elles se nomment chambre des députés ou chambre des communes, ne se composent pas communément, comme ils pourraient le croire, de philosophes et de patriotes dévoués à l'intérêt du pays. « Ainsi il est bien prouvé, a dit sir Robert Peel, qu'il y a peu de fonds à faire sur un gouvernement populaire. L'espérance même qu'on avait fondée ici sur les trois glorieuses journées de juillet s'est à peu près dissipée, et les actes du gouvernement français sont le sujet de toutes les conversations. Quant à moi, je ne me plains pas du roi des Français, qui, je le crois, désire faire le bonheur de son peuple. Ce n'est pas sa faute s'il est forcé de recourir aux mesures qui, tout récemment, viennent d'être discutées par les chambres; ce n'est pas la faute du gouvernement si la nation française est obligée de se soumettre à une tyrannie plus grande que celle qui pesait sur elle sous l'empire des anciennes lois du pays. Je crois pouvoir dire que les Français jouissent maintenant de moins de liberté que nous n'en avons

nous-mêmes sous nos anciennes lois et avec le régime mixte et pondéré sous lequel nous sommes appelés à vivre. » — Voilà pourtant où en est une aristocratie plus vieille que le trône, et qui l'a établi, réduite à se défendre par d'humbles moyens qui ne le sauveront pas. Est-ce bien l'antique aristocratie anglaise qui demande grace à genoux aux pauvres électeurs d'un bourg, et qui est réduite à promettre au peuple plus de liberté que n'en donnent les gouvernemens populaires? Et pendant ce temps, on cherche dans un royaume voisin, nivelé par quarante ans de débats révolutionnaires, à courber la nation sous une aristocratie d'hier, incapable de pourvoir à ses propres besoins, au lieu de s'occuper des nécessités publiques, pouvant à peine se protéger elle-même, et réduite à vivre d'aumônes de fonds secrets, de places et de pensions!

Le principe démocratique qui lutte aussi en Espagne n'est pas, comme en Angleterre, aux prises avec une aristocratie nobiliaire qui défend les priviléges de son rang. Il se débat contre le principe bourgeois qui vient à peine de s'établir dans le gouvernement. Aussi le ministère français regarde-t-il l'affaire d'Espagne comme sa propre cause, et le cabinet espagnol est comme un télégraphe et un écho qui répète à la fois les paroles et les gestes de M. de Broglie et de M. Guizot. Le manifeste du nouveau ministère espagnol avait été complaisamment rédigé par M. de Broglie, et on dit même en famille; du moins, on peut le soupçonner en voyant un gouvernement, et un gouvernement espagnol, citer Mme de Staël comme une autorité en politique et en diplomatie. Cette pièce si peu conforme aux idées de l'Espagne, écrite dans le jargon doctrinaire et philosophique de l'école, n'était pas composée pour Madrid, on le voit bien, mais pour Paris. Les livres de Mme de Staël devenus l'évangile politique de l'Escurial, les utopies de Coppet prêchées dans le palais de Ferdinand et de Philippe II! ce n'est pas là une des conceptions les moins bizarres de ce temps, une des idées les moins folles de nos grands hommes politiques.

On parle toujours d'intervention; mais nous pouvons affirmer que M. de Broglie et M. Guizot s'opposent à cette mesure. M. Guizot dit qu'il faut donner à la France le spectacle salutaire des désordres que causent les principes démocratiques quand on ne leur oppose aucun frein. Le savant professeur se souvient des maximes classiques de Lacédémone, et des esclaves ivres dont on nous parle à l'école. Reste à savoir si la sainte-alliance, dont on veut mériter l'approbation, ne nous enverra pas une seconde fois en manière de gendarmerie pour étouffer le volcan révolutionnaire qui vient de s'allumer de nouveau dans la Péninsule. Au train dont vont les choses, ce ne serait pas la reine Isabelle, mais bien don Carlos que soutiendraient nos soldats. En attendant, on meuble les appartemens du château de Fontainebleau pour la régente d'Espagne. C'est une réponse assez péremptoire et un refus assez net à ses pressantes demandes d'intervention.

—Le Théâtre Italien ouvrira le 1er octobre. On annonce deux cantatrices nouvelles, deux opéras nouveaux, et la *Norma*, de Bellini, qui a déjà reçu les applaudissemens de l'Italie et de l'Angleterre. Tout nous promet une saison des plus brillantes; Mlle Grisi, Rubini, Tamburini et Lablache nous reviennent, prêts à nous faire entendre le *Matrimonio secreto*, le *Mosè*, la *Donna del Lago*, la *Prova*, etc. On ne saurait donner trop d'éloges à l'habile direction de MM. Robert et Severini.

— L'Opéra s'occupe avec ardeur de la mise en scène de la nouvelle partition de Meyerbeer, que l'orchestre et les premiers sujets applaudissent chaque jour avec enthousiasme aux répétitions. Les chœurs de l'Opéra, déjà si beaux, viennent d'être augmentés de plus de trente sujets, parmi lesquels on compte des voix remarquables, appelées tout exprès de Vienne et de Berlin. On s'apprête aussi à représenter à l'Académie royale de Musique le magnifique deuxième acte de *Fidelio*, où les chœurs jouent un si grand rôle. Ainsi, M. Duponchel, dont on connaissait le goût pour le luxe des costumes et des décors, débute par de louables tentatives musicales, et introduit Beethoven à l'Opéra. Nous sommes heureux de voir M. Duponchel dans cette voie; ses efforts méritent d'être encouragés. Nous voyons encore un témoignage du goût de M. Duponchel pour une bonne exécution musicale dans la mise à la retraite de M. et Mme Dabadie.

— Un nouveau roman de Fenimore Cooper, *les Monikins*, a paru chez le libraire Charpentier. C'est une fine critique de la société moderne. C'est principalement sur les institutions politiques, sur les coutumes de l'Angleterre, ainsi que sur les mœurs et les usages de son propre pays, que le célèbre romancier a jeté le sarcasme à pleines mains. M. Benjamin Laroche, auquel nous devons en ce moment une excellente traduction de Byron, a rendu avec bonheur le texte anglais; nous recommandons spécialement sa traduction.

— M. Ch. Calemard de Lafayette publie une nouvelle traduction avec le texte en regard de *la Divine Comédie* de Dante Alighieri. La tâche du traducteur chargé de naturaliser en français les beautés de l'original est un supplice que Dante avait oublié de placer dans son enfer. Déjà, en 1829, M. Antoni Deschamps avait essayé de traduire plusieurs fragmens du poète gibelin. M. Calemard de Lafayette n'a pas reculé devant la traduction complète de *la Divine Comédie*. S'il est quelquefois tombé dans l'obscurité et l'incorrection, néanmoins on ne saurait trop encourager de pareils essais; la langue et l'auteur gagnent également à ces tentatives.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

—

(QUATRIÈME SÉRIE.)

GEORGE SAND. — Mattea. 5

ÉMILE SOUVESTRE. — Poésies populaires de la Bretagne. — IIIe partie. — Drames. 57

DE LAGENEVAIS. — *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, par M. Saint-Marc Girardin. 100

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 115

J.-J. AMPÈRE. — Portraits de Rome à différens âges. — IIe partie. 129

PH. CHASLES. — De la Littérature dans l'Amérique du nord. 169

L. DE CARNÉ. — Des Partis et des Ecoles depuis 1830. — I. — Caractère dominant du mouvement actuel. 203

LERMINIER. — Débats sur le christianisme. 229

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 245

NISARD. — Érasme. — Ire partie. 253

ANDREW O'DONNOR. — Le parlement anglais en 1833. — I. — La chambre des communes. 301

ALFRED DE MUSSET. — La Quenouille de Barberine. 317

Y.... — Poètes et Romanciers modernes de la Grande-Bretagne.— V. — William Wordsworth. 349
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 370

NISARD. — Érasme. — IIe partie. 381
ALPHONSE ROYER. — Des Arts en Hollande. 424
HENRI BLAZE. — Margaritus, poème. 450
TH. PAVIE. — Passage des Andes en hiver. 479
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 498

NISARD. — Érasme. — IIIe et dernière partie. 509
GEORGE SAND. — Lettres d'un voyageur. — V. — Sur Lavater et sur une maison déserte. 531
LUCIEN DAVÉSIÉS. — L'Égypte moderne. — I. — Le Mahmoudieh, le Désert, le Nil. 587
ALFRED DE MUSSET. — La loi de la presse. 609
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 617

LERMINIER. — De la Réaction contre les idées. 629
L. DE CARNÉ. — Des Partis et des Écoles depuis 1830. — II. — De la démocratie et de l'école républicaine. 643
ANDREW O'DONNOR. — Le parlement anglais en 1853. — II. — La chambre des lords. 665
MONMERQUÉ. — Tallemant des Réaux, sa vie et ses Mémoires. 697
ALFRED DE MUSSET. — Fragment d'un livre à publier. 752
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 448

ERRATA.

Dans l'article WORDSWORTH, page 332, ligne 38, au lieu de *ne veut plus des couronnes de fleurs*, lisez : ne veut plus *que* des couronnes de fleurs.

Page 331, ligne 31, au lieu de *les plus simples alimens de la nature*, lisez : *élémens.*

Page 369, ligne 12, au lieu de *je n'aurai plus d'autre tente*, lisez : *d'autre texte.*

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 316